







DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

HUITIÈME ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET CONTINUÉE JUSQU'À NOS JOURS
PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS ET D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME DOUZIÈME.

LILLE,
CHEZ L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE ESQUERMOISE n° 55.
1833.



Imprimerie de Guthenin Chalandre.

(1) La loi du 29 juin 1820 non seulement n'a rien ôté de ses iniquités et de ses périls à celle du 5 février 1817, mais elle les a, on peut le dire, aggravés. Elle lui a laissé son mal intérieur, le droit des 80,000, et elle lui a ôté l'identité des Colléges, qui tendait, jusqu'à un certain point, à ne pas mettre de jalousie, et par conséquent de contrariétés entre les diverses classes d'électeurs. Les évènemens ont assez prouvé que la seconde loi (que M. de Fontanes, son rapporteur à la chambre des Pairs, a considérée comme essentiellement *imparfaite*, et que l'un des ministres même qui la présentait appelait *l'esquif du naufrage*), ne modifiait la première loi que pour un moment. La loi de 1828, par laquelle un ministère incertain et semi-révolutionnaire est venu l'interpréter, a achevé d'en faire une loi de révolution.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

BESANÇON. — IMPRIMERIE DE OUTHENIN CHALANDRE FILS.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'À NOS JOURS;

PAR F. X. DE FELLER.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 2000 ARTICLES INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TOME DOUZIÈME.

LILLE,

CHEZ L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE ESQUERMOISE, N° 55.

1833.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE FELLER.

S.

SA ou SAA (Emmanuel), jésuite, né en 1530 à Villa-do-Condé en Portugal, prit l'habit de saint Ignace en 1545. Après avoir enseigné à Coïmbre et à Rome, il se consacra à la chaire, et prêcha avec succès dans les principales villes d'Italie. Pie V l'employa à une nouvelle édition de la Bible. Il mourut en 1596, dans sa 66e année, à Arone, au diocèse de Milan, où il s'était rendu pour se délasser de ses travaux. Nous avons de lui : 1° *Scholia in 4 Evangelia*, Anvers, 1596, in-4; Lyon, 1610; Cologne, 1620; 2° *Notationes in totam sacram Scripturam*, Anvers, 1598, in-4; Cologne, 1610. Ses notes sur la Bible sont courtes et littérales. Il y en a un grand nombre qui, dans leur brièveté, jettent plus de jour sur le texte sacré, et terminent mieux de grandes difficultés que de longs commentaires. 3° *Aphorismi confessariorum*, Barcelone, 1609; Paris, 1609; Douai, 1627, édition corrigée; Lyon, 1612; Anvers, 1715; Rouen, 1617. On assure qu'il fut quarante ans à composer ce livre, quoique ce ne soit qu'un vol. in-12. Les confesseurs y trouvent d'excellentes règles, fruits de l'expérience, du jugement, et de la solide piété de l'auteur. L'ouvrage n'est pas d'abord sorti de sa main exactement tel que nous le voyons, le maître du sacré palais en ayant fait changer ou retrancher un certain nombre de décisions qui lui paraissaient s'éloigner des opinions communément reçues parmi les théologiens.

SA (CORRÉA de). *Voyez* CORRÉA.

SAA DO MIRANDA (François), célèbre poète portugais, chevalier de l'ordre de Christ en Portugal, né à Coïmbre en 1495, fut d'abord professeur en droit de l'université de sa patrie. Il ne s'était adonné à la jurisprudence que par complaisance pour son père. Dès qu'il l'eut perdu, il se livra entièrement à la philosophie morale et à la poésie. Après un voyage fait en Espagne et en Italie, il retourna en Portugal avec des connaissances très étendues. Le roi Jean III et l'infant Jean l'honorèrent de leurs bontés; mais Saa n'eut pas le bonheur de les conserver. Il quitta la cour, et se confina dans une maison de campagne jusqu'à sa mort, arrivée en 1558, à 63 ans. Ses ouvrages poétiques consistent en *Epîtres*, en *Sonnets*, en *Pastorales*, et en *Chansons*. Ils ont été imprimés en 1614, à Lisbonne, in-4. Saa do Miranda est le premier poète de sa nation qui ait eu un nom. (« Malgré leurs défauts, dit un écrivain, on trouve dans les poésies de Saa des tableaux pleins de grâce et de naturel et des descriptions ravissantes. » Il est le premier qui ait donné en Portugal deux *Comédies* régulières : elles ont pour titre les *Etrangers* et les *Villapandios*.) Plus soigneux de réformer les vices du cœur que de procurer du plaisir à l'esprit, il s'attachait à mettre en vers des maximes de morale, qui ne prêtaient pas toujours à la poésie; la sienne offre des leçons utiles.

SAADI ou SADI, célèbre poète persan, naquit dans la ville de Schiraz, capitale de la province de Farsistan en Perse, l'an 1184 de J. C. Il fut fait esclave par les Francs dans la Terre-Sainte, et travailla en cette qualité aux fortifications de Tripoli. Un marchand d'Alep le racheta

pour le prix de dix écus d'or, et lui en donna cent autres pour la dot de sa fille, qu'il lui fit épouser. Mais cette femme lui donna tant de peine, qu'il n'a pu s'empêcher d'en faire connaître son chagrin dans ses ouvrages, et principalement dans son *Gulistan*, qui parut en vers et en prose l'an 1258. Quelque temps après, il publia son *Bostan*, qui est tout en vers, aussi-bien qu'un autre de ses ouvrages, qui porte le titre de *Molamâat*. Le mot *Gulistan* signifie en langue persane un *jardin* ou *parterre de fleurs*, et celui de *Bostan* se prend pour un *jardin de fruits*; celui de *Molamâat* signifie en arabe des *étincelles*, des *rayons*, des *échantillons*. Il mourut l'an 1290, à l'âge de 106 ans. Voltaire faisait peu de cas de ses poésies; mais comme il ignorait la langue persane, son sentiment n'est peut-être pas fondé. Si on en juge par les vers qu'il en rapporte lui-même, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans le poète persan beaucoup d'énergie et d'élévation. Voici comme il parle de Dieu :

Il sait distinctement ce qui ne fut jamais :
De ce qu'on n'entend pas son oreille est remplie.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.
De l'aurore au couchant il porte le soleil.
Il sème de rubis les masses des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau : de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.
Qu'il parle, et dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace et du vide :
Qu'il parle, et l'univers repasse, en un instant,
De l'abîme du rien dans les plaines de l'être.

On peut remarquer aisément combien étaient justes les idées du poète persan sur la Divinité. (*Voyez* KANG-HI.) (Gulistan a été traduit en français par l'abbé Gaudin, 1791, et plus anciennement par du Ryer. *Voyez* ce nom.)

SAADIAS-GAON, célèbre rabbin, né en 892, mort en 942 à 50 ans, fut le chef de l'académie des Juifs, établie à Sora, près de Babylone. On a de lui : 1° un traité intitulé *Sepher Haëmaunoth*, dans lequel il traite des principaux articles de la croyance des Juifs; 2° une *Explication du livre Jézira*; 3° un *Commentaire* sur Daniel; 4° une *Traduction*, en arabe, de l'ancien Testament, et d'autres ouvrages.

SAAS (Jean) né en 1703, à Saint-Pierre de Franqueville au diocèse de Rouen, fut membre de l'académie de cette ville, et mourut en 1774 âgé de près de 72 ans. Après avoir été secrétaire de l'archevêque, et garde de la bibliothèque du chapitre de Rouen, il fut pourvu de la cure de Darnetal en 1742, puis d'un canonicat à la métropole en 1551. Une application constante à l'étude lui acquit des connaissances étendues dans la littérature, et le rendit un des plus habiles bibliographes de son temps. Mais, plus jaloux de la gloire des lettres que de la sienne propre, il n'employa jamais plus d'activité que lorsqu'il s'agit d'être utile aux autres, soit par des recherches longues et pénibles, soit par la révision de leurs ouvrages. Outre des manuscrits intéressans qu'il a laissés, il a fait imprimer plusieurs écrits sans nom ou sous des noms empruntés, entre autres : 1° *Catéchisme de Rouen*; 2° *Nouveau Pouillé de Rouen*, 1738, in-4; 3° *Notice des manuscrits de l'Eglise de Rouen*, 1746, in-12; 4° *Lettre sur le Catalogue de la bibliothèque du roi*, 1749, in-12; 5° plusieurs *Lettres critiques* sur le *Supplément* de Moréri, 1735; sur l'*Encyclopédie*, sur le *Dictionnaire* de l'abbé Ladvocat, Douai, 1762, in-8. Ces lettres sont remplies d'observations sages, de corrections importantes, et décèlent beaucoup de jugement et de savoir; l'auteur est un des premiers qui aient apprécié avec justesse la massive compilation de l'Encyclopédie : il montre non seulement les erreurs grossières, mais la mauvaise foi et les vues sinistres des rédacteurs. *Voyez* DIDEROT. (*L'éloge de Saas* par Cotton Deshoussayes a été imprimé à Paris, 1776, in-8.)

SAAVEDRA. *Voyez* CERVANTES.

SAAVEDRA FAJARDO (Diégo de), littérateur et diplomate, d'une famille noble du royaume de Murcie en Espagne, naquit en 1584, à Algezarès bourg de Murcie. (Après avoir été secrétaire de chiffres du cardinal Borgia, vice-roi de Naples, il devint ambassadeur à Rome, et fut employé pendant trente-quatre ans en différentes négociations, en Italie, en

Allemagne et en Suisse. Nommé au conseil des Indes en 1646, il se retira ensuite dans le couvent des Augustins et mourut en 1648.) On a de lui : 1° l'*Idée d'un prince politique*; 2° la *Couronne gothique*, etc., Anvers, in-fol.; 3° la *République littéraire* : ouvrage de critique, où il a quelques bonnes plaisanteries. Il a été traduit en français, à Lausanne, 1770, in-12. (C'était à la fois un bon littérateur et un habile politique, parlant et écrivant purement en espagnol. Il était chevalier de l'ordre de St.-Jacques, et conseiller du conseil suprême des Indes.)

SABADINO DEGLI ARIENTI (Jean), Bolonais, contemporain de Boccace, qui fit tant de mauvais imitateurs de ses contes à la fois frivoles et lubriques. Sabadino fut de ce nombre. Il composa soixante-dix *Nouvelles*, où il n'y a rien à gagner ni pour l'esprit ni pour le cœur : ce qui n'a pas empêché qu'elles ne fussent imprimées d'abord à Bologne, in-fol. 1483, et ensuite à Venise en 1504 et 1510.

SABACOS, Ethiopien, s'empara, dit-on, de l'Egypte, et fut père de Tharaca, qui vint au secours d'Ezéchias, comme il est dit au quatrième livre des Rois, chapitre 19: Son histoire, telle qu'elle est rapportée par Hérodote, ne mérite aucune croyance. Il paraît que c'est un roman fabriqué sur l'histoire de Salomon, mal entendue et ridiculement défigurée par ce Grec, ainsi que l'ont prouvé assez bien l'auteur de l'*Histoire des temps fabuleux*, et celui d'*Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*.

SABAS (Saint), Goth de nation, né sous le règne de Constantin le Grand, se distingua dans les armées par son courage et sa vie chrétienne. Les Goths ayant embrassé l'arianisme, il demeura ferme dans la foi catholique. Athanaric, roi des Goths, qui était païen, ayant donné un édit contre les chrétiens, Sabas fut arrêté, en 372, et noyé après plusieurs traitemens cruels.

SABAS (Saint), abbé et supérieur-général des monastères de Palestine, naquit en 439 à Mutallosque, bourg situé près de Césarée en Cappadoce. Des querelles domestiques le dégoûtèrent du monde; il se confina dans un monastère à une lieue de sa patrie, et il en fut l'ornement. Il défendit avec zèle la foi du concile de Chalcédoine, sous le règne d'Anastase, et mourut en 531, à 92 ans, plein de vertus et de jours. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup d'exactitude par Cyrille, moine de Palestine, et publiée par Bollandus sous le 20 janvier. La *Vie* du même saint, donnée par Métaphraste, est interpolée.

SABATEL-SEVI. *Voyez* ZABATHAI.

* SABATIER ou SABATHIER (André-Hyacinthe), littérateur, né en 1726 à Cavaillon (Vaucluse), termina ses études à Paris, et fut chargé d'abord de l'éducation d'un fils d'un prince de Soubise. Il professa ensuite l'éloquence au collége de Tournon, puis les belles-lettres à l'école centrale du département du Var. Il est mort à Avignon en 1806 âgé de près de 80 ans. Il a publié un grand nombre d'ouvrages qui ont eu du succès; mais ils ne le placent que parmi les écrivains médiocres. Ce sont : 1° *Lettre sur le grand Rousseau*, où il n'épargne pas les éloges à celui qu'il se plaît d'honorer du titre de *grand*; 2° *Epître à l'abbé Poulle sur la méthode de diviser les discours*, 1754, in-8; 3° *Conseils d'un vieil auteur à un jeune, ou l'Art de parvenir dans la république des lettres*, 1758, in-8; 4° *Poème sur la bataille de Lutzelbourg*, 1758, in-8; 5° *L'Enthousiasme*, ode, 1768, in-8 : plusieurs strophes de cette ode ne seraient pas indignes de la plume de J.-B. Rousseau; 6° *La beauté et la population*, ode, 1764; 7° *Le bonheur des peuples*, ode, 1766, in-4; 8° *Odes nouvelles* et autres *poésies*, 1766, in-12; 9° *Discours sur les avantages et les désavantages des belles-lettres, relativement aux provinces*, Lyon, 1768, in-4 : ce discours est très bien pensé et écrit d'un fort bon stile; 10° *Discours sur le préjugé qui note d'infamie les parens des suppliciés, avec une lettre sur l'éloquence*, Lyon, 1769, in-4; 11° *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-8; 12° *La mort de*

Trajan, ode, 1774, in-8; 13° *Eloge de Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné*, Avignon, 1777, in-8; 14° *Ode à la ville de Marseille, au sujet de la statue équestre du roi* (Louis XVI), 1781; 15° *Ode à Pie VI, pour réunir les princes chrétiens dans une ligue contre les puissances barbaresques*, 1783, in-8. Sabatier est également auteur de *Humbert II*, ou *La Réunion du Dauphiné à la France*, tragédie en 5 actes et en vers, 1774, in-8; d'une comédie en un acte, *Le Couronnement de Pétrarque*, 1782, in-8, et de plusieurs *discours* imprimés au nom de l'école centrale, où il était professeur. Le stile de cet auteur est en général correct et ne manque ni de chaleur ni d'élégance. Son *discours* sur le préjugé qui note d'infamie les parens des suppliciés est remplie d'une logique profonde et d'argumens d'une précision qui écarte toute critique; on trouve dans ses *odes* de la verve, de la facilité, des vers heureux, et souvent le véritable charme poétique. L'édition la plus complète de ses *ouvrages* est celle d'Avignon, 1779, 2 vol. in-12. On peut consulter, pour plus de détails, les *Siècles littéraires* de Desessarts, t. 6 et 7, et la *France littéraire* d'Ersch.

*SABATIER (Raphaël-Bienvenu), habile chirurgien, né à Paris dans le mois d'octobre 1732, fut reçu maître chirurgien à l'âge de 17 ans, membre de l'académie de chirurgie à 20, et à 25 chirurgien en chef adjoint des invalides sous le célèbre Morand, dont il devint le successeur et le gendre. Il ne tarda pas à se faire une réputation, à laquelle contribua encore une éducation excellente: il avait fait son cours d'études, possédait les langues grecque, latine, italienne et allemande. Son affabilité et sa politesse le faisaient aimer de ceux qui le connaissaient; ses talens l'appelèrent à des places honorables qu'il occupa avec succès, comme celles de censeur royal de l'académie des Sciences, de professeur et de démonstrateur aux écoles de chirurgie, de commissaire pour les correspondances, de chirurgien-major de l'hôtel des Invalides, et de membre de l'Institut. Outre ses leçons publiques, Sabatier donnait aussi des leçons particulières, et il faisait oublier la faiblesse de son organe par des idées claires, une sage méthode, et une diction concise et pure. Sa vie était simple, et uniquement consacrée à ses travaux. Il était humain, compatissant avec ses malades, et notamment avec les soldats blessés: lorsqu'ils devaient souffrir une opération douloureuse, on l'entendait leur dire souvent: « Pleurez, épanchez votre » cœur; plus vous me ferez connaître vos » souffrances, et plus je me rendrai at- » tentif à les abréger. » Dans sa dernière maladie, il tomba une fois évanoui entre les bras de son fils; on le crut expiré, mais étant revenu à lui: « Contemplez, » mon cher enfant, dit-il à son fils, l'é- » tat d'anéantissement où je viens d'être » plongé, et apprenez à mourir. » Après avoir langui plusieurs mois, il mourut à Paris, le 21 juillet 1811, à l'âge de 79 ans; il était décoré de la croix de la légion-d'honneur. Il a laissé: 1° *Theses anatomico-chirurgicæ*, 1758, in-4; 2° *De variis cataractam extrahendi modis*, 1759, in-4; 3° *Abrégé d'anatomie du corps*, par César Verdier, avec des *augmentations*, 1768, 2 vol. in-12; 4° *Traité complet de chirurgie*, par Manquest de la Motte, 3ᵉ édition, augmentée, avec des notes; 5° *Traité complet d'anatomie*, Paris, 1775, 2 vol. in-8; 3ᵉ édition, 1791, 3 vol. in-8. En publiant l'*Abrégé d'anatomie*, il y avait mis par reconnaissance le nom de Verdier; mais, aux instances de ses amis, il donna sous le sien le *Traité* complet que nous venons d'indiquer. 6° *De la médecine expectative*, 1796, 3 vol. in-8; 7° *De la médecine opératoire*, ou *des Opérations de chirurgie qui se pratiquent le plus fréquemment*, 1796, 3 vol. in-8, etc., etc. Sabatier faisait partie de l'Institut depuis la création de ce corps, et Buonaparte se l'était attaché comme chirurgien consultant. Une *Notice nécrologique* par Suart a été insérée dans le n° 221 du *Moniteur* de 1811, ainsi que le *Discours* prononcé sur sa tombe par M. Pelletan. Le baron Percy a fait aussi l'*éloge historique de Sabatier*, Paris, 1812, in-4 et in-8.

*SABATIER de Castres, (L'abbé-Antoine), littérateur, né en 1742, dans la ville dont il prit ou se laissa donner le nom, termina ses études à Paris et prit ensuite l'habit ecclésiastique qu'il quitta pour se ranger, sous la protection d'Helvétius, parmi les philosophes. Il abandonna bientôt les philosophes et obtint plusieurs pensions du ministère. A l'époque de la révolution, il émigra, et habita successivement l'Angleterre et l'Allemagne où il publia quelques écrits. Il n'obtint rien de Buonaparte auquel il adressa quelques flatteries, et ne put rentrer en France qu'en 1814. Son dévouement à la cause de nos princes ou ses importunité lui obtinrent une pension de 3500 fr., qu'il trouva modique et peu proportionnée à la grandeur des services qu'il avait rendus à la monarchie. Sabatier de Castres est mort à Paris, le 15 juin 1817, chez les sœurs de la Charité de la paroisse Saint-Etienne, dans un état voisin de la misère, et dans un oubli auquel ne devait pas s'attendre un auteur qui avait quelque temps occupé la renommée. L'abbé Sabatier n'entra point dans les ordres sacrés; il ne fut jamais que clerc tonsuré. On reconnaît en lui du savoir, de l'esprit et une prodigieuse facilité pour le travail. Sa polémique et ses autres écrits formeraient une collection considérable. Le Journal de *la librairie* (1817) a donné une *Notice* très étendue et très intéressante de ses écrits, qui comprennent 31 articles. Nous allons en citer quelques-uns : 1° les *Trois siècles de la littérature française*, ou *Tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François Ier jusqu'en* 1772. La dernière édition porte *jusqu'en* 1801, quoiqu'il y ait très peu d'articles nouveaux, 3 vol. in-8 et 4 vol. in-12, dernière édition. Nous ne nous arrêterons pas à faire connaître un ouvrage si connu, qui eut d'abord de grands succès, et qui en fut digne sous certains rapports. Sabatier n'y ménage pas les coryphées du parti philosophique, et les juge avec sévérité. Il les attaque continuellement, et manie quelquefois avec avantage l'arme du ridicule ; mais son ton est trop déclamatoire, son stile recherché, plein d'afféterie, et semé d'antithèses qui fatiguent le lecteur. Nous pensons qu'en général les jeunes gens ont peu à gagner dans la lecture de ce livre, où il n'y a ni assez de précision ni assez d'impartialité. Quand l'abbé Sabatier fit paraître les *Trois siècles littéraires*, on publia qu'ils n'étaient pas de lui, mais d'un abbé Martin, vicaire de Saint-André-des-Arcs; quelques bibliographes persévèrent dans ce sentiment, quoique les supplémens donnés dans les dernières éditions soient conformes, sous tous les rapports, au ton général de l'ouvrage. 2° *Les Eaux de Bagnères*, comédie en prose, 1763, in-8 ; 3° *Lettre d'une dame de province à une dame de la cour*, 1768 ; 4° *L'école des pères et des mères, ou les trois infortunés*, 1767 et 1769, in-12; 5° les *Quarts-d'heure d'un joyeux solitaire* ou *contes de M**** ; 6° *La Ratomanie* ou *le Songe moral et critique d'un jeune philosophe*, 1767, in-8 ; 7° *Betsi* ou *les Bizarreries du destin*, 1769 et 1788, 2 vol. in-12 ; 8° *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, ou *Recueil des meilleurs morceaux de morale pratique*, 1769, 2 vol. in-12 ; 9° *Dictionnaire de littérature, dans lequel on traite de tout ce qui a rapport à l'éloquence, à la poésie et aux belles-lettres*, 1770, 3 vol. in-8 ; 10° *Abrégé historique de la vie de Marie-Thérèse, impératrice, reine de Hongrie, et de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne*, 1773, in-8 ; 11° *Derniers sentimens des plus illustres personnages condamnés à mort*, 1775, 2 vol. in-12 ; 12° les *Siècles païens*, 9 vol. in-12 ; 13° des *Lettres* dans les journaux sur différens sujets. On lui attribue encore *Le Tocsin des politiques sur la révolution française* ; *Pensées et observations morales et politiques*. Voyez, pour ses autres écrits, dont quelques-uns sont condamnés par le bon goût comme par la morale, tels que sa traduction des contes infâmes de Boccace, le *Journal de la librairie*, année 1817, p. 429 et 535, que nous avons déjà cité.

*SABBATHIER (Dom Pierre), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur,

naquit à Poitiers en 1682 d'une famille originaire de Languedoc, et vint faire ses études à Paris, au collége des Quatre-Nations. Après les avoir achevées, se sentant du goût pour la vie religieuse, il prit l'habit de Saint-Benoît, dans l'abbaye de Saint-Faron, diocèse de Meaux, et se lia à la congrégation de Saint-Maur, par des vœux solennels, le 30 juin 1700. Il avait alors 18 ans. Ses supérieurs l'envoyèrent à Saint-Germain-des-Prés faire ses cours de philosophie et de théologie. Les dispositions qu'il annonçait, et les succès qu'il avait eus dans ses études, le faisant paraître propre aux travaux dont on s'occupait dans la congrégation, dom Ruinart se chargea de l'y initier. Ce savant religieux était alors occupé à mettre la dernière main au cinquième tome des *Annales bénédictines*. Il y employa dom Sabbathier, et lui fit faire ainsi son apprentissage. Dom Ruinart étant mort en 1709, dom Massuet fut chargé d'achever ce tome, et dom Sabbathier travailla pendant quelque temps avec lui. Un plus grand projet l'occupait : il souhaitait mettre au jour l'ancienne *Version* de l'Ecriture sainte, que saint Augustin appelle la version *italique*. Il y donna tout son temps, et l'annonça au public en 1724. Il comptait l'achever à Paris, lorsque les affaires du temps le firent reléguer à Saint-Nicaise de Reims. Il y continua son travail, et le mit en état d'être imprimé. Ce ne fut néanmoins que long-temps après, et par la générosité du duc d'Orléans, retiré alors à Sainte-Geneviève, que le public put en jouir. L'abbé Sallier, garde de la bibliothèque du roi, parla avantageusement et de l'ouvrage et de l'auteur à ce prince, pieux et éclairé, qui voulut bien donner à un libraire de Reims une somme considérable pour en commencer l'impression. Dom Sabbathier n'eut point la satisfaction de la voir achevée. Le second volume était près de paraître, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie aiguë, suite d'un travail forcé, et peut-être des austérités auxquelles il se livrait. Il expira après quinze jours de souffrances, dans de grands sentimens de piété, à l'abbaye de Saint-Nicaise, le 24 mars 1742, à l'âge de 60 ans. Il avait travaillé à la *Bible* pendant plus de vingt ans. La congrégation envoya à Reims dom Vincent de la Rue, qui, aidé de dom Charles-François Ballard d'Inville, acheva l'ouvrage, et le fit paraître sous ce titre : *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ, seu vetus Italica et cæteræ quæcumque in codicibus manuscriptis et antiquorum libris reperiri potuerunt, quæ cum Vulgata latina ac cum textu græco comparantur : accedunt præfationes, observationes et notæ, indexque novus ad Vulgatam e regione editam, idemque locupletissimus, opera et studio domini Petri Sabbathier, ordinis Sancti Benedicti e congregatione Sancti Mauri*, Reims, apud Reginaldum Florentin, 1743, 3 vol. in-fol. L'ouvrage, comme il était juste, est dédié à S. A. S. Mgr. le duc d'Orléans, à la munificence duquel la publication en était due. L'*Epître dédicatoire* est de la composition de dom Clémence. Les deux premiers volumes contiennent l'ancien Testament ; le nouveau Testament se trouve dans le troisième volume. On doit à dom Sabbathier un autre travail qui mérite d'être mentionné; c'est le *Catalogue* de la bibliothèque de Saint-Nicaise de Reims, qu'il dressa avec un soin particulier, de concert avec dom Loyau, son confrère. On y trouvait non seulement les différens articles rangés par ordre alphabétique, mais encore le nom des auteurs, une liste chronologique de leurs ouvrages, et le dépouillement général de toutes les matières qui y étaient traitées ; en sorte que, quelle que fût celle sur laquelle on voulait travailler, on avait, pour ainsi dire, sous la main, et dans le plus grand détail, tout ce qui y avait rapport.

*SABBATHIER (Dom Jean), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né vers 1670 à Montpellier, fit sa profession dans le monastère de Daurade à Toulouse en 1691. Ce n'est point par l'érudition qu'il se distingua, mais par un autre genre de mérite que la science et le travail ne sauraient pas toujours donner. Nous voulons parler du courage vraiment chrétien avec lequel, pendant la peste

qui ravageait la Provence, en 1721, il alla avec dom Raymond de la Gorée, et quelques autres bénédictins, offrir ses services à M. de Vintimille, archevêque d'Aix, pour prendre soin des pestiférés. Ce prélat leur fit ouvrir les infirmeries, où ils se livrèrent à ces dangereuses fonctions avec un zèle que la religion et la charité peuvent seules inspirer. Dom de la Gorée et deux autres religieux en furent victimes : Dom Sabbathier échappa. Madame d'Orléans, abbesse de Chelles, frappée d'admiration pour cet héroïque dévouement, désira voir dom Sabbathier. Il fit le voyage de Paris pour satisfaire cette princesse. Elle entendit avec intérêt le récit de tout ce qui s'était passé pendant cette désastreuse époque, et exigea de dom Sabbathier qu'il en dressât la *relation*. Elle fut imprimée à Aix, en Provence, 1722, in-12, et à Paris, chez J.-B. Samson, 1723. On y lit que, le 21 mars, fête de Saint-Benoît, fut le seul jour, depuis le commencement de la peste jusqu'au mois de juin, que ce fléau cessa, où il ne mourut aucun malade dans les infirmeries, et où l'on n'y en apporta point de la ville. Ce n'est pas pour un miracle que dom Sabbathier donne ce fait, mais comme une chose qui lui a paru singulière et digne de remarque, et c'est sous le même rapport que nous en faisons l'observation. Ce charitable et pieux religieux mourut le 9 janvier 1734, à Nîmes, où il était prieur du monastère de Saint-Bauzil.

* SABBATHIER (François), littérateur, né en 1735 à Condom, fut professeur pendant 16 ans au collége de Châlons-sur-Marne. Cette ville lui doit la création de son académie, dont il fut le secrétaire pendant trente ans. Cet écrivain avait des idées philosophiques, ce qui lui attira la bienveillance du roi de Prusse. Il mourut en 1807, dans les environs de Châlons. Il était associé de l'Institut et membre de plusieurs académies. On a de lui les ouvrages suivans : 1° *Essai historique et critique sur l'origine de la puissance temporelle des papes*, 1764, in-12. Cette première production de Sabbathier fut couronnée par l'académie de Prusse, autant sans doute à cause des principes de l'auteur que du mérite de l'ouvrage. 2° *Manuel des enfans*, ou *Les Maximes des Vies des hommes illustres de Plutarque*, 1769, in-12; 3° *Recueil de dissertations sur divers sujets de l'histoire de France*, 1778, in-12; 4° *Les Mœurs, coutumes et usages des anciens peuples, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, 3 vol. in-12; 5° *Les Exercices du corps chez les anciens*; 6° *Recueil de planches pour l'intelligence des auteurs classiques*; 7° *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable et les antiquités*, Châlons, de 1766 à 1814, 37 vol. in-8 et 2 vol. de planches. Cette grande collection est surchargée de beaucoup d'articles inutiles, et est très peu étendue dans les derniers articles. La révolution a suspendu l'exécution de l'entreprise; on en resta au 36e volume, qui n'allait qu'à la lettre *R*. Sabatier de Castres, qui d'abord avait loué cette compilation, la censura dans la suite, et en fit paraître une critique raisonnée dans ses *Siècles païens*.

* SABBATI (Liberato), botaniste italien du 18e siècle, dont on ignore le lieu et la date de la naissance, ainsi que l'époque de la mort, exerçait la chirurgie à Rome lorsqu'il fut nommé conservateur du jardin botanique de cette ville. On a de lui : 1° *Synopsis plantarum quæ in agro romano luxuriantur*, 1745, in-4 de 50 pages, reproduit à Rome sous ce titre : *Collectio plantarum quæ luxuriantur in agro romano*, Rome, 1754, in-4. Ce catalogue est rangé d'après la méthode de Tournefort, avec quelques changemens; 2° avec Bonelli, médecin : *Hortus romanus juxta systema Tournefortianum*, 7 vol. grand in-folio, contenant chacun environ 30 pages de texte et 100 figures, 1772-1778-1784. Les deux derniers volumes sont d'un autre Sabbati, et l'ouvrage n'est pas terminé : il n'est qu'aux deux tiers d'après Tournefort. Il est d'ailleurs des plus médiocres. Le papier et l'impression du

texte sont très communs, les planches d'une médiocre exécution, sans aucun détail de fructification, et d'un format plus petit que celui du volume; le texte est encore plus imparfait. On y trouve cependant quelques remarques de Bonelli, sur la classification de Tournefort, qui sont assez justes; et l'auteur a placé, dans le discours préliminaire du premier volume, une *Notice abrégée* du jardin de Rome, qui est curieuse.

*SABBATINI (Julien), évêque de Modène, naquit à Fano le 7 janvier 1684, et fit ses études chez les jésuites. Il sortit des mains de ces maîtres pourvu d'une instruction solide, et avec un goût déjà formé pour la bonne littérature. Etant entré à Florence chez les clercs réguliers des écoles pies, il s'y distingua par sa piété, son assiduité à l'étude, et l'étendue de ses connaissances. Il y fut chargé de divers emplois importans, et la manière dont il les remplit lui fit une réputation de sagesse et d'expérience qui lui valut l'estime d'illustres personnages, parmi lesquels on compte le grand duc de Toscane. Il avait le talent de la parole, et prêcha avec beaucoup de succès dans les principales villes d'Italie. Il ne réussissait pas moins dans la poésie, de sorte que les plus célèbres académies de Rome s'empressèrent de se l'associer sous le double titre de poète et d'orateur. En 1725, Renaud Ier, duc de Modène, l'envoya à Vienne en Autriche avec le caractère de conseiller du prince Jean Frédéric, son fils puîné, qui se rendait dans cette ville. Sabbatini sut si bien s'y concilier les bonnes grâces de l'empereur Charles VI, que le duc le déclara son ministre près de cette cour. Benoît XIV, en 1726, le nomma évêque d'Apollonie. En 1739, François III, qui avait succédé au duc Renaud son père, rappela Sabbatini à Modène, et le fit son conseiller privé. En 1741, il l'envoya en ambassade en France. Sabbatini y resta jusqu'en 1745. Cette même année, il fut nommé évêque de Modène. Pendant douze ans qu'il gouverna cette Eglise, il y donna l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il y mourut le 8 juin 1757 (1), avec la réputation d'un pasteur aussi sage et aussi pieux qu'il était savant. Il a laissé des *Sermons*, des *Panégyriques*, des *Homélies*, et divers *Opuscules* en vers et en prose, qui ont été imprimés en divers lieux, et recueillis après sa mort en 5 vol. in-4. On trouve dans les *Annali letterari d'Italiana*, un long éloge de cet évêque, en langue latine. Une copie en fut enfermée dans son cercueil.

* SABBATINI (Joseph), savant religieux augustin, né à Ravenne, professa la théologie dans les principaux couvens de son ordre, et fut bibliothécaire à Rome de la bibliothèque Saint-Ange. Il mourut vers la fin du 17e siècle, laissant, 1° *Monachatus D. Aurelii Augustini, et originis familiæ eremitarum vindiciæ*, Vienne en Autriche, 1650; 2° *Requesenius ad examen, seu contritio et attritio, pro Lupo libellus apologeticus*, Aquilæ, 1675, sous le nom d'*Anania Cainet*; 3° *Vita Christiani Lupi*, Louvain, 1682, et à la tête des *OEuvres* de cet écrivain, Venise, 1724.

* SABBATINI (le Père Louis Antoine), dit *Sabbatini de Padoue*, franciscain et musicien célèbre, fut élève du Père Martini pour le contre-point. Il devint maître de chapelle de Saint-Antoine de Padoue, et mourut à Rome le 29 janvier 1809. Sa musique sacrée, dont il reste un grand nombre de morceaux en manuscrits, a un caractère noble et sublime. Il a publié plusieurs ouvrages sur la théorie de la musique qui sont estimés, quoiqu'ils aient eu beacoup de contradicteurs: 1° *Vera idea delle musicali numeriche segnature*, Venise, 1799, in-4; 2° *Elementi teorici e pratici di musica*, Rome, 1790, in-4; 3° *Trattato delle fughe musicali*, Venise, 1802, 2 vol. in-4, fig. Il a aussi dirigé l'*édition des psaumes de Marcello*, donnée par le Père Valle en 1801: c'est la plus belle et la plus exacte.

* SABELLICUS (Marcus-Antonius-Cocceïus), historien né à Vicovaro, sur le Teverone, vers 1436, d'une famille honnête. Lorsqu'il fut couronné poète, il prit le nom de *Sabellicus*, de

(1) Le *Dictionnaire universel* (Prudhomme) dit en 1767. On a préféré la date du *Dizzionario storico di Bassano*.

ce qu'il était né sur l'ancien pays des Sabins. Il alla à Rome fort jeune, s'y appliqua à l'étude avec une ardeur incroyable sous les plus savans maîtres, et en particulier sous Pomponius-Lætus et sous Domitius de Vérone. Ses talens lui procurèrent la chaire de professeur des belles-lettres à Udine, où il s'acquit une grande réputation. Le sénat de Venise l'enleva à cette ville en 1484, pour lui confier la bibliothèque de Saint-Marc; mais ses débauches lui causèrent une maladie dont il mourut en 1506, à 70 ans. Comme il n'avait pas suivi les maximes de sagesse qu'il étalait dans ses ouvrages historiques, Latomus lui fit une épitaphe dans laquelle il disait :

Quid juvat humanos scire atque evolvere casus,
Si fugienda facis, si facienda fugis?

On a de lui : 1° une *Histoire universelle*, depuis Adam jusqu'en 1503, en latin, en un vol. in-fol.; 2° l'*Histoire de la république de Venise*, aussi en latin, in-fol., 1487 ; et dans le recueil des historiens de Venise, 1718, 10 vol. in-4. Il y a bien des exagérations et des éloges outrés. La traduction en italien par Matthieu Visconti, est rare. 3° Plusieurs ouvrages en vers et en prose, imprimés en 1560, en 4 vol. in-fol.

SABELLIUS, fameux hérésiarque du 3e siècle, né à Ptolémaïde en Libye, disciple de Noëtus de Smyrne, était aussi entêté que son maître. Il ne mettait d'autre différence entre les personnes de la Trinité que celle qui est entre les différentes opérations d'une même chose : lorsqu'il considérait Dieu comme faisant des décrets dans son conseil éternel, et résolvant d'appeler les hommes au salut, il le regardait comme Père; lorsque ce même Dieu descendait sur la terre dans le sein de la Vierge, qu'il souffrait et mourait sur la croix, il l'appelait Fils; enfin, lorsqu'il considérait Dieu comme déployant son efficace dans l'âme des pécheurs, il l'appelait Saint-Esprit. Selon cette hypothèse, il n'y avait aucune distinction entre les personnes divines. Les titres de Père, de Fils et de Saint-Esprit n'étaient que des dénominations empruntées des actions différentes que Dieu avait produites pour le salut des hommes. Saint Augustin remarque que la condamnation de cette hérésie, ainsi que celle d'Arius, est admirablement contenue dans ces paroles de Jésus-Christ : EGO ET PATER UNUM SUMUS. « *Non dicit, Ego et Pater* » *unum sum; sed, Ego et Pater unum* » *sumus*. Quod dico *unum*, audiat Aria- » nus; quod dico *sumus*, audiat Sabel- » lianus : non dividat Arianus *unum*, » non deleat Sabellianus *sumus*. » Les erreurs de Sabellius, anathématisées dans plusieurs conciles, et en particulier dans celui d'Alexandrie en 261, ne laissèrent pas de se répandre en Italie et en Mésopotamie. Saint Denys d'Alexandrie composa d'excellens *Traités* contre Sabellius, dont les sectateurs furent appelés *Sabelliens*. Saint Jérôme a exprimé énergiquement la nature de cette hérésie, en disant dans une de ses épîtres à Marcelle : *Nos Patrem et Filium et Spiritum Sanctum in sua unumquemque persona ponimus; illi Trinitatem in unius personæ angustias cogunt*. Comme l'esprit d'erreur se jette toujours dans les extrêmes, il enfanta quelque temps après l'hérésie des trithéistes, diamétralement opposée à celle de Sabellius. *Voyez* FAYDIT *et* JEAN Philoponos.

SABEO (Fauste), *Sabæus*, né près de Brescia dans l'état de Venise, se fit connaître dès sa jeunesse par son talent pour la poésie latine. Un voyage qu'il fit à Rome dans la maturité de l'âge, lui inspira le goût des antiquités ecclésiastiques. Il s'appliqua à l'étude des Pères, et ne regarda plus la poésie que comme un délassement. On a de lui un *Recueil d'épigrammes latines*, imprimé à Rome en 1556. On en trouve un grand nombre qui sont pleines de sel. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est l'*Edition* d'Arnobe, Rome, 1542, in-fol. : elle est recherchée par les bibliomanes. Henri II, auquel il dédia ses épigrammes, lui fit présent d'une chaîne d'or. Il mourut vers l'an 1558, âgé de 80 ans.

SABIN (George), né dans la Marche de Brandebourg en 1508, fut élevé avec un soin extrême par Mélanchthon, qui lui donna sa fille en mariage. Son poème

intitulé *Res gestæ Cæsarum germanicorum*, qu'il mit au jour âgé seulement de 20 ans, lui concilia les éloges des savans et la protection des princes. Il devint professeur de belles-lettres à Francfort-sur-l'Oder, puis recteur de la nouvelle académie de Kœnigsberg, et conseiller de l'électeur de Brandebourg. Ce prince l'employa en diverses ambassades dans lesquelles Sabin fit admirer son éloquence et sa capacité dans les affaires. Il fut anobli, à la diète de Ratisbonne, par l'empereur Charles-Quint, en 1540, et mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1560. On a de lui diverses poésies latines, 1597, in-8, parmi lesquelles on distingue ses *Elégies*.

SABINE (Julia Sabina), femme de l'empereur Adrien, était petite-nièce de Trajan et fille de Matidia. L'impératrice Plotine, qui favorisait Adrien, la fit épouser à ce prince. Ce mariage fut très malheureux. Adrien, devenu empereur, traita son épouse comme une esclave. Sabine cependant avait des grâces et de la dignité; mais elle mettait trop d'aigreur dans les reproches qu'elle faisait à son époux. Elle se vanta de n'avoir pas voulu lui donner des enfans dans la crainte de mettre au monde des monstres plus odieux encore que leur père. La mésintelligence augmenta tellement, qu'Adrien frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau, la contraignit de s'ôter la vie pour qu'elle n'eût pas le plaisir de lui survivre. D'autres disent qu'il l'empoisonna l'an 138 de J. C., après 38 ans de mariage. Satisfait de l'avoir ravie à la terre, il la fit placer dans le ciel.

SABINIEN, diacre de l'Eglise romaine et nonce de saint Grégoire le Grand à Constantinople auprès de l'empereur Maurice, succéda à ce pontife le 13 septembre 604, et mourut le 22 février 606. Il avait, quoique dans un degré moins éclatant, les vertus de son prédécesseur. Quelques-uns lui attribuent l'usage des cloches; mais il paraît qu'ils se trompent, et que cette invention se fit avant lui à Nole en Campanie. (*Voyez* Nole, dans le *Dict. géogr.*) Cependant les grandes cloches ne sont guère plus anciennes; car en 610 Loup, évêque d'Orléans, étant à Sens lorsque Clotaire assiégeait cette ville, répandit la terreur dans le camp et mit en fuite toute l'armée en faisant sonner les cloches de l'église de Saint-Etienne : ce qui prouve que ce n'était pas une chose fort connue. Quoi qu'il en soit, si Sabinien n'inventa pas les cloches, il ordonna qu'on distinguât les heures canoniales, et qu'on appelât le peuple à l'église par le son des cloches.

* SABINIUS (Franciscus-Floridus), savant du 10e siècle, florissait après la restauration des lettres en Occident. D'après l'assertion de Vossius et de ses contemporains, c'était un écrivain sage, laborieux, doué d'une érudition peu commune, de beaucoup de goût et d'un discernement exquis. On a de lui différens ouvrages, dont les principaux sont : 1° *In calumniatores Plauti et aliorum linguæ latinæ scriptorum apologia*, Basileæ, 1540; 2° *Lectionum successivarum libri III*, Francfort, 1602, in-8. Il est mort en 1547.

SABINUS (Titurius), lieutenant de Jules-César, fut défait par Ambiorix, roi des Eburons. *Voyez* Cotta.

SABINUS, intendant d'Auguste en Syrie, voulut, après la mort d'Hérode le Grand, qu'on lui donnât le trésor de ce prince. Cette prétention excita une révolte. Les Juifs livrèrent bataille aux Romains, furent repoussés, et le trésor fut pillé. Les vaincus s'étant assemblés en plus grand nombre, repoussèrent à leur tour Sabinus dans le palais, où ils l'assiégèrent. L'intendant demanda du secours à Varus, gouverneur de Syrie. Les Juifs allèrent au devant de celui-ci, se justifièrent et se plaignirent de la conduite de Sabinus, qui disparut pour éviter la punition qu'il méritait.

* SABINUS (Aulus), poète latin, ami d'Ovide, suivant lequel il aurait fait différens ouvrages que sa mort précoce ne lui permit pas d'achever. C'est ainsi qu'en parle l'auteur des Métamorphoses :

Quioque suam Trœzen, imperfectumque dierum
Deseruit celeri morte Sabinus opus.

Cependant plusieurs savans attribuent à Sabinus, au moins en partie, les six héroïdes suivantes, qu'on trouve parmi celles d'Ovide, c'est-à-dire *Pâris à Hélène*, *Léandre à Héro*, *Aconitus à Cydippe*, avec leurs réponses. Il mourut avant d'être parvenu à l'âge de 25 ans.

SABINUS. *Voyez* JULIE *et* AQUILUS.

SABINUS (Julius), seigneur gaulois, né dans le pays de Langres, prit le titre de *César* au commencement du règne de Vespasien. Ayant offert la bataille à l'empereur, il fut vaincu et mis en déroute. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il alla dans une de ses maisons de campagne, et feignit de livrer son corps aux flammes. Il congédia tous ses domestiques, et ne retint que deux affranchis en qui il avait confiance. Ensuite il mit le feu à la maison et se retira dans un souterrain, inconnu à tout autre qu'à lui et à ses confidens. La nouvelle de sa mort s'étant répandue, la douleur de sa femme Eponine servit à la confirmer. Mais lorsque Sabinus apprit, par un de ses affranchis, que cette tendre épouse avait déjà passé trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture, il lui fit savoir le lieu de sa retraite. Elle s'y rendit, le consola dans cette espèce de tombeau, et y mit au monde deux fils jumeaux. Après être resté caché ainsi pendant neuf ans, les fréquentes visites de la femme découvrirent la retraite du mari. Il fut saisi et conduit à Rome, chargé de chaînes, avec sa femme et ses deux enfans. En vain Eponine sollicita la compassion de Vespasien en se jetant à ses pieds et lui présentant ses deux enfans nés dans le souterrain; il la fit mourir avec Sabinus: c'est un des traits les plus odieux de cet empereur, qui affectait d'ailleurs de montrer des sentimens humains. La tendre union et les infortunes de ces deux époux ont fourni un sujet de tragédie à divers poètes; mais il a été traité sans un grand succès.

* SABLIER (Charles), littérateur, naquit à Paris en 1693. Son père, Charles Sablier, contrôleur des trésoriers de la maison du roi, le destinait au barreau; mais il interrompit ses cours de jurisprudence pour un emploi qu'il prit dans la compagnie des Indes, et qu'il quitta peu de temps après pour se consacrer entièrement à la littérature. Il se fit connaître dans cette carrière par une critique des fables de la Mothe, intitulée *Lettre de madame la marquise de****, critique qu'il composa avec son ami Lachaussée, Paris, 1719. Sablier travailla pour le théâtre, et donna quelques *comédies* qui n'ont pas eu de succès. Nous connaissons encore de cet auteur des *Variétés sérieuses et amusantes*, 4 vol. in-12, 1769; un *Essai sur les langues*, Paris, 1777 ou 1781, in-8, qu'on estime, quoique l'auteur l'ait publié à 82 ans; et une traduction des *Lettres choisies de Sénèque*. Il a donné une *édition* des *OEuvres* de Lachaussée son ami, précédées d'une *Vie* de l'auteur, 1763, 5 vol. in-12. Il fut en 1744 précepteur du duc de Mazarin, fils du duc d'Aumont, dont il fit un bon élève. Sablier est mort en 1786.

SABLIÈRE (Antoine de RAMBOUILLET de la), secrétaire du roi de France, était fils d'un riche financier nommé seulement *Rambouillet*, et n'appartient pas à l'illustre famille de ce nom. Il est mort à Paris, sa patrie, en 1680, âgé de 65 ans. La Sablière se distingua par un esprit aisé, naturel et délicat. Nous n'avons de lui que des *Madrigaux*, publiés in-12, après sa mort, par son fils. (Ils ont été réimprimés souvent: la dernière édition est de 1825: on y trouve une *Notice* sur l'auteur par Ch. Nodier.) Ces petits poèmes lui ont fait beaucoup d'honneur par la finessse des pensées et par la délicate naïveté du stile: on peut les proposer pour modèles en ce genre. Son épouse, HASSELIN DE LA SABLIÈRE, était en liaison avec les beaux-esprits de son temps. La Fontaine, qui, pendant près de vingt ans, trouva dans sa maison un asile paisible, l'a célébrée dans ses vers. (Quelques *Pensées chrétiennes* qu'elle avait écrites ont été imprimées plusieurs fois à la suite des *Pensées* de La Rochefoucauld.)

* SABOUREUX DE LA BONNETRIE (Charles-François-Louis), avocat,

né vers 1725, exerça peu cette profession, et s'occupa plus particulièrement de littérature. Il a donné de bonnes *traductions* des anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture, à la médecine vétérinaire, et les a enrichies de notes, 1771-75, 1783, 6 vol. in-8, et a publié à part la traduction de l'excellent livre de Columelle sur l'*économie rurale*. On a en outre de lui deux autres *traductions*, savoir *des Constitutions des jésuites*, avec les déclarations, 1762, 3 vol. in-8. et in-12, et du livre *Institutum societatis Jesu*, imprimé à Prague, 1757. C'est par erreur que quelques biographes lui attribuent le *Manuel des inquisiteurs*, avec des notes, 1762, in-12, qui est un abrégé de l'écrit d'Eymeric. (*Voyez* ce nom.) Sabourcux mourut à Paris en 1781.

* SABUCO (Oliva NAUTEZ de), savante espagnole, née à Alcala de Henarès vers l'an 1560, était fille d'un médecin peu renommé, de qui elle prit du goût pour toutes les sciences relatives à la médecine. Elle étudia sous les meilleurs maîtres de l'université d'Alcala, alors l'une des plus florissantes de l'Europe, et acquit des connaissances très étendues. Plusieurs années avant Descartes, elle plaça dans l'étendue du cerveau le siége de l'âme; mais elle ne la renferma pas précisément dans la glande pinéale. Son système sur le sang fut généralement adopté par les médecins anglais. Suivant Oliva, ce n'est pas ce fluide qui nourrit les corps, entretient leur souplesse et leur conservation : c'est le fluide qui passe du cerveau aux parties nerveuses. D'après ces principes, elle offrit de démontrer publiquement que la physique et la médecine qu'on enseignait dans les écoles étaient pleines d'erreurs; elle condamnait surtout les saignées trop fréquentes, qui en effet étaient devenues un abus de l'art, notamment en Espagne. Le bruit de sa réputation arriva jusqu'à Philippe II, qui voulut la connaître et lui fit un bon accueil, ce qui ne lui arrivait pas souvent, même avec ceux qui le méritaient le mieux. Ce monarque lui accorda une pension. Elle a composé plusieurs *ouvrages* en latin, dont la plupart sont restés en manuscrits. Elle mourut en 1622.

* SACCHERI (Jérôme), mathématicien, né à Saint-Remi vers 1670, entra chez les jésuites à l'âge de 12 ans, et y fit ses études avec éclat. Ce qui paraîtra extraordinaire, c'est qu'à 9 ans il connaissait l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie. On le voyait toujours un Euclide à la main, lors même qu'il s'amusait des jeux propres à l'enfance. S'étant perfectionné sous d'habiles maîtres, il remplit la chaire des mathématiques dans plusieurs maisons de son ordre, et ensuite à Pavie, où il demeura plusieurs années. Il avait une mémoire si claire et un esprit si actif, qu'on raconte de lui le fait suivant : il disposait en même temps trois jeux d'échecs, et, sans même voir les échiquiers, il dirigeait ses jeux avec une telle adresse qu'il donnait, dit-on, en même temps échec et mat à ses trois adversaires : le Père Saccheri renouvela plusieurs fois cette épreuve et toujours avec succès. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite plus particulièrement : 1° *Neostatica*, Milan, 1708; *Euclides ab omni ævo vindicatus*, ibid., 1733, in-4. Il mourut à Milan dans un âge très avancé.

SACCHETTI (Franco), né à Florence en 1335, passa ses premières années dans le commerce et remplit plusieurs charges dans sa république. Il écrivait facilement en vers et en prose; ses *Nouvelles*, (*Novelle*) publiées à Florence en 1724, 2 vol. in-8, prouvent qu'il avait une partie du génie de son compatriote Boccace, et qu'il n'en faisait pas un meilleur usage. (Il mourut vers l'an 1410. La vie de Sacchetti se trouve en tête de la 1re édition de ses *Novelle*, publiée par Bottari.)

SACCHETTI (Jean-Baptiste), célèbre architecte, né à Turin au commencement du 18e siècle, a laissé différens ouvrages où l'on remarque du goût et un stile mâle et sévère. Le palais royal de Madrid ayant a été consumé par les flammes, il en continua la reconstruction, qui avait été commencée par Juvara, dont il était élève. Il suivit exactement les plans de son maître, et ce palais est un

des plus magnifiques de l'Europe, soit par son étendue, soit par la beauté de l'architecture; mais par malheur les deux artistes oublièrent de choisir un lieu convenable pour y pratiquer l'escalier principal. il a été reconstruit quatre fois, deux sous Ferdinand VI, et successivement sous Charles III et Charles IV.

SACCHI (André), peintre, né à Rome en 1598, se perfectionna sous l'Albane, après que son père lui eut donné les premiers principes de son art. On retrouve dans ses ouvrages les grâces et la tendresse de coloris qu'on admire dans les tableaux de son maître. Il l'a même surpassé par son goût de dessin; ses figures ont une expression admirable, ses draperies une belle simplicité; ses idées sont nobles, et sa touche finie, sans être peinée. Il a réussi surtout dans les sujets simples; et l'on remarque qu'il n'a jamais dessiné une seule fois sans avoir consulté la nature. Ses principaux ouvrages sont à Rome, où il mourut en 1661.

* SACCHI (P.-D. Juvénal), savant italien et religieux barnabite, né à Milan le 22 novembre 1726, était très versé dans les belles-lettres, les langues anciennes, les mathématiques, et possédait à fond la théorie de la musique. Jeune encore, il fut nommé professeur de rhétorique à Lodi, ensuite à Bologne, et enfin il occupa la chaire des mathématiques au collége des nobles de Milan, où il professa pendant 40 ans. Il devint membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Italie, et jouit d'une grande réputation que ses talens et ses vertus lui avaient justement acquise. On a de lui: 1° *Del numero e delle misure*, etc., ou *Du nombre, de la mesure et de la correspondance des cordes musicales*, Milan, 1761, in-8. 2° *De la nature et de la perfection de la musique chez les Grecs*, Milan, 1778, in-8, etc. Le Père Sacchi mourut dans cette ville le 27 septembre 1789. On a placé son buste dans la galerie de l'Institut (*La Specola*) de Bologne, et on a gravé dessous les vers suivans:

> En tibi, quem sacræ extinctum flevere Camœnæ,
> *Ille* animo Saccus purus ut eloquio.

SACCHI. *Voyez* PLATINE.

SACCHINI (François), jésuite, né en 1570 à Paciono près de Pérouse, mort à Rome en 1625, à 55 ans, fut professeur de rhétorique dans cette ville pendant plusieurs années, et pendant sept ans secrétaire de son général Vitelleschi. Ses principaux ouvrages sont: 1° la *Continuation* de l'*Histoire de la société des jésuites*, en 4 vol. in-fol. écrite avec une grande pureté de langage, un stile noble, élevé et sonore, plein de vivacité et d'intérêt: elle reprend sur celle d'Orlandin, en poursuivant le généralat de saint François de Borgia, et comprend celui d'Everard Mercurien, et une partie de celui de Claude Aquaviva, achevé par Jouvency (*voyez* ce nom.) 2° *De ratione libros cum profectu legendi*, in-12, à la fin duquel on trouve un discours: *De vitanda librorum moribus noxiorum lectione*, que le Père Sacchini prononça à Rome dans sa classe de rhétorique en 1608. Ces deux traités offrent des réflexions sensées et utiles. Sa *Parænesis ad magistros* est pleine d'excellentes vues pour l'instruction de la jeunesse, bien propres à réunir les leçons de religion, de sciences et de vertu; moins étendue que le traité du Père Jouvency sur le même sujet, elle est écrite avec plus de rapidité et de nerf.

SACCHINI (Antoine-Marie-Gaspard), compositeur de musique, né à Naples en 1735, a fait plus de bruit dans ce siècle que les Scipion et les Marcellus dans le leur. Après avoir parcouru l'Europe et charmé toutes les oreilles, il mourut à Paris le 7 octobre 1786. Un de ses admirateurs enthousiastes a fait placer son buste dans l'église de Notre-Dame de la Rotonde, à Rome, avec une inscription amphigourique. « Cette espèce de » paganisme, dit un auteur chrétien, qui » place dans les églises des monumens » qui n'ont aucun rapport avec la sépul- » ture, n'a fait que trop de progrès en » Italie; mais ce sont pour l'ordinaire » de grands personnages dont on veut » conserver la mémoire (encore c'est un » abus), comme on voit à Padoue le buste » du cardinal Bembo; et non pas des cas- » trats ou des joueurs de violon. » (On

joue encore avec applaudissement l'*OEdipe à Colonne* de Sacchini. Il ne se distinguait pas moins dans la musique sacrée, et l'on conserve de lui des *messes*, des *oratorio* et des *motets* du plus grand mérite. Son *Eloge* par Framery a été inséré dans le journal encyclopédique de Bouillon, 15 décembre 1786 ; il contient une notice sur ses *partitions*.)

SACCO (Joseph Pompée), professeur de médecine à Parme, sa patrie, puis à Padoue. Son souverain le rappela en 1702 dans sa capitale, et l'y retint par l'emploi de premier professeur ; il pratiqua et écrivit avec succès. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Medicina theorico-practica*, Parme, 1707, in-fol.; 2° *Novum systema medicum ex unitate doctrinæ antiquorum et recentium*, 1693, in-4; 3° *Medicina rationalis pratico Hippocratis* : 4° *Nova Methodus febres curandi*, Venise, 1703, in-8. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise en 1730, in-fol. Ce médecin, défenseur de la doctrine de l'acide et de l'alcali, avait établi les fondemens de sa pratique sur ces deux principes. Il poussa sa carrière jusqu'à 84 ans, et mourut en 1718.

SACHS (Jean), de Fraustadt en Pologne, secrétaire de la ville de Thorn, puis envoyé de Hollande en sa patrie, est célèbre par un traité contre Herman Coringius, sous le nom de *François Marinius*. Il est intitulé : *De scopo reipublicæ polonicæ*, 1665. Cet auteur mourut à l'âge de 30 ans, vers l'an 1670, comme il se préparait à passer dans l'île de Ceylan, par où il voulait commencer ses voyages qui faisaient toute sa passion.

SACHES (Philippe-Jacques), médecin de Breslau, de l'académie des curieux de la nature, se fit un nom de son temps par divers ouvrages savans et singuliers : 1° *Consideratio vitis viniferæ*, Leipsick, 1661, in-8; 2° *Gammarologia, sive Gammarorum, vulgo cancrorum, consideratio*, 1665, in-8 ; 3° *Oceanus macro-microcosmicus, seu Dissertatio epistolica de analogo motu aquarum ex et ad oceanum, sanguinis ex et ad cor*, Breslau, 1664, in-8 ; 4° *De miranda lapidum natura*, ib. Saches mourut en 1672, à 44 ans.

SACHS. *Voyez* HANS-SACHS.

*SACHWEREL (Henri), théologien anglais, né à Marlboroug, fit ses études avec Addisson à Oxford, au collége de la Madeleine, où il fut agrégé et où il prit le bonnet de docteur, en 1709. Placé en qualité de ministre dans le comté de Stafford, et nommé prédicateur de Saint-Sauveur, dans Southwark, il prêcha deux *Sermons* qui firent du bruit. On prétend qu'il y attaquait lord Godolfin, sous le nom de Volpone. Quoi qu'il en soit, ils donnèrent lieu de la part de la chambre des communes à une accusation contre lui, dont le résultat, pour Sachwerel, fut la suspension de ses fonctions pendant trois ans, outre que ses deux discours furent condamnés au feu. Il subit la punition qui lui était infligée, et employa le temps de sa suspension à se faire des partisans, et à acquérir de la popularité. Les trois ans étaient à peine expirés, qu'il fut nommé à un bénéfice près de Shrewebury, et presque aussitôt au riche rectorat de Saint-André, à Holborn. Le premier sermon qu'il prêcha après avoir été rendu à ses fonctions lui valut, dit-on, cent livres sterling, et il s'en vendit quarante mille exemplaires. Voici le portrait que fait de Sachwerel le docteur Burnet, au jugement duquel on peut s'en rapporter : « C'était, dit-il, un homme audacieux et insolent, sans instruction, sans bon sens, également dépourvu de piété et de religion ; ses railleries contre les dissidens et le clergé du second ordre, dans des libelles sans pudeur, lui procurèrent une popularité passagère et une grande fortune. » Sachwerel mourut en 1742.

SACKVILLE. *Voyez* DORSET.

SACRATO (Paul), *Sacratus*, chanoine de Ferrare, sa patrie, et neveu du cardinal Sadolet, fut l'un des meilleurs écrivains du 16e siècle. On a de lui un vol. in-12 de *Lettres* latines, écrites avec élégance et dans le stile cicéronien.

SACROBOSCO (Jean de), appelé aussi *Holywood*, d'un bourg d'Angleterre de ce nom, qui était le lieu de sa naissance, dans la province d'York, étudia dans l'université d'Oxford. Il alla

à Paris, où il s'acquit un nom célèbre par ses talens pour les mathématiques. Il mourut en 1256, laissant deux ouvrages estimables, surtout dans son siècle; l'un, *de Sphæra munda*; l'autre, *de Anni ratione, sive de Computo ecclesiastico*. On les trouve réunis dans un vol. in-8, Paris, 1560.

SACY. *Voyez* MAISTRE (Le).

SACY (Louis de), avocat au parlement de Paris et l'un des quarante de l'académie française, né à Paris en 1654, mort dans la même ville en 1727 à 73 ans, parut dans le barreau avec un succès distingué, et cultiva en même temps les lettres. On a de lui: 1° une bonne *Traduction française* des *Lettres de Pline le jeune*, 1699-1701, 2 vol. in-12, réimprimée par les soins de M. Jules Pierrot qui l'a revue en 1826, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckouke, et celle du *Panégyrique de Trajan*, 1709, en 1 vol. in-12; 2° un *Traité de l'amitié*, in-12; 3° un *Traité de la gloire*, in-12; 4° enfin, un *Recueil de factums* et d'autres pièces, 2 vol. in-4. Son stile est pur et élégant; il y a beaucoup de finesse dans ses pensées et de noblesse dans ses sentimens. On lui a reproché d'affecter un ton épigrammatique, et de donner trop dans l'antithèse; mais ce défaut du siècle est bien allé en croissant depuis, et c'est le caractère de ce qu'on appelle aujourd'hui éloquence.

* SADE (Jacques-François-Paul-Alphonse de), d'une ancienne famille de Provence dont le chef Hugues DE SADE, dit *le vieux*, est connu par la beauté de sa première femme, Laure DE NAVES, et par son opulence qui lui permit de donner, en 1355, 200 florins d'or pour la réparation du pont que Saint-Bénézet avait fait construire à Avignon en l'an 1177. Il comptait parmi ses aïeux plusieurs personnages illustres, entre autres Paul DE SADE, ministre de la reine Yolande d'Aragon et évêque de Marseille: il mourut en 1433. Hugues III ou *Hugonin* DE SADE, 3e fils de Hugues le vieux, qui est la souche des trois branches de la maison de Sade connues sous le nom de *Mazan d'Eiguières* et *Tarascon*; Jean DE SADE qui fut un célèbre jurisconsulte du 15e siècle; Elzéar DE SADE qui fut le premier viguier triennal de Marseille (1565-1568); Jean Baptiste DE SADE-MAZAN qui est mort en 1707 évêque de Cavaillon, et qui a laissé entre autres ouvrages pieux des *Réflexions chrétiennes sur les Psaumes*, Avignon, 1698, in-8; Joseph-David comte DE SADE, qui était maréchal de camp, lorsqu'il mourut en 1761; — Hippolyte comte DE SADE-TARASCON, qui se distingua au combat d'Ouessant, et qui mourut en mer, étant chef d'escadre, en revenant de la guerre d'Amérique. Celui dont il est question dans cet article naquit en 1705, embrassa l'état ecclésiastique, obtint l'abbaye d'Ebreuil, et fut vicaire-général de l'archevêque de Toulouse, puis de celui de Narbonne. Les états de Languedoc le chargèrent d'une mission à la cour: ce qui fut l'occasion de son séjour de plusieurs années à Paris. Il se retira ensuite à Sauman près de Vaucluse, où il mourut en 1778. Il cultiva la littérature, et est plus particulièrement connu par ses *Remarques sur les premiers poètes français et les troubadours*, et par les *OEuvres choisies de Fr.-Pétrarque*, traduit de l'italien et du latin en français avec d'excellens *Mémoires sur la vie de Pétrarque*, 1764, 3 vol. in-4. Outre ses *Notices* relatives au poète italien, on en trouve de très curieuses et très intéressantes; à proprement parler, l'ouvrage de l'abbé de Sade est un *tableau* exact de l'histoire civile, ecclésiastique et littéraire du 16e siècle. Il n'y a oublié aucun évènement important, et parfois il les développe avec autant de précision que de clarté; il y rappelle aussi les hommes les plus célèbres qui fleurirent dans ce siècle; et en critique habile il rectifie plusieurs fautes dans lesquelles sont tombés ses prédécesseurs. Son livre serait parfait s'il n'eût souvent interrompu sa narration par différentes pièces galantes de Pétrarque, traduites en assez médiocres vers, et qui s'éloignent souvent du vrai sens de l'original. Il avait pour frère aîné Jean-Baptiste-François-Joseph comte DE SADE, qui fut gouverneur héréditaire des ville et château de Vaison

pour le pape. Chargé par le cardinal de Fleury de plusieurs missions diplomatiques, il vint se fixer en France, et fut nommé lieutenant-général des provinces de Bresse, Gex, Bugey, etc. Il mourut en 1767 laissant un recueil d'anecdotes curieuses et de documens précieux sur la guerre de 1741 à 1746.

SADE (Donatien-Alphonse-François, marquis de), fils du comte de Sade dont il est question à la fin de l'article précédent, entra dès l'âge de 14 ans dans les chevau-légers, d'où il passa comme sous-lieutenant au régiment du roi, puis comme lieutenant dans les carabiniers, et enfin capitaine de cavalerie. Il fit dans ces différens corps la guerre de Sept-Ans, et revint en 1766 à Paris, où il épousa une demoiselle de Montreuil, fille d'un président à la cour des aides. Il n'est connu que par les désordres les plus affreux et les écrits les plus dépravés que puisse enfanter le libertinage. Le parlement d'Aix informa contre lui, et le condamna à mort, avec son valet-de-chambre compagnon de ses débauches; mais il se sauva à Gênes, puis à Chambéry, où une lettre de cachet du roi de Sardaigne le fit enfermer à Miolans, mais il trouva moyen de s'évader. Il erra long-temps en France et en Italie, fut arrêté de nouveau, et passa 29 années dans onze prisons différentes. Au commencement de la révolution, il recouvra momentanément sa liberté, parvint à se faire nommer à Paris secrétaire de la section des Piques; et quoique très révolutionnaire, fut dénoncé comme *modéré*: d'ailleurs, suspect comme noble, il fut arrêté par ordre du comité de sûreté-générale, et ne recouvra sa liberté qu'au mois d'octobre 1794. Il en fut privé de nouveau le 5 mars 1801, pour avoir donné une nouvelle édition de ses infâmes écrits. Nous nous abstiendrons d'en citer les titres. Il est mort à Charenton le 2 décembre 1814. —L'aîné de ses fils, Louis-Marie de Sade qui avait émigré et embrassé la carrière des armes pour racheter un nom que son père avait compromis, donna des preuves d'honneur et d'humanité; il rentra en France en 1794, exerça quelque temps l'état de graveur pour vivre avec sécurité, rentra au service en 1806, et se trouvait lieutenant au régiment d'Isembourg, lorsqu'il fut assassiné par des brigands sur une grande route, le 9 juin 1809. Il avait publié le 1er vol. de l'*Histoire de la nation française*, Paris, 1805, in-8, comprenant la première race, et renfermant des recherches neuves et curieuses, qui ouvrirent à l'auteur l'entrée de l'académie celtique.

SADELER (Jean), graveur, né à Bruxelles en 1550, apprit d'abord le métier de fondeur et de ciseleur, que son père exerçait; mais l'âge développant ses inclinations, il s'attacha au dessin et à la gravure. Il parcourut la Hollande, pour travailler sous les yeux des meilleurs maîtres. L'électeur de Bavière répandit ses bienfaits sur cet artiste. Sadeler, animé par la reconnaissance, fit pour son protecteur des ouvrages qui ajoutèrent à sa réputation. Il partit pour l'Italie, et perfectionna ses talens par l'étude qu'il fut à portée de faire des magnifiques morceaux que cette riche contrée renferme. Il présenta quelques-unes de ses gravures à Clément VIII; mais ce pape ne paraissant pas disposé à remplir ses espérances, Sadeler se retira à Venise, où il mourut peu de temps après son arrivée, en 1610. (L'*OEuvre* de cet artiste se compose de douze *portraits*, de huit *suites*, et de *quarante-huit morceaux* de différens maîtres.) Il eut un fils, nommé *Juste* ou *Justin*, dont on a aussi quelques estampes qui ne sont pas sans mérite. — Son frère et son disciple, Raphaël Sadeler, né à Bruxelles en 1555, mort à Venise en 1616, se distingua par la correction du dessin, et par le naturel qu'il répandait dans ses figures. Il accompagna son frère à Rome, à Venise, et mourut dans cette dernière ville. On trouve des estampes de lui dans un traité *De opificio mundi*, 1617, in-8.

SADELER (Gilles), graveur, né à Anvers en 1570, mort à Prague en 1629, neveu et disciple de Jean et de Raphaël, fit quelque séjour en Italie, où il se perfectionna par ses études d'après l'antique.

Ses talens distingués le firent désirer en Allemagne par l'empereur Rodolphe II, qui lui accorda une pension annuelle. Les empereurs Mathias et Ferdinand II, successeurs de Rodolphe, continuèrent d'honorer ses talens. Ses *Vestigi delle antichita di Roma*, Rome, 1660, in-fol. sont recherchés.

SADI. *Voyez* SAADI.

SADLER ou SADELER (Jean), d'une ancienne famille de Shropshire en Angleterre, se livra à l'étude du droit, et eut des emplois considérables sous le ministère de Cromwel. Il mourut en 1674, à 59 ans, après avoir publié un ouvrage intitulé *Les Droits du royaume*, et un autre qui a pour titre *Olbia*.

SADOC, fils d'Achitob, grand-prêtre de la race d'Eléazar, exerça les fonctions essentielles du pontificat tour à tour d'année en année avec Achimélech fils du grand-prêtre Abiathar, de la race d'Ithamar. Lorsque Adonias voulut se prévaloir du grand âge de son père pour se faire déclarer roi, Sadoc donna, par ordre de Dieu, l'onction royale à Salomon. Ce prince le déclara seul souverain pontife après la mort de David, l'an 1014 avant J. C. et dépouilla Abiathar III de sa dignité et le relégua à Anathot. (*Voyez* ABIATHAR.) — Il ne faut pas le confondre avec SADOC II, grand-prêtre des Juifs, vers l'an 670 avant J. C. du temps du roi Manassès.

SADOC, fameux docteur juif, et chef de la secte des Saducéens, vivait près de deux siècles avant J. C. (vers l'an 248), eut pour maître Antigone, qui enseignait « qu'il fallait pratiquer la vertu » pour elle-même, et sans la vue d'au- » cune récompense. » Sadoc en tira ces mauvaises conséquences, qu'il n'y avait ni récompenses à espérer ni peines à craindre dans une autre vie; comme si dans cette hypothèse il pouvait y avoir des vertus. (*Voyez* EPICURE.) Cette doctrine impie eut bientôt un grand nombre de sectateurs, qui, sous le nom de *Saducéens*, formèrent une des principales sectes des Juifs. Ils niaient la résurrection et l'immortalité de l'âme, et ne reconnaissaient ni anges ni esprits; ils rejetaient aussi toutes les traditions, et ne s'attachaient qu'au texte de l'Ecriture; mais il est faux qu'ils niassent les prophéties et les miracles, puisqu'ils admettaient par une inconséquence inconcevable et une contradiction manifeste avec leurs dogmes, les livres de l'ancien Testament; qu'ils pratiquaient la loi de Moïse et le culte religieux des Juifs. Leurs mœurs, si l'on en croit l'historien Josèphe, étaient sévères; mais il est à croire que dans la pratique ils suivaient des principes qui les mettaient fort à l'aise. Il est vrai que Jésus-Christ, qui les reprend de ne pas entendre l'Ecriture, ne leur fait aucun reproche sur l'article des mœurs, au lieu qu'il en fait beaucoup aux pharisiens; mais c'est que ces derniers, qui défendaient les vrais principes, affichaient la vertu et prétendaient être irréprochables, au lieu que les désordres des saducéens découlaient naturellement de leur croyance. La mauvaise doctrine des saducéens ne les empêcha point d'être élevés aux plus grands emplois, et même à la souveraine sacrificature; et c'est ce qui prouve mieux que toute autre chose à quel point de corruption et d'abandon le peuple juif et la synagogue étaient enfin parvenus. La secte de ces juifs épicuriens subsiste encore en Afrique et en divers autres lieux.

SADOLET ou SADOLETO (Jacques), cardinal, né à Modène en 1478, d'un savant professeur en droit à Ferrare, eut son père pour précepteur. Après avoir appris sous lui le grec et le latin, il étudia en philosophie sous Nicolas Léonicène. Pour multiplier ses connaissances, il se rendit à Rome, où le cardinal Olivier Caraffe, protecteur des gens de lettres, le prit chez lui. Léon X, non moins ardent à rechercher le mérite qu'à l'employer, le choisit pour son secrétaire. Sa plume élégante et facile se prêtait à toutes les matières : théologie, philosophie, éloquence, poésie. Il joignait à un rare savoir une modération et une modestie plus rares encore : il fallut que Léon X usât de toute son autorité pour lui faire accepter l'évêché de Carpentras. Après la mort de ce pontife, il se rendit

dans son diocèse, où il partagea son temps entre les travaux de l'épiscopat et les plaisirs de la littérature. Clément VII le rappela à Rome; mais Sadolet ne s'y rendit qu'à condition qu'il retournerait dans son évêché au bout de 3 ans. Il y retourna en effet; mais Paul III l'ayant fait revenir à Rome, en 1538, il accompagna le pape à Nice, où devait s'effectuer une entrevue entre le roi de France et l'empereur. Quelque temps après, ce même pontife l'envoya nonce en France, pour engager François I[er] à faire la paix avec Charles-Quint. Le monarque français goûta beaucoup les charmes de son esprit, et le pontife romain, non moins satisfait de sa négociation, l'honora de la pourpre en 1536. Cet illustre cardinal mourut à Rome en 1547, à 69 ans, également regretté des catholiques et des protestans. Il s'attacha dans sa jeunesse à la poésie latine avec un succès peu commun; mais il y renonça entièrement sur la fin de ses jours. Son stile, en vers et en prose, respire l'élégance et la pureté des anciens écrivains romains. Il s'était formé sur Cicéron; on pourrait même lui reprocher de s'être trop attaché à l'imiter. De tous ceux qui ont fait revivre dans le 15[e] siècle la belle latinité, il est celui qui a le mieux réussi. Ses ouvrages ont été recueillis à Vérone en 3 vol. in-4; le 1[er] en 1737, le 2[e] en 1738, et le 3[e] en 1740. Les principaux écrits de ce recueil sont: 1° divers *Discours*, dont tout le mérite est dans le stile; 2° dix-sept livres d'Epîtres, les unes intéressantes, les autres moins agréables; 3° une *Interprétation* des Psaumes et des Epîtres de saint Paul, et d'autres ouvrages de théologie, écrits avec plus d'élégance que de profondeur; 4° des *Traités* de morale philosophique sur l'éducation des enfans, sur les consolations dans les malheurs, et quelques autres écrits de ce genre dont on fait cas, quoique ces raisonnemens soient quelquefois trop subtils et embarrassés; 5° plusieurs *Poèmes*, parmi lesquels son *Curtius* et son *Laocoon* tiennent le premier rang. L'auteur copie quelquefois dans ses vers les phrases de Virgile, ainsi que dans sa prose celles de Cicéron; mais, à travers cette imitation, il laisse échapper des traits d'esprit qui lui sont propres. Ses écrits théologiques sont d'un ton de douceur et de modération qui était l'expression de son caractère. Il avait quelques sentimens particuliers, mais il tenait fortement à l'orthodoxie. On sait de quelle manière, en écrivant au cardinal Contarini, il s'est justifié de n'être pas en tout du sentiment de saint Augustin, qu'il croyait avoir poussé quelquefois trop vivement et trop loin la défense de la vérité: *Nec tamen, si non cum Augustino, idcirco ab Ecclesia catholica dissentio, quæ, tribus tantum Pelagii capitibus improbatis, cætera libera ingeniis disputationibusque reliquit.* Pour avoir les ouvrages complets de Sadolet, il faut ajouter aux trois volumes déjà cités ses *Lettres* et *celles* des savans avec lesquels il était en correspondance, publiées à Rome en 1764, in-12, 3 vol.; ainsi qu'un autre *Recueil* imprimé en 1759, in-12, qui contient ses *Lettres* écrites au nom de Léon X, Clément VII et Paul III, avec un abrégé de la *Vie* de l'auteur, écrite par Florebelli son contemporain.

SAENREDAM (Jean), célèbre graveur, vivait à la fin du 15[e] siècle et au commencement du 16[e]. Les estampes de ce maître sont très goûtées des curieux. Il a surtout travaillé d'après Gottzius, et il a su allier la douceur avec la fermeté dans sa touche. On désirerait plus de correction dans ses dessins; mais c'est un reproche qu'il doit partager avec la plupart des peintres qu'il a copiés.

SAGARI ou Ségarel (Gérard), né à Parme, fut le fondateur de la secte des *apostoliques*, qui fit grand bruit dans le 13[e] siècle. Il exigeait que ses disciples allassent de ville en ville, vêtus de blanc, avec une longue barbe, les cheveux épars et la tête nue. Cet enthousiaste publia que toute l'autorité que Jésus-Christ avait donnée à saint Pierre et à ses successeurs avait pris fin, et qu'il en avait hérité; que Dieu étant partout, il n'y avait pas besoin d'église ni de service divin; qu'il ne fallait point faire de vœux, et que l'attachement à sa doctrine sanctifiait les actions les plus criminelles. Cette doc-

trine fanatique et impie le fit condamner au feu à Parme, en 1300. « Lorsque » les protestans, dit l'abbé Bergier, dé- » clament contre les supplices que l'on » fait subir à ces sectaires, ils devraient » faire attention qu'on ne les a pas punis » pour leurs erreurs, mais parce qu'ils » troublaient la tranquillité publique et » l'ordre de la société. Une erreur inno- » cente qui ne peut porter préjudice à » personne est graciable sans doute; » mais une doctrine séditieuse, qui » échauffe les esprits, corrompt les » mœurs, alarme les gouvernemens, et » qui est suivie d'émotion parmi le peu- » ple, est un crime d'état; on a droit » d'en punir les auteurs et les sectateurs » opiniâtres. »

SAGAX Landulphus. *Voyez* Paul, diacre d'Aquilée.

SAGE (David Le), de Montpellier, mort vers 1650, eut des mœurs dépravées et quelque talent. Il s'est fait de la réputation par ses poésies gasconnes. On a de lui un recueil intitulé *Les Folies du sieur Le Sage*, 1650, in-8. Ce sont des *sonnets*, des *élégies*, des *satires* et des *épigrammes*, dignes du titre de cette collection

SAGE (Alain-René Le), célèbre écrivain français, né à Sarzeau, près de Vannes, le 8 mai 1668, mourut le 17 novembre 1747, à Boulogne sur mer, chez son second fils, chanoine de cette ville. (Il étudia chez les jésuites de sa ville natale, et occupa ensuite pendant plusieurs années une place dans les fermes. Etant venu à Paris en 1692, il s'y fit recevoir avocat au parlement; mais il abandonna bientôt cette carrière pour se livrer uniquement à la littérature : c'est ainsi qu'il vécut pendant 45 ans du produit de ses ouvrages et d'une pension de 600 livres que lui avait assurée l'abbé de Lyonne son ami; en 1745 il se retira à Boulogne où il mourut, comme nous l'avons dit.) Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des *Lettres d'Aristenète*, auteur grec, 2 vol. in-12. Il apprit aussi l'espagnol, et goûta beaucoup les écrivains de cette nation, dont il a donné des traductions, ou plutôt des imitations qui ont eu un grand succès. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : 1° *Gusman d'Alfarache*, 1732, en 2 vol. in-12 : ouvrage où l'auteur fait passer le sérieux à travers le frivole qui y domine; 2° *Le Bachelier de Salamanque*, 1738, en 2 vol. in-12 : roman bien écrit, et semé d'une critique utile des mœurs du siècle; 3° *Gil-Blas de Santillane*, 1715-1724-1735, en 4 vol. in-12. On y trouve des peintures vraies, des choses ingénieuses et amusantes, des réflexions judicieuses. Il y a du choix et de l'élégance dans les expressions, de la netteté et de la gaieté dans les récits. C'est un tableau fidèle de toutes les conditions et le meilleur roman moral qu'aucune nation ait produit. (C'est le chef-d'œuvre de Le Sage; il a été traduit dans presque toutes les langues.) On a donné une édition de *Gil-Blas*, Lyon, chez Rusand, où l'on ne trouve plus quelques détails de mœurs un peu libres, qui rendaient la lecture de ce livre dangereuse à la jeunesse. *Voyez* notre article Isla sur l'auteur original de ce roman. 4° *Nouvelles aventures de don Quichotte*, en 2 vol. in-12. Ce nouveau don Quichotte ne vaut pas l'ancien; il y a pourtant quelques plaisanteries agréables. 5° *Le Diable boiteux*, Paris, 1707, 2 vol. in-12 : ouvrage qui renferme des traits propres à égayer l'esprit et à corriger les mœurs. (*Voyez* Guevara.) Il eut d'abord un si grand débit que l'on rapporte que deux seigneurs mirent l'épée à la main pour avoir le dernier exemplaire de la 2e édit. 6° *Mélanges amusans de saillies d'esprit et de traits historiques des plus frappans*, in-12 : ce recueil est, ainsi que tous ceux de ce genre, un mélange de bons et de mauvais; 7° *Roland l'amoureux*, 2 vol. in-12; 8° *Estévanille*, ou *le Garçon de bonne humeur*, 2 vol. in-12 : ouvrage dans lequel on retrouve toujours l'esprit de l'agréable auteur de *Gil-Blas*. On a encore de Le Sage des Comédies et des opéras comiques. (Parmi les premières, on cite *Turcaret*, pièce du premier ordre, et *Crispin rival de son maître* :

on les joue encore assez souvent au Théâtre-Français. Ses *Opéras* sont tout-à-fait oubliés.) Cet auteur avait peu d'invention ; mais il avait de l'esprit et du goût, et l'art d'embellir les idées des autres, et de se les rendre propres. On a imprimé à Paris, en 1783, ses *OEuvres choisies*, en 15 vol. in-8, avec figures, et en 1810, 16 vol. in-8. (Elles ont été réimprimées plusieurs fois. La meilleure édition est celle qui a été publiée par M. Renouard, Paris, 1821-22, 12 vol. in 8, avec *fac simile*. On trouve en tête du premier volume une *Notice sur Le Sage* par Mr Audiffret. L'*Eloge de Le Sage* a été mis au concours en 1821 par l'académie française, et le prix a été décerné en 1822 à MM Patin et Malitourne.)— Le Sage eut deux fils qui embrassèrent la carrière du théâtre, et qui ont laissé quelques comédies. L'aîné, connu sous le nom de *Montménil*, excellait dans les rôles de valet, de paysan, de financier, etc.

* SAGE (George-Louis Le) littérateur, naquit en 1676 à Conches en Bourgogne. Il alla établir à Genève une pension où il fit de bons élèves. Pendant toute sa vie il consacra ses talens à l'instruction de la jeunesse, pour laquelle il publia différens ouvrages qui furent bien accueillis du public. Les principaux sont : 1° *Le Mécanisme de l'esprit*, ou *La morale naturelle dans ses sources* ; 2° *Aphorismata philosophica* ; 3° *Pensées hasardées sur les études*, etc. Il mourut à Genève, en 1759, à l'âge de 83 ans. — George-Louis Le Sage eut un fils qui a porté les mêmes prénoms, qui est né à Genève en 1724 et mort dans la même ville en 1803, dans sa 80e année. Ce fut un savant naturaliste, qui a joui d'une grande réputation, quoiqu'il ne nous reste de lui que quelques mémoires ou ouvrages de peu d'étendue, indiqués dans une *Notice* publiée à Genève, en 1805. Il était membre de la société royale de Londres, et correspondant de l'académie des sciences de Paris ; il est connu surtout par des découvertes sur la *pesanteur* et par sa *théorie des fluides élastiques*.

* SAGE (Bernard-Marie Le), député du département d'Eure-et-Loir à la Convention de 1792, s'attacha au parti des Girondins, et il en défendit toujours la cause avec ardeur. Le Sage se montra d'abord un des moins exaltés parmi les républicains, et le 14 décembre, afin de ne pas multiplier le nombre des proscrits, il s'opposa à l'impression, ordonnée par la municipalité de Paris, des listes dites des huit mille et vingt mille, ainsi que de celles des membres des différens clubs qui s'étaient prononcés en faveur du roi. Il fut élu secrétaire le 10 janvier 1793, et le 10 mars suivant, il présenta un projet de décret pour l'organisation d'un tribunal révolutionnaire. Il ne s'attendait pas alors que, dans le mois de juin, il serait lui-même menacé d'en devenir une des victimes. Fidèle au parti des Girondins, il fut compris dans leur chute, le 31 mai, et mis hors la loi, le 2 juin. Il put cependant se soustraire aux poursuites des jacobins et rentra dans le sein de la Convention, après le 9 thermidor. Il avait constamment été l'ennemi de Robespierre, et, après sa mort, il ne cessa de s'élever contre les terroristes. Lorsqu'on dénonça à la Convention un placard intitulé le *Tocsin national*, il déclara cette dénonciation injuste, et provoqua en même temps la liberté de la presse. Peu de jours après, il attaqua la loi du 17 nivose, relative au partage des successions, et prouva qu'elle était contraire à la déclaration des droits. Ayant été nommé membre du comité de salut public et de la commission chargée de la rédaction des lois organiques de la constitution, il combattit, le 30 avril 1795, le projet tendant à supprimer le comité de sûreté générale, et à former celui du salut public de vingt-quatre membres en disant qu'il regardait ce projet comme le tombeau de la liberté. Il proposa le 20 mai, à la suite de l'in-

surrection du 1er prairial, de ne faire juger par la commission militaire que les délits militaires; de renvoyer par conséquent Romme et ses complices au tribunal criminel. Il insista sur ce qu'on créât une commission qui devrait présenter un rapport sur les députés qui, dans leur mission, avaient répandu le sang innocent ou dilapidé les deniers de la république. Le 23 juin il présenta le projet de la nouvelle constitution. Réélu membre du comité de salut public, il fit décréter d'accusation le représentant Dupin, à cause de son rapport violent sur les fermiers généraux. Il s'opposa, quoique en vain, en septembre, à la réuion de la Belgique à la France; et, pour prémunir les Parisiens contre les mouvemens qui se préparaient, il fit adopter, le 25 de ce mois, une proclamation qui leur était adressée, et décréter qu'ils étaient garants envers la nation de la conservation de la représentation nationale. Depuis cette époque, il n'eut que peu d'occasions de se faire remarquer. Il fut réélu au conseil des Cinq-cents, et mourut le 9 juin 1796.

* SAGE (Balthazar-George), chimiste, né à Paris le 7 mai 1740, d'un apothicaire de cette ville, qui lui fit faire ses études au collége des Quatre-Nations. Il suivit ensuite les cours de physique de l'abbé Nollet et ceux de chimie de Rouelle, et devint bientôt en état d'ouvrir lui-même des cours publics et gratuits, qui lui obtinrent des protecteurs riches et puissans. En 1770 il fut appelé à l'académie des sciences pour remplacer son maître Rouelle; en 1778, une chaire de minéralogie expérimentale fut créée pour lui près la Monnaie de Paris, et en 1783 il fut encore nommé, par le ministre de Calonne, directeur des mines dont il avait sollicité la création; mais il perdit ces places au commencement de la révolution, parce qu'il refusa d'adopter les nouvelles nomenclatures chimiques. Il se montra aussi l'ennemi prononcé de la révolution; ce qui le fit jeter dans les prisons à l'époque où l'infortuné Lavoisier perdit la vie sur un échafaud. Sous le directoire il fut replacé à la tête du cabinet de minéralogie de l'hôtel des Mines dont il était le fondateur; et il montra, pour les nouvelles théories de Hauy, les mêmes dédains que pour les découvertes de la chimie. Sage avait employé pendant dix ans une grande partie de sa fortune à former *la première collection* de minéraux pour l'instruction publique. Son riche cabinet, conservé dans la plus belle salle de l'hôtel des monnaies, et estimé plus de cent mille livres, est un des plus beaux monumens de ce genre. Ses cours étaient suivis par un nombreux auditoire : non seulement des élèves et des savans y assistaient, mais ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville et à la cour. En 1808, il perdit la vue, par l'effet d'une opération chimique; mais cette perte ne l'empêcha pas de continuer ses leçons, ni de s'occuper de ses ouvrages. Les inspecteurs des mines firent distribuer, en 1816, à la chambre des députés un *Mémoire* dans lequel ils prétendaient que Sage avait été porté depuis 1788 sur le budjet des mines pour 20,000 fr. de traitement. Sage, en ayant été instruit, réclama contre cette assertion, par la voie des journaux, et déclara « que depuis 1783 il n'avait » jamais touché que 5,000 fr., qui lui » avaient été accordés par un arrêt du » conseil. » Il fit remarquer en passant, « que, quoique créateur du corps des » mines, il n'avait eu depuis 25 ans aucune relation avec ceux qui le composaient actuellement, *parce qu'ils lui » avaient donné des preuves d'une insigne malveillance.* » C'était précisément depuis 25 ans que l'on suivait le système de Lavoisier. Le 8 janvier 1817, le roi Louis XVIII le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Sage est mort après plus de 50 ans de professorat le 9 septembre 1824. Il a publié un très grand nombre d'ouvrages ou opuscules, dout on trouve la liste dans le *Journal de la librairie* et dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul de 1824. Les principaux sont : 1° *Examen chimique de différentes substances minérales*, 1769, in-12, traduit en allemand, 1769, in-12, avec des notes; 2° *Elémens de minéralogie docimastique*, 1772 et 1777, 2 vol. in-8, traduit

aussi en allemand avec des notes, et en italien; 3° *Mémoires de chimie*, 1773, in-8; 4° *Analyse des blés et expériences propres à faire connaître la qualité du froment et principalement celle du son de ce grain*, 1776, in-8; 5° *Expériences propres à faire connaître que l'alcali volatil-fluor est le remède le plus efficace dans les asphyxies*, 1777, in-8; 3e édit. 1778, traduit en allemand, en espagnol et en anglais; 6° avec Perthuis, l'*Art de fabriquer le salin et la potasse, suivi des expériences sur les moyens de multiplier la potasse*, 1777 et 1794, in-8, traduit en allemand; 7° l'*Art d'imiter les pierres précieuses*, 1778; 8° l'*Art d'essayer l'or et l'argent*, 1780, in-8, traduit en allemand; 9° *Analyse chimique de la concordance des trois règnes de la nature*, 1786, 3 vol. in-8; 10° *Précis historique sur les différens genres de peintures, suivi de l'examen physique des couleurs et de la manière de les préparer*, in-8; 11° *de la Terre végétale et de ses engrais*, 1802; 12° *des mortiers* ou *cimens*, 1808, nouvelle édition, avec des additions, 1809; 13° *Théorie de l'origine des montagnes et de l'accrétion quotidienne de la masse solide du globe, avec des conjectures sur la cause des subversions qu'il a éprouvées*, 1809, in-8; 14° *Moyens de remédier aux poisons végétaux*, 1811, in-8, 2e édition; 15° *Institutions de physique*, Paris, Didot, 1811, 3 vol. in-8; 16° *Supplément aux institutions de physique*, 1812, in-8; 17° *Opuscules de physique*, Paris, Didot, 1813, in-4; 18° *Traité des pierres précieuses*, 1814, in-8. Il a aussi fourni des articles dans le *Journal de physique* et des *Mémoires* dans les recueils de l'académie des Sciences et de l'Institut. Il avait fait sur lui-même plusieurs *Notices biographiques* fort détaillées, Paris, 1818, 1820, 1824, in-8.

* SAGE (Hervé-Julien LE), ancien religieux prémontré et en dernier lieu chanoine de St.-Brieuc, mort en 1832, naquit à Uzel en 1757. Sur la fin de sa 20e année, il entra dans l'abbaye de Beauport, de l'ordre de Prémontré, dans le diocèse de St.-Brieuc. Au bout de ses deux ans de prêtrise, un des prieurés-curés dépendans de l'abbaye, celui de Boqueho, étant devenu à vaquer, et se trouvant de droit par un accident, à la disposition de M. Le Mintier, évêque de Freguier, ce prélat y nomma en 1783 le jeune Le Sage, qu'il avait examiné pour les ordres. Lors des contestations sur le serment, celui-ci publia une *Lettre d'un curé qui ne jurera pas à un curé qui a juré*; la lettre était adressée à M. Delaunoy, prieur-curé de Chatelaudren, qui était aussi prémontré, et membre de l'assemblée constituante. Le refus du serment força Le Sage à quitter la France. Il s'embarqua, et passa en Belgique, où il trouva un asile dans la célèbre abbaye de Tongerloo, qui était de son ordre. L'invasion des armées françaises le contraignit encore depuis de fuir en Allemagne, et il s'enfonça jusqu'en Silésie, où l'ordre de Prémontré avoit alors plusieurs maisons. L'abbaye de St.-Vincent de Breslau lui offrit une retraite honorable. L'abbé l'envoya ensuite à Czanowantz, monastère de chanoinesses régulières du même ordre, et Le Sage y passa le reste du temps de l'émigration, s'occupant d'études utiles, en même temps que des saints exercices du monastère. C'est là qu'il entreprit la traduction d'un ouvrage allemand *sur le dogme et la morale*, dont nous parlerons plus bas. En 1802, Le Sage rentra en France et retourna dans son diocèse. Il reprit la direction de son ancienne paroisse de Boqueho, près Chatelaudren, et fut ensuite nommé chanoine de St.-Brieuc. Son goût le porta vers la prédication; il débuta dans la chaire de St.-Brieuc, et fut appelé en 1807 à la cathédrale de Nantes, où il prêcha de nouveau en 1809, et où il est encore retourné depuis. Presque toutes les villes un peu importantes de Bretagne l'entendirent successivement. Il s'était proposé de ne jamais sortir de la province, et il ne s'écarta de cette règle qu'en 1808, en faveur de Bordeaux, où il était demandé par le vénérable d'Aviau. Il prêcha aussi quatre carêmes à Quimper, et il termina sa carrière en ce genre par une cinquième station en 1831, dans les

deux paroisses de Brest. Nous ne parlerons point des différens jubilés et des retraites annuelles des religieuses qu'il donna. De tous ses sermons il n'a livré à l'impression que quelques discours de circonstance, entre autres en 1805, *un discours pour l'établissement du séminaire de St.-Brieuc*. L'*Exposition de la morale chrétienne* qu'il publia en 1817, 2 vol. in-12, est une traduction d'un ouvrage allemand, composé par le Père Hammer bénédictin et par l'ordre de l'archevêque de Saltzbourg. L'abbé Le Sage ne mit point son nom à cette traduction, et ne fit pas même connaître dans sa préface le nom de l'auteur allemand. L'*Exposition* ne formait que la suite d'un ouvrage dogmatique, qui devait avoir pour titre : *Manuel du catholique instruit des vérités et des devoirs de la religion*. Cette partie dogmatique devoit avoir 5 volumes; nous ne croyons pas qu'elle ait vu le jour. L'*Ami de la Religion* a rendu compte de l'*Exposition*, N° 333 de ce journal, tome 13. Un passage du livre, en faveur du prêt de commerce, excita des réclamations, et fut attaqué par M. L'abbé Pagès dans sa *Dissertation sur le prêt*. Le Sage adressa à l'*Ami de la religion* à ce sujet une lettre qui fut insérée dans le N° 680, tome 27; et peu après il voulut rendre son apologie plus complète en publiant une *Lettre à M. Pagès*, ou *Observations modestes*, St.-Brieuc, in-8, de 19 pages. Le ton de cette lettre est peu digne de la gravité du sujet. En 1830 l'auteur publia une petite *Notice sur M. Le Clech*, curé de Plouha, son ami. Il a laissé en manuscrit des *mémoires* sur l'état de son diocèse qui ne méritent pas l'impression par le ton satirique qui y règne; un autre manuscrit en 2 volumes, qui serait peut-être plus fait pour exciter l'intérêt : ce sont des *lettres* qui offrent des réflexions sur les causes de la révolution, et des détails sur l'émigration de l'auteur.

SAGITTARIUS (Gaspard), théologien luthérien, historien du duc de Saxe, et professeur en histoire dans l'université de Hall, naquit à Lunebourg en 1643, et mourut en 1694. Les langues savantes, l'histoire, les antiquités, lui étaient très familières. Sa mémoire était un vaste dépôt, où s'étaient rassemblées les connaissances les plus étendues ; mais elles n'y étaient pas toujours dans l'ordre le plus clair. Ses principaux ouvrages sont : 1° des *Dissertations* sur les *oracles*, sur les *souliers*, in-4, et sur les *portes* des anciens, in-8; 2° *La succession des princes d'Orange jusqu'à Guillaume III*; 3° l'*Histoire de la ville d'Aardewich*, in-4 ; 4° l'*Histoire de saint Norbert*, qu'il publia en 1683; 5° *Historia antiqua Naribergæ*, savante et judicieuse ; 6° les *Origines des ducs de Brunswick*, in-4 ; 7° *Histoire de Lubeck*, in-4; 8° *Les Antiquités du royaume de Thuringe*, in-4 : ouvrage plein de recherches, ainsi que tous les écrits de cet auteur, dont on peut voir la liste dans sa *Vie*, composée en latin, par Schmidius, Iéna, 1713, in-8 ; 9° une *Histoire des marquis et des électeurs de Brandebourg*, in-4 ; et un grand nombre d'autres.

SAGREDO (Jean), historien, né à Venise vers 1616, fut ambassadeur en Angleterre sous Cromwell, en France sous Louis XIV, et en Allemagne ; de retour à Venise, il devint procurateur de Saint-Marc. Il était d'une des plus anciennes familles nobles de Venise, et qui a produit de grands hommes. Il fut élu doge de la république en 1675; mais son élection n'ayant pas été agréable au peuple, il se démit volontairement. En 1791, il fut provéditeur général dans les mers du Levant. Cet habile homme publia, en 1677, in-4, à Venise, une histoire de l'empire ottoman, sous ce titre : *Memorie istoriche de monarchi ottomani*. L'auteur commence à l'an 1300, et continue son histoire jusqu'en 1644, sous le règne d'Ibrahim Ier, qui monta sur le trône en 1640. Cet historien est sage, impartial, et très instruit de la matière qu'il avait entrepris de traiter. Son stile est serré, dans le genre de Tacite ; et l'auteur sème, selon les circonstanees, des réflexions solides et judicieuses. Nous n'avons pas de meilleure histoire de l'empire ottoman, relativement à l'espace du temps embrassé par l'auteur : elle a été traduite

en français par Laurent, et imprimée à Paris en 1724, en 6 vol. in-12. (On ignore l'époque de sa mort.)

* SAGUNDINO (Nicolas), célèbre littérateur grec, né à Négrepont vers 1390, était instruit dans presque toutes les sciences, et possédait les langues orientales. L'empereur Jean Paléologue l'appela à sa cour; Sagundino l'accompagna à Ferrare, avec Joseph, patriarche de Constantinople, et servit d'interprète aux Pères de l'Eglise, dans le concile commencé dans cette ville l'an 1438, et transféré à Florence à cause de la peste qui se fit sentir à Ferrare. Il se rendit ensuite à Venise, où il fut nommé secrétaire ducal. Dans un voyage qu'il fit à Négrepont, il eut le malheur de voir engloutir dans les flots sa femme, ses enfans et toute sa fortune. De retour à Venise, cette république, pour l'indemniser de ses pertes, lui fit présent de 600 ducats, somme alors assez considérable, et le réintégra dans la place de secrétaire dont il s'était démis. Il passa ensuite au service de Pie II, et mourut à Rome le 23 mars 1463. Il a écrit 1° des *Lettres* sur différentes matières scientifiques; 2° diverses *Traductions* des classiques grecs et des Pères de l'Eglise; 3° une excellente *Généalogie* des princes turcs.

* SAHUC (N. le baron de), né dans le département de l'Oise, entra dans le 1er régiment de chasseurs au commencement de la révolution, et parvint bientôt au grade de colonel dans le même corps. Il se distingua dans les campagnes de 1794 et 1795, et fut nommé général de brigade en 1798. Il continua de servir sur le Rhin jusqu'en 1808, époque où il fut admis au tribunat. Il vota en 1804 pour que Buonaparte fût proclamé empereur. En 1805 il obtint le commandement d'un corps de cavalerie, passa le Rhin avec Augereau, et contribua par sa bravoure au succès de cette campagne. Après la bataille d'Austerlitz il fut nommé général de division. En 1809 il se rendit en Italie; de là il passa en Allemagne, pénétra en Hongrie et donna des preuves d'un grand courage à la bataille de Raab et à celle de Wagram, où il fut blessé; enfin il fut élu membre du corps législatif par le département du Rhône, et y siégea jusqu'à sa mort, arrivée en 1815. Le général Sahuc était brave et avait des talens militaires.

* SAHUGUET. *Voyez* ESPAGNAC (d') fils d'un apothicaire, *lisez* fils d'un conseiller du roi.

* SAILER (Jean-Michel), évêque de Ratisbonne, mort dans cette ville le 30 mai 1832, était né le 17 novembre 1752 à Aresing. Après avoir fait ses études à l'université de Landshut, il devint chanoine de Ratisbonne. M. de Mastiaux, dans son *Journal littéraire de Landshut*, disait en 1821 qu'on devait à M. Saïler 135 *ouvrages*, *opuscules* ou *brochures*; nous pouvons à peine en indiquer deux ou trois. Nous savons que M. Saïler a publié un écrit sur l'*Esprit et la force de la lithurgie catholique*. Il se rendit éditeur, en 1821, des *Sermons sur divers sujets* de Winkelhofer, se proposant, comme il le dit, de répondre aux désirs des paroissiens de ce pasteur. En décembre précédent, il avait fait paraître une brochure sous ce titre : *J. M. Saïler de seipso. Le catholique de Mayenne* proposait son exemple à Mme de Wissemberg. Il semblait que M. Saïler avait donné prise sur lui par quelques ouvrages, et qu'il fit une ample et humble réparation. En 1822, il fut nommé coadjuteur de Ratisbonne, et fut préconisé évêque de Germanicopolis dans le consistoire du 27 septembre de cette année. Il succéda depuis à M. de Wolf, évêque de Ratisbonne; mais il a occupé ce siége pendant peu de temps, étant mort lui-même à l'âge de 80 ans et demi. *L'Ami de la Religion* lui a reproché dans son n° 1109, une *circulaire* écrite à l'occasion du jubilé en 1825; mais elle pourrait être interprétée favorablement. *La Tribune catholique* a cité dernièrement de longs extraits d'une *Lettre pastorale* adressée par ce prélat à son clergé le 15 avril 1832, six semaines avant sa mort. Le prélat y déplorait les progrès de l'incrédulité, les égaremens de la jeunesse, la dépravation croissante des mœurs; il indiquait à son clergé les moyens de com-

battre ces funestes dispositions, la retraite, l'étude, l'assiduité aux fonctions pastorales, l'instruction de la jeunesse, la prière et le bon exemple, etc. Cette *Lettre pastorale* annonce un prélat rempli de l'esprit sacerdotal, et chez qui la sagesse se joignait au zèle, et les lumières s'alliaient à la piété. Un journal allemand, en annonçant sa mort, ajoute : *Hunc virum nominasse, sat est : ave, sancta anima.*

* SAILLANT (N. le comte du), né dans le Gévaudan, d'une famille noble, fut d'abord page du roi ; il entra ensuite dans le service militaire, et s'y distingua. Fidèle à son roi et prévoyant le sort qui le menaçait, il essaya en 1790 d'opérer une contre-révolution ; et, pour cet effet, il se rendit au château de Jalès, près de Mende, où, sous prétexte d'une fédération, il parvint à rassembler 20, 000 gardes nationaux dévoués à la cause royale, qui se campèrent près du château. C'est cette armée qui fut connue sous le nom de *camp de Jalès.* Du Saillant voulait marcher sur Paris avec sa troupe ; mais, au moment où il était près d'exécuter ce projet, une partie des fédérés l'abondonnèrent. Manquant d'argent et d'armes, il fut battu peu de temps après par le régiment de Hainaut, et fait prisonnier avec quatre personnes de sa suite. Conduit aux Baux, Du Saillant et ses compagnons furent impitoyablement massacrés sur la place publique.

SAILLY (Thomas), jésuite, né à Bruxelles vers l'an 1553, accompagna le Père Possevin en Russie. De retour dans sa patrie, il jeta les fondemens d'une mission militaire, se donna tout entier à cet emploi, dans lequel il eut infiniment à souffrir, passa presque toute sa vie parmi les soldats et dans les hôpitaux, et mourut à Bruxelles en 1623. Ses travaux continuels ne l'empêchèrent pas de publier un grand nombre d'ouvrages de controverse et de piété.

SAINCTES (Claude de), *Sanctesius,* né en 1525 dans le Perche, se fit chanoine régulier dans l'abbaye de St.-Cheron, près de Chartres, en 1540, à l'âge de 15 ans. Le cardinal de Lorraine le mit dans le collége de Navarre, où il fit ses humanités, sa philosophie et sa théologie. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1555, et entra dans la maison du cardinal son bienfaiteur, qui l'employa au colloque de Poissy en 1561, et le fit envoyer par le roi Charles IX au concile de Trente, avec onze autres docteurs. C'est lui et Simon Vigor, depuis archevêque de Narbonne, qui disputèrent contre deux ministres calvinistes chez le duc de Nevers, en 1566. Leur triomphe fut complet, et de Sainctes fit imprimer, deux ans après, les *Actes* de cette conférence. Ses écrits, ses sermons, et son zèle contre les hérétiques lui méritèrent l'évêché d'Evreux en 1575. Il assista l'année suivante aux états de Blois, et au concile de Rouen en 1581. Son zèle pour la ligue le jeta, dit-on, dans des travers. Il fut pris à Louviers par les gens du roi Henri IV. On prétendit avoir trouvé dans ses papiers un écrit où il justifiait l'assassinat de Henri III, et excitait à commettre le même forfait sur le roi de Navarre. Ces accusations, intentées par les calvinistes, ne furent pas prouvées. Il n'en fut pas moins conduit prisonnier à Caen, où il aurait souffert le dernier supplice, si le cardinal de Bourbon et quelques autres prélats n'eussent intercédé pour lui : ils ne purent cependant empêcher qu'il ne fût enfermé dans le château de Crèvecœur, au diocèse de Lisieux, où il mourut de poison, dit-on, en 1591. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable et le plus rare est un *Traité de l'Eucharistie*, en latin, in-fol., plein d'érudition, et qui irrita particulièrement les ministres huguenots contre lui. Nous avons encore de lui : *Liturgiæ Jacobi Apostoli*, *Basilii Magni*, *Joannis Chrysostomi*, etc., Anvers chez Plantin, 1560, in-8, et la même année à Paris, in-fol. ; ouvrage recherché à cause des chose curieuses et importantes qu'il contient touchant la messe : on le joint ordinairement à la *Missa latina antiqua* de Francowitz (*voyez* ce nom).

* SAINT-ADON (François Picard de), docteur de Sorbonne et prêtre du diocèse de Rhodez, né dans la ville de Saint-

Côme en Rouergue, devint doyen du chapitre royal de Sainte-Croix et de la chrétienté d'Etampes, diocèse de Sens ; c'était un ecclésiastique pieux et savant, que M. Languet, son archevêque, avait en grande estime. Il est auteur des ouvrages suivans : 1° *Vérités sensibles de la religion*, opuscule de 180 pages ; 2° *Maximes d'un philosophe chrétien*, de 40 pages ; 3° *Gémissemens d'un jeune solitaire sur les désordres de la plupart des chrétiens*, id., Parsi, Butard, 1768, in-12. Le 3ᵉ de ces opuscules a cela de particulier, que les lettres initiales des phrases indiquent le nom et les qualités de l'auteur, qui ne s'était distingué que par celle d'un *théologien orthodoxe ;* on y trouve de plus cette phrase : *Priez Dieu pour la conversion de* H. S. P. F. A. U. R. S. *Voyez* le *Dict. des anonymes*, tom. 4, page 54 ; 4° *Traité des moyens de reconnaître la vérité dans l'Eglise*, 1759 ; ouvrage que M. Languet recommanda par un mandement à ses diocésains ; 5° *Lettre d'un chanoine à un prieur ;* elle est signée F. P. D. S. A. (François Picard de Saint-Adon.) Il mourut en 1773. La liste des ouvrages de cet écrivain est presque entièrement différente dans le Dictionnaire de Chaudon et Delandine.

SAINT-AMAND. *Voyez* TRISTAN (Jean).

SAINT-AMANT (Marc-Antoine-GÉRARD de), fils d'un chef d'escadre, naquit en 1594 à Rouen. Il passa sa vie à voyager et à rimer, deux métiers qui ne mènent pas à la fortune. Ses productions ont été recueillies en trois vol. in-12. La plus fameuse est son *Moyse sauvé*, poème que Boileau avait en vue dans ces vers de son *Art poétique :*

N'imitez pas ce fou qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, des poissons aux fenêtres,
Peint le petit enfant, qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.

Il ne faut cependant pas juger absolument tout ce poème d'après la censure sévère du poète satirique. La meilleure pièce de Saint-Amant est son ode intitulée la *Solitude ;* il y a des images et du sentiment. Il mourut en 1660, âgé de 67 ans, de chagrin, dit-on, de ce que Louis XIV n'avait pu supporter la lecture de son poème de *la Lune*, dans lequel il louait ce prince de savoir bien nager ; mais il est au moins douteux que cette aventure ait influé sur sa mort.

* SAINT-ANGE (Ange-François FARIOT, plus connu sous le nom de), poète français, né à Blois en 1747, se fit connaître de bonne heure par quelques poésies qui lui valurent la protection du ministre Turgot et par suite une place dans les finances. A l'époque de la révolution, il perdit cet emploi à cause de ses opinions anti-révolutionnaires. Il se trouvait en 1794 sans ressources et sans appui, lorsqu'il accepta une modique place dans l'agence et l'habillement des troupes. Lors de la réorganisation de l'instruction publique, il fut nommé successivement professeur de grammaire et de belles-lettres aux écoles centrales de Paris ; mais l'état de sa santé ne lui permit pas de continuer ses fonctions ; et il obtint un suppléant en conservant son traitement complet. Lorsque l'université impériale fut établie, son nom fut placé avec ceux de Delille, de Larcher et d'autres hommes d'un grand mérite, sur la liste des professeurs de l'académie de Paris. Il venait d'être reçu membre de l'Institut, lorsqu'il mourut le 8 décembre 1810. On a de lui les ouvrages suivans, savoir : 1° *Epître à Daphné*, qui concourut pour le prix de l'académie française, 1774, in-8 ; 2° commencement de l'*Iliade*, en vers, qui concourut aussi pour le prix de 1776, même année, in-8 ; 3° l'*Homme sensible*, traduit de l'anglais, de Broock, Paris, 1775, in-12 ; 4° l'*Homme du monde*, roman moral, traduit de l'anglais, 1776, in-12 ; 5° *Les Métamorphoses d'Ovide*, traduites en vers français, tome 1, 1778 et années suivantes ; nouvelle édition, 1785 ; livre 4, 1787, livre 6, 1789 ; édition complète, avec des commentaires, 1805, 2 vol. in-8 ; l'*Ecole des pères*, comédie en trois actes et en vers, 1782, in-8 ; 7° différentes *pièces* pour l'*Almanach des Muses*, des *articles* dans le Journal encyclopédique et dans le Mer-

cure de France, etc. Ses ouvrages imprimés d'abord séparément ont été réunis et publiés sous le titre d'*Œuvres complètes de Saint-Ange corrigées sur les manuscrits de l'auteur*, Paris, Michaud, 1823, 9 vol. in-12. Saint-Ange fut l'éditeur des *Mémoires de Chabanon* son ami, imprimés en 1795 sous le titre de *Tableau de quelques circonstances de ma vie*.

* SAINT-AUBIN (Augustin de), graveur, naquit à Paris en 1736, fut un des derniers élèves de Laurent Cars. Il acquit une grande réputation dans le genre des portraits; on remarque ceux de *Necker*, de *Le kain*, d'*Helvétius*, de *Fénélon*. Il avait du goût et une grande finesse de touche. On a aussi de lui beaucoup de *vignettes* traitées avec goût et esprit, et la *Collection des pierres gravées* du cabinet d'Orléans. L'ancienne académie de peinture l'avait reçu parmi ses membres en 1771; il fut nommé, vers 1804, graveur de la bibliothèque nationale. Il mourut à Paris en 1807.

SAINT-AULAIRE (François Joseph de Beaupoil, marquis de), né dans le Limousin, en 1643, porta les armes pendant sa jeunesse, et les quitta dans un âge plus avancé, pour être tout entier à la société et à la littérature. La duchesse du Maine l'appela à sa cour, dont il fit l'amusement pendant 40 ans, par son esprit et sa conversation. Ce poète fut reçu à l'académie française en 1706, et mourut à Paris le 17 décembre 1742, âgé de 98 ans. Boileau lui refusa son suffrage pour la place d'académicien d'une manière assez dure. Il fondait son refus sur la pièce même qui le fit admettre :

« O muse légère et facile .....

Il répondit à ceux qui lui représentaient qu'il fallait avoir des égards pour un homme de cette condition : « Je ne » lui dispute pas ses lettres de noblesse; » mais je lui dispute ses titres du Par- » nasse. » Les poésies de cet Anacréon nonagénaire sont répandues dans différens recueils, et n'ont jamais été recueillis.

* SAINT-CLOST (Perros de), ou *Pierre de Saint-Cloud*, vivait au commencement du 13e siècle. Il est célèbre par son *Roman du renard*, poème allégorique et critique, composé d'environ 2000 vers et traduit en presque toutes les langues de l'Europe. Legrand d'Aussy, dans sa *Notice des manuscrits*, MM. Debure et Van Praët dans le *Catalogue de la Vallière*, tome 2, donnent l'historique et l'analyse de ce fameux *Roman*. La *traduction* la plus récente du *Roman du renard* a été publiée à Bruxelles en 1739, in-8, avec figures; on l'a reproduite à Paris sous le titre des *Intrigues du cabinet des rats*, 1786, in-8, avec 22 planches. Jacquemars Grélée a donné une *suite* ou une *imitation* de ce *roman* : d'autres écrivains y ont fait des *additions* sous le nom de *Branches*.

SAINT-CYR (Tanneguі du Bouchet, dit), gentilhomme poitevin, et l'un des plus fameux capitaines des calvinistes sous le règne de Charles IX, fut un des chefs de la conspiration d'Amboise, et devint gouverneur d'Orléans après la bataille de Dreux. Il fut tué à celle de Moncontour, en 1569, à 85 ans.

* SAINT-CYR (Odet-Joseph de Vaux-du-Giry de), sous-précepteur du Dauphin, fils de Louis XV, et père de Louis XVI, naquit en 1694 à Bagnols. Il entra dans l'état ecclésiastique et fut pourvu de bonne heure d'un canonicat dans la collégiale de Saint-Just à Lyon, ce qui ne l'empêcha pas de venir à Paris terminer ses études théologiques. Il passa deux ans au grand séminaire de Saint-Sulpice, et fit son cours de licence dans la maison de Navarre. Ayant été reçu docteur en théologie, il s'attacha à M. de Rastignac, archevêque de Tours, qui le fit son grand-vicaire et chanoine de sa cathédrale. L'abbé de Saint-Cyr montra son zèle en plusieurs occasions lors des disputes élevées par les opposans aux décisions du saint-Siége, et il adhéra, le 1er juin 1730, au décret de la faculté de théologie de Paris, du 15 décembre 1729, pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus*. Son mérite lui procura un emploi aussi honorable que difficile. En décembre 1735, il fut nommé sous-précepteur du Dauphin, fils de Louis XV; le jeune prince était dans sa septième année. C'est le 15 janvier 1736 qu'il fut mis entre les mains

de ses maîtres (1). L'abbé de Saint-Cyr paraît avoir eu la principale part à son éducation ; il gagna la confiance de son élève, non en flattant ses caprices, mais en lui parlant toujours le langage de la raison et de la vérité. Il joignait, dit Proyart, à une âme solidement vertueuse un esprit orné de toutes les connaissances utiles. Le même historien a recueilli quelques détails sur les rapports du maître et de l'élève. Ferme et bon, l'abbé de Saint-Cyr était surtout uniforme dans sa conduite avec l'enfant ; il l'accoutumait à raisonner juste, et en lui prescrivant le travail, il savait le lui rendre plus facile. Quand son éducation fut terminée, le Dauphin voulut acquérir de nouvelles connaissances ; il conserva l'abbé de Saint-Cyr, qui eut alors plus de peine à modérer son ardeur qu'il n'en avait eu autrefois à l'exciter. Il l'admettait à sa familiarité la plus intime, et son cabinet lui était toujours ouvert. L'abbé Proyart nous a conservé quelques-unes de leurs lettres ; celles du prince sont sur le ton de la confiance et de l'amitié, et celles de l'abbé de Saint-Cyr sont pleines de sagesse et de sens. Quoiqu'il aimât et cultivât les lettres, il fut le premier à faire observer au Dauphin qu'il ne devait point s'attacher trop à la littérature, et qu'il est des connaissances plus nécessaires à un roi. Il lui inspira surtout le respect et l'amour de la religion et un grand éloignement pour les systèmes des incrédules. Il avait su apprécier les écrivains qui avaient pris à cette époque le titre de philosophes, et avait essayé de faire connaître leur doctrine et leur morale dans le *Catéchisme et décisions de cas de conscience, à l'usage des Cacouacs*, Cacopolis, 1758, in-8 de 107 pages ; c'est un recueil de maximes et de pensées tirées des livres des modernes incrédules. L'abbé de Saint-Cyr n'y mit pas son nom, et il paraît que c'est la seule chose qu'il ait publiée. Cet homme estimable mourut le 13 janvier 1761, à l'âge de 67 ans. Il était conseiller d'état et aumônier ordinaire de la Dauphine. Il avait été nommé abbé de Val-Benoîte en 1726, de la Clarté-Dieu en 1733, et de Saint-Martin de Rouen en 1741. En 1749, il remit ces abbayes, et eut celle de Troarn, au diocèse de Bayeux. Il avait été reçu à l'académie française, en 1742, à la place du cardinal de Polignac. Son discours de réception, qui fut prononcé le 10 mars, est aussi sage que modeste. L'orateur y amène naturellement l'éloge du prince son élève, et quelques détails sur son heureux caractère. Il termina ainsi son discours : « Mais, » quelque autorité que les lettres aient » sur les esprits et sur les mœurs, c'est » d'un principe plus sublime que nous » attendons l'accomplissement d'un si » grand ouvrage. Vous le savez, messieurs, c'est à la religion seule qu'il » appartient de donner au monde des » rois selon le cœur de Dieu, et selon le » cœur des hommes. Puissent ces salutaires maximes, *jusqu'à présent reçues » avec docilité*, s'imprimer de plus en » plus, et ne s'effacer jamais ! » Ce fut Destouches qui répondit comme directeur ; il loua dans le récipiendaire la *douceur de son caractère, la délicatesse de son esprit, sa vaste érudition et sa profonde connaissance des lettres grecques et romaines*. L'abbé de Saint-Cyr fut remplacé dans le même corps par l'abbé le Batteux, dont le discours de réception est du 9 avril 1761. Il fit sentir combien la philosophie de son prédécesseur avait été sage, raisonnable et religieuse, et le duc de Nivernais, dans sa réponse, dit que l'éloge le plus frappant de l'abbé de Saint-Cyr était le succès de ses soins auprès de son auguste élève, et il parle des *vifs et honorables regrets* de l'académie. L'abbé de Saint-Cyr a sa place dans l'*Histoire des membres de l'académie, morts depuis* 1700 *jusqu'en* 1771, qui fait suite aux *Eloges des académiciens*, par d'Alembert. Mais le secrétaire perpétuel s'est bien gardé de louer un homme qui avait apprécié à leur juste valeur les vues des philosophes : son article est tout entier une critique et un persiflage ; il suppose que l'abbé de Saint-Cyr n'avait pas cher-

(1) Le comte, puis duc de Châtillon, était gouverneur ; l'évêque de Mirepoix, Boyer, précepteur ; les comtes de Muy et de Polastron, sous-gouverneur, et l'abbé de Marbeuf, lecteur.

ché à inspirer au Dauphin de l'éloignement pour la philosophie, *cette sauvegarde la plus assurée des rois*, dit-il : la suite a montré si *cette sauvegarde* était bien *sûre*. D'Alembert prétend que le Dauphin *se plaignait souvent d'avoir été mal élevé*; et en effet un prince élevé par un prêtre attaché à la religion, un prince qui lui-même faisait profession de piété, et qui n'avait pas dissimulé son peu de penchant pour les principes de d'Alembert et de ses amis, ne pouvait à leurs yeux qu'*avoir été mal élevé*. D'ailleurs le propos qu'on prête au Dauphin est suffisamment démenti par la confiance, l'estime et l'amitié qu'il témoigna toujours à son ancien maître. Il lui rendait compte de ses lectures et lui demandait ses conseils. Le suffrage d'un prince si solide, si vertueux, si juste appréciateur du mérite, doit avoir au moins autant de poids que celui du partial académicien. Les *Mémoires de Trévoux*, dans le peu de mots qu'ils consacrèrent à l'abbé de Saint-Cyr, disent de lui qu'*il cultiva les lettres et la philosophie, comme s'il avait voulu que personne ne lui sût gré de son mérite, de ses talens et de ses travaux, et qu'il conserva dans le tourbillon même de la cour cette égalité de mœurs, d'études, de procédés, qui exclut les désirs et condamne les prétentions*. Il nous a paru d'autant plus à propos de rendre justice à l'abbé de Saint-Cyr, que son nom est omis ou que son article est insignifiant dans les dictionnaires historiques, même parmi ceux qui ont paru dans ces dernières années. Celui qui avait contribué à faire du Dauphin un prince si religieux et si éclairé, et qui avait ainsi travaillé pour la gloire et le bonheur de son pays, devait trouver une place dans un ouvrage tel que celui-ci.

SAINT-CYRAN. *Voyez* VERGIER de Hauranne.

SAINT-ÉVREMONT (Charles MARGOVELLE de), dont le vrai nom était *Marquetel* ou *Marguastel*, né à Sant-Denys-le-Gaste, à trois lieues de Coutances, en 1613, d'une maison noble et ancienne de Basse-Normandie, fit ses études à Paris. Après avoir donné une année au droit, il prit le parti des armes, et servit au siége d'Arras en 1680, comme capitaine d'infanterie. Le prince de Condé, charmé de sa conversation, lui donna la lieutenance de ses gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui. Des propos imprudens lui firent perdre cette place et les bonnes grâces du prince. Continuant à donner l'essor à son humeur caustique, il fut mis trois mois à la Bastille pour quelques plaisanteries faites à table contre le cardinal Mazarin, avec lequel il se réconcilia bientôt après. La guerre civile s'étant allumée, Saint-Evremont fut fidèle au roi, qui le fit maréchal-de-camp, avec une pension de 3000 livres. Le traité des Pyrénées, qui mit fin à toutes les hostilités, déplut à beaucoup de gens : Saint-Evremont écrivit à ce sujet au maréchal de Créqui, et sa lettre était la satire de ce traité. Le roi ayant, dit-on, des sujets secrets de se plaindre de lui, prit occasion de cette lettre pour ordonner qu'on le mît à la Bastille (1662). Il en fut prévenu dans la forêt d'Orléans, et se retira en Angleterre, où Charles II l'accueillit. Plusieurs personnes s'employèrent à obtenir son rappel; mais leurs sollicitations n'eurent aucun succès. La duchesse de Mazarin s'étant brouillée avec son mari quitta la cour de France, et passa en Angleterre. Saint-Evremont la vit souvent, ainsi que plusieurs gens de lettres qui s'assemblaient dans sa maison. C'est à cette dame qu'il adressa une grande partie de ses ouvrages. Il mourut en 1703, à 90 ans, et fut enterré dans l'église de Westminster, au milieu des rois et des grands hommes d'Angleterre. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une imagination vive et une mémoire heureuse. Il était très sensible aux plaisirs de la table, et il se distingua par son raffinement dans la bonne chère; mais il cherchait moins la somptuosité et la magnificence, que la délicatesse et la propreté. Il ne se piquait point d'une morale rigide ; cependant il avait des qualités estimables. Il était équitable, généreux, reconnaissant, plein de douceur et d'humanité. Quant à ses sentimens sur la religion, il a tou-

jours fait profession de la religion romaine, dans laquelle il était né. Bien des gens cependant l'ont représenté comme un esprit fort, fondés sur ce que, dans sa dernière maladie, ne se croyant peut-être pas en danger, il avait refusé de voir des prêtres. Mais si on peut juger de sa façon de penser sur une matière de cette importance par ses conversations ordinaires, cette opinion ne paraîtra pas admissible. Il ne lui échappait jamais rien de licencieux contre la religion, et il ne pouvait souffrir qu'on en fît un sujet de plaisanterie. On trouve dans ses écrits divers passages très peu favorables à l'incrédulité, et sa réponse à la critique de Cotolendi (*voyez* ce nom) ne donne certainement pas l'idée d'un esprit égaré par système; ce qui nous porte à croire que c'est par erreur qu'on lui attribua un livre peu religieux qui a pour titre : *Examen de la religion, dont on cherche de bonne foi l'éclaircissement.* On voit par ses ouvrages qu'il avait de l'érudition; mais c'était une érudition légère, peu approfondie et d'un résultat fort indécis. Cet auteur n'avait que de l'esprit; car on ne peut lui accorder ni du génie, ni du sentiment, ni peut-être un vrai talent, si ce n'est celui d'écrire. C'est le jugement qu'en porte Delevre, rédacteur de l'*Esprit de Saint-Evremont*, ouvrage imprimé en 1761, in-12. Cependant ses productions avaient un succès si étonnant, que le libraire Barbin payait des auteurs pour lui *faire du Saint-Evremont.* Ses *Poésies* consistent principalement en Stances, Elégies, Idylles, Epigrammes, Epitaphes. Elles ont été recueillies, ainsi que ses comédies, ses Lettres, etc., à Londres, 1705, en 3 vol. in-4; à Paris, 1740, 10 vol. in-12, et 1753, 12 vol. (Desessarts a publié *l'esprit de Saint-Evremont*, par Deleyre, précédé d'une *Notice* sur cet écrivain, 1761, in-12.)

* SAINT-FELIX (Gaspard de), ancien supérieur du séminaire de Toulouse, né dans cette ville le 25 mars 1741 d'une famille de magistrature, embrassa l'état ecclésiastique et entra dans la congrégation des prêtres de Saint-Sulpice. Après avoir été directeur et professeur de théologie dans plusieurs séminaires, notamment à Lyon, il devint supérieur de la communauté des Robertins à Paris, puis du séminaire Saint-Charles à Toulouse qui avait été établi pour les clercs des différens diocèses voisins étudiant à l'université de cette ville. La révolution vint l'enlever à ses fonctions et le força de se retirer en Espagne. De retour en France, il fut mis, après le concordat, à la tête du séminaire diocésain de Toulouse qu'il dirigea jusqu'en 1811, époque où Buonaparte chassa MM. de Saint-Sulpice des Séminaires dont ils étaient chargés. L'abbé de Saint Félix se retira à Paris où il se fixa, et où il est mort le 1er janvier 1832 à l'âge de près 91 de ans, après avoir été jusqu'au dernier moment l'exemple de la communauté, par sa piété et par son assiduité à tous les exercices du séminaire.

SAINT ou SAINTE-FOIX (Germain-François POULLAIN de), gentilhomme breton, né à Rennes en 1698, mort à Paris en 1776, avait la vivacité et la bravoure de son pays. Après avoir porté les armes pendant quelque temps, il vint cultiver les muses dans la capitale, et s'ouvrit une nouvelle carrière sur la scène comique. Il étudia en même temps l'histoire de France, et ses connaissances en ce genre lui méritèrent la place d'historiographe de l'ordre du Saint-Esprit. On a recueilli ses ouvrages en 6 vol. in-8, Paris, 1778, avec un *Eloge historique.* Ils contiennent : 1° les *Lettres turques*, 1 vol. in-12 : espèce de roman épistolaire dans le goût des Lettres persanes, qui a donné matière à plus d'un genre de critique; 2° *Essais historiques sur Paris*, 7 vol. in-12 : ouvrage d'une lecture assez agréable, mais sans ordre, et dans lequel l'auteur a fait entrer plusieurs choses hasardées et fausses, et d'autres qui n'ont aucun rapport avec son titre. Saint-Foix n'ignorait pas combien peu de vérités se trouvaient dans ses *Essais*; mais par une bravoure gasconne il effrayait les critiques qui osaient relever ses bévues ou ses impostures; il les menaçait, les citait devant les tribu-

naux civils, et faisait enfin tout ce qu'il fallait pour rester en paisible possession de bavarder impunément; ce qui ne lui a que trop réussi. L'ouvrage est terminé par des discussions historiques sur le fameux Masque de Fer, que l'auteur conjecture être le duc de Montmouth; ses preuves ne sont pas démonstratives. (*Voyez* MASQUE DE FER.) Ces *Essais* ont été continués en 1786, par le chevalier du Coudray. Les partisans de Saint-Foix ont paru mortifiés de voir la continuation de son ouvrage en de telles mains; mais peut-être le bavardage du bon chevalier est-il plus assorti qu'on ne pense à une compilation de ce genre. 3° *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*: compilation de faits et d'anecdotes sur les grands seigneurs honorés du cordon de cet ordre. 4° Quatre vol. in-12 de *Comédies*, remplies de prestiges de la féerie. (L'*oracle* seul a été joué pendant quelque temps; il est réimprimé dans le *répertoire du théâtre français*, avec une *Notice* de M. Fiévée sur l'auteur.) Saint-Foix était d'un caractère droit, mais difficile; exigeant, inquiet, aisé à offenser. Il ne fallait pas louer en sa présence les auteurs qu'il n'aimait point; et quand ces éloges auraient regardé les premiers écrivains de la nation, il n'aurait pu s'empêcher de témoigner de l'humeur. Si les *Lettres turques*, et quelques passages de ses autres écrits, ont fait naître quelques doutes sur sa religion, il est certain que ce n'était pas un égarement de système, et qu'il n'a pas tardé à connaître et à apprécier la nouvelle philosophie. « Petits aigles, dit-il, » qui planez si dédaigneusement au » dessus de vos chétifs compatriotes, » nouveaux phénomènes dans la littéra» ture, je prends la liberté de vous con» sidérer dans votre apogée, et je crois » m'apercevoir que les rayons de votre » gloire ne sont composés que de para» doxes, d'idées singulières, de traits » contre votre nation, et d'un vernis » d'irréligion.... Ne serait-il pas plaisant, » qu'en blutant, ressassant et commen» tant des ouvrages méprisables de toute » façon, on s'imaginât que la philoso» phie des mœurs fait, depuis quelques » années, de grands progrès parmi nous? » Il me semble que la vieille morale de » l'Evangile vaut bien celle de la nou» velle philosophie. » *Essais sur Paris*, tome 4.

* SAINT-FOND (Barthélemi FAUJAS DE), savant professeur de géologie au muséum d'histoire naturelle, né à Montélimart vers 1750, mort en juillet 1819, est principalement connu par ses recherches sur les matières volcaniques. On lui doit plusieurs découvertes utiles: la plus importante est celle de la mine de fer de La Voûte, département de l'Ardèche, dont l'exploitation est d'une si grande utilité pour les ports de la Méditerranée. Il a publié un grand nombre d'ouvrages: 1° *Mémoires sur les bois de cerf fossiles*, 1778, in-8; 2° *Recherches sur la pouzzolane, sur la théorie de la chaux et sur la cause de la dureté du mortier*, Paris, 1778, in-8; 3° *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay, avec un discours sur les volcans brûlans*, etc., Grenoble, 1778, in-fol.; 4° *Histoire naturelle de la province du Dauphiné*, 1781, in-8; 5° *Description des expériences de la machine aérostatique de Montgolfier, et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu*, 1783, avec une *Suite*, 1784, in-8; 9° *Minéralogie des volcans*, 1784, in-8. 7° *Histoire naturelle des roches de Trapp*, 1788, 1792 et 1813, in-8; 8° *Essai sur le goudron du charbon de terre, et sur la manière de l'employer pour carener les vaisseaux*, 1790, in-8; 9° *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides*, 1797, 2 vol. in-8: cet ouvrage a été traduit en allemand et en anglais: 10° *Histoire naturelle de la montagne de St-Pierre de Maestricht*, 1799-1803, dix livraisons in-fol.; 11° *Essai de géologie, ou Mémoire pour servir à l'histoire naturelle du globe*, Paris, 1803, 3 vol. in-8, fig. Il a joint des notes à la traduction du *Voyage dans les deux Siciles* de Spalanzani, donné par Amaury, et a publié avec Gobet les *OEuvres de Bernard Palissi*, avec des notes, in-4, 1777.

SAINT-GELAIS (Octavien de), évêque d'Angoulème, né à Cognac vers 1466, de Pierre de Saint-Gelais, marquis de Mont-Lieu et de Sainte-Aulaye, fit ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra à la galanterie. Ayant été introduit de bonne heure à la cour, il acquit les bonnes grâces du roi Charles VIII, qui le fit nommer, par le pape Alexandre VI, à l'évêché d'Angoulème, en 1594. Octavien de Saint-Gelais alla résider dans son diocèse, en 1497, et ne s'occupa plus que des fonctions de son ministère, et de l'étude de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Il mourut en 1502, à 36 ans. On a de lui des *Poésies* et d'autres ouvrages en français. Le *Vergier d'honneur* fut imprimé séparément, in-8, in-4 et in-fol. Le *Château de Labour* le fut en 1532, in-16. Une traduction des six comédies de Térence vit le jour en 1538, in-fol.; et les *Héroïdes* d'Ovide, aussi traduites, furent insérées dans le *Vergier d'honneur*. —Melin de SAINT-GELAIS, que quelques-uns disent être son fils naturel, né en 1491, mort à Paris, l'an 1558, abbé de Réclus, aumônier et bibliothécaire du roi, se fit un nom parmi les poètes, et fut appelé, assez mal à propos, l'*Ovide français*. Ses *Poésies* sont des Elégies, des Epîtres, des Rondeaux, des Quatrains, des Chansons, des Sonnets et Epigrammes. Il a aussi composé *Sophonisbe*, tragédie en prose. La dernière édition de ces différens ouvrages est celle de Paris in-12, en 1719.

SAINT-GENIEZ (Jean de), né à Avignon en 1607 d'une famille noble, cultiva de bonne heure les fleurs du Parnasse latin. Il vint à Paris, et s'y fit des amis illustres. De retour à Avignon, il fut élevé au sacerdoce, et obtint un canonicat à Orange, où il mourut en 1663, à 56 ans. On a de lui des poésies pleines de feu et de génie, et remplies d'excellens vers. Elles ont été recueillies à Paris, in-4, 1654. On y trouve : 1° quatre *Idylles*, dont la 3e et la 4e contiennent une défense de la poésie; 2° huit *Satires*, remplies d'excellens avis, et d'une critique judicieuse, sans fiel et sans passion; 3° sept *Elégies*, toutes sur des sujets utiles; 4° un livre d'Epigrammes; 5° un livre de Poésies diverses.

* SAINT-GEORGE (N., dit le chevalier de), mulâtre, colonel d'un régiment de chasseurs, né en 1745 à la Guadeloupe d'un fermier-général de Boulogne et d'une négresse, vint très jeune à Paris, où son père lui fit donner une éducation distinguée. Il entra d'abord dans les mousquetaires noirs, devint ensuite écuyer de Mme de Montesson, duchesse d'Orléans, puis capitaine des gardes du duc de Chartres. Ses talens pour la musique, et son adresse dans l'art de l'escrime lui firent une grande réputation. Au commencement de la révolution, il en embrassa la cause avec transport, et participa à toutes les intrigues politiques, dont le foyer était au Palais-Royal. Lorsque la France s'armait de toute part, il leva un corps de chasseurs à cheval, dont il fut nommé le colonel. Envoyé dans l'armée du Nord sous Dumouriez, il donna, dit-on, des preuves de lâcheté, dénonça ce général après sa défection, revint à Paris, y fut arrêté comme suspect, et remis en liberté après le 9 thermidor : il vécut alors dans l'oubli, et mourut en 1801, dans un état voisin de l'indigence. Il avait composé les partitions de plusieurs opéras comiques qui n'ont pas eu de succès : on y remarquait de la délicatesse, mais pas d'imagination. Il a été plus heureux dans les *OEuvres légères* et détachées : plusieurs ont eu de la vogue, entr'autres le *Menuet* qui porte son nom. La Boessière le fils a donné une *Notice historique sur Saint-George*, en tête de son *Traité de l'art des armes*. *Voyez* aussi la *Correspondance de Grimm*, années 1776, 1777 et 1778.

SAINT-GÉRAN. *Voyez* GUICHE.

SAINT-GERMAIN (Claude-Louis de). *Voyez* GERMAIN (Claude Louis, comte de Saint).

* SAINT-GERMAIN (N., comte de), charlatan, qui, de même que le fameux Cagliostro, son contemporain, en imposa aux gens crédules par ses secrets et ses impostures. Ainsi que l'adepte italien il avait de l'éloquence et une mé-

moire prodigieuse, qui lui tenait lieu d'instruction. Il parlait plusieurs langues anciennes et modernes et prétendait avoir vécu deux mille ans. C'est pourquoi il ne voulut jamais avouer à personne ni son origine, ni sa patrie, ni son âge. Il poussa son effronterie à un point que, voyant un jour l'image du Sauveur dans une maison : « De qui est ce por- » trait-là ? demanda-t-il. De Jésus-Christ, » lui répondit-on. Ce n'est pas possible, » ajouta-t-il, il n'a aucune ressemblance » avec Jésus de Nazareth que j'ai connu » aux noces de Cana. » Avec la même impudence, il détaillait les traits d'Hérode, de Pilate, de Titus, fils de Vespasien, de l'historien Josèphe; il décrivait la destruction de Jérusalem et celle du Temple, comme témoin oculaire. Il était très habile dans la *fantasmagorie*, à l'aide de laquelle il faisait accroire à ceux qui avaient la faiblesse de se fier à ses paroles, que les ombres qui paraissaient par un effet de catoptrique étaient leurs parens défunts, qu'il évoquait des tombeaux. Presque en même temps, Cagliostro donnait le même spectacle à Londres, à Amsterdam et à Paris. Comme lui, il connaissait plusieurs simples propres à guérir certaines maladies, ce qui lui gagnait facilement la faveur du peuple. Il amassa beaucoup de richesses, compta pour protecteurs et amis les personnes les plus illustres, et passa les dernières années de sa vie auprès du prince de Hesse-Cassel. Plus heureux que Balsamo (*voyez* CAGLIOSTRO), qui termina sa carrière au fort Saint-Leo, près de Rome, Saint-Germain mourut tranquille, et au milieu de ses admirateurs, à Sleswig, en février 1784. (Les *Mémoires* de madame du Hausset, ceux du baron de Gleichen, Grosley dans ses *OEuvres inédites*, donnent des détails curieux sur ce personnage. On croit que ce qui procura à cet aventurier assez d'argent pour en imposer au vulgaire par ses richesses et par son luxe, c'est qu'il fut employé comme espion par différens ministres.)

SAINT-GERMAIN. *Voyez* MOURGUES *et* VERGNE.

SAINT-HAOUEN. *Voyez* LECOAT.

* SAINT-HILAIRE (N..... LE-BLOND, comte de), général de division, était officier de hussards à l'époque de la révolution, et fut envoyé, en 1791, dans le comtat Venaissin pour arrêter Jourdan *Coupe-tête*. Il s'en empara à quelques lieues d'Avignon. Nommé général de brigade, il se fit remarquer à l'affaire de Gibraltar et à celle de Pinal, à laquelle il fut blessé. En 1799, il fut élevé au grade de général de division, et commandait à Marseille au commencement de 1800. Dans la campagne d'Autriche, il se distingua en plusieurs occasions, notamment à la bataille d'Austerlitz. Quoique blessé, il resta toute la journée sur le champ de bataille, et contribua à la défaite de l'aile gauche de l'armée ennemie. Il soutint sa réputation à Iéna, Eylau, Heilsberg, et se signala de nouveau dans les batailles de Tann, d'Esslin. Il fut blessé mortellement dans la dernière, après avoir fait des prodiges de valeur. Un décret ordonna que sa statue serait placée sur le pont Louis XVI; mais il n'a point été exécuté.

*SAINT-HILAIRE (N.... BARAUD DE), officier vendéen, né d'une famille noble, était officier dans un régiment d'infanterie au commencement de la révolution et resta fidèle à la cause des Bourbons. En 1793, il alla rejoindre les Vendéens, devint officier supérieur, et montra dans toutes les occasions autant de zèle que de bravoure. Ayant passé à l'île de Noirmoutier, à la tête d'un détachement, il tomba entre les mains des républicains, et fut mis à mort le 7 janvier 1794.

* SAINT-HUBERT (Dominique de), avocat, né à Béziers le 5 août 1699, et mort vers l'an 1786, a publié : 1° une *Histoire abrégée de Montpellier*, écrite d'un bon stile, et contenant des notices très intéressantes; 2° *Relation du voyage de Mesdames en Lorraine*. 3° Plusieurs *Mémoires* sur la nécessité d'augmenter les portions-congrues. Ces mémoires, qui sont remplis de vues sages, eurent beaucoup de succès. Il a travaillé aussi à un *Dictionnaire topographique*, *historique de la France*.

* SAINT-HURUGE (N..... le marquis de), agent révolutionnaire, né en 1750, dans le Mâconnais, d'une famille noble, suivit d'abord la carrière militaire et voyagea ensuite dans diverses parties de l'Europe. Il dissipa bientôt une fortune honnête dont il avait hérité, et donna une preuve non équivoque de ses mœurs déréglées, en épousant une fille publique, qui, fatiguée de son inconduite et des mauvais traitemens qu'elle éprouvait chaque jour, sollicita et obtint une lettre de cachet pour le faire renfermer à Vincennes, puis à Charenton. Relâché en 1784 pour la seconde fois, il se réfugia en Angleterre, où il fit éclater sa haine contre le gouvernement de son pays. Au moment des troubles de 1789, il revint dans sa patrie, et devint un des principaux chefs d'émeutes du Palais-Royal. Il figura aussi le 5 octobre à Versailles, et dirigea avec Santerre, le 20 juin 1792, la troupe armée qui alla insulter le roi et la reine aux Tuileries. Bientôt après il fut arrêté et détenu quelque temps à Péronne pour avoir prêché le meurtre et l'incendie. Il se borna depuis à pérorer dans les cafés, et mourut en 1810, méprisé de tous les partis.

SAINT-HYACINTHE (Thémiseul de), dont le vrai nom est *Hyacinthe Cordonnier*, naquit à Orléans le 27 septembre 1684, de Jean-Jacques Cordonnier, sieur de Belair, et d'Anne-Marie Mathé. D'autres donnent à son père le nom d'*Hyacinthe de Saint-Gelais*, et le font maître cordonnier. Bossuet, évêque de Troyes, l'ayant eu quelque temps chez lui, la calomnie répandit qu'il était fils de son oncle le grand Bossuet; mais le public sensé n'y fit point attention. Après avoir été militaire, il parcourut une partie de l'Europe; puis il se fixa à Bréda, où il épousa une demoiselle de condition. Il mourut dans cette ville en 1746. Voltaire, son ennemi, dit qu'il avait été moine, soldat, libraire, marchand de café, et qu'il vivait du profit du biribi (*Lettres secrètes*, lettre 50e)... « Il n'a » guère vécu à Londres, dit-il ailleurs, » que de mes aumônes et de ses libelles. » On sait que les injures les plus grossières, ainsi que les contes les plus calomnieux, ont constamment fait l'arme favorite du philosophe de Ferney; on ne doit donc pas s'arrêter à l'essor qu'il donne à sa bile contre un adversaire qui l'avait mortifié; mais on doit convenir que Saint-Hyacinthe fut un aventurier qui avait l'esprit porté à l'intrigue. Nous avons de lui, 1° *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, La Haie, 1714, en 2 vol. in-8, et in-12. C'est une critique des commentateurs qui prodiguent l'érudition et l'ennui; mais elle est elle-même très ennuyante, et ne forme qu'une espèce de commentaire bouffon d'une petite chanson qui n'est point décente. Quoique cet ouvrage ne mérite peut-être pas tout le mépris que Voltaire en a témoigné, on ne conçoit pas comment il a pu obtenir le succès dont il a joui. Les traits ingénieux y sont noyés dans un verbiage assommant par sa prolixité, pétri de grossièretés, de licence. La *Déification du docteur Aristarchus Masso*, qui est dans le second volume, mérite encore mieux ces reproches. Voltaire l'appelle une *infamie*; c'est plutôt une platitude. 2° *Mathanasiana*, La Haye, 1740, 2 vol. Ce sont des mémoires littéraires et historiques, d'un faible intérêt. 3° Plusieurs *Romans* très médiocres. M. de Burigny a écrit une *Lettre* sur les démêlés de Voltaire avec Saint-Hyacinthe, 1 vol. in-8, 1780. La matière y est discutée avec candeur et impartialité. L'origine de la querelle n'est pas défavorable à l'auteur du *Mathanasius*. « Il est entré avec moi, dit » M. de Burigny, dans des détails que je » ne rapporterai point, parce qu'ils peu- » vent avoir été exagérés. Quoi qu'il en » soit, Saint-Hyacinthe fit dire à Voltaire » que s'il ne changeait de conduite, il ne » pourrait s'empêcher de témoigner pu- » bliquement qu'il la désapprouvait : ce » qu'il croyait devoir faire pour l'hon- » neur de la nation française, afin que les » Anglais ne s'imaginassent pas que les » Français étaient ses complices, et di- » gnes du blâme qu'il méritait. On peut » bien s'imaginer que Voltaire fut très » mécontent d'une pareille correction. Il » ne fit réponse à Saint-Hyacinthe que

» par des mépris ; et celui-ci de son côté » blâma publiquement et sans aucun » ménagement la conduite de Voltaire. »

* SAINT-IGNACE (Henri), religieux carme, né à Ath, au comté de Hainaut, professa pendant plusieurs années la théologie dans les couvens de son ordre; il est connu par un livre intitulé *Ethica amoris*, ou *Cours complet de théologie morale*, qui fut prohibé à Rome en 1714 et 1722. Il est aussi auteur de quelques *pamphlets*, notamment du *Molinisme renversé*, dans lequel il se déclara contre les jésuites. En général, ses ouvrages ne se recommandent ni par le fond ni par la forme. Ce religieux, né dans le 17e siècle, termina sa carrière vers 1720.

* SAINT-JEAN (N.), ecclésiastique, mort à Toulouse, le 12 mai 1828, dans sa 80e année, fut professeur émérite de l'université. Il est auteur du *Nouveau Manuel ecclésiastique*, un vol. in-12. *Voyez* le n° 1377 de l'*Ami de la Religion*. L'année même de sa mort il y donna une suite par l'ouvrage intitulé : *Lettres sur divers sujets relatifs au saint ministère et à l'exercice de ses fonctions*, in-12, de 20 pages. L'abbé Saint-Jean avait long-temps occupé des places dans l'enseignement; il était membre de l'*Académie des jeux floraux*, et de celle des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. Il avait fondé une bourse au séminaire diocésain de cette ville, et a laissé par son testament 4000 fr. aux pauvres de l'hôpital Saint-Joseph de la Grave.

SAINT-JULIEN DE BALEURRE (Pierre de), né en 1520 aux environs de Tournus, d'une famille noble, fut chanoine et doyen de Châlons-sur-Saône. On a de sa plume : 1° *De l'Origine des Bourguignons*, Paris, 1581, in-folio; 2° *Mélanges historiques*, 1589, in-8. Ces deux productions offrent des recherches savantes, mais mal digérées : il en est de même de la suivante. 3° *Histoire des antiquités de la ville de Tournus*. Cet écrivain mourut en 1593.

* SAINT-JURE, ou, selon Prudhomme, SAINTJURE, et, suivant dom Calmet, SAINJURE (Jean-Baptiste), jésuite, né à Metz vers 1588, entra dans la société en 1604, à l'âge de 16 ans, et honora l'institut par sa grande piété et une rare érudition. Il parcourut, selon l'usage, la carrière de la direction du noviciat, et devint recteur du collége d'Amiens. Il avait une profonde connaissance des langues savantes, était versé dans les saintes Écritures, et avait lu avec soin les Pères grecs. Il a composé en français divers ouvrages ascétiques, dont les titres suivent : 1° *De la connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur-Jésus-Christ*, Paris, Sébastien Mabre-Cramoisi, 1634, in-4, livre souvent réimprimé et sous divers formats; 2° *Trésor de la vie chrétienne*, ou *L'Art de connaître Jésus-Christ et de l'aimer*, 5 vol. in-12; 3° *Réflexions sur les principales vérités de la religion*; 4° *Le moyen de bien mourir*, Paris, Séb. Cramoisi, 1640, in-12; 5° *La manière de bien remplir ses devoirs de chrétien*; 7° *L'Homme spirituel*; 7° *La Vie du marquis de Renti*, in-12; 8° *L'Homme religieux*; 9° *Le Livre des élus*, ou *Jésus sur la croix*, etc. Ces ouvrages, qui se distinguent par les sentimens les plus religieux, peuvent être très utiles pour conduire dans la voie du salut, et le seraient peut-être plus encore, si le sens allégorique et mystique n'y était quelquefois poussé un peu trop loin. Le Père Saint-Jure mourut dans un âge avancé.

* SAINT-JUST (Antoine-Louis-Léon), membre de la Convention, naquit en 1768, à Blerancourt près de Noyon, d'une famille noble. Il venait à peine de terminer ses études lorsque la révolution française éclata. Il en adopta les principes avec enthousiasme, et il se fit remarquer par son ardeur révolutionnaire dans le département de l'Aisne, où résidait son père, ancien officier. Il n'avait que 24 ans lorsque ce département le nomma député à la Convention nationale. Robespierre, qui connut de quelle utilité pouvait lui être un tel homme, se l'associa, le fit son principal confident, et leur intimité dura jusqu'à l'échafaud. Aussitôt qu'on eut entamé le procès de Louis XVI, Saint-Just prononça, le 13 novembre 1792, un discours violent contre ce mal-

heureux prince, et demanda « la prompte » et sanglante punition » de ce qu'il appelait ses crimes. Il prétendit que le roi devait être jugé non comme *citoyen*, mais comme *ennemi*, comme *rebelle*, et que tout Français avait sur lui le droit que Brutus avait eu sur César. Pendant toutes les discussions de ce procès horrible, il montra le même acharnement à l'égard de l'auguste prisonnier, dont il vota *la mort* sans appel et sans sursis. Par une inconséquence qu'on ne pourrait pas expliquer, on l'entendit s'opposer avec chaleur à l'expulsion des Bourbons, en fondant cette opinion sur une autre plus bizarre encore, « qu'il existait un projet » de leur substituer d'autres Tarquins. » Il proposa et appuya les mesures les plus violentes, et ne montait presque à la tribune que pour annoncer des conspirations, pour envoyer des victimes au supplice. N'ayant guère d'autre guide que son érudition de collége, et quelques lectures faites à la hâte, il discutait à la tribune les questions les plus importantes et les plus difficiles de la politique et de l'administration. Cependant il avait un plan : c'était de concentrer le pouvoir dans la Convention, et d'imposer à l'Europe par la terreur. Ce fut lui qui proposa aux membres de l'assemblée, de diriger eux-mêmes les opérations militaires, ou du moins de s'en faire rendre compte par le ministre de la guerre, et il appuya le projet présenté par Dubois de Crancé sur l'organisation de l'armée, en s'efforcant toutefois de soumettre les troupes au pouvoir législatif. Ce fut encore lui qui présenta le fameux rapport contre les députés de la Gironde, dont il était l'un des plus opiniâtres ennemis. Après la chute de ce parti, il fut souvent envoyé en mission, et comme un digne lieutenant de Robespierre, il répandit des flots de sang dans les départemens confiés à sa rage démagogique. L'Alsace surtout fut couverte d'échafauds, et il y continua les proscriptions commencées par Guyardin, Baudot et autres. Plus tard (1794) il passa à l'armée du Nord, où, d'après les ordres de l'orgueilleux proconsul, les plus légères fautes étaient punies de mort. Robespierre, en rendant compte de la mission de Saint-Just, disait : « Saint-Just a rendu les » services les plus éminens, en créant » une commission populaire qui s'est éle- » vée à la hauteur des circonstances, en » envoyant à l'échafaud tous les aristo- » crates, municipaux, judiciaires et » militaires : ses opérations patriotiques » ont réveillé la force révolutionnaire. » De retour à Paris, son influence devint encore plus grande auprès de la Convention. Nommé président le 19 février 1794, il acquit dès lors une puissance immense dans le gouvernement. *Osez*, dit-il un jour dans un rapport qu'il faisait au nom du comité de salut public, *osez : ce mot renferme toute la politique de notre révolution. Ceux qui font des révolutions à moitié, ne font que se creuser des tombeaux*. Voyant le parti de Danton s'élever et menacer par sa puissance celui de Robespierre, il aida ce dernier à l'abattre par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Ce fut lui qui présenta le rapport où il dénonçait Danton, et qui, de concert avec son protecteur, lui porta les coups les plus terribles, jusqu'à ce qu'ils l'eurent fait périr sur l'échafaud avec plusieurs de ses partisans. Il montra la même animosité, et fit des rapports à peu près semblables, contre Hérault des Séchelles, Phélippeaux et Camille Desmoulins. Il haïssait particulièrement celui-ci, parce que dans sa feuille périodique, *Le Vieux Cordelier*, en faisant usage d'une comparaison peu respectueuse, avait dit que *Saint-Just portait sa tête comme un Saint-Sacrement*; à quoi le cruel décemvir répondit : *Je lui ferai porter la sienne comme saint Denys*. Tout enflé d'une érudition assez vaste, mais peu digérée, il débitait à la tribune des maximes politiques, des sentences morales à profusion, et qui souvent embarrassaient sa diction et la rendaient obscure et pédantesque. D'après ses principes, on aurait dû bannir de la France toutes les bienséances sociales, les mœurs, ce qui distingue enfin l'homme civilisé du sauvage ou de la brute, disant que tout cela n'était favorable qu'à l'aristo-

cratie. Un de ses projets favoris était celui d'anéantir les arts et le commerce, en disant « que ce n'est pas le bonheur » de Persépolis, mais celui de Sparte, » qu'il doit donner à la France. » Il se plaisait à prophétiser que la France serait un jour heureuse, « et que chacun de » ses fils n'ayant qu'une chaumière et sa » charrue, n'envierait plus les jouissan- » ces de la richesse et reposerait dans les » seuls besoins de la nature. » Selon lui, » une foi privée était inutile, et il lui » suffisait d'une foi publique dont la na- » tion serait le garant. » Il s'efforçait en même temps de détruire les ressorts de la sensibilité. « C'était conspirer de ne » pas pleurer en public, et c'était un » crime de verser des larmes sur la tombe » d'un père, d'un époux ou d'un fils. » Après le supplice de Danton, on l'éleva au triumvirat, et depuis lors il fut initié dans tous les secrets ambitieux de Robespierre, et partagea avec lui la surveillance de la police générale. Voyant qu'un complot se préparait pour terrasser son ami, il lui conseilla à plusieurs reprises de prévenir ses adversaires; mais sur ces entrefaites le 9 thermidor (27 juillet) arriva. Saint-Just fut le premier qui monta à la tribune pour demander de nouvelles victimes parmi ses propres collègues, et, au milieu de plusieurs voix qui voulaient lui imposer silence, il commença son discours par ces mots: « La tribune dût elle » devenir pour moi la roche Tarpéienne, » je n'en dirai pas moins mon opinion: » *je ne suis d'aucune faction*. Je viens » vous dire que les membres du gouver- » nement ont quitté la route de la jus- » tice. Les comités de salut public et de » sûreté générale m'avaient chargé de » faire un rapport sur les causes qui, » depuis quelque temps, semblent tour- » menter l'opinion publique... mais je » ne m'adresse qu'à vous... On a voulu » répandre que le gouvernement était » divisé... Il ne l'est pas... » Les cris alors redoublèrent, et ne lui permirent pas de continuer. Pendant que Robespierre, de son côté, cherchait à se faire entendre, mais inutilement, Saint-Just se tint constamment dans un coin de la tribune tout le temps que dura la grande lutte, qui finit par la chute du tyran et de ses complices. Il paraissait insensible aux scènes qui se passaient autour de lui, et dont il était le premier moteur, et se bornait, dans le plus profond silence, à jeter des regards de mépris sur ceux qui invectivaient Robespierre. Décrété d'accusation, il put néanmoins s'échapper et se rendre à l'hôtel-de-ville, où, s'étant constitué le chef du comité d'exécution, il se préparait à envoyer à la mort les auteurs de la révolution qui avait abattu son protecteur; mais il fut arrêté en même temps que Robespierre. Il n'opposa aucune résistance, ne perdit jamais son sang-froid, et pria seulement ceux qui se saisirent de sa personne de ne lui pas faire de mal, n'ayant pas l'intention de s'évader. Le jour suivant 10 thermidor (28 juillet 1794), il fut mis sur la fatale charrette, où il devint l'objet des malédictions d'une populace immense. Il ne perdit pas un instant son impassibilité ordinaire; et on eut le chagrin de voir que l'homme coupable et tout dégouttant du sang de ses victimes, mourait avec la sérénité et le calme de l'homme bienfaisant et vertueux. Il avait alors 26 ans. Il est auteur: 1° de *L'Esprit de la révolution et de la Constitution de France*, 1791, in-8; 2° d'un grand nombre de *Rapports* faits à la Convention nationale; 3° on lui attribue aussi *Organt*, poème licencieux en 20 chants, digne imitation de la Pucelle, 1789, 2 vol. in-8: quelques exemplaires renferment l'explication des personnages de cet ouvrage infâme; 4° ses *Œuvres posthumes*, 1800, in-12, sont un travail incomplet et diffus sur les *Institutions*, auquel il s'occupait encore peu de temps avant sa mort. Les frères Baudoin ont publié en 1828, *Papiers saisis chez Robespierre, Saint-Just et autres*, 4 vol. in-8. Saint-Just avait une instruction assez étendue, de l'esprit, une âme impassible, un caractère dur, une audace incroyable, un goût déterminé pour les innovations, et enfin une ambition qui ne connaissait pas d'obstacles. Sous un extérieur froid, il cachait une imagination vive et un cœur

susceptible des plus fortes impressions.

* SAINT-LAMBERT (Charles-François, marquis de), poète français, né à Nancy le 16 décembre 1717, fut élevé au collége des jésuites de Pont-à-Mousson, et il y fit de très bonnes études. Son éducation étant terminée, il entra dans le corps des gardes lorraines, servit plusieurs années, et à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il donna sa démission pour s'attacher à la cour que Stanislas, roi de Pologne, avait formée à Lunéville, et où ce monarque s'était plu à réunir les personnages les plus spirituels de son temps. Saint-Lambert se lia intimement avec madame du Châtelet, une des dames les plus distinguées de la cour de Stanislas. Il était aussi en correspondance avec Voltaire, dont il s'attira les éloges par ce vers, où il l'appelait,

Vainqueur des deux rivaux qui partagent la scène :

blasphème littéraire, où il ose élever l'auteur de *Zaïre* au dessus des deux génies qui ont écrit *Polyeucte* et *Athalie*. Après la mort de madame du Châtelet, il vint à Paris, et se lia particulièrement avec les philosophes et les écrivains du jour, Duclos, Diderot, Grimm, Jean-Jacques Rousseau, etc. Lorsque le roi Stanislas fut mort, il vendit la charge d'exempt des gardes du corps qu'il exerçait près de ce monarque, obtint un brevet de colonel au service de France, et fit, en cette qualité, les campagnes de 1756 et 1757. Après avoir renoncé ensuite à l'état militaire, il se consacra exclusivement aux lettres et aux plaisirs du grand monde. Il lut dans plusieurs cercles quelques-unes de ses *poésies*, fut un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*, et publia en 1769 son poème des *Saisons*, quelques *Contes* des *Fables orientales*, qui furent accueillies avec enthousiasme par le parti philosophique, et ouvrirent à leur auteur les portes de l'académie française (23 juin 1770). Jusqu'en 1793, époque de la destruction de ce corps littéraire, il se montra fort assidu à ses séances. Il ne s'immisça point dans les affaires politiques, et la révolution respecta ses jours. Il s'était retiré à Eaubonne, dans la vallée de Montmorency, où il possédait une habitation voisine de celle de madame d'Houdelot, avec laquelle il avait contracté depuis long-temp une liaison intime. En 1800 il sortit de cette retraite pour assister aux réunions qui eurent lieu à Paris, dans le but de reconstituer l'académie française. Il fut nommé membre de l'Institut, lors de sa création, et mourut, dans un état voisin de l'enfance, le 9 février 1803, deux jours avant Labarpe. Il eut pour successeur à l'académie, M. Maret, duc de Bassano. Saint-Lambert a laissé les ouvrages suivans : 1° *Essai sur le luxe*, 1764, in-8; 2° *Le Matin et le Soir*, poème, 1769, in-8, qui eut du succès; 3° *Les Saisons*, poème dont on a donné un grand nombre d'éditions; la première est de 1769; on en a aussi publié une magnifique en 1795. Voltaire accorde à ce poème la préférence sur celui de Thompson; c'est tout ce qu'il pouvait faire pour un ami qui, le premier, lui avait accordé cette préférence sur Corneille et sur Racine. Le poème de Saint Lambert brille sans doute par un grand nombre de beautés; mais ceux qui aiment le véritable charme de la poésie, la verve, la chaleur, les peintures naïves et touchantes, un stile à la fois énergique, concis, élégant, des images variées, et des pensées neuves et sublimes, se prononceront toujours pour le poème anglais. 4° *Fables orientales*, 1772, in-12. Elles sont fort bien écrites, et font honneur au talent de l'auteur. Il en a extrait une partie de la *Bibliothèque* de d'Herbelot. 5° *Discours de réception à l'académie française*, 1770, in-4; 6° *Memoires de la vie de milord Bolyngbroke*. Les littérateurs et les politiques anglais, sous le règne de la reine Anne, y sont fort bien peints, et tout l'ouvrage est curieux et intéressant. 7° Plusieurs *articles* dans l'Encyclopédie, comme ceux intitulés *Génie*, *Luxe* et *Législateurs*; 8° des *Pièces fugitives*, insérées dans l'Almanach des Muses et les journaux. La dernière, qui a pour titre *Les Consolations de la vieillesse*, est bien pensée et pleine d'images gracieuses, quoique Saint-Lambert l'eût écrite lorsqu'il avait près de 80 ans. Il a aussi donné

des contes en prose, *Ziméo*, *l'Abénaki*, *Sara*, qui respirent une sensibilité touchante. Cependant l'ouvrage qui lui coûta le plus de travail, dont il s'est occupé pendant plusieurs années, et qu'il finit en 1789, est celui qu'il intitula *Principes des mœurs chez toutes les nations*, ou *Catéchisme universel*, in-8, qui n'eut cependant qu'un fort médiocre succès, et le public ne fit que lui rendre justice. On y trouve quelques bonnes maximes sur l'honneur et l'équité ; mais il y domine un esprit de philosophisme, un système paradoxal, et des expressions hardies, qui font oublier ce qu'il y a de louable, et fatiguent l'attention du lecteur. Gaillard fait un grand éloge de cet auteur ; et en effet il aurait été un littérateur recommandable, et par ses talens, et par ses mœurs, s'il n'eût pas laissé corrompre ses idées par cette philosophie du jour dont il était un zélé partisan. Les *OEuvres philosophiques* de Saint-Lambert furent jugées dignes du grand prix de morale par le juri nommé en 1806 pour adjuger les prix décennaux ; le choix de cet ouvrage ne contribua pas peu à jeter du ridicule sur cette distribution à laquelle Buonaparte renonça.

SAINT-MARC (Charles-Hugues Le Febvre de), né à Paris en 1698, embrassa le parti des armes ; mais en 1718 il prit le petit collet, et s'attacha à l'histoire ecclésiastique du siècle dernier, et débuta dans la littérature par le *Supplément au Nécrologe de Port-Royal*, qui parut en 1735 (*voyez* Desmares Toussaint) ; il travailla ensuite à l'*Histoire de Pavillon*, évêque d'Aleth, ouvrage qui marque assez ses liaisons avec les gens du parti. Après avoir quitté l'habit ecclésiastique, et vu échouer plusieurs projets sur lesquels il fondait sa fortune, il s'occupa à donner des éditions de plusieurs ouvrages, qu'il a chargés de beaucoup de pièces et de remarques inutiles. Les 17ᵉ et 18ᵉ tomes du *Pour et contre*, et partie du 19ᵉ, sont encore de lui, et n'ont ni la variété, ni les agrémens des volumes donnés par l'abbé Prévôt. Il a donné aussi la *Vie de Philippe Hecquet*, et un *Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie*, dont le 1ᵉʳ volume parut en 1761, in-8, et qu'il a continué jusqu'au 6ᵉ, qui parut en 1770, après la mort de l'auteur, arrivée à Paris en 1769. Cette histoire est d'une lecture fatigante, par la singularité de l'orthographe, le grand nombre de colonnes dont elle est chargée, enfin à raison des efforts pénibles que fait l'auteur pour contourner les faits au profit de la petite Eglise. On a aussi de lui quelques *pièces* de poésie française.

*SAINT-MARC (L'abbé de). *Voyez* Guenin.

*SAINT-MARTIN (Joseph), savant jurisconsulte, né vers l'an 1710 à Bordeaux, où il exerça sa profession avec honneur ; il était très-versé dans le droit romain, et il en occupa la chaire pendant plusieurs années. Il composa un excellent *Cours* de jurisprudence, à l'usage des étudians de l'université, qu'il publia sous le titre de *Scholastico-forenses Justiniani institutiones*, Bordeaux, 1771, in-4. Il a été éditeur de l'ouvrage de *Lapeyrère*, 1749, où il a inséré plusieurs de ses *Mémoires*, qui ne font que rehausser le mérite de ce livre. Il donna aussi d'autres *Mémoires* sur des questions importantes, et mourut dans sa patrie en 1780.

*SAINT-MARTIN (Louis-Claude de), surnommé le *Philosophe inconnu*, né à Amboise le 18 janvier 1743, appartenait à une famille distinguée dans les armes, fit de bonnes études, et possédait plusieurs langues anciennes et modernes. Il s'était plu dans la lecture du livre du théologien protestant, Abbadie, *sur l'Art de se connaître soi-même*, et c'est là qu'il avait puisé la plus grande partie de ses principes de conduite. Destiné par ses parens à la magistrature, il étudia le droit ; mais ensuite, préférant la carrière des armes, qui lui laissait plus de loisir pour s'occuper de ses méditations philosophiques, il entra, à l'âge de 22 ans, dans le régiment de Foix en qualité de lieutenant. Il fut initié alors, par des formules, des rites et des pratiques, à la secte dite des *Martinistes*, du nom de Martinez-Pasqualis qui en était le chef. Quoiqu'il n'adoptât point entièrement les

doctrines de cette secte, ce fut par-là qu'il entra dans les voies du spiritualisme. L'état militaire n'étant guère conforme à ses inclinations, il le quitta au bout de six ans. Saint-Martin avait un caractère tranquille, aimait l'étude et le recueillement, où il se plongeait dans ses idées métaphysiques. Après avoir voyagé en Suisse, en Allemagne, en Angleterre et en Italie, il revint à Lyon, où il demeura trois ans, presque inconnu, dans la retraite, ne voyant qu'un petit nombre d'amis. Il mena la même vie obscure et paisible à Paris, où il s'était rendu après cette époque; impassible au milieu des évènemens de la révolution, il put en éviter les suites. Il ne blâmait ni ne louait rien avec excès, et son âme, concentrée en elle-même, ne se nourrissait que d'idées philosophiques, ne regardant les affreuses scènes qui se passaient autour de lui que comme des maux inévitables ou mérités. Il voyait dans la révolution les *desseins terribles de la Providence*, comme il crut trouver plus tard un *grand instrument temporel* dans Buonaparte. Expulsé de Paris en 1794 comme noble, il fut arrêté peu de temps après dans la retraite qu'il s'était choisie, comme faisant partie de la prétendue conjuration de la mère de Dieu, Catherine Theos. Le 9 thermidor le rendit à la liberté. Vers la fin de la même année, il fut désigné par le district d'Amboise, sa patrie, comme un des élèves de l'école normale. Il publia ensuite un grand nombre d'ouvrages qui ont été commentés et traduits en partie, principalement dans les langues du nord de l'Europe. Nous citerons les suivans : 1° *Des Erreurs et de la Vérité*, ou *les hommes rappelés au principe universel de la science*, par un philosophe inconnu, Edimbourg (Lyon), 1775, in-8. Ce livre fit beaucoup de bruit dans le temps; cependant il est inintelligible. Quelle est la *science*? Selon lui, c'est la révélation naturelle; et cette même révélation, qu'est-elle en substance? C'est ce que Saint-Martin, ou n'a pas su concevoir, ou qu'il a mal expliqué. « Son système, dit M. Toulet, a pour but » d'expliquer tout par l'homme. L'homme, » selon Saint-Martin, est la clef de toute » énigme et l'image de toute vérité : prenant ensuite à la lettre le fameux oracle » de Delphes, *nosce te ipsum*, il soutient » que pour ne pas se méprendre sur » l'existence et l'harmonie des êtres composant l'univers, il suffit à l'homme de » se bien connaître lui-même, parce que » le corps de l'homme a un rapport nécessaire avec tout ce qui est visible, et » que son esprit est le type de tout ce qui » est invisible; que l'homme doit étudier, » et ses facultés physiques dépendantes » de l'organisation de son corps, et ses » facultés intellectuelles, dont l'exercice » est souvent influencé par les sens ou par » les objets extérieurs, et ses facultés morales ou sa conscience, qui suppose en lui » une volonté libre; c'est dans cette étude » qu'il doit chercher la vérité, et il trouvera en lui-même tous les moyens nécessaires pour y arriver. Voilà ce que » Saint-Martin appelle *la révélation naturelle*. Par exemple, la plus légère attention suffit, dit-il, pour nous apprendre » que nous ne communiquons, et que » nous ne formons même aucune idée, » qu'elle ne soit précédée d'un tableau » ou d'une image engendrée par notre » intelligence; c'est ainsi que nous créons » le plan d'un édifice ou d'un ouvrage » quelconque. Notre faculté créatrice est » vaste, active, inépuisable; mais en » l'examinant de près, nous voyons qu'elle » est secondaire, temporelle, dépendante, c'est-à-dire qu'elle doit son origine à une faculté créatrice supérieure, indépendante, universelle, dont » la nôtre n'est qu'une faible copie. » L'homme est donc un *type* qui doit » avoir son *prototype*; c'est une effigie, » une monnaie qui suppose une matrice, » et *le Créateur ne pouvant puiser que* » *dans son propre fonds*, a dû se peindre » dans ses œuvres, et retracer en nous » son image et sa ressemblance, base » essentielle de toute réalité. Malgré le » rapport et la tendance que nous conservons vers ce centre commun, nous » avons pu, en vertu de notre libre arbitre, nous en approcher ou nous en » éloigner. La loi naturelle nous ramène

» constamment à notre première origine, » et tend à conserver en nous l'empreinte » de l'image primitive; mais notre vo- » lonté peut refuser d'obéir à cette loi; » et alors la chaîne naturelle étant inter- » rompue, notre type ne se rapporte plus » à son modèle, il n'en dépend plus, et » le place sous l'influence des êtres cor- » porels qui ne doivent servir qu'à exercer » nos facultés créatrices, et par lesquelles » nous devons naturellement remonter à » la source de tout bien et de toutes jouis- » sances. Cette disposition vicieuse, une » fois contractée par notre faute, peut, » comme les autres facultés organiques, » se transmettre par la voie de la géné- » ration : ainsi nous héritons des vices de » nos parens. Mais la vertu, mais l'étude » et la bonne volonté pourront toujours » diminuer ou détruire ces affections dé- » pravées, et corriger en nous ces alté- » rations faites à l'image de la Divinité; » nous pouvons, en un mot, nous régé- » nérer, et seconder ainsi les vues répara- » trices de l'*Homme-Dieu.* » Malgré cette analyse que nous avons rapportée en entier, on ne voit d'un peu clair dans la doctrine de Saint-Martin, sinon que Dieu voit tout en l'homme, qui est son image, tandis que Malebranche voit, comme cela doit être, tout en Dieu, comme le principe infini d'où dérive tout ce qui est créé. « Celui qui connaît Dieu, disaient » les philosophes anciens, devient Dieu » lui-même. » Et Saint-Martin soutient « que l'homme vertueux redevient l'image » de Dieu. » Parmi plusieurs maximes erronées ou mal conçues du philosophe français, celle-ci est plus à la portée de tout le monde : *Il est bon*, dit-il, *de jeter continuellement les yeux sur la science, pour ne pas se persuader qu'on sait quelque chose; sur la justice, pour ne pas se croire irréprochable; sur toutes les vertus, pour ne pas penser qu'on les possède.* Le livre de Saint-Martin a trouvé beaucoup de partisans en Angleterre, et on en a imprimé à Londres une suite en anglais, 1784, en 2 volumes in-8; mais l'auteur français n'y a eu aucune part, et elle s'éloigne des principes de son système. 2° *Le ministère de l'homme-esprit*, Paris, an 11 (1802), 3 part., in-8; 3° *Eclair sur l'association humaine*, an 5 (1797), in-8. Il y cherche les fondemens du pacte social dans le régime théocratique, et les communications entre Dieu et l'homme. 4° *Le Livre rouge*; 5° *Ecce Homo*, Paris, an 4 (1796), in-12; 6° *L'homme de désir*, Lyon, 1790, in-8, nouv. édit., Metz, an 10 (1802), in-12; 7° *Le Cimetière d'Amboise*; 8° *Le Crocodile* ou *La Guerre du bien et du mal, arrivée sous le règne de Louis XV*, poème épico-macaronique en 102 chants, Paris, 1799, in-8. C'est l'ouvrage le plus obscur qu'ait enfanté l'imagination ténébreuse de l'auteur, et qui ne fait nul honneur à ses talens poétiques. On y voit figurer un *Jof* (la foi), un *Sédir* (le désir), et un *Ourdeck* (le jeu), qui sont la clef de tout le poème, sans que cela le rende ni moins ennuyeux, ni plus intelligible. 9° *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, deux parties, Edimbourg (Lyon, 1782, in-8), traduit en allemand, ainsi que le livre des *Erreurs.* 10° *Le Nouvel Homme*, 1796, in-8; 11° *De l'esprit des choses* ou *Coup-d'œil philosophique sur la nature des êtres*, etc., Paris, an 8 (1800), 2 vol. in-8; 12° *Lettre à un ami*, ou *Considérations politiques, philosophiques et religieuses sur la révolution française*, Paris, an 3 (1795), in-8; 13° *Reflexions d'un observateur sur la question proposée par l'Institut.* Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple, an 6 (1798), in-8; 14° *Discours en réponse au citoyen Garat, professeur d'entendement humain aux écoles normales, sur l'existence d'un sens moral*, etc., imprimé dans la *Collection des écoles normales*, an 1801, tome 3; 15° *Essai sur cette question proposée par l'Institut :* Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées, an 7 (1799), in-8 de 80 pag. Saint-Martin a traduit de l'allemand de Bœhm les *Principes*, *l'Aurore naissante.* Il avait, dit-on, un caractère doux, bienfaisant; ses connaissances étaient très variées; il aimait les arts, et surtout la musique. Ses auteurs favoris

étaient Burlamaqui et Rabelais; il lisait le premier pour s'instruire, et c'est de lui, dit-il, qu'il prit le goût de la méditation; il lisait le second pour son amusement. Nous pensons au contraire qu'il y a assez de ces deux écrivains pour se gâter l'esprit et se corrompre le cœur. Les *OEuvres posthumes* de Saint-Martin ont été publiées à Tours, 1807, 2 vol in-8; on y trouve un *Journal* depuis 1782, dans lequel l'auteur a rapporté les entretiens, les relations, etc. qu'il avait eus; ce morceau est intitulé : *Portrait de Saint-Martin fait par lui-même.* Plusieurs biographes ont confondu Saint-Martin avec Martinez-Pasqualis, auquel nous n'avons point consacré d'article, et qui fut le chef de la secte des *Martinistes*, dont Saint-Martin fit d'abord partie. On croit que ce Martinez était un juif portugais. En 1754, il s'annonça par l'institution d'un *Rite cabalistique d'élus*, dits *cohens*, mot hébreu qui veut dire *prêtre;* il l'introduisit dans quelques loges maçoniques de France. Après avoir prêché sa doctrine à Paris, il s'embarqua pour St.-Domingue, et il mourut au Port-au-Prince en 1779. Ses écrits et ceux de ses disciples font croire que sa doctrine est cette cabale des Juifs qui est leur métaphysique, c'est-à-dire la science de l'être comprenant les notions de Dieu, des esprits et de l'homme dans ses divers états.

* SAINT-MARTIN (Jean-Didier de), missionnaire, né à Paris, en 1743, embrassa l'état ecclésiastique, et devint bientôt directeur du séminaire de Saint-Louis. Reçu en 1772 docteur en théologie, il partit la même année pour la mission de la Chine. Dès qu'il fut arrivé à Macao, ses supérieurs l'envoyèrent dans la province de Sse-Tchouan où il apprit la langue du pays. En 1704 il devint coadjuteur du vicaire apostolique de la province, et sacré évêque de Caradre *in partibus*. Après avoir subi l'année suivante une persécution qu'éprouvèrent aussi la plupart des missionnaires, et qui le força de se retirer à Manille, il put revenir en 1789 à Sse-Tchouan dont il fut nommé trois ans après vicaire apostolique. C'est dans ce poste difficile qu'il est mort en 1801. Ce vertueux et savant missionnaire a composé ou traduit en chinois plus de trente ouvrages de piété, entre autres l'*Imitation de Jésus-Christ*, et le *Catéchisme de Montpellier.* On trouve plusieurs de ses lettres dans les trois premiers volumes des *Nouvelles lettres édifiantes*, et M. l'abbé Labouderie en a publié 23 sous ce titre : *Lettres de M. de Saint-Martin, evêque de Caradre* avec une *Notice biographique* et des *Notes.* On y a joint un *Essai sur la législation chinoise* par M. Dellac, avocat.

* SAINT-MARTIN (Louis-Pierre), d'abord ecclésiastique, puis magistrat, naquit à Paris le 10 janvier 1753; en 1781 il devint conseiller-clerc au Châtelet, et prêcha, cinq ans après, le *Panégyrique* de Saint-Louis devant l'académie française. Entraîné par le torrent de la révolution, il oublia ses sermens, se maria avec une femme divorcée, dont il se sépara lui-même plus tard par le divorce. Il se livra ensuite à l'étude des lois, et fut successivement juge au tribunal de cassation, membre du tribunal de révision à Trèves, pour les quatre départemens de la rive gauche du Rhin, juge à la cour d'appel, et enfin conseiller à la cour supérieure de justice à Liége. Quand on voulut dépouiller Rome et l'Italie de ses précieux monumens des arts, Saint Martin fut un des membres de la commission qui devait les recueillir. Il fut continué, à l'époque de la restauration, par le roi des Pays-Bas, dans sa place de conseiller à la cour d'appel de Liége. Il mourut dans cette ville le 17 janvier 1819, âgé de 66 ans. Il avait recommandé qu'on l'enterrât dans le jardin de la loge *maçonnique* de cette ville, dont il faisait partie. Cependant ses collègues réclamèrent pour lui la sépulture ecclésiastique; n'ayant pu l'obtenir, ils rendirent au défunt des honneurs extraordinaires, avec toutes les cérémonies pratiquées par les francs-maçons. On publia à cette occasion une brochure intitulée : *Honneurs funèbres rendus dans la loge de la Parfaite-Intelligence, à la mémoire du vénérable frère de Saint-Martin*, Liége, 1818, in-8. Saint-Martin a laissé

des *Réflexions en réponses à celles de l'abbé d'Espagnac, touchant Suger et les établissemens de Saint-Louis, avec des notes*, 1786, in-8.

* SAINT-MARTIN (Jean-Antoine de), savant orientaliste, né à Paris le 17 janvier 1791, mort dans la même ville le 10 juillet 1832 du choléra-morbus, se livra de bonne heure à l'étude des langues orientales, mais cultiva principalement l'arménien, le géorgien et les autres idiomes asiatiques peu connus en Europe. A l'époque de la formation de la *société des Antiquaires* (1814), il en devint membre, puis secrétaire; mais peu après il se retira et donna sa démission. Depuis (1820), il fut reçu à l'académie des Inscriptions où il succéda à Tochon d'Annecy. Nommé bibliothécaire de l'Arsenal, il fut aussi inspecteur de la typographie orientale à l'imprimerie royale. Saint-Martin avait des idées saines en religion et en politique. Il avait refusé pendant les cent-jours son vote à l'acte additionnel de Buonaparte. Plus tard, lorsque MM. Daunou, Andrieux et Thurot allaient se voir privés de leurs chaires du collége de France, Saint-Martin se rendit secrètement auprès du ministre de l'instruction publique, et fit tellement valoir leurs droits qu'ils conservèrent leurs emplois et leurs traitemens, à l'exception de M. Thurot qui fut seul l'objet d'une suspension momentanée. La révolution de 1830 ne fut pas aussi bienveillante à l'égard de Saint-Martin. Il perdit alors sa place de bibliothécaire à l'arsenal; il a été privé de la pension qu'il avait justement acquise: on l'a même repoussé de la chaire d'histoire du collége de France, pour laquelle il avait été présenté par le collége même et par l'Institut, et de la place que la mort d'Abel Rémusat laissait vacante à la bibliothèque royale. Il était l'ami de ce savant qu'il a suivi de près dans la tombe: la *Société asiatique* qui les regrette a vu en eux le Pylade et l'Oreste de la science. Cet homme qui ne vivait que pour l'étude n'a point songé à augmenter sa fortune: il est mort pauvre, et le gouvernement a donné une pension à sa veuve. Saint-Martin a publié beaucoup de *Mémoires*, et en a inséré un grand nombre dans ceux de l'Institut. C'est principalement la *Chronologie* qu'il avait prise, depuis plusieurs années, pour objet spécial de ses études. S'il n'a pas contribué aux travaux de l'académie autant que ses connaissances lui en donnaient les moyens, il a rendu de grands services à l'érudition par ses savans *articles* à la *Biographie universelle* dont il fut l'un des plus actifs rédacteurs: entr'autres *Notices*, nous citerons celles de *Khosrou*, d'*Iezdegerd* et d'*Hormisdas*. Il a fait aussi des rectifications et des additions importantes à l'*Histoire du Bas-Empire*. En 1822 il fit paraître une *Notice sur le zodiaque de Denderah*: dans cet opuscule plein de sagesse et de critique, l'auteur donne son opinion sur l'époque de la formation de ce planisphère et réfute avec talens les folles conjectures de Dupuis. Ses autres ouvrages sont: 1° *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, 1818-20, 2 vol. in-8; 2° *Mémoire sur l'histoire et la géographie de la Mésène et de la Charamène*, avec quelques observations sur les médailles des rois de ce pays situé près de l'embouchure de l'Euphrate, 1818, 1 vol. in-8. Saint-Martin a travaillé à un grand nombre de journaux, surtout au *Moniteur*: il avait été l'un des fondateurs de l'*Universel*, journal remarquable par la variété des connaissances, par le goût, le jugement et l'excellent ton de la rédaction, et plus encore par la sagesse des principes (il a cessé de paraître en 1830). Les travaux de Saint-Martin furent spécialement dirigés vers cette Asie si riche en monumens et si peu connue: ses efforts embrassaient l'Orient dans toute son étendue: il promettait d'y porter partout la lumière. Ce savant a fait surtout servir aux progrès de cette science l'étude profonde qu'il avait faite d'un idiome trop peu cultivé. Esprit exact et pénétrant, il a refait l'histoire d'une portion de l'antiquité classique, d'après des textes ignorés ou inexpliqués avant lui. Sa mort laisse presque abandonnée une partie neuve et importante de la philologie orientale, d'où il

avait su tirer de si précieux résultats, et vers laquelle les encouragemens de l'état doivent appeler de nouveaux efforts. Le baron Sylvestre de Saux son ancien professeur, son collègue et son ami, a fait son éloge sur sa tombe. Tous les journaux ont exprimé leurs regrets sur une perte aussi douloureuse pour tous ceux qui s'occupaient de recherches historiques.

* SAINT-MAURIS et non MAURICE, comme l'écrivent Moreri et quelques autres bibliographes (Jean de), jurisconsulte, naquit à Dôle sur la fin du 14e siècle d'une famille dont M. l'abbé de Billy a donné la *généalogie* dans l'*Histoire de l'université du comté de Bourgogne*. Après avoir professé le droit dans sa ville natale, il fut appelé au conseil d'état de Bruxelles par Charles-Quint qui le nomma ensuite ambassadeur en France. Les *Mémoires de son ambassade* se trouvent parmi les manuscrits de la bibliothèque de Besançon. Il est mort à Dôle en 1555. On a de lui deux ouvrages sur le droit. Dunod a donné son *Eloge* qui est placé à la tête du *Traité des prescriptions*.

SAINT-MEARD. *Voyez* JOURGNIAC.

*SAINT-MICHEL (Alexis de), né à Lorient le 14 décembre 1795, débuta dans la carrière des lettres par une pièce de vers couronnée à l'académie d'Orléans. Il fit paraître en 1826 un petit poème intitulé : *La guerre de Rhura*; en 1820, il donna un autre petit poème intitulé : *Fingal*, dont quelques fragmens ont été insérés dans l'*Almanach des Muses*, et cités avec éloge dans les feuilles publiques. On a encore de lui : *la Vierge de Groa*, autre poème, publié en 1822, et plusieurs autres pièces de poésie. Son principal ouvrage est une traduction complète en vers des *Poésies d'Ossian*; mais elle est restée manuscrite. Saint-Michel est mort à la fleur de l'âge vers 1827.

* SAINT-MORYS (Etienne BOURGEVIN VIALART comte DE), maréchal-de-camp, né à Paris en 1772 d'un conseiller au parlement, suivit son père dans l'émigration, prit du service dans l'armée de Condé, et après le licenciement, voyagea en Suède et en Angleterre, et s'occupa des sciences naturelles. De retour à Paris en 1803, il fut compromis dans l'affaire de George Cadoudal, à cause de ses liaisons avec MM. de Polignac, et renfermé à la Force; cependant il fut mis en liberté. Le 31 mars 1814, il contribua de tous ses efforts à la restauration, et obtint du service dans la maison militaire du roi. Il suivit Louis XVIII à Gand, avec un détachement des gardes-du-corps qu'il commandait. A son retour, il eut, avec un colonel de l'ancienne armée qui avait acheté une partie de ses biens, diverses contestations, qui se terminèrent par un duel dans lequel M. de Saint-Morys succomba le 21 juillet 1817. Sa veuve a publié, dans cette affaire, un *Mémoire en consultation*, qui a fait beaucoup de bruit sans toutefois donner lieu à des poursuites judiciaires. Le comte de Saint-Morys a publié : 1° *Voyage pittoresque de Scandinavie*, Londres, 1802, in-4; 2° *Tableau littéraire de la France au* 18e *siècle*, 1809, in-8, production fort médiocre, où il se montre partisan exalté de la philosophie du siècle; 3° *Description d'un monument romain trouvé à Paris, rue Vivienne*, 1806, et quelques autres morceaux insérés dans le tome 2 des *Mémoires de l'académie celtique*; 4° *Réflexions d'un sujet de Louis XVIII, fonctionnaire public dans le département de l'Oise*, 1814, in-8; 5° *Aperçu sur la politique de l'Europe et l'administration intérieure de la France*, 1815, in-8, où il montre une grande admiration pour la constitution anglaise; 6° *Proposition d'une seule mesure pour dégrever la dette de l'état et réduire les impôts en* 1816, 1817, in-8; 7° *Mémoire sur les moyens de rendre utiles les friches et côtes incultes en les plantant*, 1810. Il a aussi fourni quelques articles à la *Biographie universelle*.

*SAINT-NON (Jean-Claude-Richard, abbé de), amateur zélé des beaux-arts, naquit à Paris en 1727 d'un receveur-général des finances. Il embrassa l'état ecclésiastique, étudia le droit, et devint conseiller-clerc au parlement de cette ville. Ayant partagé la disgrâce de cette cour souveraine, lors de l'affaire de la bulle *Unigenitus*, l'abbé de Saint-

Non fut exilé à Poitiers. Il charma les ennuis de sa retraite en cultivant la musique, le dessin, la peinture et la gravure. Devenu libre après avoir donné sa démission de sa place de conseiller, il voyagea en Angleterre, puis en Italie, et plus particulièrement dans les états de Naples et en Sicile, où il fit un séjour de plusieurs mois, employés à visiter les monumens et les vues de ces deux royaumes. Il était accompagné de Robert et de Fragonard. Il publia le fruit de ses observations dans un ouvrage intitulé : *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, Paris, 1781, 5 vol. in-fol., renfermant 147 planches. L'ouvrage complet doit contenir, dans le 2ᵉ volume, l'estampe des *Phallum*, et, dans la seconde partie du 3ᵉ, les 14 planches des médailles des anciennes villes de Sicile. Cet ouvrage, qui eut beaucoup de succès, fit recevoir l'auteur à l'académie de peinture et de sculpture. Il a aussi donné une comédie, *Julie* ou *Le Bon Père*, en 3 actes et en prose, qui fut assez applaudie. Il mourut à Paris le 25 novembre 1791, à l'âge de 64 ans. On trouve dans le *Manuel des curieux* par Huber et Erast le *Catalogue des eaux fortes*, gravées par l'abbé de Saint-Non, et de ses *estampes au lavis* en noir et en brun. Une *Notice* sur Saint-Non a été donnée par M. Brézard, Paris, 1792, in-8 de 36 pages : elle n'a jamais été dans le commerce et est assez rare.

* SAINT-OURS (N.), peintre renommé, naquit à Genève en 1752, reçut dans son art les premières leçons de son père, excellent dessinateur. A l'âge de 16 ans, il vint à Paris, et eut pour maître Vien. Il remporta en 1772 la première médaille à l'académie, et en 1780, le grand prix de peinture pour le tableau de l'*Enlèvement des Sabines*, sujet traité par David et autres habiles maîtres. Il alla à Rome pour se perfectionner, étudia les chefs-d'œuvre dont abonde cette capitale, et exécuta divers ouvrages qui tous firent honneur à ses talens; le plus remarquable est *Le Combat de la lutte aux jeux olympiques*, composition riche, et qui obtint les suffrages de tous les connaisseurs. Après avoir demeuré long-temps à Rome, il revint en France, se fixa dans sa patrie en 1792, et fit de nouveaux ouvrages. Le tableau d'histoire où il déploya toute la fécondité de son imagination, toute la vigueur et l'expression de son pinceau, est celui qui représente un *Tremblement de terre*, et que l'on a placé au rang des plus beaux tableaux de l'école moderne. Cet artiste mourut dans sa patrie en 1805, âgé de 64 ans.

* SAINT-PARD (Pierre-Nicolas Van Blotaque, plus connu sous le nom emprunté de), jésuite, né le 9 février 1734 à Givet-Saint-Hilaire, dans le diocèse de Liége, entra dès l'âge de 10 ans au collége de cet ordre à Dinan. En voyant sur le portail de l'église des jésuites une inscription qui annonçait que cet institut était destiné à travailler au salut des âmes, il conçut l'idée d'en faire partie. Il vint à Paris pour y faire son noviciat, et fut envoyé suivant l'usage dans plusieurs colléges comme professeur; il se trouvait à Vannes lors des arrêts du parlement contre la société, et il revint aussitôt à Paris, où il prit, pour pouvoir exercer son ministère, le nom de Saint-Pard, que depuis il a toujours conservé. M. de Beaumont le plaça dans la paroisse de Saint-Germain-en-Laye, et il y échappa aux arrêts de proscription et de bannissement. Vers 1775 il fut nommé directeur des religieuses de la Visitation de la rue Saint-Antoine. Pendant la révolution il ne sortit point de France, et se tint caché dans divers asiles, toujours prêt cependant à remplir les fonctions de son ministère; ce qui le fit renfermer pendant six mois dans les prisons de Versailles sous le directoire, et peu après à Paris pendant le même temps. A l'époque du concordat (1801), M. de Belloy, archevêque de Paris, le nomma chanoine honoraire; il se fixa sur la paroisse de Saint-Jacques, où il exerça son zèle, confessant et prêchant, soit dans la capitale, soit dans les provinces. Il est mort le 1ᵉʳ décembre 1824. On lui doit : 1° *le Livre des élus*, ou *Jésus crucifié, par le Père de Saint-Jure*, revu et corrigé,

Paris, 1771, in-12, avec une préface de l'éditeur qui contient l'éloge du Père de Saint-Jure, et une liste de ses ouvrages, nouvelle édition, 1825, augmentée d'une notice sur l'abbé de Saint-Pard, extraite de l'*Ami de la religion et du roi*, tome 42, page 198; 2° *de la Connaissance et de l'amour de J. C. pour servir de suite au Livre des élus*, par le Père de Saint-Jure, revue et corrigée; 3° *Retraite de* 10 *jours à l'usage des ecclésiastiques et des religieux d'après l'Ecriture sainte et les Pères de l'Eglise*, 1773, in-12; 4° *l'Ame chrétienne formée sur les maximes de l'Evangile, ouvrage de piété en faveur des personnes qui aspirent à la perfection*, 1774, in-12; 5° *la Vie et la doctrine de J. C., rédigées en méditations pour tous les jours de l'année*, traduites du latin du Père Avancin, Paris, 1775, 2 vol. in-12; 6° *le Jour de communion*, ou *J. C. considéré sous les différens rapports qu'il a avec l'âme fidèle dans l'Eucharistie, suivi de sentimens affectueux*, 1778, in-12; nouv. édit., 1819; 7° *Conduite intérieure du chrétien*, 1779, in-24, revue et mise dans un nouvel ordre; Paris, Rusand, 1819, in-32; 8° *Exercice de l'amour pénitent, suivi d'un essai sur l'ordre considéré comme vertu*, 1819, in-16. Il a laissé en manuscrit des *Lettres spirituelles* et des *Lectures pieuses tirées des psaumes*.

SAINT-PAVIN (Denys SANGUIN de), poète français, né à Paris au commencement du 17e siècle, était fils d'un président aux enquêtes, homme de mérite, qui fut aussi prevôt des marchands. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'abbaye de Livri, qui fut pour lui une retraite voluptueuse où il faisait ce qu'il voulait et disait ce qu'il pensait. Il poussait la liberté de l'esprit jusque sur les matières les plus respectables; c'est ce qui engagea Boileau à mettre sa conversion au nombre des choses impossibles :

Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot.

Saint-Pavin, outré contre le satirique, lui répondit par un sonnet qui finissait ainsi :

S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Boileau s'en vengea par l'épigramme :

Alidor assis dans sa chaise,
Médisant du ciel à son aise,
Peut aussi médire de moi;
Je ris de ses discours frivoles;
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas des articles de foi.

On a dit qu'il s'était converti au bruit d'une voix effrayante, qu'il avait cru entendre à la mort du poète Théophile, son maître. Quelques-uns cependant prétendent qu'il persévéra dans le délire de son impiété jusqu'à sa mort, arrivée en 1670, dans un âgé avancé. Nous avons de Saint-Pavin plusieurs pièces de poésie, recueillies avec celles de Charleval, 1759, in-12. Ce sont des sonnets, des épigrammes, des épîtres, des rondeaux, la plupart fruits de la licence et de la débauche. Il était parent de Claude Sanguin. *Voyez* ce nom.

* SAINT-PERNE (J.-B.-M.-B. DE), naquit à Rennes d'une famille qui se montra toujours attachée à la cause des Bourbons. Il avait à peine atteint sa seizième année, qu'il fut arrêté pendant le règne de la terreur, « comme ennemi » du peuple et de la liberté, et comme » complice des attentats de Louis XVI » contre la nation française, dans la » journée du 10 août. « C'est sur cette accusation, aussi absurde que perfide, qu'après plusieurs mois de détention, il fut livré, avec sa mère et sa sœur, accusées du même crime, au tribunal révolutionnaire, qui les condamna tous les trois à mort, et ils furent exécutés le 19 juillet 1794, huit jours avant la chute de Robespierre. Le jeune Saint-Perne n'avait pas encore 17 ans.

SAINT-PHILIPPE (Le marquis de). *Voyez* BACCALAR.

SAINT-PIERRE (Eustache de), le plus notable bourgeois de Calais, se signala par son généreux dévouement, lorsque cette ville fut, en 1347, assiégée par Edouard III, roi d'Angleterre. Ce prince, irrité de la longue résistance des assiégés, ne voulait point les recevoir à composition, si on ne lui en livrait six des principaux pour en faire ce qu'il lui plairait. Comme leur conseil ne savait que

résoudre, et qu'ainsi toute la ville demeurait exposée à la vengeance du vainqueur, Eustache s'offrit pour être une des six victimes. A son exemple, il s'en trouva aussitôt d'autres qui remplirent le nombre, et s'en allèrent, la corde au cou et nus en chemises, porter les clefs à Edouard. Ce prince voulait absolument les faire mourir; il avait déjà fait mander le bourreau pour l'exécution; et il fallut toutes les larmes et les prières réitérées de son épouse pour les arracher à sa fureur. De Belloy a tiré de ce sujet sa tragédie intitulée : *Le Siége de Calais*. « Nos » historiens, dit Voltaire, s'extasient sur » la grandeur d'âme des six habitans qui » se dévouèrent à la mort. Mais au fond » ils devaient bien se douter que si » Edouard III voulait qu'ils eussent la » corde au cou, ce n'était pas pour la » faire serrer. Il les traita très humaine» ment, et leur fit présent à chacun de » six écus d'or, qu'on appelait *Nobles à* » *la rose*. » Eustache de Saint-Pierre, dans la suite, devint l'homme de confiance d'Edouard, qui estima en lui le patriotisme et le courage. (L'histoire d'Eustache de Saint-Pierre est tirée de la *Chronique de Froissard* : quelques critiques modernes la regardent comme une fable reçue sans examen; ils soutiennent que cet Eustache ne fut qu'un homme au moins pusillanime, qui s'opposa de toute son influence à une dernière défense de la ville, et qu'on ne peut se refuser de croire à ses intelligences secrètes avec le roi d'Angleterre; et ils en donnent pour preuve la conduite d'Edouard qui le combla de biens et d'honneur, jusqu'à le déléguer comme surveillant de ses intérêts auprès des Calaisiens fidèles à la France. Hume et Lévêque avaient déjà élevé des doutes sur le dévouement d'Eustache. Le président Hénault n'a point parlé de ce fait et M. Walkenar a expliqué ce silence dans la dernière édition de cet historien. *Voy.* sur ce sujet les *Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres*, tom. 37. Quant à nous qui ne pouvons discuter ici ce fait historique, nous aimons à croire à nos vieilles traditions glorieuses. Le gouvernement a envoyé en 1819 à la ville de Calais le buste d'Eustache de Saint-Pierre par Corsot.)

SAINT-PIERRE (Charles-Irénée CASTEL de), né au château de Saint-Pierre-Eglise, en Normandie, l'an 1658, embrassa l'état ecclésiastique. Ses protecteurs lui procurèrent la place de premier aumônier de Madame et l'abbaye de la Sainte-Trinité de Tiron, en 1702. Dès 1695, il avait eu une place à l'académie française. Le cardinal de Polignac l'emmena avec lui aux conférences d'Utrecht. Après la mort de Louis XVI, il fut exclu de l'académie française, pour avoir exalté dans sa *Polysynodie* la manière de gouverner du régent, en blâmant celle de Louis XIV, et pour quelques autres raisons plus dignes encore d'animadversion. Cette exclusion fut unanime; il n'y eut que l'indifférent Fontenelle qui s'y réfusa; mais le duc d'Orléans ne voulut pas que la place fût remplie. Elle demeura vacante jusqu'à sa mort, arrivée en 1743, à 86 ans. Boyer, ancien évêque de Mirepoix, empêcha qu'on ne prononçât à l'académie l'éloge d'un homme dont la mémoire n'était pas à l'abri du reproche d'irréligion. L'abbé de Saint-Pierre n'était pas brillant dans la conversation; mais il se rendait justice et ne s'empressait pas de parler. Il craignait d'ennuyer, et il aurait voulu plaire. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Projet de paix universelle entre les potentats de l'Europe*, Utrecht, 1713, en 3 vol. in-12 : projet dont le fameux citoyen de Genève a fait un extrait. L'abbé de Saint-Pierre, pour appuyer ses idées, prétend que la diète européenne qu'il voulait établir pour pacifier les différends avait été approuvée et rédigée par le Dauphin, duc de Bourgogne, et qu'on en avait trouvé le plan dans les papiers de ce prince. Il se permettait cette fiction pour mieux faire goûter son projet; mais cet artifice n'eut point le suffrage d'un homme délicat, puisqu'il tendait à faire passer un prince sage et judicieux, s'il en fut jamais, pour un esprit visionnaire et exalté. Le cardinal de Fleury, en répondant à ses propositions, lui dit entre autres choses : » Vous avez oublié, monsieur, pour article

» préliminaire, de commencer par en-» voyer une troupe de missionnaires, » pour disposer le cœur et l'esprit des » princes. » 2° *Mémoires pour perfectionner la police des grands chemins*; 3° *Mémoires pour perfectionner la police contre le duel*; 4° *Mémoire sur les billets de l'état*; 5° *Mémoires sur l'établissement de la taille proportionnelle*, in-4 : ouvrage qui contribua à délivrer la France de la taille arbitraire; 6° *Mémoire sur les pauvres mendians*, 1724, in-8; 7° *Projet pour réformer l'orthographe des langues de l'Europe*, dans lequel il y a beaucoup d'idées bizarres. Il y propose un système d'orthographe qu'il suivait lui-même, et qui rend la lecture de ses ouvrages insoutenable. 8° *Réflexions critiques sur les travaux de l'académie française*; 9° un très grand nombre d'autres *Écrits*, parmi lesquels un traité de l'*Anéantissement futur du mahométisme*, où il y a plusieurs traits contre cette fausse religion, que l'auteur semble vouloir faire rejaillir sur la véritable; et les *Annales politiques de Louis XIV*, en 2 vol. in-12 et in-8, 1757, dans lesquelles l'auteur déchire de la manière la plus outrageante la mémoire de ce grand monarque, trop religieux sans doute et trop zélé contre toutes sortes d'erreurs pour avoir le suffrage de la froide philosophie. L'abbé de Saint-Pierre faisait imprimer ses ouvrages à ses dépens, pour les donner à ceux qui étaient en état de contribuer à la réussite de ses projets. Il affectait la singularité en tout. Sa manière d'écrire était aussi extraordinaire que sa manière de penser. Il écrivait *néglijence, sonjer, enquore, diqsionnaire, péizan, Fransès*, etc. « On dirait, dit un auteur, » que ses systèmes politiques ayant été » sifflés, son courroux est tombé sur l'orthographe. » (Ce système ou un système analogue d'orthographe a été renouvelé de nos jours.) On a publié un extrait des différens écrits de l'abbé de St.-Pierre, sous le titre de : *Rêves d'un homme de bien*, in-12. On connaît ces vers de Voltaire au sujet d'un buste fort ressemblant de cet abbé :

N'a pas long-temps, de l'abbé de Saint-Pierre
On me montrait un buste tant parfait,
Qu'on ne sut voir si c'était chair ou pierre,
Tant le sculpteur l'avait pris trait pour trait!
Si que restai perplex et stupéfait,
Craignant bien fort de tomber en méprise;
Puis dis soudain : Ce n'est là qu'un portrait :
L'original dirait quelque sottise.

(Cependant, et quoi qu'en dise Voltaire, les talens de l'abbé de Saint-Pierre étaient estimés : d'ailleurs, il ne pouvait pas dire beaucoup de sottises, parce qu'il parlait fort peu, ou presque pas. Tous ses contemporains ont loué sa *bienfaisance*, mot qu'il mit en usage, et qui était oublié depuis Balzac. Quoique d'abord il n'eût qu'un revenu de dix-huit mille francs, il en céda trois cents, par contrat, en faveur du mathématicien Varignols, son ami... « Riche, avec une » fortune médiocre (dit un biographe), » parce qu'il n'avait pas de besoins, il » employait presque tous ses revenus à » soulager les malheureux, et à faire ap-» prendre à des orphelins des métiers » vraiment utiles..... Il ne connaissait » d'autre passion que celle du bien public.)

* SAINT-PIERRE (Jacques-Henri Bernardin de) appelé communément *Bernardin de Saint-Pierre*, célèbre écrivain français, né au Hâvre en 1737 d'une famille distinguée, qui descendait, dit-on, d'Eustache de Saint-Pierre. Il avait entrepris ses premières études à Caen, lorsqu'un oncle, capitaine de navire marchand, l'entraîna à l'âge de douze ans à la Martinique. Sa santé délicate ne pouvant résister aux influences du climat, il revint en France, et reprit ses études au collége des jésuites de Caen. Il y fit des progrès si rapides, et montra tant d'application et des dispositions si heureuses, que les pères jésuites, qui se connaissaient en gens de mérite, firent tous leurs efforts pour acquérir un sujet aussi distingué. Leur élève aurait volontiers cédé à leurs instances; mais son père s'y opposa : et, en le retirant du collége, il le fit entrer dans l'administration des ponts-et-chaussées. Réformé à l'âge de 20 ans, il prit du service comme ingénieur sous M. de Saint-Germain, et se rendit à Malte, que les Turcs menaçaient. Il en revint bientôt abreuvé de dégoût. Il avait 22 ans lorsqu'il se rendit

en Russie. Il fut présenté à Catherine II, qui lui fit un accueil gracieux, lui donna une gratification et une lieutenance dans le génie. Bernardin de Saint-Pierre pénétra les desseins du cabinet de Pétersbourg sur la Pologne; il envoya même en France, aux bureaux des affaires étrangères, un *Mémoire* sur ces projets, dans lequel il annonçait le futur partage de la Pologne. Cependant, d'après ce qu'il dit lui-même dans ses *Etudes*, ce travail ne fut pas apprécié. Ennuyé du service de la Russie, il demanda et obtint sa démission. En partant pour la Pologne, il vit le baron de Breteuil, ministre de France à Pétersbourg. Ce seigneur l'engagea, dit-on, à consacrer ses talens à la cause de la Pologne; idée que Bernardin de Saint-Pierre embrassa aussitôt : pour l'effectuer, il allait se rendre, en 1765, au camp du prince Radziwill; mais il fut fait prisonnier par les Russes. Ceux-ci connaissaient les rapports secrets qu'il avait eus pendant qu'il était dans les armées de la czarine, et ils n'ignoraient pas ses relations avec les ministres de France et d'Autriche; ils pouvaient le traiter en transfuge. Il sut se tirer de ce mauvais pas, se rendit en Prusse, et offrit ses services au grand Frédéric; mais la sévérité de la discipline prussienne l'indigna. Il revint en France, et le baron de Breteuil lui obtint la place de capitaine-ingénieur à l'Ile-de-France. C'est dans ces heureux climats qu'il imagina son charmant ouvrage de *Paul et Virginie*. Mais dans aucune contrée son caractère ne lui permettait de trouver de repos. Cette colonie semblait propre à en faire une station militaire, et un point d'appui destiné à protéger le commerce des Indes. Il se déclara contre cette opinion, plaignit le sort des esclaves, heurta des intérêts privés, et multiplia ainsi le nombre de ses ennemis. De retour en France, on ne l'indemnisa pas même des pertes qu'il avait éprouvées en échouant sur l'Ile-de-Bourbon. Il publia, en 1773, la *Relation de son voyage à l'Ile-de-France*. Ce fut son coup d'essai dans la carrière littéraire : on y reconnaît le germe d'un talent qui devait bientôt se développer. Il n'avait pas mis son nom à cet ouvrage, qui était en 2 vol. in-8, avec figures. D'Alembert le produisit, vers cette époque, chez Mlle de l'Espinasse, dont la maison était le rendez-vous des beaux-arts et des philosophes du temps; mais sa courageuse fermeté à combattre les systèmes irréligieux que l'on y proclamait, lui attirèrent bientôt l'animadversion et les sarcasmes de cette société où il n'avait fait que paraître; il se lia avec Rousseau et vécut dans la retraite. Consacré entièrement à ses occupations littéraires, il composa les *Etudes de la Nature*, qui parurent en 1784, eurent cinq éditions, et lui méritèrent du gouvernement une pension de 1000 fr. Il ne s'en réserva que 600, et céda 300 fr. à sa sœur, 100 à une vieille domestique, et continua à mener une vie studieuse et retirée. En 1792, Louis XVI le nomma intendant du Jardin des Plantes, en lui disant : « J'ai » lu vos ouvrages, ils sont d'un honnête » homme, et je donne en vous un digne » successeur à M. de Buffon. » En 1789, à l'époque des états-généraux, il partagea d'abord les principes des novateurs, croyant qu'il ne s'agissait que de corriger certains abus. Il émit ses opinions dans un ouvrage intitulé *Vœux d'un Solitaire*, où cependant il se montre l'ami de l'ordre et des lois. Lors de la fuite de Louis XVI, il fit connaître de nouveau ses opinions sous le même titre, et il s'y déclare partisan de la monarchie. On l'avait nommé président du *district* de Paris, où il demeurait; mais il refusa cette fonction, et ne voulut jamais accepter aucun emploi public. Privé de sa place et de ses pensions, il vécut du produit de ses ouvrages, jusqu'à ce qu'il fut nommé professeur de morale à l'école normale, et il devint un des membres de l'Institut, lors de la formation de ce corps. Sa position devint plus heureuse. Il habita la jolie campagne d'Eragny près de Pontoise. Sous le régime impérial, il obtint la croix d'honneur et une pension de 2000 fr.; Joseph Buonaparte lui fit, sur sa cassette, une autre pension de 6000 fr. Il publia par souscription, en 1806, une magnifique édition de *Paul et Virginie*. On sait que cet

ouvrage, qui établit sa réputation littéraire, est un épisode de ses *Etudes de la Nature*, où l'on trouve aussi l'*Arcadie*, les *Vœux d'un Solitaire*, le *Café de Surate*, la *Chaumière indienne*. Bernardin de Saint-Pierre fut marié deux fois, la première à cinquante-quatre ans, avec mademoiselle Didot, qui le laissa veuf avec deux enfans en bas âge; la seconde à soixante-quatre ans, avec M[lle] de Pelleport. Il avait une assez faible santé, et était sujet à des affections nerveuses, qui, accompagnées d'une imagination vive, augmentaient souvent ses chagrins, quand ils n'étaient pas tous l'effet de son imagination. Les dernières années de sa vie furent cependant heureuses, et il mourut, dans sa maison d'Eragny, le 21 janvier 1814, à l'âge de 76 ans. Ses ouvrages ont eu un grand nombre d'éditions. M. Aimé-Martin, époux de sa veuve, a publié, en 1815, une fort belle édition des *Harmonies de la Nature*. Le même éditeur a aussi donné, en 1818 et 1819, une édition des *OEuvres complètes de Bernardin de Saint-Pierre*, en 12 vol. in-8, chez Méquignon-Marvis, en 19 vol. in-18, toutes deux enrichies de notes et de la *Vie* de l'auteur. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *Voyage à l'Ile-de-France*, avec des *Observations* inédites sur la Hollande, la Prusse, la Pologne et la Russie; 2° *Etudes de la Nature*, qui, outre les ouvrages indiqués, contiennent un *fragment* inédit de l'Arcadie, un autre *fragment* inédit du roman de l'Amazone; l'*Eloge de mon ami*, le *Voyage de Codrus* et *Le Paysan polonais*, également inédits; 3° *Harmonies de la Nature*, publiées pour la première fois en 1815; 4° *Vœux d'un Solitaire* et *Suite des Vœux d'un Solitaire*; 5° *Essai sur J. J. Rousseau*, suivi du *Parallèle du philosophe genevois et de Voltaire*. 6° *Discours sur l'éducation des femmes*, inédit; 7° *Dialogues philosophiques*, renfermant la *Mort de Socrate*, *Empsaël*, la *Pierre d'Abraham*, inédit; 8° *Mélanges*, où l'on trouve : *Fragmens de Morale*, *Théorie de l'univers*, *Mémoire sur les Marées*, *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin du Roi*, différens *Opuscules*. On a comparé le stile de Bernardin de Saint-Pierre à celui de Jean-Jacques Rousseau, mais il n'en a ni la force ni l'énergie; il n'a point la profondeur de pensées, l'éloquence souvent entraînante, et surtout la précision de langage du philosophe de Genève. Il a plus de rapport avec Fénélon, par ce je ne sais quoi de tendre et d'affectueux que l'on remarque dans tous ses écrits, par l'élégance d'un stile toujours harmonieux et brillant. On ne peut s'empêcher d'aimer l'auteur des *Etudes de la Nature* de la même manière que l'on s'attache à l'auteur de Télémaque. Nous ne dirons pas que toutes les idées de Bernardin de Saint-Pierre sont chrétiennes, que tous ses tableaux peuvent convenir à l'éducation de la jeunesse, que ses ouvrages méritent en tout l'approbation générale; nous nous garderons de faire une pareille recommandation, même pour *Paul et Virginie*, dont les amours ne peuvent qu'enflammer les jeunes imaginations, et contribuer à exciter des passions qui, de de notre temps, ne se dévoloppent déjà que trop tôt. A travers plusieurs maximes singulières, on distingue toutefois les idées de Dieu, de la providence; il peint avec bonheur les merveilles de la création; il a des idées neuves, des rapprochemens pleins d'intérêts, des vues aussi justes que brillantes. Les physiciens pourront lui reprocher bien des fautes; mais nous voyons surtout en lui l'un des meilleurs écrivains du 18[e] siècle.

SAINT-POL. *Voyez* CHATILLON, FRANÇOIS, LUXEMBOURG *et* LOUIS XI.

SAINT-PREUIL (François de Jussac d'Embleville, seigneur de), gouverneur d'Arras et maréchal de camp, était un seigneur plein de bravoure. Ce fut lui qui fit prisonnier de guerre le duc de Montmorency, à la journée de Castelnaudari. Cette action lui valut la protection du cardinal de Richelieu et les récompenses de la cour. Il signala son courage à Corbie, qu'il défendit en 1636 contre les Espagnols; et il facilita en 1640 la prise d'Arras, dont il fut fait gouverneur. L'année suivante, il rencontra la garnison espagnole qui sortait de Bapaume

par capitulation, et allait à Douai. Il l'attaqua sans la connaître, à ce qu'il prétendit, et la pilla; cette démarche odieuse le fit arrêter. Dès qu'on fut maître de sa personne, on l'accusa de concussion, et on lui reprocha un grand nombre de violences : entre autres, d'avoir enlevé une jeune meunière à son époux, qui se déclara son accusateur. Saint-Preuil fut conduit à la citadelle d'Amiens, où des commissaires nommés par la cour lui firent son procès, et le condamnèrent à être décapité. Cette sentence fut exécutée à Amiens le 9 novembre 1641; il était dans sa 40e année.

* SAINT-PRIEST (François-Emmanuel GUIGNARD, comte de), ministre de Louis XVI, né à Grenoble en 1735, était très jeune, lorsqu'il entra dans la maison militaire du roi. Il commença ses campagnes en 1760, servit en Allemagne sous les maréchaux de Broglie et de Soubise, et en Espagne sous le prince de Beauveau. Devenu ensuite ministre plénipotentiaire à Lisbonne, il passa en 1768 à l'ambassade de Constantinople où il resta 15 ans, et où il se distingua par l'habileté de ses négociations. La cour de Versailles qui plaisantait sur tout l'appelait le *ministre pour la Russie*, et tout prouve qu'il était le ministre pour la France dont il n'abandonna jamais les intérêts. Pendant son séjour en Turquie, il conçut, rédigea et envoya en France le projet d'une expédition en Egypte, qui a été, dit-on, fort utile au directoire et à Buonaparte. Remplacé par le comte de Choiseul-Gouffier, il fut pendant quelque temps chargé de l'ambassade de Hollande. Il revint ensuite siéger dans les conseils du roi. C'est après la prise de la Bastille que Louis XVI lui confia le ministère de l'intérieur. Ce choix fut approuvé d'abord, et Saint-Priest fut appelé par la multitude le *ministre patriote*. Mais les mesures qu'il conseilla dans le but de déjouer les efforts des factieux firent changer à son égard ce que l'on appelait alors l'opinion publique, c'est-à-dire l'opinion des meneurs. La Fayette lui ayant écrit pour lui annoncer les projets hostiles de la populace de Paris, il fit venir à Versailles le régiment de Flandre, et engagea le roi à repousser la force par la force, et, à tout évènement, d'envoyer la famille royale à Rambouillet. Son avis ne fut point suivi, et il fut dès lors même sans influence au conseil : il n'en était pas moins accusé d'être un des chefs du parti de la cour, et ces accusations étaient reproduites dans toutes les bouches, même à la tribune de l'assemblée. Il brava l'orage jusqu'en 1790, époque où il donna sa démission et se retira à l'étranger. Dès lors on le vit, toujours fidèle à la cause de ses maîtres, tour à tour en Prusse, en Suède, en Russie, en Autriche, solliciter des secours pour les Bourbons, et travailler aux succès de leurs armes : il accompagna Louis XVIII à Vérone, à Blakenbourg, à Mittau : ce fut lui qui suivit la correspondance politique de ce monarque et rédigea le contrat de mariage de la fille de Louis XVI avec le duc d'Angoulême; il accepta une pension de la Russie, et ses trois fils ont été au service de cette puissance. Il ne rentra en France qu'avec les princes en 1814; l'année suivante, il fut créé pair de France. Il est mort octogénaire dans une terre aux environs de Lyon en 1821, laissant des *Mémoires* manuscrits que l'on dit très importans. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs par le comte de Sèze. *Voyez* le *Moniteur* du 14 juin 1821.

SAINT-SIMON (Louis de ROUVROY, duc de), naquit à Paris le 16 juin 1675. (Il descendait des comtes de Vermandois, et fut tenu aux fonts de baptême par Louis XIV et la reine son épouse. Ayant embrassé la carrière militaire, il servit en 1692 sous le maréchal de Luxembourg, et montra beaucoup de courage au siége de Namur et aux batailles de Fleurus et de Nerwinde. Il fut nommé l'année suivante capitaine de cavalerie, puis colonel et enfin mestre de-camp. Son père étant mort dans l'année 1693, il lui succéda dans les titres de duc et pair, et dans le gouvernement de Blayes. Le duc de Saint-Simon se livra ensuite à la diplomatie, pour laquelle il avait des talens distingués. Le régent faisait beau-

coup de cas de lui, le consultait dans les affaires les plus difficiles; mais n'ayant pas la fermeté de caractère du duc de Saint-Simon, il ne suivit pas toujours ses conseils. En 1721, ce prince le nomma ambassadeur auprès de la cour d'Espagne, où il alla faire la demande de la main de l'infante pour Louis XV, alors dans sa minorité. De retour à Paris, il demeura encore quelques années à la cour de Philippe d'Orléans; mais, dégoûté du spectacle scandaleux qu'elle offrait, il se retira dans ses terres, où il ne s'occupa que de l'étude et du bonheur de ses vassaux, et mourut dans un âge assez avancé, vers l'an 1755. Il composa dans la retraite ses *Mémoires*, connus dans toute l'Europe. Ils restèrent long-temps manuscrits, et on en publia un abrégé incomplet en 1788, 3 vol. in-8, qui fut suivi, l'année d'après, d'un supplément, en 4 vol., un peu moins tronqué. Enfin, le véritable original parut avec le titre d'*OEuvres complètes de Saint-Simon, duc et pair de France, chevalier des ordres du roi, publiées par l'abbé Soulavie l'aîné*, Strasbourg, 1791, 13 vol. in-8, et renfermant: 1° les *Mémoires d'état et militaires du règne de Louis XIV*; 2° *Mémoires secrets de la régence de Philippe d'Orléans*; 3° *Histoire des hommes illustres des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, jusqu'à la mort de l'auteur; 4° *Mémoires relatifs au droit public de la France*. Cet ouvrage est écrit d'un stile mâle, concis, mais souvent obscur et incorrect. On y remarque cette sévérité de mœurs et de morale, et enfin ce fond de jansénisme qui caractérisèrent l'auteur. Le duc de Saint-Simon voyait tout en noir; sa méfiance naturelle lui faisait regarder les hommes comme des méchans, astucieux, prompts à tout sacrifier pour satisfaire leur avidité ou leur ambition. La cour dans laquelle il avait vécu ne servit qu'à le raffermir dans cette opinion, et il ne le cache pas dans tout le cours de son ouvrage. Il n'y met aucune modération, n'épargne aucun des personnages dont il trace le portrait, et va jusqu'à accuser d'artifice le vertueux Fénélon. Extrêmement jaloux de la pairie et de la noblesse de sa race, il conserva cette jalousie même dans sa retraite. D'un esprit ombrageux, il voit des empoisonnemens dans des morts naturelles, des motifs d'ambition et de cupidité dans des intentions honnêtes, et de la dissimulation et de la fausseté dans ce qui n'était que réserve et prudence. Marmontel lui-même, quoiqu'il n'ait guère fait que copier Saint-Simon en le mettant en meilleur français, avoue que la haine dans ses *Mémoires* distille le plus noir venin. Il le peint « avec cette partialité » qui exagère tout à ses yeux, et lui fait » tout louer ou blâmer sans mesure, » avec cette vanité si faible, avec ce caractère souvent si passionné, avec cette » bile envenimée qu'il répand à grands » flots sur tous les objets de sa haine ou » de ses fiers ressentimens, avec cet intérêt personnel qui le domine, etc. » L'éditeur des Mémoires n'en fait pas un grand éloge; il convient « qu'il ne faut » pas adopter toutes les réflexions de » Saint-Simon; que ce duc était né avec » un caractère jaloux, soupçonneux, » plein d'ambition, porté à la critique » et même à la satire la plus amère; que » ses écrits portent l'empreinte de la passion, et que si sa plume distille le fiel, » ce qu'elle a de trop hardi, de trop douteux, de faux même, oblige de ne » croire le reste qu'avec beaucoup de précaution. » Un biographe impartial s'exprime en ces termes sur ces Mémoires: » Ce que Saint-Simon a dit de l'élève de » Fénélon (le duc de Bourgogne), la manière touchante dont il a raconté sa » mort et celle de la Dauphine, n'est pas » moins remarquable par le sentiment, » l'énergie des traits et surtout par une » admiration, un enthousiasme pour la » vertu, que l'on ne trouverait pas dans » les moralistes les plus sévères. Les portraits qu'il a tracés de Catinat, de Vauban, de Saint-Aignan et de tous les » hommes vertueux de ce temps-là ne » sont pas moins exacts et moins ressemblans, et ils témoignent du même zèle, » du même respect pour la morale et la » vérité. Mais quand il s'agit de faire

» connaître les ridicules de Villeroi, les » concussions de Villars; quand il est » question de peindre les vices honteux » de Vendôme et de Dubois, les scanda- » leuses débauches du duc d'Orléans et » de la duchesse de Berri, ces mémoires » deviennent sans doute plus sombres, » mais ils ne cessent d'être vrais. » Une nouvelle édition plus méthodique, mieux ordonnée, mais incomplète, a été publiée par M. F. Laurent, Paris, 1818, 6 vol. in-8. (*Les mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon sur le siècle de Louis XIV et la régence* ont été publiés pour la première fois, par le marquis de Saint-Simon en 1829 : alors 4 vol. parurent in-8; on en promettait 16 : il en a paru 21 dont le dernier est la table, Paris, 1830, in-8.)

* SAINT-SIMON (Claude-François Vermandois de Rouvroy Sandrecourt de), parent du précédent, évêque d'Agde, naquit à Paris en 1727. Il fut d'abord grand-vicaire de l'évêque de Metz; puis il voyagea en Italie pour perfectionner les connaissances qu'il avait acquises dans ses études. A son retour il fut nommé évêque d'Agde. C'est dans cette ville qu'il rassembla la collection la plus complète de livres ecclésiastiques, les meilleures éditions des auteurs grecs et latins, et une suite nombreuse d'ouvrages d'antiquités, principalement sur les peuples du Nord. Il avait une vaste érudition qui le fit admettre en 1785 à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Au commencement de la révolution il vint chercher à Paris un asile contre les persécutions dont il était l'objet; mais il ne put échapper aux proscriptions; arrêté et détenu pendant plusieurs mois, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort le 23 juillet 1794. Sa bibliothèque fut rendue à sa famille qui l'a vendue au médecin Barthez, et celui-ci l'a léguée à l'école de médecine de Montpellier. On trouve dans le *Magasin encyclopédique*, année 1808, tome 5, page 377-84, une *Notice* sur ce prélat.

* SAINT-SIMON (Maximilien-Henri, marquis de), écrivain estimable mais peu connu, naquit en 1730, suivit l'état des armes, et devint aide-de-camp du prince de Conti dans les guerres d'Italie. Il cultiva en même temps les lettres avec assez de succès, et publia les ouvrages suivans : 1° *Des jacinthes, de leur anatomie, reproduction et culture*, Amsterdam, 1768, in-4 : l'auteur en avait réuni deux mille variétés; 2° *Histoire de la guerre des Alpes*, ou *Campagnes de* 1744, 1769, 1770, in-fol.; 3° *Histoire de la guerre des Bataves et des Romains, d'après César*, etc., 1770, grand in-fol. avec fig.; 4° *Essai de traduction littérale et énergique de l'Essai sur l'homme*, d'Alexandre Pope, Harem, 1771, in-8. Il y a dans cette traduction des morceaux fort bien rendus. 5° *Tremora*, poème épique, traduit d'après l'édition anglaise de Macpherson, Amsterdam, 1774, in-8; 6° *Pharsale de Lucain, pars libri II*, Amsterdam, 1793, in-8. Cet auteur écrivait d'un stile facile et parfois élégant; il a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits. Il s'était retiré en 1758 dans une terre près d'Utrecht : il y mourut en 1799.

* SAINT-SIMON (Claude-Henri, comte de), fondateur de l'école politico-philosophique connue sous le nom d'*industrielle* ou de *St.-Simonienne*, naquit à Paris en 1760 de la même famille que les précédens; il était le plus proche parent du duc de Saint-Simon. D'Alembert fut son précepteur. Entré au service en 1777, il fit deux ans après la guerre d'Amérique, se battit sous M. de Bouilli, puis sous Washington et fut fait prisonnier en 1782 avec M. de Grasse. Après avoir reçu des Américains la décoration républicaine de Cincinnatus, il revint en France où il fut nommé colonel du régiment d'Aquitaine. En 1789 il quitta la carrière militaire et se jeta dans des spéculations considérables, qu'il continua jusqu'en 1807. Pendant la révolution il ne prit aucune part aux évènemens politiques, et se contenta de réparer par ses entreprises financières les brèches qui avaient été faites à sa fortune; cependant, par suite d'une ressemblance de nom, un mandat d'amener fut lancé contre lui : pour ne pas compromettre son hôte, il se consti-

tua lui-même prisonnier, et il ne recouvra la liberté qu'après onze mois de détention, à l'époque du 9 thermidor. C'est en 1807 qu'après avoir liquidé ses opérations commerciales, il forma la résolution de prêcher une nouvelle doctrine sociale : il exposa dans son *Introduction aux travaux scientifiques du* 19e *siècle*, 2 vol. in-4, les idées fondamentales de son système. L'homme selon lui est destiné sur la terre à produire par le travail : ce qui circonscrit nécessairement le but de la société humaine dans les limites matérielles de l'*utile :* ce qui place les *industriels* dans la classe supérieure de la société : en d'autres termes son système n'est qu'un quakérisme sans spiritualité et sans pratiques extérieures. Après avoir réalisé les débris de sa fortune, Saint-Simon forma le projet de refaire comme il le disait son éducation et passa dix ans à se mettre au courant des diverses branches de la science, nouant dans ses voyages en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Italie de nombreuses relations avec les savans de ces pays. En 1810 il fit paraître le prospectus d'une *nouvelle Encyclopédie*, ouvrage curieux et bizarre qui a fait croire à quelques critiques que l'auteur n'était pas exempt de folie : il prétend qu'il descend de Charlemagne qu'il dit avoir vu en songe. On peut consulter sur cet écrit l'*Ami de la religion*, tome 63, page 274. Sa doctrine fut peu goûtée, et Saint-Simon en ressentit un dépit difficile à exprimer. C'est sans doute à une cause semblable qu'il faut attribuer le parti désespéré qu'il prit : il se tira un coup de pistolet, mais il ne réussit point à s'ôter la vie, il s'enleva seulement un œil. En 1817 il publia un recueil intitulé l'*Industrie*. *Voyez* l'*Ami de la religion*, n° 336, tome 13. Saint-Simon y déclarait la guerre à la monarchie comme à la religion : aussi fut-il désavoué par ceux qui avaient mis leurs noms sur la liste des souscripteurs. Plusieurs fois il fut poursuivi pour ses publications qui étaient d'une hardiesse que l'on peut difficilement concevoir. Saint-Simon est mort à Paris le 19 mai 1825 ; son corps ne fut point présenté à l'église, et le *Globe* du 4 juin 1825 a remarqué avec raison que cette conduite était conséquente ; car on ne voit pas pourquoi on irait demander des cérémonies à une religion à laquelle on ne croit pas. Nous recommandons à ceux qui voudront connaître la doctrine Saint-Simonienne qui, malgré la date récente de son établissement, a subi déjà bien des révolutions, les nos déjà cités de l'*Ami de la religion* et ceux du même recueil, tome 65, page 539 ; tome 66, page 209 ; tome 68, page 257, etc. C'est l'amélioration des basses classes de la société qui, selon eux, est l'objet de leur sollicitude ; la hiérarchie sociale, suivant ce qu'ils prêchent, serait basée sur le mérite, ou, comme ils le disent, sur la capacité ; mais il n'y a plus d'idée ni de sentimens de famille, il n'y a plus de propriété et par conséquent aucun motif de travail ; et les juges de la position sociale que l'on doit occuper, ce sont ceux qu'ils appellent les *prêtres :* ce qui réunit les inconvéniens du gouvernement sacerdotal à ceux du gouvernement féodal ; car ceux qui sont attachés à la glèbe ne sont pas même les usufruitiers des terrains qu'ils cultivent. Si nous examinions sous le rapport religieux cette doctrine que l'on a bien à tort appelée la religion Saint-Simonienne, nous la montrerions non seulement ennemie du christianisme qui, selon les disciples de St.-Simon, ne peut plus suffire aux besoins du siècle, mais elle est en opposition même avec le théisme : car elle ne voit dans Dieu que la nature et par conséquent n'est qu'un spinosisme déguisé. Ceux qui voudront savoir comment les St.-Simoniens exposent leur système peuvent lire le *Globe*, journal qui, après avoir été le dépositaire des *Doctrinaires politiques*, est devenu celui de l'*Ecole industrielle de St.-Simon*. On trouvera aussi quelques détails dans la *Revue encyclopédique*, t. 30, avril 1826, p. 281, et dans le t. 6 de l'*Annuaire nécrologique de Mahul*. St.-Simon a publié : 1° *Lettres de Saint-Simon*, 1808, en plusieurs livraisons ; 2° *Introduction aux travaux scientifiques du* 19e *siècle*, 1808, 2 vol. in-4 ; 3° (avec

M. Augustin Thiéry, son élève et son fils adoptif) *De la réorganisation de la société européenne* 1814, 2e édition, in-8; 4° (aussi avec M. Augustin Thiéry), l'*Industrie*, ou *Discours politiques*, *moraux et philosophiques*, *dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendans*, 1817 et 1818, 4 vol. in-8. 5° *Le Défenseur des propriétaires de domaine nationaux*, 1815, in-8 (il n'en a paru que des prospectus); 6° *Profession de foi des auteurs du Défenseur des propriétaires de domaines nationaux*, *au sujet de l'invasion du territoire français par N. Buonaparte*, 1815, in-8; 7° (avec M. Augustin Thierry), *Opinion sur les mesures à prendre contre la coalition de* 1815, Paris, 1818, in-8; 8° *Du système industriel*, 1821-22, 3 parties in-8; 9° *Catéchisme des industriels*, ibid. 1824, 3 cahiers formant 1 vol. in-8; le 3e cahier est de M. Auguste Comte; 10° le *Nouveau christianisme*, *dialogue entre un conservateur et un novateur*, 1825, in-8. Dans tous ces écrits, on voit briller quelques idées bien conçues, mais des paradoxes, des opinions exagérées, sans ordre et sans suite. Il paraît que M. de Saint-Simon écrivait de *première inspiration*; mais, en ce cas, elle n'était pas heureuse.

* SAINT-VINCENT (le vicomte John Jervis de), amiral anglais, né le 7 juin 1734 à Medford, entra dans la marine dès l'âge de 10 ans, fit ses premières armes sous lord Hawke. En 1748 il quitta le service pour venir passer quelque temps à Paris, mais il était de retour dans sa patrie en 1756, lorsque les hostilités recommencèrent. Il rentra dans la marine, fut nommé capitaine de vaisseau en 1760, et employé en cette qualité dans les Indes-Occidentales. Il commandait le *Foudroyant* au combat d'Ouessant (27 juillet 1778), qui ne fut pas favorable aux Anglais, et il prit hautement la défense de l'amiral Keppel, traduit par suite de cette affaire devant un conseil de guerre. En avril 1782, il s'empara du *Pégase*, qui escortait une flotte française, et cette action lui valut le collier de l'ordre du Bain. En 1787, il obtint le grade contre-amiral; peu après il fut nommé membre du parlement, et il se rangea du côté de l'opposition; mais la guerre ayant éclaté de nouveau, il reprit du service, et le 16 mars 1794, il s'empara de la Martinique et des autres colonies françaises, malgré la résistance la plus opininiâtre du général Rochambeau. Les fatigues de cette campagne l'obligèrent de retourner en Angleterre pour rétablir sa santé. Il se remit bientôt en mer, et remplaça l'amiral Popham dans le commandement de la flotte de la Méditerranée composée de 15 vaisseaux de ligne et de quelques frégates. Après quelques croisières, il remporta, le 14 février 1797, une victoire signalée sur l'amiral Cordova qui avait 27 vaisseaux de ligne, et il lui en enleva quatre. La ville de Londres lui fit, en cette occasion, présent d'une épée de la valeur de 200 guinés, et le roi lui donna le titre de baron Jervis de Medford, lieu de sa naissance, et de comte de Saint-Vincent, du cap de ce nom qui avait été le théâtre de son triomphe, avec une médaille d'or et une pension annuelle de 3,000 livres sterling. Lord Saint-Vincent bombarda ensuite le port de Cadix dans l'espoir de détruire la flotte; mais ce bombardement n'eut aucun succès par la belle défense de l'amiral Massaredo. Ce fut lui qui détacha, en 1798, Nelson, avec une grande partie de ses forces, pour aller détruire à Aboukir la flotte française qui venait de conduire en Egypte le général Buonoparte. Il continua de commander en 1799 et 1800 dans la Méditerranée ou dans l'Océan; cependant il remit le commandement à diverses reprises à d'autres amiraux, sous le prétexte du mauvais état de sa santé. En 1801 il fut nommé premier lord de l'amirauté: une insurrection ayant éclaté sur la flotte mouillée à la hauteur de Cadix, il la comprima par sa fermeté, en faisant saisir, juger et exécuter les séditieux dans le plus bref délai. Lorsque Pitt reprit la direction du ministère en 1805, il résigna le poste d'amiral; mais l'année suivante il remplaça lord Cornwallis dans le commandement de la flotte du canal. Peu

après il fut accusé de négligence dans ses fonctions de premier lord; mais l'accusation fut rejetée, et il en sortit comblé de témoignages d'approbation. En 1810, il blâma ouvertement l'expédition dirigée contre le Danemark par l'amiral sir Jonh Moore, et il conclut en annonçant que l'Angleterre était dans une situation qui rendait la paix avec la France inévitable. Il mourut le 15 mai 1823, entouré de la considération que lui avaient méritée les brillans services qu'il avait rendus à son pays.

*SAINT-YVES (Charles), habile oculiste, né en 1667 à La Viette près de Rocroy, entra dans la maison de Saint-Lazare à Paris en 1686, et s'y appliqua à la médecine des yeux. Ses succès en ce genre l'obligèrent de quitter cette maison; il se retira chez son frère, et eut bientôt une foule de malades. Son *Traité des maladies des yeux*, 1722, in-4, Amsterdam, 1736, in-8, était très estimé. Saint-Yves mourut en 1736. Le traité de Saint-Yves fut attaqué par Mauchard, qui fit paraître dans le Mercure une *Lettre* critique de cet ouvrage, et une *Apologie* de sa critique.

SAINTE-ALDEGONDE. *V.* MARNIX.

*SAINTE-AMARANTE (J.-F.-L. DEMIER de) fut une des nombreuses victimes de la révolution. Cette dame était née à Saintes, et domiciliée à Crécy. Son attachement pour la cause royale l'avait rendue *suspecte;* et lors du régime de la terreur, elle fut arrêtée et traînée en prison avec ses deux enfans. Transportée à Paris, et enfermée à la Force, un scélérat nommé Arnaud se présenta à elle, et madame de Sainte-Amarante feignit de ne pas le connaître. Il se vengea de ce dédain d'une manière bien cruelle, et la fit comprendre, avec ses deux enfans, dans la liste des prétendus assassins de Collot-d'Herbois. Traduite devant le tribunal révolutionnaire, elle fut condamnée à mort. Tous les détenus pleurèrent cette famille intéressante, et les deux enfans surtout arrachèrent les larmes des cœurs les moins sensibles, lorsque, ayant appris qu'ils partageraient le sort de leur mère, ils s'écrièrent avec des transports de joie, et la serrant dans leurs bras: « Ah, maman! nous allons mourir avec » toi! » Un de ces enfans était une demoiselle; et le farouche Fouquier-Tainville, qui voulut être témoin de leur départ, indigné de la fermeté de deux femmes: « Voyez, dit-il, comme » elles sont effrontées! Il faut que je les » voie monter sur l'échafaud, pour m'assu- » rer si elles conserveront ce caractère, » dussé-je me passer de dîner. » La mère et les enfans furent exécutés, le 17 juillet 1794, dix jours avant la chute de Robespierre, et jusqu'aux derniers momens ils montrèrent le plus grand courage.

SAINTE-BEUVE (Jacques de), né à Paris, en 1613, fut en 1638 reçu docteur en théologie. Cinq ans après, il fut choisi pour remplir une des chaires de théologie de Sorbonne: place qu'il perdit, pour n'avoir pas voulu souscrire à la censure contre Arnauld, et parce que sa doctrine avait beaucoup d'affinité avec celle du parti. En 1656, on lui défendit de prêcher; mais ayant ensuite montré plus de soumission pour les décisions de l'Eglise, et ayant souscrit au formulaire d'Alexandre VII, il fut choisi pour théologien du clergé, et obtint 1000 livres de pension annuelle. Il fut depuis continuellement appliqué à la lecture, ou occupé à répondre aux consultations qui lui étaient faites sur les cas de conscience, de morale ou de discipline. Son frère Jérôme, appelé le *Prieur de Sainte-Beuve*, recueillit après sa mort (arrivée en 1677, à 64 ans) ses *Décisions*, en 3 vol. in-4 et in-8. Cette collection décèle beaucoup de savoir, de jugement et de droiture. On a encore de lui deux *Traités* en latin, l'un de *la confirmation*, et l'autre de *l'extrême-onction*, imprimés en 1686, in-4, par les soins de son frère. *Voyez* la fin de l'article RICHER.

*SAINTE-CROIX (Guillaume-Emmanuel-Joseph GUILHEM DE CLERMONT LODÈVE, baron de), savant critique, né à Mormoiron, dans le comtat Venaissin,

le 5 janvier 1746, d'une famille noble et très ancienne. Après avoir fait ses études dans le collége des jésuites de Grenoble, il obtint, en considération des services qu'avait rendus un de ses oncles, le chevalier de Sainte-Croix, en défendant Belle-Ile, un brevet de capitaine. Il partit, en cette qualité, en 1761, pour Saint-Domingue, d'où il revint dans sa patrie, et entra dans le corps des grenadiers de France, où il servit près de sept ans. Son amour pour l'étude lui fit quitter le métier des armes où tout lui promettait un avancement certain. Il obtint successivement plusieurs prix au concours de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, et en 1777 cette société l'admit au nombre de ses associés libres étrangers. Les troubles survenus dans le comtat Venaissin pendant la révolution le déterminèrent à venir se fixer à Paris. Il fut reçu en 1802 membre de l'Institut, et il mourut le 12 mars 1809. C'est dans les classiques grecs et latins, et dans la lecture de l'histoire, qu'il puisa cette vaste érudition qu'on remarque dans ses ouvrages. En remontant jusqu'à la plus haute antiquité, il en examina toutes les branches, et les éclaircit par une critique aussi profonde qu'impartiale. Ses écrits sont répandus dans presque toute l'Europe, où les gens instruits rendent justice aux talens peu communs de l'auteur. Les principaux sont: 1° *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand*, Paris, 1775, 1 vol. in-4. Cet ouvrage avait été couronné, en 1772, par l'académie des Inscriptions et belles-lettres. L'auteur ne s'y attache pas seulement à examiner les divers historiens d'Alexandre, mais il devient lui-même l'historien de cette fameuse époque, sur laquelle il répand un jour lumineux. Son jugement est fin et profond, et il se montre très versé dans la géographie et la chronologie. L'auteur en a donné une édition nouvelle en 1804, et cet ouvrage revu et refondu est le principal monument de son érudition. 2° L'Ezour-Vedam, ou *Ancien commentaire du* Vedam, contenant l'exposition des *opinions religieuses et philosophiques des Indiens*, Yverdun, 1778, 2 vol. in-12. Sainte-Croix, en publiant ce livre, et en mettant à la tête des observations préliminaires, s'était proposé de montrer combien était douteuse l'antiquité si vantée des dogmes religieux et des livres sacrés des Indiens. 3° *De l'état et du sort des colonies des anciens peuples*, Philadelphie, 1779, 1 vol. in-8; 4° *Observations sur le traité de paix conclu en* 1773 *entre la France et l'Angleterre*, Amsterdam, 1780, 1 vol. in-12; 5° *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples* ou *Recherches historiques sur les mystères du paganisme*, Paris, 1784, 1 vol. in-8. Ce traité fut composé pour un concours proposé par l'académie des belles-lettres, et fut traduit en allemand en 1790, avec la suppression des additions que d'Ansse de Villoison, éditeur de cet ouvrage, s'était permis d'insérer sans la participation du baron de Sainte-Croix, 2e édit. corrigée et augmentée, 1817, 2 vol. in-8. 6° *Des anciens gouvernemens fédératifs, et de la législation de la Crète*, Paris, 1798, 2 vol. in-8. Ce sont deux *Mémoires* réunis que Sainte-Croix lut à l'académie des belles-lettres. Le premier sert à prouver que la Grèce n'eut pas de constitution fédérative avant la ligue des Achéens; et le second traite de l'origine des Crétois, de leur législation, et du rapport de leurs institutions avec celles de Sparte. 7° Des *Dissertations* insérées dans le recueil de l'académie des belles-lettres, dans le magasin encyclopédique; 8° enfin le baron de Sainte-Croix publia un *Eloge historique de l'abbé Poulle*, celui *du cardinal de Bernis* dans les *Annales catholiques*, auxquelles il a fourni plusieurs morceaux intéressans; et une *édition* du Traité de l'*Evidence de la religion chrétienne*, de Jennyngs. Il a aussi publié une édition des *OEuvres diverses de J. J. Barthelemi*, Paris, 1798, 2 vol. in-8. On peut consulter la *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, par M. Silvestre de Sacy, et celle que M. Boissonnade lui a consacrée dans le *Journal de l'empire*, 6 avril 1809. Cet académicien était sincèrement religieux; il ne manque pas l'occasion de rendre

hommage au christianisme dans plusieurs de ses productions.

* SAINTE-MARIE (François ANNET de MIOMANDRE de), royaliste et officier fidèle, naquit dans la Marche, et entra dans la compagnie de Luxembourg des gardes du corps de Louis XVI. Dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789, il se signala par son dévouement. Alors une foule de forcenés qui étaient parvenus à pénétrer dans le château de Versailles, cherchaient la reine dans tous les appartemens, et poussaient des cris de mort. Déjà un garde qui était à la porte de cette princesse, était tombé sous les coups des factieux. Sainte-Marie prend sa place et barre avec son mousqueton la porte de la chambre où ils voulaient entrer; en même temps, il entr'ouvre un des battans et s'écrie : *Sauvez la Reine*. Ils se jetèrent aussitôt sur lui et le terrassèrent. « L'un d'eux, » dit M. Hue, écartant la foule, et mesu- » rant froidement la distance, déchargea » sur ce garde du corps un coup de » crosse si violent, que le chien du fu- » sil resta enfoncé dans sa tête. Il de- » meura sans connaissance. Les bandits » le crurent mort, et l'abandonnèrent » après l'avoir volé. » Sainte-Marie avait sauvé la reine : aucune de ses blessures n'était mortelle; lorsqu'il fut guéri, il fut reçu de la manière la plus distinguée par le roi, qui détacha de son habit la croix de Saint-Louis pour l'en décorer. En 1791, Sainte-Marie émigra : il fit la campagne de 1792 dans les gardes du roi, et, après le licenciement de ce corps, il passa comme officier dans le régiment de Castries, à la solde de l'Angleterre, et en garnison à Jersey: il mourut des suites de ses blessures en 1796. — Son frère, M. de Miomandre de Saint-Pardoux, émigra pendant la révolution, rentra en France comme agent des princes de la maison de Bourbon, et devint en 1811 conseiller à la cour royale d'Angers : il occupait encore cette place en 1828.

SAINTE-MARIE. *Voyez* HONORÉ de SAINTE-MARIE.

SAINTE-MARTHE, nom d'une famille illustre par le grand nombre de ses membres, qui ont marqué dans la théologie, les sciences, les lettres et tous les emplois publics. Dreux du Radier, dans sa *Bibliothèque du Poitou*, en mentionne 45. Voici les principaux : Sainte-Marthe (Gaucher de), trésorier de France dans la généralité de Poitiers, plus connu sous le nom de *Scévole de Sainte-Marthe*, naquit en 1536 d'une famille féconde en hommes de mérite. Il exerça des emplois considérables, sous les règnes de Henri III et de Henri IV, qui l'honorèrent de leur estime, et fut intendant de l'armée de Bretagne, sous le duc de Montpensier. Il parut aux états de Blois, en 1588, où Henri III l'avait appelé. Ce prince l'envoya en Poitou, pour y désarmer la ligue et le calvinisme par son éloquence, et il eut le bonheur d'y réussir. Aussi fidèle à Henri IV qu'à Henri III, il fit rentrer la ville de Poitiers sous l'obéissance de ce monarque, dont il défendit les intérêts dans l'assemblée des notables tenue à Rouen. Il mourut à Loudun, sa patrie, en 1623. Le fameux Grandier prononça son oraison funèbre; le Parnasse français et latin se joignit à lui pour jeter des fleurs sur son tombeau. On a de Scévole de Sainte-Marthe : 1° des éloges intitulés : *Gallorum doctrina illustrium, qui sua patrumque memoria floruere, elogia;* Isenaci, 1622, in-8. Colletet les traduisit assez platement en français, 1644. in-4. 2° Un grand nombre de *Poésies latines;* 3 livres de la *Pædotrophie*, ou de la manière de nourrir et d'élever les enfans à la mamelle; 2 livres de poésies lyriques; 2 de sylves, 1 d'élégies; 2 d'épigrammes; des poésies sacrées; 3° plusieurs *Pièces de vers français*, qui sont fort au dessous des latines. Celles-ci eurent tous les suffrages; sans avoir l'imagination de Virgile, l'auteur avait quelque chose de la pureté et de l'élégance de son stile. Ses *OEuvres* furent recueillies en 1632 et 1633, in-4.

SAINTE-MARTHE (Abel de), fils aîné du précédent, chevalier, seigneur d'Estrepied, conseiller d'état, et garde de la bibliothèque de Fontainebleau, mort en 1652, à quatre-vingt-deux ans, avait un génie facile et heureux pour la

poésie latine; il est cependant inférieur à son père. Ses poésies sont le *Laurier*, la *Loi salique*, des élégies, des odes, des épigrammes, des poésies sacrées, des hymnes; elles ont été imprimées in-4, avec celles de son père. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages, moins connus que ses vers. Il a laissé un fils nommé *Abel* comme lui, qui donna, en 1698, une traduction française de la *Pædotrophie*, et mourut en 1706.

SAINTE-MARTHE (Gaucher de, plus connu, ainsi que son père, sous le nom de *Scévole*; et Louis de), frères jumeaux, fils de Gaucher de Sainte-Marthe, naquirent à Loudun le 20 décembre 1571. Ils se ressemblaient parfaitement de corps et d'esprit; leur union fut un modèle pour les parens et pour les amis. Ils furent l'un et l'autre historiographes de France, et travaillèrent de concert à des ouvrages qui ont rendu leurs noms célèbres. Gaucher, chevalier, seigneur de Méré-sur-Indre, mourut à Paris en 1650, à 79 ans; et Louis, conseiller du roi, seigneur de Grelay, mourut en 1656, à 85 ans. On a de ces deux savans: 1° l'*Histoire généalogique de la maison de France*, 1647, en 2 vol. in-folio; 2° une continuation de la *Gallia christiana*, qui avait été entreprise par Claude Robert, Paris, 1666, 4 vol. in-fol.; 3° l'*Histoire généalogique de la maison de Beauveau*, in-fol., etc.

SAINTE-MARTHE (Claude de), fils de François de Sainte-Marthe, avocat au parlement de Paris, et petit-fils de Scévole de Sainte-Marthe, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Paris en 1620. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut cependant long-temps directeur des religieuses de Port-Royal. Exilé deux fois par ordre du roi, il se retira à Courbeville en 1679, et y mourut en 1690. On a de lui: 1° une *Lettre* à l'archevêque de Paris, Péréfixe, où il exprime son attachement au parti de Jansénius; 2° *Traités de piété*, en 2 vol. in-12; 3° un *Recueil de lettres*, en 2 vol. in-12, où l'on trouve peints au naturel son esprit et son caractère; 4° un *Mémoire* sur l'utilité des petites écoles, etc.; 5° deux *Défenses des religieuses de Port-Royal*.

SAINTE-MARTHE (Denys de), fils de François de Sainte-Marthe, seigneur de Chandoiseau, et général des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, où il était entré en 1667, naquit à Paris en 1650, et mourut en 1725, à 75 ans. Il fit honneur à son corps par sa vertu et par ses ouvrages. Les principaux sont: 1° un *Traité de la confession auriculaire*; 2° *Réponse aux plaintes des protestans*, qui se disaient persécutés en France; 3° *Entretiens touchant l'entreprise du prince d'Orange*; 4° quatre *Lettres* à l'abbé de Rancé; 5° la *Vie de Cassiodore*, in-12, 1705; 6° l'*Histoire de saint Grégoire le Grand*, in-4: ces deux ouvrages sont savans et curieux; 7° une *Edition* des *OEuvres* de saint Grégoire, 4 vol. in-fol. Il avait entrepris, à la prière de l'assemblée du clergé de 1710, une nouvelle édition de la *Gallia christiana*, in-fol., et il en fit paraître 3 vol. Cet ouvrage fut continué après sa mort, et le 13e volume parut en 1785. Il manque quatre métropoles, Tours, Vienne, Besançon et Utrecht: beaucoup de matériaux avaient été rassemblés pour terminer cet important ouvrage, quand la révolution vint les disperser. *Voyez* D. Brice *et* Robert Claude.

SAINTE-MARTHE (Abel-Louis de), général des Pères de l'Oratoire, se démit de cet emploi en 1696, et mourut l'année d'après à 77 ans, à Saint-Paul-au-Bois, près de Soissons. Il a laissé divers ouvrages manuscrits de théologie et de littérature. Ce Père peut être regardé comme une des principales causes de la décadence de la congrégation de l'Oratoire, par son adhésion aux sentimens de Jansénius et d'Arnauld, et par la confiance qu'il avait dans le Père Quesnel. Il était fils de Scévole de Sainte-Marthe, mort en 1650. — Son frère aîné, Pierre Scévole de Sainte-Marthe, historiographe de France, mort en 1690, marcha sur les traces de ses ancêtres. Le roi récompensa son mérite par une charge de conseiller et de maître-d'hôtel. On a de lui: 1° un livre peu exact, intitulé: l'*E-*

tat de l'Europe, en 4 vol. in-12; 2° un *Traité historique des armes de France*, in-12, dans lequel on trouve des recherches; 3° l'*Histoire de la maison de la Trimouille*, 1688, in-12.

SAINTE-MAURE (Charles de), duc de MONTAUSIER, pair de France, chevalier des ordres du roi et gouverneur de Louis, Dauphin de France, d'une ancienne maison originaire de Touraine, se distingua de bonne heure par sa valeur et par sa prudence. Durant les guerres civiles de la Fronde, il maintint dans l'obéissance la Saintonge et l'Angoumois, dont il était gouverneur. Son austère probité le fit choisir pour présider à l'éducation du Dauphin. Il parla toujours à ce prince en philosophe chrétien et en homme vertueux, qui sacrifiait tout à la vérité et à la raison. Lorsqu'il eut cessé de faire les fonctions de gouverneur, il dit au Dauphin : « Monseigneur, si vous » êtes honnête homme, vous m'aimerez; » si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, » et je m'en consolerai. » Lorsque ce prince eut pris Philisbourg, le duc lui écrivit : « Monseigneur, je ne vous fais » pas de compliment sur la prise de Philisbourg; vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, et Vauban. Je ne vous en fais pas non plus sur » les preuves que vous avez données de » bravoure et d'intrépidité, ce sont des » vertus héréditaires dans votre maison. » Mais je me réjouis avec vous de ce que » vous êtes libéral, généreux, humain, » faisant valoir les services d'autrui, et » oubliant les vôtres. C'est sur quoi je » vous fais mon compliment. » Ce seigneur mourut en 1690, à 80 ans, regretté des honnêtes gens dont il était le modèle. On a donné sa *Vie*, Paris, 1731, in-12.

*SAINTE-PALAYE (Jean-Baptiste de la Curne de), savant littérateur, naquit à Auxerre en 1697. Il se livra de bonne heure à l'étude des antiquités, et notamment à celles qui avaient du rapport avec l'histoire de France. La Curne, son frère jumeau, l'aida dans ses recherches, et tous les deux vécurent ensemble depuis leur enfance jusqu'à la mort de ce dernier, arrivée quelques années avant celle de son frère. Sainte-Palaye avait aussi du talent pour les vers, et même à l'âge de 80 ans il en fit de très jolis pour une dame qui lui avait brodé une veste. On trouve ces *vers* dans le tome 1[er] de la *Correspondance de Laharpe*. Sainte-Palaye fut reçu en 1758 membre de l'académie française, en 1764 de celle des Inscriptions et belles-lettres, et mourut en 1781, âgé de 84 ans. On a de lui: 1° *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, 1781, 2 vol. in-12. C'est sur ces *Mémoires* que Millot a composé son *Histoire des Troubadours* (3 vol. in-12). Dans l'ouvrage de Sainte-Palaye, les mœurs et les usages des anciens chevaliers sont peints avec autant d'exactitude que de clarté, et il intéresse d'un bout à l'autre. D'après le récit de l'auteur, l'institution politique et militaire de la chevalerie fut formée en Europe dans les siècles de brigandage, de confusion et d'anarchie; et, ainsi que le dit Thomas, « c'est dans » ces temps orageux que des nobles oisifs et guerriers s'associèrent pour réprimer les brigands, et pour faire ce » que la force publique ne faisait pas ou » faisait mal... En Espagne, leur objet » fut de combattre les Maures, et en » Orient les Sarrasins, les tyrans des donjons et des châteaux en Allemagne; d'assurer la vie et les propriétés des voyageurs en France, et surtout de défendre l'honneur et les droits du sexe le » plus faible contre le sexe impérieux qui » souvent l'outrage et l'opprime, etc. » Ses *Mémoires* ont été réimprimés en 1726 en deux volumes in-8, avec une introduction et des notes historiques par M. Charles Nodier; ils ont été traduits en polonais et en allemand. Ste-Palaye avait visité les plus riches dépôts de la France et fait dans le même but deux voyages en Italie. C'est ainsi qu'il recueillit 4000 *notices de monumens français*, ainsi que des copies exactes des plus anciens monumens de notre langue. Sainte-Palaye a laissé en manuscrit une *Histoire des variations successives de la langue française*, et un *Dictionnaire des antiquités françaises*. Il avait aussi fait le projet

d'un *Glossaire français universel*, plus étendu que celui de du Cange, en 40 v. in-fol. Les *manuscrits* laissés par Sainte-Palaye forment plus de cent volumes in-folio dont 40 ont été acquis pour le roi. On trouve une *Notice* sur cet écrivain dans le *nécrologe*, mois de mars, 1782.

* SAINTE-SOPHIE (Marsile de), célèbre médecin, naquit à Padoue, vers l'an 1340, d'une famille distinguée. Il avait été élève de son père, Nicolas, qui avait professé avec distinction, dans l'université de Padoue, depuis 1311 jusqu'à sa mort arrivée en 1350. Marsile fut aussi pendant plusieurs années professeur de l'université de Paris, d'où Jean Galéas, premier duc de Milan, l'appela en Lombardie; et il enseigna successivement à Plaisance, et ensuite à Bologne, où il mourut en 1403. On a de lui un *Traité des fièvres*, Venise, 1454; Lyon, 1517. — Jean de Sainte-Sophie, son frère, enseigna à Padoue et à Bologne: il laissa une *Pratique de médecine*, et des *Commentaires* sur Avicenne. — Sainte-Sophie (Galéas de), fils de Jean, médecin; il occupa la chaire de logique à Bologne, et fut ensuite appelé à Vienne, en Autriche, pour y professer la médecine. Il l'enseigna quelques années après à Padoue, sa patrie, où il mourut vers l'an 1440.

SAINTRAILLES (Jean Poton de), grand-sénéchal du Limousin, né d'une famille noble de Gascogne, se signala par ses services sous Charles VI et Charles VII. Il fit prisonnier le fameux Talbot, l'an 1429, à la bataille de Patay; et le comte d'Arondel, à celle de Gerberoy, en 1435. Il travailla avec ardeur dans toutes les expéditions qui enlevèrent la Normandie et la Guyenne aux Anglais. Il eut le bâton de maréchal de France, en 1454. Il en fut destitué en 1461 par Louis XI, et mourut deux mois après au Château-Trompette, dont il avait le gouvernement. Son courage était, comme son caractère, franc, noble et décidé.

* SAJANELLI (Jean-Baptiste), religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, de la congrégation du bienheureux Pierre de Pise, était né à Crémone, le 5 octobre 1700. Après avoir fait ses humanités chez les jésuites, il embrassa, à Venise, en avril 1716, l'institut des hiéronymites. Cet ordre avait toujours été fécond en grands hommes; et le Père Sajanelli était destiné à en augmenter le nombre. Il n'avait que 22 ans lorsque ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la philosophie à Venise. Son bon esprit lui fit apercevoir que les cours qu'on lui avait donnés jusqu'alors étaient chargés de questions oiseuses et inutiles, et il fut le premier qui osa les écarter de ses leçons. Il passa, en 1726, à Padoue, pour y professer la théologie, emploi qu'il exerça pendant neuf ans, et où il acquit beaucoup de réputation. Il prêchait en même temps avec succès. Ses occupations ne nuisaient point à ses études particulières. Les supérieurs de l'ordre cherchèrent à tirer parti de ses veilles laborieuses, pour la gloire de leur institut. Jusque-là, on n'avait point songé à en écrire l'histoire; ils crurent que personne ne s'en acquitterait mieux que le Père Sajanelli. Il s'en chargea, et il réussit. En 1758, il fut élu général de sa congrégation. Il se servit de l'autorité que lui donnait cette place, pour faire exécuter divers travaux littéraires honorables à son ordre. Le Père Augustin Bajomez recueillit tout ce qui concernait le bienheureux Pierre de Pise, et composa l'*Histoire de sa vie*, publiée depuis en français, (1772); et le Père Jean-Baptiste Gobatti rassembla en un corps les bulles, brefs, diplômes et priviléges accordés à la congrégation, par les papes, et les publia à Padoue, en 1775. Le Père Sajanelli se retira à Ferrare, en 1772, et mourut le 28 avril, à l'âge de 77 ans. On a de lui: *Historica monumenta ordinis Sancti Hieronymi, B. Petri de Pisis documentis nunc primum editis illustrata*, Venise, 1758 et 1762, 3 vol. in-fol. Il a laissé inédit: 1° *Cronica di tutti i dogi e delle famiglie patrizie di Venezia, colla loro origine, e nomi celebri usciti dalle medesime*; 2° *Biblioteca del teatro italiano profano non musicale*; 3° *Biblioteca del teatro italiano sacro non musicale*. On trouve son éloge dans le *Giornale di Modena*, tome 14, p. 68.

* SALA (Ange), médecin et chimiste du 17[e] siècle, né à Vicence vers l'an 1570, et mort à Gustrow vers l'an 1650, fut un des premiers qui étudièrent la chimie et la médecine. Il quitta sa patrie pour cause de religion, et pratiqua son art successivement à Zurich, à La Haye et à Hambourg. Bien supérieur à la plupart des médecins de son temps, il attaqua avec les armes de l'ironie les adeptes de la science occulte aussi-bien que les Galénistes. La chimie se bornait alors à la transmutation des métaux, et à la recherche d'une panacée universelle. Néanmoins Sala fit des observations pleines d'intérêts, et il a enrichi cette science de plusieurs remarques importantes. Il adoptait de préférence dans le traitement des maladies l'usage des simples. Sa réputation s'étendit dans toute l'Europe, et les plus habiles médecins le consultèrent dans les cas les plus graves. Boerhaave fait de grands éloges de lui, et le cite comme fort instruit et très-exact dans le choix et la préparation des médicamens. Le duc de Meckelbourg appela Sala à Gustrow, et le nomma son médecin. Ses ouvrages ont été recueillis et publiés avec le titre d'*Opera medico-chimica quæ extant omnia*, Francfort, 1647, 1680, 1712, in-4; Roterdam, 1650, in-4.

* SALA (Jean-Dominique), médecin célèbre du 17[e] siècle, naquit à Padoue en 1583, et fut professeur de médecine dans sa ville natale, de l'an 1607 à l'an 1644, époque de sa mort. Les trois ouvrages que nous allons citer prouvent l'étendue de ses connaissances dans la médecine : on les consulte encore en Italie ; ils ont pour titre : 1° *Ars medica, in qua methodus et præcepta omnia medicinæ curatricis et conservatricis explicantur*, Padoue, 1614, 1641, 1659, in-4 ; Venise, 1620, in-4 ; 2° *De natura medicinæ libellus*, Padoue, 1628, in-4 ; 3° *De alimentis et eorum recta administratione liber*, ibid., 1628, in-4.

SALABERGE ou SALEBERGE (Sainte), abbesse de Saint-Jean de Laon, dans le 17[e] siècle, était née en Champagne. Mariée contre son inclination, et ayant perdu son mari au bout de deux mois, elle épousa Blandin, avec lequel elle vécut d'une manière très édifiante, consacra ses enfans à Dieu, et, du consentement de son mari, se retira dans un monastère qu'elle avait fondé dans les Vosges; mais ce lieu étant trop exposé aux courses des gens de guerre, elle transporta son monastère à Laon, en 640, et le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 655. Ce monastère fut donné, en 1112, aux religieux de Saint-Benoit. *Voyez* sa *Vie*, par un auteur contemporain, avec les notes du Père Clé, dans les *Acta sanctorum*, septembre, tome 6.

SALADIN ou SALAH-EDDYN (Malek-Nasser-Youssouf), sultan d'Egypte et de Syrie, Curde d'origine, naquit à Tekvit sur le Tigre, l'an 1137 de J. C. (532 de l'hégire) d'une famille de guerriers au service des princes de Mésopotamie et d'Alep. Ses premières années se passèrent dans une vie licencieuse, il ne se distingua que vers l'âge de 30 ans. Alors il était gouverneur de sa ville natale, et se mit avec son frère au service de Noradin, souverain de la Syrie et de la Mésopotamie. Ils se signalèrent tellement par leur valeur, qu'Adad, calife des Fatimes en Egypte, ayant demandé du secours à Noradin, ce prince crut ne pouvoir mettre à la tête de l'armée qu'il envoyait en Egypte, de plus habiles généraux que ces deux capitaines curdes. Saladin obtint, en arrivant, les charges de visir et de général des armées. Adad étant mort quelque temps après, il se fit déclarer souverain de l'Egypte, et fut le chef de la dynastie des Mamelucks qui régna dans ce pays. Il se fit ensuite déclarer tuteur du fils de Noradin, qui ne survécut pas long-temps à Adad. Il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse et la Mésopotamie, et marcha vers Jérusalem, qu'il voulait enlever aux chrétiens. (Jusqu'alors on avait vécu assez tranquille, quand Renaud de Châtillon, seigneur de Kavak, enleva une riche caravane musulmane, contre les traités stipulés. Saladin demanda satisfaction, il ne fut pas écouté ; et comme il n'attendait qu'un prétexte pour reprendre les armes, il se dirigea contre Jéru-

salem, et livra bataille aux chétiens, en 1187, auprès de Tibériade, avec une armée de plus de 50,000 hommes. Il eut la gloire de vaincre et de faire plusieurs illustres prisonniers, parmi lesquels était Gui de Luzignan, roi de Jérusalem.) Le grand-maître des Templiers, Renaud de Châtillon, et même le bois de la vraie croix, tombèrent au pouvoir des infidèles. Le monarque captif fut bien traité par le vainqueur, qui lui présenta une coupe de liqueur rafraîchie dans la neige; mais le roi, après avoir bu, ayant voulu donner sa coupe à Renaud de Châtillon, Saladin abattit à celui-ci la tête d'un coup de sabre. Saladin marcha quelques jours après vers Jérusalem, qui se rendit par capitulation, le 2 octobre de la même année; il permit à la femme de Luzignan de se retirer où elle voudrait. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuraient dans la ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem, plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds, en lui redemandant, les unes leurs maris, les autres leurs enfans ou leurs pères qui étaient dans les fers. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avait pas encore eu d'exemple parmi ces barbares. Mais sa férocité et son fanatisme le dominaient à leur tour. Il fit laver avec de l'eau de rose, par les mains mêmes des chrétiens, la mosquée qui avait été changée en église. Il y plaça une chaire à laquelle Noradin, soudan d'Alep, avait travaillé lui-même, et fit graver sur la porte ces paroles : *Le roi Saladin, serviteur de Dieu, mit cette inscription, après que Dieu eut pris Jérusalem par ses mains.* Pour ne pas faire un désert de sa conquête, il rendit aux chrétiens orientaux l'église du Saint-Sépulcre; mais il voulut en même temps que les pèlerins y vinssent sans armes, et qu'ils payassent certains droits. Le bruit de ses victoires avait répandu l'épouvante en Europe. Le pape Clément III engagea la France, l'Angleterre, l'Allemagne, à armer contre lui. Les chrétiens qui s'étaient retirés à Tyr, ayant reçu des secours, allèrent assiéger la ville de Saint-Jean-d'Acre, battirent les musulmans, et s'emparèrent de cette ville, de Césarée et de Jaffa, à la vue de Saladin, en 1191. Ils se disposaient à mettre le siége devant Jérusalem; mais la dissension s'étant mise entre eux, Richard Ier, roi d'Angleterre, fut contraint en 1192 de conclure avec le sultan une trève de trois ans et trois mois, par laquelle Saladin s'obligea de laisser jouir les chrétiens des côtes de la mer depuis Tyr jusqu'à Joppé. Le sultan ne survécut pas long-temps à ce traité, étant mort un an après, à Damas, âgé de 57 ans, après en avoir régné 24 en Egypte, et environ 19 en Syrie. Il laissa dix-sept fils, qui partagèrent entre eux ses états. Détrompé, mais trop tard, des grandeurs humaines, il voulut qu'on portât dans sa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevait devant sa porte, le drap qui devait l'ensevelir. Celui qui tenait cet étendard de la mort criait à haute voix : *Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.* M. Marin a donné, en 1758, en 2 vol. in-12, une *Histoire* de Saladin, où ce guerrier est peint avec des couleurs un peu romanesques, l'admiration et l'enthousiasme ayant dirigé la plume de l'auteur. Il faut convenir cependant qu'il avait plus d'humanité, de justice et de lumières qu'aucun conquérant de la secte de Mahomet. (En général les historiens de ces époques donnent à sa vie les couleurs brillantes et exagérées du roman; mais des détails positifs qui feront apprécier son ambition et son fanatisme, sans diminuer sa gloire, sont renfermés dans l'ouvrage de Reynaud, *Extraits d'auteurs arabes*, etc., insérés dans le 2e vol. de la *Bibliothèque des Arabes.*)

* SALADIN (Ch.-A. le baron), ancien député de la Meurthe, et ancien procureur-général de la cour royale de Nancy, mort dans cette ville le 22 octobre 1832, à l'âge d'environ 70 ans, fut député au conseil des Cinq-cents. *Fructidorisé*, c'est-à-dire proscrit avec les membres de la minorité de cette assemblée, il rentra en France après la révolution du dix-huit brumaire, et fut nommé juge au tribunal d'appel de Nancy. Il devint, en 1810, président de chambre à ce tribunal

devenu cour impériale, et en 1825 procureur-général près de cette même cour devenue cour royale. Dans le mois de février 1824, il présida le collége électoral de Lunéville, qui le choisit pour son député. Le baron Saladin a pris part à quatre sessions législatives (1824-25-26-27). Il siégeait au côté droit. Il dut le titre de baron à Buonaparte, et la croix d'honneur à Louis XVIII.

* SALAMON (Louis-Siffren-Joseph), évêque de Saint-Flour, né d'une famille noble à Carpentras, le 22 octobre 1759, vint très jeune à Paris, où il acheta une charge de conseiller-clerc au parlement. En 1791, il était le correspondant du cabinet de Sa Sainteté à Paris, et il remplit ces fonctions jusqu'au mois de juillet 1792. Arrêté alors et conduit à l'abbaye, il dut à son éloquence et à son sang-froid le bonheur d'échapper aux massacres de septembre. Lorsqu'il fut sorti de prison, il continua sa correspondance avec le pape. Poursuivi de nouveau par les terroristes, il vécut long-temps caché dans les environs de Paris, et habita surtout le bois de Boulogne, où quelques feuilles lui servaient de lit. Cependant il fut arrêté sous le Directoire, traduit en justice et menacé de la déportation : il eut le bonheur d'être acquitté. Le pape Pie VII le nomma, en 1806, évêque *in partibus* d'Orthosia en Carie. Le roi lui donna, en 1814, la place d'auditeur de Rote. Mais le pape, qui prétendait que Mgr. d'Isoard, qui en était pourvu, ne pouvait être renvoyé, ne l'accepta pas. Après un séjour de 3 ans à Rome, Salamon revint à Paris, fut nommé, en 1817, évêque de Belley, et en 1820, évêque de Saint-Flour. Il est mort le 11 juin 1829. On a publié, en 1815, des *Lettres de Rome*, attribuées à ce prélat et adressées à M. de Talleyrand-Périgord, grand aumônier : elles sont curieuses par les détails qu'elles contiennent sur la disposition des esprits à Rome, lors de la première nouvelle du débarquement de Buonaparte.

* SALAS (Grégoire-François de), poète espagnol, né en 1738 à Badajos, fit ses études à Salamanque et s'appliqua surtout au droit civil et canonique. Il reçut les ordres en 1763. Un esprit caustique nuisit à son avancement dans la carrière ecclésiastique. Son érudition était très étendue, et il acquit une grande réputation comme poète et comme jurisconsulte. Ayant obtenu en 1780 la chaire du droit des gens à l'université de Salamanque, il y professa des principes d'indépendance qui déplurent au gouvernement. La chaire fut supprimée, et Salas fut appelé à Madrid, où on lui fit son procès. Détenu pendant quelque temps, il sortit de prison, à condition qu'il ne quitterait pas la capitale, et ne donnerait pas de leçons particulières. Ses traits satiriques, lancés sur quelques personnages en faveur, éveillèrent de nouveau l'attention des magistrats : quelques propos libres, et peu convenables à son état, lui attirèrent en même temps de justes réprimandes de la part des chefs de l'inquisition. Appelé devant ce tribunal, il s'avisa de faire sa défense en vers impromptu ; mais, malgré leur mérite, le grand inquisiteur fit enfermer l'auteur dans ses prisons, où il resta pendant plusieurs mois. On eut cependant pour lui toute sorte d'égards, et on ne lui imposait pour tout châtiment que sa rétractation : Salas y consentit ; mais il la fit encore en vers ; ce qui lui valut une nouvelle détention de quelques mois. Enfin, plusieurs seigneurs puissans s'étant intéressés en sa faveur, il obtint sa liberté, après avoir rétracté ses erreurs, non plus en vers, mais en prose. Il menait à Madrid une vie aussi originale que solitaire et pauvre. La nourriture la plus grossière prise tantôt à une heure tantôt à une autre, la conversation avec ce qu'il y avait de plus bas dans le peuple, une promenade continuelle, telles étaient ses habitudes : c'est en marchant qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Un des plus piquans est celui où il peint, en *dizains*, les mœurs de Madrid, depuis la plus haute société jusqu'à la plus basse. Il donne à chaque quartier de cette ville des mœurs et des habitudes particulières, et il les renferme souvent dans le court espace de dix vers, sans qu'il manque rien à l'exactitude et à l'énergie du portrait.

Ces compositions furent son dernier ouvrage; on en conserve plusieurs manuscrites; mais elles ne furent jamais imprimées, à cause de quelques passages ou trop mordans ou trop libres. Plusieurs personnes distinguées avaient voulu venir au devant des besoins de Salas; mais il refusa toujours le moindre service, en disant: « Quand on vit pour mourir, il » suffit de végéter. » Un grand parvint à l'attirer dans sa maison, où il lui céda un appartement; mais il en sortit au bout de quelques jours, « parce que, » disait-il, son lit somptueux, son bel » appartement, et surtout son excellente » table, le maigrissaient à vue d'œil. » Il retourna à sa vie favorite, et on le voyait dans les rues de Madrid, un vieux chapeau sur la tête, des habits presque déchirés, toujours rêveur, prêt à lancer un trait piquant à la moindre interrogation, et mangeant un morceau de pain ou quelques fruits. Ce nouveau cynique avait cependant une conversation très animée, un abord distingué, et des manières polies. L'évêque de Madrid le manda plusieurs fois pour le faire désister d'une vie aussi peu convenable à son caractère de prêtre: « Monseigneur, lui répondit- » il, je vous l'ai déjà dit, je ne puis, » sans altérer ma santé, renoncer à mes » habitudes: puisqu'elles vous déplai- » sent, faites-moi enfermer, et avec du » pain, des légumes ou des fruits, une » cour pour me promener, et ce qu'il » faut pour écrire, je vivrai et je mour- » rai content. » Vers la fin de ses jours, il corrigea sa causticité, renonça aux vers, et sortait rarement de sa maison. Il mourut dans des sentimens religieux dans le mois de septembre 1808, âgé de soixante-dix ans. On ne lui trouva pour tout argent qu'un réal et demi (sept sous à peu près): il était très charitable, et donnait tout aux pauvres. Salas était membre de l'académie de Madrid, et correspondant de plusieurs sociétés savantes. Avant d'être nommé professeur à Salamanque, il avait passé quelque temps à la campagne, où il composa les deux ouvrages suivans: 1° *Observatoire rustique*, ou *Description de la vie de la campagne et de ses avantages*, Madrid, 1772; Valence, 1773; Madrid, 1777, 1779. Cet ouvrage est un peu trop didactique. 2° *Dalmire et Silvain*, églogue en faveur de la vie de la campagne, Madrid, 1780, in-8. Cette églogue ne serait pas désavouée par Meléndez lui-même. Ses autres ouvrages sont: 3° *Songes poétiques adressés aux académies royales et des beaux-arts*, ibid., 1778, in-8; 4° *Poésies nouvelles, contenant les éloges des grands hommes espagnols, morts dans le siècle présent*, Madrid, 1776, 1779; 5° *Hymne à la Paix*, 1783, in-8. L'auteur le composa à l'occasion de la paix conclue entre l'Espagne et l'Angleterre, après le siége de Gibraltar. Salas y prend un vol tout-à-fait pindarique, et il se soutient du commencement jusqu'au bout. En général, ses poésies réunissent à la fois la pureté et l'élégance du stile; on y trouve partout de la force, de la chaleur, beaucoup de coloris, une verve inépuisable, qualité qui le place à côté des meilleurs poètes de son époque, et l'égalent souvent aux classiques anciens de sa nation.

SALATHIEL, fils de Jéchonias et père de Zorobabel, prince des Juifs, qui, après la captivité de Babylone, présida au rétablissement de la ville et du temple de Jérusalem. Salathiel mourut à Babylone.

SALDEN (Guillaume), né à Utrecht, exerça le ministère dans plusieurs églises de Hollande, et enfin dans celles de La Haye, où il mourut en 1694. Ses ouvrages sont: 1° *Otia theologica*, in-4; ce sont des dissertations sur différens sujets de l'ancien et du nouveau Testament; 2° *Concionator sacer*, in-12; 3° *De libris, varioque eorum usu et abusu*, Amsterdam, 1668, in-12. Cet auteur avait du jugement et du savoir.

SALE. *Voyez* SALLE.

SALE (George), savant littérateur anglais, né vers 1680, était un des principaux membres de la société qui a entrepris de nous donner une *Histoire universelle*, sur laquelle on peut voir diverses observations dans le *Journal historique et littéraire*, 15 janvier 1781, p. 93. Il

mourut à Londres en 1736. On a de lui une *Traduction anglaise de l'Alcoran*, imprimée à Londres en 1734, in-4. Il a mis à la tête de cette version une *Introduction* qui a été traduite en français, in-8: on la trouve aussi dans l'édition de l'*Alcoran* en français, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. (*Voyez* MAHOMET *et* MARACCI.) Le caractère des écrits de Sale est celui de la société dont il était membre, beaucoup de recherches, mais peu de jugement, peu de goût, peu d'élégance, peu de précision, et souvent de droiture et de franchise. C'est de Maracci qu'il a emprunté toute son érudition arabique; et, pour déguiser son plagiat, il entreprend, selon la coutume des savans modernes, de le critiquer; ce qu'il fait toujours très gauchement. On croit même que sa traduction est faite sur la version latine de Maracci, à cela près des fautes et des infidélités qu'elle présente.

SALEL (Hugues), de Casals dans le Quercy, s'acquit l'estime du roi François I[er], et fit, par ordre de ce prince, une *Traduction* en vers français des douze premiers livres de l'Iliade d'Homère, 1574, in-8; et mourut à Saint-Chéron, près de Chartres, en 1553, à 50 ans. On a encore de lui un recueil de poésies qui ont été beaucoup louées par ses contemporains. Son stile est cependant embarrassé, louche et traînant.

* SALÉON (Jean d'Yse de), archevêque de Vienne, né en 1669, se distingua par son attachement à la bulle *Unigenitus*. M. de Soanen, évêque de Sénez, ayant été déclaré suspens au concile d'Embrun en 1727, l'abbé de Saléon, qui n'était point encore évêque, fut nommé par le concile vicaire-général et administrateur de ce diocèse. C'était une commission d'autant plus pénible et difficile à remplir, que l'évêque de Sénez ne manquait point de partisans, et que le nouveau grand-vicaire eut à résister à bien des oppositions. Il n'eut pas longtemps à soutenir cette lutte. Il fut nommé, en 1728, à l'évêché de Digne, puis transféré, sans avoir pris possession de ce siége, à celui d'Agen, et sacré le 16 avril 1729. En 1735, une nouvelle translation le porta à celui de Rhodez. Il trouva dans cette ville l'occasion d'exercer son zèle pour la constitution. Le Père Vion, dominicain, professait la théologie à Rhodez, dans le couvent de son ordre. L'évêque, par un *mandement*, condamna les cahiers que dictait ce religieux, comme contenant les erreurs de Jansénius. Vion, avant la condamnation, avait remis au prélat, pour sa défense, un *Mémoire* qui n'avait pas été trouvé satisfaisant. Il crut qu'il se défendrait avec moins de risque et plus d'avantages sur un terrain qui ne serait point soumis à la juridiction de son adversaire. Il quitta Rhodez et se retira au Puy, d'où il lança contre le mandement de l'évêque un *écrit* sans doute peu mesuré et répréhensible, puisqu'il fut supprimé comme injurieux à l'épiscopat. Le Père Vion fit plus, il porta sa cause à Rome. De son côté, l'évêque de Rhodez écrivit au pape. Sa lettre est du 25 avril 1742. Benoît XIV, qui occupait alors le siége pontifical, lui répondit par un bref du 5 juillet suivant. Ce pontife prudent, sans traiter le fond de la question, se contenta de tracer quelques règles à suivre dans de pareilles circonstances, et en donnant des éloges au zèle de l'évêque, il lui recommandait pourtant la réserve et la circonspection. La conduite du Père Vion n'en parut pas moins blâmable à ses supérieurs. Un décret du 15 mars 1743, émané de leur autorité, l'exclut pour toujours de l'ordre, et défendit qu'on le reçût dans aucun couvent. Il en appela au parlement, qui jugea que pour le present il n'y avait pas lieu à l'appel. Cependant, M. de Saléon poursuivait le jansénisme partout où il croyait l'apercevoir. Il publia et adressa au souverain pontife deux écrits intitulés : *Le baïanisme et le jansénisme ressuscités*, contre les Pères Belelli et Berti, augustins italiens, et théologiens distingués. Il avait joint à cet envoi une lettre par laquelle il pressait le pape de condamner les ouvrages de ces Pères. A Rome, on ne jugea pas à propos de déférer à cette demande. Il paraît que M. de Saléon confondait la doctrine de Jansénius avec le système

augustinien, qui en est très différent, et qui se concilie parfaitement avec la doctrine de la bulle *Unigenitus;* système soutenu de l'aveu de l'Eglise par l'école de saint Thomas et par les écoles de tous les ordres religieux qui vivaient sous la règle de saint Augustin. M. de Saléon fut nommé à l'archevêché de Vienne en 1746, et mourut le 1[er] février 1751. Outre les écrits cités ci-dessus, on a de lui une *Instruction pastorale sur l'usure* ; il y soutient l'ancienne doctrine contre l'opinion nouvelle qui s'est introduite depuis sur le *prêt à intérêt.*

SALERNE (François), médecin d'Orléans, s'appliqua particulièrement à l'histoire naturelle, et travailla avec Arnault de Nobleville à la continuation du traité de la *Matière médicale* de Geoffroi. Ils donnèrent le *Règne animal*, et ensuite l'*Histoire naturelle des animaux.* La description anatomique occupe la plus grande partie de ce dernier ouvrage. On a encore de Salerne une traduction du *Synopsis avium* de Ray, sous le titre d'*Essai sur l'histoire naturelle des oiseaux ou Traduction du* Synopsis avium *de Ray, augmenté de recherches critiques et d'observations curieuses sur les oiseaux de nos climats*, Paris, 1766, 2 vol. in-12. Ce médecin mourut en 1760.

* SALES (Louis, comte de), frère aîné de saint François de Sales, naquit le 13 juillet 1577, au château de Brens, dans le Chablais. Il fut élevé au collége d'Annecy, où il fit de grands progrès dans les lettres et dans les vertus chrétiennes. Il accompagna en Italie le président Antoine Favre, chargé d'une négociation avec le saint-Siége ; et à son retour il fut désigné par le duc de Savoie pour veiller sur la frontière menacée à chaque instant par les troupes espagnoles stationnées en Franche-Comté, et il préserva la ville d'Annecy d'une surprise. Le prince Thomas de Savoie s'empressa de l'appeler dans son conseil de guerre, et il y obtint une grande influence. Le duc de Nemours l'avait aussi nommé chevalier du conseil du Genevois, et dans cette place il rendit d'importans services à son pays. Il força les Espagnols d'évacuer plusieurs villages dont ils s'étaient emparés sans déclaration de guerre, et il négocia le traité de Dôle qui mit fin aux troubles. Il fit aussi réparer à ses frais les fortifications d'Annecy, et défendit cette ville, en 1630, contre Louis XIII qui vint l'assiéger en personne. La paix lui ayant permis de retourner dans sa retraite, il passa le reste de sa vie dans la prière et dans les exercices de la piété. Dans sa jeunesse il avait cultivé la poésie française, et ses *essais* ont reçu les applaudissemens des connaisseurs ; mais il renonça de bonne heure à cette occupation, qui pouvait le détourner des sérieuses qu'il avait à faire sur les mathématiques, et en particulier sur la fortification. Après avoir partagé lui-même ses biens entre ses enfans, il mourut en 1654. Sa *vie* forme la seconde partie de la *maison naturelle de saint François de Sales*, par Nicolas de Hauteville, Paris, 1669. Elle a été aussi écrite par le Père Buffier, Paris, 1718 et 1737, in-12. Elle a été traduite en italien par le marquis Orsi, Padoue, 1720, in-8. — Son fils, Charles de Sales, né à Torens en 1625, qui joignait la bravoure d'un guerrier à la simplicité de mœurs d'un chrétien, entra dans l'ordre de Malte, et se signala dans plusieurs guerres contre les Turcs et les pirates barbaresques. Il contribua à la défense de Candie en 1650 ; ensuite il fut nommé par son ordre gouverneur de Saint-Christophe, l'une des Antilles. Ces îles ayant été cédées à la France en 1655, Louis XIV lui en continua le commandement, avec le titre de vice-roi, et il fut tué l'année suivante après avoir repoussé les Anglais dans plusieurs combats particuliers. *Voyez* François de SALES (Saint).

* SALFI (François), littérateur italien, né le 1[er] janvier 1759 à Cosenza, dans la Calabre intérieure, se livra dès sa jeunesse à son goût pour la philosophie et les belles-lettres. Les Calabres ayant été désolées en 1783 par des tremblemens de terre, il fit sur cet évènement des observations morales qu'il publia sous ce titre : *Essai de phénomènes anthropologiques relatifs aux tremblemens de*

terre arrivés dans les Calabres en 1783 : c'était l'histoire de l'homme, considéré sous l'influence extraordinaire de ces phénomènes, comme Boulanger l'avait envisagé sous celle du déluge, des volcans, etc. Cet ouvrage mit Salfi en relation avec quelques savans de Naples qui l'appelèrent près d'eux. S'étant fixé dans cette ville, il publia divers ouvrages qui attirèrent sur lui l'attention du gouvernement, et lui valurent une commanderie. C'étaient un *Mémoire économique*, pour rectifier l'administration de l'hôpital de Cosenza ; une *allocution* adressée au pape sous le voile de l'anonyme, au sujet de la dispute qui s'était élevée entre la cour de Rome et celle de Naples ; *Réflexions sur la cour de Rome*, publiées à Naples sous la rubrique de Londres ; *Vœux d'un citoyen adressés à son roi*, Florence. Il fournit aussi quelques *discours apologétiques* à l'édition qu'on faisait alors à Naples des *principes de législation universelle* par Schemidt d'Avenstein, et il eut part, dans le *Dictionnaire biographique* qu'on imprimait dans la même ville, à ce qui regarde la philosophie et l'histoire ecclésiastique. Salfi écrivit aussi pour le théâtre : il fit d'abord les tragédies de *Conradin* et le *Sceptre de Tecmesse*, *Médée* et *Idoménée*, qui sont seulement des scènes lyriques ; l'opéra de *Saül* et d'autres pièces qui lui assurent une place distinguée parmi les poètes dramatiques de l'Italie. Pendant quelque temps, Salfi négligea la littérature pour la politique ; il se jeta dans les idées nouvelles, et ses opinions lui suscitèrent plus d'une tribulation. Obligé de quitter Naples, il se retira à Gênes d'où il alla à Milan, lorsque les Français pénétrèrent en italie. Dans cette ville il travailla à la rédaction de quelques journaux. Le gouvernement de Brescia le nomma secrétaire du comité de législation ; il fut ensuite secrétaire du comité de l'instruction publique, puis membre et secrétaire du nouveau gouvernement de Naples. En 1800, il retourna à Milan, fut nommé inspecteur des grands théâtres, professeur d'idéologie et d'histoire à l'université de Bréra. On lui confia en 1807 la chaire de diplomatie et en 1811 celle du droit public. A cette époque il publia quelques opuscules, l'*Eloge d'Antoine Serra*, *des leçons sur la philosophie de l'histoire*, un *discours sur la maçonnerie* qui est une satire de la maçonnerie moderne, la tragédie de *Pausanias* qui est une allusion aux évènemens de l'Europe en 1800 ; la traduction en vers italiens du *Fénélon* de Chénier et des *Templiers* de Raynouard ; un petit poème intitulé *Iramo*, etc. Lors de la dissolution du royaume d'Italie, il rentra dans sa patrie, où il reçut une pension et un emploi dans l'université. Mais ses principes politiques avaient été beaucoup trop en évidence, et ils étaient si contraires au nouvel ordre de choses qu'il prit le parti de s'expatrier : il vint en France et resta à Paris jusqu'à sa mort arrivée dans le mois de septembre 1832 : il a été une des nombreuses victimes du choléra-morbus. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Discours sur l'histoire des Grecs*, Paris, 1817 ; 2° *Traité de la déclamation pour les Italiens* ; 3° *Essai historique et critique sur la comédie italienne*, Paris, 1829, in-8. Salfi a continué l'ouvrage de Guinguené *sur l'Italie*. Il travaillait aussi à la *Revue encyclopédique* et à la *Biographie universelle*.

SALIAN ou SALLAN (Jacques), jésuite d'Avignon, né en 1557, enseigna avec beaucoup de réputation. Il devint recteur du collége de Besançon, et mourut à Paris le 23 janvier 1640, à 82 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages de piété, et des *Annales de l'ancien Testament*, Paris, 1625, 1641, 6 vol. in-fol. en latin, dans lesquelles il a répandu beaucoup d'érudition.

*SALICET ou SALICETI (Guillaume), en latin *de Saliceto* ou *Placentius*, médecin, né à Plaisance, vers l'an 1360, embrassa l'état ecclésiastique et la carrière médicale. Il professa son art à Bologne, à Milan et à Venise. Il est regardé comme le premier praticien qui se soit servi, pour les malades, de remèdes tirés de la chimie, science dans laquelle il était très versé. Il professa aussi la chirurgie, et

l'exerça de préférence à la médecine. Ses connaissances physiologiques, anatomiques et chimiques le placent bien au dessus de ses contemporains. A l'exemple des Grecs et des Arabes, il employa le fer et le feu dans les cas de chirurgie, au lieu des topiques que l'on mettait en usage de son temps. Il trouva une nouvelle méthode pour l'extraction de la pierre, et décrivit le premier la maladie des enfans, connue sous le nom de *lactescence* ou *croûte lactée*. Il a laissé : 1° une *Pratique*, connue sous le nom de *Guillelmia*, et plus spécialement sous le titre de *Summa conservationis et curationis*, Venise, 1476, in-fol.; 2° *Chirurgia*, ibid., 1502, in-4. Ces ouvrages sont écrits d'un stile original et parfois barbare; mais on y remarque des vues sages et une méthode préférable à celle des auteurs qui ont précédé Salicet. Il mourut vers l'an 1430.

*SALICETI (Christophe), ministre de la police à Naples, sous Joseph Buonaparte, naquit en 1757 à Bastia, d'une des premières familles de cette ville. Il fit ses études à l'université de Pise, où il reçut le grade de docteur en droit, et devint avocat au conseil supérieur de Corse. En 1789, sa province le nomma député aux états-généraux. Il sollicita et obtint la réunion de sa patrie à la France. Après avoir été membre du comité d'administration et d'aliénation des domaines nationaux, il occupa la place de procureur général-syndic de son département. Saliceti était un des admirateurs enthousiastes de la révolution. Ayant été nommé, en 1793, par son département député à la Convention nationale, il se montra parmi les ennemis les plus violens de la famille royale, et vota la *mort* de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Envoyé, à plusieurs reprises, en mission dans la Corse et dans le Midi, il contribua de tous ses moyens aux mesures révolutionnaires prises dans ces pays par Barras Fréron, et les autres proconsuls de la *terreur*. Le 9 thermidor (27 juillet 1794) ayant conduit à l'échafaud Robespierre et ses complices, Saliceti fut rappelé dans la capitale; mais il paraît qu'on ne lui demanda pas un compte bien rigoureux de sa conduite. Il se réunit aux Jacobins, et seconda les efforts qu'ils firent pour acquérir de nouveau la puissance; mais, ceux-ci ayant échoué dans leur complot contre la Convention, lequel éclata le 1er prairial an 3 (1795), il fut décrété d'arrestation, et parvint à se sauver. Amnistié par la loi du 3 brumaire an 4 (1796), il devint commissaire du gouvernement près l'armée d'Italie, et il s'attacha au général Buonaparte. Ce fut lui qui négocia un armistice avec le pape. Il fut élu, en 1797, député au conseil des Cinq-cents, où il ne se prononça ouvertement pour aucun parti; néanmoins, dans la journée du 18 brumaire, il sembla pencher pour le directoire et contre la révolution qui élevait au consulat son compatriote Buonaparte. Quelque faible que fût la part qu'il prit à l'opposition qui se manifesta dans la législature, que les armes de ce général détruisirent à Saint-Cloud, Saliceti fut porté au nombre des proscrits; mais il dut au premier consul d'être rayé de cette liste, et d'être employé presque sur-le-champ par le gouvernement consulaire. Il fut envoyé en 1800 dans la Corse, et deux ans après il se rendit à Lucques, comme ministre extraordinaire, pour présider à l'établissement d'une nouvelle constitution. De là il passa à Gênes dans la même qualité, et peu après il devint commandant de la légion-d'honneur. Avant la réunion de cet état à l'empire français, il revint à Paris : en passant par les Alpes il fut dépouillé par des brigands. Napoléon l'envoya en 1806, à Naples, où Joseph le nomma ministre de la police générale de ce royaume. Il fut aussi chargé, pendant quelque temps, du portefeuille de la guerre. Murat ne voulut point se soumettre à l'influence qu'il exerçait sur son prédécesseur, et le laissa sans emploi. Mais Buonaparte le fit conserver dans les conseils de son beau-frère, qu'il surveillait du moins, puisqu'il n'avait pu le diriger. Saliceti s'était fait à Naples un si grand nombre d'ennemis, qu'une conjuration se forma pour faire sauter son hôtel, et ce fut une circonstance fortuite qui le fit échapper à l'explosion. Il mourut à Naples, le 23 décembre 1809;

on crut alors qu'il avait été empoisonné; mais l'inspection de son corps prouva que ces soupçons n'étaient pas fondés.

SALIER (Jacques), religieux minime, professeur en théologie, provincial et définiteur, mourut à Dijon en 1707, âgé de 92 ans. La théologie scolastique fut sa principale occupation. Nous avons de cet auteur : *Historia scholastica de speciebus eucharisticis*, Lyon, 1687, 3 vol. in-4; Dijon, 1692 et 1704; 2° *Cacocephalus, sive de Plagiariis opusculum*, 1694, in-12; 3° des *Pensées sur l'âme raisonnable*, in-8. Il y a dans tous ces écrits du savoir et de la métaphysique.

* SALIERI (Antoine), célèbre compositeur, né le 29 août, 1750, à Legnano dans les états de Venise, obtint, en 1775, la place de maître de musique de la chapelle de la chambre impériale et du théâtre de Vienne. Il vint en 1784 en France, où il fit représenter plusieurs *opéras* qui obtinrent le plus grand succès. De retour à Vienne en 1788, il donna *Assur, roi d'Ormus*, pièce qui plut beaucoup à l'empereur Joseph II, lequel fit présent à son auteur de 200 ducats, et lui assura une pension de 300. Peu de temps après, Salieri fit un riche mariage, et devint directeur de l'école de chant à Vienne, associé étranger de l'Institut de France et correspondant du conservatoire de musique de Paris. Il est mort à Vienne le 7 mai 1825. Il a composé un assez grand nombre d'*opéras* en italien, en allemand et en français. Parmi ces derniers, ceux qui ont eu le plus de vogue sont les *Danaïdes*, opéra en 5 actes, joué à l'académie royale de musique en 1784, remis avec des changemens en 1817; *Tarare*, en 5 actes, aussi représenté à l'opéra en 1787, et remis au théâtre à diverses reprises et avec différens changemens. Il a composé en outre un grand nombre d'*airs* détachés, de *sérénades*, *symphonies*, *concerto* pour le forte-piano et autres instrumens, et plusieurs *morceaux de musique d'église*.

* SALIG (Chrétien-Auguste), théologien protestant, et fils d'un ministre de ce culte, naquit en 1692 à Domesleben, village près de Magdebourg. Elevé sous les yeux de son père, homme savant, il fit de rapides progrès dans les lettres. On dit qu'à l'âge de 12 ans il était déjà exercé dans les langues grecque et hébraïque, et qu'il entendait les originaux de l'ancien et du nouveau Testament. Après avoir achevé ses études à Halle et à Iéna, il passa à Wolfenbuttel, où il continua de travailler à son instruction, et trouva d'utiles ressources dans la bibliothèque du duc. Bientôt se trouvant en état d'écrire, il donna des articles à divers journaux allemands, et publia une dissertation *sur les sentimens des anciens et des modernes, au sujet de l'immortalité de l'âme*. Il se proposait de donner une *Histoire de l'eutychianisme*; il y préluda par un traité intitulé *de l'eutychianisme plus ancien qu'Eutychès*. Il entreprenait d'y prouver que le nestorianisme et l'eutychianisme étaient des opinions indifférentes, de vraies disputes de mots, où l'on n'est point du même avis, faute de s'entendre; d'où l'on devait conclure qu'en combattant ces deux hérésies, l'Eglise n'avait poursuivi que des chimères : cette opinion fit perdre à Salig les bonnes grâces du duc de Brunswick. Jablonski le fils partageait le même sentiment, et le consigna dans un ouvrage sur le *nestorianisme*. Salig et lui furent combattus par Hoffmann, dans une dissertation académique. Il paraît que Salig travailla à son *Histoire de l'eutychianisme* et même qu'il l'acheva, mais il ne la publia point. Il a donné au public : 1° un ouvrage sur les *diptiques des anciens*; 2° une *Histoire de la confession d'Augsbourg*, en allemand, 3 vol. in-4. Il en a depuis paru deux autres. 3° *Nodus prædestinationis solutus*; ouvrage posthume. Salig mourut en 1739. Ballensed a publié sa *Vie*, Wolfenbuttel, 1740.

* SALIN (Maurice), sculpteur renommé, né dans la Savoie en 1760, quitta très jeune sa patrie, vint à Lyon, où il exerçait le métier de ramoneur. Né avec un goût décidé pour les arts, il commença à s'essayer dans le dessin. Quelqu'un ayant vu ses premiers ouvrages, l'encouragea à en tirer profit. Salin embrassa

l'état de fondeur, et entra chez un maître de sculpture ; il apprit en même temps à lire, à écrire, et étudia la langue latine et même la langue grecque ; admirateur de l'antiquité, il apprit par cœur Homère, Pline, Hérodote, Strabon, Virgile, Ovide, etc., et parvint à se faire remarquer par ses talens dans la sculpture. Il travaillait avec une grande vitesse, et conservait de son premier état le goût pour une vie frugale et pour l'économie. Il acquit quelque fortune, se fit aimer par sa bonne conduite, et mourut à Lyon en 1809, à l'âge de 49 ans.

SALINAS ou SALINES (François de), natif de Burgos, perdit la vue à l'âge de 10 ans. Cet accident ne l'empêcha pas de se rendre habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques, dans la musique. Il compta parmi ses protecteurs le pape Paul IV, et le duc d'Albe, qui lui fit donner un bénéfice. Il mourut en 1590. On a de lui : 1° un excellent *Traité de musique*, en latin, Salamanque, 1592, in-fol.; 2° une *Traduction*, en vers espagnols, de quelques épigrammes de Martial.

SALINGUERRA, chef de la faction des Gibelins, s'empara de la principauté de Ferrare, l'an 1195. Il devint si puissant qu'il méprisa l'autorité du légat du pape et du marquis Azzon d'Est, chef des Guelfes, et qu'il chassa de Ferrare tous ceux qui étaient de leur parti. Le marquis d'Est, voulant s'en venger, leva une armée et assiégea Ferrare. Salinguerra parla de faire la paix, et le laissa entrer dans la ville ; mais le marquis d'Est, n'ayant pas voulu accepter les conditions de la paix, en fut chassé avec ceux qui l'avaient accompagné. Cependant il y entra depuis, et Salinguerra, chassé à son tour, trahi par Ramberti, son lieutenant, mourut prisonnier à Venise l'an 1240, âgé de 80 ans.

* SALIO (Joseph), littérateur, né à Padoue d'une famille noble, en 1700, a laissé les ouvrages suivans : 1° *Pénélope*, tragédie, Padoue, 1724; 2° *Othon*, tragédie, ibid., 1730; 3° *Examen critique de quelques écrivains*, ibid., 1738; 4° *Dieu rédempteur*, poème en six chants. Quoique ses deux tragédies aient eu beaucoup de succès, c'est à son poème qu'il dut sa réputation : il est écrit en *octaves*, d'un stile pur, éminemment poétique, plein d'onction et d'images neuves et brillantes. Quoique les beautés de ce poème soient, en général, inférieures à celles de la *Messiade* de Klopstock, l'ouvrage de Salio l'emporte sur l'allemand, par le plan, l'ordre et l'ensemble de toutes ses parties. Solio était secrétaire perpétuel de l'académie des réfugiés de Padoue, et il mourut en 1737.

SALISBURI. *Voyez* SARISBÉRY.

* SALIS, nom d'une ancienne famille de la Suisse, qui a joui autrefois de quelque droit de souveraineté dans le pays des Grisons, et dont on a la généalogie, sous ce titre : *Slemanatographia rhæticæ familiæ salicæorum, vulgo* A SALIS *ex authenticis documentis deducta*, Coire, 1782, in-folio, tirée seulement à 36 exemplaires. Cette maison a produit plusieurs personnages distingués dans les sciences et dans les armes. Les plus connus sont Ulysse, baron de SALIS, surnommé par Haller (*bibl. helv.*) le *Polybe des Grisons*, qui obtint, dans les troubles de la Valteline, le grade de colonel, et se fit remarquer en plusieurs occasions par sa bravoure, sa droiture et sa fidélité. Il se distingua aussi au siége de La Rochelle en France, et à l'armée des Pays-Bas, où il reçut le brevet de maréchal de camp et fut ensuite employé en Italie. Nommé gouverneur de Coni, il assura ses communications par la réduction des places voisines, et quoique malade, il se signala encore aux siéges de Nice, Tortone, etc. Il obtint sa retraite en 1643, et mourut en 1674. Il était né en 1594. Ses *Mémoires*, écrits en italien, sont conservés dans sa famille, et forment 2 vol. in-folio.—Charles-Ulysse de SALIS, né à Marschlins, canton des Grisons, en 1728, obtint d'abord une place de podestat ou maire à Tirano dans la Valteline, et se fit ensuite nommer chargé d'affaires de France auprès des Grisons, place qu'il occupa pendant 24 ans avec une grande autorité. Il accueillit chaudement le nouveau système

d'éducation de Basedow, et essaya de former un établissement semblable dans son château de Marschlins; mais il fut obligé de l'abandonner après avoir dissipé une partie de sa fortune. Cette tentative d'innovation lui avait attiré beaucoup d'ennemis. Il fut accusé d'avoir fait arrêter M. de Sémonville, ambassadeur de France, et de l'avoir livré aux Autrichiens. On fit son procès, et il fut condamné à mort; mais le jugement ne fut pas exécuté : il s'était retiré à Vienne, où il mourut le 6 octobre 1800. Il a publié : 1° *Mémoires pour servir à la connaissance de l'histoire naturelle et de l'économie domestique des Deux-Siciles*, Zurich, 1790, 2 vol. in-8; 2° *Fragmens de l'histoire politique de la Valteline*, 1792, 4 vol. in-8; 3° *Voyages en diverses provinces du royaume de Naples*, 1793. L'auteur s'y étend beaucoup sur l'agriculture et l'histoire naturelle, et compare les écrits des agriculteurs anciens avec la pratique d'aujourd'hui; 4° *Journal pour les ligues des Grisons*, principalement aussi pour l'histoire naturelle et l'agriculture, 6 cahiers, formant 1 vol. in-8, 1799; 5° *Archives historico-statistiques pour les Grisons*, 1799, 3 vol. in-8; 6° *OEuvres Posthumes*, 1803, 2 vol. in-8; 7° *Galerie des malades souffrant du heimweh* (mal du pays), 2e édition, 1804, 3 v. —Rodolphe-Antoine-Hubert, baron de SALIS, né en 1732, entra au service de France, fut créé maréchal de camp en 1780, et obtint la grand-croix du mérite militaire. Le ministre Acton l'ayant déterminé à passer au service de Naples, il y organisa l'armée sur un meilleur pied, et se retira dans sa patrie, en 1790; il leva pour l'Autriche, en 1799, un régiment à la solde de l'Angleterre, et il mourut en 1807.—Rodolphe de SALIS, baron de Zitzers, aide-major du régiment des gardes-suisses au service de France, naquit en 1736. Se trouvant aux Tuileries à la fatale journée du 10 août, il accompagna Louis XVI à l'assemblée législative, fut arrêté, conduit à la prison de l'Abbaye, et massacré le 2 septembre de la même année.—Jean-Gaudence, baron de SALIS, parvint au grade de capitaine dans les Suisses de la garde à Versailles, et passa ensuite dans la ligne comme officier-général. Il fit la campagne de 1792 sous le général Montesquiou, et se retira l'année suivante dans sa patrie. Il y fut nommé inspecteur-général de la milice de la Suisse; mais il se fit peu remarquer dans les évènemens militaires de cette époque. Il retourna dans son pays natal, et y mourut vers 1804. On a de lui des *Poésies* estimées, Zurich, 1793, souvent réimprimées. La dernière édition, Vienne, 1815, contient plusieurs pièces nouvelles et de nombreuses améliorations.—Le baron de SALIS-SAMADE, né vers 1755, se trouvait major du régiment de Châteaux-Vieux, au commencement de la révolution; il avait su maintenir l'ordre et la discipline parmi ses soldats, qui se trouvaient en garnison à Nancy. Le départ de M. Malseigne en 1790, qui allait joindre les carabiniers de Lunéville, déplut aux soldats, qui se mirent en état d'insurrection, et vinrent arrêter leurs officiers. Les ayant amenés à la place Royale, ils se jetèrent sur eux pour les désarmer. Un d'entre eux s'avança près du major, qui se mit en défense, et dit : — « N'approchez pas; ce » n'est qu'avec ma vie qu'on aura mon » épée. » Sa contenance ferme étonna d'abord les soldats; mais, excités par les agitateurs, ils allaient désarmer M. de Salis, lorsque le lieutenant-colonel lui cria : « Que faites-vous, major? nous » sommes ici tous prisonniers; rendez » votre épée.—Vous êtes mon chef, ré» pondit Salis; vous me le commandez, » mais je ne la remettrai qu'à vous. » Au moment où il allait la remettre, mille voix s'écrièrent : « Il est trop brave, » qu'il garde son épée! » En effet, il fut le seul qui la conserva. Une conduite si courageuse le fit nommer lieutenant-colonel dans le régiment de Diesbach, qui était en garnison à Lille, et il eut une nouvelle occasion de déployer sa fermeté, à l'époque du massacre du général Théobald Dillon. Les régimens Suisses au service de France ayant été licenciés, il se retira dans son pays. Etant revenu en

France, en 1803, pour y recueillir les débris de sa famille, il mourut la même année, à Montargis, d'une maladie épidémique.

SALLE (Jean-Baptiste de la), fondateur des écoles chrétiennes, né à Reims en 1651, se distingua dès son enfance par sa piété, embrassa l'état ecclésiastique, prit le bonnet de docteur en théologie, à Paris, et se dévoua dans sa patrie à l'éducation de la jeunesse. Il y établit, en 1679, des écoles gratuites, logea les maîtres dans sa maison, dirigea ce nouvel institut, auquel il donna de sages réglemens. On sentit bientôt l'utilité de cet établissement; plusieurs villes s'empressèrent de demander de ses instituteurs. Il établit un noviciat d'abord à Reims, puis à Paris, ensuite à Rouen. En 1684, il distribua son patrimoine aux pauvres, et se livra tout entier à consolider sa congrégation naissante, qui s'étendit avec rapidité. En 1717, il se démit de la place de supérieur, et ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Il mourut à Rouen, en 1719. L'abbé de la Salle a laissé plusieurs ouvrages à l'usage des écoles et des frères. Son institut fut approuvé par Benoît XIII, sous le nom de *Frères des écoles chrétiennes*. Sa *Vie* a été publiée à Rouen, en 1733, 2 vol. in-4. Le Père Garreau et M. l'abbé de Montis en ont donné une autre, Paris, 1760, et 1785, 1 vol. in-12. L'abbé Carron en avait laissé une manuscrite; nous ignorons si elle a été imprimée.

SALLE (Simon-Philibert de l'Étang de la) naquit à Reims en 1700, fut député par le conseil de ville à Paris, et y mourut le 20 mars 1765. On a de lui: 1° *Les Prairies artificielles*, Paris, 1756, petit vol. in-8, qui a été réimprimé plusieurs fois, 1758, 1762, etc. 2° *Manuel d'agriculture pour le laboureur, le propriétaire et le gouvernement*, Paris, 1764, in-8: ouvrage dicté par l'amour du bien public, et par une expérience constante de 30 années. (Delamarre a cherché à le réfuter dans l'écrit qui a pour titre: *Défense de plusieurs ouvrages sur l'agriculture*, ou *Réponse au livre intitulé:* Manuel d'agriculture, etc.)— Il ne faut pas le confondre avec un M. de la Salle, dont on a deux ouvrages singuliers, remplis de vues profondes, et en même temps de pensées fausses et hasardées, intitulés: *Le Désordre régulier*, et *La Balance naturelle*. Dans le dernier surtout, l'athéisme est péremptoirement réfuté, tandis que l'auteur paraît çà et là lui fournir des armes. *Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 15 février 1789, pag. 243.

* SALLE (J.-B.), né à Vézelise, y était médecin à l'époque de la révolution. Le tiers-état de Nancy le nomma, en 1789, député aux états-généraux, où il se montra partisan modéré des réformes. Au mois d'août de cette même année, il s'opposa à ce qu'on accordât au monarque le *veto* absolu, et proposa le mois suivant de déterminer par une loi les cas et le mode dans lesquels l'assemblée nationale pourrait être dissoute. Pendant cette session, il parut peu à la tribune; ses opinions semblèrent même fort équivoques, et on l'accusa d'être un des auteurs de l'insurrection de Nancy. En mai 1790, il fit un rapport sur les troubles d'Alsace, et accusa MM. Dietrich, l'abbé d'Eymar et autres, d'y exciter un esprit d'opposition aux décrets. Le 13 décembre, il défendit la société populaire de Dax, accusée par la municipalité de cette ville, et le 26 février 1791 il fut élu secrétaire. Il combattit en mai le projet de partager le corps législatif en quatre sections, et provoqua le décret contre les auteurs des troubles religieux suscités à Colmar. En juin, il prononça un discours énergique contre ceux qui voulaient enlever à Louis XVI l'inviolabilité: on y remarque cette phrase: « On » me poignardera plutôt que de me faire » souffrir que le gouvernement passe en» tre les mains de plusieurs. » Dans son rapport du 22 juillet, il s'éleva contre les pétitionnaires du Champ-de-Mars. Il les présenta comme des ennemis de la patrie, approuva la conduite de la municipalité et de La Fayette, qui les avaient dispersés. Il proposa la création de tribunaux extraordinaires pour poursuivre et juger les adversaires de la royauté.

Pendant les travaux de la révision, il parla toujours d'après les mêmes principes, et fit tous ses efforts pour qu'on retranchât de la constitution ce qu'il y avait de révolutionnaire. Il conserva cet esprit de modération, même après le 10 août, jour de l'anéantissement de la monarchie. Nommé en septembre 1792 à la Convention nationale par le département de la Meurthe, il employa tous ses moyens pour faire rapporter le décret par lequel la Convention se constituait juge de Louis XVI : n'y pouvant réussir, il demanda que la ratification du jugement fût renvoyée par devant les assemblées primaires. Dans le mois de septembre 1792, il accusa Marat d'avoir demandé un dictateur ; et le 26 février 1793, il le dénonça comme ayant, dans son journal, invité le peuple à pendre les accapareurs à la porte de leurs magasins, et comme excitant sans cesse la multitude au pillage et au meurtre. Le 8 février, il s'opposa vivement à la suspension des poursuites contre les auteurs et les agens des massacres de septembre. Salle s'était rangé du parti des *Girondins*, et se montra constamment ennemi de la *Montagne*. Compris dans la chute des premiers le 31 mai 1793, décrété d'arrestation le 2 juin, et mis hors la loi le 28 juillet, il s'enfuit à Evreux avec Guadet et autres députés de la Gironde. Poursuivi dans cette ville, et contraint de la quitter, il passa en Bretagne, où, s'étant embarqué à Quimper, il se rendit à Bordeaux. Se croyant peu en sûreté dans cette ville, il erra long-temps de retraite en retraite, et de caverne en caverne : il se réfugia enfin chez le père de Guadet. Il y fut découvert et arrêté le 19 juin 1794, condamné à mort le même jour, et exécuté le lendemain. Il avait 34 ans.

* SALLE (Philippe de LA), dessinateur et machiniste, né en 1723 à Seissel, apprit le dessin à l'école d'un peintre lyonnais, nommé Sarrabat, et prit ensuite des leçons de François Boucher. Il se fixa à Lyon, et porta dans les manufactures de cette ville de nombreux perfectionnemens. Il réussissait particulièrement à peindre les fleurs et à les exécuter sur étoffe. Il faisait aussi à la navette des tableaux d'animaux ; il réussissait même à faire le portrait en broché, et ses ouvrages étaient d'une grande ressemblance : on cite surtout les portraits de Louis XV et de l'impératrice de Russie. C'est à lui qu'on doit l'idée des étoffes en soie pour meubles. C'est lui qui inventa la navette volante, et qui en fit l'essai au château des Tuileries en présence de Louis XVI. Turgot lui fit accorder en 1775 le cordon de St.-Michel, avec une pension de 6000 livres, et en 1783 il reçut la grande médaille d'or, destinée à récompenser les découvertes les plus utiles au commerce. Ses ateliers ayant été pillés et ses machines détruites pendant le siége de Lyon, il vendit ses meubles et ses effets précieux pour reconstruire ses machines. Dans les dernières années de sa vie, il perfectionna le tour et le moulin à soie. Salle mourut à Lyon le 27 février 1804. On trouve une *Notice* sur lui dans le *Moniteur* du 2 avril.

SALLE. *Voyez* SALE.

* SALLÉ (Jacques-Antoine), né le 4 juin 1712 à Paris, de parens qui avaient acquis quelque fortune dans le commerce, fut reçu avocat en 1736. Une trop grande timidité l'empêchant de parler en public, il se vit forcé de renoncer à la plaidoirie, et il s'adonna dans le silence du cabinet à l'étude des lois. A 26 ans il avait déjà terminé ses *Commentaires sur les ordonnances de* 1731 *et* 1735, *touchant les donations et testamens ;* il continua le même travail sur les *Ordonnances qui parurent successivement*, sans négliger les autres occupations de la profession d'avocat. Ses différens ouvrages lui ont fait un nom dans la jurisprudence. Il s'occupait en outre de travaux littéraires, et il a eu part à plusieurs rapports et à quelques ouvrages critiques, sur la peinture et la sculpture, qui parurent en 1749. Il mourut d'une hydropisie, le 14 octobre 1778. On a de lui : 1° l'*Esprit des ordonnances de Louis XV*, Paris, 1759, 3 vol. in-12 ou in-4, ouvrage qui fut placé aussitôt au rang des livres classiques de notre droit français ; 2° l'*Esprit des ordonnances de Louis XIV*, Paris, 1758, 2

vol. in-4 ; 3° *Traité des fonctions des commissaires du Chatelet*, Paris, 1760, 2 vol. in-4 ; 4° *Nouveau code des cures*, Paris, 1780, 4 vol. in-12, précédé de l'*Eloge* de Sallé. On remarque dans tous ces ouvrages un ordre méthodique et lumineux qui était propre à l'auteur. Il a encore donné, mais sans se faire connaître, des éditions nouvelles de plusieurs autres ouvrages de droit qu'il a enrichis de ses observations, entr'autres du *Recueil de jurisprudence* de Lacombe.

* SALLÉ DE CHOU (Le baron Etienne-François), doyen de la magistrature française, ancien premier président de la cour de Bourges, et conseiller d'état en service extraordinaire, mort le 29 décembre 1832 dans cette ville, était avant la révolution avocat du roi. En 1789 il fut député du tiers-état du Berri aux états-généraux. Ce fut lui qui proposa, le 26 janvier 1790, de priver les religieux du droit de cité : cette proposition, combattue par Regnauld de St.-Jean-d'Angely, ne fut point adoptée. Peu de jours après, il fit une satire contre les brigands qui incendiaient les châteaux; il demanda qu'on les poursuivît, et que toutes les procédures de ce genre fussent soumises à l'assemblée avant l'exécution des jugemens. Il remonta encore une fois à la tribune pour parler des troubles d'Hesdin ; ce fut la dernière, et, après la session, il rentra dans la vie privée. Mais ses opinions furent tournées en ridicule. Les auteurs des *Actes des apôtres* ne manquèrent pas d'insérer dans leur recueil les plaisanteries qui furent faites à cette occasion. Nommé en 1800 président du tribunal d'appel du Cher, il devint en 1811 premier président de la cour impériale de Bourges, place qu'il a occupée jusqu'au moment où il fut élevé à la dignité de conseiller d'état.

SALLENGRE (Albert-Henri de), conseiller du prince d'Orange, né à La Haye, en 1694, d'une famille française de protestans refugiés. Après avoir étudié l'histoire et la philosophie à Leyde, il s'appliqua au droit et soutint publiquement une *thèse contre la coutume de donner la question aux coupables qui s'obstinent à nier leurs crimes*; thèse à laquelle on peut applaudir, s'il s'agit de la question donnée pour compléter les preuves, mais qu'il faut rejeter, quant à la question donnée précisément pour avoir l'aveu du coupable, après sa pleine conviction; aveu toujours nécessaire pour absoudre les arrêts de la justice aux yeux de la multitude, pour mettre les criminels dans la situation où il faut pour subir leur sentence, pour en tirer les informations nécessaires à la sécurité publique, etc. (*Voyez* diverses observations et traités sur cette matière dans le *Journ. hist. et litt.*, 15 mars 1786.) Il alla à Paris après la paix d'Utrecht, voyagea en Angleterre, et y fut reçu membre de la société de Londres, en 1719. De retour à La Haye, il fut attaqué de la petite-vérole, et en mourut à l'âge de 29 ans, le 27 juillet 1723. Ses principaux ouvrages sont : 1° l'*Histoire de Montmaur*, *professeur royal de langue grecque à Paris*, 1715, 2 vol. in-8 : c'est le recueil des satires enfantées contre ce fameux parasite; 2° *Mémoires de littérature*, 1715-17, 2 vol. in-12, continués depuis par le Père Desmolets; 3° *Novus thesaurus antiquitatum romanarum*, 1716-1719, 3 vol. in-fol : recueil contenant beaucoup de pièces fugitives qui avaient échappé aux recherches de Grævius; 4° l'*Éloge de l'ivresse*, 1714, in-12; jeu d'esprit, qui ne doit donner aucune mauvaise idée de ses mœurs, réimprimé en 1798, avec des additions et des changemens qui en font un nouveau livre, Paris, an 6, in-12. par M. Migler ; 5° une *Édition* des poésies de La Monnoye.

SALLIER (Claude), prêtre, garde de la bibliothèque du roi, membre de l'académie française et de celle des Inscriptions, né en 1680 à Saulieu, diocèse d'Autun, mourut à Paris en 1761, âgé de 81 ans. (Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il vint à Paris et y fit une éducation particulière. En même temps il chercha à se rendre familière la connaissance des langues anciennes de l'Europe et de l'Asie, sans toutefois négliger les langues modernes. Membre de l'académie des Inscriptions en 1715, professeur

d'hébreu au collége royal en 1719, secrétaire-interprète du duc d'Orléans, pour l'hébreu et le syriaque, il remplaça en 1721 Boivin dans la place de garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, et fut élu en 1729 membre de l'académie française.) On a de lui : 1° *l'Histoire de saint Louis*, par Joinville, avec un *Glossaire*, 1761, in-fol., en société avec Melot; 2° *Examen critique de la Vie de Castruccio par Machiavel* : il y dévoile les mensonges et les faux principes de cet écrivain, et montre que son héros n'était qu'un détestable brigand; 3° de savantes *Dissertations* qui enrichissent les *Mémoires de l'académie des belles-lettres*; des recherches utiles et curieuses, soutenues d'une critique exacte; des réflexions solides, ornées d'un style convenable au sujet : voilà ce qu'on trouve dans les ouvrages de l'abbé Sallier. Il a travaillé aussi au *Catalogue* raisonné de la bibliothèque du roi, dont nous avons 10 vol. in-fol. ; 4 sur les manuscrits, 3 des ouvrages théologiques, 2 des belles-lettres, 1 pour la jurisprudence. (On trouve dans le t. 31 du *Recueil* de l'académie des Inscript. *l'Eloge de Sallier* par Le Beau.)

SALLO (Denys de), seigneur de la Coudraye, né à Paris en 1626, reçu conseiller au parlement de Paris en 1652, fut l'inventeur des journaux littéraires. Il conçut le projet du *Journal des savans*, qu'il donna au public en 1665, sous le nom du sieur d'Hédouville, l'un de ses domestiques. A peine les premières feuilles de cet ouvrage périodique parurent, qu'on vit éclater des plaintes qui firent proscrire le journal. Sallo, obligé d'interrompre son travail, il en laissa le soin à l'abbé Gallois, qui se borna à de simples extraits, sans censurer ni les auteurs ni les ouvrages. Sallo mourut à Paris en 1669, à 43 ans. Outre son *Journal* dont il n'a publié que 13 n^{os}, on a encore de lui *Traité de l'origine des légats*, 1665-1669; in-12; (*des noms et surnoms; mémoire sur la question de savoir si l'on doit nommer la reine Marie-Thérèse d'Espagne, ou bien Marie-Thérèse d'Autriche*, inséré au tome 3 du *Recueil de pièces d'histoire et de littérature*, par Granet. Sallo a laissé un recueil manuscrit de *notes et d'extraits*, formant 9 vol. in-fol., dont 7 sur l'histoire et 2 de mélanges. Nous rapporterons le trait suivant qui prouve la bonté de cœur de ce conseiller. Attaqué pendant la famine de Paris, en 1662, dans une rue détournée, par un malheureux qui lui demanda sa bourse, il la lui donna; mais il fit suivre le voleur par son laquais qui le vit acheter un pain chez un boulanger et le porter ensuite à ses enfans affamés : le lendemain Sallo se présente au domicile de cet homme qui, en le voyant, se croit perdu : c'était un pauvre cordonnier sans ouvrage, chargé d'une nombreuse famille. *Rassurez-vous*, lui dit Sallo, *je ne viens pas pour votre perte : voilà 30 pistoles, que je vous donne; achetez du cuir et travaillez pour donner du pain à vos enfans.*)

SALLUSTE (Caïus-Sallustius-Crispus), historien latin, était né l'an de Rome 668, 82 avant J. C., sous le 7e consulat de Marius et le 2e de Cornélius Cinna : il était d'Amiterne, ville du pays des Sabins, nommée aujourd'hui *San Vittorino*, dans l'Abruzze. Il fut élevé à Rome, où il parvint aux premières dignités. (Sa famille était plébéienne et sans illustration.) Ses mœurs étaient si dépravées, qu'il fut noté d'infamie et dégradé du rang de sénateur. Surpris par Milon en adultère avec Fausta, sa femme, fille du dictateur Sylla, il fut fouetté et condamné à une amende. Il consuma tout son bien par ses débauches. Jules-César, dont il avait embrassé le parti, le fit rentrer dans l'ordre des sénateurs, et lui donna le gouvernement de la Numidie, où il amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Il fit bâtir à Rome une maison magnifique, et des jardins qu'on croit être ceux qu'on appelle encore aujourd'hui les *Jardins de Salluste*. Jamais personne ne s'est élevé plus fortement que lui contre le luxe, l'avarice et les autres vices de son temps; mais sa vertu ne répondait pas à la justesse de sa censure. « Salluste, dit M. de Brosses, fut » élevé dans une capitale où le luxe

» triomphait; son cœur en prit toute la » mollesse; les exemples de corruption » dont sa jeunesse fut entourée le séduisirent sans l'aveugler. Il eut toujours » des lumières très justes sur le bien et » sur le mal; réservant toute sa sévérité » pour ses discours, il mit une entière » licence dans ses mœurs; censeur impitoyable des vices d'autrui, il se permettait à lui-même des choses très malhonnêtes. » Telle était l'inconséquence de tous ces anciens moralistes, dont la philosophie moderne a entrepris de faire l'apothéose, convaincue qu'elle n'avait comme eux, de la vertu, que son nom souvent répété et son emphatique éloge. Il mourut l'an 35 avant J. C., haï et méprisé. Salluste avait composé une *Histoire romaine* qui commençait à la fondation de Rome; mais il ne nous en reste que des fragmens, que M. de Brosses a publiés, en liant ces fragmens, et les suppléant de manière à faire un corps d'ouvrage, Paris, 1777, 4 vol. in-4. Nous avons de lui deux ouvrages entiers: l'*Histoire de la conjuration de Catilina*, et celle des *guerres de Jugurtha*, *roi de Numidie*. Ce sont deux chefs-d'œuvre; Martial les goûtait tant, qu'il appelait l'auteur *le premier des historiens romains*. Il composa aussi des *lettres à César sur le gouvernement de l'Etat*: tout y respire la flatterie, l'esprit de parti et la passion. Eusèbe Salluste les a publiées séparément avec une traduction, 1 vol. in-18. Son style est concis, plein de dignité et d'énergie. « Il pense fortement » et noblement, dit Rollin, et il écrit » comme il pense. On peut le comparer » à ces fleuves qui ayant leur lit plus » resserré que les autres, ont aussi leurs » eaux plus profondes. (Les meilleures éditions de Salluste sont celle d'Elzevir, 1674, in-12; *Cum notis variorum*, Amsterdam, 1674 et 1690, in-8; *ad usum Delphini*, 1679, in-4; Cambridge, 1710, in-4; Paris, Barbau, 1744 et 1761, in-12; celle de la *collection* de M. Lemaire, soignée par M. Burnouf, avec une *Notice littéraire sur les principales éditions et traductions de Salluste en diverses langues*, par M. A.-A. Barbier, Paris, 1821, in-8; enfin celle de M. Planche, Paris, 1825.) Le Père Dotville de l'Oratoire, M. Beauzée de l'académie française, et M. l'abbé Paul, l'ont traduit en français, in-12. (Plus récemment, en 1808, Dureau de la Malle, M. Mollevault et M. Lebrun, juge en la cour d'appel de Paris, ont publié des traductions de cet auteur classique.)—Il avait un neveu nommé aussi SALLUSTE, auquel Horace adressa la seconde *Ode* de son deuxième livre.

SALLUSTE (Secundus-Sallustius-Promotus), capitaine gaulois, se distingua par sa valeur. Julien, déclaré Auguste en 360, le fit préfet des Gaules, et en 363 le prit pour collègue dans le consulat. On ne sait en quelle année il mourut. On lui attribue un *Traité des Dieux et du monde*, Rome, 1638, in-12, grec et latin, Leyde, 1639, in-12; et dans les *Opuscula mythologica-physica*, de Th. Cale, Cambridge, 1671, et Amsterdam, 1688, in-8. M. Formey en a donné une traduction dans son *Philosophe païen*, 1759, 3 vol. in-12.

SALMANASAR, fils de Teglath-Phalasar, succéda à son père dans le royaume d'Assyrie, l'an 728 ou 730 avant J. C. Ce prince détruisit Samarie jusque dans ses fondemens, chargea Osée, roi d'Israël, de chaînes, et l'envoya en prison. (*Voyez* OSÉE.) Après cette expédition, le roi d'Assyrie entreprit la guerre contre les Tyriens, et s'empara de presque toutes les villes de Phénicie. Mais ayant été battu dans un combat naval, il laissa une partie de son armée pour resserrer la ville de Tyr, reprit le chemin d'Assyrie, et y mourut l'année d'après 714 avant J. C.

SALMERON (Alphonse), théologien, né à Tolède, en 1515, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y joignit à saint Ignace de Loyola, et fut l'un des premiers disciples de ce célèbre fondateur. Salmeron fut chargé par plusieurs souverains pontifes d'affaires importantes en Allemagne, en Pologne, dans les Pays-Bas et en Irlande. Il parut au concile de Trente, où il assista en qualité de théologien du saint-Siége; et il contribua beaucoup à l'établissement du collége de Naples, où il mourut en 1585,

à 69 ans. Ce jésuite laissa un nom célèbre par son zèle et par ses ouvrages. On a de lui des *Questions* et des *Dissertations* sur les Evangiles, sur les Actes des apôtres et sur les Epîtres canoniques, imprimées en 16 vol. in-fol., dont les huit premiers parurent à Madrid en 1601 et 1602, et les huit autres à Cologne en 1604. Son savoir est étendu, mais mal digéré; son stile facile, mais verbeux. Il est un des défenseurs de la suffisance de l'intention extérieure dans l'administration des sacremens. *Voyez* CAYHARINUS.

* SALM-KIRBOURG (Frédéric III, WILD, et RHINGRAVE de), personnage singulier, né en 1746 à Limbourg dans la Belgique, appartient à l'ancienne maison des comtes du Rhin. Il se fixa de bonne heure à Paris où il se fit construire un hôtel magnifique qui est devenu le palais de la légion d'honneur. A l'époque de la révolution de la Hollande en 1787, il voulut y jouer un rôle et se jeta du côté des patriotes. Il se présenta à M. de Calone, vanta le crédit dont il jouissait à La Haye, et se montra dévoué aux intérêts de la France. Ce ministre lui fit obtenir un brevet de maréchal de camp avec 40,000 francs d'appointemens. Soit besoin d'argent pour exécuter ses projets, soit crainte de n'être pas long-temps payé par la France dont les finances étaient très embarrassées, il demanda qu'on lui réalisât le capital de sa solde, et on eut la sottise de lui donner 400,000 livres. Il partit alors; il rendit bientôt sa conduite suspecte aux yeux de tous les partis. La défense d'Utrecht lui avait été confiée; mais quoiqu'il eût 8,000 hommes à ses ordres, il rendit cette place aux Prussiens sans coup férir : ce qui semble assez d'accord avec ce qu'en dit dans sa *Correspondance* M[e] du Deffant qui l'accuse de lâcheté, et qui donne une idée peu favorable de la jeunesse de ce prince. S'étant réfugié à Paris, il demeura dans le bel hôtel qu'il avait construit, embrassa les principes révolutionnaires, et fut nommé commandant de la garde nationale; mais pendant le régime de la *terreur* il fut impliqué dans la conspiration (supposée) ourdie dans la maison d'arrêt des Carmes, où on l'avait enfermé. Traduit au tribunal de Coffinhal, il y fut condamné à mort, et exécuté le 23 juillet 1794, à l'âge de 48 ans. Ses biens furent rendus à sa famille, en vertu d'un décret du 17 septembre 1795. Sa sœur la princesse Amélie de Hohenzollern fit faire des recherches pour retrouver son corps : ce qui a fourni à Freneuil le sujet d'un poème élégiaque intitulé : *Amélie* ou *l'Héroïsme de la piété fraternelle*, Paris, 1807 et 1808.

SALMON (François), docteur et bibliothécaire de la maison et société de Sorbonne, né en 1677 à Paris d'une famille opulente, se rendit habile dans les langues savantes et surtout dans l'hébreu, et mourut subitement à Chaillot en 1736, à 59 ans. On a de lui un *Traité de l'étude des conciles*, imprimé à Paris en 1724, in-4. Ce traité, généralement estimé pour l'érudition qu'il renferme, a été traduit en latin par un allemand, et imprimé en cette langue à Leipsick en 1729. (On a le *catalogue* de la bibliothèque de Salmon, 1737, in-12 : en tête se trouve son *Eloge*.)

SALMON (Thomas), historien anglais, mort à Londres en 1743, est auteur de l'*Examen désintéressé sur l'Histoire du temps de G. Burnet*, Londres, 1724, 2 vol. in-8. Il y prouve que Burnet hasardait souvent en histoire et altérait la vérité des faits. Salmon a été un des membres qui ont travaillé à la compilation frivole et indigeste de l'*Histoire universelle*. (*Voyez* SALE.) — Il ne faut pas le confondre avec Nathanaël SALMON, son frère aîné, qui a donné : 1° *Les stations des Romains en Angleterre*, 1731, 2 vol. in-8; 2° *Histoire du comté d'Hertford*, 1728, in-fol.; 3° *Les Antiquités de Surray*, 1736.

* SALMON (Jean), savant géographe français, né à Paris vers l'an 1720, fut un des hommes qui répandirent le plus de lumières sur la géographie, science peu cultivée de son temps. Il publia un ouvrage où l'on puise encore des renseignemens utiles, et qui a pour titre : *Histoire moderne géographique*, avec

cartes et figures, Paris, 1767, 28 vol. in-8, avec cartes et figures.

* SALMON (Robert), mécanicien anglais, naquit en 1763 à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, d'un charpentier entrepreneur de bâtimens. Il ne reçut qu'une éducation très imparfaite. Il commença par être copiste d'un homme de loi. Employé ensuite par M. Holland, entrepreneur de bâtimens, à la restauration du palais de Carton-House, il fut aussi chargé des grandes réparations et embellissemens pleins de goût que le duc de Bedford fit exécuter à Woburn-Abbey, et ce seigneur l'attacha à cette résidence en qualité d'architecte et de mécanicien. M. Holland avait fait venir à Woburn un ouvrier de France, pour pratiquer, dans ce pays qui manque de pierres, le mode de construction usité en certaines parties du continent, et qui consiste en un mélange de terre et de paille hachée. Salmon s'empara de cette méthode, la perfectionna, et parvint, au moyen d'un peu de chaux détrempée et étendue à l'intérieur, à égaler, en solidité et en belle apparence, les constructions faites avec la meilleure pierre. On trouve un exposé de sa méthode dans le 27e vol. du *Recueil de la société des arts*. Le duc de Bedford fut si charmé de son travail, qu'il lui donna la direction de ses vastes domaines. Salmon, qui s'occupait constamment de nouvelles améliorations, constata, contre un préjugé fort accrédité qui portait à ne point élaguer les hautes futaies, qu'une élagation bien entendue est favorable aux intérêts du propriétaire, et qu'elle améliore et embellit la qualité du bois par les nœuds qu'elle y multiplie. Il a publié, dans le recueil de la société des arts, un *Mémoire* sur ce sujet, enrichi de gravures. Salmon est mort à Woburn-Abbey le 9 octobre 1821. Ses principales inventions sont : un *piége à homme* pour prendre les braconniers et autres déprédateurs des bois sans les maltraiter gravement ; un procédé pour transporter sur une toile neuve les tableaux peints sur les murs ou les boiseries endommagées : ce procédé est décrit dans les *Transactions de la société des arts ;* une balance qui marque les degrés de poids sur un cadran semblable à celui des montres ; une machine à pêcher les objets tombés au fond des eaux les plus hautes ; un nouveau bandage pour les hernies, pour lequel il obtint un brevet d'invention, et au sujet duquel il a publié : *Analysis of the general construction of trusses*, 1807, in-8. L'agriculture lui doit encore un hache-paille, dont les lames sont droites au lieu d'être recourbées, ce qui lui donne une force uniforme ; un semoir qui suit toujours la ligne directe, quelles que soient les déviations du cheval qui le traîne, et plusieurs autres inventions ingénieuses. Quelques-unes de ses machines sont dessinées dans l'*Encyclopédie de Rées*.

* SALMON (Don Emmanuel-Gonzalez), premier ministre d'Espagne, mort à Madrid le 19 janvier 1832, dans un âge peu avancé, avait remplacé en 1826 M. Zéa-Bermudez en qualité de premier ministre, avec le portefeuille des affaires étrangères. Ce fut lui qui le 30 décembre 1828 signa un traité qui accordait à la France un capital de 80 millions pour dédommagement des frais de la campagne de 1823. C'était un homme plein de sagesse et de modération.

SALNOVE (Robert de), page de Henri IV et de Louis XIII, né sur la fin du 16e siècle, fut lieutenant de la grande louveterie, et écuyer de madame Christine, depuis duchesse de Savoie ; il devint aussi gentilhomme de la chambre de Victor-Amédée, duc de Savoie. Sa *Vénérie royale*, dédiée à Louis XIV, 1655 et 1665, in-4, est un livre curieux et assez recherché. L'auteur mourut en 1670 quelques années après la publication de son ouvrage.

SALOMÉ, sœur d'Hérode le Grand, non moins cruelle que son frère, eut un empire absolu sur son esprit. Ce fut par ses pernicieux conseils qu'il fit périr Mariamne sa femme, qu'il aimait passionnément, et les deux fils qu'il en avait eus, Aristobule et Alexandre. Salomé étant devenue veuve de deux maris, Jo-

seph et Costobare, que ce prince barbare avait immolés à son ressentiment, tenta vainement d'épouser Sylleus, ministre d'Obodas, roi d'Arabie. Hérode la maria en troisièmes noces à Alexas. Elle survécut peu au roi son frère.—Il ne faut pas la confondre avec SALOMÉ sa nièce, qu'Hérode avait eue d'Elpide, sa neuvième femme.

SALOMÉ (Marie), femme de Zébédée, mère de saint Jacques le Majeur et de saint Jean l'Evangéliste, avait coutume de suivre le Sauveur dans ses voyages, et de le servir. Elle demanda à Jésus-Christ que ses deux fils, Jacques et Jean, fussent assis l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, lorsqu'il serait arrivé à son royaume. Salomé accompagna Jésus au Calvaire, et ne l'abandonna point à la croix. Elle fut aussi du nombre de celles qui achetèrent des parfums pour l'embaumer, et qui vinrent le dimanche dès le matin au sépulcre. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de Salomé; et ce que l'on ajoute de plus est apocryphe.

SALOMON ou le *Pacifique*, fils de David et de Bethsabée, naquit l'an 1033 avant J. C. Le Seigneur l'aima, et lui fit donner par le prophète Nathan le nom de *Jedidiach*, c'est-à-dire *aimé de Dieu*. Son père le fit couronner roi de Juda et d'Israël de son vivant, et il donna dès lors des preuves d'une sagesse consommée. Après la mort de David, il s'affermit sur le trône par la mort d'Adonias, qui ne cessait d'y aspirer, et de Joab, esprit inquiet et turbulent, qui regardait ses services comme un titre de commander aux rois. Il épousa la fille d'un Pharaon d'Egypte. Quoique ces sortes d'alliances fussent défendues en général, il ne paraît pas que le Seigneur improuvât celle-ci, et l'on doit la considérer comme une exception approuvée, la princesse ayant embrassé le culte du vrai Dieu, et pouvant contribuer à le faire adorer en Egypte. Il est vrai que dans le 3e livre des Rois, la fille de Pharaon est nommée avec les femmes étrangères que Salomon épousa contre la loi; mais le but de l'historien étant de donner la liste des femmes de ce prince, il n'a pu omettre la première, quoiqu'elle ne fût pas dans le cas des autres. Peu de temps après, Dieu apparut à Salomon en songe, et lui ordonna de lui demander tout ce qu'il souhaitait. Salomon le pria de lui donner un cœur docile, disposé à écouter et à suivre les bons conseils. Dieu, touché de la demande de ce jeune prince, lui donna non seulement plus de sagesse qu'à tous les autres hommes, mais le rendit le plus riche et le plus magnifique de tous les rois. Salomon fit connaître cette sagesse extraordinaire dans le jugement qu'il rendit pour découvrir qu'elle était la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient. Salomon, jouissant d'une paix profonde, entreprit de bâtir un temple au Seigneur et un palais pour lui. Il fit alliance avec Hiram, roi de Tyr, dont il obtint des cèdres et des sapins, nécessaires pour remplir dignement son projet. Il employa plus de 250,000 hommes à la construction de ce temple qui surpassait en beauté et en magnificence tous ceux élevés jusqu'alors à l'Etre suprême. Après sept ans de travail, l'ouvrage fut achevé, et Salomon en fit la dédicace avec solennité. Les anciens d'Israël et tout le peuple furent invités à cette magnifique cérémonie. Salomon, ayant achevé le temple, fit bâtir un superbe palais pour lui et pour ses femmes; il restaura les murs de Jérusalem; il agrandit la place de Mello, qui était entre le palais royal et le temple; il embellit plusieurs villes dans toute l'étendue de ses états, et en fit fortifier beaucoup d'autres. Non content d'embellir le dedans de son royaume, il se fit respecter au dehors. Il obligea les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréséens, les Hévéens et les Jébuséens à lui payer le tribut. Il étendit les frontières de ses états jusqu'à l'Euphrate, et équipa à Asiongaber une flotte qu'il envoya à Ophir, d'où elle rapporta une grande quantité d'or. Son empire s'étendait sur tous les royaumes depuis l'Euphrate jusqu'au pays des Philistins, et jusqu'à la frontière d'Egypte. Ses revenus annuels montaient à 666 talens d'or, sans compter les subsides que fournis-

saient les Israélites, et les droits que payaient les marchandises. Le luxe de sa cour, la somptuosité de sa table, la multitude innombrable de ses officiers, la richesse de leurs habits, la magnificence de son palais, la sagesse de son gouvernement lui firent un nom célèbre dans les pays étrangers. La reine de Saba vint lui rendre hommage comme au plus sage des hommes et au plus magnifique des rois. Salomon ne soutint pas la réputation qu'il s'était acquise. Son cœur s'ouvrit à tous les vices. Il eut jusqu'à 700 femmes et 300 concubines. Il bâtit des temples à Astarté, déesse des Sidoniens; à Moloch, dieu des Ammonites; à Chamos, idole des Moabites. Quelques saints Pères croient qu'il fit pénitence de ses désordres avant sa mort; mais l'Ecriture s'explique clairement sur sa chute, et ne dit point s'il s'est relevé. Quelques-uns prétendent qu'il composa l'*Ecclésiaste* (*Coheleth*) pour être un monument éternel de sa conversion : il est vrai que ce livre est d'un homme désabusé de toutes les erreurs où son esprit et son cœur ont pu s'engager, et qui ne trouve de béatitude que dans la loi de Dieu; mais il ne semble pas que ce soit l'ouvrage d'un pénitent vivement affligé de ses fautes. Cependant, dans le dernier chapitre, il parle si formellement de la faiblesse et des dangers de l'homme dans sa vieillesse, de la chute des forts, de l'inconstance des chefs et des gardiens du peuple, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'il parle de lui-même; il indique la crainte de Dieu comme le seul moyen de se garantir de tout cela : *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ antequam veniant dies afflictionis et appropinquent anni de quibus dicas : Non mihi placent. Quando commovebuntur custodes domus et nutabant viri fortissimi.* On peut consulter la dissertation de dom Calmet sur le salut de Salomon, et un petit ouvrage latin du Père Gilles Martin, prémontré dans l'abbaye de Bonne-Espérance : *Salomon pœnitens*, Mons, 1727, in-12. « Sans » contrarier, dit un auteur ascétique, » des idées consolantes, il faut convenir » que la conversion d'un homme qui, » avec d'aussi grandes lumières et de si » prodigieuses grâces, a fait une chute » si profonde et si durable, marquée par » tant d'abominations publiques et con» tagieuses, n'est pas dans l'ordre ordi» naire de la Providence, quoiqu'elle » soit toujours au dessous de sa miséri» corde, et qu'elle semble tenir à cette » grande difficulté que saint Paul consi» dérait comme une espèce d'impossibi» lité, non pas quant à la divine clé» mence, mais quant à la corruption, » l'aveuglement et l'incorrigibilité d'un » cœur rassasié, pour ainsi dire, blasé » et dégoûté des sentimens et des pen» sées qui peuvent le ramener à Dieu : » *Impossibile est eos qui semel sunt illu*» *minati, gustaverunt etiam donum cœ*» *leste, et participes facti sunt Spiritus* » *sancti, gustaverunt nihilominus bo*» *num Dei verbum, virtutesque sæculi* » *venturi, et prolapsi sunt, rursum re*» *novari ad pœnitentiam.* » Quoi qu'il en soit de la pénitence de Salomon, Dieu irrité lui fit annoncer qu'il allait diviser son royaume, et qu'il donnerait dix tribus à Jéroboam. Salomon mourut l'an 975 avant J. C., à 58 ans, après avoir régné 40. Il nous reste de lui, outre l'*Ecclésiaste* dont nous venons de parler, et qui est en 12 chapitres, deux ouvrages reçus entre les livres canoniques : 1° les *Proverbes* (*Misle*) en 31 chapitres, recueil des plus excellentes maximes de religion et de morale, auquel quelques auteurs joignent le livre de la *Sagesse*, comme un recueil des maximes de Salomon et l'expression de sa doctrine, quoique l'auteur du livre soit inconnu. On y trouve, comme dans les Proverbes, une force et une onction que les moralistes profanes ne peuvent donner à leurs leçons. « En lisant légère» ment, dit un théologue, les maximes » du livre de la Sagesse, les Proverbes, » l'Eclésiastique, on serait porté à les » considérer précisément comme des mo» ralités judicieuses et utiles, pour les» quelles l'inspiration n'est pas requise, » et qui sont le fruit naturel d'un es» prit droit. Mais en les approfondis-

» sant, en les appréciant dans les replis » du cœur avec la lumière de l'expé» rience, et surtout en les comparant » avec les sèches et superficielles maximes » des philosophes, on comprend sans » peine qu'elles viennent de plus haut. » 2° Le *Cantique des Cantiques* (*Sir Hasirim*), en 8 chapitres, ouvrage mystérieux, rempli d'expressions tendres, naïves et touchantes, qui, sous le voile de la métaphore, présente, selon quelques Pères, l'union de J. C. avec son Eglise; et, selon d'autres, l'union de l'âme juste avec Dieu. Parmi le grand nombre de commentaires qu'il a produits, il faut distinguer celui de Bossuet, de Pierre Nanni, et un ouvrage allemand publié à Brême en 1776, par M. Runge, d'après les manuscrits d'un protestant célèbre. Chez les Hébreux, la lecture de ce livre n'était permise qu'à ceux qui avaient atteint l'âge de 30 ans. La luxurieuse imagination des libertins en a souvent abusé; mais de quoi n'abuse pas la corruption de l'esprit et du cœur? « Ce » livre, dit un auteur, exprime les sen» timens d'une âme sainte pour l'auteur » de son être; ces sentimens ne sauraient » être ni trop vifs, ni trop tendres: » ceux qui en ont l'expérience ne sont » pas offensés de cette lecture; et ceux » qui n'y connaissent rien peuvent se » dispenser de la faire. » (Une des meilleures preuves que l'on puisse apporter en faveur de ce livre, c'est que les Juifs, si disposés dans tous les siècles de leur existence à donner des interprétations charnelles aux divines Ecritures (témoin leurs pensées sur le Messie), conviennent avec nous de la spiritualité du Cantique des Cantiques). Il faut ajouter que les expressions qui, dans les langues modernes, paroissent répréhensibles, ne le sont pas dans les anciennes, et que c'est *l'imagination*, comme dit le président de Brosses, *qui a corrompu les langues*. (*Voyez* Ezéchiel.) L'Ecriture marque que Salomon avait aussi composé 3000 *Paraboles* et 1005 *Cantiques* (1), et qu'il avait fait des Traités sur toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, et surtout les animaux de la terre, les oiseaux, les reptiles et les poissons; mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. (On regarde comme étant de Salomon une *prière* dans le 3e livre des Rois, ch. 8, vers. 23-53, et les *Psaumes* 72 et 127.) Les autres livres qu'on attribue à Salomon ne sont point de lui, et ont été composés dans des temps postérieurs. Les plus recherchés des ouvrages publiés sous son nom, sont: 1° les *Clavicules de Salomon*, dont on recherche les manuscrits anciens; 2° *De Lapide Philosophorum*, dans le recueil de Rhenanus, Francfort, 1625, in-8; 3° *Les Dits de Salomon, avec les Réponses de Marcon;* petit ouvrage licencieux, en rimes françaises, in-16, sans date, gothique, en sept feuillets, rare. Indépendamment de ces livres, les rabbins ont mis la plupart de leurs rêveries sous le nom de ce roi si sage. De savans critiques pensent que le fameux Locman des Arabes n'est autre que Salomon, et leurs preuves sont de nature à ne laisser guère de doute sur cet article. *Voyez* Locman. (L'abbé de Choisy a donné une *vie de Salomon*, tant soit peu romanesque, Paris, 1687, in-8. Parmi les *histoires* ou plutôt les *romans*, tant en prose qu'en vers, qu'on a trouvés chez les Orientaux, sur ce prince, le type de la sagesse asiatique, nous citerons le fameux livre composé par Ferdoucy, et intitulé *Soliman-Nameh*. On pourra consulter avec fruit le *Tableau général* de l'empire Ottoman, par M. d'Ohsson t. 1, p. 184, si l'on veut avoir une idée de la vénération de toute l'Asie pour celui qu'ils appellent le glorieux *Soleïmam* ou *Soliman ben-Daoud*.)

SALOMON Ben Virga, rabbin espagnol, et savant médecin, au commencement du 16e siècle, est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé: *Schyebet Juda*. On y trouve une *Histoire des Juifs*, depuis la destruction du temple de Jérusalem, jusqu'au temps de ce rabbin. David Ganz, autre rabbin, lui a reproché quelques infidélités. Il s'est fait plusieurs édi-

(1) Les Septante portent 1500; mais les textes hébreu et chaldéen sont conformes à la Vulgate.

tions de cette histoire des Juifs à Mantoue, à Venise, à Constantinople, à Salonichi et à Amsterdam; *item*, en allemand à Cracovie, en 1591; à Prague, en 1619; et à Amsterdam, en 1640; et enfin en portugais à Amsterdam, en 1640. Gentius en a donné une traduction latine, imprimée à Amsterdam, en 1651, in-4; et Basnage en a fait usage dans sa savante Histoire des Juifs.

SALOMONI (Pierre-Marie), savant physicien, né à Verzo, le 29 avril 1696, entra chez les Pères de la compagnie de Jésus, où il se consacra particulièrement aux sciences naturelles. Il enseigna la philosophie à Pistoie, à Florence et à Prato, où il mourut en 1763, âgé de 87 ans. Il a laissé : 1° *Dissertationum compendia de fontium origine*, Florence, 1747; 2° *Selectæ theses ex logica et physica*, ibid., 1748; 3° *Compendiaria dissertatio de coloribus*, ibid., 1740; 4° *Selecta problemata ex cosmographicæ elementis*, ibid., 1753; 5° un grand nombre de *Dissertations* sur l'astronomie et les mathématiques.

SALONIN (Publius-Licinius Cornelius-Saloninus), fils aîné de l'empereur Gallien et de Salonine, fut fait César par Valérien son aïeul, en 255. On l'envoya un an après dans les Gaules avec Albinus son gouverneur, pour y être élevée dans l'art militaire. Son séjour dans ces provinces les maintint dans l'obéissance jusqu'en 261. Posthume, à la tête d'une armée victorieuse, s'étant fait déclarer empereur, obligea les habitans de Cologne à lui livrer Salonin, qu'il fit mourir. Ce jeune prince n'avait qu'environ 10 ans.

SALONINE (Julia-Cornelia), femme de l'empereur Gallien, vers l'an 244, accompagnait ce prince dans ses expéditions militaires, et peu s'en fallut qu'elle ne fût faite prisonnière par les Goths, lorsque Gallien les chassa d'Illyrie. S'étant arrêtée auprès de Milan, où le tyran Auréole avait levé l'étendard de la révolte, elle fut enveloppée dans une conjuration formée contre Gallien, et elle périt dans la même nuit que son époux et les princes de sa famille furent mis à mort. Ce fut le 20 mars 268. Salonine, dont l'esprit romanesque saisissait avec ardeur les projets philosophiques, avait obtenu à Plotin la permission de bâtir une ville qui se gouvernerait selon les lois de Platon. Elle devait s'appeler *Platonopolis*. Ce projet eut le succès qu'il devait avoir.

SALONIUS, fils de saint Eucher, qui devint évêque de Lyon, fut élevé dans le monastère de Lérins, avec son frère Véran, et la Providence les en tira tous deux pour les faire évêques. Véran le fut de Vence; mais on ne sait pas bien quelle église gouverna Salonius; on conjecture que ce fut celle de Vienne ou de Genève. Il assista au concile d'Orange, en 441. Nous avons de cet illustre évêque deux ouvrages : 1° une *Explication* morale sur les Proverbes, en forme de dialogue entre les deux frères; 2° un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*; l'un et l'autre imprimés à Haguenau, 1532, in-4, et dans la Bibliothèque des Pères.

SALVAN DE SALIEZ (Antoinette de), née à Albi en 1638, de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, morte à 91 ans, en 1730, dans le lieu de sa naissance, s'est distingué par son goût pour les lettres, dont elle n'abusa point. On a d'elle des *Paraphrases* sur les psaumes de la pénitence, diverses *Lettres* et *Poésies*, dont une grande partie est imprimée dans la *Nouvelle Pandore* ou *les Femmes illustres du règne de Louis le Grand*. Nous avons encore de cette muse l'*Histoire de la comtesse d'Isembourg*, 1678, in-12, qui a été traduite en plusieurs langues.

*SALVEMINI DE CASTILLON (Jean-François), géomètre et littérateur, naquit en 1709 à Castiglione, petite ville de Toscane, d'où il prit son nom qu'il francisa ensuite. Après avoir professé quelque temps à Pise les sciences exactes et la littérature, il se rendit en Suisse où il fut éditeur des *OEuvres d'Euler*. En 1721 il fut nommé professeur de philosophie et de mathématiques à Utrecht. La renommée de ses talens parvint à l'oreille de Frédéric II, roi de Prusse, qui l'appela à Berlin, le nomma membre de l'académie de cette ville, et maître de mathématiques au collége des artilleurs. Il reçut

de ce monarque l'accueil le plus distingué, et son successeur lui conserva ses pensions et ses places. Il mourut à Berlin, en octobre 1791, âgé de 83 ans. On a de lui : 1° *Arithmetica universalis*, de Newton, ouvrage des plus complets que l'on connaisse dans cette science : il donna aussi plusieurs autres ouvrages sur l'*algèbre*, la *géographie*, etc.; 2° l'*Homme*, traduction de l'anglais de Pope; 3° *Observations* sur un livre intitulé : *Système de la nature* : ces observations sont très sages et ne font pas l'éloge des principes de l'auteur français; 4° *Vie d'Apollonius de Tyane*; 5° *Livres académiques de Cicéron*, traduits en français, etc. Il publia en 1757 la *Traduction française des élémens de physique de J. Locke*, avec les *pensées* du même auteur *sur la lecture et les études*, Amsterdam, in-12. Il a été l'un des rédacteurs du *Journal littéraire de Berlin*, depuis 1772 jusqu'à la fin de 1776, 27 volumes in-12.

SALVI (Nicolas), né à Rome, en 1699, étudia l'art de l'architecture, sous Antoine Cannevari, et le surpassa. On voit à Rome beaucoup de monumens de sa science. Le plus considérable est la *fontaine de Trévi*, fait par ordre de Clément XII. C'est dans ce genre le monument le plus noble et le plus grand de Rome. Salvi mourut en 1751.

SALVIANI (Hippolyte), né en 1514 à Citta-di-Castello, dans l'Ombrie, d'une famille noble, professa et pratiqua la médecine à Rome, et y mourut en 1572. On a de lui un *Traité* latin *des Poissons*, avec des figures, Rome, 1554-1593, in-fol. On y trouve des détails plus propres à amuser les curieux qu'à éclairer les physiciens. On en a donné une édition à Venise sous le titre : 1° *De aquatilium animalium curandorum formis*, 1600, 1602, in-fol.; 2° un autre intitulé : *De Crisibus ad Galeni censuram*, Rome, 1558, 1559, in-8; on y trouve quelques réflexions judicieuses. On a encore de lui plusieurs *Poèmes* et des *Comédies italiennes*.

* SALVIATI (François ou Cecco Rossi de), peintre, né à Florence, en 1510, mort à Rome en 1563, s'attacha au cardinal Salviati, d'où lui est venu le surnom sous lequel il est connu. Cet artiste inventait facilement, et mettait beaucoup d'agrément dans ses idées; mais il peignait de pratique : l'on désirerait que ses contours fussent plus coulans. (Ses meilleurs ouvrages sont : *Les Batailles et le Triomphe de Camille*, dans le salon du Palais-Vieux, à Florence; *La déposition de la Croix*, dans l'église de ce nom de la même ville, etc.)

SALVIATI (Bernard), cardinal, d'une des plus illustres familles de Florence, où il naquit vers la fin du 15e siècle, fut chevalier de Malte, et devint prieur de Capoue, puis grand-prieur de Rome, et amiral de son ordre. Il signala son courage, et rendit son nom redoutable à l'empire ottoman. Il ruina le port de Tripoli, entra dans le canal de Fagiera, et réduisit en poudre tous les forts qui s'opposèrent à son passage et à ses armes. Devenu général de l'armée de la religion, il prit l'île et la ville de Coron, courut jusqu'au détroit de Gallipoli, et brûla l'île de Scio. Paul Jove dit que le grand prieur Salviati était *constanti compositoque ingenio vir, militiæ maritimæ assuetus*. Salviati embrassa l'état ecclésiastique, et obtint l'évêché de St.-Papoul en France, et celui de Clermont, en 1561. La reine Catherine de Médicis, sa parente, le choisit pour son grand aumônier, et lui procura le chapeau de cardinal, dont le pape Pie IV l'honora en 1561. Cet illustre prélat mourut à Rome, en 1568. (On le compta parmi les députés du clergé aux états-généraux de 1557.) Sa famille a produit plusieurs autres personnes distinguées par leurs talens et par les dignités éminentes qu'elles ont occupées.

* SALVIATI (Léonard), philologue et orateur italien, né en 1540, à Florence, de la famille illustre à laquelle appartiennent les précédens, se livra en même temps à la culture des lettres et à la politique. Ce fut lui qui poursuivit le Tasse. (*Voyez* LE TASSE.) Les services importans qu'il rendit à son pays lui méritèrent, en 1569, la croix de Saint-Etienne, et ses talens littéraires le firent

nommer consul de l'académie de la Crusca. Il parlait souvent en public, et s'exprimait avec facilité et éloquence. Il a beaucoup écrit ; nous citerons : 1° *Dialogue sur l'amitié*, Florence, 1564 ; 2° *Discours académiques*, ibid. ; 1566 ; 3° *Avis sur le Décaméron*, 1584, 2 vol. in-4 ; 4° deux *Comédies*, qui ne sont pas ses meilleurs ouvrages ; 5° l'*Infarinato*, nom académique, sous lequel il fait une critique sévère de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. La *Traduction des Annales de Tacite*, par G. Daté, Florence, 1582, in-4, contient un de ses *discours*, intitulé : *Pourquoi fut-il facile à Rome de devenir libre, et lui fut-il impossible de recouvrer la liberté quand elle l'eut perdue*, etc. ? L'*Orazione* que lui a consacré Pier-Francesco Cambi, 1590, in-4, Florence, contient tous les détails que l'on peut désirer sur sa *vie* et ses *ouvrages*.

SALVIEN (*Salvianus*), prêtre de Marseille, devait le jour à des parens illustres de Cologne, ou de Trèves, ou des environs. Il garda la continence avec sa femme Palladie, même avant sa prêtrise, et la traita comme si elle eût été sa sœur. Elevé au sacerdoce, vers 430, il déplora avec tant de douleur les déréglemens de son temps, qu'on l'appela le *Jérémie du* 5e *siècle*. Ses lumières et ses vertus le firent aussi nommer le *Maître des évêques*. Il mourut à Marseille, vers l'an 484. Il nous reste de lui : 1° un *Traité de la providence de Dieu*, plein de réflexions solides, d'idées touchantes et vraies ; 2° un autre *contre l'avarice* ; 3° quelques *Epîtres* : ces ouvrages sont écrits d'un style net, orné, pathétique, agréable. On en a donné un grand nombre d'éditions ; parmi les dernières, on distingue celle du Père Mareuil, Paris, 1734, in-12. Nous en avons une bonne traduction française par le Père Bonnet de l'Oratoire, 1700, 2 vol. in-12. Il ne paraît pas par ses écrits que Salvien ait été évêque, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

SALVINI (L'abbé Antoine-Marie), professeur célèbre de grec à Florence, où il naquit en 1653, était un homme de condition, poli, et extrêmement laborieux. Peu d'écrivains ont plus contribué que lui au rétablissement du bon goût en Italie. Il mourut à Florence, en 1729, après avoir rempli une carrière de 76 ans. Il a traduit en vers italiens : 1° *L'Iliade*, *l'Odyssée*, *La Batracomyomachie* et les *Hymnes* d'Homère, Florence, 1723, 2 vol. in-8 ; 2° *Hésiode*, Padoue, 1747, in-8 ; et un grand nombre de poètes anciens et modernes, en tout ou en partie. Outre ces traductions, nous avons du même : 1° un vol. in-4 de *Sonnets* ; 2° un autre de *Proses sacrées* et de *Proses toscanes*, Florence, 1715, 2 vol. in-4 ; 3° cent *Discours académiques* sur diverses questions proposées par l'académie des Apatisti ; 4° l'*Oraison funèbre d'Antoine Magliabecchi*, prononcée dans l'académie de Florence, et imprimée dans la même ville, en 1715, in-fol. ; 5° une *traduction* en prose de la *Vie* de saint François de Sales, par Marsollier. L'abbé Salvini était de l'académie de la Crusca (supprimée par ordre du grand-duc Léopold, en 1783, et remplacée par l'*académie Florentine*), et il a travaillé plus qu'aucun autre à la perfection du *Dictionnaire de la Crusca*, Florence, 1729, 6 vol. in-fol. (Lami, *Memorabilia Ital.*, t. 1er, donne des détails sur sa vie et sur ses ouvrages.)

SALVINI (Salvino), né à Florence en 1667, fit de grands progrès dans les belles-lettres et dans l'étude des antiquités de sa patrie, sous la direction d'Antoine-Marie Salvini, son frère aîné. L'an 1746, il fut fait archi-consul de l'académie de Florence, titre qui avait été donné au cardinal Quirini et au célèbre Muratori. Il mourut dans un âge avancé, le 29 novembre 1751. L'ouvrage, qui lui fait le plus de réputation, est intitulé : *Fasti consolari dell' acadêmia fiorentina*. On a encore de lui *La Vita di Lorenzo Magalotti*, et de *Benedetto Migliorucci*, dans le *Journal de littérature d'Italie* ; (un *Eloge* de Côme Ier, grand-duc de Toscane. *Voyez* le tom. des *Elogi degli uomini illustri toscani*.)

* SALVINO DEGLI ARMATI, inventeur des lunettes, né en 1245 à Florence, mort en 1317, appartenait à une famille distinguée dans les emplois publics. Il

étudia avec succès la physique, et se livra spécialement à la dioptrique et à la catoptrique. Il aimait l'étude, et son application assidue lui affaiblit les yeux dans un âge peu avancé. En cherchant à remédier à cet inconvénient, il parvint à trouver, en 1292, deux verres qui, d'après un certain degré d'épaisseur, grossissaient les lettres et reposaient la vue; mais il voulait garder le secret. Alexandre Spina, son compatriote et son ami, à qui il ne voulut pas le confier, le devina et le rendit public. Les myopes et les vieillards recouvrèrent ainsi un sens indispensable et pour l'étude et pour le bonheur de la vie. Les anciens ne connaissaient pas l'usage des lunettes, et l'on peut seulement inférer de certains passages, qu'ils se servaient pour lire de petites bouteilles sphériques de verre remplies d'eau, ou d'un morceau de sphère de verre ou de cristal qu'on plaçait sur les lettres pour les agrandir. C'est ce que proposa de faire l'ingénieux Roger. Baçon, auquel on fit injustement l'honneur de la découverte de Salvino. L'abbé de Fontenai prétend aussi que, dès la fin du 11ᵉ siècle, les lunettes étaient connues en France; mais il n'apporte pas des preuves bien convaincantes à l'appui de cette assertion. Sa découverte qui a fait la célébrité de Salvino lui ayant été contestée, plusieurs dissertations ont été publiées à ce sujet : nous citerons : *Trattato degli occhiali da naso,* par Manni, Florence, 1738, in-4, et *Lettera intorno all' invenzione degli occhiali*, tome 2, des *OEuvres* de Redi, Venise, 1742, in-4.

* SAMANIÉGO (don Felix-Maria), poète espagnol, né à Bilbao en 1742, mort à Madrid en 1806, à 65 ans, cultiva avec succès la littérature, et publia en 1777 un *Recueil de fables,* d'une morale simple et à la portée des enfans, qui lui mérita le nom de *La Fontaine espagnol.* La plupart de ses *fables* sont tirées de Phèdre, La Fontaine et Gay. Quelques-unes sont de son invention, et elles ne sont pas les moins bonnes du recueil. Elles ont été imprimées sous le titre de *Fables en vers à l'usage du royal séminaire* de Bassongado, Bilbao et Madrid, 1787, 1 vol. in-8.

SAMARITAINE (La) : c'est sous ce nom qu'est connue la femme à qui J. C. demanda à boire, comme il passait par Sichem, ville de Samarie, en s'en retournant en Galilée. Les disciples de cet Homme-Dieu étant allés dans la ville acheter des provisions, pressé de soif, il s'arrêta auprès d'un puits où il vit une femme qui puisait de l'eau. Etonnée de ce qu'un Juif osât lui parler (car les Juifs fuyaient tout commerce avec les Samaritains), elle en marqua au Sauveur sa surprise. J. C. en eut pitié; il l'éclaira par sa grâce vivifiante, et la convertit à lui. Rien de plus touchant, de plus digne de la simplicité sublime de l'Esprit saint, que le récit de cette conversation telle qu'elle est rapportée en saint Jean, chap. 4.

SAMBUCUS (Jean), médecin, né l'an 1531, à Tirnau en Hongrie, fréquenta les universités d'Allemagne, d'Italie et de France. Il se rendit très habile dans la médecine, les belles-lettres, la poésie, l'histoire et les antiquités. Ses talens le firent jouir de beaucoup d'agrémens à la cour des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, dont il devint conseiller et historiographe. Il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche, en 1584, à 53 ans. On a de lui : 1° les *Vies des empereurs romains;* 2° des *Traductions* latines d'Hésiode, de Théophylacte, et d'une partie des *OEuvres* de Platon, de Xénophon et de Thucydide. Elles sont plus fidèles qu'élégantes. 3° Des *Commentaires* sur l'*Art poétique* d'Horace, et des *Notes* sur plusieurs auteurs grecs et latins; 4° une *Histoire de Hongrie*, qui fait suite à celle de Bonfinius. On y trouve une partie du règne d'Uladislas, un abrégé de celui de Louis II, et d'autres fragmens considérables. Elle est exacte et écrite d'une manière intéressante; Istuanfi l'a continuée. 5° *Emblemata*, 1576, in-16; 6° *Icones medicorum*, Leyde, 1603, in-fol. Ce recueil contient 67 portraits de médecin et de quelques philosophes, avec un abrégé de leurs vies. Sambucus s'était fait à grands frais un riche cabinet de

médailles, et s'était donné beaucoup de peines pour déterrer d'anciens auteurs. Dans tous ses ouvrages, on reconnaît l'homme savant et l'homme de bien, le littérateur sage et chrétien. On peut consulter l'excellente *Histoire littéraire de Hongrie*, par le Père Alexis Horanyi, tom. 3, p. 196, Presbourg, 1777. Sa manière de voyager était singulière. Il parcourut une grande partie de l'Europe, toujours seul, à cheval, accompagné de deux dogues, dont il fait l'éloge dans ses *Emblèmes*.

SAMERIUS (Henri), jésuite, né près de Marche dans le duché de Luxembourg, fut confesseur de l'infortunée Marie-Stuart, puis missionnaire zélé dans sa patrie. Il mourut à Luxembourg en 1610, à 70 ans. Il était très versé dans l'histoire ecclésiastique, et surtout dans la chronologie. On a de lui : *Chronologia sacra ab orbe condito, ad Christum natum*, Anvers, 1608, in-fol. Il y relève une infinité de fautes, échappées à différens auteurs.

* SAMPIERI (Dominique), savant prélat romain, naquit à Bologne, le 23 avril 1739 d'une famille noble, qui depuis le 12e siècle s'était illustrée par ses connaissances dans la science des lois, et par les places honorables qu'elle avait occupées. Sampieri commença ses études dans sa ville natale. Après avoir fini son cours de philosophie et commencé ses cours de droit dans les écoles de Bologne, il vint à Rome achever son éducation, et se livra surtout à la jurisprudence sous les professeurs Pisoni et Antomari. En 1764, il fut nommé avocat consistorial, et prit l'habit de la prélature. Ganganelli, parvenu au souverain pontificat, sous le nom de Clément XIV, frappé de son mérite, le nomma promoteur de la foi. Sampieri mourut le 12 janvier 1784, n'ayant que 45 ans. On a de lui : 1° *Dissertatio de emancipatione liberorum*, Rome, 1767, in-4; 2° *Allocuzione detta nel teatro anatomico di San-Spirito*, Rome, 1781; 3° *Animadversioni nella causa del venerabile D. Giovanni di Palafox*, Rome, 1772. Le Père Faure, jésuite, a ajouté à ces *Animadversioni* quatre volumes de *Supplémens*, imprimés en 1774. Sampieri a laissé *manuscrits* plusieurs volumes concernant les affaires qu'il avait eues à traiter pendant qu'il était promoteur de la foi. Ces écrits sont conservés dans la bibliothèque de l'institut de Bologne. Le comte *Fantuzzi* fait mention de ce célèbre prélat dans ses *Scrittori bolognesi*.

SAMSON ou *Soleil de lui*, fils de Manué, de la tribu de Dan, naquit d'une manière miraculeuse, d'une mère qui d'abord était stérile, vers l'an 1155 avant J. C. L'esprit de Dieu parut bientôt en lui, par la force extraordinaire dont il fut doué, après qu'il eut été consacré au Seigneur d'une manière particulière à la manière des Nazaréens. Il n'avait que 18 ans, lorsqu'étant allé à Thamnata, il y vit une fille qui lui plut, et il pria son père de lui permettre de l'épouser. Manué et sa femme, après s'être opposés à son dessein, allèrent avec lui en faire la demande. Dans la route Samson, qui était un peu éloigné d'eux, vit venir à lui un lion furieux, qu'il saisit, quoiqu'il fût sans armes, et le mit en pièces. Il obtint la fille qu'il souhaitait; et quelque temps après, retournant à Thamnata pour célébrer son mariage, il voulut revoir le corps du lion qu'il avait tué, et il y trouva un essaim d'abeilles et un rayon de miel. Il tira de cette découverte l'énigme suivante : *La nourriture est sortie de celui qui mangeait, et la douceur est sortie du fort.* Les habitans de Thamnata, auxquels il la proposa, s'adressèrent à la femme de Samson, qui, vaincu par ses larmes, lui apprit le sens de l'énigme. Cette femme infidèle l'alla sur-le-champ découvrir aux jeunes gens, qui s'en firent honneur auprès du héros juif. Aussitôt il se rendit à Ascalon, ville des Philistins, nation la plus acharnée contre les Hébreux, où il tua 30 hommes, dont il donna les habits à ceux qui avaient expliqué l'énigme, ainsi qu'il leur avait promis. Il continua à fatiguer cette nation inquiète, perfide et féroce, par divers exploits, où la force unie à l'industrie était toujours couronnée de succès, et dont le merveilleux, en donnant aux

Israélites un gage visible de la bonté établie de Dieu, leur laissait en même temps l'impression salutaire de sa puissance et des effets redoutables de sa colère. « Ces actions, dit un théologien, » nous paraissent bien extraordinaires; » mais il fallait qu'elles le fussent pour » frapper les yeux d'un peuple grossier. » Dieu, pour confondre l'orgueil des » Philistins, jugea à propos de n'oppo- » ser à un peuple entier qu'un seul hom- » me, qu'il doua d'une force surnatu- » relle : c'était dans les circonstances le » moyen le plus propre à humilier les en- » nemis de son peuple, et à faire écla- » ter sa providence particulière à l'égard » de ce même peuple. » (*Voyez* GÉDÉON *et la fin de l'article* LOTH.) Les Philistins, n'osant plus attaquer Samson ouvertement, cherchèrent à le surprendre. Un jour qu'il était allé dans la ville de Gaza qui leur appartenait, les habitans fermèrent les portes et y mirent des gardes pour l'arrêter. Samson se leva au milieu de la nuit, enleva les portes avec les gonds et les verroux, et les porta sur une haute montagne vis-à-vis d'Hébron. La force n'avait pu le terrasser, l'amour le vainquit. Dalila, femme philistine, qu'il aimait éperdument, ayant tiré de lui le secret de sa force, lui fit couper les cheveux tandis qu'il dormait, et le livra aux Philistins. On lui creva les yeux, et on l'employa à tourner la meule d'un moulin. Sa force revenant avec ses cheveux, 3000 Philistins assemblés dans le temple de Dagon le firent venir pour se moquer de lui. Mais s'étant approché des deux plus fortes colonnes qui soutenaient le temple, il les ébranla, et le temple par sa chute l'écrasa avec les Philistins, l'an 1117 avant J. C. Par une inconséquence ordinaire à l'esprit de parti et d'erreurs, on a vu des philosophes rejeter les exploits de Samson, attestés par l'autorité la plus respectable, et ne former aucun doute sur ceux de Milon de Crotone, plus incroyables en eux-mêmes et destitués de témoignages dignes de confiance. On a gravé l'*Histoire de Samson* en 40 feuilles, dessinées par François Verdier.

* SAMSON (Saint), évêque de Dol en Bretagne, était né vers l'an 490 de parens nobles, dans la partie du South-Wales, connue aujourd'hui sous le nom de comté de Glamorgan. Dès l'âge de 7 ans, il fut mis sous la conduite d'un saint abbé nommé Iltut ou Helțut (1), que l'on croit avoir été disciple de saint Germain d'Auxerre, lorsque celui-ci passa dans la Grande-Bretagne. Le jeune Samson fit de grands progrès dans la piété et dans les lettres, et fut ordonné prêtre par saint Dubrice, sacré évêque de Landaff par saint Germain, et ensuite évêque de Caërlon. En 512, Samson se retira dans une île où il mena la vie érémitique, sous la direction d'un saint prêtre nommé *Pyron*. Il devint abbé d'un monastère que saint Germain avait fondé. En 516, il fit un voyage en Irlande, pour y visiter de saints personnages qui habitaient cette île, et s'y édifier par leur exemple. On dit qu'à son retour il se retira dans une caverne, pour s'y livrer plus librement à la prière et aux austérités d'une vie pénitente. Saint Dubrice l'ayant appelé à un synode qui se tint à Caërlon en 520, l'y sacra évêque, sans toutefois l'attacher à aucune église. Son zèle pour la conversion des âmes l'engagea à passer dans l'Armorique (la Bretagne française), où il y avait encore beaucoup d'idolâtres. Il en convertit un grand nombre, et bâtit un monastère auprès d'un château nommé *Dol*, à l'entour duquel s'est formée, par la suite, la ville de ce nom. Pélage Ier, du consentement des évêques de Bretagne, érigea le monastère en évêché; et, à la prière de Jutwal, roi du pays, à qui Samson avait rendu des services signalés, envoya le *pallium* au nouvel évêque de Dol (2). Samson assista au deuxième con-

(1) *Moreri* le nomme *Hidulphe*. Le martyrologe romain ne cite aucun saint du nom d'Hidulphe; mais il est mentionné dans les calendriers de France, d'Allemagne, et de l'ordre de St.-Benoit. Saint Hidulphe fut archevêque de Trèves, fondateur et abbé du monastère de Moyen Moûtier dans les Vosges. Il ne peut avoir rien de commun avec saint Samson. *Voyez* HIDULPHE, *Dict.*

(2) Quelques écrivains, suivis par Moréri, font de saint Samson un archevêque d'York, avant son passage dans la Bretagne, et expliquent par-là pourquoi il avait le *pallium* réservé aux archevêques; mais Fleury et d'autres biographes se taisent sur cette circonstance, qui aurait valu la peine d'être rapportée.

cile de Paris, tenu en 557, et en souscrivit les actes. Après avoir gouverné pendant quelques années l'église de Dol, et y avoir été un modèle de piété et de pénitence, il mourut saintement vers l'an 564 ou 565. On lui attribue divers miracles. Moréri fixa sa mort à l'an 607, et dit qu'il était âgé de 112 ans, ce qui mettrait sa naissance à l'année 495. Les dates de l'abbé Fleury nous ont paru préférables. Le Martyrologe romain fait mention de saint Samson au 28 juillet. Au 9e siècle, lors de l'irruption des Normands en France par la Bretagne, les évêques de Dol et de Saint-Malo vinrent se réfugier à Paris, et y apportèrent les reliques de saint Samson, de saint Maclou ou Malo, et de saint Magloire. Elles furent déposées dans l'église de Saint-Barthélemi, alors chapelle du Palais. Hugues le Grand ayant fondé un monastère de bénédictins, dont cette chapelle était devenue l'église, et les religieux qui la desservaient ayant passé successivement dans la rue Saint-Denys et dans la rue Saint-Jacques, les reliques de ces saints, qu'ils emportèrent avec eux, se sont définitivement trouvées déposées à Saint-Magloire, où elles sont restées jusqu'à la révolution.

SAMUEL ou *qui est établi de Dieu*, fils d'Elcana et d'Anne, de la tribu de Lévi, naquit dans la petite ville de Ramatha sur la montagne d'Ephraïm. Il fut prophète et juge d'Israël, pendant plusieurs années. Anne, sa mère, était stérile depuis long-temps, lorsque, par une faveur singulière de Dieu, elle conçut et mit au monde cet enfant, vers l'an 1155 avant J. C. Quand elle l'eut sevré, elle le mena à Silo, à la maison du Seigneur, et le présenta à Héli pour accomplir le vœu qu'elle avait fait de le consacrer au service du tabernacle. Cependant les menaces du Seigneur ayant été exécutées sur Héli et sur ses enfans, Samuel fut établi pour juger le peuple de Dieu : il avait alors 40 ans. Il fixa sa demeure à Ramatha, lieu de sa naissance; mais il allait de temps en temps dans différentes villes pour y rendre la justice. Ce saint homme, étant devenu vieux, établit Joël et Abia ses fils, pour juges sur Israël. Ils exerçaient cette charge dans Bersabée, ville située à l'extrémité méridionale du pays de Chanaan. Au lieu de marcher sur les traces de leur père, ils laissèrent corrompre leur équité par l'avarice. Leur gouvernement aliéna les esprits. Les anciens d'Israël allèrent trouver Samuel à Ramatha, pour lui demander un roi; Samuel sacra Saül par ordre de Dieu, après leur avoir fait sentir qu'ils ne savaient pas ce qu'ils demandaient. *Voici*, leur dit-il, *le roi qui règnera sur vous : il prendra vos enfans, et les emploîra à son service; il se saisira de vos terres et de ce que vous aurez de meilleur pour le donner à ses serviteurs*, etc. Sur quoi Bossuet reprend: « Est-ce qu'il aura le droit de faire tout » cela licitement ? A Dieu ne plaise, car » Dieu ne donne pas de tels pouvoirs; » mais il aura le droit de le faire impuné- » ment à l'égard de la justice humai- » ne. » Dieu montra bientôt que la sienne ne s'endormait pas sur le nouveau roi. Les désobéissances de ce prince irritèrent le Seigneur, qui le rejeta du trône, et commanda à Samuel d'aller oindre David pour roi. Samuel fut sensiblement touché du malheur de Saül, le pleura le reste de ses jours, et lui apparut long-temps après sa mort, arrivée l'an 1057 avant J. C. à 98 ans, lorsque la pythonisse évoqua son ombre : il lui prédit qu'il mourrait avec ses enfans dans la bataille qu'il livra aux Philistins sur la montagne de Gelboé. L'abbé de la Chapelle a cru trouver dans ce discours de Samuel un artifice de ventriloque : moyen d'explication trop semblable à ceux qu'on a employés en diverses occasions pour rendre compte des évènemens surnaturels, et qui est ici absolument insoutenable; non seulement parce qu'il n'explique pas l'apparition, mais parce qu'il est formellement en opposition avec l'historien sacré, qui nous apprend que Samuel apparut en personne, non pas sans doute par quelque effet de l'art magique, mais par une volonté particulière de Dieu. Ceux qui croient que la pythonisse ne fit que produire un spectre ressem-

blant au prophète, sont également contraires au récit des Livres saints. Quand même on pourrait éluder la force de ces paroles du premier livre des Rois : *Cum autem vidisset mulier Samuelem... Dixit autem Samuel ad Saül* (c. 28), on ne pourrait répondre à ce passage de l'Ecclésiastique (c. 46) : *Et post hoc dormivit : et notum fecit regi finem vitæ suæ, et exaltavit vocem suam de terra in prophetia delere iniquitatem gentis.* Le gouvernement de Samuel fut celui de la justice et de la sagesse, de la modération et du désintéressement : rien de plus touchant que l'espèce d'adieu qu'il fit à la nation, en lui rappelant tout ce qu'il avait fait, et donnant le défi à tous de l'inculper d'un seul fait qui supposât de l'ambition ou de l'intérêt. « Voyez, » disait-il, si vous avez quelque chose à » me reprocher depuis que je suis avec » vous ; dites hautement devant le Dieu » qui nous écoute, si je vous ai fait quel» que dommage, si j'ai lésé l'honneur de » quelqu'un, si j'ai opprimé le faible, si j'ai » accepté quelques présens des riches : que » celui qui m'a donné quelque chose parle, » et je le lui restitue sur l'heure. » Les cris et les larmes du peuple furent un témoignage non équivoque de la pureté de son administration, qui fut la dernière de cette admirable théocratie sous laquelle les Hébreux avaient vécu jusque là. On attribue assez communément à Samuel le *Livre des Juges*, celui de *Ruth* et le *premier des Rois*, du moins les vingt-quatre premiers chapitres de ce dernier, qui ne contiennent rien qu'il n'ait pu écrire, à quelques additions près, lesquelles paraissent y avoir été insérées depuis sa mort. Pour les derniers chapitres, il ne peut les avoir écrits, puisque sa mort y est marquée, ainsi que l'apparition dont nous venons de parler.

SANADON (Noël-Etienne), jésuite, né à Rouen en 1676, professa avec distinction les humanités à Caen. Ce fut là qu'il connut Huet, évêque d'Avranches, avec lequel le goût de la littérature et de la poésie l'unit étroitement. Le Père Sanadon fut chargé de la rhétorique au collége de Paris, et de l'éducation du prince de Conti, dans laquelle il fut remplacé par le Père du Cerceau. En 1728, il devint bibliothécaire de Louis le Grand, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1733, à 57 ans. La douceur et la pureté de ses mœurs le firent rechercher et estimer. Il joignait aux qualités d'un bon religieux celles d'un littérateur aimable. On a de lui : 1° des *Poésies latines*, 1715, in-12, et réimprimées à Paris, 1754, in-8. Le Père Sanadon a fait revivre dans ses vers le goût des plus célèbres poètes qui ont paru dans le beau siècle d'Auguste. Ses poésies n'auraient pas été peut-être désavouées par ces grands maîtres, pour la force et la pureté de l'expression, le tour et l'harmonie du vers, le choix et la délicatesse des pensées ; mais elles manquent d'imagination. Il a fait des Odes, des Elégies. des Epigrammes et d'autres poésies sur différens sujets. 2° Une *Traduction des OEuvres d'Horace*, avec des remarques, en 2 vol. in-4, Paris, 1727. Les exemplaires qui portent Amsterdam sur le titre n'ont pas été corrigés ; il y en a une édition en 8 vol. in-12. Le traducteur écrit avec élégance et avec goût ; s'il n'est pas égal à l'original, c'est qu'aucune traduction ne peut l'être, par rapport à des ouvrages de ce genre. Plusieurs savans ont blâmé la liberté qu'il a prise de faire des changemens considérables dans l'ordre et dans la structure même des odes. On n'a pas moins été choqué de son orthographe singulière, et ce qu'il dit pour en faire l'apologie n'a pas satisfait : ces innovations ne peuvent avoir de bons effets, et ne servent qu'à entraver les belles-lettres et les sciences. 3° Des *Discours* prononcés en différens temps, et dont on a un recueil. Ils prouvent qu'il n'était pas moins orateur que poète. 4° On lui attribue *Prières et Instructions chrétiennes*, Lyon, 1752, in-12 et in-8, remplies d'onction et d'une piété solide ; ouvrage qui n'est pas de lui, mais de son oncle, jésuite de la maison professe de Paris. (Son *Eloge* se trouve dans le *Mercure* de décembre 1733.)

* SAN-CARLOS (don Joseph-Michel de CARVAJAL Y VARGAS, duc de) grand

d'Espagne de première classe, né à Lima en 1771, descendait en ligne droite de l'illustre famille de Carvajal à qui Charles-Quint accorda tant d'honneurs. Le duc de San-Carlos, après avoir fait de bonnes études, vint en Espagne à l'âge de 14 ans, et entra au service comme colonel en second du régiment de Majorque. Après s'être distingué au siége d'Oran, il fit en 1793 la guerre de Catalogne, et partit ensuite comme volontaire avec l'escadre dirigée sur Toulon. Le courage qu'il déploya dans plusieurs attaques lui valut le grade de colonel titulaire de son régiment, et le brevet de brigadier. Il fit en cette qualité la guerre dans le Roussillon, et servit sous les ordres du comte de La Union son oncle, qui repoussait les attaques de Dugommier. Nommé maréchal de camp, et chambellan du prince des Asturies, il fut, à l'âge de 25 ans, promu à la dignité de gouverneur de ce prince et des infans. Plus tard il devint majordome de la reine, et en 1805 grand maître de la maison du roi Charles IV. L'époque du mariage du prince des Asturies fut pour le roi une occasion de lui donner le grand cordon des ordres de Saint-Janvier et de St.-Ferdinand. En 1807 la dignité de vice-roi de Navarre lui fut décernée : il ne resta que trois mois dans ce royaume, fut exilé après le procès de l'Escurial, et se retira à Alfaro jusqu'au moment où le prince Ferdinand monta sur le trône. Celui-ci le fit grand-maître de sa maison et membre de son conseil privé. Il accompagna son prince à Bayonne, puis à Valançay; mais les voyages fréquens qu'il fit alors à Paris alarmèrent la police impériale qui l'envoya dans la petite ville de Lons-le-Saunier en Franche-Comté. Les ennuis de cet exil de 5 ans furent adoucis par l'étude qui déjà lui avait ouvert les portes de l'académie de Madrid. Le duc de San-Carlos eut le bonheur d'annoncer le premier à Ferdinand VII qu'il était libre : les insignes de la Toison d'or que le roi portait alors furent la récompense de sa fidélité. A son arrivée en Espagne il fut premier ministre-secrétaire d'état. Son administration ne fut pas en harmonie avec les désirs de quelques conseillers, et quoiqu'il eût fait séparer le trésor de la couronne de celui de l'état, continuer les travaux commencés, rétablir les académies et la banque St.-Charles, il se vit contraint de donner sa démission, et fut nommé ambassadeur à Vienne, puis à Londres. Le duc de San-Carlos se réfugia à Bordeaux, puis à Genève pendant les troubles qui agitèrent l'Espagne en 1821. Lorsque la constitution des Cortès eut été renversée par l'armée française, il rentra en Espagne, fut ambassadeur en France, puis ambassadeur extraordinaire pour assister au sacre de l'empereur Nicolas. Il avait repris depuis un an ses fonctions d'ambassadeur auprès du roi de France, lorsqu'il perdit une de ses filles chéries, Mme la comtesse de L'Espine : ce malheur lui donna le coup de la mort : il décéda à Paris en 1828. Sa mort fut celle d'un homme de bien et d'un chrétien. Tous les princes de l'Europe lui avaient conféré leurs ordres.

SANCASSANI (Denys-André), né dans le Modénois en 1659, s'appliqua avec succès à l'étude de la médecine, et en donna des preuves en exerçant sa profession dans plusieurs villes d'Italie, où il s'acquit une grande réputation. En 1727 il se fixa à Spolette, et mourut à Comacchio l'an 1739. On a de ce médecin : 1° *Dilucidazioni fisico-mediche*, Rome, 1731-1738, 4 vol. in-fol. Ces éclaircissemens sont d'une prolixité rebutante. 2° *Aphorismes généraux de la manière de guérir les plaies selon la méthode de Magatus*, Venise, 1713, in-8, en italien; et plusieurs autres ouvrages où il déploie toute la vivacité de son zèle pour rappeler aux chirurgiens les sages conseils de César Magatus. (Eloy, dans son *Dictionnaire* de medecine, et Mazzuchelli, dans les *scritt. d'Italia*, ont donné le *catalogue* des ouvrages de ce médecin. Sa *vie* a été écrite plusieurs fois en Italie : la meilleure et la plus récente est celle qu'a publiée le docteur Jos.-Ant. Cavalieri à Comachio, en 1781.)

SANCERRE (Louis de Champagne, comte de), seigneur de Charenton, etc., maréchal de France en 1368, et conné-

table en 1397, naquit vers 1342 d'une illustre maison; il rendit de grands services au roi Charles V, remporta plusieurs avantages sur les Anglais, contribua beaucoup au succès de la journée de Rosebeck; et mourut en 1402, à 60 ans, considéré comme un des trois grands généraux du règne de Charles V : les deux autres étaient du Guesclin et Clisson. (Ce dernier et Sancerre étaient borgnes.)

SANCHE II, dit *le Fort*, roi de Castille, ne put voir sans envie le partage que son père Ferdinand avait fait de ses autres états à ses frères et sœurs. Il dissimula pendant quelque temps; mais après la mort de la reine, sa mère, il fit éclater ses desseins ambitieux en 1067. Garcias était roi de Galice, et Alphonse roi de Léon : l'impitoyable Sanche détrôna le premier, et contraignit le second à s'enfermer dans un monastère. Après avoir dépouillé ses frères, il entreprit d'enlever à ses sœurs les places qui leur avaient été données pour dot. Il prit la ville de Toro, sur Urraca, la cadette, et tourna ensuite ses armes vers Zamora, qui appartenait à l'aînée. Mais ce prince téméraire et sans frein, au lieu d'un succès qu'il ne méritait pas, y trouva le terme de ses attentats et de sa vie en 1072, ayant été tué en trahison, pendant qu'il faisait le siége de cette ville.

SANCHE d'Avila. *Voyez* Thomas de Jésus, carme.

SANCHEZ (François), *Sanctius*, de Las-Brocas, en Espagne, fut regardé comme *le père de la langue latine*, et le *docteur de tous les gens de lettres*. C'étaient les titres dont les exagérateurs l'honoraient dans son pays. On a de lui : 1° un excellent traité, intitulé : *Minerva, sive de causis linguæ latinæ*, Amsterdam, 1714, in-8. Messieurs de Port-Royal ont beaucoup profité de cet ouvrage dans leur *Méthode de la langue latine* (*voyez* Garcias *et* Lancelot); il a été réimprimé à Leipsick, 1801-1804, 2 vol. in-8. 2° *L'Art de parler, et de la manière d'interpréter les auteurs*; 3° plusieurs autres savans ouvrages sur la grammaire. (Tous ces ouvrages, excepté le premier, ont été recueillis en 4 vol. in-8, Genève, 1766, avec une *Vie* détaillée de l'auteur, par Grég. Mayans.) Sanchez mourut en 1600, à 77 ans. — Il doit être distingué d'un autre François Sanchez, médecin, mort à Toulouse, âgé de 70 ans, en 1632. Ce dernier, successivement professeur en philosophie et en médecine à Toulouse, était chrétien et né à Brague de parens juifs. On a recueilli ses ouvrages sous ce titre : *Opera medica. His juncti sunt tractatus quidam philosophici non insubtiles*, Toulouse, 1636. Son traité intitulé : *Quod nihil scitur, liber*, Francfort, 1618, in-8, Rotterdam, est le fruit d'un triste pyrrhonisme. Ulric Widdius en a donné une bonne réfutation, Leipsick, 1661.

SANCHEZ (Gaspard) ou *Sanctius*, jésuite, né en 1544, à Cienpoçuelos, village ou petit bourg de la Nouvelle-Castille, à quelque distance d'Aranjuez, fut professeur d'Ecriture sainte à Alcala et en plusieurs autres villes d'Espagne. Il mourut à Madrid le 16 novembre 1628. On a de lui des *Commentaires* excellens sur Job, Isaïe, sur les Livres des Rois et les Paralipomènes, les Actes des Apôtres, etc. Le sens littéral y est solidement développé, en même temps que l'auteur ne néglige ni le sens mystique, ni le sens allégorique. Son commentaire sur Isaïe est incontestablement un des meilleurs que nous ayons sur ce prophète.

SANCHEZ (Thomas), né à Cordoue en 1551, entra chez les jésuites à l'âge de 16 ans, y remplit divers postes, et mourut à Grenade en 1610, avec la réputation d'un homme de mœurs austères. On a de lui : 1° quatre vol. in-fol. sur le *Décalogue*, sur les *Vœux monastiques*, et sur plusieurs questions de morale et de jurisprudence, traitées d'une manière diffuse; 2° un traité *De matrimonio*, imprimé la première fois à Gênes en 1592, in-fol. L'auteur a recueilli dans cet ouvrage toutes les questions qui peuvent naître sur ces matières scabreuses; il n'écrivait que pour les confesseurs et les directeurs des âmes, et, sous ce point de vue, son travail n'a rien que de raisonnable, quoiqu'il fût à souhaiter qu'il eût été plus réservé et dans les détails et

dans les décisions. (*Voyez* Busenbaum, Escobar Pascal.) Ce qu'il y a de vrai, mais ce qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui connaissent par expérience l'effet d'une intention pure et d'un saint zèle, c'est que des détails si délicats ne firent jamais la moindre impression sur ses mœurs. C'est aux pieds du crucifix qu'il écrivait ses livres. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage est celle d'Anvers en 1607, après laquelle vient celle de 1614. Ce qui tient de bien près à l'hypocrisie de la secte philosophique, à ce zèle factice que le crime et le vice affichent pour la vertu, ce sont les injures de tous les genres, accumulées contre le jésuite espagnol par des gens dont la corruption de l'âme a détruit jusqu'aux ressorts du corps, qui alimentent leur luxure par des lectures et des estampes où les raffinemens de la plus brutale lubricité sont exprimés avec les traits d'une impudence dégoûtante pour les libertins même les plus décidés.

* SANCHEZ (Antoine-Nunez Ribeiro y), médecin célèbre, né le 9 mars 1699, à Lisbonne, fit ses cours de médecine à Coimbre et à Salamanque. Reçu docteur dans cette dernière université, en 1724, il se rendit à Londres, où il demeura deux ans, puis à Leyde où il suivit les leçons de Boërhaave. Anne, impératrice de Russie, ayant demandé à cet illustre médecin trois sujets distingués dans son art, il choisit en premier lieu Sanchez, qui, à son arrivée à Pétersbourg, fut placé à l'hopital de Moscou par le docteur Bidloo, premier médecin de l'impératrice. Il y resta jusqu'en 1734, époque à laquelle il fut nommé médecin de l'armée. Il se trouva au siége d'Azof. Il parlait toutes les langues de l'Europe avec autant de facilité que sa langue maternelle. Désigné en 1740 pour être médecin de la cour, on le consulta sur une maladie chronique de l'impératrice, et Sanchez donna son opinion au premier ministre sur cette maladie, qu'il attribuait à une pierre dans les reins. L'impératrice étant morte six mois après, on fit la dissection du cadavre, et on y trouva vérifiée l'opinion de Sanchez. Il obtint bientôt après du régent le titre de premier médecin, dont il ne jouit que peu de mois, la révolution de 1742, en faveur d'Élisabeth Pétrowna, l'ayant privé de toutes ses places. On croit que Sanchez s'était montré contraire à cet évènement, mais qu'il eut assez de prudence pour ne pas se compromettre. Plusieurs de ses amis périrent sur l'échafaud; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on lui accorda la permission de s'éloigner de la Russie. Il donna sa bibliothèque à l'académie de Pétersbourg, dont il était membre honoraire. Sanchez retourna en Portugal; il y demeura trois années, et en 1767 il vint se fixer à Paris. Il fut admis comme associé étranger, à la société royale de médecine établie à cette époque. L'impératrice Catherine II, se rappela les services que Sanchez avait rendus en Russie pendant 16 ans, et lui fit une pension de 1,000 roubles; la cour de Portugal lui en accorda une autre de 800 cruzades (près de 4,000 francs), et il en obtint une autre du prince Gallitzin. Il mourut à Paris le 14 octobre 1783. Sanchez était doué d'une vaste érudition: il a laissé plusieurs *ouvrages* de médecine, très estimés. Pendant son séjour en Russie, il fut en correspondance avec les jésuites de sa nation qui étaient à la Chine, et auxquels il envoyait des livres d'astronomie; il recevait, en échange, des graines et d'autres objets d'histoire naturelle, dont il avait formé un cabinet fort curieux. Sanchez a répandu en Europe les premières semences de la vraie rhubarbe: il les avait envoyées à Pierre Collinson.

* SANCHEZ (don Thomas-Antoine), savant biographe espagnol, né à Burgos en 1732, mort à Madrid en 1798, fut bibliothécaire des rois Charles III et Charles IV. On lui doit la réimpression de beaucoup d'auteurs anciens qu'il a enrichis de *notes* curieuses et instructives, et plusieurs écrits sur l'*Histoire littéraire d'Espagne* parmi lesquels on distingue la *Collection de poésies castillanes antérieures au 15e siècle*, précédées de mémoires relatifs à la vie du premier marquis de Santillane, et à sa lettre adres-

sée au connétable de Portugal sur l'origine de la poésie espagnole, avec des *notes* remplies d'érudition sur l'*Histoire littéraire* de la nation dans les siècles les plus obscurs de la langue, Madrid, 1775-90, 4 vol. in-8.

* SANCHEZ (Pierre-Antoine), chanoine de St.-Jacques de Compostelle, né à Vigo en 1746, se fit une réputation comme prédicateur, ainsi que par ses écrits. Les principaux sont : 1° *Traité sur la tolérance en matière de religion*, 1785, 3 vol. in-4 ; 2° *Recueil de sermons*, 3 vol. ; 3° *Somme de théologie sacrée*, 1789, 4 vol. in-4. Il est mort en 1806.

SANCHONIATON, historien de Phénicie, né à Béryte (vivait à une époque qu'il n'est pas facile de déterminer, sous le règne de Sémiramis, selon les uns ; peu de temps après Moïse, selon les autres ; du temps de la guerre de Troie ou peu auparavant, suivant d'autres encore. M. de St.-Martin a cru trouver, dans le petit nombre de fragmens qui nous sont restés de cet historien, des raisons suffisantes d'affirmer qu'il vivait au 14e siècle avant notre ère.) Il écrivit en phénicien une *Histoire* dans laquelle il rendait compte de la théologie et des antiquités de son pays. Philon de Biblos, contemporain d'Adrien, en fit, dit-on, une version grecque, dont il nous reste quelques fragmens dans Porphyre et dans Eusèbe. Dodwel et Rupin rejettent ces fragmens comme supposés ; mais Fourmont et quelques autres les adoptent comme authentiques. « Un grand nombre » de savans, dit l'abbé Para du Phanjas, » pensent que l'historien Sanchoniaton » est un être fictif et supposé, qui n'a » pas plus existé que don Quichotte et » Sancho Pança ; et que son Histoire » phénicienne, qui était totalement in- » connue avant le temps où l'irréligieux » philosophe Porphyre commença à la » citer et à l'accréditer, est un ouvrage » fabriqué par les partisans de l'idolâtrie » et de l'irréligion, dans le premier siè- » cle du christianisme. Mais sans nous » donner la peine d'examiner si Sancho- » niaton est ou n'est pas un auteur sup- » posé, il est certain que l'ouvrage qu'on » lui attribue, et que l'on suppose tiré » des livres de Thaut et des archives sa- » crées des Egyptiens et des Phéniciens, » vers le temps de Josué ou de David, » est une spéculation digne des petites- » maisons. » (Quoique nous citions ici l'opinion de l'abbé Para, elle nous paraît assez hasardée, si nous nous en rapportons à ce que dit Eusèbe dans sa *Préparation évangélique* (l. 1er, c. 9 et 10 ; et l. 10). Il croit Sanchoniaton le plus ancien écrivain *après Moïse.*)

SANCIO ou plutôt SANCHO (Rodrigue), né à Santa-Maria da Nieva, dans le diocèse de Ségovie, en 1404, se fit connaître de bonne heure par son goût pour la piété et pour les lettres. Son mérite le fit élever à l'évêché de Zamora, à celui de Calahorra et à celui de Palencia ; mais abandonnant à ses grands-vicaires le soin de ses diocèses, il passa sa vie à Rome, où il fut gouverneur du château Saint-Ange. Il se distingua par ses négociations, et par divers ouvrages historiques et ascétiques. Les principaux sont : 1° *Historia hispanica.* Elle comprend tout ce qui s'est passé dans cette monarchie depuis son origine jusque vers le milieu du 15e siècle. On l'a mise dans la *Collection des historiens d'Espagne* de Schot, 4 vol. in-fol. 2° *Speculum vitæ humanæ*, in-fol., Rome, 1468. C'est un des premiers monumens de l'art de la typographie, et pour cette raison il est infiniment recherché, fort cher et rare. (Il ne faut pas confondre le *Speculum vitæ humanæ* avec le *Speculum humanæ salvationis*, in-fol., sans date, de 63 feuillets.) Il y en a deux traductions françaises, l'une de Julien Macho, Lyon, 1477, in-folio ; l'autre de Père Farget, Lyon, 1482, in-fol. Sancio mourut à Rome en 1470.

SANCTES-PAGNIN, né à Lucques en 1470, entra à l'âge de 16 ans dans l'ordre de Saint-Dominique. L'étude des langues, la théologie, la controverse, la prédication, occupèrent tous les instans de sa vie, qu'il termina à Lyon en 1541, à 70 ans. Son zèle et ses sermons tirèrent beaucoup de pécheurs et d'hérétiques de la voie de perdition. On a de lui : 1° *The-*

saurus linguæ sanctæ, dont les plus belles éditions sont celles de Robert Etienne, Paris, 1548, in-fol.; et Genève, 1614, in-fol., avec des notes de Jean Mercier, et d'Antoine Cevallerius. Cette dernière édition n'est pas la meilleure, parce que l'éditeur a corrompu le texte; elle est à l'*Index* des livres défendus. 2° *Veteris et novi Testamenti translatio*, Lyon, 1542, in-fol., avec des notes de Servet. M. Contant de la Molette, dans le savant *Discours sur la littérature orientale*, inséré dans le premier tome de son *Explication du Lévitique*, préfère la version de Sanctes-Pagnin, après la Vulgate, à toutes les autres versions qui ont paru depuis. 3° Plusieurs autres ouvrages sur la Bible.

* SAND (Charles-Louis), l'assassin de Kotzebue, né en 1795 à Wunsiedel, dans le pays de Bareuth (cercle du-Haut-Mein), était fils d'un ancien conseiller de justice prussien. Il fit ses études à l'école de Hof, puis au gymnase de Ratisbonne. En 1815, il faisait ses cours de théologie à l'université de Tubingen; le retour de Buonaparte à Paris le fit enrôler avec tous les autres étudians dans un corps de volontaires. Au rétablissement de la paix, il alla continuer ses études à Erlangen. Jusqu'alors il s'était montré doux, studieux et rangé; mais, ainsi que presque toute la jeunesse d'Allemagne, il s'était laissé séduire par les idées politiques qui ont à plusieurs reprises bouleversé la France. La lecture des ouvrages de Kotzebue souleva son jeune cœur d'indignation: il accusait cet écrivain allemand de donner sur la Germanie des notes odieuses, à la suite desquelles le cabinet de Saint-Pétersbourg conseillait au gouvernement germanique des mesures sévères. Tout porte à croire qu'il faisait partie d'une de ces associations secrètes qui sont si communes dans les universités d'Allemagne, et que la mort de Kotzebue lui fut imposée comme un acte de patriotisme. Quoi qu'il en soit, Sand considérait Kotzebue comme son ennemi personnel: son imagination faible lui fit envisager un crime comme une vengeance de l'honneur national. D'Iéna il se rendit à Manheim, et le 23 mars 1819 il exécuta son horrible dessein. L'assassin se frappa ensuite lui-même à plusieurs reprises avec l'arme encore fumante du sang de Kotzebue. L'espoir de connaître ses complices fit donner à son procès une durée et une importance très grandes; mais les longues informations qui furent prises n'amenèrent aucun résultat. Sand marcha au supplice avec fermeté. On trouvera de curieux détails dans les *Annales biographiques* faisant suite à l'*Annuaire nécrologique* de M. Mabul, année 1826, 2e partie, p. 278 et suivantes.

SANDÆUS (Maximilien), né à Amsterdam en 1578, se fit jésuite à Rome en 1597, enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs universités d'Allemagne, passa les dernières années de sa vie à Cologne, et y mourut le 21 juin 1656. Il a donné au public une grande quantité d'ouvrages ascétiques et polémiques, tous écrits en latin, avec ordre, aisance et netteté, mais en trop grand nombre pour être toujours exacts et solides. On estime ce qu'il a écrit contre les calvinistes. On a publié le catalogue de ses ouvrages, Cologne, 1653, in-4.

SANDE (Frédéric), célèbre jurisconsulte, né à Arnheim vers l'an 1577, bourgmestre de cette ville, conseiller au conseil de Gueldre, avocat fiscal, curateur de l'académie de Harderwick, ambassadeur de la république de Hollande en plusieurs cours, et enfin député à l'assemblée des états-généraux à La Haye, lorsqu'il mourut en 1617. On a de lui: 1° *Commentarius in Gelriæ et Zutphaniæ consuetudines feudales*, 1637, in-4; 2° *Commentatio in consuetudinem Gelriæ de effestucatione*, Arnheim, 1638. Son frère, Jean SANDE, né en 1579, professeur de Pandectes à Franeker, conseiller à Leuwarden, mourut en 1638. Ses ouvrages sur le droit, qui avaient d'abord paru séparément, ont été réunis et imprimés avec ceux de son frère Frédéric, Anvers, 1674, in-fol. Nous avons encore de lui un *Abrégé de l'histoire belgique*, en flamand, Amsterdam, 1650; traduit en latin, Utrecht, 1652, in-12. Il serait plus estimé, si l'auteur s'était plus con-

stamment tenu en garde contre les préventions et les rivalités nationales. Ses ouvrages de jurisprudence sont, jusqu'à un certain point, soumis à la même observation.

* SANDEN (Bernard de), théologien luthérien, né le 4 octobre 1636 à Intersbourg, en Prusse, étudia dans diverses universités d'Allemagne, et prit des grades dans celle de Kœnigsberg. Il voyagea en Suisse, en Hollande, en France et en Angleterre, toujours occupé du soin d'acquérir des connaissances nouvelles, et de perfectionner son instruction. De retour dans sa patrie, il fut fait doyen dans le Lobenicht, et se mit à prêcher. Il le fit avec talent et commença ainsi sa réputation. Il était en 1667 chapelain de la Vieille-Ville, et en 1682 professeur ordinaire en théologie. Devenu en 1688 premier professeur, premier pasteur de la cour, et suprême surintendant en Prusse, en cette qualité, et conjointement avec l'évêque Ursinus, il fit, le 25 février 1701, la cérémonie du couronnement de Frédéric, premier roi de Prusse. On lui donna à cette occasion le titre d'évêque, et on lui envoya de Berlin des habits épiscopaux; mais il ne les reçut point, étant mort la même année, avant qu'ils arrivassent. Il avait eu le plaisir, en 1696, de voir ses trois fils reçus le même jour docteurs dans les trois facultés. Il a laissé: 1° *Theologia homilitica*; 3° *Theologia symbolica*; 3° *Theologia positiva*; 4° *Formula catechisandi*; 5° *Des Dissertations* en latin, et divers *ouvrages* en Allemand.—SANDEN (Bernard de), théologien luthérien, et l'un des fils du précédent, naquit à Lobnitz, en Prusse, en 1666. Il étudia à Kœnigsberg et à Leipsick, où il prit le degré de maître-ès-arts en 1687. Il voyagea en Allemagne, en Italie, fut associé à l'académie des *Ricoverati* à Padoue, revint par la Hollande et l'Angleterre, et arriva dans sa patrie après avoir visité dix-sept universités. Il reçut le bonnet de docteur en théologie, en 1696, des mains de son père, devint pasteur de Lobnitz, prédicateur de la cour, et premier professeur en théologie. Il est auteur de plusieurs ouvrages en allemand et en latin. Parmi ceux ci, les principaux sont: 1. *Theologiæ controversæ spicilegium*, Kœnigsberg, 1706, in-4; 2. *Instructio ministrorum verbi, illustrata et aucta*, 1707, in-4. L'ouvrage est de son père. Il y fit des augmentations. 3. *Disputationum anti-papisticarum fasciculus*, in-4; 4. *Prima fundamenta theologiæ positivæ*, 1713, in-4; 5. *Quæstionum biblicarum e Genesi illustrium fasciculi*, 1716, in-4; 6. *Præjudicia contra bullam Clementis XI* Unigenitus *dictam*, 1719, in-4; 7. *Theologia positiva auctior et plenior*, 1720, in-4. C'est l'ouvrage de son père, cité ci-dessus, qu'il revit et auquel il fit des augmentations. Il mourut en 1721.

* SANDERS (Robert), littérateur anglais, né en 1727, à Breadolbane en Ecosse, d'une famille pauvre et obscure, qui lui donna cependant une éducation soignée. Son premier état fut celui de fabricant de peignes; mais ayant essuyé beaucoup de pertes, il tâcha de mettre à profit sa bonne éducation. Après avoir parcouru une partie de l'Angleterre, il vint s'établir à Londres, et se lia avec les gens de lettres. Devenu littérateur lui-même, il publia différens ouvrages; mais il vécut la plupart du temps aux gages des libraires, dont il recevait à peine quatre guinées par mois. Il travailla souvent aux ouvrages des autres, et voyait les siens se publier avec succès sous d'autres noms. Il vécut dans la pauvreté, et succomba à une longue maladie, le 19 mars 1789. Il a laissé: 1° *Le complet voyageur anglais*, Londres, 1761, 1 vol. in-fol. C'est le résultat de son voyage dans le nord de l'Angleterre. Ce livre, écrit d'un stile un peu négligé, renferme des détails assez intéressans; plusieurs personnes se sont attribué cet ouvrage. 2° *Calendrier de Newgate*, ou *Mémoires des malheureux qui ont expié à Tyburn l'atteinte dont ils se sont rendus coupables envers les lois de leur pays*, 1764, en 6 vol. in-8, avec fig. Cet ouvrage indigeste ne saurait être supporté à la lecture que par le peu de gens qui se plairaient au long récit des crimes les plus bas et les plus odieux. On y trouve cepen-

dant quelques observations d'une morale très pure. 3° *Histoire romaine, en forme de lettres d'un père à son fils*, 2 vol. in-12. C'est un abrégé exact; le stile en est naturel, soigné, et ne manque ni de précision ni d'éloquence. 4° *Gaffer Barbe-grise*, 4 vol. in-12. Cette satire, dirigée contre les théologiens non-conformistes, est l'ouvrage le plus important de l'auteur, et celui qui lui donna de la réputation, sans cependant le tirer de la misère. Obligé de travailler pour vivre, il vendit, pour cent guinées, ses notes sur la Bible à Henri Southel, avec la faculté à celui-ci d'y mettre son nom. Sanders fut le véritable compilateur des productions volumineuses de Guthrie. Il avait formé le plan d'une chronologie générale de toutes les nations; mais la mort l'empêcha de mettre à exécution ce vaste projet.

SANDERSON (Robert), théologien casuiste, né à Sheffield dans le comté d'York, en 1587, mort en 1662, devint chapelain ordinaire du roi Charles I[er], chanoine de l'église de Christ, et professeur de théologie à Oxford. Il fut privé de ses bénéfices, et eut beaucoup à souffrir pendant les guerres civiles d'Angleterre; mais peu de temps après le rétablissement de Charles II, il eut l'évêché de Lincoln. Ce prélat, également recommandable par la pureté de ses mœurs, par la douceur de son caractère et par la modération de son esprit, avait lu les Pères et les scolastiques, et était détrompé de la plupart des erreurs des protestans, quoiqu'il n'ait point entièrement ouvert les yeux à la vérité. Il savait l'histoire de sa nation, était bon antiquaire, et passait surtout pour un excellent casuiste. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Logicæ artis compendium*, Oxford, 1618, in-8; 2° des *Sermons*, in-fol.; 3° neuf cas de conscience, *De juramenti obligatione*, Londres, 1647, in-4; 4° *Physicæ scientiæ compendium*, Oxford, 1671, in-8; 5° *Pax Ecclesiæ*, etc.; 6° *L'Histoire de Charles I[er]*, in-fol., en anglais, etc. Il ne faut pas le confondre avec un autre Robert SANDERSON, huissier de la chancellerie d'Angleterre, mort en 1741.

Celui-ci a continué le *recueil des Actes de Rymer*. *Voyez* ce nom.

SANDERSON. *Voyez* SAUNDERSON.

SANDERUS ou SANDERS ou SAUNDERS (Nicolas), théologien, né à Charlewood, dans le comté de Surrey en Angleterre, parvint par son mérite à la place de professeur royal en droit canon, dans l'université d'Oxford. La religion catholique ayant été bannie de ce royaume par Elizabeth, il se retira à Rome, où il fut élevé au sacerdoce. Le cardinal Hosius l'emmena avec lui au concile de Trente et dans son ambassade de Pologne. A son retour il obtint la chaire de professeur de théologie à Louvain, d'où le pape Pie V le rappela pour l'employer dans des affaires importantes. Grégoire XIII l'envoya nonce en Espagne, et ensuite en Irlande, pour consoler les catholiques qui, dans leur désespoir, avaient pris les armes. La crainte de tomber entre les mains des Anglais le fit errer pendant quelque temps dans les bois, où il mourut, en 1583, de faim et de misère. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Traité de la Cène du Seigneur, et de sa présence réelle dans l'Eucharistie*, en anglais, imprimé à Louvain en 1566, in-4; 2° *Traité des images*, contre les iconoclastes, sous le titre : *De typica et honoraria imaginum adoratione*, Louvain, 1569, in-8; 3° *De schismate anglicano*, Cologne, 1628, in-8 : triste et trop vrai tableau des horreurs de ce schisme sanglant. Maucroix l'a traduit en français, Paris, 1678, 2 vol. in-12; 4° *De Ecclesia Christi*, Louvain, 1571, in-fol.; 5° *De martyrio quorumdam sub Elisabeth regina*, in-4; 6° *De explicatione missæ ac partium ejus*, in-8; 7° *De visibili monarchia Ecclesiæ*, Wurtzbourg, 1592, in-fol., dans lequel, si on excepte quelques opinions indécises et assez indifférentes, il ne fait que démontrer l'autorité, la visibilité et l'infaillibilité de l'Eglise; 8° trois *Oraisons latines*, sur la transsubstantiation, les langues liturgiques, et la pluralité des messes à célébrer dans la même église, dédiées au cardinal Hosius, et imprimées à Anvers, 1566, in-12.

SANDERUS ou SAMDER (Antoine) historien belge, naquit en 1586, à Anvers où ses parens se trouvèrent par hasard, car ils étaient de Gand. Il fut curé dans le diocèse de Gand, puis chanoine d'Ypres, écolâtre et pénitencier de Térouane. Il abandonna ces emplois en 1657, pour vaquer plus tranquillement à l'étude. Après avoir mené une vie pure et appliquée, il mourut à Affighem en 1664, à 78 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont : 1° *Flandria illustrata*, Cologne (Amsterdam), 2 vol. in-fol., 1641 à 1644 ; reimprimée à La Haie en 1730-1735, 3 vol. in-fol. La première édition de Cologne fut consumée par les flammes avec l'imprimerie de Jean Bleau : le peu d'exemplaires échappés sont fort recherchés. Van Lom, qui a donné la seconde édition, y a ajouté le *Hagiologium Flandriæ; De Gandavensibus; ... De Brugensibus eruditionis fama claris; De scriptoribus Flandriæ*; ouvrages de Sandérus qui avaient été imprimés séparément; 2° *Chorographia sacra Brabantiæ*, Bruxelles, 1659, 2 vol. in-fol. et augmenté, La Haye, 1726, 3 vol. in-fol.; 3° *Bibliotheca belgica manuscripta*, Lille, 1641-1644, 2 vol. in-4. Ce sont les catalogues des manuscrits de la plupart des abbayes de Flandre, de Brabant, de Hainaut et du pays de Liége. 4° *Opuscula minora*, Louvain, 1651. C'est un recueil de ses poésies, oraisons, etc.; 5° *Elogia cardinalium*, Louvain, 1626, in-4; 6° *Dissertationes biblicæ*, Bruxelles, 1650, in-4. Ces ouvrages prouvent que Sandérus était très laborieux. Il possédait les langues grecque et latine, et était bon poète et orateur. Il a répandu beaucoup de jour sur l'histoire de sa patrie. L'auteur a fait imprimer à ses frais la plupart de ses ouvrages, et ruiné sa bourse après avoir ruiné sa santé.

SANDEUS (Felinus), jurisconsulte de Ferrare, mort l'an 1503, est auteur d'une *Vie d'Alphonse, roi d'Aragon*, et d'un traité *De jure patronatus*.

SANDHAGEN (Gaspard), théologien luthérien, et surintendant des églises du duché de Holstein, est auteur d'une *Introduction à l'histoire de J. C. et des apôtres*, tirée des quatre Evangiles, des Actes des apôtres et de l'Apocalypse : ouvrage rempli d'érudition et de préjugés. Il y a joint un *Discours* sur le temple de Jérusalem.

SANDINI (Antoine), né dans le Vicentin, le 13 juin 1692, fut bibliothécaire et professeur d'histoire ecclésiastique dans le séminaire de Padoue, où il mourut subitement le 23 février 1751. Il était très estimé du cardinal Rezzonico, alors son évêque, et depuis pape sous le nom de Clément XIII. Nous avons de lui : 1° *Vitæ pontificum romanorum*, dont la meilleure édition est celle de Ferrare 1748; l'évêque d'Augsbourg l'a fait réimprimer la même année sous le titre de *Basis historiæ ecclesiasticæ*. Cet ouvrage est profond et plein de recherches ; 2° *Historia familiæ sacræ; Historia sanctorum apostolorum* : dans la seconde édition de ces ouvrages, il réfute le Père Serry, qui les avait attaqués; 4° *Disputationes XX ex Historia ecclesiastica ad vitas pontificum romanorum*; ouvrage qui finit à l'année 3e du pontificat de Benoît XIV; continué par un écrivain fanatique et ignorant. Sandini mérite d'autant plus d'éloges, qu'il n'avance rien dans ses ouvrages historiques qu'il n'appuie de témoignages authentiques.

SANDIUS (Christophe), fameux socinien, né en 1644 à Kœnigsberg dans la Prusse, et mort à Amsterdam en 1680, était plus versé dans l'histoire ecclésiastique que les autres *antitrinitaires*, et abusa de ses connaissances pour composer divers ouvrages qui eurent beaucoup de cours dans sa secte. Les principaux sont : 1° la *Bibliothèque des antitrinitaires ou sociniens*, en latin, 1684, in-8 : livre recherché par ceux qui veulent connaître les erreurs des disciples de Socin; 2° *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, Cosmopoli, 1669, in-8; c'est-à-dire Amsterdam, et *ibidem* en 1676, in-4, augmenté. Sandius s'efforce d'y montrer que tous les Pères des trois premiers siècles ont cru que le Verbe n'était point consubstantiel à Dieu, ni

éternel, etc. Il a été réfuté par Samuel Gardiner, Jean Schertzer, Etienne le Moine (*voyez* ce nom), le docte Bull, et par le Père Petau, qu'il avait osé associer à son erreur. 3° *Interpretationes paradoxæ quatuor evangeliorum*, telles qu'on doit les attendre d'un socinien, Amsterdam, 1670, in-12; 4° *De origine animæ*, réfuté par Balthasar Bebellus; 5° *Scriptura sanctæ Trinitatis revelatrix;* 6° *Notæ et animadversiones in Gerardi Vossii libros* De Historicis latinis, Amsterdam, 1677. Quelques-unes de ces notes ont de la justesse; mais la plupart sont parasites et pédantesques.

SANDRART (Joachim), peintre, né à Francfort sur-le-Mein, en 1606, mourut à Nuremberg en 1683. Il est plus connu par les *Vies des plus célèbres artistes* qu'il a données, et par l'académie qu'il a érigée à Nuremberg, que par ses ouvrages de peinture. Il paraît néanmoins qu'on le mit, de son vivant, au rang des meilleurs artistes. Le roi d'Espagne ayant souhaité 12 tableaux des plus célèbres peintres qui florissaient à Rome, Sandrart fut un de ceux qui y travaillèrent. Il se trouva en concurrence avec le Guide, le Guerchin, Josepin, Massini, Gentileschi, Pierre de Cortone, Valentin, André Sacchi, Lanfranc, le Dominiquin et le Poussin. On connaît de ce peintre, les 12 *mois de l'année,* qui ont été gravés en Hollande avec des vers latins pour en donner la description. Sandrart a encore traité de grands sujets d'histoire, et a fait beaucoup de portraits. On ne peut témoigner plus d'amour pour la peinture, que cet artiste en a montré pendant le cours d'une longue vie. — Son neveu, Jacob SANDRART, s'est distingué dans la gravure des portraits, qu'il a rendus avec beaucoup de ressemblance et de naïveté. Son burin est très gracieux. Joachim eut une fille nommée Susanne SANDRART, qui s'est distinguée par le même talent que son père. Les principaux ouvrages que Joachim Sandrart a donnés touchant sa profession, sont: 1° *Académie d'architecture, de sculpture et de peinture*, en allemand, 2 parties in-fol.; Nuremberg, 1675 et 1679; 2° *Academia artis pictoriæ*, etc., traduction latine de l'ouvrage précédent, 1683, in-fol.; 3° *Admiranda sculpturæ veteris*, 1680, in-fol.; 4° *Romæ antiquæ et novæ theatrum..*, 1684, in-fol.; 5° *Romanorum fontinalia*, 1685, in-fol.; 6° *Iconologie des dieux et des Métamorphoses d'Ovide*, 1680, in-fol., en allemand. Tous ces ouvrages prouvent que cet auteur avait étudié les principes de son art; ils sont recherchés de ceux qui veulent en acquérir la connaissance. On ne les trouve que difficilement rassemblés.

SANDRAS. *Voyez* COURTILZ.

SANDYS (George), poète anglais, second fils d'Edwin Sandys, archevêque d'York, naquit à Worchester en 1577. Après avoir fait ses études à Oxford, il voyagea dans les différentes parties de l'Europe. De retour dans sa patrie, il fut employé par le roi Jacques I[er] dans diverses affaires importantes, dont il s'acquitta avec succès. Il déplut à ce monarque en 1621, en s'opposant aux volontés de la cour en plein parlement; et Jacques I[er] lui ordonna la prison pour un mois. Sandys mourut en 1629, après avoir fondé une chaire de métaphysique en l'université d'Oxford. On a de lui: 1° *Europæ speculum*, ou *Description de l'état de la religion dans l'Occident*, pleine des idées que les nouvelles sectes avaient fait éclore. La meilleure édition de ce livre est celle de 1635, in-4. (Il publia encore une *traduction*, en vers, des métamorphoses d'Ovide. 2° *Paraphrases des psaumes de David, et des cantiques de l'ancien et du nouveau Testament*, 1636, qui eut une grande vogue; 3° la *Passion du Christ* (traduite du latin, de Grotius), 1640, in-12; 1688, in-8; 4° *Paraphrase métrique du Cantique des Cantiques*), 1641, in-12; 1648. Le Tryolen dit que Sandys fut le meilleur poète de son temps. — George SANDYS, le plus jeune de ses frères, mort en 1642, laissa une *Description de la Terre-Sainte*, en anglais, in-fol., et d'autres ouvrages en vers et en prose.

SANGALLO (Julien de), né en 1443

à Florence, (fils d'un architecte, nommé François Giamberti, reçut le nom de *Sangallo* de sa ville natale, pour avoir bâti un monastère aux environs, et il le transmit à ses descendans. Il se fit connaître dans sa patrie par divers ouvrages, entre autres par le beau palais du *Poggio imperiale*, aux portes de Florence. S'étant rendu à Rome, il gagna l'amitié de Bramante, qui le protégea. Julien travaillait souvent de concert avec son frère Antoine, qui lui était néanmoins inférieur en talent.) Les papes Léon X, Clément VII et Paul III l'employèrent. Il fut architecte de l'église de Saint-Pierre après le Bramante, et chargé de la fortification de plusieurs places, partie de l'art qu'il entendait très bien. Cet artiste se distingua par la solidité de ses constructions. Il mourut en 1546. On voit à Rome un modèle en bois qu'il avait fait pour l'église de Saint-Pierre, qu'on dit avoir coûté 4184 écus romains. Mais Michel-Ange, qui eut après lui la surintendance de cet édifice, ne jugea pas à propos de l'exécuter.

* SAN-GIORGIO (Benvenuto da), chevalier de Malte, naquit en Montferrat ers l'an 1450, fut très versé dans la jurisprudence, devint vicaire-général de l'évêque de Casal, qu'il quitta pour suivre, pendant quelque temps, la carrière des armes. Il se distingua au siége de Rhodes, et entra au service du marquis de Montferrat, qui l'envoya à Rome complimenter Alexandre VI lors de son élévation au pontificat; il se fit remarquer dans son ambassade auprès de Maximilien Ier. Le marquis de Montferrat étant mort, San-Giorgio devint tuteur de ses enfans, et président du sénat de Casal. Il est mort le 8 septembre 1527. On a de lui: 1° une *Généalogie des marquis de Montferrat*, 1486; 2° *Discours au pape Alexandre VI*, Rome, 1493; 3° *De origine Guelphorum et Gibellinorum*, Basilée, 1519; c'est son meilleur ouvrage.

SANGUIN (Antoine), dit le *Cardinal de Meudon*, parce qu'il était seigneur de ce lieu, dont il fit commencer le château, naquit vers 1540, fut évêque d'Orléans et archevêque de Toulouse, grand-aumônier de France (c'est le premier qui ait porté ce titre), et enfin fut décoré de la pourpre romaine. Il jouit d'une grande faveur sous le règne de François Ier, qui lui donna le gouvernement de Paris.

SANGUIN (Claude), natif de Péronne, de la famille du précédent, fut maître-d'hôtel du roi et du duc d'Orléans. Il consacra son talent pour la versification française, à la religion, et fit paraître des *Heures en vers français*, Paris, 1660, in-4. Tout le Psautier y est traduit et assez mal. Il mourut à la fin du 17e siècle.

SANLECQUE (Louis de), fils de Jacques de Sanlecque, très habile dans l'art de graver des poinçons, et petit-fils de Jacques de Sanlecque, qui s'est distingué dans la même profession, naquit à Paris l'an 1650, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines de Sainte-Geneviève, et devint professeur d'humanités dans leur collége de Nanterre, près de Paris. Il s'attacha ensuite au duc de Nevers, qui le nomma à l'évêché de Bethléem; mais le roi, sollicité par des personnes pieuses, choquées de ses poésies, et surtout de sa *Satire contre les directeurs*, s'opposa à l'enregistrement de ses bulles, et l'empêcha de jouir de sa nouvelle dignité. Sanlecque se retira dans son prieuré de Garnai, près de Dreux, et y mourut en 1714, à 66 ans. La meilleure édition de ce qu'on a pu recueillir de ses Poésies, est celle de Lyon, sous le nom supposé de Harlem, en 1726, in-12. Elle contient deux épîtres au roi, cinq satires, trois autres épîtres, un poème *sur les mauvais gestes des prédicateurs*; plusieurs épigrammes, des placets et des madrigaux; et un poème latin *sur la mort du Père Lallemant, chanoine régulier de Sainte-Geneviève*. Les vers du Père Sanlecque offrent quelques saillies, mais ils sont négligés; il y a peu d'imagination, et le style nuit souvent aux pensées. On trouve la plupart de ses poésies à la fin des *OEuvres* de Boileau, Paris, 1765, in-8.

SANNAZAR (Jacques), célèbre poète latin et italien, né à Naples en 1458,

tirait son origine d'une famille espagnole établie à Saint-Nazaire, dans le territoire de Lamosso, entre le Pô et le Tésin. Les grâces de son caractère plurent à Frédéric, roi de Naples, qui lui donna plusieurs marques de son estime. Ce prince, désespérant de remonter sur le trône, passa en France, où Sannazar l'accompagna et demeura avec lui jusqu'à sa mort, arrivée en 1504. De retour en Italie, il partagea son temps entre la volupté et la poésie. Son caractère le portait tellement à la galanterie, que, même dans sa vieillesse, il se produisait sous les habits et avec les airs et le ton d'un jeune courtisan. Il conçut tant de chagrin de ce que Philibert de Nassau, prince d'Orange, général de l'armée de l'empereur, avait ruiné sa maison de campagne, qu'il en contracta une maladie dont il mourut en 1530, à 72 ans. Il fut enterré dans la chapelle d'une de ses campagnes; il avait fait placer son tombeau derrière l'autel, quoique orné des statues d'Apollon et de Minerve. Pour remédier à cette profanation, on mit au dessus de la statue d'Apollon le nom de David, et au dessus de celle de Minerve, celui de Judith. On a de lui des *Poésies latines et italiennes*. Les latines ont été imprimées par les Aldes, à Venise, en 1535, in-8. On trouve dans ce recueil: 1° trois livres d'*Elégies*; 2° une *Lamentation sur la mort de J. C.*; 3° des *Eglogues*, Amsterdam, 1728, in-8; 4° un poème, *De partu virginis*, traduit par Colletet, 1634, in-12, sous ce titre: *Couches sacrées de la sainte Vierge*, etc. C'est sur ce dernier ouvrage qu'est fondée sa réputation d'excellent poète latin; mais on le blâme d'avoir profané la sainteté de son sujet par le mélange monstrueux des extravagances du paganisme avec les mystères augustes de notre religion. Tout y est rempli de dryades et de néréides. Il met entre les mains de la sainte Vierge, non les psaumes, mais les vers des Sibylles. Ce n'est pas David ni Isaïe, c'est le Protée de la fable qui prédit le mystère de l'Incarnation. Le nom de Jésus-Christ ne s'y trouve pas une seule fois, et la Vierge Marie y est appelée l'*Espoir des dieux*. Voilà le défaut capital de ce poème, qui est admirable d'ailleurs par l'élégance et la pureté du style, par l'harmonie des vers, par une multitude d'images brillantes et de belles pensées; et c'est sous ce rapport qu'il lui mérita les éloges des savans, et même des brefs honorables de la part de Léon X et de Clément VII. Parmi ses pièces italiennes, la plus célèbre est son *Arcadie*, traduite en français par Pecquet, 1737, in-12. Les vers et la prose de cet ouvrage charment par la délicatesse et par la naïveté des images et des expressions. Il fut imprimé à Naples, in-4, en 1502, et réimprimé avec ses autres poésies italiennes, à Padoue en 1723, et à Naples, in-4, 1720, in-12. Le Duchat dit que Sannazar était Ethiopien de naissance; mais c'est une idée romanesque, comme la plupart de celles de cet écrivain. Elle est suffisamment réfutée par la couleur de Sannazar, qu'on n'a jamais dite être celle d'un nègre. Sa *Vie* a été écrite par Crispo, et l'on trouve de très amples détails bibliographiques sur ses ouvrages dans le *Manuel du libraire*, de Brunet. (Sannazar jouit de la protection de presque tous les princes de son temps, et notamment du roi de France, du pape, des ducs de Milan, de Savoie, des rois de Naples, etc.)

SANPIETRO, ou Sampiétro, dit Bastelica, ainsi surnommé du lieu de sa naissance, fameux capitaine corse au service de François Ier et Henri II, naquit à Bastelica vers 1501. Il se fit connaître par divers exploits, et plus encore par les troubles qu'il excita en Corse et par sa haine contre les Génois. Son caractère romanesque et féroce le porta à des scènes étranges, jusqu'à étrangler sa femme, Vanina d'Ornano, d'une des plus illustres maisons de Corse, parce qu'elle avait sollicité sa grâce à Gênes, où il avait été proscrit. Il fut assassiné par un de ses officiers, dans une rencontre avec les Génois, le 17 janvier 1566, à l'âge de 65 ans. (Il eut un fils qui fut le maréchal Ornano.)

SANREY (Ange-Bénigne), né à Langres de parens pauvres, garda les moutons d'un boucher jusqu'à l'âge de 14 ans.

sée de tableaux, et il est mort à Bruxelles en 1813. L'Institut de France l'avait admis au nombre de ses correspondans. On a de lui : 1° *Catalogue des livres de la bibliothèque de don Simon de Santander*, Bruxelles, 1792, 4 vol. in-8, avec de nouveaux frontispices et un supplément, 1803 ; 2° *Note additionnelle à l'extrait de l'instruction sur la manière d'inventorier les dépôts littéraires*, 1794, in-8 ; 3° *Dictionnaire bibliographique et alphabétique des éditions les plus recherchées du 15e siècle*, Paris, 1805-7, 3 vol. in-8, où l'on trouve un *Essai sur l'origine de l'imprimerie* (*Histoire critique de l'imprimerie*), ouvrage considéré comme classique.

SANTAREL, *Sanctarellus* (Antoine), jésuite italien, né à Adria en 1569, enseigna les belles-lettres et la théologie à Rome, où il mourut en 1649. Ce fut dans cette ville qu'il publia, en 1625, in-4, un traité *De hæresi, schismate, apostasia, sollicitatione in sacramento pœnitentiæ ; et de potestate summi pontificis in his delictis puniendis*. Santarel, selon la jurisprudence alors communément reçue en Italie et ailleurs, y donne au pape un pouvoir qui s'étend jusque sur le trône des souverains. La Sorbonne censura son ouvrage en 1626, et le parlement de Paris le condamna, le 13 mars de la même année, à être lacéré et brûlé. Les jésuites de France donnèrent une déclaration formellement opposée au sentiment de Santarel. Le fameux docteur Edmond Richer (qui était cependant alors occupé à dénaturer et à démocratiser toutes les puissances) publia en 1629, in-4, la *Relation* et le *Recueil* des pièces que cette affaire produisit. « Si quelques théologiens, dit un auteur » équitable, ont soumis à quelques égards » les rois au pape, les philosophes les » soumettent aux caprices et aux fureurs » d'un peuple mutiné. C'est ce que je lis » dans les écrits, et ce que je vois dans » les scènes horribles ourdies et dirigées » par eux. Il paraît après cela que le zèle » qu'ont montré les philosophes contre la » doctrine de ces théologiens avait un » tout autre objet que la dignité et l'in» dépendance des trônes. » *Voyez* JOUVENCY.

* SANTARELLI (Jean-Antoine), artiste distingué, né dans le royaume de Naples, mort à Florence en 1826, avait un talent supérieur pour tailler les pierres précieuses. Il acquit dans son art une haute réputation qu'il agrandit encore à Rome et ensuite à Florence.

* SANTA-ROSA (SANTORRE, comte de), ministre de la guerre des états sardes, pendant l'insurrection populaire qui eut lieu en Italie en 1821, naquit à Savillano, le 18 septembre 1783. Dès l'âge de 11 ans il fut soldat; il parvint en peu de temps à un grade supérieur dans l'armée; mais il y renonça pour embrasser la carrière de l'administration, dans laquelle il occupa des emplois distingués. Il fit partie de la conjuration qui éclata en 1821 dans le Piémont. Au milieu du bouleversement qui en fut la suite, il fut nommé ministre de la guerre. On peut dire qu'il fut le soutien du gouvernement éphémère fondé sur la constitution des cortèz. Lorsque les Autrichiens arrivèrent dans ce pays, Santa-Rosa fut obligé de s'expatrier : une sentence de mort le frappa avec tout le reste de sa famille ; il put y échapper; mais, en allant combattre la cause des Grecs, il retrouva, sur un champ de bataille, la mort qu'il avait évitée. Il mourut le 9 mai 1825, dans l'île de Sphactérie, près de Navarin. On a de lui un ouvrage intitulé : *La Révolution piémontaise*.

SANTÉ (Gilles-Anne-Xavier de la), jésuite, né près de Redon en Bretagne, le 22 décembre 1684, mort au mois de juillet 1762, professa les belles-lettres avec distinction au collége de Louis-le-Grand. Nous avons de lui des *Harangues latines*, 2 vol. in-12, où il y a de très beaux morceaux, et un recueil de vers intitulé *Musæ rhetorices*, en 2 vol. in-12 ; réimprimés plusieurs fois et notamment en 1805, édit. de M. Amar. in-12. « On y » voit partout, dit M. l'abbé des Fontai» nes, le savant et ingénieux Père de la » Santé. C'est toujours sa précision épi» grammatique, sa vivacité antithétique, » ses peintures, quelquefois burlesques, » et toujours spirituelles. Ceux qui ai-

» ment encore les vers latins modernes, » liront ceux-ci avec plaisir. Ils y trouveront quelquefois la noblesse de Virgile, et plus souvent la facilité d'Ovide. »

SANTEN (Laurent Van), poète latin moderne, naquit à Amsterdam en 1746. Il était fils d'un riche négociant de cette ville, et eut pour maître Burmanne, qui dirigea son goût pour la poésie latine. Son talent dans ce genre fut très précoce, et dès son plus jeune âge, il composait déjà, à l'imitation d'Ovide et de Virgile, des vers qui décelaient en lui un latiniste consommé. On imprima à Paris un recueil de ses poésies, avec le titre de *Laurentii Santenii Batavis carmina juvenalia*, auquel l'auteur ajouta plusieurs *Elégies*, où l'on admire autant la pureté du style que l'harmonie et la concision des vers. Il se disposait à donner une édition de Terentius Maurus, lorsqu'il fut surpris par la mort à Leyde en 1798.

SANTERRE (Jean-Baptiste), peintre, né à Magny, près de Pontoise, en 1651, mort à Paris en 1717, s'est acquis une réputation distinguée. Il n'a point fait de grandes compositions, son imagination n'était point assez vive pour ce genre de travail : il se contenta de peindre de petits sujets d'histoire, et principalement des têtes de fantaisie et des demi-figures. Il avait un pinceau séduisant, un dessin correct, une touche finie, et donnait à ses têtes une expression gracieuse. Ses teintes sont brillantes, ses carnations d'une fraîcheur admirable, ses attitudes d'une grande vérité : le froid de son caractère a passé quelquefois dans ses ouvrages.

* SANTERRE (Claude), maître-brasseur du faubourg Saint-Antoine de Paris, et commandant la garde nationale de cette ville pendant la révolution, naquit en 1743 d'une famille obscure. Il dut à un esprit martial mal dirigé la célébrité trop fameuse qu'il s'est acquise pendant nos premiers troubles politiques. Une jactance naturelle et une honnête fortune lui avaient donné quelque prépondérance dans son quartier. Dès le commencement de la révolution, il s'en montra un des plus chauds partisans, et joua dans les émeutes le même rôle que le marquis de Saint-Huruge, le boucher Legendre, etc., prêchant à la populace la haine contre la cour et tout ce qu'il y avait de respectable. La faction d'Orléans s'empressa de gagner un tel homme, qui pouvait devenir utile à ses projets : ainsi Santerre fut accueilli au Palais-Royal et à Monceau. Il commença à figurer plus particulièrement à la prise de la Bastille, où il fut un des principaux acteurs, et devint bientôt après commandant de bataillon de la garde nationale parisienne. Dès lors, il négligea son commerce, et n'aspira qu'aux postes éminens. Il dirigea l'émeute dans laquelle le peuple se porta au château de Vincennes pour le démolir ; et La Fayette l'accusa d'avoir tiré, dans cette occasion, sur un de ses aides-de-camp. Santerre fut ensuite toujours en opposition avec ce général, et dans le rassemblement du Champ-de-Mars, il fut un de ceux qui excitèrent la populace à demander la déchéance du roi. Décrété de prise de corps, il parvint à s'échapper ; et reparut bientôt au milieu des factieux. Le 20 juin 1792, il marcha à la tête d'une partie de son faubourg au château des Tuileries, où trouvant la grille fermée, et la garde du roi sous les armes dans la cour du château, il excita la populace à triompher de tous les obstacles. La multitude se saisit d'une poutre qui était sur la place du Carrousel, abattit la grille, et se répandit dans les appartemens, après avoir monté une pièce de canon dans la grande galerie. Santerre permit que cette populace effrénée abreuvât d'outrages Louis XVI et sa famille. Cependant il avait dit à S. M. : « Sire, soyez tran- » quille ; vous êtes au milieu de vos » enfans, qui *se sacrifieraient tous » pour vous* ; mais je dois vous préve- » nir que ceux qui composent votre cour » vous trompent, et vous abandonne- » ront comme des lâches ; vous ne serez » en sûreté qu'avec le peuple. » Il excita également aux Champs-Élysées une querelle entre les Marseillais et des grena-

diers du bataillon des Filles-Saint-Thomas, réputés amis de Louis XVI. Après le 10 août, la commune le nomma commandant général de la garde nationale. Elevé à ce poste par les jacobins, il se dévoua entièrement à leur parti, et le seconda de tout son pouvoir. Il conduisit le roi au Temple avec sa famille. Il ne paraît cependant pas que Santerre ait pris part aux crimes odieux des jacobins, puisqu'il n'eut pas la confidence des massacres de septembre. La commune de Paris l'ayant chargé, le 31 août, d'aller passer une revue à Versailles, il ne revint que le 4 septembre, et ne put ainsi assister aux assassinats commis à cette époque, ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux villes. Il parut néanmoins, le 18 de ce même mois, à la barre de l'assemblée législative, et dit que « ces » mesures rigoureuses provenaient des » derniers efforts de l'aristocratie expi» rante. » Il conduisit, le 11 décembre 1792, Louis XVI à la barre de la Convention, et, le 21 janvier 1793, il était à la tête des troupes qui protégèrent son exécution. Quand l'auguste victime voulut essayer de parler au peuple, Santerre fit couvrir sa voix par un roulement de tambours. Quelqu'un lui reprochant cette action inhumaine : « Ma foi, répondit-il, » je commençais à perdre courage. » Ce personnage, se croyant des talens militaires, voulut figurer dans les armées, et remit le 1er juin un plan de campagne contre la Vendée à la Convention, qui eut la faiblesse de lui confier 14,000 hommes. Au lieu de vaincre les royalistes, comme il s'en était vanté, il fut continuellement battu, et on répandit même qu'il avait été tué dans une bataille; c'est alors qu'on lui fit cette épitaphe :

Ci-gît le général Santerre,
Qui n'eut de Mars que la bierre.

Ces échecs lui valurent, parmi les *jacobins*, le titre de *modéré*, et comme tel il fut mis en prison. Il recouvra sa liberté après le 9 thermidor (27 juillet 1794); mais il n'obtint plus d'emploi. Soupçonné de *modérantisme*, il ne pouvait manquer de devenir *suspect*. La section des Marchés l'accusa, en juin 1795, d'être l'homme de tous les partis, et plus particulièrement de celui d'Orléans. Cette accusation n'eut pas de suites, et le 10 fructidor an 3 (24 septembre 1795), jour du triomphe du Directoire sur les *terroristes*, Santerre, conduisant un grand nombre d'habitans du faubourg Saint-Antoine, se présenta au Luxembourg pour offrir ses services; mais le Directoire n'en avait plus besoin. Ayant désapprouvé hautement la révolution du 18 brumaire, il fut sur le point d'être arrêté; enfin il put, lors du consulat, obtenir sa retraite et le grade de général de division. Cependant son républicanisme, au lieu de l'enrichir, lui avait fait perdre presque toute sa fortune; et des débris qu'il en put sauver, il acheta le terrain de l'enclos du Temple pour y faire bâtir. Mais cette spéculation eut le même mauvais effet que celle qu'il avait entreprise sur les bâtimens de la cathédrale de Reims. Vers les dernières années de sa vie, il tomba presque dans un état de démence, et mourut obscur en 1808, regrettant, non l'heureuse tranquillité de son premier métier, mais ses grandeurs passées. Il était propriétaire d'un vaste terrain dans l'enclos du Temple, et c'est lui qui y a fait bâtir la Rotonde.

SANTEUL (Jean de) vulgairement appelé *Santeuil*, né à Paris le 12 mai 1630, fit ses études d'abord au collége de Sainte-Barbe, et ensuite à celui de Louis-le-Grand. Quand il fut en rhétorique, l'illustre Père Cossart, son régent, étonné de ses heureuses dispositions pour la poésie latine, prédit qu'il deviendrait un des plus grands poètes de son siècle : il jugeait surtout de ses talens par une pièce qu'il fit dès lors sur la *Bulle de savon*. Son amour pour l'étude le fit entrer, à l'âge de 20 ans, chez les chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Victor. Son nom fut bientôt parmi les plus illustres du Parnasse latin. Il chanta la gloire de plusieurs grands hommes, et il enrichit la ville de Paris de quantité d'inscriptions, toutes agréables et heureuses. Bossuet l'ayant sollicité plusieurs

fois d'abjurer les muses profanes, il consacra son talent à chanter les mystères et les saints du christianisme. Il fit d'abord plusieurs *Hymnes* pour le bréviaire de Paris. Les clunistes lui en demandèrent aussi pour le leur, et cet ordre en fut si content, qu'il lui donna des lettres de filiation, et le gratifia d'une pension. Quoique Santeul eût consacré ses talens à des sujets sacrés, il ne pouvait s'empêcher de versifier de temps en temps sur des sujets profanes. La Quintinie ayant donné son livre intitulé *Instructions pour les jardins*, Santeul l'orna d'un poème, dans lequel les divinités du paganisme jouaient le principal rôle. Bossuet, à qui il avait promis de n'employer jamais les noms des dieux de la fable, le traita de parjure. Santeul, sensible à ce reproche, s'excusa par une pièce de vers, à la tête de laquelle il fit mettre une vignette en taille-douce. On l'y voyait à genoux, la corde au cou et un flambeau à la main, sur les marches de la porte de l'église de Meaux, y faisant une espèce d'amende honorable. Ce poème satisfit le grand Bossuet; mais le poète eut dans une autre occasion une querelle qui fut plus difficile à éteindre. Le docteur Arnauld étant mort en 1694, plusieurs poètes s'empressèrent de faire son épitaphe; et Santeul ne fut pas le dernier. Les gens qui n'étaient pas du parti, et surtout les jésuites, en parurent mécontens. Pour se réconcilier avec eux, il adressa une lettre au Père Jouvency, dans laquelle il donnait de grands éloges à la société, sans rétracter ceux qu'il avait donnés à Arnauld. Cela ne satisfit point; il lui fallut donner une nouvelle pièce, qui parut renfermer encore quelque ambiguité. L'incertitude et la légèreté du poète firent naître plusieurs pièces contre lui. Le Père Commire donna son *Linguarium;* un janséniste, dans son *Santolius pœnitens*, ne l'épargna pas davantage. Malgré ces petites humiliations, Santeul jouit de la gloire dont les muses latines étaient environnées, dans un temps où les bonnes études et les langues savantes étaient en honneur, même parmi les grands. Les deux princes de Condé, père et fils, étaient au nombre de ses admirateurs; presque tous les grands du royaume l'honoraient de leur estime, et Louis XIV lui donna des marques sensibles de la sienne, en lui accordant une pension. Le duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, le menait ordinairement aux états de cette province. Santeul y trouva la mort, le 3 août 1697, à 67 ans. « Un soir, dit le duc » de Saint-Simon, à l'un de ces soupers, » on se divertit à pousser Santeul de » vin de Champagne; et de gaieté en » gaieté, on trouva plaisant de verser » une tabatière pleine de tabac d'Espagne » dans un grand verre de vin, et de » le faire boire à Santeul, pour voir ce » qui en arriverait. On ne fut pas long- » temps à en être éclairci. Les vomisse- » mens et la fièvre le prirent: en deux » fois vingt-quatre heures, le malheu- » reux mourut dans des douleurs horri- » bles; mais les sentimens d'une grande » pénitence, avec lesquels il reçut les » sacremens, édifièrent autant qu'il fut » regretté d'une compagnie peu sus- » ceptible d'édification, mais qui dé- » testa une aussi cruelle expérience. » Son corps fut transporté de Dijon à Paris dans l'abbaye de Saint-Victor, où l'on voyait son tombeau dans le cloître (maintenant rétabli dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, avec cette épitaphe: *Hic jacet J.-B. Santeul, qui sacros hymnos piis æque ac politis versibus ad usum Ecclesiæ concinnavit.* On a tant dit de mal et de bien de Santeul, qu'il est difficile de le peindre au naturel; la Bruyère en a fait ce portrait: » Voulez-vous quelque autre prodige? » Concevez un homme facile, doux, » complaisant, traitable; et tout d'un » coup violent, colère, fougueux, ca- » pricieux. Imaginez-vous un homme » simple, ingénu, crédule, badin, vo- » lage, un enfant en cheveux gris; mais » permettez-lui de se recueillir, ou plu- » tôt de se livrer à un génie qui agit en » lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne » part, et comme à son insu; quelle ver- » ve! quelle élévation! quelles images! » quelle latinité! Parlez-vous d'une

» même personne? me direz-vous. Oui, » du même, de Théodas, et de lui seul. Il » crie, il s'agite, il se roule à terre, il se » relève, il tonne, il éclate; et du milieu » de cette tempête, il sort une lumière » qui brille et qui réjouit. Disons-le sans » figure, il parle comme un fou, et pense » comme un homme sage. Il dit ridiculement des choses vraies, et follement » des choses sensées et raisonnables. On » est surpris de voir éclore le bon sens » du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. Qu'ajouterai-je » davantage? Il dit, et il fait mieux qu'il » ne sait. Ce sont en lui comme deux » âmes qui ne se connaissent point, qui » ne dépendent point l'une de l'autre, » qui ont chacune leur tour, ou leurs » fonctions toutes séparées. Il manquerait un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliais de dire qu'il est » tout à la fois avide et insatiable de louanges, prêt à se jeter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile » pour profiter de leurs censures. Je » commence à me persuader moi-même » que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différens; il ne serait pas » même impossible d'en trouver un troisième dans Théodas, car il est bon-» homme. » Le duc de Saint-Simon le peint d'une manière plus simple, mais également juste : « Plein de feu, d'esprit, de caprices les plus plaisans, » qui le rendaient de la plus excellente » compagnie, bon convive, surtout » aimant le vin et la bonne chère, mais » sans débauche; et qui, avec un esprit » et des talens aussi peu propres au cloître, était pourtant dans le fond aussi » bon religieux, qu'avec un tel esprit il » pouvait l'être. » Santeul ne recevait pas toujours les avis avec docilité, et y répondait quelquefois avec emportement. Bossuet, lui ayant fait quelques reproches, finit en lui disant : « Votre vie est » peu édifiante; et si j'étais votre supérieur, je vous enverrais dans un petit » couvent dire votre bréviaire. — Et » moi, reprit Santeul, si j'étais roi de » France, je vous ferais sortir de votre » Germigny, et vous enverrais dans l'île » de Pathmos faire une nouvelle Apocalypse. » Santeul n'attendait pas qu'on louât ses vers; il en était toujours le premier admirateur. Il répétait souvent dans son enthousiasme : « Je ne suis » qu'un atome, je ne suis rien; mais si » je savais avoir fait un mauvais vers, » j'irais tout à l'heure me pendre à la » Grève. » Quelques-uns de ses rivaux ont prétendu que l'invention de ses poésies n'était point riche; que l'ordre y manquait, que le fond en était sec, le stile quelquefois rampant; qu'il y avait beaucoup d'antithèses puériles, de gallicismes, et surtout une enflure insupportable. Mais quoi qu'en aient dit ces censeurs, Santeul est vraiment *poète* suivant toute la signification de ce mot. Ses vers se font admirer par la noblesse et l'élévation des sentimens, par la hardiesse et la beauté de l'imagination, par la vivacité des pensées, par l'énergie et la force de l'expression. Dans son enthousiasme, il saisissait d'une manière heureuse et sublime les vérités de la religion. Un jour entrant dans une ancienne église d'une belle architecture gothique, et y voyant partout des objets condamnés par les sectaires modernes, il embrassa un pilier en s'écriant : *Cela est trop vieux pour être faux.* — Un page étant venu, dans ses derniers momens, s'informer de son état, *de la part de son* ALTESSE *monseigneur le duc de Bourbon*, Santeul levant les yeux au ciel, s'écria : *Tu solus* ALTISSIMUS ! Il a fait des poésies profanes et sacrées. Ses poésies profanes renferment des *inscriptions*, des *épigrammes*, et d'autres pièces d'une plus grande étendue. Ses poésies sacrées consistent dans un grand nombre d'*hymnes*, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre de poésie. Plusieurs de ces pièces ont été mises en vers français. Ces traductions ont été recueillies dans l'édition de ses *OEuvres*, en 3 vol. in-12, Paris, 1729. Ses *Hymnes* forment un 4e vol. in-12, qui se vend à part. L'abbé Dinouard a publié, sous le nom de *Santoliana*, ses aventures et ses bons mots. La Monnoye a fait aussi un recueil du même genre. Les religieux de Saint-Victor se

sont récriés contre cet ouvrage, qui met sur le compte de Santeul plusieurs anecdotes scandaleuses et ridicules, auxquelles il n'a pas eu la moindre part. Il refusa de se faire ordonner prêtre, et demeura toute sa vie sous-diacre. (Un juge de Paix de Reims, ancien petit-neveu de Santeul, a démontré que l'on ne doit point mettre d'*i* dans le nom de Santeul.) —Son frère, Claude SANTEUL, né à Paris en 1628, et mort en 1684, demeura long-temps au séminaire de Saint-Magloire en qualité d'ecclésiastique séculier, ce qui lui fit donner le nom de *Santolius Maglorinus*. Il a fait aussi des *Hymnes*, que l'on conserve en manuscrit dans sa famille, en 2 vol. in-4, et une pièce de vers, imprimée avec les ouvrages de son frère.—Un autre Claude SANTEUL, parent des précédens, marchand et échevin à Paris, mort vers 1729, a fait des *Hymnes*, imprimées à Paris, 1723, in-8.

SANTHONAX *Voyez* SONTHONAX.

* SANTI ou SANTINI (Charles), savant jésuite italien, naquit au château de Lama, en Corse, le 29 mai 1708. Il entra, dès sa première jeunesse, au collége des Pères de la compagnie, passa à Rome, où il termina ses études. Il était très versé dans les sciences sacrées et profanes; il professa la rhétorique au séminaire de Sobiaco, à Florence, à Rome, où il fut préfet des exercices spirituels au collége Germanique, et puis au collége Romain. Le Père Santi était nourri de la lecture des poètes classiques latins et italiens, et avait un talent distingué pour les vers. Il publia à l'âge de 22 ans, à l'imitation de la *Jérusalem* du Tasse, un poème épique intitulé *Constantin*; et quoique sans doute bien inférieur à celui de l'immortel chantre de Bouillon, on y remarque un plan sage, beaucoup d'ensemble et d'intérêt, un stile correct et plein de chaleur, de la sublimité dans les pensées, et une verve toujours soutenue. Il a en outre laissé plusieurs *compositions lyriques*, et des *poésies latines* fort estimées. Il mourut à Rome, le 5 mai 1762, à l'âge de 54 ans.

* SANTI (George), naturaliste italien, fut, sous le gouvernement impérial, inspecteur des études et chef du jury médical à Florence. Il avait été auparavant professeur de chimie et d'histoire naturelle à l'université de Pavie. Il est mort à Pienza, sa patrie, le 22 décembre 1822. On a de lui : 1° un *Voyage au Montamiata et dans le Siennois*, en Italie, Pise, 1795, in-8, traduit en français par Bodard, Lyon, 1802, 2 vol. in-8; 2° un traité estimé sur le *Laurus nobilis*; 3° une *Analyse* chimique des eaux thermales de Santo-Juliano, près de Pise.

* SANTINELLI (Stanislas), illustre religieux de la congrégation des Somasques, naquit à Venise le 12 mai 1672, et se distingua par son savoir et sa rare érudition. Il avait été agrégé à l'académie des Arcades, sous le nom pastoral d'*Opalgo*. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages et d'opuscules, dont plusieurs se trouvent insérés dans le grand *Giornale d'Italia* et dans le *supplément* de ce journal, et d'autres dans la *Raccolta* du Père Calogera. Ce qui a été imprimé à part consiste principalement : 1° dans deux volumes de *Sermons*, publiés en 1739; 2° une savante *Dissertatio de veterum Romanorum nobilitate*, Venise, 1717; 3° dans un recueil de *Dissertations*, de *Discours* ou *Harangues*, d'*Epîtres* et de *Pièces de poésie*, Venise, 1734; quelques-unes sont restées manuscrites. Le Père Jacques-Marie Paitoni, neveu du Père Santinelli, a écrit la *vie* de son oncle, sous ce titre : *Memorie storiche per la vita del P. D. Stanislao Santinelli, chierico regolare Somasco*, Venise, 1749. Le Père Santinelli mourut à Venise le 8 novembre 1748. Les *Novelle di Venezia*, 1748, p. 324, et la *Storia letteraria d'Italia*, tom. 1, pag. 310, parlent de lui avec éloge.

SANTIS. *Voyez* DOMINICO.

* SANTONINI (le comte César), célèbre avocat de Venise, où il naquit le 23 décembre 1714, était profondément versé dans les lois, doué d'une éloquence mâle et concise; et dans un pays fécond en excellens orateurs, il

tut un de ceux qui occupaient le premier rang dans le barreau. Il s'exprimait en outre avec une facilité rare, et avec une pureté qu'on aurait admirée dans les ouvrages des meilleurs écrivains. On remarqua qu'il n'entreprit jamais que les causes les plus justes, où il restait presque toujours vainqueur. On cite de lui les *Constitutions judiciaires*, qu'on consulte encore en Italie avec succès. Ce savant avocat mourut à Venise le 26 mai 1874, à l'âge de 60 ans.

SANTORINI (Jean-Dominique), né à Venise vers 1682, fut professeur de médecine et démonstrateur d'anatomie dans cette ville. Il s'est distingué au commencement du 18e siècle par ses découvertes anatomiques. Il a poussé ses recherches, surtout sur les muscles, à un point auquel les plus habiles anatomistes n'ont pu atteindre. Ses ouvrages sont : 1° *Opuscula medica de structura et motu fibræ, de nutritione animali*, etc., 1705, réimprimé à Venise, 1740, in-8 ; 2° *Observationes anatomicæ*, Venise, 1724, in-4 ; Leyde, 1739, in-4, avec figures. Haller, qui parle avec éloge de Santorini, appelle ses observations *minutas, doctas et divites*. (Il est mort à Venise en 1737. Un de ses fils a inséré sa vie dans le *Diarium* du Père Orteschi.)

SANTORIUS, professeur de médecine dans l'université de Padoue, était né à Capo-d'Istria en 1561. Après avoir long-temps étudié la nature, il reconnut que le superflu des alimens étant retenu dans le corps, produisait une foule de maladies : vérité incontestable, aussi amie de la sobriété que de la santé. La transpiration par les pores lui parut le plus grand remède que la médecine pût employer dans ces occasions. C'est ce qui l'engagea à faire des expériences pour convaincre les esprits de cette vérité. Il se mettait dans une balance, après avoir pesé les alimens qu'il prenait, et par ce moyen il crut pouvoir déterminer le poids et la quantité de transpiration insensible. Son système ne se vérifie point aussi généralement qu'il a voulu le persuader, parce que la diversité des climats, et des températures, des saisons, des alimens, différencie extrêmement la transpiration insensible ; et par-là les conséquences qu'il tire de ses observations ne sont pas exactes. Il en résulte cependant des conclusions très remarquables ; par exemple, qu'un corps est plus léger après qu'avant le repas, parce que l'augmentation de la matière est compensée et effacée par un accroissement d'activité et de promptitude dans le mouvement organique (ce qui ne doit s'entendre que de l'homme qui se contente du nécessaire, et n'intercepte pas les esprits vitaux par un excès de nourriture). Il exposa ses principes dans un petit traité intitulé *de medicina statica aphorismi*, Venise, 1614, in-12. On en a donné un très grand nombre d'éditions ; mais on estime principalement celle de Padoue, 1713, in-12, avec les commentaires de Lister et de Baglivi, et celle de Paris, 1725, 2 vol. in-12, avec des augmentations par Noguez. On estime aussi celle de 1770, in-12, par M. Larry. Il a été traduit en français par le Breton, sous ce titre : *La Médecine statique de Santorius*, ou *l'Art de conserver la santé par la transpiration*, et imprimé à Paris en 1722, in-12. Il a été aussi traduit en italien, en anglais et en allemand. On a encore de ce médecin : *Methodus vitandorum errorum qui in arte medica contingunt*, etc., Venise, 1630, in-4, et plusieurs autres ouvrages dont le recueil a été donné à Venise en 1660, 4 vol. in-4. Cet auteur mourut à Venise en 1736, après avoir légué un revenu considérable au collége des médecins de Venise, qui, par reconnaissance, fait prononcer tous les ans un discours à sa louange.

* SANUTI ou SANUTO (Marin), dit *Torsello* ou l'*Ancien*, était de Venise et florissait au commencement du 14e siècle. Après plusieurs voyages dans la Palestine et en Orient, il présenta au pape Jean XXII, en 1321, 4 *Cartes géographiques*, l'une de la mer Méditerranée, la seconde de la terre et de la mer, la troisième de la Terre-Sainte, et la quatrième de l'Egypte. Il présenta en même

temps un ouvrage intitulé : *Liber secretorum fidelium crucis super Terræ sanctæ recuperatione et conservatione* (publié par Bongars en 1611, Hanau, in-fol : il est compris aussi dans le 2e vol. des *Gesta Dei per Francos*). Il y expose les motifs et la manière de conquérir la Terre-Sainte, et fait une description de ce pays. Il était zélé pour le recouvrement de ces provinces si chères aux chrétiens. On a encore les *Lettres* qu'il a écrites à ce sujet à plusieurs potentats ; elles sont pleines d'un zèle vif pour la réunion des Grecs avec l'Eglise de Rome, et intéressantes pour l'histoire de ce temps. *Voyez* Fleury, liv. 92 et 93.

SANUTI, ou SANUTO (Marin), dit le *Jeune*, de la même famille que le précédent, était fils d'un sénateur de Venise et naquit en 1466 dans cette ville. Il fut chargé d'affaires importantes dans sa république, et s'en acquitta avec honneur. Ses principaux ouvrages sont : 1° une *Histoire des magistrats vénitiens*, en latin ; 2° une Histoire ou Relation *de Bello gallico*, en latin et en italien ; 3° les *Vies des doges de Venise*, depuis 1421 jusqu'en 1493. Cet ouvrage, qui est fort considérable, se trouve dans le 22e tome de la Collection de Muratori, qui fait cas de cet écrivain. Il mourut vers le commencement du 16e siècle (1535).

SANUTO (Livio), géographe et gentilhomme vénitien, né vers l'an 1560, et fils du sénateur Sanuto, qui l'envoya étudier aux plus célèbres universités d'Italie et d'Allemagne, y apprit avec succès la philosophie, le droit et les mathématiques, et remplit plusieurs charges importantes dans sa patrie. Il a laissé : 1° *Histoire d'Afrique*, Venise, 1588, 4 vol. in-4. Cette histoire est une des plus exactes que l'on connût à cette époque, et elle est écrite d'un stile pur et élégant. 2° La *Géographie divisée en douze livres*, 1588, in-fol ; 3° une bonne *Traduction*, en vers libres, de l'*Enlèvement de Proserpine*, par Claudien, ibid., 1591. Le comte Sanuto mourut dans sa patrie à l'âge de 56 ans.

* SANVITALI (Frédéric), savant mathématicien, né le 19 mai 1704 à Parme, étudia chez les jésuites, chez lesquels il entra. Il a écrit ou improvisé des discours très éloquens sur les points les plus difficiles des sciences sacrées et profanes, et s'est distingué surtout par son savoir dans toutes les branches relatives à la philosophie et aux mathématiques. Il était en outre un des meilleurs poètes de son temps, écrivait avec facilité en prose ou en vers, en italien comme en latin, et passait pour un excellent helléniste. Après avoir occupé la chaire de mathématiques au collège de Sainte-Marie, à Brescia, il fut nommé bibliothécaire de l'Institut de la compagnie, dont il remplit ensuite les premières dignités. Parmi ses nombreux ouvrages on cite les suivans : 1° *Arithmeticæ elementa, adolescentium matheseos studium ingredientium commodo, explicata et demonstrata*, Brescia, 1750 ; 2° *Compendiaria arithmeticæ et geometriæ elementa*, ibid., 1756 ; 3° *Angeli Mariæ Quirini S. R. E. cardinalis, bibliothecarii, etc., Epistolæ tres ad nobilem virum Andream Quirinum, senatorem venetum, ex italico sermone in latinum conversæ*, Brescia, 1753. Ces lettres ont pour objet le savant ouvrage du procurateur Marco Foscarini *sur la littérature vénitienne*. 4° *Oraison funèbre de S. Em. le cardinal Angelo Maria Quirini*, Brescia, 1755 ; 5° *Dissertazione sopra il modo d'insegnare ai muti il parlare* ; 6° *Elementi d'architettura civile*, Brescia, 1765. Le Père Sanvitali mourut à Brescia en 1761. Son père, Louis Sanvitali, ayant perdu son épouse en 1697, prit l'habit de jésuite en 1729, et mourut en 1753. — SANVITALI (Jacques), autre jésuite, né à Parme en 1688, est auteur de *Vies des saints* et de divers ouvrages de théologie et de spiritualité. Il mourut en 1763.

SANZ (N.....), dominicain espagnol, se consacra aux missions, arriva à la Chine en 1715, y prêcha l'Evangile pendant 16 ans, fut fait évêque de Mauricastre, puis élu vicaire apostolique pour la province de Fokien. L'empereur ayant banni les missionnaires en 1732, le père Sanz se

retira à Macao ; il sortit de sa retraite en 1738, et travailla de nouveau avec beaucoup de zèle à la vigne du Seigneur. Il fut arrêté par ordre du vice-roi avec quatre autres dominicains, et après avoir été maltraités d'une manière inouïe par une nation dont les ignorans ne cessent de vanter la civilisation et l'humanité, ils furent condamnés à perdre la tête. L'évêque fut exécuté le 26 mai 1747. Benoît XIV a fait un discours touchant sur sa mort précieuse, dans un consistoire tenu le 16 septembre 1748.

* SANZIO. *Voyez* RAPHAËL DE SANZIO. Nous avons donné l'article Raphaël tel que Feller l'a donné lui-même, et nous y avons mis les additions de la 7ᵉ édition : nous croyons devoir modifier ainsi quelques-uns des passages de cette *Notice*. Ce n'est point à *Citta di Castello* que Raphaël fit ses premiers tableaux, mais à Pérouse où son père l'avait conduit chez Pierre Vanucci, dit *le Pérugin*, à l'âge de douze ou treize ans. Parmi ces tableaux qui furent les fruits de son génie précoce, on cite une *Assomption de la Vierge* que l'on prendrait pour un des meilleurs morceaux du Pérugin, un *Christ en croix* pour l'église de Saint-Dominique de *Citta di Castello*, etc. Raphaël fut ensuite associé à Pinturicchio, aussi élève du Pérugin, dans les peintures de la bibliothèque qui est aujourd'hui la sacristie de la cathédrale de Sienne. En 1504 il vint pour la première fois à Florence, et y fit encore depuis deux autres séjours pendant lesquels il mit à contribution les ouvrages des habiles maîtres que possédait cette ville, et surtout ceux de Masaccio et de Fra-Bartolomeo, célèbres peintres de ce temps. On n'a point de fondement pour croire qu'il ait pu étudier les cartons de Léonard de Vinci et de Michel-Ange qui n'étaient point encore terminés. C'est en 1508 qu'il se rendit à Rome : il y débuta par la Salle *della Segnatura* au Vatican, où l'on remarque plusieurs belles compositions de cet artiste. La grande dévotion que Raphaël avait pour la sainte Vierge lui fit composer un grand nombre de *Madonea* et de *Sainte-Famille* entre lesquelles on distingue la *Jardinière* faite pour Sienne, la *Madona* dit de Saint-Sixte qui est à Dresde, une autre *della Perla* que l'on conserve en Espagne, et la *Sainte-Famille* du Musée royal de Paris, faite pour François Iᵉʳ. On range encore parmi les plus beaux tableaux de Raphaël le *Portement de Croix* qu'on appelle *dello Spasimo di Sicilia*, exécuté pour un couvent de Palerme, appelé *Santa Maria dello Spasimo*. C'est à ce tableau et non à la transfiguration qu'est arrivée l'espèce de miracle cité à la fin de l'article *Raphaël*. Philippe IV, ayant fait enlever ce tableau secrètement, l'envoya en Espagne d'où il fut transporté à Paris en 1810 ; il y a été remis sur toile et est retourné en Espagne en 1815. Raphaël était non seulement peintre, mais encore architecte, et après la mort de Bramante, Léon X le nomma architecte de la Basilique de Saint-Pierre, puis surintendant des antiquités de Rome. La plupart des historiens ont attribué sa mort à des excès dans les plaisirs sensuels ; mais les documens recueillis par le traducteur italien de l'*Histoire de Raphaël*, publiée à Paris en 1824, et traduite à Milan en 1829, montrent que cette opinion n'est pas fondée. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans une pièce ancienne, communiquée au célèbre Missirini, par l'abbé Fr. Cancellieri (*Voyez* ce mot). « Raphaël était d'une » complexion délicate. Sa vie, quant au » corps, ne tenait qu'à un fil, parce qu'il » était tout esprit. Ses forces physiques » étaient grandement affaiblies par les » fatigues extraordinaires que lui causaient ses immenses travaux. Ayant » été un jour mandé au Vatican, il s'y » rendit en toute hâte, et y arriva hors » d'haleine et trempé de sueur. Il demeura long-temps dans les vastes salles » à discourir avec le pape sur les constructions de Saint-Pierre : ce qui lui » occasionna un refroidissement subit » de tout le corps, et par suite une espèce de fièvre pernicieuse, qui l'emporta en peu de jours. » Il fut inhumé à Sainte-Marie de la Rotonde, autrement dite le Panthéon, dans une chapelle de

la Sainte Vierge qu'il avait dotée. (*Voy.* l'*Histoire de Raphaël*, par M. Quatremère de Quincy, 2e édition, Paris, 1833.)

SAPHIRA. *Voyez* ANANIAS.

SAPHO ou SAPPHO de Mitylène, ville de l'île de Lesbos, cultiva la poésie lyrique, et fut surnommée la *Dixième Muse.* D'un assez grand nombre de pièces qu'elle avait composées, il ne nous en reste que deux, qu'on imprime ordinairement avec les *Poésies* d'Anacréon, et qui ont paru séparément à Hambourg, 1733, in-4, avec les *notes* de Chrétien Wolfius, et à Leipsick, 1810, in-8, par H.-F.-M. Vogler. On rapporte, qu'ayant trouvé dans Phaon, jeune homme de lesbos, une opiniâtre résistance à ses désirs, elle se précipita dans la mer, du haut du promontoire de Leucade, dans l'Acarnanie. C'est de Sapho que le vers saphique a tiré son nom. Ses concitoyens, pour exprimer l'admiration qu'ils avaient conçue pour ses talens, firent graver son image sur leur monnaie. Sapho a été accusée d'avoir porté l'immoralité à un excès à peine concevable, et c'est vainement que madame Dacier a voulu la justifier. (Il a paru en 1829 un *Recueil de compositions* tirées de Sapho, Bion et Moschus, dessinées par Girodet et gravées par M. Chatillon son élève : elles sont accompagnées de la traduction du texte par Girodet, de quelques-unes des poésies de Sapho et de Moschus, avec une *Notice* sur la vie et les *OEuvres* de Sapho, par M. P.-A. Coupin, 4 livres in-fol.)

* SAPINAUD (Charles-Henri, comte de), lieutenant-général, le *Nestor des preux de la Vendée*, comme l'appelle l'auteur de la *Notice* que lui a consacrée le *Moniteur* du 20 août 1820, était officier au régiment de Foix à l'époque de la révolution. Ses frères, aussi officiers, allèrent servir dans l'armée de Condé. Charles-Henri de Sapinaud resta en France, se rendit dans la Vendée et combattit sous les ordres de son oncle le chevalier de Sapinaud de la Verrie. Ils prirent les Herbiers après un combat meurtrier, le 12 mars 1793, et Mortagne le 24. Le 20, le chevalier de la Verrie gagna sur le général Marée la bataille de Saint-Vincent. Il périt 4 mois après à la tête de son avant-garde près le Pont-Charron; il fut remplacé par son neveu qu'il avait désigné lui-même pour son successeur. Le jeune de Sapinaud, nommé général par ses compagnons, sut se maintenir dans la position difficile où il était, lorsqu'il avait été investi du commandement à Savenay. Il vit périr son père à ses côtés, et continua de combattre avec plus de valeur. Alors il reçut de Monsieur, frère de Louis XVIII, qui avait débarqué sur les côtes du Poitou, des armes d'honneur et le brevet de lieutenant-général. Il fut confirmé dans son grade en 1814, réunit une 2e fois en 1815 les Vendéens, combattit avec eux et rentra dans sa retraite après le retour des Bourbons. Sapinaud n'a jamais rien sollicité, et cependant il fut membre du conseil-général de son département (Vendée), puis membre de la chambre des députés, et enfin pair de France. Après avoir reçu les consolations de la religion, il est mort le 10 août 1829 à son château de Sourdy. Cinq de ses frères et deux de ses cousins-germains, officiers avant la révolution et portant le même nom, servirent la même cause. L'un d'eux a traduit en vers français les *Psaumes.*

SAPOR ou SCHAPOUR Ier, roi de Perse, successeur d'Artaxerxès son père, l'an 238 de Jésus-Christ, ravagea la Mésopotamie, la Syrie, la Cilicie, et diverses autres provinces de l'empire romain; et sans la vigoureuse résistance d'Odenat, capitaine, puis roi des Palmyréniens, il se serait rendu maître de tout l'Orient. L'empereur Gordien le Jeune le contraignit de se retirer dans ses états; mais Philippe, qui se mit sur le trône impérial après avoir assassiné Gordien en 244, fit la paix avec Sapor. L'empereur Valérien, sous lequel il recommença ses hostilités, marcha contre lui, et eut le malheur d'être vaincu et fait prisonnier, en 260. Le féroce vainqueur le traita avec la plus grande cruauté. (*Voyez* VALÉRIEN.) Odenat, instruit de ses barbaries, joignit ses forces à celles des Romains, reprit la Mésopotamie, Nisibe, Carrhes et plu-

sieurs autres places sur Sapor qu'il mit en fuite. Il poursuivit son armée, la tailla en pièces, enleva ses femmes et son trésor, et le poursuivit lui-même jusque sous les murs de Ctésiphon. Sapor ne survécut guère à cette défaite. Il fut assassiné par les satrapes, en 269, après un règne de 32 ans, laissant une mémoire odieuse. Son fils Hormisdas lui succéda.

SAPOR II, roi de Perse, et fils posthume d'Hormisdas II, fut déclaré en 310 son successeur avant que de naître. Il fit des courses dans l'empire romain, et prit la ville d'Amide, en 359. Après avoir défait l'armée romaine, il suscita une horrible persécution contre les chrétiens. Les mages et les païens lui persuadèrent qu'ils étaient ennemis de l'état; et, sous ce prétexte, il abandonna ces innocentes victimes à leur cruauté. Cependant ce barbare faisait toujours des incursions sur les provinces de l'empire romain. Constance arrêta ses progrès. Julien l'Apostat le poursuivit imprudemment jusque dans le centre de ses états, et y périt misérablement. Jovien fut obligé, en faisant la paix avec lui, de lui laisser Nisibe et plusieurs autres villes. Le roi de Perse renouvela la guerre en 370, se jeta dans l'Arménie, et défit l'empereur Valens; enfin il mourut sous l'empire de Gratien, en 380, redouté et détesté. Son frère Artaxerxès ou Ardezebir lui succéda.

SAPOR III, fils du précédent, succéda en 384 à son oncle Artaxerxès, roi après Sapor II. Il n'eut ni la barbarie ni la prospérité de ses prédécesseurs, et fut obligé d'envoyer des ambassadeurs à Théodose le Grand, pour lui demander la paix. Ce prince mourut en 389, après 5 années et 4 mois de règne.

SAPRICE. *Voyez* NICÉPHORE.

SARA, était nièce d'Abraham et petite-fille de Tharé. Elle naquit vers l'an 2000 avant J. C. Son oncle l'épousa à l'âge de 20 ans. Sa beauté extraordinaire l'exposa à être déshonorée par deux rois puissans, l'un d'Egypte, l'autre de Gérare; mais Dieu la protégea, et ne permit pas que ses deux ravisseurs lui fissent le moindre outrage. Le Seigneur ayant envoyé trois anges sous la forme d'hommes à Abraham, pour lui renouveler ses promesses, ils lui dirent que Sara aurait un fils: cette promesse s'accomplit; quoiqu'elle fût âgée de 90 ans, elle mit au monde Isaac. Sa mort arriva quelques années après la fameuse épreuve que Dieu fit de la foi d'Abraham, en lui commandant d'immoler son fils unique. Elle était âgée de 127 ans. Abraham l'enterra dans un champ qu'il avait acheté d'Ephron l'Amorrhéen, à Arbée, où depuis fut bâtie la ville d'Hébron. Il y avait dans ce champ une caverne dont il fit un sépulcre pour lui et sa famille. Quelques auteurs ont avancé que Sara était demi-sœur d'Abraham, se fondant sur ce qu'Abraham dit aux Egyptiens que c'était sa sœur; mais en hébreu le même terme désigne une sœur et une proche parente, une nièce ou une cousine; les Hébreux n'avaient pas des termes propres pour désigner les divers degrés de parenté. Dans le temps où vivait Abraham, de pareils mariages étaient déjà censés incestueux; ils ne pouvaient plus être excusés par la nécessité, parce que le genre humain était déjà suffisamment multiplié. D'ailleurs, la conduite d'Abraham, qui, pour cacher son mariage avec Sara, l'appelle sa sœur, semble prouver que les peuples au milieu desquels il vivait, ne croyaient pas qu'un frère pût épouser sa sœur. Abraham a sans doute pu dire: *Filia patris mei, sed non filia matris meæ*: Sara était effectivement *fille de son père*, puisqu'elle en était *petite-fille*. Il y a sur cette question une dissertation dans les *Mémoires de Trévoux*, en 1710, juin, page 1053. (D'Herbelot a recueilli, dans sa *Bibliothèque orientale*, les traditions des Musulmans sur Sara.)

SARA, fille de Raguel et d'Anne, de la tribu de Nephthali, avait été mariée successivement à sept maris, que le démon avait tués l'un après l'autre, lorsqu'ils allaient se livrer à l'action conjugale dans le transport de la luxure, perdant de vue l'auteur de toute génération, et le but qui rend le mariage respectable. Elle épousa Tobie, auquel l'Ange qui le préserva, donna des avis

bien dignes d'être médités par ceux qui s'engagent dans cet état : *Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum a se et a sua mente excludant, et suæ libidini ita vacent sicut equus et mulus quibus non est intellectus, habet potestatem dæmonium super eos.* Ce mariage fut heureux, et suivi d'une nombreuse postérité. *Voyez* TOBIE.

SARASA (Alphonse-Antoine de), né à Nieuport, en Flandre, d'une famille espagnole, en 1618, jésuite en 1633, mort à Anvers en 1667, laissa deux ouvrages pleins de bonne philosophie et de sentiment, intitulés : *Ars semper gaudendi, demonstrata ex sola consideratione divinæ Providentiæ*, Anvers, 1664-67, in-4 ; *De lætitiæ perfectæ artificio in conscientia recta invento*, Anvers, 1667, in 4.

SARASIN ou plutôt SARRASIN (Jean-François), poète et littérateur, naquit en 1603 à Hermanville sur la mer, dans le voisinage de Caen. (Quand il eut fini ses études, il vint à Paris, et gagna la bienveillance de Chavigny, sécrétaire d'état, qui voulut l'envoyer à Rome auprès du pape Urbain VIII. Il lui fit donner à cet objet 4000 livres ; mais Sarrasin alla les manger avec une femme, passa ensuite en Allemagne. Il y obtint la protection de la princesse Sophie, fille du roi de Bohême; et, après s'être divorcé d'avec une vieille femme que l'intérêt lui avait fait épouser, il retourna à Paris.) Il gagna les bonnes grâces du prince de Conti, qui le fit son secrétaire ; mais s'étant mêlé d'une affaire qui déplut à ce prince, il encourut sa disgrâce. On prétend qu'il en mourut de chagrin à Pézénas, en 1654, à 51 ans. On a de lui des *Odes*, parmi lesquelles on distingue les deux sur la bataille de Lens et sur la prise de Dunkerque ; des *Eglogues*, des *Elégies*, des *Stances*, des *Sonnets*, des *Epigrammes*, des *Vaudevilles*, des *Chansons*, des *Madrigaux*, des *Lettres* ; un *Poème* en quatre chants, intitulé : *La défaite des bouts rimés*. On a aussi de lui quelques ouvrages mêlés de prose et de vers, comme la *Pompe funèbre de Voiture* ; production qu'on a beaucoup vantée autrefois, et qui ne paraît aujourd'hui que bizarre. En général, il y a de la facilité dans ses poésies, et quelquefois de la délicatesse ; mais elles manquent de correction, de goût et de décence. Aussi Labarpe le met bien au dessous de Racan et de Maynard. Quelques-unes de ses pièces, telles que le *Directeur*, l'*Epigramme sur le curé*, etc., respirent la licence et la débauche. Il faut convenir que les fragmens de grande poésie, rapportés par M. Clément dans ses *Lettres à M. de Voltaire*, offrent de vraies beautés, et respirent le bon goût de l'antique. Ses ouvrages en prose sont : 1° l'*Histoire de la conspiration de Walstein* ; production chargée d'antithèses et pleine d'esprit, mais dénuée de cette simplicité noble, qui est le premier ornement du genre historique ; 2° un *Traité du nom et du jeu des échecs*, dans lequel on trouve des recherches ; 3° *Histoire du siége de Dunkerque par Louis de Bourbon, prince de Condé*. Ses *OEuvres* ont été recueillies par Ménage, en 1685, Paris, in-4, et 1685, 2 vol. in-12. Le discours préliminaire est de Pellisson. Les *OEuvres choisies* de Sarasin ont été publiés en 1826, 1 petit in-12, avec une *Notice* par M. Ch. Nodier, dans sa collection des *petits classiques français de Delangle*. On a publié aussi en 1824, in-8, à Caen une édition de ses poésies.

SARASIN. *Voyez* SARRASIN.

SARAVIA (Adrien), né à Hesdin en Artois vers 1530, fut prédicant à Anvers, où il travailla un des premiers à la confession de foi des nouvelles églises belgiques, à laquelle il ne croyait cependant pas trop, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit à Jean Uyttenbogaert. Il eut ensuite une chaire de théologie à Leyde, qu'il ne conserva que pendant quatre ans, parce que la conjuration pour livrer cette ville à Robert de Leicestre, dans laquelle il avait trempé, ayant été découverte, il n'eut que le temps de se sauver en Angleterre, où il ne tarda pas d'épouser avec chaleur les sentimens de l'église anglicane. Il s'éleva alors contre Calvin et Bèze, et reçut en récompense de la cour d'Angleterre un canonicat de Cantorbéry, où il mourut l'an 1612. Ses ouvrages ont

été recueillis en un volume in-fol., Londres, 1611, sous ce titre : *Diversi tractatus theologici*. Il y a bien de l'animosité et de la mauvaise humeur, sans parler des erreurs et des préventions de l'auteur; mais il y a aussi des observations saines et justes, surtout dans son traité *de Locis theologicis*, auxquelles des critiques outrés n'ont pas rendu justice. Pierre Burman, ardent calviniste, le représente comme un homme avare, ambitieux, inconstant et brouillon : mais son témoignage est fort suspect; si Savaria fût resté dans la secte huguenote, peut-être en eût-il fait un grand homme.

SARAZIN (Jacques), sculpteur, né à Noyon en 1590, se rendit à Paris et ensuite à Rome pour se perfectionner dans son art. (Le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, le fit travailler à la *Villa-Frascati* où il exécuta les deux belles statues colossales d'*Atlas* et de *Polyphème* qui jettent une grande quantité d'eau. Il connut à Rome le Dominiquin qui le dirigea dans l'art de la peinture, où Sarazin se distingua également.) De retour en France, il décora plusieurs églises de Paris des fruits de sa palette et de son ciseau. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits pour Versailles, on cite le magnifique *groupe* de Rémus et de Romulus, allaités par une chèvre, et celui qu'on voyait à Marly, qui représente *deux enfans* qui jouent avec une chèvre. Sarasin mourut à Paris en 1660.

SARBIEWSKI (Mathias-Casimir), *Sarbievius*, né dans le duché de Masovie en 1595 de parens illustres, se fit jésuite en 1612. Envoyé à Rome, il s'y livra à l'étude des antiquités et à la poésie. Quelques odes latines qu'il présenta à Urbain VIII le firent choisir pour corriger les hymnes que le saint Père voulait employer dans le nouveau Bréviaire qu'il faisait faire. De retour en Pologne, Sarbiewski professa successivement les humanités, la philosophie et la théologie à Wilna. Quand il s'y fit recevoir docteur, Ladislas V, roi de Pologne, qui y assistait, tira l'anneau qu'il avait au doigt pour le lui donner, et le choisit peu de temps après pour son prédicateur. Ce prince prenait tant de plaisir à sa conversation, qu'il le mettait de tous ses voyages. Ce jésuite mourut en 1640, à 45 ans. Nous avons de lui un recueil de *Poésies latines*, Anvers, 1634, in-8. On voit à la fin une collection de vers faits par plusieurs poètes à la louange de Sarbiewski. On a donné une édition élégante des Poésies de ce Père, Paris, 1759, in-12. On y trouve 4 livres d'Odes, un livre d'Epodes, un de Vers dithyrambiques, un autre de Poésies diverses, et un d'Epigrammes. On estime surtout ses vers lyriques, pleins d'élévation et de chaleur, quoique le style n'en soit pas toujours correct. Le célèbre Grotius trouvait Sarbiewski quelquefois supérieur à Horace : *Horatium assecutus est, imo aliquando superavit*. Il avait commencé un poème épique, modelé sur Virgile; mais il n'eut pas le temps de l'achever. (Une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages par L.-G. Langbein, a été publiée à Dresde, 1753, in-8, et 1754, in-4.)

SARCER (Erasme), théologien luthérien, né à Anneberg en Saxe l'an 1501, et mort en 1559, fut surintendant et ministre de plusieurs églises. On a de lui : 1° des *Commentaires* sur une partie de l'ancien Testament; 2° Un *Corps du droit matrimonial*, et plusieurs autres écrits. — Guillaume SARCER, son fils, pasteur à Eisleben, et Reinier SARCER, recteur à Utrecht, mort en 1597, à 57 ans, auteurs l'un et l'autre de quelques ouvrages oubliés, doivent être distingués d'Erasme Sarcer.

* SARDAIGNE (Marie-Thérèse-Jeanne-Joséphine, reine douairière de), née le 31 octobre 1773, morte à Turin au commencement du mois d'avril 1832, avait eu pour père Ferdinand de Lorraine, frère de Joseph II, empereur d'Autriche, et pour mère Béatrix d'Est, fille du duc de Modène. Elle fut mariée le 25 avril 1789 à Victor Emmanuel de Savoie, duc d'Aost, puis roi de Sardaigne. Son époux, roi *de droit* depuis 1802, ne le fut *de fait* qu'en vertu du traité de 1814; car, pendant cet intervalle, la Sardaigne avait fait partie de l'empire français. En 1821 une révolution éclata

dans le Piémont, et une constitution faite sur le modèle de celle des Cortez d'Espagne et de Naples fut proclamée. Le roi Victor-Emmanuel, qui avait peu de goût pour les gouvernemens constitutionnels, abdiqua le 13 mars 1821 en faveur de son frère Charles-Félix, ne se réservant de son pouvoir que le titre de roi. Il n'avait d'ailleurs pas eu d'enfans mâles. Charles Félix est mort sans laisser d'héritiers directs; en sorte que c'est la branche de Savoie-Carignan qui règne maintenant en Sardaigne. La reine Marie-Thérèse était veuve depuis le 10 janvier 1824. C'était une princesse très-pieuse.

SARDANAPALE, fameux roi d'Assyrie, est, selon quelques-uns, le même prince que Phul, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte. Son nom est encore consacré pour caractériser les princes uniquement occupés de leurs plaisirs. (Sardanapale, successeur d'Acrazanés, monta sur le trône de Ninive. Il était le quarantième monarque assyrien depuis Belus, et il y avait mille ans et plus que la fameuse Sémiramis avait cessé de vivre, tandis que la monarchie assyrienne subsista jusqu'à Sardanapale, depuis quatorze siècles. Il réunissait quarante couronnes, et s'étendait de l'Hellespont jusqu'à l'Indus.) Arbaces, gouverneur de Médie, ayant vu Sardanapale dans son palais, au milieu d'une foule d'eunuques ou de femmes débauchées, habillé et paré lui-même comme une courtisane, tenant une quenouille entre ses mains, fut si indigné de cet infâme spectacle, qu'il forma contre lui une conspiration. Bélésis, gouverneur de Babylone, et beaucoup d'autres avec lui, entrèrent dans ses vues. Le roi, obligé de prendre les armes, remporta d'abord quelques avantages sur les rebelles; il fut enfin vaincu, et se sauva dans Ninive, qui fut bientôt assiégée par les révoltés. Dans ce même temps, les débordemens du Tigre renversèrent une partie des murs de cette ville. Sardanapale, réduit à la dernière extrémité, s'enferma dans son palais, et fit élever un grand bûcher, où il se précipita avec ses femmes, ses eunuques et ses trésors, l'an 747 avant J. C., après un règne de vingt années. Voilà à peu près ce que les anciens racontent de Sardanapale. On connaît ces vers de Juvénal, et la bonne morale qu'ils renferment :

Nesciat irasci, cupiat nihil, et potiores
Herculis ærumnas credat sævosque labores
Et venere, et cœnis, et plumis Sardanapali.

Quelques savans modernes révoquent en doute les circonstances de l'histoire de ce prince. On trouve, dans les *Observationes Hallenses*, une dissertation en son honneur intitulée : *Apologia Sardanapali*; cette apologie ne doit pas prévaloir contre la persuasion générale appuyée de tous les témoignages de l'histoire. On sait que c'est une des manœuvres de la philosophie moderne de réhabiliter la mémoire des tyrans et des monstres, tandis qu'elle calomnie les grands hommes qui paraissent avoir brillé par trop de religion et de vertu. Des débris de l'empire de Sardanapale se formèrent les royaumes des Mèdes, de Ninive et de Babylone; mais toutes ces époques de l'histoire ancienne, très obscures, sont défigurées par des fables et des contradictions.

*SARDI (Gaspard) naquit à Ferrare, en 1480, fut attaché à la cour des ducs de cet état, et y remplit plusieurs emplois honorables. Il se livra à l'étude de l'antiquité de l'histoire, et écrivit sur différentes matières avec un égal succès. Parmi différens ouvrages, on cite de lui : 1° des *Lettres latines*, dont le stile est aussi pur qu'élégant; 2° un Traité *de triplici philosophia*; 3° une excellente *Histoire de Ferrare*, en 12 livres, où l'on trouve des détails intéressans sur différentes guerres d'Italie. Il a laissé en outre un ouvrage manuscrit, intitulé *Toponomasie*, ou *Lexicon* de la géographie ancienne, en 18 livres. On le conserve dans la bibliothèque de Modène, et l'on devait l'imprimer dans ces dernières années. Cet écrivain est mort en 1564.

*SARDI (Alexandre), un des littérateurs les plus érudits du 16e siècle, naquit à Ferrare en 1520; il étudia le grec dans l'université de cette ville, sous Marc-Antoine Antimaque de Mantoue; il

fut versé dans presque toutes les sciences, et a laissé : 1° *Numinum et heroum origines*, Rome, 1575; 2° *De moribus ac ritibus gentium*, Venise, 1575; 3° *De inventoribus rerum*, Mayence, 1577; 4° *De nummis tractatus*, Metz, 1579; 5° *Sei Discorsi*, ou *six Discours sur la beauté et la noblesse de la poésie du Dante*, qui ont eu plusieurs éditions; et autres ouvrages en manuscrits, parmi lesquels on trouve quelques *Poésies*, uniquement remarquables par la correction du stile. Il mourut le 28 mars 1588.

SARISBÉRY, SALISBURI ou SARISBURI (Jean de), *Sarisberiensis*, né en Angleterre, vers l'an 1110, alla en France à l'âge de 16 à 17 ans. Le roi son maître l'envoya à la cour du pape Eugène III, pour ménager les affaires d'Angleterre. Rappelé dans son pays, il reçut de grandes marques d'estime du célèbre Thomas Becquet, grand chancelier du royaume. Ce ministre ayant été fait archevêque de Cantorbéry, Jean le suivit et l'accompagna dans ses voyages. Lorsque ce prélat fut assassiné dans son église, l'an 1170, Sarisbéry, voulant parer un coup qu'un des assassins portait sur la tête du prélat, le reçut sur le bras. Quelques années après, il fut élu évêque de Chartres, s'y acquit une grande réputation par sa vertu et par sa science, et y mourut l'an 1181 ou 1182. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages. Le principal est un traité intitulé : *Polycraticus*, *sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum*, Leyde, 1639, in-8. Cet ouvrage, plein de réflexions sages et vraiment philosophiques, a été traduit en français, in-4, sous le titre de *Vanités de la cour*, par Mézeray. Sarisbery était un des plus beaux esprits de son siècle, et de plus c'était un homme sage, érudit et judicieux; il avance cependant quelquefois des faits fabuleux, adoptés légèrement d'après quelques écrivains ignorans ou mal intentionnés. *Voyez* la fin de l'article GRÉGOIRE LE GRAND.

* SARIUS ou SARIO (dom Grégoire), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, naquit en Angleterre, et florissait vers la fin du seizième siècle. Il portait le nom de *Robert*, avant d'entrer en religion. Après avoir fait ses études à Rome avec beaucoup de succès, ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la théologie dans le monastère du Mont-Cassin; il se retira ensuite dans le monastère de Saint-George, à Venise. Un grand nombre de savans écrits furent le fruit de sa retraite et de ses veilles. Parmi ceux qui ont été imprimés, on distingue : 1° *De sacramentis in communi, opus theologicum tripartitum, ac plane aureum*; 2° *Casuum conscientiæ, sive theologiæ moralis thesauri, tomus primus*; 3° *Flores decisionum, seu casuum conscientiæ ex doctrina conciliorum Navarri, collecti libri V*; 4° *Epitome conciliorum Navarri*; 5° *Clavis regia sacerdotum*; 6° *Summa sacramenti pœnitentiæ ex Navarro*, etc. Dom Sarius mourut à Venise, dans le monastère de Saint-George, le 30 octobre 1602.

* SARMIENTO (le Père Martin), savant espagnol, naquit à Ségovie en 1692, étudia quelques années à Salamanque, d'où il passa à Madrid, et entra chez les Pères bénédictins; il se rendit ensuite à Alcala de Bénarès, et y fut reçu docteur dans les deux droits. De retour dans la capitale, il occupa successivement les chaires de philosophie, de morale et de théologie, se distingua en même temps dans la prédication, et on peut dire de lui qu'il était un orateur vraiment évangélique. Le Père Sarmiento avait des connaissances très étendues, et a écrit sur l'*histoire*, les *belles-lettres*, la *philosophie*, la *théologie*, etc. Au moment où l'ouvrage du Père Feijoo intitulé *Théâtre critique*, qui embrasse toutes sortes de matières, avait excité une espèce de tumulte parmi les littérateurs ennemis ou partisans de cet ouvrage, le gouvernement choisit le Père Sarmiento pour l'examiner. Il eut le courage de lui donner son approbation, et en publia même une *apologie*. Les adversaires du Père Feijoo se déchaînèrent alors contre son apologiste, et il se vit en butte aux critiques et même aux injures dont étaient remplis les pamphlets d'auteurs presque

tous sans aveu. Dans une *réponse* que le Père Sarmiento leur adressa, et dans laquelle il réitère ses éloges en faveur du savant Feijoo, il les confondit, et parvint à leur imposer silence. Cela n'était cependant pas facile à obtenir, puisque l'auteur asturien dévoile dans son *Théâtre critique* le charlatanisme des gens de toutes les professions, et rectifie surtout les erreurs qu'on suivait dans les écoles d'Espagne, par l'ignorance de quelques professeurs, et par l'attachement à une ancienne routine. L'ouvrage du Père Feijoo, et l'apologie de son approbateur, parvinrent enfin à introduire en Espagne le bon goût et la saine critique dans l'étude de différentes sciences, et on en éprouva bientôt les heureux résultats. Le Père Sarmiento a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart sont restés inédits. Un littérateur estimable, Jacques Faënz, en donna la liste dans un journal espagnol, rédigé à Murcie, et intitulé le *Courrier littéraire d'Europe*. Plusieurs extraits de ses ouvrages imprimés ont paru dans le Joural de Madrid, et autres feuilles périodiques d'Espagne. Les plus connus sont : 1° *Apologia*, ou *Apologie du Théâtre critique du R. P. Feijoo*, Madrid, 1732; 2° *Mémoires pour l'histoire de la poésie espagnole*, Madrid, 1775; 3° *Œuvres posthumes du Père Sarmiento*, ibid. 1775, 4 vol. in-8. Ce savant bénédictin mourut à Madrid en 1768, âgé de 76 ans.

SARNELLI (Pompée), né à Polignano dans la terre de Bari, en 1649, docteur en droit et en théologie, protonotaire apostolique, abbé de Saint-Homobon, évêque de Biseglia, s'est fait un nom par des ouvrages sur les antiquités ecclésiastiques et les titres, écrits en italien; tels sont : 1° *Le clergé séculier dans sa splendeur*, ou *de la vie commune des clercs*, Rome, 1688; 2° *Lettres ecclésiastiques*, 3 vol. in-4, plusieurs fois imprimées. Sarnelli mourut en 1724.

SARPI (Pierre-Paul), plus connu sous le nom de *Fra-Paolo* ou de *Paul de Venise*, naquit dans cette ville en 1552. Un religieux servite le fit entrer en 1564 dans son ordre, où il ne tarda pas à être élevé aux principales charges, comme à celle de provincial qu'on lui confia en 1579, quoiqu'il n'eût que 27 ans, et qu'il eût des dispositions de cœur et d'esprit qui auraient dû l'en exclure. Les différends de la république de Venise avec le pape Paul V fournirent l'occasion au Père Sarpi de faire éclater ses sentimens. Le pape lui ordonna en 1606 de venir à Rome, et, sur son refus, il l'excommunia. Ce coup n'étonna pas ce moine, qui commençait à se croire un grand homme, parce que les grands s'occupaient de lui, et qui, tandis qu'il *morguait* le pape, irritait par son insolence et sa vanité des citoyens de toutes les classes. Il fut, dit-on, un jour attaqué sur le pont de Saint-Marc par cinq assassins qui le percèrent de trois coups de stylet. Ceux qui ont attribué cette attaque, supposée ou réelle, à la cour de Rome, n'ont consulté ni la vraisemblance ni la décence, et semblent ignorer que par ses emportemens, par son caractère caustique et dangereux, ce moine apostat s'était fait des ennemis de tous les genres. Il mourut en 1623, à 71 ans. La populace, excitée contre la cour romaine, fit des vœux sur son tombeau, comme sur celui d'un saint. Il est certain cependant que, loin d'être saint, il n'était pas même chrétien catholique. Quand on ne serait pas convaincu par ses propres lettres qu'il cachait sous son habit de servite la façon de penser des ministres de Genève, on l'apprendrait par la lecture de son *Histoire du concile de Trente*, publiée d'abord à Londres en 1619, par de Dominis, sous le nom de *Petrus suavis Polonus*. On y voit à découvert tout le fanatisme des protestans. Ce moine ambitieux et fanatique se réjouissait, à ce qu'il disait, de voir Venise l'ambassadeur d'une république (la Hollande), laquelle soutenait avec lui que le pape était l'antechrist. Il travailla à introduire les nouvelles erreurs dans sa patrie, et peut-être que, sans la découverte que fit Henri IV de ses intrigues, il y aurait réussi. Ce prince, sincèrement attaché à la religion catholique depuis sa conversion, apprit la trame du moine et de son ami Fra-Fulgenzio par une

lettre qu'un ministre de Genève écrivit à un huguenot de Paris des plus considérables de la réforme. Cet homme mandait à son ami que « dans peu d'années » on recueillerait les fruits des peines que » lui et Fra-Fulgentio prenaient pour » introduire l'évangile à Venise, où plu- » sieurs sénateurs et le doge même, » successeurs de Donato, avaient ouvert » les yeux à la vérité ; qu'il ne restait dé- » sormais qu'à prier Dieu que le pape fît » quelque nouvelle querelle aux Véni- » tiens, pour avoir lieu d'introduire la » réformation dans toutes les terres de » la république. » Henri IV intercepta cette lettre, et par son ordre, M. de Champigny, son ambassadeur à Venise, en communiqua la copie d'abord à quelques-uns des principaux sénateurs qu'il savait être bien intentionnés pour la religion de leurs pères, et ensuite au sénat assemblé, après en avoir retranché le nom du doge par respect pour sa dignité. Le sénat remercia le roi de l'avis important qu'il avait bien voulu lui donner. Fra-Fulgenzio eut défense de prêcher, et Fra-Paolo, plus homme d'esprit, et aussi corrompu que lui, se tint un peu plus sur ses gardes. Le protestant Marhof confirme ces anecdotes en parlant du projet de Fra-Paolo de se retirer chez les prétendus réformés : *Spargebatur fama quod abitum ad reformatos meditaretur, quæ non omnino de nihilo est : scio enim superesse epistolas manu ejus scriptas ad Isaacum Casaubonum, quibus sollicitat ipsum de gratia regis Angliæ ipsi conciliandæ, si forte illuc fortuna iniquior ipsum abigeret.* Le Père le Courayer, apostat comme lui de la religion de ses pères, a traduit en français sa prétendue *Histoire du Concile de Trente*, 1736, 2 vol. in-4, réimprimés en 3, et y a ajouté des notes encore plus emportées que le texte. Pour apprécier cet ouvrage, il faut lire en même temps l'Histoire de ce concile par le cardinal Pallavicini. Cet auteur reproche à Sarpi plus de 360 erreurs dans les dates, dans les noms et dans les faits. Le stile ne vaut pas mieux que les choses ; un de ses plus zélés partisans (Ant. Landi dans ses notes sur l'*Hist. de la littér. ital.* par Tiraboschi), avoue qu'*il est dur, embrouillé, vicieux*, et que l'auteur *n'a jamais su bien écrire même dans sa propre langue*. Après cela il ne doit pas être difficile de deviner la cause des éloges qu'on a faits et qu'on ne cesse de faire de cet ouvrage. On y découvre partout, selon la remarque de Bossuet, le moine apostat qui cache sous le froc l'esprit de Luther et de Calvin. On a encore de ce servite : (1° *Opinione del Padre Paolo servito, come debba governarsi la republica*, etc., Venise, sans date (1681), in-12, réimprimé à Londres 1788, in-8; et traduit par l'abbé de Marsy sous ce titre ; *le Prince de Fra Paolo*, ou *Conseils politiques*, etc., Berlin, 1751, in-12.) Cet écrit, extrêmement vanté par quelques Italiens, fait voir que ce moine se piquait d'entendre la politique ; mais on est fort étonné de voir un prêtre débiter des maximes dans le goût de celles de Machiavel. « S'il se trouve, dit-il, parmi » les habitans de terre-ferme des chefs de » parti, qu'on les extermine; mais s'ils » sont puissans, qu'on ne se serve point » de la justice ordinaire, et que *le poi-* » *son fasse plutôt l'office du glaive.* » Doit-on être surpris qu'on ait attenté sur la vie d'un homme qui donnait de telles leçons? 2° *Considération sur les censures du pape Paul V contre la république de Venise* ; 3° *Traité de l'Interdit*, Venise, 1606, in-4, traduit en français par Hamelot de la Houssaie dans son *Hist. du gouvernement de Venise*; 4° l'*Histoire* de ce même différend. On comprend que Sarpi y raconte tout à sa mode. 5° *De jure asylorum*; 6° *Traité de l'inquisition*, 1638, in-4, etc.; 7° un *Traité des bénéfices*, qui a été traduit en français, in-12. On y trouve la proposition suivante : « Les plus grandes persécu- » tions suscitées à l'Eglise sont ve- » nues uniquement de ce que les princes » ayant besoin d'argent, voulurent s'em- » parer de ses biens. » On ne peut disconvenir qu'une pareille observation de la part d'un apostat ne soit remarquable, et ne justifie pleinement l'Eglise catholique sur tous les reproches qu'on a fait servir aux persécutions qu'elle a essuyées.

Un philosophe chrétien a développé la même observation avec énergie. « Nouveaux Héliodores, dit-il, si ce sont les » biens de l'Eglise qu'il vous faut, prenez-les sans détour et sans prétexte. » N'avez-vous pas assez de satellites pour » exécuter sans raisonnement vos plus » absurdes caprices? qu'est-il besoin d'ajouter le mensonge à la rapine, puisque personne ne vous dispute la puissance de vous souiller de nouveaux » crimes? Si ce n'est que de l'argent qu'il » vous faut pour multiplier vos soldats, » vos chiens, vos chevaux et vos maîtresses, pillez le sanctuaire; mais laissez là » la doctrine, les rites, les usages et la » discipline de l'Eglise; votre ignorante » impiété travaillerait vainement à y substituer quelque chose de mieux. » 8° Des *Lettres*, au nombre de 123, imprimées à Helmstadt, sous le titre de Vérone; la plupart sont en italien, quelques-unes en latin: c'est sa correspondance avec les protestans. C'est faussement que des critiques superficiels ont accusé ceux-ci de les avoir altérées; elles rendent parfaitement les dispositions de l'auteur. Ses ouvrages en général, presque tous recueillis à Venise, 1761 à 1768, 6 vol. in-12, et à Naples, 1790, 24 vol. in-8, donnent une idée avantageuse de ses connaissances; mais ils laissent de fâcheuses impressions sur son esprit tortueux et faux, sur son cœur et sur son caractère plein d'aigreur et de méchanceté. Faut-il être surpris que dans ce siècle, où l'on fouille avec tant de soin dans tous les dépôts d'erreurs, un tel homme soit devenu le héros et le garant de cette fourmilière d'écrivains qui s'élèvent contre le siége de Rome, et surtout de ce compilateur intrépide qu'on a vu dans le sein même du sacerdoce déclarer la guerre à tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique, écraser l'état de la jurisprudence par une production effroyable d'un latin barbare et dégoûtant, composée de lambeaux tirés des wicléfites, hussites, luthériens, calvinistes, jansénistes, et dont le résultat n'est qu'une suite de paralogismes, de contradictions, d'inepties et d'indécences? (*Voyez* HONTHEIM.) Ce qu'il y a de singulier, c'est que le même homme qui a tant pillé Sarpi, l'appelle *Osorem papatus ac pontificum, qui Lutherum et Calvinum habuit doctores* (tom. 1, Append. 1, p. 777). Des admirateurs enthousiastes, ou plutôt des gens de secte et de parti, ont attribué à Fra-Paolo des connaissances astronomiques et physiques qu'il n'eut jamais, et des découvertes auxquelles il n'eut point de part. S'il est vrai que Galilée l'appelait *le Père et le maître universel*, ce ne peut avoir été que pour mortifier ceux qui l'avaient mortifié lui-même. (Sa *Vie* attribuée au frère Fulgence Micanzio, son compagnon, a été publiée en italien, Leyde, 1646, in-12, traduite en français, Leyde, Elzevir, 1682, et Amsterdam, 1664, in-12.)

* SARRABAT (Nicolas), jésuite, né en 1668 à Lyon, remporta trois prix à l'académie de Bordeaux: 1° en 1727 pour une *Nouvelle hypothèse sur les variations de l'aiguille aimantée*; 2° en 1728, pour un mémoire *sur la cause de la salure de la mer*; 3° en 1728, pour une *Dissertation sur la cause de la variation des vents*. Il adressa à la même académie, sous le nom supposé de LA BAISSE, un opuscule *sur la Circulation de la sève dans les plantes*, Bordeaux, 1733, in-12, et cette société en reconnut le véritable auteur. Cependant on rencontre quelques erreurs dans cette dissertation; ainsi, il avoue qu'une branche d'oranger, entée en fente sur un pied de jasmin, porte des fleurs qui tiennent plus de la fleur du jasmin que de celle de l'oranger. Le Père Sarrabat mourut en 1737, à Paris, où il était venu pour les affaires de sa compagnie. Il avait été professeur de mathématiques à l'école de Marseille. Ce fut lui qui découvrit le premier à Nîmes la comète de 1709.

* SARTI (Dom Maur), savant religieux italien, de l'institut de saint Romuald, naquit à Bologne, le 4 décembre 1709. Il prit l'habit de camaldule à Ravennes, le 29 avril 1728, et changea dans cette circonstance son nom de baptême de *Grégoire* contre celui de *Maur*. Il continua ses études qu'il porta en même

temps sur la théologie, le droit canonique, les langues savantes, l'histoire et même la poésie. Après avoir été ensuite chargé d'enseigner la philosophie dans différens monastères de son ordre, il fut rappelé en 1749 à Ravennes pour professer la théologie. Quatre ans après il remplit à Faenza les fonctions de chancelier de sa congrégation. Nommé en 1755 abbé du monastère de Saint-Grégoire à Rome, il fut chargé par Benoît XIV, puis par Clément XIII, qui le déclara en 1764 consulteur des rites, de composer l'*Histoire de l'université de Bologne*. Cet ouvrage était livré à l'impression; mais il n'avait point encore paru, lorsque le Père Sarti fut enlevé subitement dans le mois d'août 1766. Il avait enrichi la bibliothèque de son monastère de livres précieux, et d'un recueil considérable d'inscriptions grecques et latines, que le Père Gaspard Oderico, jésuite, publia avec des notes et des explications. On a du Père Sarti : 1° *De claris archigymnasii Bononiensis professoribus, a sæculo XI ad sæculum XIV*, Bologne, 1769 et 1771, 2 vol. in-fol. Le Père Maur Fattorini, aussi camaldule, avait contribué à cet ouvrage. Tiraboschi en fait un grand éloge. 2° *De antiqua Picentum civitate Cupra Montana, deque Massatio oppido agri Æsini, Epistola ad V. C. Joannem-Felicem Garatonum*, Pesaro, 1748; 3° *La Vita di san Giovani di Lodi, vescovo di-Gubbio, scritta da un monaco anonimo del monasterio di Santa-Croce dell' Avellana, tratta ora per la prima volta da un antichissimo codice, volgarizzata ed illustrata*, etc., Jeri, 1748; 4° *De veteri capsula diptica dissertatio*, Faénza, 1755; 5° *De episcopis Eugubinis. Præcedit de civitate et ecclesia Eugubina dissertatio*, Pésaro, 1757. Monsignor Fabroni a fait un bel *Eloge* du Père Sarti, dans la *Vie du Père Mittarelli*, insérée dans les *Vitæ Italorum*, etc., t. 5, p. 387.—Il y a eu un autre Sarti (Joseph), célèbre compositeur italien, né en 1730 à Faenza, et mort à Pétersbourg en 1802. Le *Medonte*, le *Giulio Sabius*, l'*Artaxerxe*, etc., sont au nombre de ses plus beaux opéras. Il a composé aussi pour l'église avec un talent distingué : on chante encore ses *Messes* et ses *Motets*, et un excellent *Te Deum* nullement inférieur au *Stabat* de Pergolès.

* SARTI (Giuseppe), célèbre compositeur italien, né à Faenza en 1730, devint en 1782 maître de chapelle du dôme à Milan, et fut appelé en Russie par Catherine II, pour y exercer le même emploi à Saint-Pétersbourg. Il y mourut en 1802. Ses nombreuses compositions, remarquables par un stile tour à tour énergique et tendre, furent très applaudies en Italie; mais les Allemands, à l'exception de Haydn, en faisaient peu de cas. Parmi ses opéras, on distingue celui intitulé *Giulio Sabino*, qu'il composa en 1781, pour le théâtre de Venise, et qui fut imprimé à Vienne en 1784. Cette pièce démontra cependant aux vrais connaisseurs que Sarti, avec une harmonie faible et défectueuse, n'avait alors d'autre art que celui de donner aux chanteurs une mélodie agréable.

* SARTIGES (Bertrand DE), né vers 1260, au château de ce nom, près de Mauriac en Auvergne, se consacra de bonne heure à la défense de la Terre-Sainte, fut reçu chevalier de l'ordre du Temple en 1279, par Adémar de Peyrusse, qui en avait la mission du grand-maître, Guillaume de Beaujeu, et se distingua dans plusieurs guerres contre les infidèles. Pour prix de ses services, il obtint une riche commanderie de sa province, celle de Carlat, qui était en outre une place très forte. Lors du procès de son ordre, sous Philippe le Bel, il fut arrêté avec soixante-huit templiers de sa province. Interrogé par Aubert Aysselin, évêque de Clermont, le 4 juin 1309, Bertrand qualifia de faux et controuvés tous les faits de l'accusation. Conduit à Paris, il fut élu par les templiers réunis le 28 mars 1310, l'un des quatre principaux députés pour représenter et défendre l'ordre devant la commission nommée par le pape Clément V; il assista, en cette qualité, à toutes les séances de ladite commission, ne se désista de la défense qu'après avoir été abandonné de la plupart

de ses collègues, et renouvelé l'appel précédemment fait au pape et au saint-Siége. Aucune charge ne pesant sur lui personnellement, il ne put être condamné. On croit qu'il passa en Allemagne, et qu'il y fut reçu dans l'ordre teutonique, où il termina sa carrière. Son portrait, en pied et en costume de templier armé, se voit encore aujourd'hui chez le vicomte de Sartiges, au château de la Prugne, près de Clermont (Puy-de-Dôme).

* SARTIGES (Charles-Gabriel-Eugène, vicomte DE), de même famille que le précédent, né au château de Sourniac, près de Mauriac, département du Cantal, le 26 décembre 1772, entra fort jeune à l'école royale militaire d'Effiat, d'où il sortit en septembre 1786. Reçu élève de la marine le 15 avril 1787, il fit, sur la frégate la *Méduse*, les campagnes d'observation sur les côtes de Malabar, de Coromandel, d'Afrique, Philippines, Chine, Cochinchine, etc., etc. Revenu en France le 9 octobre 1791, le vicomte de Sartiges n'y séjourna que jusqu'au 30 du même mois, époque à laquelle il se rembarqua sur la frégate *La Fidèle*, en qualité d'enseigne de vaisseau. Il se trouvait à Pondichéry le 10 juin 1793, lorsqu'il reçut du gouverneur-général l'ordre de prendre le commandement des canonniers et des matelots débarqués, destinés à être employés pendant le siége dont cette ville était menacée. Le 15 juin la place fut effectivement investie, et ne se rendit que le 23 août. Trois jours auparavant, c'est-à-dire le 20 août, le gouverneur-général, satisfait de la conduite de Sartiges, l'avait breveté capitaine. Prisonnier de guerre depuis cette époque, il fut successivement détenu dans plusieurs forts, et conduit à l'Ile-de-France où il resta jusqu'en 1803. Il revint en France, et se démit du service de la marine le 17 octobre 1805. Nommé sous-préfet de Gannat, le 25 mars 1807, il reçut l'ordre de la Réunion le 8 août 1812. Le 16 juin 1814, le roi le nomma à la préfecture de la Haute-Loire; le 23 juillet suivant il reçut la croix de Saint-Louis et le brevet de capitaine de vaisseau honoraire. La nouvelle du débarquement de Buonaparte, au mois de mars 1815, surprit le vicomte de Sartiges au milieu des préparatifs qu'il faisait pour recevoir au Puy le duc d'Angoulême, qui visitait alors les départemens méridionaux. Dans des circonstances aussi graves, le préfet ne perdit pas un instant pour donner des preuves de son attachement aux Bourbons, et mettre son département à l'abri de l'usurpation. Il parvint à réunir 2500 volontaires bien organisés et bien armés, qui campèrent aux limites du département, sur la route de Lyon, et résistèrent aux promesses comme aux menaces des agens de Napoléon, jusqu'à ce qu'on eût appris le départ de Louis XVIII de sa capitale. Alors le vicomte de Sartiges se retira à Clermont, où il fut mis en surveillance; ce qui ne l'empêcha pas de conserver avec ses administrés des relations dirigées dans l'intérêt de la légitimité. Au second retour du roi, il reprit ses fonctions, le 14 juillet 1815, et reçut en cette occasion, de la part des habitans, des démonstrations non équivoques de leur attachement pour lui, et de la joie que leur causait le rétablissement de l'autorité légitime. Quelques mois plus tard, le département de la Haute-Loire dut à la prudence et à la fermeté de son premier magistrat, de n'être pas imposé à une somme énorme qu'exigeait le commandant des troupes autrichiennes qui y stationnaient. En 1816 et 1817, la franchise de son caractère ne lui permit pas de dissimuler qu'il ne partageait pas entièrement l'opinion du ministère d'alors, et le système de M. Decazes ayant prévalu, le vicomte de Sartiges fut révoqué le 2 juillet 1817. Rentré dans la vie privée, le vicomte de Sartiges jouissait paisiblement de sa retraite, lorsqu'une maladie grave le força de quitter son château de la Prugne, près de Clermont, pour se rendre aux bains de Balaruc. Il ne put aller que jusqu'à Lyon, où il expira dans les bras de sa famille, le 9 juillet 1827, à l'âge de 55 ans. Il mourut comme il avait vécu, avec le courage d'un loyal chevalier, et les sentimens d'un vrai chrétien. *Le Conservateur*, t. 2, p. 132,

lui a consacré, une *Notice* pleine d'intérêt.

*SARTINES (Antoine-Raymond-Jean-Gualbert-Gabriel de), ministre sous Louis XVI, naquit à Barcelone en 1729, d'une famille française. Il fut conseiller au Châtelet de Paris, devint lieutenant-criminel et maître des requêtes, et fut appelé en 1759 à remplacer Bertin comme lieutenant-général de police. Sous son administration, Paris changea pour ainsi dire de face : Sartines fit construire la halle au blé, et son nom a été donné à une des rues qui environnent ce monument. Il ouvrit une école gratuite de dessin en faveur des ouvriers. Ce fut dans de bonnes intentions qu'il laissa s'établir des maisons de jeux publics que la police pouvait surveiller plus facilement que les maisons clandestines, et par conséquent il croyait pouvoir plus sûrement arrêter les crimes que fait commettre la passion du jeu. Sartines remplaça par les réverbères les ignobles lanternes qui éclairaient Paris (1768) : enfin l'assainissement et la salubrité de la capitale furent l'objet de la sollicitude constante de ce magistrat. Après 15 ans de services, il fut nommé conseiller d'état, et l'année suivante (1774), le portefeuille de la marine lui fut confié. Sartines avait de la probité et de l'ordre; mais il n'avait pas les qualités du marin: une faveur de cour l'avait élevé à ce poste ; une disgrâce de cour l'en fit descendre, et en 1780 le marquis de Castries lui succéda. Il vivait dans la retraite, lorsque la révolution vint à éclater : il se retira en Espagne, et mourut en 1801 à Tarragone. Outre les *Discours* qu'il prononça comme magistrat, on a de lui un *Règlement* connu sous le titre de *Règlement de* 1780 *sur la salubrité des vaisseaux*. — Son fils était maître des requêtes avant la révolution; il périt sur l'échafaud en 1794, à l'âge de 34 ans.

SARTO (André del), peintre célèbre, naquit à Florence en 1478 d'un tailleur d'habits. François Ier, sous le règne duquel il vint en France, voulut s'attacher cet artiste qu'il visitait souvent dans son atelier; mais sa femme le rappelait en Italie. François Ier lui fit promettre de revenir avec sa famille, lui donna de l'argent pour acheter des tableaux; mais André, l'ayant dissipé, n'osa plus reparaître. On loue son coloris, les agrémens de ses têtes, la correction de son dessin, la délicatesse de ses draperies; on lui reproche seulement un air froid et uniforme. Il mourut en 1530, âgé de 52 ans. Un des principaux talens d'André del Sarto était de copier si fidèlement les tableaux des grands maîtres que tout le monde s'y trompait. Sa copie du portrait de Léon X par Raphaël fut prise pour l'original par Jules Romain, quoique ce peintre en eût fait les draperies. La galerie de Florence, celle de Bologne, le musée de Paris, conservent plusieurs tableaux de ce peintre. On admire, dans le cloître des Pères servites de Florence, les fresques de del Sarto, et surtout la Vierge dite *del Sarto*.

SAS (Corneille), né à Turnhout au quartier d'Anvers, l'an 1593, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de Malines et professeur en théologie dans le séminaire de cette ville, et enfin chanoine-official et vicaire-général d'Ypres. Il mourut le 8 novembre 1656, après s'être distingué également par sa piété et par ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Nous avons de lui : 1° un traité très instructif, intitulé : *OEcumenicum de singularitate clericorum, illorumque cum feminis extraneis vetito contubernio, judicium*, Bruxelles, 1653, in-4. Il prétend que les ecclésiastiques ne peuvent ni ne doivent prendre de femmes dans leur maison pour les servir, fussent-elles vieilles. 2° *Epitome praxeos virtutum theologicarum*, etc., Rome, 1632, in-12.

SASBOUTH (Adam), cordelier, né à Delft en 1516, d'une famille noble et ancienne, mort à Louvain en 1553, était savant dans la théologie et dans les langues grecque et hébraïque, et les enseigna dans son ordre. Ses ouvrages ont été imprimés à Cologne en 1568, in-fol., et 1575. Le plus considérable est un *Commentaire* sur Isaïe et sur les Epîtres de

saint Paul. Michel Vosmerus, son neveu, a écrit la *Vie* de ce savant et pieux religieux, et a publié une *Apologie* contre ceux qui ont assuré que les *Commentaires* que Sasbouth a publiés sont les leçons qu'avait dictées Jean Hasselius, son professeur.

SASSI. *Voyez* SAXI.

* SATIRUS et PHENIX, architectes, florissaient sous Ptolémée-Philadelphe, et ils construisirent un canal en pierre, pour transporter à Alexandrie un obélisque qui avait été exécuté par l'ordre de Necténabo, roi d'Egypte.

* SATIRUS et PITTÉE, célèbres architectes grecs, qui florissaient 360 ans avant J. C., se rendirent fameux par le tombeau qu'ils élevèrent, par ordre de la reine Artémise, à Mausole, son époux. Cet édifice, qui fit donner le nom de *mausolées* à tous ceux qui depuis furent construits dans ce genre, fut considéré comme une des merveilles du monde; il était bâti en marbre superbe, ayant 140 pieds de haut et quatre façades; au dessus de l'édifice, Pittée éleva une pyramide de 14 marches, surmontée du char du soleil.

* SATIRUS et BATRACUS, célèbres architectes lacédémoniens, qui vivaient vers l'an 208 avant l'ère chrétienne, vinrent à Rome, où ils bâtirent à leurs frais divers *temples* dont on voit encore les ruines. Ils ne purent cependant obtenir du sénat la permission d'y graver leurs noms, parce qu'ils n'étaient pas nés Romains. Les deux Grecs se vengèrent de cette orgueilleuse ingratitude, en gravant, sur les piédestaux des colonnes des portiques, un lézard et une grenouille, dont le nom en grec exprimait, le premier, *Satirus;* et le second, *Batracus*.

SATURNIN (Saint), premier évêque de Toulouse, appelé vulgairement *saint Sernin*, fut envoyé avec saint Denys, pour prêcher l'Evangile dans les Gaules, vers l'an 245. Placé sur le siége de Toulouse, en 250, il fut illustre par ses vertus, ses lumières et ses miracles, et engendra le plus d'enfans qu'il put à l'Eglise par la semence de la parole divine, et par celle de son sang, qu'il répandit sous le fer des bourreaux, l'an 257.

SATURNIN (Publius-Sempronius-Saturnius), empereur, était d'une famille ignorée; il embrassa le parti des armes, et fut élevé par Valérien au rang de général. (Il était un des trente tyrans qui disputèrent l'empire à Gallien, successeur de Valérien, et peu aimé des légions.) Devenu célèbre par ses nombreuses victoires sur les Barbares, Saturnin fut proclamé empereur vers la fin de l'an 263. Comme il traitait ses troupes avec sévérité, elles lui ôtèrent la vie vers l'an 267.

SATURNIN (Sextus-Julius-Saturninus), empereur, Gaulois d'origine, cultiva d'abord la littérature et ensuite les armes. Aurélien le regardait comme le plus expérimenté de ses généraux. Il pacifia les Gaules, délivra l'Afrique du joug des Maures et rétablit la paix en Egypte. (Aurélien, l'ayant nommé son lieutenant dans l'Orient, lui défendit d'aller en Egypte : Saturnin désobéit, et entra comme en triomphe à Alexandrie. Aurélien venait de mourir. Le peuple d'Alexandrie salua Saturnin empereur en 280, la 4e année du règne de Probus. Il refusa d'abord la pourpre impériale; mais il fut contraint de l'accepter. Probus fit marcher contre lui un corps de troupes, qui l'assiégea dans le château d'Apamée, où il fut forcé et tué, peu de temps après son élection.

SATURNIUS LAZARONEUS, auteur du 16e siècle, né à Bueno, petite ville du Val-Camonica dans le Bressau, composa, sous le titre de *Mercure*, dix livres d'institutions grammaticales, imprimées à Bâle, en 1546, et à Lyon, en 1556. C'est un ouvrage bien écrit et plein de bonnes observations sur la langue latine. Laurent Valla, que Paul Jove appelle avec raison le réparateur de la langue de l'ancienne Rome, avait donné en six livres les *Elégances de la langue latine*. Cet ouvrage, excellent pour le fond, resserrait dans des bornes trop étroites les lois de la saine latinité. Saturnius s'attacha principalement à re-

mettre ceux qui feraient usage de cette langue, en possession d'une liberté que l'exemple des plus célèbres auteurs de l'antiquité leur assurait, et que Valla, trop scrupuleusement asservi aux idées de Priscien, grammairien du 9e siècle, cherchait à leur ravir. Lancelot a fait un grand usage de ce *Mercure* dans sa *Méthode latine*.

SAUBERT (Jean), savant critique et bon antiquaire du 17e siècle, est auteur d'un *Traité* latin, assez estimé, *sur les Sacrifices des anciens*, et d'un autre *sur les prêtres et les sacrificateurs hébreux*. Ces deux Traités offrent des recherches et de l'érudition. Thomas Crenius en donna une bonne édition corrigée, augmentée et éclaircie, sous ce titre : *De sacrificiis veterum, et de sacerdotibus Hebræorum, commentarium*, Leyde, 1699, in-8.

SAUL, premier roi d'Israël, fils de Cis, homme riche et puissant de Gabaa, dans la tribu de Benjamin, fut sacré roi d'Israël par le prophète Samuel, l'an 1095 avant J. C., suivant l'ordre que ce prophète avait reçu de Dieu. Sa taille et sa bonne mine le rendirent respectable au peuple, et prévinrent la multitude en sa faveur. Jabès ayant été assiégée par les Ammonites, le peuple s'assembla en foule pour secourir les habitans. Saül, avec cette armée nombreuse, fondit sur les Ammonites, les tailla en pièces, et délivra la ville. Ensuite Samuel tint une assemblée à Galgala, où il fit confirmer l'élection de Saül, qui, deux ans après, marcha contre les Philistins. Ces ennemis du peuple de Dieu irrités de quelques succès que Jonathas, fils de Saül, avait eus sur eux, vinrent camper à Machmas avec 30,000 chariots, 6000 chevaux, et une multitude innombrable de gens de pieds. Le roi d'Israël marcha contre eux et les vainquit. Saül fut victorieux de divers autres peuples ; mais il perdit le fruit de ses victoires par sa désobéissance. Dans une guerre contre les Philistins, il offrit un sacrifice sans attendre Samuel, et il conserva ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux des Amalécites, avec Agag leur roi, contre l'ordre exprès du Seigneur. Son sceptre passa dans les mains de David, qui fut sacré par Samuel, et qui épousa ensuite Michol, fille de Saül. Ce mariage n'empêcha point le beau-père de persécuter son gendre, ni de chercher tous les moyens possibles de le perdre. Saül consulta la pythonisse pour savoir quelle serait l'issue du combat qu'il allait livrer aux Philistins, et Samuel lui apparut pour lui annoncer sa défaite. (*Voyez* SAMUEL.) Peu après, son armée fut taillée en pièces : croyant alors la mort inévitable, il pria son écuyer de le tuer ; mais cet officier ayant refusé de commettre une action si barbare, Saül saisit lui-même son épée ; et s'étant laissé tomber sur sa pointe, il mourut ainsi misérablement, l'an 1055 avant J. C. Les Philistins, ayant trouvé le corps de ce prince, lui coupèrent la tête, qu'ils attachèrent dans le temple de Dagon, et pendirent ses armes dans le temple d'Astaroth. (Son histoire, qui est racontée dans le premier livre des Rois, a été le sujet d'un grand nombre de compositions dramatiques, parmi lesquelles nous citerons la tragédie de M. Soumet.)

* SAULI (le bienheureux Alexandre), supérieur-général de la congrégation de Saint-Paul, appelé *vulgairement* la société des *Barnabites*, naquit en 1755 à Milan d'une famille patricienne originaire de Gênes. Il fut dans sa jeunesse d'une grande piété ; cette piété était loin de contrarier son goût pour l'étude des sciences. Après avoir reçu la prêtrise, on le nomma président des études théologiques de l'ordre de la congrégation de St.-Paul. Il n'avait pas encore trente-trois ans lorsqu'il fut élu supérieur-général de son ordre. Il avait assisté en 1765 au synode de Milan, et il mérita que saint Charles Borromée le choisît pour son confesseur. Nommé en 1770 évêque d'Aleria en Corse, il se trouva au milieu d'une population ignorante et sauvage ; il y prêcha l'Evangile avec un zèle et une charité qui lui méritèrent le titre d'*Apôtre de la Corse*. En 1791, il fut transféré dans l'évêché de Pavie. Il mourut l'année suivante dans ce diocèse, brûlant de zèle

pour le salut des âmes ; c'était surtout la conversion des pécheurs qu'il avait en vue. Il usait de toutes sortes de moyens pour les ramener à Dieu. Il allait les chercher, les exhortait, les priait. Son éloquence était si persuasive, la charité animait tellement ses paroles, que rarement elles étaient sans fruit. Il avait établi des réunions ou congrégations, auxquelles un grand nombre de fidèles assistaient. Il les instruisait, les engageait à la fréquentation des sacremens, et les y préparait. Ces exercices parurent si utiles à plusieurs prélats, qu'ils les adoptèrent pour leurs diocèses. Benoît XIV mit Sauli en 1741 au rang des *bienheureux*. Moréri n'a point consacré d'article à ce saint religieux ; mais il en fait mention au mot BARNABITES. Le Père Branda, de la même congrégation, a écrit sa *Vie*, Milan, 1748. Les *Lettres pastorales* de Sauli, ses *statuts synodaux*, ses *Opuscules mystiques*, imprimés ou manuscrits, sont mentionnés dans la *Bibliothèque* des écrivains de Milan, d'Argellati.

* SAULNIER (Charles), chanoine régulier de l'observance réformée de l'ordre de Prémontré, naquit à Nancy en 1690. Il entra dans la congrégation le 6 février 1707, et fit profession dans l'abbaye de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson, le 10 mars 1709. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie pendant plusieurs années, et avoir occupé divers autres emplois, il fut nommé, par le chapitre de son observance, prieur d'Estival, sous le savant abbé Hugo, qui en 1735 le fit élire son coadjuteur. Une mort prématurée l'enleva le 4 janvier 1738, avant celui à qui il devait succéder : il était à peine âgé de 48 ans. Il avait partagé les travaux littéraires que l'abbé Hugo avait établis dans son abbaye. On a de lui : 1° une très belle *édition* des statuts de l'ordre de Prémontré, sous ce titre : *Statuta candidi et canonici ordinis Præmonstratensis, renovata ab anno* 1630, *a capitulo generali plane resoluta* ; édit. 2, *variis generalium et provincialium capitulorum decretis illustrata, notis et commentariis adornata a R. P. Carolo Saulnier, Stivagii priore et tractatus stivagiensis officiale ; quibus accesserunt regula sancti Augustini nec non articuli reformationis, seu communitatis antiqui rigoris nuncupatæ*, Stivagii, typis Martini Heller, in-4. A la tête, se trouvent les *bulles confirmatives* de l'ordre de Prémontré et la *règle de saint Augustin*, qui régit tant d'associations religieuses de l'un et de l'autre sexe. Cette règle n'est que l'*Epître* 211 de ce Père, de laquelle le commencement est retranché, et où l'on a mis au masculin ce qui se trouve au féminin, pour les religieuses auxquelles elle est adressée. 2° *Scriptorum ordinis Præmonstratensis series chronologica, cum notis criticis et dissertationibus, ab exordio ordinis ad annum* 1630. Cette biographie contient plus de 370 écrivains. Le Père Saulnier se proposait de la continuer jusqu'à son temps. Prévenu par la mort, avant que ce dessein pût s'effectuer, il a laissé *inédit* cet ouvrage, qu'on assure être digne de la presse. On croit qu'on le conserve au séminaire de Nancy.

* SAULT ou SAUDT, (Jean Paul DU), selon M. Picot dans ses *Mémoires*, bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né l'an 1650 d'une famille noble, à Saint Sever-Cap-de Gascogne, fut élevé chez les bénédictins de ce lieu. Après avoir éprouvé sa vocation par des habitudes de piété et d'obéissance, il fit sa profession le 21 novembre 1667. Nommé professeur de théologie, il s'acquitta de cet emploi avec le plus grand zèle et un succès extraordinaire. Il était à Saint-André d'Avignon, lorsqu'il lui vint à l'esprit de faire son testament spirituel. Il s'y donnait entièrement à Dieu, lui consacrait ses désirs, ses pensées, ses actions. Il en dressa acte, le signa de son sang et le déposa sur l'autel le jour de l'Epiphanie, auquel, dans la congrégation, se fait la cérémonie du renouvellement des vœux. Du Sault fut nommé directeur du noviciat : après avoir exercé ces fonctions pendant 9 ans, il fut prieur dans plusieurs établissemens : partout il entretenait ou

ranimait le goût des bonnes études et l'amour de la discipline : le monastère de la Daurade lui fut redevable d'une riche bibliothèque. Elu visiteur de sa province, il n'épargna ni peines ni fatigues pour remplir ses importantes fonctions. Il mourut exténué de jeûnes et épuisé de travail, au monastère de Saint-André de Villeneuve-les-Avignon, le 16 janvier 1724, âgé de 74 ans. Il a laissé : 1° *Entretiens avec Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de l'autel*, Toulouse, 1701 et 1703, 5 vol. in-12 ; il y en a eu six éditions. Le Père d'Authun, jésuite, en a fait une critique et en a relevé quelques propositions. 2° *Abrégé des Entretiens avec Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de l'autel*, Toulouse, 1706, un vol. in-12 ; c'est le précis du précédent ; 3° *Avis et réflexions sur les devoirs de l'état religieux, pour animer ceux qui l'ont embrassé*, Toulouse, 1708 ; 2e édition, revue et perfectionnée par l'auteur, Avignon, 1711, 2 vol. in-8. Il y en eut encore deux autres éditions. 4° *Le Religieux mourant*, ou *Préparation à la mort, pour les personnes qui ont embrassé l'état religieux*, Avignon, 1718, 2 vol. in-8 ; 5° *Abrégé du Traité de la préparation à la mort*, Toulouse, 1725, in-12.

SAULX DE TAVANES. *Voyez* TAVANES.

SAUMAISE (Claude de), savant littérateur, naquit l'an 1588, à Semur, en Auxois, d'une famille distinguée dans la robe. Sa patrie fut brûlée et presque réduite en cendres la même année qu'il vit le jour. « Cet incendie, dit un de ses » froids panégyristes, fut un présage de » ses vastes lumières, de même que l'in- » cendie du temple d'Ephèse l'avait été » du courage d'Alexandre. » Le père de Saumaise fut son premier maître pour les langues grecque et latine. L'on assure qu'à l'âge de dix ans le jeune Saumaise expliquait les auteurs latins et grecs, et faisait des vers dans l'une et l'autre langue. Après avoir fait sa philosophie à Paris, il alla en 1606 à Heidelberg, où il fit son droit sous le savant Godefroi. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, son père, lieutenant particulier au bailliage de Sémur, voulut lui résigner sa charge ; mais la profession que le fils faisait du calvinisme l'empêcha d'en obtenir les provisions. Il avait été élevé dans cette religion par sa mère, et s'y était affermi pendant son séjour à Heidelberg. Saumaise se retira à Leyde, où il fut professeur honoraire en 1632. Pendant un voyage qu'il fit à Paris, en 1635, le roi lui accorda un brevet de conseiller d'état, le fit chevalier de Saint-Michel ; et depuis, étant en Bourgogne, il fut gratifié par ce prince d'une pension de 6,000 livres. Saumaise se signala en 1646, par son *Apologie de Charles Ier, roi d'Angleterre*. Il soutenait une cause excellente ; mais il l'affaiblit par le ton ridiculement ampoulé qu'il donna à son ouvrage. Voici comme il le commence : « Anglais, qui vous » renvoyez les têtes des rois comme des » balles de paume, qui jouez à la boule » avec les couronnes, et qui vous servez » des sceptres comme de marottes. » L'année d'après il fit un voyage en Suède, où la reine Christine l'appelait depuis long-temps. Après un séjour d'un an, il revint en Hollande, et mourut aux eaux de Spa, en 1653. On l'enterra sans cérémonie et sans épitaphe dans l'église de Saint-Jean à Maestricht, qui appartient aux calvinistes. Saumaise fut le héros des littérateurs de son siècle ; mais sa réputation ne s'est pas soutenue. On le regarde généralement comme un critique bizarre, aigre et présomptueux. Son érudition était immense, mais elle était mal dirigée. Quoique Saumaise ait écrit avec beaucoup d'emportement et d'orgueil, il était doux et modeste avec ses amis. L'esprit de secte ne l'empêcha pas de faire des aveux bien favorables à la croyance catholique, comme nous l'apprenons par ce passage d'une lettre de Richard Simon (*Lettres choisies*, livre 1, page 247) : « Vous autres puritains, » vous vous mettez peu en peine de ce » qui regarde l'office ecclésiastique. Ce- » pendant permettez-moi de vous dire » que vos gens ont si fort raffiné » pour épurer la religion chrétienne, » qu'ils en ont fait un squelette. Et c'est

» ce que témoignait autrefois Saumaise » à la Peyrère, auteur des Préadamites. » Celui-ci, comme je l'ai appris de lui-» même, ayant marqué à Saumaise que, » dans le livre qu'il (Saumaise) avait » composé, touchant la transsubstantia-» tion contre Grotius, il avait trouvé » bien des choses qui établissaient l'an-» tiquité des cérémonies de l'Eglise ro-» maine, ou plutôt de toutes les Eglises » du monde : *Nostri*, répondit Saumaise, » *resecuerunt religionem usque ad vi-» vum.* » Ses principaux ouvrages sont : 1° *Nili, archiepiscopi Thessalonicensis, de primatu papæ romani, libri II*, avec des remarques qui décèlent son enthousiasme de secte, Hanau, 1608, in-8; Heidelberg, 1608 et 1612; Leyde, 1645, in-4. Ce Nil était un Grec aussi zélé pour le schisme de Photius, que Saumaise pour la doctrine de Calvin. Le livre de l'un et les remarques de l'autre ont été solidement réfutés par Jean Dartis, dans son traité *De ordinibus et dignitatibus ecclesiasticis*, Paris, 1648, in-4. 2° *Flori rerum romanarum libri IV, cum notis Gruteri; nunc primum accesserunt notæ et castigationes Cl. Salmasii*, Paris, 1609, in-8; et 1636, in-8. 3° *Historiæ Augustæ scriptores* VI, Paris, 1620, in-fol., et depuis à Leyde, en 1670 et 1671, in-8; 4° *Plinianæ exercitationes in Caii Julii Solini Polyhistor. Item Caii Julii Solini Polyhistor, ex veteribus libris emendatus*, Paris, 1629, 2 vol. in-fol.; et à Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol.; 5° *De usuris*, Leyde, 1639, in-8. Ce livre, dans lequel il veut justifier les usures modérées, fut attaqué avec succès par Cloppenburch, Heinsius et Fabrot. 6° *Dissertatio de fœnore trepezetico, in III libros divisa*, Leyde, 1640, in-8, qui au jugement de Grotius fut pulvérisée par Pétau : *Dissertationum ecclesiasticarum libri II*, Paris, 1641, in-8; 7° *Simplicii commentarius in Enchiridion Epicteti, ex libris veteribus emendatus ;* 8° *De re militari Romanorum liber, opus posthumum*, 1657, in-4; 9° *De hellenistica*, Leyde, 1643, in-8; 10° plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, par Papillon.

SAUMAISE (Claude de), parent du précédent, né à Dijon en 1603, entra dans l'Oratoire en 1635, et fut chargé d'écrire l'*Histoire de sa congrégation*. Il recueillit plusieurs matériaux; mais l'ouvrage est demeuré imparfait: le Père Saumaise mourut à Paris avant de l'avoir achevé, en 1680, à 77 ans. On a de lui une Traduction française des *Directions pastorales* de don Jean de Palafox, 1671, in-12, et quelques pièces de vers latins et français.

SAUMERY (Pierre-Lambert de), Français de nation, se fit franciscain dans sa patrie. Ayant apostasié en passant à Menin, il se retira en Angleterre, et partit de Londres au commencement de janvier 1719, pour s'embarquer pour le Levant. Il fit à Constantinople un séjour de plus de trois ans, parcourut ensuite l'Allemagne, l'Italie et la Hollande, où il se présenta deux ou trois fois pour être ministre; mais, manquant de témoignages, il fut rejeté. Après cela, il vint à Liége, où il abjura le calvinisme, et vécut de sa plume pendant environ quinze ans. Sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser de cette ville, il retourna en Hollande, se fit de nouveau calviniste, et mourut, dit-on, à Utrecht. On a de lui : 1° *Mémoires et aventures secrètes et curieuses d'un voyage au Levant*, Liége, 1731, 5 vol. in-12; 2° l'*Anti-Chrétien*, ou l'*Esprit du calvinisme opposé à* Jésus-Christ *et à l'Evangile*, ibid., 1731, in-12, dédié à messieurs les bourgmestres et conseil de Liége; 3° *Réplique à la lettre d'un soi-disant officier de la garnison de Namur*, contre le livre précédent. La lettre de ce prétendu officier a reparu avec quatre autres, sous le titre de *Quatre lettres à Messieurs les bourgmestres et conseil de Liége, au sujet du livre de M. Saumery...., avec une lettre à M. le baron de H***, sur les susdites lettres*, etc., Amsterdam, 1745, in-12; 4° les *Délices du pays de Liége*, 1738-1754, 5 vol. in-fol. Saumery a rédigé cette informe compilation avec plusieurs autres famé-

liques écrivains qui avaient aussi besoin de jugement que de pain. On n'en estime que les figures.

SAUNDERSON (Nicolas), aveugle célèbre, né en 1682, à Thurlstan ou dans la province d'York, n'avait qu'un an lorsqu'il perdit, par la petite-vérole, l'usage de la vue et les yeux mêmes. Ce malheur ne l'empêcha point, au sortir de l'enfance, de faire très bien ses humanités. Après avoir employé quelques années à l'étude des langues, il s'appliqua à la géométrie avec tant de succès, que s'étant rendu à Cambridge, il y expliqua les ouvrages de Newton, et même les traités que ce philosophe a publiés sur la lumière et sur les couleurs. Ce fait pourrait paraître incroyable, si l'on ne considérait que l'optique et toute la théorie de la vision s'expliquent entièrement par le moyen des lignes, et qu'elle est soumise aux règles de la géométrie. Wisthon ayant abdiqué sa chaire de professeur en mathématiques dans l'université de Cambridge, Saunderson fut nommé pour lui succéder en 1711. La société royale de Londres se l'associa, et le perdit en 1739, à 57 ans. Ses mœurs ne répondaient pas à ses talens ; il aimait passionnément le vin et les femmes. Ses dernières années surtout furent déshonorées par les plus honteux excès. Naturellement méchant et vindicatif, il déchirait cruellement ses ennemis et même ses amis. Des juremens affreux souillaient tout ce qu'il disait. La haine qu'il avait vouée à la religion ne pouvait qu'être un nouvel argument en faveur de la sagesse des maximes de l'Evangile. Il prétendait ne pas devoir connaître Dieu, parce qu'étant aveugle il ne voyait pas ses ouvrages. *Mettez la main sur vous*, lui dit un jour le docteur Holmes; *l'organisation de votre corps dissipera une erreur si grossière*. On a de lui des *Elémens d'algèbre*, en anglais, imprimés à Londres après sa mort en 1740, aux dépens de l'université de Cambridge, en 2 vol. in-4. Ils ont été traduits en français par M. de Joncourt, en 1756, 2 vol. in-4. Il avait inventé pour son usage une *Arithmétique palpable*, c'est-à-dire une manière de faire les opérations de l'arithmétique par le seul sens du toucher. C'était une table dont les bords étaient divisés par des entailles, etc. ; on en voit la description à la tête du premier volume de ses *Elémens d'algèbre*.

SAURIN (Elie), ministre de l'église wallone d'Utrecht, vit le jour en 1639, à Usseaux, dans la vallée de Pragelas, frontière du Dauphiné. Son père, ministre de ce vilage, l'éleva avec soin, et le jeune Saurin ne tarda pas à se distinguer. Ses talens le firent choisir en 1661 pour ministre de Venterol, puis d'Embrun. L'année suivante il était sur le point de professer la théologie à Die, lorsqu'il fut obligé de quitter le royaume, pour avoir refusé d'ôter son chapeau en passant auprès d'un prêtre qui portait le saint Viatique. Il se rendit en Hollande, où il devint ministre de l'Eglise wallone de Delft. Il y eut des démêlés très vifs avec le ministre Jurieu, dont il se tira avec avantage. Il mourut à Utrecht en 1703, âgé de 64 ans, sans avoir été marié. On a de lui : 1° *Examen de la Théologie de Jurieu*, La Haie, 1694, 2 vol. in-8, dans lequel il discute diverses questions de théologie ; 2° des *Réflexions sur les droits de la conscience*, Utrecht, 1697, in-8, contre Jurieu, et contre le *Commentaire philosophique* de Bayle ; 3° un *Traité de l'amour de Dieu*, ibid., 1704, in-8, dans lequel il soutient l'amour désintéressé; 4° un *Traité de l'amour du prochain*, ibid., 1704, in-8, etc.

SAURIN (Jacques), né à Nîmes en 1677 d'un habile avocat protestant de cette ville, fit d'excellentes études, qu'il interrompit quelque temps pour suivre le parti des armes. Il eut un drapeau dans le régiment du colonel Renault, qui servait en Piémont ; mais le duc de Savoie ayant fait la paix avec la France, Saurin retourna à Genève, et reprit ses études de philosophie et de théologie, qu'il acheva avec un succès distingué. Il alla l'an 1700 en Hollande, puis en Angleterre, où il se maria en 1703. Deux ans après il retourna à La Haye. Il s'y fixa, et y prêcha avec un applaudisse-

ment extraordinaire. Il avait de grands talens extérieurs, un air prévenant, une physionomie gracieuse, un ton de voix net et insinuant. Son élocution n'était pas exactement pure ; mais comme il prêchait dans un pays étranger, on y faisait peu d'attention, et son auditoire était toujours fort nombreux. Il mourut en 1730, peu regretté des calvinistes, qui ne lui trouvaient pas assez de zèle ou d'emportement contre les catholiques. Ses ennemis firent beaucoup valoir ses intrigues galantes, et quelques autres aventures où sa vertu s'est démentie. Les ouvrages de ce ministre sont : 1° des *Sermons*, en 12 vol. in-8 et in-12, dont quelques-uns sont écrits avec beaucoup de force, de génie et d'éloquence, et dont quelques autres sont négligés et faibles. On n'y trouve point ces imprécations et ces fureurs que les calvinistes font ordinairement paraître dans leurs sermons contre l'Eglise romaine ; mais il ne laisse pas d'en combattre les dogmes d'une manière insidieuse, quoique sa logique ne soit pas redoutable. Il attaque, par exemple, la présence réelle par des raisons qui se tournent également contre le mystère de la Trinité qu'il défend dans ce même endroit. (*Voyez* le *Catéch. philos.* t. 3, n° 457.) Il avait publié les 5 premiers vol. pendant sa vie, depuis 1708 jusqu'en 1725 ; les derniers ont été donnés après sa mort ; 2° des *Discours sur l'ancien Testament*, dont il publia les 2 premiers vol. in-fol. Beausobre et Roques ont continué cet ouvrage et l'ont augmenté de 4 vol., 1720 et années suivantes. Une *Dissertation* du 2ᵉ volume, qui traite du *mensonge officieux*, fut vivement attaquée par la Chapelle, et suscita de fâcheuses affaires à Saurin ; 3° un livre intitulé : *L'Etat du christianisme en France*, 1725, in-8, dans lequel il traite de plusieurs points de controverse, et combat le miracle opéré sur la dame la Fosse à Paris ; 4° *Abrégé de la théologie et de la morale chrétienne, en forme de catéchisme*, 1722, in-8. Saurin publia, deux ans après, un Abrégé de cet Abrégé ; l'un et l'autre sont faits avec méthode, mais ils ne peuvent servir qu'aux protestans. (On a publié plusieurs compilations sous les titres d'*Esprit de Saurin*, etc., *Principes*, etc., *Extraits*, et le plus récent est intitulé : *Chefs-d'œuvre* ou *sermons choisis de Saurin recueillis par J.-J.* Chenevière, Genève, 1824, 4 vol. in-8.)

SAURIN (Joseph), membre de l'académie des sciences, frère d'Elie Saurin, né en 1659, à Courtaison, dans la principauté d'Orange, fut reçu ministre fort jeune à Eure en Dauphiné. S'étant emporté, dans un de ses Sermons, contre la religion et le gouvernement, il fut obligé de quitter la France en 1683, et se retira à Genève, d'où il passa dans le canton de Berne, qui lui donna une cure considérable dans le bailliage d'Yverdun. Il était bien établi dans ce poste, lorsqu'il s'éleva contre lui un orage qui le fit passer en Hollande. Il se rendit de là en France, et se mit entre les mains de l'illustre Bossuet, qui lui fit faire son abjuration en 1690. On douta toujours de la sincérité de cette conversion. L'*Histoire* qu'il en a donnée, est une espèce de roman. Saurin fut bien accueilli par Louis XIV, eut des pensions de la cour, et fut reçu à l'académie des sciences en 1707, avec des distinctions flatteuses. La géométrie faisait son occupation et son plaisir. Il enrichit de plusieurs extraits le *Journal des savans*, auquel il travaillait, et les *Mémoires de l'académie des sciences*, de quelques morceaux intéressans. Ce sont les seuls ouvrages que l'on connaisse de lui. On lui a attribué le *Factum* qu'il publia contre Rousseau, lorsqu'il fut enveloppé dans la triste affaire des *Couplets* ; mais ce *Factum* est de Houdard de la Motte, auquel il avait eu recours. Il se répandit en 1709, dans le café où Saurin allait tous les jours, des chansons affreuses contre tous ceux qui y venaient. On soupçonna Rousseau d'en être l'auteur. Celui-ci rejeta ces horreurs sur Saurin, qui fut absous par un arrêt du parlement, rendu en 1712, tandis que Rousseau était banni du royaume, non pas à la vérité comme auteur des *Couplets*, mais pour avoir succombé dans ses preuves contre Sau-

rin. Richer, dans un des volumes des *Causes célèbres*, tâche de prouver que Saurin et la Motte fabriquèrent les *Couplets* d'après certains traits échappés à Rousseau, qu'ils y insérèrent adroitement pour faire retomber sur lui avec plus de vraisemblance le soupçon de les avoir faits; ce sentiment a pris faveur. Cependant, quant à la Motte, il faut convenir que l'atrocité des *Couplets* n'était point dans son caractère, et il paraît certain qu'il n'a eu d'autre part à cette affaire que d'avoir composé le *Factum* dont nous avons parlé. Saurin mourut à Paris en 1737 d'une fièvre léthargique. Sa mémoire a été attaquée après sa mort, comme sa réputation l'avait été pendant sa vie. On fit imprimer, dans le *Mercure suisse*, une Lettre, écrite de Paris à un ministre, dans laquelle il s'avouait coupable de plusieurs crimes qui auraient mérité la mort. Quelques ministres calvinistes ont depuis fortement soutenu que cette Lettre avait existé. Voltaire a essayé de prouver le contraire; cependant ce poète philosophe, en voulant défendre Saurin dans son *Histoire générale*, a laissé de fâcheuses impressions sur son caractère. Il insinue que ce géomètre sacrifia sa religion à son intérêt, et qu'il se joua de « Bossuet, qui crut avoir converti un ministre, et qui ne fit que servir à la petite fortune d'un philosophe! » Cela peut être vrai; mais c'est un aveu singulier de la part d'un homme qui fait l'apologie d'un autre.

SAURIN (Bernard-Joseph), fils du précédent, poète dramatique, avocat, et membre de l'académie française, né en 1706 à Paris, mort dans la même ville en 1781, est connu surtout par des drames dont le succès, si l'on excepte son *Spartacus*, ne prouve autre chose que la corruption des idées et du goût de ce siècle. Dans un autre temps on eût rejeté avec horreur ces caractères outrés et démoniaques, qu'on ne porte à l'excès que par l'impossibilité de saisir et de peindre les passions dans le juste point de vue où l'on doit les présenter. (*V.* BELLOY.) Ses *OEuvres complètes* parurent en 1783, en 2 vol. in-8. Ce n'est pas une réimpression; c'est un recueil de différens exemplaires que le libraire avait encore en grand nombre dans sa boutique, et qu'il a réunis sans même retrancher le frontispice de chaque pièce. On y trouve, outre ses ouvrages dramatiques, quelques *Épîtres* en vers guindés, à la manière académique; un conte des fées pour servir à l'instruction des rois et des reines, et par conséquent tout bouffi de grande morale et d'axiomes philosophiques, dont il n'y a guère profit à espérer; plusieurs poésies légères sans légèreté et sans poésie; enfin des chansons bachiques où la bonhomie tient lieu de verve et de gaieté. Sentant peut-être qu'il n'arriverait point à la célébrité par ses ouvrages, il prit parti de se jeter dans la cabale philosophique pour s'assurer d'un bon nombre de louangeurs. D'autres disent qu'il y fut entraîné contre son gré, par reconnaissance pour Helvétius, qui lui faisait une pension de mille écus, et qui, par le droit de bienfaiteur, le jeta au milieu de ce *tripot*, selon l'expression de Voltaire, dans le compliment qu'il en fit à Saurin au moment de cet initiation. Il avait eu long-temps des liaisons d'amitié avec des hommes de mérite qui ont toujours montré pour cette clique une aversion cordiale; mais la vanité et l'intérêt sont des choses auxquelles dans un siècle d'égoïsme on ne résiste guère. (On a conservé au théâtre les pièces suivantes de Saurin: *Spartacus*, *Blanche et Guiscard*, *Béverley*, et les *Mœurs du Temps*, comédies. On a publié ses *OEuvres choisies* avec une *Notice* par M. Fayolle, 1812, un vol. in-18.

*SAURINE (Jean-Pierre), évêque constitutionnel des Landes, près de Strasbourg, naquit à Saint-Pierre d'Eysus, département des Basses-Pyrénées, le 10 mars 1733. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut vicaire à Sainte-Marie d'Oleron. Il occupait encore cette place, lorsqu'il fut élu en 1789 député aux états-généraux par le clergé du Bearn. Partisan des principes révolutionnaires, il fit partie de la coalition des curés qui se réunirent au tiers-état, adhéra aux me-

sures prises dans la nuit du 4 août, et applaudit à la vente des biens ecclésiastiques. Le 27 septembre 1790 il prêta le serment à la constitution civile du clergé; et peu de temps après il fut élu évêque des Landes. Appelé en 1792 à la Convention nationale, il y vota pour la détention de Louis XVI et de sa famille jusqu'à la paix, pour le sursis et pour l'appel au peuple. Par suite de son opposition à la journée du 31 mai 1793, et pour avoir signé la protestation du 3 juin suivant, il fut un des soixante-treize députés mis en arrestation; mais, sur la motion de Merlin de Douai, il rentra avec eux, le 10 décembre 1794, dans le sein de la Convention: plus tard il fit partie du conseil des Cinq-cents. Dès le commencement de 1795, quelques prélats constitutionnels s'étant décidés à travailler à l'organisation de leur église, Saurine et trois d'entre eux formèrent à Paris un comité sous le titre d'*évêques réunis*. Il s'agissait de rassembler les membres dispersés (*membra disjecta*) du clergé constitutionnel. Ils adressèrent, le 15 mars, une *lettre encyclique* aux autres évêques leurs collègues. Cette lettre fut suivie d'une *autre* du 13 décembre. Saurine prit part à l'une et à l'autre. Il coopéra aux *Annales de la religion*, de Desbois, et défendit dans quelques articles l'ancienne discipline contre les innovations de plusieurs de ses collègues. Saurine assista aux deux *conciles* des constitutionnels, qui s'ouvrirent le 15 août 1797, et le 29 juin 1801; mais il ne s'y fit pas remarquer. Après le concordat Saurine obtint l'évêché de Strasbourg. Les *Mémoires* historiques sur les affaires ecclésiastiques de France disent que cette nomination inattendue excita des plaintes, et que le début de l'évêque dans son diocèse ne fut pas heureux. A Colmar, il logea chez Rewbell et Rapinat, et adressa une instruction menaçante à son clergé. On cite de lui des décisions d'une morale très relâchée, et on prétend que son secrétariat se permettait des taxes arbitraires. Il appela de tous les côtés les prêtres assermentés, et força plusieurs ecclésiastiques respectables à quitter le diocèse. Il mourut subitement le 8 mars 1813. *V.* l'*Ami de la Religion*, tom. 33, p. 91, où l'on trouve une excellente *Notice* sur cet évêque constitutionnel. Les *Annales de la Religion*, tom. 6, 7 et 10, contiennent plusieurs de ses *Opuscules*.

SAUSSAY (André du), docteur en droit et en théologie, curé de Saint-Leu à Paris, sa patrie, official et grand-vicaire dans la même ville, et enfin évêque de Toul, naquit vers 1589 de parens pauvres qui le firent élever dans un établissement de charité. Il s'acquit l'estime du roi Louis XIII, dont il fut prédicateur ordinaire, et qui l'honora de la mitre en 1647. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle et de sagesse, et mourut à Toul en 1675, à 80 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, et du *Martyrologium gallicanum*, 1638, 2 vol. in-fol. dans lequel on remarque beaucoup d'érudition, mais pas assez de critique et d'exactitude. Il entreprit cet ouvrage par ordre de Louis XIII. (Une *Notice* lui a été consacrée dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 40.)

SAUSSAYE (Charles de la), né en 1565 d'une famille noble, fut chanoine d'Orléans, sa patrie, jusqu'en 1614, qu'il accepta la cure de Saint-Jacques de la Boucherie à Paris. Le cardinal de Retz le nomma chanoine de l'église de Paris, ce qui ne l'empêcha pas de conserver sa cure. Il mourut en 1621, à 56 ans. On a de lui: *Annales Ecclesiæ aurelianensis*, Paris, 1615, in-4; ouvrage plein de recherches savantes.

* SAUSSOIS ou plutôt DUSAUSSOIS (N. du), (quelques-uns écrivent *Dusaussoir*) né vers 1687, était curé de Haucourt, diocèse de Rouen. Il n'est connu que par un ouvrage intitulé: *La Vérité rendue sensible à tout le monde* ou *Entretien familier d'un curé avec un marchand, sur les contestations dont l'Église est agitée, et en particulier sur la constitution* Unigenitus, 1719, in-12. Ce livre, en faveur de l'appel, eut plusieurs éditions. La 5e est de 1724, avec une 2e partie qui commence à l'article 6. Il y en eut une autre édition en 1743, 2 vol. in-12, donnée par Jean-Joseph Gril-

lot, chanoine de Chablis (1). Ce Grillot, simple clerc tonsuré, élevé au séminaire d'Auxerre sous M. de Caylus, et ensuite au collége de Sainte-Barbe, avait été imbu dès sa jeunesse des principes de Port-Royal. Pieux d'ailleurs et menant une vie austère, il avait cru méritoire de se vouer entièrement au service du parti, et de s'exposer à tous les dangers pour le faire prévaloir. Sachant qu'on recherchait et qu'on punissait sévèrement ceux qui contribuaient à répandre les écrits jansénistes, il ne craignit pas de se livrer à cette œuvre dangereuse. Il fut découvert, on le condamna au carcan. Il souffrit cette humiliation avec une résignation digne d'une meilleure cause. Errant et banni du royaume, il se retira en Hollande près des réfugiés. Il lui fut cependant permis de revenir en France, où il mourut en 1749. La nouvelle édition de l'ouvrage du curé Dusaussois fut un des fruits de ce zèle mal entendu. Ce curé mourut dans sa paroisse au mois d'octobre 1727, âgé d'environ 40 ans.

*SAUSSURE (Nicolas de), agronome, naquit à Genève en 1709, fut membre du conseil des deux-cents. Il passa presque toute sa vie à la campagne, et se fit connaître par les ouvrages suivans, tous relatifs à l'agriculture : 1° *Manière de provigner la vigne sans engrais*, 1775, in-8 ; 2° *Essai sur les causes de la disette du blé en Europe, et sur les moyens de la prévenir*, 1776 ; 3° *Essai sur la taille de la vigne et sur la rosée*, 1780; 4° *Feu, principe de la fécondité des plantes et de la fertilité des terres*, 1783, in-8 ; 5° *Mémoire sur la manière de cultiver les terres*, qui remporta un prix à la société économique d'Auch, etc. Il est mort en 1789.

*SAUSSURE (Horace-Bénédict de), célèbre naturaliste, fils du précédent, né à Genève le 17 février 1740, montra des dispositions précoces pour les sciences auxquelles il se livra spécialement, après avoir terminé ses études. A l'âge de vingt un ans, il obtint une chaire de philosophie à Genève, et ce fut le seul emploi qu'il eut pendant toute sa carrière scientifique; il l'occupa pendant 25 ans avec la plus grande distinction. Ami et compagnon de Haller, il fournit à la botanique d'utiles et importantes recherches. On lui doit la découverte de plusieurs genres de lichens inconnus, de deux espèces de tremelles, qu'il trouva près des eaux thermales d'Aix, et qui, dans leurs mouvemens d'oscillation, parcourent, comme l'aiguille d'une montre, un dixième de ligne par minute. Mais ce sont ses voyages en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie, et surtout ses divers et courageux séjours sur les sommets glacés des hautes montagnes de l'Europe, dont il a décrit d'une manière exacte l'ordre et la nature, qui ont amené les rectifications nécessaires au système de Buffon, et fait faire d'immenses progrès à la minéralogie. Ses observations athmosphériques l'ont amené à inventer ou rectifier des instrumens de physique dont le secours est inappréciable. Mais entrons dans plus de détails. Vingt-trois fois il est venu en France pour visiter les volcans éteints du Vivarais, du Forez, de l'Auvergne. Il était à Paris en 1768, et il parcourut ensuite la Belgique, la Hollande et l'Angleterre. Il se rendit en 1772 en Italie, alla voir les mines célèbres de fer dans l'île d'Elbe, passa à Naples, où il fit la connaissance de lord Hamilton, avec lequel il monta jusqu'au cratère du Vésuve, parcourut tous les environs de cette capitale, et vit, avec le plaisir d'un voyageur savant, les *Piscines*, la *Solfatare*, *Herculanum*, *Pompéïa*, etc. Il traversa la Calabre, la Pouille, et tout ce que les anciens connaissaient sous le nom de *Magna Græcia* ; et de Reggio il passa à Palerme, visita les parties les plus intéressantes de la Sicile, où il fit des découvertes importantes en botanique, et notamment à Catane, et il eut le courage de gravir le Mont-Etna jusqu'à son sommet le plus élevé. Il le mesura le 5 juin 1773, et par le moyen du baromètre il le fixa à 1713 toises. C'est à 1500 toises que commencent à paraître ces neiges éternelles qui, comme des glaçons impénétrables, résistent à la chaleur brûlante

(1) Voyez *Dictionnaire des anonymes*, vol. 3, p. 304, n° 10974.

du climat, aux feux réitérés et à la lave du volcan. On découvre actuellement à 300 toises au dessus du niveau de la mer ses productions pétrifiées. C'est dans la géologie et la connaissance des montagnes que Saussure montra la supériorité de ses talens. S'étant rendu aux glaciers de Chamouni, regardés comme inaccessibles, et pour cela appelés *Montagnes maudites*, il les visita en surmontant mille obstacles et mille dangers. Tant que sa santé le lui permit, il fit chaque année un voyage dans les Alpes, suivit leur chaîne dans toute la direction des bords de la mer. Il gravit le premier, en 1774, le Mont Carmont, et en fixa la hauteur à 1500 toises; il observa près du Mont-Blanc que tous les sommets pyramidaux des monts voisins penchent en couche régulière. En 1786, le docteur Paccard, et Jacques Balmat, encouragés par Saussure, gravirent le Mont-Blanc, et lui-même, au mois d'août de l'année suivante, parvint à la crête la plus haute, où il demeura trois heures et demie. Le baromètre y était à seize pouces et une ligne, et à deux degrés au dessous de zéro ; ce qui correspond à 2450 toises d'élévation. Saussure y respira avec beaucoup de peine, et forcé de boucler son soulier, il ne put le faire qu'après bien des efforts. Peu de temps auparavant il avait gravi le Mont-Rose, dont la cime la plus élevée n'est inférieure à celle du Mont-Blanc que de 20 toises. Il demeura dix-sept jours avec son fils sur la cime du Mont-Géant, qu'il atteignit en juillet 1788, et se trouva élevé au dessus du niveau de la mer de 1763 toises. Il y détermina l'âge et l'accroissement chronologique des rochers primitifs, des masses de glace, des couches successives de neiges. Il enrichit par ses excursions la lithologie de plusieurs pierres inconnues, comm e la byssolithe, qu'il trouva en 1777. Il était en correspondance avec les plus illustres de l'Europe, et particullèremet avec le célèbre anatomiste Spallanzani. On doit aussi à de Saussure plusieurs instrumens utiles aux sciences et aux arts, comme : 1° le *Cyanomètre* et le *Diaphanomètre*, destinés à graduer la transparence de l'atmosphère, passant du bleu le plus clair au bleu le plus noir, en fixant ainsi l'influence des matières célestes qui troublent cette transparence; 2° un *instrument* qui a pour objet de mesurer la force de l'action du vent; 3° un *autre* propre à déterminer l'influence de la force magnétique dans différens lieux et à différentes températures; 4° un *nouveau plan* de moulin, à l'abri des variations subites des vents; 5° l'*Électromètre*, qui détermine la nature et la force du fluide électrique, même dans un temps serein. Saussure démontra, par le moyen de cet instrument, que les mouvemens violens de l'homme augmentent en lui la présence du fluide électrique; 6° un autre *instrument* qui fait découvrir le fer dans les minéraux, et procure aux m inéralogistes une espèce de boussole portative; 7° l'*Héliothermomètre*, qu'il inventa en 1767 : Buffon en publia la description quelque temps après. Il sert à augmenter la chaleur en la concentrant. Saussure fit construire cinq caisses carrées de verre plat qui s'emboîtaient les unes dans les autres, et parvint, dans la dernière, à élever le thermomètre au 88e degré. Ce proeédé était le résultat d'une observation aussi juste que facile, c'est-à-dire qu'on a plus chaud dans une chambre ou une voiture, où le soleil pénètre au travers des carreaux et des glaces, que lorsqu'il y entre directement. Il crut d'abord pouvoir ainsi remplacer le feu de nos foyers par la chaleur du soleil. 8° l'*Hygromètre à cheveu*, qui sert à comparer les divers degrés de l'humidité de l'air, obtint les éloges des physiciens, et par son moyen Saussure mesura la quantité d'eau que l'air peut contenir dans diverses circonstances, et détermina les affinités des vapeurs avec les corps qui peuvent s'en charger. Ces glorieux travaux méritèrent à Saussure l'estime générale de l'Europe savante. Les voyageurs les plus distingués venaient à Genève pour le voir, et l'empereur Joseph II, auquel il rendit une visite lors du passage de ce prince par cette ville en 1778, le reçut très favorablement. Il était associé de l'académie des sciences de Paris, et de plu-

sieurs autres assemblées savantes ; il fut le fondateur de la société des arts dans sa patrie, où on le nomma membre du conseil des deux-cents. Lorsque Genève fut réunie à la république française, son département l'élut député au corps législatif. Privé de presque toute sa fortune par les orages politiques, au moment où il devait jouir tranquille du fruit de ses longs travaux, sa santé s'altéra, le chagrin mina ses forces, et il mourut en janvier 1798, âgé de 58 ans. On a de lui : 1° *Eloge de Bonnet*, in-8. L'auteur le publia lorsque Genève érigea un monument à cet homme célèbre, dont il était neveu. 2° *Dissertatio physica de igne*, 1759. L'auteur prouve, dans cette dissertation, que les corps s'échauffent d'autant plus par l'action du soleil, qu'ils sont plus noirs ; d'où il déduit que le véritable moyen pour hâter dans les Alpes la fonte des neiges, est de les couvrir de terre noire. 3° *Recherches sur l'écorce des feuilles et des pétales*, 1792, in-12. Il dédia ce livre à Haller. 4° *Dissertatio physica de electricitate*, 1766, in-8. Il s'y prononce en faveur de la théorie de Franklin, et contre celle de Nollet. 5° *Exposition abrégée de l'utilité des conducteurs électriques*, 1771, in-4. De Saussure eut pour but dans cet écrit de tranquilliser le peuple, effrayé par cette innovation : il avait fait élever un paratonnerre à Genève. 6° *Projet de réforme pour le collége de Genève*, 1774, in-8. L'auteur croit qu'on instruit les enfans plutôt par les sens que par tout autre moyen, c'est-à-dire qu'on doit leur apprendre l'histoire naturelle par la vue des échantillons ; l'histoire, par la peinture des évènemens, et par celle des positions géographiques. 7° *Description des effets électriques du tonnerre, observés à Naples dans la maison de milord Telney*, in-4 ; 8° *Essais sur l'hygrométrie*, 1783, in-4. L'auteur y décompose l'eau et les vapeurs jusque dans leurs élémens primitifs, décrit les phénomènes de l'évaporation, présente la source des rosées, des brouillards, des neiges et des horribles tempêtes qui bouleversent l'atmosphère. Saussure fut, pour ainsi dire, le créateur de la science dont il traite, et qui est une des principales branches de la météorologie. 9° *Défense de l'hygromètre à cheveu*, 1788, in-8 ; 10° *Voyages dans les Alpes*, 4 vol. in-4, avec figures, dont les deux derniers parurent en 1796. L'auteur est d'avis que les volcans n'ont pas encore pénétré dans les Alpes et les plaines qui les avoisinent, et il fonde cette opinion sur ce qu'elles ne renferment pas, dans leur sein, l'aliment qui en nourrit les feux, ou parce que le temps de leur développement n'est pas encore arrivé. 11° Un grand nombre de *Mémoires* insérés dans les recueils des sociétés savantes et dans les journaux, savoir : 1° sur *la constitution physique et la géographie physique de l'Italie*; 2° sur *les lagoni di monte Cerboli* ; 3° *l'histoire physique du ballon lancé à Lyon le 19 janvier*, 1784 ; 4° *les tourmalines du mont Saint-Gothard* ; 5° sur *les moyens de se garantir des mauvais effets du charbon embrasé, dans les lieux fermés* ; 6° sur *la mine de fer de Saint-George de Maurienne* ; 7° sur *les deux dents d'éléphant trouvées près de Genève* ; 8° *les collines volcaniques de Brisgau* ; 9° *les variations de hauteur et de température des eaux de l'Arve* ; 10° *le moyen de souder à de petits tubes de verre les fragmens des minéraux qu'on veut faire fondre au feu du chalumeau, et l'usage enfin de cet instrument dans la minéralogie*. Ce dernier mémoire fut inséré dans le *Journal de physique*, de 1795. La société de Genève a placé le portrait de Saussure dans la salle de ses séances ; et M. Sénébier a écrit son *Eloge* où il détaille tous les ouvrages de ce savant, Genève, an 9 (1801), in-8. De Saussure s'acquit, par ses longs travaux, la reconnaissance de l'Europe, et il y fut justement apprécié. Il ne redouta jamais ni dépenses ni fatigues pour faire d'utiles découvertes, et, ainsi que le dit un écrivain recommandable, « il »conquit les monts célèbres qu'il par» courut, et pénétra, avec autant d'in» telligence que de courage, dans ces » grands ateliers de la nature, où, au mi» lieu des neiges, des torrents, des brouil-

» lards, et de l'image effrayante de l'antique chaos, se forment les principes » de la fécondation, et l'origine des fleuves et les mers. »

SAUTEL (Pierre-Just), jésuite, né à Valence en Dauphiné l'an 1613, mort à Tournon en 1662, poète latin. Cet auteur rend les petits sujets intéressans par la manière ingénieuse et délicate dont il les décrit. Il suffit pour s'en convaincre de lire la première élégie de ses *Jeux allégoriques* sur une *mouche tombée dans une terrine de lait*. Les autres sujets de ses *jeux allégoriques* sont : un *Essaim d'abeilles distillant du miel dans le carquois de l'amour*; la *Querelle des mouches*; un *Oiseau mis en cage*; le *Perroquet qui parle*, etc. On a encore de lui des *Epigrammes* sur tous les jours de fêtes de l'année, qu'il a intitulées : *Annus sacer poëticus*; ouvrage imprimé à Paris, 1665, in-16, Cologne, 1741, 2 vol. in-8. Ces épigrammes, fort inférieures aux autres poésies de l'auteur, sont hérissées de mauvaises pointes, et contiennent beaucoup de faits apocryphes. Les *Jeux allégoriques* avaient été imprimés à Lyon, l'an 1656, in-12, avec une autre production qui a pour titre les *Jeux sacrés* et les *Pieuses larmes de la Madeleine*. La latinité en est pure; mais les pensées n'en sont pas toujours naturelles.

* SAUTOT (N...), ecclésiastique du diocèse à Nevers, avait montré dès sa jeunesse une inclination décidée pour l'état sacerdotal. Après avoir terminé avec distinction ses études de grammaire, de philosophie et de théologie, et avoir été ordonné prêtre, il fut nommé professeur d'Ecriture sainte au grand séminaire de Nevers. Le refus qu'il fit du serment le força de sortir de France. Un seigneur de Savoie lui proposa de se charger de l'éducation de ses enfans : l'abbé Sautot accepta cet emploi qui lui procura le moyen d'être utile à plusieurs de ses confrères proscrits et sans asile. Lorsque la Savoie fut envahie par les troupes françaises, il se retira en Piémont avec ses élèves, et habita pendant quelque temps la maison d'un ministre du roi de Sardaigne. La persécution s'étant ralentie, l'abbé Sautot sentit se réveiller dans son cœur un désir ardent, celui de travailler au salut de ses frères; il rentra donc en France, et pendant trois ans toujours dénoncé, toujours poursuivi, quelquefois arrêté, il continua de faire le bien malgré tant d'obstacles, et échappa à la mort. Lorsque le concordat eut rendu le libre exercice de sa religion, l'abbé Sautot s'adonna aux missions, puis devint supérieur du petit séminaire de Nevers qui prospéra sous sa direction. A l'époque où Buonaparte chassa MM. de St.-Sulpice des séminaires qu'ils dirigeaient, Sautot fut mis à la tête de celui d'Autun; mais en 1814 il leur rendit cet établissement qu'il n'avait considéré que comme un dépôt. Il revint à Nevers où il reprit la direction du petit séminaire qu'il conserva jusqu'en 1823; alors l'évêque de Nevers, dont le siége venait d'être relevé, le nomma chanoine. La vie de l'abbé Sautot ne fut plus qu'une suite de souffrances qu'il supporta en chrétien jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1829. Peu d'ecclésiastiques ont été plus actifs et plus utiles à l'Eglise dans les mauvais temps qu'il eut à traverser.

SAUVAGE (Jean) ou WILT ou FERUS, cordelier, natif de Souabe, prêcha avec applaudissement dans la métropole de Mayence pendant 24 ans, et mourut en 1554, à soixante ans. On a de lui des *Sermons* imprimés plusieurs fois, et un *Commentaire* sur saint Jean, imprimé à Anvers et à Mayence, qui fut attaqué par Dominique Soto et Corneille Loos. Le Père Sauvage, ayant passé presque toute sa vie parmi les hérétiques, s'était accoutumé peu à peu à leur façon de s'exprimer. On peut cependant lire sans danger ce Commentaire, de même que celui sur saint Matthieu du même auteur, de l'édition de Rome. (Ses Commentaires ont été mis à l'*index*, et ont trouvé un apologiste dans Dupin.)

SAUVAGE (Denys), seigneur de Fontenailles en Brie, autrement dit le *sieur du Parc*, était Champenois et historiographe du roi Henri II. Il a traduit en français les *Histoires* de Paul Jove, et a donné les *Editions* d'un grand nombre d'histoires et de *chroniques*, entr'autres

les mémoires de Philippes de Comines, 1552; cette édition a servi de modèle à toutes les autres. Son édition de Froissart à Lyon, 1559, en 4 vol. in-fol., et celle de Monstrelet, à Paris, 1572, en 2 vol. in-fol., sont ce qu'il a fait de mieux en ce genre. On estime aussi l'édition d'une *chronique* de Flandre qu'il publia en 1562. Elle s'étend depuis 792 jusqu'en 1383. Sauvage l'a continuée jusqu'en 1435; mais il n'a presque fait que copier Froissart et Monstrelet. Son stile est barbare, et il était plus propre à compiler qu'à écrire. (Comme historien il n'a laissé que le projet d'un traité sur la manière d'écrire l'histoire; comme grammairien il tenta quelques innovations de peu d'importance. On dit qu'on lui doit le mot *jurisconsulte*. Il mourut vers 1587.

SAUVAGES DE LA CROIX (François Boissier de), né en 1706, à Alais dans le Bas-Languedoc, se consacra à la médecine. Il fit les plus grands progrès dans cette science, devint professeur royal de médecine et de botanique en l'université de Montpellier, et membre de plusieurs académies. Il était consulté de toutes parts, et on le regardait comme le Boerhaave du Languedoc. On prétend cependant que ses vues eussent été plus sûres et d'une utilité plus générale, s'il avait eu moins de penchant pour certains systèmes, et en particulier pour celui de Stahl, touchant le pouvoir de l'âme sur le corps. C'est ce système qui, selon Zimmermann, a entraîné Sauvages dans les erreurs ou du moins dans les opinions singulières qu'il a soutenues avec beaucoup de feu. Dans sa *Theoria febris*, Montpellier, 1738, in-12, il prétend que la cause de la fièvre consiste dans les efforts que fait l'âme pour lever les obstacles qui s'opposent à la liberté des mouvemens du cœur. On trouve cette idée répandue dans plusieurs de ses Dissertations. « On conviendra, » dit Zimmermann, que le corps est subordonné à l'empire de l'âme dans tous » les mouvemens que nous appelons communément volontaires; mais l'âme paraît, au contraire, lui être subordonnée » dans ceux où elle est dans un état de » passibilité : c'est ce que l'expérience » journalière peut prouver à un homme » qui ne prend pas les mots pour les » choses. » Du reste, on peut croire que l'opinion de Sauvages se vérifie par des modifications qui démentent également la manière absolue avec laquelle il la soutient, et avec laquelle son adversaire la nie. (*Voyez* STAHL). Sauvages était profond dans les mathématiques; mais il en fit un usage ridicule et dangereux dans la médecine, en soumettant cet art aux calculs d'algèbre les plus rigoureux et aux démonstrations de la plus sublime géométrie. Nouvelle preuve des travers que donne l'étude opiniâtre des mathématiques, surtout quand on y attache trop d'importance. (*Voyez* WOLFF.) Parmi les ouvrages qu'il a donnés sur la médecine, on distingue sa *Pathologia*, in-12, plusieurs fois réimprimée; et sa *Nosologia methodica*, Amsterdam, 1763, 5 vol. in-8. Antoine Cramer, médecin, en a donné une édition dans la même ville, en 1768, 2 vol. in-4, enrichie de nouvelles Descriptions de maladies, que Sauvages avait recueillies dans les trois dernières années de sa vie. Ce dernier livre a été traduit en français par M. Nicolas, Paris, 1771, en 3 vol. in-8, sous ce titre : *Nosologie méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de Sydenham et l'ordre des botanistes*, avec un éloge historique de Sauvages. M. Gouvion, médecin, en publia une autre version infiniment supérieure, à Lyon, 1772, en 10 vol. in-12; la *Nosologie* méritait cet honneur. On y trouve tout à la fois un *Dictionnaire* universel et raisonné des maladies, et une introduction générale à la manière de les connaître et de les guérir. Quoique ce livre soit assez généralement estimé, on reproche cependant à l'auteur d'avoir trop grossi le nombre des maladies, parce qu'il les définit par les symptômes plutôt que par les causes. On a encore de Sauvages : 1° *Physiologiæ mechanicæ elementa*, Amsterdam, 1755, in-12; 2° *Methodus foliorum*, etc., La Haye, 1751, in-8. On y trouve le catalogue d'environ 600 plantes qui manquent dans le *Botanicon Monspeliense*, publié par Magnol;

3° un grand nombre de *Dissertations* et de *Mémoires*. Ceux qui ont été couronnés par des académies ont été recueillis sous ce titre de *Chefs-d'œuvre de M. de Sauvages*, Lyon, 1770, 2 vol. in-12; 4° *Traduction* de la Statique des animaux de Halles, Genève, 1744, in-4 (celle des végétaux a été traduite par M. de Buffon). Cet habile médecin, mort à Montpellier, en 1767, à 61 ans, conserva, avec une réputation très étendue, une grande simplicité de mœurs. Il fut aimé de ses disciples, et mérita de l'être. Il leur communiquait avec plaisir ce qu'il savait; ses connaissances passaient sans faste et sans effort dans ses conversations. (Son *Eloge* par de Ratte a eu plusieurs éditions.)

SAUVAL (Henri), historien et avocat au parlement de Paris, né dans cette ville vers 1620, mort en 1670, est auteur d'un ouvrage en 3 vol. in-fol., intitulé : *Histoire des antiquités de la ville de Paris*. L'auteur mourut sans avoir eu le temps de le finir. Rousseau, auditeur des comptes, y mit la dernière main, y rectifia et suppléa beaucoup de choses. La mort le prévint aussi, et l'ouvrage ne fut donné au public qu'en 1724. (On le réimprima en 1733.)

* SAUVEBOEUF (Louis-François, comte de Ferrières), voyageur, naquit le 29 juin 1762 d'une famille distinguée du Limousin. Il avait embrassé la carrière militaire, et était parvenu au grade de capitaine de cavalerie, lorsqu'il fut envoyé en Perse en 1782, pour démêler les vues de la Russie sur cet empire. Il y fut témoin des désordres affreux qui suivirent la mort imprévue d'Aly-Mourad, et qui facilitèrent à Aga-Méhémed l'établissement de sa dynastie. Connu par la promptitude de ses voyages, il fut encore chargé, par le ministre des affaires étrangères, de porter des dépêches au comte de Choiseul alors à Constantinople, dont le silence inquiétait dans les circonstances de la guerre qui allait éclater; mais il eut plusieurs altercations avec cet ambassadeur; et ayant voulu partir à son insu et sans réponse, il fut arrêté sur la route et faillit plusieurs fois perdre la vie. Enfin il rentra en France en 1789; son enthousiasme pour la révolution ne l'empêcha pas d'être arrêté pendant le régime de la terreur, et il ne dut la vie, dit-on, qu'à ses liaisons avec Robespierre. Il n'a été employé sous aucun des gouvernemens qui se sont succédé en France. Il mourut assassiné dans sa terre de Montmort, près Epernai, où il s'était retiré. Il a publié des *Mémoires historiques, politiques et géographiques de ses voyages en Turquie, en Perse et en Arabie depuis* 1782 *jusqu'en* 1789, 2 vol. in-8, qui ne sont guère qu'un long factum contre le comte de Choiseul-Gouffier, et où tous les évènemens dont il a été le témoin, se trouvent confondus avec les récits et les descriptions qu'il a pris dans différens ouvrages.

SAUVEUR (Joseph), célèbre géomètre, né à la Flèche en 1653, fut entièrement muet jusqu'à l'âge de 7 ans. Les organes de sa voix ne se débarrassèrent qu'à cet âge, lentement et par degrés, et ils ne furent jamais bien libres. Il se consacra tout entier aux mathématiques, enseigna la géométrie dès l'âge de 23 ans, et eut pour disciple le prince Eugène. Le jeu appelé *la bassette* était alors à la mode à la cour. Le marquis de Dangeau lui demanda, en 1678, le calcul du banquier contre les pontes. Le mathématicien satisfit si pleinement à cette demande, que Louis XIV voulut entendre lui-même l'explication de son calcul. En 1680, il fut choisi pour enseigner les mathématiques aux pages de madame la Dauphine, qui faisait beaucoup de cas du talent de Sauveur. Le grand Condé prit aussi du goût pour lui, et ce goût fut bientôt suivi de l'amitié. Le dessein de travailler à un *Traité de fortifications*, l'engagea d'aller, en 1691, au siége de Mons, où il monta tous les jours à la tranchée. Il visita ensuite toutes les places de Flandre, et, à son retour, il devint le *Mathématicien ordinaire de la cour*. Il avait déjà eu, en 1686, une chaire de mathématiques au collége royal, et il fut reçu de l'académie des sciences, en 1696. Enfin Vauban ayant été fait maréchal de France, en 1703, le

proposa au roi pour son successeur dans l'emploi d'*examinateur des ingénieurs*; le roi l'agréa et l'honora d'une pension. Sauveur en jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1716, à 74 ans. Ce savant était officieux, doux et sans humeur, même dans l'intérieur de son domestique. Quoiqu'il eût été fort répandu dans le monde, sa simplicité et son ingénuité naturelles n'en avaient point été altérées. Il était sans présomption, et il disait souvent que *ce qu'un homme peut en mathématiques, un autre le peut aussi*. On a de lui plusieurs ouvrages dans les *Mémoires* de l'académie des sciences. Les principaux sont : des *Méthodes abrégées des grands calculs*; 2° des *Tables pour la dépense des jets d'eau*; 3° le *Rapport des poids et des mesures de différens pays*; 4° une *Manière de jauger avec beaucoup de facilité et de précision toutes sortes de tonneaux*; 5° un *Calendrier universel et perpétuel*. On a encore de lui les *Cartes des côtes de France*, qui forment le premier volume du *Neptune français*; une *Géométrie*, in-4, et plusieurs manuscrits concernant les mathématiques.

* SAUVIGNY (Edme-Louis Billardon de), homme de lettres, naquit près d'Auxerre, vers 1730, fit quelques études, embrassa l'état militaire, et obtint, à l'âge de 20 ans, une lieutenance dans un régiment de cavalerie. Il fut ensuite garde du corps du roi de Pologne, Stanislas, alors duc de Lorraine. Après la mort de ce prince, il vint à Paris, où la bienveillance de madame la duchesse de Chartres lui fit obtenir une place de censeur royal. On assure que ce fut lui qui le premier enseigna la littérature à madame de Genlis : dans ce cas, l'élève a de beaucoup surpassé le maître. Après avoir déclaré la guerre aux philosophes, il s'attacha ensuite à leur phalange; et le même homme qui avait, en 1757, publié une *Critique de la Religion naturelle*, de *Voltaire*, dans un poème qui a pour titre : *De la Religion révélée*, Genève, (Paris), 1758, in-8, et qui fit représenter, en 1763, la *Mort de Socrate*, tragédie en 3 actes, où, sous le nom d'Aristophane, il prodigue des injures à Palissot, permit, comme censeur, en 1788, la publication de l'*Almanach des honnêtes gens*, de Silvain Maréchal, ouvrage impie, que l'avocat-général Séguier dénonça au parlement. Une lettre de cachet exila Sauvigny à 40 lieues de la capitale, et peu de temps après son emploi fut supprimé. Il adopta les principes de la révolution; mais il s'y montra assez modéré, et n'y joua aucun rôle important. Après la terreur, il fut employé dans les bureaux du ministère de l'intérieur, fit partie du lycée républicain, et on n'entendit plus parler de lui qu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1809. Il était âgé de près de 80 ans. On a de lui, outre quelques petites pièces en un acte, et les ouvrages que nous avons cités : 1° *Hirza*, ou *les Illinois*, tragédie en 5 actes, 1767; 2° *Le Persiffleur*, comédie en 3 actes et en vers, 1771; 3° *Gabrielle d'Estrées*, tragédie en 5 actes, 1778, reproduite en 4 actes; 4° *Péronne sauvée*, opéra en 4 actes, 1783; 5° *Abdir*, drame en 4 actes, 1785 : le sujet est tiré de l'histoire d'Amérique; 6° *Washington*, ou *La Liberté du nouveau Monde*, tragédie en 4 actes, 1791. L'auteur, pour ne rien oublier, y met en scène jusqu'au serment exigé des prêtres. 7° *Scipion l'Africain*, en un acte, janvier 1797 : c'est une allégorie à la louange de Buonaparte, qu'on venait de nommer généralissime de l'armée contre l'Angleterre : on y remarque ce vers assez bizarre :

Capoue a sauvé Rome, et Carthage est malade.

La plupart de ses pièces de théâtre n'eurent aucun succès, excepté la *Mort de Socrate*. Ses autres ouvrages sont : 1° *Lettres philosophiques*, en vers, Bristol (Paris), 1756, in-12; 2° l'*Une et l'Autre*, ou *La Noblesse commerçante et militaire*, Mahon (Paris), 1756, in-8; 3° *la France vengée*, Paris, 1757, in-8 : c'est un poème au sujet de l'attentat de Damiens. 4° *La Religion révélée, en réponse au poème de la Religion naturelle*, par Voltaire, *avec un poème sur l'Anti-encyclopédie, au sujet qu'ont eu les encyclopédistes de discontinuer leurs travaux*, Genève (Paris), 1758, in-8; 5° *La Prussiade*, poème en quatre chants, Franc-

fort (Paris), 1758, in-8; 6° *Voyage de mesdames de France en Lorraine* (mesdames Adélaïde et Victoire), 1761, in-12; 7° *Odes anacréontiques*, Paris, 1762, in-12 : elles ont eu plusieurs éditions; 8° *Apologies orientales d'Amurat Beg Mahomet*, Paris, 1764, in-12, traduites en allemand et en anglais; 9° *Histoire de Pierre le Long et de sa très honorée dame Blanche Baza*, Londres (Paris), 1768, in-8; nouvelle édition, ibid., 1768; troisième édition, avec le titre de l'*Innocence du premier âge en France, etc.*, précédée d'un *Discours* sur la langue française, *ibid.*, 1778, in-8; — 1785, in-12. Cet ouvrage eut un grand succès; 10° *Le Parnasse des dames*, ou *Choix de poésies des femmes de toutes les nations*, Paris, 1773, 10 vol. in-8. Les cinq premiers volumes renferment les poésies anciennes, en commençant par celles de Sapho, que Sauvigny publia séparément (en 1777 et en 1792, in-12). Les cinq autres contiennent les pièces de théâtre des dames françaises, anglaises, allemandes et danoises. On trouve dans le premier tome trois comédies en vers, sans nom d'auteur; mais on sait qu'elles sortirent de la plume de madame de Genlis; ces pièces sont : la *Mère rivale*, l'*Amant anonyme*, et *Les Fausses délicatesses*. Dans le second volume, l'auteur donne des *Notices* sur les dames qui ont écrit pour le théâtre, avec l'*Analyse* de leurs meilleures pièces. 11° *Les après-soupers de société, petit théâtre lyrique et moral sur les aventures du jour*, Paris, 1758, 24 cahiers de 6 vol. in-18; 12° *Essais historiques sur les mœurs des Français, ibid.*, 1785, in-12, 10 vol. grand in-8 et in-4, fig. coloriées. Cet ouvrage se distribuait par cahiers. *Le premier volume* renferme la vie de saint Grégoire de Tours, extraite de ses écrits, avec l'examen de l'évêque de la Ravallière; la division des Gaules; la généalogie des rois de France; l'épitome de l'histoire des Francs. *Le second et le troisième volumes* contiennent la traduction de l'histoire de Grégoire de Tours, et sa continuation par Frédégaire. *Le quatrième et le cinquième*, les gestes des rois de France; ceux de Dagobert; des extraits d'Aimoin et de Rovicon; la Chronique de Saint-Denys, avec l'analyse comparée de cinquante autres chroniques, et de deux cent cinquante-cinq vies de saints, avec une table raisonnée de tout l'ouvrage. *Le sixième et le septième volumes* renferment la traduction des *OEuvres* de Sidoine Apollinaire. *Le huitième et le neuvième*, les lettres des rois, reines, papes, évêques, se rapportant à l'histoire de la première race. *Le dixième*, enfin, contient les constitutions des rois de France, première dynastie, les lois des ripuaires, avec leur traduction. Sauvigny montra plus de talent dans ces derniers ouvrages que dans ses productions théâtrales, pour lesquelles, néanmoins, il eut toujours, en dépit du public, une prédilection toute particulière.

SAVARON (Jean), historien et magistrat, naquit vers 1550 à Clermont-Ferrand en Auvergne. Il sortait d'une bonne famille de cette province. Il fut président et lieutenant-général en la sénéchaussée et siége présidial de sa patrie. Il se trouva aux états-généraux tenus à Paris en 1614, en qualité de député du tiers-état de la province d'Auvergne, et y soutint avec zèle et avec fermeté les droits du tiers-état, qu'on semblait ne vouloir pas admettre dans cette assemblée. Il plaida ensuite avec dictinction au parlement de Paris, parvint à une extrême vieillesse, et mourut en 1622. On a de lui un grand nombre d'écrits, dont la liste se trouve dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 17. Les principaux sont : 1° *Sidonii Apollinaris opera*, 1609, in-4, avec des notes; 2° *Origine de Clermont, ville capitale d'Auvergne*, in-8. Pierre Durand a donné une plus ample édition, in-fol., 1662, de cet ouvrage aussi savant qu'exact. 3° *Traité contre les duels*, etc., 1610, in-8; 4° *Traité de la souveraineté du roi et de son royaume*, aux députés de la noblesse, 1615, in-8; ouvrage curieux et peu commun; 5° *Chronologie des états-généraux, depuis 422 jusqu'en* 1615, Paris, 1615, in-8, réimprimée en 1788, in-8. L'auteur a eu pour but de montrer que, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à Louis

XIII, le tiers-état a toujours été convoqué par le roi aux états-généraux, et y a eu entrée, séance et voix opinante.

SAVARY (Jacques), natif de Caen, mort, en 1670, âgé de 62 ans, poète latin, a fait quatre poèmes : 1° sur la *Chasse du lièvre*, 1655, in-12; 2° *du renard et de la fouine*, 1658, in-12; 3° *du cerf*, etc., 1659, in-12; 4° sur le *manége*, 1662, in-4, où l'on remarque de l'invention. On a encore de lui l'*Odyssée* en vers latins; les *Triomphes de Louis XIV*, *depuis son avènement à la couronne*, et un volume de *Poésies* mêlées, dans lequel il y a plusieurs pièces faibles.

SAVARY (Jacques), négociant célèbre, né à Doué, en Anjou, l'an 1622, fit une fortune assez considérable dans le commerce à Paris. (Il devait obtenir une charge de secrétaire du roi; mais Fouquet lui donna en échange la ferme des domaines de la couronne; la déchéance de son protecteur entraîna la sienne.) Il fut cependant nommé en 1670, pour travailler au *Code marchand*, qui parut en 1673, et eut beaucoup de part à ces ouvrages. On a aussi de lui : 1° *le Parfait Négociant*, dont il y a eu un grand nombre d'éditions, d'abord en un seul vol., ensuite en 2 v. in-4, dans lesquels on a fait entrer les *Avis et conseils sur les plus importantes matières du commerce*. Cet habile négociant mourut en 1690, à 68 ans.

SAVARY (Jacques), sieur des Brulons, fils du précédent, né en 1657, fut inspecteur-général de la douane de Paris, et travailla conjointement avec Philémon-Louis Savary, l'un de ses frères, chanoine de l'église de Saint-Maur-des Fossés, au *Dictionnaire universel de commerce*, qui parut en 1723, 2 vol. in-fol. Jacques mourut d'une fluxion de poitrine en 1716, à 59 ans, et son frère en 1727, à 73 ans. On a de celui-ci un 3e vol. imprimé en 1729, pour servir de supplément au *Dictionnaire du commerce*, qui, malgré quelques inexactitudes, est une des compilations les plus utiles que nous ayons sur cette matière. Il a été réimprimé en 1748, 3 vol. in-fol.

SAVARY (Nicolas), voyageur et antiquaire, né en 1750 à Vitré en Bretagne, est connu par une *Traduction du Koran*, la *Morale de Mahomet*, des *Lettres sur l'Egypte*, et des *Lettres sur la Grèce*. Auteur facile et fécond, quelquefois éloquent; mais dominé par son imagination, par l'attrait des paradoxes, par le désir d'être singulier plutôt que vrai, il n'a pu jouir que du suffrage des lecteurs superficiels qui ne s'informent de rien dès qu'on les amuse. On peut voir diverses observations sur ses ouvrages, dans le *Journal hist. et litt.* du 1er août 1785, p. 507; 15 février 1787, pag. 248; 15 octobre 1787, pag. 239. Sa traduction de l'*Alcoran* est faite sur celle de Sale, et aussi infidèle que la sienne. Il y a à la tête une *Vie de Mahomet*, où cet imposteur n'est pas faiblement flatté. On y fait un grand éloge de son courage et de sa prétendue politique, et on glisse sur ses fourberies et ses superstitions, sur son fanatisme féroce et sanguinaire. Cette traduction a été réimprimée en 1826, 2 vol. in-18. Quant aux *Lettres sur la Grèce* qui ont paru vers le temps de sa mort, à Paris, 1788, 1 vol. in-8, et réimprimé en 1798, nous n'y avons vu qu'une chose de remarquable; c'est que M. Savary y prêche avec beaucoup de courage la croisade contre les Turcs, non pas pour rétablir le christianisme dans les vastes contrées qu'ils ont usurpées, moins encore pour reconquérir les lieux saints, oh non! la philosophie n'approuve pas les conquêtes faites par de tels motifs; mais précisément pour remédier à la peste, au despotisme, au mépris des arts. « A la vue de ces tristes spectacles, » dit-il, mon cœur s'indigne et gémit, » ma bile s'allume; et je voudrais conjurer toute l'Europe contre ces Turcs qui, » descendus des monts de l'Arménie, ont » écrasé les nations sur leur passage, et » se sont frayé à travers des flots de sang » une route jusqu'au trône de Constantinople. Les beaux pays qu'ils habitent » n'ont point adouci la férocité de leur » caractère; la force est leur loi, le sabre leur justice. » Malheureusement, un ou deux ans après la publication de ces Lettres, les Français à qui tout cela

s'adressait particulièrement, sont devenus, à l'égard des sciences et des arts, tout autrement Turcs que ceux qui ont chagriné M. Savary. On a publié après sa mort, arrivée à Paris le 4 février 1788, un ouvrage qu'il avait laissé presque achevé. C'est un conte, dit-on, traduit de l'arabe, où il n'y a rien de solide à recueillir. (Savary a aussi publié une *Grammaire* arabe, qui a été presque oubliée après celle de M. de Sacy. Il s'occupait aussi d'un *Dictionnaire* de la même langue, quand il fut surpris par la mort.)

*SAVARY (Anne-Jean-Marie), duc de Rovigo, lieutenant-général, naquit au village de Marc, en Champagne, d'une famille honorable et estimée. Son père était un ancien militaire, décoré de l'ordre de Saint-Louis, et qui avait reçu, pour retraite, l'emploi de major-de-place à Sedan. Le jeune Savary eut de bonne heure du goût pour la carrière militaire : aussi, après avoir fait ses études préliminaires, il entra, en 1790, comme sous-lieutenant dans le régiment de royal-Normandie (cavalerie). En 1794, il fut appelé à l'état-major de l'armée du Rhin, et se trouva sous les ordres du général Moreau, lorsque ce fleuve fut traversé. Dans cette circonstance Savary, qui n'était que capitaine, fut chargé du commandement d'un bataillon avec lequel il fit une fausse attaque, pour détourner l'attention de l'ennemi, et facilita, par ce moyen, le passage du Rhin qui s'opéra glorieusement à Kehl. A la bataille de Friedberg, près d'Augsbourg, il conduisit la colonne d'infanterie de la droite de l'armée qui parvint à tourner la gauche de l'ennemi, et contribua au succès de cette journée. L'année suivante, Desaix, dont il fut depuis l'aide-de-camp, le mit à la tête des troupes de sa division, qui devait de nouveau tenter le passage du Rhin, et qui l'exécuta en plein jour et de vive force : sa conduite lui mérita le grade de lieutenant-colonel. Il accompagna le général Desaix dans la campagne d'Egypte, commanda les troupes de débarquement de sa division à Malte et à Alexandrie ; revint avec ce général en France, et fit encore avec lui la campagne d'Italie. Savary, devenu colonel, était à ses côtés lorsqu'il fut frappé mortellement à la bataille de Marengo ; il alla porter cette triste nouvelle à Buonaparte, qui connaissait la valeur de ce jeune officier, et qui le nomma aussitôt l'un de ses aides-de-camp. Peu de temps après le colonel Savary reçut le commandement d'une légion d'élite de la gendarmerie qui devait former la garde du premier consul. Le grade de général de brigade, puis de général de division (1805), suivit de près cette distinction : il jouit dès lors d'une grande faveur, qu'il sut conserver auprès de Buonaparte devenu premier consul. Il accompagna, en 1803, le chef de l'état en Belgique, et fut envoyé, l'année suivante, sur les côtes de l'Ouest, pour y diriger les mesures prises par la police à l'époque de la conspiration de George Cadoudal et de Pichegru. Nous sommes loin de nier les grandes qualités du général Savary ; mais l'amour de la vérité nous force à dire que ce général dut encore moins à son mérite son rapide avancement et sa haute fortune, qu'aux services qu'il rendit à Buonaparte, dont il dirigeait la police secrète ou la contre police. Ce fut ce général que Buonaparte, avant et après la bataille d'Austerlitz, envoya auprès de l'empereur de Russie, en qualité de plénipotentiaire (1805). En 1806, il se rendit avec son maître en Prusse : après la bataille d'Iéna, il eut le commandement d'un corps de flanqueurs, destiné à empêcher la jonction des différentes parties de l'armée ennemie. Ce fut pendant cette campagne qu'il fit capituler le corps du général Urdoin, qui, malgré son artillerie formidable, et malgré la plaine qui le protégeait, fut obligé de se constituer prisonnier. De Berlin, où Buonaparte était arrivé, le général Savary, dont la valeur semblait s'accroître de jour en jour, fut envoyé devant les places de Hamelin et de Wienbourg, pour en faire le siége, et ces deux villes capitulèrent peu après : Savary rejoignit l'empereur à Varsovie. En 1807, il remplaça le général Lannes, alors indisposé, et commanda le cinquième corps de la grande armée, avec l'ordre d'observer les mouvemens

des troupes autrichiennes rassemblées sur le Bug, de couvrir Varsovie, de maintenir les communications de la grande armée avec cette ville, et d'empêcher la réunion du corps russe, qui formait la gauche de l'armée ennemie, avec le centre de cette armée, contre lequel Buonaparte dirigeait son mouvement d'attaque. Rien ne se passa comme on l'avait prévu. La victoire d'Eylau fut brillante, mais chèrement achetée; d'ailleurs l'armée française ne put conserver ses positions : débordée par des nuées de cosaques, elle eût peut-être été enveloppée sans la victoire d'Ostrolenka, que gagna Savary (16 février 1807). Cet exploit fut généreusement récompensé : le grand cordon de la légion d'honneur fut le moindre prix qui revint au vainqueur. Savary quitta le commandement du cinquième corps, pour prendre celui d'une brigade d'infanterie de la garde impériale, avec laquelle il combattit à Heilsberg et à Friedland. Le titre de duc de Rovigo, et le gouvernement de la vieille Prusse lui furent accordés alors; et, après le traité de Tilsitt (8 juil. 1807), Savary fut envoyé en Russie comme chargé d'affaires, et il y resta 7 mois, pendant lesquels il parvint à renouer les relations amicales interrompues depuis 1804, et à faire déclarer, par l'empereur Alexandre, la guerre à la Suède et à l'Angleterre, c'est-à-dire à faire entrer ce prince dans le système continental. Rappelé en 1808, et remplacé par le duc de Vicence, il fut envoyé en Espagne, où Buonaparte cherchait dès lors à établir sa domination. Le duc de Rovigo fut commandant en chef des troupes françaises et président de la Junte espagnole de Madrid, jusqu'à l'arrivée du souverain que la perfidie et la force des armes imposaient momentanément à cette riche péninsule. Alors il accompagna Buonaparte aux conférences d'Erfurt, et se rendit ensuite avec lui en Espagne. Il était de retour pour la campagne de 1809 contre l'Autriche. Nous renvoyons à l'article BUONAPARTE pour les détails de cette guerre pendant laquelle Savary se conduisit avec bravoure. Chargé de mettre en communication avec l'armée, le corps de Davoust, qui était resté à Ratisbonne et se trouvait cerné, il s'acquitta de cette mission avec une habileté qui étonna les meilleurs généraux. On pourrait citer, du duc de Rovigo, d'autres exploits non moins glorieux qui augmentèrent encore la bienveillance que Buonaparte avait pour lui. Le 18 juin 1810, l'empereur lui confia le ministère de la police, dont il fut chargé jusqu'au mois de mars 1814 : il succédait à Fouché, duc d'Otrante. Son administration ne contribua pas à accroître le nombre des amis du gouvernement impérial : plusieurs actes de rigueur signalèrent cette époque. Mais le fait le plus curieux de son ministère, c'est, sans contredit, la conspiration de Mallet (*Voy.* ce nom), tramée dans les prisons, et échappée aux investigations de la police ombrageuse de cette époque. On sait que le duc de Rovigo fut arrêté, dès le matin, dans son lit par les généraux Lahorie et Guidal, traîné à la prison de la Force, et retenu pendant quelques heures. La conspiration échoua, et les conspirateurs furent fusillés. En 1814, le duc de Rovigo fit partie du conseil de régence. Sous la première restauration, il vécut éloigné des affaires; mais, au retour de son ancien maître, il devint premier inspecteur de la gendarmerie et pair de France. Lorsque Buonaparte, après le désastre de Waterloo, se vit contraint de quitter Paris, le duc de Rovigo partit avec lui dans sa voiture, pour lui servir de garde, et se rendit sur le *Bellérophon*. Les Anglais le retinrent prisonnier et le conduisirent à Malte, où il resta enfermé, pendant sept mois, dans le fort du Lazareth. Au bout de ce temps, il parvint à s'évader. Retiré à Smyrne, il apprit qu'un conseil de guerre, tenu à Paris, l'avait condamné à mort. Il quitta Smyrne, alla en Autriche, d'où il demanda au gouvernement français la permission de vivre tranquille à Smyrne. De retour dans cette ville, il y éprouva des tracasseries qui le déterminèrent à chercher une autre retraite : il s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva dans le mois de juin 1819. Peu de temps après il partit de Douvres, arriva à Ostende et vint à Paris demander justice. C'était une époque d'oubli; son

procès fut révisé par un nouveau conseil de guerre, qui l'acquitta : d'autres généraux essayèrent le même moyen et réussirent. Rétabli dans ses grades et honneurs, il fut mis bientôt à la retraite. Chacun sait que des soupçons planèrent sur lui, à l'occasion de la mort du duc d'Enghien. Le duc de Rovigo a publié, en 1824, un *Mémoire* qui a donné lieu à divers écrits, et qui n'a pas jeté beaucoup de lumière sur les auteurs et les circonstances de cette criminelle et à jamais odieuse catastrophe (*voyez* l'article ENGHIEN). Le duc de Rovigo est mort à Paris le 2 juin 1837. Il était attaqué depuis assez long-temps d'un ulcère à la langue, qui ne laissait aucun espoir de guérison. Les personnes qui s'intéressaient le plus à lui, le voyant décliner rapidement, songèrent à l'avertir de sa position. Le général Cafarelli se chargea de porter les premières paroles qui furent très bien accueillies par le malade. M. l'archevêque, qui avait offert ses services avec empressement, vint voir le duc qui le reçut parfaitement, et put de lui-même lui faire comprendre par un geste expressif qu'il s'occupait des pensées de l'éternité. Le genre de la maladie ne permettait guère au mourant de parler ; il ne pouvait s'expliquer que par un signe ou en écrivant avec de la craie sur une planche. A la fin de ce premier entretien, il demanda à M. l'archevêque sa bénédiction. Le prélat annonça qu'il reviendrait le lendemain, et qu'il était d'ailleurs à la disposition du malade, à quelque heure que ce fût. On vint l'avertir le dimanche 2 juin de très grand matin ; le prélat s'y rendit en toute hâte, confessa le malade et lui administra l'extrême-onction. La nature du mal ne permit pas de donner le viatique. Le mourant avait toute sa présence d'esprit ; il donna des marques sensibles de foi : il témoigna sa reconnaissance à M. l'archevêque qui vint plusieurs fois le voir dans la journée. Il s'unissait aux prières qu'on récitait autour de son lit : le général Cafarelli lui rendit ce bon office. Le duc vit approcher la mort avec courage ; il bénit ses enfans, et dit dans ses derniers momens des choses touchantes. Il mourut le même jour à huit heures du soir, laissant à sa famille et à ses amis un exemple du pouvoir de la religion sur ceux qui paraissent le plus l'avoir négligée au milieu du tumulte des camps et du tourbillon des affaires. Ces détails, extraits de l'*Ami de la Religion*, ne paraîtront pas à nos lecteurs, déplacés dans la 8e édition de Feller, surtout quand il s'agit d'un personnage comme le duc de Rovigo.

* SAVÉRIEN, (Alexandre), mathématicien, né à Arles le 16 juillet 1720, fut d'abord garde de l'étendard à Marseille. A vingt ans il fut nommé ingénieur de la marine, et il consacra toute sa vie à des travaux utiles qui sont restés sans récompense. Il est mort obscur à Paris, le 28 mai 1785. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Discours sur la navigation et la physique expérimentale*, 1742, in-4 ; 2° *Discours sur la manœuvre des vaisseaux*, 1744, in-4 ; 3° *Recherches historiques sur l'origine et les progrès de la construction des navires des anciens*, 1747, in-4 ; 4° *l'Art de mesurer sur mer le sillage des vaisseaux*, 1750, in-8 ; 5° *Description et usage des globes célestes et terrestres*, 1752, in-8 ; 6° *Traité des instrumens pour observer les astres sur mer*, 1752, in-8 ; 7° *Dictionnaire universel de mathématiques et de physique*, 1753, 2 vol. in-8 ; 8° *Histoire critique du calcul des infiniment petits*, 1753, in-4 ; 9° *Dictionnaire d'architecture*, par d'Aviler, *avec des augmentations*, 1755 ; 10° *Lettre sur la pesanteur*, 1757, in-12 ; 11° *Dictionnaire historique, théorique et pratique de la marine*, 1758-1781, in-8 ; 12° *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes et dans les arts qui en dépendent*, 1769, in-8 ; 1776, 4 vol. in-8 ; 13° *Histoire des philosophes modernes, avec leurs portraits, ou allégories*, 1762-1769, 8 vol. in-4 ; 14° *Histoire des philosophes anciens jusqu'à la renaissance des lettres, avec leurs portraits*, 1771, 5 vol. in-12, etc. On lui doit encore une édition du *Dictionnaire d'architecture* de Davile, 1755, avec des *additions*. On trouvera la liste complète de ses ouvrages dans les *siècles* de Desessarts.

SAVERY (Roland), peintre, né à Courtray en 1576, mort à Utrecht en 1639, fut élève de Jacques Savery, son frère, et travailla dans son genre de peinture et dans sa manière. Roland a excellé à peindre le paysage ; et, comme il était patient et laborieux, il mettait beaucoup de propreté dans ses tableaux. L'empereur Rodolphe II, bon connaisseur, occupa long-temps cet artiste, et l'engagea à étudier les vues riches et variées que les montagnes du Tyrol offrent aux yeux du spectateur. Savery a souvent exécuté, avec beaucoup d'intelligence, des torrens qui se précipitent du haut des rochers. Il a encore très bien rendu les animaux, les plantes, les insectes. Ses figures sont agréables, et sa touche est spirituelle, quoique souvent un peu sèche. On lui reproche aussi d'avoir trop fait usage en général de la couleur bleue. On a gravé plusieurs morceaux d'après lui, entre autres son *saint Jérôme dans le désert ; une forêt remplie de chevaux sauvages, Adam et Eve dans le Paradis terrestre; un paysage avec des scènes de bois ; la Création*; des *sites ;* des *rochers ;* des *chutes d'eau*, etc.

* SAVI (Pierre), jésuite, naquit dans le Piémont en 1728, cultiva les lettres, et a laissé les *traductions* suivantes du latin en italien : 1° *De institutione adolescentis*, du Père Ferrari, Milan, 1750 ; 2° *Conjuration de Catilina*, de Salluste, Turin, 1763 ; 3° *De rebus gestis Eugenii principis a Sabaudia bello italico et bello pannonico*, du Père Ferrari, Milan, 1754. Le stile du Père Savi est aussi correct qu'élégant. Il mourut à Milan vers l'an 1782.

* SAVIGNY (Christophe DE), savant du 16e siècle, né vers 1540, dans un château du Rhételois (Ardennes), qui portait son nom. Il est regardé par un grand nombre de critiques comme le premier *auteur encyclopédique*. L'ouvrage qui lui a mérité cet honneur est intitulé : *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux, contenant une partition desdits arts, amassés et réunis en ordre pour le soulagement et profit de la jeunesse*, Paris, Libert, 1619, in-fol. de 37 pages ; dix-huit sont imprimées et les dix-neuf autres sont, avec les dessins de J. Cousin, des tableaux gravés en bois, qui, en les réunissant ensemble, ne forment qu'un seul tableau. D'après les recherches les plus exactes, la première édition de ce volume rare est de 1587, in-fol. *Les arts*, comme les appelle Savigny, et dont il donne l'explication, sont la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, l'optique, la musique, la cosmographie, l'astrologie, la géographie, la physique, la médecine, l'éthique, la jurisprudence, l'histoire et la théologie. Papillon et Delisle de Sales ont prétendu que les tableaux de Savigny, considérés comme un système encyclopédique, sont antérieurs à l'arbre encyclopédique de Bacon. Cependant, d'après l'avis de Brunet, c'est à Nicolas Bergeron, mort en 1584, que l'on devrait cette invention, puisqu'il a laissé en mourant l'*Arbre universel de la suite et liaison de tous les arts et sciences*, dont Savigny a tiré ses *Tableaux*, qui d'ailleurs ne parurent qu'en 1587, trois ans après la mort de Bergeron. Mercier de Saint-Léger assure même que Bergeron revit l'ouvrage de Savigny, et en composa la table concernant la théologie. Brunet y exposa la polémique à laquelle cet ouvrage a donné lieu. La bibliothèque du roi possède un exemplaire curieux des *Tableaux* de Savigny. Le bibliothécaire Lacroix du Maine assure que « Savigny avait composé plusieurs beaux et doctes livres touchant » l'instruction de la noblesse, lesquels » s'imprimèrent à Paris, selon que je l'ai » vu en commencer et tailler les figures » d'iceux. » Il cite de cet auteur l'*Onomasticon des mots, et dictions de chacune chose, mis par lieux communs ;* ouvrage qui n'a pas été publié. La troisième édition du *Manuel du libraire* contient une note curieuse sur Savigny. Il existe aussi un portrait de cet encyclopédiste, qui est représenté debout, présentant son livre au duc de Nevers, au service duquel il était, en qualité de maître de la garde-robe. On ignore l'époque de sa mort.

SAVIL (Henri), théologien anglais,

né dans la province d'York, en 1549, chevalier, peu avantagé de la fortune, prevôt du collége d'Eaton, près de Windsor, mort le 19 février 1622, à Oxford, fut un des principaux ornemens de l'université de cette dernière ville. On doit à ses travaux des *Commentaires* sur Euclide et sur Tacite, et une *Edition* en grec des *OEuvres de saint Jean Chrysostôme*, Eaton, 1612, 9 vol. in-fol. Cette édition est belle et exacte. On a avancé que Fronton du Duc, qui publia dans le même temps que lui ce Père de l'Eglise, donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissait furtivement d'Angleterre; mais il serait pour le moins aussi raisonnable de prétendre que Savil *donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissait furtivement* de France. On a encore de lui : *Rerum anglicarum scriptores post Bedam*, Londres, 1596, in-fol.; ouvrage savant et plein de recherches. C'est lui qui publia en 1618 le *Traité* de Bradwardin contre les pélagiens. *Voy.* BRADWARDIN.

* SAVINE (Charles LA FONT de), évêque de Viviers, né à Embrun, en 1742, embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir fait son séminaire à Saint-Sulpice, et terminé ses études théologiques à la Sorbonne, il fut nommé vicaire-général de Mende, puis sacré évêque de Viviers, le 26 juillet 1778. Sa conduite jusqu'au commencement de la révolution n'offrit rien de répréhensible. Il avait de l'esprit, de l'instruction; mais on remarquait déjà en lui des idées singulières. Elu député du clergé de son diocèse aux états-généraux, il donna dans des écarts à peine croyables. En 1792, il remit la démission de son évêché aux électeurs, *afin de les faire rentrer sur-le-champ dans leurs droits*, prêta le serment, fut élu de nouveau, et ne s'intitula plus qu'évêque de l'Ardèche. D'Esprémenil, qui était présent à la séance, où on l'annonça (22 février 1791), s'écria que sûrement *il avait perdu la tête;* et en effet, tout ce que fit depuis ce malheureux évêque, comparé à sa conduite antérieure, porte le caractère de l'aliénation des facultés mentales. Il parlait de la dilapidation des biens du clergé comme d'une faveur du ciel. Il croyait voir l'Eglise revenue aux temps apostoliques, et il le disait. Pauvre comme alors, il prétendait que, comme alors, elle redeviendrait pure et fervente. Le 24 juin 1792, il conféra l'ordination épiscopale à deux prêtres de son diocèse, et leur assura que dès lors ils avaient autant de pouvoir que lui. Il sacra aussi les évêques constitutionnels de Vaucluse et de l'Isère; enfin le 1er décembre 1793, il renonça à ses fonctions, et se dépouilla de ses habits pontificaux devant les administrateurs du département; il se dégrada ainsi lui-même, livra sa crosse, ses mitres, sa croix, son calice et tous les ornemens de sa dignité. On l'accuse encore d'avoir écrit contre la célébration des fêtes, le célibat ecclésiastique, le jeûne et les règles les plus saintes et les plus invariables de la discipline. Il n'en fut pas moins arrêté peu de temps après, et envoyé à la conciergerie, à Paris. Il recouvra bientôt sa liberté; mais des actes de démence le firent enfermer quelques années à Charenton comme fou. Il eut le bonheur de reconnaître ses erreurs sur la fin de ses jours et de rétracter sa conduite, ses écrits et tous les actes de schisme par lesquels il signala son administration à Viviers. On trouve des preuves de son repentir dans plusieurs de ses lettres, notamment dans celle qu'il adressa, en juin 1805, à un évêque avec lequel il avait été lié autrefois : « Mes yeux, » dit-il, se sont ouverts sur ma faute et » sur mes erreurs passées, et je n'ai vu » dans toute ma conduite, mes pensées » et mes écrits que le plus grand désordre. » Je m'adresse à vous pour vous prier de » faire connaître que je désavoue et dé- » plore de tout mon cœur les écarts sans » exemple auxquels je me suis livré. Je » rétracte sans exception tout ce que j'ai » dit, ou écrit, ou fait dans le sens des » mauvais principes que j'avais adoptés. » Je prie le clergé du diocèse de Viviers » de me pardonner mes égaremens, et de » ne se souvenir de moi que pour me » plaindre et prier Dieu pour moi. » Plus bas il ajoute : « J'ai été dans une es- » pèce de démence, depuis que j'ai

» prêté le malheureux serment jusqu'à ce » que je l'aie pleinement rétracté. » Une autre lettre, datée de 1811, exprime les mêmes sentimens. Il passa le reste de sa vie dans les larmes du repentir et les austérités de la pénitence. Embrun, sa ville natale, fut témoin de ces expiations. Il y mourut en 1814. Le *Dictionnaire des anonymes*, tome 4, page 375, lui attribue l'*édition* du Narcisse de Malfilâtre, Paris, 1769, in-8. La rétractation qu'il a faite d'écrits répréhensibles nous dispense d'en parler. Au reste on trouvera des détails sur sa conduite, dans les lettres sur l'état du diocèse de Viviers, par M. l'abbé Vernet, supérieur du séminaire de cette ville.

SAVOIE (Jacques et Henri de). *Voy.* NEMOURS.

* SAVOIE (Thomas-François de), prince de CARIGNAN, fils de Charles-Emmanuel duc de Savoie, et de Catherine d'Autriche, naquit en 1596. Il donna, dès l'âge de 16 ans, des preuves de son courage, et montra beaucoup d'empressement pour s'établir en France. L'aversion que le cardinal de Richelieu avait pour sa maison l'ayant empêché de réussir, il s'unit avec l'Espagne. Il prit Trèves en 1634, sur l'archevêque-électeur, qu'il fit prisonnier, et qui fut conduit à Namur en 1635. Mais il perdit, le 20 mai de la même année, la bataille d'Avent (*Alventium*. Voyez *Dict. géographique*, édition de 1791) contre les Français. Le prince Thomas, pour effacer la mémoire de cette journée, fit lever le siége de Bréda aux Hollandais, en 1636, et entra en Picardie, où il se rendit maître de plusieurs places. Il passa dans le Milanais pendant la minorité du prince son neveu, pour obtenir la régence, et déclara la guerre à la duchesse de Savoie sa belle-sœur. Il emporta Chivas, et plusieurs autres villes, et fit ensuite son accommodement avec la France en 1640; mais ce traité ayant été rompu, il s'engagea de nouveau avec l'Espagne. Il fit un second traité avec la duchesse de Savoie en 1642, et un autre avec Louis XIII. Il fut déclaré généralissime des armées de Savoie et de France en Italie, où il fit la guerre avec divers succès. Il mourut à Turin, en 1656, à 70 ans, avec la réputation d'un prince inconstant, mais actif et impétueux. L'intérêt eut autant de part à ses changemens, que son inconstance. Il eut deux fils. L'aîné, Emmanuel, a continué la branche de Carignan. Le cadet, Eugène-Maurice, lieutenant-général en France, mort en 1673, fut père du fameux prince Eugène, qu'il eut d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, morte en 1708.

SAVOIE (le prince Eugène de). *Voyez* EUGÈNE *et* TENDE, AMÉDÉE, VICTOR-AMÉDÉE.

SAVOIE-ROLLIN. *Voyez* SAVOYE-ROLLIN.

SAVONAROLA (Jean-Michel), médecin italien, naquit à Padoue en 1384 d'une famille illustre. Il entra dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem; mais son amour pour l'étude lui fit abandonner cette carrière. De retour dans sa patrie, il se livra à la médecine, et fut reçu docteur. Savonarola voyagea en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, etc. (Nommé lecteur à l'université de Padoue, il y expliqua, en 1436, Avicène, seul auteur qui servît alors de modèle dans l'art médical.) Vers la fin de ses jours il se fixa à Ferrare, où il occupa la chaire de médecine pratique; il y mourut en 1462. On a de lui : 1° *De balneis et thermis naturalibus omnibus Italiæ, atque totius orbis, proprietatibusque eorum*, Ferrare, 1485, in-fol.; Venise, 1592, in-4; 2° *Practica de ægritudinibus a capite usque adpedes*, Pavie, 1486, in-fol.; réimprimé avec ce titre : *Practica major*, Venise, 1498, et 1560, in-8; 3° *Speculum physiognomiæ*; 4° *De magnificis ornamentis Paduæ*; 5° *In medicinam practicam introductio*, 1583, in-4.

SAVONAROLA (François), né à Padoue, de la même famille que le précédent, fut un des meilleurs poëtes latins modernes, et a laissé un livre d'*épigrammes* latines qui ont eu plusieurs impressions. Scaldéon en fait beaucoup d'éloges dans son ouvrage intitulé : *De antiquitate urbis Patavii*. François Savonarola mourut en 1539.

SAVONAROLA (Jérôme), petit-fils de Jean-Michel Savonarola, né à Ferrare en 1452 d'une famille noble, prit l'habit de saint Dominique, et se distingua dans cet ordre par le talent de la chaire. Florence fut le théâtre de ses succès : il prêchait, il confessait, il écrivait; et dans une ville libre, pleine de factions, il n'eut pas de peine à se mettre à la tête d'un parti. Il embrassa celui qui était pour la France contre les Médicis. Il prédit que l'Eglise serait renouvelée; et en attendant cette réformation, il déclama beaucoup contre le clergé et contre la cour de Rome. Alexandre VI l'excommunia et lui interdit la prédication. Après avoir cessé de prêcher pendant quelque temps, il recommença avec plus d'éclat que jamais. Alors le pape et les Médicis se servirent contre Savonarola des mêmes armes qu'il employait; ils suscitèrent un franciscain contre le jacobin. Celui-ci ayant affiché des thèses qui firent beaucoup de bruit, le cordelier s'offrit de prouver qu'elles étaient hérétiques. Il fut secondé par ses confrères, et Savonarola par les siens. Les deux ordres se déchaînèrent l'un contre l'autre. Après bien des scènes peu raisonnables et peu édifiantes, le peuple soulevé contre Savonarola, se jeta dans son monastère : on ferma les portes pour empêcher ces *furieux* d'y entrer; mais ils y mirent le feu, et se firent un passage par la violence. Pour les satisfaire, le magistrat se vit obligé de poursuivre Savonarola comme un imposteur. Il fut appliqué à la question, et son interrogatoire, tel qu'il fut rendu public, parut prouver qu'il était à la fois fourbe et fanatique. Il est certain qu'il s'était vanté d'avoir eu de fréquens entretiens avec Dieu, et qu'il l'avait persuadé à ses confrères. Il prétendait aussi avoir soutenu de grands combats avec les démons. Jean-François Pic de la Mirandole, auteur de sa *Vie*, assure que les diables qui infestaient le couvent des dominicains, tremblaient à la vue de frère Jérôme. Le pape Alexandre VI envoya le général des dominicains et l'évêque Romolino, qui le dégradèrent des ordres sacrés et le livrèrent aux juges séculiers, avec deux de ses plus zélés partisans. Ils furent condamnés à être pendus et brûlés : sentence qui fut exécutée le 23 mai 1498. A peine eut-il expiré, qu'on publia sous son nom *sa Confession*, dans laquelle on lui prêta bien des extravagances, mais rien qui méritât le dernier supplice, et surtout un supplice cruel et infâme. Il mourut avec constance, à l'âge de 46 ans. Pic de la Mirandole, auteur de la *Vie* dont nous venons de parler (publiée par le Père Quetif, avec des notes et quelques écrits du jacobin de Ferrare, Paris, 1674, 3 vol. in-12), en fait un saint. Il assure que son cœur fut trouvé dans la rivière, qu'il en possède une partie, et qu'elle lui est d'autant plus chère, qu'il a éprouvé qu'elle guérit les maladies et qu'elle chasse les démons. Il observe qu'un grand nombre de ceux qui persécutèrent ce dominicain, moururent misérablement. Il met de ce nombre le pape Alexandre VI. Savonarola a trouvé bien d'autres apologistes. Les plus célèbres sont, après le Père Quetif, Ambroise Catharin, Bzovius, Baron, Alexandre, Néri, religieux dominicains, auxquels on doit joindre Marsile Ficin, Matthieu Toscan, Flaminius, etc. Il a laissé des *Sermons* en italien, un Traité intitulé *Triumphus crucis*, des Commentaires *sur l'oraison dominicale* et sur quelques *psaumes*, un traité *De simplicitate christiana*, publiés par Balesdans, Leyde, 1633, 6 vol. in-12. (En général ceux qui ont écrit sa *vie* l'ont fait d'une manière partiale.)

SAVORGNANO (Marius), comte de Belgrado, florissait vers l'an 1507. Il se distingua dans la profession des armes, et fut honoré par la république de Venise de plusieurs emplois distingués. Le bruit des armes ne l'empêcha pas de s'appliquer aux belles-lettres. On a de lui : 1° l'*Art militaire terrestre et maritime, selon la raison et l'usage des vaillans capitaines anciens et modernes;* ouvrage écrit en italien, et divisé en 4 parties; 2° *Traduction* de l'Histoire de Polybe en Italien.

SAVOT (Louis), né à Saulieu, petite ville de Bourgogne, vers l'an 1579, s'appliqua d'abord à la chirurgie. Pour

mieux y réussir il vint à Paris, où il ne tarda pas à prendre des degrés en médecine. Il mourut dans cette ville médecin de Louis XIV, vers l'an 1640. C'était un homme respectable par sa vertu, et dont l'air était simple et mélancolique. Ses principaux ouvrages sont : 1° un *Discours sur les médailles antiques*, Paris, 1627, 1 vol. in-4; ouvrage qui peut être de quelque utilité aux commençans; 2° l'*Architecture française des bâtimens particuliers*. Les meilleures éditions de ce livre estimable sont celles de Paris, avec les notes de François Blondel, 1673 et 1685, in-8. 3° Le livre de Galien, *De l'art de guérir par la saignée*, traduit du grec, 1603, in-12; 4° *De causis colorum*, Paris, 1609, in-8. Tous ces ouvrages prouvent beaucoup de sagacité et d'érudition.

* SAVOYE-ROLLIN (Jacques-Fortunat, baron de), administrateur et député, né à Grenoble vers 1765, d'une famille de magistrature, était au commencement de la révolution avocat-général au parlement de cette ville, place dans laquelle il s'était fait une grande réputation par sa résistance aux édits de Brienne. A l'époque du renvoi de Necker, on l'obligea de présider l'assemblée populaire qui s'était formée dans cette ville. Il échappa aux orages de la révolution, et fut appelé au tribunat en décembre 1799. Il appuya, en 1800, le projet de fermer la liste des émigrés, fut nommé secrétaire dans le mois de mars, et vota, en 1801, pour l'établissement des tribunaux spéciaux; il se prononça aussi pour le nouveau mode d'élection accordé au peuple par le projet sur la formation des listes de notabilité. En 1802, il parla contre l'institution de la légion-d'honneur, dont il devint ensuite un des membres. Savoye fut encore élu secrétaire en 1804, et il opina en mai pour que Buonaparte fût proclamé empereur. Plus tard, il fut nommé l'un des substituts du procureur-général près la haute-cour impériale, et successivement préfet de l'Eure, de la Seine-Inférieure et des Deux-Nèthes. Privé de son emploi par la remise de la Belgique aux puissances alliées, il resta sans fonction à la première restauration, et se tint volontairement éloigné pendant les Cent-jours. A la fin de 1815, il fut élu membre de la chambre des députés par le département de l'Isère, et il y garda le silence le plus absolu. Réélu à la session suivante, il vota avec la majorité libérale, et mourut à Paris le 31 juillet 1823. Outre ses *opinions législatives*, notamment celles sur le *projet de loi concernant la légion-d'honneur*, (séance du vingt-huit floréal an 10), on a imprimé quelque chose de lui dans le volume intitulé : *Recueil intéressant de plaidoyers dans la cause d'une femme protestante*, par Sollay, Farconet et Savoye fils, Genève, 1778, in-8.

SAXE (ducs de). *Voyez* ALBERT *et* WEIMAR.

SAXE (électeur de). *Voyez* FRÉDÉRIC *et* MAURICE.

SAXE (Maurice, comte de), fameux général, naquit à Dresde le 19 octobre 1696. Il était fils naturel de Frédéric Auguste Ier, électeur de Saxe, roi de Pologne, et de la comtesse de Konigsmarck, Suédoise. Il fut élevé avec le prince électoral, depuis Frédéric-Auguste II, roi de Pologne. Il servit en 1709 et 1710 dans l'armée des alliés commandée par le prince Eugène et par Marlborough, fut témoin de la prise de Lille en 1709, se signala au siége de Tournay, à celui de Mons, à la bataille de Malplaquet. Le roi de Pologne assiégea l'année d'après Stralsund, la plus forte place de la Poméranie. Le jeune comte servit à ce siége, et y montra la plus grande intrépidité. Il passa la rivière à la nage, à la vue des ennemis, et le pistolet à la main. Sa valeur n'éclata pas moins à la sanglante journée de Gadebusch, où il eut un cheval tué sous lui, après avoir ramené trois fois à la charge un régiment de cavalerie qu'il commandait alors. Après cette campagne, la comtesse de Konigsmarck le maria à la comtesse de Lobin; mais cette union ne dura pas. Le comte, inconstant et capricieux dans ses amours, comme dans le reste de sa conduite, fit dissoudre son mariage en 1721, et se repentit plu-

sieurs fois de cette démarche. Son épouse ne l'avait quitté qu'avec beaucoup de regret ; mais ses regrets ne l'empêchèrent pas de se remarier peu de temps après ; les luthériens, depuis la fameuse décision de leur fondateur, ne faisaient point difficulté d'avoir deux maris ou deux femmes à la fois. Le comte de Saxe s'était rendu en Hongrie l'an 1717. L'empereur y avait alors une armée de 100, 000 hommes sous les ordres du prince Eugène, la terreur des Ottomans. Le guerrier saxon se trouva au siége de Belgrade, et à une bataille que ce prince gagna sur les Turcs. De retour en Pologne l'an 1718, il fut décoré de l'ordre de l'Aigle-Blanc. L'Europe, pacifiée par les traités d'Utrecht et de Passarowitz, n'offrant au comte aucune occasion de se signaler, il se détermina en 1720 à passer en France, où le duc d'Orléans le fixa par un brevet de maréchal-de-camp. En 1722, ayant obtenu un régiment, il le forma et l'exerça suivant une méthode qu'il avait imaginée lui-même dans sa jeunesse. Tandis que la France croyait se l'être attaché, le comte, travaillé par l'ambition d'être souverain autant que par son inconstance naturelle, intriguait pour se faire choisir duc de Courlande, et il se forma dans les états du pays un parti qui le proclama en 1726. La Pologne et la Russie se déclarèrent contre lui. La czarine voulut faire tomber ce duché sur la tête de Menzikow, cet heureux aventurier qui, de garçon pâtissier, était devenu général et prince. Ce rival du comte de Saxe envoya à Mittau 800 Russes, qui investirent le palais du comte et l'y assiégèrent. Le comte, qui n'avait que 60 hommes, s'y défendit avec le plus grand courage. Le siége fut levé, et les Russes obligés de se retirer. La Pologne armait de son côté. Maurice, n'ayant pas assez de forces pour se soutenir, fut obligé de se retirer l'an 1729, en attendant une circonstance favorable. On prétend que la duchesse de Courlande douairière, Anne Iwanowna (2[e] fille du czar Iwan Alexiowitz, frère de Pierre le Grand), qui l'avait soutenu d'abord, dans l'espérance de l'épouser, l'abandonna ensuite, désespérant de pouvoir fixer son inconstance et l'engager à régler ses mœurs. Si cela est, ses défauts lui firent perdre non seulement la Courlande, mais encore le trône de Moscovie, sur lequel cette princesse monta depuis. Il se retira de nouveau en France, et y composa ses *Rêveries*, ouvrage, où, parmi des observations instructives pour le général et pour le soldat, on trouve des idées fort étranges, et que sans doute ce guerrier célèbre n'a pas proposées sérieusement. Quoique le titre justifie bien des choses, il est douteux qu'il puisse excuser toutes celles que l'auteur raconte : on les appellerait plutôt des *Rêves*, encore ne pourraient-ils être que les rêves d'un homme dont l'imagination, même durant la veille, ne serait pas bien réglée. « Ce livre, dit un » critique, a eu un grand cours par la » perversité du cœur humain, qui s'atta» che à tous les genres de romans où la » religion et la morale sont compromi» ses. Les idées creuses dont il est rem» pli, ont fait plus d'un mauvais singe » parmi les princes dont quelques-uns ont » payé cher cet essai d'imitation. » La mort du roi de Pologne alluma le flambeau de la guerre en Europe, l'an 1733. L'électeur de Saxe offrit au comte le commandement-général de toutes ses troupes. Celui-ci aima mieux servir en France en qualité de maréchal-de-camp, et se rendit sur le Rhin à l'armée du maréchal de Berwick. Ce général, sur le point d'attaquer les ennemis à Etlingen, voit arriver le comte de Saxe dans son camp. *Comte*, lui dit-il aussitôt, *j'allais faire venir* 3000 *hommes ; mais vous me valez seul ce renfort*. Ce fut dans cette journée qu'il pénétra, à la tête d'un détachement de grenadiers, dans les lignes des ennemis, et décida la victoire par sa bravoure. Non moins intrépide au siége de Philisbourg, il fut chargé d'un grand nombre d'attaques, qu'il exécuta avec autant de succès que de valeur. Le grade de lieutenant-général fut, en 1734, la récompense de ses services. La mort de Charles VI replongea l'Europe dans les dissensions que la paix de 1736 avait éteintes. Après les désastres essuyés par

les Français en Bohême, il ramena l'armée du maréchal de Broglie sur le Rhin, il y établit différens postes, et s'empara des lignes de Lauterbourg. Devenu maréchal de France en 1744, il commanda en chef un corps d'armée en Flandre. L'année 1745 fut remarquable par la victoire de Fontenoy, qui fut suivie de la prise de Tournay, de celle de Bruges, de Gand, d'Oudenarde, d'Ostende, d'Ath et de Bruxelles. Les batailles de Rocoux et de Lawfeld augmentèrent sa gloire militaire. Le roi le créa maréchal de toutes ses armées en 1747, et commandant-général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis en 1748. Cette année fut marquée par la prise de Maestricht, et la conclusion de la paix, signée le 18 octobre. Le maréchal de Saxe se retira au château de Chambord, que le roi lui avait donné pour en jouir comme d'un bien propre. Il ne quitta sa retraite que pour faire un voyage à Berlin. De retour en France, il se délassa de ses fatigues par un genre de vie que des hommes sévères regardèrent comme un sibaritisme; et mourut (à ce que l'on a prétendu, blessé mortellement dans un duel), en 1750, à 54 ans. Cet homme, dont le nom avait retenti dans toute l'Europe, compara en mourant sa vie à un rêve : *M. de Senac*, dit-il à son médecin, *j'ai fait un beau songe*. Effectivement ce n'était pas autre chose : de tous ses exploits il ne reste plus de vestiges, et aucune de ses conquêtes n'est restée à la France. Il avait été élevé et il mourut dans la religion luthérienne. « Il » est bien fâcheux, dit une grande prin» cesse en apprenant sa mort, qu'on ne » puisse pas dire un *De profundis* pour » un homme qui a fait chanter tant de » *Te Deum!* » Son corps fut porté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de Saint-Thomas. Un beau mausolée en marbre, ouvrage du célèbre Pigalle, fut placé dans cette église en 1777 : on y voit, non sans quelque scandale pour les bonnes âmes, un Cupidon en pleurs (car c'en est un, quoique des voyageurs superficiels aient voulu le transformer en Mars) dans la place même où les catholiques offraient autrefois le sacrifice éternel. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er octobre 1778, p. 182.) On a l'*Eloge du comte de Saxe*, par M. Thomas, Paris, 1761, in-8; et son *Histoire*, par M. d'Espagnac, 2 vol. in-12. Quoique cette histoire tienne beaucoup de la nature des éloges, l'auteur ne manque pas d'observer, que dans les trois batailles sur lesquelles est particulièrement fondée la réputation du comte de Saxe, il fut tellement secondé par tout ce qui peut donner la victoire, qu'il est difficile d'isoler ses talens militaires pour en porter un jugement précis. « Il faut con» venir que jamais général ne fut mieux » aidé dans ses moyens. Honoré de la » confiance du roi, il n'était gêné dans » aucun de ses projets. Il avait toujours » sous ses ordres des armées nombreuses, » des troupes bien tenues, et des officiers » d'un grand mérite; aidé, pour la con» duite des marches et des détails, par » des sujets d'une expérience et d'une » habileté consommée; ayant les vivres » dirigés par des hommes uniques, etc. » A cela, M. d'Espagnac pouvait ajouter que le comte de Saxe n'a combattu que des armées inférieures en nombre, composées de plusieurs nations et de troupes rassemblées à la hâte, dont les généraux, indépendans les uns des autres, avaient des vues et des ordres très différens; que le maréchal combattait sur les frontières de la France, et que les alliés, si l'on en excepte les Hollandais, combattaient dans les pays éloignés; que dans les circonstances les plus critiques, comme à Fontenoy, la présence du roi ranima le courage du soldat qui commençait à fuir. Tout cela doit entrer sans doute dans l'appréciation des victoires et des vainqueurs. (Il faut aussi faire remarquer que, dans cette journée mémorable, après plusieurs charges inutiles où l'on avait perdu beaucoup de monde, on n'avait pu enfoncer une colonne anglaise qui gagnait toujours du terrain et repoussait constamment les Français par un feu bien nourri. Ce fut, non le comte Maurice (qui, malade de la goutte, était porté sur un brancard), mais le duc de Riche-

lieu qui donna et fit adopter l'avis d'attaquer cette colonne avec du canon : la victoire se déclara alors pour les Français. Le maréchal de Saxe avoua lui-même qu'il avait négligé de faire élever deux autres redoutes qui auraient contenu l'ennemi. On a de cet habile capitaine un ouvrage où il s'est peint souvent au naturel ; ce sont ses *Rêveries*, 1757, 5 vol. in-4, avec figures.)

*SAXE-GOTHA et ALTENBOURG, branche de la famille de Saxe, dont plusieurs princes se sont rendus recommandables par un beau caractère, des vertus fortes et un grand savoir. Nous ne citerons que ERNEST II, Louis, duc de SAXE GOTHA. Né le 30 janvier 1745, il succéda en 1772 à son père, et gouverna avec sagesse son petit état composé des duchés de Gotha et d'Altenbourg. Son premier soin fut de restaurer ses finances, qui se trouvaient dans l'état le plus déplorable par suite de la guerre de Sept-ans, et il trouva moyen, par une sage économie, de faire face à tout sans augmentation d'impôts. Lors de la guerre d'Amérique, il refusa l'appât des énormes subsides que lui offrait le roi d'Angleterre pour la levée d'un corps de Saxons ; il préféra tenir ses peuples en paix, et lorsqu'il dut fournir son contingent à la confédération germanique pour agir contre la France, il n'épargna aucun sacrifice pour éloigner la guerre de ses états et diminuer les fléaux qu'elle entraîne après elle. Il se montra aussi le protecteur des sciences, et prit sur ses économies personnelles pour fonder, dans son château de Seeberg, un observatoire astronomique regardé par Lalande comme le plus beau et le plus utile de l'Allemagne. Le duc de Saxe-Gotha est mort le 20 avril 1804. —Son fils, Emile-Léopold-Auguste, duc de SAXE-GOTHA, né à Gotha en 1772, succéda en 1804 au duc Ernest II, son père, et suivit son sage système de politique. Il refusa d'entrer dans la ligue de l'Autriche et de la Prusse contre la France, et se trouva ainsi à l'abri des malheurs qu'eurent à déplorer les autres prince d'Allemagne lors de l'invasion de Buonaparte. Ami des arts et des lettres, il les cultiva avec succès, et fit diverses compositions littéraires et musicales, qui font honneur à son goût et à ses talens. On cite particulièrement son livre intitulé : *Kyllenion*, contenant 12 idylles et d'autres petites poésies. Quelques-unes ont été mises en musique par lui-même, d'autres par Himmel et Weber. Il a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit. On dit qu'il réussissait surtout dans le stile épistolaire, et qu'il a écrit sous cette forme plusieurs *romans*. Il mourut à Gotha le 18 mai 1822. Marié deux fois, ce prince n'eut qu'une fille du premier lit, Louise, femme de Charles-Auguste, grand-duc de Saxe-Weimar : sa succession a passé à Frédéric IV, son frère.

* SAXE-WEIMAR et EISENACH (Charles-Auguste, grand-duc de), né en 1757, mort en 1828 à Gralitz près de Torgau, avait d'abord succédé à son père Ernest-Auguste en 1758. Placé d'abord sous la régence de sa mère, puis en butte aux bouleversemens politiques auxquels Buonaparte soumit les princes de l'Allemagne, il prit seulement en 1815 le titre de grand duc. Sous son administration paternelle ses états ont été florissans. Weimar, lieu de sa résidence, est devenu par ses soins le rendez-vous des hommes de lettres et des savans les plus distingués de l'Allemagne qu'il y fixa par sa munificence et les honorables distinctions dont il les environnait. Ce prince a eu pour successeur son fils Charles-Frédéric qui était auparavant lieutenant-général au service de Russie.

SAXE-WEIMAR. *Voyez* WEIMAR.

SAXE ou SAXIUS (Christophe), savant allemand, naquit en 1714. Il avait une érudition aussi vaste que profonde, et fut, pendant plusieurs années, professeur d'histoire et d'antiquités à l'université d'Utrecht. On a de lui les ouvrages suivans : 1° *Onomasticon litterarium, sive Nomenclator historico-criticus præstantissimorum scriptorum, ab orbe condito usque ad sæculum quo vivimus tempora digestus*, *editio nova*, Trajecti ad Rhenum, 1775, 1803, vol. in-8. (Le dernier volume est un *Supplément* et un abrégé des deux premiers volumes, sous

le titre d'*Epitome onomastici litterarii* jusqu'en 1449, ibid., 1792, in-8. L'ouvrage entier eut un grand succès, et il est encore très estimé ; 2° *Museum nummarium Milano-Viscuntianum*, avec le Père Bonclam, ibid., 1786, in-8; 3° *Dionysii Catonis Disticha*, *melius digesta et ad communium quorumdam locorum vitæque humanæ disciplinam accommodata*, ibid., 1778, enrichi d'une excellente préface, par Saxius, etc. Il mourut à Utrecht, le 3 mai 1806, à l'âge de 92 ans.

SAXI (Pierre), chanoine de l'église d'Arles, mort en 1637, s'est acquis une réputation bien fondée par plusieurs ouvrages, entre autres : 1° *Pontificium Arelatense, sive Historia primatum Arelatensis Ecclesiæ*, Aix, 1729, in-4; 2° *Entrée du roi* (Louis XIII) *dans la ville d'Arles, le 9 octobre* 1622, Avignon, 1623, in-fol., recherchée à cause des faits historiques.

SAXI ou Sassi (Joseph-Antoine), né à Milan en 1673, enseigna pendant quelque temps les belles-lettres dans sa patrie, remplit ensuite avec zèle les fonctions de missionnaire, fut fait docteur au collége Ambroisien en 1703, et huit ans après directeur de ce collége et de la riche bibliothèque qui y est attachée. Il mourut vers l'an 1756, et fut enterré dans l'église du Saint-Sépulcre à Milan. On a de lui : 1° *Dissertatio apologetica ad vindicandam Mediolano sanctorum corpora Gervasii et Protasii possessionem*, Pologne, 1719, et Milan, 1721, in-4. Cette Dissertation est contre le Père Papebroch, qui avait soutenu que les corps de saint Gervais et de saint Protais avaient été transférés à Brisach en Alsace. Le Père Papebroch, alors âgé de 89 ans, en fit remercier l'auteur par le Père Janning son confrère, et se rétracta dans le *Supplément* de juin des *Acta sanctorum*. 2° *Vie de saint Jean Népomucène*, Milan, in-12, en italien ; 3° *Epistola apologetica pro sancti Augustini corpore Papiæ*, etc., in-fol. ; 4° *De studiis Mediolanensium antiquis et novis prodromus ad historiam litterario-typographicam*, Milan, 1729 ; 5° *Epistola pro vindicanda formula in ambrosiano canone ad missæ sacrum præscripta* : Corpus tuum frangitur, Christe ; 6° *Epistola ad card. Quirinum, de litteratura Mediolanensium*, in-4 ; 7° *Sancti Caroli Borromæi Homiliæ, præfatione et notis J. A. Saxii illustratæ*, Milan, 1747, 5 vol. in-fol.; 8° *Noctes vaticanæ, seu Sermones habiti in academia a sancto Carolo Borromæo Romæ in palatio vaticano instituta, cum notis et præfatione J. A. Saxii*, in-fol.; 9° *Vindiciæ de adventu Mediolanum sancti Barnabæ apostoli*; 10° *Archiepiscoporum mediolanensium series critico-chronologica*, Milan, 1756, in-4; 11° Des *Editions* de divers auteurs, qu'il a enrichies de notes, entre autres : 1. de l'*Historia Getarum* de Jordanis ou Jornandis; 2. les *Actes du Concile* de Pavie, de l'an 876 ; 3. de l'*Historia mediolanensis* de Landulphe; 4. de l'*Historia rerum laudensium* de Morena, etc. Muratori a inséré ces productions avec les notes de Saxi, dans sa collection *Rerum italicarum*. Saxi écrit avec autant de modération et de sagesse que d'érudition. Il n'a jamais le ton d'un homme qui, à tout prix, veut avoir raison, mais bien celui que donne un désir sincère de trouver et de dire ce qui est vrai.

SAXO, surnommé, à cause de la pureté de son stile, *le Grammairien* (Saxo grammaticus), Danois, né dans l'île de Séeland, prevôt de l'Eglise de Roschild en Danemark, dans le 12e siècle, fut envoyé à Paris l'an 1177, par Axel ou Absalon archevêque de Lunden, pour en emmener des religieux de Sainte-Geneviève en Danemark. Il mourut en 1204, laissant, jusqu'en 1186 et divisée en 12 livres, une *Histoire* en latin *des anciens peuples du Nord*, qu'il dédia à André, évêque dans le même royaume. Cet ouvrage contient dans les premiers livres plusieurs faits absolument fabuleux; mais il est écrit d'un stile vif et élégant, entremêlé de poésies, et qui étonne dans un auteur de son siècle. Saxo a composé la plus grande partie de son histoire sur des traditions populaires, sur des chants scaldes, danois et sur des sagas islandaises; il en

résulte que plusieurs fables se sont mêlées dans une *Histoire* pour laquelle il ne pouvait consulter que peu de manuscrits autographes. Cet ouvrage a fourni et fournit encore des sujets pour le théâtre : l'Hamlet de Shakespeare en a été tiré. On y trouve une aventure semblable à celle de Guillaume Tell. *Voyez* TELL.) Stéphanius en a donné une très bonne édition à Sora en 1644, in-fol., avec des notes où règne une grande profusion de savoir. Stéphanius publia encore à Sora, en 1645, 1 vol. in-fol. de notes sur cette Histoire : *Notæ uberiores*, ouvrage peu commun et fort estimé. (Il a été traduit plusieurs fois en danois; la dernière traduction est de 1819, in-4. Cette histoire a donné lieu a tant de *Dissertations*, *notes*, *commentaires*, etc. que Nyerup en a fait l'objet d'une longue *notice* insérée dans le tom. 2 de son *Tableau historique et statistique de l'Etat du Danemark*, etc.)

* SAXONIA (Hercule), médecin célèbre, naquit à Padoue en 1551. Après avoir exercé avec succès sa profession à Venise, il fut nommé, en 1590, professeur de médecine pratique dans sa ville natale, où il mourut en 1607. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite celui intitulé *Pantheon medicinæ*, Francfort, 1603, in-fol. Il jouit d'une grande réputation de son vivant.

* SAY (Jean-Baptiste), l'un des chefs de l'école des économistes de France, naquit en 1767, à Lyon, d'une famille d'honorables commerçans. Destiné d'abord à la même carrière que ses parens, il fut emporté par son goût sur une autre route : son esprit méditatif l'appelait à des spéculations savantes plutôt qu'à des occupations de négoce. Toutefois il cultiva d'abord les lettres et la poésie : l'*Almanach des Muses* renferme plusieurs de ses *Essais*. Say était venu à Paris, au commencement de la révolution : il connut Mirabeau qui l'employa quelque temps à la rédaction du *Courrier de Provence*. Quelques années plus tard, le genevois Clavières, devenu ministre des finances, en 1792, le prit pour son secrétaire. Pendant la terreur, Say changea de nom et prit celui d'*Atticus*; il était alors rentré dans la vie privée. Ce fut vers ce temps qu'il commença, de concert avec Chamfort et Ginguené, la *Décade philosophique, littéraire et politique*; journal qui eut du succès, parce que les auteurs avaient du talent, et peut-être aussi parce qu'ils flattaient quelques-unes des opinions du jour, le républicanisme et l'irréligion. Toutefois, il y eut souvent de l'indépendance dans cette feuille, et plusieurs de ses rédacteurs furent jetés en prison : on sait que Chamfort se suicida dans son cachot. A l'époque de l'expédition d'Egypte, Say fut chargé de choisir et de surveiller une bibliothèque qui devait suivre l'armée. Son frère fut de la même entreprise : après avoir fondé à l'Ecole polytechnique le cours de géométrie descriptive appliquée à la fortification, il alla chercher de la gloire sur une plage lointaine, s'illustra devant Alexandrie, et périt dans la révolte du Caire. De retour en France, Jean-Baptiste Say fut nommé membre du tribunat; mais il parut constant dans ses principes de républicanisme, vota contre l'empire, et un coup d'état l'élimina en 1804 de cette assemblée avec plusieurs autres tribuns. En 1800, il avait publié *Olbie* ou *Essai sur les moyens de réformer les mœurs d'une nation*. Cet ouvrage avait été composé pour un concours au prix proposé par l'Institut sur cette question : *Quels sont les moyens les plus propres à fonder la morale d'un peuple?* « Ce prix était une affaire de parti, dit » l'*Ami de la Religion*, dans la *Notice* » qu'il a consacrée le 24 novembre 1822, » à Jean-Baptiste Say. L'école philosophique voulait absolument trouver quel» que belle théorie propre à remplacer » la religion. Mais les efforts mêmes qui » furent faits ne prouvèrent que l'im» possibilité de réussir. Seize *Mémoires* » furent envoyés sur la question proposée; » aucun ne parut digne du prix. Alors » l'Institut changea un peu la question » qui fut ainsi posée : *Quelles sont les* » *institutions les plus propres à fonder* » *la morale d'un peuple ?* Sur cette ques» tion, il y eut huit *Mémoires*, dont

» cinq furent mis au rebut, comme ne » méritant aucune attention. Say était » l'auteur de l'un des trois autres Mé- » moires, et il publia le plan de son tra- » vail dans la brochure intitulée : *Olbie*. » Il supposait que le peuple olbien ne » connaissait d'autre code que des monu- » mens, des jeux moraux, des fêtes na- » tionales, des récompenses patriotiques, » un tribunal de vieillards, etc., et il ne » voulait point pour son peuple de reli- » gion, ni même de lois. Il demandait » plaisamment *ce que sont ces nations* » *que la religion a si bien endoctrinées*, » sans penser que l'on aurait pu lui de- » mander aussi ce qu'étaient ces nations, » avant que la religion les ait *endoc-* » *trinées*, et ce qu'elles deviendraient si la » religion cessait de les *endoctriner*. On » aurait pu lui demander encore ce qu'é- » tait devenu la nation que *la philoso-* » *phie* avait si bien endoctrinée, et ce » qu'elle avait gagné à tous les efforts faits » pour détruire la religion. Nous nous » sommes arrêtés un instant sur *Olbie*, » parce qu'il fait connaître l'esprit qui » animait l'auteur et le but où il tendait. » C'étaient de ces philosophes spéculatifs » qui s'épuisent à résoudre un problème, » déjà résolu d'avance, mais qui repous- » sent une solution admise par tous les » peuples, et qui aiment mieux manquer » de base pour l'édifice social que d'ad- » mettre la base de la religion. » En 1804, Say fut nommé directeur des droits réunis dans le département de l'Allier ; mais il ne voulut rien recevoir de l'empereur. Il continua de s'occuper de ses travaux économiques. Il avait fait paraître en 1803 son *Traité d'économie politique*, qui passa presque inaperçu en France, mais fut remarqué dans l'étranger. Son principe est de n'envisager les gouvernemens, de ne les juger que dans leurs rapports avec l'utilité des citoyens. Son ouvrage était un développement, une explication de la *Richesse des nations* d'Adam Smith. En 1817, l'académie de Saint-Pétersbourg le nomma membre correspondant, et le Czar lui donna la croix de Saint-Wladimir. Say avait publié sous la estauration un *Mémoire sur les canaux de navigation, et sur leurs conséquences relatives à la richesse publique de l'Angleterre et des Anglais*, in-8, 1816; *Catéchisme d'économie politique*, in-8, 1815; *Petit volume contenant quelques aperçus des hommes et de la société*, in-12, 1817, 2ᵉ édit., 1818. On voit par ces ouvrages que cet écrivain s'était choisi une spécialité. Non seulement, il faisait part au public de ses réflexions sur l'économie sociale, mais encore il lisait les ouvrages étrangers, qui paraissaient en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Italie. Il en rendait compte dans les journaux, surtout dans la *Revue encyclopédique*, ou bien il donnait des notes aux traductions françaises qui venaient à se publier de ces productions. C'est ainsi qu'il suivit les travaux de Ricardo, de Sismondi, de Malthus, etc. En 1820, Say publia séparément ses *lettres à Malthus*, célèbre par sa théorie de la population; il combattit plusieurs de ses assertions. Si, dans cette polémique, nous ne donnons la victoire à aucun des deux adversaires, nous dirons du moins que le public s'instruisit en étudiant cette querelle. Un jour nouveau a été jeté sur les causes compliquées, qui amènent la gène ou la prospérité des nations. A la fin de cette même année 1820, Say fut nommé professeur d'économie industrielle au Conservatoire des arts et métiers, et il occupa cette chaire jusqu'à sa mort. Son enseignement fut la reproduction de la plupart des idées qu'il avait émises dans son *Traité d'économie* ; quelques-unes cependant avaient été modifiées par leur auteur. Après huit années de professorat, il fit paraître ses leçons sous le titre de *Cours complet d'économie politique pratique*. Pour juger cette production, nous emprunterons l'opinion de son collègue M. Dupin, qui ne sera point suspecte: « Tous les principes établis par ce grand » économiste ne sont pas également in- » contestables; tous ne sont pas au même » degré applicable dans les sociétés qui » prospèrent ou qui déclinent; enfin » tout n'est pas vérité du côté de la » théorie économique, erreur du côté » de la pratique administrative. Nous

» croyons plutôt qu'une économie sociale » éclectique, plus rapprochée des faits, » et non moins étroitement alliée à la » raison, marquera les progrès futurs » d'une science, qui comptera toujours » comme un des plus savans propaga- » teurs l'écrivain célèbre dont nous dé- » plorons la perte. » Ainsi, il y a beaucoup de vague et d'arbitraire dans les idées de Say. La plus grande partie de ses principes a été discutée, analysée, et développée dans le *Censeur européen*, par deux de ses élèves, MM. Comte et Dunoyer, dont le premier a épousé sa fille. Say a succombé le 14 novembre 1832 à une sixième attaque d'apoplexie. MM. Odilon-Barrot, de Sacy, Charles Dupin, de Laborde, Blanqui, ont prononcé des discours sur sa tombe. Parmi les ouvrages de Say que nous n'avons pas cités, nous devons remarquer *Nouveau voyage en Suisse*, par Hélène-Marie William, traduit de l'anglais, 1783, 2 vol. in-8. Son *Traité d'économie* a eu 3 éditions et a été traduit en espagnol par Gutterez en 1816. Say était membre de la légion d'honneur; mais il ne faisait pas partie de l'Institut.

* SBARAGLIA (Jean-Jérôme), anatomiste et médecin distingué du 17ᵉ siècle, naquit à Bologne le 28 octobre 1641. Reçu docteur en médecine le 28 février 1663, il fut d'abord professeur de philosophie, puis il obtint une chaire de médecine qu'il remplit pendant 40 ans. Il était professeur émérite, et avait conservé une partie de ses appointemens, lorsqu'il mourut à Bologne le 8 juin 1710. Sbaraglia a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont: 1° *Oculorum et mentis vigiliæ ad distinguendum studium anatomicum et ad praxim medic. dirigendam*, etc. Bologne, 1714, in-4. Cet écrit est dirigé contre Malpighi, fameux médecin, dont il attaque la doctrine. 2° *Entelechia, seu anima sensitiva brutorum demonstrata contra Cartesium.* — SBARAGLIA (le Père Jean-Hyacinthe), des mineurs conventuels, né également à Bologne, et mort en 1770, a laissé *Disputatio de sacris pravorum ordinationibus*, Florence, 1750.

SCACCHI. *Voyez* SCHACCHI.

SCALA (Barthélemi), homme d'état et littérateur, né à Colle de Valdesa en Toscane l'an 1430, d'une famille de meuniers, se distingua dans les belles-lettres et dans les négociations. Il se fit estimer de plusieurs princes, entre autres de Côme, duc de Toscane, de François Sforce, duc de Milan, et du pape Innocent VIII. Il fut fait gonfalonier, sénateur et chevalier dans sa patrie. On avait tant de confiance dans sa probité, qu'on le fit dépositaire des secrets de la république pendant vingt ans. Il mourut en 1495. On a de lui: 1° des *Lettres* en latin, intéressantes pour l'histoire de son temps; 2° *Apologi centum ad Laurentium Medicem*; 3° *De Florentina historia ab origine ejusdem urbis*, dans le *Thesaurus Antiquit.* de Burman, tome 8, et Rome, 1677, in-4; 4° *Vita Vitaliani Borromæi*, dans le même *Thesaurus*; 5° *Eclogæ III.*

SCALCKEN (Godefroi), peintre, né en 1643 à Dordrecht, ville de Hollande, mort à La Haye en 1706, excellait à faire des portraits en petit et des sujets de caprice. Ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lumière d'un flambeau ou d'une lampe. Les reflets de la lumière qu'il a savamment distribués, un clair-obscur dont personne n'a mieux possédé l'intelligence, des teintes parfaitement fondues, des expressions rendues avec beaucoup d'art, donnent un grand prix à ses ouvrages. Scalcken était de ces hommes bizarres qui se laissent trop aller à leur humeur libre. On rapporte que, faisant à Londres le portrait du roi Guillaume III, il eut la témérité de lui faire tenir la chandelle. Le prince eut la complaisance de s'y prêter, et de souffrir même patiemment que le suif dégouttât sur ses doigts.

SCALIGER (Jules-César), célèbre philologue, né en 1484, au château de Riva, dans le territoire de Vérone, se disait descendu des princes de la Scala, souverains de Vérone. Augustin Niphus lui donne une origine différente: il prétend qu'il était fils d'un maître d'école appelé *Benoît Burden* ou *Bordoni*. Ce

maître d'école, étant allé demeurer à Venise, y changea le nom de *Burden* contre celui de *Scaliger*, parce qu'il avait une échelle pour enseigne, ou parce qu'il habitait la rue de l'Echelle. Scioppius prétend qu'il était né dans une boutique d'enlumineur, qu'il fut *frater* sous un chirurgien, puis cordelier; qu'il quitta ensuite le froc pour se faire médecin. (Parmi ces récits contradictoires, on sait positivement que sa mère le cacha aux recherches des Vénitiens, qui voulaient anéantir les derniers rejetons des princes de Vérone. Le jeune Scaliger entra comme page auprès de l'empereur Maximilien, servit dans les guerres d'Italie, et se sauva par miracle à la bataille de Ravenne, où son père et son frère aîné furent tués sous ses yeux.) Scaliger s'acquit une grande réputation dans les belles-lettres et dans les sciences. Il exerça long-temps la médecine avec succès dans la Guyenne, et mourut à Agen en 1558, âgé de 75 ans. On a de lui : 1° un traité de l'*Art poétique*, 1561, in-fol.; 2° un livre des *Causes de la langue latine*, Lyon, 1540, in-4; 3° *De subtilitate libri XXI*, Paris, 1557, in-4; 4° *Exercitationum exotericarum libri XV*, *de subtilitate ad Cardanum*, Paris, 1557, in-8; 5° *In libros II Aristotelis qui inscribuntur*, De plantis, *commentarii*, Amsterdam, 1644, in-fol.; 6° *Aristotelis historia de animalibus*, *cum commentariis*, Toulouse, 1619; 7° *Commentarii et animadversiones in VI libros Theophrasti de causis plantarum*, Genève, 1556, in-fol.; 8° *Animadversiones in historias Theophrasti*, Amsterdam, 1644, in-fol.; 9° Des *Problèmes* sur Aulu-Gelle; 10° des *Lettres*, Leyde, 1600, in-8; 11° des *Harangues*; 12° des *Poésies*, in-8, et d'autres ouvrages en latin. On remarque dans ces différens ouvrages de l'esprit beaucoup de critique et d'érudition; mais sa vanité et son esprit satirique lui attirèrent un grand nombre d'adversaires, parmi lesquels Augustin Niphus et Cardan se signalèrent. On a reproché à Scaliger d'avoir montré du penchant pour les nouvelles erreurs; mais plusieurs prétendent que ce reproche est mal fondé, que les calvinistes ont interpolé ses écrits, et qu'ils ont supprimé des poèmes qu'il avait faits à l'honneur des saints. Il est certain qu'il est mort en bon catholique. (Sa *vie* écrite par son fils, Leyde, 1594, in-4, n'est qu'un tissu de fables. En 1806, M. Briquet a remporté le prix d'un *Eloge* de Scaliger, proposé par l'académie d'Agen.)

SCALIGER (Joseph-Just), célèbre philologue, dixième fils du précédent, et d'Audiette de Rogues-Lobejat, né à Agen, l'an 1540, embrassa le calvinisme à l'âge de 22 ans, et vint achever ses études dans l'université de Paris, où il fit des progrès dans la chronologie, les belles-lettres, le grec, sans même négliger la langue hébraïque. Appelé à Leyde, il s'y occupa à écrire divers ouvrages pendant 16 ans, et y finit ses jours en 1609, à 69 ans. Il légua à l'université de Leyde sa bibliothèque, dont la plupart des ouvrages grecs et latins sont commentés et enrichis de notes de sa main. Joseph Scaliger, semblable à son père, avait la vanité la plus déplacée et l'humeur la plus caustique et la plus insupportable. Ses écrits sont un amas de choses futiles, et d'invectives grossières contre tous ceux qui ne se déclaraient point le phénix des auteurs. Ebloui par la sottise de quelques compilateurs qui l'appelaient *abîme d'érudition*, *océan de sciences*, *chef-d'œuvre*, *miracle*, *dernier effort de la nature*, il s'imaginait bonnement qu'elle s'était épuisée en sa faveur. C'était un tyran dans la littérature. Il se glorifiait de parler treize langues, c'est-à-dire qu'il n'en savait aucune à fond; mais il les connaissait assez pour y trouver des termes insultans et grossiers. Auteurs morts et vivans, tous furent également immolés à sa critique. Il leur prodigua plus ou moins les épithètes de *fou*, de *sot*, d'*orgueilleux*, de *bête*, d'*opiniâtre*, de *plagiaire*, de *misérable esprit*, de *rustique*, de *méchant*, de *pédant*, de *grosse bête*, d'*étourdi*, de *conteur de sornettes*, de *pauvre homme*, de *fat*, de *fripon*, de *voleur*, de *pendard*. Il

appelle tous les luthériens *barbares*, et tous les jésuites *ânes*... Origène n'est qu'un *rêveur*, selon lui ; saint Justin, un *imbécile* ; saint Jérôme, un *ignorant* ; Rufin, un *vilain maraud* ; saint Chrysostôme, un *orgueilleux vilain* ; saint Basile, un *superbe* ; et saint Thomas, un *pédant*. On prétend que c'est dans ce répertoire d'injures que Voltaire a puisé les siennes. Une si grande déraison faisait dire : « qu'assurément le diable était » auteur de son érudition. » Il meritait de rencontrer quelqu'un encore plus emporté que lui. Le champion qu'on désirait se présenta. Joseph Scaliger ayant donné, en 1594, une *Lettre sur l'ancienneté et sur la splendeur de la race scaligérienne* (*De origine gentis scaligeræ*, in-4), Scioppius, indigné du ton de hauteur qu'il prenait, publia les bassesses et les infamies, vraies ou prétendues, de sa famille, et on sent bien que Scaliger ne se tut pas sur celle de Scioppius. (*Voyez* ce nom. On peut voir aussi les *Menagiana*, p. 326, t. 2, édition de Paris, 1715.) Scaliger se mêla de poésie, comme son père ; mais le plus grand service qu'il ait rendu à la littérature, est d'avoir travaillé avec succès à trouver un fil dans le labyrinthe de la chronologie, et des principes pour ranger l'histoire dans un ordre méthodique. Ses ouvrages sont : 1° des *Notes* sur les tragédies de Sénèque, sur Varron, sur Ausone, sur Pompéius Festus, etc. Il y a souvent trop de finesse dans ces commentaires, et en voulant donner du génie à ses auteurs, il laisse échapper leur véritable esprit. 2° Des *Poésies*, 1607, in-12 ; 3° un traité *De emendatione temporum*, savant, quoiqu'il y ait des inexactitudes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Genève, 1609, in-fol. Le Père Petau le redresse souvent dans son livre *De doctrina temporum*. 4° La *Chronique* d'Eusèbe, avec des notes, Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol. ; 5° *Canones isagogici* ; 6° *De tribus sectis Judæorum*, Delf, 1703, 2 vol. in-4 ; édition augmentée par Trigland ; 7° *Epistolæ*, Leyde, 1627, in-8, publiées par Daniel Heinsius ; 8° *Annotationes in Evangelia*, etc., dans les critiques sacrées de Pearson ; 9° *De veteri anno Romanorum*, dans le *Trésor des antiquités romaines* de Grævius, t. 8 ; 10° *De re nummaria*, dans les *Antiquités grecques* de Gronovius ; 11° *De notitia Galliæ*, avec les *Commentaires de César*, Amsterdam, 1661, et dans le *Recueil des écrivains français* de du Chesne ; 12° divers autres ouvrages, dans lesquels on voit qu'il avait beaucoup plus d'étude, de critique et d'érudition, que Jules-César Scaliger son père, mais moins d'esprit. Les *Scaligeriana* (imprimés avec d'autres *Ana*, Amsterdam, 1740, en 2 vol. in-12) ont été recueillis des conversations de Joseph Scaliger.

SCALIGER DE LIKA (Paul), marquis de Vérone, Croate de nation, descendait, si on l'en croit, des princes de la Scala. Elevé à la dignité du sacerdoce, il fut pendant quelque temps aumônier de l'empereur Ferdinand ; il alla ensuite faire profession du calvinisme en Prusse ; obtint par des voies iniques un canonicat de l'Eglise de Munster, s'y montra catholique, et réfuta lui-même ce qu'il avait écrit contre le pape. S'étant insinué dans les bonnes grâces d'Albert, duc de Prusse, et s'étant emparé de toute sa confiance, il l'engagea à casser son conseil pour en former un nouveau ; mais Albert, duc de Mechlenbourg, beau-frère du prince de Prusse, fit bientôt changer la face des affaires. Quatre des nouveaux conseillers furent mis à mort le 28 octobre 1566, et Scaliger ne trouva son salut que dans la fuite. Il vécut depuis dans l'obscurité, de manière qu'on ne sait rien de plus de sa vie. On a de lui : 1° plusieurs Opuscules contre la religion catholique, pleins de fiel, Bâle, 1559, in-4 ; 2° *Judicium de præcipuis sectis nostræ ætatis*, Cologne ; 3° *Miscellaneorum tomi II*, *sive catholici Epitemonis*, *contra depravatam Encyclopediam*, Cologne, 1572, in-4. C'est la réfutation d'un ouvrage qu'il avait fait étant protestant, intitulé : *Encyclopedia*, *seu orbis disciplinarum tam sacrarum quàm profanarum Epitemon*.

4° *Satyræ philosoph. et genealogiæ præcipuorum regum et principum Europæ*, Kœnigsberg, 1563, in-8. Il y a dans tout cela une certaine dose d'érudition, mais peu de jugement.

SCALIGER (Pacifique), de l'ordre des mineurs conventuels, né vers l'an 1640, passa comme missionnaire en Orient, d'où il rapporta le *Diplôme testamentaire* de Mahomet, où, dit-on, il accordait aux chrétiens établis dans ses états la liberté de conscience, et l'entière jouissance de leurs possessions et de leurs avantages temporels. On éleva des doutes, peut-être bien fondés, sur ce fameux *diplôme*. Il fut publié en arabe et en latin, à Paris, 1630; en latin, par Habneiry, en 1638; et par Hinckelman en 1669. Cette version est très estimée, et elle passe pour exacte.

SCAMOZZI (Vincent), né à Vicence en 1552, mort à Venise en 1616, fut un des plus excellens architectes et des plus employés de son temps. Il voyagea beaucoup, non seulement en Italie, mais en France, en Allemagne, en Hongrie, pour perfectionner ses talens et ses connaissances. Il travailla à Vicence, sa patrie, à Padoue, à Gêne, à Florence, et fit pour différens pays quantité de dessins, qui lui furent demandés par des princes ou des grands seigneurs. C'est sur ses dessins que fut construite l'importante citadelle de Palma-Nova, dans le Frioul vénitien. Ces occupations ne lui permirent pas de mettre la dernière main à un grand ouvrage qu'il avait entrepris, sous le titre d'*Idea dell' architettura universale*, qui devait contenir dix livres, mais dont il n'a publié que six, à Venise, 1615, en 2 vol. in-fol. Le 6e, qui traite des différens ordres d'architecture, et qui est un chef-d'œuvre, a été traduit par Daviler.

* SCANDELLARI (Ignace-Augustin), général des barnabites, mort le 19 décembre 1832 à Bologne, sa patrie, âgé de 75 ans, avait pris l'habit de son ordre à 17 ans. Il professa tour à tour la philosophie, la théologie et l'Ecriture sainte, et devint général de sa congrégation. Il n'était pas moins estimé des savans pour ses connaissances que cher à ses amis pour ses excellentes qualités, et à l'Eglise pour ses grandes vertus. L'amour de la retraite et de l'étude lui firent désirer de quitter le poste de général. Le souverain Pontife y consentit, et le Père Scandellari se retira à Bologne, où il partagea dès lors son temps entre les exercices de piété et des travaux littéraires.

SCANDER-BEG ou Bey, c'est-à-dire *Alexandre Seigneur*, est le surnom de *George Castriot*, roi d'Albanie, appelé par M. de Poqueville le *dernier des héros de la Macédoine*. Il naquit en 1404, et fut donné en otage, par son père, Jean Castriot, au sultan Amurat II, avec ses trois frères, Ropose, Stanise et Constantin. Ces trois princes périrent d'un poison lent, que le sultan leur fit donner. George dut la vie à sa jeunesse, à son esprit et à sa bonne mine. Amurat le fit circoncire, l'éleva avec soin, et lui donna le commandement de quelques troupes, avec le titre de *sangiac*. Scanderbeg devint en peu de temps le premier capitaine parmi les Turcs. Son père étant mort, en 1432, il forma le dessein de rentrer dans l'héritage de ses ancêtres, et de secouer le joug musulman. L'empereur, ayant envoyé une puissante armée en Hongrie, voulut que Scanderbeg y jouât un rôle. Dès qu'il y fut arrivé, il se lia secrètement avec Huniade-Corvin, un des plus redoutables ennemis de l'empire ottoman. Il assura ce général qu'à la première bataille il chargerait les Turcs, et se tournerait du côté des Hongrois. Il exécuta fidèlement sa promesse. Les Turcs furent obligés de plier, et il en demeura 30,000 sur le champ de bataille. Scanderbeg, profitant du désordre où étaient les ennemis, se saisit du secrétaire d'Amurat, le met aux fers, et le force d'écrire et de sceller un ordre au gouverneur de Croie, capitale de l'Albanie, de remettre la ville et la citadelle à celui qui porterait cet ordre expédié au nom de l'empereur. Scanderbeg fait massacrer le secrétaire et tous ceux qui avaient été présens à l'expédition de ces fausses lettres, afin qu'Amurat n'en pût avoir

aucune connaissance. Il se transporte aussitôt à Croie, et après s'être emparé de la place, il se fait reconnaître à ses peuples qui le proclament leur souverain. Il remonta ainsi sur le trône de ses pères, en 1443, et s'y soutint par les armes. Son parti lui gagna toute l'Albanie. En vain Amurat arma contre lui, et mit deux fois le siége devant Croie; il fut obligé de le lever. Scanderbeg sut tirer tant d'avantage de l'assiette d'un terrain âpre et montagneux, qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées turques. Mahomet II, fils et successeur d'Amurat, continua la guerre pendant onze ans par ses généraux, qui furent souvent battus, sans que leurs pertes fussent compensées par aucun avantage. Enfin, las de la guerre, Mahomet rechercha la paix, et l'obtint en 1461. Le héros albanais alla aussitôt en Italie, à la prière du pape Pie II, pour secourir Ferdinand d'Aragon, assiégé dans Bari. Il fit lever le siége, et contribua beaucoup à la victoire que ce prince remporta sur le comte d'Anjou. L'empereur turc ne tarda pas à recommencer la guerre; mais ses généraux étant toujours repoussés, il voulut tenter la fortune lui-même. Croie fut encore assiégée deux fois en deux campagnes consécutives, et deux fois aussi le siége fut levé. Enfin Scanderbeg, couvert de gloire, mourut en 1467, à 63 ans. Etant au lit de la mort, il mit ses enfans sous la protection des Vénitiens. Les musulmans le regardaient comme un perfide; mais il ne trompa que ses ennemis, et des ennemis qui avaient détrôné son père, et tué ses frères avec autant de perfidie que d'injustice et de barbarie. S'il fut cruel dans quelques occasions, il fut contraint de l'être. Sa mort fut une véritable perte pour la chrétienté, dont il avait été le rempart. Les Albanais, trop faibles après la perte de leur chef, subirent de nouveau le joug de la domination turque. Scanderbeg peut être mis au premier rang des guerriers les plus heureux, puisque, s'étant trouvé à vingt-deux batailles, et ayant tué, dit-on, près de 2000 Turcs de sa propre main, il ne reçut jamais qu'une légère blessure. Sa force était si extraordinaire, que Mahomet, étonné des coups prodigieux qu'il portait, lui fit demander son cimeterre, s'imaginant qu'il y avait quelque chose de surnaturel; mais il le renvoya bientôt comme une arme inutile dans les mains de ses généraux. Alors Scanderbeg lui fit dire qu'*en lui envoyant le cimeterre, il avait gardé le bras qui savait s'en servir*. Marinus Barletius, ou Barlesio, prêtre d'Epire, qui était contemporain, a donné sa *Vie* en latin, Strasbourg, 1537, in-fol.; elle a été traduite en français par Jacques de Lavardin, seigneur du Plessis-Bourrot, Paris, 1597, in-8. ibid., 1621, in-4, et en allemand par Pinicianus, 1561, in-4, avec figures en bois. Le Père du Poncet, jésuite, publia aussi, en 1709, in-12, la *Vie* de ce grand homme; elle est curieuse, intéressante, et judicieusement écrite. L'auteur l'a entreprise particulièrement pour réfuter, par une preuve de fait éclatante, le paradoxe calomnieux de Machiavel, renouvelé depuis par Helvétius, que l'*esprit du christianisme étouffe la vertu des héros*, proposition dont la contradictoire est exactement vraie. *Voyez* FÉNÉLON Gabriel, SAINT FERDINAND, GUSTAVE-ADOLPHE, LAUDON, TILLI.

SCANTILLA (Manlia), femme de Didius-Julianus. Ce fut par son conseil que son époux alla offrir ses trésors aux soldats romains, qui avaient mis l'empire à l'encan, après la mort de Pertinax, massacré le 28 mars 193. Julianus fut en effet proclamé empereur; mais Scantilla paya cher le titre d'impératrice. Elle passa les 66 jours du règne orageux de son époux dans des alarmes continuelles; et elle le vit au bout de ce temps exécuter par la main du bourreau, tel qu'un vil scélérat. Septime-Sévère la dépouilla du nom d'*Auguste* que le sénat lui avait donné. Toute la grâce qu'elle obtint fut de faire inhumer le corps de son époux; après quoi elle rentra dans la vie privée: vie plus heureuse que celle du trône, si le souvenir de ses grandeurs et celui de ses infortunes n'avaient point troublé sa tranquillité.

* SCAPINELLI (Louis), mieux connu sous le nom de *il Cieco*, poète et philologue italien, naquit en 1585 à Florence, ou, suivant d'autres critiques, à Modène. Privé de la vue en naissant, il ne se livra pas moins à l'étude : il possédait une mémoire heureuse, et une facilité très grande pour le travail ; aussi fit-il des progrès étonnans, et il acquit des connaissances très étendues dans les belles-lettres, la philosophie, l'éloquence, la poésie latine et italienne. Scapinelli soutint plusieurs thèses de physique et de morale avec succès : le duc de Modène n'hésita pas à lui confier l'éducation de son fils. En 1609, Scapinelli devint professeur d'éloquence à l'université de Bologne, fut nommé à différentes chaires de plusieurs universités d'Italie, où il figura parmi les premiers littérateurs de son temps. Il était à peine âgé de 50 ans, lorsqu'il mourut, à Modène, en 1684. Ses *Poésies* italiennes furent d'abord imprimées séparément ; elles renferment des sonnets, des odes, des *canzoni*, qui ne manquent pas de mérite, mais qui sont cependant inférieurs à ses *Poésies* latines, où l'on remarque autant de correction dans le stile que de sublimité dans les idées. Le savant docteur Pozzetti écrivit la vie de Scapinelli, qu'on trouve à la tête des *OEuvres* de ce dernier, imprimées sous le titre d'*Opere del dottore Scapinelli*, Parme, Bodoni, 1801, 2 vol., in-8. Elles contiennent, outre les poésies déjà citées, plusieurs discours et dissertations sur différens sujets philosophiques.

* SCAPPI (Antoine), célèbre jurisconsulte, né à Bologne vers l'an 1540, d'une famille noble dont les aînés étaient encore sénateurs en 1800, sous le nom de *Quaranta*. Scappi fit ses cours de droit à Ferrare, où il reçut le bonnet de docteur, et exerça pendant quelques années sa profession à Bologne. Appelé à Rome, il y enseigna les lois, et se concilia la bienveillance du cardinal Boncompagni, qui le chargea, en 1577, d'aller prendre possession du marquisat de Vignola, que le duc de Ferrare venait de céder au saint-Siége. Il y demeura plusieurs années en qualité de gouverneur. Il revint à Rome, et fut auditeur de Jérôme Melchior, évêque de Macerata. Scappi occupa plusieurs places importantes à la cour pontificale, et jouit constamment de la proctection des papes sous lesquels il vécut. L'excès du travail lui causa une maladie grave, et après avoir langui long-temps, il succomba vers l'an 1610. On a de lui : 1° *Tractatus juris non scripti*, Venise, 1586, in-fol. ; 2° *De personis et rebus ecclesiasticis*, ibid., 1586 ; 3° *Tractatus de bireto rubeo dando cardinalibus regularibus*, Rome, 1572, 1604, in-4.

SCAPULA (Jean), après avoir fait ses études à Lausanne, fut employé dans l'imprimerie de Henri Etienne. Pendant que cet habile homme imprimait son excellent *Trésor de la langue grecque*, son correcteur en faisait en secret un abrégé. Il prit du *Trésor* ce qu'il jugea être plus à la portée des étudians, et en composa un *Dictionnaire grec*, qu'il publia en 1580. Ce *lexicon*, réimprimé à Leyde par les Elzevirs, 1652, in-fol., empêcha la vente du grand *Trésor*, et causa la ruine de la fortune de Henri Etienne.

* SCARAMUCCIA ou SCARAMOUCHE (Louis Pellegrin), peintre italien, fils de Jean-Antoine Scaramuccia, naquit à Pérouse en 1616, prit de son père les premières leçons de cet art, et se perfectionna à Rome sous le Guide. Il existe à Milan beaucoup de ses tableaux, et entre autres une *sainte Barbe entourée de saints*, où l'on remarque la hardiesse du pinceau de Jean-Antoine ; mais il le surpasse dans le coloris : celui de Louis est plus brillant et mieux partagé. Il a gravé à l'eau-forte des dessins de Titien et de Louis Carrache, et a laissé un ouvrage qui a pour titre l'*Excellence des pinceaux italiens*, Pavie, 1674. Il est mort à Milan en 1681, à l'âge de 64 ans.

* SCARAMUCCI ou SCARAMOUCHE (Jean-Baptiste), médecin célèbre, naquit dans le château de Lapidio, dans la Marche d'Ancône, le 27 mars 1650, apprit la médecine à l'université de Ferrare, où il exerça son art ; voyagea dans plusieurs villes d'Italie, et acquit une grande ré-

putation. Scaramucci cultiva aussi d'autres sciences, et fut en correspondance avec les hommes les plus savans de son époque, comme Magliabecchi, Malpighi, Ramazini, etc. Il était membre de plusieurs sociétés littéraires d'Italie, entre autres de l'académie des curieux de la nature sous le nom de *Phaéton*. Il mourut en 1716, âgé de 66 ans. Il a laissé: 1° *Observatio de flagri funiculo*, etc., Todi, 1681 ; 2° *De motu et circuitu sanguinis*, Fermo, 1677 ; 3° *De motu cordis mechanicum theorema*, Sienne, 1689; 4° *Del scheletro elephantino*, Urbin, 1696 ; 5° *Theoremata familiaria de physico-medicis lucubrationibus juxta leges mechanicas*, Urbin, 1695, in-4. Cet ouvrage contient vingt théorèmes dans lesquels il a recueilli tout ce qu'il a observé dans sa pratique et dans celle d'autres médecins renommés. 6° *Lettera sopra un' idrofobo*, Macerata, 1702. Il y parle d'un malade qu'il traita, auquel il survint une rage après un violent excès de colère. On cite encore de Scaramucci quelques poésies italiennes, où l'on ne remarque qu'un stile assez correct.

* SCARDEONE (Bernardin), célèbre Italien, né à Padoue en 1478, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale de cette ville. Il avait du goût pour les recherches historiques, et il en fit le principal objet de ses études. Il composa un ouvrage intitulé : *De antiquitate urbis Patavinæ, et claris ejus civibus; Appendix de sepulcris insignibus exterorum Patavii jacentium*, Bâle, 1560, in-fol. : livre curieux, plein de recherches érudites, quoique non exempt de fables, comme tous les ouvrages qui traitent de l'origine des peuples et des villes. Malheureusement il ne fut point imprimé sous les yeux de l'auteur, ce qui fait qu'il est plein d'incorrections et de fautes, et exécuté avec des caractères usés. Malgré ces défauts, ce livre, devenu rare, est très recherché et d'un prix élevé. Van-der-Aa l'a réimprimé en Hollande, et inséré dans son célèbre recueil intitulé *Corpo degli scrittori delle cose italiane*. On a en outre de Scardeone : 1° *De castitate libri VII*, Venise, 1542, in-4; 2° *la Nave evangelica*, Venise, 1551; 3° *Lettera colla traduzione del* Dies iræ, dies illa, etc., *indirizzata alle monache del monastero di San-Stefano di Padova*. Scardéone était le directeur de ces religieuses. 4° *Awertimenti monacali dello Scardeone e d'altri*, Venise, 1576. Scardéone mourut en 1574, à l'âge de 96 ans, et fut inhumé dans l'église de Saint-Étienne. Les écrivains italiens parlent de lui avec éloge.

SCARELLA (Jean-Baptiste), théatin, né à Brescia, mort en 1779, fut un des premiers partisans de Newton en Italie, et publia : 1° *Physica generalis methodo mathematica tractata*, Brescia, 1754-1757, 3 vol. in-4; 2° *Commentarii XII de rebus ad scientiam naturalem pertinentibus*, 1766, 2 vol. in-4; 3° *De Magnete lib. IV*, 1759, in-4, etc.

* SCARFANTONI (Jean-Jacques), ecclésiastique et jurisconsulte célèbre, naquit à Pistoie le 12 septembre 1674. Il fit ses premières études dans sa ville natale, d'où il passa à Pise, pour y faire ses cours de droit civil et canonique. Après avoir reçu le bonnet de docteur, il se rendit à Lucques et à Florence, pour y conférer avec les savans de ces deux villes, qui passaient pour les plus habiles et les plus consommés dans la science des lois. Il se montra lui-même, pendant son séjour à Florence, si profondément versé dans les matières canoniques, que les personnages qui approchaient du grand-duc, Côme III, crurent devoir parler de lui à ce prince, comme d'un des ecclésiastiques de ses états les plus propres à remplir un siége épiscopal en Toscane. Ce n'est pas la seule fois qu'il fut question de lui pour l'élever à cette haute dignité ; et que sa modestie, ou la crainte d'un fardeau qui n'est pas sans une grande responsabilité, lui fit décliner ces offres. Revenu à Pistoie, il y fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale, et, peu de temps après, de la dignité de prevôt. Le désir, toujours croissant, d'acquérir de nouvelles con-

naissances, lui fit entreprendre le voyage de Rome. Il s'y rendit en 1702, et y passa cinq ans dans la société des hommes les plus instruits, qui eux-mêmes admirèrent son savoir. Il revint dans sa patrie, où l'évêque Cortigiani l'employa dans le gouvernement du diocèse, en qualité de chanoine-visiteur, dignité qu'il conserva, avec celle de vicaire-général, sous les prélats successeurs de cet évêque. Il mourut le 27 décembre 1748, à l'âge de 74 ans. On a de lui : 1° *Dissertatio, an cuncti regulares non habentes indultum sedis apostolicæ, post editionem sacri concilii Tridentini, possint, extra tempora à jure statuta, sacris ordinibus initiari*, Lucques, 1716; 2° *Animadversiones ad lucubrationes canonicales Francisci Seccoperii*, Lucques, 1737, 3 vol., ouvrage important et regardé comme capital. Il fut réimprimé à Venise, et Benoît XIV le cite avec éloge dans son bel ouvrage *De Synodo*. 3° *Apologia dissertationis*, etc., Pistoie, 1747. L'abbé Scarfantoni a laissé d'autres ouvrages inédits, que la *Storia letteraria d'Italia*, tome 3, page 312, a mentionnés honorablement.

* SCARFO (dom Jean-Chrysostôme), moine de l'ordre de saint Basile, florissait vers 1730. Il était bon théologien, avait de l'érudition et des connaissances étendues en philosophie et en antiquités. Heureux s'il s'en fût tenu à cela, et s'il eût su se borner à se faire, par ses propres écrits, une réputation qu'il aurait pu obtenir. Il voulut plus : il désira de passer pour poète; et, trouvant plus commode de s'approprier l'ouvrage d'autrui que de tirer quelque chose de son propre fonds, il se rendit coupable du plus insigne plagiat. Se persuadant que les tragédies et les comédies latines de Martirano de Cosenza, imprimées à Naples en 1556, et devenues fort rares, étaient oubliées, il les fit réimprimer à Venise sous ce titre : *Poesie latine e volgari, con in fine alcune notizie storiche*, 1737, in-4, et les publia comme étant de lui. Il y joignit quelques autres poésies dérobées au Navagero, au Flaminio, et à d'autres bons poètes, avec la seule précaution d'en changer l'ordre et quelques vers, et il eut l'audace, ou la maladresse, d'en envoyer un exemplaire au célèbre Antoine Volpi. Ce savant s'aperçut bientôt du vol, et n'en garda pas le secret. Il eut soin même de faire prévenir Scarfo de la découverte qu'il avait faite. Ce larcin n'échappa point à d'autres savans, en sorte que bientôt il fut connu de tout le monde. On a de Scarfo, à lui appartenant légitimement : 1° *il Neosofo, dialogo ove vien stabilito un nuovo sistema filosofico*, Venise, 1740, in-4; 2° *Lettera in cui vengono dilucidati varj antichi monumenti*, Venise, 1739, in-4, fig.; 3° *Due opuscoli, l'uno de SS. Basiliani, l'altro e la chronichetta della chiesa regina*, Naples, 1721, in-8; 4° *Sermones geographici* : on les trouve dans la *Prima raccolta calogeriana*, tome 14, page 141.

SCARGA (Pierre), jésuite polonais, né en 1536, mort à Cracovie en 1612, fut recteur du collége de Wilna, et prédicateur aulique de Sigismond III. On a de lui un *Abrégé* peu connu des *Annales* de Baronius, et un grand nombre d'ouvrages théologiques imprimés en 4 vol. in-fol.

* SCARPA (Antoine), anatomiste et chirurgien célèbre, naquit en Lombardie, entre 1746 et 1750. Il commença de bonne heure sa réputation par des cours de clinique et d'opération chirurgicale. C'était en même temps un praticien habile : ses travaux et ses expériences ont puissamment contribué aux progrès de la chirurgie. C'est lui qui a remis en honneur l'*opération de la cataracte* par la méthode de l'abaissement, qu'il tira, pour ainsi dire, de l'oubli. On lui doit aussi des remarques importantes sur les causes, le développement et la thérapeutique des tumeurs et des fistules lacrymales; une méthode nouvelle pour l'opération de la pupille anormale; des descriptions anatomiques très fidèles de diverses espèces de hernies, qui ont fait connaître plusieurs dispositions jusque-là inconnues ou inexpliquées; l'ingénieux procédé de la ligature des artères par l'aplatissement; enfin, il a contribué à accréditer la mé-

thode d'Anel, improprement dite de Hunter, dans le traitement des anévrismes. Lors de l'établissement de la république cisalpine, il refusa le serment exigé de tous les fonctionnaires publics, ce qui le priva de la chaire qu'il avait à l'université de Pavie; mais Buonaparte, en se faisant couronner roi d'Italie, la lui fit restituer, en disant: « Hé, qu'importent le refus du » serment et les opinions politiques: le » docteur Scarpa honore l'université et » mes états! » Il continua à se livrer à ses fonctions avec le plus grand zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 31 octobre 1832. Ses nombreux ouvrages, dans lesquels on regrette de rencontrer un stile trop négligé, ont été néanmoins répandus dans toute l'Europe, et sont devenus classiques à cause de leur utilité. Nous citerons les principaux: 1° *Anatomicæ disquisitiones de auditu et olfactu,* Pavie, 1789, in-folio; 2° *Commentarius de penitiori ossium structura*, Leipsick, 1779, in-4, traduit en français par Léveillé, sous le titre de *Mémoire de physiologie et chirurgie-pratique*, Paris, 1804, in-8; 3° *Tabulæ nevrologicæ ad illustrandam historiam cardiacorum nervorum*, Pavie, 1794, in-folio; 4° *Trattato delle principali malattie degli occhi*, Pavie, 1810, 5ᵉ édition, in-4, traduit en français par Léveillé, sous le titre de *Traité-pratique des maladies des yeux*, ou *Expériences et observations sur les maladies qui affectent ces organes*, Paris, 1802, 2 vol. in-8: depuis il s'en est fait deux traductions d'après la 5ᵉ édition: l'une par MM. Bousquet et Bellanger; l'autre par M. Fournier-Pescay et M. Begin, Paris, 1821, 2 vol. in-8; 5° *Reflessioni ed oservazioni anatomico-chirurgiche sull' anevrisma*, Pavie, 1804, in-folio, traduit en français par M. Delpech, sous ce titre: *Réflexions et observations anatomico-chirurgicales sur l'anévrisme*, Paris, 1809, in-8, avec atlas petit in-folio. Ce traité est remarquable par l'exactitude des descriptions anatomiques. 6° *Sull' hernie memorie anatomico-chirurgiche*, Milan, 1809-1810, in-folio, ouvrage devenu classique et traduit en français par M. Cayol, avec le titre de *Traité pratique des hernies*, ou *Mémoires anatomiques et chirurgicaux sur ces maladies*, Paris, 1812, in-8, et atlas in-folio. Il faut y joindre: *Supplément au Traité-pratique des hernies*, ou *Mémoires anatomiques et chirurgicaux sur ces maladies, suivis d'un nouveau mémoire sur la hernie du périnée*, Paris, 1823, in-8, traduits d'après la nouvelle édition publiée par Scarpa, à laquelle il avait ajouté un grand nombre de faits recueillis depuis sa première édition. 7° *Sul taglio ipogastrico per l'estrazione della pietra della vescica originaria*, Milan, 1820, in-4; 8° *Sullo sciro e sul cancro*, Milan, 1821, in-4; 9° *Memoria sull idrocele del cordone spermatico*, Pavie, 1823, in-4 avec planches; 10° *Saggio di osservazioni sul taglio retto-vesicale, etc.*, Pavie, 1823, in-8; les objections que présente l'auteur ont été combattues avec avantage en France par plusieurs praticiens, et en Italie par Vacca Berlingieri. Cet ouvrage est un des derniers de l'auteur, qui, bien que fort âgé, et devenu entièrement aveugle, ne voulut pas rester indifférent au milieu de la querelle qui s'était élevée, en Italie, au sujet de l'opération de la taille: c'était un adversaire violent de la méthode recto-vésicale; il défendait, de toutes les puissances de son talent, la taille latéralisée, ou par le côté.

SCARRON (Paul), poète français, fils d'un conseiller au parlement, d'une famille ancienne de robe, naquit à Paris à la fin de 1610, ou au commencement de 1611. Son père, marié en secondes noces, le força d'embrasser l'état ecclésiastique: il obéit, et vécut en mondain. Il fit à 24 ans un voyage en Italie, où il se livra à tous les plaisirs. De retour à Paris, il continua la même vie; mais des maladies longues et douloureuses l'avertirent de l'affaiblissement de sa complexion. Enfin une partie de plaisir lui ôta subitement, à l'âge de 27 ans, ces *jambes qui avaient bien dansé*, ces *mains qui avaient su peindre et jouer du luth.* Il était allé passer, en 1638, le carnaval au Mans, dont il était chanoine. Un jour, s'étant masqué en sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfans de la

ville. Obligé de se réfugier dans un marais, un froid glaçant pénétra ses veines, une lymphe âcre se jeta sur ses nerfs et le rendit (comme il le disait lui-même) *un raccourci de la misère humaine*. Gai en dépit des souffrances, il se fixa à Paris, et attira chez lui, par ses plaisanteries, les personnes les plus distinguées et les plus ingénieuses de la cour et de la ville. La perte de sa santé fut suivie de celle de sa fortune. Son père étant mort, il eut des procès à soutenir contre sa marâtre. Il plaida burlesquement une cause où il s'agissait de tout son bien, et il la perdit. Madame d'Hautefort, son amie, sensible à ses malheurs, lui obtint une audience de la reine Anne d'Autriche. Le poète lui demanda la permission d'être son malade en titre d'office. Cette princesse sourit, et Scarron prit ce sourire pour un brevet : depuis il prit le titre de *Scarron*, *par la grâce de Dieu*, *malade indigne de la reine*. Il tâcha de se rendre utile cette qualité. Il loua Mazarin, qui lui donna une pension de 500 écus ; mais ce ministre ayant reçu dédaigneusement la dédicace de son *Typhon*, et le poète ayant lancé contre lui la *Mazarinade*, la pension fut supprimée. Il s'attacha au prince de Condé, dont il célébra les victoires, et au coadjuteur de Paris, auquel il dédia la 1re partie du *Roman comique*. Son mariage, en 1651, avec mademoiselle d'Aubigné, connue depuis sous le nom de madame de Maintenon, n'augménta pas sa fortune, mais lui donna une compagne vertueuse. (Madame de Neuillant lui présenta mademoiselle d'Aubigné qui devait alors son existence à une dame charitable, mais dont l'humeur acariâtre lui faisait payer cher ses faveurs. Scarron, en compatissant à sa situation pénible, lui tint un discours fort sage, qu'il termina par ces mots... « Si vous » voulez être religieuse, je vous payerai » votre dot : si vous voulez vous marier, » je n'ai à vous offrir qu'une très laide » figure et une fortune excessivement » bornée. » Mademoiselle d'Aubigné accepta ce dernier parti. Scarron n'avait alors de mouvement libre, que celui de la main, de la langue et des yeux.) La bonne compagnie n'en fut que plus ardente à se rassembler chez lui ; mais elle changea de ton. Scarron réforma ses mœurs et ses saillies indécentes, et peu à peu la société s'habitua à une bienséance qui, sans bannir la gaieté excessive du maître de la maison, en adoucissait les traits. Cependant Scarron vivait avec si peu d'économie, qu'il fut bientôt réduit à quelques rentes viagères, et à son *marquisat de Quinet* (c'était ainsi qu'il appelait le revenu de ses livres, du nom du libraire qui les imprimait). Il demandait des gratifications à ses supérieurs, avec la liberté et l'assurance d'un poète burlesque. Dans l'abondance, Scarron dédiait ses livres à la levrette de sa sœur; et dans le besoin, à quelque monseigneur qu'il louait autant, et qu'il n'estimait pas davantage. Une charge d'historiographe vint à vaquer; il la demanda, et ne l'obtint point. Enfin Foucquet lui donna une pension de 1600 livres. La reine Christine passant à Paris, voulut voir Scarron. « Je vous permets, lui » dit-elle, d'être amoureux de moi ; la » reine de France vous a fait son malade, » et moi, je vous crée mon Roland.... » Scarron ne jouit pas long-temps de ce titre : il mourut en octobre 1660, à 51 ans. Ses ouvrages ont été recueillis par Bruzen de la Martinière, en 10 vol. in-12, Amsterdam, 1737, et en 7 vol, in-8, Paris, 1786. On y trouve : 1° l'*Enéide travestie*, en 8 livres. On ne peut s'empêcher d'y admirer la comique et joviale imagination de l'auteur ; mais il est difficile d'en lire quelques pages de suite sans sentir l'ennui et le dégoût : (elle a été continuée par Moreau de Brazey. Scarron a eu dans ce genre beaucoup d'imitateurs). 2° *Typhon*, ou *la Gigantomachie ;* 3° plusieurs *Comédies*, et quelques petites pièces de vers; 4° son *Roman comique*, ouvrage en prose, sur la vanité, la ridicule importance des histrions et leur vie corrompue ; 5° des *Nouvelles espagnoles*, traduites en français; 6° un volume de *Lettres*, des *Poésies* diverses, des *Chansons*, des *Epîtres*, des *Stances*, des *Odes*, des

Epigrammes. Tout respire dans ce recueil l'enjouement et une gaieté pleine de vivacité et de feu. Scarron trouve à rire dans les sujets les plus sérieux ; mais il tombe presque toujours dans le bas et le trivial. On lui a fait cette épitaphe :

Pallida regna petens non exorabilis Orci,
Venerat ad stygias Scarro facetus aquas.
Solvuntur risu mœstissima turba silentum;
Hic Jocus et Risus, hic lacrymant Veneres.

(Ses *OEuvres* ont été recueillies par Bruzen de la Martinière, 1737, 10 vol. in-12, réimprimées en 7 vol. in-8, Paris, 1786. MM. Barré, Radet et Desfontaines ont fait jouer au Vaudeville une jolie petite pièce intitulée : le *Mariage de Scarron.*)

SCARUFFI (Gaspard), écrivain italien du 16e siècle, est peu connu, quoiqu'il ait composé un ouvrage très rare sur les monnaies, intitulé : l'*Alitinonfo, per far ragione e concordanza d'oro e d'argento*, etc., Reggio, 1582, in-fol., 65 feuillets. On doit trouver ensuite 10 feuillets qui ont pour titre : *Breve istruzione sopra il discorso di Scaruffi*. Ce livre est recherché par les curieux.

* SCATI (le Père-Léopold), naquit à Acqui, 1750, de la famille des marquis Scati. Décidé à se consacrer à la vie religieuse, il entra dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, se rendit à Monza, où il trouva le pieux Fontana, depuis cardinal. Tous deux du même âge, ils firent ensemble leur profession, en 1766. Le Père Scati étudia la rhétorique et la philosophie à Milan, et la théologie à Rome; il fut ensuite professeur de philosophie et de géométrie à Final et à Lodi, et passa à Novare, où il remplit pendant cinq ans la chaire d'Ecriture-sainte. Victor-Amédée III l'appela à Turin, et le nomma, en 1791, recteur du collége des Nobles, que ce monarque confia aux barnabites. Son successeur, Charles-Emmanuel IV, conféra au Père Scati le titre de conseiller. D'après les vœux de ce prince, qui s'était retiré à Rome, il se présenta comme témoin des vertus de la reine Marie-Clotilde de France (*voyez* ce nom), dans les procédures pour la béatification de cette pieuse princesse. Devenu provincial des colléges de Piémont et de Savoie, il fut postulant dans les causes ayant pour objet la béatification du vénérable Antoine-Marie-Zacharie, fondateur des barnabites, et la canonisation du B. Alexandre Sauli, religieux du même ordre. En 1800, il fut nommé à l'évêché de Pignerol ; mais cette nomination n'eut pas d'effet, à cause de l'invasion du Piémont par les Français et de l'expulsion du roi. Il rendit les plus importans services au vertueux cardinal Gerdil (*voyez* ce nom), lorsque ce prélat fut contraint de se retirer en Piémont, après la prise de Rome, en 1798. Le cardinal accorda au Père Scati toute sa confiance, le choisit pour son confesseur, l'emmena au conclave à Venise; à sa mort, en 1802, il le fit son légataire, et lui confia ses manuscrits. C'est par les soins du Père Scati que parut à Venise, dans cette même année, l'appendix à l'*Examen des mariages*, qui avait déjà été publié à Venise et à Rome. L'année suivante, il fit imprimer, dans cette dernière ville, le *Traité du mariage*, et, en 1805, *la vie du B. Alexandre Sauli*, précédée de l'éloquent *Discours sur la divinité de la religion de Jésus-Christ*. Il présida ensuite à l'édition complète des *OEuvres du cardinal Gerdil*, commencée à Rome, en 1806, et dont il a été publié 15 volumes. L'occupation de Rome par les Français interrompit cette entreprise. Le Père Scati rapporte dans cette édition, et sur le cardinal Gerdil, plusieurs passages tirés de l'ouvrage français intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du* 18e *siècle* : ces passages se trouvent plus particulièrement cités aux tomes 11, 12, 13 et 14, et il parle de l'auteur avec éloge. Il le confond cependant avec un évêque français qui a publié un ouvrage à peu près semblable, mais dont le sujet est différent. Quand le pape rentra à Rome, le Père Scati retourna dans son couvent; et le cardinal Fontana, qui avait conservé le titre de général des barnadites, le nomma son vicaire. Pie VII le choisit

pour examinateur des évêques, sans que ces fonctions l'empêchâssent d'assister avec assiduité au confessionnal. Le Père Scati, après une vie aussi pieuse qu'active, mourut le 10 décembre 1816, âgé de près de 67 ans.

* SCAURUS (M. Æmilius), consul romain, naquit d'une des familles les plus illustres de Rome, l'an 163 avant J. C. Son père, quoique patricien, était si pauvre, qu'il s'était vu contraint, pour subvenir à l'entretien de sa femme et de ses enfans, de faire le métier de charbonnier. Ses collègues et le sénat ne l'ignoraient pas, et ils le laissaient languir dans la misère. M. Æmilius avait reçu une bonne éducation; mais découragé par son manque de fortune, il n'osa, pendant quelque temps, prétendre à aucune charge dans la république. Il était naturellement éloquent, et commença à haranguer dans la place publique. Cela lui fit un renom; il fut bientôt nommé édile, et, dans cette place et les différentes fonctions qui y étaient attachées, il s'occupa exclusivement à rendre une exacte justice. Peu de temps après, on le nomma préteur, charge dont il s'acquitta avec un égal honneur, qui le rendit digne d'être élevé au consulat, l'an 637 de Rome (115 ans avant J. C.). Il porta des lois somptuaires, et fit des réglemens pour les suffrages dans les assemblées. L'intégrité et la sagesse avec lesquelles il avait exercé ces différentes charges, lui acquirent une réputation méritée, et il fut, par le vœu public, élu chef de l'ambassade que les Romains envoyèrent à Jugurtha, qui faisait une guerre injuste contre Adherbal, roi de Numidie. Un seul instant ternit la gloire de Scaurus : il se laissa corrompre, comme les autres, par l'or de Jugurtha, que son ambition poussait à s'emparer des états d'Adherbal, mais qui cependant ne voulait pas se compromettre avec le sénat romain. De retour à Rome, Scaurus trouva la punition de son avidité dans le mépris de ceux qui naguère avaient été les admirateurs de ses vertus. Malgré cela, il fut nommé censeur, et pour faire oublier sa faute, il fit bâtir le pont *Milvien*, et paver le chemin qu'on appelle encore de son nom la *voie émilienne*. Il composa l'*Histoire de sa vie*, et autres ouvrages que le temps a consumés. Il mourut dans un âge très avancé.

* SCAURUS (M. Æmilius), fils du précédent, et beau-fils de Sylla, qui avait épousé Metella, sa mère, fut nommé édile peu de temps après la mort de son père. Il avait pour femme Murcie, répudiée par le grand Pompée. Il s'abandonna à tous les vices, et Pline assure que son édilité acheva le renversement des mœurs, et croit même qu'elle fut plus funeste à Rome que la sanglante proscription de Sylla. Scaurus accumula beaucoup de richesses aux dépens des Romains; mais son nom serait oublié, sans le fameux théâtre qu'il fit construire, et qui est le premier *permanent* qui ait existé dans Rome, le sénat n'ayant permis jusqu'alors que des théâtres *mobiles* dressés uniquement dans les fêtes solennelles, pour être défaits aussitôt après. Celui de Scaurus passe pour avoir été le plus vaste et le plus magnifique qu'on ait connu : il pouvait contenir 80,000 personnes; on y comptait 360 colonnes de marbre; l'étage le plus bas était de colonnes qui soutenaient un plancher et un lambris doré; celui du milieu était de verre, et le plus haut tout en marbre. Les colonnes d'en bas étaient toutes hautes de 38 pieds, ayant dans les intervalles 3,000 statues de bronze. Ce théâtre était en outre orné de riches tableaux; l'appareil et tout ce qui servait aux acteurs était de toile d'or. Scaurus employa dans ce superbe et inutile édifice une grande partie de l'argent que son père avait reçu de Jugurtha, et de celui qu'il avait retiré de ses concussions.

* SCEPEAUX (Marie-Paul-Alexandre-César de Boisguignon, vicomte de), chef vendéen, né le 19 septembre 1769 d'une ancienne et noble famille de Poitou, était officier de cavalerie avant la révolution. Il ne partagea pas les principes nouveaux, et dès 1793 il se jeta parmi les royalistes de la Vendée. Il servit dans l'armée de M. de Bonchamp, son beau-frère, jusqu'à la mort de ce chef, et eut

une grande part aux succès de Vihier et de Saumur. Après la défaite du Mans, il demeura quelque temps caché dans les environs de Segré, et s'occupa pendant ce temps de rallier les insurgés de la rive droite de la Loire, sous le nom de *Chouans*. Il fut le chef qui conserva le plus de consistance à la troupe qu'il commandait; cependant ne voyant plus les moyens de faire la guerre, il se soumit à la république, et en 1800 un arrêté des consuls le raya de la liste des émigrés et le rétablit dans ses propriétés. Il servit aussi dans l'armée impériale où il parvint au grade de général de brigade. Lors de la restauration il reparut à la cour, et fut nommé colonel de l'un des régimens des chasseurs royaux, et reconnu maréchal-de-camp le 11 janvier de la même année. Il se tint à l'écart pendant les Cents-jours. Le gouvernement lui confia en 1820 le commandement du département de la Seine-Inférieure. Il est mort à Angers le 21 octobre 1821.

* SCÉVOLA (Louis), littérateur italien, né à Brescia en 1770, y professa la rhétorique depuis l'âge de 17 ans jusqu'en 1779. Alors il devint secrétaire d'un comité d'instruction publique. En 1807, il fut nommé sous-bibliothécaire à Bologne; mais il perdit cette place après la mort de Murat. Il se retira à Milan, où il mourut en 1819. On a de lui plusieurs tragédies: *la Morte di Socrate*, *Annibal in Bitinia*, *Saffo*, *Erode*, *Aristodemo*, *Giulietta e Romeo*, imprimées à Milan en 1 vol. Les deux premières ont obtenu le prix de l'académie de Brescia. Elles ont été recueillies et imprimées en 1815 à Milan. Pendant les troubles qui agitèrent sa ville natale, il rendit un grand service à ses compatriotes en empêchant la dispersion des livres des couvens supprimés. Il avait été engagé dans la carrière ecclésiastique; mais il était loin d'en avoir les vertus: il manquait surtout de cette modération dans le caractère si nécessaire aux ministres des autels, surtout dans les temps de révolution.

SCÉVOLA. *Voyez* MUCIUS.

SCÉVOLE. *Voyez* SAINTE-MARTHE.

SCHAAF (Charles), né en 1646 à Nuys, ville de l'électorat de Cologne, était fils d'un major dans les troupes du landgrave de Hesse-Cassel. Il perdit son père dès l'âge de huit ans. Sa mère l'accompagna à Duisbourg, où il enseigna les langues orientales. Trois ans après il fut appelé à Leyde pour y exercer le même emploi. Il y mourut en 1719 à 73 ans d'une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Grammatica chaldaica et syriaca*, 1686, in-8; 2° *Novum Testamentum syriacum*, Leyde, 1708, in-4, avec une traduction latine; 3° *Lexicon syriacum, concordantiale*, Leyde, 1708, in-4; 4° *Epitome grammaticæ hebrææ*, 1716, in-8.

SCHABOL (Jean Roger), diacre du diocèse de Paris, licencié en Sorbonne, né en 1690, était fils d'un sculpteur qui lui donna une éducation supérieure à sa naissance. La nature lui avait donné une espèce de passion pour le jardinage; il s'en occupa toute sa vie, qui fut longue. On a de lui trois ouvrages pleins de bonnes choses: 1° la *Théorie du jardinage*, Paris, 1774, in-12; 2° la *Pratique du même*, 1774, 2 vol. in-12; 3° le *Dictionnaire du jardinage*, 1767, in-8. La mort enleva l'auteur en 1768, à l'âge de 77 ans. Il a fait apprécier l'industrie alors présentée comme des habitans de Montreuil dans la culture du pêcher. Le roi lui confia la direction des jardins de Choisy; mais il ne répondit point à l'idée qu'on avait eue de son talent.

SCHACCI, ou SCHACCHI ou SCACCHI (Fortunat), religieux augustin, né à Trau en Dalmatie vers 1560, enseigna la théologie, l'hébreu et l'Ecriture dans plusieurs villes d'Italie, avec beaucoup de réputation. Il devint ensuite maître de la chapelle du pape Urbain VIII, qui lui ôta cette charge, parce qu'il s'en acquittait mal. Le Père Schacci en conçut tant de chagrin qu'il vendit sa nombreuse bibliothèque, et se retira à Fano, où il mourut en 1633. On a de lui un livre intitulé *Mirotheoium*, Rome, 1625, 1627 et 1637, en 3 vol. in-4, et Amsterdam, 1701, 1 vol. in-fol.; ouvrage savant. Il y traite de toutes les onctions dont il est parlé dans l'Ecriture-sainte, comme de

celles des rois, des prêtres, des prophètes, et des choses saintes, et même de l'huile des lampes et de l'huile des parfums. On a encore de lui : 1° une *Traduction* latine de la Bible, faite sur l'hébreu, le grec des Septante et la Paraphrase chaldaïque, Venise, 1609, 2 vol. in-fol. ; 2° *De cultu sanctorum*, Rome, 1639, in-4 ; 3° des *Sermons italiens*, Rome, 1636, in-4. La vie de Schacci fut fort agitée, il était naturellement bilieux et inquiet. La vivacité avec laquelle il s'éleva contre les abus qui régnaient dans son ordre, et le peu de ménagement avec lequel il reprenait la conduite de ses supérieurs, lui attirèrent des chagrins cuisans. Il avait d'autant plus mauvaise grâce de censurer les autres, que ses mœurs n'étaient point irréprochables.

*SCHAEFFER (Jean-Christian), savant distingué du 18e siècle, né à Querfurt en 1718, mort à Ratisbonne en 1790, eut à lutter pour faire ses études contre tous les obstacles que présente une excessive indigence. Son zèle et son désir de s'instruire lui firent tout surmonter. Nommé successivement maître de la faculté de Tubingue, docteur à celle de Wittemberg et surintendant ou président du consistoire de Ratisbonne, il se vit enfin dans un état d'aisance. Il composa beaucoup d'ouvrages utiles, multiplia les inventions profitables à la société et se montra toujours dépourvu de toute ambition personnelle. Ses travaux les plus importans furent dirigés sur l'histoire naturelle et particulièrement sur les insectes, les zoophites et les plantes. On peut diviser en trois classes les ouvrages qu'il publia sur les diverses branches de l'histoire naturelle : la 1re comprend ceux où il s'est contenté de faire dessiner et colorier un grand nombre d'individus : tels sont les deux suivans : *Fungorum qui in Bavaria... nascuntur icones*, Ratisbonne, 1762, 1770, 4 tomes in-4 ; *Icones insectorum circa Ratisbonam indigenorum*, ibid. 1766, 5 tomes in-4 : la seconde se compose de *dissertations* particulières, avec des planches coloriées ; la liste en est très considérable ; elle se trouve dans la *bibliographie de Cobrès*, dans Boehmer, dans Meusel, etc. : la 3e comprend les deux ouvrages dont voici les titres : *Elementa entomologica*, Ratisbonne, 1766, in-4, latin et allemand ; 3e édit., ibid., 1780, in-4 ; *Botanica expeditior*, ibid. 1762, 3 parties in-8, avec figures. M. Walckenaer a fait son *Eloge*. Ce savant observateur de la nature a été oublié dans la plupart des biographies. — Son frère Jean-Gottlieb SCHAEFFER, né en 1720 à Querfurt, mort à Ratisbonne en 1795, fut un pharmacien distingué. C'est à lui que l'on doit un traitement sur l'*usage des lavemens de fumée de tabac*. Il y a plusieurs médecins allemands du même nom. *Voyez* la *biographie du dictionnaire des sciences médicales*, tome 7.

SCHAH-ABBAS, surnommé *le Grand*, et 7e roi des Perses, de la race des Sophis, monta sur le trône en 1586. Les Turcs et les Tartares avaient enlevé plusieurs provinces à son père Kodabendi ; il se les fit rendre. Les Portugais s'étaient emparés depuis 1507 de l'île et de la ville d'Ormus ; il les reprit en 1622. Il se préparait à de plus grands exploits, lorsqu'il mourut à la fin de 1628, après un règne de 44 ans. Ce conquérant fut le restaurateur de l'état par ses armes, et le bienfaiteur de la patrie par ses lois. Il commença par détruire une milice aussi insolente que celle des janissaires. Il transporta des peuples d'un pays dans un autre ; il construisit des édifices publics ; il rebâtit des villes ; il fit des fondations utiles ; Ispahan devint sous lui la capitale de la Perse ; l'ordre fut rétabli partout. Mais en travaillant pour le bien public, Schah-Abbas s'abandonna souvent à la cruauté de son caractère. Il existe à la bibliothèque du roi et à celle de l'arsenal une Histoire de ce prince, extrêmement curieuse, écrite en persan. *Voyez* SHIRLEY Antoine.

SCHAH-ABBAS, arrière-petit-fils du précédent, fut le 9e roi de Perse de la race des Sophis. Il commença à régner en 1642, à l'âge de 13 ans, et reprit à 18 la ville de Candahar, que son père avait cédée au Mogol, qui tenta en vain

de la reprendre. Le jeune monarque amassait de grandes sommes d'argent pour étendre les bornes de son empire; mais la maladie vénérienne l'enleva au monde au milieu de ses projets, en 1666, à 37 ans. Son nom doit avoir une place parmi ceux des princes justes. Il protégeait ouvertement le christianisme, convaincu que c'était la religion la plus assortie au bonheur des peuples et à la sécurité des états.

SCHAH-ISMAEL. *Voyez* ISMAEL.

SCHAH-SOPHI. *Voyez* KARIB.

SCHALL DE BELL (Jean-Adam), né à Cologne en 1591, d'une bonne famille, se fit jésuite à Rome en 1611, s'appliqua avec succès aux mathématiques, et s'embarqua pour les missions de la Chine en 1620. Il fit construire une belle église à Siganfu par la libéralité des payens mêmes, dont il avait gagné la bienveillance par sa science dans les mathématiques; et fut appelé ensuite à la cour de Pékin, pour travailler à corriger le calendrier chinois. Il mérita les bonnes grâces de l'empereur, et fut fait chef des mathématiciens, et mandarin, emplois qu'il exerça pendant 28 ans. L'empereur Xum-Chi le décora du titre de *maître des secrets du ciel*, et l'honora d'une telle confiance, que, contre les premières règles de l'étiquette chinoise, il lui laissa un libre accès auprès de sa personne, et lui rendit chaque année quatre visites. Le Père Schall profita du crédit qu'il avait auprès de ce prince, pour le bien de la religion. Il en obtint un édit par lequel il était permis aux missionnaires de bâtir des églises, et de prêcher l'Evangile dans ce vaste empire; et, dans l'espace de 14 ans, les missionnaires firent plus de 100,000 prosélytes; mais après la mort de ce prince, les choses changèrent bien de face. Les administrateurs du royaume, pendant la minorité de son successeur, jaloux du crédit dont il avait joui, le firent jeter dans un affreux cachot, et condamner enfin, comme chef de ce qu'ils nommaient la *secte infâme*, et pour avoir omis les rites chinois à la sépulture d'un fils de l'empereur, à être haché et découpé par morceaux : sentence et genre de mort qui contrastent étrangement avec la prétendue humanité chinoise, tant exaltée par des philosophes ignorans ou de mauvaise foi. Le feu ayant consumé le palais impérial, et des tremblemens de terre ayant renversé un grand nombre de maisons, le peuple regarda ces évènemens comme des châtimens du ciel, et demanda l'élargissement du Père Schall, et celui des autres Pères qui étaient renfermés avec lui. Il sortit de prison; mais il ne tarda pas à y être renfermé de nouveau. Enfin, consumé de souffrances et de travaux, il mourut le 15 août 1666, après avoir exercé pendant 44 ans les pénibles fonctions de missionnaire. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages en langue chinoise sur l'astronomie, la géométrie et les mathématiques, faits en société avec le Père Jacques Rho. Le Père Prosper Intorcetta en a apporté quatorze vol. in-4, qu'il présenta en 1671 au pape Clément X, et qui furent placés à la bibliothèque du Vatican. Outre les ouvrages déjà indiqués, le Père Schall a publié aussi en chinois les traités de Lessius : *De providentia Dei* et *De octo beatitudinibus*; une *Explication des images représentant la vie de Notre-Seigneur*. Maximilien, duc de Bavière, avait envoyé ces images à la Chine pour être présentées à l'empereur. C'est principalement sur ses Lettres qu'on a rédigé l'*Histoire de la mission de la Chine*, publiée en latin à Vienne en 1665, in-8.

SCHANNAT (Jean-Frédéric), d'une famille de Franconie, naquit le 23 juillet 1683, à Luxembourg, d'un père de médiocre fortune, étudia la jurisprudence à Louvain, et fut avocat au conseil de Malines. Le succès qu'eut son *Histoire du comte de Mansfeld*, imprimée à Luxembourg, en 1707, l'attacha à ce genre d'étude. Il embrassa l'état ecclésiastique. Constantin, prince et abbé de Fulde, ayant entrepris d'écrire l'*Histoire de Fulde*, Schannat, pour lui faciliter ce travail, publia plusieurs ouvrages, dont il tira les matériaux des archives de ce monastère : 1° *Vindemiæ litterariæ, hoc est, veterum monumentorum ad*

Germaniam sacram præcipue spectantium, collectio prima, Fulde et Leipsick, 1723, in-fol.; 2° *Corpus traditionum fuldensium*, 1724; 3° *Recueil d'anciens documens, pour servir à l'histoire du droit public national des Germains*, en allemand, 1726, in-fol.; 4° *Diœcesis fuldensis cum annexa hierarchia*, 1727, in-fol. Ce dernier ouvrage fut attaqué par Eckard (ou Eccard) dans ses *Animadversiones historicæ et criticæ*, Wurtzbourg, 1727. Schannat opposa à cette critique, *Vindiciæ quorumdam archivi fuldensis diplomatum*, 1728, in-fol. Un autre ayant pris la plume pour soutenir quelques droits des landgraves de Hesse, Schannat lui répondit dans l'*Historia fuldensis in tres partes divisa, cum codice probationum annexo*, 1729, in-fol. Après la mort de Constantin, abbé de Fulde, François George, électeur de Trèves, et évêque de Worms, de la maison des comtes de Schœnbrum, invita Schannat à écrire l'*Histoire de Worms*, qui parut l'an 1732 en 2 tomes. La même année, l'archevêque de Prague, comte de Manderscheid-Blanckenheim, souhaita que Schannat écrivît sur l'histoire ancienne d'Eiffel, qui est en partie dans l'archevêché de Trèves, et en partie dans le duché de Juliers. Il se chargea de cette tâche; et il aurait été en état de faire imprimer l'histoire de 22 familles de ce pays, au printemps de l'an 1739, si la mort ne l'eût prévenu, étant décédé à Heidelberg le 6 mars de cette année-là. Il avait aussi formé le dessein de donner la collection des conciles de l'Eglise d'Allemagne, et avait amassé des matériaux qui le conduisaient jusqu'au 19e siècle. *Voyez* HARTZEIM.) On a imprimé à Francfort-sur-le-Mein, en 1740, son *Histoire abrégée de la maison palatine*. M. de la Berre de Beaumarchais y a joint l'*Eloge historique* de l'auteur. L'abbé Schannat était lié avec les cardinaux Albani, Quirini et Passionei, et avec plusieurs autres personnes illustres. Il avait autant de modestie que d'érudition.

SCHARD ou SCHARDIUS (Simon), né en Saxe l'an 1535, assesseur de la chambre impériale à Spire, mourut le 20 mai 1573. On doit à cet auteur : 1° un recueil des *Ecrivains de l'histoire d'Allemagne*, 1574, en 4 tomes in-fol.; 2° l'*Idée d'un conseiller*; 3° *Dictionnaire du droit civil et canonique*; 4° des *Harangues*, des *Elégies*, etc. Tous ces ouvrages sont en latin.

SCHATTEN (Nicolas), jésuite, célèbre historien de la Basse-Allemagne, mourut vers la fin du 17e siècle, en 1676 à l'âge de 68 ans. On lui doit: 1° *Historia Westphaliæ*, Neuhaus, 1690, in-fol.; 2° *Annales Paderbornenses*, Neuhaus, 1693, in-fol. « Ouvrage, selon un critique peu suspect, fort estimé, exact, » plein de grandes recherches. » 3° *Carolus Magnus romano-catholicus*, Neuhaus, 1674, in-4; Schatten réfute victorieusement Nifanius, auteur luthérien, qui prétendait que Charlemagne avait établi dans l'Eglise des usages que Luther n'y fait que rétablir par sa prétendue réformation.

SCHAWENBURG (Adolphe, comte de), d'une illustre famille de Cologne, fut prevôt de l'église de Liége, chanoine de celle de Cologne et coadjuteur d'Adolphe Herman de Wède, archevêque de Cologne, qui fut déposé en 1546, à cause de son attachement aux nouvelles erreurs. Schawenburg, élu à sa place, fut inauguré le 24 janvier 1547. Son premier soin fut de rétablir l'antique religion dans tous ses droits, et de lui rendre son lustre primitif. Il travailla avec beaucoup de zèle à la réforme de son clergé, assista avec éclat au concile de Trente en 1551. De retour dans son diocèse en 1552, il raffermit dans la foi catholique trois de ses évêques suffragans, qui paraissaient chanceler, et mourut le 20 septembre 1556. On a les *Actes*, imprimés en 1554, de huit synodes qu'il tint pour remédier aux maux que l'hérésie avait causés dans son diocèse. *Voyez* GROPPER.

SCHEDIUS ou SCHÈDE (Elie), né en Bohême, le 12 juin 1915, figure au nombre des enfans célèbres. A l'âge de douze ans, il faisait des vers et des discours grecs et latins. Il mérita, n'étant encore âgé que de 18 ans (en 1633), la cou-

ronne de laurier que les empereurs avaient coutume de donner à ceux qui se distinguaient dans la poésie. Il fut aussi comblé d'honneurs dans les cours étrangères. Nous avons de lui : *Diis germanicis sive veteri germanorum religione Syntagmata IV*, 1648, Stalle, 1728. Il mourut à Varsovie le 2 mars 1641. (L'*Eloge* de *Schedius* se trouve dans le recueil de quelques enfans précocés par Goez, Lubeck, 1708, in-8.)

SCHEDONE *Voyez* SCHIDONE.

*SCHEELE (Charles-Guillaume), l'un des créateurs de la chimie organique, naquit le 19 décembre 1742 à Stralsund. Dès l'âge de 14 ans, il étudia la pharmacie, notamment chez l'apothicaire Bauch, à Gothenbourg où il resta six ans; il travailla ensuite seul avec une persévérance étonnante et dirigea diverses pharmacies à Malmoë, à Stockholm et à Upsal; en 1775 il fut chargé de celle de Pohler à Koeping. Plus tard il devint propriétaire de cette pharmacie célèbre par le mariage qu'il contracta en 1786 avec la veuve de Pohler; mais il ne jouit pas long-temps de cette prospérité; le jour même de son mariage, il fut atteint d'une fièvre qui le conduisit quelques jours après au tombeau à l'âge de 44 ans. Scheele s'était fait connaître d'abord par un *Mémoire sur le Spathfluor* qu'il présenta à l'académie des sciences de Stockolm, pendant son séjour dans cette ville. On lui doit la découverte de l'*oxygène*, du *Chlore*, du *Manganèse*, du *Molybdène*, de l'*Hydrogène arseniqué*, de l'*Hydrochlorure de soufre*, du *principe doux des huiles*, des *acides urique*, *lactique*, *gallique*, *oxalique*, *hydroïcinique*, *malique*, etc., de la *préparation de l'acide benzoïque et du phosphore*, et de beaucoup d'autres substances et principes chimiques. L'académie royale de Stockholm dont il était membre ordinaire confiait à ce savant manipulateur la plupart de ses expériences chimiques; elle lui alloua à cet effet une somme considérable. Le ministère anglais avait cherché à l'attirer à Londres. On a de Scheele un excellent *Traité de l'air et du feu*, Upsal, 1777, traduit en français par Dietrich, 1 vol. in-12, et in-8; divers *Traités* et *Mémoires*, insérés dans les *recueils de l'académie royale de Stockholm*. Toutes ses *OEuvres* ont été recueillies et publiées par Hermbstaedt sous le titre de *Collection des recherches de C. G. Scheele sur la physique et la chimie*, Berlin, 1793, 2 vol. Vicq-d'Azir a fait son *Eloge* à l'académie royale de médecine en 1787.

SCHEELSTRATE (Emmanuel), successivement chanoine et chantre d'Anvers, sa patrie, garde de la bibliothèque du Vatican, chanoine de Saint-Jean de Latran et de Saint-Pierre à Rome, mourut dans cette dernière ville en 1692, à 44 ans. Il y jouit de la considération que méritaient ses talens et l'usage qu'il en faisait. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : 1° *Antiquitates Ecclesiæ illustratæ*, Rome, 1692 et 1697, 2 vol. in-fol.; 2° *Ecclesia africana sub primate Carthaginensi*, Anvers, 1679, in-4; 3° *Acta constantiensis concilii*, in-4; vigoureusement défendu contre Maimbourg et un anonyme, par dom Matthieu Petit-Didier, dans sa *Dissertation historique et théologique* sur le concile de Constance; 4° *Acta Ecclesiæ orientalis contra Calvini et Lutheri hæreses*, Rome, 4 vol. in-fol.; 5° *De disciplina arcani*; 9° *Dissertatio de auctoritate patriarchali et metropolitana*. Il avait une grande connaissance de l'antiquité ecclésiastique, une sévère orthodoxie, des vues saines et pures. (Scheelstrate a publié sur l'assemblée du clergé de France en 1682 un écrit dont la 2e édition de 1740 est particulièrement recherchée.)

SCHEFFER (Jean), antiquaire, né à Strasbourg en 1621, fut appelé en Suède par la reine Christine, qui le fit professeur d'éloquence et de politique à Upsal. Il devint bibliothécaire de l'université de cette ville, où il mourut le 26 mars 1679. On a de lui : 1° un traité *De militia navali veterum libri IV*, 1654, in-4, Upsal, 1659, in-4; 2° *Upsalia antiqua*, 1666, in-8, rare et curieux; 3° *Lapponia*, Francfort, 1673, in-4, avec figures in-4, tra-

duit en français par le Père Lubin, Paris, 1678, in-4; 4° *Suecia litterata*, dans la *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipsick, 1699, in-8; 5° *De re vehiculari veterum*, Francfort, 1671, in-4, rare, et un grand nombre d'autres ouvrages pleins d'érudition. (Nous ne parlerons pas d'une infinité de thèses, de *Harangues*, d'*Eloges*, de *Dissertations* dont Nicéron a recueilli les titres dans le tome 39 de ses *Mémoires*; nous citerons et recommanderons les *éditions* avec *Commentaires* de *Phèdre*, d'*Arrien*, d'*Elien*, de *Pacatus*. La société d'éducation d'Upsal proposa en 1781 pour l'*Eloge* de Scheffer un prix qui fut décerné au *mémoire* de Fant, Stockholm, 1783, in-8.)

SCHEFFMACHER (Jean-Jacques), jésuite de la province de Champagne, naquit à Kientzheim en Haute-Alsace, de parens distingués, le 27 avril 1668. Il fut nommé en 1715 à la chaire de controverse fondée dans la cathédrale de Strasbourg par Louis XIV. Par les talens et le zèle qu'il y déploya, il parvint à réunir au giron de l'Eglise grand nombre de luthériens. Les écrits qu'il publia successivement depuis 1716 jusqu'à sa mort, et surtout ses 12 savantes lettres, procurèrent la conversion de quantité d'autres. Pfaff, chancelier de l'université de Tubingen, et Armand de la Chapelle, pasteur à La Haye, tâchèrent d'y répondre; mais il paraît que leurs réponses ne firent point fortune. Celle du premier est moins mauvaise que celle de l'autre, quoique plus mal écrite. Les lettres du Père Scheffmacher parurent d'abord successivement et séparément; mais on les réunit, et on en fit trois éditions en 2 vol. in-4; la 1re en 1733, la 2e en 1747, et la 3e en 1750 et 1751. Il y en a aussi une en 3 vol. in-12, Rouen, 1769, à laquelle l'éditeur a ajouté une treizième lettre sur la présence réelle contre les calvinistes. On a donné un Abrégé de ces lettres, 1 vol. in-8. Le Père Scheffmacher mourut à Strasbourg, recteur du collége royal et de l'université catholique de cette ville, le 18 août 1733.

SCHEGK ou SCHEGKIUS (Jacques), né en 1511 à Schaendorf, dans le duché de Wurtemberg, professa pendant 12 ans la médecine à Tubingen, après y avoir enseigné pendant quelque temps la philosophie. Il devint aveugle, et fut si peu sensible à la perte de sa vue, qu'un oculiste lui en promettant la guérison, il le refusa *pour n'être pas obligé de voir tant de choses qui lui paraissaient odieuses ou ridicules*. Cet accident ne l'empêcha pas de continuer ses occupations jusqu'à sa mort, arrivée en 1587. On a de lui : 1° un dialogue, *De animæ principatu, an cordi, an cerebro tribuendo*, Tubingen, 1542, in-8; 2° un traité *De una persona et duabus naturis in Christo, adversus anti-trinitarios*; 3° *Refutatio errorum Simonii*, Tubingen, 1573, in-fol., et beaucoup d'autres livres de philosophie, de médecine et de théologie.

SCHEINER (Christophe), astronome jésuite, né en 1573 à Schwaben, dans le pays de Mindelheim en Souabe, mort à Nice le 8 juillet 1650, fut mathématicien et confesseur de l'archiduc d'Autriche. Il soutint, ainsi que Longomontan, un système moyen entre celui de Copernic et de Tycho, et prétendit que la terre, par une révolution journalière, produisait le jour et la nuit, tandis que le soleil, par son cours annuel, causait la vicissitude des saisons. (*Voy.* LONGOMONTAN, COPERNIC, TYCHO, etc.) Il observa le premier les taches du soleil. *Voyez* son ouvrage, *ad M. Velserum de maculis solaribus tres Epistolæ*, Augsbourg, 1612, in-4, réimprimé à Rome, 1613, in-4. Découverte que d'autres attribuent sans fondement à Galilée. Scheiner publia en 1630, in-fol., son ouvrage intitulé : *Rosa ursina, sive sol ex admirando facularum et macularum suarum phænomeno varius*, dans lequel il traite de ces taches, ainsi que des points particulièrement brillans qu'on remarque dans le soleil. Lorsqu'il communiqua cette découverte à son provincial, celui-ci craignant qu'il ne se donnât un ridicule, lui conseilla de mettre de la prudence et de la lenteur dans la publication d'un écrit qui frondait les idées reçues; mais il ne tint pas le discours impertinent et imbé-

cile qu'on lui fait tenir ordinairement. *Censuerunt superiores mei*, dit Scheiner lui-même, *procedendum esse cautè et pedetentim, donec phænomenum, ipsa aliorum quoque experientia accedente, corroboraretur*, *neque a tritis philosophorum semitis sine evidentia contraria recedendum*, Rosa Ursina, lib. 1, cap. 2. Il fallut donc que Scheiner tînt pendant quelque temps sa découverte secrète : il la communiqua cependant à Welser, qui la publia long-temps avant que Galilée en eût parlé ; et lorsque Scheiner, devenu plus libre ou plus hardi, revendiqua sa découverte, Welser eut l'honnêteté de ne pas la lui contester. On a encore de ce jésuite : *Oculus, hoc est, fundamentum opticum*, Inspruck, 1619, in-4. Cette description de l'œil est exacte, surtout quant aux nerfs optiques. Le célèbre Wolf faisait grand cas de ces deux ouvrages de Scheiner. Il appelle le premier un chef-d'œuvre : *Opus de maculis solaribus absolutissimum* ; et il conseille la lecture du second à tous ceux qui veulent apprendre ce qui a rapport à la vision directe. Il est faux que Scheiner se soit donné pour accusateur de Galilée. L'abbé de Lignac a fait à ce sujet un conte de roman, que M. Bergier a inconsidérément répété. (*Voyez* le *Journal hist. et littér.*, 1er mai 1782, pag. 32.) Le jésuite combattit le système de l'astronome florentin, comme les autres qu'il ne trouvait pas d'accord avec ses opinions, et faisait en cela ce que font tous les écrivains.

SCHELHAMMER (Gonthier-Christophe), né à Iéna, en 1649, mort en 1716, à 75 ans, devint successivement professeur de médecine à Helmstadt, à Iéna et à Kiel, où il fut aussi médecin du duc de Holstein. (On a de lui plus de 50 ouvrages sur la médecine, dont Nicéron a donné le catalogue dans le tom. 33 de ses *Mémoires*.) Nous citerons *Ars medendi universa*, Leipsick, 1752, 3 vol. in-4 ; et un grand nombre d'écrits utiles sur cette science, mais remplis d'injures que son humeur atrabilaire lui a fait prodiguer à ses contemporains. *Voyez* sa *Vie* par Scheffelius, à la tête des *Lettres* qui lui ont été écrites par divers savans ; Wismar, 1727, in-8.

SCHENCK (Martin) se distingua dans les guerres par un grand nombre d'actions d'éclat, en combattant tantôt pour le roi Philippe II, et tantôt pour les Hollandais : car rien de plus vénal que ses talens et ses travaux militaires. Il périt dans le Rhin, en 1589, après avoir vainement tenté de se rendre maître de Nimègue. Il ne se battait jamais avec plus de prudence et de succès que lorsqu'il avait bien bu, et n'était jamais plus sûr de garder son secret que lorsqu'il était ivre. *Arma nunquam accuratius tractabat quam cum effuse potus ac vino amens : imo ebrietate ipsa, quæ resignare ac aperire occulta quæque consuevit, illum ad arcana occultanda uti solitum ferunt*. Strada de Bell. Belg. Dec. 2, lib. 10.

SCHENCK (Jean), dit de *Graffenberg*, né à Fribourg le 20 juin 1531, fut reçu docteur en médecine à Tubingen, en 1554, et obtint la charge de physicien de sa ville natale, où il mourut le 12 novembre 1598. On a de lui : *Observationum medicarum, rararum, novarum, admirabilium et monstrosarum volumen, tomi VII de toto homine institutum*, 1er vol. Bâle, 1584 ; 2e, Fribourg, 1594 ; 3e, ibid., 1595-6 ; 4e et 5e, ibid., 1596 ; 6e et 7e, ibid., 1597 : réimprimé depuis, Francfort, 1600, 2 vol. in-8 ; 1609, in-fol. ; Fribourg, 1604, in-8 ; Lyon, 1644, in-fol., par les soins de Charles Spon, et Francfort, 1665, in-folio, par Laurent Strauss, avec des augmentations.—Son fils, Jean-George SCHENCK, exerça la médecine à Haguenau avec succès, et publia plusieurs ouvrages, entre autres : 1° *De formandis medicinæ studiis*, Bâle, 1607, in-12 ; 2° *Hortus patavinus*, Francfort, 1608 ; 3° *Monstrorum historia mirabilis*, Francfort, 1609, in-4, etc.

SCHENCK ou SCHENCKIUS (Frédéric), archevêque, baron de Tautenburch, né dans les Pays-Bas, en 1503, conseiller intime de Charles-Quint, président de la chambre impériale de Spire, quitta le barreau, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine et prevôt du chapitre

de Saint-Pierre à Utrecht, et enfin archevêque de cette ville. Toute son application fut de remédier aux maux de son diocèse. Il tint à cet effet deux synodes, l'un en 1562, l'autre en 1565 : dans le second, il sollicita l'acceptation du concile de Trente; mais ce ne fut qu'en 1568 qu'il vint à bout de le faire accepter. Le chagrin qu'il eut de voir les progrès que l'hérésie faisait dans son diocèse abrégea ses jours. Il mourut le 20 juin 25 août 1580. On a de ce respectable prélat : 1° *De vetustissimo sacrarum imaginum usu*, Anvers, 1567, in-12, solide et savant; 2° *Enchiridion veri præsulis*, Anvers; 3° *Acta concilii provincialis trajectensis*, et plusieurs ouvrages sur la jurisprudence.

SCHENCKIUS (Jean-Théodore), savant professeur en médecine à Iéna, mort en 1671, dans sa 52e année, enseigna et pratiqua avec succès. On a de lui : 1° *Medicinæ generalis novo-antiquæ sinopsis*, 1671, in-4; 2° *De sero sanguinis*, 1671, in-4; 3° le *Catalogue des plantes du jardin médicinal d'Iéna*, 1659, in-12, etc. On a encore de lui plusieurs ouvrages; mais la plupart n'ont exigé d'autre peine à Schenckius que celle de les extraire mot à mot de différens auteurs. (Les ouvrages de Schenckius sont au nombre de 67; on en trouve la liste dans la *Biographie du dictionnaire des sciences médicales*.)

* SCHÉRER (Barthélemi-Louis-Joseph), général français, ministre de la guerre pendant la révolution, naquit à Delle, près de Belfort, en 1775. Il était fils d'un boucher qui lui fit donner une éducation distinguée. Le jeune Scherer quitta la maison paternelle et alla prendre du service en Autriche. Peu de temps après il déserta et vint de Mantoue, ville où il était en garnison, à Paris où il mena pendant quelque temps une vie très dissipée. Son frère, maître d'hôtel du duc de Richelieu, lui fournit les moyens d'entrer dans l'armée française. Scherer obtint un avancement rapide, que quelques biographes attribuent à son esprit d'intrigue encore plus qu'à ses talens. Quoi qu'il en soit, il était capitaine au commencement de la révolution; il fut ensuite major dans la légion de Maillebois, et devint successivement aide-de-camp des généraux Desprez-Crassier, Eikmeier et Beauharnais (1792-1793). Eloigné un instant de l'armée comme aristocrate, il y reparut en qualité d'adjudant-général. En peu de temps il passa de ce grade à celui de général de brigade et à celui de général de division. Employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, il commanda les blocus de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes et de Condé. Il se rendit maître de cette dernière place : il débusqua les Autrichiens du poste de la Chartreuse (17 novembre 1794); il contribua au succès du combat d'Aldenhoven (2 octobre), en forçant le passage de la Roër. Scherer passa ensuite (1795) à l'armée des Pyrénées occidentales, où il obtint aussi des succès. Après la paix avec l'Espagne, il revint en Italie, où il débuta par remporter la victoire de Loan; mais il ne sut pas profiter de ses avantages. Buonaparte lui succéda et repoussa l'armée austro-sarde à Final et sur la rivière de Gênes. En 1797, le directoire l'appela au ministère de la guerre. C'est pendant qu'il occupait cette place qu'il fut accusé de royalisme par le général Hoche, et de complicité avec Pichegru par le général Dutertre. Une autre accusation, mieux fondée, pesait encore sur lui, celle des dilapidations commises dans ses divers commandemens. Rewbell, quoique désigné comme son complice, le défendit avec vigueur. Scherer eut le bonheur de sortir triomphant de toutes ces attaques, et conserva le ministère jusqu'en 1799, c'est-à-dire pendant un an et demi. Appelé au commandement de l'armée d'Italie, il ne compta que des défaites avec une armée accoutumée à vaincre. Ses échecs, et de nouvelles dilapidations dont il se rendit coupable, lui attirèrent la haine, non seulement des Italiens, mais de toute l'armée, au ressentiment de laquelle il n'échappa que par une fuite secrète. Il s'était retiré d'abord à Lode, puis à Milan. Il venait d'être destitué. Menacé d'un décret de mise en accusation, il put se tenir caché jusqu'après la révolution du 18 brumaire,

qui renversa la plupart de ses accusateurs. Il se retira alors dans sa terre de Chauny, où il est mort en 1804. Schérer, né pauvre, avait amassé de grandes richesses. On a de lui un *Mémoire publicatif* intitulé : *précis des opérations militaires du général Scherer en Italie*, 1798, in-8.

SCHERTLIN (Sébastien), né en 1495 à Schorndorff, dans le duché de Wurtemberg, d'une famille honnête, fit ses premières armes en Hongrie et dans les Pays-Bas. Il passa en Italie, et signala tellement son courage à la défense de Pavie, que le vice-roi de Naples le créa chevalier. Il ne se distingua pas moins à la prise de Rome, à celle de Narni, et au secours de Naples en 1528. Plusieurs princes lui offrirent des pensions; mais il aima mieux s'attacher au service du sénat d'Augsbourg. En 1546, il épousa ouvertement le parti de la ligue de Smalkalde contre l'empereur, et servit ce parti de toutes ses forces. La ville d'Augsbourg, menacée d'un siége, lui confia sa défense. Schertlin déploya alors toute sa bravoure; mais cette ville ayant fait la paix, il fut exclu du traité, obligé d'abandonner Augsbourg et de se retirer à Constance. Il passa au service de France, et aida en 1551 à conclure l'alliance entre le roi Henri II et Maurice électeur de Saxe. Il accompagna Henri II dans ses expéditions du Rhin et des Pays-Bas. Charles-Quint et son frère Ferdinand lui accordèrent sa grâce en 1553, et lui rendirent ses emplois. Il servit depuis avec zèle l'empereur Ferdinand Ier, fut anobli en 1562, et mourut fort âgé en 1577, avec la réputation d'un général habile et d'un politique entreprenant.

SCHETZEL, SCHETZELON ou SCHETZELIUS, ermite célèbre, habitait au 12e siècle la forêt de Grunwald, près de Luxembourg, dans laquelle on voit une grotte et une fontaine qui portent son nom. L'auteur de la *Vie* de saint Athard, disciple de saint Bernard, en raconte des choses admirables, et plusieurs de ces singularités qui sortent des règles ordinaires des vertus chrétiennes, mais qui, dans l'ordre de la Providence, tiennent aux circonstances et à la nature des temps. (*Voyez* saint PATRICE, saint SIMÉON STYLITE, etc.) Le Martyrologe belgique en fait mention au 6 août sous le nom de Gislain. Berth. *Hist. de Luxemb.*, tom. 4, p. 97.

SCHEUCHZER (Jean-Jacques), docteur en médecine, et professeur de mathématiques et de physique à Zurich, naquit dans cette ville en 1672, et y mourut en 1733. Le czar Pierre Ier avait voulu l'attirer en Russie; mais le conseil de Zurich le retint par sa générosité. Scheuchzer laissa à sa famille une bibliothèque bien choisie, un beau médailler et un riche cabinet d'histoire naturelle. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages. Le principal est sa *Physique sacrée*, ou *Histoire naturelle de la Bible*, en 4 gros vol. in-fol., qu'on relie souvent en 8. L'édition originale de ce livre est de 1725, en allemand. La traduction en latin parut à Augsbourg, 1732-1735, en 4 ou 8 vol. in-fol.; elle est de l'auteur même. Sa latinité est élégante, énergique, abondante, quoiqu'elle ne soit pas toujours correcte. On en publia une version française à Amsterdam, 1734, 8 vol. in-fol. L'édition allemande est préférée à toutes les autres, à cause de la beauté des épreuves des 750 planches dont elle est ornée (*voyez* PFEFFEL); et l'édition latine est préférée à la française. Cet ouvrage savant, curieux, et d'une lecture attachante, est trop diffus, et contient des choses qu'on eût pu retrancher sans conséquence; mais c'est blesser les règles d'une critique décente et raisonnable, que de dire, avec M. de Buffon, que ce livre n'est *fait que pour amuser les enfans*. On y trouve plus de faits constatés, et moins d'idées purement systématiques que dans l'éloquente *Histoire naturelle*. Un des grands partisans de M. de Buffon (l'abbé Giraud-Soulavie) a rendu plus de justice à Scheuchzer : *Ses descriptions*, dit-il, *véritables copies de la nature*, *dureront autant que la nature même*. On a encore de lui : 1° *Itinera alpina*, Leyde, 1723, 4 tom. en 2 vol. in-4, avec figures. C'est une description de tout ce que les Alpes offrent de curieux aux yeux d'un habile observateur de la

nature. 2° *Piscium querelæ*, 1708, in-4, fig ; 3° *Herbarium diluvianum*, Zurich, 1709, in-fol.; Leyde, 1723, in-fol. On a ajouté à cette édition un catalogue des plantes dont les empreintes se trouvent sur différentes pierres Cet. ouvrage est disposé selon la méthode de Tournefort. 4° *Musæum diluvianum*, Zurich, 1716, in-8 ; 5° *Homo diluvii testis*, 1726, in 4. On trouve dans ces deux ouvrages des monumens incontestables du déluge, et diverses observations qui détruisent le roman physique intitulé : *les Epoques de la nature*. 6° *Historiæ Helveticæ naturalis prolegomena*, 1700 ; 7° *Sciagraphia lithologica, seu lapidum figuratorum nomenclator*, Dantzich, 1740, in-4, avec fig. ; 8° *Nova litteraria helvetica*. C'est un journal de la littérature suisse, depuis l'an 1701 jusqu'à l'an 1714. 9° Un ouvrage sur les eaux minérales de la Suisse, en allemand, Zurich, 1732, in-4. C'était un homme modeste, paisible et droit, ami des catholiques, qui s'exprimait franchement sur plusieurs préjugés de sa secte, quoique ses yeux ne se soient jamais entièrement ouverts à la vérité. Nous citerons pour exemple la manière dont il s'exprime sur les cérémonies du culte catholique, d'abord si brusquement rejetées, et ensuite si sagement regrettées par les protestans. *Verbis et gestibus nullas esse vires persuasi sumus, et tamen legimus veteris Testamenti prophetas usos esse miris gesticulationibus, quas derideremus hodie et superstitiosis adscriberemus ritibus. Hic in resuscitatione filii unici Sareptani admensus est sese Elias ad puerum ter. Ita et maximi prophetæ maximus discipulus Elisæus Sunamitidis filium*, etc. Phys. Sac., tome 4, page 189.—Son fils, Jean-Gaspard Scheuchzer, mort assez jeune à Londres en 1729, a donné une traduction en anglais de l'*Histoire du Japon* de Kempfer, 1727, 2 vol. in-fol. L'oncle de celui-ci, frère de Jean-Jacques, Jean Scheuchzer, premier médecin du canton de Zurich, mort dans cette ville en 1738, a publié *Agrostographia seu graminum, juncorum, etc., historia*, Zurich, 1719, in-4, avec fig., recherché.

* SCHIARA ou Sciara (Pie-Thomas), savant dominicain, naquit à Alexandrie le 29 janvier 1691, se distingua dans son ordre par ses vertus et par son savoir. Il était bibliothécaire de la casanate et secrétaire de l'*index*. Pie VI, qui connaissait son mérite, l'éleva à la charge éminente de maître du sacré palais, dans laquelle il avait eu pour prédécesseurs le cardinal Orsi et le Père Ricchini ; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur, n'y étant parvenu qu'à l'âge avancé de 88 ans. Il mourut en 1781, en ayant alors près de 91. Il avait dans ses dernières années perdu ses facultés mentales. On a de lui : *Parere sopra il libro intitolato : Vindiciæ Maupertuisianæ, diretto al padre Casto Innocente Ansaldi, dello stesso ordine de' predicatori*, Venise, 1756, in-4. Une contestation qui s'était élevée entre Zanotti et le Père Ansaldi, sur un point de philosophie, donna lieu à cet ouvrage. Schiara s'y range du côté de Zanotti, contre Maupertuis. Il y a du nom de Schiara un autre dominicain (Antoine-Thomas). On a de lui : 1° *Theologia belgica; omnes fere difficultates ad militiam tum terrestrem, tum maritimam pertinentes complectens et dilucidans, atque in octo libros distributa*, Augsbourg, 1707, et Rome, 1715, 2 vol. in-fol. ; 2° *Romanus pontifex omnium jurium dispositione propugnandus christianæ reipublicæ exhibetur*, Rome, 1712, in-fol. ; 3° *Raggionamenti sacroregali intorno al purgatorio*, Rome, 1706, in-4.

* SCHIASSETTI (Fortuné), général italien, né à Rome le 7 février 1776, entra à la fin de 1796 dans les troupes républicaines de Rome, et en 1799, époque de la retraite en France, il était capitaine de gendarmerie. Il fut ensuite nommé successivement capitaine des chasseurs italiens à cheval, chef d'escadron, colonel de dragons, enfin général de brigade (1812). Dans toutes les campagnes qu'il fit, il signala sa valeur et son courage, notamment à l'assaut de Macérata, à Tarragone, à Girone et dans la retraite de Madrid. Les blessures qu'il avait reçues et les longues fatigues qu'il avait éprou-

vées altérèrent tellement sa santé qu'il mourut à Milan le 1er novembre 1812, emportant avec lui les regrets universels de ses compagnons d'armes.

SCHIAVONE (André Medula, dit le peintre, né l'an 1552, à Sébénico en Dalmatie, mourut à Venise en 1582. La nécessité lui fit apprendre la peinture, et cette dure nécessité ne lui permit pas d'étudier toutes les parties de son art. Son dessin est incorrect; mais ce défaut n'empêche point qu'il ne soit mis au rang des plus célèbres artistes. Il avait un bon goût de draperie, une touche facile, spirituelle et gracieuse; ses attitudes sont d'un beau choix et savamment contrastées. Le Tintoret avait toujours un tableau de Schiavone devant les yeux lorsqu'il peignait. (Le musée de Paris possédait, en 1815, deux productions de cet artiste; il ne lui reste qu'une *tête de saint Jean-Baptiste, dont les yeux sont baissés.*)

* SCHIAVONETTI (Louis), graveur, né à Bassano en 1765, fit, malgré la médiocrité de son premier maître, de grands progrès dans le dessin et entra dans l'établissement chalcographique du comte Rémondini dans sa ville natale. Il étudia sous Bartolozzi et Volpato, et suivit le premier de ces graveurs à Londres, où il acquit bientôt une grande réputation. Il mourut à Brompton le 15 juin 1810. Il a exécuté un très grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue la *Mater dolorosa*, d'après Vandick; *Juliette et Roméo;* quatre *estampes* représentant l'histoire de la dernière année de Louis XVI, d'après Benazeck; l'*Apothéose* de ce monarque; *la Naissance de Jésus-Christ*, tableau connu sous le nom de la *Nuit du Corrége; le Fils du doge Foscari*, priant son père de faire révoquer l'arrêt qui le bannit à perpétuité de Venise; *le Pèlerinage de Cantorbéry*, gravé à l'eau-forte, d'après Stothard; *le Débarquement des Anglais en Egypte*, d'après Loutherbourg; *le Corps de Tipoo-Saïb*, reconnu par sa famille, d'après Singleton. Cette dernière estampe est une des plus belles de Schiavonetti. On remarque dans tous ses ouvrages une force de dessin, un éclat, un mouvement qui décèle plutôt le génie d'un peintre que l'effort d'un graveur. *Voyez*, pour plus de détails, l'*Eloge* de ce graveur dans le poème du *Tombeau*, par Blaire, Londres, 1808, in-4.

SCHICKARD (Guillaume), professeur d'hébreu dans l'université de Tubingen, né en 1592 à Herrenberg, mort de la peste en 1635, à 43 ans, est auteur d'un petit abrégé de grammaire hébraïque, intitulé: *Horologium Schickardi*, in-8, et de quelques autres ouvrages, où l'on trouve beaucoup d'érudition. Les plus estimés sont: *De jure regio Judæorum*, Leipsick, 1674, in-4; et *Series regum Persiæ*, Tubingen, 1628, in-4. (On peut consulter sur ce savant, dont la *Notice* est bien courte, Schnurrer, *Notice Biogr. sur les hébraïsans de Tubingue*, Ulm, 1792.)

SCHIDONE (ou Schedone Barthélemy), peintre, né dans la ville de Modène vers l'an 1570, mort à Parme en 1615, s'attacha principalement à imiter le stile du Corrége. Personne n'a plus approché de ce grand maître. Le duc de Parme le fit son premier peintre, et lui fournit plusieurs fois l'occasion de se procurer un état honnête; mais sa passion pour le jeu le réduisit au point de mourir de douleur et de honte de ne pouvoir payer ce qu'il perdit en une nuit. Ses tableaux sont très rares. Ceux qu'on voit de lui sont précieux pour le fini, pour les grâces et la délicatesse de sa touche, pour le choix et la beauté de ses airs de tête, pour la tendresse de son coloris et la force de son pinceau.

SCHILDER (Louis de), né à Bruges en 1606, entra chez les jésuites en 1626, enseigna 19 ans la philosophie et la théologie, et mourut dans sa patrie en 1667, après avoir publié un traité *sur les sacremens*, in-fol., et un petit ouvrage judicieux et utile, *De principiis formandæ conscientiæ*. Les auteurs de la compilation informe et calomnieuse, intitulée *Extrait des assertions*, etc., lui reprochent le probabilisme, tandis qu'il enseigne formellement le sentiment contraire. *Voyez* Escobar, La Croix, Medina, Moya.

* SCHILLER (Jean-Frédéric-Christophe), historien et poète allemand, né le 10 novembre 1759 à Marbach dans le Wurtemberg. Son père fut tour à tour chirurgien, soldat et directeur du jardin ducal de la *solitude*. La vocation du jeune Schiller fut contrariée : porté vers l'état ecclésiastique par une forte inclination, il en fut détourné par ses parens qui le contraignirent en quelque sorte à entrer dans l'école militaire nouvellement fondée à Ludwigsbourg par le duc de Wurtemberg. Le jeune Schiller, gêné ainsi dans ses goûts, regarda cette école comme une prison, et s'irrita de plus en plus contre l'organisation sociale qui permettait de pareils abus : telle fut sans doute la cause de cet esprit d'indépendance qu'il montra dans sa conduite comme dans ses écrits. Ses études se ressentirent de cette contrainte, et longtemps il demeura indécis sur la direction qu'il devait leur donner. Toutefois il nourrissait son imagination déjà toute poétique par la lecture d'Homère et de Virgile, de Shakespeare et de Klopstoch, de Goethe et de Lessing, et surtout par la méditation de la Bible. Cependant son esprit roulait incertain dans un cercle de travaux sans but : il songea d'abord à se livrer à la jurisprudence ; puis, lorsqu'en 1775 l'académie de Ludwisbourg fut transférée à Stuttgard, il résolut de se consacrer à la carrière médicale, et pendant deux ans il s'y voua avec ardeur. Lorsqu'il sortit de l'académie, ce fut pour occuper un emploi de chirurgien dans le régiment d'Augé. La discipline militaire vint encore soulever son indignation; dès lors il ne vit plus partout que des chaînes. Schiller n'avait embrassé l'état de médecin que pour avoir une profession : il était né poète et poète tragique : son génie se trahissait à chaque instant. Il n'avait que neuf ans, lorsque son enthousiasme pour la scène s'était manifesté par le prodigieux effet que produisit sur lui une représentation théâtrale à laquelle il avait assisté. Il s'était persuadé de bonne heure que le théâtre est la grande école des peuples et la voie la plus sûre d'enseignement moral après la chaire divine. Bientôt il résolut d'y exposer les amers griefs qu'il reprochait à l'organisation sociale, telle qu'il l'avait comprise avec la discipline des colléges. A l'âge de 17 ans, il avait composé une pièce intitulée : *les Voleurs*, qui fut désapprouvée par ses supérieurs, à cause de plusieurs propositions hardies qu'elle contenait. C'était en effet une satire amère contre la société ; souvent éloquente, elle était souvent aussi déclamatoire ; originale et bizarre, elle est forte et profonde ; la société y est mise en regard avec une grotte de brigands. Cette pièce, imprimée en 1781, fut jouée l'année suivante à Manheim, avec quelques changemens, demandés par le baron Dalberg, et auxquels l'auteur consentit. Schiller avait demandé la permission d'assister aux deux représentations qui eurent lieu dans les mois de janvier et de mai ; il ne l'avait point obtenue. Pour voir la 2e, il affronta une punition de 15 jours d'arrêt et de vives réprimandes. Une réclamation adressée par un habitant des Grisons au duc de Wurtemberg contre l'auteur des *Brigands* fut bientôt le prétexte d'une défense faite à Schiller de publier autre chose que des ouvrages de médecine. Ce fut encore pour cet écrivain une nouvelle contrainte qui le fortifia dans ses idées de rébellion contre l'ordre actuel. Il donna sa démission, et, comme on ne l'accepta pas, il s'enfuit sous un nom supposé, se réfugia en Franconie et alla chercher l'hospitalité auprès de la mère d'un de ses camarades : c'est dans sa retraite de Bauerbach qu'il acheva la *Conjuration de Fiesque*, ainsi que : *Cabale et Amour* : ce sont de faibles pièces. Schiller n'avait pas la connaissance du monde, et son génie ne put la lui donner. Il quitta sa retraite et s'établit à Manheim (septembre 1783). Présenté à la cour du Landgrave de Hesse-Darmstadt, il accepta du duc de Weimar le titre de conseiller. Nous ne le suivrons pas dans ses différens voyages à Leipsick, à Dresde, à Weimar, à Rudolstadt. Il fit imprimer à Leipsick en 1787 *Don Carlos* qu'il avait terminé à Dresde. Dans le même

temps il fit insérer, sur l'invitation de Wieland, dans le *Mercure allemand*, plusieurs pièces telles que les *Cieux de la Grèce*, les *Artistes*, etc. Dès l'année 1785 il avait commencé à Manheim son recueil périodique sous le titre de *La Thalie du Rhin*. Ce fut Goethe qui lui fit obtenir du duc de Weimar la place de professeur extraordinaire d'histoire à Iéna qu'il occupa en 1789; pour l'ouverture de son cours il écrivit le morceau qui a pour titre : *Qu'est-ce que l'histoire universelle? et quel est le but de çette étude?* imprimé dans le *Mercure allemand* du mois de novembre 1789, et séparément à Iéna, 1790, in-8. C'est l'époque la plus brillante de la vie de Schiller, qui, après avoir trouvé la gloire et la fortune comme écrivain, rencontra encore le bonheur domestique dans son union avec une demoiselle de Legenfeld. Bientôt sa santé s'altéra : les études continuelles et forcées auxquelles il se livrait en furent la cause; et, dès l'année 1791, il fut atteint d'une maladie de poitrine dont il ne put jamais se guérir complètement. Nous ne saurions passer sous silence la conduite que tint Schiller à l'égard de Louis XVI en faveur duquel il adressa un *Mémoire* à la Convention, à l'époque du procès de cet infortuné prince. Plus tard cette assemblée décréta que le brevet de citoyen français lui serait adressé, à cause de sa tragédie de *Guillaume Tell.* Mais tous les signataires de ce brevet avaient déjà péri de mort violente, lorsque le rétablissement de la paix avec l'Allemagne permit qu'il lui fût adressé. Schiller avait quitté le professorat : il reçut néanmoins des offres brillantes au nom de plusieurs princes qui désiraient en faire l'ornement de leurs universités. Ainsi en 1795 il fut appelé à Tubingue, puis en 1804 à Berlin; mais il s'était irrévocablement fixé à Weimar, où la reconnaissance le retenait près de son premier bienfaiteur le duc de Wurtemberg, et l'amitié près de l'illustre Goethe. C'est dans cette ville qu'il fut enlevé aux lettres le 9 mai 1805. Lchiller avait reçu en 1802 des lettres de noblesse de l'empereur François II, et il était membre de presque toutes les sociétés littéraires. Nous n'avons indiqué qu'une partie des ouvrages de ce grand écrivain. On en trouvera la liste exacte et complète dans le *Lexicon* de Jordaëns : la plupart ont été plusieurs fois réimprimés, et dans presque toutes les langues de l'Europe il existe des traductions de ses chefs-d'œuvre dramatiques. Des éditions complètes de ses *OEuvres* ont été publiées à Tubingen, 1812-1815, 12 volumes in-8; à Vienne, 1826, 26 vol. in-12; à Carlsruhe, 1816-1817, et à Leipsick, 1824, 18 vol. in-8. Les ouvrages de Schiller peuvent se diviser en trois classes : 1° Les *OEuvres* philosophiques : un biographe place au premier rang de tout ce qu'a écrit Schiller dans ce genre son *Traité sur la poésie naïve et sentimentale.* Parmi les ouvrages historiques de Schiller, nous citerons : 1° *Histoire des Pays-Bas sous le gouvernement de l'Espagne.* Ils ont été traduits par M. Château-Giron, 1827, 2 vol. in-8. Schiller n'en a donné que les premiers livres, au grand regret de tous les savans, Leipsick, 1788, in-8. 2° *Histoire de la guerre de Trente ans*, traduite en français par M. Champfeu, Paris, 1803, 2 vol. in-8, et par M. Mailher de Chassart, 1820, 2 vol. in-8. Cet ouvrage qui exigea les recherches les plus grandes présente à la fois les marques frappantes de l'élévation toujours croissante du talent de Schiller, et de l'affaiblissement de ses forces physiques : il semble en effet qu'elles lui aient manqué pour terminer cette histoire qu'il a poussée jusqu'au 4e livre avec tant de verve, de chaleur et de vie. C'est après cette publication qu'il reçut du prince héréditaire de Holstein-Augustembourg et du ministre de Danemark, le comte de Schimmelmann, une double pension de mille thalers (environ 4000 francs). Les autres ouvrages de Schiller sont du genre dramatique; ce sont : 1° *la Thalie du Rhin*; 2° *la Conspiration de Fiesque*; 3° *Don Carlos*; 4° *Marie Stuart*; 5° *Wallenstein*; 6° *Jeanne d'Arc*; 7° La *Fiancée de Messine*; 8° *Guillaume Tell.*, etc. Ces tragédies renferment de grandes beautés et la versification en est mâle et soutenue.

Il n'y faut certainement pas chercher la régularité qui règne dans les pièces des classiques français et italiens, comme Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire, etc.; Maffei, Monti, Alfieri, etc.; mais des scènes parfaitement touchées, des caractères fort bien soutenus, des pensées nobles et sublimes, peuvent parfois racheter quelques défauts qui appartiennent, en général, moins à Schiller qu'au théâtre de sa nation. Schiller, sans avoir le même génie que Shakespeare, émeut comme lui, transporte le spectateur, tantôt le frappe vivement, et tantôt l'attendrit jusqu'aux larmes. Dans la tragédie de *don Carlos*, il peint de main de maître les mœurs du temps; mais les caractères de Philippe II et de son ministre y sont peut-être trop odieux. Ceux de Marie Stuart, dans la tragédie de ce nom, et d'Elisabeth, sont tout-à-fait historiques : le cinquième acte est de la plus grande beauté; mais la scène française ne supporterait pas certains détails qui, en augmentant l'intérêt, s'opposent aux convenances établies : en parlant toujours au cœur, on s'écarte souvent des règles, et on gagne parfois du côté de la vérité ce qu'on perd de celui de la perfection. Outre cela, Schiller est presque intraduisible; il est un des auteurs allemands qui ont manié leur langue, déjà assez difficile par elle-même, avec le plus d'enthousiasme et de hardiesse. Il a écrit aussi une tragédie intitulée : *la Pucelle d'Orléans*, bien différente, pour le fond, des deux poèmes de même titre de Chapelain et de Voltaire. Schiller ne s'attache qu'à raconter en de très beaux vers les exploits de l'héroïne française, qu'il conduit à la mort d'une manière différente de celle que l'histoire nous a transmise. Celle de ces pièces qui a le plus occupé les critiques est *Waltenstein*, trilogie ou tragédie en trois actions, sur le mérite de laquelle les avis seront partagés en France, tant que durera la querelle des *classiques* et des *romantiques*. Elle fut représentée pour la première fois à Weimar dans le mois d'octobre 1798 : elle excita en Allemagne un enthousiasme général, et les Allemands la regardent comme l'un des plus beaux ornemens de leur scène. Nous avons plusieurs traductions françaises du théâtre de Schiller. La plus récente et la meilleure est celle de M de Barante, Paris, 1821, 6 vol. in-8 : elle est précédée d'une intéressante *Notice* sur cet écrivain. Madame de Staël a donné, dans son ouvrage de l'Allemagne, des *analyses* très détaillées des principales pièces de ce poète. *Jeanne d'Arc* a été imité par M. Soumet, ainsi que *Don Carlos*; *la Conspiration de Fiesque* l'a été par M. Amelot. Schiller fit aussi des *romans*, parmi lesquels nous citerons le *Visionnaire*, ouvrage singulier où Schiller semble avoir accumulé par plaisir toutes les rêveries les plus fantastiques, sans expliquer son dessein et sans autre but apparent que celui d'étonner. Il fit en outre des poèmes, entre autres celui des *Artistes*, et d'autres que nous avons cités; enfin il travailla à un grand nombre d'ouvrages littéraires et périodiques. Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur ces systèmes dramatiques, on conviendra sans peine que Schiller est une des plus grandes gloires de l'Allemagne.

SCHILLING (Diebold), historien, né à Soleure en Suisse, fut fait greffier de l'un des tribunaux de la ville de Berne, dans le 15e siècle. Il a laissé une *Histoire*, en allemand, *de la Guerre des Suisses contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne*, publiée pour la première fois à Berne, en 1743, in-folio. L'auteur s'était trouvé à presque toutes les batailles et actions de guerre qu'il décrit. (Il a fait aussi une *Histoire de Suisse*, qui s'étend de 1468 jusqu'en 1484, et que l'on peut regarder comme la continuation de Tschachtlan et de Justinger. La *Description des guerres de Bourgogne* n'en est qu'une partie.)

SCHILTER (Jean), jurisconsulte, né à Pégau en Misnie l'an 1632, exerça des emplois honorables à Iéna. Il obtint les places de conseiller et d'avocat de Strasbourg, et de professeur honoraire de l'université de cette ville, où il mourut en 1705. On a de lui : 1° *Codex juris allemanici feudalis*, 1696, 3 vol. in-4; 2°

Thesaurus antiquitatum teutonicarum, 1728, 3 vol. in-fol.; 3° des *Institutions canoniques*, 1721, in-8, dans lesquelles il se propose d'accommoder le droit canon aux usages des églises protestantes; 4° *Analyse de la vie de Pomponius Atticus*, imprimée à Leipsick en 1654, in-4; 5° *Institutiones juris publici*, 1696, 2 vol. in-8; ouvrage savant et méthodique; 6° *De pace religiosa*, in-8, petit traité judicieux, où il ne paraît pas être fort zélé pour sa secte, qu'il ne croyait sans doute point enseigner l'unique et indivisible vérité.

* SCHIMMELMANN (E.-H. de), ministre des affaires étrangères en Danemark, président de la société royale des sciences et de la société biblique, célèbre par le patronage qu'il avait accordé aux savans de son pays, et souvent à ceux de l'Allemagne, entre autres à Glopstock et à Schiller.

* SCHIMMEL-PENNINGCK (Rutger-Jean), ancien grand-pensionnaire de Hollande, puis sénateur de France sous Buonaparte, naquit à Deventer le 31 octobre 1761 de parens riches et considérés, descendant d'une ancienne famille de la province d'Over-Yssel. Il se destina de bonne heure au barreau et fit ses cours de droit à l'université de Leyde. Pendant son séjour dans cette ville, il fut nommé par ses condisciples pour les commander en 1784 au milieu des troubles qui agitèrent quelque temps la cité de Leyde, et la régence lui décerna pour prix de sa conduite, sage et courageuse, une médaille d'honneur. Sa thèse fut une dissertation sur le *pouvoir populaire sagement dirigé, de imperio populari rite temperato*; elle eut les honneurs de la traduction en allemand. Schimmel alla s'établir à Amsterdam, où il ne tarda pas à jouir de la confiance générale. Pendant les troubles qui eurent lieu, dans les Provinces-Unies, depuis 1785 à 1787, Schimmel s'était prononcé pour un changement dans la forme du gouvernement, mais non pour une révolution démocratique : aussi resta-t-il à Amsterdam, après le triomphe du parti stathoudérien, et il continua à y exercer ses fonctions d'avocat. Lors de l'invasion des Français dans sa patrie en 1794, il fut appelé à des fonctions administratives, et devint président de la municipalité d'Amsterdam, d'où il passa à la Convention nationale batave. Dans ces divers postes, il se distingua par l'étendue de ses connaissances, ses talens oratoires, son zèle et sa fermeté à maintenir l'ordre et la tranquillité publique. En 1798, on lui donna l'ambassade de Hollande auprès du gouvernement français. Trois ans après, il représenta sa nation au congrès d'Amiens, et lors de la paix de 1802 il fut nommé ambassadeur en Angleterre. Prévoyant qu'une nouvelle guerre était imminente, il fit tous ses efforts pour obtenir que la république batave pût rester neutre; le gouvernement anglais non seulement y consentait, mais faisait de grands avantages à la Hollande; la France s'y refusa, et obligea cette nation de prendre part à une guerre qui acheva de ruiner son commerce et sa marine. Rappelé de Londres et dégoûté de la carrière politique, il se retira dans ses terres situées dans la province d'Over-Yssel, avec l'espoir d'y mener une vie tranquille au sein de sa famille; mais une lettre du premier consul, qui ressemblait beaucoup à un ordre, l'engageait, en termes pressans, de se rendre à Bruxelles pour conférer avec lui sur des objets concernant les intérêts des deux républiques; son gouvernement l'engageait de son côté à obtempérer à l'invitation qui lui était faite : il se rendit donc à Bruxelles, et après plusieurs conférences sur les moyens de défense en cas de descente de la part des Anglais, il consentit de retourner à Paris comme ambassadeur de la république. A peine y fut-il arrivé que Buonaparte, proclamé empereur, lui déclara que la Hollande serait réunie à la France, ou qu'elle adopterait un gouvernement plus fort, concentré entre les mains d'un seul, et il ajouta qu'il désirait que le choix tomba sur lui. Schimmel-Penninck ne pouvant faire changer cette résolution qui était irrévocable, en fit part à son gouvernement, qui le chargea de tout accepter, excepté la réunion à la France; il fut

donc nommé, en 1805, chef du gouvernement, sous le titre de *grand-pensionnaire*. Cette dignité devait être inamovible ; cependant quinze mois après, au mépris de cet arrangement, Buonaparte vainqueur de l'Autriche, et voulant être le chef d'une famille de rois, érigea la Hollande en royaume, et mit à la tête Louis Buonaparte, son frère. Schimmel-Penninck refusa tout emploi, même la dignité de président-à-vie du corps législatif, et se retira dans ses terres, où il vécut comme simple particulier pendant tout le règne du roi Louis ; enfin, lorsque ce trône fut renversé par celui qui l'avait élevé, pour réunir la Hollande au grand empire, il se vit encore comblé des faveurs impériales, et fut nommé à la fois comte de l'empire, membre du sénat-conservateur, grand-trésorier d'un nouvel ordre des *Trois-Toisons-d'Or*. Il eût préféré rester dans sa retraite, mais son fils approchait de l'époque de la conscription ; il craignit d'irriter le chef de l'état par sa résistance : il alla donc faire acte de présence au sénat; mais aussitôt que sa patrie eut recouvré son indépendance, il donna sa démission de sénateur, et se retira de nouveau dans ses terres. Lors de la création du royaume des Pays-Bas, il fut nommé membre de la première chambre des états-généraux et grand cordon de l'ordre du Lion-Belgique. Il est mort le 13 février 1825, regardé comme un des plus illustres citoyens dont puisse s'honorer la Hollande. Il était, depuis plusieurs années, privé de la vue, et, comme il aimait beaucoup les lettres et qu'il était doué d'une mémoire très-étendue, il se plaisait à se rappeler, et à citer les morceaux classiques des poètes italiens, allemands, anglais, comme ceux de sa nation ou des anciens.

*SCHINDERHANNES (Jean Buckler, dit), fameux chef de voleurs, dont le nom veut dire *écorcheur*, naquit en 1779 à Nastetten, dans le comté de Catzen-Elenbogen. Il se mit dès son jeune âge à la tête d'une grande bande de jeunes garçons avec lesquels il enlevait, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, des vivres dans les fourgons de l'armée française : il entra ensuite au service du bourreau de Bærenbach. Ayant été puni de la bastonnade pour un vol qu'il avait commis, il alla s'enrôler dans la troupe des garotteurs ou chauffeurs qui désolaient les deux rives du Rhin. Son audace et l'adresse qu'il mit à s'échapper des prisons de Sarrbruck et de Simmeren où il avait été renfermé, lui acquit de la célébrité, et le fit nommer capitaine d'une troupe de brigands qui avaient déclaré la guerre aux juifs. Son nom était si redouté, qu'il lui suffisait souvent d'une sommation pour faire comparaître en sa présence de riches fermiers qu'il voulait mettre à contribution. On cite cependant de lui quelques traits de générosité. Satisfait de l'obéissance que quelques-uns de ces fermiers lui avaient montrée, on l'a vu quelquefois leur donner un passeport pour circuler librement dans le pays. Il avait choisi la rive gauche du Rhin pour le théâtre de ses exploits, et il y dévasta des communes entières ; plusieurs fois il osa se défendre contre les forces militaires envoyées contre lui ; enfin l'organisation de la police et de la gendarmerie sur la rive française du Rhin le força de se rejeter en Allemagne. Il y fut arrêté le 31 mai 1802 par le grand bailli de Limbourg, conduit à Francfort, de là à Mayence, où il fut condamné à mort et exécuté le 21 novembre 1803. Il mourut avec courage ayant à peine 24 ans. Sa *Vie* a été écrite et publiée par M. de Sevelinges, Paris, 1810, 2 vol. in-12.

* SCHLEGEL, nom d'une famille allemande qui a fourni grand nombre de personnages célèbres dans la littérature et les sciences. Nous citerons Paul-Marquart Schlegel, médecin, né à Hambourg en 1625, reçu docteur à Padoue et professeur de médecine à l'université d'Iena de l'an 1638 à l'an 1642. Dix de ses dissertations sont citées dans la *biographie du Dictionnaire des sciences médicales*, qui donne des détails sur d'autres médecins du même nom. Il mourut en 1573. — Jean Chrétien Fraugott Schlegel, médecin, né en 1746 à Langen-Eichstaedl, exerça son art à Langen-Salzo, puis fut conseiller et médecin du prince de Schoenbourg-

Waldenbourg. Il a publié plusieurs ouvrages importans. —Jean-Elie SCHLEGEL, poète allemand, né en 1718 à Meissen en Saxe, mort en 1749 à Soroé où il était professeur, était encore élève à la célèbre école de Forté, lorsque ses condisciples représentèrent pour la première fois sa tragédie d'*Oreste et Pilade*, et celle d'*Hécube*. Il fit plus tard des changemens à cette dernière pièce qu'il publia sous le titre des *Troyennes*. Cependant le jeune Schlegel, obligé de choisir un état, embrassa la carrière du droit; il n'en continua pas moins à cultiver le théâtre et les lettres, et concourut à la rédaction de divers recueils, notamment de la *bibliothèque de Gottsched* et les *Amusemens de l'esprit de Schwabe*. Il s'annonça aussi de bonne heure par des *Traductions des Géorgiques de Virgile*, *des Epîtres d'Horace*, *de la Cyropédie de Xénophon*, et enfin par des *imitations* de quelques pièces de Sophocle et d'Euripide. En 1743 il accompagna Spener en Danemark comme secrétaire d'ambassade. Pendant le séjour qu'il fit dans cette contrée, il étudia la langue et l'histoire danoise, et devint dès la même année un des collaborateurs du célèbre recueil intitulé : *Fragmens de Brême*. Comme à la même époque on établit à Copenhague un théâtre allemand et français, il s'occupa plus spécialement de compositions dramatiques, et en 1746 il fit imprimer le *recueil de ses OEuvres* en ce genre. Deux ans après il accepta la place de professeur extraordinaire à l'université de Soroé où il est mort comme nous l'avons dit. Ses *OEuvres* ont été recueillies par son frère Jean-Henri SCHLEGEL, Copenhague et Leipsick, 1766, 1770, 5 vol in-8. —Jean-Henri SCHLEGEL, professeur d'histoire à Copenhague, né en 1724 à Meissen, et mort à Copenhague en 1780, a publié une *Histoire des rois de Danemark de la maison d'Oldenbourg jusqu'en* 1729, in-fol., et un *Recueil de traités sur l'Histoire*, *la numismatique*, *l'économie et la langue du Danemark*, Copenhague, 1771-76, 2 vol. in-8.

*SCHLEGEL (Frédéric de), littérateur allemand, de la même famille que le précédent. Son père, qui était un des chefs du clergé de Hanovre, s'est fait une réputation par ses *sermons* et ses *poésies*. Frédéric Schlegel avait été destiné au commerce; mais il abandonna le comptoir pour aller étudier à Goettingue, et après s'être essayé par des morceaux de critique dans les journaux les plus répandus, et surtout dans le *Lycée des beaux-arts*, publié à Berlin en 1793, il débuta par un ouvrage remarquable, intitulé : les *Grecs et les Romains*, qui fut suivi d'un autre sur la *Poésie de ces deux peuples de l'antiquité*. On regrette que ce traité, qui n'est pour ainsi dire qu'un fragment, ne soit pas achevé. Les productions des auteurs dont il est parlé sont parfaitement caractérisées, et l'on voit que l'auteur avait fait une étude profonde du génie poétique des temps anciens. Frédéric Schlegel donna ensuite *Alarcos*, tragédie, jouée à Berlin et à Weymar, mais qui ne satisfit pas le public. Ses admirateurs même la classèrent dans le genre romantique. Il quitta la capitale de la Prusse vers 1801, et alla s'établir à Iéna, où il ouvrit des cours particuliers. En 1804, il vint à Paris et s'y occupa de recherches sur les romans de chevalerie et les fabliaux du moyen âge. Il y fit aussi un ouvrage en français, intitulé : *Notices et extraits relatifs à Jeanne d'Arc*. De retour en Allemagne, il fit paraître un *Almanach poétique*, où l'on remarque un morceau sur l'architecture gothique et un poème de *Roland*, divisé en romances à la manière des poésies chevaleresques du moyen âge. En 1808, il fut attaché au quartier général de l'archiduc Charles comme secrétaire aulique, et il obtint à cette époque, de l'empereur, des lettres de noblesse. Après la paix, il ouvrit à Vienne des cours d'histoire et de littérature, qui augmentèrent beaucoup sa réputation. On a encore de lui : *Essais sur la langue et la philosophie des Indiens*, qui prouve la variété de ses connaissances, et plusieurs écrits diplomatiques, qui lui ont valu le titre de conseiller de la légation autrichienne auprès de la diète germanique à Francfort. Il a aussi inséré quelques mor-

ceaux de poésie dans l'*Athénée*, journal publié par son frère Auguste-Guillaume Schlegel, connu par son *Cours de littérature dramatique*. On attribue à l'un et à l'autre une grande influence sur leurs contemporains; tous deux ont ramené le goût public à l'étude du beau chez les anciens et les modernes. Frédéric Schlegel est mort à Dresde le 12 janvier 1829. Il avait épousé la fille du célèbre Mendelsohn, israélite philosophe, qui avait fait profession avec sa fille, à Cologne, de la foi catholique.

* SCHLICHTEGROLL (Adolphe-Henri-Frédéric DE), savant biographe allemand, né le 8 décembre 1764 à Waltershausen, dans le duché de Gotha, fut d'abord (1789) professeur à Gotha, où il avait fait ses études. Il fut ensuite employé de la bibliothèque publique, puis de la bibliothèque particulière du duc d'Ernest, adjoint et conservateur du cabinet des médailles, président de l'académie de Munich, et enfin (1807) secrétaire-général de cette même académie, dont il a publié les *Mémoires*. Sa retraite qu'il demanda en 1821 ne précéda que de quelque temps sa mort qui eut lieu le 4 décembre 1822. On a de lui : 1° le *Nécrologe des Allemands*, 34 vol. in-4, 1790-1806, ouvrage utile pour ceux qui veulent connaître l'histoire politique et littéraire de ce temps, mais qui pèche souvent par les éloges de complaisance prodigués à des hommes qui venaient de mourir, et dont le nom, pour la plupart, fera peu de bruit dans la postérité; 2° *Choix des principales pierres gravées de la collection qui appartenait autrefois au baron de Stosch, qui se trouvent maintenant dans le cabinet du roi de Prusse, accompagnée de notes et d'explications*. Nuremberg, 1798, 2 vol. in-folio, fig.; 3° *Historia Numothecæ gothanæ*; 4° *Annales numismatiques*, qu'il commença en 1804, et dont il n'a paru qu'un premier volume et un cahier du deuxième. On trouve sous le titre de *Xénies*, dans *l'Almanach des muses* de Schiller, pour 1798, quelques épigrammes de ce poète célèbre et de Goethe contre l'auteur trop complaisant du *Nécrologe des Allemands*.

SCHLICHTING (Jonas de Bukowiec), écrivain socinien, né en Pologne l'an 1596, exerça le ministère jusqu'à ce qu'il fut chassé en 1647 par la diète de Varsovie, où l'on fit brûler sa *Confessio fidei christianæ*. Il se retira en Moscovie, parcourut plusieurs villes d'Allemagne, et se fixa enfin à Zullichau, où il mourut en 1661 à 65 ans. C'était un homme inquiet, remuant, toujours en guerre avec les catholiques et les protestans. Son attachement au socinianisme lui attira de fâcheuses affaires. On a de lui plusieurs productions. La plupart sont des Commentaires sur divers livres de l'Ecriture sainte. Ils ont été imprimés à Amsterdam, en 1666, in-fol., et ils se trouvent dans la *Bibliothèque des Frères Polonais*.

*SCHLOETZER ou SCHLOEZER (Auguste-Louis de), historien, né en 1737, à Jagstadt, fut orphelin à l'âge de 4 ans. Ses parens le placèrent dans le gymnase de Wahlheim, d'où il se rendit, en 1751, à Wittemberg pour y faire son cours de théologie. Il étudia ensuite deux ans à Goettingue les langues orientales et la philologie sacrée, et passa en Suède, où il fut pendant quelque temps instituteur. Après avoir séjourné trois ans à Stockholm et à Upsal, il revint, en 1757, à Goettingue, dans le but d'étudier l'arabe sous le célèbre Michaëlis, et la médecine sous Rœderer. Il allait se faire recevoir docteur, lorsque Muller, historiographe de Russie, le prit pour son secrétaire. Schloetzer apprit en peu de temps le russe, le slavon ou vieux russe, le polonais et le bohémien, et devint ainsi pour Muller, qui ne connaissait pas ces langues, un précieux collaborateur. Bientôt il se dégoûta du séjour de la Russie; et, quoiqu'il eût été nommé adjoint à l'académie de Saint-Pétersbourg en 1762, il accepta une chaire sans appointemens à Goettingue; mais il lui fut défendu de sortir de l'empire, et ce ne fut qu'au bout de quelques mois que Catherine, jugeant qu'il était plus sage de gagner par des bienfaits un homme dont on redoutait les connaissances historiques, lui confia une place de professeur à l'académie, et la rédaction de l'histoire ancienne de la

Russie : en même temps elle lui accorda un congé de trois mois. Dès que Schloetzer fut de retour, il travailla avec beaucoup de persévérance jusqu'en 1767, époque où il obtint un nouveau congé. Lorsqu'il fut en Allemagne, il forma le projet de ne plus reprendre la route du Nord. Il resta à Goettingue, où il fut nommé professeur de philosophie et de politique. Sa vie ne fut point tranquille, elle fut agitée par diverses aventures : ainsi, en 1793, il commit l'imprudence d'accuser de concussions un fonctionnaire, qui le poursuivit en calomnie et le fit condamner à une amende pécuniaire. Il fut aussi astreint à faire examiner ses ouvrages par deux de ses collègues, avant de les livrer à l'impression. L'invasion de son pays par les armées françaises le fit aussi souffrir cruellement. Ce grand écrivain est mort en 1809, à Goettingue. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Introduction à l'histoire du Nord*, 1771, in-4 ; elle forme le 31e vol. de l'*histoire universelle anglaise*, traduite en allemand; 2° *Histoire de la Lithuanie jusqu'à sa réunion définitive à la Pologne*, *en* 1569, 1776; elle est insérée dans l'*histoire universelle*, t. 50, 1785; 3° *Echantillons d'annales russes*, Brême, 1768, in-8 ; 4° *Tableau de l'histoire de Russie*, en russe, français, allemand, 1768, in-12; 5° *La Russie nouvellement changée*, 1767, et années suivantes, 4 vol. in-8, réimprimée en 1768 et 1777, pseudonyme; 6° *Oskold et Dir*, Goettingue, 1775, in-8; 7° *Recherches historiques sur les lois fondamentales de la Russie*, ibid., 1777, in-12; 8° *Histoire des monnaies et mines de la Russie*, de 1700 à 1789, Goettingue, 1791, in-8 ; 9° *Louis-Ernest*, *duc de Brunswick et de Lunebourg*, *feld-maréchal de S. M. I. et du saint-empire*, Goettingue, 1786, in-8 ; traduit en français, Gotha, 1788 ; 10° *Correspondance*, et 11° *Indicateur politique*, 60 et 72 cahiers, 1776-94, réunis en 80 vol. in-8. Schloetzer a publié en outre *Les lois rendues dans le 11e siècle par le grand duc Jaroslaf et ses fils* ; *Annales russes de Nicon*, 1 v.; *Chronique du moine Nestor*, texte russe, d'après dix-sept manuscrits traduits de l'allemand, avec *Commentaires* historiques et critiques. Schloetzer figure parmi les littérateurs et les historiens les plus distingués de son temps. Son stile n'est point classique, ce qui était peu compatible avec le nombre de ses ouvrages ; mais ses écrits sont pleins de sagacité, et ils dénotent un écrivain du premier ordre. Il est sec, tranchant, bizarre ; néanmoins il subjugue ses lecteurs par la force de ses raisonnemens, la lucidité de son exposition et la sûreté de sa critique. C'est lui qui a créé l'histoire du Nord, jadis incomplète, et mêlée de fables qu'il a fait à jamais disparaître.

* SCMALZ (N...) économiste, né à Hanovre en 1759, devint successivement professeur de droit à Rinteln, Kœnigsberg, Halle et Berlin, où il est mort en 1831. Son enseignement était facile et agréable, mais n'avait pas beaucoup de solidité : ses connaissance étaient très étendues, sans avoir de la profondeur. Il est connu par ses travaux d'économie politique qui n'ont pas été sans utilité pour l'Allemagne : ils reposent sur les principes de Quesnay dont il fut le disciple jusqu'au dernier moment. Il est encore plus connu par ses querelles à l'occasion des associations secrètes qui ont exercé et exercent encore sur l'Allemagne une influence diversement caractérisée. Ses principaux ouvrages portent les titres suivans : *Exposition du droit naturel pur ; Manuel d'économie politique*, trad. en français, par M. H. Jouffroy, conseiller au service de Prusse; *Collection de cas judiciaires remarquables de la faculté de Halle*.

SCHMEITZEL (Martin), historien, naquit en 1679 à Brassau, qu'on nomme aussi *Cronstadt*, en Transylvanie. Après plusieurs voyages dans le Nord et en Hollande, il enseigna la philosophie à Iéna, et fut fait bibliothécaire de cette université. En 1731, le roi de Prusse lui donna le titre de conseiller aulique, et le fit professeur en droit et en histoire à Hall. Il mourut dans cette ville en 1747. Ses principaux ouvrages latins sont : 1° *Commentatio de coronis tam antiquis quam modernis*, 1712, in-4 ; 2° *Sche-*

diasma de Clenodiis regni Hungariæ, et ritu inaugurandi reges Hungariæ, 1713, in-4; 3° *Præcognita historiæ civilis*, Iéna, 1730, in-4; 4° *Præcognita historiæ ecclesiasticæ*, 1720, in-4; 5° *Dissertatio de natura et indole artis heraldicæ*, Iéna, 1721; 6° un grand nombre d'ouvrages historiques et polémiques en allemand. Il a encore laissé plusieurs écrits qui n'ont pas vu le jour, quoiqu'ils soient plus intéressans que les autres: 1° *Bibliotheca hungarica*; 2° *Anecdota ad Hungariæ et Transylvaniæ statum*; 3° *Notitia principatus Transylvaniæ, geographice, historice et politice adornata*; 4° *Antiquitates Transylvaniæ ex lapidum inscriptionibus, nummisque antiquis Romanorum erutæ*, etc. (Son *Eloge* fut prononcé par Maupertuis, à l'académie de Berlin; dont il était curateur.)

SCHMID (Erasme), natif de Delitzch en Misnie, professa avec distinction le grec et les mathématiques à Wittemberg, où il mourut le 22 septembre 1637, à 77 ans. On a de lui une édition de *Pindare*, 1616, in-4, avec un commentaire chargé d'érudition.

SCHMID (Sébastien), professeur en langues orientales à Strasbourg, mort en 1697, ne doit pas être confondu avec Jean-André SCHMID, abbé de Mariendal, et professeur luthérien en théologie, mort en 1726. L'un et l'autre ont enfanté un grand nombre de livres peu connus. On distingue parmi ceux du dernier: 1° *Compendium historiæ ecclesiasticæ*, 1704, in-8; 2° *De bibliothecis*, 1703, in-4; 3° *Lexicon ecclesiasticum minus*, 1714, in 8.

SCHMID (George-Frédéric), graveur, né en 1712 à Berlin, fut élève de Busch; il vint ensuite à Paris pour se perfectionner dans son art, et eut pour maître le fameux Larmesin. Ses premières productions furent tellement applaudies que par une exception honorable il fut admis en 1742 à l'académie royale de peinture, quoiqu'il fût protestant. A la même époque Frédéric II, son souverain, le gratifia d'une pension de 1,000 écus. Schmid lui marqua sa reconnaissance par le portrait de Mignard, d'après Rigaud, et par d'autres chefs-d'œuvre. Il voyagea successivement en Saxe, en Pologne, en Russie, etc., et il reçut partout l'accueil le plus honorable. Catherine II le retint à sa cour, lui assigna une pension de 1,500 roubles, et il y resta jusqu'à la mort de cette impératrice. De retour à Berlin, le roi le chargea de graver les portraits de ses ancêtres, dont lui-même avait écrit l'histoire. Il mourut dans sa patrie en 1775, à l'âge de 63 ans. On cite parmi ses ouvrages le portrait du prince d'Anhalt, ceux de la Tour, de l'abbé Prévost, et un grand nombre d'autres chefs-d'œuvre qui font l'admiration des connaisseurs. Son *OEuvre diversifié* n'est pas moins digne d'éloges: il renferme une suite de 60 dessins, gravés à l'eau-forte, d'après les maîtres les plus célèbres. Le conseiller Grayen de Leipsick a donné le catalogue de son *OEuvre*.

* SCHMIDT (Michel-Ignace), historien allemand, né en 1736 à Arnsteim, petite ville de l'évêché de Wurtzbourg, fut élevé chez les jésuites de ce lieu et embrassa la carrière ecclésiastique. Après avoir administré quelque temps la cure de Rassfurth, il se chargea de l'éducation du fils du baron de Rotenhan, grand-maître de la cour de Bamberg. Pendant la guerre de Sept-ans, il suivit ce seigneur dans les terres qu'il avait près de Stuttgard. Après la paix de Rubertsbourg, il retourna dans sa patrie où il remplit plusieurs fonctions importantes. L'évêque de Wurtzbourg le nomma assesseur de la faculté de théologie, et professeur d'histoire de l'empire d'Allemagne. Sa conduite et ses talens lui gagnèrent la bienveillance de ce prince, qui lui accorda un bénéfice, et le titre de conseiller ecclésiastique, avec voix délibérative dans le collége des affaires spirituelles. Il était membre d'une commission établie pour réformer l'instruction publique et pour donner une meilleure éducation aux classes inférieures: c'est à ses conseils que l'on dut l'établissement d'un séminaire pour l'éducation des maîtres d'école. Quelques membres de la

cour du nouvel évêque ayant prévenu contre lui ce prélat, il perdit ces places. Schmidt venait de publier le 1er volume de son *Histoire des Allemands*, ouvrage populaire dont le succès surpassa son espérance. Sur ces entrefaites l'empereur Joseph II l'engagea à venir à Vienne, où il lui assigna une pension. Cette protection de la part de ce prince, au moment où il se proposait de faire de dangereux changemens, ferait croire que Schmidt n'y fut pas tout-à-fait contraire, et que cette condescendance indisposa contre lui l'évêque de Wurtzbourg. Jusqu'à la mort de Joseph II, Schmidt jouit constamment de ses bonnes grâces. Il fut mis à la tête des archives de l'état avec le titre de conseiller aulique. Il fut chargé aussi de donner des leçons d'histoire à l'archiduc François, aujourd'hui empereur d'Autriche. Il continua dès lors son grand ouvrage qu'il poussa jusqu'au onzième volume, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1686. Ce volume parut en 1793. On trouva dans les papiers de Schmidt les matériaux des autres volumes ; et un écrivain distingué, Jos. Milbiller, se chargea de les mettre en ordre : le tome 23, allant jusqu'en 1806 et renfermant la table de tout l'ouvrage, a été publié en 1808. Une partie de cette histoire a été traduite en français par J. Ch. Thibault de Laveaux, 9 vol. in-8, 1784 et années suivantes. Schmidt est mort le 1er novembre 1792. Outre l'*Histoire des Allemands* il a laissé : 1° *Plan de réforme de l'instruction publique*, en latin, 1769 ; 2° *Plan d'étude*, 1774 ; 3° *Histoire du sentiment moral de l'homme*, 1772.

* SCHMIDT (Christophe de), jurisconsulte et littérateur allemand, surnommé *Phiseldeck*, naquit à Nordheim, petite ville de la principauté de Goettingue, le 11 mai 1740, d'une famille distinguée. Son père, qui était chambellan, l'envoya à l'université de Goettingue, où il apprit le droit. Il entra ensuite en qualité d'instituteur chez un conseiller intime de l'empereur de Russie, qui demeurait alors à Goettingue. Il passa avec lui en 1762 à Saint-Pétersbourg, où il resta quelques années, et revint ensuite à Goettingue, où il reçut le grade de docteur. S'étant rendu à Helmstadt, il y professa pendant quelque temps la jurisprudence ; appelé à Brunswick, il y occupa successivement, dans le collége *Carolinum*, les chaires d'histoire, de droit public, de statistique. En 1779 il fut nommé conseiller et archiviste des grandes archives du duché, à Wolfenbuttel. Il remplit ces charges avec une telle distinction, que le duc le décora, en 1784, du titre de conseiller aulique, tout en lui laissant la direction des archives de Wolfenbuttel. Il mourut dans cette ville en décembre 1801. On a de lui : 1° *Lettres sur la Russie*, publiées en deux recueils, 1770 ; 2° *Matériaux pour servir à la connaissance de la constitution et du gouvernement de la Russie*, 1772 ; 3° *Essai d'une nouvelle introduction à l'histoire de la Russie*, 1787 ; 4° des *Matériaux pour servir à l'histoire de la Russie*, 1777 ; 5° *Mélanges historiques*, 1783-1784 ; 6° *Hermæa*, 1786 ; 7° *Manuel des sciences historiques*, rempli d'érudition et d'une saine critique ; 8° *Répertoire de l'histoire et de la constitution d'Allemagne*, depuis 1789 jusqu'en 1794, etc., etc.

* SCHMIDT (Valentin), professeur à l'université de Berlin, très versé dans la littérature du moyen âge et particulièrement dans la littérature romaine, mort du choléra en 1831.

SCHMITH (Nicolas), né à Oedenbourg en Hongrie, se fit jésuite, enseigna les belles-lettres et la théologie avec distinction dans son ordre, et mourut recteur du collége de Tirnau en 1767, aimé et estimé pour l'égalité et la douceur de son caractère. On a de lui : 1° plusieurs *Traités de théologie* ; 2° *Series archiepiscoporum strigoniensium*, Tirnau, 1751, 2 vol. in-8 ; 3° *Episcopi Agrienses, fide diplomatica concinnati*, Tirnau, 1768, in-8 ; 5° *Imperatores ottomanici a capta Constantinopoli, cum epitome principum Turcarum, ad annum* 1718, Tirnau, 1766, 2 vol. in-fol. Ces ouvrages, pleins d'érudition, sont écrits d'un stile pur, aisé et souvent élégant. On estime surtout son *Histoire des empereurs ottomans*, qui est peut-être la meilleure

que nous ayons. C'est une suite de celle du Père Kéri. (*Voyez* ce nom.) Nous n'avons pas encore une histoire turque complète. Celle de Cantémir passe pour être assez exacte; mais elle est trop peu étendue pour l'espace de temps qu'elle embrasse. Celle de l'abbé Mignot ne peut être considérée que comme une compilation. Ricaut en a donné une histoire en anglais; mais elle ne comprend que le 17e siècle. L'histoire des Turcs ne peut être connue que par celles de leurs ennemis. Ces relations peuvent être suspectes; mais elles n'ont pas un caractère de fausseté comme les annales turques. Les Turcs, si on veut les en croire, ont été des conquérans invincibles. La Porte, dans ses actes, représente les princes chrétiens implorant à genoux la clémence du vainqueur. On retrouve dans l'histoire, comme dans les diplômes des Turcs, le faste oriental, qui n'est qu'un étalage ridicule.

* SCHNEIDER (Euloge ou plus exactement Jean-George), écrivain allemand et terroriste français, plus connu en France par ses excès démagogiques que par ses ouvrages, naquit en 1756 à Vipfeld, village de l'évêché de Wurtzbourg. Dès sa jeunesse il se fit remarquer par sa mauvaise conduite, et passa ses premières années dans une misère extrême qu'il ne dut attribuer qu'à ses vices. Cependant il entra dans un cloître de récolets, où il prit l'habit religieux. Ses supérieurs ayant cru remarquer en lui quelques talens pour l'éloquence de la chaire l'envoyèrent à Augsbourg. Mais il y prêcha dans le sens des innovations que Joseph II venait d'exécuter, et il se vit dans la nécessité de se séparer de ses chefs. Schneider fut appelé dans la cour brillante de Stuttgard par le duc Charles de Wurtemberg qui le nomma son prédicateur. A la nouvelle de la révolution qui venait d'éclater en France, il quitta l'Allemagne, et vint s'établir à Strasbourg, où il fut d'abord vicaire épiscopal de l'évêque constitutionnel de cette ville; mais cet emploi était bien loin de contenter son avidité et son ambition. Nommé commissaire civil près l'armée d'Allemagne, il fut élu ensuite maire d'Haguenau, puis accusateur public près le tribunal criminel du Bas-Rhin, et dans l'une et l'autre de ces fonctions il se proposa d'égaler en scélératesse les monstres les plus cruels qui répandaient le deuil dans la France entière. A la tête d'une armée révolutionnaire, et suivi de la guillotine, il parcourait l'Alsace, et sur la deposition de deux de ses agens, il envoyait à la mort les personnes de tout âge, de tout sexe, pauvres et riches, suspects ou non suspects. Sous le règne de la terreur, c'est-à-dire dans une triste époque où tout était permis de la part des tyrans de la France, Schneider, ainsi que l'affreux Lebon, surpassa même ses pouvoirs par les concussions, les vexations, les abus les plus sanguinaires; et il se plut à opprimer, voler, assassiner, ravir l'honneur, la fortune et la vie à des familles paisibles qui étaient à l'abri de toute sorte d'accusations. Cependant on le laissa pendant toute une année exercer cet horrible ministère. Les traits qu'on rapporte de ce scélérat font frémir la nature. Nous nous bornerons à citer les suivans. Il entre un jour dans une commune, et fait ordonner à la municipalité de lui livrer cinq têtes à son choix. On eut beau lui représenter qu'on ne connaissait pas de coupables; il fallut lui abandonner cinq victimes, qui, dans l'instant même, furent livrées à la mort. Une autre fois, étant arrivé au village d'Esig, il se rendit chez le juge de paix du canton, appelé Kuhn, et le trouva à table. Le maître de la maison l'invite à dîner, et les convives s'empressent de lui céder la place d'honneur, tandis que toute la maison était occupée à le servir. Au milieu de la bonne chère et des bouteilles, il paraît s'égayer, et se livre bientôt à une joie bruyante; tout à coup se tournant vers le juge de paix, il lui demande avec sang-froid s'il avait beaucoup de vin pareil dans sa cave. Kuhn lui répond qu'il lui en reste quelques bouteilles, et que toutes sont à son service: « Eh bien, ajouta ce nouveau Néron, hâte-toi d'en faire servir une; » car dans trois quarts d'heure tu n'en

» boiras plus. » Il ne manqua pas à sa parole, et un instant après il fit entrer la guillotine dans la cour de son hôte, et lui fit couper la tête, malgré les prières, les larmes, la désolation de sa femme, de ses enfans, de ses amis et de ses domestiques, qu'il contraignit à assister à cet horrible spectacle. Après l'exécution il monta tranquillement dans sa voiture, et alla commettre ailleurs de nouveaux assassinats. L'exemple de Carrier lui fit venir dans l'idée de l'imiter, et, pour multiplier ses victimes, il faisait préparer à Strasbourg des *noyades* à l'instar de celles de Nantes. Mais Schneider était devenu trop riche : son opulence et son orgueil même lui avaient déjà fait de nombreux ennemis ; il étalait en outre un luxe révoltant. Au retour d'une de ses courses, il entra à Strasbourg dans un carosse à six chevaux, entouré de coureurs, et précédé de gardes le sabre nu. Saint-Just et Lebas étaient alors à Strasbourg en qualité de commissaires de la Convention. Jusqu'alors ils n'avaient point paru indignés des crimes de Schneider ; mais ils le furent de son orgueil et de sa vanité. Ils le firent arrêter sur-le champ, et le lendemain même (21 décembre 1793) il fut exposé en public sur un échafaud pendant plusieurs heures. Transféré à Paris, il resta en prison quelques mois, et traduit enfin devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort et exécuté le 1er avril 1794, convaincu d'être *prêtre autrichien de* Wurtzbourg, *émissaire de l'ennemi*, etc. Nous aurions voulu ne parler de Schneider que comme écrivain : il nous reste à dire que ce qu'il a fait de mieux, c'est sa *traduction allemande des Homélies de St.-Chrysostôme sur l'évangile de saint Matthieu*, Augsbourg, 1786, 4 vol. in-8, et celle des *Homélies du même Père sur l'évangile de saint Jean*, ibid., 1787, 3 vol. in-8.

*SCHNEIDER (Jean-Gottlob), célèbre philologue et naturaliste allemand, né en 1750 au village de Kolm, près de Hubertsbourg, s'appliqua avec succès à l'étude des langues anciennes, et alla ensuite à l'âge de 18 ans étudier le droit à Leipsick ; mais la connaissance qu'il y fit de Reiske, Fischer et Reiz, le décida à se consacrer à la littérature classique. Il se rendit d'abord à Goettingue, où il vécut quelques années dans la détresse ; mais il y fit la connaissance de Brunck, qui l'emmena avec lui à Strasbourg, pour l'aider dans ses travaux philologiques, et il sut trouver du temps pour étudier l'histoire naturelle, surtout la botanique et la zoologie, dans la vue de comparer les connaissances des anciens avec les découvertes des modernes. En 1776, il fut nommé professeur de philologie à Francfort-sur-l'Oder. L'université de cette ville ayant été transférée à Breslau en 1811, il continua d'y occuper la même chaire, et il obtint en 1816 la place de premier bibliothécaire qui convenait mieux à ses goûts. Il mourut en 1822. On remarque dans ses ouvrages plus d'érudition et de talent que d'esprit et même de jugement. Outre un grand nombre de *Mémoires* qu'il a publiés dans différens recueils, il a donné beaucoup d'ouvrages et d'éditions dont on trouve la liste dans l'*Almanach littéraire* de Meusel, et parmi lesquels nous citerons : 1° un *Essai sur la vie et les écrits de Pindare*, 1774, in-8, en allemand ; 2° une édition des ouvrages de Plutarque *sur l'éducation*, avec les *fragmens* de Marcellus de Sède, 1775 ; 3° *Démétrius de Phalère*, édition accompagnée d'un excellent *Commentaire*, Allembourg, 1779 ; 4° *Specimina aliquot zoologiæ veterum ex hist. nat. piscium sumpta*, Francfort-sur-l'Oder, 1782, in-4 ; 5° *Ichthyologiæ veterum specimina*, 1782, in-4 ; 6° *Recueil de divers traités pour l'éclaircissement de la zoologie et de l'histoire du commerce*, en allemand, Berlin, 1784, in-8 ; 7° *Analecta ad historiam metallicam veterum*, 1788, in-4 ; 8° *Synonymia piscium græca et latina, sive historia piscium naturalis et litteraria*, Leipsick, 1789, in-4 ; 9° *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, 1794, 4 vol. in-8 ; 10° un *Dictionnaire critique*, grec-allemand, 1797, 2 vol. in-8, destiné aux classes, le meilleur de tous les lexiques manuels qui existe en Allemagne;

11° *Eclogæ physicæ*, 1801, 2 vol. in-8; 12° une édition de *Vitruve*, Leipsick, 1807, 3 vol. in-8; 13° une édition grecque-latine de la *Politique d'Aristote*, Francfort-sur-l'Oder, 1809, 2 vol. in-8; 14° *Histoire des animaux d'Aristote*, Leipsick, 1811, 4 vol. in-8, dédiée à M. Cuvier; 15° une édition des *OEuvres complètes de Théophraste*, Leipsick, 1818-1821, 6 vol. Ce qui constitue le mérite particulier de Schneider, c'est d'avoir remarqué que les ouvrages des anciens sur les sciences physiques ont été négligés par les philologues et les critiques, et surtout d'avoir réparé cette négligence en en donnant de nouvelles et savantes éditions, et de les avoir accompagnées d'excellentes notes. *Voyez* pour plus de détails une *Notice nécrologique* par son collègue M. Manso : elle a été insérée dans la Gazette d'Etat de Berlin du 19 février 1822.

SCHNORRENBERG (Anne), chanoine prémontré, né à Cologne l'an 1667, fut fait prieur du monastère de Steinfeld, docteur en théologie en 1698, examinateur-synodal à Cologne l'an 1701, et mourut le 11 décembre 1715. On a publié après sa mort, *Institutiones juris canonici cum brevi commentario in reg. juris*, Cologne, 1729, in-4. Mais les religieux de Steinfeld désavouèrent cet ouvrage, et dans une édition qu'ils donnèrent du véritable ouvrage de leur confrère, à Cologne en 1740, in-4, ils montrèrent combien il avait été défiguré dans la première édition.

* SCHNURRER (Christian-Frédéric), théologien et orientaliste, chancelier de l'université de Tubingen, naquit le 28 octobre 1742 à Canstadt dans le royaume de Wurtemberg. Après avoir terminé ses études, il embrassa la carrière du ministère évangélique. Un vif besoin de s'instruire le détermina à voyager : ainsi en 1766 il quitta le séminaire protestant de Tubingen, visita presque toute l'Europe et ne revint qu'au bout de 5 ans. Nommé à son retour professeur à l'université de Tubingen, il fut admis quelques années après à la faculté de philosophie avec le titre de professeur ordinaire, et placé en 1777 à la tête du séminaire de théologie. Schnurrer remplit ces dernières fonctions pendant 29 ans, après lesquels il devint chancelier de l'université de Tubingen (1806). La même année il fut installé dans la première chaire de théologie et dans la prélature de *Lorch*. Au commencement des troubles politiques qui agitèrent le Wurtemberg, Schnurrer se prononça pour la monarchie ; plus tard il changea d'opinion, et se déclara en faveur de la réforme. Il fit partie des états du royaume en 1815, déplut au nouveau souverain (1817) et fut privé de ses places. Retiré à Stuttgard, il y est mort en 1822. Cet habile professeur a composé un assez grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : 1° *Bibliotheca arabica*, imprimée à Halle en 1811, in-8. Cet ouvrage bibliographique comprend la liste des livres publiés en langue arabe et de ceux qui ont été faits pour faciliter l'étude de cette langue, depuis la grammaire imprimée à Grenade en 1505, jusqu'à celle de M. Sylvestre de Sacy, 1810. On regrette de n'y pas trouver une table alphabétique des auteurs pour la facilité des recherches. Le même défaut existe dans l'ouvrage suivant : 2° *Eclaircissement sur l'hitoire de la réformation ecclésiastique et de la littérature dans le Wurtemberg*, 1798, in-8, en allemand, ouvrage plein de recherches bibliographiques ; 3° *Vindiciæ veritatis christianæ revelatæ ab insultibus libelli*, 1765, in-4 ; 4° *de Codicum hebræorum V. T. Mss. ætate difficulter determinanda*, Tubingue, 1772, in-4 ; 5° plusieurs *Dissertations philologiques* sur les proverbes, sur Job, sur divers psaumes, etc., in-4; 6° *de Pentateucho arabico-polyglotto*, 1780, in-4 ; 7° *Dissertationes philologico-criticæ*, Gotha, 1790, in-8; 8° *Notices biographiques et littéraires sur les hébraïsans de Tubingue*, Ulm, 1792, in-8, en allemand, où l'on trouve des détails curieux sur Reuclin et Schickard. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages aussi curieux que savans. Schnurrer était zélé partisan de la révélation, et en cela il était loin de partager les

écarts de plusieurs de ses compatriotes. Comme orientaliste, il est au premier rang parmi ceux de l'Allemagne. Sa critique est d'une justesse et d'une sûreté qui peuvent servir de modèle. On trouve quelque chose de Schnurrer dans le *Répertoire de la littérature biblique et orientale* de M. Eichhorn, et dans le *nouveau Répertoire pour la littérature biblique et orientale* de M. Paulus.

SCHODELER (Wernher), avoyer de la ville de Bremgarten en Suisse, engagea ses concitoyens, l'an 1532, à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. On a de lui une *Chronique de Suisse*, en allemand, estimée pour son exactitude.

SCHOEFFER ou SCHOIFFER (Pierre), de Gernsheim, dans le pays de Darmstadt, doit être regardé comme l'un des premiers inventeurs de l'imprimerie, avec Guttemberg et Fust. (*Voyez* ces deux articles.) Le premier il imagina de remplacer les caractères en bois par d'autres en métal et mobiles, jetés dans des moules. Il perfectionna aussi l'encre d'imprimerie. (Il exerça d'abord le métier de copiste à Paris où il se trouvait encore en 1449. Il se rendit ensuite à Mayence vers 1450, et fut d'abord le subordonné, puis l'associé et le gendre de Fust. On remarque son nom dans la souscription du *Psautier* de 1457. La société de Guttemberg et Fust se servait de lettres fondues qu'elle obtenait par le moyen de matrices fondues elles-mêmes. Ce fut Schoeffer qui inventa les poinçons et compléta ainsi la découverte de l'art typographique. Le premier ouvrage imprimé avec les caractères obtenus par ce procédé est *Durandi Rationale divinorum officiorum*, 1459, in-folio. Son beau-père étant mort en 1466, Schoeffer devint seul possesseur de l'imprimerie qu'il continua d'exploiter jusqu'à sa mort arrivée en 1502.)

SCHOENFELD (François), né à Prague en 1747 d'une famille distinguée, entra chez les jésuites, y enseigna les sciences et les belles-lettres, et s'occupa en même temps de la composition d'un grand nombre d'ouvrages en allemand et en français, où règnent la saine raison, l'esprit solide, quelquefois brillant, le zèle pour la religion, et les sentimens d'une vraie piété. On distingue le traité *De amore veritatis et veritate amoris*, Prague, 1770; et quatre discours qui ont pour titre : *Religio catholica ferventer est prædicanda, propugnanda prudenter*, Prague, 1783. Parmi ses ouvrages allemands il se trouve des poésies où il y a de l'élévation et de la chaleur, et quelques dissertations théologiques et d'érudition, entre lesquels l'*Influence des bons et des mauvais esprits sur l'homme* a eu beaucoup de vogue. Après la destruction de la société, il devint doyen de Reichstadt, dans le cercle de Bunzlau. Il vivait encore en 1784. On ignore l'époque de sa mort.—Il ne faut pas le confondre avec Mathias SCHOENFELD, jésuite de la province de Bavière, écrivain aussi fécond que judicieux, dont les ouvrages, la plupart écrits en allemand, et joliment imprimés, ont produit de grands fruits dans la plupart des provinces de l'empire, particulièrement son *Abrégé historique de la Bible, destiné à l'instruction publique*, avec des figures, très supérieur au sec et ennuyeux Royaumont; *les Vérités fondamentales de la religion, exposées dans leur ordre naturel et leur dépendance réciproque; le Philosophe chrétien dans l'adversité; la Vraie parure de la jeunesse*, etc.; *Règles puisées dans la religion et la raison pour conserver la santé*, etc. Tous ces ouvrages sont écrits élégamment, d'une manière naturelle et attachante, et tout empreint des beautés aimables et convaincantes de la vertu. Il vivait encore en 1786.

* SCHOENING ou Schioening (Gerhard) savant norwégien, né en 1722 dans le district de Lofoden, de la province de Northland, en Norwége, fit ses premières études au collége de Drontheim; et, comme il était pauvre, le recteur de ce collége, qui l'avait pris en amitié, lui fournit les moyens de les continuer à Copenhague. Ses progrès furent rapides, et il ne tarda pas à acquérir de la réputation. En 1751, il fut appelé à diriger l'école de Drontheim. Nommé

en 1765 professeur d'histoire et d'éloquence à Soroé, il fit, par ordre du roi de Danemark, un voyage *littéraire* en Norwége, qu'il entreprit en 1773, et qu'il interrompit en 1775, ayant été rappelé à Copenhague, où ce monarque le nomma maître des archives secrètes. Il fut en 1776 membre de la société instituée pour publier les *écrits* islandais qu'avait recueillis Arras Magnaecy. De concert avec Guner, évêque de Drontheim et Suhm, il fut le fondateur de l'académie de Drontheim, érigée en 1760, et qui prit, en 1767, le nom de *société royale* de *Norwége*. Plusieurs académies savantes, telles que celles de Copenhague, de Goettingue, etc., le reçurent dans leur sein. Il aimait les ouvrages de Grotius, d'Erasme, de Mélanchthon, de Budé, de Musée, de Leclerc; et son livre favori était la *Théodicée* de Leibnitz. On peut juger d'après cela quelles étaient les opinions de Schoening en matière de religion. Il mourut le 18 juillet 1780, âgé de 58 ans. On a de lui: 1° *Disputationes quatuor de origine philosophiæ orientalis*, Harnih, 1744—1747, in-4. L'auteur y suit l'histoire de la philosophie de Brucker. 2° *Oratio de antiquo jure succedenti*, Soroé, 1767, in-4; 3° *Oratio de antiquissima reipublicæ constitutione regum speciatim potentia et auctoritate apud gentes boreales*, Soroé, 1776, in-4; 4° *Programma de omni ratione apud veteres septentrionales*, Soroé, 1766; 5° *Programma de festo post assidui solis reditum in septentrione olim celebrato*, Soroé, 1776, in-4; 6° *Fundamenta narrationis Herodoti de Scythia, tribus programmatibus*, Soroé, 1768—1770, in-4; 7° *Programma de sinu Codano et monte Sevo*, Soroé, 1772, in-4, etc. Il a écrit en danois: 8° un *Traité du mariage des anciens Septentrionaux*, Copenhague, 1756, in-4; 9° *Essai d'une géographie de l'ancienne Norwége*, Copenhague, 1751, in-4. Il n'y parle que de la *hiérarchie*, l'ouvrage n'ayant pas été continué; 10° *Description de la cathédrale de Drontheim*, ibid., 1762, in-4; 11° *Histoire d'Harald, Haardraade, rois de Norwége, et d'Augustin, archevêque de Drontheim*, pour *servir de supplément à l'histoire ancienne de Danemark et de Norwége* (avec Suhm), Copenhague, 1757, in-4: 12° un *Voyage en Norwége*, Copenhague, 1778, in-4; 13° *De l'origine des Norwégiens et des autres peuples du Nord*, Soroé, 1761, in-4; 14° *Histoire de Norwége*, depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'an 995, 4 v. in-4, Soroé et Copenhague, 1771-1781. Le dernier volume a été publié après la mort de l'auteur, par Suhm. Cette histoire, qui mériterait d'être continuée jusqu'à nos jours, passe pour être un chef-d'œuvre dans son genre, par les recherches, le stile et une rare exactitude. Schoening a été l'éditeur d'une traduction de l'ouvrage de *Smorr Stuele*, célèbre historien islandais du 18e siècle, et se disposait à en publier la troisième partie, lorsqu'il fut surpris par la mort. Ce savant a écrit plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil* de la société royale de Danemark. Schoening avait une vaste érudition, et était initié à presque toutes les sciences.

SCHOEPFLIN (Jean-Daniel), savant critique, né à Sultzbourg dans le Brisgau, en 1694, fut avant l'âge de 26 ans professeur d'histoire et d'éloquence dans l'université luthérienne de Strasbourg. (Quelques années après il obtint l'autorisation de faire aux frais de cette ville un voyage en France et en Italie. La 50e année de son professorat fut célébrée en 1770, comme une fête publique, à Strasbourg. Il est mort en 1771; il était conseiller et historiographe de France, associé des académies de Pétersbourg et de Florence, de la société royale de Londres, correspondant de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres de Paris. Indépendamment des *Mémoires* que cette dernière société conserve de lui dans les 9, 10, 15, 17, 18 et 23e vol. de ses recueils, il s'est fait connaître par des ouvrages pleins de recherches.) 1° *Alsatia illustrata, celtica, romana, francisca*, Colmar, 1751-62, 2 vol. in-fol. Quelque savante que soit la critique de l'auteur, on a cru qu'il rejetait quelques faits d'une manière trop tranchante, tandis qu'il en

adopte quelques autres trop légèrement. Cet ouvrage, qui semblait devoir effacer l'*Histoire générale d'Alsace* du Père Laguille, n'a point eu cet effet. 2° *Alsatia diplomatica*, Manheim, 1 vol. in-fol. 3° *Vindiciæ celticæ*, Strasbourg, 1754, in-4, sur l'origine et la dispersion des peuples qui, dans l'antiquité, portaient le nom de Celtes. 4° *Vindiciæ celticæ*, Strasbourg, 1756 et 1760, in-4. Il y fait tous ses efforts pour assurer l'invention de l'imprimerie à la ville de Strasbourg. (*Voyez* GUTTEMBERG.) 5° Divers autres ouvrages savans et des *Dissertations* réunies en 1 vol. in-4. Ring a donné sa *Vie* en latin. (On trouvera des détails sur sa vie dans les *Archives littéraires* et dans le *Moniteur* du 2 messidor an 12.)

SCHOLARIUS (George), l'un des plus savans Grecs du 15[e] siècle, fut juge général des Grecs, secrétaire de l'empereur de Constantinople, et son prédicateur ordinaire. Il embrassa depuis l'état monastique, et prit le nom de *Gennade*. N'étant encore que laïque, il assista au concile de Florence, où il se déclara hautement en faveur de l'union des Grecs avec les Latins; il fit, à son retour à Constantinople, une excellente *Apologie* des articles contenus dans le décret du concile de Florence. Il y dépeint, avec l'éloquence la plus touchante, l'état où cette malheureuse ville de Constantinople se trouvait réduite; mais Marc d'Ephèse l'ayant depuis fait changer de sentiment, il devint un des plus grands adversaires de la réunion. Après la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, Gennade fut élu patriarche de cette ville. Le sultan Mahomet II lui donna l'investiture, suivant la coutume des empereurs grecs, et lui mit en main le bâton pastoral; mais voyant les troubles s'augmenter, sans espérance de pouvoir les apaiser, ce patriarche abdiqua en 1458; et se retira dans un monastère de la Macédoine, où il mourut vers 1460. Ses principaux ouvrages (qu'on trouve dans les *Conciles* du Père Labbe et dans la *Bibliothèque des Pères*) sont: 1° une *Lettre* adressée aux évêques grecs touchant l'union; 2° Trois *Discours*, prononcés dans le concile de Florence, sur les moyens de procurer la paix; 3° un *Traité de la procession du Saint-Esprit contre Marc d'Ephèse*; 4° un *de la prédestination*, traduit en latin avec de bonnes notes, par Charles Libertinus, Prague, 1673, in-8; et plusieurs autres, dont l'abbé Renaudot nous a donné le catalogue dans la *Créance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*. Ce savant a publié aussi une *Homélie* de Scholarius, dans laquelle il reconnaît la transsubstantiation. Quelques critiques ont prétendu que Scholarius, patriarche et zélé schismatique, était différent de celui qui avait défendu si vivement l'union avec l'Eglise romaine.

SCHOLASTIQUE (Sainte), vierge, sœur de saint Benoît, née à Nursie, ville d'Italie, sur la fin du 5[e] siècle, suivit la vie ascétique, et établit une communauté de religieuses. Elle allait visiter son frère tous les ans; la dernière année qu'elle lui rendit ce devoir, elle prédit sa mort prochaine, qui arriva vers l'an 543. Rien de plus intéressant et d'une naïveté plus touchante, que la relation que fait saint Grégoire d'une de ces entrevues de la sainte avec son frère, où Benoît fut obligé, par une pluie survenue à la demande de Scholastique, de passer la nuit avec elle dans des entretiens animés de tout le feu d'une charité céleste. Elle mourut trois jours après.

SCHOLL (Herman). *Voyez* HAMTEKEIM.

SCHOMBERG (Pierre), né à Wurtsbourg d'une ancienne et noble famille, fut chanoine de Bamberg, ensuite évêque d'Augsbourg et cardinal en 1439. Le pape Eugène IV et l'empereur Frédéric III faisaient beaucoup de cas de ses lumières, et le consultaient dans des affaires importantes. Il fut chargé de plusieurs négociations qui avaient pour objet la paix entre l'Angleterre et la France, et la pacification des querelles élevées entre les princes allemands. Il mourut à Dillengen en 1469. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas de SCHOMBERG, aussi cardinal, issu de l'ancienne maison de Schomberg, dans la Misnie. Ayant étudié

le droit à Pise, il fut si touché d'un discours de Savonarole, qu'il se mit sous sa conduite, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1497. Son mérite le fit élever en 1520 sur le siége de Capoue. Envoyé en France par Clément VII, il contribua beaucoup à faire conclure la paix de Cambrai entre Charles-Quint et François Ier. Paul III le décora de la pourpre en 1535. Peu s'en fallut qu'il ne fût élu pape dans les conclaves où furent proclamés Adrien VI et Clément VII. On a de lui cinq *Sermons*, qu'il prononça devant Jules II en 1505, et quelques *Lettres* dans le Recueil de celles des princes. Il mourut à Rome le 9 septembre, à l'âge de 65 ans.

SCHOMBERG (Henri de), de la même famille que le cardinal dont nous venons de parler, naquit à Paris en 1583 d'une branche qui s'était établie en France, et servit en 1617 dans le Piémont, sous le maréchal d'Estrées, et sous Louis XIII, en 1621 et 1622, contre les huguenots. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut, en 1625, honoré du bâton de maréchal de France. Il prouva qu'il en était digne par la défaite des Anglais au combat de l'île de Ré en 1627, et en forçant le Pas de Suse en 1629. Dans cette dernière journée, il fut blessé d'un coup de mousquet aux reins; et dès qu'il fut guéri, il se rendit maître de Pignerol en 1630, et secourut Casal. Envoyé en Languedoc contre les rebelles, il gagna, en 1632, la victoire de Castelnaudary, où le duc de Montmorency fut blessé et fait prisonnier. Cette victoire valut le gouvernement de Languedoc au maréchal de Schomberg, qui mourut d'apoplexie à Bordeaux, le 15 novembre de la même année, à 49 ans. On a de lui la *Relation de la guerre d'Italie*, expédition à laquelle il eut tant de part. Elle fut imprimée en 1630, in-4, et réimprimée en 1669 et 1682.—Son fils, Charles de Schomberg, était duc d'Halluin (et ordinairement désigné sous ce nom) par sa femme, Anne, duchesse d'Halluin. Il naquit en 1601 à Nanteuil, fut gouverneur du Languedoc, et reçut le bâton de maréchal de France en 1637, après qu'il eut remporté une victoire sur les Espagnols, près de Leucate en Roussillon. Il eut plusieurs autres avantages sur eux dans le cours de cette guerre, et prit d'assaut la ville de Tortose en 1648. Il mourut à Paris en 1656, à 55 ans. Le maréchal de Schomberg fut le premier protecteur de Bossuet, et contribua beaucoup à le faire connaître à la cour.

SCHOMBERG (Frédéric-Armand de), maréchal de France, né vers 1619 d'une famille illustre, mais différente de celle des précédens, porta les armes sous Frédéric-Henri, prince d'Orange, et ensuite sous son fils le prince Guillaume. Son nom avait pénétré en France; il passa au service de cette monarchie, et obtint les gouvernemens de Gravelines, de Furnes et des pays circonvoisins. En 1661, il fut envoyé en Portugal, et y commanda si heureusement, que l'Espagne fut contrainte de faire la paix en 1668, et de reconnaître la maison de Bragance légitime héritière du royaume de Portugal. Schomberg, ayant combattu avec autant de succès en Catalogne l'an 1672, obtint, quoique protestant, le bâton de maréchal de France en 1675. Il passa ensuite dans les Pays-Bas, où il fit lever les siéges de Maestricht et de Charleroi. En 1685, année de la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Portugal, d'où il passa bientôt après en Allemagne, puis en Angleterre avec Henri-Guillaume, prince d'Orange, qui allait s'emparer de ce royaume. Ce prince l'envoya commander en Irlande et 1689; et s'y étant rendu l'année d'après, il y eut un combat contre l'armée du roi Jacques, campée au delà de la rivière de la Boine. Schomberg remporta la victoire, mais il y fut tué. Ses descendans sont restés au service de l'Angleterre. (On a l'*Abrégé de la vie de Schomberg* par Lusancy (Matthieu, Beauchâteau), Amsterdam, 1690, in-12.)

SCHOMER (Just-Christophe), né à Lubeck en 1648, mort en 1696, était professeur de théologie à Rostock. Il publia en 1690 sa *Theologia moralis sibi constans*. Le titre fait allusion aux révolutions que la morale comme le

dogme avait essuyées chez les protestans, et que l'auteur tâchait d'arrêter. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1707. On a encore de Schomer des *Commentaires* sur les épîtres de saint Paul, en 3 vol. in-4.

SCHONÆUS ou DE SCHOONE (Corneille), né en 1541 à Gouda en Hollande, poète latin, a composé des *Elégies*, des *Epigrammes*, etc. Mais ce qui l'a fait connaître, ce sont des *Comédies sacrées*, dans lesquelles il a saisi le style de Térence; ouvrages plus estimables encore par l'intention de l'auteur et la sagesse de ses vues, que par l'élégance et la pureté de l'expression. Ceux qui savent quels dégâts l'histrionisme ancien et moderne a faits dans les mœurs ne peuvent qu'estimer un travail qui donne à l'esprit et au cœur des jeunes gens une espèce de change qui les attache à des objets innocens, et prévient la recherche ou les regrets des spectacles licencieux. (*Voyez* CYGNE.) La réputation qu'il acquit, jointe à la régularité de sa conduite, lui procura le rectorat de l'école de Harlem, emploi qu'il exerça avec beaucoup de succès pendant 25 ans. Il y mourut le 23 novembre 1611, ayant conservé un attachement inviolable à la religion de ses pères, dans un temps où les nouvelles hérésies agitaient toutes les têtes. Schonæus a été loué par les meilleurs écrivains de son temps. On a donné un grand nombre d'éditions de ses *Comédies sacrées*, sous le titre de *Terentius christianus*. Les plus estimées sont celles d'Amsterdam, 1629; Cologne, 1652, et Francfort, 1712, 2 vol. in-8.

SCHONER (Jean), mathématicien, né à Carlstadt en Franconie l'an 1477, mort en 1547, occupa une chaire de mathématiques à Nuremberg. Ses *Tables astronomiques* (Wittemberg, 1588, in-4) qu'il publia après celles de Régiomontanus, qui furent appelées *Resolutæ*, à cause de leur clarté, lui firent un nom célèbre. On a encore de lui le recueil de ses *Œuvres mathématiques*, Nuremberg, 1551, in-fol.

SCHONLEBEN (Jean-Louis), né à Laubach en Carniole, étudia l'histoire avec succès, et mérita d'en être nommé professeur dans sa patrie. Ses souverains qui l'honorèrent, en furent honorés à leur tour. Il composa une histoire savante de leur maison, intitulée: *Dissertatio de prima origine domus Hapsburgo-Austriacæ*, in-fol. Après avoir rendu cet hommage littéraire à ses maîtres, il en rendit un pareil à son pays; il en fit l'histoire sous ce titre: *Carniola antiqua et nova*, jusqu'à l'an 1000, 3 tom. in-fol. Cet auteur mourut au commencement du 18e siècle.

SCHOOCKIUS (Martin), né à Utrecht en 1614, fut successivement professeur de langues, d'éloquence et d'histoire, de physique et de logique, à Utrecht, à Deventer, à Groningue, et enfin à Francfort sur l'Oder, où il mourut en 1669, à 55 ans. On a de lui un nombre prodigieux d'ouvrages de critique, de philosophie, de théologie, de littérature, d'histoire, etc., in-12 et in-8, dans lesquels il n'a fait que compiler. Les principaux sont: 1° *Exercitationes variæ*, 1663, in-4, qui ont reparu avec ce titre: *Maritini Themidis exercitationes*, 1688, in-4; 2° des *Traités sur le beurre*; 3° sur *l'aversion pour le fromage*; 4° sur *l'œuf et le poulet*; 5° sur *les inondations*; 6° *De harengis, seu halecibus*; 7° *De signaturis fœtus*; 8° *De ciconiis*; 9° *De scepticismo*; 10° *De sternutatione*; 11° *de cerevisia*; 12° *Tractatus de truffis*; 13° *De statu reipublicæ fœderati Belgii*; 14° *De imperio maritimo*; 15° *De natura soni*; 16° *De nihilo*; 17° *De lingua hellenistica*; 18° *Admiranda methodus novæ philosophiæ*, contre Descartes; 19° des écrits de controverse, qui prouvent qu'il entendait mieux les matières de beurre et de fromage que celles de la religion. Vossius, offensé de son humeur satirique, l'appelle *impudentissima bestia*.

SCHOONHOVIUS ou SCHOONHOVEN (Florent), poète, né à Gouda en Hollande, en 1594, s'appliqua à la poésie. Les démêlés des différentes sectes de son pays lui ayant fait reconnaître la nécessité d'un juge visible, il se fit catholique

et mourut vers 1648, après avoir publié : 1° *Poemata*, Leyde, 1613; ce sont des pastorales et des odes ; 2° *Emblemata*, Amsterdam, 1618, in-4. Ces ouvrages lui ont assuré une place parmi les poètes de la classe moyenne.

SCHOREL (Jean), peintre, natif d'un village nommé Schorel, en Hollande, étudia quelque temps sous Albert Durer. Un religieux qui allait à Jérusalem engagea Schorel à le suivre. Ce voyage lui donna occasion de dessiner les lieux sanctifiés par la présence de Jésus-Christ, et les autres objets qui peuvent intéresser la curiosité ou la piété. Il parcourut ensuite l'Europe. S'étant arrêté pendant quelque temps en Italie, le pape Adrien VI lui donna l'intendance des ouvrages du bâtiment du Belvédère; mais la mort de ce pontife, qui survint un an après, engagea Schorel à s'en retourner dans sa patrie ; et dans sa route il passa par la France, où François I[er] voulut inutilement le retenir. Ce peintre, recommandable par la connaissance de la poésie, de la musique, des langues, et par l'intégrité de ses mœurs, mourut en 1572, à 76 ans. Le roi de Suède, pour lequel il avait fait un tableau de la *Vierge*, lui fit présent d'un anneau d'or.

SCHORUS (Antoine), grammairien, natif d'Hoohgstraten en Brabant, embrassa la religion protestante, et mourut à Lausanne en 1552. On a de lui plusieurs bons ouvrages de grammaire, dont les humanistes venus après lui ont souvent profité sans les citer. Les principaux sont : 1° *Thesaurus ciceronianus*, Strasbourg, 1570, in-4; 2° *Phrases linguæ latinæ e Cicerone collectæ*, in-8, Bâle, 1550, et Tubingen, 1728. 3° *Ratio discendæ, docendæque linguæ latinæ ac græcæ*, in-8; 4° une comédie latine, intitulée : *Eusebia, sive Religio*, qu'il fit représenter par ses écoliers en 1550 à Heidelberg, où il était professeur de belles-lettres; et comme dans cette pièce satirique il voulait prouver que les grands méconnaissaient la religion, et qu'elle n'était accueillie que par le peuple, l'empereur le fit chasser de la ville.—On croit que Henri Schorus, mort vers l'an 1590, connu aussi par divers ouvrages de grammaire, imprimés à Strasbourg, était le fils d'Antoine Schorus.

SCHOT ou Scot (Réginald), gentilhomme anglais, est auteur d'un livre latin, où il a entrepris de prouver que tout ce que l'on dit des magiciens et des sorciers est fabuleux, ou se peut expliquer par des raisons naturelles. Il parut en 1584, in-4, et fut condamné au feu en Angleterre. *Voyez* Delrio, de Haen, Méad.

SCHOTANUS (Christian), ministre protestant, né à Scheng, village de Frise, en 1603, fut professeur de langue grecque et d'histoire ecclésiastique, et prédicant à Franeker. Il y mourut l'an 1671, après avoir donné : 1° *Description de la Frise*, avec fig., 1656, in-4; 2° *Histoire de la Frise jusqu'en* 1558, in-fol. Ces deux ouvrages sont en flamand. Il y parle des catholiques avec la partialité si ordinaire aux protestans. 3° *Continuatio historiæ sacræ Sulpitii Severi*, Franeker, 1658, in-12; 4° *Bibliotheca historiæ sacræ veteris Testamenti, sive exercitationes sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi et Josephi*, 1664, 2 vol. in-fol. A voir le titre, on croit que c'est un commentaire pour éclaircir le texte de ces historiens suivant les règles de la critique; et dans la réalité ce n'est que le résultat informe des leçons de l'auteur. —Schotanus eut un fils nommé Jean, qui fut professeur de philosophie à Franeker, et qui mourut en 1699. Il a fait des *Paraphrases* en vers sur les *Méditations* de Descartes, où il entre en lice avec le savant Huet, et attaque, mais bien faiblement, l'ouvrage de ce prélat sur la philosophie cartésienne.

SCHOTT ou Schot (André), né à Anvers, en 1552, fit ses études à Louvain, puis à Paris, où il fut lié d'amitié avec Busbec et plusieurs savans. Il alla en Espagne, et emporta au concours une chaire de langue grecque à Salamanque. Antoine Augustin, archevêque de Tarragone, voulut l'avoir auprès de lui : il vécut quelque temps avec ce prélat, se fit jésuite en 1586, et fut nommé pro-

fesseur d'éloquence à Rome. Il retourna à Anvers, où il enseigna le grec avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1629, dans sa 71e année. C'était un homme laborieux, franc, généreux, poli, officieux. Les hétérodoxes l'ont autant loué que les catholiques. On a de lui : 1° *Traduction* de Photius, imprimée à Paris, en 1606, in-folio ; elle manque d'exactitude et de précision ; 2° la première *Edition* de l'*Historia Augusta* de Sextus Aurelius, 1579 ; 3° des *Editions* de Cornélius-Népos, Francfort, 1600, in-fol. ; de Pomponius Méla, Anvers, 1582, in-4 ; de Sénèque l'orateur, avec des *Supplémens* où il avait des lacunes, Paris, 1606, in-fol. ; de saint Basile le Grand, avec des *notes*, 1616, in-fol. ; des *Commentaires* sur le Pentateuque, de saint Cyrille, grec et latin ; des Epîtres de saint Isidore de Peluse, grec et latin, Rome, 1629, première édition ; des *Antiquités romaines*, de Rosin, avec des additions, Cologne, 1645, in-4 ; des *Epîtres* de Paul Manuce, Cologne, 1624 ; des *OEuvres* de Louis de Grenade, 1628 ; de la *Sicilia*, *Magna Græcia*, etc., de Hubert Goltzius, avec des *notes*, 1617, in-fol. ; des *Fasti romani*, du même auteur, 1618, in-fol. ; des *OEuvres* d'Ennodius, de Claudien Mamert, avec des *notes*, etc., Tournai, 1610 ; 4° *Vitæ comparatæ Aristotelis et Demosthenis*, Augsbourg, 1603, in-4 ; 5° *Eloge funèbre d'Antoine Augustin*, *archevêque de Tarragone*, 1686, avec les *Dialogues* de ce prélat, publiés avec des notes par Etienne Baluze ; *De bono silentii religiosorum et sæcularium* ; 7° *De sacris et catholicis sanctæ Scripturæ interpretibus*, Cologne, 1618, in-4 ; 8° *Adagialia sacra novi Testamenti græce et latine*, Anvers, 1629, in-4 ; 9° *Litteræ japonicæ* ; 18° *Tabulæ rei nummariæ*, 1615, in-8. Cet ouvrage est tiré de Budé, Agricola et Ciacconius. 11° *Hispania illustrata, seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ scriptores*, Francfort, 1606-1608, 4 vol. in-fol. ; 12° *De prisca religione ac diis gentium*, dans l'édition qu'il a donnée des *Dialogues* d'Antoine Augustin, Anvers, 1617, in-folio, etc. On lui attribue encore la *Bibliothèque d'Espagne*, in-4, en latin ; mais cet ouvrage a été fait seulement sur ses Mémoires. Tous ces écrits sont remarquables par un grand fonds de savoir. —François Schott, son frère, membre de la régence d'Anvers, mort en 1622, est connu par son *Itinerarium Italiæ*, *Germaniæ*, *Galliæ*, *Hispaniæ*, Vienne, 1601, in-8.

SCHOTT (Gaspard), physicien et jésuite, né à Kœnigshoten, dans le diocèse de Wurtzbourg, en 1608, entra chez les jésuites en 1627, et fut envoyé pour enseigner la physique et les mathématiques à Palerme en Sicile, ce qu'il fit pendant plusieurs années avec un succès éclatant. Il alla ensuite à Rome, et se lia avec le célèbre Père Kircher, d'une amitié que la conformité des goûts pour les sciences rendait intime. Il retourna dans sa patrie, où après avoir enseigné les mathématiques, il mourut le 20 mai 1666. On a de lui divers ouvrages qui prouvent beaucoup d'érudition. Les plus connus sont : 1° sa *Physica curiosa, sive Mirabilia naturæ et artis*. Cet ouvrage, curieux, est en 2 vol. in-4. L'auteur y a compilé beaucoup de singularités sur les hommes, sur les animaux, sur les météores. On y trouve des recherches sur les monstres et sur les divers phénomènes où la nature semble s'écarter de ses lois. L'auteur montre dans quelques endroits autant de crédulité que de savoir ; il dit que les animaux qui ont peuplé l'Amérique, y ont été vraisemblablement transportés par les anges. La partie qui contient les *mirabilia artis* est la plus estimée. 2° *Magia naturalis et artificialis*, 1677, 7 vol. in-4 : plein de recherches et de connaissances physiques et statiques ; 3° *Technica curiosa*, Nuremberg, 1664, in-4 ; 4° *Machina hydraulico-pneumatica*, 1657, in-4 ; 5° *Pantometrum kircherianum, sive instrumentum geometricum novum*, 1660 ; 6° *Itinerarium staticum kircherianum*, 1660 ; 7° *Encylopedia*, 1661. C'est un cours de mathématiques ; 8° *Mathesis Cæsarea*, 1662, 2 vol. in-4 ; 9° *Anatomia physico hydrostatica fontium et fluminum*, 1663, in-8 ; 10°

Arithmeticapractica generalis et speculativa, 1663, in-8 ; 11° *Schola steganographica*, 1664, in-4; 12° *Organum mathematicum*, 1668, in-4. La physique usuelle et expérimentale fut le principal objet de ses recherches et de ses travaux. On fait peu d'expériences maintenant dont on ne trouve la marche, le résultat et l'application dans les écrits du Père Schott ; cependant il n'est presque cité nulle part : on en sent facilement le motif. M. Mercier, abbé de Saint-Léger de Soissons, a donné une *Notice raisonnée des ouvrages du Père Schott*, Paris, 1785, 1 vol. in-8. Il y démontre que ce savant s'est occupé ou plutôt amusé de ces découvertes qui font aujourd'hui tant de bruit : telles que les têtes parlantes, l'instruction des sourds et muets, la palingénésie des plantes, la marche sur les eaux, les écritures cachées, etc. L'ignorance où l'on est généralement de ces secrets dans un siècle où on ne lit que les brochures du jour, a enhardi des écrivains trop confians à se les attribuer. En restituant ces larcins au vrai propriétaire, si M. Mercier a excité les plaintes des charlatans modernes, il n'a pu manquer d'obtenir les suffrages du public juste et impartial. Le célèbre Bayle, plus honnête et plus vrai que ces plagiaires, avoue que le Père Schott lui a donné les premières idées de sa machine pneumatique. *Voyez* KIRCHER (Athanase).

*SCHOUWALOFF (Jean, comte de), sénateur et général russe, était fils de Pierre-Jean, comte de Schouwaloff, feld-maréchal au service de Russie, et l'un des premiers favoris d'Elisabeth. Cet officier supérieur, mort en 1762, inventa des obus qui portent son nom.—Son fils, le comte Jean, naquit en 1727 à Moscou, et mourut en 1798. Il eut, comme son père, une grande part dans les faveurs d'Elisabeth dont il fut le chambellan. Il avait voyagé dans toutes les contrées de l'Europe et faisait fort bien les vers dans notre langue. On trouve plusieurs pièces de sa composition dans différens recueils ou almanachs, notamment l'*Epître à Ninon* et celle *à Voltaire*. Il avait fourni à cet écrivain des renseignemens pour la composition de son *Histoire de Russie sous Pierre le Grand*. La *Biographie universelle* lui donne par méprise le nom d'*André*, et fixe l'époque de sa mort à l'an 1789. — SCHOUWALOFF (Paul, comte de), fils du précédent, entra de bonne heure dans la carrière des armes, servit d'abord sous les ordres de Souvarow, et reçut la croix de Saint-George à l'assaut de Praga. En 1799, il fit la campagne d'Italie sous le même général, et il eut le genou fracassé au passage du Saint-Gothard; enfin, il fut nommé général à vingt-cinq ans, et se distingua en plusieurs circonstances dans la campagne de 1807. Il ne se signala pas moins en 1809. Après une marche habile et hardie à travers une foule d'obstacles, il pénétra sur le territoire suédois par Tornes, se rendit maître de Schlefta, prit 8,000 Suédois, 120 canons et 24 drapeaux. Cette brillante campagne lui valut le grade de lieutenant-général. Au commencement de la campagne de 1812, il commandait le 4ᵉ corps d'armée ; mais il fut forcé de l'abandonner pour cause de maladie. Dans la campagne suivante, il fut aide-de-camp de l'empereur Alexandre, et, après la prise de Paris, il fut chargé d'aller chercher à Blois Marie-Louise, ensuite de conduire Buonaparte à l'île d'Elbe. Il eut beaucoup de peine à le défendre de la fureur du peuple à Avignon et dans d'autres villes par où il passa avec son prisonnier. En 1817, il suivit son souverain au congrès d'Aix-la-Chapelle. Il mourut subitement à Saint-Pétersbourg le 1ᵉʳ décembre 1823 : l'empereur voulut honorer son convoi de sa présence. Le comte de Schouwaloff a laissé, sur la mission dont il fut chargé auprès de Buonaparte et sur d'autres évènemens politiques, des *Mémoires* dont la publication serait très curieuse.

*SCHREBER (Jean-Chrétien-Daniel DE), médecin et naturaliste allemand, né en 1739 à Weissensée en Thuringe, fut un des élèves les plus distingués de Linné, et contribua beaucoup à consolider les doctrines de son maître, et notamment l'emploi du système sexuel. Il fit d'abord des cours de médecine à l'é-

cole de Butzow, qu'il quitta en 1764 pour aller habiter Leipsick, où il venait d'être nommé membre de la société économique dont il fut bientôt secrétaire. En 1769, il fut appelé à l'université d'Erlangen comme professeur ordinaire de médecine, d'histoire naturelle, de botanique et d'administration financière, avec le titre de conseiller aulique; enfin il fut nommé président de l'académie impériale des naturalistes, conseiller impérial, et il reçut de l'empereur des lettres de noblesse. Il mourut le 10 décembre 1810. Peu de savans ont joui en Allemagne d'une aussi grande célébrité. Il était de 40 sociétés savantes, tant de sa patrie que des pays étrangers. On a de lui : 1° *Icones plantarum minus cognitarum decas*, in-folio, Halle, 1776; 2° *Beschreibung der Græser*, Leipsick, 1769-1774, 2 parties in-folio, avec 54 planches, offrant les dessins de 70 graminées coloriés; 3° *De phasco observationes*, in-4, Leipsick, 1770; 4° *Spicilegium floræ Lipsicæ*, Leipsick, 1771, in-8, ouvrage peu recherché; 5° *Plantarum verticillitarum unilabiatarum genera et species*, 1774, in-4; 6° *Ueber die sœugthiere*, ou sur les mammifères, Erlang, 1775-92, 16 cahiers in-4, ouvrage accompagné de dessins empruntés, pour la plupart, d'autres auteurs. Il est estimé, quoique rédigé sans ordre systématique; 7° *Mantissa editionis* 4. *materiæ medicæ Linnæi*, 1782, in-8; 8° *De Persæa Egyptiorum*, 1, 2 et 3 diss. 1787-88, in-folio; 9° une 8e édition du *Genera plantarum* de Linné, Francfort, 1789, 1 vol. in-8, qui a subi de grands changemens, et qui est très-estimée en Allemagne; 10° un grand nombre de *Dissertations*, insérées dans les *Actes de l'académie des curieux de la nature*.

* SCHREIBER (Jean-Godefroi), naquit à Roberschau, près de Marienberg en Saxe, le 5 août 1746, d'un simple ouvrier mineur, père d'une nombreuse famille qui, malgré sa pauvreté, éleva assez bien ses enfans. Jean-Godefroi, qui était le neuvième, après avoir passé les premières années de sa jeunesse dans les travaux manuels des exploitations, fut jugé digne, à l'âge de 24 ans, d'être envoyé à l'académie des mines de Freyberg pour y perfectionner son instruction, et pour y acquérir les connaissances théoriques nécessaires à l'officier des mines. Il étudia pendant dix ans dans cette école, et il s'acquit l'estime et l'amitié de ses maîtres et des chefs de l'administration. Il fut d'abord chargé de diriger les travaux de plusieurs exploitations dans sa patrie; ensuite il fut envoyé en France, d'après la demande de Monsieur, comte de Provence, qui avait chargé l'ambassadeur à la cour de Saxe de solliciter un officier des mines très instruit, pour diriger les mines d'or et d'argent du Dauphiné qui lui étaient concédées. Schreiber vint en France avec un maître mineur en septembre 1771, et depuis il a été constamment employé, soit par Monsieur, soit par les chefs des divers gouvernemens qui se sont succédé pendant la révolution. Depuis 1813 il avait le grade d'inspecteur-divisionnaire, et on le chargea, selon son désir, de l'inspection de la 4e division minéralogique, dont le chef-lieu fut établi à Grenoble. Le roi le nomma chevalier de la légion-d'honneur en 1820, et lui accorda des lettres de naturalisation. Peu après, il fut envoyé dans le département de la Loire pour contribuer au développement de la nouvelle industrie minéralogique créée dans cette contrée par M. Gallois. Il fit encore plusieurs voyages en Savoie; enfin, affoibli par l'âge, il demanda sa retraite qui lui fut accordée, avec le brevet d'inspecteur-général honoraire, et qui lui conservait voix délibérative au conseil général des mines. Il est mort à Grenoble le 10 mai 1827. Il était membre correspondant de l'Institut; et en 1815 il fut conservé correspondant de l'académie royal des sciences; il était aussi affilié à plusieurs sociétés savantes de divers pays. On a de lui : *Traité sur la science de l'exploitation des mines par théorie et pratique*, traduit de l'allemand de F. Delius, 1778, 2 vol. in-4, et plusieurs *Mémoires* qu'il a insérés dans le *Journal de physique* et dans le *Journal des mines*.

SCHREVELIUS (Corneille), philologue, né à Harlem en 1615, fut recteur des écoles d'humanités à Leyde en 1642, et remplit cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 11 septembre 1664 ou 1667. Il a travaillé plus qu'aucun autre aux *éditions* d'auteurs classiques faites en Hollande, et connues sous le nom de *Variorum*, qui sont fort belles et correctes, mais souvent chargées de notes qui manquent de goût et de discernement. On a de lui un *Lexicon manuale græco-latinum*, Leyde, 1645, in-8, augmenté par Joseph Hill, 1676, in-4. Les meilleures éditions sont celles d'Amsterdam, 1710; Paris, 1752, et Dresde, 1762 : la dernière a été donnée à Paris par M. Fleury-Lécluse, 1820, in-8. C'est le meilleur ouvrage de Schrévélius; on s'en servait dans plusieurs colléges. On aurait bien fait d'en ôter une fade raillerie du purgatoire : mais tel est l'esprit de secte, il infecte tout ce qu'il touche; il faut qu'il dogmatise, même dans les ouvrages de grammaire.—Son père, Théodore SCHREVELIUS, se distingua aussi dans les belles-lettres, fut recteur des colléges d'humanités de Harlem et de Leyde, et donna une *Histoire de la ville de Harlem*, en latin, Leyde, 1647, in-4.

SCHROEDER (Jean), né en Westphalie l'an 1600, s'appliqua à la médecine, exerça sa profession dans les armées suédoises, et fut nommé physicien de la ville de Francfort, où il mourut le 30 janvier 1684. On a de lui : *Pharmacopœa medico-chymica*, Francfort, 1677, in-4, et en allemand, Nuremberg, 1685, in-4. Boërhaave parle avec éloge de cet ouvrage dans sa *Methodus studii medici*; mais Haller, dans ses notes sur la *Methodus*, en parle moins avantageusement.

* SCHROEKH (Jean-Marie ou Mathias), historien allemand, naquit à Vienne en 1733. Il était petit-fils de Mathias Bel, auteur de l'*Apparatus ad historiam Hungariæ*, et, comme lui, il se consacra exclusivement à l'étude de l'histoire. Après avoir fait ses études à Leipsick, il devint professeur surnuméraire de philosophie dans cette même ville : il obtint, en 1775, à Wittemberg, la chaire d'histoire qu'il remplit avec distinction pendant plusieurs années. Il mourut dans cette ville au mois d'août 1808. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont les plus remarquables sont : 1° *Biographie universelle*, où l'on distingue les vies de Sixte V et de la reine Christine; 2° *Histoire universelle à l'usage de la jeunesse*, 4 parties en 6 vol. 1779-1784-1796-1804 : cet ouvrage est très répandu; il a été traduit en français; 3° *Histoire ecclésiastique*; le premier volume parut en 1768, le trente-cinquième finit à la réformation, Leipsick, 1568-1803; 4° *Histoire de l'église chrétienne depuis la réformation*, 8 vol., Leipsick, 1704-1819. Le stile de cet auteur est noble, simple, sans pédantisme et sans affectation.

* SCHROETER (Jean-Samuel), ministre protestant, né en 1735 à Rastenbourg en Thuringe, se livra à l'étude de l'histoire naturelle, et se fit une réputation très grande d'habile minéralogiste et conchyliologue. On lui doit plusieurs ouvrages, écrits en allemand, sur les diverses branches de l'histoire naturelle. 1° *Dictionnaire lithologique*, Berlin, 1772-88, 8 vol. in-8; 2° *Journal pour les amateurs du règne minéral et de la conchyliologie*, Weimar, 1773-80, 6 vol. in-8; 3° *Introduction complète à la connaissance et à l'histoire des pierres et des pétrifications*, Altenbourg, 1774-84, 4 vol. in-8; 4° *Dissertation sur différens objets d'histoire naturelle*, Halle, 1776, 2 vol. in-8; 5° *Introduction à la conchyliologie*, d'après Linné, Halle, 1783-86, 3 vol. in-8; 6° *Remarques et observations sur l'histoire naturelle*, principalement sur les coquilles et les fossiles, Leipsick, 1784-87, 4 vol. in-8, et un grand nombre d'articles dans différens recueils périodiques. On a encore de lui : *La Vieillesse*, ou *Moyen infaillible d'arriver à un âge avancé*, nouvelle édition, Berlin, 1805, in-8, où l'on trouve des observations intéressantes et utiles. Schrœter est mort en 1808 à Bukstaedt.

* SCHTSCHERBATOF (le prince Michel MICHAELOVITSCH), homme d'état et littérateur russe, né en 1733, mort en 1792 à Moscou, suivit d'abord la carrière

des armes, qu'il abandonna pour celle de l'administration civile dans laquelle il s'éleva aux premiers emplois. Sous Catherine II il eut beaucoup de part à l'organisation de l'instruction publique et de l'ordre judiciaire. Il est auteur d'une *Histoire de Russie*, 1770 et années suivantes, 5 vol. in-4, qui ne va que jusqu'au règne du tsar Michel Theodorovitsch. Cette histoire a été vivement critiquée sous le rapport du stile et même de l'exactitude. On a encore de lui plusieurs opuscules imprimés séparément, ou dans différens recueils du temps, tels qu'un *Traité des anciens degrés de noblesse en Russie*, Moscou, 1784, et *Dissertation historique sur la généalogie des princes russes descendant de Rurik*, ibid., 1785. Il a aussi publié comme éditeur : *Histoire abrégée des usurpateurs russes*, Saint-Pétersbourg, 1774; les *Annales royales*, ibid., 1772; *Annales des troubles de la Russie*, ibid., 1771; *Vie de Pierre-le-Grand*, avec le texte original, imprimée à Venise, et des notes, ibid., 1771, 2 vol.; *Journal de Pierre-le-Grand*, 2 vol., 1770 - 1771; *Cahiers et notes de Pierre-le-Grand*, pour les années 1704-5-6, ibid., 1774; le *Livre royal*, ibid., 1769; *Tableau du règne de Monomaque*, ibid., 1774, etc.

* SCHUBART DE KLEEFELD (Jean-Chrétien), agronome distingué de l'Allemagne, né à Zeits, en 1735, fut d'abord domestique chez le ministre de Saxe, près la cour de Vienne. Après avoir passé par plusieurs autres emplois, il devint conseiller - aulique au service de Hesse-Darmstadt, et enfin conseiller intime de Saaffeld - Cobourg. Il s'adonna à la culture. Son système tendait à faire de la culture des herbes fourragères le but principal de l'agronomie. C'est à son ardeur pour la culture du trèfle qu'il doit son nom de baron de Kleefeld (champ de trèfle). Ses vues sont consignées dans son recueil d'*Ecrits d'économie rurale et domestique*, Leipsick, 1786, 6 vol. in-8, et dans sa *Correspondance économique*, même date et même ville, 4 cahiers in-8, figures.

* SCHUBERT (Frédéric-Théodore), astronome, né le 30 octobre 1758 à Helmstett, dans le duché de Brunswick, fit ses études à Greifsvald près de Stralsund, puis à Goettingue. Il donna ensuite des leçons particulières à des jeunes gens, et se livra particulièrement aux mathématiques. Il se rendit en 1785 à Saint-Pétersbourg, où il fut attaché comme géographe, à l'académie des sciences, qui le reçut en 1789 au nombre de ses membres. Alors il ouvrit des cours d'astronomie pratique qui eurent beaucoup de succès. Il a publié chaque année le *Calendrier de l'académie*, un grand nombre d'articles remarquables dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, et plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : 1° son *Astronomie théorique*, 1798, en allemand, qu'il traduisit lui-même en français à la prière de M. de La Place, Saint-Pétersbourg, 1823, 3 vol. in-4; 2° *Astronomie populaire*, 3 vol. in-8, en allemand; 3° *Opuscules variés*, aussi en allemand, Stuttgard, 1823, in-8. Il est mort dans le mois d'octobre 1825. L'empereur Alexandre l'avait décoré de plusieurs ordres, et il jouissait du rang de conseiller d'état.

* SCHUCHHARD (Louis-Henri), professeur d'allemand, né le 24 septembre 1795, près d'Amorbach en Bavière, fit ses études en Saxe, et vint de bonne heure à Paris pour solliciter la place de professeur de langue allemande à l'école de La Flèche : elle lui fut accordée, et il fit ce cours avec le plus grand succès d'après une nouvelle méthode. Frappé de l'insuffisance des grammaires de Gottsched, Junker, Meidinger, alors en usage : il entreprit de donner, sur un nouveau plan, une grammaire dégagée des règles vagues et indistinctement entassées, qui offrît une division simple des élémens, fit connaître le mécanisme de l'idiome allemand, et des développemens clairs et précis sur la conformation et le génie de cette langue. Elle a été adoptée pour les écoles royales militaires, et publiée sous ce titre : *Grammaire allemande par feu L. M. H. Schuchhard*, Paris, 1825, in-8. MM. Hase et Letronne chargés de l'examiner ont placé cette grammaire bien au-dessus

de toutes celles qu'on avait publiées jusqu'alors en France. Schuchbard mourut à la Flèche d'une maladie de poitrine le 26 janvier 1824.

* SCHUDT (Jean-Jacques), théologien et ministre protestant, né à Francfort-sur-le Mein le 14 janvier 1664, était fils d'un pasteur de cette ville, qui ne négligea rien pour faire de lui un savant, et qui eut la satisfaction de le voir répondre à ses soins. Schudt étant à Wittemberg en 1680, y soutint des thèses avec beaucoup de succès. En 1684 il alla à Hambourg, où le célèbre Edgardi professait avec réputation les langues orientales. Schudt les étudia sous lui, et y devint fort habile. De retour à Francfort, il se livra à la prédication. En 1691 il fut nommé premier précepteur du collége, associé au rectorat en 1695, et enfin recteur en 1717. On a de lui : 1° *Trifolium hebræo-philologicum* ; 2° *Compendium historiæ judaicæ* ; 3° *Deliciæ Hebræorum philologicæ* ; 4° *Vita Jephtæ* ; 5° *Funiculus græcus* ; 6° *Judæus Christicida* ; 7° *Genius et indoles linguæ sanctæ* ; 8° *Commentarius in psalmos* ; 9° *Memorabilia judaica* ; 10° *Monita paterna ad filium* ; 11° *De probabili mundorum pluralitate* ; 12 *Vita Hugonis Grotii* ; 13° *Elias corvorum in deserto alumnus*. On reconnut, dans les ouvrages de ce célèbre savant, un homme habile dans les langues orientales et exercé dans l'art d'écrire. Il mourut le 14 février 1722, à 58 ans accomplis.

SCHULEMBERG (Jean de), comte de Mondejeu, après avoir servi long-temps contre les Espagnols, fut fait gouverneur d'Arras, en 1652. Deux ans après, il en soutint le siége avec tant d'habileté, qu'il força les Espagnols de le lever, avec perte de leurs bagages, munitions et artillerie. Ce service lui valut le bâton de maréchal de France en 1658. Il mourut 10 ans après, sans postérité, après avoir été décoré du titre de chevalier des ordres du roi, en 1661.

SCHULEMBOURG (Mathias-Jean, comte de), général habile, né en 1661 à Cendan, près de Magdebourg, se consacra à la guerre dès sa plus tendre jeunesse. (Il fit ses premières campagnes sous les drapeaux du Danemark; mais les exploits de Sobieski ayant excité son émulation, il entra en 1679 comme simple volontaire au service de la Pologne. Il se distingua dans la campagne pour la conquête de la Moldavie. Il obtint ensuite un commandement sous le général Flemming, et lors de l'irruption de Charles XII dans la Livonie, il sauva, le 19 juillet 1700, les débris de l'armée saxonne battue à la bataille de Riga. Cet exploit lui mérita le grade de lieutenant-général.) Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, lui confia, en 1704, les troupes saxonnes dans la grande Pologne. Schulembourg, poursuivi par le roi Charles XII, et se voyant à la tête d'une armée découragée, songea plus à conserver les troupes de son maître qu'à vaincre. Ayant été attaqué avec son petit corps le sept novembre de cette année, près de Plinitz, par le roi de Suède, fort de 1000 hommes de cavalerie, il sut se poster si avantageusement, qu'il déconcerta toutes ses mesures. Après cinq attaques, Charles fut obligé de se retirer, laissant les Saxons maîtres du champ de bataille. Cette action fut regardée comme un coup de maître, et Charles XII ne put s'empêcher de dire : *Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus*. Ce héros fut battu l'année d'après, mais sans que ses défaites altérassent sa gloire. En 1708, il obtint le commandement de 9000 hommes, que le roi Auguste donna à la solde des Hollandais, et il se trouva l'année d'après à la bataille de Malplaquet. Le prince Eugène, témoin de son courage, conçut pour lui l'estime la plus sincère. Schulembourg ayant quitté le service polonais en 1711, pour passer à celui de Venise, ce prince le recommanda en termes si forts, que la république lui donna 10, 000 sequins par an, et le commandement de toutes ses forces de terre. Son courage fut bientôt nécessaire aux Vénitiens. Les Turcs tournèrent leurs regards, en 1716, sur l'île de Corfou, qui est comme l'avant-mur de Venise. Ils abordèrent dans cette île avec trente mille hommes, munis d'une nombreuse artillerie, et les

firent avancer vers la forteresse, qu'ils commencèrent à assiéger vigoureusement. Schulembourg, qui s'y était renfermé de bonne heure, soutint avec tant de courage les assauts, et fit des sorties si vives, que les Turcs furent obligés, la nuit du 21 août, de lever le siége de cette place. Ils abandonnèrent leur camp, leur artillerie, plusieurs milliers de buffles et de chameaux, et laissèrent un nombre considérable de morts sans sépulture. Schulembourg fit rétablir tout ce qui avait été endommagé; il forma des projets pour mieux fortifier l'île de Corfou; il mit une garnison dans l'île de Maura, que les Turcs avaient abandonnée. Après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un général expérimenté, il s'en retourna vers la fin de l'année à Venise, où il fut reçu avec les marques d'estime qu'il méritait. On augmenta sa pension. On lui fit présent d'une épée enrichie de diamans. On lui fit dresser une statue dans l'île de Corfou, et un monument dans l'arsenal de Venise. En 1726, il fit un voyage en Angleterre, pour aller voir sa sœur, qui était comtesse de Kendale; George I[er] l'accueillit avec distinction. Après avoir été comblé d'honneurs, il s'en retourna à Vérone, où il mourut en 1747. Schulembourg fut pendant plus de 28 ans général au service de la république. Sa *vie* a été écrite par Varhhagen, dans un ouvrage publié à Berlin, sous le titre de *Monumens Biographiques*, 1824, in-8.

SCHULTENS (Albert), le restaurateur de la littérature orientale dans le 18ᵉ siècle, né en 1686 à Groningue, montra beaucoup de goût pour la littérature arabe. Il devint ministre de Wassenaer, et deux ans après professeur des langues orientales à Franeker. Enfin on l'appela à Leyde, où il enseigna l'hébreu et les langues orientales avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1750, ou, selon d'autres, en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui sont aussi remarquables par la justesse de la critique que par la profondeur de l'érudition. Les principaux sont : 1° un *Commentaire* sur Job, 2 vol. in-4; 2° un *Commentaire* sur les Proverbes, in-4; 3° un livre intitulé : *Vetus et regia via hebraïsandi*, in-4 ; 4° une *Traduction* latine du livre arabe d'Hariri; 5° un traité des *Origines hébraïques*; 6° plusieurs écrits contre le système de Gousset. Il y soutient que, pour avoir une parfaite intelligence de l'hébreu, il faut y joindre l'étude de l'arabe. 7° La *Vie de Saladin*, traduite de l'arabe, Leyde, 1732, in-fol.; 8° *Animadversiones philosogicæ et criticæ ad varia loca veteris Testamenti*; 9° une bonne *Grammaire hébraïque*; 10° *De palma ardente*, Franeker, 1728.

* SCHULTET (Daniel-Severin), fils de Joachim Schultet, ministre de l'Evangile à Hambourg, naquit dans cette ville vers 1645. Il y étudia les belles-lettres, et s'appliqua aux langues savantes, sous la direction du docte Esdras Edzardi, qui les professait dans cette ville. Après avoir donné trois ans à cette étude, il parcourut les principales universités d'Allemagne, telles que celles de Wittemberg, de Leipsick, d'Iéna, de Giessen, de Strasbourg, et y suivit les leçons des célèbres professeurs qui y enseignaient la théologie. De retour à Hambourg, il refusa tout emploi pour se livrer plus librement aux sciences, et particulièrement à son goût pour la controverse. Il attaqua toutes les communions, écrivit contre les catholiques, les réformés, les anabaptistes, les sociniens, etc.; et eut affaire, en même temps, à Bossuet, à Jurieu, à Pictet de Genève, etc. Il avait aussi conçu l'idée d'un plan de réunion entre les églises luthériennes et réformées, projet qui vient de s'effectuer pour quelques-unes, et qui vraisemblablement n'aurait pas eu lieu si l'on eût employé le moyen que Schultet proposait. C'était de soumettre les points controversés à une dispute publique, avec la condition que le vaincu embrasserait la croyance du vainqueur. L'expérience prouve qu'alors chacun se retire plus affermi dans sa propre opinion. On a de Schultet un grand nombre d'ouvrages, dont les suivans sont les principaux : 1° *Antididagma quo probatur doctrinam a Jacobo-Benigno-Bossueto, episcopo Condomensi, expositam*,

et ab Innocentio, pontifice romano, egregie laudatam, admitti non posse, etc., 1684, in-4; 2° *Epicrisis ad articulos argentinenses nuperos unionem Ecclesiæ evangelicæ et romano-catholicæ concernentes*, 1686, in-8; 3° *Diagraphice rerum fidei inter evangelicos reformatos et romano-catholicos controversarum*, 1686, in-8; 4° *Animadversiones ad nuperum scriptum Petri Juriæi theologi, professoris roterodamensis, unionem Ecclesiæ evangelicæ et reformatæ concernentes*, 1687, in-8; 4° *Judicium supremum a Deo luculentissime atque uberrime factum in scripturis prophetarum atque apostolorum, de causa evangelicam inter reformatamque Ecclesiam disceptata, ad demonstrandam doctrinæ evangelicæ veritatem, et ad promovendam piam protestantium harmoniam ex hebræo, græcoque fonte, exhibitum et D. Phil. Jac. Spenero inscriptum*, 1689, in-8; 6° *Panoplia sacra*, 1691; 7° *Stereoma doctrinæ evangelicæ*, 1692, in-8; 8° *Iterata Ecclesiæ reformatæ invitatio ad pium in doctrina fidei consensum*, 1697; 9° *Disceptatio amica cum Benedicto Picteto, theologo genevensi*, 1699; 10° *Assertio amplissima divinæ gratiæ*, 1701; 11° *Universalissimi reformati discussio*, 1703; 12° *Paraphrasis continua in novum Testamentum, a Ven. Mich. Borcholto, gymnasii luneburgensis professore, cum observationibus*, 1720, in-fol., etc. Schultet est auteur de beaucoup d'ouvrages en allemand. Il mourut à Hambourg le 29 décembre 1712, âgé de 68 ans. C'était un homme d'une vaste érudition.

SCKULTING (Corneille), né à Steenwyck, dans l'Over-Yssel, vers l'an 1540, chanoine de Saint-André à Cologne, mort le 23 avril 1604, a donné plusieurs ouvrages, dans lesquels il montre beaucoup de savoir et assez de critique pour le temps où il vivait. Les principaux sont : 1° *Confessio Hieronymiana ex omnibus germanis B. Hieronymi operibus*, Cologne, 1585, in-fol.; 2° *Bibliotheca ecclesiastica, seu commentaria sacra de expositione et illustratione missalis et breviarii*, Cologne, 1599, 4 vol. in-fol. Il y fait voir l'antiquité des offices de l'Eglise, et combat les liturgies des protestans. Cet ouvrage, qui a demandé des recherches infinies, n'est pas commun. 3° *Bibliotheca catholica contra theologiam calvinianam*, Cologne, 1602, 2 vol. in-4; 4° *Hierarchica anacrysis*, Cologne, 1604, in-fol. Il y donne une liste raisonnée des colloques que les différentes sectes des protestans ont tenus entre eux, et montre combien ils sont différens des synodes de l'Eglise catholique.

* SCHULTZ D'ASSCHERADE (Charles-Gustave), ancien ambassadeur de Suède près la cour de Berlin, mort à Stockholm en 1799, est cité comme auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Res suo ævo gestas memoriæ tradidit*. C.-G. Schultz a Asscherade, Reg. Soc. litt., in-8, de 295 pages.

SCHULZE (Jean-Henri), médecin célèbre, né à Colbitz, dans le duché de Magdebourg, l'an 1687, fut professeur à Halle, et mourut en 1744. Il avait beaucoup de connaissances surtout dans l'anatomie, et possédait bien les langues grecque et arabe. On a de lui : 1° *Historia medicinæ a rerum initio ad annum urbis Romæ 535 deducta*, Leipsick, 1728, in-4. On y trouve beaucoup de choses, mais écrites d'après des mémoires peu sûrs, sur la médecine des Chinois, des Malabares et des Egyptiens. L'*Histoire de la médecine* de Daniel le Clerc lui a été d'une grande utilité. 2° *Physiologia medica*, Halle, 1746, in-8. Il s'y éloigne de tout ce qui a l'air de système. 3° *Pathologia generalis et specialis*, 1747; 4° *De materia medica*; 5° *Dissertationes medicæ et historiæ, etc.* (Schulze était aussi un excellent antiquaire, et sous ce rapport il étudia son art en remontant à son origine. Il a publié deux dissertations *de athletis, de eorum victu et habitu; de artibus mutis ad illustrandum Virgilium*, etc.)

SCHUPPACH (Michel), médecin de Biglen, dans le canton de Berne, né en 1707, mort en 1781, se rendit célèbre par l'usage qu'il fit des simples de son

pays, et par le talent de juger des maladies à la vue des urines, ce qui lui a fait donner par Voltaire le nom de *Médecin des urines*. Il est constant qu'il opéra un grand nombre de guérisons, que sa manière de raisonner sur les maladies était juste, qu'il en saisissait très bien les indications, qui ses remèdes n'avaient rien d'inquiétant ni de hasardé, et qu'il parut rappeler la médecine à sa notion primitive, en la rapprochant de la marche et du vœu de la nature. Bernard Palissy fait mention d'un médecin du Poitou qui se fit aussi une grande réputation par l'inspection des urines, en tâchant d'ailleurs de connaître l'état des malades par un petit stratagème indigne d'un homme instruit. Mais il est certain que le bon Schuppach n'y mettait aucun artifice de ce genre.

SCHUPPIUS (Jean-Balthasar), né à Giesen en 1610, fit des voyages littéraires, et occupa différentes places, entre autres celle de pasteur à Hambourg en 1661. On a de lui des ouvrages de littérature et de philosophie imprimés à Francfort en 1701, en 2 vol. in-8. On estime ses *Oraisons latines*, et un petit traité en allemand intitulé : l'*Ami au besoin*. Il avait de l'esprit, des connaissances, mais trop de penchant à la satire.

SCHURMANN (Anne-Marie de), née à Cologne en 1607 de parens calvinistes, montra un génie précoce. Ses parens allèrent en Hollande pour y faire fréquenter les écoles de leur religion à leurs enfans. Elle s'appliqua à la musique, à la sculpture, à la peinture, à la gravure, et y réussit parfaitement. Elle était surtout habile à peindre en miniature, et à faire des portraits sur verre avec la pointe d'un diamant. Le latin, le grec, l'hébreu, lui étaient si familiers, que les plus habiles en étaient surpris. Elle parlait facilement le français, l'italien, l'anglais, et savait la géographie. En 1669, Labadie s'étant insinué auprès d'elle, lorsqu'elle était à Utrecht, lui inspira toutes ses rêveries. Elle vendit ses biens, abandonna les lettres, et se retira à Wyvert, où elle mourut en 1673, à l'âge de 66 ans. Elle avait connu, à Wevert, dans la Frise, le fameux Guillaume Penn, qui parcourait alors l'Europe, et lui inspira la plus grande admiration pour ses talens et ses pratiques religieuses, assez conformes à celles du quaker. Mademoiselle Schurmann sculpta, en bois de palmier, son buste et ceux de ses père et mère. Le peintre Houtorst offrit deux mille florins pour le premier. Elle en fit un *modèle* en cire, au bas duquel on lisait ces vers :

Non mihi propositum est humanam eludere sortem
 Aut vultus solido sculpere in ære meos :
Hæc nostra effigies, quam cera expressimus, ecce
 Materia fragili, mox peritura, damus.

Jamais les protestans ne purent la ramener à leurs principes; elle voulut être l'architecte de sa foi, comme Luther et Calvin. Contre l'esprit de la secte dans laquelle elle avait été élevée, elle avait fait vœu de chasteté; cependant quelques auteurs lui font épouser Labadie, mais il paraît que c'est sans fondement. On dit qu'elle aimait beaucoup à manger des araignées. On a d'elle divers ouvrages, qui ne justifient pas l'enthousiasme qu'elle inspira. Les principaux sont : 1° des *Opuscules*, dont la meilleure édition est celle d'Utrecht, 1652, in-8; 2° deux *Lettres* que madame de Zonteland a traduites du flamand en français, Paris, 1730, in-12 : l'une roule sur la prédestination, l'autre sur le miracle de l'Aveugle-né; 3° des *Poésies latines*; 4° une *Dissertation latine* sur cette question : *Si les femmes doivent étudier*, Leyde, 1641, in-8, traduite en français par Guillaume Colletet. On comprend qu'elle soutient l'affirmative ; mais sa conduite et l'état de sa tête sont une preuve de fait en faveur de la négative.

SCHURTZLEISCH (Conrad-Samuel), né en 1641 à Corbac, dans le comté de Waldeck, docteur de Wittemberg, obtint dans cette université une chaire d'histoire, puis celle de poésie, et enfin celle de la langue grecque. Ces emplois ne l'empêchèrent point de faire des voyages littéraires en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. De retour à Wittemberg en 1700, il devint professeur d'éloquence, conseiller et bibliothécaire du duc de Saxe-Weimar, et mou-

rut en 1708. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages d'histoire de poésie, de critique, de littérature, etc. Les plus connus sont : 1° *Disputationes historicæ civiles*, Leipsick, 1699, 3 vol. in-4 ; 2° trois vol. in-8, de *Lettres*; 3° une *continuation* de Sleidan jusqu'en 1678 ; 4° un grand nombre de *Dissertations* et d'*Opuscules* sur divers sujets, dans lesquels il a mis plus de citations que de raisonnemens. Il écrivait avec facilité et avec netteté. — Il ne faut pas le confondre avec son frère Henri-Léonard SCHURTZLEICH, dont on a aussi quelques ouvrages, entre autres : *Historia ensiferorum ordinis teutonici*, Wittemberg, 1701, in-12.

SCHUT (Corneille), peintre, élève de Rubens, naquit à Anvers en 1600. Ses tableaux sont estimés, et d'une composition ingénieuse. Il en a orné plusieurs églises d'Anvers. Ce maître a gravé quelques sujets à l'eau-forte. On a aussi gravé d'après lui. — Il ne faut point le confondre avec Corneille SCHUT, son neveu, peintre en portraits, mort à Séville en 1676.

SCHAEDER ou SKYTTE (Jean), ministre d'état en Suède, né de parens obscurs à Nicoping, mort à Stockholm en 1645, avait été précepteur de Gustave-Adolphe, qui le créa baron, et l'employa en diverses ambassades. On a de lui des *Harangues* et d'autres ouvrages.

* SCHOELL (Frédéric), libraire et littérateur, né en Alsace en 1767, fit de très bonnes études et se livra au commerce de la librairie. Après avoir fixé d'abord son établissement à Berlin, il le transporta en Suisse et fut long-temps connu à Bâle sous le nom de Decker. Schœll vint en France en 1804; il ouvrit à Paris une maison de librairie qui prospéra. En 1814, le roi de Prusse, l'ayant employé utilement dans la diplomatie, lui donna le titre de conseiller de la légation prussienne à Paris, et en 1817 il le décora de l'ordre de l'aigle-rouge. Une attaque d'apoplexie foudroyante l'a enlevé à l'âge de 66 ans, dans le mois d'août 1833, aux lettres qu'il avait cultivées avec succès, et au commerce dans lequel il s'était acquis une juste réputation de probité. On lui doit : 1° *Collection des actes, pièces officielles, réglemens et ordonnances, relatifs à la Confédération du Rhin*, 1808, in-8; 2° *Répertoire de littérature ancienne* ou *Choix d'auteurs classiques grecs et latins*, 1808, 2 parties in-8; 3° *Tableau des peuples de l'Europe classés d'après leur langue*, 1810, in-18; 1812, in-8; 4° *Précis de la révolution française*, 1810, in-18; 5° *Description abrégée de Rome ancienne*, d'après Ligorius, 1811, in-18, fig.; 6° *Elémens de chronologie*, 1812, 2 vol. in-18; 7° *Histoire abrégée de la littérature grecque, depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs*, 1813, 2 vol. in-8; 8° *Histoire abrégée de la littérature romaine*, 1815, 4 vol. in-8; 9° *Bibliothèque latine*, ou *Collection des auteurs latins avec des commentaires dits perpétuels et des index*; 10° *Recueil de pièces officielles destinées à détromper les Français sur les évènemens qui se sont passés depuis quelques années*, 1814 - 1816, 9 vol. in-8; 11° *Congrès de Vienne*, Recueil de pièces officielles, 1816, 2 vol. in-8; 12° *Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie jusqu'au traité de Paris, du 20 novembre* 1815, ouvrage de Koch, entièrement refondu, augmenté et continué par Schœll, 1817-1818, 15 vol. in-8.; 13° *Cours d'histoire des états européens depuis la chute de l'empire romain d'Occident jusqu'en* 1789 : ce dernier ouvrage était celui pour lequel il sentait le plus de prédilection : il l'avait médité toute sa vie, et il y a déposé le fruit de ses immenses connaissances historiques. Schœll était très versé dans le droit public de l'Europe.

* SCHWAB (Jean-Christophe), écrivain allemand, né à Isfeld dans le Wurtemberg en 1743, fit d'abord quelques éducations particulières, fut ensuite attaché comme professeur au gymnase de Stuttgard. Après y avoir enseigné la philosophie, les mathématiques et le criticisme, il devint secrétaire intime du duc de Wurtemberg, puis conseiller aulique,

et enfin président du conseil secret. Après la mort du duc son protecteur, il reprit ses travaux scientifiques, et reçut en 1816 la place de conseiller royal de l'instruction publique. Il mourut à Stuttgard le 15 avril 1821. Il était membre des académies de Saint-Pétersbourg et de Berlin, et de la société des sciences de Harlem. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Mélanges poétiques*, 2° édition, 1782; 2° *Dissertation sur les causes de l'universalité de la langue française et la durée vraisemblable de son empire*, Stuttgard, 1784, traduit en français par Robelot, Paris, 1803, in-8. L'académie de Berlin, qui avait mis ce sujet au concours, partagea le prix entre Schwab et Rivarol. Ce dernier est plus brillant, mais l'écrivain allemand est plus profond; sa logique est plus rigoureuse, et il a sur son rival l'avantage de l'érudition. 3° *Examen de l'influence des littératures étrangères sur la littérature allemande*, Berlin, 1788, couronné à la même académie; 4° des *Progrès de la métaphysique en Allemagne depuis Leibnitz et Wolf*, Berlin, 1796, qui partagea le prix double proposé par l'académie. Il a remporté plusieurs autres palmes dans les académies de Leyde et de Harlem, pour des dissertations latines, et il n'a pas craint de se déclarer l'adversaire de la philosophie de Kant, qui jouissait alors d'une grande vogue.

SCHWARTZ (Berthold), fameux cordelier de la fin du 13e siècle, originaire de Fribourg en Allemagne, passe pour l'inventeur de la poudre à canon et des armes à feu. Quelques auteurs ont attribué cette découverte à Roger Bacon (*voyez* ce nom); mais elle appartient avec plus de vraisemblance à Schwartz, comme le prouve le baron de Bielfeld (*Progrès des Allemands dans les sciences*, etc., 1752, page 40). M. Koch, dans son *Tableau des révolutions*, Strasbourg, 1790, a traité cette matière d'une manière leste et arbitraire. Les Vénitiens se servaient du canon dès 1300, les Anglais peu de temps après, et les Français dès 1330. On a beaucoup disputé sur la nature de cette découverte, que les uns regardent comme un des plus grands malheurs de l'humanité, et d'autres comme un moyen moins destructeur que ceux qui servaient à la guerre des anciens. On peut croire effectivement qu'il périssait autrefois plus de monde dans les batailles; mais une bataille décidait du sort des peuples, au lieu que le genre de tactique que la poudre a produit multiplie les batailles, les siéges et toutes les opérations de la guerre, immole durant une longue suite d'années les peuples, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, et n'est presque jamais suivi d'une tranquillité durable; à cela on doit ajouter qu'elle a détruit les ressources de la valeur, du courage personnel, les avantages de la force et du génie des subalternes et du soldat, en commettant à la masse plus ou moins grande du bronze foudroyant la décision d'une victoire que les individus ne peuvent plus fixer. Par la même raison elle a renversé les murs de la liberté; le despotisme seul a trouvé chez elle la garantie de ses lois, parce qu'il possède seul les moyens de la mettre en action. (*Voyez* POLI Martin.)

SCHWARTZ (Christophe), peintre, né à Ingolstadt vers l'an 1550, mourut à Munich en 1594. L'excellence de ses talens le fit nommer le Raphaël d'Allemagne. Il travailla à Venise sous le Titien, et l'étude particulière qu'il fit des ouvrages du Tintoret le porta à imiter la manière de cet illustre artiste. Schwartz réussissait dans les grandes compositions; il avait un bon coloris et un pinceau facile. Il a peint tant à fresque qu'à l'huile. L'électeur de Bavière le nomma son premier peintre, et l'occupa beaucoup à orner son palais.

SCHWARTZ (*Ignatius*), né en Souabe en 1690, entra chez les jésuites, enseigna la morale et l'histoire dans l'université d'Ingolstadt, et mourut à Augsbourg en 1763, après avoir publié : 1° *Collegia historica*, 1734-1737, 9 vol. in-8; ouvrage très estimé, plein de recherches et de bonne critique, qu'on peut regarder comme un des derniers fruits du génie de l'Histoire, abandonné depuis aux caprices et aux préjugés des

petits écrivains qui s'en sont universellement emparés; 2° *Institutiones historicæ*, 2 vol. in-8, 1729; c'est comme l'introduction à l'ouvrage précédent; 3° *Institutiones juris universalis*, Augsbourg, 1748, etc.

* SCHWARZEL (Charles), théologien allemand, né en 1746, était fort attaché aux réformes de l'empereur Joseph II, et ayant été nommé successivement professeur de théologie à Inspruck et à Fribourg en Brisgau, où il était en même temps curé, il ne tint pas à lui de faire prévaloir la même doctrine dans son école. Il se fit remarquer pour ses idées singulières, et encourut le blâme des personnes sages et pieuses. Il était, au reste, alors soutenu par la cour de Vienne, qui désirait et favorisait les nouveautés. En 1798 il donna, sur la validité des sacremens administrés en Alsace par des prêtres assermentés une consultation qui fit du bruit. Elle favorisait les constitutionnels, et les mettait à l'aise. Il fallait bien néanmoins qu'on ne pût pas en tirer une conséquence fort avantageuse en leur faveur, puisque les *Nouvelles ecclésiastiques*, qu'ils avaient pour eux, y trouvèrent beaucoup à reprendre. Le gouvernement, de son côté, dont le système était bien changé depuis la mort de Joseph II, blâma la consultation, et fit réprimander Schwarzel. On a de cet ecclésiastique : 1° *Elenchus sanctorum Patrum*, 1779; 2° *Prælectiones theologico-polemicæ*, 1781; 3° *Introduction à la théologie pastorale*; 4° une *Catéchétique*; 5° une *Traduction* des psaumes en vers allemands; 6° une *Traduction latine* des Actes de l'assemblée de Florence, en 1787, 6 vol. (*voyez* RICCI); 7° une *Traduction* de la lettre pastorale de l'archevêque de Tours, Rastignac, *sur la justice chrétienne par rapport aux sacremens de pénitence et d'eucharistie.* (*Voyez* CHAPT DE RASTIGNAC.) Schwarzel mourut en 1812.

* SCHWARZEMBERG (Charles-Philippe, prince de), feld-maréchal autrichien, né à Vienne le 15 avril 1771, sortait d'une branche des barons, aujourd'hui comtes de Seinsheim, ancienne maison de Franconie. (Le baron Erkingen prit le nom de Schwarzemberg, de celui d'une seigneurie qu'il acheta en 1420, et fut allié à l'empereur Sigismond par son mariage avec une sœur de l'impératrice. Son descendant, Jean-Adolphe, fut créé en 1559 prince de l'Empire. Le prince Joseph, père de Charles-Philippe, lors de la confédération rhénane, en 1812, céda son landgraviat en Franconie au grand-duc de Bade. Sa famille est catholique. Les terres que le prince Joseph possédait en Autriche et en Bavière, ont 116 lieues carrées de surface, avec une population de 115,000 âmes, et un revenu de plus de 500,000 francs.) Charles-Philippe, qui est le sujet de cet article, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et parvint au rang de lieutenant-colonel. Il parcourut rapidement tous les grades de l'armée, et fut aide-de-camp du général Clairfait. Après avoir fait deux campagnes contre les Turcs, il fut employé dès le commencement de la guerre contre la France: il se distingua en plusieurs rencontres, et notamment le 1er mai 1792, à la bataille de Quievrain. En 1793, il commanda une partie de l'avant-garde sous le prince de Cobourg, se signala près de Valenciennes et dans toute cette campagne. Il pénétra vers Guise et Saint-Quentin, déploya un grand courage entre Bouchain et Courtrai, le 27 avril 1794, et reçut, sur le champ de bataille, l'ordre de Marie-Thérèse. Nommé colonel des cuirassiers de Zerschwitt, il servit en 1796, au Bas-Rhin, sous le général Wartensleben, et après la bataille de Wurtzbourg (3 septembre), il fut élevé au grade de major-général : trois ans plus tard il était lieutenant-général. Après la mort du tsar, la cour de Vienne l'envoya à Saint-Pétersbourg, pour féliciter Alexandre Ier sur son avènement au trône impérial de Russie, et rétablir les relations amicales qui avaient été suspendues pendant deux années entre les deux gouvernemens. En 1805, il fut un des trois généraux nommés pour conférer avec le baron de Wintzingerode, sur le plan de campagne dans la nouvelle guerre contre

Napoléon, et fut mis sous les ordres du général Mack. Il assista devant Ulm, à l'affaire du 11 octobre, et, après la perte de la bataille, il se retira avec l'archiduc Ferdinand et une partie de la cavalerie autrichienne dont il eut le commandement. Il combattit aussi à la bataille d'Austerlitz, livrée, dit-on, contre son avis. Nommé en 1809 de nouveau ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il quitta ce poste pour venir reprendre un commandement dans l'armée : il arriva peu de temps avant la bataille de Wagram. Choisi à la paix, comme ambassadeur auprès de Napoléon, il eut une grande part aux négociations qui amenèrent le mariage de ce guerrier heureux jusqu'alors avec l'archiduchesse Marie-Louise. Il donna à cette occasion (en juillet 1810), une fête brillante dans son hôtel, où éclata un incendie au milieu duquel périt sa belle-sœur, la princesse Pauline d'Aremberg, victime de son amour maternel. En 1812, il fut mis à la tête d'une armée autrichienne de 30,000 hommes, qui devait agir contre la Russie, de concert avec Napoléon. Le prince Charles-Philippe poursuivit constamment les Russes, s'empara de Pinsk, en Pologne; au mois d'août il commanda la droite et le septième corps, composé des troupes saxonnes, avec lesquelles il battit le général Tormazow; mais battu à son tour par Tormazow et Tschitchakoff, il se replia vers le duché de Varsovie, et remporta, les 16, 17 et 18 août, sur le général Saken, plusieurs avantages, que démentirent néanmoins les bulletins russes en contradiction avec les journaux français. Pendant les derniers mois de cette année 1812, le prince de Schwarzemberg, se doutant peut-être des nouvelles dispositions de l'Autriche, se tint concentré dans le duché de Varsovie, où il occupait la position de Pultusk. Il y était encore après la désastreuse retraite de Moscou, et même en février 1813. Nous ne saurions ici ni louer ni blâmer le prince de Schwartzemberg, pour la conduite qu'il tint à cette époque difficile. Son souverain lui donna alors le bâton de feld-maréchal; Buonaparte lui dit en souriant : *Vous avez fait une belle campagne, vous, vous!!!....* en appuyant sur ce dernier mot. Il se rendit à Vienne, eut le commandement de l'armée qui se formait dans cette ville pour entrer dans la coalition européenne contre Napoléon : il marcha ensuite sur Dresde, se réunit aux armées russes et prussienne, et prit part aux combats des 26 et 27 août. Il suivit, le 28, le mouvement des alliés, et se posta dans des défilés entre la Saxe et la Bohême. Là, il attendit les généraux français Vandamme et Victor qui avaient passé l'Elbe, ce qui donna lieu à la bataille de Culm, où le corps de Vandamme fut anéanti. Le 16 octobre, jour de la bataille de Leipsick, qui força les Français de quitter l'Allemagne, le prince de Schwarzemberg commanda en chef l'armée des alliés, et continua d'avoir le commandement supérieur de toutes les armées jusqu'à la fin de cette fameuse campagne dans laquelle il déploya de grands talens militaires. Il entra en Suisse le 22 décembre, et, en janvier 1814, il adressa au *peuple français* une proclamation, où il annonçait qu'il ne venait que pour rétablir la paix dans l'Europe. Il envoya des corps détachés sur Genève, Huningue et Belfort, dépassa toutes les places fortes françaises; et ayant fait sa jonction avec Blucher, général de l'armée prussienne, il coopéra, le 14 janvier, au combat de Brienne, et reçut à cette occasion, de l'empereur Alexandre, une riche épée. Le 3 mars la ville de Troyes tomba en son pouvoir, et il poursuivit les Français sur la route de Nogent. Lors de l'attaque de Paris, le 30 mars, le prince de Schwarzemberg publia une nouvelle proclamation, par laquelle il invitait les Parisiens à imiter les Bordelais et à secouer le joug de Napoléon. Le gouvernement provisoire et le sénat déclarèrent le 3 avril la déchéance de Buonaparte, et proclamèrent les Bourbons. Le prince de Schwarzemberg fit passer au maréchal Marmont tous les papiers publics et documens nécessaires, pour lui faire connaître le décret du sénat et du gouvernement provisoire.

On sait que le maréchal français y ayant adhéré, décida en grande partie l'issue définitive des évènemens. Comblé des faveurs de tous les souverains, et notamment de Louis XVIII, le prince de Schwarzemberg retourna à Vienne et reprit les armes en 1815, lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Il passa le Rhin, le 15 juin 1815, à la tête des troupes russes, traversa la Lorraine et l'Alsace, précédé de l'armée bavaroise; et, après la bataille de Waterloo, qui anéantit la puissance de Buonaparte, il se réunit sous les murs de Paris aux Anglais et aux Prussiens. Quoique dans cette campagne il n'eut pas l'occasion de déployer ses talens comme dans la précédente, chacun des souverains alliés le décora d'un des premiers ordres de son royaume. L'empereur d'Autriche lui avait donné une seigneurie héréditaire en Hongrie, et l'avait nommé président du conseil aulique de guerre, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il était à Leipsick, lorsqu'un jour, se promenant à cheval, il fit une chute très violente, qui le conduisit au tombeau le 15 octobre 1820, âgé de 49 ans. Trois ans auparavant, il avait été frappé d'une apoplexie qui lui paralysa tout le côté droit. Il était marié avec Anne, comtesse de Hoenfeld, veuve du dernier prince d'Esterhazy, dont il a eu cinq enfans. M. Prokesch, officier autrichien, a publié en allemand une biographie de ce prince, Vienne, 1823.

SCHWEDENBORG. *V.* SWEDENBORG.

*SCHWEDIAUR, SWEDIAUR, ou mieux SCHWEDIAUER (François-Xavier), médecin, né le 24 mars 1748 à Steit, dans la Basse-Autriche, d'une famille originaire de Suède, étudia les diverses branches de la science médicale à Vienne, où il suivit pendant trois ans la clinique du docteur Haen. Il parcourut ensuite une partie de l'Europe, séjourna quelque temps en Angleterre où il exerça son art avec un très grand succès, se rendit en Ecosse (1784), et y resta cinq ans, après lesquels il vint à Paris. Il se fixa dans cette capitale, qu'il habita jusqu'à sa mort arrivée le 27 août 1824. Schwediaur s'était fait naturaliser Français. On a de lui : 1° une *Dissertation* latine, *offrant la description des préparations anatomiques et des instrumens de chirurgie que possède la faculté de médecine de Vienne*, Vienne, 1777, in-8; 2° *Méthode médicale usitée aujourd'hui dans les hôpitaux de Londres*, Vienne, 1777, in-8; 3° *Observations-pratiques sur les maladies vénériennes les plus opiniâtres et les plus invétérées*, en anglais, Londres, 1784, in-8; 3e édition, Edimbourg, 1788; traduites en allemand par l'auteur lui-même, Vienne, 1786; 4° *Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies siphilitiques*, en français, Paris, 1798; 7e édition, 1817, 2 vol. in-8; 5° *Pharmacopée universelle du médecin-praticien*, 1803, in-12, en latin; 6° *Matière médicale*, aussi en latin, Paris, 2 vol. in-12; 7° *Nouveau système de nosologie méthodique*, Paris, 1811-12, 2 vol. in-8, encore en latin. Schwediaur avait entrepris à Londres, de concert avec deux de ses condisciples de Londres, les docteurs Nooth et Milman, la rédaction du journal médical *foreing med. Review*, dont il partagea deux ans après la rédaction avec le docteur Simmons, et qui prit alors le titre de *London med. journal.* Le docteur Schwediaur s'était occupé spécialement des maladies que le libertinage entraîne à sa suite : à peine osons-nous dire que partout sa clientelle fut très nombreuse. Le même docteur était initié dans les secrets mystérieux de la politique libérale; chacun sait qu'il fut du nombre des personnes qui souscrivirent comme cautions pour MM. Comte et Dunoyer, rédacteurs du *Censeur européen*, lors du premier procès politique qui leur fut intenté au sujet de leur recueil périodique.

*SCHWEIGHAEUSER (Jean), savant philologue, né à Strasbourg le 26 juin 1742, était fils d'un pasteur et chanoine au temple protestant de Saint-Thomas de cette ville. A l'âge de cinq ans, il entra au gymnase, ou collége protestant de Strasbourg, où il resta huit années, pendant lesquelles il obtint plus d'un prix. Devenu élève de l'université, il étudia le

grec et le latin sous Rang et Lorenz, l'histoire sous Schœpflin ; d'autres savans l'initièrent aux profondeurs de la philosophie et aux calculs des mathématiques ; en un mot, il ne resta étranger à aucune des sciences que l'on enseignait dans cet établissement. Destiné au ministère du culte protestant, il s'appliqua à la théologie et surtout aux langues hébraïque, syriaque et arabe. Dix années furent consacrées par Schweighaeuser à cette éducation scientifique, et ce ne fut qu'en 1767 qu'il soutint une thèse sur l'ordre moral qui règne dans le monde, *systema morale hujus universi*, dissertation méthodique et profonde, écrite avec élégance et clarté, et qui renferme des principes de morale dont plus tard on a fait hommage à la philosophie écossaise. Schweighaeuser, qui avait perdu son père peu avant cette cérémonie, quitta Strasbourg et vint à Paris, où il fit, sous M. de Guignes, de grands progrès dans la connaissance du syriaque et de l'arabe. Il alla ensuite en Allemagne dans le but d'étudier encore les langues orientales, se fit connaître de Reiske et de tous les savans de ce pays. L'Angleterre fut aussi l'objet d'une de ses courses, et il revint par la Hollande et les Pays-Bas dans sa ville natale, après deux ans d'absence. Nommé en 1770 professeur-adjoint de philosophie, il publia une dissertation inaugurale sur cette question : *Quelle est la connaissance de l'homme qui a le plus de certitude pour lui, de celle des choses corporelles, ou bien de celle qu'il a de sa propre essence ;* et successivement il rédigea d'autres thèses pour les jeunes aspirans aux degrés académiques, et appelés à les soutenir sous sa présidence. De ce nombre sont le traité *de Sensu morali*, les *Sentences philosophiques de Socrate*, la *Théologie et la Morale* du même philosophe, etc. Il rédigea aussi en allemand, pour l'usage des écoles subalternes, une sorte de petite encyclopédie des sciences physiques et morales mises à la portée du jeune âge, et publiées avec d'autres morceaux de littérature, sous le titre de *Livres de lecture*. La mort du professeur Scherer lui fit obtenir en 1777 une place de professeur titulaire de philosophie ; mais, lorsque son collègue Muller fut décédé, il préféra la chaire des langues grecque et orientale qu'il occupa jusqu'à la fin de ses jours. Ce fut dès lors qu'il se livra à des compositions plus étendues que les opuscules qu'il avait publiés auparavant. Il avait déjà aidé Brunck dans son édition d'un *Choix de Tragédies grecques*. Sur la demande de l'Anglais Musgrave, il collationna le manuscrit d'Appien conservé à la bibliothèque d'Augsbourg, et il trouva, dans les éditions imprimées de cet historien des *guerres civiles de Mithridate*, tant de fautes, qu'il songea à en faire une nouvelle publication ; ce qu'il exécuta en 1785 avec un bonheur que son immense érudition peut expliquer (10 vol. ou 3 vol. in-8). Schweighaeuser s'occupa ensuite du *Lexique de Suidas*, sur lequel il publia en 1789 une suite d'observations grammaticales et critiques, de *Polybe*, dont il donna la même année une nouvelle édition qui ne fut achevée que plus tard, et qui est peut-être son plus beau titre de gloire. La révolution vint troubler ses travaux : les fonctions publiques qu'il accepta, et qu'il remplit avec honneur, le détournèrent un instant de ses études chéries, que la captivité, puis l'exil, vinrent ensuite interrompre de nouveau. Après un an de séjour à Baccarat, petit village de la Meurthe, il revint en 1795 à Strasbourg, et alors parut le 9e et dernier vol. de son *Polybe*, qui n'est plus maintenant dans le commerce. L'école centrale du Bas-Rhin ayant été formée, Schweighaeuser y ouvrit un cours de littérature ancienne, et y donna des leçons de langue grecque et d'arabe ; et plus tard, quand l'académie fut rétablie, il y fut professeur de littérature grecque, et doyen de la faculté des lettres. Il professait aussi au séminaire protestant. L'institut s'honora de le compter parmi les premiers membres correspondans nommés lors de sa formation ; et, lorsque les classes furent remplacées par les 4 académies, il fut académicien libre de celle des Inscriptions et Belles-lettres. Ces succès ne ralentirent pas son zèle. Il publia de nouvelles et savantes éditions de la

Philosophie d'Epictète, 6 tom. ou 5 vol. in-8, sous le titre de *Epictetæ philosophiæ monumenta*; du *Banquet d'Athénée*, 1801-1807, 14 vol. in-8; de *Cébès*, Strasbourg, 1806; des *Epîtres de Sénèque*, 1809; d'*Hérodote*, avec un savant *glossaire*, 1816, 8 vol. in-8. On ne saurait concevoir comment un seul homme a pu suffire à tant de travaux : la vie de Schweighaeuser fut longue, mais il en est peu qui soit aussi remplie. Plus de 80 volumes d'érudition sont sortis de sa plume, sans compter ses *opuscules*, ses *thèses*, ses *dissertations*; et, quand on les consulte, on est en quelque sorte en stupéfaction devant tant de science. Il n'est donné qu'à des êtres privilégiés d'avoir autant de connaissances, d'avoir su meubler leurs têtes de toutes leurs lectures, et d'avoir fait faire tant de chemin à la critique et à l'érudition. Comme savant, Schweighaeuser était un phénomène; comme professeur, il enseignait avec clarté : le nombre de ses élèves atteste la bonté de ses leçons, et, quelque aride que soit un cours de langues, il trouvait les moyens d'intéresser son auditoire à ses remarques philologiques, par les principes de morale ou de critique dont il accompagnait ses faciles improvisations. Comme homme, c'était la bienveillance et la probité personnifiées. L'auteur de cet article l'a vu plus d'une fois dans son intérieur, où brillaient avec éclat ses vertus patriarcales. Le 19 janvier 1830, Schweighaeuser est mort à Strasbourg, emportant les regrets et l'estime de toute la population de l'Alsace. Son fils, Jean-Geoffroy, professeur de littérature grecque à la faculté des sciences, marchait dignement sur ses traces, lorsqu'une cruelle maladie l'a forcé à interrompre ses travaux. M. Cuvier, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Strasbourg, a fait l'éloge de Jean Schweighaeuser devant les membres de l'université réunis en assemblée générale, et M. Stiévenart, suppléant à la même faculté, devant la société des sciences, lettres et arts du Bas-Rhin. D'autres hommages ont été rendus à la mémoire de ce savant et de cet homme de bien.

SCHWENCKFELD (Gaspard de), né l'an 1490, dans son château d'Ossig, au duché de Lignitz en Silésie, soutint d'abord le parti des protestans; mais peu après il les attaqua dans un *Traité de l'abus qu'on fait de l'Evangile en faveur de la sécurité charnelle.* Cet ouvrage l'engagea dans une conférence avec Luther en 1525. Ses erreurs particulières le firent également rejeter des catholiques, des luthériens et des calvinistes. Devenu odieux à tous les partis, il fut chassé de la Silésie, où il avait déjà fait un grand nombre de partisans. Il erra d'un endroit dans un autre, sans être presque nulle part en sûreté, et mourut à Ulm en 1561, à 71 ans. Toutes ses *OEuvres* ont été recueillies et imprimées en 1564, in-fol., et en 1592 en 4 vol. in-4. Luther disait que c'était le diable qui les avait vomies. On trouve encore aujourd'hui dans quelques villages de Silésie des schweuckfeldiens. Son traité *De statu, officiò et cognitione Christi*, 1646, in-8 de 22 pages, est très rare et recherché des curieux. Jean Milan a publié un excellent ouvrage sur les erreurs de ces sectaires, et sur les moyens de les ramener, sous ce titre : *Quinque demonstrationes ex principiis a quolibet christiano admissis, neminem sanæ mentis et salutis amantem in secta schwenckfeldiana perseverare posse*, Neiss, 1720, in-8., avec la *Défense* de cet ouvrage, Prague, 1721.

SCHWENCKFELT (Gaspard), médecin de Greiffenberg, en Silésie, exerça sa profession à Gorlitz, en 1600. On a de lui : 1° *Thesaurus pharmaceuticus*, Francfort, 1680, in-8; 2° *Stirpium et fossilium Silesiæ catalogus*, Leipsick, 1600, in-4; 3° *Theriotropheium Silesiæ*, Lignitz, 1603, in-4. C'est une description des quadrupèdes, oiseaux, reptiles, insectes, etc., de la Silésie. 4° *Descriptio et usus thermarum hirsbergensium*, Gorlitz, 1607, in-8.

SCHWENTER (Daniel), natif de Nuremberg, professa pendant 28 ans à Altorf les mathématiques, jusqu'en 1636, époque à laquelle il mourut dans sa 51e année. Sa femme l'avait devancé de quelques jours

dans ce fatal passage, ainsi que deux jumeaux dont elle était nouvellement accouchée. Un même tombeau les réunit tous les quatre. On a de Schwenter: 1° des *Récréations philosophiques et mathématiques*, intitulées : *Deliciæ physico-mathematicæ*; 2° une *Géométrie pratique*, etc.

SCHWERIN (Christophe, comte de), gouverneur de Neiss et de Brieg, général feld-maréchal au service du roi de Prusse, né le 26 octobre 1684, dans la Poméranie suédoise, s'éleva par son mérite, et gagna la bataille de Molwitz, le 10 avril 1741, dans le temps que les Prussiens la croyaient perdue. (Frédéric II était alors fort jeune et sans expérience; ses troupes n'étaient pas bien disciplinées : aussi Frédéric lui-même, dans son ouvrage intitulé : *L'Histoire de mon temps*, avoue que, dans son armée, il n'y avait alors que le maréchal Schewerin *qui fût un homme de tête et un général expérimenté*. Il avait combiné avec lui l'invasion de la Silésie. Schewerin se signala dans tous les combats qui se donnèrent depuis contre les Autrichiens, et fut tué à la bataille de Prague, en 1757. Le roi de Prusse lui fit dresser, en 1769, une statue de marbre sur la place Guillaume à Berlin, et l'empereur Joseph II, un monument en 1783, dans l'endroit où il mourut.)

* SCHWILGUÉ (C. J. A.), médecin, né en 1774, à Schelestadt, de parens peu aisés, qui lui donnèrent cependant une bonne éducation, entra, en 1793, dans les hôpitaux militaires, comme élève en pharmacie; puis il suivit les cours de médecine à Strasbourg, et vint à Paris en 1797, pour y perfectionner ses études. Il dut à l'affection que lui portait Pinel, l'avantage d'être attaché à la Salpêtrière, et, en 1802, il fut reçu médecin de cet hôpital. Il donna ensuite des leçons de matière médicale, de nosographie interne, et se livra à des recherches d'anatomie pathologique. Une fièvre cérébrale ou ataxique l'enleva, dans le mois de février 1808, au moment où ses talens commençaient à être appréciés par le public. On a de lui : 1° *Essai sur le croup aigu des enfans*, Paris, 1802, in-8, qui eut le plus grand succès : c'est la reproduction de sa thèse inaugurale; 2° un *Traité de matière médicale*, 1805, 2 vol. in-8, où les fonctions du système nerveux sont traitées d'une manière ingénieuse et plus précise qu'elles ne l'avaient été précédemment; 3° un *Manuel médical*, 1807, in-8, qui n'est plus au courant de la science.

SCIOPPIUS (Gaspard SCHOPP, plus connu sous le nom latin de), né dans le Haut-Palatinat en 1576, étudia dans les universités de sa patrie, avec tant de succès, qu'à l'âge de 16 ans il avait déjà la réputation d'un bon auteur. Son cœur ne répondit pas à son esprit; il était naturellement emporté et méchant. Il abjura la religion protestante, et se fit catholique vers l'an 1599, mais sans changer de caractère. Il devint l'Attila des écrivains; il avait tout ce qu'il fallait pour bien jouer ce rôle : de l'imagination, de la mémoire, beaucoup de littérature, et une présomption démesurée. Les mots injurieux de toutes les langues lui étaient connus, et il les employait fréquemment. Il joignait à cette belle érudition une ignorance complète des usages du monde; il n'avait ni décence dans la société, ni respect pour les grands. C'était un frénétique d'une espèce nouvelle, débitant de sang-froid les calomnies les plus atroces. Joseph Scaliger fut surtout l'objet de sa fureur et de ses satires. Cet homme vain ayant donné une prétendue histoire de sa famille, alliée selon lui à des princes, Scioppius détruisit toutes les prétentions de Scaliger qui, à son tour, découvrit toutes les taches de la famille de son adversaire. Son libelle, intitulé : *La Vie et les parens de Gaspard Scioppius*, nous apprend la généalogie de ce Cerbère de la littérature. Mais les horreurs publiées sur la famille de Scioppius ne lui semblèrent qu'une invitation à mieux faire. Il ramassa toutes les médisances, toutes les calomnies répandues contre Scaliger, et il en fit un gros volume, sous lequel il s'efforça de l'écraser. Baillet dit que *Scioppius y passa les bornes d'un cor-*

recteur de collége, et d'un exécuteur de la haute-justice. Personne n'entendait comme lui les représailles. Il traita avec le dernier mépris Jacques I[er], roi d'Angleterre, dans son *Ecclesiasticus*, Harbourg, 1611, in-4; et ses deux plus zélés partisans, Casaubon et du Plessis-Mornay, parce qu'ils l'avaient contredit sur un point d'érudition. On fit brûler publiquement son libelle à Londres. Son effigie fut pendue dans une comédie représentée devant le monarque, qui lui fit donner des coups de bâton par le moyen de son ambassadeur en Espagne, et porta la vengeance au point de balancer les sottises de son adversaire. On sait que le roi d'Angleterre, que Henri IV appelait *maître Jacques*, aurait pardonné plus facilement un crime de lèse majesté que la moindre attaque contre son savoir. Dans ses démêlés avec les jésuites, Scioppius publia contre la société plus de trente libelles diffamatoires dont on a la liste. Il s'occupa sur la fin de ses jours de l'explication de l'*Apocalypse*, et mourut à Padoue en 1649, âgé de 73 ans. On a de lui 104 ouvrages, dans lesquels on remarque de la littérature et quelque esprit. Les principaux sont : 1° *Verisimilium libri IV*, 1596, in-8; 2° *Commentarius de arte critica*, 1691, in-4; 3° *De sua ad catholicos migratione*, 1600, in-8; 4° *Notationes criticæ in Phædrum, in Priapeia*, Padoue, 1664, in-8, qu'on peut joindre aux *Variorum*; 5° *Suspectarum lectionum libri V*, 1664, in 8. 6° *Classicum belli sacri*, 1619, in-4; 7° *Collyrium regium*, 1611, in-8, bon ouvrage qui aurait pu effectivement dessiller les yeux du roi Jacques I[er], si l'humeur dogmatisante ne l'avait empêché de les ouvrir à la lumière; 8° *Grammatica philosophica*, 1664, in-8; 9° *Relatio ad reges et principes de stratagematibus, etc., societatis Jesu*, 1641, in-12. Il publia ce libelle sous le nom d'*Alphonse de Vargas.* Il avait été d'abord très lié avec les jésuites; mais ces pères n'ayant pas été favorables à une requête qu'il avait présentée à la diète de Ratisbonne, en 1630, pour obtenir une pension, requête renvoyée aux jésuites, confesseurs de l'empereur et des électeurs, Scioppius tourna toute son artillerie contre eux. Bellarmin avait cependant loué en lui *Peritiam Scripturarum sacrarum, zelum conversionis hæreticorum, libertatem in Thuano reprehendendo*, etc.; mais Scioppius oublia ces éloges, pour ne s'occuper que du refus qu'il leur attribuait.

SCIPION (Publius Cornelius), surnommé l'*Africain*, fils de Publius Cornelius Scipion, consul l'an 218 avant J.C., n'avait pas encore 18 ans lorsqu'il sauva la vie à son père à la bataille du Tésin. Après celle de Cannes, il empêcha la noblesse romaine d'abandonner Rome. Son père et son oncle ayant perdu la vie en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de 24 ans. Il en fit la conquête en moins de 4 années, battit l'armée ennemie, et prit Carthagène en un seul jour. La femme de Mardonius et les enfans d'Indibilis, qui étaient des principaux du pays, s'étant trouvés parmi les prisonniers, le généreux vainqueur les fit mener honorablement à leurs parens. Cette conduite contribua autant à ses victoires que son courage. Il mit fin à la guerre d'Espagne, par une grande bataille qu'il donna dans la Bétique, où il défit plus de 50,000 hommes de pied et 4,000 chevaux. Il fut fait consul l'an 205 avant J.C. Scipion porta la guerre en Afrique. Il battit Asdrubal, un des meilleurs généraux carthaginois, et vainquit Syphax, roi de Numidie, l'an 203 avant J. C. Il surprit d'abord son camp pendant la nuit, y mit le feu, et ensuite il le défit en bataille rangée. Les suites de cette victoire furent étonnantes, et peut-être elles l'auraient été davantage, si Scipion eût marché droit à Carthage. Le moment paraissait favorable; mais il crut, comme Annibal aux portes de Rome, qu'avant de faire le siége d'une capitale il fallait s'établir solidement. L'année suivante il y eut une entrevue entre ces deux fameux capitaines, pour y parler de paix; mais ils se séparèrent sans convenir de rien, et ils coururent

aux armes. La bataille de Zama fut donnée; elle décida entre Rome et Carthage. Annibal, après avoir long-temps disputé le terrain, fut obligé de prendre la fuite. Vingt mille Carthaginois restèrent sur le champ de bataille, et autant furent faits prisonniers. Cette victoire produisit la paix la plus avantageuse pour Rome. Scipion fut honoré du triomphe, et du surnom d'*Africain*. On accorda à chacun de ses soldats deux arpens de terre pour chaque année qu'ils avaient porté les armes en Espagne et en Afrique (ce qui prouve combien l'Italie était encore peu peuplée à cette époque). L'an 194 avant Jésus-Christ, il obtint une seconde fois le consulat; mais les intrigues de ses concurrens affaiblirent son crédit. Las de lutter contre eux à Rome, il passa en Asie, où, de concert avec son frère, il défit Antiochus, l'an 189 avant Jésus-Christ. Revenu à Rome après qu'Antiochus se fut soumis aux conditions qu'on voulut, il fut traduit devant le peuple par les deux Petilius. Ces tribuns l'accusèrent de péculat à la sollicitation de Caton, qui croyait que les victoires ne devaient pas couvrir les délits des généraux. Ils prétendirent qu'il avait tiré de grandes sommes d'Antiochus, pour lui faire accorder une paix avantageuse. Il fallut que le vainqueur d'Annibal, de Syphax et de Carthage, se réduisît à soutenir le triste rôle d'accusé. Il se contenta le premier jour de faire le récit de ses exploits et de ses services. Cette défense fut reçue avec applaudissement. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui: « Tribuns du peuple, dit-il, et vous, ci» toyens, c'est à pareil jour que j'ai » vaincu Annibal et les Carthaginois: » Venez, Romains, allons dans les tem» ples rendre aux dieux de solennelles » actions de grâces. » On le suivit en effet, et les tribuns restèrent seuls avec le crieur qu'ils avaient amené pour citer l'accusé. L'affaire fut agitée une troisième fois; mais Scipion n'était plus à Rome, il s'était retiré à sa maison de campagne à Literne, où il mourut peu de temps après, l'an 180 avant Jésus-Christ, avec la réputation d'un général qui joignait à de grandes vues une exécution prompte. On sait l'exemple de continence qu'il donna pendant la guerre d'Espagne. A la prise de Carthagène, ses soldats lui amenèrent une jeune Espagnole trouvée dans la ville. Sa beauté surpassait l'éclat de sa naissance, et elle était éperdument aimée d'un prince celtibérien, nommé *Allutius* (*voyez* ce mot), auquel elle était fiancée. Scipion vit sa prisonnière, et la remit entre les mains de son père et de son amant. Cette action ravit les Espagnols d'admiration; ils firent faire pour Scipion un bouclier d'argent, où elle était représentée en bas-relief. Ce bouclier, retrouvé en 1656 dans le Rhône, près d'Avignon, se voit à la bibliothèque royale. Les autres nations, et les auteurs de tous les siècles suivans, ont mis ce trait de continence entre les actions les plus héroïques de l'antiquité. Elle était néanmoins dans Scipion une espèce d'inconséquence; car ce Romain n'était rien moins que chaste. Il était extrêmement adonné aux plaisirs sensuels, et n'y mettait pas grande délicatesse. Il dérogea en cette occasion à ses principes ou à sa coutume: soit que la gloire qu'il prévoyait devoir être le fruit d'une continence d'éclat, lui parût préférable à une jouissance passagère et vulgaire, soit que la satiété, effet de quelque débauche récente, l'eût rendu en ce moment insensible à un nouvel objet d'amour. Si on s'en rapporte au récit de Plutarque, ce n'est que par considération pour son caractère public, que Scipion rejeta cette occasion de lubricité. *Perlibenter accepissem si privatus neque cum imperio essem.* Un illustre orateur a fait avec l'action de Scipion et celle que ferait en pareil cas le dernier soldat chrétien le parallèle suivant. « Quelque grande que soit » votre action, dit-il, en adressant la » parole à ce Romain, quelque sublime » que soit la vertu qui l'a produite, la » vertu du chrétien est encore plus no» ble et plus pure. Les soins d'une guerre » importante dont vous étiez chargé ont » pu distraire votre grande âme des

» plaisirs vulgaires; les ennemis de votre » nom qu'il fallait réduire au silence; » deux illustres rivaux; un oncle et un » père, qu'il fallait atteindre et sur- » passer; des peuples qu'il fallait vaincre » par les armes, gagner par les bienfaits, » étonner du moins par votre générosité, » étaient autant de motifs qui pouvaient » vous animer à ce sacrifice. Mais ce » chrétien obscur, ce soldat perdu dans » les derniers rangs de sa légion, qui » n'a rien à espérer ni à redouter de la » part des hommes, qui ne sera ni puni » de son crime ni loué de sa vertu, ne » se montrera ni moins pur ni moins » retenu dans le tumulte et le désordre » qui favoriseront sa licence, dans le » silence et les ténèbres qui cacheront » sa retenue, que si l'univers avait les » yeux fixés sur lui pour applaudir à sa » réserve, et que la renommée se tînt » prête à la publier. » L'abbé Seran de la Tour a donné, en 1738, une *Histoire* estimée de ce célèbre Romain, pour servir de suite aux *Hommes illustres* de Plutarque, avec les observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama, Paris, in-12.—Publius-Cornelius SCIPION, son fils, fut fait prisonnier dans la guerre d'Asie, et adopta le fils de Paul Emile, qui fut nommé le *jeune Scipion l'Africain*, qui est le sujet de l'article qu'on lit ici après le suivant.

SCIPION (Lucius-Cornelius), surnommé l'*Asiatique*, frère de Scipion l'Africain, le suivit en Espagne et en Afrique. Ses services lui méritèrent le consulat, l'an 190 avant J. C. On lui donna la conduite de la guerre d'Asie contre Antiochus, auquel il livra, de concert avec son frère, une sanglante bataille dans les champs de Magnésie, près de Sardes, où les Asiatiques essuyèrent une très grande perte. Le triomphe et le surnom d'*Asiatique* furent la récompense de sa victoire; mais, à son retour à Rome, Caton le censeur fit porter une loi pour informer des sommes d'argent qu'il avait reçues d'Antiochus; et Lucius Scipion fut condamné à une amende pour le même crime de péculat dont on avait accusé son frère. Ses biens furent vendus, et leur modicité parut le justifier; cependant cette même accusation, intentée contre les deux frères, a laissé des impressions fâcheuses sur leur désintéressement.

SCIPION (Publius-Æmilianus), surnommé *Scipion l'Africain le Jeune*, était fils de Paul Emile, et fut adopté par Scipion, fils de l'Africain. Après avoir porté les armes sous son père, il alla servir en Espagne en qualité de tribun légionnaire. Quoique âgé seulement de 30 ans, il annonça par ses vertus et par sa valeur ce qu'il serait un jour. Un Espagnol d'une taille gigantesque ayant donné le défi aux Romains, Scipion l'accepta et fut vainqueur. Cette victoire accéléra la prise d'Intercatie. Le jeune héros monta le premier à l'assaut, et obtint une couronne murale. De l'Espagne il passa en Afrique, et y effaça tous ses concurrens. Phaméas, général de la cavalerie ennemie, le redoutait tellement, qu'il n'osait paraître quand c'était son tour d'aller en parti. Pénétré d'estime pour ce grand général, il passa enfin au camp des Romains pour vivre sous sa discipline. Le roi Massinissa ne lui donna pas une moindre marque de sa considération : il le pria, en mourant, de régler le partage de ses états entre ses trois fils. Scipion ayant brigué la charge d'édile, on le désigna consul l'an 148 avant J. C., quoiqu'il n'eût pas l'âge requis pour cette charge; mais Rome savait faire des exceptions, et certainement Scipion les méritait. Il eut, comme son aïeul adoptif, l'avantage d'être chargé de la guerre d'Afrique, avec la permission de choisir son collègue; et, par un nouveau trait de ressemblance entre eux, il se fit accompagner dans ces expéditions par Lélius, son intime ami, fils de cet autre Lélius qui avait autrefois si bien secondé la valeur du grand Scipion. Le général romain trouva le siége de Carthage moins avancé qu'il ne l'était à la fin de la première campagne : les lignes des assiégeans n'étaient pas assez resserrées; pour remédier à ce défaut, il établit son camp sur une langue qui formait une communication entre les terres et la presqu'île dans laquelle Carthage était

située. Par ce moyen, il ôtait aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres de ce côté-là; mais ils pouvaient en faire venir par mer, attendu que les vaisseaux romains n'osaient s'approcher jusqu'à la portée des machines de guerre, qui les auraient accablés. Scipion leur enleva cette dernière ressource, en faisant fermer l'entrée de leur port par une longue et large digue de pierre; cette digue avait, dit-on, 24 pieds de large par le haut, et 92 par la base : travail immense et presque inconcevable. Les Carthaginois cependant en firent un encore plus surprenant. Leur ville contenait (à ce que disent les calculs, toujours exagérés, des anciens) 700,000 habitans, qui tous à l'envi, hommes, femmes et enfans, s'employèrent à creuser un nouveau port, et à construire une flotte. Les Romains eurent tout lieu d'être surpris, lorsque, du milieu des dunes, ils virent sortir 50 galères qui s'avançaient en bel ordre, toutes prêtes à livrer bataille, et à soutenir les convois qu'on leur amènerait. On croit que les Carthaginois firent une grande faute de ne point attaquer les vaisseaux romains dans cette première surprise; ils ne donnèrent bataille que 3 jours après, et elle ne fut pas à leur avantage. Le consul s'empara d'une terrasse qui dominait la ville du côté de la mer, s'y retrancha, et y établit 4,000 soldats pour y passer l'hiver. La suite de ces manœuvres fut la prise de Carthage, qui fut livrée aux flammes. De retour à Rome, il eut les honneurs du triomphe, et se rendit propre le surnom d'*Africain*, qu'il portait déjà par droit de succession. Le consulat lui fut décerné pour la deuxième fois l'an 134 avant J. C. : il l'avait obtenu la première fois pour aller détruire Carthage; il l'eut celle-ci pour aller détruire Numance. Il eut le bonheur de la prendre, et d'obtenir un second triomphe et le nom de *Numantin*. Quelque temps après, Scipion ayant aspiré à la dictature, les triumvirs le firent étrangler dans son lit. Ainsi périt le second Africain, qui égala, ou même surpassa le vainqueur d'Annibal, par sa valeur, par son activité, par son zèle pour la discipline militaire; mais qui ternit ces qualités par son ambition. Scipion avait senti de bonne heure l'importance du danger où les richesses excessives exposeraient sa patrie. Célébrant le lustre en qualité de censeur, le greffier, dans le sacrifice ordinaire de ce jour solennel, lui dictait le vœu par lequel on conjurait les dieux de rendre les affaires du peuple romain meilleures et plus brillantes : « Elles le sont assez, dit-il, et je les prie » de les conserver toujours en ce même » état. » Il fit aussitôt changer le vœu de cette manière. Les censeurs, par respect, s'en servirent depuis dans la cérémonie des lustres.

SCIPION-NASICA, fils de Cnéius-Scipion-Calvus, et cousin de Scipion, premier *Africain*, vécut toujours en homme privé, et n'en fut que plus heureux. Les qualités de son cœur le firent chérir du peuple romain. Il eut un fils non moins estimable, et qui mérita d'être surnommé les *Délices des Romains*.

SCOPAS, architecte et sculpteur de l'île de Paros, où il naquit vers l'an 460 ou 462 avant J. C. Peu de temps après la mort de Phidias, il construisit le temple de Minerve à Tégée, et le fameux mausolée qu'Artémise fit ériger à son mari dans la ville d'Halicarnasse, et qui était réputé pour l'une des sept merveilles du monde. Il fit aussi à Ephèse une colonne, célèbre par les beautés dont ce savant artiste l'avait enrichie. Mais, parmi ses ouvrages, on fait surtout mention d'une *Vénus*, qui fut transportée à Rome, et que Pline (*Hist. Nat.*, liv. 36, chap. 4) jugeait être supérieure à celle de Praxitèle, quoiqu'elle fût moins admirée à Rome que l'autre à Gnide, à raison de la multitude de chefs-d'œuvre que renfermait la capitale du monde; car c'est là bien certainement le sens du passage de Pline, auquel M. Falconet et M. de Lalande ont trop légèrement reproché une contradiction, et que le Père Brotier et M. le Blond, en tâchant de le justifier, n'ont pas mieux compris. *Voyez* le *Journal hist. et litt.*, 15 avril 1783, p. 591.

SCOT (Jean). *Voyez* DUNS.

SCOT (Jean), appelé aussi *Erigène*, du nom d'Erin que portait anciennement

l'Irlande sa patrie. Après avoir fait quelques progrès dans les belles-lettres et la philosophie, il passa en France sous le règne de Charles-le-Chauve ; ce prince, qui aimait les sciences, conçut pour lui une grande estime. Il goûta son caractère enjoué, au point de l'admettre à sa table, et de s'entretenir familièrement avec lui. Erigène, appuyé de la protection du roi, se crut tout permis. Un jour, que Charles lui demanda quelle était la distance qui se trouvait entre un Scot (Ecossais) et un sot : « Seigneur, répliqua-t-il, il n'y a » entre eux d'autre distance que celle de » la table. » C'était un esprit vif et hardi, mais peu versé dans les matières de religion : malgré cela, il voulut se mêler de questions théologiques ; et, en se livrant à son génie sophistique, il fronda l'Ecriture et la tradition, et tomba dans plusieurs erreurs. Ses écrits ne tardèrent pas à soulever tous ceux qui étaient attachés à la religion. Le pape Nicolas I[er] en porta ses plaintes au monarque protecteur de ce téméraire écrivain : on ne sait pas si elles firent effet sur l'esprit de Charles le Chauve ; ce qui paraît constant, c'est que Jean Scot termina ses jours en France quelques années avant ce prince, qui mourut en 877. Ainsi c'est une erreur de dire qu'il soit retourné en Angleterre, et qu'il ait été tué l'an 883 à coups de canifs par ses écoliers. Nous n'avons plus le *Traité* qu'il composa *sur l'Eucharistie contre Paschase Ratbert*. Cet ouvrage, qui contenait, à ce qu'on prétend, le premier germe de ce qui a été écrit depuis contre la transsubstantiation et la présence réelle, fut proscrit par plusieurs conciles, et condamné au feu l'an 1059 par celui de Rome. Mais nous avons le *Traité de la prédestination divine*, qu'il fit à la prière de Hincmar de Reims et de Pardule de Laon ; il se trouve dans *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, 1650, en 2 vol. in-4. Ceux qui voudront avoir des renseignemens plus détaillés, et savoir quel jugement on doit porter de Jean Scot, pourront lire *Acta sanct. ord. S. Bened.*, in præfat., sect. 4, Paris, 1680.

* SCOTT (Le baronnet Walter) naquit à Edimbourg, le 15 août 1771. Il était fils aîné du gentlemen Walter Scott, *Writer to the signet*, de la même ville ; sa mère était la fille de David Rutherdoff, avocat distingué. Ceux qui veulent absolument que l'enfance des grands hommes présente des caractères extraordinaires, auront bien de la peine à rien trouver qui les satisfasse dans celle de Walter-Scott : on a tort de croire que dès les premières années il soit possible d'arrêter des pronostics certains pour le reste de la carrière d'un homme. Tous les grands poètes n'ont pas commencé comme Voltaire à se faire remarquer sur les bancs de l'école ; et l'histoire dira que l'honneur du Parnasse français, au 19[e] siècle, l'auteur si suave des *Méditations poétiques*, ne fut qu'un écolier médiocre. Les premières années de Walter-Scott n'eurent rien de brillant, non plus. Quoiqu'il en soit, après des études que l'on peut appeler faibles, à l'université d'Edimbourg, Walter Scott se destina à l'exemple de ses ancêtres, à la carrière du barreau. Il fut reçu avocat à Edimbourg, en 1792. Il se fit peu connaître dans l'exercice de cette profession. Sa passion dominante était la littérature, il n'aspirait qu'après une position qui, en lui assurant une existence honorable, lui permît de s'y livrer exclusivement ; un riche mariage lui procura ce qu'il désirait. Ce fut en 1798 qu'il épousa miss Carpenter, fille naturelle du duc Devonshire. Il faut dire dès à présent, que Walter-Scott apporta dans cette union toutes les vertus domestiques capables de la rendre heureuse. Le génie porte trop souvent avec lui un caractère aventureux et inquiet, incompatible avec les détails d'intérieur de la famille. La vie si agitée du rival de gloire et de talent de Walter-Scott, de lord Byron, en serait une preuve au besoin. En 1806, Walter-Scott adressa au ministre d'état, Pitt, un exemplaire de son *Lai du dernier ménestrel*, avec la demande de la place de clerc de session en Ecosse, qui venait d'être vacante. Peu d'heures auparavant, Pitt avait donné sa démission et rendu les sceaux de l'état. Il n'en signa pas moins la nomination de Walter Scott à la place qu'il sollicitait, et comme

on lui observait que ce précédent pourrait être dangereux : *il n'y a point de précédent dangereux*, répondit-il, *en faveur du talent*. Pitt avait deviné Walter Scott, le grand écrivain s'était révélé au grand homme d'état. Six ans auparavant, Walter-Scott avait déjà obtenu la place de sous-schérif du comté de Schelkirk. Il employait à l'étude le temps que ces deux places lui laissaient disponible. Il débuta dans la poésie, comme on vient de le voir, et cultiva assez les muses pour s'assurer un rang distingué parmi les poètes de la Grande-Bretagne. Sans avoir le coloris, le feu, cette richesse d'images et d'expressions qui ont placé Byron comme dans une sphère élevée, où personne n'a atteint jusqu'ici, les compositions poétiques de Walter Scott se recommandent par un mérite analogue à celui que l'on remarque dans ses ouvrages en prose : de la facilité, de l'élégance, du naturel et une grande richesse descriptive, avec une rare fraîcheur, voilà ce que l'on trouve et dans *Mathilde de Rokeby*, et dans le *Lord des îles*, et dans la *Dame du lac* surtout, celui de ses poèmes qu'il affectionnait le plus, comme l'*Antiquaire* était de tous ses romans, celui dont il faisait le plus de cas. Une fois entré dans la carrière littéraire, Walter-Scott la fournit aussi pleine et aussi complète qu'on pouvait l'attendre d'un travail assidu, et d'une facilité qui allait toujours croissant. C'est ainsi que dans la période de 1805 à 1814, il publia les neuf poèmes, dont nous avons déjà nommé quelques-uns, et que nous reprenons selon l'ordre des temps : 1° des *Ballades*, vers 1803; 2° le *Lai du dernier ménestrel*, 1805; 3° *Marmion*; 4° la *Dame du lac*; 5° la *Vision de don Roderik*; 6° *Mathilde de Rokeby*; 7° le *Lord des îles*; 8° les *Fiançailles de Triermani*; 9° *Harold l'intrépide*. La traduction de *Gœtz de Berlenchaugen* avait paru dès 1792. Mais il ne devait pas suivre long-temps la carrière poétique. Un autre athlète aux formes plus hardies et plus vigoureuses avait déjà paru dans cette même carrière; *Child de Harold* venait de révéler lord Byron ; Walter-Scott s'empressa de lui céder le pas et de se retirer devant lui ; une autre gloire l'attendait. Walter-Scott était né romancier, il se borna à écrire des romans. Depuis long-temps il avait pensé à donner pour fond et pour cadre à une fiction romanesque, l'Ecosse héroïque et sauvage ; il voulait créer un personnage qu'il conduisît depuis la première enfance à travers toutes les phases de l'éducation de la Vieille Ecosse, qui n'appartînt ni à une famille, ni à une contrée en particulier, mais que chacun pût reconnaître, qui fût le type général de l'Ecossais; *Waverley* parut en 1814. Peu d'ouvrages ont excité dans le monde un plus grand intérêt, une curiosité plus universelle. L'anonyme n'ajoutait pas peu à l'intérêt général qu'il excita. Le champ des conjectures s'ouvrit; il fut attribué à tous les écrivains de l'époque; et ce dut être une jouissance bien précieuse pour l'auteur, que cet empressement qui se manifestait partout pour aller à la découverte d'un nom ; tant on avait connu un cachet extraordinaire, une touche originale, qui déroutait toutes les conjectures. Dès ce premier ouvrage, on put voir la mesure du genre de talent auquel on le devait, il y a comme en germe, dans *Waverley*, toute cette connaissance étendue des usages, des mœurs, et des chroniques de la vieille Ecosse, que Walter-Scott a semées ensuite en détail dans tous ses autres ouvrages. On y voit l'écrivain qui n'a pris la plume qu'après s'être fait un fonds de connaissances acquises, où il n'a plus qu'à puiser à l'occasion ; et c'est de cette source que coulèrent pour ainsi dire à pleins bords, tous ces beaux ouvrages, qui, tout en se rapprochant en un point, une couleur esquise des antiques traditions, ont cependant chacun une nuance particulière et distincte. Ainsi l'*Antiquaire*, ainsi *Rob-Roy*, ainsi *la Prison d'Edimbourg*, et *Quentin Durward*, et *Kenilhworth* qui forment comme les plus beaux fleurons de la couronne litttéraire de Walter-Scott. Sa prédilection pour l'*Antiquaire*, prédilection que le public ne paraît pas avoir partagée, tenait à des souvenirs d'enfance et de jeunesse. Dans *Jonathas Oldburck*

de Monk-Bars, il avait voulu peindre un ami de ses premières années. Ce fut même cette circonstance, qui servit à mettre sur la voie du véritable auteur, dont le nom était encore un mystère, tandis que ses ouvrages étaient dans les mains de tout le monde. A la lecture de l'*Antiquaire*, James Chalmers, avocat, qui avait connu les relations de Walter-Scott avec sir Georges, type de l'Antiquaire, s'écria aussitôt : Il faut que ce soit Walter-Scott, qui ait écrit l'*Antiquaire*. Quatre qualités principales distinguent les romans de Walter-Scott : La richesse des descriptions, la vérité des caractères, le naturel et la vivacité du dialogue, la manière délicate dont il s'est appliqué à traiter l'amour. Peut-être est-il une de ces qualités dont il a abusé. Quelques-uns lui reprochent cette abondance dans la description, qui ressemble à de la prolixité. Ceux qui l'ont connu, trouvaient le même défaut à sa conversation : ce sont le plus souvent des détails artistiques qui ne s'adressent qu'au lecteur initié lui-même aux secrets de l'art. Si vous n'avez aucune connaissance en architecture ni en peinture, vous vous trouverez à tout moment dans un pays inconnu au milieu des descriptions de Walter-Scott. Voici la liste de ses ouvrages, sauf quelques omissions. Nous reprenons l'énumération à *Harold l'intrépide*, sous le numéro 10°. 11° *Waverley*, ou *l'Ecosse il y a soixante ans*, Roman, 1814; 12° les *Puritains d'Ecosse;* 13° le *Nain mystérieux ;* 14° *Rob-Roy ;* 15° la *Prison d'Edimbourg ;* ces quatre romans parurent de 1815 à 1818 ; 16° *L'Officier de fortune*, 1819 ; 17° *Episode des guerres de Montrose*, 1819 ; 18° *La Fiancée de Lammermoor*, 1820 ; 19° *Ivanhoe*, ou *le retour de mon hôte*, 1820; 20° *le Monastère*, 1820 ; 21° L'*Abbé*, 1820 ; 22° *Kenilhworth*, 1821 ; 23° les *Nouvelles d'Israëli* ; 24° la *Belle sorcière des Glass-Limne ;* 25° le *Château de Pontfrace*, 1821 ; 26° *Quentin-Durward*, ou l'*Ecossais à la cour de Louis XI*, 27° les *Aventures de Nigel ;* 28° *Gui-Mannering ;* 29° *Lettres de Paul à sa famille*, 1822 ; 30° les *Eaux de St.-Ronan*, 1823 ; 31° la *Bataille de Waterloo*, poème ; 32° *Peveril du Pic*, roman historique ; 33° l'*Antiquaire*, 1823 ; 34° *Sermons et traités de morale*, vers 1827, 35° *Histoire de Napoléon*, 1827 ; 36° *Histoire générale de l'art dramatique ;* 37° *Essais littéraires sur le roman ;* 38° *Vie de Jongh Dryden ;* 39° *Mémoires sur la vie de Jonathas Swift*, 40° *Biographie des romanciers célèbres ;* 41° *Mémoires historiques sur plusieurs écrivains et personnages célèbres, tels que Georges IV, lord Byron, lord Buklengh*, 42° *Histoire de la démonologie des sorciers ;* 43° *Le Château périlleux*, 44° *Robert de Paris :* tel est le bagage littéraire de cet homme extraordinaire, dont la carrière d'auteur ne s'ouvrit que tard, et qui mourut dans un âge peu avancé. 15 volumes de poésie, 90 volumes de prose, sans compter ses lettres qui formeraient plus de 15 autres volumes, sont sortis de la même plume, dans un intervalle d'à peu-près 30 ans. Il faut ajouter que Walter-Scott a en outre écrit dans toutes les revues (il était rédacteur en titre de celle dite *d'Edimbourg*), qu'il a publié comme éditeur, les *OEuvres complètes* de Swift et de Dryden, les *Poésies* de miss Seward, etc., etc. Ces travaux immenses deviennent moins étonnans cependant, quand on pense que la vie de Walter-Scott, depuis le moment où il commença à écrire, fut une vie toute littéraire. La politique, qui depuis ces dernières années a tout envahi et semble être entrée d'une manière toute particulière dans le domaine des grands écrivains, ne l'occupa que peu ou point du tout. Né gentilhomme, il resta toute sa vie attaché au parti aristocratique. Des motifs de reconnaissance avaient peut-être contribué aussi à fixer ses idées de ce côté. Il avait été en relation avec de grands personnages dont il avait reçu même quelques services. La même modération régnait aussi dans ses idées religieuses. Bien que protestant et attaché à cette religion, il a su rendre justice à la religion catholique ; il en fait l'éloge dans plus d'un endroit, et notamment dans *l'Abbé*. Ce n'est pas qu'il ne

soit facile de reconnaître souvent le préjugé protestant. On voudrait qu'il eût plus oublié sous l'inspiration de quelle religion il écrivait. Quelques attaques injustes contre les papes font tort à son esprit d'impartialité. Une partialité d'un autre genre perce dans son *Histoire de Napoléon*, ouvrage qui n'ajoute que peu de chose à sa réputation. Walter-Scott n'aurait pas été anglais, s'il n'eût pas été soumis au préjugé héréditaire de sa nation contre la nôtre. Sans s'être laissé aller aux déclamations violentes de lord Byron, qui ne nous a guère ménagés, on voit cependant qu'il est anglais toutes les fois qu'il parle de nous. Un fait matériel prouve de quelle vogue a joui cet écrivain. Le libraire Gossellin ou ses associés ont vendu plus de 1,400,000 volumes des traductions de ses ouvrages. Il faut dire que pendant un temps ils ont été dans les mains de tout le monde; peu de livres ont été plus populaires. Walter-Scott aurait laissé une fortune considérable sans la faillite de ses libraires. Il se faisait déjà vieux, et jouissait tranquillement au milieu de sa famille des charmes d'une aisance qu'il ne devait qu'à ses longs travaux, et à sa persévérante économie, lorsqu'un revers imprévu vint l'atteindre. Il s'était associé à la maison de librairie d'Archibrald Constable, son ancien ami, et il fut compris dans la ruine de cette maison. Walter, par cette faillite, se trouva débiteur de 70,000 livres sterl., ou, selon une autre version, de 58,000 livres sterling seulement; ce choc ne l'abattit pas, et ce ne fut pour lui qu'une occasion de développer tout ce qu'il avait de vigueur, et en même temps d'élévation dans l'âme et dans les sentimens. Un des plus riches banquiers de l'Angleterre lui envoya sa signature en blanc, en le priant de tirer sur la banque et de réparer ainsi le tort de la fortune. Walter-Scott renvoya au banquier le billet en blanc, et le remercia de son intention généreuse. Il s'engagea à payer en dix ans la somme réclamée par ses créanciers, et à y joindre l'intérêt de cette même somme. Sa conduite loyale, généreuse même, fut appréciée par ses compatriotes. Ses nouveaux ouvrages furent recherchés plus que jamais. Son histoire de Napoléon lui fut payée 300,000 fr. Plusieurs romans lui rapportèrent 25,000 fr. le volume; un seul manuscrit s'éleva jusqu'à la somme de 40,000 fr.; et ainsi avant la date fixée par le débiteur, il avait satisfait à tous ses engagemens. Tant de travaux pourtant et des ventes à un prix si élevé n'ont pas suffi à l'acquit des autres dettes de l'illustre auteur, lesquelles à sa mort se montaient à plus de 500,000 fr. Walter-Scott était doué d'une organisation forte, d'une puissance non-seulement de pensées, mais de muscles et de nerfs que le cours de 60 années laborieuses n'avait pas brisée. On aurait trouvé difficilement un homme dont le cou, vigoureusement attaché, reposât sur une plus athlétique poitrine, sur de plus larges épaules; le portrait le plus fidèle que nous en ayons est celui de Gordou. Il représente le célèbre auteur de Waverley avec quelque chose de distrait dans la physionomie; mais rien cependant de cet idéalisme que l'on est convenu de donner à la physionomie des hommes célèbres, et cela aux dépens de la vérité. L'expression dominante de sa figure était la finesse. Il avait le front élevé, mais étroit, la bouche grande, et se distinguant par un sourire qui annonçait un grand calme et une grande douceur. C'étaient là en effet les deux qualités les plus remarquables de son caractère. Ses mœurs furent toujours pures et patriarcales. On l'avait vu acheter sur les bords de la Tweed, près de Melrose, à trente six milles d'Edimbourg, une petite ferme et quelques centaines d'acres de terres. Bientôt un château, tel qu'il en avait décrit plus d'une fois dans ses ouvrages, flanqué de tourelles, mélange curieux de tous les genres d'architectures, plein d'irrégularités piquantes, contenant ici le cabinet des curiosités antiques, là une belle ménagerie, plus loin une vaste bibliothèque, s'était élevée sous la direction de l'auteur du *château de Kenilkworth*, et le nom d'Abbotsford était devenu célèbre dans l'Europe entière. C'était le rendez-vous de tous les voyageurs qui visitaient l'Angleterre, le

Ferney du nouveau patriarche de la littérature. L'hospitalité de Walter-Scott était noble et digne; elle se distinguait moins par l'empressement que par une rare bonté. Naturellement réservé et peu expansif, Walter-Scott paraissait froid au premier abord. Sa conversation s'animait peu à peu, surtout dans la description des différens détails de son habitation. Arrivé à la bibliothèque, il était intarissable. Il se plaisait alors à énumérer toutes les richesses de ses collections, livres, armures et antiques de toutes espèces. C'était Walter-Scott dans un beau chapitre de *Waverley* ou de *l'Antiquaire*. Tous les appartemens étaient meublés, chacun avec la physionomie d'une époque particulière. A table il était rare que les convives n'eussent pas chacun une coupe de forme différente, et à laquelle se rattachait quelque souvenir: l'une avait appartenu à quelqu'un de ses ancêtres, à ce Scott, par exemple, dont il est parlé dans une des introductions de *Marmion;* et qui avait laissé croître sa barbe, depuis la mort de Charles Ier jusqu'à la restauration de Charles II ; une autre en bois d'If provenait d'un arbre appelé l'if de Marie-Stuard; une troisième avait été taillée dans la poutre du toit d'Allovay-Kirk. Bien qu'il entendît le français, Walter-Scott ne parlait pas cette langue, ou du moins ne la parlait-il que peu. Ce fut au mois d'octobre 1831, qu'il entreprit le voyage d'Italie. Mais déjà sa santé ne laissait guère plus d'espérance, lui-même n'en conservait aucune. Le gouvernement anglais en cette circonstance comprit que la gloire d'un homme de génie est un patrimoine national. Il y a quelque chose de touchant dans les égards et dans les soins à la fois tendres et respectueux dont fut comblé par la marine anglaise l'Homère de l'Ecosse, depuis les officiers du plus haut grade jusqu'au dernier mousse. Cette vénération est devenue un culte après sa mort. Son buste, par Chantrey, moulé en plâtre, exécuté en terre cuite et en pierre, imité en marbre, est dans toutes les chaumières des trois royaumes unis. Les copies de ce buste se comptent par milliers; il se trouve dans toutes les parties du monde. Dès la fin de 1832 un contrebandier en avait fait passer 2,000 en Amérique, et 1,500 dans les Indes. Sa santé délabrée ne trouva point sous le ciel d'Italie l'amélioration qu'on lui avait fait espérer; et moins d'un an après, de retour à son château d'Abbotford il mourut au milieu des siens, laissant deux enfans, un fils, devenu major de cavalerie, et une fille. Walter-Scott était né boîteux, c'était un trait de ressemblance de plus avec Lord Byron. Il a paru plusieurs traductions françaises des romans de Walter-Scott; la meilleure et la plus répandue est celle de Faucompré. Outre les éditions in-18, in-12 et in-8 du libraire Ch. Gosselin, on a l'édition complète du libraire Furne, avec vignettes tirées des romans, 33 vol. in-8, 1830-1832.

* SCOTTI (N. L'abbé), né à Milan en 1752, n'était pas ecclésiastique, mais, selon l'usage ou l'abus établi en Italie, plusieurs jurisconsultes médecins et littérateurs adoptent le costume d'abbé. C'est sous ce dernier titre que Scotti le portait. Il ne manquait pas de talens pour la poésie lyrique et dramatique, mais il fut toujours poursuivi par la mauvaise fortune. On applaudissait à ses odes, à ses sonnets et à ses pièces de théâtre, et on le laissait languir dans la misère. Croyant améliorer son sort, il composa une *ode* en l'honneur de l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie autrichienne; on la reçut fort bien à la cour de ce prince, mais l'auteur n'en obtint que des éloges. Désabusé du monde, il parvint à être admis dans un couvent de mineurs franciscains, situé dans une solitude à quelques lieues de Milan : il y prit l'habit religieux, mena une vie exemplaire, et mourut vers la fin du 18e siècle. Il a laissé : 1° des *Poésies* estimées par l'harmonie des vers et la précision des idées; 2° plusieurs *Tragédies*, dont la plus remarquable est celle intitulée *les Princes d'Este*, jouée à Milan en 1784, qui eut beaucoup de succès, et fut imprimée plusieurs fois. L'auteur en composant cette pièce avait pris pour mo-

dèles les classiques français. 3° *Lettres* et *Discours* sur divers sujets littéraires, où l'on trouve une saine critique et une érudition assez étendue.

*SCOTTI (Côme-Galéas), littérateur, né en 1759 à Mésate, village du Milanais, fit d'abord quelques poésies légères, puis il s'exerça avec succès dans l'art dramatique. A l'âge de 32 ans, il renonça à la carrière dans laquelle il avait débuté d'une manière si heureuse, pour entrer chez les barnabites, qui l'envoyèrent professer la rhétorique à Milan. En 1801, il fut appelé à Crémone pour y enseigner l'éloquence ; il quitta cette chaire pour celle d'histoire qu'il occupait encore à sa mort, survenue en 1821. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Giornate del Brembo, colle veglie di Belgiojoso*, Crémone, 1806, 6 vol. in-8 ; l'*Accademia Borromea*, dont la première partie a été publiée seulement.

SCOUVILLE (Philippe), jésuite, né à Champion, près de Marche, dans le duché de Luxembourg, en 1622, se dévoua entièrement à l'instruction des peuples de cette province et des pays voisins. Doué à un degré supérieur des lumières, du zèle et de la mortification nécessaires à cette importante fonction, sa maxime spéciale était que les prédicateurs et les pasteurs des âmes ne s'appliquaient pas assez à frapper les esprits et à pénétrer les cœurs de l'idée de la divinité ; que, faute d'être appuyé sur cette base, tout l'édifice de l'instruction et de la sanctification des hommes portait à faux. « On se fatigue, disait-il, à inculquer que Dieu ordonne, que Dieu défend telle chose, qu'il faut craindre et apaiser son courroux par la pénitence; et en même temps on oublie de donner au peuple une connaissance de Dieu, telle qu'il la faut pour rendre efficaces les leçons qui doivent le rendre meilleur. » C'est de cette grande idée de Dieu, sans cesse répétée et inculquée, gravée en traits vifs et profonds, imprimée par des images vastes et sublimes, qu'il faisait l'âme et le grand mobile de sa prédication, l'appui et la sanction des dogmes et de la morale chrétienne. (*V.* MOYSE.) Aussi ses succès furent-ils immenses, et l'époque de ses courses apostoliques devint celle d'une révolution morale parmi les peuples qui étaient l'objet de ses travaux. Il mourut le 17 novembre 1701, après des fatigues et des peines incroyables ; avec plus de satisfaction et de véritable gloire que les conquérans des nations ; voyant, au lieu de ruines, le vice et l'ignorance bannis, des hommes instruits et devenus plus chrétiens. Ce qu'il avait de loisir, il l'employa à la composition d'un grand nombre d'ouvrages solides et édifians, qui ont assuré et qui soutiennent encore les fruits de ses travaux. Tels sont : 1° un *Catechisme* en allemand, Cologne, 1685, 7 vol. in-8. C'est un abrégé de théologie dogmatique et morale d'un excellent usage pour les missionnaires et les curés. 2° *Abrégé du Catéchisme* ; il fut longtemps le catéchisme du diocèse de Trèves, et il serait à souhaiter qu'il le fût encore, à l'exclusion de ceux que l'empirisme de la nouveauté y a substitués ; c'est incontestablement un des meilleurs qu'il y ait pour la clarté, l'ordre, la dignité dans l'exposition du dogme, et surtout une judicieuse proportion avec l'intelligence des enfans et du peuple. On voudrait seulement qu'on y eût mieux distingué les choses absolument certaines de celles qui peuvent être contestées. 3° *Sancta sanctorum sancte tractanda* ; etc. On a publié sa *Vie* en latin, Coblentz, 1703, in-4 ; elle est simplement mais bien écrite.

SCRIBANI (Charles), jésuite, né à Bruxelles en 1561, mort en 1629, fut professeur, puis recteur de Bruxelles et d'Anvers, et enfin provincial de Flandre. Pendant 40 ans qu'il vécut à Anvers, on le regarda comme l'arbitre de tous les différends de cette ville. C'est à ses soins qu'on a dû la maison professe d'Anvers, le collége et le noviciat de Malines, etc. Le Père Scribani parlait avec facilité presque toutes les langues vivantes. Plusieurs princes, entre autres Ferdinand II, Philippe IV, l'archiduc Albert, lui donnèrent des marques distinguées de leur estime. Il a laissé plusieurs ouvrages. Ce-

lui qui a fait le plus de bruit est son *Amphitheatrum honoris adversus calvinistas*, Namur, 1605, in-4, qu'il publia sous le nom de *Clarius Bonarscius*, qui est l'anagramme de son nom. Il n'est pas étonnant qu'on ait dit tant de mal de ce livre. Les artifices et les procédés des calvinistes y sont mis dans un trop grand jour, pour ne pas les avoir irrités. Casaubon dit que ce livre aurait pu être intitulé : *Amphitheatrum horroris*; et cela est vrai, mais dans un autre sens qu'il ne l'entendait. On sollicita vivement Henri IV de faire brûler ce livre; mais quelle fut la surprise des adversaires de Scribani, quand ils surent que Henri IV avait écrit une lettre d'éloge à l'auteur, accompagnée de lettres de naturalisation! On a encore de lui : 1° une *Histoire des guerres civiles des Pays-Bas*, en latin, 1627, in-8; 2° *Antverpia*, 1610, in-4. C'est un éloge des citoyens d'Anvers. 3° *Origines Antverpensium*, in-4, bien écrit; l'auteur s'est éloigné des vieilles fables qui regardent la naissance de cette ville. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec les *Origines Antverpianæ* de Goropius. 4° *Orthodoxæ fidei controversa*, Anvers. Rocaberti en a inséré une partie dans sa *Bibliotheca maxima pontifica*, tom. 7. 5° *Ars mentiendi calvinistica*. C'est la réfutation des calomnies des calvinistes contre la société, et de plus un tableau des maux causés par la prétendue réforme : on y trouve, comme il est dit dans le titre, *Belli civilis apud Gallos, apud Belgas, sanguinis causas, auctores, initia, progressus;* 6° *Meditationes sacræ*, latin et flamand, 1615, 2 vol. in-8; 7° *Medicus religiosus*, 1619. Il y parle des maladies de l'âme et de leur guérison. 8° *Superior religiosus;* 1619, in-12; 9° *Cœnobiarcha*, 1624, in-8. Ces trois ouvrages offrent d'excellens avis, fruit d'une expérience longue et réfléchie, et devraient être le manuel des supérieurs religieux. 10° *Politico-Christianus*, 1624, in-4, plein de vues sages qui rendraient les états et les particuliers heureux, si elles étaient suivies. 11° *Defensio Lipsii posthuma*, élégamment et judicieusement écrite.

SCRIBONIUS-LARGUS, médecin du temps de l'empereur Claude, a donné au public un recueil de remèdes, qu'il dédia à Julius-Callistius, affranchi de Claude. Cet ouvrage fut bien accueilli, quoiqu'il ne contînt que des formules de remèdes, la plupart vains et superstitieux. Freind peint l'auteur comme un empirique, et M. Portal en a parlé dans le même sens. Ce recueil a été publié sous le titre : *De compositione medicamentorum liber*, Paris, 1529, et parmi les *Medicæ artis principes*, ibid., 1567, in-fol.; Padoue, 1655, in-4, avec notes de Jean Rhodius. Quelques critiques ont prétendu que ce traité avait été écrit en grec, et que le latin que nous avons n'est qu'une traduction faite dans des temps postérieurs, parce qu'il ne répond pas à la pureté que cette langue conservait du temps de Claude; mais M. Goulin a prouvé invinciblement que ce traité a été écrit en latin et qu'il est original.

SCRIMGER (Henri), savant écossais, né à Dondée, d'une ancienne famille, mort à Genève, en 1571, à 65 ans, passa en Allemagne, où il s'attacha à Ulric Fulger, bienfaiteur des gens de lettres, qui lui procura beaucoup de manuscrits grecs et latins. Il alla à Genève pour les faire imprimer par Henri Etienne, ainsi que les *Novelles* de Justinien. Après avoir professé la philosophie deux ans dans cette ville, il fut le premier qui y enseigna le droit. On a de lui une *Histoire d'Ecosse*, imprimée sous le nom de *Henri d'Ecosse*.

SCRIVERIUS ou SCHRYVER (Pierre), poète, historien et philologue, né en 1576 à Harlem, mort en 1660, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, tels que : 1° *Batavia illustrata*, Leyde, 1609, in-4; c'est un recueil d'écrits sur les Provinces-Unies. Il l'a donné, considérablement augmenté, sous le titre d'*Inferioris Germaniæ provinciarum unitarum antiquitates*, 1611, in-4; 2° *Chronique de la Hollande*, etc. Amsterdam, 1665, in-4, en hollandais; 3° *des anciens Bataves*, Leyde, 1606, in-8, sous le nom de *Saxon le grammairien;* 4° *Principes Hollandiæ*, avec figures,

Harlem, 1650, in-fol. (On lui doit aussi plusieurs *Editions* d'auteurs grecs et latins avec des *Notes*, et plusieurs *Poésies* latines, insérées dans le *Parnassus latino-belgicus*, Amsterdam, 1819, in-8.)

* SCRODER (N...), orientaliste allemand, né vers l'an 1670, étudia les langues savantes, et s'appliqua surtout à l'arménienne, non moins difficile que l'arabe et l'hébraïque. Elle s'écrit, comme la première de ces langues, de gauche à droite, est composée de trente-huit lettres, et se divise en quatre sortes d'écriture, savoir : *erghatachir* (écriture de fer), *polovechir* (écriture ronde), *noderchir* (écriture des notaires), et enfin la quatrième est uniquement composée de majuscules. Scroder publia une grammaire, encore estimée de cette langue, avec le titre de *Thesaurus linguæ armenicæ antiquæ et hodiernæ*, Amsterdam, 1711, 1 vol. in-8.

SCUDÉRI (George de), écrivain, naquit au Havre-de-Grâce en 1601, d'une famille noble, originaire d'Apt en Provence. (Après avoir passé quelque temps au Havre, il embrassa le parti des armes qu'il quitta en 1630;) il vint cultiver les lettres dans la capitale, travailla pour le théâtre, et fit représenter 16 pièces de 1631 à 1644. L'académie française lui donna une place dans son corps en 1650. Il était alors gouverneur de Notre-Dame de la Garde en Provence, gouvernement de peu d'importance, mais dont il faisait grand cas. Il en fit dans un poème une description magnifique, quoique, suivant Chapelle et Bachaumont, il n'y eût pour toute garde qu'un Suisse peint avec sa hallebarde sur la porte. Il ne faut cependant pas s'en tenir au ridicule que ces deux voyageurs, ainsi que Boileau, ont tâché de donner à Scudéri. Il avait des travers sans doute, était beaucoup trop prévenu en faveur de son mérite, et ne rendait pas assez de justice à celui des autres; mais il avait aussi de bonnes qualités, et, quoiqu'il ne fût pas à son aise, on cite de lui des traits de désintéressement et de générosité dont ses adversaires ne se fussent peut-être pas piqués dans les mêmes circonstances. L'on ne peut aussi lui refuser de l'esprit, mais il abusa de sa facilité; et il s'en faut de beaucoup qu'il soit irrépréhensible du côté du stile et même du côté du jugement. Voici comment il parle de lui dans une de ses préfaces : « Tu couleras aisément, lecteur, sur les fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes apprendre que j'ai employé la plus grande partie de l'âge que j'ai, à voir la plus grande partie de l'Europe, et que j'ai passé plus d'années dans les armes que d'heures dans mon cabinet, et beaucoup plus usé de mèches en arquebuses qu'en chandelles; de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux carrer les bataillons que les phrases. » Ce poète mourut à Paris en 1667, à 66 ans. Ses ouvrages sont : 1° *Seize Pièces de théâtre*, représentées depuis 1629 jusqu'en 1643. Elles sont défigurées par des intrigues de ruelle, et aussi platement que maussadement écrites. 2° *Le Cabinet*, ou *les Mélanges de vers sur des tableaux*, *des estampes*, etc.; 3° *Recueil de Poésies diverses*, dans lequel, outre 101 sonnets et 30 épigrammes, on trouve des odes, des stances, des rondeaux, des élégies, etc.; 4° *Alaric* ou *Rome vaincue*, poème héroïque en 10 livres, que Boileau a jugé digne de la *Pucelle* de Chapelain; 5° *Le Temple*, poème, in-fol.; 6° des *Observations sur le Cid*, que Laharpe appelle d'une impudence extrême. (Cependant cette critique lui mérita l'approbation du cardinal de Richelieu. On sait qu'il se mêlait aussi de vers. Boileau, Balzac et autres bons écrivains ont vengé Corneille et du ministre et du rimailleur.) 7° *Apologie du Théâtre*; 8° des *Discours politiques*; 9° *des Harangues* qui marquent plus de fécondité que de génie.

SCUDÉRI (Madeleine de), sœur du précédent, née, comme lui, au Havre-de-Grâce en 1607, fut auteur par nécessité. Elle vint de bonne heure à Paris, et tout concourut à y faire parler d'elle : les agrémens de son esprit, la difformité de son visage, et surtout les romans dont elle inonda le public, sous le nom de son frère, et que le satirique Des-

preaux appelait une *boutique de verbiage*. La plupart de ceux qu'elle a composés ne sont que le tableau de ce qui se passait à la cour de France. Elle mourut à Paris en 1701, à 94 ans. Son *Discours sur la gloire* remporta en 1671 le premier prix d'éloquence que l'académie française ait donné. La reine Christine de Suède, le cardinal Mazarin, le chancelier Boucherat, et Louis XIV, lui firent des pensions. On ne peut nier qu'elle n'ait répandu de la délicatesse et des agrémens dans ses vers; sa prose n'en offre pas moins quelquefois. Ses principaux ouvrages sont: *Clélie*, histoire romaine, 10 vol. in-8, 1656, 1658, 1660, 1666, 1731. Ce roman rappelle ces vers de Boileau:

Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clélie,
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie;
Et sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant et Brutus Dameret.

2° *Artamène* ou *le grand Cyrus*, 1650, 1651, 1654, 1655, 1656, 1658, 10 vol. in-8; 3° *La Promenade de Versailles*, 1698, in-12; 4° *Ibrahim*, ou *l'illustre Bassa*, 1641, 4 vol. in-8; 5° *Almahide*, ou *l'Esclave reine*, 1660, 8 vol. in-8; 6° *Celinte*, in-8; 7° *Mathilde d'Aguilar*, in-8; des *Conversations* et des *Entretiens*, en 10 vol., etc. C'est ce qu'elle a fait de meilleur. Autrefois on les lisait pour se former aux belles manières et à la politesse; mais le ton de la société ayant bien changé depuis, on n'y apprendrait aujourd'hui qu'à se rendre ridicule. On a publié en 1766, in-12, l'*Esprit de mademoiselle de Scudéri*. (Les princes et les princesses de la famille royale lui faisaient beaucoup d'amitié; et elle était très liée avec Pellisson, dont l'extrême laideur s'alliait bien avec la sienne: il paraît qu'elle convenait de la difformité de ses traits, et on cite quelques vers où elle en parle avec grâce:

Nanteuil en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir:
Je hais mes traits dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

SCULTET (Abraham), né à Grumberg en Silésie, l'an 1566, se signala par son talent pour la chaire. Nommé professeur de théologie à Heidelberg, il fut envoyé au synode de Dordrecht, où il travailla en vain à mettre la paix entre les protestans. Il était naturel que ceux qui avaient rejeté l'autorité de l'Eglise universelle, ne s'en tinssent point à la décision de leurs égaux. On a de lui un livre intitulé: *Medulla Patrum*, 1634, in-4, et plusieurs autres ouvrages de théologie. Il mourut à Embden en 1626. Son amour pour le travail lui avait fait placer sur la porte de son cabinet cette inscription qui était à la fois une invitation pour les savans et un épouvantail pour les oisifs:

Amice, quisquis huc venis,
Aut agito paucis, aut abi,
Aut me laborantem adjuva.

SCUPOLI (le Père Laurent), né à Otrante, dans le royame de Naples, vers 1530, se distingua dans la congrégation des clercs réguliers, dits vulgairement *théatins*, par sa régularité, sa mortification, son zèle et ses lumières, et mourut en odeur de sainteté à Naples en 1610, à l'âge de 80 ans. On lui attribue assez communément *le Combat spirituel*, excellent traité de la morale et de la perfection chrétienne, traduit en latin par Lorichius, professeur dans l'université de Fribourg en Brisgau, et en français par le Père Olympe Massotti, théatin, et le Père Jean Brignon. (*Voyez* ce nom et le *Journ. hist. et litt.*, 15 avril, 1783, p. 578.) Il a été traduit de nouveau (1820) par M. de Saint-Victor: cette traduction fait partie de la *Bibliothèque des dames chrétiennes*, in-24. *Voyez* sur cette traduction le n° 2, 481 de la 2e édition du *Dictionnaire des anonymes* de M. Barbier. Saint François de Sales portait continuellement sur lui ce livre, qui a cela de commun avec *l'Imitation de J.-C.* que l'on a beaucoup disputé pour en connaître l'auteur. Les bénédictins et les jésuites l'ont revendiqué. On peut voir sur ce démêlé une Dissertation latine, par le Père Contini, théatin, imprimée à Vérone en 1747. Quelques dévots ont cru pouvoir le préférer à l'inimitable ouvrage *De imitatione Christi*;

en quoi ils n'ont pas montré beaucoup de discernement, ni témoigné le goût de la véritable piété; car, quoique l'ouvrage du théatin soit solide et propre à former les âmes à la sainteté, il est très inférieur à celui de Thomas à Kempis. Voici le parallèle qu'un écrivain impartial a fait des deux ouvrages : « L'un conduit à la vertu par la théorie des guerres et des combats, qui constituent, » pour ainsi dire, la vie du chrétien sur » la terre; l'autre; par la contemplation » du plus excellent modèle et les leçons » du plus grand maître. L'un est plus » raisonné, plus méthodique; l'autre, par une impression lumineuse » et rapide, prévient l'effet de tous les » raisonnemens et de toutes les méthodes. L'un tient plus du travail et de » l'art; l'autre est l'ouvrage du cœur, de » l'onction et de la lumière de Dieu, » dont les mouvemens ne connaissent » ni règles ni calculs. L'auteur de l'un a » peut-être plus réfléchi, l'autre plus » senti. » *Voyez* Kempis.

SCYLAX, mathématicien et géographe de l'île de Cariande, dans la Carie, florissait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, vers l'an 522 avant J. C. Ce prince l'envoya à la découverte de l'Inde, dont il voulait faire la conquête. Scylax, après un voyage de 30 mois, aborda en Egypte, et lui rendit un compte exact de ses observations. Plusieurs savans lui attribuent l'invention des *tables géographiques*. Nous avons, sous son nom, un *Périple*, publié par Hœschelius avec d'autres anciens géographes, Leyde, 1697, in-4; quelques critiques prouvent que cet ouvrage est d'un auteur beaucoup plus récent. (On doit lire les *Observations géographiques et chronologiques sur le Périple de Scylax*, données par Sainte-Croix, dans le t. 42 du *Recueil de l'académie des Inscriptions*, 350-80.)

SCYLITZÈS (Jean), dit *Curopalate*, grand-maître de la maison de l'empereur de Constantinople, composa en grec, dans le 11e siècle, l'*Histoire* abrégée de cet empire, depuis les premières années du 9e siècle jusqu'à l'an 1081, auquel vivait cet écrivain. Cedrenus a copié, comme il l'avoue lui-même dans sa préface, une partie de cette Histoire dans la sienne, imprimée à Paris en 1647, 2 vol. in-fol. L'ouvrage entier de Scylitzès parut traduit en latin par P.-J.-B. Gabio à Venise en 1570.

* SEABURG (Samuel), premier évêque de l'église des Etats-Unis, mort en 1796, a laissé : 1° des *Sermons*, 3 vol., y compris un vol. publié en 1798; 2° le *Devoir de considérer les routes que nous suivons;* 3° un *discours* prononcé à Portsmouth, à l'ordination de Robert Fowle.

SÉBA, de la tribu de Benjamin, était un des complices de la révolte d'Absalon contre son père. Loin de détester son crime après la mort de ce fils rebelle, il empêcha onze des tribus d'Israël de reconnaître David pour leur roi. Il eut lieu de s'en repentir. Etant allé se renfermer dans la ville d'Abela pour se soustraire aux poursuites de Joab, général de David, les habitans alarmés lui coupèrent la tête vers l'an 1023 avant l'ère chrétienne, et la jetèrent par dessus les murailles, à la vue de Joab, qui leva aussitôt le siége de cette ville.

SÉBA (Albert), pharmacien, né en 1665 à Eetzel en Ost-Frise, membre de l'académie des Curieux de la nature, est auteur de la *Description* d'un immense recueil sur l'*histoire naturelle*, qu'il fit imprimer et graver à Amsterdam en 1734 et années suivantes, en 4 vol. in-fol. t. 1er, Amsterdam, 1734, 111 planches; t. 2, ibid., 1735, 114 planches; t. 3, ibid., 1761, 116 planches; t. 4, ib. 1765, 108 planches. Les explications sont en latin et en français. (Séba avait fait son apprentissage chez un pharmacien de Neustadt-Goedens, grand bourg des environs de son lieu natal. Il exerça ensuite son art dans les principales pharmacies d'Amsterdam, et plus tard sur des vaisseaux de commerce : c'est ainsi qu'il fit plusieurs voyages dans les deux Indes. Ces différentes courses lui fournirent l'occasion de faire une belle collection d'histoire naturelle qui fut achetée par Pierre le Grand. Séba en forma une nouvelle beaucoup plus riche, qui fut vendue après sa mort

à l'enchère, et qui fut entièrement dispersée. Il était venu se fixer à Amsterdam où il fit une fortune considérable, et où il mourut en 1736. On a publié en 1827 les six premières livraisons de planches d'une nouvelle édition de l'ouvrage de Séba, sous ce titre : *Planches de Séba*, *accompagnées d'un texte explicatif*, etc., *par une réunion de savans*, (Cuvier, Geoffroy, St.-Hilaire, Audoin, etc.), *par les soins de M. E. Guerin.*)

* SÉBASTIANI - DELLA - PORTA (Louis), doyen de l'épiscopat, né à la Porta-d'Ampugnani, en Corse, le 25 mars 1745, était curé avant la révolution. En 1802, il fut nommé à l'évêché, qui, d'après la bulle du concordat, comprenait toute l'île de Corse : la cérémonie de son sacre eut lieu le 24 juin de la même année. Il assista au concile de Paris en 1811. *L'Ami de la Religion*, dans la courte *Notice* qu'il lui a consacrée, n° 1885, 1831, t. 62, p. 390, dit qu'il ne fit aucune distinction entre les constitutionnels et les non-constitutionnels, et qu'il plaça indifféremment les prêtres qui avaient tenu la conduite la plus opposée relativement au serment : il ajoute qu'il n'établit ni grand ni petit séminaire. Cet évêque est mort à Ajaccio dans le mois de décembre 1831. Le jour de ses obsèques, deux *Oraisons funèbres* ont été prononcées : l'une par M. Ceratti, principal du collége, l'autre par M. Moltedo, curé de Vico. Ce prélat était oncle du général Sébastiani, qui a été ministre des affaires étrangères depuis la révolution de juillet.

* SÉBASTIAN-LATRE (don Thomas), conseiller-d'état espagnol, mort en 1804, à l'âge d'environ 64 ans, a publié : 1° une *Histoire du théâtre grec et romain*; 2° un *Essai sur le théâtre espagnol*; 3° une *Dissertation* sur la littérature arabe ; 4° les *Vies de Lopès de Vega*, *Caldéron et Moreto*, avec le jugemement impartial de leurs ouvrages.

SÉBASTIEN (Saint) se signala tellement par son zèle pour la foi chrétienne, et par le grand nombre d'hommes illustres qu'il gagna à J. C., que s'étant attiré la haine des païens, il fut mis à mort le 20 janvier 288. Les Actes de son martyre portent qu'il fut d'abord percé de flèches et laissé pour mort ; qu'il en guérit, et fut ensuite assommé à coups de bâton. Ces Actes ne sont pas d'un auteur contemporain, et paraissent être du 4e siècle. Bollandus les attribue à saint Ambroise. Il est certain qu'ils sont antérieurs à l'an 403, puisqu'il y est parlé des gladiateurs, qui furent abolis cette année-là, par un décret de l'empereur Honorius.

SÉBASTIEN, frère cadet de Jovin, tyran dans les Gaules, fut associé à la puissance souveraine par son frère vers l'an 412 ; mais le roi Ataulphe, qui était venu d'Italie pour partager les Gaules avec Jovin, ne put souffrir un pareil concurrent. S'étant racommodé avec Honorius, il jura la perte des deux frères. Il poursuivit d'abord Sébastien, qui fut pris et décapité à Narbonne en 413 ; et Jovin subit peu de temps après le même sort... Sébastien, l'un des plus puissans seigneurs gaulois, vivait heureux ; mais il perdit la félicité dont il jouissait, dès qu'il se fut livré aux desseins d'un frère ambitieux. Les têtes des deux frères furent exposées comme celles des plus vils scélérats.

SÉBASTIEN DEL PIOMBO, peintre, est encore connu sous les noms de *Sébastien de Venise*, et de *Fra-Bastien*. Il naquit à Venise en 1485, et mourut en 1547. Sa réputation naissante le fit appeler à Rome, où il s'attacha à Michel-Ange. Sébastien travaillait difficilement, et son irrésolution lui fit commencer beaucoup d'ouvrages à la fois, sans en terminer aucun. Le portrait est le genre qui lui convenait le mieux ; aussi en a-t-il fait un grand nombre, qui sont tous excellens. Il employait quelquefois le marbre et autres pierres semblables, faisant servir leurs couleurs naturelles de fond à ses tableaux. L'office que le pape Clément VII lui donna, de scelleur dans la chancellerie, le fit entrer dans l'état ecclésiastique, et le mit dans un état d'opulence, qui lui fit quitter la peinture. Les dessins de Sébastien, travaillés

à la pierre noire, sont dans le goût de ceux de Michel-Ange. (Le musée du Louvre possède trois de ses tableaux qui sont d'un grand prix : *le portrait de Baccio Bandinelli, sculpteur Florentin, la visitation de la Vierge; des Anges apportant les objets nécessaires pour coucher l'enfant Jésus.*)

SEBASTIEN (dom), roi de Portugal, fils posthume de l'infant Jean, et de Jeanne fille de l'empereur Charles-Quint, naquit en 1554. Il monta sur le trône en 1557, après Jean III, son aïeul. Son courage et son zèle pour la religion lui firent entreprendre, en 1574, un voyage en Afrique contre les Maures; mais cette course n'eut qu'un médiocre succès. Quelque temps après, Mulei-Mohammed, fils d'Abdalla, roi de Maroc, lui demanda du secours contre Moluc, son oncle, qui s'était emparé du royaume. Dom Sébastien lui mena l'élite de la noblesse de Portugal, et aborda à Tanger le 29 juillet 1578. Il se donna le 4 août suivant une grande bataille, dans laquelle presque toute la noblesse resta sur la place. Moluc mourut dans sa litière, Mohammed périt dans un marais, et Sébastien fut tué dans la 25e année de son âge. Comme on ne trouva pas son corps, et qu'il s'était répandu un bruit qu'il s'était sauvé de la bataille pour aller faire pénitence de ses péchés dans un désert, le Portugal vit à la fois deux faux Sébastien; celui qui se donna pour tel à Venise a fait le plus de bruit, et il ne tient pas aux détracteurs de Philippe II, qu'on ne le considère encore aujourd'hui pour le vrai Sébastien. Pour en juger sainement, il n'y a qu'à entendre le récit qu'en fait Matthieu dans le 4e livre de son *Histoire de Henri IV*. « Comme les fables, dit-il, rencontrent » volontiers plus de créance et d'applau» dissement que la vérité, les Portugais » donnèrent incontinent cours à ce bruit, » savoir que dom Sébastien n'était pas » mort. C'était athéisme entre eux de ne » le croire, inhumanité aux princes et » républiques de l'Europe de ne le se» courir, et injustice de ne le traiter en » roi. Il y avait 20 ans que les amis et » créatures de ce jeune roi avaient pleu» ré son malheur; les Maures s'en étaient » réjouis; le royaume de Portugal en » avait fait les funérailles, après la nou» velle reçue que son corps ayant été » trouvé, il fut porté en la ville de » Septe; le roi d'Espagne avait donné » cent mille écus pour le recouvrer; » quatre rois avaient régné depuis, en » comptant l'élection de dom Antoine : » et néanmoins il se trouva un homme » dont le front était si rompu, qu'il » voulut rompre la tête à tout le monde » pour lui faire accroire qu'il était le » vrai roi dom Sébastien. » (*Voyez*, pour plus de détails, l'*hist. des Espagnes* de Vasconcellos; l'*hist. de Portugal de Herrera*, et les *Mémoires de Machado sur Sébastien.*)

SÉBASTIEN DE SAINT-PAUL, né à Enghien, en 1630, carme de l'ancienne observance, mort à Bruxelles le 2 août 1706, est connu par quelques ouvrages où il attaque les bollandistes, qui avaient rejeté quelques opinions touchant l'ordre des carmes, qui ne paraissaient pas trop d'accord avec la saine critique. Le Père Côme de Villiers, son confrère, dans sa *Bibliothèque*, convient qu'il a violé les règles de la modération et l'honnêteté qui doivent assaisonner ces sortes de disputes. *Voyez* PAPEBROCH et saint ALBERT.

SÉBASTIEN (le Père). *Voyez* TRUCHET.

SEBIZIUS ou SEBISH (Melchior), né en 1578, fut professeur en médecine à Strasbourg, sa patrie, chanoine de Saint-Thomas dans la même ville; il devint ensuite doyen de son chapitre en 1657, et enfin prevôt en 1668. Sa réputation en qualité de médecin l'avait fait élever par l'empereur Ferdinand II à la dignité de comte palatin en 1630. Il mourut en 1671. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, où il y a beaucoup d'érudition, si l'on en croit Haller, mais peu à recueillir pour un médecin. Les principaux sont : 1° *Exercitationes medicæ;* 2° *Miscellaneæ quæstiones medicæ;* 3° *Speculum medicinæ practicum*, 1661, 2 vol. in-8; 4° des *Commentaires* sur

presque tous les ouvrages de Galien; 6° grand nombre de *Dissertations* académiques.

SEBONDE (Raymond), philosophe espagnol du 15e siècle, professeur en médecine, en théologie et en Ecriture sainte à Toulouse, où il enseignait en 1436, s'est fait connaître par un *Traité* latin, peu commun, *sur la théologie naturelle*, Strasbourg, 1496, in-fol., en lettres gothiques. Il contient plusieurs erreurs qui plurent aux philosophes de ce temps, et furent répétées par ceux du siècle suivant. Montaigne le trouva en beaucoup d'endroits conforme à ses idées, et en fit une *Traduction*, imprimée à Paris, 1581, in-8.

* SECCHI (Nicolas), jurisconsulte et littérateur, naquit à Brescia, vers l'an 1600, fut profondément instruit dans les lois et dans la littérature latine et italienne. Ferdinand le Catholique l'appela à sa cour, et lui confia plusieurs missions difficiles, dont il s'acquitta avec succès. Après la mort de ce monarque, Charles-Quint, son petit-fils et son successeur, le retint auprès de lui, l'admit dans son conseil et dans ses armées. Il suivit cet empereur dans ses premières campagnes d'Italie, où il parvint aux grades supérieurs. Charles-Quint l'employa auprès de différentes cours d'Allemagne, et en 1542 il le députa vers Soliman, empereur des Turcs. Il ne démentit pas sa réputation d'habileté dans cette fonction importante, et revint comblé des dons du grand-seigneur. Charles-Quint lui assigna une riche pension, et lui accorda en même temps les patentes de noble Castillan. Parvenu à un âge assez avancé, il se retira à Montechiaro; et mourut à Rome vers la fin du 16e siècle. Il a laissé : 1° un excellent *Dialogue sur l'honneur*; 2° des *Comédies* très applaudies dans le temps; 3° un bon *Poème* latin, intitulé *De origine Pilæ majoris*, et autres *Poésies latines*.

SECKENDORF (Vite-Louis de), né à Hertrogen-Aurach, près de Naremberg, en 1626, d'une maison ancienne, conseiller privé de l'électeur de Brandebourg, et chancelier de l'université de Halle, a publié : 1° une *Histoire du luthéranisme*, Francfort, 1686-1692, 3 vol. in-fol., réimprimé en 1694, écrite en latin, d'une manière embarrassée, dans laquelle ce sujet est traité avec autant d'étendue que de prévention. (C'est une prétendue réfutation de l'*Histoire du luthéranisme*, par le Père Maimbourg.) 2° *Etat des princes d'Allemagne*, in-8; 3° *Description de l'empire germanique*, in-8. Ces deux ouvrages sont en allemand, et passent pour être assez exacts. 4° Une *Dissertation contre la messe*, telle qu'on devait l'attendre d'un sacramentaire. Il aurait dû se souvenir que, de toutes les controverses, celles qui regardent la messe ont toujours le plus mal tourné aux hérétiques. Le fameux du Plessis-Mornay en avait fait une terrible expérience, qui consterna toute sa secte, et qui pouvait être un avis pour Seckendorf. (On cite de lui plusieurs autres ouvrages, et entre autres son *Jus publicum romano-germanicum*, Francfort, 1687, in-8.) Seckendorf mourut en 1692, à 66 ans.

SECKENDORF (Frédéric-Henon, comte de), général des armées de l'empereur Charles VI, naquit en 1673 à Kœnigsberg en Franconie, défit les Français à Clausen, en 1735, commanda l'armée chrétienne durant la malheureuse guerre de 1737 contre les Turcs, et mourut quelque temps après. Il était luthérien, d'un caractère brusque et quelquefois emporté, qui nuisit beaucoup aux affaires de son maître. (Une *Vie* de ce feld-maréchal, tirée de ses papiers, a été publiée par son petit-neveu, en 1790, sous le voile de l'anonyme, 4 vol. in-8.)

SECOND (Jean), *Secundus*, poète latin, né à Caharye en Hollande l'an 1511, d'une famille qui portait le nom d'*Everard*, étudia en droit à Bourges, alla à Rome, où il devint secrétaire de Paul IV, exerça ensuite le même emploi auprès de Jean Tavera, cardinal et archevêque de Tolède, suivit Charles-Quint à l'expédition de Tunis, revint dans sa patrie, eut la confiance de George Egmont, évêque d'Utrecht, abbé de Saint-Amand, qui le nomma son

secrétaire; charge qu'il ne remplit pas, étant mort en 1536, à 25 ans. Il fut enterré à Saint-Amand. Son tombeau ayant été ruiné en 1546 par la fureur des hérétiques, Charles de Par, abbé de Saint-Amand, le fit rétablir. Second a laissé quantité d'ouvrages, où l'on remarque de la facilité et de la délicatesse. Nous avons de lui trois livres d'élégies, un d'épigrammes, deux d'épîtres, un d'odes, un de sylves, un de pièces funèbres, et des poésies galantes qui ne donnent pas une grande idée de ses mœurs et qui occasionèrent ces vers :

Non bene Johannem sequeris, lascive Secunde !
Tu Veneris cultor, Virginis ille fuit.

Ces *Juvenilia* ont été recueillis dans la *collection* de Barbou, et imprimés en un volume avec les *Poésies de Bèze*, *de Muret*, etc., 1757. Le *recueil des poésies* de Jean Second parut à Leyde en 1612 et 1631, in-12 ; (il a été réimprimé à Leyde en 1821, 2 vol. in-8, par M. Bosscha fils.) Ces poésies ont été traduites en français, 1771, in-8, avec le latin à côté. Second était frère de Nicolas Grudius et d'Adrien Marius, distingués l'un et l'autre par leurs poésies. (*Voyez* leurs articles.) Leur père, Nicolas Everard, président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mort à Malines, en 1532, à 70 ans, est auteur de deux ouvrages in-fol., intitulés, l'un *Topica juris*, Louvain, 1552 ; l'autre, *Consilia*, Anvers, 1643.

SECONDINS, *Secundini*, étaient une famille romaine établie dans la Gaule belgique, et qui n'est guère connue aujourd'hui que par le monument sépulcral qui existe dans le village d'Igel sur la Moselle, entre Luxembourg et Trèves, un des plus beaux restes de l'antiquité romaine qui soit en deçà des Alpes. Jean Hérold (*De Germaniæ primæ antiquitatibus*), et l'auteur d'une dissertation imprimée en 1769, prétendent que ce monument marque la naissance de Caligula, né, selon eux, dans ce même village d'Igel. Il est vrai que Pline le Jeune fait naître Caligula dans le pays de Trèves ; mais Suétone réfute cette assertion, qui, si elle était vraie, ne prouverait rien en faveur d'un système contraire à l'inscription du monument et à une multitude d'observations décisives. On peut voir une Lettre insérée dans le *Journ. histor. et litt.*, décembre 1770, page 407. — Réfutation d'une autre opinion, qui en fait un monument dressé en l'honneur de Constance Chlore, *ibid.*, 1er janvier 1785, page 27. — L'histoire fait mention de plusieurs Secondins, entre autres d'un orateur dont Quintilien fait l'éloge, d'un consul en 511 de l'ère chrétienne, et d'un ambassadeur de Théodebert ; mais rien ne prouve qu'ils aient été de la même famille que ceux dont la mémoire nous est transmise par le monument d'Igel. Brower a trouvé le même nom sur divers débris de tombeaux.

SECOUSSE (Denys-François), historien, né à Paris en 1691 d'une bonne famille, fut l'un des premiers disciples du célèbre Rollin, avec lequel il lia une étroite amitié. Après avoir plaidé quelques causes avec assez de succès, il quitta le barreau, pour lequel il ne se sentait aucun goût, et se livra tout entier à l'étude des belles-lettres et de l'histoire de France. L'académie des belles-lettres l'admit dans son sein, en 1723, et le chancelier d'Aguesseau le chargea, en 1728, de continuer le *Recueil des ordonnances des rois de France*, commencé par Laurière. Secousse remplit toutes les vues de ce magistrat. Sa vue s'éteignit peu à peu, pendant les deux dernières années de sa vie, et il mourut à Paris en 1754, à 63 ans. Ses ouvrages sont : 1° la *Suite* du *Recueil des ordonnances des rois de France*, depuis le 2e vol. jusqu'au 9e inclusivement. M. de Villevaut, conseiller à la cour des aides, publia ce dernier volume en 1755, l'enrichit de l'éloge de l'auteur, et a donné une suite à cet ouvrage. 2° *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles le Mauvais*, 1755-58, 2 vol. in-4 ; 3° plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions. On y trouve des recherches, de la méthode et une élégante simplicité. Bouganiville a fait son *Eloge*.

* SEDAINE (Michel-Jean), auteur dramatique français, né à Paris, le 14

juin 1719, d'un père architecte, qui, ayant dissipé toute sa fortune, se vit dans l'impossibilité de donner à son fils une éducation soignée. Celui-ci, réduit à l'indigence, et ayant à pourvoir à l'entretien de sa mère et de deux frères plus jeunes que lui, se vit contraint de se faire tailleur de pierres; et, à force d'application et de travail, il devint maître maçon. Sedaine aimait la lecture; (en même temps il continuait d'étudier. Un architecte par qui il était employé, l'ayant surpris un livre à la main, le questionna, prit un vif intérêt à lui, l'admit au nombre de ses élèves et l'associa ensuite à ses travaux. Devenu plus libre, Sedaine s'adonna davantage à l'étude et surtout à la poésie. Il se fit remarquer par quelques pièces de vers et surtout par une *épître adressée à son habit* qui eut un grand succès.) Il fréquentait les spectacles, et finit par prendre du goût pour l'art dramatique. La première pièce qu'il composa, fut celle intitulée : *le Diable à quatre*; il avait alors 37 ans; il la lut à quelques-uns de ses amis, qui l'encouragèrent à la donner au théâtre. Le succès qu'elle obtint détermina l'auteur à quitter son état et à se livrer à la littérature. Cependant Sedaine n'avait aucune espèce d'instruction, aussi ses écrits supportent rarement la lecture; son stile est incorrect, mais il connaissait parfaitement les effets de l'illusion théâtrale, et c'est ce qui a contribué à la réussite de ses pièces, qui lui acquirent de la réputation et de l'argent. Il faut avouer qu'il n'en abusa jamais, et qu'il fut constamment le soutien de sa mère et de sa famille. Ses mœurs étaient simples, et quoiqu'il fût un peu vain, suivant Laharpe, il savait dissimuler l'amour-propre dont ses succès l'enflaient. Il mourut à Paris le 7 mai 1797, âgé de 78 ans. Il a laissé : 1° des *Poésies fugitives*; 2° un *Poème* en quatre chants *sur le vaudeville*, Paris, 1756, in-8; réimprimé dans le recueil des poésies du même auteur, 2e édit. 1760, 2 vol. in-12; 3° *le Philosophe sans le savoir*, comédie en cinq actes, dont les situations sont bien amenées, le fond moral, et qui a pour but de détruire l'usage barbare des duels. Albergati, auteur italien, écrivait à la même époque une comédie sur le même sujet; mais il lui donna le titre des *Préjugés du faux honneur*: elle fut jouée en 1765. 4° *La Gageure imprévue*, en un acte, 1768. Ces pièces sont souvent jouées et applaudies. Parmi ses nombreux opéras-comiques, nous citerons : 5° *Aline, reine de Golconde*; 6° *Amphitryon*; 7° *Protogène*; 8° *le Jardinier et son Seigneur*; 9° *le Roi et le Fermier*, 1762, en trois actes, imité de l'anglais, qui tomba d'abord, et eut ensuite cent représentations; 10° le *Déserteur*, en trois actes, 1769, eut cent représentations; 11° le *Magnifique*, en trois actes, 1773; 12° *Felix* ou *l'Enfant trouvé*, en trois actes, 1773; 13° *Richard, Cœur de Lion*, 1784, en 3 actes, eut 130 représentations; 14° le *comte d'Albert et sa suite*, en trois actes, 1787, etc., etc., etc. La musique de ces pièces a été faite tour à tour par Duni, Philidor, Monsigni et Grétry. Sedaine était membre de l'académie française et secrétaire de celle d'architecture. (Les *Pièces dramatiques* de Sedaine, au nombre de 32, faites pour le grand opéra, l'opéra comique et le théâtre français, ont été imprimées séparément. Plusieurs de ses comédies sont insérées dans le *répertoire du théâtre français*. Il a paru en 1813 une édit. stéréotype des *OEuvres choisies de Sedaine* avec une *notice biographique* par M. Auger, Paris, 3 vol. in-18. On trouve une *Notice sur Sedaine*, dans les *OEuvres de Ducis*, édit. in-8, t. 3, p. 409. L'*Eloge de Sedaine* a été lu au *Lycée des arts* par madame la Princesse Constance de Salm, 1797, in-8.)

* SÉDANO (don Jean-Joseph Lopez de), chevalier de l'ordre royal de Charles III, et membre de l'académie d'histoire de Madrid, né à Alcala de Hénarès en 1729, fit ses études à Salamanque, puis dans la capitale de l'Espagne où il fut attaché à l'université de saint-Isidore, et à la bibliothèque royale, où il eut la garde du cabinet des médailles. Il cultiva toute sa vie les lettres, et rédigea pen-

dant plusieurs années le journal intitulé : *Belianis litterario*. On lui doit le *Parnasse espagnol*, ou collection des meilleurs morceaux des plus célèbres poètes de cette nation, avec une *Notice* sur leur vie et sur leurs portraits, entreprise qui fit beaucoup d'honneur à son zèle et à son érudition. On a encore de lui une *dissertation* sur les médailles et les monumens anciens trouvés en Espagne, et l'explication des inscriptions et des médailles trouvées dans les villes de Carthagène et de Valence.

SÉDÉCIAS, nommé auparavant *Mathanias*, fils de Josias et d'Amital. Nabuchodonosor le mit sur le trône de Juda à la place de son neveu Jéchonias, l'an 599 avant J. C. Ce prince avait alors 21 ans, et il en régna onze dans l'impiété et dans la débauche. Il méprisa les conseils de Jérémie, et oublia les bienfaits de Nabuchodonosor, qui, pour punir sa mauvaise foi, entra avec une puissante armée en Judée, où il mit tout à feu et à sang; et, après avoir saccagé toutes les places, il vint assiéger la capitale. La ville fut prise, et les Chaldéens y entrèrent en foule. Sédécias, ne voyant point d'espérance d'arrêter l'ennemi, chercha son salut dans la fuite; mais il fut bientôt atteint, chargé de chaînes, et mené à Nabuchodonosor qui était à Réblatha, au pays d'Emath. Après qu'il eut vu égorger ses deux fils, on lui arracha à lui-même les yeux, et il fut conduit dans la capitale d'Assyrie. Il y mourut dans les fers, et c'est en lui que finit le royaume de Juda, l'an 588 avant J. C.

SÉDÉCIAS, fils de Chanana, faux prophète de Samarie, un de ceux qu'Achab, roi d'Israël, consulta sur la guerre que Josaphat et lui voulaient aller faire à la ville de Ramoth en Galaad. Ces imposteurs prédirent au roi un heureux succès. Sédécias, qui s'était fait faire des cornes de fer, imitait l'action d'un taureau furieux qui renverse avec ses cornes tout ce qu'il trouve en son chemin. Ce prophète de mensonge eut la douleur de voir arriver précisément le contraire de ce qu'il avait prédit.—Il ne faut pas le confondre avec SÉDÉCIAS, fils de Maasias, faux prophète que Nabuchodonosor fit faire dans une poêle ardente. *Voyez* ACHAB, fils de Cholias.

* SEDILLOT (N....) savant orientaliste et astronome, né vers 1782, mort à Paris, le 9 août 1832, était un des premiers élèves de l'école instituée en l'an 3 (1795) pour l'enseignement des langues orientales vivantes, école dont la création a donné une si grande impulsion à la culture des langues de l'Asie, et de laquelle sont sortis tant d'hommes distingués. Il se livra avec zèle à l'étude de l'arabe, du persan et du turc, et fut bientôt attaché à cette même école pour aider les professeurs dans leurs travaux scientifiques. Plus tard il y devint professeur adjoint pour l'enseignement de la langue turque, place que des motifs d'économie firent supprimer en 1816. Deux ans auparavant le bureau des longitudes avait senti la nécessité de puiser dans les écrivains de l'Orient la connaissance des faits relatifs à l'histoire et aux progrès des sciences mathématiques et de l'astronomie, chez les peuples de l'Asie et particulièrement chez les Arabes et les Persans. En conséquence une place d'adjoint à ce bureau fut créée en 1814 pour l'histoire de l'astronomie chez les Orientaux : Sédillot qui avait été élève de l'école polytechnique, et qui s'était livré d'une manière spéciale à l'étude des mathématiques et de leur application, obtint ces emplois. Ses travaux appréciés par les Delambre, les Laplace, ont contribué aux succès de leurs recherches. Un travail important de Sédillot, qui n'a pas été publié, mais qui, entrepris pour concourir aux prix décennaux, avait été jugé digne d'être couronné, c'est sa traduction de la *première partie du traité d'astronomie* d'Aboul-Hassan-Ali, qui a pour objet la construction des instrumens astronomiques. La modestie de Sédillot fut la seule cause qui en ait empêché la publication tant désirée par les savans, et qui aurait déjà vu le jour si cet ouvrage eût été présenté au comité des traductions de la société asiatique d'Angleterre. Sédillot a laissé d'autres manuscrits importans. Il a donné : 1° *Notice de la partie*

littéraire des recherches asiatiques, t. 1 et 2, *Moniteur de* 1807, n°s 219, 220 et 315; 2° *Notice de la grammaire arabe de M. Sylvestre de Sacy*, ibid., 1810, n° 245; 3° *Notice de la relation d'Egypte*, par Abd-Abdalatif, dans le *Magasin Encyclopédique*, 1812, tom. 1, pag. 175. Sédillot était, à l'époque de sa mort, secrétaire de l'école spéciale des langues orientales à la bibliothèque du roi. M. Sylvestre de Sacy lui a consacré une *Notice nécrologique* dans le journal des *Débats* du 12 août 1832.

* SEDLEY (sir Charles), célèbre poète anglais, naquit en 1639 dans le comté de Kent, étudia dans l'université d'Oxford; mais il n'y prit aucun degré. Sa famille s'étant rangée du parti royaliste, il vécut dans l'obscurité et ne se montra à Londres que lors de la restauration de Charles II. Ses premières productions, soit lyriques, soit dramatiques, lui acquirent tant de réputation, qu'aucun ouvrage n'avait de succès s'il n'obtenait l'approbation de Sedley. On le regardait comme un oracle parmi les poètes. Le célèbre lord Rochester le cite comme le meilleur juge de poésie qui existât de son temps, et il en fait dans ses vers le plus grand éloge. Le roi Charles II l'honorait de sa bienveillance, et l'appelait, en plaisantant, *le vice-roi d'Apollon*. Il obtint la même faveur de Jacques II. Cependant, malgré la munificence de ce monarque, le produit de ses *OEuvres*, et sa gloire littéraire qu'il avait à soutenir, il se trouvait toujours chargé de dettes et se livrait à la débauche la plus dégoûtante. Il était un jour avec lord Bockhurst, sir Thomas Ogle, et autres jeunes libertins, dans une orgie, où, ivres de vin et de liqueurs fortes, ils se mirent sur un balcon, et firent leurs ordures dans la rue. Sedley poussa l'indécence jusqu'à se déshabiller devant la populace, que ce spectacle révoltant avait ramassée sous les fenêtres, et, en cet état de nudité, il commença à la haranguer, en se servant des expressions les plus absurdes et les plus insolentes. Le peuple, indigné, voulait enfoncer les portes; mais, ne pouvant y réussir, il cassa les vitres, jeta des pierres sur le poète lauréat, et l'obligea enfin à se retirer avec ses impudens compagnons. On porta plainte aux tribunaux, et Sedley fut condamné à une amende de 500 liv. sterling; mais il trouva le moyen d'être acquitté par une plaisanterie aussi indécente que la scène qu'il venait de donner; et malgré le bruit qu'elle avait fait dans Londres, Sedley siégea au parlement pour une petite ville du comté de Kent. Il avait quitté un instant la littérature pour s'adonner à la politique, et il se montra un des plus chauds partisans de la révolution. Son ingratitude envers Jacques II étonna même ceux de son parti; mais on ne tarda pas à en connaître la véritable origine. Ce roi aimait la fille de Sedley, et l'avait créée comtesse de Dorchester. Cette élévation parut à sir Charles un nouvel éclat donné à son déshonneur et à la faiblesse de sa fille, et il jura à Jacques II une vengeance implacable. En effet il n'oublia rien pour augmenter le nombre des ennemis de ce monarque. Quelqu'un lui ayant fait des remontrances sur sa conduite, il répondit froidement: « Je n'agis ainsi que par un sentiment » de reconnaissance. Sa Majesté a fait » ma fille comtesse, et il est juste qu'à » mon tour je fasse mes efforts pour don- » ner la couronne à la sienne. » Des amis du roi cherchèrent en vain à le rattacher à la cour; il refusa opiniâtrément de revoir sa fille, et ne voulut jamais lui pardonner une faute à laquelle l'exemple de ses vices avait beaucoup contribué. Il mourut en 1720. Il a laissé des *Poésies* et des *Comédies*, où, selon le duc de Buckingham, il a prêché de mauvais principes dans un stile élégant et correct. (Ses *OEuvres*, qui consistent en *poésies*, *pièces de théâtre* et *discours prononcés à la chambre des communes*, ont été publiées par M. Ayloff, Londres, 1722, in-8.

SEDULIUS (Caïus-Cœlius ou Cœcilius), prêtre et poète du 5e siècle, n'est guère connu que par son poème latin de la *Vie de J. C.* intitulé: *Paschale carmen*, publié d'abord sans date in-4, puis à Leipsick, 1499, in-4. Ce n'est pas un chef-

d'œuvre, mais il offre des vers heureux. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Les Aldes en ont donné une belle édition dans un recueil in-8, 1502, qui renferme ceux de Juvencus, d'Arator et de plusieurs autres auteurs sacrés. Cellarius en a donné une bonne édition, à Halle, 1704, in-12, à l'aide d'un manuscrit qu'il tira de la bibliothèque Pauline à Leipsick, et des variantes que lui fournit Thédose Jansson van Almeloveen. On le trouve aussi dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

SEDULIUS-(Henri), savant récollet, né à Clèves vers 1547, fut élevé aux premiers emplois de sa province, et mourut à Anvers en 1621, après avoir publié : 1° *Historia sancti Francisci illustriumque virorum et feminarum*, etc., Anvers, 1613, in-fol., avec fig. Ce sont les actes originaux des vies des saints et de plusieurs martyrs de son ordre, accompagnés de commentaires. 2° *Vie de saint François d'Assise*, par saint Bonaventure, avec des commentaires, Anvers, 1597, in-8; 3° *Apologeticus adversus Alcoranum Franciscanorum, pro libro conformitatum*, Anvers, 1607, in-4. Sedulius aurait mieux fait de ne point entreprendre cette Apologie. (*Voy.* ALBIZI.) 4° *Præscriptiones adversus hæreses*, Anvers, 1606, in-4; 5° *Martyria FF. Minorum Alcmariensium, Gorcomiensium*, etc., Anvers, 1613, in-4, avec fig. C'est l'histoire des religieux de son ordre, mis à mort par les hérétiques des derniers siècles en Hollande. 6° *Imagines religiosorum ord. sancti Francisci in eis incisæ cum elogiis*, 1602; 7° *Commentarius in vitam sancti Ludovici, episcopi Tolosani*, 1602.

SÉEDORFF (François), né à Fribourg en Suisse, d'une famille noble, jésuite de la province du Haut-Rhin, confesseur de Charles-Philippe; et ensuite de Charles-Théodore, électeur palatin; mourut à la résidence électorale de Schwetzingen, le 10 juillet 1758, âgé de 66 ans. On a de lui douze *Lettres* de controverse, imprimées pour la deuxième fois à Manheim en 1749, 2 vol. in-8. Elles furent composées pour l'instruction du prince Frédéric, comte palatin, avant qu'il se fût réuni à la religion catholique; ouvrage solide. Le pape Benoît XIV lui en témoigna sa satisfaction. L'auteur nous apprend lui-même qu'il a beaucoup profité de la lecture des Lettres du Père Scheffmacher. M. Pfaff, qui avait écrit contre celui-ci, écrivit aussi contre le Père Séedorff, en latin, dans une thèse de théologie; et en français dans un gros volume de *Réflexions*, imprimé à Tubingen, in-8, en 1750. Le Père Séedorff lui répondit, sous le nom d'un *docteur en théologie de l'université d'Ingolstadt*, par un volume d'égale grosseur, en 1752 et 1753, Manheim, in-8. Les personnalités qui s'y trouvent en rendent la lecture moins utile que celle des 12 Lettres.

* SÉE-MA-KOANG, ou SSEMA-KOUANG, savant chinois, dont la réputation de sagesse et de vertu parvint jusqu'en Europe, naquit vers l'an 1018 de notre ère. Il était fils d'un ministre de l'empereur Yngtsoung, et devint lui-même ministre de ce souverain et de trois de ses successeurs. On raconte de lui le trait suivant : à peine âgé de 4 ans, il s'amusait un jour avec ses jeunes camarades à voir nager des poissons dans un grand vase de terre cuite. Un de ces enfans tombe dans l'eau et allait se noyer, lorsqu'il eut la présence d'esprit, rare à son âge, de prendre un caillou aigu, et de frapper le vase jusqu'à ce qu'il fût brisé. L'eau s'écoula, et l'enfant fut sauvé. Ce trait a été souvent reproduit et célébré par les peintres et les poètes chinois. Jeune encore il possédait déjà de vastes connaissances; et à l'âge de 25 ans il fut créé mandarin d'une grande province, où il se fit aimer, autant par sa justice que par sa bienfaisance. Il occupa ensuite d'autres charges honorables. Dans un âge avancé il se retira dans une solitude, d'où il ne sortait que lorsque l'empereur l'appelait pour écouter ses conseils, pour mettre la paix dans les familles, ou répandre des bienfaits. Les Chinois le considéraient comme un second Confucius, et avaient pour lui un respect sans bornes. C'est dans sa re-

traite qu'il employa 15 ans à composer une *Histoire de la Chine* qui renferme 14 siècles, et commence à l'an 403 de l'ère chrétienne. Cet ouvrage contient 294 livres de texte, 30 de tables et 30 de dissertations. Les Chinois font un grand cas de cet ouvrage, qui est le meilleur qu'ils possèdent en ce genre. On attribue encore à Sée-Ma-Koang divers *Traités* de morale, si nombreux d'ailleurs parmi les Chinois. Voici quelques-unes des maximes de ce savant: *Conseille, et ne commande pas.—Persuade, et ne décide point.—Qu'est-ce que la grandeur suprême? la faculté de faire du bien.—Sois juste avant d'être libéral; sois humain avant d'être juste.—L'orgueil peut quelquefois paraître modeste, jamais la vanité.—Le pauvre est l'homme réduit à sa valeur, dépouillé de tout ce qui le déguise.—La bienfaisance manque presque toujours d'adresse, et la reconnaissance de sincérité.—Les larmes de l'innocence opprimée sont les vapeurs qui forment la foudre.—Il n'y a point d'étincelles à négliger.—Défends-toi de goûter des plaisirs qui coûtent des larmes à ton frère.—Ne demande qu'une fois pour toi, mais ne rougis pas de demander avec importunité pour les autres.—Honore ton père dans un vieillard, et dans un enfant aime ton fils.—La religion est le premier frein de l'homme; la sagesse n'est que le second*, etc., etc. S'il est vrai que ces maximes appartiennent à Sée-Ma-Koang, elles font sans doute l'éloge de ses talens et de son cœur. On trouvera des détails fort étendus sur la vie de cet historien, et sur son ouvrage dans la *notice* sur le Thoung-Kian, insérée dans l'ouvrage du lettré Ma-Touan-lin, qui a pour titre: *When-hian-thoun-Khan* (*Recherche approfondie des anciens monumens*) dont la bibliothèque royale possède 2 exemplaires.

SÉGAUD (Guillaume de), prédicateur, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1748, prit l'habit de jésuite à l'âge de 16 ans. Ses supérieurs le choisirent pour enseigner les humanités au collége de Louis le Grand à Paris, puis à Rennes et à Rouen. Une des places de régent de rhétorique à Paris étant venue à vaquer, les jésuites balancèrent entre Porée et Ségaud. Le premier l'emporta, et le second fut destiné à la chaire, quelque envie qu'il eût d'aller annoncer l'Evangile aux infidèles. Ce fut à Rouen que le Père Ségaud fit l'essai de son talent. Il commença à prêcher à Paris en 1729. On ne tarda pas à l'y admirer. Appelé à la cour pendant trois carêmes, il satisfit tellement le roi, qu'il lui fit une pension de 1200 livres. Le Père Ségaud vivait d'une manière conforme à la morale de ses sermons: fidèle à tous ses exercices de piété, dur à lui-même, et ne connaissant point d'autres délassemens que ceux qui étaient prescrits par sa règle. Au sortir d'un avent ou d'un carême, il courait avec zèle faire une mission dans le fond d'une campagne. Ses manières douces, simples et unies, son air affable, lui attiraient les cœurs de tout le peuple. Les plus grands pécheurs accouraient à lui dans le tribunal de la pénitence. Il était également recherché des grands et des petits, surtout aux approches de la mort: on s'estimait heureux de mourir entre ses mains. On trouve dans ses *Sermons* un grand fond d'instruction, beaucoup d'élégance et d'énergie, et surtout cette onction qui pénètre l'âme et qui la dispose à profiter des vérités évangéliques. Ils ont été imprimés à Paris en 1750 et 1752, en 6 vol. in-12, par les soins du Père Berruyer, si connu par son *Histoire du peuple de Dieu*. Le Père Ségaud a aussi composé plusieurs petites *pièces de vers*, qui ont eu le suffrage des connaisseurs: la principale est son poème latin sur le camp de Compiègne, *Castra compendiensia*.

SEGHERS (le Père Daniel), peintre, naquit à Anvers en 1590, et mourut dans la même ville en 1660. Il ne fit pas, comme son frère, un état de la peinture; mais il la choisit comme un amusement: il était jésuite. Il excellait à peindre les fleurs; on ne peut trop admirer l'art avec lequel il saisissait le coloris brillant, propre à ce genre de peinture. Sa touche

était d'une légèreté et d'une fraîcheur singulière. Ses ouvrages sont précieux, et ils étaient d'autant plus recherchés, qu'on ne pouvait se les procurer à prix d'argent.

SEGHERS (Gérard), frère du précédent, né à Anvers en 1589, mort dans la même ville en 1651, imita le goût de Rubens et de Van-Dyck. Ses premiers tableaux sont d'un coloris vigoureux : les ombres y sont très fortes, et ses figures presque rondes. Il quitta ensuite cette manière pour en prendre une plus brillante et plus gracieuse. Les ouvrages qu'il a faits dans ces différens genres sont tous également estimés. Il a peint beaucoup de sujets de dévotion; il a aussi représenté des assemblées de joueurs et de musiciens.

SEGNERI (Paul), prédicateur, né à Nettuno, dans la Campagne de Rome, en 1624, d'une famille originaire de Rome, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour l'état religieux. Il entra dans la société des jésuites, et y brilla par la sainteté de ses mœurs et par le succès de ses prédications. Il joignit à l'emploi de prédicateur celui de missionnaire, et il remplit l'un et l'autre avec un zèle vraiment apostolique pendant 27 ans. Les Italiens le regardent comme le Bourdaloue de leur pays; mais il n'eut ni l'éloquence, ni le jugement du jésuite français. Ses discours sont plus remplis de paroles que de choses; à des vérités graves et à d'excellens raisonnemens il mêle des réflexions triviales et des contes populaires. Le pape Innocent XII l'appela à Rome, pour y remplir les places de son prédicateur ordinaire et de théologien de la pénitencerie; mais il ne les exerça pas long-temps. Ce saint religieux, ce directeur infatigable, usé par ses travaux et par ses austérités, tomba dans une langueur qui l'emporta en 1694, à 70 ans. Tous ses ouvrages furent réunis après sa mort dans un Recueil en 3 vol. in-fol., outre ses *Sermons* traduits en français, Lyon, 1718, 7 vol. in-12, sous le titre du *Chrétien instruit dans sa loi*, traduit en latin, Augsbourg, 1702. Nous avons de lui : 1° des *Méditations*, traduites en français en 5 vol. in-12; 2° *l'Incrédulité sans excuse*; 3° la *Manne céleste*, ou *la Nourriture de l'âme*. C'est un cours de méditations, dont un de ses confrères a donné une traduction libre en 1737. 4° La *Pratique des devoirs des curés*, ouvrage important, plein d'onction, de zèle et de lumière, traduit par le Père Buffier. Cette traduction a paru à Lyon en 1703; M. Delvincourt en a donné une nouvelle édition avec quelques légers changemens, en 1782. 5° Le *Confesseur instruit*; 6° le *Pénitent instruit*; 7° l'*Accord de l'action et du repos dans l'oraison*; 8° les *Illusions des quiétistes*; 9° le *Serviteur de Marie*; 10° l'*Exposition du* Miserere, traduite en français par l'abbé Laugier; 11° divers autres *Opuscules* de piété. On en a traduit quelques-uns en français. Muratori a donné sa *Vie* en italien, Modène, in-8.

* SEGNI (Jean-Baptiste), Bolonais, et chanoine régulier de la congrégation de Saint-Sauveur, vivait au 16e siècle. Il était profond dans la théologie, science qu'il professa à Ferrare et à Urbin. Il avait aussi étudié avec soin les antiquités sacrées et profanes, et possédait un fond d'érudition qui lui avait mérité l'estime des savans, et avait occupé dans sa congrégation divers emplois honorables. Il mourut à Ferrare en 1610. Il a laissé les ouvrages suivans : 1° *De ordine ac statu canonico libri quatuor*, Bologne, 1601; réimprimé dans la même ville, en 1611, par les soins du prieur général *Biagio Bagni*, de la même congrégation; 2° *Peregrinatio bonorum spirituum ad impetrandam confirmationem veri status religiosi ac præcipue canonici*, Ferrare, 1592; l'ouvrage est dédié à Clément VIII; 3° *Reliquiarum, sive de reliquiis et veneratione sanctorum liber unus*, etc., Bologne, 1618; 4° *De optimo episcopo*, Holstan, 1606; 5° *Il vero studio christiano contro l'arte planetaria, cabalistica, lunaria, clavicola di Salomone, ed altre superstizioni*, Ferrare, 1592; 6° *Trattato de' sogni*, Urbin, 1591. Il faut ajouter à cela divers *écrits* restés inédits.

SEGRAIS (Jean REGNAULT ou REGNAULD de), né l'an 1624, à Caen, d'une famille noble, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il n'avait que 20 ans lorsque le

comte de Fiesque, éloigné de la cour, se retira dans cette ville. Ce courtisan, charmé de son esprit, l'emmena à Paris et le plaça chez mademoiselle de Montpensier, qui lui donna le titre de son aumônier ordinaire, avec la chantrerie de la collégiale de Mortain, et depuis la qualité de son gentilhomme ordinaire. Segrais, n'ayant pas approuvé le mariage de cette princesse avec Lauzun, fut obligé de la quitter. Il se retira chez madame de La Fayette, et prit part à la composition de *Zaïde* et des autres romans publiés sous le nom de cette dame. Enfin, lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il mourut en 1701, à 76 ans, après avoir fait son testament, où sont empreints les sentimens de religion dont il était pénétré. Il s'est rendu célèbre par ses *Eglogues* (Amsterdam, 1723, in-12), dans lesquelles il a su conserver la douceur et la naïveté propres à ce genre de poésie; plus judicieux que Fontenelle, qui a fait de ses bergères des petites-maîtresses qui débitent des sentences galantes sous des expressions recherchées. Sa *Traduction* des Géorgiques et celle de l'Enéide de Virgile en vers français, l'une et l'autre in-8, ont eu un grand succès. Celle-ci parut en 1681. Il y a des morceaux très bien rendus; mais sa versification est en général lâche et traînante. La traduction des Géorgiques, qui parut en 1712, in-8, vaut mieux; mais elle a été effacée par celles de Pompignan et de Delille. On a encore de Segrais des *Poésies diverses*, et son poème pastoral d'*Athis*, dans lequel il a atteint quelquefois la simplicité noble des pastorales des anciens. Ses ouvrages en prose sont : 1° les *Nouvelles françaises*, Paris, 1722, in-12, en 2 vol. C'est un recueil de quelques historiettes racontées à la cour de mademoiselle de Montpensier. 2° *Segraisiana*, ou *Mélange d'histoire et de littérature*, in-8, 1722, Paris, sous le titre de La Haye; et à Amsterdam, 1723, in-12 : cette dernière édition est beaucoup plus belle. Parmi quelques faits singuliers et curieux, on en trouve un grand nombre de minutieux et de faux.

SÉGUENOT (Claude), né à Avallon en 1696, entra dans l'Oratoire, après avoir brillé dans le barreau à Dijon et à Paris. Il fut supérieur de plusieurs maisons; mais ayant publié en 1638, in-8, une *Traduction française* du livre de la Virginité de saint Augustin, avec des notes, la Sorbonne censura l'ouvrage, et l'auteur fut mis à la Bastille. Il y déprime la pauvreté évangélique, sape les fondemens de la vie religieuse, et en ruine tout le mérite. Condamnant les vœux monastiques, il prétend qu'il est plus louable de faire le bien librement que de s'y astreindre par vœu, comme si ce vœu n'était pas libre, et par conséquent ne rendait pas libre tout ce qui en est l'effet. Séguenot, ayant obtenu sa liberté, fut élevé à la place d'assistant du général, et mourut à Paris en 1676, à 80 ans, après avoir essuyé quelques nouvelles disgrâces qu'il dut à ses liaisons avec les solitaires de Port-Royal. On a de lui plusieurs autres écrits.

SÉGUI (Joseph), né à Rhodez, en 1689, se consacra de bonne heure à l'éloquence et à la poésie. Il remporta le prix de vers à l'académie française en 1732, et il remplit les chaires de la cour et de la capitale avec distinction. Cet auteur mourut en 1761, à 72 ans, après avoir publié le recueil de ses *Panégyriques*, 2 vol. in-12; ses *Sermons*, en 2 vol., et des *Discours académiques*, en 1 vol. L'académie française se l'était associé. L'abbé égui Sécrivait avec assez de noblesse et de pureté; mais il ne faut pas chercher chez lui ces peintures saillantes, ces coups de génie, ces traits frappans qu'on trouve dans Bossuet et dans Bourdaloue. Il était fait pour marcher dans les routes battues, et non pas pour se tracer une carrière nouvelle. (Nous ignorons si un *Cours de philosophie*, encore usité dans quelques colléges, est de cet auteur ou d'un autre qui portait le même nom.)

SÉGUIER (Pierre), président à mortier au parlement de Paris, né en 1504, d'une ancienne famille illustre dans la magistrature et dans les armes, rendit des services importans aux rois François

Ier, Henri II et Charles IX. Ces monarques l'employèrent dans diverses négociations : il fit briller dans toutes une éloquence et une intelligence peu communes. Il mourut en 1580, à 76 ans, comblé d'honneurs et de biens. On a de lui des *Harangues* et un traité sous le titre de *Rudimenta de cognitione Dei et sui*.

SEGUIER (Antoine), fils du précédent, occupa successivement les places de maître des requêtes, de conseiller d'état, d'avocat-général au parlement de Paris, et enfin de président à mortier. Il fut envoyé à Venise, l'an 1598, en qualité d'ambassadeur, place qu'il remplit avec succès. Sa mort, arrivée en 1624, fut une perte sensible pour les gens de bien. Il fonda, par son testament, l'hôpital des Cent-Filles, au faubourg Saint-Marcel à Paris.

SEGUIER (Pierre), né à Paris en 1588, de Jean Seguier, fils de Pierre, remplit les charges de conseiller au parlement, de maître des requêtes, de président à mortier, et enfin de garde des sceaux et de chancelier de France en 1635. Des émotions populaires s'étant élevées en Normandie, il passa dans cette province en 1639, et y ramena la paix. Il ne se signala pas moins dans les troubles des Barricades, et il osa résister au parlement soulevé contre le gouvernement. Les sceaux lui furent enlevés en 1650 et en 1652; mais ils lui furent rendus en 1656, et il les garda jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Germain-en-Laye en 1672, à 84 ans. Il ne laissa que deux filles : Marie, qui épousa le marquis de Coislin, et ensuite le marquis de Laval, qui mourut en 1710; et Charlotte, d'abord duchesse de Sully, puis duchesse de Verneuil, morte en 1704. Mais les branches collatérales de sa maison ont produit d'autres magistrats illustres, entre autres, Antoine SÉGUIER, avocat général au parlement de Paris, mort subitement à Tournay la nuit du 24 au 25 janvier 1792. Parmi les nombreux réquisitoires, où la dignité du langage, la clarté, le choix et l'exactitude des expressions sont pour l'ordinaire si bien d'accord avec la justesse et la force des raisonnemens, on distingue celui du 18 août 1770, dans lequel les causes et le tableau de la révolution actuelle sont présentés avec tant de vérité, près de 20 ans avant l'évènement. *Voyez* le *Journal histor. et litt.*, 15 février 1791, page 264. On peut consulter sur ses autres discours, 1er janvier 1778, page 55; — juillet 1781, page 382; — 1er août 1781, page 541; — 15 juillet 1785, page 472; — 1er octobre 1786, page 209; — 15 décembre 1786, page 617.

SEGUIER (Jean-François), né à Nîmes, s'appliqua d'abord à la jurisprudence; mais, en admirant le jardin des plantes rares de son compatriote Pierre Baux, il prit goût pour la botanique, et réussit dans cette science, de manière que l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi de France, le chargea de mettre en ordre les précieuses collections de botanique de cette magnifique bibliothèque. C'est en exécutant cette commission qu'il travailla à l'ouvrage qui a pour titre : *Bibliotheca botanica*, La Haye, 1740, in-4, Leyde, 1769, in-4, par les soins de Laurent-Théodore Gronovius qui y a ajouté un *Supplément*. Cet ouvrage contient un catalogue des auteurs et des ouvrages qui traitent de la botanique. Il avait fait plusieurs voyages pour augmenter ses connaissances. Le champ fertile du Véronèse fixa long-temps ses recherches, et lui fit publier : *Plantæ Veronenses*, 2 vol., Vérone, 1745, in-8. Il donna un troisième volume, *ibid.*, en 1754, in-8.

SEGUIER (Antoine-Louis), avocat-général au parlement de Paris, appartient à la famille du chancelier de ce nom. Né à Paris le 1er décembre 1726 il fut élevé par les jésuites de La Flèche et du collége de Louis-le-Grand à Paris. Il montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'art oratoire. Sa mémoire était prodigieuse : après avoir entendu un discours dont le manuscrit était perdu, il le rétablit tout entier dans l'espace d'une nuit. Il fut pourvu, dès l'an 1748, d'un office d'avocat du roi au Châtelet; et en 1751 il fut nommé avocat-général

au grand-conseil, et en 1755 au parlement de Paris, où il resta jusqu'en 1790, époque de la dissolution de cette compagnie. Il avait remplacé le célèbre d'Aguesseau, et il se montra digne d'un tel prédécesseur par son éloquence et par ses vertus. Il lutta long-temps contre les philosophes et les novateurs politiques, et se fit beaucoup d'ennemis par son réquisitoire de 1770; monument de courage et de sagesse, formant 35 pages in-4, et qui fut imprimé par ordre exprès de Louis XV. Le magistrat y signalait l'origine de la fausse philosophie, la licence de la presse et les efforts d'un parti puissant pour pervertir les esprits, affaiblir l'empire de la religion, tourner ses pratiques en ridicule, et soulever les peuples au lieu de les éclairer. Il analysait en même temps plusieurs écrits déférés, et il en faisait sentir le venin et le danger. Le parlement avait hésité à en ordonner l'impression. Ce n'est pas la seule fois que cet avocat général montra son zèle contre la licence de la presse; en 1775, il dénonça un pamphlet de Voltaire; en 1777, il s'éleva au sujet d'un écrit qui attaquait l'archevêque de Lyon, contre *la noirceur avec laquelle on tentait de semer la division dans le clergé et de soulever les ouailles contre le pasteur*; son réquisitoire du 25 mai 1781, contre l'*Histoire philosophique* de Raynal, était une réclamation vigoureuse contre le scandale de cette publication audacieuse; il y signalait le danger de ces déclamations emphatiques, de ces tableaux licencieux, de ces provocations insolentes dont le livre est rempli : il l'appelait un *amas de chimères et d'indécence*, *un dépôt de fiel et de corruption*; il montrait que, sous prétexte d'attaquer les abus, Raynal tendait à rendre la religion et l'autorité odieuses, et sur ses conclusions, l'*Histoire philosophique* fut condamnée au feu et l'auteur décrété de prise de corps. Lorsque la guerre éclata entre la cour et le parlement, et que la nouvelle magistrature, appelée par dérision le parlement *Maupeou*, fut installée, Seguier donna sa démission et s'éloigna. Il rentra avec l'ancienne compagnie en 1774; et fidèle à ses principes, il continua de combattre avec énergie les opinions nouvelles; mais voyant ses efforts impuissans, au commencement de la révolution il se retira au sein de sa famille, et refusa la place de maire de Paris qui lui fut offerte par un parti puissant. Enfin, signalé par un libelle intitulé : *Seguier traité comme il le mérite*, il prit la détermination de quitter la France, et se retira à Tournai, où il mourut le 25 janvier 1792 d'une attaque d'apoplexie. Son fils aîné a fait graver sur sa tombe une épitaphe terminée ainsi : « Il fut juge intègre, » magistrat éloquent, défenseur éclairé » de la religion, sujet fidèle à son roi : » *Non habebis ossa ejus, ingrata pa-* » *tria.* » Ce magistrat a laissé des *plaidoyers*, des *comptes rendus aux assemblées des chambres*, des *réquisitoires*, des *mercuriales* qui l'honoreront à jamais; mais celles de ses productions qui ont été imprimées, sont éparses et difficiles à trouver. Son *Eloge* a été prononcé à l'Institut le 2 janvier 1806 par le comte Portalis. En 1757 il avait été nommé membre de l'académie française pour remplir la place laissée vacante par Fontenelle.

SEGUIN (Joseph), avocat, né à la Ciotat, mort en 1694, est auteur des *Antiquités de la ville d'Arles*, Arles, 1687, in-4; ouvrage savant, où les historiens et les antiquaires trouvent des lumières à recueillir, cette ville étant une des plus anciennes et des plus célèbres des Gaules.

* SÉGUIN (Charles-Antoine-Joseph) jurisconsulte, naquit à Vaivres, près de Vesoul, en 1710. Il devint professeur en droit à Besançon, où il demeura plusieurs années. Séguin avait beaucoup d'éloquence, écrivait avec une égale pureté en français et en latin; il mourut en 1790. Il eut toujours une conduite estimable, et le célèbre Courvoisier termine l'*Eloge* de ce jurisconsulte par ces mots : *Nemo in virtute colenda tempus illud felicius consumpsit*, *quod in virtute quærenda philosophi terunt.* Il a laissé, sur les Institutes de Justinien,

des *Commentaires* qui sont très estimés, Besançon, 1805, 1 vol. in-8, imprimés par les soins de M. Prudhon; nouvelle édition, *ibid.*, 1812; *des Dissertations historiques sur les rois Bourguignons antérieurs à Gondebaud.* L'académie de Besançon conserve dans ses registres quelques *Dissertations* de Séguin sur des antiquités trouvées près de Jalleranges; et M. Genisset, professeur d'éloquence, a publié son *Eloge*, Besançon, 1809, in-8.

*SÉGUR (Henri-François, comte de), officier-général, né en 1689, fils du marquis de Ségur, colonel d'un régiment de son nom, servit dans ce corps et succéda à son père dans le commandement. Il se battit en Espagne, dans les Pays-Bas, en Italie, fut blessé à la bataille de Guastalla, combattit en Lorraine sous le comte de Belle-Isle, et commanda avec distinction en Allemagne et en Flandre. Il fut nommé successivement mestre-de-camp, brigadier, maréchal-de-camp, lieutenant-général, et mourut à Metz en 1751.

SÉGUR (Jean-Charles de), frère du précédent, vit le jour à Paris en 1695. Après avoir été quelque temps dans le service militaire, il entra dans la congrégation de l'Oratoire et appela de la bulle *Unigenitus*. La grande faveur où était sa famille sous la régence du duc d'Orléans lui inspira de l'ambition. Il révoqua son appel, et fut pourvu de l'abbaye de Vermand. Il quitta l'Oratoire, devint grand-vicaire de M. de Saint-Albin, évêque de Laon, et enfin évêque de Saint-Papoul. Il édifia pendant quelque temps ses ouailles par sa piété et sa soumission aux décisions de l'Eglise; mais en 1735 il rétracta par un mandement tout ce qu'il avait fait en faveur de la constitution, et donna la démission de son évêché. Il vécut 13 ans depuis son abdication, dans l'obscurité, et mourut à Paris en 1748, à 53 ans. On a donné l'*Abrégé de sa Vie*, Utrecht, 1749, in-12. Les jansénistes en font presque un saint. (Son *Eloge* se trouve dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, n° des 4, 18 et 25 décembre 1748.)

*SÉGUR (Philippe-Henri, marquis de), maréchal de France, fils et neveu du précédent, naquit le 20 janvier 1724. Entré de bonne heure au service, il se fit remarquer dans les guerres de Bohême, d'Italie et de Flandre. Ayant eu le bras fracassé à Bufedt, il continua de commander, de crainte que sa disparution ne ralentît l'ardeur des soldats; il força les retranchemens, et ne quitta son poste qu'après la victoire : alors il se soumit à une douloureuse amputation. Il parvint successivement aux grades de maréchal-de-camp et de lieutenant-général. Il se distingua également dans les campagnes de Hanovre, sauva un corps d'armée à Varburg, et fut fait prisonnier à Closter-camp. Nommé inspecteur d'infanterie à l'époque où fut signée la paix, il obtint, quelque temps après, le commandement de la Franche-Comté; reçut en 1781 le porte-feuille du ministère de la guerre, et fut élevé presque en même temps à la dignité de maréchal de France. C'est à lui que les soldats durent de n'être plus couchés par trois dans les lits : il améliora aussi le service des hôpitaux. Lorsque le cardinal Loménée de Brienne entra au ministère, Ségur en sortit. Il vécut dès lors dans l'obscurité, fut enfermé pendant plusieurs mois; mais il échappa aux proscriptions de la terreur. Il mourut à Paris, le 8 octobre 1801. Il est auteur d'un bon ouvrage sur l'*Art de la guerre*.

* SÉGUR (Joseph-Alexandre, vicomte de), littérateur, 2e fils du précédent, naquit à Paris en 1752. Il était frère de Louis-Philippe de Ségur, grand-maître des cérémonies. (*Voyez* plus loin son article.) Il suivit l'état militaire, et à quinze ans il entra dans le corps des gendarmes, passa ensuite comme colonel en second au régiment des dragons de Noailles, puis dans celui de Lorraine, et enfin il obtint le grade de colonel des dragons de son nom. Il était maréchal de camp au commencement de la révolution (1790); mais il quitta le service et se livra entièrement à la littérature. Il était doué d'un esprit pénétrant, d'un tact fin; sa conversation était très animée; il faisait d'assez jolis vers, et avait des reparties très piquantes. Dans ces

malheureux temps où *l'égalité* était de vogue, un assez médiocre acteur s'avisa de lui parler d'une manière peu honnête. Ségur lui dit avec le plus grand calme : « Prenez donc garde, monsieur, vous » me traitez fort mal ; vous oubliez que » depuis la révolution nous sommes » égaux, et je suis autant que vous. » Il paraît qu'il ne joua aucun rôle, au moins bien important, pendant nos troubles politiques. Il était aux eaux de Bagnères, lorsqu'il fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui le conduisit au tombeau le 27 juillet 1805, âgé de 53 ans. On a de lui : 1° *Correspondance entre mademoiselle Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux et madame de M.... (Maintenon)*, Paris, 1790, in-8, ou 2 vol. in-12 ; 2° *Essai sur l'opinion, considérée comme une des principales causes de notre révolution de* 1689, Paris, 1790, brochure in-8, bien écrite, et où l'on trouve des aperçus sages. On lit dans une note, à la page 46, ces mots » remarquables : « La veritable cause de » nos malheurs actuels est l'étonnante » médiocrité qui égalise tous les indivi- » dus. Si un homme de génie paraissait, » il serait le maître. » 3° *La femme jalouse*, ou *la Baronne de Versac*, roman en lettres, Paris, 1790, in-8 ; 4° *les Femmes*, roman historique, où les grâces du stile ne dédommagent pas du défaut du plan et du manque d'intérêt. Il a donné en outre plusieurs pièces au Théâtre-Français, à ceux de l'Odéon, des Italiens, de Feydeau et au Vaudeville, savoir : au 1er, *Rosaline et Floricour*, *le Retour du mari ;* au 2e, *Saint-Elmont et Verseuil*, au 3e, *Roméo et Juliette*, au 4e, *le Cabriolet jaune*, *la Dame voilée*, *et l'Opéra-comique*, avec M. Dupaty ; au 5e, *Nice*, *le Caveau*, *les Deux veuves*, *C'est la même*, *le Portrait de Fielding*, etc. En général, Ségur ne se fit pas beaucoup remarquer dans le genre dramatique. Ses pièces ne manquent pas d'intérêt, et le dialogue en est vif et naturel ; mais elles pèchent toutes par le plan et la conduite. Ségur a été l'éditeur des *mémoires du baron de Besanval*.

* SÉGUR (Louis-Philippe, le comte de), fils du maréchal de Ségur, ministre de la guerre sous Louis XVI, naquit à Paris, le 11 décembre 1753. Il embrassa la carrière militaire, et fut successivement sous-lieutenant, capitaine et colonel. Son temps n'était point consacré exclusivement aux exercices ou aux plaisirs des garnisons ; il étudia le droit public à Strasbourg, et la déclamation à Paris. Il aimait aussi à fréquenter les savans et les littérateurs de cette époque ; il en obtint des avis et des leçons qu'il sut mettre à profit. Bientôt il changea d'état, et abandonna les armes pour la diplomatie. En 1783, après son retour d'Amérique, où il avait combattu pour les Etats-Unis, il fut envoyé, comme ministre plénipotentiaire, à la cour de Russie. Cette mission fut heureuse; car il eut bientôt rétabli la bonne intelligence entre les deux cours, qui n'étaient plus en harmonie depuis quelque temps, et il jouit d'une grande faveur auprès de l'impératrice Catherine, qu'il accompagna même dans son voyage en Tauride. Il avait obtenu un traité avantageux pour le commerce français (11 janv. 1787); et, lorsqu'en 1789 la guerre éclata entre la Turquie et la Russie, il parvint à faire accepter la médiation de la France, et eut l'assurance de voir signée la quadruple alliance acceptée entre la France, l'Espagne, la Prusse et la Russie. Rappelé dans sa patrie, par suite de la révolution, il fut nommé en 1790 maréchal-de-camp. Le roi l'envoya peu après à Berlin pour retarder la guerre ; et, malgré les obstacles dont cette mission était environnée, il réussit. Le comte de Ségur n'émigra pas ; son père ne voulut pas non plus quitter la France : mais ces deux seigneurs ne tardèrent pas à être arrêtés, en 1792, et peu s'en fallut qu'ils ne montassent à l'échafaud : toutefois leur fortune disparut au milieu de la tourmente révolutionnaire. Appelé par Buonaparte dans ses conseils, le comte de Ségur prit une part active à la rédaction des codes. En même temps il demandait aux lettres les plaisirs que donne leur culture, et fut reçu, en 1803, membre de l'Institut. A la restauration, il perdit ses places, et fut

presque réduit à vivre du produit de ses ouvrages. En 1818, il fut nommé membre de la chambre des pairs, où il a siégé sur les bancs de l'opposition. Le comte de Ségur est mort le 27 août 1830. On lui doit : 1° *Pensées politiques*, in-8 ; 2° *Théâtre de l'Ermitage*, 1798, 2 vol. in-8 ; 3° *Histoire des principaux évènemens du règne de Frédéric-Guillaume II, et Tableau politique de l'Europe*, 1801, 3 vol. in-12 ; 1803, 3 vol. in-8 ; 4° *Mémoire sur le pacte de famille* (dans la deuxième édition de l'ouvrage suivant) ; 5° *Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 2e édition, 1801, 3 vol. in-8 ; 6° *Contes, fables, chansons et vers*, 1801, in-8; 1808, in-8 ; 7° *Histoire de l'Europe moderne*, 1816, in-8 ; 8° *Galerie morale et politique*, 1817-1823, 3 vol. in-8 ; 9° *Abrégé de l'histoire ancienne et moderne*, à l'usage de la jeunesse, 1817-1829, in-18 ; 10° *Les quatre âges de la vie, Etrennes à tous les âges*, 1819, in-8 ; 11° *Romances et chansons*, 1819, in-18; 12° *Le Premier jour de l'an*, chanson, 1820, in-8 ; 13° *Pensées, Maximes, Réflexions de M. le comte de Ségur*, 1822, in-18 ; 14° *Notice sur le chancelier d'Aguesseau*, 1822, in-18 ; 15° *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes*, formant les 3 premiers vol. des *OEuvres complètes de M. le comte de Ségur*, 1824-1829, en 36 vol. ; 16° *Recueil de famille*, dédié à madame la comtesse de Ségur, 1826, in-8; 17° *Histoire des Juifs*, 1827, in-8. M. le comte de Ségur a fourni beaucoup d'articles à plusieurs journaux, tels qu'au *Mercure*, au *Journal de Paris*, à la *Revue encyclopédique* ; il a donné aussi plusieurs pièces de théâtre représentées au Vaudeville, à l'Opéra, etc. Le comte de Ségur est le père de l'auteur de l'*Histoire de la campagne de* 1812. —Madame la comtesse de Ségur (Antoinette-Elisabeth Marie), épouse du précédent, née à Paris, en 1756, fille de M. d'Aguesseau, conseiller d'état, petite-fille du célèbre chancelier d'Aguesseau, morte dans la même ville, le 5 mars 1828, mérite d'être mentionnée à la suite de son époux dont elle partagea les travaux : elle lui servit de secrétaire pour ses nombreux ouvrages.

* SEILER (George-Fréderic), savant docteur allemand, né en 1733, mort en 1807, devint premier professeur à l'université d'Erlangen, et l'un des plus profonds théologiens de l'Allemagne. Il jouissait aussi d'une grande célébrité comme prédicateur. *L'Allemagne savante* donne une liste de ses ouvrages, qui se montent à 170, et quelques-uns ont été tiré à 500 mille exemplaires. Nous citerons seulement : 1° *Religion des enfans*, réimprimée dix-sept fois; 2° *Lectures pour l'habitant de ville et de campagne*. Elles ont eu jusqu'à quatorze éditions. Ces deux ouvrages sont en allemand; ils ont été traduits dans diverses langues.

SÉJEAN ou SEJAN (Ælius), né à Bolsena, (*Volsinium*), en Toscane, d'un chevalier romain, suivit d'abord la fortune de Caïus-César, petit-fils d'Auguste. Il s'attacha ensuite à Tibère, auquel il se rendit agréable par la souplesse de son caractère, et par l'enjouement de son esprit. (Il fut d'abord adjoint de son père dans la charge de préfet du prétoire. Tibère l'envoya ensuite avec Drusus calmer la révolte de Pannonie.) Endurci au travail, audacieux, habile à cacher ses vices et à faire éclater ceux des autres, tour à tour insolent et flateur, modeste au dehors, mais dévoré au dedans de la soif de régner, il employait, dans cette vue, tantôt le luxe et les largesses, tantôt l'application et la vigilance. Il mit en œuvre tant d'artifice auprès de Tibère, que ce prince, caché pour tout le monde, était pour lui sans secret et sans défiance. Séjean abusa cruellement de son crédit : dès qu'il voulait faire périr quelqu'un qui lui faisait ombrage, il ne rougissait pas, dit Phèdre, de faire le rôle d'acusateur, de témoin et de juge :

Quod si accusator alius Sejano foret,
Si testis alius, si judex alius denique,
Dignum existimarem me tantis malis.

Tibère l'éleva à la dignité de chef des cohortes prétoriennes, le nommant partout *le compagnon de ses travaux*, et

souffrant que les statues de son favori fussent placées sur les théâtres et dans les places publiques. (Un péril que courut Tibère augmenta encore la faveur de Séjean. Il soupait avec l'empereur dans une grotte, lorsque l'entrée s'écroula et écrasa plusieurs domestiques. Séjean fit alors de son corps une voûte à Tibère, et le sauva d'une mort presque certaine; quant à lui, il ne reçut que des blessures fort légères.) Séjean, parvenu au plus haut degré de puissance sans avoir assouvi son ambition, aspirait au trône impérial. Il fit périr, par les artifices les plus odieux, tous les fils et tous les petits-fils de Tibère. Drusus, fils de ce prince, lui ayant donné un soufflet, il ne trouva point de moyen plus sûr, pour se venger, que de corrompre Livie, sa femme, qui empoisonna son mari. Alors il voulut épouser Livie; mais Tibère la lui refusa. Outré de colère, il se vanta « qu'il était empereur de Rome, » et que Tibère n'était que prince de » l'île de Caprée, où il était alors. » Il osa le faire jouer sur le théâtre. Une telle audace ne pouvait rester long-temps impunie. Tibère donna ordre au sénat de lui faire son procès. Cet ordre fut bientôt exécuté, et dans le même jour il fut arrêté et étranglé en prison, l'an 31 de J. C. Le peuple déchira son cadavre, et en jeta dans le Tibre les misérables restes. Ses enfans périrent aussi par le dernier supplice, et Tibère enveloppa dans sa perte tous ceux qui lui étaient suspects, et dont il voulait se venger.

SELDEN (Jean), publiciste anglais, né à Salvington, dans le Sussex, en 1584, fit ses études à Chichester, puis à Oxford, et s'y dévoua principalement à la connaissance du droit et de l'antiquité sacrée et profane. Après avoir mené une vie douce et appliquée, il mourut en 1654, à 70 ans. Il avait pris pour devise : *La liberté sur toutes choses*. Cette liberté, qu'il mettait dans ses propos comme dans sa conduite, le brouilla quelquefois avec Jacques Ier et Charles Ier. Mais comme le zèle plutôt que l'esprit de satire animait ses discours, on les lui pardonnait plus facilement qu'à tout autre. On a de lui : 1° *De successionibus in bona defuncti, secundum Hebræos*; 2° *De jure naturali et gentium, juxta disciplinam Hebræorum*; ouvrage fort estimé par Puffendorf, qui n'est pas d'accord en cela avec le Clerc et Barbeyrac. Il paraît qu'il s'était un peu entêté des écrits des rabbins, et qu'il a voulu y puiser des connaissances qu'il aurait pu prendre ailleurs. 3° *De nuptiis et divortiis*; 4° *De anno civili veterum Hebræorum*; 5° *De nummis*; 6° *De diis Syris*, Amsterdam, 1680, in-8 : ouvrage plein de profondes recherches; 7° *Uxor hebraica*; 8° *De laudibus legum Angliæ*; 9° *Jani Anglorum facies altera*; 10° *Mare clausum*. L'auteur y donne l'empire des quatre mers à sa nation. Grotius lui a opposé *Mare liberum*. 11° *Analecton Anglo-britannicum*, etc., livre curieux, dans lequel on trouve l'histoire du gouvernement d'Angleterre jusqu'au règne de Guillaume le Conquérant; 12° *De synedriis Hebræorum*; traité savant et estimé; 13° une *Explication des marbres d'Arundel*, in-4, en latin, avec des notes peut-être plus pleines d'érudition que de vérité historique : elle a été continuée par Prideaux, qui en a expliqué le plus grand nombre (*voyez* ce nom); 14° Un *Traité des dîmes*, qui offensa beaucoup le clergé d'Angleterre; 15° un autre de l'*origine du duel*. C'est lui aussi qui a publié le livre d'Eutychius d'Alexandrie. Tous les ouvrages de Selden, tant latins qu'anglais, ont été imprimés à Londres en 1726, 3 vol. in-fol. Ce recueil est recherché, quoiqu'on reproche à l'auteur un stile plein d'obscurité On a imprimé en anglais un recueil des paroles remarquables de cet habile jurisconsulte, sous le titre de *Seldeniana*.

SÉLEUCUS Ier, *Nicanor* (c'est-à-dire *Victorieux*), roi de Syrie, fils d'Antiochus, né vers l'an 354 avant J. C., avait été l'un des principaux généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce conquérant, il s'établit à Babylone; mais il en fut chassé par Antigone, et se retira en Egypte, près de Ptolémée. Pour se venger de son ennemi, il se

ligua avec Ptolémée, Cassandre et Lysimachus, contre Antigone, qui fut tué à la bataille d'Ipsus, l'an 301 avant J. C. Séleucus ayant partagé avec les vainqueurs les provinces qui furent le fruit de leur victoire, commença le royaume de Syrie, qui, de son nom, fut appelé *le royaume des Séleucides*. Tranquille sur le trône, il fit la guerre à Démétrius, arma contre Lysimachus, et le tua dans une bataille, l'an 282 avant J. C. Il allait tomber sur la Thrace et sur la Macédoine, lorsque Ptolémée Céraune, un de ses courtisans, conspira contre lui, et le tua à Argon, la même année, à 78 ans, dont il en avait régné 34. Ce prince aimait les sciences; il renvoya aux Grecs les livres et les monumens précieux que Xerxès leur avait enlevés; il leur rendit entre autres les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, ces ardens défenseurs de la liberté. Les Grecs, par reconnaissance, placèrent sa statue à l'entrée du portique de leur académie. Ce roi fit bâtir jusqu'à 34 villes dans l'Asie, et les peupla de colonies grecques, qui apportèrent dans cette partie du monde leur langage, leurs mœurs et leur religion.

SÉLEUCUS IV, fils d'Antiochus le Grand, succéda à son père l'an 187 avant J. C., et fut surnommé *Philopator*. Ce prince, par le respect qu'il eut pour le grand prêtre Onias, fournissait tous les ans ce qu'il fallait pour les sacrifices du temple; mais comme c'était un prince faible, ses flatteurs l'engagèrent à envoyer Héliodore piller le temple de Jérusalem. Quelque temps après, le même Héliodore l'empoisonna. Son règne fut de 12 ans.

SÉLEUCUS V succéda à Séleucus IV dans une portion de la Syrie. Il était fils de Démétrius *Nicanor*. Cléopâtre, sa belle-mère, femme ambitieuse et dénaturée, voulait régner seule, et une nuit, s'étant introduite dans les appartemens du jeune prince, elle le poignarda dans son lit, l'an 124 avant J. C. Ce crime ne resta pas sans punition. Son autre beau-fils, Antiochus *Gryphus*, l'empoisonna elle-même, quelque temps après, et rentra dans les droits de ses pères. — SÉLEUCUS VI, fils de ce monarque, auquel il succéda, s'étant attiré, à juste titre, la haine de ses sujets, ceux-ci le chassèrent du trône. Il erra long-temps inconnu, et se réfugia enfin en Cilicie; mais l'animadversion générale le poursuivant partout, le peuple de cette contrée brûla le palais qu'il avait choisi pour asile, et ce prince périt au milieu des flammes.

SÉLEUCUS, roi d'Egypte, dernier prince de la race des Séleucides, montra dès sa première jeunesse des inclinations basses, une extrême avarice, et beaucoup de penchant pour la cruauté. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il s'appropria le cercueil d'or où était enfermé le corps d'Alexandre le Grand. Cette action commença à le rendre odieux à ses peuples; et, au lieu de la faire oublier par une sage administration et une conduite digne du rang qu'il occupait, Séleucus ne mit plus de frein à son avarice et se livra à tous les excès. Il accabla ses sujets d'impôts, exerça sur eux toutes sortes de vexations, et finit enfin par devenir l'objet de leur haine et de leur mépris; il mérita aussi ces sentimens de la part de sa femme Bérénice. Cette reine, entraînée pas son ambition, punit les crimes de son époux par un autre non moins affreux: elle le fit étrangler l'an 55 avant l'ère chrétienne.

SÉLIM Ier, neuvième empereur des Turcs, 2e fils de Bajazet II, naquit en 1467. Il voulut détrôner son père; mais il perdit, l'an 1511, la bataille qu'il lui livra. Cette défaite ne le découragea point: il revint à la charge, et Bajazet fut obligé de lui céder l'empire l'année suivante, au préjudice d'Achmet, son aîné. Après s'être défait par le poison de ce père malheureux, il ôta la vie à Achmet, et à Korkud, son puîné, prince paisible et ami des lettres. Affermi sur le trône par ses forfaits, il porta les armes en Egypte contre Kanson, souverain de ce royaume. Il lui livre bataille près d'Alep en Syrie, l'an 1516, et remporte une victoire long-temps disputée par le soudan qui périt dans le combat. Cependant les Mamelucks se préparèrent

à résister aux Ottomans; mais Sélim, entrant dans leur pays en 1517, attaqua, près du Caire, Toumbay, qu'ils avaient créé nouveau sultan, et le défit successivement dans deux batailles. Ce prince infortuné, ayant été trouvé dans un marais où les Arabes l'avaient caché, fut pendu par l'ordre de Sélim. Ce barbare se rendit maître du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de Tripoli, et de tout le reste de l'Egypte, qu'il réduisit en province. C'est ainsi que finit la domination des Mamelucks en Egypte, où elle avait duré plus de 260 ans, à compter de la mort du sultan, qui avait fait saint Louis prisonnier. Quelque temps auparavant, Sélim avait remporté une victoire signalée à Chaldéron contre les Persans, et leur avait enlevé Tauris. Il se préparait à faire la guerre aux chrétiens; mais en retournant à Constantinople, il fut attaqué d'un charbon pestilentiel à l'épine du dos. Il voulut se faire porter à Andrinople, croyant que l'air de cette ville le rétablirait; mais il mourut à Shuastdy, sur la route de cette ville, l'an 1520, dans le lieu même où il avait fait empoisonner son père. Il était dans sa 54e année, et en avait régné 8. Ce prince était courageux, infatigable, sobre, libéral. Il se plaisait à la lecture de l'histoire, et faisait assez bien des vers dans sa langue; mais, malgré ces qualités, il fut l'horreur de ses sujets. Il trempa ses mains dans le sang de son père, de ses frères, de huit de ses neveux, et d'autant de pachas qui l'avaient servi fidèlement. (Il se signala encore par un autre acte de cruauté stupide. A peine monté sur le trône, deux grands visirs lui demandèrent de quel côté la tente impériale devait être tournée, c'est-à-dire vers quelle contrée il voulait porter ses armes; il les fit mettre à mort. Un troisième visir fit dresser les tentes vers les quatre parties du monde, et il devina la pensée du tyran, qui lui dit : « Voilà » comme je veux être servi. »)

SÉLIM II, empereur des Turcs, fils de Soliman II, et petit-fils de Sélim Ier, monta sur le trône après son père, en 1566. Il fit l'année suivante une trève de 8 ans avec l'empereur Maximilien II. Vers le même temps il confirma le traité de paix que son père avait fait avec les Vénitiens. Mais, en 1570, au mépris de sa parole, il tourna ses armes contre eux, et leur prit l'île de Chypre par son général Mustapha, qui y exerça des cruautés inouïes, surtout après la prise de Famagouste, rendue par capitulation le 1er août 1571. (*V.* BRAGADIN.) Il en fut bientôt puni: le 7 octobre suivant, il perdit la célèbre bataille de Lépante. (*Voyez* don JUAN.) Cette victoire jeta la consternation dans Constantinople, et hâta la paix avec Venise. Dès que Sélim l'eut conclue, il posa le glaive et le sceptre pour aller s'ensevelir au fond de son sérail avec ses femmes. Il se plongea dans la débauche jusqu'à sa mort, arrivée en 1574, à 52 ans. La mort de ses frères, Mustapha et Bajazet, lui avait ouvert le chemin du trône dont il se rendit indigne par ses vices. Sans talens et sans courage, il n'aima que les femmes et le vin, et ne dut l'éclat passager de ses conquêtes qu'à la valeur de ses généraux.

* SÉLIM III, 28e empereur ou Sultan des Turcs, né en 1761 ou 1762, était fils unique de Mustapha III : Abdul-Hamid, frère de Mustapha, succéda à cet empereur en 1774. Le jeune Sélim, élevé dans le sérail, observa le gouvernement de son oncle, et s'éclaira pour mieux gouverner un jour. Du fond de sa retraite il entretint une correspondance suivie avec d'anciens serviteurs de Mustapha, avec plusieurs membres de l'administration d'Abdul-Hamid, et même avec Louis XVI. Proclamé le 7 avril 1789, après la mort de son oncle, il signala le 1er jour de son règne par quelques mesures généreuses et d'une politique adroite, mais aussi par des actes d'une sévérité excessive, qui le rendirent bientôt un objet de terreur pour les habitans de Constantinople. Il monta sur le trône dans des circonstances très critiques. Depuis deux ans, la Porte soutenait une guerre malheureuse contre l'Autriche et la Russie. Il refusa d'écouter les sages avis de la France, pour se livrer entièrement aux conseils intéressés

de l'Angleterre, de la Prusse et de la Suède. Il ne parut pas à l'armée, quoiqu'il en eût manifesté l'intention avec beaucoup d'énergie. Les Turcs eurent d'abord, sous le commandement du visir Jussuf pacha, quelques avantages dans le Bannat; et dans une rencontre, l'empereur Joseph II et son neveu, l'archiduc François (depuis François II), furent sur le point d'être faits prisonniers, et ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux. Mais les ottomans furent constamment battus dans la suite, et par terre et par mer, par les généraux autrichiens Laudon, Cobourg et Repnin, et par les Russes, commandés par Potemkin, Souwarow et Nassau. Sélim se vit contraint de faire une levée de 150,000 hommes, pour réparer les pertes considérables qu'avait souffertes son armée. Cette guerre fut très glorieuse pour les Austro-Russes. Le célèbre Laudon prit Belgrade et Orsowa; Souwarow s'empara d'Ismaïlow, où, après la plus opiniâtre résistance, 15,000 Turcs furent tués. Ils se battirent avec le même courage à Oczakow, conquise par Potemkin; et cette place ne se rendit qu'après la destruction presque totale de ses défenseurs : 25,000 Turcs périrent les armes à la main. Le vieux Hassan, capitan-pacha, le soutien de l'empire ottoman, s'étant laissé battre par le prince de Nassau, eut la tête tranchée par l'ordre de l'injuste et ingrat Sélim. Heureusement pour la Porte que Joseph II vint à mourir. Son successeur Léopold II signa avec elle en 1790 des préliminaires de paix qui furent convertis l'année suivante en un traité de paix. Catherine seule continua la guerre; les Russes furent toujours heureux. Enfin, après tous ces désastres, le sultan, par la médiation de l'Angleterre et de la Prusse, qu'il avait su faire entrer dans ses intérêts, conclut la paix par le traité d'Yassy, le 9 janvier 1792, et n'eut à souffrir d'autres sacrifices que la perte définitive d'Oczakow et du territoire entre le Bog et le Dniester. Trois ans après, il fit avec la Russie un nouveau traité, par lequel il accordait aux vaisseaux de guerre russes le libre passage des Dardanelles, ce qui auparavant n'était permis qu'aux navires marchands de cette nation. En 1805, on renouvela ce traité pour 10 ans. Sélim garda quelque temps une exacte neutralité entre la France révolutionnaire et les puissances coalisées contre elle : il est vrai qu'en 1792 il refusa de recevoir M. de Sémonville comme ambassadeur; mais plus tard il reçut M. Descorches comme envoyé extraordinaire, et fit venir de France des ouvriers, des sous-officiers instructeurs, des lamineurs, des fondeurs de bombes, des officiers de terre et de mer, des artistes de tout genre. Le directoire français avait envoyé, en 1795, le général Aubert-Dubayet, comme ambassadeur à Constantinople : il y fut très honorablement reçu; et Sélim fit partir pour Paris, dans cette même qualité, Mehemet-Ali-Effendi, qui obtint à son tour un accueil distingué. La bonne intelligence qui régnait entre le directoire et la Porte fut interrompue par l'invasion de l'Egypte, en 1799. Sélim fit arrêter tous les agens français; et son ambassadeur à Paris, qui, peut-être gagné par le directoire, ne l'avait pas averti de cette expédition, encourut entièrement sa disgrâce. La conquête de l'Egypte par les Français força le sultan à s'allier avec les Anglais et les autres puissances. Buonaparte, pour retourner en France, avait abandonné l'armée. Il en avait laissé le commandement à Kléber (*voy.* ce nom), qui, avec 10 à 12,000 hommes, fut attaqué par 80,000 Turcs, sous les ordres du grand visir. Le 24 janvier 1801, il signa le traité d'El-Arish, dont le principal article portait que les Français évacueraient l'Egypte et seraient transportés en France avec armes et bagages. Le refus que fit Sidney-Smith, ambassadeur à Constantinople, d'adhérer à ce traité, obligea Kléber à reprendre les armes. Il se vengea de cet affront par des victoires, battit le grand visir à Héliopolis, prit son camp d'El-Hanka, le poursuivit, et tout en s'emparant du fort de Belbeys, le força à se retirer dans le désert, laissant à Salahié tous ses bagages et un butin immense. La mort tragique de Kléber mit fin à ces succès, et l'armée française, sous les or-

dres du général Menou, n'éprouva plus que des revers. Pendant ce temps Buonaparte, élevé au consulat, avait entamé des négociations avec la Porte, et le traité d'Amiens rendit aux Turcs l'Egypte. Sélim y envoya un gouverneur; mais, sous le règne de ce sultan, l'empire ottoman perdit beaucoup de sa puissance. Les beys d'Egypte se révoltèrent, tandis qu'en Asie les pachas de Bassora, de Bagdad, d'Alep, de Saint-Jean-d'Acre, se déclarèrent indépendans, et que les Wahabis se mirent dans un état alarmant d'insurrection. Passwant Oglou, en Europe, et Czerni-George, prince des Serviens, furent aussi en pleine révolte. Le soulèvement de la Morée n'était pas moins à craindre. C'est la Russie qui l'avait fomentée, en même temps que ses troupes envahissaient successivement la Géorgie, le mont Caucase, les bords du Phase et de la mer Noire. Buonaparte de son côté avait cherché à renouer les anciennes liaisons de la Porte avec la France; il réitéra envers elle ses invitations après qu'il fut proclamé empereur, et envoya le général Brune, en 1804, à Constantinople, en qualité d'ambassadeur. Il fut accueilli avec distinction; mais comme la Porte voulait terminer ses différends avec le cabinet de Pétersbourg, on n'eut aucun égard aux remontrances du général français sur le passage des troupes russes par le détroit des Dardanelles. On apporta même beaucoup de résistance à reconnaître Napoléon comme empereur des Français. Brune fut obligé de revenir sans avoir retiré aucune utilité remarquable de sa mission. En 1805, Buonaparte fit parvenir à Sélim III une copie du traité de Presbourg, et en février 1806, le divan fit paraître une déclaration, par laquelle la Porte reconnaissait l'empereur Napoléon, et fixait le protocole à suivre envers la cour de France. Sélim III devint alors un des enthousiastes de Buonaparte, et sous sa protection il chercha à secouer le joug de l'Angleterre et de la Russie. La malheureuse expédition de l'amiral Dukworth, qui osa passer les Dardanelles et se présenter devant Constantinople, sembla lui donner quelques espérances. Dans cette occasion, des artilleurs français et espagnols, qui se trouvaient dans cette capitale, rendirent aux Turcs d'importans services; et le feu continu de leurs batteries, dressées sur le port, força la flotte anglaise à quitter les Dardanelles. Cependant les pertes que les Turcs avaient essuyées sous le règne de Sélim III leur rendirent ce sultan presque odieux. Une nouvelle tactique qu'il avait voulu introduire dans le corps des janissaires fit éclater contre lui la révolution qui se préparait déjà à Constantinople, suscitée, dit-on, par une puissance européenne. Le 29 mai 1807, les janissaires (aussi insolens que la garde prétorienne des Romains, qui ôtait et donnait l'empire) se portèrent en foule au sérail. On les vit observer, pendant leur marche, la plus exacte discipline. Un d'entre eux s'étant permis, en passant devant un marchand de comestibles, de prendre un fruit, fut aussitôt haché à coups de sabre par ses camarades. Les janissaires, maîtres du sérail, forcèrent Sélim à abdiquer et proclamèrent à sa place son cousin Mustapha IV, né le 7 septembre 1779 et fils d'Abdul-Hamid. Quelques ministres et d'autres chefs attachés à Sélim voulurent s'opposer à cette révolution; mais ils furent arrêtés et livrés à la fureur du peuple. L'ex-empereur, poursuivi lui-même par les révoltés, allait se poignarder avec son canjar; ce fut Mustapha qui arrêta le coup, en l'assurant qu'il aurait pour lui toutes sortes d'égards. Il le relégua néanmoins au fond du palais, où quelques mois après, en 1808, il le fit étrangler : son corps fut jeté pardessus les murs du sérail. Sélim III avait alors 47 ans. La grande faute de Sélim fut d'avoir fait avec trop de précipitation des réformes auxquelles les esprits n'étaient point encore préparés.

* SÉLIS (Nicolas-Joseph), littérateur distingué, naquit à Paris le 27 avril 1737, et fit ses premières études comme boursier au collége Montaigu. S'étant rendu à Amiens, il se fit connaître avantageusement par son premier ouvrage, intitulé le *Pédant de société*. Cette épître lui mérita les éloges de l'abbé Delille, qui

l'engagea à revenir à Paris, où il fut nommé professeur de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon. L'Institut de France, lors de sa création, l'admit dans son sein. Il mourut le 19 février 1802. Sélis avait épousé à Amiens la nièce du poète Gresset. On a de Sélis : 1° *Traduction* des *Satires* de Perse, 1776, in-8, enrichie d'une préface et de notes intéressantes; Laharpe en parle avec beaucoup de bienveillance. 2° *Epîtres en vers sur divers sujets*, 1776; 3° *Dissertations sur Perse*, 1778, in-8; 4° *Petite guerre entre Le Monnier et Sélis*, 1778, où l'on remarque une critique modérée et honnête, telle que devraient l'adopter dans leurs discussions tous les gens de lettres; 5° *Relation de la maladie, de la confession et de la mort de Voltaire*, 1778; elle eut trois éditions dans la même année; 6° *Lettre à M. de Laharpe sur le collége de France*, 1779; 7° *Lettre d'un père de famille sur les petits spectacles*, 1789; 8° *Lettre d'un grand vicaire à un évêque sur les curés de campagne*, 1790; 9° *Lettres écrites de la Trappe;* 10° *Discours sur les écoles centrales;* 11° un grand nombre de *Dissertations littéraires*, qu'on trouve dans les *Mémoires* de l'Institut. Sélis a eu aussi part à la révision du *Dictionnaire* de l'académie française, 2e édition, Paris, 1798, 2 vol. in-4. Le stile de cet auteur est pur, élégant et concis, et ses vers ont beaucoup de grâce et d'harmonie.

SELKIRK (Alexandre), né à Lasgo, dans la province de Fisfe, au royaume d'Ecosse, vers l'an 1680, s'appliqua aux mathématiques et à la navigation. Il remplissait en 1705 l'office de maître sur un vaisseau commandé par le capitaine Pradling, avec lequel il eut quelque différend. Celui-ci le déposa et l'abandonna dans l'île de Juan-Fernandez, alors entièrement déserte, après néanmoins lui avoir fait donner son lit, ses hardes, son fusil, quelques livres de poudre, des balles, etc. Selkirk, dans une île fertile, peuplée de chèvres, et baignée par une mer poissonneuse, se forma une habitation qui ne manquait de rien d'essentiel, et réalisa le roman de Robinson Crusoé. Les sentimens de religion qu'il y avait portés, le temps qu'il donnait à la prière et aux cantiques chrétiens, le rendaient content dans sa solitude, lorsqu'en 1709 le capitaine Wood-Rogers aborda à l'île, et le ramena dans sa patrie. Les détails de sa vie dans ce séjour lointain et isolé sont décrits, mais assez négligemment et avec quelques préjugés nationaux, à la fin du 4e tome des *Aventures de Robinson Crusoé*, édition de Liége, 1785. Nous ignorons ce qu'il est devenu après son retour en Angleterre. (Peu de temps après le départ de Selkirk, l'île de Juan-Fernandez se peupla insensiblement, et quand Anson la visita, il y trouva toutes les commodités nécessaires à la vie.)

* SELLIER (N. Osmont du), capucin, nommé en religion le Père *Tranquille de Bayeux*, embrassa les principes de Port-Royal. Son attachement à cette cause lui fit quitter son ordre en 1725, pour aller en Hollande se réunir aux appelans qui s'y étaient réfugiés; projet qu'il exécuta en 1727. Il est auteur de divers ouvrages, dont voici les titres : 1° *Instruction théologique, en forme de catéchisme, sur les promesses faites à l'Eglise*, Utrecht, 1733, in-12; 2° *Éclaircissement de plusieurs difficultés touchant les conciles généraux*, Amsterdam (Rouen), 1734, in-12. La France littéraire attribue cet ouvrage à du Sellier, l'abbé Ladvocat le donne au chanoine Legros. 3° *Justification des discours de l'Histoire ecclésiastique* de Fleury, 1736, 2 vol. in-12; 4° *Réponse à la bibliothèque janséniste*, avec des *remarques sur la réfutation des critiques de M. Bayle*, Nancy (Paris), 1740, in-12; 5° *Examen de l'instruction pastorale de M. l'archevêque de Cambrai.* Il mourut vers 1770.

SELLIUS (Godefroi), né à Dantzick, membre de l'académie impériale et de la société royale de Londres, passa une partie de sa vie en France, où il cultiva les lettres avec succès. Il mourut en 1767. Nous avons des traductions et d'autres ouvrages. Les plus connus sont : 1° *Description géographique du Brabant hollandais*, in-12; 2° *Voyage de la baie d'Hud-*

son, in-8; 3° *Dictionnaire des monogrammes*, in-8; 4° *Histoire naturelle de l'Irlande*; 5° *Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre*, in-12, pleine d'idées systématiques et romanesques; 6° *Traduction* des *Satires* de Rabener, avec M. du Jardin, 4 vol. in-12; 7° *Histoire des Provinces-Unies*, en 8 vol. in-4, avec le même, compilation assez mal rédigée.

SELLIUS (Adam-Burckhardt), connu sous le nom de *Nicomède Sellii*, moine du couvent de Saint-Alexandre-Nefski, à Saint-Pétersbourg, naquit en Danemark. Après avoir étudié dans plusieurs universités d'Allemagne, il vint, en 1722, à Saint-Pétersbourg où il se fixa. Vingt-deux ans après, il embrassa la religion russe, et mourut dans cette capitale en 1746. Nous connaissons de cet auteur les ouvrages suivans: 1° *Shedtasma litter. de script. qui hist. politico-ecclesiast. Russiæ scriptis illustrarunt*, Revel, 1736, trad. en russe, Moscow, 1815; 2° *Miroir des souverains russes, depuis Rurick jusqu'à Elisabeth*, en vers; 3° *De Russorum hierarchia*, 5 vol.; c'est le meilleur ouvrage de Sellius.

SELLUM, meurtrier de Zacharie, roi d'Israël, usurpa la couronne l'an 771 avant J. C.; mais au bout d'un mois il fut mis à mort par Manahem, général des troupes de Zacharie, qui fut lui-même proclamé roi par son armée.

*SELVES (Jean-Baptiste), magistrat, né en 1757 à Montauban, fut reçu avocat au parlement de Toulouse, et remplit ensuite les fonctions de juge au présidial de sa ville natale. En 1793, il fut nommé président du tribunal criminel du département du Lot, place dans laquelle il se conduisit avec une grande modération, et qui lui permit de rendre d'importans services à plusieurs proscrits. Elu, au mois de mars 1797, député du Lot au conseil des Cinq-cents, il y prit séance; mais son élection fut annulée après la révolution du 18 fructidor an 5 (4 novembre 1797). Le gouvernement consulaire nomma Selves juge au tribunal de première instance, puis au tribunal criminel de Paris: il siégea dans le procès de Pichegru, Moreau, George Cadoudal, et fut un des cinq qui votèrent la peine capitale contre le vainqueur de Hohenlinden. En 1811, Selves ne fut pas compris dans la réorganisation de la cour d'appel de Paris. Dès lors il cessa d'être juge, et devint plaideur: il intenta des procès de toute espèce à un grand nombre de personnes, à ses fermiers, aux journalistes, aux agens du fisc, aux procureurs, aux juges, à tous ceux dont il était mécontent. Cette humeur processive pourrait fournir un caractère original et neuf à la muse comique. Selves a déclaré, dans un *mémoire*, que ses procès lui coûtaient plus de 400,000 francs. Des amendes, et même de l'emprisonnement furent le résultat de ces chicanes. Sa famille voulut l'interdire, mais il se défendit avec tant de talent que ses juges ne purent le condamner. Ce pilier du palais, ce soutien des procureurs et des avocats, est mort à Paris en 1823. Parmi ses écrits, la plupart sur des matières personnelles, on remarque: 1° *Explication de l'origine et secret du vrai juri*, Paris, 1811, in-8; 2° *Tableau des désordres dans l'administration de la justice et des moyens d'y remédier*, ibid., 1812, 1813, in-8; 3° *Au roi: la vérité sur l'administration de la justice*, ibid., 1814; 4° *Plan d'une nouvelle organisation judiciaire pour le criminel et le civil*, ibidem, 1818, in-8; 5° *Opinions et réflexions d'un vieil étudiant en législation sur la procédure du maréchal Ney*, décembre 1815. (*Voyez* le t. 4 de l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul, où se trouve la liste complète de ses ouvrages.)

SEM, fils de Noé, né vers l'an 2476 avant J. C., couvrit la nudité de son père. Noé à son réveil lui donna une bénédiction particulière. Sem mourut âgé de 600 ans, laissant cinq fils, Elam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram, qui eurent pour partage les meilleures provinces de l'Asie. D'Arphaxad descendirent en ligne directe Salé, Héber, Phaleg, Reü, Sarug, Nachor, et Tharé père d'Abraham.

SÉMÉI, parent du roi Saül, imita et servit ce prince dans sa haine pour David. Voyant ce père infortuné contraint

de s'enfuir par la rébellion de son fils Absalon, il profita de cette calamité pour le poursuivre, et lui lança des pierres avec les injures les plus outrageantes. David ayant été vainqueur, Séméi se jeta à ses pieds, et demanda pardon. David réprimant tout mouvement de vengeance, lui fit grâce; mais il recommanda en mourant à son fils Salomon de ne pas perdre de vue un rebelle dont l'impunité pouvait produire des effets funestes à l'état. Ce prince, devenu roi, fit venir Séméi, et lui défendit sous peine de la vie de sortir de Jérusalem, lui donnant ainsi la ville pour prison. Le coupable, ayant violé cette défense trois ans après, fut arrêté et condamné à avoir la tête tranchée.

SÉMÉIAS, enthousiaste de la ville de Néhélèle, voulut se mêler de composer des prophéties, et envoya à Sophonias, fils de Maasias, un livre de prétendues révélations, où il disait que Dieu ordonnait à Sophonias de prendre soin du peuple qui restait à Jérusalem. Le prophète Jérémie avertit, de la part de Dieu, Sophonias de ne pas croire ce fourbe, qui en serait puni par une captivité éternelle pour lui et pour sa postérité. — Il ne faut pas le confondre avec le prophète Séméias, qui vivait sous Roboam roi de Juda, et qui défendit à ce prince, de la part du Seigneur, de faire la guerre aux tribus qui s'étaient séparées de lui. — Il y a un 3e Séméias, dit *Noadias*, qui se laissa corrompre par les présens du gouverneur de Samarie, pour susciter des obstacles au saint homme Néhémie, qui voulait rebâtir Jérusalem.

SEMÉLIER (Jean-Laurent Le), prêtre de la doctrine chrétienne, né en 1660, à Paris, d'une bonne famille, enseigna la théologie dans son ordre avec un succès distingué. Ses talens lui méritèrent la place d'assistant du général. Il mourut à Paris en 1725, à 65 ans. On a de lui : 1° d'excellentes *Conférences sur le mariage;* l'édition la plus estimée est celle de Paris en 1715, 5 vol. in-12, parce que cette édition fut revue et corrigée par plusieurs docteurs de la maison de Sorbonne; 2° des *Conférences sur l'usure et sur la restitution*, dont la meilleure édition est celle de 1724, en 4 vol. in-12; 3° des *Conférences sur les péchés*, 8 vol. in-12. Le Père Le Semélier s'était proposé de donner de semblables conférences sur tous les traités de la morale chrétienne; mais la mort l'empêcha d'exécuter un si louable dessein. On a cependant trouvé dans ses papiers de quoi former 10 vol. in-12, qui ont été publiés en 1755 et en 1759, et qui ont soutenu la réputation de ce savant et pieux doctrinaire. Il y en a 6 sur la Morale et 4 sur le Décalogue.

*SEMENOFF ou Seminoff (Pierre), poète russe, mort dans le mois de juillet 1832, à 41 ans, était capitaine des gardes de l'empereur Nicolas. Il a composé un assez grand nombre de poèmes dramatiques, qui lui ont fait une grande réputation dans sa patrie.

*SEMERY (André), jésuite, né à Reims en 1630, entra dans la société à Rome en 1652, et après ses années de probation, y enseigna les humanités suivant l'usage de l'Institut. Ce cours d'enseignement achevé, il fut chargé de professer la philosophie à Fermo, et ensuite dans le collége Romain. De là il passa à une chaire de théologie morale, qu'il remplit pendant 30 ans. Il devint ensuite censeur de livres pour l'*assistance* de France, et théologien du R. P. général. Il mourut au collége Romain le 25 janvier 1717, à l'âge de 87 ans. Il a laissé divers ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Triennium philosophicum*, Rome, 1682, 3 vol. in-4, mis au jour par J.-B. Passeri, disciple du Père Semery, et Venise, 1723, avec des augmentations et des corrections. 2° *Difesa della vera religione contro il grosso volume di Giacomo Picenino, apologista de' pretesi riformatori e riformati*, Brescia, 1710, in-4. Cette *défense* a pour objet de réfuter une *Apologie des réformés*, par Picenini, ministre protestant de Suisse, en réponse à *l'Incredulo senza scusa* du Père Paul Segneri. Picenini répondit au Père Semery par un nouvel écrit, intitulé : *Il Trionfo della vera religione*, Genève, 1712.

SÉMIRAMIS, reine d'Assyrie, née à Ascalon, ville de Syrie, épousa un des

principaux officiers de Ninus. Ce prince, entraîné par une forte passion, que le courage de cette femme et ses autres grandes qualités lui avaient inspirée, l'épousa après la mort de son mari. Le roi laissa en mourant le gouvernement de son royaume à Sémiramis, qui gouverna comme un grand homme. Elle fit, dit-on, construire Babylone, dont on a tant vanté les murailles, les quais, et le pont sur l'Euphrate, qui traversait la ville du nord au midi, et d'autres ouvrages, dont Hérodote raconte des merveilles. Sémiramis, ayant embelli Babylone, parcourut son empire, laissant partout des marques de sa magnificence. Elle s'appliqua surtout à faire conduire de l'eau dans les lieux qui en manquaient, et à construire de grandes routes. Elle fit aussi plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie. Sa dernière expédition fut dans les Indes, où son armée fut mise en déroute. Cette reine avait de Ninus un fils, nommé *Ninias*. Avertie qu'il conspirait contre sa vie, elle abdiqua volontairement l'empire en sa faveur. Quelques auteurs rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir des honneurs divins; d'autres disent que Ninias lui donna la mort. (Ces détails sont extraits d'Hérodote et de Diodore de Sicile : les autres historiens qui sont venus après eux ont modifié le récit de ces deux auteurs.) Quelques savans prétendent, avec assez de vraisemblance, que son histoire n'est qu'une corruption de celle de Nabuchodonosor. (Voyez *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir;* et l'*Histoire des temps fabuleux*, tome 3, page 564.) L'auteur de ce dernier ouvrage ayant observé que, dans les livres orientaux, RAHAM était le nom propre de *Nabuchodonosor*, dont l'Ecriture parle si souvent, fait voir que ce nom de RAHAM est entré dans la composition de celui de la fameuse SÉMIRAM ou SÉMIRAMIS; car *is* est la terminaison grecque. Hérodote, liv. 1. 184, rapproche beaucoup de l'époque de Nabuchodonosor le règne de SÉMIRAM ou SÉMIRAMIS; et ailleurs on la fait exister du temps de la construction de Babel, peu après le déluge. Il est impossible que Sémiramis ait régné tout à la fois à deux époques aussi distantes l'une de l'autre; et comment cette contradiction s'est-elle glissée dans l'histoire? Rien de plus facile à concevoir dans le système des altérations de l'Ecriture faites par les païens. Ayant vu que RAHAM, le vrai Nabuchodonosor, régnait à Babylone, bâtie sur les ruines de Babel, et trouvant dans l'Ecriture la construction de cette tour de Babel, ils n'ont pas hésité de placer leur prétendue SÉMIRAM ou SÉMIRAMIS à Babylone et à Babel en même temps, quoique le règne de Nabuchodonosor et le fait de Babel fussent à deux dates infiniment éloignées. Cette double existence de Sémiramis suffirait pour faire croire que cette reine est un personnage travesti. « Ainsi, » dit un critique qui a impartialement pesé ces observations, « ainsi sera » anéantie pour toujours l'existence, » entre autres, de la célèbre Sémiramis. » Toutes ses conquêtes, et ses jardins si » renommés que l'art avait suspendus en » l'air, seront restitués à Nabuchodonosor, véritable auteur de ces expéditions » glorieuses et de ces monumens fastueux. » (L'éditeur de la 7e édition de Feller, après avoir rapporté avec une critique impartiale l'histoire de Sémiramis, remarque l'invraisemblance qu'il y a d'attribuer les faits de cette héroïne, vraie ou fabuleuse, à Nabuchodonosor, en mettant sur le compte d'une femme les actions d'un homme. Il était plus facile de mettre Nabuchodonosor à la place de *Ninus* qu'à celle de Sémiramis, quoique même, dans ce cas, et d'après Diodore de Sicile, les époques des règnes de ces deux monarques soient bien éloignées l'une de l'autre. On peut assimiler Samson à Gédéon, mais non Sémiramis à Nabuchodonosor. L'histoire la moins fabuleuse est celle que rapporte Diodore. Sémiramis, selon lui, était l'épouse de Ménonès, général de Ninus, qui se trouvait au siége de Barthoès. Ménonès y appela sa femme qui, d'un esprit courageux, suivie de quelques soldats, pénétra dans la citadelle et s'en empara. Ninus, admirant sa valeur, l'épousa malgré Mé-

nonès, qui se tua de désespoir. Sans donner notre opinion sur toutes ces conjectures, nous disons que Rollin a rassemblé dans son *Histoire ancienne* presque toutes les traditions sur Sémiramis, en cherchant à les accorder; qu'après lui l'abbé Sévin, Fréret, Volney, ont aussi discuté le même sujet. Sémiramis a été produite sur la scène tragique et lyrique par plusieurs poètes français et italiens, notamment par Métastase, Voltaire et Crébillon.)

SÉNAC (Jean-Baptiste), né en 1693 dans le diocèse de Lombez en Gascogne, mort à Paris le 20 décembre 1770, avec les titres de premier médecin du roi, de conseiller d'état, et de surintendant général des eaux minérales du royaume, mérita ces places par des talens distingués et par des ouvrages utiles. Les principaux sont : 1° la *Traduction* de l'*Anatomie* d'Heister, avec des *Essais de physique sur l'usage des parties du corps humain*, Paris, année 1735, in-8, avec fig.; 1753, 3 vol. in-12, avec fig. Les réflexions de Sénac rendent cet ouvrage très intéressant. 2° *Traité des causes, des accidens et de la cure de la peste*, 1744, in-4; 3° *Traité de la structure du cœur*, 1748, 2 vol. in-4, réimprimé en 1777 et 1783, avec les additions et corrections de l'auteur, publiées par M. Portal. C'est le chef-d'œuvre de cet habile médecin. (*voyez* LOUVER.) 4° *De recondita febrium natura et curatione*, 1759, in-8, plein de connaissances profondes et utiles. Tissot, dans une lettre à Zimmermann, assure que ce traité est réellement de Sénac, ce que d'autres révoquent en doute. 5° *Réflexions sur les noyés*, dans les Mémoires de l'Académie, 1725. Il y combat beaucoup de préjugés populaires. 6° *Discours touchant l'opération de la taille*, 1727, in-12; 7° *Mémoire sur le diaphragme*.

* SÉNAC DE MEILHAN (Gabriel), fils du savant médecin Jean-Baptiste Sénac (*voyez* l'article précédent), naquit à Paris en 1736, y fit des études avec succès, et fut destiné à la magistrature. Ses talens, plus encore que la faveur dont jouissait son père, premier médecin de Louis XV, lui firent obtenir la place de conseiller au grand conseil. Il fut ensuite nommé maître des requêtes, et puis envoyé comme intendant dans le pays d'Aunis, la Provence et le Hainaut. Il s'y distingua par ses talens dans l'administration, et fut même proposé pour le contrôle général des finances. En 1775, il avait été appelé par M. de Saint-Germain, à son avénement au ministère, et lui avait donné le titre d'intendant de la guerre; mais il occupa ce poste fort peu de temps. Ses occupations administratives ne l'empêchèrent pas de cultiver les lettres. Sénac se déclara contre les principes de la révolution, et émigra en 1790. Il parcourut diverses cours d'Allemagne, et y fut reçu avec distinction. A Pétersbourg, il fut présenté à Catherine II, qui le chargea d'écrire les annales de son empire, et lui fit une riche pension. Après la mort de cette impératrice, il quitta cette capitale et se fixa à Vienne, où il mourut le 16 août 1803. Il a laissé : 1° *Considérations sur les richesses et le luxe*, Paris, 1786, in-8; 2° *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, Londres (Paris), 1787, in-8; 3° *Nouvelle traduction des Annales de Tacite*, 1790, in-8; 4° *Des principes et des causes de la révolution française*, Paris, 1790, et Saint-Pétersbourg, 1792, in-8; 5° *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la révolution*, Hambourg, 1795, in-8, et Paris, 1814; 6° *OEuvres philosophiques et littéraires*, Hambourg, 1795, 2 vol in-8. Tous ces ouvrages sont écrits d'un bon style, qui est cependant parfois un peu trop maniéré; on y trouve en général plus d'agrément que de profondeur dans les idées. Sénac était un de ces observateurs qui s'arrêtent aux premières impressions, sans s'occuper à examiner les véritables causes d'où elles dérivent. Il a aussi laissé trois romans, qui ont de l'intérêt, savoir : 7° *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Londres et Paris, 1786, in-8 : c'est son premier ouvrage, 1789, 2ᵉ édition; 8° *Les deux Cousins*; 9° *l'Emigré*, ro-

man historique, 1797, Hambourg, 4 v. in-8. On a tiré de ses manuscrits et publié à Paris en 1813 *Portraits et caractères des personnages distingués de la fin du* 18[e] *siècle, suivis de pièces sur l'histoire et la politique, par M. Sénac de Meilhan, précédés d'une notice sur sa personne et ses ouvrages*, par M. de Levis. *Voyez* les *Essais sur la littérature française*, écrits pour l'usage d'une dame étrangère, par Cranfurd, 1803; ils renferment une *Notice* sur Sénac de Meilhan.

SÉNAULT (Jean-François), né à Anvers en 1599 ou 1604 (l'abbé Fromentière, dans son *Oraison funèbre*, le dit né à Douai, et Paquot, *Notio temporum*, à Paris, d'un secrétaire du roi de France, et zélé ligueur). Le cardinal de Bérulle, instituteur de l'Oratoire, l'attira dans sa congrégation naissante, comme un homme qui en serait un jour la gloire par ses talens et par ses vertus. Après avoir professé les humanités, il se consacra à la chaire, livrée alors au phébus et au galimatias : il sut lui rendre la dignité et la noblesse qui conviennent à la parole divine. Ses succès en ce genre lui firent offrir des pensions et des évêchés; mais sa modestie les lui fit refuser. Ses confrères l'élurent supérieur de Saint-Magloire, et il s'y conduisit avec tant de douceur et de prudence, qu'ils le mirent à leur tête en 1662. Il exerça la charge de général pendant dix années, avec l'applaudissement et l'amour de ses inférieurs, et mourut à Paris en 1672, à 73 ans. L'abbé Fromentière, depuis évêque d'Aire, prononça son oraison funèbre. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue : 1° un traité de l'*Usage des passions*, Paris, 1641, imprimé plusieurs fois in-4 et in-12, et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol : ouvrage où l'érudition est unie à la sagesse des principes. L'auteur prouve l'utilité et la nécessité des passions; mais il en montre en même temps la direction et l'objet; il fait admirablement servir la philosophie à la morale, et les arides leçons des anciens sages à la gloire des maximes de l'Evangile, qui seules peuvent leur donner une sanction et de la consistance. 2° Une *Paraphrase sur Job*, Rouen, 1667, 9[e] édition in-8, qui, en conservant toute la majesté et toute la grandeur de son original, en éclaircit les difficultés; 3° *l'Homme chrétien*, 1648, in-4, et *l'Homme criminel*, 1644, aussi in-4; 4° *le Monarque*, ou *les Devoirs du souverain*, in-12 : ouvrage estimé; 5° trois vol. in-8 de *Panégyriques des saints*, Paris, 1655, 1657 et 1658; 6° Plusieurs *Vies des personnes illustres par leur piété.*

* SÉNEBIER (Jean), naturaliste et biographe, naquit à Genève dans le mois de mai 1742, d'un riche négociant qui le destinait au commerce, mais qui lui permit d'embrasser l'état ecclésiastique. Sénebier fut ministre du saint évangile en 1765, et ensuite pasteur d'une église de campagne en 1769. Ses fonctions ne l'empêcherent pas de se livrer à l'étude de la botanique. Sa *Dissertation sur la polygamie* fut comme l'heureux prélude des autres ouvrages qui lui acquirent une réputation que la postérité ne lui refusera pas. Devenu en 1773 bibliothécaire de la république de Genève, il rédigea un catalogue par ordre de matières pour les livres imprimés, et publia une excellente *Notice* sur les manuscrits de ce dépôt. Lors de la révolution de Genève, il se retira dans le pays de Vaud, revint dans sa patrie en 1799, et y mourut en 1809, âgé de 67 ans. Sénebier était membre associé de l'Institut de France et de plusieurs sociétés savantes de l'Europe. Il a laissé : 1° *Dissertatio de polygamia*, 1765, in-4; 2° *Opuscules de physique animal et végétale*, traduits de l'italien de Spallanzani, 1777, 2 vol. in-8, à la tête desquels on trouve une *introduction* du traducteur, contenant les découvertes microscopiques dans les trois règnes, et leur influence sur la perfection de l'esprit humain; 3° *Mémoires physico-chimiques sur l'influence de la lumière solaire pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, et surtout ceux du règne végétal*, Genève, 1782, 3 vol. in-8; 4° *Expériences sur la digestion*

de l'homme et des différentes espèces d'animaux, traduit de l'italien de Spallanzani, Genève, 1783, in-8; 5° *Recherches sur l'influence de la lumière solaire pour métamorphoser l'air fixe en air pur par la végétation, avec des expériences et des considérations propres à faire connaître ces substances aériformes*, 1783, in-8; 6° *Almanach météorologique*, ou *les Pronostics du temps, à l'usage de tous les hommes et surtout des cultivateurs*, 1784, in-16; 7° *Recherches analytiques sur la nature de l'air inflammable*, 1784, in-8; 8° *Physiologie végétale*, Paris, 1780, in-4; ce volume fait partie de l'*Enclyclopédie méthodique*; le même ouvrage, augmenté par l'auteur, fut publié à Genève sous ce même titre en 1800, 5 v. in-8; 9° *Voyages de Spallanzani dans les Deux Siciles et dans quelques parties des Apennins, avec des considérations générales sur les volcans*, traduit de l'italien, Berne, 1795-1797, 5 vol. in-8; 10° *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, Genève, 1802, 3 vol. in-8; 11° trois *Mémoires sur la respiration*, traduits de l'italien sur le manuscrit inédit de Spallanzani, *ibid.*, 1802, in-8; 12° *Rapport de l'air atmosphérique avec les êtres organisés*. Ce livre, tiré des Journaux d'observations et d'expériences de Spallanzani, renferme des *Mémoires* du traducteur sur le même sujet, *ibid.*, 1807, 3 vol. in-8; 13° *Méteréologie pratique, à l'usage de tous les hommes, et surtout des cultivateurs*, etc., 1801, in-16. Sénebier a donné en outre : 14° *Contes moraux*, 1777; c'est son second ouvrage; 15° *Eloge historique de Haller*, 1778; 16° *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Genève*, 1802, 3 vol. in-8; 17° *Histoire littéraire de Genève*, 1786, 3 vol. in-8; et un grand nombre d'autres ouvrages sur divers objets de physique, d'agriculture, de météorologie; des *Eloges*, des *Notices* ou *Discours* sur quelques matières religieuses, etc., etc., etc. Son *Eloge* a été lu à la société des arts par M. Maunoir.

SENEÇAI ou SENECÉ (Antoine BAUDERON de), poète et littérateur, né à Mâcon en 1643, était arrière-petit-fils de Brice Bauderon, médecin, connu par une des plus anciennes *Pharmacopées*. Il suivit le barreau quelque temps, moins par inclination que par déférence pour ses parens. Son humeur querelleuse lui ayant suscité de mauvaises affaires, il fut obligé de s'enfuir d'abord en Savoie, et ensuite à Madrid. Il revint en France, et acheta, en 1673, la charge de premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. A la mort de cette princesse, arrivée en 1683, la duchesse d'Angoulême le reçut chez elle avec toute sa famille, qui était nombreuse. Cette princesse étant morte en 1713, Seneçai retourna dans sa patrie, où il mourut le 1er janvier 1727, à 94 ans. Il a fait des *Epigrammes*, 1727, in-12; des *Nouvelles* en vers, 1695, in-12; des *Satires*, 1695, in-12, etc. On distingue le poème intitulé *les Travaux d'Apollon;* dont le poète Rousseau faisait cas. En 1805 on a publié les *OEuvres de Seneçai*, 1 vol. in-12, avec une *Notice* curieuse et bien écrite sur l'auteur, par M. Auger. Cette notice a été reproduite en 1826 dans la *Collection des petits classiques français* de Delangle. « Seneçai, dit Laharpe, écrit avec beaucoup d'esprit et d'élégance, malgré quelques inégalités; » et Palissot prétend qu'il n'a pas une célébrité proportionnée à son mérite.

SÉNÈQUE, père (Marcus-Annæus-Seneca), orateur, né à Cordoue, en Espagne, vers l'an 58 avant J. C., (vint à Rome à l'âge de 15 ans, y professa la rhétorique pendant un grand nombre d'années; retourna dans sa patrie à l'âge de 52 ans; épousa Helvia, qui lui donna trois fils (Marcus Novatus, Lucius Annæus, et Annæus Mela), et revint à Rome, où il mourut l'an 32 de J. C.) Il nous reste de lui des *Déclamations*, que l'on a faussement attribuées à Sénèque le philosophe, son fils. Ce sont deux ouvrages intitulés : *Suasoriarum liber I*, et *Controversiarum liber X*; il y traite les questions d'école, que traitaient aussi les rhéteurs les plus célèbres, comme, par exemple : *Alexan*

dre s'embarquera-t-il sur l'Océan? Agamemnon consentira-t-il au sacrifice de sa fille? Cicéron fera-t-il des excuses à Marc-Antoine? Une vestale précipitée de la roche Tarpéienne, a conservé sa vie; sera-t-elle mise à mort? etc., etc. Les défauts du stile de Sénèque l'orateur sont les mêmes que ceux de Sénèque le philosophe, dont nous allons parler. Sénèque, le père, était lié avec les hommes de lettres les plus distingués de Rome, tels que Porcius Latio, Cassius Severus, Montanus, etc. (Les *OEuvres* de Sénèque ont été souvent imprimées à la suite de celles de son fils le philosophe. On trouve, sur cet orateur, une *Notice* estimée dans les *Jugemens des savans sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, par Gibert.)

SÉNÈQUE, le philosophe (Lucius-Annæus-Seneca), fils du précédent, naquit à Cordoue, vers l'an deux ou trois avant J. C. Il fut formé à l'éloquence par son père, par Hygin, par Gestius, et par Asinius Gallus; et à la philosophie, par Socion d'Alexandrie, et par Photin, célèbres stoïciens. Après avoir pratiqué pendant quelque temps les abstinences de la secte pythagoricienne (c'est-à-dire de s'être privé dans ses repas de tout ce qui a vie), il se livra au barreau. Ses plaidoyers furent admirés; mais la crainte d'exciter la jalousie de Caligula, qui aspirait aussi à la gloire de l'éloquence, l'obligea de quitter une carrière si brillante et si dangereuse sous un prince bassement envieux. Il brigua les charges publiques, et obtint celle de questeur. On croyait qu'il monterait plus haut, lorsqu'un commerce illicite avec Julie, sœur de Caligula, et non, comme le dit gratuitement Saint-Evremont, avec Julie Agrippine, veuve de Domitius, l'un de ses bienfaiteurs, le fit reléguer dans l'île de Corse. C'est là qu'il écrivit ses livres *de la Consolation*, qu'il adressa à sa mère. Agrippine, ayant épousé l'empereur Claude, rappela Sénèque, pour lui confier l'éducation de son fils Néron, qu'elle voulait élever à l'empire. Tant que ce jeune prince suivit les instructions et les conseils de son précepteur, il fut l'amour de Rome; mais après que Poppée et Tigillin se furent rendus maîtres de son esprit, il devint la honte du genre humain. La vertu extérieure de Sénèque lui parut être une censure continuelle de ses vices; il ordonna à l'un de ses affranchis, nommé Cléonice, de l'empoisonner. Ce malheureux n'ayant pu exécuter son crime par la défiance de Sénèque, qui ne vivait que de fruits et ne buvait que de l'eau, Néron l'enveloppa dans la conjuration de Pison (dont, selon quelques auteurs, il était réellement coupable): il fut dévoué à la mort comme les autres conjurés, et l'exécution fut à son choix. Le philosophe demanda de pouvoir disposer de ses biens; on le lui refusa. Alors il dit à ses amis: « Que puisqu'il n'était pas en sa puissance » de leur faire part de ce qu'il croyait » posséder, il laissait au moins sa vie » pour modèle, et qu'en l'imitant exacte» ment, ils acquerraient, parmi les gens » de bien, une gloire immortelle. » Paroles pleines de faste et de petitesse. L'horreur de la mort, malgré sa sécurité apparente, l'affecta si fort, qu'il ne coula point de sang de ses veines ouvertes. Il eut recours à un bain chaud, dont la fumée, mêlée à celle de quelques liqueurs, l'étouffa. Tacite en parle assez favorablement, quoiqu'il convienne de ses monstrueuses amours, et de ses perfides conseils dans la mort d'Agrippine et de quelques autres Romains. Mais Dion et Xiphilin ne l'ont pas ménagé, et le portrait qu'ils en font, est assez conforme à ce qui paraît de plus certain sur ce moraliste fameux, qui a vécu d'une manière très opposée à ses écrits et à ses maximes, et dont la mort peut passer pour une punition de son hypocrisie. Elle arriva l'an 65 de J. C. et la 22e année du règne de Néron. Pompeïa Paulina, son épouse, voulut mourir avec lui: Sénèque, au lieu de l'en empêcher, l'y exhorta, et ils se firent ouvrir les veines l'un et l'autre en même temps; mais Néron, qui aimait Paulina, donna ordre de lui conserver la vie. On ne peut nier que Sénèque ne fût estimable par quelques vertus; mais sa sagesse était plus dans ses discours que dans ses actions. Il se laissa corrompre par l'air contagieux

de la cour. Comment accorder avec sa philosophie ces richesses immenses, ces magnifiques palais, ces délicieuses maisons de campagne, ces ameublemens précieux, cette multitude de tables de cèdre soutenues sur des pieds d'ivoire, etc.? Comment excuser les rapines usuraires qui le déshonorèrent pendant qu'il était questeur? Que n'aurait-on pas à dire de ses lâches adulations envers Néron? Qui ne sait qu'il flatta ce prince sur l'empoisonnement de Britannicus, sur le meurtre d'Agrippine sa mère, et qu'il accepta le don qu'il lui fit du palais et des jardins de Britannicus après la mort injuste de ce Romain? Il se montra en mourant un apologiste enthousiaste du suicide. Enfin il serait bien difficile de prouver qu'il ne trempa point dans la conspiration de Pison. Si on considère Sénèque comme auteur, il avait toutes les qualités nécessaires pour briller. A une grande délicatesse de sentiment, il unissait beaucoup d'étendue dans l'esprit; mais l'envie de donner le ton à son siècle le jeta dans des nouveautés qui corrompirent le goût. Il substitua à la simplicité noble des anciens le fard et la parure de la cour de Néron; un stile sentencieux semé de pointes et d'antithèses; des peintures brillantes, mais trop chargées; des expressions neuves, des tours ingénieux, mais peu naturels. (Rollin a remarqué dans son *Traité des Études*, que tous les alinéas dans lesquels on a distribué les ouvrages de Sénèque, finissent par un jeu de mots ou par une pointe.) Enfin il ne se contenta pas de plaire, il voulut éblouir, et il y réussit. Ses ouvrages peuvent être lus avec fruit par ceux qui auront le goût formé. Ils y trouveront des leçons de morale utiles, des idées rendues avec vivacité et avec finesse. Mais pour profiter de cette lecture, il faut savoir discerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le puéril, et les pensées véritablement dignes d'admiration d'avec les simples jeux de mots. La première édition de ses ouvrages est celle de Naples, 1475, in-fol. Les principaux ouvrages de ce recueil, sont: 1° *De Ira*; 2° *De Consolatione*; 3° *De Providentia*; 4° *De Tranquillitate animi*; 5° *De Constantia sapientis*; 6° *De Clementia*; 7° *De Brevitate vitæ*; 8° *De Vita beata*; 9° *De Otio sapientis*; 10° *De Beneficiis*; 11° *Naturalium quæstionum libri VII*, et un grand nombre de *Lettres morales*. Ces divers traités contiennent d'excellentes choses : dans quelques endroits l'on s'aperçoit sans peine que les maximes de l'Evangile, déjà répandues partout ne lui étaient pas inconnues; mais dans d'autres il s'abandonne à des erreurs étranges, et ne se défend pas même des délires du matérialisme. Telle est la mobilité fatale de ces prétendus sages qui parlent de la vérité sans la rechercher sincèrement, et de la vertu sans la pratiquer, qui s'érigent en pédagogues par vanité, et donnent à l'ostentation ce que l'homme de bien se contente de faire et renferme dans le secret du cœur. Malherbe et du Ryer ont traduit en français ces différens ouvrages, 1659, in-fol., et en plusieurs vol. in-12. D'autres écrivains se sont exercés sur cet auteur; mais la seule traduction complète qu'on estime, à quelques inexactitudes près, est celle de la Grange, Paris, 1777, 6 vol. in-8. (Diderot y a ajouté un 7e vol. intitulé : *Essai sur la vie de Sénèque*; ce n'est pas une histoire, mais un plaidoyer en faveur de ce philosophe. Laharpe examine longuement cet ouvrage de Diderot.) Nous avons sous le nom de Sénèque dix *Tragédies* latines, *Médée*, *OEdipe*, la *Troade*, *Hippolyte*, l'*Octavie* et la *Thébaïde*, *Agamemnon*, les *Troyennes*, *Hercule*, *Thyeste*. Mais quelques savans doutent avec raison qu'elles soient de lui. Ils les attribuent à un autre Sénèque; et c'est pour cela qu'on les cite quelquefois sous le nom de *Sénèque le Tragique*. On y trouve des pensées mâles et hardies, des sentimens pleins de grandeur, des maximes de politique très utiles; mais l'auteur est guindé, il se jette dans la déclamation, et ne parle jamais comme la nature. Au reste, il respecte partout les mœurs, et ne présente pas aux spectateurs des scènes voluptueuses et lu-

briques, comme quelques-uns des tragiques modernes. L'abbé de Maroles les a traduites en français. On a *Senecæ sententiæ cum notis Variorum*, Leyde, 1708, in-8, qui ont été traduites en partie dans les *Pensées* de Sénèque par la Beaumelle, 2 vol. in-12. On voit à la fin de *Flores utriusque Senecæ*, Paris, 1574, in-12, publié par Haton du Mans, 14 épîtres, tant de Sénèque à saint Paul, que de saint Paul à Sénèque, qui ont fait croire à quelques-uns que Sénèque avait été chrétien; mais ces épîtres sont reconnues pour être des pièces supposées, et malgré le témoignage de saint Jérôme, personne ne croit aujourd'hui que Sénèque ait été chrétien. Tacite dit qu'avant de mourir, il prit de l'eau du bain, en arrosa les spectateurs, en disant qu'il *faisait ces libations à Jupiter le libérateur*. D'ailleurs les paroles pleines de faste que nous avons rapportées, son exhortation à Paulina, pour l'engager à se tuer elle-même, contrastent étrangement avec la mort d'un chrétien. « Quel » chrétien, dit le continuateur de Rollin, » qui mettait son sage au dessus de Dieu, » par la raison que Dieu tire sa perfection » de sa nature, et que le sage ne doit la » sienne qu'à son choix libre et volon- » taire ! » *Est aliquid quo sapiens antecedat Deum : ille naturæ beneficio non timet, suo sapiens*; épître 53. On trouve plusieurs passages de Sénèque, qui renferment la même impiété, recueillis par M. Duguet, *Jésus-Christ crucifié*, t. 2, ch. 4, page 106. M. Jennyngs a eu raison de dire dans son excellent Traité *de l'Evidence du christianisme*, que des criminels publics et avérés sont moins éloignés des lumières de l'Evangile, que ces hommes vains et présomptueux qui affectent le nom de *sages*. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 15 septembre 1779, page 103.) On a encore l'*Esprit de Sénèque*; le philosophe y est trop flatté. L'auteur de la *Vie* de Sénèque (l'abbé Ponçol), qui est à la tête de la traduction de ses Traités *de la clémence* et *des bienfaits* (Paris, 1776), est tombé dans le même défaut. *Voyez* COLLIUS, LUCIEN, SOCRATE, ZÉNON, etc. (Une autre traduction des *OEuvres complètes de Sénèque*, avec le texte en regard par Lagrange, a paru en 1819, 13 vol. in-12, avec les *Notes* inédites de Naigeon; et 14 vol. avec la *Vie* de Sénèque. Les *Tragédies* ont été traduites par Coupé, 1795, 2 vol. in-8, et par M. Levée, Paris, 1822, 3 vol. in-8; dans la *Collection* du théâtre des Latins. Il y a un *Abrégé des OEuvres et de la vie de ce philosophe*, par Vernier, Paris, 1812, in-8. Tristan a composé une Tragédie sur la *mort de Sénèque*, 1645, in-4.)

* SENFFT-PILSACH (Louise-Claire-Julie-Félicité), née en Saxe dans la religion luthérienne, suivit l'exemple de son père, qui rentra dans le sein de l'Eglise. Elle habita long-temps la France, où son esprit vif et élevé, son caractère généreux et sa piété vraie l'avaient fait universellement estimer. Elle accompagna son père à Turin, lorsqu'il entra au service d'Autriche, et qu'il fut nommé ambassadeur près la cour de Sardaigne. Elle est morte en 1830, à Turin, à l'âge de 24 ans. Son éducation avait été très soignée; elle a fourni plusieurs articles aux *Mémoires de la religion*, de Modène, un entre autres, peu de temps avant sa mort, sur les derniers momens du comte de Stolberg.

SENKENBERG (Henri-Chrétien, baron de), né à Francfort-sur-le-Mein, le 19 octobre 1704, fut, en 1730, fait chef du conseil du Rhin grave Charles de Dauhn, professeur en droit et syndic de l'université de Goettingue en 1735, professeur en droit à Giessen en 1738. Chargé ensuite de différentes commissions honorables, il résida à Francfort en qualité de député de plusieurs princes. L'empereur François Ier l'honora de la charge de conseiller aulique en 1745, le créa baron en 1751, et le députa en 1764 à Francfort, pour assister à l'élection et au couronnement de Joseph II. Il mourut à Vienne le dernier jour de mai 1768, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages, dont son fils a donné le catalogue au public. On y distingue : 1° *Voyage en Alsace* et pays circonvoisins; 2° *Dissertatio de mon-*

tibus pietatis, Giessen, 1739, in-4 ; 3° *De restitutione in integrum*, Giessen, 1739, in-4 ; 4° *Introduction à la jurisprudence de l'Allemagne*, en latin ; 5° *Juris feudalis primæ lineæ ex Germanicis et Longobardicis fontibus deductæ*; 6° *Methodus jurisprudentiæ*. On ne peut que rendre hommage à la modération, à l'équité de l'auteur lorsqu'il y parle des pontifes romains et des catholiques : on ne dirait pas que c'est le langage d'un protestant. *Oportet*, dit-il, *ordinem aliquem esse inter christianos ; oportet esse caput quod eum regat : non alius huic regimini magis aptus quam Christi vicarius, beatum Petrum continua successione referens. Is ab omni ævo ea fuit æquitate, ut oves suas balantes exaudiret, ut gravaminibus mederetur.* Et après avoir parlé des différends qu'il y a eus entre les papes et les empereurs, il ajoute : *Et jure affirmari poterit, ne exemplum quidem esse in omni rerum memoria, ubi pontifex processerit adversus eos, qui juribus suis intenti, ultra limites vagari in animum non induxerunt suum.* (Meth. jurisp. addit. 4 de libertate Ecclesiæ german., § 3.)

SENNACHÉRIB, appelé aussi SARGON dans le livre d'*Isaïe*, fils de Salmanasar, succéda à son père dans le royaume d'Assyrie, l'an 712 avant J.-C. Ezéchias, qui régnait alors sur Juda, ayant refusé de payer à ce prince le tribut auquel Téglath-Phalassar avait soumis Achaz, Sennachérib entra sur les terres de Juda avec une armée formidable. Il prit les plus fortes places de Juda, qu'il ruina, et dont il passa les habitans au fil de l'épée. Ezéchias se renferma dans sa capitale, où il se prépara à faire une bonne défense. (*Voy.* EZECHIAS.) Sennachérib s'étant retiré dans ses états, fut tué à Ninive, dans un temple, par ses deux fils aînés, vers l'an 710 avant J.-C. Assarhaddon, le plus jeune de ses enfans, monta sur le trône après lui.

SENNAMAR, architecte arabe, vivait dans le 5e siècle, sous Noman-Alaouvar, 10e roi des Arabes. Il construisit par ordre de ce prince, deux magnifiques palais, l'un appelé *Sedir*, et l'autre *Khaovarnhack*. D'après le rapport des historiens arabes, la structure entière de ces édifices n'est enchaînée que par une seule pierre, et les murs, enduits d'une teinte ou plâtre composé par Sennamar, varient de couleur plusieurs fois par jour par l'action de la lumière progressive du soleil. Noman Alaouvar récompensa généreusement l'habile architecte, mais il le fit ensuite précipiter dans une basse fosse, craignant qu'il n'allât vendre son secret chez les autres peuples. Cet acte de froide barbarie est d'autant plus étonnant, qu'à cette époque les Arabes passaient pour être la nation la plus policée du monde, et que leurs souverains, en général, cultivaient et protégeaient les sciences et les arts.

SENNEL (Jean-Antoine), Hongrois de nation, naquit en 1622, et s'engagea de bonne heure dans l'ordre des capucins, où il prit le nom d'Eméric. Pendant la peste qui ravagea Prague en 1649, il rendit aux citoyens de cette ville des services incroyables au péril de sa propre vie, et convertit en 1651 près de 400 hérétiques. Vienne devint ensuite pendant 25 ans le théâtre de ses vertus et de son zèle ; l'empereur Ferdinand III l'obligea de demeurer à la cour ; et son successeur Léopold lui donna toute sa confiance : il le nomma à l'évêché de Vienne, et sollicitait pour lui un chapeau de cardinal, lorsque la mort l'enleva, en l'an 1685.

SENNERT (Daniel), né l'an 1572, à Breslau, d'un cordonnier, devint docteur et professeur en médecine à Wittemberg. La manière nouvelle dont il enseignait et pratiquait son art, lui fit un nom célèbre ; mais sa passion pour la chimie, jointe à la liberté avec laquelle il réfutait quelques anciens, lui suscita beaucoup d'ennemis. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Venise en 1645, en 3 vol. in-fol., et réimprimés, en 1676, à Lyon, en 6 vol. in-fol. On y remarque beaucoup d'ordre et de solidité : il suit en tout la théorie galénique. Les principes fondamentaux de la médecine y sont savamment établis, les maladies et leurs différences exactement décrites, et les

indications pratiques très bien déduites; quelques critiques lui reprochent cependant d'avoir mis trop de subtilité dans la distinction des maladies. Haller regarde les ouvrages de Sennert comme le résultat de ce qu'il y avait de mieux dans ceux des anciens sur la cure des maladies; et, sous ce point de vue, ils doivent être considérés comme une bibliothèque complète, dont un médecin ne saurait se passer; ils valent d'ailleurs infiniment mieux que beaucoup de livres modernes fort vantés. Cet habile médecin mourut de la peste en 1637, à 65 ans, *regardé*, dit un auteur, *comme le Galenus de l'Allemagne*. (On trouvera le détail de ses écrits dans les *Mémoires* de Nicéron; et dans le *Dictionnaire* d'Eloy). — André SENNERT, son fils, mort à Wittemberg, en 1689, à 84 ans, enseigna les langues orientales pendant 51 ans, et publia plusieurs livres sur la langue hébraïque.

SENSARIC (Jean-Bernard), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, prédicateur du roi de France, né à la Réole, diocèse de Bazas, en 1710, mort le 10 avril 1756, se distingua autant par son éloquence et par ses talens, que par les qualités qui forment le religieux et le chrétien. On a de lui: 1° des *Sermons*, 1771, 4 vol. in-12. Des vues neuves dans le choix des sujets, une sage économie dans les plans, une composition soignée, un stile abondant: telles sont les qualités de dom Sensaric, à qui l'on pourrait désirer plus de nerf, de force et de profondeur. 2° L'*Art de peindre à l'esprit*, ouvrage dans lequel les préceptes sont confirmés par les exemples tirés des meilleurs orateurs et poètes français, en 3 v. in-8, Paris, 1758; 2ᵉ édition, 1771, revue par Wailly.

* SEPHER (Pierre-Jacques), savant bibliophile, docteur de Sorbonne et vice-chancelier de l'université de Paris, était né dans cette ville en 1710, et y avait embrassé l'état ecclésiastique. Il fut pourvu d'un canonicat de la collégiale de Saint-Etienne-des-Grès, et obtint le titre de vice-chancelier de l'université. L'abbé Sepher avait le goût des livres, poussé jusqu'à la bibliomanie. Les chambres qui composaient son appartement étaient encombrées de volumes. Dans le grand nombre toutefois il s'en trouvait de curieux. Presque tous portaient, sur la page qui précédait le titre, des notes de sa main. Le *Catalogue* que l'on fit après sa mort était très considérable: il comprenait 30,000 volumes. La vente qui s'en fit dura long-temps, sans qu'il en résultât un grand produit. La plupart des articles retournèrent sur les quais ou dans les magasins d'où ils étaient sortis. L'abbé Sepher mourut le 12 octobre 1781. On a de lui: 1° une édition de la *Vie de saint Charles Borromée* de Godeau, corrigée pour le stile, avec des notes, 1747, 2 vol. in-12; 2° de l'*Histoire de Philippe Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et d'Eléonore de Bourbon, sa femme*, avec des notes politiques, historiques et critiques, par Amelot de la Houssaye, Londres (Paris), 1784, 2 vol. in-12; 3° *Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre, depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*, traduite de l'allemand par Sellius, revue et augmentée, 1752, in-12; 4° *Mémoires sur la vie de Pibrac*, par Lépine de Grainville, avec les pièces justificatives, ses lettres amoureuses et ses quatrains, Amsterdam (Paris), 1758, in-12; 5° *Maximes et libertés de l'Eglise gallicane*, avec plusieurs discours, La Haye, 1755, in-12; 6° *Madrigaux* de Mr. D. L. S. (de la Sablière), Paris, 1780, in-12; 1785, in-16, avec le nom de l'auteur. L'abbé Sepher a publié en outre: *Le joli Recueil*, 2 vol. in-12; les *Trois imposteurs* ou les *Fausses conspirations*, in-12; et il a travaillé à l'*Europe ecclésiastique*.

SÉPHORA, fille de Jéthro, prêtre du pays de Madian. Moïse, obligé de se sauver d'Egypte, arriva au pays de Madian, où il se reposa près d'un puits. Les filles de Jéthro étant venues à ce puits pour y abreuver les troupeaux de leur père, des bergers les en chassèrent; mais Moïse les défendit. Jéthro l'envoya chercher, et lui donna en mariage Séphora, une de ses sept filles, dont il eut deux fils, Gersam et Eliézer.

* SEPMANVILLE (Lieudé-François-

Cyprien-Antoine, baron de), contre-amiral, né à Roman, en Normandie, l'an 1762, entra, à 17 ans, comme aspirant dans la marine royale à Brest, fit la campagne de Cadix en 1780, et l'année suivante celles d'Europe et d'Amérique. En 1784, il fut chargé d'opérations géographiques, qu'il continua jusqu'à la révolution. Alors il émigra (1791), fit la campagne des princes, puis se rendit en Angleterre, où il reçut la croix de Saint-Louis. Il rentra dans sa patrie en 1801, se retira dans une terre qu'il avait en Normandie, se livra à l'étude des sciences et de l'agriculture, et remplit diverses fonctions gratuites d'administration et de bienfaisance. A la restauration, il fut nommé capitaine de vaisseau, et membre de la légion d'honneur; peu après, admis à la retraite avec le grade de contre-amiral, il renonça à sa pension au profit du trésor royal, et mourut à Evreux en 1817. On lui doit : *Manuel des marins*, ouvrage élémentaire qui a été approuvé par le bureau des longitudes. Il a été publié un *Précis de la vie du baron Sepmanville*, par Aug. Gady, juge à Versailles, 1817, in-8.

SEPTANTE. C'est sous ce nom qu'on désigne les soixante-dix ou soixante-douze interprètes qui traduisirent l'ancien Testament de l'hébreu en grec. Ptolémée-Philadelphe, roi d'Egypte (monté sur le trône l'an 285 avant Jésus-Christ), voulant composer la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, écrivit, disent les historiens grecs et Josèphe, au grand-prêtre Eléazar, le chargeant de lui envoyer le livre de la loi. Afin de l'obtenir plus facilement, il fit affranchir par un décret tous les esclaves qui étaient dans ses états. Les ambassadeurs dépêchés à Eléazar lui apportèrent de riches présens; le grand-prêtre leur fit un bon accueil, choisit six Hébreux de chaque tribu et les fit partir pour Alexandrie avec une copie des lois de Moïse écrite en lettres d'or. Ptolémée s'étant assuré de leur capacité, les envoya dans un palais solitaire de l'île de Pharos, et l'ouvrage fut terminé en soixante-douze jours. On le remit à Démétrius, qui le fit lire dans l'assemblée des Juifs d'Alexandrie, et qui reçut leur approbation. Cette traduction fut transcrite par des copistes grecs, et déposée dans la bibliothèque royale, qui renfermait, à la mort de Ptolémée, 200,000 volumes, et que ses successeurs portèrent au nombre de 700,000. Cette même traduction servit pour les synagogues d'Egypte, quand les Juifs de ces contrées n'entendirent plus leur propre langue. Le roi Ptolémée renvoya les interprètes comblés de dons pour eux-mêmes, pour le grand-prêtre et pour le temple, et vécut toujours en bonne intelligence avec les Juifs.

* SEPT-CHÊNES (LECLERC DE), littérateur, né à Paris, était fils d'un premier commis des finances. Il se livra par goût à des travaux d'érudition et à l'étude des langues. Il voyagea en Angleterre, en Hollande, en Italie et en Suisse. A son retour il fut attaché comme secrétaire du cabinet de Louis XVI. Il mourut à Plombières, le 31 mai 1788. On lui doit : 1° un *Essai curieux sur la religion des anciens Grecs*, avec des notes, Genève, 1787, 1 vol. in-8 ; 2° les trois premiers volumes de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, traduits de l'anglais de Gibbon, ont été publiés sous son nom en 1777; mais on croit que cette traduction est de Louis XVI. *Voyez* le *Dictionnaire des anonymes*, n. 7,489. On lui doit aussi la publication des premiers volumes d'une édition incomplète et incorrecte des *Œuvres de Fréret*.

SÉPULVEDA (Jean GINÈS de), surnommé le *Tite-Live Espagnol*, né à Cordoue en 1491, devint théologien et historiographe de l'empereur Charles-Quint. Il eut un démêlé très vif avec Barthélemi de Las Casas, au sujet de la manière dont les Espagnols traitaient les Indiens. Sépulveda, trop affecté du récit qu'on faisait des vices monstrueux, de la barbarie, de la perfidie, de l'anthropophagie et des horribles superstitions des Américains, croyait qu'on pouvait les traiter comme les Chananéens ; mais il ne réfléchissait pas que ceux-ci avaient été anathématisés par Dieu même, et que les Juifs avaient un ordre de les détruire

comme abominables et incorrigibles. D'ailleurs l'esprit du christianisme obligeait à tout tenter avant d'en venir à cette extrémité. Sépulveda, qu'il ne faut pas juger sur les injures de quelques enthousiastes, était, malgré, cette erreur, un homme de mérite et d'une conduite irréprochable; il est prouvé d'ailleurs que Las Casas avait des torts dans cette contestation. Sépulveda mourut en 1573, dans sa 82e année à Salamanque, où il était chanoine. On a de lui plusieurs traités: 1° *De regno et regis officio*; 2° *De appetenda gloria*; 3° *De honestate rei militaris*; 4° *De fato et libero arbitrio contra Lutherum*; 5° des *Lettres latines*. Ces différens ouvrages ont été recueillis à Cologne, en 1602, in-4. 6° des *Traductions* d'Aristote, avec des notes, que Naudé estimait, et dont Huet faisait peu de cas. (Les membres de l'Académie d'histoire ont donné une magnifique édition des *OEuvres de Sépulveda*, Madrid, 1780, 4 vol. in-4; elle contient l'*Histoire de Charles-Quint*, l'*Histoire de la guerre des Indes*, et le *Commencement de celle de Philippe II*, les *Lettres de Ginez*, des traductions latines avec des *Commentaires*, de plusieurs opuscules d'Aristote et d'autres écrits. Mylius et André Schott avaient donné auparavant à Cologne, en 1602, in-4, une édition de Ginez, moins complète que celle de Madrid: celle de Cologne est accompagnée d'une *Notice* sur l'auteur, et celle de Madrid d'une *Dissertation* sur la vie et les ouvrages de Sépulveda.)

*SERAIN (Pierre-Eutrope), médecin, né à Saintes, en 1748, mort au château de Canon, près Croissanville, département du Calvados, au mois de février 1821, a publié plusieurs ouvrages d'agriculture, de médecine, d'économie domestique et d'utilité publique: 1° *Instructions pour les personnes qui gardent les malades*, 1777, in-12; 8e édition, 1803, in-12; 2° *Nouvelles recherches sur la génération des êtres organisés*, Paris, 1783, in-12; 3° *Instructions sur la manière de gouverner les abeilles*, 1802, in-8; 4° plusieurs *Mémoires* dans les journaux de médecine et de physique.

*SERAN DE LA TOUR (L'abbé), littérateur peu connu du 18e siècle, parce qu'il a eu la modestie de ne pas mettre son nom à ses ouvrages. Il est mort vers 1800. On lui doit des *Histoires* de *Scipion*, d'*Epaminondas*, de *Philippe*, de *Catilina*, écrites avec noblesse et intérêt, et qui forment autant d'ouvrages séparés. 2° *Les amusemens de la raison*, 1747, 2 vol. in-12; nouvelle édition, 1752, 2 vol. in-8; ouvrage supérieur encore à ses histoires; 3° *Parallèle de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains dans la seconde guerre punique, avec la conduite de l'Angleterre à l'égard de la France*, 1757, in-12; 4° l'*Art de sentir et de juger en matière de goût*, 1762, 2 vol. in-12; nouvelle édition, 1790. On y trouve des idées neuves; mais le stile en est quelquefois obscur et traînant.

SERARIUS ou SERRARIUS (Nicolas), savant jésuite, né à Rambervillers, en Lorraine, l'an 1555, s'appliqua à l'étude des langues savantes avec un succès peu commun. Il enseigna les humanités, la philosophie et la théologie à Wurtzbourg et à Mayence. C'est dans cette dernière ville qu'il finit ses jours, en 1609. On a de lui un grand nombre d'ouvrages: 1° des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, Mayence, 1611, in-fol.; 2° des *Prolégomènes* estimés sur l'Ecriture sainte, Paris, 1704, in-fol.; 3° *Opuscula theologica*, en 3 tomes in-fol.; 4° un *Traité des trois plus fameuses sectes des Juifs* (les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens). On en donna une édition à Delft, 1703, en 2 vol. in-4, dans laquelle on a joint les traités sur le même sujet de Drusius et de Scaliger. 5° Un savant traité *De rebus Moguntinis*, 1722, 2 vol. in-fol. Tous ses ouvrages, recueillis en 16 vol. in-fol., décèlent un homme consommé dans l'érudition. Baronius, dans ses *Annales*, l'appelle la *Lumière de l'église d'Allemagne*.

SERBELLONI (Gabriel), fameux général, chevalier de Malte, grand prieur de Hongrie, était d'une ancienne maison de Milan, où il naquit en 1508. Après

avoir donné des preuves de sa valeur en défendant Strigonie, place forte en Hongrie, il devint lieutenant-général dans l'armée de l'empereur Charles-Quint en 1547, lorsque ce prince triompha du duc de Saxe, qui était à la tête des protestans d'Allemagne. (Serbelloni, sous les ordres du duc d'Albe, et à la tête d'une division, força le passage de l'Elbe, et le lendemain il enfonça deux fois l'armée ennemie, et décida ainsi de la victoire. S'étant rendu en Italie en 1549, il défit, secondé par le général Marignan, l'armée du rebelle Strozzi qui défendait Sienne; et, après un siége mémorable, Serbelloni se rendit maître de cette ville. Il passa en 1560 au service de Pie IV, frère du marquis de Marignan, enleva Ascoli aux Plaisantins, et réédifia Civita-Vecchia.) Son courage éclata surtout à la journée mémorable de Lépante, en 1571. On le fit vice-roi de Tunis; mais cette ville ayant été prise, et son défenseur fait prisonnier, il fallut rendre 36 officiers turcs pour obtenir sa liberté. Serbelloni gouverna ensuite le Milanais, en qualité de lieutenant-général, en 1576. Il avait pour l'architecture militaire de grands talens, dont il se servit pour fortifier plusieurs places importantes. Ce héros finit sa brillante carrière en 1580. (On trouve une *Notice* étendue sur sa vie dans l'ouvrage de Gualdo Priorato, intitulé : *Scelta d'uomini illustri d'Italia*, 1659.

*SERCLOT-Desguyonnières (Olivier), membre du corps législatif en l'an 5, mort à Evron, le 25 mars 1823, à l'âge d'environ 70 ans, était, avant la révolution, avocat à Sainte-Suzanne. En 1793, il fut mis en prison et y resta long-temps. Ses principes connus devaient lui attirer cet honneur. Appelé au corps législatif en avril 1797, il fut éliminé au 18 fructidor. Sous la restauration, on le nomma maire d'Evron; il était de plus membre du conseil-général de la Mayenne. Il se démit de ses fonctions en 1830. Cet homme estimable, ferme et dévoué, est mort dans les bras de la religion, qu'il avait toujours professée ouvertement et fidèlement pratiquée.

SERENUS Sammonicus (Q.), médecin du temps de l'empereur Sévère et de Caracalla, vers l'an 210 de J. C., écrivit divers *Traités sur l'histoire naturelle*. Il ne nous est parvenu qu'un poème *de la médecine et des remèdes*, poème assez plat, dont il y a un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1662, in-8; Padoue, 1722; Leyde, 1731, in-4. La plupart des remèdes qu'il propose sont superstitieux. On le trouve aussi dans le *Corps des poètes latins* de Maittaire, et dans les *Poetæ latini minores*. Serenus périt dans un festin par ordre de Caracalla. Il avait une bibliothèque de 62,000 volumes. (On sait que ces volumes étaient des rouleaux qui tenaient beaucoup de place sans contenir beaucoup de choses. *Voyez* Ptolémée *Philadelphe*.) Il faut le distinguer de Serenus *Antissensis*, qui a écrit *sur les sections coniques un Traité* en 2 livres, publié par le célèbre Halley. *V*. son article.

SERGARDI (Louis), patrice de Sienne, poète latin, né en 1660, s'appliqua avec le plus heureux succès aux belles-lettres, et lia une étroite amitié avec le cardinal Ottoboni, qui, devenu pape sous le nom d'Alexandre VIII, lui continua ses bonnes grâces et son estime; il se servait de sa plume lorsqu'il voulait écrire des lettres à des savans. Après la mort d'Alexandre, son Mécène, Sergardi fut chargé d'en faire l'éloge funèbre. Mabillon, Ruinart et d'autres savans entretinrent correspondance avec lui. Il fut lié aussi avec Jean-Vincent Gravina; mais leurs principes n'étant pas les mêmes, ils furent bientôt brouillés, et cette brouillerie produisit des *Satires* en vers latins, où Sergardi a su allier le badinage d'Horace à la sévérité de Juvénal et à la mordacité de Perse. Gravina y répondit; mais Sergardi conserva toujours la supériorité dans ce combat. On fit plusieurs éditions de ces *Satires*; la meilleure est celle de Lucques, 1783, 4 vol. in-8, publiée par Léonard Jannelli, de la congrégation de la Mère de Dieu, avec un ample commentaire. Sergardi se retira sur la fin de ses jours à Spolette, où il mourut l'an 1726.

* SERGEANT (John), prêtre catholique anglais, né en 1621 à Barrow dans le comté de Lincoln de parens protestans, avait été élevé lui-même dans les principes de la réformation. Il fit ses études à l'université de Cambridge, et devint ensuite secrétaire d'un évêque anglican. Ayant embrassé la religion catholique, il alla en 1642 à Lisbonne faire sa théologie au collége anglais établi dans cette ville, et y fut ordonné prêtre. Dix ans après, il revint dans sa patrie, et y travailla en qualité de missionnaire, sous différens noms. Il eut quelques différends avec Talbot, archevêque catholique de Dublin, qui l'accusa d'hétérodoxie. Mais Dodd, auteur de l'*Histoire de l'église d'Angleterre*, prononça en sa faveur. Il écrivit contre le protestantisme, et composa un assez grand nombre d'ouvrages relatifs à ses controverses. L'histoire de ces controverses écrite par lui-même, à la prière de lord Petre, a été imprimée en 1816 dans le Recueil intitulé *Catholicos*. Il mourut vers 1707, dans un âge très avancé.

SERGIUS-PAULUS, proconsul, et gouverneur de l'île de Chypre pour les Romains, fut converti par saint Paul. Ce proconsul, homme d'ailleurs raisonnable et prudent, avait auprès de lui un magicien nommé *Bar-Jesu*, qui s'efforçait d'empêcher qu'on ne l'instruisît; mais Paul l'ayant frappé d'aveuglement, Sergius, étonné de ce prodige, embrassa la foi de J. C. Quelques auteurs ont prétendu que c'est en mémoire et à la prière de cet illustre prosélyte, que l'apôtre avait changé son nom de *Saul* contre celui de *Paul*.

SERGIUS Ier, pape, originaire d'Antioche, et né à Palerme, fut mis sur la chaire de Saint-Pierre après la mort de Conon, le 15 décembre 687. Son élection avait été précédée de celle d'un nommé *Paschal*, qui se soumit de bon gré à Sergius, et de celle de Théodore, qui se soumit aussi, mais malgré lui. Sergius ne voulut jamais souscrire au concile connu sous le nom de *in Trullo* ou de *Quini-Sexte*, parce que le pontife de Rome n'avait eu aucune part à sa convocation, et n'y avait assisté ni en personne ni par ses légats. Ce refus le brouilla avec l'empereur Justinien le Jeune. C'est ce pape qui ordonna que l'on chanterait l'*Agnus Dei* à la messe. (C'est à lui que l'on doit l'institution de la procession le jour de l'Assomption et de la Présentation, qui était autrefois la fête de saint Simon, nommé par les Grecs *Hippapante*.) Il mourut le 8 septembre 701, avec une réputation bien établie. Jean VI lui succéda.

SERGIUS II, Romain, fut pape après la mort de Grégoire IV, le 18 février 844, et mourut le 27 janvier 847. (Léon IV succéda à Sergius II.)

SERGIUS III, prêtre de l'Eglise romaine, fut élu par une partie des Romains pour succéder au pape Théodore, mort l'an 898; mais le parti de Jean IX ayant prévalu, Sergius fut chassé, et se tint caché pendant sept ans. Il fut rappelé ensuite et mis à la place du pape Christophe, le 9 juin 905. Sergius regarda comme usurpateur Jean IX, qui lui avait été préféré, et les trois autres qui avaient succédé à Jean: il se déclara aussi contre la mémoire du pape Formose, et approuva la procédure d'Etienne VI, en quoi il eut certainement des torts graves. Si on en croit Luitprand, qui rapporte souvent des bruits populaires, Sergius déshonora le trône pontifical par ses vices, et mourut comme il avait vécu, en 911. Flodoart, au contraire, fait l'éloge de son gouvernement. (Il fut remplacé par Anastase III.)

SERGIUS IV (appelé *Os Porci* ou *Bucca Porci*) succéda l'an 1009 au pape Jean XVIII. Il était alors évêque d'Albane. On le loue surtout de sa libéralité envers les pauvres. Il mourut l'an 1012.

SERGIUS Ier, patriarche de Constantinople en 610, Syrien d'origine, se déclara, l'an 626, chef du parti des monothélites; mais il le fit plus triompher par la ruse que par la force ouverte. L'erreur de ces hérétiques consistait à ne reconnaître qu'une volonté et qu'une opération en J. C. Il persuada à l'empereur Héraclius que ce sentiment n'altérait en rien la pureté de la foi, et le prince l'autorisa par un édit qu'on nomma *Ec-*

thèse, c'est-à-dire *Exposition de la foi.* Sergius le fit recevoir dans un conciliabule de Constantinople, et en imposa même au pape Honorius (*voyez* ce nom). Cet homme artificieux mourut en 639, et fut anathématisé dans le 6e concile général, en 681. — Un autre patriarche de Constantinople, nommé *Sergius II*, soutint, dans le 11e siècle, les schismes de Photius contre l'Eglise romaine. Il mourut l'an 1019, après un gouvernement de 20 ans.

* SERIEYS (Antoine), homme de lettres, né en 1755, à Pont-de-Cyran, dans l'Aveyron, mort à Paris, le 7 août 1819, se consacra dès sa jeunesse à l'instruction publique. Sa famille l'avait envoyé à Paris en 1779, pour y faire ses cours de droit; mais dès l'année suivante il avait renoncé à cette carrière pour une place de professeur de mathématiques que d'Alembert lui fit obtenir dans un pensionnat de Passy. Il quitta cet emploi pour faire un voyage en Italie, et à son retour il tenta vainement de former à Paris un établissement d'instruction. Placé par Bailly, maire de la capitale, dans un dépôt littéraire, il fut nommé en 1774 bibliothécaire et professeur d'histoire et de morale, à l'institution des boursiers, qui fut plus tard le Prytanée. Il devint ensuite censeur des études à Douai et à Cahors, perdit sa place et revint à Paris, où il publia une foule de livres, tantôt sous son nom, tantôt sous des noms empruntés. M. Beuchot en a recueilli les titres dans sa *Biographie de France*, 1825. Les principaux sont : 1° les *Décades républicaines*, ou *Histoire de la république française*, 1795, 4 vol. in-12, et 7 vol. in-18; 2° *Mémoires historiques, politiques et militaires, pour servir à l'histoire secrète de la révolution française*, 1798, 2 vol. in-8; 3° *Anecdotes inédites de la fin du 18e siècle*, 1801, in-8; 4° *Tablettes chronologiques de l'histoire ancienne et moderne*, 1817, in-12, 5e édit.; 5° *Dictionnaire généalogique, historique et critique de l'Ecriture sainte*, 1804, in-8; 6° *Bibliothèque académique*, ou *Choix fait, par une société de gens de lettres, de différens mémoires des académies françaises et étrangères*, 1810-1811, 12 vol. in-8; 7° *Vie publique et privée de Joachim Murat*, 1816, in-8; 8° *Fouché de Nantes, sa vie privée, politique et morale*, 1816, in-12; 9° *Carnot, sa vie politique et privée*, 1816, in-12; 10° *Entretiens historiques et politiques de plusieurs grands personnages*, 1816, 2 vol. in-18; 11° *Histoire de Marie-Charlotte-Louise, reine des deux Siciles*, 1816, in-8; 12° *Le règne de Louis XVIII*, 1816, in-8; 13° *Vie de madame la Dauphine, mère de Louis XVIII*, 1817, in-12; 14° *Laharpe peint par lui-même*, 1817, in-18; 15° *Lettres inédites de madame la marquise du Châtelet*, 1819, in-8; 16° *Correspondance inédite de l'abbé Galiani*, Paris, 1818, 2 vol. in-8; *Delilliana*, ou *Recueil* d'anecdotes concernant M. Delille, 1813, in-18, etc. Nous ne citerons pas les ouvrages qu'il a faits à la louange de Buonaparte, ni ceux qu'il a laissés manuscrits; mais nous ajouterons que souvent il copiait en véritable plagiaire. Quelquefois il publiait ses livres sous le voile de l'anonyme; il ajoutait, sur le titre, qu'ils avaient été *revus, corrigés* et *augmentés*, par des personnages connus : c'est ainsi qu'il en mit un grand nombre sur le compte de l'abbé Sicard.

SERINI. *Voyez* ZRINI.

* SERIO ou SERIUS (Marc), ecclésiastique sicilien, né à Palerme, était docteur en théologie, et protonotaire apostolique. Il est connu par les ouvrages suivans, qu'il a publiés : 1° *De Officio et parochi potestate*; 2° *De restitutionis onere*; 3° *In sanctæ cruciatæ bullam, tractatus*; 4° *In ecclesiæ censuras, tractatus*; 5° *In D. Thomæ summam brevis expositio*, etc. Serio mourut en 1663.

SERIPANDE (Jérôme), cardinal et archevêque, né en 1493, à Troja dans la Pouille, qu'on nomme quelquefois *Neapolis Troja* (la nouvelle ville de Troie), ce qui a induit en erreur plusieurs lexicographes qui le disent né à Naples, se fit religieux de l'ordre de Saint-Augustin. Il devint ensuite docteur et professeur en théologie à Bologne, et général de son ordre en 1539. Son mérite lui pro-

cura les dignités d'archevêque de Salerne, de cardinal, et de légat du pape Pie IV au concile de Trente, où il mourut en 1553, regardé comme un prélat aussi pieux qu'éclairé. On a de lui : 1° un *Traité* latin *de la justification*; 2° des *Commentaires* latins sur les Epîtres de saint Paul et sur les Epîtres catholiques, Naples, 1601 ; 3° un *Abrégé* en latin des Chroniques de son ordre; 4° des *Sermons* en italien sur le Symbole, Rome, 1586.

* SERLIO (Sébastien), architecte, naquit à Bologne en 1475, et fut élève de Balthasar Perruzzi. Il quitta sa patrie à une époque où elle était agitée par des troubles intérieurs, visita plusieurs villes de l'Italie, les états de Venise, la Dalmatie, et se rendit à Rome : c'était sous le pontificat de Paul III. Serlio y étudia l'antiquité, et put ainsi perfectionner son stile. Comme il avait acquis une grande réputation, François Ier, qui voulait reconstruire le Louvre, le fit venir en France, et lui assigna de riches appointemens. Le vieux château du Louvre, bâti sous le règne de Philippe-Auguste, avait été réparé sous celui de Charles V, dit le *Sage*. Ce monarque avait aussi fait faire des réparations à une grosse tour ronde qui était placée au milieu de la cour, dans laquelle il avait fait déposer cinquante volumes qu'il possédait, et qui lui firent donner le nom de *Tour de la Librairie*. Elle forma ainsi le noyau de la bibliothèque du roi. Serlio, en arrivant à Paris, se trouva en concurrence avec le fameux Pierre Lescot, chanoine de Notre-Dame, et habile architecte français. Serlio présenta des projets magnifiques; mais on préféra ceux de Lescot. Après la démolition de l'ancien Louvre, en 1541, les travaux furent recommencés; ils furent repris encore en 1548, et on adopta alors les projets de Serlio, dont l'exécution est généralement admirée. Cet artiste, qui avait le titre d'architecte de Fontainebleau et de surintendant de la couronne, tomba dans la détresse après la mort de son protecteur : il se retira à Lyon, puis à Fontainebleau, où il mourut en 1552. Il a laissé un *Traité d'architecture*, et en qualité d'héritier des écrits et des dessins de Perruzzi, il les fit imprimer et graver. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées pour la première fois sous le titre de *Tutte le opere di architettura*, Venise, 1584, 1618-19, in-4, et 1663, in-folio, avec la traduction latine. *Voyez* sur Serlio et ses ouvrages les *Memorie degli architetti*, par Milizia, et les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi. Le marquis Amorini a fait un *Eloge* de Serlio, Bologne, 1823, in-fol.

SERLON, moine bénédictin de Cerisi, né à Vaubadon, près de Bayeux, passa avec Geoffroi son maître d'études, par le motif d'une plus grande perfection, dans la célèbre abbaye de Savigny, au diocèse d'Avranches, et en devint abbé l'an 1140. Sept ans après, s'étant rendu au chapitre général de Cîteaux, il réunit entre les mains de saint Bernard, en présence du pape Eugène III, son abbaye à l'ordre de Cîteaux, et la lui soumit, avec tous les autres monastères qui en dépendaient, tant en France qu'en Angleterre. Cet abbé, recommandable par son talent pour la parole, et encore plus par sa sagesse et sa piété, se retira dans l'abbaye de Clairvaux après avoir abdiqué, et vécut cinq ans en simple religieux. Il mourut saintement l'an 1158. On a de lui un recueil de *Sermons* dans le *Spicilége* de dom d'Achery, tome 10e ; un écrit de *Pensées morales*, dans le 6e volume de la *Bibliothèque de Cîteaux*, et quelques autres ouvrages manuscrits.

* SERMENT (Louise-Anastasie), femme poète, née à Grenoble en 1642, resta long-temps à Paris, où elle vivait au milieu des écrivains les plus distingués : elle devint membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, et fut surnommée *la Philosophe*. Elle mourut à Paris l'an 1662, âgée de 50 ans. Les beaux esprits de son temps, et surtout Pavillon, Corneille et Quinault, la consultaient sur leurs ouvrages. Elle a laissé quelques *Poésies françaises et latines*, insérées presque toutes dans le recueil des pièces académiques qui a pour titre *Nouvelle Pandore*, Paris, 1698, 2 vol. in-12. On y trouve de l'expression et du sentiment;

mais elles manquent de force et de chaleur.

SERNA. *Voyez* SANTANDER.

SERON, général d'Antiochus Epiphanes, ayant appris la déroute des troupes d'Apollonius, crut avoir trouvé une belle occasion de s'illustrer par la défaite de Judas Machabée. Il s'avança dans la Judée jusqu'à la hauteur de Béthoron, suivi d'une armée nombreuse. Judas, qui n'avait qu'une poignée de soldats, courut aux ennemis, qu'il renversa et mit en déroute, et après en avoir tué 800, il chassa le reste sur les terres des Philistins.

SERPILIUS (George), né à Oedenbourg en Hongrie, l'an 1668, fut surintendant de l'église protestante de Ratisbonne, et mourut en cette ville vers l'an 1723. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, entre autres : 1° *Catalogus bibliothecæ ministerii Ratisbonensis*, 1700-1707, 2 vol. in-fol. ; 2° *Epitaphia theologorum suevorum*, 1707, in-8 ; 3° *Personalia Mosis*, *Samuelis*, *Esdræ*, *Nehemiæ*, *Esther*, imprimés séparément ; 4° *Personalia Jobi cum supplemento Spanheimii et Chemnicii*, Ratisbonne, 1709, in-8 ; 5° *Carmina varia latina et germanica ;* 6° Plusieurs ouvrages polémiques, historiques, ascétiques, etc., en allemand. Si on excepte quelques préjugés de secte, il a de l'érudition et de bonnes observations.

* SERRA (Jean-Ange), capucin italien, né à Césène, est connu par le nombre incroyable d'ouvrages qu'il publia dans tous les genres. Orateur, antiquaire, légiste, il professa aussi l'éloquence dans sa patrie. Il mourut à Césène vers 1775. Parmi la grande quantité d'ouvrages qu'il a laissés, nous nous bornerons à citer les suivans : 1° *Opera analitica sopra le orazioni di Marco Tullio Cicerone*, Faenza, 1739 ; Venise, 1749 et 1761 ; 2° *Cause civili agitate dal cardinale Giambaztista di Lucca, ed esaminate dal P. Serra*, etc., Venise, 1762, 4 vol. in-4 ; 3° *Prima et secunda risposta alle critiche riflessioni publicate dal dottor Francesco Tadini*, etc., Bologne, 1753 ; 4° *Controversie oratorie che riguardano piu da vicino le materie legali*, *ibid.*, 1744 ; 5° *Lettere legali*, *ibid.*, 1754 ; 6° *Fiume Rubicone difeso dalle ingiuste pretenzioni delle due communita di Rimino e Sant Arcangelo*, *ibid.*, 1753 ; 7° *Lettera d'un letterato bolognese* (P. Serra), *scritta all' autore delle Memorie letterarie stampate in Venezia*, etc., *ibid.*, 1753 ; 8° *Lettere d'un letterato bolognese scritte al P. Zaccaria, autore della Storia letteraria d'Italia*, *ibid.*, 1754 et 1758 ; 9° *Analisi sopra di alcune piu scelte prediche del P. Paolo Segneri*, *ibid.*, 1755. Le Père Serra y donne le catalogue de tous les écrits de ce Père publiés jusque alors. 10° *Risposta del letterato bolognese, data alla lettera del dottor Domenico Vandelli di Modena*, *sopra il vero fiume Rubicone degli antichi*, *ibid.*, 1756 ; 11° *Lettere d'un letterato bolognese*, *scritte al dottor Fiovani Lami*, *ibid.*, 1757 ; 12° *Le controversie oratorie*, *ibid.*, 1764 ; 13° *Compendio della retorica publicata da Gaetano Maradi*, *ibid.*, 1760, etc.

* SERRA-CAPRIOLA (Antoine-MARESCA DONNORSO, duc de), diplomate italien, né à Naples le 3 février 1750, fut, après la mort de ses parens, confié aux soins d'un oncle qui lui fit épouser une femme étrangère. Il débuta en 1782 dans la carrière diplomatique, en qualité de ministre de sa cour auprès de l'impératrice Catherine II : il sut gagner sa confiance, puis celle de Paul Ier. Il fut même le seul des ministres étrangers qui put se maintenir dans son poste auprès de ce dernier souverain, qui lui conféra le premier ordre de l'empire, celui de Saint-André. Privé de son épouse, il contracta de nouveaux engagemens avec la fille du prince Wiarsemski, ministre des finances et de la justice de l'empire : cette alliance et la droiture de son caractère furent les causes du crédit immense dont il jouissait à la cour de Russie. Louis XVIII habitait à cette époque Mittau : le duc Serra-Capriola crut qu'il était de son devoir de servir ce prince malheureux ; il devint donc le conseil de ses agens et correspondit personnellement avec lui. Il en reçut plusieurs lettres très hono-

rables, et l'on en trouve une insérée dans le tome 4 de l'*Annuaire* de M. Mahul. Le duc de Serra-Capriola perdit sa fortune par l'occupation de Naples; il repoussa néanmoins les offres brillantes qui lui furent faites de la part de Buonaparte pour lui et son fils ; et, quoique la paix de Tilsitt eût fait reconnaître Murat pour roi de Naples, et qu'il se trouvât sans mission, il ne cessa pas de jouer un rôle important. Devenu le chef d'une opposition prévoyante, éclairée, ferme et prudente, il dirigea les agens publics ou secrets de la Sardaigne, de l'Espagne, du Portugal, de la Prusse; en même temps il entretenait des relations avec l'Angleterre et l'Autriche; et quand la Russie se vit à son tour menacée, il concourut puissamment à lui faire faire alliance avec l'empire britannique, la Perse, la Turquie, la Suède et l'Espagne. Il avait été chargé par l'empereur Alexandre de conduire cette négociation qui eut le plus heureux succès. Après le premier traité de Paris il défendit vivement au congrès de Vienne les droits de son maître, et il parvint à y ménager son rétablissement. Le duc de Serra-Capriola revint alors dans sa patrie qu'il n'avait pas vue depuis 32 ans, et chercha en vain à éclairer le gouvernement sur ses dangers et ses compatriotes sur leurs devoirs. Il retourna en Russie, pénétré de la funeste idée que Naples devoit être livrée à de nouveaux troubles; effectivement ils se manifestèrent en 1820, et il fut appelé à prêter serment à la nouvelle constitution; alors il écrivit au roi qu'il ne reconnaissait que lui seul, et que ne pouvant juger de loin les évènemens, qui venaient de se passer à Naples, il lui envoyait sa signature pour en faire l'usage qu'il croirait convenable. Ferdinand donna de la publicité à cette lettre qui acquit des partisans au duc de Serra-Capriola; mais il ne profita de sa faveur que pour inviter tous les partis à la modération, à l'union, à une confiance mutuelle et à un profond respect pour le souverain. En même temps il usait de son crédit auprès du ministère russe pour faire éviter à sa patrie une guerre étrangère, et pour tirer son souverain de la pénible situation où il se trouvait. Il n'eut pas la satisfaction de voir l'entière réussite de ses efforts; mais il vit les maux provoqués par la révolution adoucis par les puissances alliées, et il mourut dans le mois de novembre 1822, vivement regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et particulièrement de son roi qui écrivit à son fils de la manière la plus touchante, et de l'empereur Alexandre qui adressa à sa veuve une lettre pour lui témoigner la part qu'il prenait à sa douleur : elle a été aussi insérée dans l'*Annuaire* de M. Mahul, déjà cité.

SERRANO (Joseph Franco), écrivain juif, professeur de langue hébraïque dans la synagogue portugaise d'Amsterdam, a donné une *Traduction* espagnole des livres de Moïse, accompagnée de notes marginales tirées du Talmud, et des principaux rabbins qui l'ont commenté, Amsterdam, 1695, in-4. Ce rabbin a beau protester, dans sa préface, qu'il a rendu le texte avec toute la fidélité possible, sa mauvaise foi et son ignorance, qui se font sentir en plusieurs endroits, déposent contre la sincérité de cette protestation.

* SERRANO (Thomas), savant jésuite espagnol, né en 1715, à Castalla, dans le royaume de Valence, entra très jeune dans la compagnie de Jésus, y fit ses études, et se distingua dans la prédication. Il occupa ensuite la chaire de belles-lettres à Valence, puis celle de philosophie à Madrid. A la suppression de son ordre, il se retira en Italie, et se fixa à Ferrare. L'ouvrage de Tiraboschi, sur la littérature italienne, et où il attribuait aux Espagnols la corruption du bon goût dans l'ancienne Rome, réveilla le patriotisme de plusieurs jésuites espagnols établis en Italie. L'abbé Lampillas y répondit par son *Essai apologétique*, etc. (*voyez* LAMPILLAS); l'abbé Andrès, par son ouvrage intitulé : *Origine de toutes les littératures*, et l'abbé Serrano, par une apologie intitulée : *Thomæ Serrani Valentini super judicio Hieronymi Tiraboschi de Valerio Martiale, L. Annæo Seneca, M. Antonio Lucano et aliis*

argenteæ ætatis Hispanis, ad Clementinum Vannetium epistolæ duæ, Ferrare, 1776, in-8. Il mourut à Foligno, en 1784. Ses ouvrages furent publiés par l'abbé Michel Garcia, jésuite, avec ce titre : *Serrani Thomæ Valentini carminum libri IV, opus posthumum; accedit de ejusdem Serrani vita et litteris Michaelis Garciæ commentarium*, Foligno, 1788. On y trouve, en outre, les discours suivans, qu'il avait déjà publiés en Espagne, savoir : 1° *De fœdere eloquentiæ et sapientiæ*; 2° *De fœdere sapientiæ sacræ et profanæ*; 3° *De perfecta christiani doctoris forma in cl. viro Marcellino Siurio adumbrata*; 4° *De sacra critica*; 5° *de prima academiæ valentinæ gloria*. Il composa aussi une *Description des fêtes* célébrées à Valence, en 1762, pour la troisième année séculaire de la canonisation de saint Vincent-Ferrier. On trouvera la liste complète de ses ouvrages dans le *Suppl. Biblioth. Soc. Jesu* de *Caballero*, pag. 259 et suiv. Serrano avait obtenu le titre d'historiographe du royaume de Valence, et le diplôme d'associé de l'académie de Rovérédo.

SERRAO (Jean-André), évêque de Potenza, né en 1734 à Castel-Monardo, dans le royaume de Naples, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Naples; et lors de l'expulsion des jésuites, il obtint une chaire de morale au collége de Gesu-Vecchio. Il avait publié, vers 1763, le commencement d'un ouvrage qu'il ne paraît pas avoir terminé, et qui était intitulé : *De Locis theologicis*, et peu d'années après il donna son écrit *De claris catechistis*, dans lequel on trouve des éloges pompeux des catéchismes jansénistes, et des déclamations contre les souverains pontifes. En 1782, le roi de Naples nomma Serrao à l'évêché de Potenza; mais la cour de Rome refusa des bulles tant que l'évêque nommé ne donnerait pas des explications satisfaisantes à la doctrine qu'il avait soutenue. Elle fit dresser onze questions, auxquelles on l'invita à répondre devant l'auditeur Campanelli; mais le chatouilleux oratorien ne voulut pas s'abaisser jusqu'à rendre compte de sa foi au saint-Siége. Le premier ministre prit chaudement la défense de l'évêque nommé. Une commission de deux prêtres et de deux magistrats fut d'avis que les questions proposées étant insultantes, le roi pouvait remettre en vigueur l'ancien droit ecclésiastique, en faisant sacrer Serrao par le métropolitain. Cependant une congrégation de cardinaux, chargée de terminer cette affaire, proposa des arrangemens, et il fut convenu que, sans entrer dans des questions particulières, Serrao signerait une lettre où il protesterait de son obéissance au pape, et de son attachement aux constitutions apostoliques; soumettrait ses écrits au saint-Siége, et déférerait au jugement qui en serait porté. Il voulut bien consentir à cet arrangement, et fut sacré en 1783. Mais les bienfaits de la cour de Naples ne rendirent pas Serrao plus dévoué à ses intérêts. Le général Championnet s'étant emparé de Naples, en 1798, il se déclara partisan de la révolution, excita le peuple à embrasser les mêmes sentimens, et abandonna les droits de son souverain; aussi, une armée de royalistes ayant forcé les Français à se retirer, et s'étant emparé de Potenza, l'évêque fut massacré dans son lit, comme républicain et traître à son roi, dans le courant de l'année 1799. M. D. F. D. (Mgr. Dominique Forges-Davanzati) a publié, à Paris, en 1806, la *Vie*, ou plutôt le panégyrique de Serrao. Outre les écrits déjà cités, on lui en attribue quelques-uns où la cour de Rome est traitée avec la dernière inconvenance; nous nous contenterons de citer une *Dissertation sur l'autorité des métropolitains de sacrer leurs suffragans; de la monarchie universelle des papes, discours adressé au roi Ferdinand et à tous les souverains*. Serrao s'était occupé de littérature, et pendant quelque temps il avait été secrétaire de la classe des belles-lettres de l'académie de Naples. On lui doit *Commentarius de vita et scriptis Jani Vincentii Gravinæ*, Rome, 1758, in-4; *De rebus gestis Mariæ Theresiæ Austriacæ Commentarius*, 1781, in-8, etc.

SERRE (Jean Puget de la), né à Tou-

louse vers l'an 1600, mort en 1665, fut d'abord ecclésiastique et se maria ensuite. Il a beaucoup écrit en vers et en prose; mais ses ouvrages sont le rebut de tous les lecteurs. La Serre se connaissait lui-même : ayant un jour assisté à un mauvais discours, il alla, comme dans une espèce de transport, embrasser l'orateur en s'écriant : « Ah! monsieur, depuis vingt » ans j'ai bien débité du galimatias; mais » vous venez d'en dire plus en une heure » que je n'en ai écrit en toute ma vie. » Ses livres sont au nombre de plus de 100 vol.; les plus connus sont : 1° le *Secrétaire de la cour*, qui a été imprimé plus de cinquante fois, et qui ne méritait pas de l'être une seule ; 2° sa tragédie de *Thomas Morus*, qui eut un succès infini dans le temps. (Cet écrivain est bien plus connu aujourd'hui par les vers de Boileau, qui le tournent en ridicule, que par ses nombreuses productions. Lui-même avouait qu'*il aimait mieux les pistoles qui le faisaient vivre dans l'aisance, à la chimère d'une vaine gloire qui le laisserait misérable*. Ses livres lui valurent en effet une honnête fortune, et même le titre d'historiographe de France et de conseiller-d'état. Mais il ne put jamais obtenir l'une des pensions que Colbert faisait donner aux gens de lettres : on a supposé que Chapelain s'y était opposé, et tel a été le fondement de la plaisanterie du *Chapelain décoiffé*, qu'on trouve à la suite de presque toutes les éditions de Boileau.)

* SERRE ou plutôt SERRA (Michel), peintre espagnol, naquit en Catalogne en 1658. (Il commençait à apprendre le dessin, sur les modèles du célèbre Joanes, lorsque les mauvais traitemens de son beau-père lui firent quitter sa maison.) Etant venu à passer en France, où il se fit bientôt connaître par ses bonnes dispositions, il se fixa à Marseille, d'où il fit un voyage à Rome, où il se perfectionna : il fut admis comme membre de l'académie royale. Serre fit plusieurs bons élèves, parmi lesquels on cite le Père Imbert. Il se distingua par l'invention et le coloris. Ses plus beaux ouvrages sont à Valence, à Aix, à Marseille. Il mourut dans cette dernière ville en 1728.

* SERRE (Jean-Antoine de la), prêtre de l'Oratoire et ensuite chanoine de Nuits, naquit à Paris en 1731. Il entra jeune à l'Oratoire et y professa les belles-lettres et la rhétorique avec éclat. Après avoir remporté plusieurs prix proposés par diverses académies, soit pour des pièces de poésie, comme ses *Odes sur la prise de Mahon*, et *les grands hommes de Dijon*, soit pour des discours en prose, comme l'*Eloge de Gassendi*, celui *de Corneille*, etc., il sortit de l'Oratoire en 1770. L'abbé de la Serre mourut à Lyon, le 2 mars 1781. On a de lui : 1° *Discours* sur cette question : *Combien il serait dangereux de préférer les talens agréables aux talens utiles*, Paris, 1770, in-8; 2° *Elite de poésies décentes*, avec M. Béranger, Lyon, 1772, 3 vol. in-12; 3° *Nouveaux discours académiques*, Nîmes, 1769, in-8; 4° *Poétique élémentaire*, Lyon, 1771, in-12; 5° *Quelles sont les sources de la décadence du goût?* Nîmes, 1768, in-8; 6° l'*Eloquence*, poème en six chants : c'est son meilleur ouvrage; 7° des *Comédies* et des *Tragédies*, jouées dans la plupart des colléges. Il était de plusieurs académies, et il a travaillé à l'*Encyclopédie* de Genève.

*SERRE (Le comte Hercule de), ministre de la justice, président de la chambre des députés, ambassadeur, naquit d'une famille honorable de la Lorraine. Il était bien jeune encore, lorsque la révolution éclata; néanmoins il émigra et servit dans l'armée du prince de Condé. L'amnistie de 1802 lui ayant permis de rentrer en France, il vint habiter Metz, où il se fit recevoir avocat, et bientôt il y acquit un rang distingué. Lors de la réorganisation des tribunaux, en 1811, comme il possédait parfaitement la langue allemande, il fut nommé premier président de la cour impériale de Hambourg, et il y gagna la considération de toutes les classes du pays, en allégeant autant qu'il le pouvait les nombreuses vexations dont les Hambourgeois eurent à gémir pendant l'occupation française. Après l'évacuation de cette ville par les Français, il obtint la place d'avocat-général près la cour impériale

de Colmar, et à la restauration celle de premier président de la même cour. Les évènemens du 20 mars 1815 le trouvèrent fidèle à ses sermens ; il se prononça très fortement contre Buonaparte, et même, selon quelques biographes, il quitta la France et suivit Louis XVIII à Gand. Elu député à la chambre de 1815, après la rentrée du roi, il y vota avec la minorité libérale, et forma des liaisons étroites avec MM. Camille Jordan et Royer-Collard. Il parut souvent à la tribune, défendit le ministère dont les actes n'étaient point en harmonie avec les désirs de la majorité, et se montra quelquefois plein de force et d'éloquence. Lorsque l'ordonnance du 5 septembre eut amené des élections dans un sens opposé, il prit place dans la nouvelle majorité et se prononça fortement contre le rapport de M. de Kergolay sur le clergé. Il fut porté à la présidence qu'il conserva l'année suivante, mais il la perdit à la session de 1818. En 1817, il avait proposé un nouveau réglement pour la chambre ; on lui reprocha sa sévérité, et ce projet fut rejeté au milieu des murmures de l'assemblée. Lors de la retraite du duc de Richelieu et du triomphe accordé au système politique de M. Decazes, il entra dans l'administration renouvelée dans les rangs du centre gauche de la chambre des députés, et il eut les sceaux en partage. Il débuta par défendre avec la plus grande énergie la loi des élections du 5 février 1817 que menaçait une proposition déjà adoptée par la chambre des pairs. Il présenta trois lois sur la police de la presse : l'une des dispositions proposées était le jugement par le juri de tous les délits commis par voie de publication, proposition qui fut adoptée alors, puis abrogée, et que la révolution de 1830 a ressuscitée. Le ministère ne marcha pas long-temps dans cette voie libérale : il aperçut sans doute les conséquences d'un système qui donnait le pouvoir à la démocratie. Cette pensée de retour à un ordre d'idées plus monarchiques se révéla dans la séance où fut traitée la question du rappel des bannis : le comte de Serre parla avec sa véhémence habituelle contre les régicides, et l'ordre du jour fut adopté par la chambre. Cependant le ministère entier ne partageait pas ces sentimens : la question qui le divisait était relative à la loi populaire des élections que les uns voulaient conserver intacte, que les autres voulaient modifier et rendre moins démocratique. Les premiers furent contraints d'abandonner leur portefeuille. Le comte de Serre conserva le sien, quoiqu'il se fût prononcé à son avénement au ministère avec force en faveur de la loi du 5 février 1817. Après la mort du duc de Berry, il attaqua même cette loi, et il apporta dans cette attaque une force que le faible état de sa santé ne diminua point. La position du comte de Serre était fausse ; ses anciens amis politiques qu'il avait abandonnés ne pouvaient plus le soutenir, et il ne devait point en compter parmi les royalistes dans les rangs desquels il s'était réfugié, mais dont il avait été l'adversaire le plus funeste. Aussi, en 1821, la demande qu'il fit de la continuation de la censure fut le prétexte ou l'occasion de sa chute. Les efforts réunis de la droite et de la gauche le firent éloigner du ministère. Le lendemain de sa disgrâce il alla s'asseoir au centre droit ; il prit encore une fois la parole : ce fut pour défendre les droits du juri sur les questions relatives aux délits de la presse. L'année suivante il fut nommé ambassadeur de France à Naples, et il mourut sur une terre étrangère le 21 juillet 1824. La nature l'avait formé pour devenir orateur. Sa méthode de discuter était nette, bien ordonnée ; son stile correct, sagement hardi, et il n'accordait rien à la période et à la déclamation.

SERRES, *Serranus* (Jean de), calviniste, né, vers 1540, à Villeneuve-de-Berg, se livra d'abord à l'étude de la philosophie et de la théologie, et devint pasteur. A l'époque de la St.-Barthélemy, il se retira à Lausanne. Plus tard il fut ministre à Nîmes, en 1582, et fut employé, par le roi Henri IV, en diverses affaires importantes. Ce prince lui ayant demandé si on pouvait se sauver dans l'Eglise romaine, il répondit qu'on *le pouvait*. Cette réponse ne l'empêcha pas

d'écrire avec emportement, quelque temps après, contre les catholiques. Il entreprit ensuite de concilier les deux communions dans un grand traité qu'il intitula : *De fide catholica, sive de principiis religionis christianæ, communi omnium christianorum consensu semper et ubique ratis*, 1607, in-8. Cet ouvrage fut méprisé par les catholiques, et reçu avec tant d'indignation par les calvinistes de Genève, que plusieurs auteurs les ont accusés d'avoir fait donner à Jean de Serres du poison. On prétend qu'il en mourut, à Genève, en 1598, à 50 ans. Cet écrivain était d'un emportement insupportable dans la société et dans ses écrits. Tout ce qui nous reste de lui est rempli de contes faux, de déclamations indécentes, de réflexions frivoles et triviales. Ses principaux ouvrages sont : 1° une édition de *Platon* en grec et en latin, avec des notes, 1578, 3 vol. in-fol. Cette version, bien imprimée, était pleine de contre-sens; mais Henri Etienne la corrigea avant qu'elle fût livrée au public. 2° Un traité de l'*immortalité de l'âme*, in-8; 3° *Inventaire de l'histoire de France*, en 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-fol., 1660. Elle fut retouchée par des gens habiles, qui en retranchèrent les traits faux ou hasardés, l'aigreur et la partialité : il n'y reste plus que la platitude. 4° *De statu religionis et reip. in Francia*; 5° *Mémoires de la troisième guerre civile et des derniers troubles de France sous Charles IX, en 4 livres*, 3 vol. in-8; 6° *Recueil des choses mémorables advenues en France sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III*, in-8. Ce livre est connu sous le titre de l'*Histoire des cinq rois*, parce qu'il a été continué sous le règne de Henri IV, jusqu'en 1597, in-8. 7° Quatre *Anti-jesuita*, 1594, in-8, et dans un recueil qu'il intitula *Doctrinæ jesuiticæ præcipua capita*. L'inexactitude, l'incorrection, la grossièreté, caractérisent non seulement son stile, mais toute la teneur de sa narration. Dupleix a fait un gros volume de ses erreurs.

SERRIE (François-Joseph DE LA), amateur des lettres et des arts, né au château de La Serrie dans la Vendée, près de Nantes le 20 août 1770, a publié successivement un grand nombre de petits ouvrages écrits d'un stile naturel et facile, remarquables par une teinte douce et mélancolique. Il est mort le 6 février 1819. Ses *OEuvres* se composent de 22 vol. petit in-18, imprimés sur papier vélin, et ornés de 120 sujets dessinés par l'auteur, et tirés à petit nombre pour donner à ses amis : ils n'ont pas été mis dans le commerce : 1° *Ode à l'Humanité*, ou *Pièces de vers à l'ordre du jour*, avec 2 gravures, 1794 ; 2° *Essai sur la Littérature*, 5 gravures ; 3° *Essai sur la Philosophie morale*, 5 grav. ; 4° *Jephté, nouvelle orientale*, 4 gravures ; 5° *Eulalie de Rochester, nouvelle vendéenne*, 2 gravures ; 6° *les Arts et l'Amitié*, ou *Voyage sentimental du jeune comte de Lusignan*, 4 grav. ; 7° *Lettres à Eugénie sur la Peinture et la Sculpture des anciens*, 4 grav. ; 8° *Hommage à mon ami*, 4 gr. ; 9° *Lettres familières et sentimentales*, 6 grav. ; 10° *De la Consolation*, ou *Entretiens de Gustave et d'Adolphe*, 4 gravures ; 12° *Marius et Scylla*, ou *les Malheurs de Rome*, 6 grav. ; 12° *Lettres consolantes à un jeune Solitaire du mont St.-Bernard*, 10 grav. ; 13° *Odes*, 12 grav. ; 14° *Marie Stuart, reine d'Ecosse*, 10 grav. ; 15° *Simple historique*, ou *le Passage*, 5 grav. ; 16° *Tablettes pittoresques d'un amateur*, 8 grav. ; 17° *Odes sur les plus célèbres voyageurs*, ou *Suite à mes OEuvres*, 8 grav. ; 18° *Elégies*, ou *petits dithyrambes*, 5 grav. ; 19° *Cecile et Valérien*, ou *les Catacombes de Rome*, 4 gravures ; 20° *les Trois petites Nouvelles*, précédées d'une *Epître* en vers *à un jeune médecin*; 21° *les Sources du Nil*, ou *l'Abyssinie*, avec l'*Epître de vers adressée à miss Withelmine Fox*, 4 gravures ; 22° *Campagne de 1816*, ou *Petite correspondance mêlée de vers*, 4 grav.. *Voyez* le *Journal* de la librairie de 1819, n° 4718, et le *Recueil* de l'académie de Nantes, séance publique du 29 juillet (1819). Ce cahier contient quelques détails sur cet auteur.

SERRONI (Hyacinthe), premier archevêque d'Albi, fut pourvu, dès l'âge de

huit ans, de l'abbaye de Saint-Nicolas à Rome, où il était né en 1617. Il prit l'habit de dominicain, et lui fit honneur par sa vertu et par les progrès qu'il fit dans les sciences ecclésiastiques. Il reçut, en 1644, le bonnet de docteur. Le Père Michel Mazarin, frère du cardinal ministre, l'emmena en France pour lui servir de conseil Ses talens le firent bientôt connaître à la cour, qui le nomma à l'évêché d'Orange. Quelque temps après, le roi le fit intendant de la marine, et en 1648 il l'envoya en Catalogne, en qualité d'intendant de l'armée. Il se signala dans ces différentes places; mais son esprit parut surtout à la conférence de Saint-Jean-de-Luz. Ses services furent récompensés par l'évêché de Mende et par l'abbaye de la Chaise-Dieu; enfin il fut transféré en 1676 à Albi, qui fut érigé en archevêché en 1678. Cet illustre prélat finit sa carrière à Paris, le 7 janvier 1687, à 77 ans. Il était fort zélé pour la discipline ecclésiastique. Mende et Albi lui doivent des séminaires et d'autres établissemens utiles. Nous avons de lui des *Entretiens affectifs de l'âme*, Paris, 1639, 3 v. in-12, livre de piété oublié; et une *Oraison funèbre de la reine mère*, qui n'est pas du premier mérite.

*SERRURIER ou SERURIER (Jeaume-Matthieu-Philibert, comte), né en 1742, à Laon, d'une famille bourgeoise, entra au service comme lieutenant de milice de sa ville natale, et fut ensuite enseigne dans le régiment de Beauce. Il fit ses premières armes dans la guerre du Hanovre, et fut blessé à l'affaire de Watzbourg: plus tard il fit la campagne de Portugal (1762), et celle de Corse (1771); en 1789 il était major de régiment. Ayant adopté avec ardeur les principes qui avaient amené la révolution, il obtint un avancement rapide: après avoir passé successivement par les grades de colonel et de général de brigade, il était général de division en 1794, et combattit en cette qualité, sous les ordres de Kellermann et de Scherer; en 1795, il était en Italie, sous ceux de Buonaparte. Il se signala en diverses occasions, et notamment à la bataille de Final, au succès de laquelle il contribua. L'année suivante il montra beaucoup de talent au blocus de Mantoue dont il fut chargé, au passage du Tagliamento, et à l'affaire de Gradisca. On lui confia ensuite le commandement de Venise, et il s'y conduisit avec adresse et fermeté dans des circonstances difficiles. Commandant une division de l'armée de Scherer, lors des défaites qu'elle éprouva, il fut enveloppé auprès de Peschiera, et il ne se tira de ce mauvais pas que par son habileté. Moins heureux en 1799 à Verderin, sa division fut obligée de mettre bas les armes après une défense opiniâtre, et il resta prisonnier des Austro-Russes. Souwarow lui fit un accueil distingué et lui permit de rentrer en France sur parole. Il se trouvait à Paris lorsque Buonaparte revint d'Egypte, et il le seconda puissamment au 18 brumaire. Il entra alors au sénat conservateur, et obtint bientôt après la place de gouverneur des Invalides et la dignité de maréchal de l'empire. La garde nationale parisienne ayant été organisée en 1799, il en reçut le commandement. En 1814 il vota la création d'un gouvernement provisoire, la déchéance de Buonaparte, et fut nommé par le roi pair de France et commandeur de l'ordre royal de St.-Louis. S'étant rendu l'année suivante au champ de mai, il fut remplacé, au second retour du roi, dans le gouvernement des Invalides, par le duc de Coigny. Il mourut à Paris le 20 décembre 1819.

SERRY (Jacques-Hyacinthe), fils d'un médecin de Toulon, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir achevé ses études à Paris, où il reçut le bonnet de docteur en 1697, il alla à Rome, et enseigna la théologie au cardinal Altiéri. Il devint consulteur de la congrégation de l'*Index*, et professeur de théologie dans l'université de Padoue, où il mourut en 1738, à 79 ans. Ses principaux ouvrages sont: 1° une grande *Histoire des congrégations de Auxiliis*, dont la plus ample édition est celle de 1709, in-fol., à Anvers. La première édition est de 1699. *On peut appeler son livre un roman théologique, tant il y a de faussetés, de calomnies et de mensonges débités avec*

une audace incroyable, dit l'auteur du *Dictionnaire* des livres jansénistes; mais on sent bien que tout le monde n'en a pas porté un jugement si sévère. Ce fut le Père Quesnel qui revit le manuscrit, et qui se chargea d'en diriger l'édition. L'ouvrage parut sous le nom d'*Augustin le Blanc*. Le Père Germon a donné des *Lettres* remplies de questions intéressantes touchant cette *Histoire*, à laquelle le Père Livinus MEYER (*Voy.* ce nom) en a opposé une autre; 2° *Divus Augustinus, summus prædestinationis et gratiæ doctor, a calumnia vindicatus*, contre Launoy, Cologne, 1704, in-12; 3° *Schola thomistica vindicata*, contre le Père Daniel, jésuite, Cologne, 1706, in-8; 4° un traité intitulé *Divus Augustinus divo Thomæ conciliatus*, dont la plus ample édition est celle de 1724, Padoue, in-12; 5° *De romano Pontifice*, etc., Padoue, 1732, in-8, mis à l'*Index* par un décret du 14 janvier 1733; 6° *Theologia supplex*, Cologne, 1736, in-12; traduite en français, 1756, in-12. Cet ouvrage concerne la constitution *Unigenitus*. 7° *Exercitationes historicæ, criticæ, polemicæ, de Christo ejusque Virgine Matre*, Venise, 1719, in-4. Il y attaque particulièrement l'*Historia familiæ sacræ*, de Sandini. Il y a de l'érudition, mais des sentimens singuliers, et des choses injurieuses aux plus saints et plus célèbres écrivains de l'Eglise; ce qui a fait mettre l'ouvrage à l'*Index*. Sandini y a répondu dans une nouvelle édition de la *Familia sacra*, dans des notes marginales. 8° *De fabula monachatus benedictini divi Thomæ Aquinatis*, etc., pour prouver que saint Thomas d'Aquin n'a jamais été moine au Mont-Cassin, avant d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, Venise, 1727, in-8.

* SERTOR (L'abbé Gaëtono), poète italien, naquit en 1741 à Cento, près de Bologne. Il avait des connaissances très étendues, et beaucoup de talent pour la poésie. Ayant fait ses études à Bologne avec éclat, il fut nommé professeur de philosophie dans sa ville natale. L'abbé Sertor était un excellent logicien, un bon métaphysicien, et obtint beaucoup de réputation par ses cours publics sur l'analyse *des idées*. Il quitta Cento pour passer à Rome, au moment où, le pape étant mort, on allait faire l'élection d'un autre pontife. L'abbé Sertor avait naturellement l'esprit enclin à la satire, et celle qu'il fit à cette occasion est une des plus virulentes. Il crut avoir pénétré les intentions des cours catholiques de l'Europe, qui concoururent, par leur adhésion particulière, à la nomination du pape; il pensa aussi avoir deviné les projets de différens cardinaux, soit pour être élevés au siége de saint Pierre, soit pour accorder leur vote à celui de leurs collègues qu'ils croyaient mériter le plus cet honneur. D'après cette opinion, assez mal fondée, il composa un opéra intitulé le *Conclave*, où il ne fait qu'emprunter les vers des divers opéras du célèbre Métastase, et il les adapte à son sujet. La scène est dans les galeries du Vatican, où les cardinaux s'enferment sans communication au dehors, jusqu'à ce que le nouveau pontife soit élu. Les acteurs sont des cardinaux et des valets de chambre attachés à leur service. L'action consiste en des intrigues de coterie, qu'il attribue à ses personnages pour faire tomber l'élection plutôt sur l'un que sur l'autre des cardinaux, ou afin de se former chacun un parti pour soi-même, tant par la protection d'un souverain, que par les amis qu'il compte parmi les membres du sacré collége. Ce libelle indécent, lu avidement par les hommes sans principes, et hautement blâmé par les personnes sensées, est resté long-temps en manuscrit; il ne parut à Rome que sous le plus grand secret, et fut mis à l'*Index*. On en connut bientôt l'auteur, qui fut contraint d'éviter, par la fuite, les conséquences d'une pareille action. Il voyagea quelque temps en Italie, et écrivit plusieurs *opéras* pour différens théâtres. Ils obtinrent du succès, et Sertor fut appelé à Vienne et employé comme poète du théâtre impérial italien. Il y trouva le fameux abbé Casti, qui marchait sur ses traces (*voyez* ce nom) dans la carrière satirique. Sertor composa pour le théâtre sous son inspection

plusieurs *opéras* qui furent applaudis. Sa versification est facile, soutenue et poétique. Dans sa vieillesse, il revint en Italie, se fixa à Cento, où il mourut le 14 avril 1805. Sertor composa aussi des *Poésies lyriques* très estimées, et il est compté parmi les bons poètes italiens du 18e siècle, comme Cesarotti, Parrini, Alfieri, Monti, Savioli, Casti, etc., etc.

SERTORIUS (Quintus), capitaine romain, de la ville de Norcia dans le pays des Sabins, né vers l'an 121 avant J. C., d'une famille plébéienne, se signala d'abord dans le barreau, qu'il quitta pour suivre Marius dans les Gaules, où il fut questeur, et où il perdit un œil à la première bataille. Il rejoignit ensuite Marius, et prit Rome avec lui, l'an 87 avant J. C. (Il fit ensuite la guerre contre les Cimbres, fut nommé questeur dans la Gaule cisalpine; et quand il reparut à Rome il fut reçu par les acclamations du peuple qui honorait sa probité.) Mais au retour de Sylla il se sauva en Espagne. On dit que dans un accès de mélancolie, il songea à se retirer dans les îles Fortunées pour y passer le reste de ses jours au sein d'une vie privée et tranquille; mais ce projet ne l'occupa pas long-temps. Il entra en Lusitanie, où il se mit à la tête des rebelles. Il eut bientôt une nombreuse cour, composée de ce qu'il y avait de plus illustre parmi les Romains, que les proscriptions de Sylla avaient obligé à s'expatrier. Il donnait des lois à presque toute l'Espagne, et il y avait formé comme une nouvelle Rome, en établissant un sénat, et des écoles publiques où il faisait instruire les enfans des nobles dans les arts des Grecs et des Romains. Le bas peuple lui était aussi dévoué que la noblesse. Sertorius lui avait persuadé qu'il était en commerce avec les dieux, et qu'ils lui donnaient des avis par l'organe d'une biche blanche qu'il avait élevée, et qui le suivait partout, même dans les batailles. Les Romains, alarmés des progrès de Sertorius, envoyèrent contre lui Pompée, dont les armes ne furent pas d'abord fort heureuses. Il fut obligé de lever le siége de la ville de Laurone dans l'Espagne citérieure, après avoir perdu 10,000 hommes. La bataille de Sucrone, donnée l'année d'après, demeura indécise entre les deux partis. Sertorius y perdit sa biche; mais elle fut retrouvée quelques jours après par des soldats qu'il engagea au secret. Il feignit d'avoir été averti en songe du prochain retour de cet animal favori, et aussitôt on lâcha la biche, qui vint caresser son maître au milieu des acclamations de toute l'armée. Métellus, autre général romain, envoyé contre Sertorius, se réunit avec Pompée et le battit auprès de Ségontia. Ce fut alors que Sertorius fit un traité avec Mithridate. Ces deux guerriers donnaient beaucoup d'alarmes à Rome, lorsque Perpenna, un des principaux officiers de Sertorius, lassé d'être subalterne d'un homme qui lui était inférieur en naissance, l'assassina dans un repas, l'an 73 avant J. C. Sertorius, devenu voluptueux et cruel sur la fin de ses jours, ne s'occupait plus que des plaisirs et de la vengeance, et avait perdu les qualités qui l'avaient illustré, sa générosité, son affabilité, sa modération. Sertorius a fourni à Corneille le sujet d'une *tragédie*.

* SÉRULLAS (George Simon), pharmacien en chef, membre de l'Institut, né en 1774 à Poncin, dans le département de l'Ain, étudia avec passion les sciences chimiques dans lesquelles il obtint de grands succès. Son père, qui était notaire, l'avait destiné à lui succéder dans sa charge : la révolution de 1789 disposa autrement de sa destinée. A l'époque où l'Europe attaquait la France révolutionnaire, Sérullas commença ses études pharmaceutiques à Bourg. Placé entre ses goûts qui l'entraînaient vers les recherches les plus savantes, et les devoirs de sa profession de pharmacien qui l'empêchaient de s'y livrer, il trouva cependant les moyens de concilier les uns et les autres. Il était entré de bonne heure dans la pharmacie militaire, dans laquelle il obtint un avancement mérité par son zèle et ses talens. Pharmacien major à 20 ans, il fit quelques campagnes d'Allemagne et toutes les guerres d'Italie. En 1813, il

fut élevé au grade de pharmacien principal, et fit en cette qualité les campagnes de 1813 et 1814. Il était au siége de Torgau quand la restauration le rendit à une vie moins agitée. Il fut alors nommé pharmacien-en-chef-premier-professeur à l'hôpital militaire de Metz. Enfin à 42 ans, il put se livrer entièrement à ses travaux chimiques, et il ne tarda pas à se placer au rang des Vauquelin et des Fourcroy. Bientôt il s'aperçut que la connaissance du grec et des mathématiques lui étaient nécessaires : il les étudia, et en peu de mois il en sut assez pour se guider dans ses travaux. En 1825, Sérullas fut nommé au Val-de-Grâce à Paris, avec les titres qu'il avait à Metz. Il venait d'être appelé au jardin du roi, comme professeur de chimie, quand la mort est venu tromper l'attente de ses élèves et les promesses d'un brillant avenir. Sérullas revenait de rendre les derniers devoirs au célèbre Cuvier, le 16 mai 1832, lorsqu'il éprouva les premières atteintes du choléra-morbus : il a succombé à ce terrible fléau le 24 du même mois. Il avait remplacé Vauquelin à l'Institut : M. Dumas lui a succédé. Sa mort a été une perte pour la science et pour l'humanité. Nous donnerons une idée sommaire de ses travaux. Lorsque le système continental fut étendu à tous les pays où dominait la France, le prix du sucre fut très élevé : on proposa alors de le remplacer par le sirop de raisin : Sérullas fut un des premiers à en préparer, et ses produits furent si considérables qu'ils suffirent pendant plusieurs années à la consommation des hôpitaux d'Italie et d'autres contrées. Plus tard il répondit aux concours établis *pour le perfectionnement des moyens d'obtenir la matière sucrée des végétaux indigènes*, par deux *Mémoires* couronnés, l'un en 1810, par la société d'agriculture de la Seine, l'autre en 1813, par la société de pharmacie de Paris. En 1817, il publia dans les *Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaire*, deux autres *Mémoires* : le 1er *sur la Conversion du sirop de raisin en alcool* ; le 2e *sur les fumigations chloriques*. En 1820 il donna un *Mémoire* qui a pour titre : *Observations physico-chimistes sur les alliages du potassium et du sodium avec d'autres métaux, antimoine arsenical*, qui fut suivi en 1821 d'un autre *Mémoire* qui fut le développement du 1er, et dans lequel *il démontre l'existence de l'arsenic dans les préparations antimoniales usitées en médecine*. Sérullas entreprit sur l'*iode*, découvert en 1814 par M. Courtois, et employé dès lors en médecine, soit seul, soit combiné, une série d'expériences d'un grand intérêt dont il fit part au public dans un *Mémoire* publié en 1821. La même année il fit un *Mémoire sur le moyen d'enflammer la poudre sous l'eau à toutes les profondeurs, avec des alliages divers de potassium*. En 1823, il continua ses travaux sur l'*iode*, et *découvrit un nouveau composé résultant de la combinaison d'un atome d'iode et d'un atome de carbone* : il le nomma *proto-iodure de carbone*. En 1824, il donna un moyen très économique d'obtenir le *per-iodure de carbone*: Dans la même année *il découvrit un nouveau composé résultant de la combinaison de l'iode, de l'azote et du carbone*, qu'il appela *iodure de cyanogène*. Sérullas mit autant de persévérance dans ses recherches sur le *brôme*, corps très rare et très cher, récemment découvert par M. Balard : il a ajouté à ce que l'auteur de cette découverte avait fait connaître, 1° un *composé de brôme et de cyanogène, bromure de cyanogène* ; 2° un *éther hydrobrômique* ; 3° il a constaté, contrairement aux expériences de M. Balard, que *le brôme se solidifie à 18 degrés, et que l'hydro-carbure de brôme reste concret à 7* : ce qu'on avait ignoré jusque alors. Dans une *lettre* insérée dans les *Annales de chimie et de physique*, t. 34, Sérullas expose ses *expériences sur les mouvemens gyratoires des alliages de potassium et les phénomènes électriques produits dans ce cas* ; en octobre 1827, il présenta à l'académie des sciences un *Mémoire sur les combinaisons que le brôme forme avec l'arsenic, le bismuth et l'antimoine* : ces compositions sont cristallisées. Il lut à l'Institut en 1827 un *Mémoire sur la combinaison du chlore et du cyanogène, ou chlorure de cyanogène* ; un autre sur *le*

rômure de sélénium qu'il venait de découvrir. En juillet 1828 il avait présenté ce corps savant le résultat de ses travaux sur un *nouveau composé de chlore et de cyanogène*, ou *per-chlorure de cyanogène* : ce composé est solide, d'une blancheur éclatante, et il est extrêmement délétère. Le 7 septembre suivant, il fit part à l'académie d'un *Mémoire sur l'acide cyanique*, substance que lui seul avait isolée jusque alors. Dans les séances des 15 et 22 octobre, il lut un *Mémoire* très important dans lequel *il récapitula tous les travaux que les chimistes ont faits relativement à l'action de l'acide sulphurique sur l'alcool et les produits qui en résultent, et où il expose ceux qui lui sont particuliers*, *notamment sur l'éthérification*. En 1829 ses confrères entendirent ses *Observations sur un nouveau moyen de préparer l'iodure et le chlorure d'azote*; son *Mémoire sur l'action des différens acides*, *sur l'iodate neutre de potasse*, *les iodates acides de cette base*, *ou bi-iodate et tri-iodate de potasse et sur un nouveau moyen d'obtenir l'acide iodique*. Sérullas publia en 1830 dans les *Annales de chimie et de physique* le résultat de ses recherches *sur quelques composés d'iode*, tels que le *chlorure d'iode*, sur *l'action mutuelle de l'acide iodique et de la morphine*, *ou de ses sels*, sur *l'acide iodique cristallisé*: la partie de ce *Mémoire* qui traite de *l'action mutuelle de l'acide iodique et de la morphine* est d'une grande importance sous le rapport de la médecine légale, puisqu'au moyen de l'acide iodique on peut constater la présence de la morphine et de ses sels, n'y en eût-il que la centième partie dans un liquide. En 1831 il donna dans les mêmes *annales* trois *Mémoires sur la cristallisation de l'acide oxy-chlorique*, *per-chlorique*, *et sur quelques propriétés nouvelles de cet acide*. Dans cette même année 1831, il enrichit encore la science en *indiquant le moyen propre à obtenir la séparation du chlore et du brôme contenus dans un mélange de chlorure et de brômure alcalins* : ce moyen est d'une grande importance pour l'analyse des eaux minérales. Nous n'avons donné que l'abrégé des travaux de Sérullas qui, comme on le voit, avait un grand talent d'analyse et le courage de surmonter les dangers que présentaient la plupart de ses expériences.

*SERVAGI, est le nom du fondateur de l'empire des Marattes, établi dans la presqu'île de l'Indostan. De l'audace, du courage et une certaine éloquence lui firent beaucoup de partisans, et il devint chef d'une horde guerrière d'Indiens. A cette époque, le farouche conquérant Aureng-Zeb portait la désolation dans l'Inde, où il s'efforçait de détruire les anciennes souverainetés de l'Asie. Servagi, à la tête de sa horde, eut d'abord sur lui divers avantages, et fut considéré par les Indiens comme le libérateur de sa patrie. Il prit le titre de roi, en 1674. Son discours inaugural contenait ces mots : « Je suis roi par la » vertu de ce cimeterre, qu'Aureng-Zeb » n'a pu briser. J'y joins le consentement » de ces braves qui ont jusqu'à présent » partagé mon sort. » Il consacra son couronnement par des cérémonies religieuses, afin de s'attirer le respect des peuples. Après avoir passé un mois à se faire purifier par les brames, il se fit peser publiquement contre de l'or : on trouva qu'il pesait 16, 000 pagodes, qui furent aussitôt distribuées aux brames qui l'avaient purifié. Il continua la guerre avec Aureng-Zeb, et ne fit qu'étendre son empire; aussi ce dernier disait : « Mes armes ont été employées contre » Servagi pendant 19 ans, et cependant » ses états ont toujours augmenté. » Il mourut vers 1700.

SERVAIS (Saint), évêque de Tongres, transporta son siége épiscopal de cette ville en celle de Maëstricht, où ce siége resta jusqu'au 8e siècle, qu'il fut transféré à Liége. Il assista, l'an 347, au concile de Sardique, où saint Athanase fut absout, et au concile de Rimini, en 359, où il soutint la foi de Nicée ; mais, surpris par les ariens, il signa une confession de foi énoncée d'une manière insidieuse. Dès qu'il connut la fourberie de ces hérétiques, il détesta sa facilité.

(*Voyez* PHEBADE.) Il mourut en 384. Il avait composé, dit-on, contre les hérétiques Valentin, Marcion, Aétius, etc., un ouvrage que nous n'avons plus. Quelques critiques prétendent que le siége de Tongres ne fut jamais transporté à Maëstricht, quoique, par diverses raisons, les évêques aient fait leur résidence dans cette ville. L'abbé Ghesquière, dans ses *Acta sanctorum Belgii*, tome 1er, 1783, combat cette opinion, que la nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'approfondir. Il suffit de savoir que les successeurs de saint Servais, jusqu'à saint Hubert, sont nommés indifféremment évêques de Maëstricht ou de Tongres.

* SERVAN (Joseph-Michel-Antoine), jurisconsulte et littérateur célèbre, naquit à Romans, département de l'Isère, le 3 novembre 1737. Il fit ses études à Grenoble, devint, à l'âge de 27 ans, avocat-général au parlement de cette ville, et s'y distingua par son intégrité et son éloquence. Il s'était concilié une certaine popularité; mais il y renonça pour suivre les inspirations de sa conscience. Chacun sait comment il quitta les fonctions dans lesquelles il s'était illustré : dans la cause d'un grand seigneur ruiné par une chanteuse, l'opinion publique s'était prononcée pour celle-ci, et les juges la soutenaient ouvertement : Servan se déclara pour le seigneur: poursuivi par des calomnies et des couplets satiriques, interrompu à plusieurs reprises par ce public dont il ne voulait pas payer les flatteries au prix de son honneur, il s'arrêta dans son plaidoyer en déclarant qu'il terminerait son discours et sa carrière publique. Sa retraite lui épargna d'être compris dans les persécutions que le chancelier Maupou fit essuyer à la magistrature. Il fit des *Mémoires* où il mit au grand jour les abus de notre ancienne législation pénale, et il eut la gloire d'être le premier qui ait signalé les réformes qui depuis ont été faites dans l'administration de la justice. Lors de la destruction de ce corps par la révolution, il eut à souffrir les mêmes persécutions que la plupart de ses collègues, qui n'avaient pas embrassé les nouveaux principes politiques. Servan avait été nommé député aux états généraux par deux bailliages; mais il s'excusa sur sa santé, et continua de se livrer à ses travaux de jurisprudence. Sous l'empire, il refusa de siéger au corps législatif dont il était membre. Toutefois il avait communiqué en 1800 ses vœux aux législateurs chargés de la restauration de l'ordre judiciaire. Servan avait une instruction très étendue, et a laissé beaucoup d'ouvrages, soit avec son nom, soit anonymes, dont voici les principaux : 1° *Discours sur l'administration universelle*, Grenoble, 1767, in-8°; 2° *Discours dans la cause d'une femme protestante*, ibid., in-12; 3° *Discours sur les mœurs, prononcé au parlement de Grenoble*, 1769, Lyon, 1772, in-8 et in-12; 4° *Discours d'un ancien avocat-général dans la cause du comte de*** *et de la demoiselle**** (Bonn) *actrice de l'Opéra*, Lyon, 1772, in-12 (anonyme); 5° *OEuvres diverses*, Lyon, 1774, 2 vol. in-12; 6° *Réflexions sur quelques points de nos lois*, 1781, in-8; 7° *Discours sur les progrès des connaissances humaines, de la morale et de la législation*, 1782, in-8; 8° *Réflexions sur les* Confessions *de J.-J. Rousseau, sur le caractère et le génie de cet écrivain, sur les causes et l'étendue de son influence sur l'opinion publique, enfin sur quelques principes de ses ouvrages*, Paris, 1783, in-12; 9° *Apologie de la Bastille, pour servir de réponse aux Mémoires de Linguet sur la Bastille*, 1784, in-8 (anonyme); 10° *Questions du jeune Rhubarbini* de Purgandis, *adressées à MM. les docteurs régens de toutes les facultés de médecine de l'univers, au sujet de Mesmer et du magnétisme animal*, Padoue, dans le cabinet du docteur, 1784, in-8, 72 pages (anonyme); 11° *Idées sur le mandat des députés aux états-généraux*, 1789, in-8; 12° *Essai sur la situation des finances de France et la libération des dettes de l'état*, 1789, in-8 (anonyme); 13° *Réfutation de l'ouvrage de M. l'abbé Sieyes, sur les biens ecclésiastiques*, Paris, 1789, de 24 pages (anonyme); 14° *Adresse aux amis de la paix*, 1789, in-8; 15° *Essais sur la*

formation des assemblées nationales, provinciales et municipales, 1789, in-8; 16° *Recherches sur la réformation des états provinciaux*, 1789, in-8; 17° *Observations adressées aux représentans de la nation, sur le rapport du comité de constitution concernant l'organisation du pouvoir judiciaire*, 1799, in-8, etc., etc., etc. Servan étant venu à Paris, y demeura quelque temps, et se retira ensuite dans sa terre de Rousseau (près Saint-Remi, département des Bouches-du-Rhône), où il mourut le 4 novembre 1807, âgé de 70 ans.

*SERVAN (Joseph), ministre de Louis XVI, général des armées républicaines, etc., frère puîné du précédent, naquit en 1741 à Romans en Dauphiné. Ayant suivi la carrière des armes, d'abord il entra dans le corps du génie, et fut ensuite sous-gouverneur des pages de Louis XVI. Malgré l'attachement qu'il devait, sous plusieurs rapports, à ce monarque, il embrassa les principes de la révolution, et fut successivement nommé colonel, maréchal de camp, et enfin ministre de la guerre en 1792. Il remplaça M. de Grave dans ce poste, qu'il ne conserva que jusqu'au 2 juin. Avec des connaissances peu étendues et une irrésolution naturelle, il ne pouvait remplir utilement cette place éminente, où, dans des circonstances aussi difficiles, il fallait un caractère ferme, et un véritable zèle, surtout pour sauver le roi et la monarchie. Mais ce n'était pas là le but que se proposait Servan, et il fut en conséquence réinstallé dans son ministère après la funeste journée du 10 août. Cependant son caractère demeura toujours le même, et lorsque les alliés eurent pénétré dans la Champagne, il montra son indécision accoutumée. Il se borna à provoquer la mise en arrestation des généraux Lanoue et Duhoux, comme ayant refusé de marcher au secours de Lille. Il se rendit justice en demandant sa démission, et obtint peu de jours après le commandement en chef de l'armée des Pyrénées Orientales, où il ne se fit guère remarquer. Accusé d'intelligence avec Dumouriez et les *Girondins*, du parti desquels il s'était rangé, il put se laver de toute accusation. Il fut néanmoins dénoncé de nouveau, et croyant se soustraire au coup qui le menaçait, il quitta le commandement. Il fut trompé dans son attente, et se vit arrêter dans sa propre demeure, traduit devant une commission militaire à Lyon, et transféré dans les prisons de l'Abbaye, à Paris. C'était l'époque affreuse du règne de la *terreur*, et chaque jour Servan s'attendait à être mis au nombre des victimes qu'on conduisait à l'échafaud. On l'oublia jusqu'après la chute de Robespierre, le 9 thermidor (27 juillet 1794). Il recouvra alors non-seulement sa liberté, mais son grade, ses biens et ses appointemens. Il n'eut cependant d'emploi actif qu'en 1799, époque à laquelle il fut nommé inspecteur-général des troupes stationnées dans le Midi. Sous le gouvernement consulaire, il devint président du comité des revues et commandant de la légion-d'honneur. Il est mort en 1808. Avant la révolution, il avait publié un ouvrage qui était écrit dans les principes du jour, et qui avait pour titre *le Soldat citoyen*, 1780, 1 vol. in-8; il publia en outre *Projet de constitution pour l'armée française* (avec Cessac), 1790, in-8; *Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie depuis Bellovèse jusqu'à la mort de Louis XII*, 1805, tom. 2 à 7, in-8; le vol. qui est l'*Introduction* est du général *Jubé*.

SERVANDONI (Jean-Jérôme), peintre et architecte, né à Florence en 1695, s'est signalé par son goût pour ces deux arts, et a travaillé dans presque toute l'Europe. Il avait, pour la décoration, les fêtes et les bâtimens, un génie plein d'élévation et de noblesse. En Portugal, il fut décoré de l'ordre royal de Christ. En France, il fut architecte, peintre et décorateur du roi. Il eut les mêmes titres auprès des rois d'Angleterre, d'Espagne, de Pologne, et du duc de Wurtemberg. Il mourut à Paris le 19 janvier 1766. Indépendamment de plusieurs édifices particuliers, tels que le grand portail de l'église de St.-Sulpice, à Paris, et une partie de la même église, on a de lui plus de soixante décorations aux théâtres de

Paris, un grand nombre à ceux de Dresde et de Londres, etc., etc. (Ayant présenté à l'académie de peinture son tableau représentant un *temple et des ruines*, il fut reçu dans ce corps. On loue beaucoup aussi sa *Vue de l'intérieur de Saint-Pierre de Rome*. On a donné son nom à la rue qu'il habitait à Paris, près de Saint-Sulpice.)

SERVET (Michel), antitrinitaire, né à Villanueva, en Aragon, l'an 1509, fit ses études à Paris, où il obtint le bonnet de docteur en médecine, son goût pour les nouvelles erreurs l'ayant engagé à mettre les Pyrénées entre l'inquisition et lui. Sans ce tribunal, si on en croit un historien moderne, il eût causé les mêmes troubles en Espagne que Luther et Calvin en Allemagne. Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle, en 1536, avec les médecins de Paris. Il fit son *Apologie*, qui fut supprimée par arrêt du parlement. Les chagrins que ce procès lui causa, et sa mésintelligence avec ses confrères, le dégoûtèrent du séjour de la capitale. Servet passa à Lyon, où il fut quelque temps correcteur d'imprimerie, et fit ensuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il ne fit qu'y paraître. Il alla s'établir en 1540 à Charlieu, où il exerça la médecine pendant 3 ans. Ses insolences et ses bizarreries l'obligèrent de quitter cette ville. Il trouva à Lyon Pierre Palmier, archevêque de Vienne en Dauphiné, qu'il avait connu à Paris. Ce prélat aimait les savans et les encourageait par ses bienfaits : il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son palais. Servet aurait pu mener une vie douce et tranquille à Vienne, s'il se fût borné à la médecine et à ses occupations littéraires; mais toujours rempli de ses premières idées contre la religion, il ne laissait échapper aucune occasion d'établir son malheureux système. Il s'avisa d'écrire à Calvin sur la Trinité. Il avait examiné ses ouvrages; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les réformés en faisaient, il consulta l'auteur, moins pour l'avantage de s'instruire que pour avoir le plaisir de l'embarrasser. Il envoya de Lyon trois questions à Calvin Elles roulaient sur la divinité de J. C., sur la régénération et sur la nécessité du baptême. Calvin lui répondit. Servet réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. Calvin répliqua avec vivacité. De la dispute il passa aux injures, et des injures à la haine la plus implacable. Il eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que Servet faisait imprimer secrètement. Il les envoya à Vienne avec les lettres qu'il avait reçues de lui, et son adversaire fut arrêté. Servet, s'étant échappé peu de temps après de la prison, se sauva à Genève, où Calvin fit procéder contre lui avec toute la rigueur possible. A force de presser les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeait, de crier et de faire crier que *Dieu demandait le supplice de cet antitrinitaire*, il le fit brûler vif en 1553, âgé de 44 ans. « Comment les » magistrats de Genève, dit l'auteur du » *Dictionnaire des hérésies*, qui ne re- » connaissaient point de juge infaillible » du sens de l'Ecriture, pouvaient-ils » condamner au feu Servet, parce qu'il » y trouvait un sens différent de Calvin? » Dès que chaque particulier est maître » d'expliquer l'Ecriture comme il lui plait » sans recourir à l'Eglise, c'est une grande » injustice de condamner un homme qui » ne veut pas déférer au jugement d'un » enthousiaste, qui peut se tromper com- » me lui. » (*V.* LENTULUS Scipion, MÉLANCHTHON.) Cependant Calvin osa faire l'apologie de sa conduite envers Servet. Il entreprit de prouver qu'il fallait faire mourir les hérétiques. Cet ouvrage, traduit par Colladon, l'un des juges du téméraire Aragonais (Genève, 1560, in-8), a fourni aux catholiques un argument invincible, *ad hominem*, contre les protestans, lorsque ceux-ci leur ont reproché de faire mourir les calvinistes en France. Grotius convient de bonne foi qu'à cet argument il n'y a rien à opposer. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que les ministres de Zurich, Bâle, Berne et Schaffouse, consultés sur cette affaire après la détention de Servet et avant sa condamnation, répondirent unanimement que l'accusé méritait la mort. Bèze,

dans la vie de Calvin, a prétendu justifier cet hérésiarque, sur ce que Servet était un impie, et non pas simplement un hérétique : « Mais toute hérésie, dit l'abbé » Bérault, n'est-elle pas une impiété, en » ce qu'elle s'attaque à Dieu et aux choses » saintes ? Et, sans parler de bien des » articles où erre Calvin sur la Divinité » même, fut-il jamais hérésie plus fé- » conde que le calvinisme en impiétés, » en blasphèmes, en sacriléges, en atten- » tats de toute énormité contre les » mystères les plus révérés dans tous les » âges de l'Eglise? » (Mélanchthon, le doux et pacifique Mélanchthon, approuva le jugement et le supplice de Servet, et félicita les magistrats de Genève du châtiment qu'ils avaient infligé au médecin aragonais.) Servet a composé plusieurs ouvrages contre le mystère de la Trinité; mais ses livres, ayant été brûlés à Genève et ailleurs, sont devenus fort rares. On trouve surtout très difficilement l'ouvrage publié sous le titre *De Trinitatis erroribus libri VII per Michaelem Servet, alias Reves, ab Aragonia Hispanum.* L'original de cet écrit impie fut imprimé à Haguenau, en 1531, in-8, mais sans marquer la ville. Servet y attaque la Trinité, et suit à peu près l'hérésie de Paul de Samosate, de Photin, etc., en distinguant J.-C. du Verbe divin; mais il s'exprime là-dessus d'une manière obscure et embarrassée. Ce volume, qui est imprimé en caractères italiques, fut suivi de deux autres traités sous ce titre : *Dialogorum de Trinitate libri II*, 1532, in-8 ; *De justitia regni Christi, capitula quatuor, per Michaelem Servetum, alias Reves, ab Aragonia Hispanum, anno* 1532, in-8. Dans l'avertissement qu'il a mis au devant de ses *Dialogues*, il rétracte ce qu'il avait dit dans ses sept livres de la Trinité. Ce n'est pas qu'il eût changé de sentiment, car il le confirme de nouveau dans ses *Dialogues*; mais parce qu'ils étaient mal écrits, et qu'il s'y était expliqué d'une manière barbare. Servet paraît dans tous ses livres un pédant opiniâtre, qui fut la victime de ses folies et la dupe d'un prétendu réformateur cruel. On a encore de lui : 1° une *Edition* de la Version de la Bible de Santès-Pagnin, avec une *Préface* et des *Scolies*, sous le nom de *Michael Villanovanus.* Cette Bible, imprimée à Lyon en 1542, in-folio, fut supprimée, parce qu'elle est marquée au coin de ses autres ouvrages. On y voit un homme qui n'a que des idées confuses sur les matières qu'il traite. Un passage de la description de la Judée, qui se trouvait dans la 1re édition à la tête de la douzième carte, forma un chef d'accusation contre lui dans le procès qui lui fut intenté à Genève. Il tâche d'infirmer tout ce que l'Ecriture a dit sur la fertilité de la Palestine; et cela parce qu'aujourd'hui ce pays n'a plus le même air de fertilité et d'abondance : comme si les terres les plus fécondes, devenues désertes et incultes, devaient produire les mêmes richesses, et que les montagnes dépouillées du sol végétal pouvaient être autre chose que des masses de pierre. (*Voyez* une Dissertation sur cette matière dans le *Journ. hist. et litt.*, 1er avril 1779, page 488; et les *Lettres de quelques Juifs*, par l'abbé Guénée.) Ces progrès de l'erreur qui par degrés portèrent Servet à se soulever ouvertement contre les Livres saints, dont il avait réclamé l'autorité en faveur de ses premières opinions, sont bien propres à vérifier l'observation que des philosophes, non suspects, ont faite sur l'impossibilité de fixer ses idées en matière de dogme, quand une fois on s'est soustrait au joug de l'Eglise, et détaché du corps des fidèles. « La religion catholique, apostolique et romaine, est incontestablement » la seule bonne, la seule sûre et la seule » vraie. Mais cette religion exige en même » temps de ceux qui l'embrassent la sou- » mission la plus entière de la raison. » Lorsqu'il se trouve dans cette commu- » nion un homme d'un esprit inquiet, » remuant et difficile à contenter, il » commence d'abord à s'établir juge de » la vérité des dogmes qu'on lui propose » à croire; et ne trouvant point dans cet » objet de la foi un degré d'évidence que » leur nature ne comporte pas, il se fait » protestant. S'apercevant bientôt de l'in- » cohérence des principes qui caracté-

» risent le protestantisme, il cherche dans » le socinianisme une solution à ses » doutes et à ses difficultés, et il devient » socinien. Du socinianisme au déisme il » n'y a qu'une nuance très imperceptible, » et un pas à faire ; il le fait. Mais comme » le déisme n'est lui-même qu'une reli- » gion inconséquente, il se précipite » insensiblement dans le pyrrhonisme : » état violent, et aussi humiliant pour » l'amour-propre qu'incompatible avec » la nature de l'esprit humain. Enfin il » finit par tomber dans l'athéisme. » *Dict. encyc.*, art. *Unitaires*, t. 17, p. 200, édit. de Neuchâtel, 1765. (*V.* MÉLANCHTHON, LENTULUS Scipion, VORSTIUS Conrad.) 2° *Christianismi restitutio*, Vienne, 1553, in-8. Cet ouvrage rempli d'erreurs sur la Trinité, et dont on ne connaît qu'un exemplaire, qui était dans la bibliothèque de M. le duc de la Vallière, renferme les trois traités publiés en 1531 et 1532, avec quelques traités nouveaux. 3° Sa propre *Apologie* en latin, contre les médecins de Paris, laquelle fut supprimée avec tant d'exactitude, qu'on n'en trouve plus d'exemplaires. Postel, aussi fanatique que lui, a pris sa défense dans un livre singulier et peu commun, qui est resté manuscrit, sous ce titre : *Apologia pro Serveto, de anima mundi*, etc. 4° *Ratio Syruporum*, Paris, 1537, in-8. Servet n'était pas sans mérite, considéré comme médecin. Il remarque, dans un des traités de sa *Christianismi restitutio*, que toute la masse du sang passe par les poumons, par le moyen de la veine et de l'artère pulmonaires. Cette observation fut le premier pas vers la découverte de la circulation du sang, que quelques auteurs lui ont attribuée ; mais cette vérité confusément connue par Servet, ne fut bien développée que par le Père Fabri et par Harvey. (*Voyez* ces noms.) Mosheim a écrit en latin l'*Histoire* de ses délires et de ses malheurs, in-4, Helmstadt, 1728 ; elle se fait lire avec plaisir, par les détails curieux qu'elle renferme. (On trouvera de grands détails sur la vie et les écrits de Servet dans les ouvrages suivans : *Servetianismus*, par Vigand, Kœnigsberg, 1575, in-8 ; *Bibliotheca antitrinitarum*, de Sand, Freistadt (Amsterdam), 1684, in-8 ; *Historia Serveti*, par Boysen, Wittemberg, 1712, in-4 ; *Hist. impartiale de Michel Servet*, Londres, 1724, in-8, en anglais ; *Historia Serveti*, par Alhvoerde, Helmstadt, 1727, in-4 ; *Essai d'une Histoire complète et impartiale des hérétiques*, par Mosheim, ibid., 1748, in-4, en allemand ; *Recherches sur le célèbre médecin espagnol Michel Servet*, par le même, ibid., 1750, in-4, en allemand, réimprimé in-8, avec plusieurs pièces. *Voyez* aussi *Bibliotheca Bunaviana*, t. 1, partie 2, et dans l'*Histoire des sectes religieuses* de l'abbé Grégoire. Il faut lire la plupart de ces ouvrages avec défiance.)

* SERVI (Constantin de), célèbre ingénieur, architecte et peintre, né en 1554 à Florence d'une ancienne et illustre famille, se fit d'abord connaître dans sa patrie comme bon peintre, surtout dans le genre du portrait. Il parcourut ensuite toute l'Europe, et fut bien accueilli des souverains, qui le chargèrent de différens ouvrages, et lui assignèrent de riches appointemens. Sa renommée arriva jusqu'aux oreilles du sophi de Perse, qui lui envoya des présens magnifiques, et l'invita à venir dans ses états. Servi s'y rendit, fit le portrait de ce jeune prince et de sa famille, et partit d'Ispahan comblé de nouveaux dons. De retour dans sa patrie, il obtint la surintendance de la manufacture de mosaïque en pierres dures, fondée depuis quelques années par le grand-duc François Ier, avec la direction des travaux de la galerie et de la superbe chapelle, ou *Panthéon*, de Saint-Laurent. Servi fut ensuite attaché au service du grand-duc, en qualité de vicaire de la commune de Lusignano, et avec le titre de conseiller aulique de l'empereur. Il amassa d'immenses richesses, qui servirent ensuite à rehausser sa famille, qui avait à peine de quoi soutenir l'éclat de son rang. Il mourut à Pise en 1622 à l'âge de 66 ans. On trouvera de plus amples détails sur lui dans les *Notizie de' professori del disegno*, etc. par Baldinucci, Milan, 1812, in-8.

SERVIEN (Abel), marquis de Sablé, né en 1593, à Grenoble, d'une ancienne famille du Dauphiné, fut d'abord avocat-général au parlement de sa ville natale (1616). Appelé l'année suivante à l'assemblée des notables qui se tint à Rouen, il obtint en 1618 la place de conseiller-d'état, et en 1624 celle de maître des requêtes de l'hôtel du roi. En 1627, il fut envoyé en Guyenne, en qualité d'intendant de justice, police et finances. Après l'avoir chargé de diverses missions dont il s'acquitta avec habileté, Louis XIII lui donna la place de secrétaire d'état de la guerre, après la mort de Beauclerc d'Achères, et le chargea, avec le maréchal de Toyras, de négocier avec l'empereur Ferdinand II le rétablissement de la paix en Italie. Dès que cette affaire fut terminée, il reprit les fonctions de sa charge; mais, contrarié par le cardinal de Richelieu, il donna sa démission et se retira dans sa terre de Sablé en Anjou. A la mort du cardinal, il fut rappelé pour régler quelques points en contestation dans les Provinces-Unies, fut envoyé à Munster avec le comte d'Avaux, et prépara le *traité de Westphalie*, qui fut signé en 1648. En 1649 on lui conféra le brevet de ministre, en 1661, le titre de trésorier et de chancelier de l'ordre du Saint-Esprit. Plus tard il obtint la charge de surintendant des finances qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée à Meudon en 1659 : Servien était âgé de 65 ans. Dans toutes ces négociations, il montra beaucoup de fermeté et de caractère. On lui reproche même d'avoir porté sa fermeté jusqu'à l'opiniâtreté. On a de lui des *Lettres*, imprimées avec celles du comte d'Avaux, en 1650, à Cologne, in-8. On trouvera de grands détails sur la dernière mission de Servien, dans les deux *histoires des négociations de Westphalie*, dont l'une est du Père Bougeant, français et catholique; l'autre de Schiller, protestant et allemand.

* **SERVILIUS-ISAURICUS**, consul romain, de l'ancienne famille de Servilius, originaire d'Albe, et établie à Rome sous le roi Numa, fut élevé au consulat l'an 78 avant J.-C., et l'année suivante il fit la guerre aux pirates, qui, depuis bien des années, infestaient les côtes de la république. Après les avoir battus sur mer, il rasa plusieurs de leurs forts et de leurs retraites en Asie, et, afin d'ôter à leurs alliés le moyen de les protéger, il pénétra dans leurs terres, s'empara des villes qui étaient sous leur domination, se rendit maître de la ville d'Isaure, et subjugua en peu de temps les Isauriens. C'est ce dernier exploit qui lui mérita le titre d'*Isauricus*. De retour à Rome, on lui accorda les honneurs du triomphe, et peu de temps après il fut nommé censeur. Il jouissait d'une grande considération, et sa présence inspirait le respect. Il paraît qu'il ne l'ignorait pas, et qu'il croyait même devoir l'exiger. Une anecdote que rapportent à ce sujet Dion et Valère-Maxime vient à l'appui de l'une et de l'autre assertion : il passait un jour sur la place publique, au moment où des juges entendaient les témoins contre un accusé qui se trouvait présent. Servilius s'avance et dit aux premiers : « Je ne connais point cet » homme, et j'ignore la nature de son » affaire ; tout ce que je sais de lui, c'est » que je le rencontrai un jour dans un » chemin étroit, lui à cheval, moi à » pied, que non seulement il ne des» cendit pas de cheval, mais qu'il ne » s'arrêta même point, et passa outre, » sans me donner le moindre signe d'at» tention. C'est à vous à voir si ce fait » mérite quelque égard dans le jugement » que vous allez prononcer. » Les juges alors daignèrent à peine entendre la défense de l'accusé : ils le condamnèrent d'une voix unanime, jugeant que celui qui avait manqué de respect à un magistrat aussi vénérable était capable de tout. Voilà un exemple des mœurs républicaines de Rome. Servilius mourut l'an 44 avant J. C. ; il avait 90 ans.

SERVILIUS ou Knaep (Jean), grammairien du 16e siècle, natif de Weert, dans le comté de Horn, au pays de Liége, se fixa à Anvers. Il vivait encore l'an 1545. Nous avons de lui : 1° *De mirandis antiquorum operibus*, Lubeck, 1600,

in-4, ouvrage superficiel et d'un stile pédantesque; 2° *Geldro-Gallica conjuratio in Antverpiam*, Anvers, 1542, et dans les *Scriptores rer. germ.* de Freher; 3° *Dictionarium triglotton*, latin, grec et flamand, Amsterdam, 1600, in-12.

SERVIN (Louis), avocat-général au parlement de Paris, sous Henri IV, et conseiller d'état, se fit connaître de bonne heure par ses talens et par un zèle qui alla quelquefois jusqu'au fanatisme. On recueillit à Paris *ses plaidoyers* et *ses harangues*, qui sont remplis d'une érudition indigeste, sans choix et sans but. On y trouve digressions sur digressions, et une foule de citations inutiles. Les injures et les calomnies dont ils sont farcis leur ont mérité la censure de la Sorbonne. Il s'opposait souvent aux volontés les plus expresses de son souverain. « Le roi (dit Dupleix dans l'*Histoire de Henri le Grand*, page 349) en ayant eu avis, le » manda au Louvre, le tança âprement » de son obstination, et lui commanda » de se comporter tout autrement, sous » peine d'encourir son indignation et sa » disgrâce. » Louis XIII ayant tenu un lit de justice le 6 mars 1626, pour faire enregistrer quelques édits bursaux, l'avocat-général, après avoir parlé fortement contre ces édits, commença une digression sur les jésuites, objet de sa haine et de sa caustique éloquence. Ce morceau avait été annoncé avec bruit, et fixait l'attention de tout le monde: « Mais à peine y fut-il, dit d'Avrigny, » qu'on cessa de l'entendre, tant sa langue embarrassée embrouillait la parole. » Un moment après il tomba aux pieds » du procureur-général, frappé d'une » apoplexie qui ne lui laissa que bien » peu de momens pour se disposer à » aller paraître devant celui qui juge les » juges de la terre, si même il n'expira pas » sur-le-champ, comme le marquent quelques relations. » (D'autres disent qu'il se trouva seulement mal devant le roi, qu'on le rapporta chez lui et qu'il mourut quelques heures après d'une attaque d'apoplexie. Indépendamment de ses *plaidoyers* qui ont pour titre: *Actions notables et plaidoyers accompagnés de quelques autres pièces curieuses*, 1631, in-4, et 1640, in-fol. on a de lui: *Vindiciæ secundum libertatem ecclesiæ gallicanæ*, et *Defensio regii status*, etc., (en faveur de Henri IV), Tours, 1590; Genève, 1593, in-8; *Pro libertate status et reipublicæ Venetorum*, 1606, etc.)

SERVIUS-TULLIUS, sixième roi des Romains, l'an 578 avant J. C., était fils d'Ocrisia, esclave, qui sortait d'une bonne famille de Corniculum au pays latin. Ses talens donnèrent de bonne heure des espérances qui ne furent pas trompeuses. Il devint gendre de Tarquin l'Ancien, dans le palais duquel il avait été élevé. Après la mort de son beau-père, il monta sur le trône, l'an 577 avant J. C., et le nouveau monarque se signala comme guerrier et comme législateur. Il vainquit ensuite les Véiens et les Toscans, institua le dénombrement des Romains, dont le nombre se trouva, dit-on, alors de 84,000 (mais il faut se souvenir que tous ces anciens dénombremens sont exagérés.) Il établit la distinction des rangs et des centuries entre les citoyens, régla la milice, et augmenta l'enceinte de la ville de Rome, en y enfermant les monts Quirinal, Viminal, et Esquilin. Il fit bâtir un temple de Diane sur le mont Aventin, et donna sa fille Tullia en mariage à Tarquin le Superbe, qui devait lui succéder. Ce prince, impatient de régner, fit assassiner Servius-Tullius, l'an 533 avant J. C., et monta sur le trône. Tullia, loin d'être touchée d'un attentat si horrible, fit passer son char sur le corps de son père, encore sanglant et étendu au milieu de la rue: c'était la rue Cyprienne, qui porta depuis le nom de rue Scélérate ou mieux du crime. Servius fut d'autant plus regretté, qu'il avait toutes les qualités d'un grand prince. (Une *tragédie* a été faite en 1826 sur *Servius Tullius* par M. U.-E Bouzique. Il fut le premier des rois de Rome qui fit marquer la monnaie à un certain coin. Elle porta d'abord l'image d'une brebis, d'où vint, dit-on (*a pecude*), le mot de *pecunia*. On voit encore à Rome sur le penchant de la

colline un bâtiment qu'il avait fait construire pour prison, et qui sert maintenant de chapelle à une petite église souterraine.)

SERVIUS (Honoratus Maurus), grammairien latin du 6e siècle, laissa de savans *Commentaires* sur Virgile imprimés dans le *Virgile* d'Etienne, 1532, in-fol. Les commentateurs modernes y ont beaucoup puisé. Quelques savans prétendent que nous n'en avons plus que des extraits. Il avait composé d'autres ouvrages moins importans.

* SERVOIS (Jean-Pierre), ecclésiastique assermenté, vicaire-général du diocèse de Cambrai, né le 8 août 1764, à Coisne-sur-Loire (alors du diocèse d'Auxerre), était devenu bossu par suite d'un accident qu'il avait eu dans son enfance. Après avoir étudié d'abord à Bourges, puis au collége Mazarin à Paris, il prit la tonsure en 1781, et obtint un petit bénéfice que lui résigna, dit-on, un commandeur de Malte. Ordonné prêtre en 1788, il était à l'époque de la révolution attache, sans emploi, à la paroisse de St-Barthélemy-en-l'Ile, à Paris. Il prêta le serment de 1791, et devint vicaire de la paroisse constitutionnelle des Petits-Pères (St.-Augustin). En 1795, le parti constitutionnel établit une *imprimerie-librairie chrétienne*, dans le but de propager les ouvrages de la secte; il fit paraître en même temps les *Annales de la Religion*. Servois coopéra au commerce de la librairie, et travailla aux *Annales* qu'il rédigea après l'abbé de St.-Marc, et avant Pélat. En même temps, il obtint un emploi dans l'administration de l'enregistrement et des domaines. Plus tard il quitta les fonctions ecclésiastiques; mais il ne perdait pas de vue le parti constitutionnel dont il avait été le défenseur et dont il voulut être l'appui. Il prit part à tous les efforts faits par ses corréligionnaires pour relever leurs affaires en décadence : il assista au concile, dit *national* de 1797, comme procureur fondé de pouvoirs de Nogaret, évêque de la Lozère; au concile métropolitain tenu à Paris le 16 juin 1801, et au 2e concile *national*, ouvert le 29 du même mois : il parut dans ces deux assemblées comme député du diocèse d'Orléans, et dans le concile métropolitain comme vicaire de Notre-Dame. En 1802, M. Belmas, évêque de Cambrai, nomma Servois chanoine, et l'année suivante vicaire-général. On ne peut disconvenir que la présence de cet ecclésiastique dans ce diocèse ne fût très préjudiciable, et qu'un grand nombre de prêtres distingués par leurs vertus et leur science n'aient quitté alors un pays où les affaires étaient dirigées par un homme de parti. Tous ceux qui rétractèrent le serment constitutionnel furent traités avec la plus grande rigueur. En 1822, Servois perdit son influence; toutefois il conserva son titre de grand-vicaire, vint à Paris après les *glorieuses journées*, sollicita, dit-on, l'évêché de Cambrai, qui fut sur le point d'être vacant, par la nomination de M. Belmas, qui était désigné pour l'archevêché d'Avignon, et qui refusa de sortir de son diocèse. De retour à Cambrai, Servois, qui était tombé malade à Paris, mourut le 6 juin 1831, après avoir été administré par M. de St.-Léger, qui n'était point son confesseur, et avoir reçu de lui sa profession générale, qui consistait seulement dans la volonté où il était de mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Il n'y eut à ses obsèques qu'un petit nombre d'ecclésiastiques; mais la foule empressée des libéraux, ses amis, suivit le convoi, et des discours *philosophiques* furent prononcés sur sa tombe. Une *Notice* sur Servois a été insérée dans l'*Annuaire du département du Nord pour* 1832: l'*Ami de la Religion*, dont l'estimable rédacteur a fait des recherches spéciales sur cet ecclésiastique, relève les erreurs nombreuses de cette notice, qui semble avoir eu pour but de rehausser des vertus dont, malheureusement pour lui, Servois n'était pas doué. Ainsi, quoi qu'en dise l'auteur de l'article biographique de l'*Annuaire du Nord*, il n'est pas vrai que Servois fût *répétiteur de conférences* au séminaire de St.-Sulpice, ni aumônier-chapelain du duc de Chartres, maintenant Louis-Philippe (1790). Il n'est pas

vrai non plus qu'il eut de bonne heure des rapports d'amitié avec Laharpe, Denon, etc. : c'étaient des inventions de Servois lui-même, ainsi que ses discours monarchiques dans le club des jacobins (1792), la captivité qu'il subit deux fois comme royaliste, et même la profession de foi courageuse qu'il prononça en 1793 dans sa section. La *Notice* dit encore qu'il travailla avec plusieurs savans, notamment avec M. Barbier du Bocage, avec lequel il aurait publié la *Traduction des Voyages de Chandler en Grèce et en Asie mineure* ; qu'ayant appris le malais, il traduisit un *Traité sur les lois civiles et religieuses des peuples qui parlent cette langue* : cet ouvrage n'a pas paru. On ne connaît de Servois que les trois brochures suivantes : 1° *Observations sur l'ostensoir donné par Fénélon à son église*, in-8, 15 pages ; ce *Mémoire* a été lu à la société d'émulation de Cambrai, le 5 septembre 1816 ; il a été réfuté (par M. l'abbé Gosselin), dans une *Dissertation sur l'ostensoir d'or*, 1827, in-8 ; 2° *Notice sur la vie et les ouvrages de Samuel Johnson*, in-8 ; 3° *Dissertation sur le lieu où s'est opérée la transfiguration* : il prétend que c'est sur le Liban, et non sur le Thabor. Grégoire le cite dans son compte rendu au concile de 1797 comme ayant préparé une *Traduction de l'apologie de la Bible*, par Watson, évêque de Landaff, contre les objections de Payne : il est incertain si cet ouvrage a vu le jour. Servois fut le protecteur des prêtres constitutionnels : on peut ajouter qu'il persécuta les meilleurs ecclésiastiques de son diocèse. Sans aucune science théologique, il avait de l'esprit, mais point de jugement. Il fut l'un des fondateurs de la société d'émulation de Cambrai, membre de la société des antiquaires et de la société de géographie. *Voyez* l'*Ami de la Religion* du 2 octobre 1832, n° 2005, page 428.

SÉSAC, roi d'Egypte, donna retraite dans ses états à Jéroboam qui fuyait devant Salomon. Ce prince fit ensuite la guerre à Roboam. (*Voyez* ce nom.) L'histoire ne nous apprend pas ce qu'il fit, ou ce qui lui arriva dans la suite.

SÉSOSTRIS, roi d'Egypte, vivait (à ce que l'on dit) quelques siècles avant la guerre de Troie. Son père ayant conçu le dessein d'en faire un conquérant, fit amener à la cour tous les enfans qui naquirent le même jour. On les éleva avec le même soin que son fils. Ils furent surtout accoutumés, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure et laborieuse. Ces enfans devinrent de bons mnistres et d'excellens officiers ; ils accompagnèrent Sésostris dans toutes ses campagnes. Ce jeune prince fit son apprentissage dans une guerre contre les Arabes, et cette nation, jusqu'alors indomptable, fut subjuguée. Bientôt il attaqua la Lybie, et soumit la plus grande partie de cette vaste région. Sésostris, ayant perdu son père, osa prétendre à la conquête du monde. Avant que de sortir de son royaume, il le divisa en 36 gouvernemens, qu'il confia à des personnes dont il connaissait le mérite et la fidélité. L'Éthiopie, située au midi de l'Egypte, fut le premier objet de son ambition. Les villes placées sur le bord de la mer Rouge, et toutes les îles, furent soumises par son armée de terre. Il parcourt et subjugue l'Asie avec une rapidité étonnante ; il pénètre dans les Indes plus loin qu'Hercule et que Bacchus, plus loin même que ne fit depuis Alexandre. Les Scythes, jusqu'au Tanaïs, l'Arménie et la Cappadoce, reçoivent sa loi. Il laisse une colonie dans la Colchide ; mais la difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace et l'empêcha de pénétrer plus avant dans l'Europe. De retour dans ses états, il eut à souffrir de l'ambition d'Armaïs, régent du royaume pendant son absence : mais il tira vengeance de ce ministre insolent. Tranquille alors dans le sein de la paix et de l'abondance, il s'occupa à des travaux dignes de son loisir. Cent temples furent les premiers monumens qu'il érigea en actions de grâces aux dieux. On construisit dans toute l'Egypte un nombre considérable de hautes levées, sur lesquelles il bâtit des villes pour servir d'asile durant les inondations du Nil. Il fit aussi creuser des deux

côtés du fleuve, depuis Memphis jusqu'à la mer, des canaux pour faciliter le commerce, et établir une communication aisée entre les villes les plus éloignées. Enfin, devenu vieux, il se donna lui-même la mort. Au reste, le temps où l'on place Sésostris est si éloigné de nous, qu'il est prudent de ne rien assurer et de ne rien croire légèrement sur les établissemens et les conquêtes de ce monarque. L'abbé Guérin du Rocher a rapproché en détail le règne de Sésostris de la vie de Jacob, père des Israélites, dans son *Histoire véritable des temps fabuleux*. Il prouve, par tous les moyens que peut fournir une érudition vaste, profonde et lumineuse, que ces deux noms désignent un seul et même homme, et que la fable de l'un est greffée sur l'histoire de l'autre. On peut consulter encore un ouvrage intitulé : *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir*, Liége, 1790, in-12, et le *Journ. hist. et litt.*, 1er décembre 1790, page 521 ; où l'on trouve un long parallèle composé des rapprochemens les plus remarquables. *Voyez* LAVAUR. Fénélon, dans son *Télémaque*, et Bossuet, dans sa *Politique sacrée*, ont tracé les principaux traits du règne de Sésostris. (Il y eut plusieurs rois d'Egypte du nom de Sésostris ; le 1er mentionné par Dicéarque ; le 2e par Manéthon ; le 3e est celui auquel cet article est consacré ; il s'appelait RAMSÈS-SÉSOSTRIS et était fils d'Aménophis-Ramsès. Feller a suivi la tradition de Diodore : il en est une autre donnée par Manéthon. La plupart des faits qui concernent ce prince ont été confirmés par les découvertes archéologiques faites depuis 30 ans et par les savantes lectures hiéroglyphiques de M. Champollion le Jeune.)

SESSA ou SHEHSA, philosophe indien, qu'on croit avoir vécu dans le 11e siècle, passe pour le premier inventeur des échecs. Voici ce qui donna lieu à la découverte de ce jeu ingénieux et savant. Ardschir, roi des Perses, ayant imaginé le jeu de trictrac, s'en glorifiait. Scheram, roi des Indes, fut jaloux de cette gloire : il chercha quelque invention qui pût équivaloir à celle-là. Pour complaire au roi, tous les Indiens s'étudièrent à quelque nouveau jeu. Sessa, l'un d'eux, fut assez heureux pour inventer le jeu d'échecs. Il présenta cette invention au roi son maître, qui lui offrit pour récompense tout ce qu'il pourrait désirer. Toujours ingénieux dans ses idées, Sessa lui demanda seulement autant de grains de blé qu'il y a de cases dans l'échiquier, en doublant cette quantité à chaque case, c'est-à-dire 64 fois. Le roi, choqué, méprisa une demande qui semblait si peu digne de sa munificence. Sessa insista, et le roi ordonna qu'on le satisfît. On commença à compter les grains en doublant toujours ; mais on n'était pas encore au quart du nombre des cases, qu'on fut étonné de la prodigieuse quantité de blé qu'on avait déjà. En continuant la progression, le nombre devint immense, et on reconnut que, quelque puissant que fût le roi, il n'avait pas assez de blé dans ses états pour la finir. Vérité géométrique bien propre à étonner l'imagination, mais qui n'a rien de nouveau pour ceux qui connaissent l'énorme résultat de ces sortes de combinaisons : c'est ainsi que le nombre 24 multiplié par le précédent (déjà multiplié par celui qui le précède, et ainsi jusqu'à l'unité), donne la somme suivante de 620,448,401,733,239,439,360,000. *Voy.* PRESTET.

* SESTINI (Barthélemy), improvisateur italien, naquit à Pistoie, en Toscane, vers 1792, et était compatriote de Corilla (et non *Corinna*) aussi célèbre par ses improvisations que par ses galanteries. Doué d'une imagination vive, et ayant des connaissances variées, Sestini improvisait avec facilité ; et ce qui fait son éloge, il n'encensait dans ses vers ni les richesses ni le pouvoir. Mais malheureusement, lors des derniers troubles de l'Italie, il voulut y jouer le rôle de Tyrthée, en enflammant les esprits par ses chants patriotiques. Il chercha un asile en France, et improvisa à Marseille et à Paris avec succès. Parmi les sujets qu'il a le mieux chantés, c'est celui de *Pythagore*, au moment où ce

philosophe, en observant l'accord des coups de marteaux d'une forge, conçoit les lois de l'harmonie. Il mourut à Paris, le 11 novembre 1822, à peine âgé de 34 ans. Il a laissé *Pia leggenda romantica*, Rome, 1822, poème en trois chants et en octaves : le sujet est tiré du dernier *tercet* du cinquième chant du *Purgatoire* du Dante, qui parle de la Pia, comme d'une jeune et vertueuse femme qui périt en prison, victime de l'injuste jalousie de son époux.

SETH, 3e fils d'Adam et d'Ève, naquit l'an 3874 avant J. C. Il eut pour fils Enos, à l'âge de 105 ans, et vécut en tout 912 ans. On a débité sur ce saint patriarche bien des choses qui ne sont pas appuyées sur l'Ecriture. Josèphe parle de ses enfans, qui se distinguèrent dans la science de l'astronomie, et qui gravèrent sur deux colonnes, l'une de brique et l'autre de pierre, des avis importans touchant les révolutions que la terre devait essuyer. Scipion Maffei a écrit contre la réalité de ces deux colonnes; mais le Père Troilo (*Philos. Instit. Mutinæ*, 1774) l'a défendue avec force. M. Bailly la regarde également comme incontestable. « Les anciens, » dit-il, avaient appris d'Adam que le » monde périrait par l'eau et par le feu; » la peur qu'ils eurent que cette science » ne se perdît avant que les hommes en » fussent instruits, les porta à bâtir deux » colonnes, sur lesquelles ils gravèrent » les connaissances qu'ils avaient acquises, etc. » *Hist. de l'astron. anc.*, l. 1. — Il y a eu des hérétiques nommés *séthéens*, qui prétendaient que Seth était le Christ, et que ce patriarche, après avoir été enlevé du monde, avait paru de nouveau d'une manière miraculeuse sous le nom de Jésus-Christ.

SETTALA (Manfred), savant Italien du 17e siècle, fils de Louis *Septalius*, célèbre médecin, dont il nous reste quelques ouvrages, naquit à Milan en 1600. Il étudia successivement à Pavie, à Sienne et à Pise, et fit de si rapides progrès, qu'à sa 18e année il passait déjà pour un prodige de savoir. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, voulut le connaître, lui accorda son estime, et lui offrit une place honorable et lucrative dans ses états. Settala, désirant voyager pour s'enrichir de nouvelles connaissances, ne put accepter les offres de ce prince. Il visita la Sicile, Chypre, Candie, Constantinople, parcourut l'Egypte, l'Asie mineure, etc., et revint à Milan en 1630. Il reprit alors l'étude avec plus de chaleur, et à 31 ans il savait la philosophie, les mathématiques, les antiquités, la chimie, la musique, les langues latine, grecque, armenienne, le français, l'espagnol et l'anglais. Il embrassa l'état ecclésiatique, et le cardinal Borromée, qui le protégeait, le pourvut d'un canonicat dans l'église de Saint-Nazaire. Il mourut en 1670, âgé de 70 ans. Ce savant estimable avait un musée très curieux, enrichi de médailles rares, ainsi que d'instrumens de physique, et de machines ingénieuses faites par lui-même. Il l'a laissé à la bibliothèque ambrosienne.

*SEURRAT DE LA BOULAYE (Jacques-Isaac), né à Orléans, le 22 août 1728, originaire d'une ancienne famille du Berry, éminemment religieuse, et alliée aux maisons les plus distinguées de ce pays. Celui de ses ancêtres qui se fixa à Orléans, y vint pour la défense de son roi et de la religion; il servait, dans l'armée, en qualité de capitaine de cent hommes. Seurrat de la Boulaye conçut, dès sa jeunesse, un goût décidé pour l'étude des lois. En 1757, il fut nommé conseiller au présidial d'Orléans. Il s'y distingua par ses lumières et une haute probité. Aux mœurs les plus douces il joignait une fermeté de caractère remarquable, dont il eut occasion de donner des preuves dans le poste d'honneur et de confiance auquel ses concitoyens l'élevèrent. Nommé, en 1789, député de la noblesse aux états-généraux, il montra constamment une fidélité inaltérable à Louis XVI, aux principes de la monarchie, et au véritable intérêt du peuple, qui en est inséparable. Vivant à une époque où le besoin d'utiles réformes se faisait sentir, il entra dans les vues d'amélioration; mais il ne tarda pas à s'apercevoir de la fourberie de ceux qui ne parlaient de réforme que pour

renverser plus facilement l'édifice de la royauté : selon lui, attaquer la personne du roi, c'était anéantir la monarchie. Il débuta, dans l'assemblée, par différentes motions particulières, entre autres, sur le droit de gruerie, qui pesait sur les propriétaires de bois. Il protesta contre les décrets qui anéantissaient la noblesse héréditaire ; contre le décret du 28 mars 1691, comme renfermant une disposition pénale destructive de l'inviolabilité de la personne du roi, et de l'hérédité au trône ; contre l'acceptation donnée par le roi de l'acte constitutionnel, comme entachée de violence ; et contre tous les décrets qui suspendaient l'exercice de l'autorité royale. Ses votes courageux furent toujours les mêmes que ceux du duc d'Avaray, dont il était le collègue et l'ami. De retour dans sa famille, entouré de l'estime de ses concitoyens, il menait une vie douce et retirée, lorsqu'en 1793 il fut jeté dans les prisons, par suite de ses opinions royalistes. Rendu enfin à la liberté, il ne se livra plus qu'à des occupations de bienfaisance et de charité, et mit tout son bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. Il mourut à Orléans, le 14 février 1803, laissant pour modèle à sa famille la noble conduite de toute sa vie.

* SEVE (Maurice de), que le *Promptuaire des médailles* place parmi les plus illustres protecteurs des lettres, naquit à Lyon vers 1510. Ses compatriotes le choisirent pour diriger les fêtes données à Henri II : on en a imprimé la relation en 1548. Il a laissé des *poésies* qui ne sont pas sans mérite, et où l'on remarque beaucoup de grâce et de naturel. On connaît de lui : 1° *Arion*, églogue sur le trépas du Dauphin ; 2° *Eglogue sur la Vie solitaire ;* 3° *Délie*, poème en vers ; 4° *Le Microcosme*, ou *le petit Monde* ; 5° *Le Blason du front et du sourcil, etc.*

* SEVELINGES (Charles-Louis de), écrivain politique, né à Amiens en 1768 d'une famille originaire du Beaujolais où est située la terre dont il porte le nom, fut élevé au collége de Juilly d'où il sortit en 1782, pour entrer comme aspirant à l'école royale d'artillerie à Metz. Après avoir subi ses examens, il passa dans les gendarmes de la garde du roi. Plus tard, lorsqu'une armée de royalistes se forma au delà du Rhin pour rapporter en France des principes antirévolutionnaires, Sevelinges en fit partie : il suivit les princes frères de Louis XVI et rentra dans sa patrie en 1802. Depuis cette époque Sevelinges se livra à la culture des lettres : il prit part à la traduction du *Code Prussien*, et fut l'un des collaborateurs de la *Bibliothèque des Romans*. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Voyages dans la caverne du malheur et les repaires du désespoir*, trad. de l'allemand de Spiess, 2 vol. in-12 ; 2° *Soirées allemandes*, 3 vol. in-18 ; 3° *Werther*, traduction complète, 1 vol. in-8 ; 4° *Alfred*, imitation du *Wilhalm Meister* de Goethe, 3 vol. in-12, avec romances et musique gravées ; 5° *Histoire de la campagne de* 1800, d'après Bulow, qu'il a souvent réfutée très judicieusement, 1 vol. in-8 ; 6° *Histoire de Schinderhannes et autres chefs de brigands dits* chauffeurs, d'après les pièces authentiques de leur procès, 2 vol. in-12 ; 7° *Histoires nouvelles, contes moraux*, 1 vol. in-12 ; 8° *Histoire de la guerre de l'indépendance américaine*, trad. de l'italien de Charles Botta, 4 vol. in-8, avec cartes et plans, ouvrages curieux ; 9° *Mémoires inédits et correspondance secrète du cardinal Dubois*, 2 vol. in-8 ; Sevelinges y a joint une savante introduction et plusieurs dissertations historiques d'un haut intérêt, tels qu'un *Précis de la paix d'Utrecht*, une *Notice sur le prétendant* (Le chevalier de St.-George), un *Mémoire sur les wighs et les toris*, etc. : 1° *Histoire de la captivité de Louis XVI et de sa famille*, 1 vol. in-8. Nous ne pouvons donner la liste complète de ses ouvrages. On lui a attribué en 1818 *Le Rideau levé* ou *petite Revue des grands théâtres*, brochure qui fit dans le temps beaucoup de bruit. Sevelinges a fourni aux journaux une foule d'articles intéressans ; il travailla au *Mercure de France*, au *Mercure étranger*, au *Journal de Paris*, à la *Gazette de France*, à la *Quotidienne*, etc. Il fut

aussi l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, à laquelle il a donné des articles importans, tels que *Henri VIII*, *Jacques I*, *et Jacques II*, *Haydn*, etc. Sevelinges conserva toute sa vie ses opinions du 1er âge. La constance de ses principes monarchiques lui attira la haine de plusieurs écrivains, et il n'est pas d'homme de lettres qui ait été poursuivi avec plus d'acharnement par les rédacteurs du *Nain Jaune*. Sevelinges est mort à Paris en 1832.

SEVERA (Julia-Aquilia), 2e femme d'Héliogabale, était une vestale, qu'il épousa malgré les lois de la religion romaine. Son père, qui se nommait Quintus-Aquilius Sabinus, avait été deux fois consul. Quoique Severa fût d'une figure touchante et pleine de grâces, elle ne put fixer le cœur inconstant de son époux. Il la renvoya à sa famille, et, ayant éprouvé de nouveaux dégoûts avec d'autres femmes, il la reprit et la garda jusqu'à sa mort, arrivée l'an 222 de l'ère chrétienne.

SEVERA (Valeria), première femme de Valentinien Ier et mère de Gratien, se déshonora par son avarice. Elle mit à prix toutes les grâces de la cour. Valentinien, instruit de ses exactions, la répudia, et se maria. L'exil de Severa dura jusqu'à la mort de ce prince, qui arriva en 375 de J. C. Gratien, son fils, la rappela à la cour, et la rétablit dans les honneurs de son rang : il se fit un devoir de la consulter; et comme elle avait de l'esprit et un jugement sain, ses avis lui furent salutaires. C'était d'après son conseil que Valentinien, au lieu de commencer par donner à Gratien la qualité de César, suivant l'usage observé par ses prédécesseurs, l'avait fait reconnaître empereur, dès qu'il eut passé par d'autres dignités. Ainsi l'empire fut assuré à Gratien, qui le méritait d'ailleurs par ses talens et ses vertus.

SÉVÈRE Ier (Lucius - Septimius), empereur romain, naquit à Leptis en Afrique, l'an 146 de J. C.. d'une famille illustre. Il y eut peu de grandes charges chez les Romains qu'il n'exerçât avant que de parvenir au comble des honneurs : car il avait été questeur, tribun, proconsul et consul. Il s'était acquis une grande réputation à la guerre, et personne ne lui contestait la valeur et la capacité. On remarquait en lui un esprit étendu, propre aux affaires, entreprenant, et porté aux grandes choses. Il était habile et adroit, vif, laborieux, vigilant, hardi, courageux et plein de confiance : au reste fourbe dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, rapportant tout à lui-même, prompt, colère et cruel. Sévère fut disgracié sous Commode et après la mort de Marc-Aurèle; mais bientôt il fut rétabli dans les emplois dont il s'était démis. Pertinax succéda à Commode : le premier ayant été assassiné par les prétoriens, l'empire fut mis à l'encan; le plus riche acheteur fut Didier-Julien, et il monta sur le trône. Sévère prétendit vouloir venger Pertinax, alors gouverneur de l'Illyrie; il fit révolter ses troupes, l'an 193 de J. C. Arrivé à Rome, il se défit de Julien et de Niger ses compétiteurs, fit mourir plusieurs sénateurs qui avaient suivi leur parti, en relégua d'autres, et confisqua leurs biens. Il alla ensuite assiéger Bysance par mer et par terre, et s'en étant rendu maître, il la livra au pillage; de là il passa en Orient, en soumit la plus grande partie, et punit les peuples et les villes qui avaient embrassé le parti de Niger. Il se proposait d'attaquer les Parthes et les Arabes; mais il pensa que tant qu'Albin, qui commandait dans la Grande-Bretagne, subsisterait, il ne serait pas maître absolu de Rome. Il le déclara ennemi de l'empire, marcha contre lui, et le rencontra près de Lyon. La victoire fut long-temps indécise; mais Sévère la remporta, l'an 197 de J. C., et Albin fut tué. Le vainqueur vint voir le corps de son ennemi, et le fit fouler aux pieds par son cheval. Cet usage de la victoire prouve qu'il n'était pas digne de vaincre. Peu après il fit mourir la femme et les enfans d'Albin, et fit jeter leurs cadavres dans le Tibre. Il lut les papiers de cet infortuné, et fit périr tous ceux qui avaient embrassé son parti. Les premiers personnages de Rome et quantité de dames de distinction fu-

rent enveloppés dans ce massacre. Il marcha ensuite contre les Parthes, prit Séleucie et Babylone, et alla droit à Ctésiphon, qu'il prit vers la fin de l'automne, après un siége très long et très pénible. Il livra cette ville au pillage, fit tuer tous les hommes qu'on y trouva, et emmena prisonniers les femmes et les enfans. Il se fit donner, pour cette victoire, le nom de *Parthique*. Le barbare vainqueur marcha alors vers l'Arabie et la Palestine, et pardonna à ce qui restait de partisans de Niger. Il excita une cruelle persécution contre les chrétiens; c'est la cinquième dont il soit fait mention dans les fastes de l'Eglise. Il y eut un grand nombre de martyrs dans toutes les provinces de l'empire; mais les progrès du christianisme n'en furent que plus rapides. Il passa ensuite en Egypte, visita le tombeau du grand Pompée, accorda un sénat à ceux d'Alexandrie, se fit instruire de toutes les religions du pays, fit ôter tous les livres qui étaient dans les temples, et les fit mettre dans le tombeau d'Alexandre le Grand, qui fut fermé pour que personne ne vît dans la suite ni le corps de ce héros ni ce que contenaient ces livres. Les peuples de la Grande-Bretagne ayant de nouveau pris les armes l'an 208, Sévère y vola pour les réduire. Après les avoir domptés, il y fit bâtir, en 210, un grand mur, qui traversait l'île, dont il reste encore, dit-on, des vestiges. Cependant il tomba malade au milieu de ces conquêtes. Les uns attribuèrent cette maladie aux fatigues qu'il avait essuyées; les autres, au chagrin que lui avait causé son fils aîné Caracalla, qui, étant à cheval derrière lui, avait voulu le tuer d'un coup d'épée. Ceux qui les accompagnaient, voyant Caracalla lever le bras pour frapper Sévère, poussèrent un cri; qui l'effraya et l'empêcha de porter le coup. Sévère se retourna, vit l'épée nue entre les mains de son fils parricide, et s'aperçut de son dessein; mais il ne dit rien, et finit ce qu'il avait à faire. Lorsqu'il fut rentré à la maison où il logeait, il fit venir Caracalla dans sa chambre, et lui dit, en lui présentant une épée: « Si vous voulez me tuer, exécutez votre » dessein, à présent que vous ne serez vu » de personne. » Les légions ayant proclamé son fils peu de temps après, il fit retrancher la tête aux principaux rebelles, excepté à son fils; ensuite portant la main à son front, et regardant Caracalla d'un air impérieux: « Apprenez, » lui dit-il, que c'est la tête qui gou» verne et non pas les pieds; » faisant allusion à la goutte dont il était tourmenté. Comme sa mort approchait, il s'écria: J'ai été tout ce qu'un homme » peut être; mais que me servent aujour» d'hui ces honneurs? » Les douleurs de la goutte augmentant, sa fermeté ordinaire l'abandonna. Aurelius-Victor rapporte, qu'après avoir vainement demandé du poison, il mangea exprès si avidement des mets indigestes, qu'il en mourut à York, l'an 211, à 66 ans. Il avait écrit lui-même l'histoire de sa vie, dont il ne nous reste rien. Ce siècle était si déréglé, que sous le seul règne de cet empereur, on fit le procès à 3000 personnes accusées d'adultère. Caracalla et Géta, ses fils, lui succédèrent.

SÉVÈRE II (Flavius-Valerius-Severus), empereur romain, d'une famille inconnue de l'Illyrie, était adonné au vin et aux femmes; sa passion pour le vin fut la cause de son élévation. Valère Maximilien, qui avait le même vice, le fit nommer César, en 306, par Maximilien-Hercule. Maxence ayant pris le titre d'empereur à Rome, en 307, Sévère marcha contre lui, et ayant été abandonné d'une partie des siens, il fut obligé de se renfermer dans Ravenne. Maximilien-Hercule, qui, après avoir abdiqué l'empire, l'avait repris, vint l'y assiéger. Sévère se rendit à lui, espérant qu'on lui conserverait la vie; mais le barbare vainqueur lui fit ouvrir les veines, en avril 307. Il laissa un fils, que Licinius fit mourir.

SÉVÈRE III (Livius Severus), empereur romain, d'une famille de Lucanie, fut salué empereur d'Occident, dans Ravenne, après la mort de Majorien, en novembre 461. (Le général Ricimer, qui ne voulait pour maîtres que des princes

qu'il pût gouverner, fit élire Sévère.) Le sénat approuva cette élection, avant d'avoir eu le consentement de Léon, empereur d'Orient; mais le nouveau César n'eut pas le temps de rien entreprendre. Le général Ricimer, qui, pour régner sous son nom, lui avait fait donner la couronne, le fit, dit-on, empoisonner. Sévère ne fut qu'un fantôme qui viola la justice et les lois, et qui se plongea dans la mollesse, tandis que Ricimer avait réellement l'autorité suprême.

SÉVÈRE (Lucius-Cornélius), poète latin, sous le règne d'Auguste l'an 24 avant Jésus-Christ, fut distingué de la foule des poètes médiocres. Il a paru, en 1715, Amsterdam, in-12, une belle édition du Poème l'*Ætna* et de quelques fragmens. Elle avait été précédée par une autre in-8, en 1703.

* SÉVERGUINE (N.), membre de l'académie des sciences de St.-Pétersbourg, mort dans cette ville le 17 novembre 1826 à l'âge de 62 ans, s'occupa spécialement de minéralogie, de chimie et de technologie. Il a laissé les ouvrages suivans : 1° *Principes élémentaires de botanique*, St.-Pétersbourg, 3 vol. 1791; 2° *Premiers principes de minéralogie*, ibid., 1798, 2 vol.; 3° *Moyen d'éprouver les eaux minérales*, ibid., 1800; 4° *Principes chimiques des métiers et fabriques*, ibid., 1803, 2 vol.; 5° *Esquisse abrégée de minéralogie*, ibid., 1804; 6° *Dictionnaire détaillé de minéralogie*, ibid., 1807; 7° *Nouveaux systèmes de classement des minéraux*, ibid., 1816. Il a publié en outre en 3 vol. les *Résultats de ses voyages dans les parties occidentales de la Russie*, 1803-1805, et en 1 vol., ceux *de son voyage en Finlande*, 1804.

SEVERIN (Saint), abbé et apôtre de la Norique, dans le 5ᵉ siècle, mourut le 8 janvier 482, après avoir édifié et éclairé les peuples barbares. Son corps a été transporté à Naples. On a sa *Vie* écrite par Eugippe, son disciple, qui avait été présent à sa mort.

SEVERIN (Saint), abbé d'Agaune, ou de Saint-Maurice, en Valais, avait le don des miracles. Le roi Clovis étant tombé malade, en 504, le fit venir à Paris, afin qu'il lui procurât la guérison. Le saint l'ayant obtenue du ciel, le prince lui donna de l'argent pour distribuer aux pauvres, lui accorda la grâce de plusieurs criminels. Saint Severin mourut sur la montagne de Château-Landon, en Gâtinais, le 11 février 507. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint Severin, solitaire, et prêtre de Saint-Cloud.

SEVERIN (Saint), évêque de Cologne, se distingua par son zèle à extirper l'arianisme de son diocèse et des pays circonvoisins. Lorsqu'il jugea que ses ouailles étaient affermies dans la foi, il alla à Bordeaux, sa patrie, travailler à y rétablir l'orthodoxie, et y mourut au commencement du 5ᵉ siècle. Il connut, au rapport de saint Grégoire de Tours, par révélation, la mort de saint Martin, à l'heure même où ce saint évêque entrait en possession de la bienheureuse immortalité. Quelques critiques soutiennent que saint Severin de Cologne est différent de celui qui est mort à Bordeaux; cependant les deux églises en font la fête le même jour, le 23 octobre, et les anciens martyrologes ne les distinguent pas.

SEVERIN, Romain, élu pape après Honorius Iᵉʳ, au mois de mai 640, ne tint le siége que 2 mois et 4 jours, étant mort le 1ᵉʳ août de la même année. Il se fit estimer par sa vertu, sa douceur et son amour pour les pauvres.

SEVERINE (Ulpia-Severina), femme de l'empereur Aurélien, était fille d'Ulpius-Crinitus, grand capitaine, qui descendait de Trajan, dont il avait la figure, la valeur et les talens. Sa fille avait, comme lui, les inclinations guerrières. Elle suivit Aurélien dans ses expéditions, et s'acquit le cœur des soldats par ses bienfaits. Son époux exigeait d'elle qu'elle eût soin de sa maison comme une bourgeoise, et ne voulut jamais lui permettre les robes de soie. Severine survécut à Aurélien, dont elle eut une fille qui fut mère de Sévérien, sénateur distingué sous le règne de l'empereur Constantin.

* SEVERO-LOPEZ (don Joseph), professeur de médecine clinique à Ma-

drid, et médecin de Charles III, naquit à Madrid vers 1750. Il mourut en 1804 d'une attaque d'apoplexie. Severo passe pour avoir eu cet esprit observateur qui caractérise les grands médecins. Il avait entièrement réformé la médecine-pratique en Espagne, et substitué à l'esprit de système et à la routine, des principes sages et fondés sur l'expérience et la raison. Il s'exprimait avec éloquence. Ses talens soulevèrent contre lui des persécuteurs auxquels il n'opposa que le silence. M. Antoine Vallam a publié un *Dictionnaire de médecine et de chirurgie* en 7 vol.; ouvrage estimé, où l'on trouve les principes fondamentaux de la doctrine de Severo-Lopez.

SÉVIGNÉ (Marie de RABUTIN, dame de CHANTAL et marquise de), fille de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, Bourbilly, etc. chef de la branche aînée de Rabutin, et de Marie de Coulanges, naquit le 5 février 1627, et non pas 1626, au château de Bourbilly en Bourgogne. Elle perdit son père l'année suivante, à la descente des Anglais dans l'île de Ré, où il commandait l'escadre des gentilshommes volontaires. Elle épousa en 1644 Henri, marquis de Sévigné, qui fut tué en duel, l'an 1651, par le chevalier d'Albret : elle en eut un fils et une fille. La tendresse qu'elle porta à ses deux enfans lui fit sacrifier à leur intérêt les partis les plus avantageux. Sa fille ayant été mariée en 1669 au comte de Grignan, commandant en Provence, qui emmena son épouse avec lui, elle se consola de son absence par de fréquentes lettres. Elle mourut le 18 avril 1696. Madame de Sévigné est principalement connue par ses *Lettres*; elles ont un caractère si original, qu'aucun ouvrage de cette espèce ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins et délicats, formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de ce beau naturel qui ne se trouve qu'avec le vrai, qu'on se sent affecté des mêmes sentimens qu'elle. On ne peut disconvenir cependant que son affection pour sa fille, quoique exprimée d'une manière très variée, n'y soit ramenée jusqu'à la plus accablante satiété. Il est vrai encore qu'elle fait quelquefois la femme docteur, qu'elle prononce sur des matières qu'elle n'entend pas, ques ses éloges et ses censures ne sont pas toujours exempts de l'esprit de parti ; mais quoiqu'elle ait paru s'intéresser à celui qui dès lors portait le trouble dans l'Eglise, il s'en faut de beaucoup qu'elle en approuvât les maximes et l'absurde doctrine de la prédestination. « Je lis, dit-elle, » dans une de ses lettres, l'Ecriture sainte, » qui prend l'affaire depuis Adam. J'ai » commencé par cette création du monde » que vous aimez tant : cela conduit jus» qu'après la mort de Notre-Seigneur; » c'est une belle suite. Pour moi, je vais » plus loin que les jésuites, et voyant les » reproches d'ingratitude, les punitions » horribles dont Dieu menace et afflige » son peuple, je suis persuadée que nous » avons notre liberté tout entière, que » par conséquent nous sommes très cou» pables, et méritons bien le feu et l'eau » dont Dieu se sert quand il lui plaît. » Nous allons citer les jugemens de quelques critiques sur madame de Sévigné. « Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup relu, qui l'a été plus que les *Lettres de madame de Sévigné*? Elles sont de toutes les heures; à la ville, à la campagne, en voyage, on les lit partout. N'est-ce pas un livre précieux que celui qui vous amuse, vous intéresse, et vous instruit presque sans demander aucune attention? Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte; elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir ce qu'elle peint. *Voyez* dans ses *Lettres* la mort de Turenne, personne ne l'a pleuré de si bonne foi, mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer (Laharpe). » « Madame de Sévigné, avec des lettres écrites au hasard, a fait sans y penser un ouvrage enchanteur. Dans son stile plein d'imagination, elle crée presque une langue nouvelle; elle jette à tout moment de ces expressions que l'esprit ne fait pas, et qu'une âme sensible seule peut trouver; elle donne aux mots les plus

communs une physionomie et une âme. Tous ses tours de phrases sont des mouvemens ; mais des mouvemens abandonnés, et qui n'en ont que plus de grâce. Comme elle s'accuse, se loue, se plaint! comme sa joie est douce et sa tristesse a de charmes! comme elle intéresse toute la nature à sa tendresse (Thomas)! » A ces jugemens, on peut ajouter ceux de Marmontel et de l'abbé de Vauxcelles. (La meilleure édition des *Lettres* de cette femme illustre est celle de Blaise, Paris, 1818, publiée par les soins de M. de Monmerqué, 10 v. in-8, ou 12 v. in-12. Cette édition est précédée d'une *Notice bibliographique de toutes les éditions de cet ouvrage*, et d'une *Notice* sur madame de Sévigné, par M. de Saint-Saurin. Nous nous bornons à citer cette édition, parce que les précédentes sont moins complètes, et que celle donnée par Grouvelle est parsemée de réflexions philosophiques. Il a été donné par le même éditeur, en 1828, un *Supplément* en trois livraisons. *Voyez l'Ami de la religion*, t. 54, p. 158 : ce *supplément* est précieux par les nouvelles lettres que M. de Monmerqué y a ajoutées, et par les différentes autres additions qu'il a faites. (L'abbé de Barral publia, en 1756, sous le titre de *Sevigniana*, un recueil des pensées ingénieuses, des anecdotes littéraires, historiques et morales qui se trouvent répandues dans ses *Lettres*, 1 vol. in-12; ce recueil, réimprimé en 1788, est fait sans choix et sans ordre. Il y a mis des notes satiriques, souvent calomnieuses, propres à corrompre l'histoire et à dénaturer des faits avérés. « L'esprit de secte, dit un » auteur moderne, s'attache à tout, théo- » logie, histoire, poésie, lettres, ou- » vrages d'hommes, de femmes, de filles, » tout lui est bon, dès qu'il dogmatise et » séduit. »

SÉVIN (François), philologue, né en 1682, à Villeneuve-le-Roi, dans le diocèse de Sens, membre de l'académie des belles-lettres, et garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, entreprit, avec l'abbé Fourmont, en 1728, par ordre de Louis XV, un voyage à Constantinople, pour y rechercher des manuscrits; il en rapporta environ 600. On a de lui une *Dissertation* curieuse sur *Menès*, premier roi d'Egypte, in-12, et plusieurs écrits dans les *Mémoires* de l'académie des Inscriptions, qui le perdit en 1741. (On a publié, en l'an 10, à Paris, les *Lettres de l'abbé Sevin sur son voyage*, dont on trouve la relation dans les *Mémoires* que nous venons d'indiquer. Son *Eloge*, par de Boze, se trouve dans le seizième volume des *Mémoires* de l'académie des Inscriptions.)

SEVOY (Francois-Hyacinthe), naquit à Jugon en Bretagne, en 1707, entra, l'an 1730, dans la congrégation des eudistes, à l'âge de 23 ans, et s'y distingua par une grande application à l'étude. Après qu'il eut professé avec succès la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, on le chargea de la conduite du séminaire de Blois, qu'il gouverna quelque temps. Mais ce genre d'occupation ne s'accommodant pas avec ses goûts, il obtint d'être dispensé de toutes sortes d'emplois, et préféra l'état de simple particulier pour se consacrer entièrement à l'étude. Nous devons à ses veilles un ouvrage intitulé : *Devoirs ecclésiastiques*, Paris, 4 vol. in-12. C'est le résultat des conférences et des instructions qu'il donnait de temps en temps aux jeunes ecclésiastiques. Le premier volume, 1760, est une introduction au sacerdoce; les 2e et 3e volumes, 1762, contiennent une retraite pour les prêtres; le 4e traite des vices que les ministres doivent éviter, et des vertus qu'ils doivent pratiquer. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur, arrivée, au séminaire de Rennes, le 11 juin 1765. En général, les matières y sont traitées avec exactitude et solidité. Le stile en est concis, nerveux et plein de chaleur.

* SEWELL (Guillaume), historien et lexicographe, naquit à Amsterdam en 1654, de parens quakers, originaires d'Angleterre. Il étudia la chirurgie, et l'exerça dans sa ville natale. Sewell avait en outre un esprit très cultivé, possédait le latin et la plupart des langues de l'Europe. Il est mort vers l'an 1720, et a laissé les ouvrages suivans : 1° *Dictionnaire anglais et hol-*

landais, in-4, qui a eu plusieurs éditions; 2° *Grammaire hollandaise*; 3° *Grammaire anglaise et hollandaise*, in-12; 4° *Histoire des Juifs de Josèphe*, traduite en hollandais; 5° *Antiquités de Rome*, *de Denys d'Halicarnasse*, 1691, in-4, traduite en hollandais, etc. Mais l'ouvrage qui eut plus de vogue est son *Histoire de la formation et des progrès de la société des quakers*, Amsterdam, 1717. Ce livre est très estimé par les quakers; on en a fait une traduction en anglais, imprimée à Londres en 1719, in-fol.

* SEWELL (George), poète et médecin anglais, naquit à Windsor vers l'an 1660, passa jeune à Leyde, où il étudia la médecine sous Boerhaave. Il y fit des progrès, et exerça cet art à Londres et ensuite à Hampstead; mais son goût pour les belles-lettres et la poésie nuisit à ses succès dans l'état qu'il avait embrassé; aussi il vécut et mourut pauvre. Sewell n'avait pas d'habitation; il mangeait toujours chez ses amis et ses voisins, se souciait fort peu de son existence à venir, et ne songeait qu'à la gloire littéraire. Pendant son séjour à Londres, il fit connaissance avec Addisson et Steele; ce dernier l'employa quelque temps dans la rédaction de son journal, *the-Tattler* (le *Parleur*); il coopéra aussi à celle du *Spectateur*, dirigé par ces deux célèbres écrivains. Il mourut à Hampstead en 1726. On a de lui: 1° *Vie de John Philips*; 2° *Défense du théâtre anglais*; 3° *Défense du Caton d'Addisson*, 1716; 4° *Essai sur le gouvernement de la pensée et sur la mort*, ouvrage bien écrit et rempli de sages maximes; 5° *Poésies* contenant des odes, des chansons, etc.; 6° *Les Métamorphoses d'Ovide*, traduites en anglais; 7° *Sir Walter Raleigh*, tragédie jouée à Londres en 1719, et qui eut beaucoup de succès. On a imprimé, en 1720, les fragmens d'une autre qu'il avait commencée; et qui avait pour titre *Richard Ier*. Il a aussi écrit plusieurs autres pièces, des *Pamphlets* politiques, etc. Le stile de Sewell était correct, et sa versification avait de l'élégance et de l'harmonie. Sa pièce de *Sir Walter* renferme des beautés et quelques beaux caractères; mais elle pèche du côté du plan et de l'intrigue.

* SEXTIUS-CALVINUS (Caïus) est le fondateur de la ville d'Aix en Provence, qu'il fit bâtir l'an 434 de la fondation de Rome, ou 120 ans avant J. C. Cette ville fut appelée de son nom, *Aquæ Sextiæ*. Il fut envoyé au secours des Massiliens (Marseillais), battit leurs ennemis et se rendit maître de leurs places.

SEXTUS-EMPIRICUS, philosophe pyrrhonien, vivait au commencement du 3e siècle, sous l'empire d'Antonin le Pieux: il était médecin de la secte des *empiriques*. (On ignore l'histoire de sa vie.) Nous avons de lui un ouvrage en dix livres, où il dispute contre toutes les sciences, et un en trois livres, qui contiennent les sentimens des pyrrhoniens; ce dernièr a été traduit en français par Huart, sous le titre de *Hipotiposes* (sic), ou *Institutions pyrrhoniennes*, avec des notes, 1725, in-12. C'est à tort qu'on a accusé le savant Huet d'avoir puisé dans cet ouvrage ses *Quæstiones alnetanæ*. La meilleure édition des ouvrages de Sextus-Empiricus est celle de Fabricius, en grec et en latin, in-fol., Leipsick, 1718. La version est de Henri Etienne. On lui attribue encore *Sexti Platici vel Platonici*, *de medicina animalium*, *bestiarum*, *pecorum et avium*, *liber*, Bâle, 1539, in-4, avec les notes de Gabriel Humelberg; d'autres le donnent à SEXTUS de Chéronée, philosophe platonicien, neveu de Plutarque, et précepteur de Marc-Aurèle.

SEXTUS, XYSTUS ou SIXTUS, philosophe qui semble avoir vécu dans le 2e ou 3e siècle, n'est connu que par ses *Sentences*, que nous n'avons qu'en latin (hors quelques fragmens grecs que Stobée nous a conservés). Rufin d'Aquilée en est le traducteur, et les attribuait au pape saint Sixte II. Saint Jérôme l'a repris de cette attribution, *Comment. in Jerem.* c. 22; item, *in Ezech.*, c. 18; item, *Epist. ad Ctesiphontem*. Saint Augustin avait d'abord adopté le sentiment de Rufin, mais il le rejette dans ses *Rétractations*. Beatus Rhenanus publia la version de Rufin sur un ancien exemplaire qu'il trouva à Schelestadt, *Apud divam Fidem*,

sous ce titre : *Xysti philosophi Enchiridion, seu sententiæ piæ et christianæ cum præfatione B. Rhenani*, Basiliæ, 1516, in-4 ; on les a souvent réimprimées depuis. Si effectivement toutes ces sentences sont de *Xystus*, on ne peut guère douter qu'il n'ait été chrétien, à moins que, comme d'autres philosophes, il ne se soit paré des maximes et du langage de l'Evangile, sans en prendre l'esprit. M. Sieber en a donné une édition à Leipsick, en 1725, sous le nom de Sixte II, pape et martyr, et soutient, comme Rufin, qu'il en est le véritable auteur.

* SEYBOLD (David-Christophe), savant philologue, naquit à Brackenheim en Wurtemberg, le 26 mai 1747. Jeune encore, il obtint, en 1771, une place de professeur de belles-lettres à Iéna, et en 1774 il fut nommé recteur et professeur du gymnase de Spire. Il y demeura jusqu'en 1776, qu'il eut la même place au gymnase de Grünstadt, dans le comté de Leinengen. En 1779, le landgrave de Hesse-Darmstadt l'appela à Bouxviller. Au commencement de la révolution française, cet établissement cessa d'exister, et alors Seybold se rendit à Tubingue, où il occupa la place de professeur de littérature ancienne; il y mourut en janvier 1804. Outre plusieurs *Dissertations latines* sur Homère, des *Anthologies* et *Chretomathies* grecques, latines et allemandes, il a laissé : 1° *Achille Tacius*, traduit en allemand ; 2° *Les OEuvres de Philostrate*, traduites en allemand; 3° *Introduction à la mythologie grecque et romaine des auteurs anciens, à l'usage des jeunes gens, avec des gravures d'après l'antique*. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Il a perdu beaucoup de son mérite depuis ceux que publièrent M. Heyne et ses continuateurs. Seybold fut à la tête de deux journaux intitulés : *Variétés du Haut-Rhin*, et le *Magasin des dames*.

* SEYDA, reine de Perse, et épouse de Magdeddaulat, fut, après la mort de son mari, régente du royaume, pendant la minorité de Rostan, son fils, et gouverna ses états avec gloire. Lorsque Rostan monta sur le trône, Seyda voulait le considérer encore comme un pupille, et ne lui laisser que le titre de roi ; mais celui-ci voulant régner seul sur ses peuples, et se délivrer d'un joug qui lui devenait pesant, ôta à sa mère toute espèce d'autorité. Il lui permit cependant les honneurs dus à son rang. Seyda, ambitieuse et indignée, se retira de la cour et se réfugia dans le château de Taback, dans le royaume de Lar. Elle y conspira contre son fils, se fit des partisans, leva des troupes, se mit à leur tête, combattit Rostan, le fit prisonnier, et lui ravit la couronne. Cette usurpatrice ne se montrait jamais en public, et se tenait cachée derrière un rideau, pendant qu'elle donnait audience à ses ministres ; elle ne se montrait à visage découvert que devant les ambassadeurs des grands princes. Seyda mourut vers l'an 420 de l'hégire.

SEYDLITZ (Frédéric-Guillaume, baron de), né à Clèves en 1722, se fit un grand nom au service du roi de Prusse, où il parvint au grade de général de cavalerie. Dès la première guerre de Silésie il se distingua; mais la guerre de Sept-ans fut le théâtre de ses exploits les plus brillans. Il couvrit la retraite avec habileté, après la défaite des Prussiens à Kolin, le 18 juin 1757. Il commandait toute la cavalerie à la fameuse bataille de Rosbach, le 5 novembre de la même année, et c'est à ses dispositions, faites avec une audace alliée à la prudence, qu'on dut principalement la déroute des Français dans cette journée mémorable. A Zorndorf, le 25 août 1758, s'étant rendu avec la cavalerie, l'épée à la main, maître de plusieurs batteries de canon, il parvint à rendre douteuse la victoire que les Russes croyaient déjà tenir ; et prévint par-là les suites étranges dont l'issue de ce combat menaçait le Brandebourg et la Silésie. Après la bataille, Frédéric II embrassa ce général, et le remercia du zèle extraordinaire et du courage qu'il avait déployés dans ce combat. La fortune ne le favorisa pas de même à Kunersdorf, le 12 août 1759 : obligé d'emporter une batterie d'assaut, il y fut blessé, et contraint de quitter le combat. Le roi l'honora de la plus grande confiance et d'une estime particulière jusqu'à sa mort, arrivée en

1773, et lui fit ériger une statue sur la place Guillaume, à Berlin.

SEYMOUR (Anne, Marguerite, et Jeanne), trois sœurs, étaient filles d'Edouard Seymour, protecteur du royaume d'Angleterre sous le roi Edouard VI, et duc de Sommerset, etc., qui eut la tête tranchée en 1552. Elles étaient nièces de Jeanne Seymour, épouse du roi Henri VIII, laquelle perdit la vie en la donnant au prince nommé depuis Edouard VI. La poésie fut un de leurs talens : elles ont composé 104 *distiques* latins sur la mort de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François I[er], lesquels furent traduits en français, en grec, en italien, et imprimés à Paris en 1551, in-8, sous le titre de *Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre*. Il y en a quelques-uns d'heureux; mais en général ils sont très faibles.

SEYSSEL (Claude de), natif d'Aix en Savoie, ou selon d'autres, de Seyssel, petite ville du Bugey, professa le droit à Turin avec un applaudissement universel. Son savoir lui obtint les places de maître des requêtes et de conseiller de Louis XII, roi de France, l'évêché de Marseille en 1510, puis l'archevêché de Turin en 1517. Il publia un grand nombre d'ouvrages. Son *Histoire de Louis XII, père du peuple*, in-4, Paris, 1615, n'est qu'un panégyrique historique. On a encore de lui un traité peu commun et assez singulier, intitulé *la grande Monarchie de France*, 1519, in-8, dans lequel il fait dépendre le roi du parlement. (*Voyez* SLEIDEN.) Ce prélat mourut en 1520.

SFONDRATI (François), cardinal, sénateur de Milan et conseiller d'état de l'empereur Charles-Quint, naquit à Crémone en 1493. Ce prince l'envoya à Sienne, qui était déchirée par des divisions intestines; il s'y conduisit avec tant de prudence, qu'on lui donna le nom de *Père de la patrie*. Il embrassa l'état ecclésiastique après la mort de son épouse Anne Visconti. Le pape Paul III, instruit de son mérite, l'éleva à l'évêché de Crémone, et à la pourpre romaine. Il mourut en 1550, à 56 ans. On a de lui un poème intitulé : l'*Enlèvement d'Hélène*, imprimé à Venise en 1559. Il a laissé deux fils, Paul et Nicolas. Ce dernier, venu au monde par le moyen de l'opération césarienne, obtint la tiare sous le nom de *Grégoire XIV*. — Il ne faut pas le confondre avec Paul-Emile SFONDRATI : celui-ci, né en 1561, était neveu de Grégoire XIV, mérita par ses vertus le chapeau de cardinal, et mourut à Rome en 1618.

SFONDRATI (Célestin), célèbre cardinal, petit-neveu du précédent, né à Milan en 1649, entra dans l'ordre des bénédictins, professa les saints canons dans l'université de Saltzbourg, et fut ensuite abbé de Saint-Gall. Son savoir et sa naissance lui procurèrent la pourpre romaine en 1695. Il mourut à Rome, le 4 septembre 1696, âgé de 47 ans. Ce cardinal est fort connu par plusieurs ouvrages savans, entre autres par le *Gallia vindicata*, qu'il composa en 1687 contre les décisions de l'assemblée du clergé de France de 1682, sur l'autorité du pape. On y trouve des choses intéressantes et curieuses, entre autres les lettres de quelques évêques de l'assemblée, qui écrivirent au pape pour s'excuser par les motifs de crainte grave qui les avaient fait adhérer à la déclaration, et la réponse du pontife qui leur dit : *Metu suasore nunquam sacerdotes Dei esse solent in ardua et excelsa, pro religione et ecclesiastica libertate, vel aggrediendo fortes, vel perficiendo constantes* (*voyez* INNOCENT XII *et* SOARDI). En 1688, il en publia une autre contre les *Franchises des quartiers des ambassadeurs de Rome*. C'était au sujet de l'ambassade du marquis de Lavardin, et dans son différend avec le pape Innocent XI. Il fait voir les abus de ces franchises, et combien ils sont contraires à la sécurité publique : il est difficile de justifier Louis XIV d'avoir voulu les maintenir, après que l'empereur, le roi d'Espagne et tous les princes catholiques y avaient renoncé. Celui de tous les ouvrages de ce cardinal le plus connu est le traité intitulé : *Nodus prædestinationis dissolutus*, Rome, 1696, in-4. On y trouve sur la grâce,

sur le péché originel, et sur l'état des enfans morts avant le baptême, des opinions qui ont déplu à quelques théologiens. Bossuet, le cardinal de Noailles et d'autres prélats écrivirent à Rome, pour y faire condamner cet ouvrage; mais Innocent XII et Clément XI refusèrent de le censurer. Cependant le premier de ces pontifes fit examiner l'ouvrage avec soin, et avec d'autant plus de liberté, que, l'auteur étant mort, il ne pouvait rien pour sa défense. Quelques censeurs s'adressèrent au clergé de France, mais sans plus de succès. On a fait une apologie de ce livre sous ce titre : *Dispunctio notarum quadraginta quas scriptor anonymus Sfondrati libro, cui titulus :* Nodus, etc. *inussit*. La manière de raisonner de ce cardinal sur les matières de la prédestination et de la grâce est presque entièrement conforme à celle de Lessius (*voyez* ce nom). On a encore de lui : *Regale sacerdotium romano pontifici assertum*, imprimé au monastère de Saint-Gall, 1693, in-4, et *Nepotismus theologice expensus*, in-12.

SFORCE ou SFOZZA (Jacques ou Giacomuzzo), surnommé *le Grand*, est la tige de l'illustre maison des Sforce, qui a joué un si grand rôle en Italie dans le 15e et dans le 16e siècle. Elle a eu six ducs de Milan, et s'est alliée avec la plupart des souverains de l'Europe. Jacques Sforce vit le jour en 1369, à Cotignola, petite ville de la Romagne, entre Imola et Faënza, d'un laboureur, ou, selon Commines, d'un cordonnier. Une compagnie de soldats ayant passé par Cotignola, il jeta le contre de sa charrue, et s'enrôla sur-le-champ. Il passa par tous les degrés de la discipline militaire et parvint jusqu'à commander 7000 hommes. Le héros italien combattit long-temps pour Jeanne II, reine de Naples, fut fait connétable de ce royaume, gonfalonier de la Sainte-Eglise, et créé comte de Cotignola par le pape Jean XXIII, en dédommagement de 14,000 ducats que la cour de Rome lui devait. Ses exploits devinrent de jour en jour plus éclatans. Il obligea Alphonse, roi d'Aragon, de lever le siége de devant Naples, et reprit plusieurs places qui s'étaient révoltées dans l'Abruzze et le Labour. Mais en poursuivant les ennemis, il se noya au passage de la rivière d'Aterno, aujourd'hui Pescara, en 1424, à 54 ans. Son vrai nom était *Giacomuzzo* ou *Jacques Attendolo*, qu'il changea en celui de Sforza.

SFORCE (François-Alexandre), duc de Milan, était fils naturel du précédent; il naquit en 1401. Elevé par son père dans le métier des armes, il n'avait que 23 ans lorsque son père périt au passage de l'Aterno. Il succéda à tous ses biens, quoiqu'il fût illégitime. Après la mort de la reine Jeanne, arrivée en 1435, il s'attacha à Réné, duc d'Anjou, qu'elle avait fait son héritier. Il se rendit maître de plusieurs places dans la Marche d'Ancône, d'où il fut chassé par les troupes du pape Eugène IV. Sforce rétablit bientôt ses affaires par une victoire. Le pape, les Vénitiens et les Florentins l'élurent pour leur général dans la guerre contre le duc de Milan. Il avait déjà commandé l'armée des Vénitiens, contre ce prince, et il en avait épousé la fille; c'était Philippe-Marie Visconti. Ce duc étant mort en 1447, les Milanais appelèrent François Sforce, son gendre, pour être leur général contre les Vénitiens. Mais après plusieurs belles actions à leur avantage, il tourna ses armes contre eux-mêmes, assiégea Milan, et les força en 1450 à le recevoir pour duc, malgré les droits de Charles, duc d'Orléans, fils de Valentine de Milan. Le roi Louis XI, qui n'aimait pas le duc d'Orléans, transporta, en 1464, à François Sforce tous les droits que la France avait sur Gênes, et lui donna Savone, qu'il tenait encore. Sforce, avec cet appui, se rendit maître de Gênes. Ce vaillant capitaine mourut en 1466, avec la réputation d'un homme qui vendait son sang à qui le payait le plus cher, et sur la parole duquel on ne devait pas compter. Jean Simoneta a écrit l'*Histoire de François Sforce*, Milan, 1479, in-fol. : c'est plutôt un modèle pour les guerriers que pour les citoyens justes et équitables.

SFORCE (Galéas-Marie), fils du pré-

cédent et de Blanche Visconti, né à Fermo en 1444, succéda à son père dans le duché de Milan, en 1466; mais ses débauches et son extrême férocité le firent assassiner en 1476, dans l'église de Saint-Etienne, au milieu de la multitude assemblée. De son mariage avec Bonne, fille de Louis duc de Savoie, il eut Jean-Galéas-Marie (*voyez* l'article qui suit), et Blanche-Marie, femme de l'empereur Maximilien. Il eut ausi une fille naturelle qui épousa le prince de Forli, puis Jean de Médicis. Elle soutint un siége à Rimini et à Forli, fut enfermée quelque temps au château Saint-Ange, et mourut peu de temps après avoir été mise en liberté.

SFORCE (Jean-Galéas), fils du précédent, fut laissé sous la tutelle de sa mère et du secrétaire d'état Cecco Simoneta. Mais Ludovic-Marie Sforce, son oncle, surnommé *le Maure*, obligea la duchesse de s'enfuir de Milan, et fit trancher la tête à Simoneta, malgré son âge de septuagénaire. S'étant emparé du gouvernement, il fit donner à son neveu un poison lent, dont il mourut à Pavie, en 1494, peu de jours après l'entrée du roi Charles VIII en cette ville. Le crime de Ludovic le Maure ne demeura pas impuni. Louis de la Trémouille s'étant rendu maître de sa personne, il fut amené en France, et Louis XII le fit enfermer à Loches, où il mourut en 1510. Jean-Galéas Sforce avait épousé Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse, roi de Naples. Ses enfans furent : 1° François Sforce, qui, pour être soustrait à la fureur de son grand-oncle, fut envoyé en France par la duchesse sa mère auprès du roi Louis XII, et qui mourut abbé de Marmoutier en 1511; 2° Bonne, mariée à Sigismond, roi de Pologne.—Ludovic-Marie SFORCE, surnommé *le Maure*, leur grand-oncle, avait épousé Béatrix d'Est, fille d'Hercule, marquis de Ferrare. De ce mariage naquirent : 1° Maximilien Sforce, qui fut rétabli duc de Milan par l'empereur Maximilien en 1512, mais qui, ne pouvant s'y soutenir, céda la ville de Milan au roi François Ier. Il vint en France avec une pension de 30,000 écus d'or, et mourut à Paris en 1530. 2° François Sforce, troisième du nom, qui fut aussi rétabli en 1529 par l'empereur Charles-Quint. Il mourut le 24 octobre 1535, sans laisser de postérité; et le duché de Milan, comme fief de l'empire, resta à Charles-Quint, et passa aux successeurs de cet empereur.

* SFORCE (Catherine), fille naturelle de Galéas-Marie Sforce, duc de Milan, assassiné en 1476, et femme de Jérôme Riario, prince de Forli, est regardée comme une des héroïnes de son siècle. François Ursus ou Orso, ayant excité une insurrection contre Riario, celui-ci fut assassiné par ce rebelle, et Catherine fut mise en prison avec Octavien Riario son fils (1588). La forteresse de Forli tenait toujours pour elle, ne voulant se rendre que par son ordre : Orso le lui arracha en la menaçant de la mort. Mais elle lui persuada de la laisser entrer dans la forteresse, afin qu'elle pût engager le commandant à se soumettre aux vainqueurs. Orso, qui avait le fils de Catherine en otage, accéda à sa demande; aussitôt que Catherine fut entrée dans la citadelle, elle monta sur les remparts et commanda aux rebelles de mettre bas les armes, les menaçant du dernier supplice s'ils n'obéissaient pas. Ce courage réveilla le zèle de plusieurs habitans de Forli, qui se rangèrent du parti de la princesse, et les conjurés; trompés dans leur attente, furent contraints de céder, et d'autant plus promptement, que sur ces entrefaites arriva à Catherine un secours considérable que lui envoyait Ludovic-Marie Sforce, son oncle. Peu de temps après, elle recouvra le pouvoir souverain, et, pendant les guerres des Français et des Espagnols en Italie, elle sut se faire respecter de l'une et de l'autre armée, et mit son état à l'abri des invasions. Catherine se remaria à Jean de Médicis, père de Côme le Grand. En 1500 le duc de Valentinois l'assiégea dans Forli; Catherine lui opposa la plus vigoureuse résistance; mais se trouvant sans vivres ni munitions, elle se rendit au duc, qui l'emmena prisonnière dans le château Saint-Ange. On la remit en-

suite en liberté; mais le duc de Valentinois prit possession de ses états, qui, après la mort du pape Alexandre VI, furent réunis au saint-Siége. Catherine Sforce mourut à Florence vers l'an 1506.

* SFORCE (Gabriel), archevêque de Milan, était fils de Jacques Sforce, surnommé *le Grand*, et frère de François, premier de ce nom, duc de Milan. Il entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, et en prit l'habit dans le monastère de Lecceto, le 29 janvier 1442. Le 24 octobre de l'année suivante, il y prononça ses vœux, et y prit le nom de *Gabriel* au lieu de celui de *Charles* qu'il avait reçu au baptême. Par la suite il devint général de son ordre. En 1454, Nicolas V lui donna l'archevêché de Milan. Parvenu à cette haute dignité, il ne changea en rien sa manière de vivre, observant sa règle comme s'il eût été dans son couvent. Il mourut saintement l'an 1457. Il a écrit sur la *Grammaire* et la *Rhétorique*, et a laissé des *ouvrages historiques*, des *Lettres*, des *Discours*, des *Traités* de morale et de spiritualité, enfin les *Chroniques de la ville de Milan*.

* SFORCE (Isabelle) florissait dans le 16e siècle, se fit remarquer par sa vaste érudition, et par un ouvrage très estimé qui a pour titre : *Traité sur la véritable tranquillité de l'âme*.

SHADWELL (Thomas), poète anglais, né en 1640 à Stanton-Hall, en Norfolk, mort en 1692, à 52 ans, étudia d'abord le droit, puis il travailla pour le théâtre. On a de lui, outre ses dix *Pièces dramatiques*, une *Traduction* en vers des *Satires* de Juvénal, et d'autres *Poésies*, qui n'eurent pas le suffrage des gens de goût. Dans le temps de la révolution il fut fait poète lauréat et historiographe du roi Guillaume, à la place de Dryden. La meilleure édition de ses *Œuvres* qui ont été souvent imprimées est de 1724, 4 v. in-12.

* SHADY-ILAND, un des plus chauds partisans du méthodisme, naquit en Irlande vers l'an 1730. La doctrine du méthodisme avait été portée en Amérique par les deux Wesley et par Whithfield. Elle prit ensuite une autre forme sous le nom de *nouvelle lumière*. Shady s'étant transporté à Boston, il ressuscita cette doctrine, et prêchait « qu'on doit suivre » en tout l'inspiration sainte, et que par » l'esprit contemplatif on dompte les ré» voltes de la chair. » Il interdisait la lumière et dans les prières et dans la contemplation; et, pour en donner l'exemple, il n'officiait qu'après le coucher du soleil, et dans l'obscurité la plus profonde. Mais toute doctrine qui craint le grand jour, entraîne nécessairement des abus. Celle que proclamait Shady en attira d'assez grands, et l'absence de la lumière matérielle produisit un grand nombre d'inconvéniens au désavantage des propriétés et de l'honneur des familles. Shady se vit obligé de fuir Boston, où sa doctrine tomba dans un entier discrédit. On ignore le lieu qui lui donna asile, ainsi que l'époque de sa mort. L'abbé de Labouderie a publié un *Précis historique du méthodisme*, in-8.

SHAFTESBURY (Antoine Ashley-Cooper, comte de), petit-fils d'un grand-chancelier d'Angleterre, vit le jour en 1671 à Winborne-Saint-Giles dans le comté de Dorset. Après avoir fait ses études, il voyagea dans les principales cours de l'Europe. De retour en Angleterre, il prit des leçons de Lock, et passa en Hollande en 1698, pour voir Bayle et les autres philosophes qui pensaient comme lui. (De retour en Angleterre, il fut exclu de tous les emplois, sous Jacques II; et pendant le règne de son gendre, Guillaume III d'Orange, il ne put en obtenir aucun quand il les sollicita. Il était cependant de la chambre des communes.) La reine Anne, ne croyant pas pouvoir donner sa confiance à un homme qui se déclarait ennemi de toute religion, le priva de la vice-amirauté de Dorset, qui était dans sa famille depuis trois générations. Ce philosophe mourut à Naples en 1713, où il s'était rendu pour changer d'air. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve presque toutes les erreurs qui

forment le fond de la philosophie du jour. Les principaux sont : 1° les *Mœurs* ou *Caractères*, Londres, 1732, 3 vol. in-8, et traduit en français, 1771, 3 vol. in-8. Il prétend que le mal de chaque individu compose le bien général, et qu'ainsi, à proprement parler, il n'y a point de mal. On sait que, dans tous les temps, les philosophes n'ont fait qu'embrouiller cette matière; Shaftesbury ne fait qu'ajouter aux erreurs de ceux qui l'ont précédé. Dans ce qu'il dit contre les vertus chrétiennes, il ne montre que trop qu'il ne les a jamais pratiquées, et qu'il connaît très mal les grands motifs qui les animent. Il pousse l'extravagance jusqu'à prétendre que la foi de l'immortalité et l'espérance des biens éternels produisent de mauvais effets; en même temps que par une contradiction digne d'une philosophie si absurde, il assure que « l'athéisme » (inséparablement lié avec l'erreur de la mortalité de l'âme) « retranche toute affection à ce qu'il y a » de plus aimable et de plus digne de » l'homme; que l'on est peu sensible à » l'ordre moral quand on envisage l'u» nivers comme un chaos; qu'un athée » ne peut respecter sincèrement les lois » et les magistrats; que rien n'est plus » capable d'exciter à la vertu et de dé» tourner du vice que la présence de » l'Etre suprême, témoin et juge de tout » ce qui se passe dans l'univers; qu'il y » a une relation essentielle entre la vertu » et la piété; que la perfection et le mé» rite de la vertu sont dus à la croyance » d'un Dieu rémunérateur et vengeur, » etc. » 2° *Essai sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement dans les conversations qui roulent sur les matières les plus importantes*, traduit en français, La Haye, 1707, in-8. Ce sont des leçons que les libertins de ce siècle ne pratiquent que trop. 3° Une *Lettre sur l'enthousiasme*, traduite en français par Sanson, La Haye, 1708, in-8. On y découvre des traces bien claires d'athéisme, que l'auteur, dans des momens d'une humeur opposée, a si bien réfuté. Car on sait que c'est le pur caprice qui règle la foi ou l'incrédulité des philosophes, suivant l'observation d'un grand orateur du siècle passé : « Chaque libertin se » fait, selon son caprice, une créance à » sa mode, et qui n'est que pour lui seul, » suivant en aveugle toutes ses idées, » raisonnant tantôt d'une façon, tantôt » d'une autre, selon l'humeur présente » qui le domine. » Bourdaloue, *Panég. de saint Thomas*. Aveu remarquable de Montaigne, dans son article.

SHAKESPEARE (William), célèbre poète anglais, né le 23 avril 1564 à Stratford sur l'Avon, dans le comté de Warwick, d'un gentilhomme qui était marchand de laine. (Une famille de dix enfans et peu de succès dans son commerce réduisirent son père à un état voisin de la misère : ce qui le força à se démettre des fonctions de Bailli de sa corporation, et même, selon quelques-uns, de prendre le métier de boucher. Le jeune Shakespeare, l'aîné de ses fils, étudia néanmoins pendant quelque temps à l'école de Stratford, et fut placé ensuite chez un procureur.) Il se maria à l'âge de 16 ans avec Anne Hathaway, fille d'un riche paysan. Après avoir dissipé le peu de bien qui lui restait et celui de sa femme, il ne trouva d'autre ressource que de venir à Londres : (il avait aussi été dénoncé pour avoir braconné dans le parc de sir Thomas Lucy : non-seulement il avait tué un cerf, mais il avait composé encore contre sir Thomas, qui était aussi le magistrat du canton, une ballade satirique. Plus tard il ridiculisa encore plus son juge, quand il le peignit sous les traits de Shallow dans une de ses pièces). Arrivé à Londres, il se fit comédien; mais se sentant un génie fort au dessus de son état, il composa des tragédies, dont le succès fit sa fortune et celle de ses camarades. Quant aux talens du comédien, ils n'étaient pas à beaucoup près aussi grands dans Shakespeare que ceux du poète. Le rôle où il brillait le plus était celui de spectre dans *Hamlet*. Shakespeare quitta le théâtre vers l'année 1610. Il se retira à Stratford, où il vécut encore quelque temps, jouissant d'une fortune assez considérable. Il mourut le jour anniversaire de sa naissance en 1616, dans la 52e année de

son âge. On plaça sur son tombeau ce distique latin :

Judicio Pyllum, genio Socratem, arte Maronem,
Terra tegit, populus mœret, Olympus habet.

La nature s'était plu à rassembler dans la tête de ce poète ce qu'on peut imaginer de plus fort et de plus grand, avec ce que l'ignorance peut avoir de plus bas et de plus blâmable. Des Français anglomanes ont certainement eu tort de le regarder comme le premier génie dans l'art dramatique, les Anglais eux-mêmes n'en portent pas un jugement si avantageux. « Si le génie de Shakespeare eût été » bien cultivé, dit le comte de Chesterfield, ces beautés que nous admirons » si justement en lui n'auraient pas été » défigurées par ces absurdités et ces extravagances qui les accompagnent si » fréquemment. » Mais s'il y a du ridicule à exalter Shakespeare au dessus de ce qu'il vaut, il est plus révoltant encore d'entendre Voltaire appeler *faquins*, *impudens*, *imbéciles*, *monstres*, etc., ceux qui en portent un jugement trop favorable; de les regarder comme une source de *calamité* et d'*horreur*, et d'assurer qu'il n'y a *pas assez de piloris en France* pour punir un tel crime (*Lettres à M. le comte d'Argental, le* 19 *juillet* 1776). N'est-ce pas là faire du paisible empire des muses un empire de rage et de terreur? Celles des pièces de Shakespeare qu'on estime le plus, sont *Othello*, *les Femmes de Windsor*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Jules César*, *Henri IV*, et *la Mort de Richard III*. La meilleure édition des *OEuvres* du Sophocle anglais est celle que Louis Théobald a donnée en 1740, et qui a été réimprimée en 1752, 8 vol. in-8. On estime aussi les corrections et les notes critiques faites sur ce poète par le savant Guillaume Warburthon. Nous pouvons encore citer les éditions de Thomas Hanmer, 1744, 6 vol. in-4, et de Bâle, avec des notes, 24 vol. in-8. On trouve dans les dernières éditions de Shakespeare, outre ses *Tragédies*, des *Comédies* et des *Poésies mêlées*. Les unes et les autres offrent des traits de génie, mais sans bienséance et sans régularité. M. de la Place a donné en français la *Vie* de Shakespeare, et a traduit plusieurs de ses pièces dans son *Théâtre anglais*, 1745. M. le Tourneur en a donné une traduction complète, commencée en 1775, et finie en 1783, 20 vol. in-8. C'est cette traduction et les louanges que le traducteur donne à Shakespeare qui ont provoqué la diatribe de Voltaire dont on vient de parler. En condamnant les exagérations du panégyriste, le public équitable n'a pas épargné les transports colériques de l'antagoniste. On s'est souvenu de l'épigramme de Piron :

De Corneille et de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
Thiriot le thuriféraire,
Le prince des badauds Voltaire,
Du haut de son trône bourgeois,
Va sur moi vider son carquois :
Du mien ne tirons qu'une flèche
Dont la douce pointe n'ébrèche
L'honneur ni l'intérêt d'autrui :
Malheur à lui seul s'il en sèche...
Louons quelque autre auteur que lui.

On a érigé à Shakespeare, en 1742, un beau monument dans l'abbaye de Westminster. Madame de Montagu a publié une *Apologie* de ce poète ; il en a paru une traduction française, Londres, 1777, in-8. (Tous les auteurs contemporains de ce poète font l'éloge de la candeur et de la générosité de son caractère, non moins que de ses talens. Sous le dernier rapport, il est juste de dire que si dans ses ouvrages on est parfois contraint d'oublier le grand poète, personne n'a peint ses héros avec plus de force et de vérité, personne n'a su mieux s'emparer de l'esprit et du cœur, et que lorsque Shakespeare est grand, il est inimitable.)

SHARP (Jean), l'un des meilleurs prédicateurs que l'Angleterre ait produits, né à Bradfordt en 1644, mourut en 1714, dans sa 69e année. Il devint doyen de Norwich, occupa plusieurs autres places importantes, et fut placé sur le siége d'York, qu'il occupa pendant 22 ans. On a de lui 7 vol. de *Sermons* estimés.

*SHAW (Thomas), médecin anglais, de la société royale de Londres, professeur de langue grecque, et principal du collége d'Edmond à Oxford, où il

mourut en 1751, naquit en 1692 à Kendal dans le Westmoreland. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé chapelain du comptoir d'Alger. Il est connu par ses *Voyages en divers lieux de la Barbarie et du Levant*, en anglais, Oxford, 1738, in-fol. Il donna un *Supplément* en 1746, in-fol. Ces *Voyages* ont été traduits en français, La Haye, 1743, 2 vol. in-4; l'auteur avait demeuré plusieurs années en Afrique. Il s'étend beaucoup sur les eaux thermales, la description des animaux, des plantes, etc. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre SHAW, premier médecin du roi d'Angleterre, dont on a : 1° un ouvrage sur l'*Histoire et la cure des maladies*, Londres, 1738, 2 vol. in-8, en anglais, écrit avec simplicité et sans prétention; 2° *Leçons de chimie, propres à perfectionner la physique, le commerce et les arts*, Londres, 1734, en anglais et en français; Paris, 1759, in-4, avec des notes du traducteur.

* SHAW (Stebbing), théologien et antiquaire anglais, né en 1762 à Stowe, au comté de Stafford, mort en 1802, avait embrassé l'état ecclésiastique. Il fut précepteur du célèbre sir Francis Burdett. Il devint curé de Harlsthorn, après la mort de son père. On lui doit une *Histoire du comté de Stafford*, 1798-1801, 2 vol. in-folio : elle est restée incomplète. Il a rédigé avec un de ses amis, le *Topographe*, feuille périodique, qui n'était qu'un extrait des livres et manuscrits curieux du Muséum britannique.

* SHÉE (Henri), comte et pair de France, né en 1739 à Landrecies, d'une famille irlandaise, entra à 16 ans comme cadet au régiment irlandais de Clarke, et parvint, en 1785, au grade de colonel du régiment de Colonel-Général. Il était attaché à l'état-major de l'armée en 1791, lorsqu'il prit sa retraite pour cause d'infirmités. Sous le directoire il rentra dans la carrière militaire, et obtint le grade de général de brigade. C'est en cette qualité qu'il eut part au projet de descente en Irlande, formé en 1796 par les généraux Hoche et Brueix. Après avoir servi pendant près de 47 ans, et avoir fait onze campagnes, il entra dans les emplois civils. En 1797 on le nomma président d'une commission établie à Bonn pour l'administration des Pays-Bas réunis. Il devint ensuite préfet du Mont-Tonnerre, puis du Bas-Rhin; fut appelé au sénat le 7 février 1810, et nommé membre de la chambre des pairs le 4 juin 1814. Il est mort le 3 mars 1820. Le roi a accordé la survivance de son titre de pair à son petit-fils M. Dalton-Shée. Son *Eloge*, prononcé par le maréchal Mortier, a été imprimé dans le *Moniteur* du 27 juillet 1820.

SHEFFIELD (Jean), duc de Buckingham, ministre d'état du roi d'Angleterre, naquit vers 1646. Il servit sur mer contre les Hollandais, et fit ensuite une campagne en France sous Turenne. La réputation de sa valeur lui fit donner le commandement de la flotte que les Anglais envoyèrent contre Tanger. Le roi Guillaume et la reine Marie l'honorèrent de leur confiance. Il refusa la place de grand-chancelier d'Angleterre, sous le règne de la reine Anne. Sa seule ambition était de cultiver, dans un doux repos, l'amitié et la littérature. On a de lui des *Essais sur la poésie et sur la satire*, et plusieurs autres ouvrages en vers et en prose, imprimés en 2 vol. in-8, Londres, 1729, qui sont très-estimés des Anglais. Ses *Essais sur la poésie* ont été traduits en français : il y donne, sur chaque genre, des préceptes qu'il embellit de traits ingénieux, de réflexions fines et de comparaisons brillantes. Cet écrivain mourut en 1721, à 75 ans.

SHELDON (Gilbert), archevêque de Cantorbéry, naquit dans le Staffordshire en 1598, et mourut à Lambeth en 1677, âgé de 80 ans. Il est le fondateur de la fameuse imprimerie connue sous le nom de *Théâtre sheldonien*. (*V.* OXFORD dans le *Dict. géog.*) Quoique dans un moment d'ostentation philosophique il n'ait paru regarder la religion que comme un *mystère d'état*, il était convaincu qu'elle n'est pas moins nécessaire aux particuliers : il en a suivi les impulsions dans plus d'une rencontre; car on dit qu'il employa plus de 37,000 livres sterling en œuvres de piété.

* SHENSTONE (Guillaume), célèbre poète anglais, naquit à Hales-Owen, dans le Shropshire, en 1714. Son père était un gentilhomme campagnard, qui n'ayant reçu aucune éducation ne put en donner à son fils. Une vieille dame, sa voisine, lui apprit à lire, et il prit dès lors tant de goût pour la lecture, qu'il mettait de côté les jeux de l'enfance pour se procurer le plaisir de lire. Il avait dix ans lorsqu'il perdit son père. Un oncle maternel le fit entrer, en 1732, au collége de Pembroke à Oxford. En 1737 il fit paraître son premier ouvrage, où il ne mit point son nom, et qui fut bien accueilli du public. Il séjourna alternativement à Bath et à Londres; plus tard il se fixa à la campagne, mais des dépenses inconsidérées le réduisirent à la misère. Il mourut des suites d'une fièvre putride, le 11 février 1763, à l'âge de 49 ans. Ses contemporains, ainsi que les bibliographes anglais, placent Shenstone au rang des bons poètes de leur nation. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Mélanges*, en prose et en vers, Londres, 1737 ; 2° *La Maîtresse d'école*, charmant poème, qu'il consacra à la mémoire de la dame obligeante qui lui avait appris à lire ; 3° *Le Jugement d'Hercule*, etc. Dodsley, son ami, publia ses ouvrages en 3 vol. in-8. Le 1er renferme ses *poésies*, le 2e ses ouvrages en *prose*, et le 3e ses *lettres* à ses amis : on les cite comme un modèle de concision et de pureté de stile.

* SHERBURNE (lord), voyageur irlandais, vivait dans le 18e siècle. Il parcourut toutes les cours de l'Europe ; s'étant ensuite retiré dans ses terres, il visita les endroits les plus reculés de l'Irlande, et publia les résultats de ses observations dans 300 cartes manuscrites, où il décrit jusqu'aux héritages un peu recommandables de ce royaume, sous le titre de *Topographie d'Irlande*. Ces cartes forment 3 vol. in-fol. ; mais ce recueil précieux fut perdu pour l'Angleterre ; le fils de Sherbune, passant de Dublin à Londres, sur le vaisseau *l'Unité*, fut pris par des armateurs français, qui envoyèrent ce manuscrit à Paris, où on le conserve à la bibliothèque royale.

* SHEREBATOF (Le prince), historien russe, un des hommes les plus instruits de sa nation, vivait encore sur la fin du 18e siècle. Il voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, où il se lia avec les savans les plus renommés. On a de lui : 1° *Histoire des imposteurs russes* ; 2° *Histoire de Russie depuis les premiers temps*, dont il a paru 5 vol. in-4, qui ont établi la réputation de l'auteur. On doit aussi aux savantes recherches du prince Sherebatof les ouvrages suivans, savoir : 3° *Journal de Pierre le Grand*, 2 vol. in-4, qu'il trouva dans les archives de l'empire et qui fut publié par ordre de Catherine II. Ce journal contient huit livres ; les cinq premiers ont été corrigés par le czar Pierre lui-même, et ils comprennent les évènemens arrivés depuis l'insurrection des strélitz en 1690, jusqu'à la paix de Nystadt en 1721. L'éditeur l'a enrichi de plusieurs notes qu'il a jointes à des pièces importantes tirées des archives russes, et qui augmentent l'intérêt de l'ouvrage ; 4° *Histoire russe*, avec une analyse qui comprend depuis le règne de Volodomir Monomaque en 1114, jusqu'à celui d'Iwan Vassiliewitz Ier, en 1472 ; l'auteur y décrit particulièrement les troubles qui agitèrent à cette époque la ville de Novogorod, et sa soumission à ce czar ; 5° *Vie de Pierre le Grand*, imprimée d'abord à Venise, en langue russe, et réimprimée avec des augmentations en 1774.

* SHÉRIDAN (Thomas), littérateur anglais, fils d'un théologien de ce nom, né à Quilca, en 1721, fit successivement ses études à l'école de Westminster, puis au collége de la Trinité à Dublin. Il avait un goût dominant pour l'état de comédien ; mais tant que son père vécut, il n'osa pas s'y livrer. Dégagé de ce frein, il passa du collége au théâtre, et débuta en 1743 dans celui de Smock-Alley, par le rôle de Richard III. Le succès qu'il obtint l'encouragea à passer à Londres l'année suivante, et il fut reçu au théâtre de Covent-Garden. Ce théâtre, ayant été fermé, Shéridan, qui se trouvait sans

emploi, donna des cours de déclamation, et eut beaucoup d'écoliers. La vogue qu'il obtint dans ce nouvel état le fit recevoir maître-ès-arts aux universités de Dublin et de Cambridge : il s'occupait en même temps de la rédaction de ses différens ouvrages. Sa passion primitive l'appelant toujours au théâtre, il entra à celui de Drury-Lane, et peu après le roi lui accorda une pension. Employé successivement à Covent-Garden, et de nouveau à Drury-Lane, il succéda au fameux Garrick comme directeur de ce théâtre. Vers la fin de ses jours, il se retira à Margate, où il mourut en 1788. Il a laissé : 1° *Scène attique*, divertissement donné en 1767, et composé de déclamation, de chant et de musique instrumentale; 2° *Leçons sur l'art de prononcer et d'écrire*, ouvrage fort estimé ; 3° *Dictionnaire anglais*, 2 vol. in-4. L'auteur s'est principalement attaché à établir une prononciation fixe, que les Anglais ne suivent pas, et qui embarrasse tout étranger qui veut apprendre cette langue. 4° *De l'éducation en Angleterre*, ou *la Source des désordres de la Grande-Bretagne*. Cet ouvrage est bien pensé, et écrit d'un bon stile. 5° *Dissertation sur les difficultés qui se rencontrent dans l'enseignement de la langue anglaise*, in-4 ; 6° *Leçons de déclamation*, in-4 ; 7° *Vie des Swift*, qu'on a mise à la tête des ouvrages de ce poète ; 8° *Elémens de la langue anglaise*, etc., etc.

* SHÉRIDAN (Françoise), femme du précédent, dont le nom était Chamberlaine, descendait de sir Olivier de Chamberlaine : elle naquit en 1724 en Irlande d'une famille anglaise. Elle se trouvait à Londres au moment où s'élevèrent des disputes dans l'entreprise du théâtre à la tête duquel était Shéridan ; Miss Chamberlaine publia, en faveur de celui-ci, un pamphlet anonyme, qui fut très goûté du public, et qui fut utile à son protégé. Shéridan voulut connaître sa protectrice, et l'épousa. Cette dame vint en France pour rétablir sa santé, et mourut à Blois en 1767. Elle a laissé : 1° *Histoire de miss Sidney Bidulphe*, roman traduit en français par Robinet et par Prévost, 4 volumes in-12 ; 2° *Nourjahad*, un volume traduit en français en 1769, in-12 : Mᵉ de Genlis en a tiré son *Règne d'un jour;* 3° *The Discovery ;* 4° *The Dupe :* ces deux comédies furent jouées en 1763, et obtinrent beaucoup de succès. Madame Shéridan écrivait avec pureté, était douée d'une riche imagination; mais ce qu'on peut dire de mieux à sa louange, c'est que, dans ses romans comme dans ses comédies, les mœurs sont respectées, et qu'on y trouve une excellente morale, seul mérite qui rende un roman digne d'être lu avec plaisir et surtout sans danger.

* SHÉRIDAN (Charles-François), naquit à Londres vers l'an 1720, suivit la carrière diplomatique, et fut secrétaire de l'envoyé d'Angleterre en Suède. Il est auteur d'une excellente *Histoire de la dernière révolution de Suède sous Gustave III*, 1772. M. Le Scène-des-Maisons en a fait un *Extrait*, qu'il publia à Paris en 1781, in-12. L'ouvrage en entier a été traduit par M. Bruyset aîné, Londres (Paris), 1 vol. in-8.

* SHÉRIDAN (Richard-Brinsley), orateur et poète dramatique, né à Dublin en 1751, n'eut aucune fortune de ses parens : cependant il avait reçu une éducation assez distinguée. Jeune encore, il épousa Miss Linley, cantatrice distinguée par sa beauté et par ses talens. Bientôt il se vit contraint de chercher en lui-même des ressources contre la misère, et travailla pour le théâtre; mais ses essais ne reçurent pas un accueil bien favorable. Ce qui devait contribuer à l'amélioration de sa position, ce fut un arrangement qu'il prit avec Garrick, par suite duquel il devint l'un des propriétaires du théâtre de Drury-Lane. Mais son amour pour la dépense et la passion du jeu eurent en peu de temps épuisé toutes ses ressources. En 1780, il fut élu membre de la chambre des communes et fit partie de l'opposition. En 1782, il fut sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères, sous la direction de Fox; en 1783 secrétaire de la trésorerie, et en 1806 trésorier de la marine; mais il n'occupa ces différens emplois que pendant fort peu de temps.

Lorsqu'il n'était pas membre du gouvernement, il en était l'un des plus redoutables adversaires, moins par les discours qu'il tenait à la tribune que par les pamphlets et les feuilles périodiques qu'il publiait. Lorsqu'il cessa de s'occuper des affaires publiques, il donna tous ses soins à la direction de son théâtre; mais sur la fin de sa vie, il se livra entièrement à la débauche; il fit tant de dettes, que, pour prévenir l'exécution des arrêts de prise de corps lancés de toutes part contre lui, son médecin déclara qu'il était atteint d'une maladie qui ne permettait pas de le transporter sans danger. Shéridan mourut à Londres en 1816, et fut inhumé à Westminster. On lui doit les ouvrages suivans : 1° *Epîtres d'Aristenète*, traduit du grec; 2° les *Rivaux*, comédie, 1774; 3° la *Duègne*, opéra; 4° un *Tour à Scarborough*, comédie imitée de Van Brugh; 5° la *Critique*, ou *la Répétition d'une tragédie*; 6° l'*Ecole de la médisance*, comédie jouée en 1777; trad. en français par Bunel, de Lille, 1790, in-8, et par M. Villemain, dans le tome 1er du *Théâtre anglais*, des *chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiés chez Ladvocat; 7° *Vers à la mémoire de Garrick*; 8° *Etat comparatif des deux bills sur l'Inde*; 9° *Epître à Henri Dundas*; 10° *Pizarre*, imitée de Kotzebue, et un *Discours sur le budget de* 1802. On trouve dans la *collection the british classics*, publiée chez Baudry, les *OEuvres dramatiques de Shéridan*, 4 vol. in-32. Thomas Moove a publié des *Mémoires sur la vie de Shéridan*, Londres, 1826, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en français par M. Th. Parisot, Paris, 1826, 2 vol. in-8.

SHERLOCK (Guillaume), théologien anglais, né en 1641, mort en 1707, eut plusieurs places considérables dans le clergé, et devint doyen de Saint-Paul de Londres. On a de lui plusieurs ouvrages de morale et de métaphysique, parmi lesquels on distingue le *Traité de la mort et du jugement dernier*, et celui de l'*Immortalité de l'âme et de la vie éternelle*. Ils ont été traduits en français, le 1er en 1696, in-8, par Mazet; le 2e en 1708, in-8, par Marmande. On a encore du même auteur d'autres ouvrages dont les Anglais font un grand cas.

SHERLOCK (Thomas), célèbre prélat anglais, né à Londres en 1678, mort vers 1740, âgé d'environ 78 ans, fit des études brillantes à l'université de Cambridge. Après avoir pris des degrés de théologie, il fut successivement doyen de Chichester, maître du temple, et enfin évêque de Londres. Les livres scandaleux que l'incrédulité produisit contre la religion en Angleterre attirèrent son attention. Il réfuta solidement les *Discours* impies *sur les fondemens et les preuves de la religion chrétienne*, dans six sermons pleins de lumière, qu'il prêcha au temple lorsqu'il en était le maître. Abraham le Moine les a traduits en français sous ce titre : *De l'usage et des fins de la prophétie*, in-8. Le traducteur y a joint trois Dissertations savantes du même auteur. Sherlock ayant triomphé de l'auteur des *Discours*, attaqua Wolston. Il prouva contre lui la vérité du fait de la résurrection de Jésus-Christ, dans un traité intitulé : *Les Témoins de la résurrection de J. C. examinés selon les règles du barreau*. Le Moine a aussi traduit cet ouvrage, qui a été réimprimé plusieurs fois in-12, ainsi que le précédent, tant en anglais qu'en français. Cet honneur leur était dû pour la justesse et la profondeur qui y règnent. On a encore de Sherlock des *Sermons*, traduits en français en 2 vol. in-8.

SHIRLEY (Thomas), voyageur anglais, né en 1564, frère aîné d'Antoine (*voyez* l'article suivant), le suivit en Perse, où il plut à Schah-Abbas. Ce prince lui fit épouser une Circassienne de son sérail, parente de la reine. Il l'envoya aussi en ambassade dans les diverses cours d'Europe; mais il eut le désagrément de voir en Angleterre un nouvel ambassadeur persan le traiter d'imposteur. Jacques Ier ne sachant quel était le véritable envoyé de Perse, les renvoya tous les deux sur une flotte de six vaisseaux avec Dodmer Cotton, auquel il donna la qualité d'ambassadeur. Le Persan s'empoisonna sur les côtes de Surate; mais Shirley, n'ayant pu obtenir une satifaction au-

thentique, mourut de chagrin le 23 juillet 1627, âgé de 63 ans. Sa veuve revint en Europe, et alla se fixer à Rome. (Il a publié une *Relation de ses voyages*).

SHIRLEY (Antoine), frère du précédent, né à Wiston, dans comté de Sussex, l'an 1565, montra de bonne heure beaucoup de sagacité et d'intelligence pour les affaires. (Dans sa jeunesse, il fit un *voyage* aux Antilles, dont la *relation* se trouve dans le recueil de Sthakluit, Londres, 1600, t. 3.) La reine Elisabeth l'envoya en Amérique et en Italie. L'objet de cette dernière mission était de secourir les Ferrarais, soulevés contre le pape. Mais ayant appris en chemin qu'ils avaient fait leur paix, il passa en Perse avec des fondeurs de canons. Schah-Abbas, à qui ces ouvriers manquaient, l'accueillit favorablement. Il l'envoya en 1599, avec un Persan, en ambassade vers les princes chrétiens d'Europe, pour les engager à armer contre les Turcs, tandis qu'il les attaquerait lui-même d'un autre côté. Shirley se fixa à la cour d'Espagne, où il fut nommé amiral des mers du Levant, et ne retourna plus en Perse. Il vivait encore en 1631. La *Relation de ses voyages* se trouve dans le recueil de Purchais, Londres, 1625 et 1626, 5 vol. en anglais.

* SHORE (Jane), femme célèbre, née à Londres vers le milieu du 15e siècle, devint l'épouse d'un riche orfèvre de cette ville. Edouard IV, qui ressentit pour elle une passion violente, l'ayant enlevée à son mari, elle n'abusa jamais du crédit dont elle jouit auprès de ce monarque. Edouard étant mort en 1482, elle s'attacha à lord Hastings, et fut enveloppée dans une accusation que lança en plein conseil Richard III contre ce seigneur. Comme aucune preuve matérielle ne pouvait être invoquée contre Jane Shore, elle fut traduite devant le conseil comme *sorcière*. Le conseil ne la condamna point, parce qu'aucun fait ne put être donné pour motiver l'arrêt de son supplice. Renvoyée devant une cour ecclésiastique, elle fut condamnée *pour ses adultères et ses débauches*, à faire amende honorable, en chemise et en présence de tout le peuple, devant l'église de St.-Paul de Londres. Si on en croit la tradition populaire, Jane Shore mourut de faim; mais tout porte à croire qu'elle ne mourut que sous le règne de Henri VIII. Ses malheurs ont fourni à Rowe, poète anglais, le sujet d'une tragédie dont M. Andrieux a fait la traduction en 1824 : elle a été imitée par M. Liadières, qui a donné à l'Odéon, en 1824, une tragédie intitulée *Jane Shore*, et par M. N.-L. Lemercier, qui a fait représenter sur le théâtre Français le drame historique de *Richard III et Jane Shore* : ces deux pièces ont été imprimées en 1824, in-8.

SHUCDFORK (Samuel), pasteur de Shelton, dans la province de Norfolk, puis chanoine de Cantorbéry, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, consacra sa vie à l'étude. Ses mœurs étaient celles d'un savant que le commerce du grand monde n'a pas corrompu. On a de lui : 1° une *Histoire du monde, sacrée et profane*, 3 vol. in-12, pour servir d'introduction à l'*Histoire des Juifs* par Prideaux ; ce livre, dont le 1er volume parut en 1728, a été traduit en français, et ne va que jusqu'à la mort de Josué. Il est écrit pesamment, mais avec beaucoup d'érudition. La mort de l'auteur, arrivée en 1754, l'empêcha de pousser son *Histoire* jusqu'à l'an 747 avant J. C., temps auquel Prideaux a commencé la sienne. 2° Un ouvrage imprimé en 1753, qui n'a pas encore été traduit en français, et qui est intitulé : *La création et la chute de l'homme*, pour servir de supplément à la préface de son *Histoire du monde*. Il y a dans ce livre des choses singulières.

SIBA. *Voyez* MIPHIBOSETH, fils de Jonathas.

* SIBEALD, ou plutôt SIBALD (sir Robert), médecin et littérateur écossais, naquit dans le comté de Fife, en 1643. Il étudia à l'université de Saint-André, où il occupa la première chaire de médecine. Il voyagea en France et en Italie, où il visita les hôpitaux et les établissemens de médecine. De retour dans la capitale de l'Ecosse, il y donna un plan pour un collége royal qui fut

consacré à cette faculté; il y établit en outre un jardin botanique. Ses talens lui gagnèrent la bienveillance de Charles II qui le fit chevalier, le nomma son géographe et le chargea d'écrire l'histoire de sa patrie. Sibald mourut en 1720, et a laissé : 1° *Scotia illustrata, seu Prodomus hist. naturalis*, Edimbourg, 1684 ou 1696, in-fol., avec figures; 2° *Histoire de la juridiction des comtés de Fifet de Kinross*; 3° *Phalainologia nova, sive observationes de rarioribus quibusdam balænis, in Scotiæ littus nuper ejectis*, Londres, 1773, in-8; 4° Des *Mémoires* qui ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*, année 1696.

SIBELIUS (Gaspard), théologien calviniste, né à Elberfeld, dans le duché de Berg, en 1567, fut successivement ministre à Juliers, Deventer, Campen, etc. Le prétendu synode de Dordrecht le choisit en 1619, pour être réviseur de la *Version flamande* du nouveau Testament, que ce conciliabule avait ordonnée. Il mourut le 1er janvier 1658. On a de lui : *Opera theologica, seu loci communes theologici practici*, Amsterdam, 1644, 6 vol. in-fol. Cette collection renferme des sermons, des commentaires, des discours historiqeus et moraux sur l'Ecriture sainte : ils sont estimés de ceux de sa communion. Ces ouvrages avaient été imprimés d'abord séparément : ils sont réunis dans cette édition.

SIBER (Urbain-Godefroy), professeur d'antiquités ecclésiastiques à Leipsiek, né à Schandau, près de l'Elbe, en 1669, mourut en 1742. Il est auteur de plusieurs savans ouvrages en latin. Les principaux sont : une *Dissertation sur les tourmens qu'on faisait souffrir aux anciens martyrs*; une autre sur l'*usage des fleurs dans les églises*.

SIBERUS (Adam), poète latin, né à Kemnitz en Misule, mort en 1583, âgé de 68 ans, a composé des Hymnes, des Epigrammes et d'autres poésies, imprimées en 2 vol. et dans les *Deliciæ Poetarum germanorum*. Ses vers sont languissans; mais il y a de l'élégance et de la douceur.

SIBILET (Thomas), né à Paris en 1512, se fit recevoir avocat au parlement de Paris; mais il s'appliqua plus à la poésie française qu'à la plaidoirie. Il mourut l'an 1589, à l'âge de 77 ans. On a de lui : 1° l'*Art poétique français*, Paris, 1548 et 1555, in-12. Il y fait l'énumération des poètes de son temps qui avaient acquis le plus de réputation. 2° *Iphigénie*, traduite d'Euripide, ibid., 1549, recherchée pour la variété des mesures dans les vers; 3° des ouvrages divers.

* SIBYLLE, marquise de Mont-Ferrat et reine de Jérusalem, était sœur de Baudouin IV, auquel elle succéda dans ce royaume en 1186. Sibylle avait épousé Guy de Lusignan. Ce mariage avait excité l'envie de plusieurs chevaliers du Temple, qui conseillèrent à Sibylle de se séparer de son mari. Ne pouvant lutter contre leur parti, qui était puissant, elle feignit d'accéder à leur demande et renvoya Lusignan; quelque temps après, elle fit jurer à ces mêmes chevaliers qu'ils reconnaîtraient pour souverain celui qu'elle prendrait pour époux. Sibylle déclara que c'était toujours Guy de Lusignan qu'elle préférait. Les chevaliers du Temple, liés par leurs sermens, n'osèrent plus opposer de résistance, et Lusignan fut couronné roi de Jérusalem. Nous ignorons les détails de sa mort.

SICARD (Claude), jésuite, né à Aubagne, près de Marseille, en 1677, enseigna les humanités et la rhétorique dans sa société. Ses supérieurs l'envoyèrent en mission en Syrie, et de là en Egypte. Il mourut au Caire en 726 avec la réputation d'un voyageur exact et d'un observateur intelligent. On a de lui une *Dissertation* sur le passage de la mer Rouge par les Israélites, et plusieurs écrits sur l'Egypte, dans lesquels il y a des choses savantes et agréables. On les trouve dans les *Nouveaux Mémoires des missions*, 8 vol. in-12, et dans les cinq premiers volumes de *Lettres édifiantes*, nouvelle édition, 26 vol. in-12, Paris, 1780.

* SICARD (Roch-Ambroise Cucurson, connu sous le nom de l'abbé), directeur

de l'institution des sourds-muets de Paris, né le 20 septembre 1742, à Fousseret, près de Toulouse, fit ses études avec succès dans cette dernière ville et embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir exercé pendant quelque temps les fonctions du ministère, il les interrompit pour embrasser une carrière nouvelle, dans laquelle on ne peut être dirigé que par un esprit de charité, et qui par conséquent convenait éminemment au sacerdoce dont il était revêtu. M. de Cicé, archevêque de Bordeaux, ayant formé la résolution d'établir dans son diocèse une école de sourds-muets, envoya l'abbé Sicard à Paris pour y apprendre la méthode de l'abbé de l'Epée. A son retour, ce jeune ecclésiastique fut chargé de la direction de l'établissement que ce prélat fonda au chef-lieu de son diocèse. Les succès de cet instituteur lui valurent d'honorables distinctions. Nommé vicaire-général de Condom, et chanoine de Bordeaux, il fut associé à un grand nombre d'académies, de sociétés littéraires et de musées. A cette époque (1786), il avait entrepris un cours d'instruction pour un élève de 14 ans, nommé Massieu, qui est devenu par ses talens et ses connaissances le plus distingué de ses élèves. La réputation de l'abbé Sicard s'étendit au loin, et, lorsque l'abbé de l'Epée vint à mourir, en 1789, l'opinion publique le signalait comme celui qui méritait le mieux de lui succéder. Toutefois il n'obtint cette place qu'après un concours subi devant des commissaires choisis dans les trois académies : dans cette occasion, l'abbé Salvan, le seul concurrent qui se fût présenté, eut la modestie de venir dire à ses juges que la place ne pouvait appartenir qu'à l'abbé Sicard, qui du reste fut reconnu comme le plus capable. L'établissement, qui jusque alors n'avait été soutenu que par les dons de l'abbé de l'Epée, et par les secours de quelques personnes charitables, fut doté par le gouvernement. Les sourds-muets, placés dans le couvent des Célestins, supprimé bien avant la révolution, furent établis à Saint-Magloire, au faubourg Saint-Jacques; c'était autrefois un séminaire des Pères de l'Oratoire. Nous le disons avec regret, l'abbé Sicard embrassa, quoique avec modération, les principes de la révolution. En 1791, on ne demanda pas à l'abbé Sicard le serment dit civique; mais, pressé l'année suivante, il se borna à prêter celui de *liberté* et d'*égalité*. Cependant, 16 jours après le 10 août, triste époque de la captivité de Louis XVI, les terroristes le firent arrêter au milieu de ses élèves et conduire à l'Arsenal (où était le comité de la section), et puis à la mairie. La désolation régnait parmi les sourds-muets, qui firent une pétition touchante à l'assemblée pour redemander leur maître. Le ministre de l'intérieur devait faire un *rapport* sur les motifs de l'arrestation de l'abbé Sicard; mais ce rapport n'ayant pas été fait, le temps s'écoula jusqu'au 2 septembre, que M. Sicard fut transféré à l'Abbaye. L'on y préparait alors les horribles massacres des 2 et 3 du même mois. Ils eurent, en effet, lieu dans ces journées; et, au milieu des malheureux qu'on immolait, l'abbé Sicard dut la vie à un horloger, appelé Monnot, officier dans la garde nationale, qui le couvrit de son corps. Il resta en prison jusqu'au 4 septembre, entouré de bourreaux, de victimes, et dans une agonie cruelle, s'attendant au même sort que ses compagnons d'infortune. Dans cette terrible situation, il écrivit à M. Laffon-Ladebat, qui, pour sauver un homme utile et vertueux, parvint à amollir le cœur endurci de Chabot (*V.* ce nom), et obtint de lui qu'il se rendît à l'Abbaye. Sa présence sauva l'abbé Sicard, qui, le même jour, à sept heures du soir, fut conduit à l'assemblée, où il prononça un discours que les journaux rendirent public. L'abbé Sicard a donné, dans les *Annales religieuses*, tom. 1, p. 13 et 72, une *Relation* des dangers qu'il courut : on la trouve aussi dans la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution française*, publiés, de nos jours, par MM. Baudoin frères. A l'époque de la création des écoles normales, Sicard fut nommé professeur de grammaire générale (1795) : il était en même temps professeur au Lycée national et coopérait à la rédaction du *Lycée*

encyclopédique. Après avoir traversé le règne de la terreur, et n'étant plus séparé de ses élèves, il se joignit, en 1796, à M. l'abbé Jauffret, dans la rédaction des *Annales religieuses, politiques et littéraires*; mais ces deux collaborateurs n'en publièrent que les dix-huit premiers numéros, et cédèrent le journal à l'abbé de Boulogne. (*Voyez* ce nom.) Cependant, comme l'abbé Sicard, qui s'intéressait toujours à ce journal, signait les numéros, tantôt de son nom, tantôt de l'anagramme *Dracis*, il fut compris, après la révolution du 18 fructidor, dans le décret de déportation des journalistes condamnés par le directoire. L'abbé Sicard échappa à cette proscription, en se cachant dans le faubourg Saint-Marceau, où la peur lui dicta des protestations de soumission, qu'il adressa au gouvernement établi. Il le reconnaissait d'après les paroles de saint Paul sur la soumission aux puissances (Epître aux Romains, chap. 12). Il eut même la faiblesse de désavouer la part qu'il avait prise aux *Annales religieuses*; désaveu qu'il fit insérer dans le journal de Poultier. Mais le directoire ne se laissa fléchir ni par ses démarches, ni par la réclamation des sourds-muets, ni par les instances des personnes qui s'intéressaient à l'abbé Sicard. Enfin, après le 18 brumaire, il fut rendu à ses élèves; mais il trouva cet établissement dans un état déplorable. On n'avait pas fourni les fonds nécessaires pour sa dépense; on en avait même banni la religion. L'abbé Sicard remédia à tous ces maux, et trouva un zélé protecteur dans M. Chaptal, ministre de l'intérieur. On établit aux sourds-muets une imprimerie qui fut mise en activité en décembre 1800 : les élèves y travaillaient eux-mêmes, et on y imprima la plupart des ouvrages de M. Sicard. Il donnait tous les mois des exercices publics, auxquels assistait une société choisie pour admirer la rare intelligence des élèves, et celle surtout de *Massieu*, qui, le premier, a donné le plus de vogue à sa méthode. L'abbé Sicard en parlait avec un enthousiasme qui faisait parfois sourire, mais qu'on excusait aisément en considération des services qu'il rendait à l'humanité. Chaque exercice produisait d'abondantes collectes, et notamment quand il en donnait de particuliers à des étrangers de marque. Sa Sainteté Pie VII honora de sa présence l'établissement des sourds-muets, bénit, le 28 février, la chapelle de la maison; et ce souvenir a été perpétué par une inscription placée dans la chapelle même. Le pape assista à une séance pendant laquelle M. Sicard offrit à Sa Sainteté un livre de prières composé pour les sourds-muets et imprimé par eux. Le souverain pontife ayant été conduit à l'imprimerie, alors dirigée par M. Leclerc, on pria Sa Sainteté de prendre elle-même le barreau de la presse pour tirer une feuille qui contenait un compliment ingénieux en latin, composé par l'abbé Charlier. Pie VII fit des présens à l'abbé Sicard et à M. Leclerc, et partit très satisfait, ainsi que les cardinaux qui l'avaient accompagné. En 1805, l'abbé Sicard fut nommé chanoine de la cathédrale de Paris; et le 28 juin de la même année, il eut la douleur de perdre un ami qui demeurait avec lui aux sourds-muets : c'était l'abbé Bonnefoux, ancien supérieur-général des doctrinaires, et administrateur des établissemens de bienfaisance de la capitale. Les conseils de cet ami l'auraient peut-être empêché de tomber dans les piéges que lui tendirent des intrigans et des flatteurs, et l'auraient préservé des chagrins qui affligèrent sa vieillesse. Sobre, et naturellement économe, mais d'un caractère facile et confiant, il souscrivit des billets par complaisance, et fut poursuivi pour des dettes qu'il n'avait pas contractées. Il fut obligé, pour les acquitter, de se priver des revenus de ses places, de vendre sa voiture et son mobilier, de sorte qu'il se vit réduit à un état peu éloigné de l'indigence. En 1809, l'abbé Sicard avait fait un voyage dans son pays natal, accompagné d'un de ses plus habiles élèves, nommé Leclerc, que l'on admira à Lyon, à Toulouse et à Bordeaux, etc. Le nom du savant instituteur était connu dans toute l'Europe; aussi, quand les souverains alliés vinrent à Paris, en 1814 et 1815, ils assistèrent à ses exercices, et, après la

restauration, il reçut les décorations de la légion-d'honneur, celle de Sainte-Anne de Russie, et celle de Gustave Wasa. Cette dernière décoration lui fut envoyée par la reine de Suède, comme une récompense de ses conseils utiles, pour la nouvelle institution des sourds-muets de Stockholm. La proscription de fructidor l'avait fait sortir de l'Institut; il y rentra en 1801 et y fut conservé par l'ordonnance de 1816. Depuis cette époque, c'était l'abbé Sicard qui célébrait la messe de saint Louis devant l'Académie française. En 1817 il fit un voyage en Angleterre avec quelques-uns de ses élèves, et y reçut l'accueil le plus distingué. Outre sa place de directeur et instituteur des sourds-muets, et celle de chanoine honoraire de Notre-Dame, il était un des administrateurs des Quinze-Vingts, de l'institution des aveugles-travailleurs, et un des commissaires de l'institut nommés pour le *Dictionnaire de la langue française*, dont, depuis nombre d'années, on attend la publication. On ne peut refuser à l'abbé Sicard le rare mérite d'avoir ajouté aux découvertes de l'abbé de l'Epée, et porté à un état de perfection un art oublié depuis la mort de ses premiers inventeurs, c'est-à-dire pendant plus de deux siècles (*V. Ponce* et *Bonet*). L'abbé de l'Epée, désespérant d'initier ses élèves aux objets intellectuels, sa méthode se réduisait presque à un pur mécanisme, et c'est l'abbé Sicard qui est parvenu à mettre à leur portée les idées métaphysiques. Il faut cependant convenir que sa méthode, quelque ingénieuse qu'elle soit, exige des enfans une intelligence peu commune, et tous les élèves ne l'ont pas au même degré que les *Massieu*, les *Leclerc* et les *Berthier*. Pour donner une idée plus précise de la méthode de l'abbé Sicard, nous emprunterons à un de ses élèves, M. Paulmier, l'exposition des différentes méthodes qui se sont succédé depuis que l'on s'occupe de l'amélioration des sourds-muets. M. Paulmier croit que l'on doit diviser en trois périodes l'histoire des efforts tentés dans ce but: la première comprend les temps qui ont précédé l'époque de l'abbé de l'Epée: alors, par des méthodes plus ou moins ingénieuses, on chercha à apprendre aux sourds-muets à parler, sans penser, c'est-à-dire, à faire comprendre par des signes ou des gestes ce qui se passait en eux. L'abbé de l'Epée alla plus loin: s'élevant des signes naturels aux signes méthodiques, il se servit de ceux-ci pour développer les facultés intellectuelles du sourd-muet et lui apprendre à penser réellement. S'il n'atteignit pas tout-à-fait ce but, en donnant peut-être trop d'importance à ces moyens de communication, il commença déjà à se servir de l'analyse, et, sous ce rapport, il mit l'abbé Sicard sur la route qu'il parcourut après lui avec tant de gloire. C'est là la seconde période. La troisième comprend l'époque de l'abbé Sicard: grammairien et mathématicien, il découvrit en quelque sorte la véritable langue universelle dont les élémens sont puisés dans la nature et révèlent seuls la substance des choses, en indiquant les caractères qui les distinguent. Cette méthode remonte à la source de toutes connaissances dans l'homme, c'est-à-dire, au développement naturel des facultés de l'âme, et embrasse dans un corps de doctrine l'*éducation* et l'*instruction*: elle comprend les trois seuls objets dont on puisse s'occuper, *Dieu*, l'*homme* et la *nature*: pour nous exprimer autrement, nous dirons que l'abbé Sicard s'est proposé de faire naître dans l'esprit du sourd-muet les idées dans l'ordre où il a pensé qu'elles s'engendraient dans les autres hommes. Nous ne reproduirons pas ici toutes les objections qui ont été faites à ce système; les uns lui ont reproché de s'éloigner des méthodes ordinaires, les autres d'avoir recouru à l'idéologie, quelques-uns de n'avoir point suivi l'éducation naturelle que l'on emploie à l'égard de ceux qui parlent: lui-même a répondu à ces difficultés d'une manière qui ne nous paraît pas entièrement convaincante, et nous croyons que si cet instituteur célèbre a obtenu de grands succès, il n'a pu se faire gloire que des triomphes d'un petit nombre de ses élèves, et que l'intelligence de tous ne s'est point élevée à ses hautes

conceptions. Depuis long-temps la santé de l'abbé Sicard s'était affaiblie ; il est mort le 10 janvier 1822, à l'âge de 80 ans. Avant de mourir, il écrivit le billet suivant à M. l'abbé Goudelin, son successeur, et instituteur des sourds-muets de Bordeaux : « Mon cher confrère, près » de mourir, je vous lègue mes chers en» fans, je lègue leurs âmes à votre religion, » leurs corps à vos soins, leurs facultés » intellectuelles à vos lumières, à vos » moyens ; remplissez cette noble tâche, » et je meurs tranquille. » Tout en applaudissant à ce choix, nous ne pouvons nous défendre de dire que M. l'abbé Salvan, qui dirige l'établissement particulier des sourdes-muettes, méritait aussi, par son instruction et sa modestie, de succéder à M. Sicard. Voici la liste des ouvrages de ce dernier : 1° *Mémoires pour instruire les sourds-muets de naissance*, Bordeaux, 1789, in-8 ; 2° *Catéchisme* ou *Instruction chrétienne à l'usage des sourds-muets*, 1796, in-8 ; 3° *Manuel de l'enfance, contenant des élémens de lecture et des dialogues instructifs et moraux*, 1796, in-12 ; 4° *Elémens de grammaire générale appliquée à la langue française*, 1796, 2 vol. in-8 ; 1808, 2 vol. in-8 ; 3e édition, avec le titre de *Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets*, Paris, 1808, 2 vol. in-8 ; 5° *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance, pour servir à l'éducation des sourds-muets*, ibid., 1800, in-8, ; fig. 1803, in-8. On a imprimé à part l'*Alphabet* qui en fait partie. 6° *De l'homme et de ses facultés physiques et intellectuelles ; de ses devoirs et de ses espérances ; traduit de l'anglais par Hardley, etc.* ; 1802, 2 vol. in-8 ; 7° *Journée chrétienne d'un sourd-muet*, 1805, in-12. Il a donné en outre des éditions du *Dictionnaire généalogique de l'Ecriture sainte*, des *Sermons de Bourdaloue*, etc., etc. L'abbé Sicard avait imaginé une *pasigraphie*, ou système d'écriture universelle, qu'il a développé dans un livre publié en 1797. Il en a parlé aussi dans les *Annales religieuses*, au tome 1er, page 621. On trouve l'*Eloge* de l'abbé Sicard, par Paulmier, dans la *Revue encyclopédique*, tom. 14, page 454. — Un de ses élèves, Leclerc, à l'âge de 25 ans, est allé en Amérique fonder une école de sourds-muets. C'est M. Frayssinous, ex-ministre des affaires ecclésiastiques, qui a remplacé M. Sicard à l'Institut. Il faut lire l'*Eloge* de Sicard, qui a été fait au nom de l'académie française, par Bigot de Préameneu, celui qu'a prononcé M. Laffon-Ladebat au nom des administrateurs des sourds-muets, et l'éloge académique que lui consacre M. l'évêque d'Hermopolis.

SICCAMA (Sibrand), né à Bolswerd, dans la Frise, vers 1570, était versé dans le droit, dans l'histoire de sa patrie, et dans les antiquités romaines. Nous avons de lui : 1° *De judicio centumvilari*, lib. 11, Franeker, 1576, in-12, et dans les *Antiquités romaines* de Grævius, tom. 2 ; 2° *De veteri anno romano Romuli et Numæ Pompilii antitheses* ; 3° *Fastorum Calendarium libri II ex monumentis et numismatibus veterum* ; ouvrage d'une grande érudition, imprimé à Amsterdam, 1600, in-4, et dans les *Antiquités romaines* de Grævius, tome 8, de même que le précédent ; 4° *Antiquæ Frisiorum leges*, avec des notes, Franeker, 1617, in-4.

SICHARD (Jean), professeur en droit à Tubingen, né en 1499, mort en 1552, publia le premier l'*Abrégé* latin d'Anien, des huit premiers livres du *Code théodosien*, qu'il trouva par hasard en manuscrit. On lui doit encore les *Institutes* de Caïus, et une édition des *Sententiæ receptæ* de Julius-Paulus. Son *Commentaire* latin sur le Code eut beaucoup de cours autrefois.

SICHEM, fils d'Hémor, prince des Sichimites, étant devenu passionnément amoureux de Dina, l'enleva et la déshonora. L'ayant ensuite demandée en mariage à Jacob et à ses fils, il l'obtint à condition que lui et tous ceux de Sichem se feraient circoncire. Le 3e jour, lorsque la plaie était la plus douloureuse, et que les Sichimites étaient hors de défense, Siméon et Lévi entrèrent dans la ville et massacrèrent ce qu'ils trouvèrent d'hommes, enlevèrent les femmes et les enfans, qu'ils réduisirent en servitude. Jacob, leur père, eut horreur de cette exécution

barbare, et en conserva un souvenir si profond, qu'il la reprocha encore à ses fils au lit de la mort. *V.* Siméon.

* SICINIUS-DENTATUS (Lucius), nommé l'*Achille romain*, tribun du peuple, et un des guerriers les plus célèbres de l'antiquité, d'après le rapport de Denys d'Halicarnasse. Il porta les armes quarante ans, se trouva à cent vingt-un combats ou batailles; il avait reçu quarante-cinq blessures, dont douze à la reprise du Capitole sur les Sabins; il gagna quatorze couronnes civiques, trois murales, huit d'or, quatre-vingt-trois colliers du même métal, soixante bracelets, dix-huit lances et vingt-trois chevaux avec leurs ornemens militaires, qui étaient le prix d'autant de combats singuliers. Sicinius aimait sincèrement son pays, et gémissait de le voir asservi au joug des décemvirs, dont il blâmait hautement la tyrannie. Appius Claudius, pour s'en venger, et craignant son influence sur le peuple, l'envoya à l'armée avec le titre de légat. Arrivé au camp, on le détacha, selon l'avis secret d'Appius, avec un parti de cent hommes qui avaient ordre de le tuer. Quand ils eurent atteint un lieu solitaire, les assassins se jetèrent sur lui; mais il se défendit avec une intrépidité qui tient du merveilleux. Le même historien que nous avons déjà cité, assure que le vaillant Sicinius en tua quinze, en blessa trente, qu'il mit en fuite les autres, et ceux-ci furent obligés de l'accabler, au loin, à force de traits et de pierres. Cet évènement eut lieu l'an 405 avant J. C. Sicinius avait alors cinquante-huit ans. Appius ne survécut pas long-temps à cet assassinat : la mort de Virginie, tuée par son père pour la dérober à la passion criminelle du tyran, excita contre lui le peuple, qui l'immola à sa fureur. (Sicinius était aussi un excellent orateur, et il le prouva, entre autres occasions, lorsque se renouvelèrent les débats de la *loi agraire*. Il prononça dans l'assemblée du peuple un discours que Denys d'Halicarnasse a conservé. (*Voyez* les *Antiq. rom.*) Après avoir rappelé ses services : « Voilà ce que j'ai fait, dit-il; » et cependant, Romains, Sicinius ne » possède pas, non plus que vous compagnons de mes travaux, la moindre » partie des terres que votre valeur a » conquises sur les ennemis de la république. »)

SIDNEY (Philippe), d'une illustre famille d'Irlande, naquit en 1554 dans le comté de Kent. Il fit ses études à Oxford avec distinction, et voyagea ensuite dans toute l'Europe. Le comte de Leicester, son oncle, le rappela à la cour, où il devint un des plus grands favoris de la reine Elisabeth. Cette princesse l'envoya en ambassade vers l'empereur. (Une querelle que Sidney avait eue avec le duc d'Oxford, le fit exiler de la cour : sa disgrâce ne fut pas longue. Le trône de la Pologne étant resté vacant, la diète choisit Sidney pour son roi; mais il aima mieux rester sujet d'Elisabeth, qui ne voulait pas, disait-elle, se laisser enlever le plus beau fleuron de sa couronne.) Il fut envoyé ensuite en Flandre au secours des Hollandais. Il y donna des preuves de valeur, surtout à la prise d'Axel. Mais dans une rencontre qu'il eut avec les Espagnols près de Zutphen, il reçut une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de temps après en 1586 à trente-deux ans. On a de lui plusieurs ouvrages, outre son *Arcadie*, Londres, 1591, 1662, in-fol., qu'il composa à la cour de l'empereur. Il ordonna en mourant de brûler cet ouvrage, comme Virgile avait prié de jeter au feu l'*Enéide*; mais quoique la production du poète anglais valût infiniment moins que celle du poète latin, on ne lui obéit point. Baudoin a donné une mauvaise traduction de l'*Arcadie*, 1624, 3 vol. in-8, par Mlle Geneviève Chapellais. (On a des *Mémoires sur la vie et les écrits de sir Philippe Sidney*, 1808, in-4.)

SIDNEY (Algernon), cousin-germain du précédent, naquit à Londres, vers 1617, fut ambassadeur d'Angleterre sous Cromwel, auprès de Gustave, roi de Suède. Après le rétablissement de Charles II, Sidney, qui s'était signalé contre la famille royale, quitta sa patrie. Il eut l'imprudence d'y revenir, à la sollicitation de ses amis. La cour lui fit faire son procès, et il eut la tête tranchée en 1683.

On a de lui un *Traitement du gouvernement*, 1698, 1704, in-fol., et 1773, in-4, qui a été traduit en français par Samson, et publié à La Haye en 1702, en 4 vol. in-12. On y trouve des erreurs, des paradoxes et des idées qui ne sont pas assez développées : et que peut-il y avoir de bon dans l'ouvrage d'un républicain forcené qui détestait le système monarchique ?

SIDONIUS APOLLINARIS ou SIDOINE APOLLINAIRE (*Caius Sullius*) était fils d'Apollinaire, qui avait eu les premières charges de l'empire dans les Gaules. Il naquit à Lyon vers l'an 430, et fut parfaitement instruit des lettres divines et humaines; ses écrits en vers et en prose font voir la beauté de son esprit. Il fut successivement préfet de la ville de Rome, patrice et employé dans diverses ambassades. Il avait les qualités du cœur qui font l'homme et le chrétien. Il était humble, détaché du monde, aimait tendrement l'Eglise, et compatissait aux misères du prochain. Il fut élevé, malgré lui, en 472, sur le siége de la ville d'Auvergne Augustonemetum, qui a pris dans la suite le nom de Clermont, qu'elle porte encore. Dès ce moment il s'interdit la poésie qu'il avait tant aimée, et fut encore plus sévère à l'égard du jeu. Il se défit aussi d'un certain air enjoué qui lui était naturel. Il renonça à toutes les dignités séculières qu'il laissa à son fils Apollinaire, et se séqara de sa femme d'un consentement mutuel. Saintement avare de son temps, il étudiait continuellement l'Ecriture sainte et la théologie, et il y fit de grands progrès. Quoiqu'il fût d'une complexion délicate, toute sa vie fut une pénitence continuelle. Dans un temps de famine, il nourrit, avec le secours de son beau-frère Edicius, non seulement son diocèse, mais aussi plus de 4000 personnes que la misère y avait attirées. Il mourut le 21 août 483 ou 489, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. Il nous reste de lui neuf livres d'*Epîtres* et 24 *pièces de poésies*. Jean Savaron a donné une édition des *OEuvres* de ce prélat, avec sa Vie et de bonnes notes, Paris, 1609, in-4; le Père Sirmond en a publié une plus complète en 1652, avec la Vie du saint. Les notes qui accompagnent cette édition sont judicieuses et annoncent autant de goût que d'érudition. Les pensées de Sidonius sont ingénieuses et délicates ; son stile est serré, vif et agréable ; il est cependant quelquefois boursoufflé et chargé d'expressions qui montrent que le latin n'était plus dans sa pureté primitive. Son imagination est brillante, et il excelle dans les descriptions. Son panégyrique de l'empereur Majorien, en vers, est intéressant ; il y décrit la manière dont les Français de son temps combattaient et s'habillaient. Son éloge du sénateur Avitus, qui devint empereur, et dont il avait épousé la fille, fut récompensé par une statue couronnée de lauriers, que le sénat lui fit élever sur la place Trajane.

SIDOTTI (L'abbé), ecclésiastique sicilien, d'une naissance distinguée, était un de ces hommes à qui rien ne coûte, et que rien ne rebute, quand il s'agit des intérêts du ciel. Apprenant les vains efforts qu'avaient faits plusieurs missionnaires pour entrer dans le Japon, consoler et instruire les fidèles de cette Eglise désolée, il espéra d'être plus heureux, et partit d'Italie en 1702 pour cette œuvre apostolique. Il n'arriva à Pondichéry qu'en 1704, et au Japon, en 1709. On ne sait positivement ce qu'il devint; mais l'opinion générale dans les Indes, est qu'il fut reconnu d'abord et mis à mort, sans avoir recueilli d'autre fruit de son voyage, de son zèle, que sa propre sanctification. « Une si grande obstination dans ce peuple aveugle, dit le » Père Charlevoix, et une aversion si » marquée du christianisme dans ceux » qui le gouvernent, devait, ce semble, persuader les missionnaires que, » cette nation ayant mis le comble à son » endurcissement, s'était absolument » fermé le retour aux miséricordes du » Seigneur. Mais un cœur apostolique ne » sait pas désespérer du salut des âmes » que le Fils de Dieu a rachetées de son » sang, et croyant pouvoir dire avec ce » divin Sauveur ce que lui-même représenta à son Père, en priant pour les » bourreaux : *Seigneur, ils ne savent ce*

» *qu'ils font*, il attend toujours le moment » de la grâce. » *Voyez* XOGUNSAMA.

SIDRACH. *Voyez* ANANIAS.

SIDRONIUS. *Voyez* HOSSCH.

SIENNES (Antoine de), né en 1589 à Guimaraens, en Portugal, entra dans l'ordre des dominicains, enseigna la philosophie à Lisbonne, fut créé docteur à Louvain, en 1571, fut banni des états du roi d'Espagne, pour s'être déclaré en faveur de dom Antoine de Beja, qui se donnait pour roi de Portugal, mena ensuite une vie errante, et mourut à Nantes, en 1585. On a de lui : 1° une *Chronique* de son ordre en latin, Paris, 1585, in-8; 2° *Bibliothèque des écrivains* de son ordre : ouvrages pleins de fautes et écrits sans goût. On a encore de lui des notes sur les ouvrages de saint Thomas, etc. *Voy.* le Père Quétif, *des Ecrivains dominicains.*

SIFFRID ou SIFFRIDUS de Misnie, prêtre du 14e siècle, a donné des *Annales* depuis la création du monde jusqu'à l'an 1307. Pistorius en a publié une partie, l'an 1583, depuis l'an 458, jusqu'à l'an 1307. (George Fabricius en a donné des extraits dans ses *Res misnicæ*, et ses *Origines saxonicæ.*)

* SIGAUD-DE-LAFOND (Jean-René), chirurgien célèbre, né à Dijon en 1740, fit ses études au collége des jésuites de sa ville natale, et fréquenta ensuite l'école de Saint-Côme à Paris. Il se fixa dans cette ville, et s'y livra principalement à la pratique des accouchemens. Il parcourut ensuite plusieurs autres villes de France, dans lesquelles il donna, avec succès, des leçons de physique : il mourut à Bourges en 1810. Il est auteur de la découverte importante qui consiste à remplacer l'*opération césarienne* par une autre opération moins douloureuse et moins difficile. Parmi ses ouvrages, on distingue les suivans : 1° *Leçons de physique expérimentale*, 1767, 2 vol. in-12, traduit en allemand, Dresde, 1773, in-8; 2° *Leçons sur l'économie animale*, 1767, 2 vol. in-12; 3° *Traité de l'électricité*, 1771, in-12; 4° *Lettres sur l'électricité médicale*, 1771, in-12; 5° *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale*, 1775, 2 vol. in-8; 6° *Elémens de physique théorique et expérimentale*, faisant suite à l'ouvrage précédent, 1783, 4 vol. in-8, traduit en espagnol par Taddeo-Lope, 1782-89, 5 vol. in-4; 7° deux *Opuscules sur la section de la symphise des os du pubis*, 1777 et 1779, in-8; c'est la découverte que nous avons signalée plus haut; 8° *Dictionnaire de physique*, 1780, 4 vol. in-8, augmenté d'un *Supplément*, en 1782; 9° *Précis historique et expérimental des phénomènes électriques*, 1781, 1785, in-8; 10° *Dictionnaire des merveilles de la nature*, 1781, in-8, traduit en allemand par C.-G.-F. Webel, Leipsick, 1782-83, 2 vol. in-8; 11° l'*Ecole du bonheur*, ou *Tableau des vertus sociales*, Paris, 1782, in-12; 1802, 2 vol. in-12; 12° *La religion defendue contre l'incrédulité du siècle*, contenant un *Précis de l'histoire sainte*, ibid., 1785, 6 vol. in-12, augmenté de 2 vol. in-12, 1785, sous le titre *De l'économie de la Providence dans l'établissement de la religion*; 13° *Physique particulière*, 1792, in-12; 14° *Examen de quelques principes erronés en électricité*, 1795, in-8.

SIGEBERT, roi des Est-Angles ou de l'Angleterre orientale, appelé par le vénérable Bède, *Roi très éclairé et très chrétien*, travailla à faire fleurir la foi dans ses états, fonda des églises, des monastères et des écoles, et descendit ensuite du trône pour se faire moine à Knobersburgh, aujourd'hui Burgh-Castle, dans le comté de Suffolk. Il fut assassiné, en 642, avec Egrich, son cousin, qu'il avait mis sur le trône en sa place. On fait la fête de Sigebert dans plusieurs églises d'Angleterre et de France.

SIGEBERT, troisième fils de Clotaire Ier, eut, pour son partage, le royaume d'Austrasie, en 561, et épousa Brunehaut, qui, d'arienne, s'était faite catholique. Les commencemens de son règne furent troublés par une irruption des Huns dans ses états; mais il en tailla une partie en pièces, et chassa le reste jusqu'au delà du Rhin. Il tourna ensuite ses armes contre Chilperic, roi de Soissons, qui, pro-

fitant de son absence, s'était emparé de Reims et de quelques autres places de la Champagne. Il reprit ces villes, et étant entré dans le royaume de Soissons il se rendit maître de la capitale, et força son frère à accepter la paix aux conditions qu'il voulut lui prescrire. Au bout de quelques années, il la rompit, à la sollicitation de la reine Brunehaut, pour venger la mort de Galsuinte, sœur de cette princesse et femme de Chilpéric. Les succès de Sigebert furent rapides, et la victoire le suivait partout, lorsqu'il fut assassiné, l'an 575, par les gens de Frédégonde, la source des malheurs de Chilpéric, qui l'avait épousée après Galsuinte. Sigebert fut pleuré de tous ses sujets, dont il faisait les délices par son affabilité, sa douceur et sa générosité. — Il ne faut pas le confondre avec SIGEBERT, dit *le Jeune*, fils de Dagobert, et son successeur dans le royaume d'Austrasie, l'an 638. Ce prince, mort en 656, a mérité par sa piété d'être mis au nombre des saints; on fait sa fête à l'église primatiale, aujourd'hui cathédrale de Nancy, où l'on conserve son corps. Sigebert de Gemblours a donné la *Vie* de ce roi. On le trouve dans le tome 1er du mois de février des *Acta sanctorum*.

SIGEBERT, moine de l'abbaye de Gemblours, dans le Brabant, né vers l'an 1030, enseigna pendant plusieurs années dans le monastère de St.-Vincent à Metz, et mourut à Gemblours, en 1112. Il passait pour un homme d'esprit, pour un savant universel et un bon poète, et c'est sans doute la vanité que lui inspiraient ses talens et les éloges qu'ils lui attiraient, qui lui firent oublier l'esprit de son état, au point de prendre le parti du simoniaque et schismatique Henri IV, contre le saint pontife Grégoire VII, Urbain II et Pascal II. Sigebert est auteur : 1° d'une *Chronique*, dont on conserve l'original dans la bibliothèque de Gemblours, et dont la meilleure édition est celle d'Aubert le Mire, Anvers, 1608, in-8. Pistorius l'a insérée dans ses *Scriptores germanici*, tom. 1. Elle commence à l'an 381, où finit celle d'Eusèbe, et va jusqu'à l'an 1113. Elle a été continuée par plusieurs auteurs. Il ne faut nullement ajouter foi à ce qu'il raconte des papes qui ont eu des démêlés avec l'empereur Henri IV. *Illa*, dit Valère André, *non tam facta quam a Sigeberto conficta.* Saint Anselme, dans sa lettre 8e, l'a réfuté, de même que Baronius, 11e de ses *Annales*, Bellarmin, *De scriptoribus eccl.* et dans ses *Controverses* (*voyez* les jugemens de plusieurs auteurs sur cette *Chronique*, dans la *Bibliothèque* du Père le Long, n° 6964); 2° *Vie de saint Theodéric*, évêque, fondateur du monastère de Saint-Vincent à Metz. Leibnitz l'a insérée dans ses *Scriptores rerum brunswicensium.* 3° *Vie de saint Sigebert*, *roi*, dans *Surius*, et dans le 1er vol. des *Acta sanctorum* du mois de février; 4° *Vie de saint Guibert*, fondateur du monastère de Gemblours, dans *Surius*, les *Acta sanctorum*, et dans les *Acta* de Mabillon; 5° *Gesta abbatum gemblacensium*, continués par un disciple de Sigebert jusqu'à l'an 1136, dans le *Spicilége* de D. d'Achéry; 6° *De viris illustribus*, Anvers, 1637, in-fol., avec des notes par Aubert le Mire, et dans la *Bibliothèque* de Fabricius, Hambourg, 1718, in-fol. On conserve plusieurs ouvrages manuscrits de Sigebert à Gemblours : 1° *Passio sanctæ Luciæ*, poème; 2° *Passio Thebæorum*, poème; 3° *Vita et passio sancti Lamberti*; 4° *De jejunio quatuor temporum*; 5° *Ecclesiastes versu heroico descriptus*, etc. Dans son ouvrage *de Viris illustribus*, il donne le catalogue de ses productions : il y en a une intitulée *Apologia ad Henricum imperatorem contra eos qui calumniabantur missas conjugatorum presbyterorum*; ouvrage qui a disparu et qui n'aurait pas dû paraître.

SIGÉE (Louise), *Aloysia Sigea*, née à Tolède, morte en 1560, était fille de Diégo Sigée, qui l'éleva avec soin, et qui la mena avec lui à la cour de Portugal. Alphonse Cueva, de Burgos, l'épousa. On a d'Aloysia Sigea un poème latin intitulé *Sintra*, du nom d'une montagne de l'Estramadure, où l'on a vu, suivant le peuple, des tritons jouant du cornet;

et d'autres ouvrages. Mais le livre infâme *De arcanis Amoris et Veneris*, qui porte son nom, n'est point d'elle. Ceux qui le lui ont attribué ont fait un outrage à la mémoire de cette dame illustre. C'est une production digne de l'esprit corrompu de Chorier. (*Voyez* ce nom.) (Outre la *Sintra*, elle publia, 2° *Trente Epîtres latines*; 3° *Dialogus de differentia vitæ rusticæ et urbanæ*. [Louise fut institutrice de Marie de Portugal, fille de Jean III, et puis épouse de Philippe II. Elle écrivit au pape Paul III une lettre en cinq langues, latin, grec, hébreu, syriaque et arabe).

SIGISMOND (Saint), roi de Bourgogne, succéda l'an 516 à Gondebaud, son père, qui était arien. Le fils, instruit dans la véritable religion par saint Avit, évêque de Vienne, abjura cette hérésie. En 516, il fonda le célèbre monastère de Saint-Maurice, à Agaune, en Valais. Il purgea ses états du poison des vices et de l'hérésie. C'est à son zèle que l'on doit la convocation du concile d'Epaone, où présida saint Avit. Après la mort de sa femme Amalberge, dont il avait eu un fils nommé *Sigeric*, il se remaria. Le jeune prince encourut l'indignation de sa belle-mère, qui l'accusa d'avoir formé le projet d'ôter la vie et la couronne à son père. C'était une calomnie; cependant le père donna dans le piége, et fit mourir son fils. Il ne tarda pas à reconnaître son erreur, et se retira dans le monastère d'Agaune, pour y expier sa crédulité et sa précipitation par les larmes de la pénitence. Il y établit les acémètes, pour laisser dans l'Eglise un monument durable de sa douleur et de son repentir. Clodomir, fils de Clovis, lui déclara la guerre : Sigismond fut défait, pris prisonnier, et envoyé à Orléans. Il fut ensuite massacré et jeté avec sa femme et ses enfans dans un puits du village de Saint-Père-Avy-la-Colombe, à 4 lieues d'Orléans, l'an 523. On gardait ses reliques à Agaune; mais l'empereur Charles IV les fit transporter à Prague. On lui a donné quelquefois le nom de martyr, comme à d'autres hommes vertueux de ce temps-là, qui mouraient d'une mort violente. (Sa *Vie* a été écrite par Grégoire de Tours.)

SIGISMOND de Luxembourg, empereur d'Allemagne, fils de Charles IV et frère de l'empereur Wenceslas, naquit en 1366. Il épousa Marie, reine de Hongrie, fille de Louis le Grand, et fut élu roi de ce pays en 1386. Les Turcs faisaient des progrès journaliers, en Europe; et la Bulgarie, dont ils venaient de s'emparer, les rapprochait des frontières de la Hongrie. Ils commençaient déjà à infester la Servie, la Bosnie et la Valachie, dont les princes, feudataires de la couronne de Hongrie, avaient droit de recourir à la protection du roi. Le plan combiné de conquêtes affecté par ces infidèles, et qui semblait menacer la Hongrie et toute la chrétienté, réveilla l'attention de Sigismond. Il s'allia avec l'empereur de Constantinople, et sollicita des secours dans différentes cours de l'Europe, pour se trouver en état de repousser de si redoutables ennemis. Le comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, lui amena une nombreuse noblesse et un corps de dix mille Français, tous gens d'élite. Une armée de 130,000 hommes se rassembla sous les drapeaux de Sigismond, qui, désirant de reprendre la Bulgarie, pénétra, en 1396, dans cette province, et vint mettre le siége devant Nicopolis. Bajazet étant arrivé à la tête de toutes ses forces pour dégager cette place, gagna une victoire complète. Sigismond, ayant été coupé dans sa retraite, prit le parti de s'embarquer sur le Danube, et de se sauver par Constantinople. La longue absence de ce prince, jointe à l'aversion que les Hongrois avaient pour lui, accrédita le bruit de sa mort, et occasiona de nouveaux troubles dans la Dalmatie. A son retour il acheva de révolter tous les esprits par la rigueur extrême dont il usa à l'égard des moteurs de la sédition. Les états le firent arrêter et enfermer au château de Siklos, en 1399. Ladislas ou Lancelot vint de Naples pour lui enlever sa couronne; mais cette entreprise n'eut pas de succès. Sigismond recouvra sa liberté et le trône, et fut choisi empereur, en 1410. Après avoir fait différentes con-

stitutions pour rétablir la tranquillité en Allemagne, il s'appliqua à pacifier l'Eglise et à terminer le schime qui la désolait. A cet effet, il passa les Alpes et se rendit à Lodi, où il convint avec le pape Jean XXIII de convoquer nn concile. La ville de Constance fut choisie pour être le lieu où se tiendrait cette auguste assemblée qui commença, en 1414, composée d'une multitude extraordinaire de prélats et de docteurs. L'empereur y fut presque toujours présent, et son zèle y éclata dans plusieurs occasions. Pierre de Lune, qui avait pris le nom de Benoît XIII, continuant de braver l'autorité du concile, Sigismond fit le voyage du Roussillon pour l'engager à se démettre de la papauté. N'ayant pu y réussir, il se rendit à Paris, puis à Londres, pour concerter avec les rois de France et d'Angleterre les moyens de rendre la paix à l'Eglise et à la France; mais il revint à Constance sans avoir pu faire réussir son entreprise. Cependant ses soins contribuèrent beaucoup à la fin du schisme (*voy.* Jean XXIII *et* Martin V); mais, en donnant la paix à l'Eglise, il se mit sur les bras une guerre cruelle. Jean Hus et Jérôme de Prague avaient été dégradés par le concile et livrés au bras séculier, qui les condamna au feu, après qu'on eut épuisé tous les moyens de vaincre leur obstination (*voyez* Hus). Les hussites, voulant venger la mort de ces deux hérétiques, armèrent contre l'empereur. Ziska était à leur tête. Il remporta une pleine victoire en 1419 sur Sigismond, qui put à peine en seize années réduire la Bohême avec les forces d'Allemagne et à l'aide des croisades. Ce prince mourut à Xnaïm, en 1437, à 70 ans, après avoir apaisé le reste des troubles de Bohême, et fait reconnaître Albert d'Autriche, son gendre, pour héritier du royaume. Depuis lui, l'aigle à deux têtes, employé d'abord comme symbole des deux empires d'Orient et d'Occideut, a toujours été conservé dans les armoiries des empereurs. Ce prince était bien fait, libéral, affable et fort instruit. Il parlait facilement plusieurs langues, et régnant avec éclat en temps de paix, il fut malheureux en temps de guerre, quoiqu'il ne manquât ni d'activité ni de courage. La couronne impériale rentra après sa mort dans la maison d'Autriche, d'où elle ne sortit plus jusqu'à son extinction, en 1740.

SIGISMOND Ier, roi de Pologne, surnommé *le Grand*, fils de Casimir IV, né en 1466, parvint au trône en 1506, par les suffrages des Lithuaniens et des Polonais. Il employa les premières années de son règne à corriger les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement par la faiblesse de ses prédécesseurs, Jean-Albert, et Alexandre, ses frères. Il remit la république dans son ancien lustre au dedans et au dehors. Il battit les Moscovites, et les chassa de la Lithuanie en 1514. Il reprit sur les chevaliers teutoniques quelques villes qu'ils avaient enlevées à la Pologne, tailla en pièces, l'an 1531, les Valaques, qui avaient fait une irruption dans ses états, et assura par ses victoires la paix à la Pologne. Ce prince mourut en 1548, à 82 ans, aimé de ses sujets, et respecté de toutes les nations de l'Europe. C'était un sage sur le trône, souverain bienfaisant, juste appréciateur du mérite. Il s'attacha à polir les mœurs des Polonais, à faire fleurir les sciences et les arts, à fortifier les places de guerre, à embellir les principales villes, à préserver son royaume des nouvelles hérésies. Cependant on lui reproche d'avoir partagé tout l'odieux de son neveu Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre teutonique, à qui il donna illégitimement l'investiture de la Prusse ducale, et qui par-là se vit en état de protéger puissamment le luthéranisme, et de le propager. Il avait une force extraordinaire, qui le fit regarder comme l'Hercule de son temps.

SIGISMOND II, surnommé *Auguste*, fils du précédent, né en 1520, lui succéda en 1548. Aussitôt qu'il se vit maître du trône, il fit rendre à Barbe Radziwil, sa maîtresse, qu'il avait épousée en secret, les honneurs qui lui étaient dus en qualité de reine. La nation délibéra, dans une diète, si elle ne casserait point un mariage si disproportionné : il ne trouva de l'appui que dans ceux qui avaient em-

brassé ou qui favorisaient les nouvelles erreurs; en reconnaissance, il permit d'envoyer leurs enfans dans les universités hérétiques d'Allemagne, ce qui avait été défendu jusque alors. Ce fut par-là que l'hérésie pénétra dans la Pologne. Dans la suite son zèle se réveilla, il travailla à faire cesser les troubles causés par l'hérésie; mais il n'y opéra pas de grands fruits : « Il est bien plus aisé, dit un po-» litique chrétien, de prévenir ces sor-» tes de maux que de les réparer, ou » d'en circonscrire les effets : une pru-» dence active suffit pour arrêter l'er-» reur dans ses commencemens; le cou-» rage uni à la puissance ne suffit pas » toujours à la réprimer quand elle a » pris son essor. » Sous son règne, la Lithuanie, déjà unie à la Pologne sous Jagellon (*voyez* LADISLAS V), y fut solennellement incorporée, à la diète de Dublin en 1569. Il acquit la Livonie à la couronne, donna un décret solennel contre les *Sociniens* en 1566, et mourut en 1572, après un règne de 24 ans, sans laisser de postérité. En lui finit la ligne masculine des Jagellons. Le duc d'Anjou, depuis roi de France, sous le nom de Henri III, lui succéda. Sigismond-Auguste était brave, quoiqu'il aimât la paix, lent dans le conseil, et vif dans l'exécution. L'amour des femmes et l'appui inconsidéré qu'il donna d'abord à des sectaires inquiets et dangereux furent presque les seules taches de sa vie. L'auteur de l'*Histoire teutonique* lui reproche encore d'avoir suivi le mauvais exemple de son père, en enlevant les immenses possessions qu'avait l'ordre teutonique en Livonie, et en détruisant l'archevêché de Riga. « On voit bien, » ajoute-t-il, que les usurpations pro-» spèrent rarement. De tant d'immenses » possessions que la Pologne a ravies à » l'ordre teutonique, tant en Prusse qu'en » Livonie, il ne lui en reste rien » aujourd'hui, sinon quelques droits sur » les villes de Thorn et de Dantzick, et » la suzeraineté sur la Courlande; et ce » dernier droit, quoique très réel, a été » si contre-balancé par l'influence de la » Russie, qu'on serait presque tenté de » le ranger au nombre de ses pertes. » Mencken fit imprimer la *Vie* de Sigismond II, en 1703, Leipsick, in-8, et les *Lettres* et les *Réponses* attribuées à ce monarque, en latin. Ce recueil contient aussi les *Lettres* attribuées au roi Battori.

SIGISMOND III, fils de Jean III, roi de Suède, né en 1566, monta sur le trône de Pologne en 1587, et fut couronné à l'exclusion de Maximilien d'Autriche, qui avait été élu par quelques seigneurs. Après la mort de son père, il alla recevoir le sceptre des Suédois en 1594. Ce roi était zélé catholique; il ne tarda pas à déplaire à ses nouveaux sujets, attachés aux erreurs de Luther. Charles, prince de Sudermanie, oncle du roi, se servit de cette conjoncture, et se fit mettre la couronne de Suède sur la tête en 1604. Cette usurpation fut la semence d'une guerre très longue, dans laquelle Sigismond ne fut pas heureux. Il eut d'autres démêlés avec les Tartares et les Moscovites, sur lesquels il fit quelques conquêtes; mais Gustave-Adolphe lui faisait essuyer des pertes d'un autre côté. Consumé d'inquiétudes, il mourut en 1632, à 66 ans. La piété, la justice, la clémence, formaient le caractère de ce prince. Il perdit la couronne de Suède en se déclarant pour les intérêts de la religion catholique. Ce fut encore ce même zèle qui le priva de l'empire de Moscovie. Il aimait trop la vérité pour la sacrifier à quelque intérêt que ce fût; la plus légère dissimulation lui paraissait une espèce d'apostasie. (Son fils aîné lui succéda sous le nom de Wladislas VII ou Ladislas.)

SIGLERUS (Michel), syndic de la ville de Hermanstadt en Transylvanie, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Chronologiæ rerum Hungaricarum, Transilvanicarum*, etc., *libri II*. Il narre avec sincérité les troubles dont il a été témoin. Cet ouvrage, resté long-temps manuscrit, a été publié dans l'*Apparatus ad historiam Hungariæ, sive Collectio miscella in decades distributa*, Presbourg, 1735, in-fol.

SIGNORELLI (Luc), peintre, né

vers 1440 à Cortone, mort en 1521, âgé de 81 ans, a travaillé à Orviette, à Lorette, dans sa ville natale et à Rome. (Il était de la famille Vaclavi, et fut un des premiers qui dessinèrent le corps humain d'après les principes exacts de l'anatomie.) *La Communion des Apôtres* (à la Tone); *le Voyage de Moïse avec Sephora*, et la *Promulgation de l'ancienne loi* (à la chapelle Sixtine, à Rome), sont ses meilleurs tableaux. La partie dans laquelle il excellait le plus était le dessin. Il mettait beaucoup de feu et de génie dans ses compositions. Michel-Ange en faisait un cas singulier, et n'a point dédaigné de copier quelques traits de cet habile artiste.

SIGONIO ou SIGONIUS (Charles), d'une famille ancienne de Modène, où il naquit vers 1520, fut destiné par son père à la médecine; mais son génie le portait à la littérature. (Sigonio occupa d'abord une chaire dans sa patrie, et obtint la protection du cardinal Gainani. La jalousie de Bandinelli, autre savant renommé, lui fit quitter Modène. (Il professa les humanités à Padoue, puis à Bologne, et ensuite à Rome où il fut chargé, en 1578, par le pape Grégoire XIII, de continuer l'*Histoire ecclésiastique*, commencée par Panvinio, et obtint une pension de la république de Venise. Il alla mourir dans sa patrie en 1584, à 64 ans. Ce savant avait de la difficulté à parler; mais il écrivait bien, et sa latinité est assez pure. Il refusa d'aller auprès d'Etienne Battori, roi de Pologne, qui voulait le fixer à sa cour. Il ne voulut jamais se marier; et quand on lui en demandait la raison, il répondait : *Minerve et Vénus n'ont jamais pu vivre ensemble.* On a de lui un grand nombre d'ouvrages recueillis à Milan, en 1732 et 1733, 6 vol. in-fol. Les principaux sont : 1° *De republica Hebræorum*, traité méthodique, et qui renferme dans un petit espace bien des choses utiles; 2° *De republica Atheniensium libri IV*, savant et recherché; 3° *Historia de Occidentis imperio*, livre nécessaire pour connaître l'histoire de la décadence de l'empire romain, et la formation des principautés d'Italie; 4° *De regno Italiæ libri XX*, depuis l'an 679 jusqu'à l'an 1300, traité plein de recherches, d'exactitude, et éclairé par une sage critique; 5° Une *Histoire ecclésiastique*, imprimée à Milan en 1734, en 2 vol. in-4, dans laquelle on trouve beaucoup d'érudition. On a encore de lui des *Notes* sur Tite-Live, de savans *Traités* sur le droit romain, etc. (Ses *OEuvres* ont été recueillies par Argellati, et publiées à Milan, 1732-37, 6 vol. in-fol. avec une vie de l'auteur par Muratori, etc. La liste complète des écrits de Sigonio, avec une *Notice* sur ce savant, se trouve dans Tiraboschi.)

* SIGORGNE (Pierre), licencié en Sorbonne, et doyen de l'église de Mâcon, naquit le 25 octobre 1719, à Rambercourt-aux-Pots, en Lorraine. Il vint faire ses études à Paris. Après sa licence, il fut nommé professeur de philosophie au collége du Plessis. C'est lui qui introduisit le premier le newtonianisme dans l'enseignement de l'université. Un de ses premiers ouvrages fut l'*Examen et la réfutation des leçons de physique* données au Collége-Royal par Privat de Molières. Ce savant, adoptant et rejetant en partie les systèmes de Newton et de Descartes, avait imaginé de grands tourbillons composés de petits, et en avait fait la base d'un système particulier. Une dispute s'engagea entre les deux physiciens, et la chute des petits tourbillons en a été l'issue. Cette victoire, remportée sur un homme qui jouissait d'une célébrité méritée, fit connaître de la manière la plus avantageuse l'abbé Sigorgne; il fut nommé à l'abbaye de Bonnevaux en 1775. Après avoir quitté l'enseignement, il se retira à Mâcon, où il avait été pourvu du doyenné de la cathédrale. Il devint en même temps grand vicaire du diocèse, et montra dans cette administration autant d'habileté que de sagesse. La part qu'il y prit n'absorba pas tellement son temps qu'il ne s'occupât encore de sciences et d'ouvrages relatifs à la morale et à la religion. Il mourut à Mâcon en 1809, à 90 ans, le 10 novembre, et dans cet âge avancé il avait conservé toutes les facultés de son esprit, et

écrivait encore avec une vigueur qu'on aurait admirée dans un jeune homme. On a de lui : 1° l'*Examen des leçons de physique du Collége-Royal*, cité ci-dessus, 1740, in-12; 2° *Réplique à M. de Molières*, ou *Démonstration physico-mathématique de l'insuffisance et de l'impossibilité des tourbillons*, 1741, in-12; 3° *Institutions newtoniennes*, ou *Introduction à la philosophie de Newton*, 1747, 2 vol. in-8; 4° *De la cause de l'ascension et de la suspension de la liqueur dans les tuyaux capillaires*, dissertation couronnée à Rouen en 1748; 5° *Institutions leibnitziennes*, ou *Précis de monadologie*, Lyon et Paris, 1767, in-4 et in-8; 6° *Astronomiæ physicæ juxta Newtoni principia breviarium ad usum studiosæ juventutis*, Paris, 1748, in-12; 7° *Prælectiones astronomiæ newtonianæ*, 1769, in-8; 8° *Dissertation sur le prêt à jour*; 9° *Lettres écrites de la plaine, en réponse à celles de la montagne*, (de J. J. Rousseau), Amsterdam, 1765, in-12; 10° *Le Philosophe chrétien*, ou *Lettres à un jeune homme entrant dans le monde, sur la vérité et la nécessité de la religion*, 1765, in-8; nouv. édit., 1776, in-8; 11° *Oraison funèbre de monseigneur le Dauphin*, 1766, in-4; 12° *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4; 13° *Défense de la première des vérités*, 1806 : l'abbé Sigorgne avait alors 87 ans. Lorsque le *Spectacle de la Nature* parut, il adressa à l'abbé Pluche une *Lettre critique*, sous le nom d'un officier de cavalerie. Il en résulta une liaison intime entre les deux savans, faits pour s'estimer. L'abbé Sigorgne n'approuvait point la *nouvelle chimie*; il écrivit contre d'une manière assez solide pour obtenir le suffrage et l'assentiment de plusieurs hommes instruits. Il avait été correspondant de l'académie des sciences; il était de celle de Nancy, de la société des sciences et des arts de Mâcon, etc.

SILAS (Saint), un des 72 disciples, fut choisi avec Jude pour aller à Antioche porter le décret fait dans le concile de Jérusalem sur l'observation des cérémonies légales. Silas s'attacha à saint Paul, et le suivit dans la visite qu'il fit des églises de Syrie et de Cilicie, d'où ils vinrent en Macédoine. Il fut battu de verges avec lui par les magistrats de Philippes, en haine de la foi chrétienne, et eut beaucoup de part aux autres souffrances et travaux de cet apôtre. On célèbre la fête de saint Silas le 13 juin. Saint Jérôme (épître 143) dit que Silas est le même que Silvain, dont il est fait mention au commencement de l'Epître de saint Paul aux Thessaloniciens; mais les Grecs les distinguent; et Dorothée et saint Hippolyte, martyrs, disent que Silas a été évêque de Corinthe, et Silvain évêque de Thessalonique.

SILHON (Jean), conseiller d'état ordinaire, et l'un des premiers membres de l'académie française, naquit à Sos en Gascogne. Il mourut étant directeur de cette compagnie, en 1667. Le cardinal de Richelieu l'employa dans plusieurs affaires importantes, et lui obtint des pensions. On a de lui un *Traité de l'immortalité de l'âme*, Paris, 1634, in-4, et quelques ouvrages de politique.

SILHOUETTE (Etienne de), né à Limoges en 1709, devint contrôleur-général et ministre d'état. Il remplit cette place dans des temps difficiles : la guerre ruineuse de 1754 avait épuisé les coffres du roi et les ressources des particuliers; il voulut y remédier par l'économie et la réforme, ce qui lui ayant attiré un grand nombre d'ennemis, il ne garda cette place que huit mois. Il se retira dans sa terre de Brie-sur-Marne, où il vécut en philosophe chrétien, répandant des bienfaits sur ses vassaux, et profitant de toutes les occasions de faire le bien. Il mourut en 1767, à 58 ans. Les ouvrages qui l'ont fait connaître dans la république des lettres, sont : 1° *Idée générale du gouvernement chinois*, 1729, in-4; 1731, in-12; 2° *Réflexions politiques sur les grands princes*, traduites de l'espagnol de Balthasar Gracian, 1730, in-4 et in-12; 3° une *Traduction* en prose de l'*Essai de Pope sur l'homme*, in-12. Cette version est fidèle, le stile en est concis; mais on y désirerait quelquefois plus d'éloquence et de clarté. Il est à croire qu'il se fût oc-

cupé d'un autre ouvrage s'il avait jugé celui-ci avec une sévérité convenable. (*V.* POPE.) 4° *Mélanges de littérature et de philosophie* de Pope, 1742, 2 vol. in-12; *Traité mathématique sur le bonheur*, 1741, in-12; 6° *l'Union de la religion et de la politique* de Warburton, 1742, 2 vol. in-12 : ouvrage excellent, où l'on réfute le reproche fait à la doctrine de l'Evangile, de ne s'accorder pas avec les moyens de la politique; et où l'on montre que la vraie politique est un résultat tout naturel des maximes chrétiennes : ce que Bossuet avait déjà démontré dans son *Trait é de la Politique de l'Ecriture sainte*. Silhouette s'occupait volontiers de ces sortes d'ouvrages et cherchait à les répandre. Son zèle pour la religion était actif et éclairé, sa piété tendre et agissante. 7° *Lettres sur les transactions publiques du règne d'Elisabeth, avec quelques réflexions critiques* sur Rapin *relativement à l'histoire de ce règne*, Amsterdam, 1736, in-12. (Silhouette alla en Angleterre, où il demeura quelque temps pour y étudier le système des finances de ce pays. De retour à Paris, il fut nommé conseiller au parlement de Metz, et vendit cette charge pour en acheter une de maître des requêtes. Il s'attacha au maréchal de Noailles, puis au duc d'Orléans, fils du régent, et après le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il fut un des trois commissaires qui réglèrent, avec le cabinet de Saint-James, les limites des possessions françaises et britanniques en Acadie.)

SILIUS ITALICUS (Caïus), homme consulaire, né l'an 25 de notre ère, mort au commencement du règne de Trajan, âgé de 75 ans, se laissa mourir de faim, n'ayant pas le courage de supporter la maladie qui le tourmentait. Silius avait d'abord fait le métier de délateur; il effaça cette tache dans la suite. Sa fortune était assez considérable. Il possédait une maison qui avait été à Cicéron, et une autre où était le tombeau de Virgile; mais il n'avait ni l'éloquence du premier ni la verve du second. Silius est connu par un *Poème* latin sur la deuxième guerre punique. Cette production ressemble à une gazette, par la faiblesse de la versification, et par l'exactitude et l'ordre qu'il a mis dans les faits. Il y a cependant des tirades pleines de noblesse et de grandeur : il est écrit avec assez de pureté. Ce poème fut trouvé par le Pogge, dans une tour du monastère de Saint-Gall, durant la tenue du concile de Constance. La 1re édition de *Silius Italicus* est de Rome, 1471, in-fol. Daniel Heinsius en a donné à Leyde une édition avec de savantes notes. Lefèvre de Villebrune a donné une nouvelle édition de cet auteur avec une traduction française, Paris, 1781, 3 vol. in-12.

SILLERI. *Voyez* BRULART.

SILVA. On cite de ce nom quatre artistes habiles, savoir : François, peintre et statuaire, mort en 1641; Augustin, sculpteur renommé; François, dit le *Jeune*, petit-fils du précédent, et sculpteur lui-même, mort à Bonn, dans l'électorat de Cologne, en 1737; Charles-François, sculpteur et architecte, né en 1663, et mort à Milan en 1726.

SILVA (Jean-Baptiste), né à Bordeaux en 1684 d'un médecin, prit le même état que son père. Après avoir reçu le bonnet de docteur à Montpellier, à l'âge de 19 ans, il vint à Paris, et obtint le même grade dans la faculté de médecine de cette ville en 1712. Plusieurs cures importantes lui ayant donné une grande réputation, il fut recherché dans les maisons les plus distinguées. Son nom pénétra dans les pays étrangers. La czarine Catherine lui fit proposer la place de son prémier médecin, avec des avantages considérables; mais Silva ne voulut pas abandonner le pays auquel il devait sa naissance, sa réputation et sa fortune. Il mourut à Paris en 1744, à 60 ans, avec les titres de premier médecin du prince de Condé et de médecin-consultant du roi. Il a laissé un *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, et principalement de celle du pied*, 1727, 2 vol. in-12, et des *Dissertations et consultations médicinales*, Paris, 1744, 2 vol. in-12. C'est de lui que parle Vol-

taire dans ces beaux vers sur la formation du sang :

Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines.

SILVA. *Voyez* SYLVA.

SILVAIN (Flavius-Silvanus), fils de Bonitus, capitaine gaulois, fut élevé sous le règne de Constance au grade de commandant de la cavalerie, et ensuite à la place de général de l'infanterie dans les Gaules. Il combattit avec succès les Barbares; mais s'étant laissé proclamer *Auguste* par ses soldats en 355, il fut poignardé par Ursicin, que Constance avait envoyé contre lui, et qui, pour mieux réussir dans ce dessein, avait fait semblant de le reconnaître pour son prince légitime.

* SILVANI (Gérard ou Ghérardo), célèbre architecte et sculpteur de Florence, où il naquit en 1579, a exécuté des ouvrages très estimés, la plupart construits dans sa patrie : on cite entre autres le magnifique *palais Riccardi*, dans la rue Guelfonda (à présent *Via larga*); celui des *marquis Capponi*, l'*église* et le *couvent des théatins*, la *façade du palais Strozzi*, l'*église de la confrérie des Stigmates*, l'*église de saint François de Paule, hors de Florence*, etc. Silvani est placé au rang des plus habiles artistes italiens. Il mourut dans sa ville natale en 1675. — Pierre-François, son fils et son élève, vint à Paris, et c'est alors que par corruption on changea son véritable nom en celui de *Silvain*. Il acquit de la renommée, et on compte parmi ses principaux ouvrages l'*église des Pères de l'Oratoire*.

SILVERE (Saint), natif de Campanie, fils du pape Hormisdas, qui avait été engagé dans le mariage avant de s'attacher au service de l'Eglise, monta sur la chaire de saint Pierre après le pape Agapet Ier, en 536. Théodat, roi des Goths, le plaça par violence sur le trône pontifical; mais cette intronisation ne fut regardée comme canonique que quand le clergé de Rome eut consenti à son élection. Peu de temps après, Bélisaire, général de l'empereur Justinien, s'empara de Rome. L'impératrice Théodora résolut de profiter de cette occasion pour étendre la secte des acéphales, branche de l'eutychianisme. Elle tâcha de faire entrer Silvère dans ses intérêts; mais voyant ses efforts inutiles, elle résolut de le faire déposer. On l'accusa injustement d'avoir des intelligences avec les Goths; on produisit une lettre qu'on prétendait qu'il avait écrite au roi ennemi, mais il fut prouvé qu'elle avait été forgée par un avocat nommé *Marc* : cela n'empêcha pas qu'il ne fût envoyé en exil à Patare en Lycie, et qu'on n'ordonnât à sa place Vigile, le 22 novembre 537. L'évêque de Patare prit hautement la défense de Silvère, alla trouver l'empereur à Constantinople, le menaça des jugemens de Dieu, s'il ne réparait le scandale, et lui dit : *Il y a plusieurs rois dans le monde, mais il n'y a qu'un pape dans l'Eglise de l'univers*. Justinien, instruit du véritable état des choses, ordonna qu'on rétablît Silvère sur son siége. En revenant en Italie, il fut arrêté de nouveau par Bélisaire, à la sollicitation de sa femme, qui par-là voulait faire sa cour à Théodora. Il fut relégué dans l'île de Palmaria, vis-à-vis de Terracine, où, selon Libérat, il mourut de faim en juin 538. Procope, qui était alors en Italie, dit qu'il fut massacré à l'instigation d'Antonia, épouse de Bélisaire. Après sa mort, Vigile fut reconnu pour pape légitime. *Voyez* Libérat, *Breviarium*, cap. 22; *Acta sanctorum*, junii, tom. 4, pag. 13; et les *Annales d'Italie*, par Muratori.

SILVESTRE Ier (Saint), pape après saint Melchiade, en janvier 314, envoya des députés au concile d'Arles pour l'affaire des donatistes, et en tint lui-même plusieurs à Rome. Il envoya aussi Vitus et Vincent, prêtres de l'Eglise de Rome, avec Osius, évêque de Cordoue, au concile général de Nicée, en 325, pour y assister en son nom. Sa mort, qui arriva en décembre 335, fut celle d'un saint. C'est sous son pontificat que commença d'éclater l'hérésie d'Arius, qui déchira si long-temps l'Eglise. Les *Actes* de ce

saint sont apocryphes. On dit qu'il a été envoyé en exil sur le mont Soracte du temps de Constantin, et qu'à son retour il baptisa ce prince, et le guérit en même temps de la lèpre; mais les hagiographes d'Anvers, au 21 de mai, Baronius, et surtout Noël Alexandre, sec. 4, pag. 18, prouvent que ce récit est faux dans tous ses détails.

SILVESTRE II, pape, appelé auparavant *Gerbert*, né en Auvergne d'une famille obscure, fut élevé à Aurillac, dans le monastère de Saint-Gérauld, et devint par son mérite abbé de Bobbio, dans la Lombardie. Il se retira ensuite à Reims, où il fut chargé de l'école de cette ville, et où il eut pour disciple Robert, fils de Hugues Capet. Son savoir lui fit tant d'admirateurs, qu'il fut élevé sur la chaire archiépiscopale de cette ville, en 992, après la déposition d'Arnoul. Mais celui-ci ayant été rétabli en 998, par Grégoire V, Gerbert se retira près de l'empereur Othon, qui avait été son disciple. Ce prince lui obtint l'archevêché de Ravenne. Enfin, le pape Grégoire V étant mort, le savant bénédictin obtint la papauté, par la protection du même prince, en 999, et en jouit jusqu'en 1003, année de sa mort. Gerbert était un des plus savans hommes de son siècle. Il était habile dans les mathématiques et dans les sciences les plus abstraites. Il nous reste de lui 149 *Epîtres*, la *Vie de saint Adalbert*, archevêque de Prague, et quelques ouvrages de mathématiques qui déposent en faveur de son érudition (*voyez* MABILLON, *Analect.*, tom. 2, pag. 215). Quelques-uns lui attribuèrent la construction de l'horloge de Magdebourg, l'an 996; mais cela n'est pas constaté: on croit que l'inventeur des horloges à roues est Richard Waliford, abbé de Saint-Alban en Angleterre, lequel florissait l'an 1326. Brennon, cardinal du parti de l'antipape Guibert, qui écrivait un siècle après la mort de Silvestre, ne rougit pas de dire que ce pape s'est adonné à la magie et à la nécromancie; calomnie qui a été répétée par Martin de Pologne, et par les hérétiques des derniers temps. Elle a été démentie par tous les historiens contemporains, et réfutée solidement par Gretser. Gerbert fut le premier Français qui monta sur la chaire de saint Pierre. On s'est occupé, récemment, de lui élever un monument dans sa patrie, et de faire des recherches pour connaître le lieu de sa naissance et le venger de ses détracteurs.

SILVESTRE (François), pieux et savant général des dominicains, était d'une illustre famille de Ferrare: ce qui l'a fait appeler *Franciscus Ferrariensis*. Il mourut à Rennes dans le cours de ses visites, en 1528, à 54 ans, après avoir gouverné son ordre avec beaucoup de prudence. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: 1° de bons *Commentaires* sur les livres de saint Thomas, *contre les gentils*, dans le tome 9e des *OEuvres* de ce saint docteur; 2° une *Apologie contre Luther*; 3° la *Vie de la bienheureuse Osanna de Mantoue, religieuse*.

* SILVESTRE (Israël), graveur célèbre, naquit à Nancy en 1621. Il était neveu, du côté de sa mère, d'Israël Henriet, premier peintre du duc de Lorraine, et reçut de cet artiste des leçons de dessin. Les talens précoces du jeune Silvestre frappèrent son oncle, qui, ne se sentant pas assez de mérite pour former un si digne élève, conseilla au père de celui-ci de l'envoyer à Paris, où il se consacra plus spécialement au dessin et à la gravure. Il n'excella pas seulement au burin, mais il dessinait si bien à la plume, que ses ouvrages faisaient l'admiration de tous les connaisseurs, qui ne balançaient pas à les comparer aux dessins de Jacques Callot, répandus dans toute l'Europe. Louis XIV ayant vu un de ses paysages, dessiné d'après ce nouveau genre, et d'autres productions de cet artiste, le choisit pour dessiner et graver les *maisons royales*. Silvestre obtint ensuite le titre de maître à dessiner du grand Dauphin, avec une pension, et un logement dans le Louvre. Désirant voir de près les chefs-d'œuvre de l'art, il entreprit deux voyages en Italie, s'arrêta à Florence et à Rome, où il fut accueilli avec distinction. De retour à Paris, il s'occupa de mettre en ordre ses nombreux travaux,

qui tous lui acquirent une réputation méritée. Son œuvre renferme plus de 1000 pièces, parmi lesquelles on distingue le *Carrousel*, qui eut lieu en 1662, et qui contient 101 planches; *les Plaisirs de l'île enchantée*, en 7 planches; *les Vues de Paris*, et notamment celle prise du Pont-Neuf; *la Vue de Rome*, en 4 feuilles; celles *du Campo-Vaccino et du Colisée*, etc., etc. Il mourut à Paris en 1671, âgé de 60 ans. Israël Silvestre a laissé deux fils, qui furent ses élèves pour le dessin : Louis, peintre de paysages, et Charles, qui a gravé d'après les ouvrages de son frère. L'un et l'autre prirent des leçons de Charles Lebrun, et de Parrocel, peintre de batailles. Ils sont morts vers le milieu du 18e siècle.

*SILVESTRE (le comte Camille), antiquaire et littérateur, naquit à Padoue le 14 juin 1645, étudia à Rovigo, d'où sa famille était originaire, et fut considéré comme un des hommes les plus instruits de son siècle. Il connaissait les lois, la philosophie, les mathématiques, la littérature ancienne et moderne, les langues, etc. Il était membre de la plupart des sociétés savantes de l'Italie, des universités de Padoue, Bologne, Pise, etc., et occupa les premières dignités de la république. Le comte Sylvestre employa presque toute sa fortune à se procurer une multitude d'objets rares, et tous les étrangers venaient visiter son cabinet, où l'on trouvait des marbres antiques, des inscriptions, des vases, des médailles, etc. Il a composé des *Poésies*, et quelques ouvrages sur diverses branches de littérature; mais il ne nous est parvenu de lui que plusieurs *Dissertations* et des *Explications* sur les antiquités, notamment sur la *numismatique*. Il mourut le 6 janvier 1719, âgé de 64 ans.

* SILVESTRE (le comte Charles), fils du précédent, et antiquaire, naquit à Rovigo le 4 octobre 1681, suivit les traces de son père, et fut un des meilleurs élèves du célèbre Père Minorelli, dominicain. Il cultiva et protégea les sciences et les arts; mais il se livra plus particulièrement à l'étude de l'antiquité, enrichit d'objets rares le cabinet de son père, et publia : 1° la *Vie de Louis Célius de Rovigo*; 2° la *Vie de Dominique Giorgi*; 3° *Lettre sur une inscription antique*; 4° *Explication d'un marbre antique*; 5° *Lettre sur la ville de Rovigo*, et divers *Mémoires* ou *Discours* sur plusieurs médailles. Il mourut dans sa patrie le 14 avril 1754.

SILVESTRE DE PRIERIO. *Voyez* MOZZOLINO.

SILVIUS. *Voyez* SYLVIUS.

SIMÉON, chef de la tribu du même nom, et second fils de Jacob et de Lia, naquit vers l'an 1757 avant J. C. Il vengea avec Lévi l'enlèvement de sa sœur Dina, en égorgeant tous les sujets de Sichem (*voyez* ce nom) : action atroce, par laquelle on fit périr une foule d'innocens pour punir un seul coupable. Etant allé dans la suite, durant la famine, avec ses frères en Egypte, pour acheter du blé, Joseph le retint en otage jusqu'à ce que ses autres frères eussent amené Benjamin. Jacob, au lit de la mort, témoigna son indignation contre la violence que Siméon et Lévi avaient exercée envers les Sichimites. Il leur prédit qu'en punition de leur crime, Dieu les séparerait l'un de l'autre et disperserait leurs descendans parmi les autres tribus. L'évènement justifia la prédiction d'une manière frappante. Lévi n'eut jamais de lot ni de partage fixe dans Israël; et Siméon ne reçut pour partage qu'un canton que l'on démembra de la tribu de Juda, et quelques terres. Fage dit que les Siméonites, dépourvus des ressources communes aux autres tribus, se consacrèrent à l'éducation des enfans dans toute la Judée pour gagner leur pain; il s'appuie sur l'autorité des anciens rabbins : si cette tradition est bien fondée, elle vérifie la prédiction à la lettre. Le crime de Zambri attira aussi la malédiction sur la tribu de Siméon, et c'est la seule que Moïse ne bénit point en mourant.

SIMÉON, homme juste et craignant Dieu, vivait à Jérusalem dans l'attente du Rédempteur d'Israël. Il demeurait presque toujours dans le temple, et le Saint-Esprit l'y conduisit dans le moment que Joseph et Marie y présentèrent

J. C. Alors ce vieillard, prenant l'enfant entre ses bras, rendit grâces à Dieu, et lui témoigna sa reconnaissance par un cantique, qui exprime admirablement l'arrivée du Fils de Dieu sur la terre, l'ardent désir avec lequel il était attendu, et les lumières que sa venue devait répandre chez toutes les nations du monde. C'est une espèce de tradition populaire que Siméon était grand-prêtre, et on le voit souvent représenté dans ce costume : il ne paraît pas cependant que cette opinion soit fondée; le récit évangélique ne dit rien qui la favorise.

SIMÉON (Saint), dit le frère de J. C., c'est-à-dire son cousin-germain, était fils de Cléophas, autrement *Alphée*, et de Marie sœur de la sainte Vierge. Les plus habiles interprètes pensent qu'il est le même que ce Simon, frère de saint Jacques le Mineur, de saint Jude et de Joseph, dont il est parlé dans l'évangile de saint Mathieu, chap. 13. Il fut disciple du Seigneur, et élu évêque de Jérusalem après la mort de Jacques son frère. Trajan ayant fait faire des recherches de ceux qui se disaient descendus de David, les Juifs déférèrent Siméon à Atticus, gouverneur de Syrie, comme chrétien et comme issu de David. Après avoir été long-temps tourmenté, il fut enfin crucifié l'an 107 de J. C., âgé de 120 ans, dont il en avait passé environ 44 dans le gouvernement de son église.

SIMÉON STYLITE (Saint), né vers l'an 390 à Sisan sur les confins de la Cilicie, était fils d'un berger et fut berger lui-même jusqu'à l'âge de 13 ans. Il entra alors dans un monastère, d'où il sortit quelque temps après pour s'enfermer dans une cabane. Après y avoir resté trois ans, il alla se placer sur une colonne fort élevée sur le haut d'une montagne de Syrie, où il fit la pénitence la plus austère jusqu'à sa mort, arrivée en 459 ou 60, à 69 ans. Il y a des choses si surprenantes dans l'histoire de ce héros de la mortification, que quelques écrivains les ont révoquées en doute; mais ils ne faisaient pas attention que Théodoret, qui en a donné une relation, 16 ans avant la mort de saint Siméon, en parle comme témoin oculaire; que ces mêmes faits ont été écrits par Antoine son disciple (dans les *Acta sanctorum*); que nous avons la *Vie* de ce saint écrite en chaldaïque, 15 ans après sa mort, par le prêtre Cosmas, publiée par Etienne Assemani (*Act. mart.*, tome 2, *Append.*, page 1226); qu'il en est fait mention dans Evagre, Théodore Lecteur, dans les anciennes *Vies* de saint Euthyme, de saint Théodose, de saint Auxence, de saint Daniel Stylite, etc. Nous avons de lui une *Lettre* et un *Sermon* dans la Bibliothèque des Pères.—Il y a eu un autre saint SIMÉON STYLITE, qu'on surnomma le *Jeune*, parce qu'il vivait près d'un siècle après l'ancien, c'est-à-dire vers 522. Il mourut en 595. Cette manière de se mortifier a quelque chose de singulier sans doute; mais ce n'est pas sur nos goûts et nos mœurs, ni même sur les règles communes de la vie chrétienne, qu'il faut juger les actions extraordinaires des saints (*voyez* une réflexion de M. Fleury, à la fin de l'article PATRICE). Les peuples ne pouvaient concevoir qu'une bien grande idée de l'Etre que des gens sages et vertueux adoraient d'une manière si constante et si pénible. Ces saints prêchaient d'ailleurs du haut de leurs colonnes, et opéraient de grandes conversions; et sous ce point de vue combiné avec l'impossibilité physique que l'on croit apercevoir dans la durée d'une telle attitude, quelques auteurs ont regardé leur pénitence comme miraculeuse et élevée au dessus des forces de la nature. *Voyez* saint DANIEL.

SIMÉON (Saint), célèbre dans les Annales de l'Eglise de Trèves du 11[e] siècle, naquit à Constantinople de parens chrétiens et distingués. Après avoir passé sa jeunesse à cultiver les lettres, dans lesquelles il fit de très grands progrès, il se fit d'abord anachorète, puis moine du mont Sinaï. Crevin et Richard, abbés de Trèves, eurent occasion de le connaître dans le voyage qu'ils firent à la Terre-Sainte, et, touchés de ses vertus, ils l'amenèrent avec eux à Trèves d'où il se retira dans l'abbaye de Tholey. L'archevêque Poppon ne l'y laissa pas long-temps; car, ayant résolu de faire lui-

même un voyage en Palestine, il engagea saint Siméon à l'accompagner dans ce pèlerinage. A son retour, Poppon lui accorda un petit coin de la Porte Noire, monument de la plus haute antiquité, qu'il venait de convertir en église. Le saint s'y tint enfermé jusqu'à sa mort. L'abbé Crevin, qui l'assista dans ses derniers momens, écrivit sa *Vie* et l'envoya à Benoît IX, qui le mit au rang des saints en 1047. L'église auprès de laquelle il se retira, et qui possède son tombeau, porte aujourd'hui son nom.

* SIMÉON, fameux rabbin du 2e siècle, est regardé par les Juifs comme le prince des cabalistes. C'est à lui qu'on attribue le livre hébreu intitulé: *Zohar*, c'est-à-dire *la lumière*, Crémone, 1560, 3 vol. in-fol. On sait que la cabale est devenue chez les Juifs modernes une abondante source d'erreurs, *latus errorum fons*, comme dit l'auteur de la *Physica sacra*. Il semble que, s'étant trompés sur le sens des prophéties, surtout de celles qui regardent le Messie, ils cherchent à mieux connaître l'avenir par un moyen qui n'est point du tout assorti à cet effet. Il est vrai cependant que l'Esprit saint a quelquefois exprimé des vérités secrètes par l'emblème des lettres et de leurs divers rapports; ce qui fait une espèce d'énigme cabalistique, telle que celle qu'on lit au chap. 15e de l'Apocalypse, où le nom de la bête est désigné par le nombre 666. Mais cela est très différent de l'espèce de divination que les rabbins prétendent exercer par des combinaisons de lettres et de chiffres : sorte de jonglerie que des philosophes de ce siècle n'ont pas hésité de mettre en usage.

SIMÉON MÉTAPHRASTE, né au 10e siècle, à Constantinople, s'éleva par sa naissance et par son mérite aux emplois les plus considérables. Il fut secrétaire des empereurs Léon le Philosophe et de Constantin Porphyrogénète, et eut le département des affaires étrangères. Ce prince l'ayant exhorté à faire le recueil des *Vies des saints*, il ne se contenta pas de compiler les faits, il les broda d'une manière romanesque. Il rassembla tout à la fois des exemples des vertus les plus héroïques, et des prodiges les plus ridicules. On a traduit plusieurs fois son ouvrage en latin, et on le trouve dans le recueil des *Vies des saints* par Surius ; mais il serait à souhaiter qu'on l'imprimât en grec : car, quoiqu'il soit rempli de fables, il renferme des monumens anciens et authentiques qu'un habile critique discernerait. Cet écrivain fut nommé *Métaphraste*, parce qu'il paraphrasait les récits en amplificateur (*voyez* saint ROCH.) On a encore de lui des vers grecs dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

SIMEONI ou DE SIMEONIBUS (Gaspard), d'Aquila, dans le royaume de Naples, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et secrétaire du pape Innocent X, brilla à Rome par ses poésies latines et italiennes. Il a conservé dans les unes et dans les autres, et surtout dans les premières, le goût de l'antiquité, qui semblait être banni de l'Italie. Ses vers ne manquent ni de force, ni d'harmonie, ni de grâces, et prouvent que la langue romaine, depuis qu'elle est morte, sert le génie aussi-bien que du temps d'Auguste; elle a gagné d'ailleurs un grand avantage qu'elle n'avait pas comme langue vivante, savoir l'immutabilité.

SIMIANE (Charles-Emmanuel-Philibert-Hyacinthe de), marquis de Pianèze, né en 1608, ministre du duc de Savoie, et colonel-général de son infanterie, servit ce prince avec zèle dans son conseil et dans ses armées. (Il signala son intelligence et sa valeur dans les guerres de Monferrat, de Gênes, etc. Nommé ambassadeur extraordinaire à la cour de Vienne, il fut, à son retour, élu président du conseil de la princesse régente, veuve du duc Victor, aîné, mort en 1637. Sur la fin de ses jours il quitta la cour et se retira à Turin, chez les prêtres de la mission, où il ne s'occupa que de son salut. Sa solitude n'était troublée que par les conseils qu'on lui demandait comme à l'oracle de la Savoie. Il finit saintement ses jours en 1677. On a de lui : 1° un *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, en italien, dont le

Père Bouhours a donné une traduction française, in-12. 2° *Piissimi in Deum affectus, ex Augustini confessionibus delecti*, in-12, etc.

* SIMIOLI (Joseph), professeur de théologie à Naples, était né dans cette ville le 26 juin 1712. Il embrassa l'état ecclésiastique et s'attacha au cardinal Spinelli, qui le nomma professeur de théologie dans son diocèse et l'emmena ensuite à Rome. Il était honoré de l'estime de Benoît XIV qui l'employa dans les congrégations, et on dit qu'il eut part à l'encyclique de ce pontife; il fut chargé avec plusieurs autres théologiens de composer une méthode générale pour l'instruction des élèves destinés aux missions étrangères. Il demeura à Rome jusqu'à la mort du cardinal Spinelli, en 1763. Bernard Tanucci, Toscan, professeur de droit à Pise, et depuis ministre et président du conseil de régence à Naples, sous le roi Ferdinand, rappela Simioli dans cette ville; et le cardinal de Sersale, qui en était archevêque, le fit de nouveau professeur de théologie, puis chanoine de la métropole, et principal du collége archiépiscopal. On dit que Simioli n'était point étranger à l'esprit qui régnait à Naples, au sujet des affaires de l'Eglise; et la faveur que lui accordait Tanucci, opposé en toute occasion à la cour de Rome, en serait une preuve suffisante. Il était d'ailleurs lié avec les théologiens d'Italie, qui partageaient les mêmes opinions, et qui, sous le prétexte de poursuivre la morale relâchée, faisaient aux jésuites une guerre dans laquelle ceux-ci finirent par succomber, au grand préjudice de la saine morale elle-même, des principes religieux, et de l'éducation publique. On a de Simioli : 1° un *Cours de théologie*, ou *Institutions théologiques*, ouvrage qui fut adopté par plusieurs évêques, Naples, 1790; 2° *Dissertations sur divers points d'histoire, de critique et de discipline ecclésiastique;* 3° *Avis aux évêques pour bien gouverner leur diocèse*. Le roi fit distribuer cet avis à tous les nouveaux prélats du royaume, il a été traduit en espagnol; 4° Divers *ouvrages* restés inédits. Simioli prit part à une édition de la Bible, avec des notes contre la *Bible expliquée* de Voltaire. Il mourut subitement le 21 janvier 1799, en travaillant avec son archevêque à une affaire qui concernait le diocèse. Il avait, dit-on, refusé un évêché.

SIMLER (Josias), ministre de Zurich, né en 1530, mourut dans cette ville en 1576, à 45 ans. On a de lui : 1° plusieurs ouvrages de théologie et de mathématiques; 2° un *Abrégé* de la *Bibliothèque* de Conrad Gesner, estimé, quoiqu'il y ait quelques inexactitudes. Cet abrégé parut à Zurich en 1574, in-fol., et Frisius en a donné une édition augmentée en 1583; 3° *De Helvetiorum republica*, Paris, 1577, in-8; Elzévir, 1624, in-24, traduit en français, 1579, in-8; 4° *De Alpibus commentarius*, Leyde, 1633, in-24; on y trouve un catalogue des plantes qui croissent sur les Alpes; 5° *Vocabula rei nummariæ, ponderum et mensurarum, græca, latina, hebraica, arabica*, Zurich, 1584, in-8; 6° *Vie de Conrad Gesner*, Zurich, 1566, in-4.

SIMNEL (Lambert). *Voyez* EDOUARD Plantagenet.

SIMON Ier, grand-prêtre des Juifs, surnommé le *Juste*, était fils d'Onias Ier, auquel il succéda dans la grande sacrificature. Il répara le temple de Jérusalem qui tombait en ruine, le fit environner d'une double muraille, et y fit conduire de l'eau par des canaux pour laver les hosties. On en voit un bel éloge dans le livre de l'*Ecclésiastique*, chap. 50.

SIMON II, petit-fils du précédent, succéda à Onias II, son père. C'est sous son pontificat que Ptolémée Philopator vint à Jérusalem. Ce prince ayant voulu entrer dans le Saint des Saints, malgré les oppositions de Simon, Dieu étendit sur lui son bras vengeur, et punit sa profanation, en le renversant par terre sans force et sans mouvement.

SIMON-MACHABÉE, fils de Mathatias, surnommé *Thasi*, fut prince et pontife des Juifs l'an 143 avant J.C. Il signala sa valeur en plusieurs occasions, sous le gouvernement de Judas et de Jonathas, ses frères. Le premier l'ayant envoyé avec 3,000 hommes dans la Ga-

lilée, pour secourir les Juifs de cette province contre les habitans de Tyr, de Sidon et de Ptolémaïde, Simon défit plusieurs fois les ennemis. Il battit Apollonius, conjointement avec Jonathas: et celui-ci ayant été arrêté par Tryphon, Simon alla à Jérusalem pour rassurer le peuple qui, ne voyant personne plus digne que lui d'être à la tête des affaires, l'élut tout d'une voix. Simon, devenu chef de la nation par ce choix unanime, fit d'abord assembler tous les gens de guerre, répara avec diligence les murailles, les fortifications de Jérusalem, et s'appliqua à fortifier les autres places de la Judée. Il envoya ensuite des ambassadeurs à Démétrius, qui avait succédé dans le royaume de Syrie au jeune Antiochus, et le pria de rétablir la Judée dans ses franchises. Ce prince lui accorda tout ce qu'il demandait. La liberté étant rendue aux Juifs, Simon renouvela l'alliance avec les Spartiates, et envoya un bouclier d'or à la république romaine. Il battit ensuite les troupes d'Antiochus Evergètes, roi de Syrie, qui s'était déclaré son ennemi, et sur la fin de ses jours il visita les villes de son état. Lorsqu'il arriva au château de Doch, où demeurait Ptolémée, son gendre, cet ambitieux, qui voulait s'ériger en souverain du pays, fit inhumainement massacrer Simon et deux de ses fils, au milieu d'un festin qu'il leur donna, l'an 135 avant J. C. Jean Hyrcan, son fils, lui succéda. On voit l'éloge de ses vertus, de sa sage et heureuse administration dans le premier livre des Macchabées, chap 14.

SIMON (Saint), apôtre du Seigneur, fut surnommé *Cananéen*, c'est-à-dire *Zélé*. On ignore le motif de ce surnom. Son zèle pour J. C. le lui fit-il donner, ou était-il d'une certaine secte de zélé? On est aussi peu instruit sur les particularités de sa vie, sur sa prédication, et le genre de sa mort. Quelques-uns le font aller dans l'Egypte, la Libye, la Mauritanie; d'autres lui font parcourir la Perse, mais avec aussi peu de fondement que les premiers. *Voyez* la fin de l'article de saint JACQUES le Majeur. (Sa fête réunie à celle de Saint Jude se célèbre le 28 octobre.)

SIMON LE CYRÉNÉEN, père d'Alexandre et de Rufus, était de Cyrène, dans la Libye. Lorsque J. C. montait au Calvaire et succombait sous sa propre croix, les soldats contraignirent Simon, qui passait, de la porter avec lui. Cependant le mot *angariaverunt* semble dire qu'on l'y engagea par voie de persuasion. Il est vraisemblable que Simon était connu pour disciple de J. C., et que c'est ce qui donna l'idée de lui faire porter sa croix, charge qui, selon toute apparence, aura été pour lui une source précieuse de grâce. Il est le seul qui ait porté littéralement la croix du Sauveur, et qui ait rendu sensible aux yeux ce grand moyen de salut.

SIMON LE MAGICIEN, du bourg de Gitton ou Gitthon, dans le pays de Samarie, séduisait le peuple par ses enchantemens et ses prestiges; une multitude incroyable s'attacha à lui en l'appelant *la grande vertu de Dieu*. Le diacre Philippe étant venu prêcher l'Evangile dans cette ville, Simon, étonné des miracles qu'il faisait, demanda et obtint le baptême. Les apôtres quelque temps après vinrent pour imposer les mains aux baptisés. Simon voyant que les fidèles qui recevaient le Saint-Esprit parlait plusieurs langues sans les avoir apprises, et opéraient des prodiges, offrit de l'argent pour acheter la vertu de communiquer ces dons. Alors Pierre indigné le maudit avec son argent, parce qu'il croyait que les dons de Dieu pouvaient s'acheter. C'est de là qu'est venu le mot *simoniaque*, qu'on applique à ceux qui achètent ou vendent les choses spirituelles. Après le départ des apôtres, Simon tomba dans des erreurs grossières, et se fit des prosélytes. Il quitta Samarie et parcourut plusieurs provinces qu'il infecta de ses impiétés. Il attirait beaucoup de monde après lui par ses prestiges, et se fit surtout une grande réputation à Rome, où il arriva avant saint Pierre. Les Romains le prirent pour un dieu; et le sénat lui-même fit ériger à cet imposteur une statue dans l'île du Tibre, avec

cette inscription, *Simoni Deo Sancto*. Valois et le Père Pagi contestent ce fait, et prétendent que cette statue était consacrée à Semô-Sachus, qui était une divinité adorée parmi les Romains; mais d'habiles critiques, au nombre desquels sont les bollandistes (*Acta SS*. 29 junii, Tillemont, tom. 2, p. 482), sont d'un avis contraire, et soutiennent la réalité de la statue élevée à Simon. Quoi qu'il en soit, les illusions de ce fourbe fascinèrent les yeux des habitans de Rome, et furent l'objet de la curiosité de Néron; mais le charme ne dura pas. Saint Pierre ruina sa réputation par un coup d'éclat, que quelques savans révoquent en doute, mais qui se trouve admirablement d'accord avec les anecdotes rapportées par les historiens profanes sous le règne de ce même Néron. Le magicien se disait fils de Dieu, et se vantait comme tel de pouvoir monter au ciel. Il le promit à Néron lui-même. Au jour indiqué, en présence d'une foule de peuple qui était accouru à ce spectacle, il se fit élever en l'air par le démon; mais, à la prière de Pierre, Simon, qui était à une certaine hauteur, tomba à terre et se rompit les jambes. Ceux qui nient ce fait pris à la lettre, l'expliquent d'une manière métaphorique, de la grande réputation que s'était faite Simon à Rome; et de la rapidité avec laquelle saint Pierre la détruisit; mais il paraît qu'il est très peu nécessaire de recourir à cette allégorie. Le vol de Simon est rapporté comme réel et physiquement vrai par Justin, Ambroise, Cyrille de Jérusalem, Augustin, Philastre, Isidore de Péluse, Théodoret, etc. Dion Chrysostôme, auteur païen, assure, *or*. 21, que Néron retint longtemps à sa cour un magicien qui lui promit de voler dans les airs. On lit dans Suétone, *in Ner*., c. 12, qu'aux jeux publics un homme entreprit de voler en présence de Néron, mais qu'il tomba dès qu'il eut pris son essor, et que le balcon où était l'empereur fut teint de son sang. Baronius, Tillemont, Ceillier et Orsi entendent cette histoire, de Simon le magicien. Et puisque les dates ou les époques historiques s'accordent ici avec le témoignage direct et formel des plus illustres auteurs chrétiens, et le témoignage moins développé, mais si analogue et si évidemment applicable des auteurs païens, l'on ne voit pas quelle raison peut faire révoquer ce fait en doute.

SIMON, fils de Gloras, l'un des plus grands seigneurs d'entre les Juifs, fut en partie cause de la ruine de Jérusalem et de la nation. Les Juifs l'avaient reçu dans Jérusalem comme un libérateur; ils l'avaient appelé pour les délivrer de la tyrannie de Jean de Giscala (*voyez* ce nom); mais il fut encore plus cruel que ce tyran, avec lequel il se lia. Rien n'égale les scènes d'horreurs qui accompagnèrent la ruine d'un peuple autrefois chéri de Dieu, alors l'objet de ses malédictions, se déchirant lui-même les entrailles, tandis que les Romains répandaient autour de lui, et déjà dans son sein, la dévastation et la mort. Quand la ville fut prise par les Romains, il se cacha dans les souterrains avec des ouvriers munis d'outils nécessaires pour creuser. Mais il manqua bientôt de provisions, retourna sur ses pas, fut pris par les ennemis, attaché au char de triomphe de Titus, puis exécuté sur la place publique de Rome.

SIMON, moine d'Orient dans le 13[e] siècle, passa en Europe où il se fit dominicain, et composa contre les Grecs, *sur la procession du Saint-Esprit*, un *Traité* qu'on trouve dans *Allatius*.

SIMON (Saint), jeune enfant de Trente, cruellement assassiné et découpé par les Juifs en haine de J. C., l'an 1474. Le martyrologe romain en fait mention le 24 mars. Wagenseil et Basnage ont nié l'assassinat de cet enfant; mais la vérité de ce crime a été mise dans le plus grand jour par un anonyme, dont l'ouvrage vraiment démonstratif a pour titre: *De cultu sancti Simonis, pueri Tridentini, et martyris apud Venetos*; et se trouve inséré dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici*, etc., du Père Calogera, tom. 48, pag 406, 472. *Voyez* l'instruction du procès dans les *Acta sanctorum*, avec des notes par Henschenius; *l'Amplis. collect. vet.* de dom Martenne, tom. 2, pag. 1516; et

Benoît XIV, *De canonis.*, lib. 1, cap. 14, pag. 105. C'est avec tout aussi peu de raison que Schoepflin, dans son *Alsatia illustrata*, a révoqué en doute le martyre de l'enfant dont on voit le monument dans l'église de Weissembourg en Alsace. Ce fanatisme des Juifs a produit autrefois plusieurs atrocités de ce genre; on en a vu encore dans ce siècle des exemples incontestables; ceux qui en douteraient peuvent consulter le *Journ. hist. et litt.*, 15 janvier 1778, page 88. — 15 octobre 1778, pag. 258.

SIMON (Richard), savant hébraïsant, né à Dieppe en 1638, entra dans la congrégation de l'oratoire à 21 ans, et en sortit peu de temps après. Il y rentra ensuite vers la fin de 1662, la mémoire enrichie d'une partie des langues orientales. Quelques chicanes qu'on lui fit sur cette étude, lui donnèrent l'idée de quitter de nouveau l'oratoire pour les jésuites; mais il en fut détourné par le Père Bertad, supérieur de l'institution. Il fut employé bientôt à dresser un catalogue de livres orientaux de la bibliothèque de la maison de Saint-Honoré, et s'en acquitta avec succès. Le président de Lamoignon, ayant eu occasion de le voir, fut si satisfait de son érudition, qu'il engagea ses supérieurs de le retenir à Paris; mais, comme il ne pouvait pas payer sa pension, on l'envoya à Juilly pour y professer la philosophie. Ce fut alors qu'il commença à publier ses différens ouvrages. La hardiesse de ses sentimens, la singularité de ses opinions et de son caractère, l'obligèrent de quitter l'oratoire en 1678, pour se retirer a Belleville en Caux, dont il fut curé pendant quatre ans. On a de lui une satire amère de cette congrégation dans la *Vie* du Père Morin, insérée dans les *Antiquitates Ecclesiæ orientalis* de ce savant. Simon répétait souvent : *Alterius ne sit, qui suus esse potest.* Il abandonna sa cure, se retira à Dieppe, vécut pendant quelque temps à Paris, et alla enfin mourir dans sa patrie en 1712. On ne peut lui refuser une érudition très vaste et une littérature très variée. Sa critique n'est pas toujours modérée ni exacte; et il règne dans tout ce qu'il a écrit un esprit de singularité et de nouveauté qui lui suscita bien des adversaires. Les plus célèbres sont Veil, Spanheim, le Clerc, Jurieu, le Vassor, du Pin, Bossuet, etc. Simon ne laissa presque aucun de leurs ouvrages sans réponse : la hauteur et l'opiniâtreté dominent dans tous ses écrits polémiques. Son caractère mordant, satirique et inquiet ne fit que s'aigrir dans sa vieillesse. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : 1° une *Edition* des *Opuscules* de Gabriel de Philadelphie, avec une traduction latine et des notes, 1686, in-4; 2° *Les cérémonies et coutumes des Juifs*, traduites de l'italien de Léon de Modène, avec un *supplément* touchant les sectes des caraïtes et des samaritains, 1681, in-12; ouvrage estimable; 3° l'*Histoire critique du texte, des versions et des commentateurs du vieux Testament*, dont la meilleure édition est celle de Rotterdam, in-4, 1689; 4° *Histoire critique du texte du nouveau Testament*, Rotterdam, 1689, in-4, qui fut suivie, en 1690, d'une *Histoire critique des versions du nouveau Testament*, et en 1692, de l'*Histoire critique des principaux commentateurs du nouveau Testament*, etc., avec une *Dissertation critique sur les principaux actes manuscrits cités dans ces trois parties*, in-4. Tous ces écrits respirent l'érudition; mais une critique souvent téméraire les a fait placer dans l'*Index* des livres défendus de Rome; ce qui n'a point empêché les moines dogmatisans, dont l'Allemagne fourmillait à la fin du 18e siècle, de suivre son exemple, et de couvrir leur ignorance par les plagiats faits à cet homme d'ailleurs érudit et estimable, mais qui, par un excès de liberté dans ses interprétations, a paru dénaturer l'Ecriture sainte et la livrer à la mobilité de l'imagination. 5° *Réponse* au livre intitulé *Sentimens de quelques théologiens de Hollande*, 1686, in-4; 6° *Inspiration des Livres sacrés*, 1687, in-4; 7° *Nouvelles observations sur le texte et les versions du nouveau Testament*, Paris, 1695, in-4; 8° *Lettres critiques*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1730, 4 vol. in-12, dans lesquels il y a

des choses curieuses et intéressantes ; 9° une *Traduction française* du nouveau Testament, avec des remarques littéraires et critiques, 1702, 2 vol. in-8. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et Bossuet, condamnèrent cet ouvrage. « Il » semble, dit Bossuet, que l'auteur n'a eu » dans l'esprit que le dessein de ravilir » les idées de l'Ecriture. Sous prétexte de » condescendre à la capacité du vulgaire, » il le plonge, pour ainsi parler, jusque » dans la fange des expressions les plus » basses. » 10° *Histoire de l'origine et du progrès des revenus ecclésiastiques*. Cet ouvrage parut en 1709, 2 vol. in-12, sous le nom supposé de *Jérôme Acosta*. C'est, dit-on, le résultat d'un mécontentement de Simon contre une communauté de bénédictins : or on sait que la colère n'est pas propre à conduire à la vérité, ni à répandre des lumières sur un objet quelconque. 11° *Créance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*, 1687, in-12 ; 12° *Bibliothèque critique*, sous le nom de *Saint-Jorre*, avec des notes, 1708 et 1710, 4 vol. in-12. Ce livre fut supprimé par arrêt du conseil ; il est devenu rare. On y trouve des pièces qu'on chercherait vainement ailleurs. 13° *Bibliothèque choisie*, 2 vol. in-12 ; 14° *Critique de la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de M. du Pin, et des Prolégomènes sur la Bible* du même, 1730, 4 vol. in-8 ; avec des éclaircissemens et des remarques du Père Souciet, jésuite, qui est l'éditeur de cet ouvrage ; 15° *Histoire de la croyance et des coutumes des nations du Levant*, sous le nom de *Moni*, etc., livre intéressant et instructif, 1693, in-12 ; 16° *Traduction* de l'italien en français du *Voyage au Mont-Liban* du Père Dandini, avec des *Notes* critiques.

SIMON (Jean-François), né à Paris en 1654 d'un habile chirurgien, fut élevé avec soin par son père, prit l'habit ecclésiastique et se fit recevoir docteur en droit canon. Il devint ensuite contrôleur des fortifications, et associé de l'académie des Inscriptions et belles-lettres. L'abbé de Louvois l'ayant choisi, en 1719, pour garde des médailles du cabinet du roi, il quitta l'habit ecclésiastique, parce que Louis XIV, prince ennemi de l'innovation, qui n'avait vu que des laïques dans cette place, ne voulut jamais la donner à d'autres. Simon la remplit dignement. Il excellait surtout dans les devises et les inscriptions. On a de lui plusieurs savantes *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des Inscriptions. Il mourut en 1719, à 65 ans.

SIMON (Denys), conseiller du présidial et maire de la ville de Beauvais, mort en 1731, possédait l'histoire et la jurisprudence. On a de lui : 1° une *Bibliothèque des auteurs de droit*, 1692 et 1695, 2 vol. in-12 ; 2° un *Supplément à l'Histoire de Beauvais*, par Louvet, 1706, in-12.

SIMON (Claude-François), imprimeur de Paris, mort dans cette ville en 1767, à 55 ans, joignait aux connaissances typographiques celles de la littérature. On a de lui : 1° *Connaissance de la Mythologie*, Paris, 1753, in-12, c'est la meilleure édition. Les journalistes de Trévoux, dans le second volume d'avril 1746, soutiennent que cette production est l'ouvrage du Père Rigord, jésuite, mort en 1739, et que Simon n'y a fait que quelques additions, parmi lesquelles il y en a de peu modestes et dangereuses pour les enfans. Ces anecdotes scandaleuses ont été retranchées dans l'édition que nous indiquons. 2° Deux comédies, et les *Mémoires de la comtesse d'Hornevillé*, 2 vol. in-12, roman faiblement écrit et d'aucun intérêt solide dans son résultat.

* SIMON (Antoine), membre de la commune de Paris, naquit à Troyes en 1736. Etant venu dans la capitale, il y apprit l'état de cordonnier, s'y établit, et lors de la révolution il en embrassa la cause avec fureur. Il parvint à se faire remarquer, s'attacha à Robespierre, et, sous le règne de la *terreur*, il devint officier municipal. En cette qualité, il fit souvent le service au Temple, et fut un de ceux qui insultèrent et tourmentèrent le plus l'infortuné Louis XVI. Après la mort de ce monarque, on eut la barbarie de confier à cet homme grossier et brutal le jeune Louis XVII (*voyez* ce nom), et il devint l'instrument de la haine des fac-

tieux contre cet auguste et malheureux enfant. Il lui apprit à prononçer les blasphèmes les plus horribles, le forçant à s'abreuver de liqueurs fortes et même à maudire son père et sa mère. Ces affreux traitemens abrégèrent la vie de son innocente victime. Il subit enfin la récompense due à ses forfaits, et le 9 thermidor (27 juillet 1794), impliqué dans la chute de Robespierre, il le suivit le lendemain à l'échafaud : il avait 58 ans.

SIMON (Edouard-Thomas), médecin et littérateur, né à Troyes le 16 octobre 1740 d'un notaire de cette ville, se livra à l'étude de la médecine et de la chirurgie, et vint habiter Paris en 1786. Il fut nommé, en 1790, secrétaire-général du conseil de salubrité, et successivement de ceux de mendicité et de secours publics. Quoiqu'il se fût montré partisan de la révolution, on l'accusa, en 1792, de conspirer pour la royauté; et pour se soustraire aux persécutions, il accompagna le conventionnel Bouret, son ami, qui fut envoyé en mission. Lors de la formation d'une bibliothèque pour les conseils des anciens et des cinq-cents, il en fut nommé conservateur, et ensuite bibliothécaire du tribunat. Cette place ayant été supprimée en 1807, il entra dans l'instruction publique, et obtint d'abord la place de censeur des études au lycée de Nancy, puis celle d'éloquence latine à Besançon. Il mourut le 4 avril 1818. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Choix de poésies traduites du grec, du latin et de l'italien*, 1786, 2 v. in-18 : cet ouvrage contient un grand nombre de morceaux intéressans avec des *Notices* sur la plupart des lecteurs qui composent cette collection. 2° *Les Muses provinciales*, ou *Recueil des meilleures productions du génie des poètes des provinces de France*, 1788, petit in-12; 3° *Contes moraux à l'usage de la jeunesse, traduits de l'italien de Fr. Soave*, 1790, in-12, 2e édition, augmentée d'une seconde partie, sous le titre de *Nouvelles morales*, 1803, 2 vol. in-12; 4° *Essai politique sur les révolutions inévitables des sociétés civiles*, traduit de l'italien de A. de Giulani, 1791, in-8; 5° *Coup-d'œil d'un républicain sur les tableaux de l'Europe en* 1795 *et* 1796, in-8; 6° *Mutius* ou *Rome libre*, tragédie; 7° *le Congrès des fleuves*, poème latin; 8° *Saint Louis*, poème héroïque, abrégé du Père Lemoine et suivi d'une *Ode* adressée en 1814 à S. A. R. Monsieur (depuis Charles X); 9° *Epigrammes de Martial*, traduction nouvelle et complète, publiée par son fils, 1819, 3 vol. in-8; 10° *La clémence royale* ou *Précis historique d'un soulèvement populaire arrivé en Angleterre sous le règne de Richard II*, au 14e siècle, an V (1796), in-8; 11° *Correspondance de l'armée française en Egypte, interceptée* par *l'Escadre de Nelson*, publiée à Londres avec une *Introduction* et des *Notes* de la chancellerie anglaise, traduit en français avec des observations an VII (1799), in-8.

* SIMON ou plutôt SIMOND (Philibert), né en 1755, à Rumilly, en Savoie, prit les ordres, et lors de la révolution il en embrassa les principes. Renvoyé pour ce motif de son pays, il vint en Alsace où il fut nommé vicaire-général de l'évêque de Strasbourg. Son ardeur à proclamer les nouvelles idées, le fit élire par le département du Bas-Rhin, député à la Convention nationale. Les Savoyards réunis à la France avaient envoyé des députés à la Convention pour la porter à des mesures révolutionnaires; Simon appuya leur demande, et s'efforça de prouver « que cette Convention avait plus fait en huit jours, que l'assemblée constituante en trois ans, puisqu'elle avait déjà aboli la noblesse et la royauté, supprimé les ordres militaires, anéanti la féodalité, etc. » Ce zèle lui gagna la confiance des députés de la Savoie, qui le firent nommer commissaire dans leur pays, lequel prit le nom de Mont-Blanc. Il était en mission dans cette contrée lors du procès de Louis XVI. Ne pouvant en voter la mort, il invita par écrit la Convention à juger sans appel *ce roi parjure*. De retour à Paris, il traita, le 28 mai, le président Isnard de contre-révolutionnaire, le menaça de la vengeance du peuple, et accusa le général Custine

de mépriser les lois de la Convention. Il se donna beaucoup de mouvement le 31 mai, jour de la chute des *Girondins*, dont il était ennemi, fit fermer les barrières, et provoqua le décret d'arrestation contre les gens suspects. Simon fut toujours promoteur des mesures les plus arbitraires, proposa en juin de déclarer les villes anséatiques ennemies de la république, de rendre le comité de salut public seul juge des taxes imposées par les tribunaux de la France. Il fréquentait habituellement le club des jacobins, dont il était un des membres les plus fougueux. Il prononça à leur tribune plusieurs discours contre le gouvernement anglais et les fédéralistes. Jusque là il avait figuré parmi les adhérens de Robespierre; mais quand il le vit dominer en maître la commune et la Convention, et qu'il ne pouvait lui rester qu'un rôle bien secondaire, il se déclara contre ce tyran, s'approcha de Danton, c'est-à-dire qu'il resta toujours jacobin, mais sous les auspices d'un autre chef. La chute de ce dernier entraîna la sienne. Saint-Just, le séide de Robespierre, le fit arrêter le 7 mars 1794, et enfermer dans les prisons du Luxembourg, avec Hérault de Séchelles. Cependant il ne suivit pas au tribunal son collègue qui le demanda, mais en vain, pour son défenseur officieux. Sur ces entrefaites, Laflotte accusa Simon de conspirer avec Arthur Dillon, pour sauver Danton, Hérault, Camille-Desmoulins, etc.; mais cette affaire n'eut pas de suite. On ne l'oublia cependant pas, et bientôt après, Vadier renouvela cette accusation, et Couthon le dénonça aux jacobins, comme ayant voulu placer le *petit Capet* (Louis XVII) sur le trône, sous la régence de Danton. Legendre et Bourdon de l'Oise rappelèrent en même temps ses liaisons avec Chaumette et Gobel, et l'accusèrent de complicité avec ces athées. Livré au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, et exécuté le 13 avril 1794. On a de lui les écrits suivans: *Sur l'Education des filles*; *Lettres aux jacobins de Chambéry*; *Réponse à la société des jacobins de Chambéry*, Annecy, 1793; *Philibert Simon à ses commettans*, discours du 30 janvier 1793, Chambéry, in-8; *Lettre aux jacobins de Paris*, 12 avril 1793.

SIMON. *Voyez* SIMÉON.

* SIMONEAU (Charles), graveur habile, naquit à Orléans en 1639. Il fut envoyé très jeune à Paris chez le célèbre Noël Coypel, et y devint un de ses meilleurs élèves dans le dessin. Il prit ensuite des leçons de gravure sous Guillaume Château: secondé par cet excellent maître, il fit des progrès si rapides, qu'il n'eut plus besoin de guide pour se faire remarquer. L'académie le reçut parmi ses membres, pour le beau portrait de *Mansart*. Il a laissé un grand nombre de chefs-d'œuvre, dont les principaux sont: l'*Adoration des bergers*, la *Samaritaine*, le *Passage du Rhin*, le *Tombeau du cardinal de Richelieu*, la *Conquête de la Franche-Comté*, le *Voyage de la reine au pont de Cé*. Ce dernier ne serait pas indigne de Volpato, de Bartolozzi, ou même de Morghen. Une grande précision de burin, un dessin correct, et une nuance expressive et délicate sont les qualités qui distinguent cet artiste. Il obtint le titre de graveur du roi avec une pension, et mourut à Paris en 1728, âgé de 89 ans. — Il ne faut pas le confondre avec son frère Louis SIMONEAU, qui a gravé l'*Histoire de l'imprimerie et de la gravure*, en 1694; et l'*Histoire des autres arts et métiers*, depuis 1694 jusqu'en 1710, 2 vol. in-fol., en 168 planches.

SIMONET (Edmond), né à Langres en 1662, se fit jésuite en 1681. Ses supérieurs le chargèrent de professer la philosophie à Reims et à Pont-à-Mousson, où il enseigna ensuite la théologie scolastique. Il mourut dans cette ville en 1733. On a de lui un cours de théologie sous ce titre: *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, Nancy, 1721-1728, 11 vol. in-12; et à Venise, 1731, 3 vol. in-fol.

SIMONETTA (Boniface), né dans l'état de Gênes, selon quelques-uns, et selon d'autres à Milan, entra chez les cisterciens, fut abbé du monastère de

Cornu, dans le diocèse de Crémone, et mourut vers 1490, après avoir rempli les devoirs de son état et tourné ses études du côté de l'histoire ecclésiastique. On doit à ses soins un ouvrage relatif à cet objet, sous ce titre : *De persecutionibus christianæ fidei et romanorum pontificum.* Il fut imprimé d'abord à Milan, en 1492, et ensuite à Bâle en 1509, in-fol. Cet ouvrage est écrit en forme de lettres, et a été traduit en français par Octavien de Saint-Gelais. Il y a beaucoup d'érudition; mais la critique n'ayant pas encore répandu les lumières qu'on a recueillies depuis, il ne faut pas être surpris s'il s'y trouve quelques fautes. — Son neveu, Jean SIMONETTA, se distingua dans l'étude des belles-lettres, et a donné : *De rebus gestis Francisci Sfortiæ, medionalensium ducis, libri XXI*, bien écrit. Il eut un fils nommé Jacques SIMONETTA, né à Milan, qui mérita la confiance de Jules II et de Léon X, et fut chargé de plusieurs commissions importantes. Clément VII le fit évêque de Pesaro; Paul III le plaça sur le siége de Perouse, et le créa cardinal. Il mourut à Rome en 1539. On a de lui : 1° *Tractatus reservationum beneficiorum*; 2° *Epistolæ*, etc.

SIMONI (Simon ou Simo), médecin de Lucques dans le 16e siècle, passa de l'Eglise catholique dans le parti des calvinistes, et de là dans celui des sociniens. Il finit par n'être d'aucune religion: sort commun des esprits inquiets et raisonneurs, qui, ayant quitté la vraie croyance, ne trouvent plus nulle part où se fixer. (*V.* SERVET.) Marcel Squarcia Lupi, socinien, le peint comme un homme formellement athée. La pièce où ce sectaire est si maltraité, parut à Cracovie en 1588, in-4, sous ce titre : *Simonis Simonii summa religio*; elle a été supprimée avec tant d'exactitude qu'elle est d'une rareté extrême. On a de Simoni plusieurs ouvrages de médecine, et d'autres qui ne lui ont guère survécu.

SIMONIDE (Simon), poète latin, né à Léopold en Pologne, fut secrétaire de Jean Zamoyski. La couronne poétique dont Clément VIII l'honora, prouve la réputation qu'il s'était faite par son talent. Ses *poésies* ont été recueillies à Varsovie, 1772, in-8. L'auteur mourut en 1629, à 72 ans.

SIMONIDES, né l'an 558 avant J. C., à Joulès dans l'île de Céos, aujourd'hui connue sous le nom de Zia, île de la mer Egée, florissait du temps de Darius, fils d'Hystaspe. La poésie fut son principal talent; il excella surtout dans l'élégie. (Jeune encore, il vint à Athènes où il s'acquit la faveur d'Hipparque, fils de Pisistrate. Il avait long-temps voyagé dans l'Asie mineure, et demeura dans Athènes jusqu'à la mort de son protecteur tué par Harmodius et Aristogiton. Il passa en Thessalie auprès du roi Allanus. De retour à Athènes, il vainquit Eschyle dans une élégie sur la victoire des Grecs à Marathon contre Darius. Hiéron, roi de Syracuse, l'appela à sa cour, où il débita des apophthegmes de morale; car il se piquait aussi de philosophie, mais ses maximes pratiques n'en étaient pas plus sages. (*Voyez* THÉMISTOCLE.) Hiéron lui demanda la définition de Dieu; Simonides lui dit qu'il lui fallait un jour pour méditer cette réponse : ce jour passé, il en demanda un second et plusieurs de suite; enfin il répondit : Que plus il méditait, plus l'espérance de pouvoir le définir s'éloignait : *Quia quanto diutius considero, tanto mihi res videtur obscurior* (Cicéron, *De natura deorum*, lib. 1, n. 22) : tant ces prétendus sages étaient inférieurs aux enfans des chrétiens ! « L'Evangile, comme dit un auteur moderne, ayant mis plus de lumière dans » les esprits ordinaires, que le Portique » et le Lycée n'avaient tâché d'en mettre » dans les têtes philosophiques des anciens temps ! » Si néanmoins Simonides parlait d'une définition proprement dite, *per genus et differentiam*, il n'avait pas tort; mais ces sortes de définitions sont moins propres à faire connaître un objet qu'à servir elles-mêmes de matière aux disputes philosophiques.) A l'âge de 80 ans, il lutta pour le prix des vers, et remporta la victoire. Ce

poète mourut l'an 468 avant J. C., à 89 ans, méprisé pour son avarice et la vénalité de sa plume. Il avait écrit en dialecte dorique les batailles de Marathon et de Salamine, et composé des odes, des tragédies, etc.; mais il ne nous reste que des fragmens de ses poésies, dont Léo Allatius a donné les titres. Saint Jérôme en portait un jugement avantageux, puisqu'en parlant des Psaumes, il appelle David le Simonides des chrétiens : *David Simonides noster, Pindarus, Alcæus, Flaccus quoque.* Fulvius Ursinus les a recueillis, avec des notes, Anvers, 1598, in-8; et dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Phénix, général des Agrigentins, ayant pris Syracuse, fit démolir le tombeau de Simonides. Callimaque fit à cette occasion une pièce de vers où il introduisit Simonides se plaignant de ce que ce général n'avait pas pour ses cendres les mêmes égards que Castor et Pollux qui l'avaient sauvé d'une maison près de tomber. Cette dernière anecdote a été bien rendue dans les fables de Phèdre et de La Fontaine. Simonides avait, dit-on, une mémoire prodigieuse, et on lui attribue l'invention de la mémoire locale et artificielle. *Voyez* Cicéron, *De oratore*, lib. 2, n. 86, et *De fine*, lib. 2, n. 32. (On trouvera un excellent résumé de sa doctrine philosophique dans le 76e chapitre du *Voyage d'Anacharsis*. On lui attribue l'invention de quatre lettres de l'alphabet grec).

SIMONIS (Pierre), né à Thielt en Flandre, licencié en théologie, fut successivement curé à Courtray, chanoine et premier archiprêtre de Gand, second évêque d'Ypres en 1585, et mourut en 1605, à 66 ans. Il ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa science. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart contre les calvinistes : ils ont été recueillis et publiés à Anvers, 1609, in-fol., par Jean David, son successeur dans la cure de Courtray, et ensuite jésuite. On distingue entre les écrits de ce prélat : 1° *De veritate*; 2° *Apologia pro veritate catholica*; 3° *De hæreseos hæreticorumque natura*; 4° des *Harangues* et des *Sermons*, bien écrits en latin; 5° *Instruction pastorale* sur la manière dont les curés doivent se comporter relativement aux exorcismes, et aux personnes qui les demandent pour cause de maléfice. (*Voyez* SPÉ.) — Il ne faut pas le confondre avec François SIMONIS, auteur d'un savant ouvrage : *De fraudibus hæreticorum ad orthodoxos tractatio*, imprimé à Mayence en 1678, in-8. Il en a paru une traduction libre sous le titre : *Artifices des hérétiques*, Paris, 1681, in-12. Il a aussi été traduit en flamand et en italien. Nicéron dit que François Simonis est un nom emprunté, et attribue l'ouvrage à un jésuite.

SIMONIUS. *Voyez* SIMONI.

SIMONNEAU. *Voyez* SIMONEAU.

SIMONS (Joseph), né dans le comté de Hampton en Angleterre, vers 1594, se fit jésuite à Rome, fut professeur de théologie et d'Ecriture sainte, et mourut à Londres le 23 juillet 1671. On a de lui des *Tragédies* en latin, estimées pour l'élégance et la pureté du stile. Elles ont été imprimées à Liége en 1657.

SIMPLICIUS (Saint), natif de Tivoli, pape après saint Hilaire, le 25 février 468, suivant Lenglet-Dufresnoy et le P. Pagi, et en 467 suivant Fleury, gouverna avec beaucoup de prudence dans des temps très difficiles. Il fit tous ses efforts pour faire chasser Pierre Mongu du siége d'Alexandrie, et Pierre le Foulon de celui d'Antioche. Il sut démêler tous les artifices dont Acace de Constantinople se servit pour le surprendre. Il nous reste de lui dix-huit *Lettres*, dont plusieurs sont très importantes; elles sont imprimées dans le *recueil* du P. Labbe. Il mourut le 27 février 483, après 15 ans d'un pontificat glorieux. On célèbre sa fête le 2 mars. Félix III lui succéda.

SIMPLICIUS, philosophe péripatéticien du 5e siècle, était de Phrygie ou de Cilicie. Nous avons de lui des *Commentaires* sur Aristote et sur Epictète, Leyde, 1640, in-4; dans lesquels il y a des choses curieuses et intéressantes, et d'autres minutieuses.

* SIMPSON (Thomas), célèbre méde-

cin, né à Edimbourg vers 1690, a laissé des ouvrages très estimés dans sa patrie, savoir : 1° *De re medica dissertationes quatuor*, Edimbourg, 1726, in-8. Il s'y déclare contre les abus des compositions et des formules, où les remèdes sont multipliés et nuisent à leur vertu réciproque, en produisant un effet contraire à celui que l'on s'était proposé. 2° *Observations sur les mouvemens musculaires*, en anglais, divisées en cinq articles : le 1er traite du mouvement musculaire qui, suivant l'auteur, dépend en grande partie de l'irritabilité du muscle; le 2e parle de la circulation du sang et de l'analyse de cette liqueur; le 3e des sécrétions en général; le 4e du cerveau; le 5e des organes des sens. On trouve dans les *Essais* d'Edimbourg, des *Mémoires* et des *Dissertations* de Simpson. Il mourut dans sa patrie dans un âge très avancé.

SIMPSON (Thomas), habile mathématicien anglais, naquit à Bosworth, dans la province de Leicester en Angleterre, le 20 août 1710. Son père, artisan très pauvre, le plaça chez un ouvrier en soie, chez lequel il profita très peu. Un astrologue du voisinage lui enseigna un peu d'arithmétique pour servir à faire des horoscopes. Ces premiers commencemens lui donnèrent du goût et du courage. Il alla à Londres en 1732, et fut obligé de travailler au métier de soie, en attendant qu'il eût des écoliers de mathématiques. Ce n'était qu'avec peine qu'il trouvait des momens de loisir pour composer son *Traité des fluxions*, qui parut en 1737, mais qui a été réimprimé, avec beaucoup d'augmentations, en 1750. Il donna ensuite 3 vol. d'*Opuscules* en anglais, qui parurent en 1740, 1743, 1757. On y trouve trente-sept mémoires intéressans, dont plusieurs sont relatifs à l'astronomie. En 1742, il mit au jour son livre *sur les Annuités*, ouvrage qui lui occasiona une dispute avec le célèbre Moivre. En 1743, il fut nommé professeur de mathématiques à l'école militaire de Woolwick, avec des honoraires de 2,700 livres de France. Il fut reçu de la société royale de Londres, et de l'académie des sciences de Paris en qualité d'associé. Il orna le recueil de la société royale de plusieurs bons *Mémoires sur le calcul intégral*, et donna au public des *Elémens* clairs et méthodiques de *géométrie*. La traduction française de ces *Elémens* a été imprimée à Paris en 1755, in-8. Il mourut à Bosworth d'une maladie de langueur, le 1er mai 1761. — Il ne faut pas le confondre avec Robert SIMPSON ou SIMSON, aussi très habile mathématicien, dont on a une bonne traduction avec un commentaire des *Elémens* d'Euclide (*voyez* ce nom).

SIMSON (Archimbaud), théologien écossais, est connu : 1° par un *Traité des hiéroglyphes des animaux* dont il est parlé dans l'Ecriture, Edimbourg, 1622, in-4, ouvrage savant et recherché; 2° un *Commentaire* anglais sur la seconde épître de saint Pierre, imprimé à Londres en 1632, in-4, fort inférieur au précédent.

SIMSON (Edouard), théologien anglais, publia en 1652 une *Chronique universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à J. C. On en a donné une belle édition à Leyde en 1739, in-fol., et on l'a réimprimée sous le même format, à Amsterdam, en 1752. Quoiqu'il y ait bien des fautes, elle est méthodique, et on la cite quelquefois. La *Vie* de l'auteur est à la tête, avec la liste de ses ouvrages.

SINGLIN (Antoine), ecclésiastique, fils d'un marchand de Paris, renonça au commerce par le conseil de saint Vincent de Paul, et embrassa l'état ecclésiastique. L'abbé de Saint-Cyran lui fit recevoir la prêtrise, et l'engagea à se charger de la direction des religieuses de Port-Royal. Singlin fut leur confesseur pendant vingt-six ans, et leur supérieur pendant huit. Pascal lui lisait tous ses ouvrages avant de les publier, et s'en rapportait à ses avis. Singlin eut beaucoup de part aux affaires de Port-Royal, et aux traverses que ce monastère essuya. Craignant d'être arrêté, il se retira dans une des terres de la duchesse de Longueville. Il mourut en 1664, dans une autre retraite. On a de lui un ouvrage intitulé : *Instructions chrétiennes sur les mystères de Notre-Seigneur et les principales fêtes de l'an-*

née, Paris, 1671, en 5 vol. in-8, réimprimé depuis en 1786, 12 vol. in-12. (Cette édition est précédée d'une *Vie de Singlin*, par l'abbé Goujet.) Il a aussi laissé quelques *Lettres*.

SINHOLD (Jean-Nicolas), théologien allemand et professeur d'éloquence à Erfurt, mort en 1748, continua l'*Erfordia litterata*, commencée par Motschman.

SINNICH (Jean), Irlandais, né à Corck, docteur, professeur de théologie, président du grand collége à Louvain, chanoine de Bruges et de Turnhout, un des ardens défenseurs des écrits de Jansénius, fit le voyage de Rome pour aller plaider la cause de ce fameux prélat, et mourut à Louvain en 1666, après avoir publié : 1° *Saul ex-rex*, Louvain, 1662-1667, 2 vol. in-fol.; 2° *Goliathismus profligatus*, Louvain, 1667, in-fol., contre les luthériens de la confession d'Augsbourg; 3° plusieurs écrits en faveur de Jansénius, dont les titres sont fort bizarres, comme *Consonantiarum dissonantia; Vulpes capta*, etc. Ils ont été condamnés à Rome. L'esprit de parti où il se laissa engager ne l'empêcha pas d'être désintéressé, charitable, et de faire plusieurs fondations utiles et édifiantes.

* SINSART (dom Benoît), abbé de Munster, naquit à Sedan, en 1696. Il était religieux de la congrégation de Saint-Vannes, et avait fait profession à l'abbaye de Senones, le 7 septembre 1716. Avant de se consacrer à Dieu, il avait suivi pendant quelque temps la profession des armes, et avait servi en Hollande en qualité d'ingénieur. Il professa la philosophie et la théologie d'une manière distinguée dans différens monastères de sa congrégation. Nommé prieur à Munster en Alsace, il fut élu, en 1743, coadjuteur de dom Rutau, qui en était abbé, et à qui il succéda, en 1745. On a de lui : 1° les *Vrais sentimens de saint Augustin sur la grâce, et son accord avec la liberté*, Rouen (Bâle), 1730, in-8. Il y prouve que de la doctrine de Jansénius résulte l'extinction du libre arbitre, par rapport à ses actions méritoires et aux mouvemens de la grâce efficace. 2° *La Vérité de la religion catholique démontrée contre les protestans, et mise à la portée de tout le monde*, Strasbourg, 1746, in-8, avec une *Réfutation* de la réponse de M. Pfaff à la 2e *Lettre* du Père Scheffmacher à un gentilhomme protestant, et des *Remarques* sur un sermon de M. Ibbas, docteur anglais; 3° *Défense du dogme catholique sur l'éternité des peines*, 1748, in-8; 4° *Essai sur l'accord de la foi et de la raison touchant l'Eucharistie*, 1748, in-8; 5° *Chrétiens anciens et modernes*, ou *Abrégé des points les plus intéressans de l'histoire ecclésiastique*, Londres, 1754, in-12; 6° un petit ouvrage *sur l'utilité des moines*; 7° *Recueil de pensées diverses sur l'immatérialité de l'âme*, ou *Réfutation du matérialisme, avec une réponse aux objections de M. Cuentz et aux argumens du philosophe Lucrèce*, Colmar, 1656. Il a aussi travaillé à un nouveau *Rituel* pour le diocèse de Bâle. Il avait approuvé le traité théologique *sur l'autorité et l'infaillibilité de dom Petit-Didier*, Luxembourg, 1724, in-12; ouvrage supprimé la même année par les arrêts des parlemens de Metz et de Paris. Dom Sinsart mourut le 23 juin 1776.

SIONITE. *Voyez* GABRIEL.

* SIRANI (Elisabeth), fille du célèbre peintre de ce nom, et auteur du fameux tableau de la *Cène*, naquit à Bologne, en 1638, prit des leçons de son père, en adopta le stile, et le surpassa bientôt. Elisabeth étudia les grands modèles, s'appliqua surtout à imiter la manière de Guido, et, à 18 ans, elle devint un des plus beaux ornemens de l'école de Bologne. Sur le prix proposé par l'académie de cette ville, elle composa, en concurrence avec son père, Bibiena et Rosso Zannuti, un des meilleurs élèves de Guido, un tableau de trente pieds, représentant le *Baptême de Jésus-Christ*. Elisabeth avait un dessin correct, un coloris frais et gracieux; mais c'est dans ce dernier ouvrage que la jeune artiste se surpassa elle-même, et remporta le prix sur ses concurrens. Cependant ce qu'elle avait gagné du côté de l'expression et de la force, elle le perdit du côté de la grâce et de l'élégance propres à Guido. On

trouve ces deux qualités réunies dans les autres ouvrages de cette femme célèbre, et on les remarque surtout dans son tableau de l'*Amour endormi*, qu'on voit à Paris au musée royal. Le caractère aimable et modeste d'Elisabeth ne put la sauver de l'envie. Une main perfide lui fit avaler du poison, et elle mourut à 26 ans au milieu des douleurs les plus cruelles, le 24 avril 1664. Quelques recherches qu'on ait pu faire, on ne parvint point à découvrir l'auteur de ce crime. Sa mort fut généralement déplorée.

* SIRET (Louis-Pierre) naquit à Evreux, le 30 juillet 1745. Destiné au barreau, il étudia dans l'université de Caen; mais son goût pour les voyages lui fit quitter cette ville : il se rendit en Italie où il demeura long-temps pour y admirer les chefs-d'œuvre de l'art; il y cultiva aussi la musique, qu'il aimait avec passion. Il revint à Paris, où le gouvernement le chargea de plusieurs missions pour l'Angleterre. Siret s'en acquitta avec honneur, et devint très versé dans la littérature de ce pays. De retour en France, il demeura à Paris, et fournit au *journal anglais* un grand nombre d'articles intéressans sur les écrivains les plus célèbres de l'Angleterre. Après le 9 thermidor an 11 (1794), il établit une imprimerie à Paris; mais il se retira à Vitry, sur les bords de la Seine, où il est mort le 25 septembre 1797. Il possédait plusieurs langues, et on lui doit : 1° *Elémens de la langue anglaise*, 1773, ouvrage classique qui a eu de nombreuses éditions; 2° *Grammaire italienne*, 1797, qui a beaucoup servi à faciliter l'étude de cette langue; 3° *Grammaire portugaise*, qu'il laissa en manuscrit, et que le professeur Cournand a publiée en 1799, avec un *Précis de la vie du citoyen Siret.*

SIRI (Vittorio), historiographe du roi de France, et ancien abbé de Vallemagne, naquit à Parme en 1608. (Ayant été envoyé à Venise pour y occuper une chaire de mathématiques, il y connut l'ambassadeur de France. Il s'agissait alors de la succession aux duchés de Mantoue et de Montferrat, pour l'investiture desquels la France soutenait le duc de Nevers contre l'Autriche et l'Espagne. Siri publia plusieurs écrits en faveur du duc; ce qui lui mérita la protection du maréchal de Richelieu, et celle de Mazarin, qui l'appela en France.) Il vint s'établir à Paris, où il se fit un nom par son *Mercurio*, qui contient l'histoire du temps, depuis 1635 jusqu'en 1655 : il y en a 15 tomes reliés en 21 vol. in-4. On a encore de lui un ouvrage, dont son *Mercure* n'est qu'une continuation; ce sont ses *Memorie recondite*, en 8 vol. in-4. Ces ouvrages sont précieux par le grand nombre de pièces originales qu'on y trouve. Les faits sont appuyés sur les instructions secrètes de plusieurs princes et ministres; mais il faut se méfier de la manière dont l'auteur les rend. Il était payé pour écrire, et il aimait mieux l'argent que la vérité. M. Requiest a publié 24 volumes du *Mercure*, en français; ouvrage le plus intéressant de l'abbé Siri. C'est moins une traduction complète qu'un choix fait avec goût de morceaux curieux répandus dans ce *Mercure*. Le même auteur a traduit les Mémoires de Siri, sous ce titre : *Mémoires secrets tirés des archives des souverains de l'Europe, depuis Henri IV*, en 18 vol. in-12. L'abbé Siri mourut à Paris en 1685, à 77 ans.

SIRICE (Saint), Romain, monta sur la chaire de saint Pierre après Damase Ier, en décembre 384, à l'exclusion d'Ursicin, et mourut en novembre 398. On a de lui plusieurs *Epîtres* intéressantes, dans le *recueil* de dom Coustant; entre autres une à Himère, évêque de Tarragone, dans laquelle il répond à diverses questions importantes de ce prélat. Elle passe, parmi les savans, pour la première épître décrétale qui soit véritable. Le Père Papebrock prouve que les épîtres de ce pape ont été au moins interposées. (*Voyez* le *Propylæum.*) Il condamna Jovinien et ses sectateurs. On trouve son nom dans plusieurs anciens Martyrologes, entre autres dans celui de saint Jérôme : cependant Baronius l'a omis dans le sien, parce qu'il a cru que la vie de ce pontife prêtait à quelques critiques; mais Florentinius, auteur d'un commentaire sur le Martyrologe de saint Jérôme, réfute savamment

Baronius, et s'appuie principalement sur un passage de saint Ambroise.

SIRLET (Guillaume), cardinal, né en 1514 à Guardavalle, dans la Calabre, de parens pauvres, se distingua par son érudition et sa piété, et posséda l'estime des papes Marcel II et Pie IV, dont le dernier le fit bibliothécaire du Vatican, et cardinal, à la sollicitation de saint Charles Borromée. Il mourut en 1585 à 71 ans. Ce cardinal possédait bien les langues savantes. Il a travaillé à la réforme du *Bréviaire* et du *Missel romain*, et à la correction de la *Version Vulgate de la Bible;* c'est en partie à ses soins que l'on doit le *Catéchisme du concile de Trente*. Il avait encore fait plusieurs ouvrages; mais il ne voulut pas permettre qu'on les publiât, excepté les *Variæ lectiones*, qu'il avait rassemblées pour être insérées dans la *Bible Polyglotte* de Plantin d'Anvers.

SIRLET (Flavius), graveur en pierres fines, mort à Rome en 1737, avait une finesse de touche et une pureté de travail admirables. On a de lui beaucoup de portraits, et il a donné, sur des pierres fines, les représentations en petit des plus belles statues antiques qui sont à Rome.

SIRMOND (Jacques), savant jésuite, né à Riom en 1559, d'un magistrat de cette ville, entra chez les Pères de Jésus, et s'y distingua par son érudition. Aquaviva, son général, l'appela à Rome en 1590, et Sirmond lui servit de secrétaire pendant 16 ans. Le savant jésuite profita de son séjour à Rome; il rechercha les monumens antiques, visita les bibliothèques, et enrichit son esprit de toutes sortes de connaissances. Les cardinaux d'Ossat et Barberin furent ses protecteurs et ses amis; il jouit aussi de l'estime du cardinal Baronius, auquel il ne fut pas inutile pour la composition de ses *Annales*. On voulait le retenir à Rome; mais l'amour de la patrie le rappela en France en 1608. Louis XIII, pour mieux l'attacher à sa personne, le choisit pour son confesseur l'an 1637; et cela, comme dit Henri de Valois, dans l'*Eloge* qu'il a fait du Père Sirmond, *Ne tantus vir ad illustrandam Ecclesiæ gallicanæ antiquitatem natus, Galliæ eriperetur*. Il remplit long-temps ce poste délicat avec l'estime du public et la confiance du roi, et il ne cessa de l'occuper que quelques années avant sa mort, arrivée en 1651, à 92 ans. Le Père Sirmond avait les vertus d'un religieux et les qualités d'un citoyen. Lorsqu'il était à Rome, il s'employa fort utilement pour les intérêts de la France. La ville de Clermont ayant voulu enlever à Riom, sa patrie, le bureau des finances, il obtint une déclaration du roi qui l'y fixait pour toujours. Quoique d'un caractère doux dans la société, il était assez vif dans ses écrits polémiques. Il a rendu les plus grands services à l'histoire de l'Eglise par ses nombreux écrits. Débrouiller la chronologie, faire revivre plusieurs auteurs ignorés, commenter des ouvrages obscurs, les rendre intelligibles, faire naître, pour ainsi dire, l'ordre et la lumière du sein du chaos, voilà l'idée qu'on doit se former des travaux de cet auteur. Voici ses principaux ouvrages : 1° d'excellentes *Notes* sur les capitulaires de Charles-le-Chauve, et sur le code théodosien; 2° une *Edition* des conciles de France, avec des *Remarques*, Paris, Cramoisi, 1629, 3 vol. in-fol. Pour la compléter, il faut y joindre le *Supplément* du Père de Lalande, Paris, 1666, in-fol., et les *Concilia novissima Galliæ* d'Odespun, Paris, 1646, in-fol., etc.; 3° des *Editions* des *OEuvres* de Théodoret et d'Hincmar de Reims; 4° la première *Edition* de *Facundus d'Hermiane*, avec des notes savantes, Paris, 1629, in-8; 5° un grand nombre d'*Opuscules* sur différentes matières, imprimés à Paris en 1696, en 5 vol. in-fol., et Venise, 1728, 5 vol. in-fol., très belle édition. Il y en a plusieurs contre Godefroy, Saumaise, Richer et Saint-Cyran. L'érudition y est ménagée à propos, et son stile peut servir de modèle à ceux qui traitent les matières théologiques : son latin est pur et élégant. Cependant, quelques éloges qu'on ait donnés au Père Sirmond, il est certain que l'on a publié depuis des éditions supérieures aux siennes; mais cela était aisé à ceux qui avaient celles-ci sous les yeux. Les jansénistes, et même quel-

ques autres savans, se sont beaucoup récriés contre son *Histoire prédestinatienne*, et celle de la *Pénitence publique*; mais il ne paraît pas que leurs plaintes fussent fondées sur des motifs bien solides, elles n'attirèrent pas l'attention de l'autorité ecclésiastique.

SIRMOND (Jean), neveu du précédent, membre de l'académie française et historiographe de France, naquit à Riom en 1589, et mourut en Auvergne, en 1649. Il était regardé par le cardinal de Richelieu comme un des meilleurs écrivains de son temps; mais le public n'en porta pas un jugement si flatteur, quoiqu'il eût des connaissances et un stile aisé et agréable. On a de lui: 1° la *Vie du cardinal d'Amboise*, imprimée en 1631, in-8, sous le nom du sieur *des Montagnes* : elle tient un peu trop de l'éloge; 2° des *Poésies latines*, 1654, qui ne sont pas sans mérite.

SIRMOND (Antoine), jésuite, né à Riom en 1591, et frère du précédent, mourut à Paris en 1643. Il avait publié, deux ans auparavant, un ouvrage intitulé: *Défense de la vertu*, in-8, dans lequel il osait avancer qu'on ne peut marquer précisément aucun temps de la vie où l'on soit tenu de faire un acte d'amour de Dieu, et que l'accomplissement du précepte consiste à ne rien faire de contraire à son amour. Ses propositions furent désavouées par ses confrères, et l'auteur fut mis en pénitence. Nicole n'a pas laissé de leur en faire un crime dans ses Notes sur la dixième *Lettre provinciale*. « Une » pareille injustice, dit un critique, ne » contribue pas peu à faire connaître » les écarts dans lesquels l'esprit de parti » est capable de se précipiter. » On a de lui aussi un traité *De immortalitate animæ*, et un autre intitulé, l'*Auditeur de la parole de Dieu*. L'auteur des *Provinciales* confond ce Sirmond avec le célèbre Jacques Sirmond, sans doute pour donner plus d'importance à sa critique. Ce n'est pas, à beaucoup près, la seule bévue ou méchanceté de ce genre qui se trouve dans ces fameuses *Lettres*.

SISARA, général de l'armée de Jabin, roi d'Azor, que son maître envoya contre Barac et Débora, qui avaient une armée de dix mille hommes sur le Thabor. Sisara ayant assemblé toutes ses troupes, et neuf cents chariots armés de faux, vint de Héroseth au torrent de Cison. Barac marcha contre lui, et le vainquit. Sisara alla se réfugier dans la tente d'Haber le Cinéen. Jahel, femme d'Haber, le voyant épuisé de fatigue, lui donna à boire du lait, le fit coucher et le couvrit d'un manteau; mais Sisara s'étant endormi, elle lui enfonça dans la tête un grand clou, dont il mourut sur-le-champ, vers l'an 1285 avant Jésus-Christ. *Voyez* JAHEL *et* DÉBORA.

SISINNIUS, Syrien de nation, succéda au pape Jean VII le 19 janvier 708, et mourut subitement le 7 février suivant, après 20 jours de pontificat.

* SIVARD DE BEAULIEU (Pierre-Louis-Antoine), député, naquit, le 1er septembre 1767, à Valognes, où son père exerça la première charge de magistrature au commencement de la révolution. Le jeune Sivard n'avait point partagé les principes des novateurs de cette époque; aussi fut-il jeté dans les cachots de sa ville natale, avec son père et l'oncle de sa femme, M. Lebrun, depuis duc de Plaisance. Conduits tous trois au tribunal révolutionnaire de Paris, ils ne durent leur salut qu'au 9 thermidor. Sivard fut élu, en l'an 5, au corps législatif; mais la journée du 18 fructidor l'arracha à la représentation nationale. En 1799, il fut nommé l'un des administrateurs généraux des monnaies, et il a rempli cette place jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 26 mars 1826. Le département de la Manche l'avait choisi, en 1818, pour son député. Il ne fut pas réélu en 1824. La *Société d'encouragement pour l'industrie nationale*, et celle que l'on a fondée à Paris pour l'*Enseignement élémentaire*, dont Sivard était un des membres zélés, ont fait son *Eloge* dans une de leurs séances publiques.

SIXTE Ier ou XISTE (Saint), Romain, pape après Alexandre Ier, l'an 119, fut martyrisé vers la fin de 127. Il ordonna que les vases sacrés ne pourraient être touchés que par les ministres des autels. On lui attribue mal à propos deux *Dé-*

crétales. (Saint Télesphore lui succéda).

SIXTE II (Saint), Athénien, pape après Etienne Ier, en 257, souffrit le martyre trois jours avant son fidèle disciple saint Laurent, le 6 août 258, durant la persécution de Valérien. Rufin attribuait à ce pape le *Recueil des sentences* du philosophe SEXTUS. (*Voyez* ce nom.) (Saint Denys fut son successeur).

SIXTE III (Saint), prêtre de l'Eglise romaine, obtint la chaire de saint Pierre après le pape Célestin Ier, en 432. Il trouva l'Eglise victorieuse des hérésies de Pélage et de Nestorius, mais déchirée par la division des Orientaux. Il réussit à éteindre cette espèce de schisme en réconciliant saint Cyrille avec Jean d'Antioche. On a de ce pape plusieurs *Epîtres* dans le *recueil* de dom Coustant, et quelques *Pièces de poésie* sur le péché originel, contre Pélage, dans la bibliothèque des Pères. On place sa mort en août 440. (Léon le Grand lui succéda).

SIXTE IV, appelé auparavant *François d'Abescola de la Rovère*, fils d'un pêcheur du village de Celles, à 5 lieues de Savone, dans l'état de Gênes, embrassa la règle des cordeliers, professa la théologie à Padoue et dans les plus célèbres universités d'Italie, et devint général de son ordre. Paul II l'honora du cardinalat. Après la mort de ce pontife, en 1471, il fut élevé sur la chaire de saint Pierre. Il accorda le chapeau de cardinal à deux de ses neveux, quoique fort jeunes encore, et ce fut un sujet de mécontentement pour les anciens. Il était si facile qu'il ne pouvait rien refuser : il arriva souvent qu'il avait accordé une même grâce à plusieurs personnes. Il fut obligé, pour éviter cet inconvénient, de charger un de ses officiers de tenir un registre des requêtes qu'on lui présentait. Un de ses premiers soins fut d'envoyer des légats chez les princes chrétiens, pour les exciter à la guerre contre les infidèles ; mais son zèle n'eut pas beaucoup de succès. Cependant il fit partir, en 1472, le cardinal Caraffe à la tête d'une flotte de 29 galères, qui, s'étant jointe à celle des Vénitiens et des Napolitains, se saisit de la ville d'Attalie en Pamphylie, et obligea l'armée des Turcs à se retirer sans avoir rien fait. Le légat prit ensuite Smyrne, aidé des Vénitiens seuls, et y fit un riche butin. Après cette expédition, il rentra à Rome comme en triomphe, menant avec lui 25 Turcs montés sur de beaux chevaux, 12 chameaux chargés de dépouilles, avec beaucoup d'enseignes prises sur les ennemis, et une partie de la chaîne de fer qui fermait la porte d'Attalie. Sixte donna tous ses soins à l'embellissemsnt de la ville de Rome, fit construire sur le Tibre un beau pont qui porte son nom, fit bâtir et réparer des palais, des églises, paver les rues, etc. L'année 1476 fut signalée par une bulle dans laquelle Sixte IV accorda à ceux qui célébreraient avec dévotion la fête de l'immaculée Conception de la sainte Vierge, les mêmes indulgences qui avaient été accordées par les papes pour la fête du Saint-Sacrement. Il eût été plus sage de mettre quelque différence entre ces indulgences, comme il y en avait certainement entre les sujets et les motifs. Ce décret, le premier de l'Eglise romaine touchant cette fête, ayant souffert des contradictions, il donna une nouvelle bulle en 1483, pour réprimer les excès de quelques ecclésiastiques, qui prêchaient que tous ceux qui croyaient la conception immaculée de la sainte Vierge, péchaient mortellement et étaient hérétiques ; tandis que d'autres par un autre excès, taxaient d'hérésie ceux qui ne la croyaient pas. Les hérétiques qui ont blâmé l'Eglise d'avoir institué une fête pour célébrer une chose qu'elle n'a pas voulu décider, ne songent pas que la conception de la Vierge, ne fût-elle pas immaculée, est néanmoins, comme l'observent les cardinaux Bellarmin et Gotti, un évènement assez important au christianisme pour le célébrer. D'ailleurs une opinion pieuse, aussi fondée que celle-là et aussi ancienne (*voyez* MAHOMET *et* DUNS), suffit pour instituer une fête, quand l'objet direct et absolu du culte (qui est ici la sainte Vierge) est bien certainement réel et digne des honneurs d'une solennité chrétienne. Il faut convenir du reste, que les religieux de Saint-François et ceux de Saint Dominique se

sont trop vivement déclarés les uns pour, les autres contre un sentiment qui, de sa nature, n'était pas susceptible d'une décision dogmatique. (*Voyez* PAUL V.) Une autre dispute aussi vive, mais moins grave, divisait ces deux ordres. Les cordeliers niaient que sainte Catherine de Sienne eût eu des stigmates, et prétendaient que ce privilége n'avait été accordé qu'à saint François, leur patriarche. Le pape, qui avait été de leur ordre, et qui d'ailleurs ne trouvait pas les raisons des dominicains satisfaisantes, défendit, sous peine des censures ecclésiastiques, de peindre les images de cette sainte avec les stigmates. Une contestation non moins frivole agitait alors les chanoines réguliers de Saint-Augustin et les ermites du même nom : ils voulaient les uns et les autres être enfans de Saint-Augustin. (*Voyez* WIMPHELINGE.) Le pape se préparait à terminer cette affaire, lorsqu'il mourut en 1484, âgé de 71 ans. Ce pontife ternit sa gloire par la confiance aveugle qu'il eut pour ses neveux, et par la passion qu'il montra contre la maison de Médicis et contre les Vénitiens. On lui attribue la rédaction des *Regulæ cancellariæ romanæ*, 1471, in-4; traduites en français par du Pinet, 1564, in-8; livre qui a fourni aux protestans, qui ne s'arrêtaient ni à l'esprit ni au but de la chose, l'occasion de déclamer beaucoup contre la cour de Rome. Nous avons de lui plusieurs *Traités* en latin : un sur le *sang de Jésus-Christ*, Rome, 1473, in-fol.; un autre sur la *puissance de Dieu*; une *Explication* du *Traité* de Nicolas Richard, touchant les indulgences. (Innocent VII le remplaça.)

SIXTE V ou SIXTE-QUINT naquit en 1521, dans un village de la Marche d'Ancône, appelé les *Grottes*, près du château de Montalte. Son père, qui était vigneron, ne pouvant le nourrir, le donna fort jeune à un laboureur, qui lui fit garder ses moutons, ensuite ses pourceaux. *Félix Peretti* (c'est ainsi qu'il s'appelait) s'acquittait de cet emploi, lorsqu'il vit un cordelier conventuel qui était en peine du chemin qu'il devait prendre pour aller à Ascoli. Il le suivit, et témoigna une si grande passion pour l'étude, qu'on l'instruisit. Ses talens répondant aux soins qu'on prenait de lui, on le revêtit de l'habit de cordelier. Le frère Félix devint en peu de temps bon grammairien et habile philosophe. Il fut fait prêtre en 1545, peu de temps après, docteur et professeur de théologie à Sienne, et il prit le nom de *Montalte*. Il s'acquit une si grande réputation par ses sermons, à Rome, à Gênes, à Pérouse, et ailleurs, qu'il fut nommé commissaire à Bologne et inquisiteur à Venise; mais s'étant brouillé avec le sénat et avec les religieux de son ordre, il se retira à Rome. A peine fut-il arrivé dans cette capitale du monde chrétien, qu'il devint un des consulteurs de la congrégation, puis procureur-général de son ordre. Il accompagna en Espagne le cardinal Buoncompagno, en qualité de théologien du légat, et de consulteur du saint-office. Le cardinal Alexandrin, son disciple et son protecteur, ayant obtenu la tiare sous le nom de *Pie V*, se souvint de Montalte, et lui envoya en Piémont un bref général de son ordre. Il l'honora ensuite de la pourpre romaine. Le cardinal Buoncompagno ayant succédé à Pie V, en 1572, sous le nom de *Grégoire XIII*, frère Félix aspira, si l'on en croit Grégorio Leti, au trône pontifical, et, pour mieux y parvenir, il cacha ses vues. Il renonça volontairement à toutes sortes de brigues et d'affaires, se plaignit des infirmités de sa vieillesse, et vécut dans la retraite, comme s'il n'eût travaillé qu'à son salut. Grégoire XIII étant mort, les cardinaux, après avoir été quelque temps divisés, se déterminèrent en sa faveur et l'élurent le 24 avril 1585. A peine eut-il la tiare sur la tête, qu'étant sorti de sa place, il jeta le bâton sur lequel il s'appuyait, leva la tête droite et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte, que la voûte de la chapelle en retentit. Voilà ce que raconte Leti, dont l'imagination romanesque et satirique rend les récits très suspects. Dès qu'il fut élevé sur le saint-Siége, il s'appliqua à purger les terres de l'Eglise des brigands qui y exerçaient impunément toutes sortes de violences. Il montra une rigueur extrême dans les moyens qu'il

employa pour procurer la sûreté publique. Il arrêta la licence, qui était sans bornes sous le dernier pontificat. Il faisait dresser des potences, pour punir à l'instant ceux qui commettraient quelque insolence pendant le divertissement du carnaval. Il fit des édits très sévères contre les voleurs, les assassins et les adultères. Il entreprit de relever le fameux obélisque de granit que l'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome. (*Voyez* Fontana.) Après avoir achevé ce grand ouvrage, il fit déterrer trois autres obélisques, il les fit placer devant d'autres églises. Il fit encore bâtir à grands frais, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, une chapelle superbe de marbre blanc, et deux tombeaux, un pour lui, et un autre où il fit transporter le corps de Pie V, par reconnaissance des bienfaits qu'il en avait reçus. Au commencement de l'année suivante, 1586, il donna une bulle pour défendre l'astrologie judiciaire, qui était alors en vogue à Rome. Quelques personnes de condition, s'étant amusées à cette science absurde, furent condamnées aux galères. Par une autre bulle, il défendit aux cordeliers de se faire capucins, sous peine d'excommunication : ces sortes de changemens arbitraires, sous prétexte d'embrasser un ordre plus austère, étaient sujets à de grands inconvéniens. Il fixa le nombre des cardinaux à 70, par une bulle du 3 décembre 1586, qui a été observée par ses successeurs. Il entreprit de changer en ville le village des Grottes, où il avait pris naissance; mais le terrain rendant l'exécution de ce projet impossible, il se contenta de faire bâtir cette nouvelle ville à Montalte même, dont il avait porté le nom étant cardinal, et il l'érigea en évêché. Sixte-Quint donna une nouvelle forme à la congrégation du saint-office, établie par Paul IV pour juger les hérétiques. On le regarde, en quelque sorte, comme l'instituteur de la congrégation des rites. La dernière année de son pontificat, il voulut réparer la célèbre bibliothèque du Vatican, à laquelle le dernier sac de Rome avait causé un grand dommage. Il résolut de n'épargner ni soins ni dépenses pour la rendre la plus riche et une des plus belles de l'univers. Il fit bâtir, dans la partie du Vatican, appelée *Belvédère*, un superbe édifice pour l'y placer, et fit orner ce lieu de belles peintures qui représentaient les principales actions de son pontificat, les conciles généraux, et les plus célèbres bibliothèques de l'antiquité. Il fit des règlemens fort sages, pour empêcher qu'elle ne fût dissipée dans la suite par la trop grande facilité à communiquer les livres. Il fit encore bâtir près de cette bibliothèque une très belle imprimerie, destinée à faire des éditions exactes et correctes de beaucoup d'ouvrages altérés par la mauvaise foi des hérétiques, ou par l'ignorance des catholiques. Ces monumens de son savoir et de sa magnificence ne l'empêchèrent pas de veiller sur les intérêts de l'Eglise dans les pays les plus éloignés, et surtout dans les royaumes d'Europe, dévastés par les nouveaux sectaires. Henri III s'étant joint au parti protestant, et ayant fait lâchement assassiner le cardinal et le duc de Guise, Sixte le frappa d'excommunication. La crainte de voir périr la religion catholique en France lui fit aussi donner une bulle contre Henri IV, qu'il estimait cependant beaucoup, et qu'il aurait sans doute accueilli avec empressement s'il eût été encore en vie lors de la conversion de ce prince. Un travail excessif le minait peu à peu; sa dernière maladie ne put le lui faire interrompre. Il mourut en 1590, à 69 ans. Le peuple romain brisa la statue qu'on lui avait élevée : la sévérité de Sixte le lui avait rendu odieux. Ce fut néanmoins à cette sévérité que Rome dut l'avantage de voir le libertinage exclu de ses murs. Avant Sixte, les lois, trop faibles contre les grands, ne mettaient pas les jeunes filles à l'abri des entreprises de la témérité et de l'impudence; mais, sous le règne de ce nouveau pape, elles purent jouir en sûreté de leur vertu, et se promener dans les rues de Rome avec autant de tranquillité que dans l'enceinte d'un couvent. L'adultère connu était condamné au dernier supplice. Il ordonna même « qu'un mari

» qui n'irait pas se plaindre à lui des dé- » bauches de sa femme, serait puni de » mort. » Il avait coutume de dire, comme Vespasien, qu'*un prince doit mourir debout* : sa conduite ne le démentit point. Aussi grand prince que grand pape, Sixte-Quint fit voir qu'il naît quelquefois sous le chaume des gens capables de porter une couronne et d'en soutenir le poids avec dignité. Il sut licencier les soldats, les gardes même de ses prédécesseurs, et dissiper les bandits par la seule force des lois, sans avoir de troupes; se faire craindre de tout le monde par sa place et par son caractère; renouveler Rome, et laisser le trésor pontifical très riche : telles sont les marques de son règne, et marques qui n'appartiennent qu'à lui. On peut voir la *Vie de Sixte-Quint* par Leti, traduite en français en 2 vol. in-12, par Jean le Pelletier; mais il faut bien se garder de croire tout ce que l'auteur raconte. (*Voyez* Leti.) « Sixte-Quint en place, » dit un historien, ne montra plus qu'une » gravité, une force et une grandeur par- » faitement assortie à la dignité suprême » dont il était revêtu. Il se montra con- » stamment ennemi du vice et protecteur » de la vertu, pénétrant et juste, vigilant » et sévère observateur de l'ordre, ma- » gnifique en tout ce qui regarde la splen- » deur de l'état et de la gloire de la reli- » gion; ami des lettres et de tous les arts, » très appliqué lui-même à l'étude, où il » passait une partie de la nuit, après » avoir donné le jour aux affaires. Enfin, » soit qu'on le considère dans le règle- » ment de sa maison, ou dans l'adminis- » tration publique et les démêlés qu'il » eut avec différens princes, on ne peut » disconvenir qu'il n'ait été l'un de ces » hommes rares qui font honneur à l'hu- » manité. » On travailla, par ordre de Sixte-Quint, à une nouvelle *Version* latine de la Bible, qui parut en 1590, 3 parties en 1 vol. in-fol. Les fautes dont on la trouva chargée, obligèrent Clément VIII d'en faire faire, en 1592, une nouvelle édition dans laquelle furent corrigées les inexactitudes répandues dans la première. (Urbain VII lui succéda.)

SIXTE de Sienne, né en 1520 dans la ville dont il porte le nom, fut converti du judaïsme à la religion chrétienne, et se fit cordelier. Convaincu d'avoir enseigné des hérésies, et refusant avec opiniâtreté de les abjurer, il fut condamné au feu. La sentence allait être exécutée, lorsque le pape Pie V, alors cardinal et inquisiteur de la foi, vainquit son obstination, et le fit passer de l'ordre de Saint-François dans celui de Saint-Dominique. Sixte s'y consacra à la chaire, et à l'étude de l'Ecriture sainte. Il réussit dans ces différens travaux l'un et l'autre si importans. Le pape Pie V, charmé de ses vertus et de son savoir, lui donna des marques d'une estime distinguée. Sixte termina sa carrière à Gênes en 1569, à 49 ans. Son principal ouvrage est sa *Bibliothèque sainte*, dans laquelle il disserte sur les livres et les versions de l'ancien Testament, et donne les moyens de les expliquer. On y trouve aussi d'excellentes remarques pour l'intelligence des Pères. Cet ouvrage est savant, curieux et utile; il y a cependant des jugemens faux, et l'auteur manque quelquefois de critique. La meilleure édition est celle de Naples, 1742, en 2 vol. in-fol., avec des remarques pleines d'érudition. On a encore du pieux dominicain : 1° des *Notes* sur différens endroits de l'Ecriture sainte; 2° des *Questions astronomiques géographiques*, etc.; 3° des *Homélies sur les Evangiles*, etc., plus remplies de citations que d'éloquence.

SIXTE de Hemminga, né à Bolcum, dans la Frise occidentale en 1532 d'une famille ancienne, et mort vers 1586, s'est fait connaître par un traité judicieux contre l'astrologie judiciaire, intitulé : *De astrologia ratione et experientia refutata*, Anvers, 1583, in-8. *Voyez* Morin Jean-Baptiste.

SIXTUS. *Voyez* Sextus.

* SKELTON (Philippe), savant théologien irlandais, né en 1707, près de Lisburn, dans le comté d'Antrim, fut en 1750 pourvu de la cure de Peltigo, dans le comté de Donégal. Il s'y montra pasteur aussi vigilant que charitable. Une disette étant survenue, il aida ses paroissiens de son argent et de ses provi-

sions. Il vendit même ses meubles et jusqu'à sa bibliothèque, à laquelle il était fort attaché. Il prêchait d'une manière si persuasive, qu'il ramena à la communion anglicane un assez grand nombre de dissidens. L'évêque de Clogher le nomma en 1759 à la cure de Déocnish, au comté de Fermanagh; et à celle de Fintona, au comté de Tyrone, 1766. On lui doit divers ouvrages, dont voici les titres : 1° *Le Déisme révélé*, 2 vol. in-8; livre qui eut un grand succès et qui le méritait ; 2° des *Sermons ;* 3° des *Pièces fugitives ;* 4° divers *Traités*. On a formé du tout des *OEuvres complètes*, en 7 vol. in-8. Cet ecclésiastique estimable mourut à Dublin en 1787.

SLAUGHTER (Edouard), jésuite anglais, enseigna avec réputation la langue hébraïque, les mathématiques et la théologie au collége de sa nation à Liége. Il y mourut dans un âge avancé, le 21 janvier 1729. On a de lui : 1° *Grammatica hebraica*, Amsterdam, 1699 : elle est estimée; 2° *Arithmetica*, Liége, 1725, in-12.

SLEIDAN (Jean PHILIPSON), historien renommé, né à Sleidan, petite ville, capitale du comté de ce nom, dans le duché de Luxembourg, en 1506, de parens obscurs, passa en France l'an 1517. Ses talens le lièrent avec les trois illustres frères de la maison de Belay. (Le cardinal de ce nom le prit en amitié, l'emmena avec lui à la diète de Hagueneau, et l'employa dans des affaires importantes. Sur ces entrefaites parut, en 1542, l'édit de François Ier, contre les partisans de Luther.) Le penchant de Sleidan pour les nouvelles erreurs l'obligea de se retirer à Strasbourg, où son ami Sturmius lui procura un établissement avantageux. Sleidan fut député en 1545 par les protestans vers le roi d'Angleterre, puis envoyé au concile de Trente. Il fut une des colonnes de son parti. Il avait embrassé la secte de Zuingle en arrivant à Strasbourg ; mais il la quitta dans la suite et mourut luthérien en 1556. On a de lui : 1° une Histoire en 26 livres, sous ce titre : *De statu religionis et reipublicæ Germanorum sub Carolo V, ab anno* 1517, *ad annum* 1555, Strasbourg, 1556, in-8. Le Père Le Courayer a traduit cet ouvrage en français, Leyde, 1767, 3 vol. in-4. Henri Pantaléon en a donné une version en allemand, et a continué en latin cette histoire jusqu'en 1562. Londorpius y a ajouté trois volumes et une Apologie de cette histoire, Francfort, 1610. Personne n'a su mieux que Sleidan donner un air de vraisemblance aux mensonges les plus révoltans. On voit combien il avait en horreur Charles-Quint, dont il dénature toutes les actions. C'est néanmoins ce détracteur fanatique d'un si grand prince qu'ont suivi l'abbé Bérault dans son *Hist. ecclés.*, Linguet dans la continuation de l'*Hist. univ.* de Hardion, et presque tous les écrivains de ce siècle, où l'histoire est devenue le jouet des préventions et des petites vues de tous les genres. Cependant, à travers les mensonges de Sleidan, la vérité réclame de temps en temps ses droits, et l'on s'aperçoit que l'esprit de secte ne l'a pas entièrement étouffée. Il y a des passages très favorables aux catholiques, ce qui a beaucoup déplu aux protestans; et ces témoignages, d'autant plus précieux qu'ils sortaient d'une plume stipendiée par les hérétiques, ont disparu dans les éditions données après la mort de l'auteur. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer l'édition de 1556 avec celle de 1653. (*Voyez* Roverus PONTANUS *et* Laurent SURIUS.) 2° *De quatuor summis imperiis*, 1711, in-8. C'est un assez médiocre abrégé de l'*Histoire universelle*. Gilles Struchius, Conrad-Samuel Schurtzleisch, professeur de Wittemberg, l'ont continué jusqu'en 1678, et Christian Junker l'a poussé jusqu'à la fin du 17e siècle. Il a été traduit en français, Paris, 1757, in-8. 3° Une *Traduction* en latin des Mémoires de Philippe de Comines, qui n'est pas toujours fidèle, Strasbourg, 1545, in-8 ; 4° *Abrégé* en latin de la Chronique de Froissard, Paris, 1562; 5° *Traduction* de la Grande monarchie de Claude de Seyssel. Charles-Quint appelait Paul Jove et Sleidan *ses menteurs*, parce que le premier avait dit trop de bien de lui, et le second trop de mal.

SLINGELANDT (Pierre Van), peintre, né à Leyde en 1640, mourut en 1691. Elève du célèbre Gérard Dow, il suivit de près son maître. Ses ouvrages sont d'un fini admirable ; mais sa lenteur à opérer a répandu un peu de froid et de roideur dans ses figures ; un tableau l'occupait des années entières.

SLOANE (Sir HANS), naquit à Killileah, dans le comté de Down en Irlande, l'an 1660, de parens écossais. Dès l'âge de seize ans, il avait fait des progrès considérables dans l'histoire naturelle et dans la physique. Il se perfectionna par le commerce de Ray et de Boyle, et par un voyage en France où Tournefort, du Verney et Lémery lui ouvrirent le riche trésor de leurs recherches. De retour en Angleterre, le fameux Sydenham se fit gloire de l'avancer dans la médecine. Le duc d'Albemarle ayant été nommé, en 1687, vice-roi de la Jamaïque, Hans Sloane l'y suivit en qualité de son médecin. Il revint à Londres en 1688, rapportant avec lui environ 800 plantes curieuses. Peu de temps après, on lui donna l'importante place de médecin de l'hôpital de Christ, qu'il remplit avec un désintéressement sans exemple. Il recevait ses appointemens, en donnait quittance, et les rendait sur-le-champ pour être employés aux besoins des pauvres. Il établit le dispensatoire de Londres, où les pauvres, en achetant toutes sortes de remèdes, ne paient que la valeur intrinsèque des drogues qui y entrent. Le roi George II le choisit, en 1727, pour son premier médecin, et la société royale pour son président à la place de Newton. Ce digne citoyen se retira en 1740, âgé de 80 ans, dans sa terre de Chelsea, où il s'occupait à répondre à ceux qui venaient le consulter, et à publier des remèdes utiles. Il mourut dans cette terre en 1753, à 93 ans. Il était grand et bien fait. Ses manières étaient aisées et libres, sa conversation gaie, familière et obligeante. Lorsqu'il était appelé auprès des malades, rien n'était égal à l'attention avec laquelle il observait jusqu'aux moindres symptômes de la maladie. C'était par ce moyen qu'il se mettait en état d'en porter un pronostic si sûr, que ses décisions étaient des espèces d'oracles. A l'ouverture des cadavres de ceux qui mouraient, on trouvait presque toujours la cause de mort qu'il avait indiquée. On lui doit d'avoir étendu l'usage du quinquina, non seulement aux fièvres réglées, mais à un grand nombre de maladies, surtout aux douleurs dans les nerfs, aux gangrènes qui proviennent de causes internes, et aux hémorragies. On a de lui : un *Catalogue* latin *des plantes de la Jamaïque, de Madère, de la Barbade, de Nevis et de Saint-Christophe*, in-8, 1696 ; 2° un *Voyage aux îles de Madère, Barbade, Saint-Christophe et de la Jamaïque, avec l'histoire naturelle de ces îles*, in-fol., 2 vol. en anglais, dont le 1er tome parut en 1707, et le 2e en 1725. Cet ouvrage, aussi exact que curieux et intéressant, est orné de 274 figures. 3° Une *Giganthologie*, ou *Discours sur les géans*, qui a beaucoup contribué à détruire les contes qu'on débitait sur cette matière, et à décréditer les prétendues dépouilles de géans qu'on montre en tant d'endroits. (*Voyez* GOROPIUS.) 4° Plusieurs *Pièces* dans les *Transactions philosophiques*, et dans les *Mémoires* de l'académie des sciences de Paris. Sa bibliothèque était d'environ 50,000 volumes, presque tous livres de physique et de médecine, dont 347 contiennent des estampes coloriées avec soin, et 3516 manuscrits. Le *Catalogue* de son cabinet de curiosités, qui est en 3 vol. in-fol., et 8 in-4, contient 69,352 articles, avec une courte description de chaque pièce. Il laissa cette riche collection au public, moyennant une somme que le parlement d'Angleterre donna en dédommagement à ses enfans.

SLODTZ (René-Michel), sculpteur, né à Paris, en 1705, et originaire d'Anvers, eut beaucoup de goût pour la sculpture, dont le talent paraissait héréditaire dans sa famille. Après avoir, à l'âge de 21 ans, remporté le second prix de ce bel art à l'académie de Paris, il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie, et nommé dessinateur de la chambre du roi, en 1758. Le roi de Prusse, qui vou-

lait l'attirer à Berlin, lui fit faire les propositions les plus avantageuses; mais rien ne fut capable de l'enlever à sa patrie, qui le perdit peu de temps après, en 1764, à 59 ans. Cet habile artiste s'était fait une manière pleine de vérité et de grâces : les attitudes de ses figures étaient souples, ses contours coulans, ses draperies vraies, ses dessins excellens. Les qualités qui font aimer l'homme ornaient chez lui les talens qui font estimer l'artiste. Il eut des amis même parmi ses rivaux, par ses mœurs simples, par sa probité exacte, par son caractère égal, doux et enjoué. Dans le nombre de ses ouvrages, on distingue : 1° *saint Bruno* refusant la mitre, dans l'église de Saint-Pierre de Rome; 2° le *Tombeau* du marquis Capponi, dans l'église de Saint-Jean des Florentins; 3° le *Tombeau* du cardinal d'Auvergne, à Vienne, en Dauphiné; 4° le *Tombeau* de M. Languet, curé de Saint-Sulpice, dont la figure est à tous égards de la plus grande beauté. — Sébastien SLODTZ, son père, né à Anvers, mort à Paris, en 1728, à 71 ans, et élève de Girardon, s'était distingué dans le même art, ainsi que son frère Paul-Ambroise, qui avait été comme lui dessinateur de la chambre du roi, et qui mourut en 1758.

SLUSE (René-François WALTHER ou GUALTIER, baron de), de Visé, petite ville du pays de Liége, était frère du cardinal de Sluse, et du baron de ce nom, conseiller d'état de l'évêque de Liége. Il devint abbé d'Amay, chanoine et chancelier de Liége, et se fit un nom célèbre par ses connaissances théologiques, physiques et mathématiques. La société royale de Londres le mit au nombre de ses membres. Cet illustre érudit mourut à Liége, en 1685, à 62 ans. On a de lui un ouvrage intitulé : *Mesolabium et problemata solida*, Liége, 1668, in-4; et *Dissertatio de sancto Servatio episcopo Trajectensi*, Liége, 1684, in-8.

SLUSE (Jean Walther, baron de), cardinal, frère du précédent, né à Visé, l'an 1626, fut appelé à Rome par Jean Walther, son oncle, secrétaire des brefs. Il s'y attira d'abord l'estime des personnes les plus distinguées. Clément IX le reçut au nombre de ses prélats domestiques; il succéda ensuite à l'emploi de son oncle. Le pape l'honora de la plus intime confiance, et le consulta dans les affaires les plus importantes. Innocent XI l'éleva au cardinalat, l'an 1686. Sa trop grande application aux devoirs de sa charge et à l'étude, jointe à sa complexion faible, avança la fin de ses jours. Il mourut le 7 juillet 1687. Quelque recommandable qu'il fût par les qualités de l'esprit, il l'était encore davantage par celles du cœur. Détaché des richesses, il se contenta de son patrimoine et des revenus de sa charge, et refusa constamment tout bénéfice. Les brefs qu'il a dressés sont d'un stile vif, et montrent combien il était versé dans la discipline de l'Eglise, l'Ecriture sainte et les saints Pères. Il avait amassé une bibliothèque immense, dont on a imprimé le catalogue en latin, Rome, 1690, in-4, avec le portrait du cardinal.

*SMALCIUS (Valentin), fameux socinien, né en Thuringe, mort à Cracovie, le 14 décembre, en 1622, est auteur d'un traité contre la divinité de Jésus-Christ, intitulé : *De divinitate Jesu Christi*, 1608, in-4, traduit en polonais, en allemand et en flamand, et plusieurs fois réfuté, particulièrement par Jean Cloppenburch, dans son ouvrage *Anti-Smalcius*, Franeker, 1652, in-4.

*SMELLAERTS ou SNELLAERTS (Dominique), né à Anvers, en 1650, fit ses études avec un succès distingué dans l'université de Louvain, où il enseigna la philosophie et les langues; il devint chanoine de la cathédrale de Gand et ensuite d'Anvers, et mourut dans cette dernière ville, le 3 mars 1720. Son principal ouvrage est *Annotationes in sanctum Jesu Christi Evangelium*, Anvers, 1724, in-4 : commentaire écrit d'un stile un peu pesant, mais assez pur. Il y a de fort bonnes choses, mais presque rien qu'on ne trouve ailleurs. Il a laissé beaucoup de manuscrits, nommément un Traité en faveur de la validité des ordinations anglaises, matière qu'il n'avait pas bien approfondie, et dont en

mourant il avait défendu l'impression. *Voyez* COURAYER.

SMERDIS, fils de Cyrus, fut tué par ordre de Cambyse, son frère, qui mourut quelque temps après, vers l'an 524 avant Jésus-Christ. Alors un mage de Perse prit le nom de Smerdis, et faisant accroire qu'il était frère de Cambyse, parce qu'il lui ressemblait beaucoup, il se mit sur le trône ; mais les précautions qu'il prit pour cacher sa fourberie, servirent à la faire découvrir. Il se forma un complot contre lui, environ six mois après son usurpation ; le complot était dirigé par sept des principaux seigneurs de Perse, au nombre desquels était Darius, fils d'Hystaspe, qui régna après la mort de Smerdis. Cet usurpateur fut tué par les conjurés, et sa tête fut exposée au bout d'une lance.

* SMETIUS (Jean SMIT van der KETTEN, plus connû sous le nom de), naquit vers l'an 1580 à Nimègue, où il était ministre du saint Evangile. Il mourut en 1651 dans cette ville où il était professeur de philosophie. On a de lui deux ouvrages estimés sur l'histoire et les antiquités de cette ville, savoir : 1° *Oppidum Batavorum seu Noviomagum, liber singularis*, Amsterdam, 1644, in-4 ; 2° *Antiquitates neomagenses*, Nimègue, 1678, in-4. Jean Smetius, son fils, eut part à ce dernier ouvrage, et a laissé en outre une bonne *Chronique hollandaise de Nimègue*, in-12, et d'autres ouvrages moins importans.

SMIT. *V.* SCHMIT, SCHMITH, SCHMIDT *et* SMITS.

SMITH (Sir Thomas), né en 1514 à Saffron Walden dans la province d'Essex, et mort en 1577, fut secrétaire d'état sous le règne d'Edouard VI, et sous celui de la reine Elisabeth, qui l'employa en diverses ambassades et négociations importantes. Cette princesse le réinstalla dans les places qu'il avait perdues sous le règne de Marie, qui lui avait accordé néanmoins une pension de cent livres sterling. On a de ce politique : 1° un *Traité* touchant la *république d'Angleterre*, in-4, qu'on ne lit guère ; 2° *Inscriptiones græcæ Palmyrenorum*, in-8 ; 3° *De moribus Turcarum*, Oxford, 1672, in-12 ; 4° *De Druidum moribus*, in-8 ; 5° *De Recta et emendata linguæ græcæ pronunciatione*, Paris, Robert Etienne, 1568. Tous ces ouvrages sont remplis d'érudition.

SMITH (Richard), théologien anglais, né en 1566 dans le Lincolnshire, fut élevé à l'épiscopat par le pape Urbain VIII, sous le titre d'évêque de Chalcédoine, et envoyé en Angleterre en 1625. N'ayant pas assez ménagé les religieux qui étaient dans ce royaume, il souleva contre lui les catholiques. Smith fut obligé, l'an 1628, de se retirer en France. Deux jésuites, Knot et Floïd, publièrent deux *Ecrits contre le droit que les évêques prétendaient avoir d'approuver les réguliers* : droit que Smith avait vainement réclamé en Angleterre. Ces deux livres furent censurés par M. de Gondi, archevêque de Paris, par la Sorbonne, et par le clergé de France, qui manda les jésuites et les obligea de les désapprouver. Malgré ce désaveu, le Père Floïd opposa deux autres ouvrages à ces censures. C'est à cette occasion que l'abbé de Saint-Cyran fit, avec l'abbé de Barcos, son neveu, le gros livre intitulé *Petrus Aurelius*. Richard Smith, qui avait occasioné ces disputes, mourut à Paris en 1655. Il y a eu un autre Richard SMITH, qui publia, en 1550, contre Pierre martyr, un écrit intitulé : *Diatriba de hominis justificatione*, in-8.

SMITH (Jean), un des premiers et des plus excellens graveurs en manière noire, était Anglais et mourut à Londres dans un âge avancé, au commencement du 18e siècle. On a de lui beaucoup de *Portraits* et des *Effets de nuit*, propres à son genre de gravure, rendus avec beaucoup d'intelligence. *La Madeleine à la lampe*, d'après Scalken, est un de ses plus beaux ouvrages. Scalken était son peintre favori.

* SMITH (Robert), célèbre physicien, né en Irlande en 1696, mort en 1768, étudia à Edimbourg et ensuite à Cambridge ; il devint professeur d'astronomie de cette université. Il contribua avec le célèbre Cotes, son cousin et son ami insépa-

rable, à répandre la philosophie de Newton. On lui doit un *Cours complet d'optique, contenant la théorie, la pratique et les usages de cette science*, 1728; il a été traduit en plusieurs langues, et en français par le Père Pezenas, Avignon, 1767, 2 vol. in-4. Le Père Blanchard l'a enrichi de plusieurs additions. Ce même *ouvrage* a été aussi traduit et augmenté par Duval-le-Roy, Brest, 1767, in-4.

* SMITH (Adam), économiste anglais, né à Kirkaldy en Ecosse, le 5 juin 1723. Il commença ses études dans l'école de cette ville, les suivit à Glascow, et puis à Oxford, où il s'appliqua plus particulièrement aux mathématiques. Il avait reçu à Glascow le bonnet de docteur en droit; sa mémoire étonnante, son assiduité au travail, et une pénétration rare, le mirent à portée d'enrichir son esprit d'un grand nombre de connaissances. Adam Smith possédait la philosophie, la morale, les mathématiques, les lois, la théologie, la littérature ancienne et moderne; connaissait les langues savantes, l'italien, l'espagnol, le français; avait un goût exquis et un talent peu commun d'observation. Il sembla d'abord pencher pour l'état ecclésiastique, d'après le vœu de sa mère qui était inquiète sur sa santé; mais, après un mûr examen, il ne se crut pas capable d'en remplir les devoirs difficiles, et ne s'occupa plus que de cultiver les sciences, où, jeune encore, il acquit une grande réputation. Nommé en 1751, par les membres de l'université de Glascow, professeur de logique, il remplit cette chaire avec distinction, et l'année suivante il fut appelé à celle de philosophie morale. Smith sut assujettir cette science à une méthode claire et précise, la débarrassa de ces lieux communs qui en rendaient l'étude longue et pénible; il s'attacha moins aux définitions qu'au but qu'elles se proposent, et conduisait ainsi par une route douce et agréable aux vérités les plus lumineuses. Ses leçons étaient très suivies, et il comptait au nombre de ses auditeurs les hommes les plus remarquables par leurs talens. Ses leçons eurent le même succès à Edimbourg, où, quelque temps après, on l'appela pour occuper la même chaire de *philosophie morale*. Depuis ce moment, les observations de Smith se portèrent sur les rapports qu'ont les nations entre elles; et, nourri de la lecture des divers écrivains, et notamment des économistes, il se trouva en état, quelques années après, de donner sur ce sujet un ouvrage classique qui a immortalisé son nom. Il puisa encore de précieux renseignemens dans les voyages qu'il entreprit en 1763 avec le duc de Bucklengh. Lord Townsend, un des admirateurs de Smith, l'avait engagé à suivre ce seigneur, en accompagnant cette invitation d'émolumens considérables. Smith vit de près les peuples qui étaient l'objet de ses profondes recherches, examina leurs mœurs, s'efforça de connaître plus positivement leurs intérêts respectifs en remontant jusqu'à la source de leur plus ou moins de prospérité, et de distinguer les vices d'administration, ou même de politique, qui s'opposent à cette prospérité. Ses courses l'ayant amené en France, il demeura à Toulouse pendant dix-huit mois, se mit en relation avec les hommes les plus distingués dans la magistrature, et en obtint des renseignemens exacts sur la politique intérieure de la France. Après avoir visité les provinces méridionales, il vint à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Il était très lié avec le célèbre Hume, qui lui avait donné des lettres de recommandation pour les principaux savans de cette capitale. Par malheur, il se lia avec les philosophes, tels que Turgot, Quesnay, Helvétius, d'Alembert, Marmontel, etc.; mais il ne paraît pas que leur doctrine ait beaucoup influé sur ses principes. De retour en Angleterre, il se rendit bientôt en Ecosse, se réunit à sa famille, avec laquelle il se retira dans une maison de campagne, près de Kirkaldi, où il passa dix ans dans une heureuse tranquillité : c'est dans cette retraite qu'il composa son grand ouvrage. Pendant ce temps, son ancien pupille, le duc de Bucklengh, appelé à des postes éminens, se rappela son pré-

cepteur, pour lequel il avait conservé une amitié constante; il voulut lui témoigner sa reconnaissance, en le faisant nommer commissaire des douanes d'Ecosse, sa patrie, place qu'il garda douze ans, et qui augmenta de beaucoup sa fortune, mais qui lui interdit toute occupation littéraire. Sentant sa fin s'approcher, il réunit les principaux matériaux des ouvrages annoncés dans les autres qu'il avait fait paraître; et les additions dont il augmenta les premiers ne furent écrites et imprimées que peu de jours avant sa mort, arrivée le 16 juillet 1798. Il a laissé : 1° *Théorie des sentimens moraux*, 1759, in-8, avec une savante *Dissertation sur l'origine des langues et sur les diverses syntaxes de celles qui sont originales et composées;* 2° *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1775, 2 vol. in-4; traduites en plusieurs langues, et en français par Roucher, 1792, 5 vol. in-8, et par Germain Garnier, 1800 : réimprimées en 1822, 6 vol. in-8. 3° Plusieurs *Essais sur l'astronomie des anciens*, *sur leur physique*, *sur les arts d'imitation*, etc., publiés par son disciple Stewart, et traduits par M. Prévost, professeur à Genève. C'est le seul reste d'un grand nombre de manuscrits de Smith : il avait fait détruire les autres peu avant de mourir, ne les croyant peut-être pas dignes de figurer à côté de ses meilleurs ouvrages, qui eurent de nombreuses éditions, et qu'il corrigeait sans cesse. Il n'en était presque jamais content; il dit lui-même, dans sa *Théorie des sentimens moraux* : « Les principaux changemens de cette édition » (1790) se trouvent dans le dernier » chapitre de la troisième section de la » première partie, et dans les quatre premiers chapitres de la troisième. La » sixième partie est entièrement neuve... » J'ai aussi cherché à exposer plus complètement, et d'une manière plus analytique, quelques parties de la doctrine » des stoïciens. Dans la dernière section » de la septième partie, j'ai rassemblé » plusieurs observations relatives *aux* » *devoirs de la véracité*; le lecteur trouvera peu de changemens dans le reste » de l'ouvrage. » L'on n'attend pas de nous que nous analysions les deux principaux ouvrages d'Ad. Smith. Le premier, sa *Théorie des sentimens moraux*, avait fait beaucoup de bruit, et lui procura une grande réputation. Ce n'est point dans l'*intérêt personnel* qu'il alla chercher le fondement de la morale; il ne voulut point le trouver non plus dans la *distinction du juste et de l'injuste*, mais dans la *sensibilité*, ou, comme il l'appelle, la *Sympathie* naturelle à notre espèce. Cette première loi morale une fois établie, il explique par elle les vertus *amicales*, la piété, l'humanité, etc.; mais il est fort embarrassé quand il faut rendre compte des vertus *austères*. Son système n'a plus guères de défenseurs; mais on doit savoir gré à Smith d'avoir appliqué à l'analyse des faits moraux sa méthode psychologique : personne, mieux que lui, n'a exposé les phénomènes de la sensibilité. Un autre ouvrage plus important peut-être a pour titre : *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* : il est très connu. Adam Smith fait consister la richesse publique uniquement dans le travail : selon lui, l'un des moyens qui augmentent le plus la puissance productive du travail, c'est sa division qui donne au producteur le moyen de faire *plus, mieux et à meilleur marché*, et procure par conséquent au consommateur la facilité d'appliquer à son usage avec le même revenu les produits d'un plus grand nombre d'industries. D'autres idées sur les gouvernemens dont il blâme l'intervention dans les affaires particulières ont été attaquées et défendues de nos jours : la *Science économique* n'est point encore faite : il est plus facile d'avoir quelques idées partielles sur la société et son organisation que d'établir un système général : les économistes, les industriels et les phalanstériens ne sont pas encore beaucoup avancés. Smith avait beaucoup de goût pour les arts d'imitation, et, d'après ce que rapporte de lui M. Stewart, il regardait comme un principe fondamental qu'une grande

partie du plaisir qu'ils donnent est due à la difficulté qui accompagne l'imitation, d'où il résulte que les mêmes circonstances qui, dans la tragédie, donnent l'avantage aux vers blancs sur la prose, doivent donner l'avantage à la poésie rimée sur les vers blancs; il appliquait cette même doctrine à la comédie, et il regrettait que les excellens tableaux de la vie et des mœurs qu'on trouve dans le théâtre anglais n'eussent pas été exécutés sur le modèle de l'école française. L'admiration qu'il avait pour les grands auteurs dramatiques de la France servait à le confirmer dans cette opinion : cette admiration résultait du caractère général de son goût; il avait plus de plaisir à observer la flexibilité d'un génie qui sait se conformer à des règles reçues, qu'à suivre les élans hardis d'une imagination indisciplinée; il éprouva ce plaisir d'admiration, lorsqu'il vit exécuter sur la scène française les chefs-d'œuvre qui l'avaient charmé dans le cabinet. Les sources où Smith avait puisé ses opinions sur la poésie dramatique sont trop pures et trop belles pour que nous osions les assujettir à aucune espèce de critique. Il regardait les classiques français avec la même admiration que les savans de cette nation (ainsi que l'Europe entière) ont regardé les ouvrages de ce célèbre Anglais, c'est-à-dire que de part et d'autre la justice ne perdait rien dans ce sentiment. M. Dugald-Stewart a donné en 1817 une édition des *OEuvres complètes d'Adam Smith*, 5 gros vol. in-8.

* SMITH (Constance-Spencer) était fille de l'internonce impérial près la porte Ottomane, le baron de Herbert Rathkeal, et de la baronne de Collenbach, gouvernante des enfans du grand duc de Toscane. Née à Constantinople, elle fut élevée dans cette ville où elle épousa M. J. Spencer Smith, frère de Sir Sidney Smith. Lorsque cet ambassadeur anglais quitta Constantinople en 1799, Constance sa belle-sœur lui remit sur le port même du vaisseau, un étendard qu'elle avait travaillé de ses propres mains et qui flotta plus tard sur Saint-Jean d'Acre. *Voy.* la *Délivrance d'Acre* (par M. de Hammer) 1799. M[me] Smith se trouvait en 1806 à Venise, lorsque les Français entrèrent dans cette ville. Arrêtée comme femme d'un ministre anglais, elle fut dirigée sur la France, mais à l'aide de déguisement, elle trompa la vigilance de ses gardes et parvint l'année suivante en Angleterre. En traversant de nouveau l'Océan pour retourner auprès de ses parens qui étaient en Allemagne, elle fit naufrage et fut jetée sur les côtes d'Espagne. Comme elle se trouvait sur un vaisseau anglais, et que l'Angleterre était en guerre avec la péninsule, elle fut conduite à Cadix : mais le consul d'Autriche lui fit rendre la liberté, et elle obtint la permission de se rendre à Gibraltar pour aller de là, par la Méditerranée, en Autriche. Pendant ce voyage, elle séjourna quelque temps en Sicile et à Malte; elle vit d'abord Byron qui lui adressa des vers charmans. Elle-même se livrait à la poésie : elle a composé en français des pièces élégantes et gracieuses. Elle est morte en 1829.

* SMITH (Thomas), évêque de Bolina *in partibus*, né à Brooms le 21 mars 1763, fit sa première éducation à Pedgley-Park, et fut envoyé ensuite achever ses études au collége anglais de Douai. Ordonné prêtre, il devint procureur de ce collége, puis professeur de philosophie. A l'époque de la révolution il partagea le sort des maîtres et des élèves de cet établissement, qui furent jetés en prison : il y resta 16 mois, après lesquels on lui permit de sortir avec ses élèves; ils arrivèrent ensemble à Londres le 1[er] mars 1795 dans l'état le plus déplorable. Smith fut placé alors comme missionnaire à Durham où il resta jusqu'en 1810, époque où il fut sacré évêque de Bolina en Achaïe, et devint coadjuteur du vicaire apostolique du Nord de l'Angleterre. Le 2 juin 1831, il succéda au docteur Gibson qui a traduit en anglais le *Traité de la vérité de la religion catholique*, par Desmahis : c'est le 10[e] vicaire apostolique. Sa vie ne fournit pas beaucoup d'évènemens : tout occupé du soin de son ministère, il se bornait à

donner des exemples et des leçons de piété. Cet évêque mourut le 30 juillet 1831 au collége d'Ushaw, près de Durham : il a eu pour successeur dans le vicariat du Nord M. Thomas Penswick, qui était son coadjuteur depuis 1824, sous le titre d'évêque d'Europe *in partibus*.

SMITS (Guillaume), né à Kevalaer dans la Gueldre prussienne, en 1704, se fit récollet, et s'appliqua avec le plus grand succès à l'étude de l'Ecriture sainte, sur laquelle il publia d'excellens *Commentaires* en plusieurs volumes in-8. On y remarque, outre une grande connaissance des langues, une critique judicieuse et orthodoxe, beaucoup de zèle contre les faux hermeneutes, les mesquineries grammaticales des Burtorfs et d'autres massorettes, un talent distingué pour venger les anciennes versions des atteintes de la témérité ou de l'ignorance. Afin de perpétuer dans son ordre une étude si importante, il établit à Anvers un *Musée de philologie sacrée*. (*Voyez* Van Hove.) Il mourut dans cette ville, le 1er décembre 1770, âgé de 67 ans.

SMOLLETT (Tobie), écrivain anglais, né en 1720, à Dalqhurn, en Ecosse, s'appliqua d'abord à la médecine, exerça fort peu de temps cette profession, et ne publia en ce genre qu'un *Traité sur les eaux de Bath*, 1752. Il écrivit beaucoup sur l'histoire, la littérature, fit des romans et des pièces de théâtre : 1° *Histoire complète d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules-César, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle, en* 1748, Londres, 1757, 4 vol. in-8, en anglais : ouvrage que M. Targe a traduit en français, Orléans, 1759-1764, 19 vol. in-12. Le traducteur l'a enrichi de notes instructives, où il redresse souvent les erreurs et les préventions de l'auteur. Il a même donné une *Continuation* jusqu'au traité de Paris, 1763, Londres, 1768, 5 vol. in-12. Smollett ne sait point dissimuler sa haine contre l'Eglise catholique, il l'étend jusqu'à l'apôtre saint Augustin, auquel l'Angleterre doit les lumières du christianisme et l'abolition des mœurs barbares. 2° *Recherches critiques*, Journ. litt., depuis 1755 jusqu'en 1763 ; 3° *Abrégé de l'histoire des voyages*, par ordre chronologique, 7 vol. in-12. L'ouvrage, dont celui-ci est l'abrégé, avait été publié en anglais, à Londres, par une société de gens de lettres. 4° Les romans *Roderick Randon*, 1748, 2 vol. in-12 ; *Aventures de Peregrine Williams Pickle*, 1751, 2 vol. in-12 ; c'est un roman des plus licencieux : ils ont été traduits l'un et l'autre en français ; *Ferdinand, comte de Fathon*, et plusieurs autres ; 5° le *Régicide* (Charles Ier), tragédie ; les *Représailles*, comédie ; 6° *les Larmes de l'Ecosse*, poème, 1746. Il a aussi traduit en anglais *Télémaque*, *Gil-Blas*, *Don Quichotte*, *etc.*

SNELL de Royen (Rodolphe), *Snellius*, philosophe hollandais, né à Oudewater en 1547, fut professeur en hébreu et en mathématiques à Leyde, où il mourut en 1613. On a de lui, sur la géométrie, et sur toutes les parties de la philosophie, plusieurs ouvrages qui ne sont plus d'aucun usage. — Son fils, Willebrod Snell de Royen, né à Leyde en 1591, succéda à son père en 1613 dans la chaire des mathématiques, et mourut à Leyde en 1626, à 35 ans. C'est lui qui a découvert le premier la vraie loi de la réfraction : découverte qu'il avait faite avant Descartes, comme Huyghens nous l'assure. Il entreprit aussi de mesurer la terre par une suite de triangles, semblable à celle qu'ont employée depuis Picard et Cassini ; mais on sait que tous ces mesurages ont jusqu'ici assez mal réussi : la terre ne peut être mesurée sans que l'on sache l'étendue de chaque degré dans la direction du méridien ; or cela ne se sait pas : les voyages de divers mathématiciens, leurs calculs et leurs raisonnemens opposés n'ont fait que constater l'incertitude où nous sommes sur ce point. (*Voyez* les *Observ. philosoph.*, page 29, et l'art. Condamine.) Snell est l'auteur d'un grand nombre de savans ouvrages de mathématiques, dont les plus connus sont : 1° l'*Eratosthenes Batavus, sive De terræ ambitu, ejusque vera quantitate*, Leyde, 1617, in-4 ;

2° Le *Cyclometrium*, *sive De circuli dimensione*, 1621, in-4; 3° *Tiphis Batavus*, *sive De navium cursibus et re navali*, 1624, in-4, etc.; 4° *Traduction* en latin des ouvrages de Stevin, Amsterdam, 1608, in-fol. Ils prouvent beaucoup en faveur de ses talens, et l'on y découvre des vues dont des savans plus bruyans que lui se sont fait honneur sans le citer.

SNORRO STURLESON, illustre Islandais, d'une ancienne famille, fut ministre d'état du roi de Suède, et de trois rois de Norwége. Une sédition l'obligea de se retirer en Islande, dont il fut gouverneur; mais en 1241, Gyssurus, son ennemi, le força dans son château, et le fit mourir. On a de lui : 1° *Chronicon regum norvegorum*, qui est utile pour cette partie de l'histoire du monde; 2° *Histoire* de la philosophie des Islandais, qu'il a intitulée : *Edda Islandica*. M. Mallet l'a traduite en français à la tête de son *Histoire de Danemark*, 1756, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-12. Nous en avons une édition par Resenius, Hanau, 1665, in-4.

SNOY (Renier), né à Ter-Gouw en Hollande, vers l'an 1477, alla étudier en médecine à Bologne, où il prit le bonnet de docteur. De retour dans sa patrie, il exerça la médecine. Charles-Quint le chargea de quelques commissions auprès de Christiern II, roi de Danemark, retiré en Zélande, et à la cour de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il mourut à Ter-Gouw, le 1er août 1537. On a de lui : 1° le *Psautier* de David, avec des paraphrases en latin. Cet ouvrage, quoique imprimé plusieurs fois, et traduit en plusieurs langues, est une preuve que Snoy n'entendait rien dans la critique, ni dans l'antiquité sacrée. 2° Une *Histoire de Hollande* en 13 livres, en latin, Rotterdam, 1620, in-folio. Swertius l'a insérée dans ses *Annales rerum belgicarum*. C'est une chronique qui ne renferme guère que des séditions, des batailles et des siéges. Elle finit à l'an 1519. Renier Snoy a encore fait quelques ouvrages sur la morale et la médecine.— Il ne faut pas le confondre avec Lambert Snoy, né à Malines en 1574, mort vers l'an 1638, et qui a beaucoup travaillé à l'histoire généalogique des Pays-Bas. Butkens en a profité dans ses *Trophées du Brabant*. — Ni avec Théodoric Snoy ou Sonoi. *Voyez* ce dernier nom.

SNYDERS ou plutôt Sneyders (François), peintre et graveur, né à Anvers en 1579, mort dans la même ville en 1657, s'était d'abord consacré à peindre uniquement des fruits; son goût le porta ensuite à représenter des animaux : personne ne l'a surpassé en ce genre. Ses chasses, ses paysages, et ses tableaux où il a représenté des cuisines, sont aussi fort estimés. Sa touche est légère et assurée, ses compositions riches et variées, et son intelligence des couleurs donne un grand prix à ses ouvrages. Quand les figures étaient un peu grandes, Snyders avait recours au pinceau de Rubens ou de Jacques Jordans. Rubens, à son tour recourait quelquefois à Snyders, pour peindre le fond de ses tableaux. Les touches de ces grands maîtres se confondent et paraissent être de la même main. Snyders a gravé un *Livre d'animaux* d'une excellente manière; on a aussi gravé d'après lui. (Le musée du Louvre possède de ce peintre plusieurs tableaux comme la *Chasse au Cerf*; *la Chasse au Sanglier*; *l'Entrée des Animaux dans l'Arche*; *divers animaux*, etc.)

SOAN (Jean), jésuite japonais, nommé communément Jean de *Gotto*, parce qu'il était de ce royaume, fut mis à mort pour la foi chrétienne avec Paul Miki et Jacques Kisai, également Japonais et jésuites, sous la persécution de Taïcosama, l'an 1596. Un enfant de 12 ans qui voulut participer à la même couronne, et plusieurs religieux de l'ordre de Saint-François, moururent également étendus en croix et percés avec des lances. Ils furent canonisés en 1597 par le pape Clément VIII. Ce furent là les prémices de cette multitude incroyable de martyrs qui illustrèrent par leur foi et leur sang cette nouvelle Eglise : *Primitiæ martyrum apud Japoniæ gentes*, comme dit l'Eglise, dans l'office des trois premiers.

SOANEN (Jean), fils d'un procureur

au présidial de Riom en Auvergne et de Gilberte Sirmond, nièce du savant Jacques Sirmond, jésuite, naquit à Riom en 1647. Il entra en 1661 dans la congrégation de l'Oratoire à Paris, où il prit le Père Quesnel pour son confesseur. Au sortir de l'institution, il enseigna les humanités et la rhétorique dans plusieurs villes de province. Consacré au ministère de la chaire, pour lequel il avait beaucoup de talent, il prêcha à Lyon, à Orléans, à Paris et à la cour les carêmes de 1686 et de 1688. On récompensa ses succès par l'évêché de Senez, en 1695. Son économie le mit en état de faire beaucoup de charités. Un pauvre s'étant présenté, et l'évêque ne se trouvant point d'argent, il lui donna sa bague, action qui fit beaucoup de bruit, et qu'une charité circonspecte eût peut-être évitée. La bulle *Unigenitus* lui ayant paru un *Décret monstrueux*, il en appela au futur concile, et publia une *Instruction pastorale*, dans laquelle il s'élevait avec force contre cette constitution. Le cardinal de Fleury, voulant faire un exemple d'un prélat quesnelliste, profita de cette occasion pour faire assembler le concile d'Embrun, tenu en 1727. Le cardinal de Tencin y présida. Soanen y fut condamné, suspendu de ses fonctions d'évêque et de prêtre, et exilé à la Chaise-Dieu, en Auvergne, où il mourut en 1740, âgé de 93 ans. Les quesnellistes en ont fait un saint. Sa retraite fut fort fréquentée, on le visitait et on lui écrivait de toutes parts. Il signait ordinairement, *Jean, évêque de Senez, prisonnier de J. C.*, ignorant sans doute que la première vertu des disciples de J. C. est une humilité d'esprit et une soumission sincère aux décisions de son Eglise. On a de lui : 1° des *Instructions pastorales* ; 2° des *Mandemens* ; 3° des *Lettres*, imprimées avec sa *Vie*, en 2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12, 1750. Ce recueil aurait dû être élagué pour l'honneur du prélat, même considéré comme écrivain ; mais ceux qui le faisaient croyaient tout précieux. On a imprimé sous son nom, en 1767, 2 vol. in-12 de *Sermons* ; mais quelques-uns doutent qu'ils soient de lui.

SOARDI (Victor-Amédée), né d'une famille distinguée de Turin, dont son père était gouverneur, eut pour parrain le roi Victor-Amédée, et reçut une excellente éducation qui le fit entrer dans le monde avec beaucoup de connaissances et d'avantages. Il excellait dans plusieurs arts, surtout dans les exercices militaires, et se trouvait de toutes les compagnies brillantes, où il était estimé et recherché. Un jour, fatigué des divertissemens du carnaval, de retour chez lui il réfléchit sur la frivolité et la pénible jouissance de ces plaisirs, fit une retraite chez les Pères de la mission, et, pour se soustraire à la sollicitation de ses parens, il alla s'engager à Paris, dans la congrégation de St.-Lazare, en 1735. Il tourna dès lors tout l'essor de son génie vers la religion, et enseigna la théologie au séminaire de St.-Firmin, travaillant en même temps à un ouvrage profond et très important à la hiérarchie de l'Eglise, intitulé : *De suprema romani pontificis auctoritate, hodierna Ecclesiæ gallicanæ doctrina*, Avignon, 1747, 1 vol. in-4, dont M. de Bruininck, conseiller de l'électeur palatin, a donné une nouvelle édition, Heidelberg, 1793, avec une préface intéressante, et une épître dédicatoire au pape Pie VI. Dans ce livre plein d'érudition et d'une sage critique, Soardi montre que la doctrine actuelle du clergé de France n'est point du tout opposée, mais au contraire très favorable à l'autorité du pape, et que, dans la pratique surtout, ce clergé semble regarder la fameuse déclaration de 1682 comme non avenue. Un observateur, rapprochant l'époque de la déclaration avec celle de la révolution, voit dans les évènemens un contraste qui prête plus d'une matière à des réflexions utiles. Il voit, après la révolution d'un siècle, le respectable clergé du royaume très chrétien, persécuté, dépouillé, exilé par les suites de ce même richérisme, auquel, peut-être sans le vouloir et sans s'en douter, il avait cru devoir accorder quelque chose dans des temps difficiles, par déférence pour les volontés d'un monarque absolu, et les instances d'une magistrature qui

n'avait pas encore dévoilé tout le plan de ses opérations. Il voit ce même clergé se jeter sans réserve entre les bras du chef de l'Eglise ; demander, attendre ses décisions, les accepter comme des décrets irréfragables, les prendre pour fondement des instructions adressées aux peuples, et de la juste réclamation de leurs siéges envahis ; promener la profession pratique de cette doctrine dans toutes les régions de l'Europe ; confondre, par les paroles, les écrits, l'exemple, et l'aspect seul de leurs personnes, les richéristes des pays étrangers ; effacer, ou, si l'on veut, expier toutes les traces d'une Déclaration qui, peut-être avec d'autres causes, a concouru pour sa part à préparer la démocratie acéphale qui a désolé l'Eglise de France. (*Voyez* INNOCENT XII *et* SFONDRATI.) Le parlement de Paris, puissamment sollicité par les amis d'un prélat accusé par l'auteur d'avoir altéré la *Défense de la Déclaration du clergé* par Bossuet, supprima l'ouvrage de Soardi par un arrêt du 25 juin 1748 ; mais il n'a sans doute pas prétendu déroger par-là aux très bonnes raisons de l'auteur. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er décembre 1790, pag. 541.) « En » général, dit un critique, on ne peut » regarder comme étant réellement et » totalement de Bossuet, que les ouvra- » ges imprimés de son vivant, parce que » les papiers de ce grand homme ont » passé par les mains des bénédictins » jansénistes des Blancs Manteaux, qui » les tenaient de l'évêque de Troyes, dé- » voué à la secte. » (*Voyez* LE QUEUX.) Le stile de Soardi est clair, pur, attachant. Il mourut à Avignon en 1752.

SOARÉ (Cyprien), *Soarius*, jésuite espagnol, mort à Placentia en 1593 à 70 ans, est auteur d'une *Rhétorique* en latin, à l'usage des colléges, pleine de bonnes règles et d'exemples cités avec choix. On en a un *Abrégé*, Paris, Cramoisi, 1574, in-12.

SOAREZ (Jean), évêque de Coïmbre et comte d'Arganel, de l'ordre des augustins, parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1580. On a de lui des *Commentaires* sur les évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc.

SOBIESKI (Jean III), roi de Pologne, et l'un des plus grands guerriers du 17e siècle, naquit en 1629, au château d'Olesko, petite ville du Palatinat de Russie. Il était petit-fils de Marc Sobieski, palatin de Lublin, fameux capitaine, et fils de Jacques Sobieski, qui fut quatre fois maréchal de la diète, et que les Polonais appelaient *le bouclier de leur liberté*. Jean voyagea en Europe, s'arrêta quelque temps à Paris, et retourna en Pologne lors de la guerre contre les Cosaques. Il obtint les places de grand-maréchal et de grand-général du royaume (1667), il les illustra par ses conquêtes sur les Cosaques et sur les Tartares, et par ses victoires sur les Turcs. Il gagna sur eux la célèbre bataille de Choczin, le 11 novembre 1673. Les ennemis y perdirent 28,000 hommes. Ses grandes qualités lui méritèrent, en 1674, la couronne de Pologne. Son courage parut avec gloire au siége de Vienne en 1683. (*Voyez* CHARLES V de Lorraine.) Il répandit tellement la terreur dans le camp ennemi, que le grand-visir se retira précipitamment avec son immense armée, sans presque livrer de combat. Sobieski, avant de descendre la montagne de Culemberg, avait mis son armée en prière, et servit lui-même la messe dans l'église des camaldules, priant tout le temps les bras étendus en forme de croix. *C'est-là*, a dit un guerrier chrétien, *que le grand-visir a été battu*. Les Turcs abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages, et jusqu'au grand étendard de Mahomet, que le vainqueur envoya au pape. Il écrivit à la reine sa femme qu'il avait trouvé dans les tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connait assez cette lettre, dans laquelle il lui dit : « Vous ne direz pas de moi ce que » disent les femmes tartares quand elles » voient entrer leurs maris les mains vi- » des : » *Vous n'êtes pas un homme, puisque vous revenez sans butin.* » Le lendemain 13 septembre, Sobieski fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, et l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut

suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : *Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean ;* paroles qui avaient été déjà appliquées à un empereur de Constantinople, et à don Juan d'Autriche, après la victoire de Lépante. Ce prince mourut en 1696, regretté des chrétiens, dont il était un des plus heureux défenseurs. Il avait cependant plutôt cette ardeur de guerre qui étourdit et renverse l'ennemi consterné, que ce courage réfléchi qui se joue de l'art et de la force. A la journée de Barkan, peu après le siége de Vienne, ayant attaqué les Turcs sans vouloir attendre les Impériaux, ses troupes furent très maltraitées, et eussent été entièrement défaites sans le duc de Lorraine, qui rétablit l'ordre et ramena la victoire. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe, et avait autant d'esprit que de bravoure et de zèle pour la religion, qu'il aimait et pratiquait avec ardeur. L'abbé Coyer a écrit son *Histoire* en 3 vol. in-12. L'auteur en faisait plus de cas que les lecteurs; il y avait cependant de quoi la rendre intéressante pour tout le monde.

* SOBRY (Jean-François) naquit à Lyon le 24 novembre 1743, se destina à l'architecture, apprit le dessin avec Perrache et les de Boissieu, étudia ensuite les lois, et fut reçu avocat à Paris. Il obtint, dans les finances, une place qu'il perdit à l'époque de la révolution, et se retira dans une campagne qu'il possédait près de Lyon, où il fut nommé juge de paix, puis, en 1794, secrétaire-greffier de la commune de Lyon. S'étant rendu à Paris, en 1796, il fut employé au ministère de l'intérieur, section de l'instruction publique. Il se montra un des affiliés les plus zélés de la secte dite des *théophilanthropes*. Son nom parut dans tous les actes relatifs à cette secte, et parmi les souscripteurs d'une société analogue, alors établie à Grave, en Hollande. Quelque temps après, il fut nommé commissaire de police du 10e arrondissement, faubourg Saint-Germain. C'est dans ces temploi qu'il mourut le 3 février 1820, âgé de 77 ans. Il avait cultivé la littérature, et a laissé : 1° *Valdemar*, tragédie en 5 actes, Lyon, 1768, in-8, représentée au théâtre de cette ville, ainsi que la pièce suivante; 2° *le Mufti*, comédie en un acte, 1769, in-8 ; 3° *de l'Architecture*, Amsterdam et Paris, 1776, in-8 ; 4° *le Mode français*, ou *Discours sur les principaux usages de la nation française*, 1786, in-8 ; 5° *le Nouveau Machiavel*, ou *Lettres sur la politique* 1788, in-8 ; 6° *Rappel du peuple français à la sagesse*, ou *Principes de morale*, 1796, in-8. L'auteur veut parler de la morale des *théophilanthropes* de la révolution. 7° *Thémistocle*, tragédie en 5 actes, dédiée à Buonaparte. Cette tragédie est d'un jésuite, nommé Mallet de Brême ; Sobry n'y a fait que quelques corrections et la dédicace ; 8° *Apologie de la messe*, 1797, in-8 ; satire impudente, où il dit, entre autres choses, que l'abolition de la messe est *le coup le plus grand, le plus beau, le plus vigoureux de la révolution ;* 9° *Discours sur les réputations*, an 9 (1801) ; 10° *Extraits de l'Imitation de J. C., mise en vers français par P. Corneille*, 1802, in-8. Ces extraits sont dignes de la *bonne foi* d'un républicain de cette époque. 11° *Poétiques des arts*, ou *Cours de peinture et de littérature comparées*, Paris, Delaunay, 1810, in-8. C'est le meilleur ouvrage de Sobry.

SOCIN (*Marianus*) naquit à Sienne en 1401, et professa le droit canon dans sa patrie avec un succès qui lui mérita l'estime de Pie II. Il mourut en 1467.— Son fils, Barthélemy SOCIN, mort en 1507, à 70 ans, professa le droit dans plusieurs universités d'Italie, et laissa des *Consultations*, imprimées à Venise avec celles de son père, en 1579, en 4 vol. in-fol.

SOCIN (Lélie), auteur de la secte *socinienne* ou, si l'on veut, restaurateur de la secte *arienne*, arrière-petit-fils de Marianus Socin, naquit à Sienne en 1525, et fut destiné par son père à l'étude du droit. Le système des protestans, qui réduisait tout à l'Écriture sainte expliquée par l'*esprit privé*, enhardit Socin à pousser la réforme plus loin, et quelque tort qu'il eût dans la

chose même, il faut convenir que, le principe supposé, il raisonnait juste. (*Voy.* Kaprinai, Lentulus, Mélanchthon, Servet, Vorstius.) Il assista, en 1546, à une conférence tenue à Vicence, où la destruction du christianisme fut résolue (*voyez* Ochin), et concentra ses efforts à renouveler l'arianisme, et à saper la religion par ses fondemens, en attaquant la Trinité et l'Incarnation. Il soutint néanmoins la préexistence du Verbe et son éternité, ainsi que celle du Saint-Esprit, contre lesquelles son neveu (*voyez* l'article suivant) ne tarda pas à s'élever. Du reste, il dogmatisa d'abord avec réserve. Calvin lui donna de bons conseils à ce sujet, en 1552. Socin profita de cet avis, et plus encore du supplice de Servet. Il ne découvrit ses erreurs qu'avec beaucoup d'artifice et de précautions. Il fit un voyage en Pologne vers 1558, et mourut à Zurich le 16 mars 1562. On a de lui quelques écrits pleins de subtilités dialectiques. (*Voyez* Carlius.) A l'entendre, le dogme de la Trinité ne serait qu'un assemblage de mots sans idées, tandis que la foi chrétienne ne présente pas de mystère qui soit défini d'une manière plus précise et plus assurée contre toutes les erreurs. On ne peut rien dire de plus ou de moins, sans qu'on n'aperçoive l'écart. Si l'hérétique veut se déguiser, s'il cherche à s'envelopper, le théologien catholique le poursuit dans tous les faux-fuyans, le serre de près, et ne quitte pas prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. La doctrine de la Trinité n'est donc pas un composé de mots, mais un assemblage de vérités bien exprimées, dont il résulte des idées précises, malgré la profondeur du mystère qu'elles représentent. « Il ne faut pas demander toujours, dit le célèbre Leibnitz, ce que » j'appelle des *notions adéquates*, et » qui n'enveloppent rien qui ne soit ex» pliqué; puisque même les qualités » sensibles, comme la chaleur, la lu» mière, la douceur, ne nous sauraient » donner de telles notions. Ainsi conve» nons que les mystères reçoivent une » explication; mais cette explication est » imparfaite. Il suffit que nous ayons » quelque intelligence analogique d'un » mystère, tel que la Trinité et l'Incar» nation, afin qu'en les recevant nous » ne prononcions pas des paroles des» tituées de sens. Mais il n'est pas né» cessaire que l'explication aille aussi » loin qu'on pourrait le souhaiter, c'est» à-dire qu'elle aille jusqu'à la compré» hension et au comment. » *Discours sur la conformité de la foi avec la raison.* On a attribué à Socin plusieurs ouvrages; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui.

SOCIN (Fauste), neveu du précédent, un des grands promoteurs de la secte qui porte ce nom, naquit à Sienne en 1539. Il fut gâté de fort bonne heure, aussi-bien que plusieurs de ses parens, par les lettres de son oncle; et, pour éviter les poursuites de l'inquisition, il se retira en France; nouvelle preuve que c'est à ce tribunal que l'Italie et l'Espagne doivent la tranquillité dont elles ont joui; tandis que l'état politique et religieux du reste de l'Europe était ébranlé par les nouvelles sectes. Lorsqu'il était à Lyon, n'étant âgé que de vingt ans, il apprit la mort de son oncle, et alla recueillir ses papiers à Zurich. De là il passa en Italie, où il demeura 12 ans à la cour du duc de Florence, quitta ce séjour et se fixa à Bâle pendant 3 ans, publia peu après son ouvrage *De Jesu Christo servatore*; se retira en 1579, en Pologne, y composa le livre *De magistratu* contre Jacques Paléologue, ce qui lui attira des affaires qui l'obligèrent à quitter Cracovie, et de se réfugier chez un seigneur polonais. Il se maria et perdit sa femme en 1587, retourna ensuite à Cracovie, où le peuple, irrité contre lui, pilla en 1598 ses manuscrits et son mobilier, et ne lui eût pas fait un sort bien favorable, s'il n'eût eu le bonheur de s'échapper. Il se retira enfin à Luclavie, et dogmatisa avec une liberté sans frein, renchérissant même sur les erreurs de son oncle. Il prétendait que les ariens avaient trop donné à J. C., et nia net-

tement la préexistence du Verbe. Il était forcé d'avouer que l'Ecriture donne le nom de Dieu à J. C.; mais il disait que ce n'était pas dans le même sens qu'au Père, et que ce terme, appliqué à J. C., signifie seulement que le *Père*, seul Dieu par essence, lui a donné une puissance souveraine sur toutes les créatures, et l'a rendu par-là digne d'être adoré des anges et des hommes. Ceux qui ont lu ses écrits, savent quelle violence il a été contraint de faire à l'Ecriture pour l'ajuster à ses erreurs, et détruire un mystère sur lequel reposent tous les dogmes des chrétiens, et dont la connaissance, bien loin de tyranniser l'esprit par l'impossibilité de l'expliquer par des idées humaines, devient une source de lumières, en nous instruisant plus particulièrement de l'essence et des propriétés de la nature divine. « Si » en Dieu il n'y avait qu'une personne, » dit un théologien de ce siècle, « peut-» être qu'on disputerait davantage, et » que les esprits contentieux s'accommo-» deraient moins de ce dogme que de » celui de la Trinité. Les juifs, qui ne » reconnaissent pas la Trinité, ne peu-» vent expliquer un grand nombre de » passages de l'ancien Testament, sur » lesquels ils se tourmentent beaucoup. » Philon dit que Dieu seul peut com-» prendre le sens de cette espèce de con-» sultation qu'on lit dans la Genèse : » *Faciamus hominem ad imaginem et* » *similitudinem nostram*. Quelques au-» teurs ont observé que l'ignorance de » ce mystère a produit plusieurs contes-» tations et un grand nombre d'erreurs » parmi les philosophes de l'antiquité. » Ces raisonneurs ne pouvaient se figu-» rer que Dieu, de toute éternité, ait » pu être heureux sans rien produire, » et sans chercher une diversion à sa » solitude et à son prétendu ennui. Cette » idée était ridicule, sans doute; mais » la connaissance de la Trinité les en au-» rait guéris; Aristote n'aurait point » placé la complaisance de Dieu dans » l'éternité du monde, ni Démocrite » dans des courses continuelles après » les atomes, ni Héraclite dans les dif-» férens plans de la création, ni Pytha-» gore dans une multitude infinie d'a-» mours transformés en unité simple, » ni Hermogène dans l'éternité d'une » matière préexistante, ni les talmudis-» tes dans la production et l'anéantisse-» ment successifs de plusieurs mondes. » Toutes ces imaginations s'évanouis-» sent par les leçons de la foi, qui nous » apprend que le Fils fait de toute éter-» nité l'objet des complaisances du Père, » que le Saint-Esprit est le lien qui les » unit, et en même temps une personne » subsistante : que, malgré l'unité de » la nature, la multiplicité des per-» sonnes forme en Dieu une espèce de » société essentielle, indivisible, inef-» fable, aussi intime que lui-même. De » là l'attachement que Platon a marqué » pour ce dogme sublime, dont il paraît » néanmoins n'avoir pas eu des idées » fort précises. » Socin anéantit la rédemption de J. C., et réduit ce qu'il a fait pour sauver les hommes, à leur avoir enseigné la vérité, à leur avoir donné de grands exemples de vertu, et à avoir scellé sa doctrine par sa mort. Le péché originel, la grâce, la prédestination, passent chez cet impie pour des chimères; il regarde tous les sacremens comme de simples cérémonies sans aucune efficace. Il prend le parti d'ôter à Dieu les attributs qui paraissent choquer la raison humaine, et il forme un assemblage d'opinions qui lui semblent plus raisonnables, sans se mettre en peine si quelqu'un a pensé comme lui depuis l'établissement du christianisme. Il mourut en 1604, dans le village de Luclavie, près de Cracovie, où il s'était retiré pour se dérober aux poursuites des catholiques et des protestans réunis contre un ennemi commun. Il était dans sa 65e année. La secte socinienne, bien loin de mourir ou de s'affaiblir par la mort de son chef, devint considérable par le grand nombre de personnes de qualité et de savans qui en adoptèrent les principes. Les sociniens furent assez puissans pour obtenir dans les diètes de Pologne la liberté de conscience; mais divers excès qu'ils commirent contre la

religion et l'état les firent enfin chasser en 1658. Les cendres de Socin furent déterrées, menées sur les frontières de la petite Tartarie, et mises dans un canon, qui les envoya dans le pays des infidèles. Les sociniens fugitifs se retirèrent en Transylvanie. Ils sont fort déchus; en 1778 toute la secte, concentrée dans cette province, ne passait pas 600 têtes. Mais si on considère que le déisme est une branche très naturelle de cette hérésie, que l'athéisme moderne (si on en croit le *Dictionnaire encyclopédique*) en découle d'une manière également sûre (*voyez* SERVET), on croira que cette hérésie est une des plus fécondes et des plus redoutables qui aient jamais existé : d'ailleurs, Lélie, Socin et le fameux Ochin assistèrent avec d'autres sociniens à la fameuse conférence de Vicence, en 1546, où se forma contre le christianisme une conjuration dont nous ne voyons que trop les effets. Avant que l'on eût fait les recueils des livres qui sont dans la *Bibliothèque des frères polonais* (nom donné aux sociniens, en Pologne), il était difficile de recouvrer les ouvrages de Fauste Socin. Mais ils ont été imprimés à la tête de cette *Bibliothèque*, qui est en 9 tomes in-fol., 1656 et suiv.

SOCOLOVE (Stanislas), théologien polonais, chanoine de Cracovie, et prédicateur du roi Etienne Battori, mourut en 1619, avec la réputation d'un savant. On a de lui des *Commentaires* sur les trois premiers évangélistes, et d'autres ouvrages de controverse et de morale. Le plus estimé de tous est une *Traduction* de Jérémie, patriarche de Constantinople, sous ce titre : *Censura Ecclesiæ orientalis de præcipuis nostri sæculi hæreticorum dogmatibus, e græco in latinum conversa, cum annotationibus*, Cracovie, 1582, in-folio.

SOCRATE, fils d'un sculpteur nommé Sophronisque, et d'une sage-femme appelée Panagerète, naquit à Athènes, au mois de mai (*Thargelion*), l'an 470 avant J. C. Il s'appliqua d'abord à la profession de son père, et l'histoire fait mention de trois de ses statues représentant les Grâces. Criton, ravi de la beauté de son esprit, l'arracha de son atelier pour le consacrer à la philosophie, qu'il apprit sous le célèbre Archélaüs. Le jeune philosophe porta les armes comme tous les Athéniens, et se trouva à plusieurs actions. Il est difficile de pousser plus loin qu'il le fit l'affectation du mépris des richesses. Voyant la pompe et l'appareil que le luxe étalait dans certaines cérémonies, et la quantité d'or et d'argent qu'on y portait : *Que de choses*, disait-il, en se félicitant lui-même fastueusement sur son état, *Que de choses dont je n'ai pas besoin*! car les vertus et les actions des philosophes ne sont rien à leurs propres yeux, s'ils n'en parlent avec emphase, et si elles ne servent à constater leur supériorité sur les autres hommes. *Si j'avais de l'argent*, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurais acheté un manteau.* Il se piquait cependant d'être propre sur lui et dans sa maison. Il dit un jour à Antisthène, qui affectait de se distinguer par des habits sales et déchirés, qu'*à travers les trous de son manteau et de ses vieux haillons on entrevoyait beaucoup de vanité*. Une des qualités par lesquelles Socrate cherchait le plus à s'illustrer était une grande tranquillité d'âme. Un esclave ayant excité en lui quelque émotion : *Je te frapperais*, lui dit-il, *si je n'étais pas en colère*. Un brutal lui ayant donné un soufflet, il se contenta de dire en riant : *Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque*. Une autre fois, ses amis étaient étonnés de ce que, sans rien dire, il avait souffert un coup de pied d'un insolent : *Quoi donc ! leur dit-il, si un âne m'en donnait autant, le ferais-je citer en justice ?* Un jour Xantippe, sa femme, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont sa colère était capable, finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête : il ne fit qu'en rire, et il ajouta : *Il fallait bien qu'il plût après un si grand tonnerre*. Il ne faut pas douter, au reste, que ses reparties n'aient été accompagnées d'un secret dépit très vif. (*V.* EPICTÈTE.) Le désir de se distinguer le portait quelquefois à des actions ridicules. Comme le peuple sortait un jour du théâtre, Socrate

forçait le passage pour y entrer : quelqu'un lui demandant la raison de cette conduite : *C'est*, répondit-il, *ce que j'ai soin de faire dans toutes mes démarches, de résister à la foule* : espèce de calembourg mis en action, qui annonce une tête peu saine. Il se tenait debout des jours entiers, dans l'attitude d'un homme rêveur, immobile, sans fermer les paupières et sans détourner les yeux du même endroit. Il marchait en plein hiver nu-pieds sur la neige. Après avoir gagné de la soif par les fatigues et les mouvemens qu'il se donnait, il ne buvait point qu'il n'eût versé dans le puits la première cruchée d'eau qu'il en tirait. Parmi ses disciples, on distingue Alcibiade, Xénophon, Platon, etc. Ce ne serait pas bien connaître Socrate, que d'oublier son démon, ou ce génie qu'il prétendait lui servir de guide : il en parlait souvent à ses disciples. Des hommes superficiels, admirateurs stupides de tout ce qui vient des philosophes, ont voulu ici rechercher des métaphores aussi ridicules que mal fondées. Ce démon était, selon Socrate, un génie très réel, dont il connaissait, au rapport de Galaxidore, les avis par des éternumens qui le prenaient, lui ou ses amis, à droite ou à gauche. C'était adopter les contes des augures et des aruspices. (*Voyez* le traité anglais de M. Nares, *Essai sur le démon de Socrate*, Londres, 1782.) Quant aux principes de sa philosophie, il ne se piqua pas d'approfondir les mystères de la nature, et c'est en quoi il montra de la prudence; car plus on approche des secrets de la nature, plus elle devient impénétrable. Il tourna ensuite toutes les vues de son esprit vers la morale, et la *secte ionienne* n'eut plus de physicien. Socrate prouve que l'homme ne pouvait être heureux que par la justice et par une vie pure; mais cette notion générale, pour être bien développée, et produire des effets proportionnés à son importance, demandait des lumières que le philosophe n'avait pas. Il lui arriva cependant de dire des choses fort raisonnables : mais, dans le temps qu'il instruisait les autres, il ne veillait pas sur lui-même; il s'expliquait sur la religion et sur le gouvernement de son pays, avec une indiscrétion qui tenait à la révolte. Sa passion dominante était de régner sur les esprits, et d'aller à la gloire en affectant la modestie. Cette conduite lui fit beaucoup d'ennemis; ils engagèrent Aristophane à le jouer sur le théâtre. Le poète leur prêta sa plume, et sa pièce, pleine de plaisanteries fines et saillantes, accoutuma insensiblement le peuple à mépriser le philosophe. Anitus et Mélitus l'accusèrent d'athéisme et de corrompre la jeunesse au lieu de l'instruire : quant à la première de ces accusations (*voyez* MÉLITUS); et, pour ce qui est de l'autre, il faut convenir qu'elle n'est que trop analogue aux mœurs de ces anciens sages (*voyez* le chap. 1[er] de l'*Epît. aux Rom.*, et divers articles des philosophes dans ce Dict.). Lysias, qui passait pour le plus habile orateur de son temps, lui apporta un discours travaillé, pathétique, touchant et conforme à sa situation, pour s'en servir auprès de ses juges. Socrate, plein d'orgueil, et d'une suffisance ridicule, répondit que *ce discours était peu convenable à la grandeur d'âme et à la fermeté digne d'un sage*. Il défendit sa cause d'une manière insultante : il répondit à ses juges, qui lui laissaient le choix de la peine qu'il croyait mériter : « Qu'il méritait d'être nourri le reste de » ses jours dans le Prytanée, aux frais de » la république, » honneur qui, chez les Grecs, passait pour le plus distingué. Cette réponse révolta tellement tout l'aréopage, que l'on résolut sa perte comme celle d'un homme dangereux par un fanatisme d'orgueil capable de plus d'un excès. Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avait été condamné à mort par ses juges : *Et eux*, répliqua-t-il, *l'ont été par la nature*. On ordonna qu'il boirait du jus de ciguë. Il but la coupe avec l'ostentation d'indifférence dont il avait fait parade dans les différens évènemens de sa vie; ce fut l'an 400 avant J. C. Il était alors âgé de 70 ans. Ses dernières paroles, malgré la présomptueuse application qu'il en faisait à lui-même, sont remarquables, et ne plairont pas aux philosophes de nos jours. « Au sortir de cette vie s'ouvrent

» deux routes, dit-il : l'une mène à un » lieu de supplices éternels les âmes qui » se sont souillées ici-bas par des plaisirs » honteux et des actions criminelles; l'au- » tre conduit à l'heureux séjour des dieux » celles qui se sont conservées pures » sur la terre, et qui, dans des corps » humains, ont mené une vie divine. » Après ces belles paroles, Socrate, oubliant sa gravité et sa constance, qui chez tous les philosophes n'ont qu'un temps, ordonna à ses amis de sacrifier un coq à Esculape. Malgré ce dénoûment, tout au moins ridicule, et tant d'autres anecdotes de sa vie, Socrate a passé pour un modèle de vertu; mais l'illusion n'a pas été générale. Platon l'accuse d'inconstance, Cicéron d'avarice, d'autres de friponnerie et d'adultère ; Aristophane nous apprend qu'il marchait avec autant d'orgueil que d'ostentation, lançant de tous côtés des regards menaçans. Il répétait sans cesse, jusqu'à fatiguer tout le monde, qu'il ne savait rien ; cependant il voulait qu'on eût recours à lui comme à un oracle, semblable à ceux dont parle l'Ecriture, *qui malignement s'humilient, et dont le cœur est rempli de mensonge*. Que dire de son libertinage jamais assouvi? Quoiqu'il eût deux femmes, il voyait des courtisanes, et principalement une certaine Théodora. Il s'enivrait fréquemment. Son attachement pour Alcibiade, l'homme le plus libertin de son siècle, le rendait méprisable aux yeux des gens les moins délicats sur l'article des mœurs. L'abbé Fraguier a fait de vains efforts pour le justifier sur ce point. Après cela, il faut convenir que si Socrate a été déclaré *l'homme le plus sage de la Grèce* par l'oracle d'Apollon, il n'a pu être déclaré tel que par l'oracle du mensonge, ou qu'il n'y avait point un vrai sage dans toute la Grèce. (*Voyez* COLLIUS, EPICTÈTE, LUCIEN, SÉNÈQUE, SOLON, STILPON, ZÉNON, etc.) Cependant les Athéniens, toujours volages, et agités par l'amour de la nouveauté, se tournèrent bientôt contre les accusateurs de Socrate (révolution ordinaire chez ce peuple, *voyez* ARISTIDE, PHOCION, etc.), et, joignant la folie à l'inconstance, lui élevèrent une statue de bronze, et lui dédièrent une chapelle comme à un demi-dieu. On a de lui quelques *Lettres*, recueillies par Allatius, avec celles des autres philosophes de sa secte, Paris, 1637, in-4. (En terminant cet article, la vérité historique nous force de dire que les recherches savantes de Luzac, démentent plusieurs imputations injurieuses à la mémoire de Socrate, suscitées par ses ennemis contemporains, par les péripatéticiens, par les épicuriens, etc. Nous ajouterons que saint Justin, martyr, Athénagore, Origène, Clément d'Alexandrie, ont fait une honorable mention de Socrate. Ce n'est que depuis Julien le philosophe, ou l'apostat, que St.-Cyrille d'Alexandrie et Théodore se sont crus autorisés, par représailles, et pour abaisser l'orgueil de Julien, de répéter les assertions injurieuses de Jérôme de Rhodes, de Satyrus, d'Aristoxène et de Porphyre. (Socrate n'a rien écrit; mais nous trouvons dans Platon et dans Xénophon des détails très étendus sur ses opinions. *Voyez* l'*Apologie de Socrate* par Platon, traduction de M. Cousin.)

SOCRATE, le *Scolastique*, naquit à Constantinople, au commencement du règne du grand Théodose, vers l'an 380. Il étudia la grammaire sous deux fameux professeurs païens, et fit des progrès qui annonçaient beaucoup de talens. Il s'appliqua à l'histoire ecclésiastique, et entreprit de continuer celle d'Eusèbe de Césarée, en reprenant l'arianisme, qu'Eusèbe n'avait touché que fort légèrement. L'Histoire de Socrate, divisée en sept livres, commence à l'an 306, et finit en 439 : ainsi elle renferme ce qui s'est passé pendant 134 ans. Son stile n'a rien de beau ni de relevé. Quoiqu'il proteste qu'il s'est donné beaucoup de peine pour s'instruire exactement de tous les faits qu'il rapporte, il y en a néanmoins plusieurs auxquels on ne peut ajouter foi (*voyez* PAPHNUCE). Il n'était que laïque, et peu versé dans les matières de théologie ; il parle souvent des novatiens d'une manière avantageuse. Ce n'est pas qu'il fût engagé dans leur schisme, mais il faisait trop de cas de leurs belles qualités apparentes. « Socrate, dit Tillemont, ne

» semble pas avoir assez connu les coutumes et la doctrine de l'Eglise ; ce qui » serait peut-être tolérable dans un laïque, » s'il n'avait voulu parler si souvent des » choses sur lesquelles il n'était pas assez » instruit, et même en parler sur le ton » d'un censeur et d'un juge. C'est pour » cela que Photius assure qu'il n'était » point exact dans le dogme... Socrate, » dit encore le même auteur, ne semble » pas avoir su distinguer les personnes » qui méritaient sa confiance. C'est pour » cela qu'il se trouve tant de faussetés » dans son Histoire. » On ne dit pas en quelle année il mourut. On trouve son *Histoire* dans le recueil des historiens ecclésiastiques de Valois, Cambridge, 1720, 3 vol. in-fol. Christophorson l'a traduite en latin, et Cousin en français. *Voyez* SOZOMÈNE.

SOÉMIAS (Julie), fille de Julius-Avitus, et mère de l'empereur Héliogabale, était d'Apamée en Syrie. Julie Mammée, sa sœur, épousa l'empereur Septime-Sévère, et Soémias fut mariée à Varius-Marcellus. Elle devint veuve de bonne heure, ainsi que sa sœur; Masa leur mère les emmena l'an 217 à Emèse. Ce fut par les intrigues de ces trois femmes qu'Héliogabale fut élu empereur en 218. Soémias et sa mère furent admises au sénat, où elles donnaient leur voix comme les autres sénateurs. Peu satisfaite de dominer dans cette assemblée auguste, Soémias forma un sénat composé de femmes, pour décider sur les ajustemens des dames romaines. Ses folies et celles de son fils irritèrent les citoyens de Rome; on encouragea les prétoriens à se soulever, et ils tranchèrent la tête à l'un et à l'autre en 222.)

SOGDIEN, deuxième fils d'Ataxerxès-Longuemain, ne put voir sans jalousie Xerxès, son frère aîné, sur le trône de Perse; il le fit assassiner l'an 425 avant J.-C., et s'empara de la couronne. Il ne jouit pas long-temps du fruit de son crime : son règne ne fut que d'environ sept mois. (Darius-Ochus, son frère, le fit étouffer l'an 424.

SOHÈME, frère de Ptolémée, roi d'Iturée, fut élevé à la cour d'Hérode le Grand, qui lui avait donné toute sa confiance. Ce roi, en partant pour aller faire sa paix avec Auguste, après la bataille d'Actium, lui remit sa femme Mariamme, avec ordre de la tuer en cas qu'on le fît mourir à Rome. Il avait donné un pareil ordre, dans une circonstance semblable, à Joseph, son beau-frère. Sohème ne garda pas son secret, et il eut le même sort que Joseph. (*Voyez* ce nom.)

SOISSONS. *Voyez* BOURBON.

SOISSONS (Louis de Bourbon, comte de), grand-maître de France, fils de Charles, comte de Soissons, né à Paris en 1604, se distingua d'abord contre les huguenots, et au siége de La Rochelle. Il commanda en Champagne, les années 1635, 1636 et 1637, et défit au combat d'Yvoi les Croates, qui entraient en France. Ayant résolu de tuer le cardinal de Richelieu, et le coup ayant manqué, il se retira à Sedan, traita avec la maison d'Autriche contre la France, et défit le maréchal de Châtillon en 1641, à la bataille de la Marsée. Il y fut tué d'un coup de pistolet, en poursuivant sa victoire avec trop d'ardeur. C'était un prince plein de feu et de courage, mais d'un esprit médiocre et défiant, et facilement irritable.

* SOISSONS (Eugène-Maurice de Savoie, comte de) naquit à Chambéry en 1633 et était fils puîné de Thomas-François de Savoie, prince de Carignan, et de Marie de Bourbon, comtesse de Soissons. Etant venu à Paris, il obtint, dans la même année 1656, une compagnie au régiment de cavalerie de Mancini. L'année suivante, il épousa Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, et son avancement devint très rapide. Il fut nommé successivement colonel-général des Suisses et Grisons, gouverneur de Champagne et de Brie, lieutenant-général des armées du roi; et se distingua dans la campagne de 1658, notamment à la bataille des Dunes. A la tête des gardes suisses il attaqua et rompit l'infanterie ennemie, et six jours après, dans un combat non moins sanglant, il fit des prodiges de valeur, jusqu'à ce que, blessé au visage d'un éclat de grenade, il fut contraint de quitter le champ de bataille. Il était aussi

habile politique que bon militaire. Louis XIV lui confia diverses missions importantes, le nomma en 1660 à l'ambassade de Londres, et il y remplit avec honneur les intentions du monarque. Le comte de Soissons retourna ensuite aux armées, et y cueillit de nouveaux lauriers. En 1673 il fut destiné à servir sous les ordres de Turenne; mais, étant tombé malade au milieu de son voyage, il mourut à Unna en Westphalie, à l'âge de 38 ans. Sa *Vie* fut publiée à Paris, en 1677, in-12. Le comte de Soissons eut de son mariage cinq garçons et trois filles. Le fameux prince Eugène est au nombre des premiers. (*Voyez* ce nom.) — L'épouse du comte de Soissons, Olympe Mancini, était la seconde des nièces du Cardinal Mazarin (*voy.* Mancini). — Son frère Emmanuel-Philibert-Amédée de Savoie-Carignan, comte de Soissons, né à Chambéry en 1630, était complètement sourd: cependant il parvint à parler un peu, quoique avec beaucoup de difficulté. Il s'acquit une grande réputation, par son intelligence, son adresse et son courage. Il mourut en 1705.

SOLANDER (Daniel), docteur en médecine, membre de la société royale de Londres, né (en 1736, dans le Nordland) en Suède, où son père était prédicant, fit à Upsal, ses études après lesquelles il alla à Archangel, par la Laponie, et de là jusqu'à Pétersbourg, d'où il revint à Upsal auprès de Linné, son maître, qui conseilla à son père de l'envoyer en Angleterre. En 1768, M. Banks l'engagea à faire avec lui le tour du monde, moyennant une rente viagère de 400 livres sterling, outre la promesse que sa place au musée lui serait conservée pendant le voyage. Après une absence de trois ans, il revint, en 1771, et mourut à Londres, en 1781. Il employait tous les jours une partie de son temps à mettre en ordre la collection des plantes de son ami Banks, et à les décrire. Il doit y avoir mille planches de figures de plantes rapportées de la mer du Sud, desquelles il n'y a encore que 600 de gravées. Excepté quelques petits écrits épars dans les *Mémoires* de sociétés savantes, il n'a rien donné que la *Description* imprimée in-4° avec figures, à Londres, de la collection des pétrifications trouvées dans la province de Hampshire, et dont Gustave Brander fit présent au musée britannique. Il paraît que Solander était le plus modéré et le plus réservé de tous ces bruyans voyageurs qui, dans ces dernières années, ont visité l'île d'Otaïti et d'autres plages, et dont les habitans n'ont pas eu à se louer. Il est à croire que les mœurs suédoises, une éducation dure et mâle, dans un pays où la corruption du siècle a fait peu de progrès, ont contribué à éloigner Solander de la violence et de la lubricité de ses covoyageurs.

* SOLANGE (Sainte) naquit au village de Villemond, près de Bourges. Elle était chargée du soin des troupeaux et passait pour un modèle d'innocence et de piété. Elle fut mise à mort par un seigneur du pays qui n'avait pu la faire consentir à sa passion. On croit que ce fait eut lieu vers 880. Le culte de sainte Solange est très répandu dans le Berri, et l'on va en pèlerinage à l'église de Saint-Martin, dite aujourd'hui de Sainte-Solange, près de Bourges. Les reliques de cette sainte n'existent plus, ayant été profanées pendant la révolution. On a publié à Bourges les *Vies de saint Ursin évêque, apôtre du Berri, et de sainte Solange* vierge-martyre, patronne du Berri, par M. Oudoul curé de Reuilly, près d'Issoudun, 1827, in-12.

* SOLARI (Antoine), habile peintre italien, né près de Chieti, dans l'Abruzze, en 1382, était fils d'un pauvre forgeron. Son goût pour la peinture lui fit quitter la maison paternelle, et, sans aucune espèce de ressources, il alla à pied à Bologne, où il fut obligé de demander l'aumône dans les rues, jusqu'à ce qu'il pût entrer dans l'atelier d'un peintre, qui l'employa à broyer les couleurs. Cet artiste ayant remarqué les bonnes dispositions du jeune Solari, le prit en amitié, et le fit son élève. Le produit de quelques petits tableaux donna à Solari le moyen de parcourir l'Italie: il s'arrêta successivement dans toutes les villes où il pouvait profiter des leçons de quelque pein-

tre renommé. Il étudia ainsi les meilleures écoles de ce pays, et se forma un stile particulier qu'on admire encore dans ses ouvrages. On en voit un grand nombre à Rome, où il demeura plusieurs années. On distingue entre tous le tableau du grand autel de l'église de Saint-Pierre d'Aram, et celui de saint François d'Assise, dans la chapelle de la Croix de Saint-Laurent. Solari mourut en 1452 ; il avait un dessin correct et beaucoup d'ensemble dans la composition.

* SOLARI (Marguerite), née en 1493, à Asti dans le Piémont, fut douée dès sa première enfance d'une éloquence rare: à l'âge de 10 ans, elle avait déjà appris le latin : l'année suivante (1505), elle harangua Charles VIII, roi de France, qui passait par Asti pour se rendre dans le Milanez. Le discours qu'elle prononça dans cette occasion, se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Louanges du mariage*, par un nommé Lesnandetie. Marguerite étudia ensuite la philosophie, les belles-lettres, les langues, etc. Elle a laissé plusieurs *Discours* en latin et en italien, et des *Poésies* pleines de chaleur et écrites d'un stile pur et élégant ; elle mourut vers 1570.

* SOLARI (Benoît), évêque de Noli, né à Gênes, en 1742, fut d'abord religieux de Saint-Dominique : il avait professé la théologie dans des couvens de son ordre. Il fut fait évêque de Noli, le 1er juin 1778. En 1789 il fit imprimer à Gênes un écrit où il entreprenait de prouver, contre l'opinion commune des théologiens, que le baptême reçu par un infidèle, engagé dans les nœuds du mariage, ne rompt point le lien conjugal. Quand la bulle *Auctorem fidei* parut, en 1794, il montra contre cet acte du pouvoir pontifical une opposition formelle et publique. Il s'était précédemment déclaré en faveur de Ricci, évêque de Pistoie, dévoué aux réformes de Joseph II et à la doctrine de ses théologiens. Lorsque la révolution éclata en Italie, il en embrassa les principes, devint membre d'une commission législative, et fit des mandemens patriotiques. Il publia une lettre en faveur des jansénistes, et correspondit avec le clergé constitutionnel de France, qui l'invita au second concile que les ecclésiastiques de ce parti tinrent en 1801 ; cependant il n'y assista point. Le célèbre cardinal Gerdil avait fait imprimer, en 1802, un écrit dans lequel il examinait les motifs de l'opposition de Solari à la bulle *Auctorem fidei* (*voyez* GERDIL) ; ils y étaient réfutés complètement. Solari répliqua par une apologie dont Eustache Dégola (1), docteur de Pise, donna le *précis* sous le titre de *Clergé constitutionnel jugé par un évêque ; Abrégé analytique de l'apologie du savant évêque de Noli, en Ligurie, avec des notes historiques et critiques*, Lausanne, 1804, in-8. (Voyez *Dictionnaire des anonymes*, tom. 3, pag. 31, n. 9298.) Solari mourut le 31 avril 1814.

* SOLDANI (Jacques), poète et sénateur de Florence, où il florissait vers la fin du 17e siècle, cultiva la poésie avec beaucoup de succès. On cite parmi ses ouvrages sept *Satires*, Florence, 1751, in-8, avec un *Discours préliminaire* de Gori et des *Notes* : l'auteur s'attache uniquement à poursuivre les travers et les vices, mais il ne se permet aucune personnalité : ses *Satires* pour cela n'en ont pas moins de mérite ; elles sont intitulées : 1° *La Cour* ; 2° *L'hypocrisie* ; 3° contre *les péripatéticiens* ; 4° *la Satire* ; 5° contre *le luxe* ; 6° sur *l'inconstance de l'homme dans ses désirs* ; 7° contre *l'avarice et le luxe*. L'académie de la Crusca, dont il était membre, place ces satires au nombre des chefs-d'œuvre poétiques d'Italie, les *Testi di lingua* ; peut-être il y a de l'exagération dans ce jugement : nous les croyons inférieures à celles d'Adimari et de Salvator Rosa.

SOLEISEL ou SOLLEYSEL (Jacques de), gentilhomme du Forez, naquit en 1617 dans une de ses terres nommée *le Clapier*, proche de la ville de Saint-Etienne, et mourut en 1680, à 63 ans, après avoir formé une célèbre académie pour le manége.

(1) Eustache Dégola, docteur en théologie dans l'université de Pise, fit partie d'une société de missionnaires chargés de prêcher la démocratie dans les campagnes et de les *révolutionner*. Il rédigeait les *Annales politico-ecclésiastiques* dans le sens de ces principes. Il se réunit aux constitutionnels de France, et fit avec eux cause commune.

On a de lui quelques ouvrages ; le plus estimé est intitulé *le Parfait Maréchal*, 1754, in-4. Il y traite de tout ce qui concerne les chevaux, et surtout de leurs maladies, et des remèdes qu'on peut y apporter. Il a donné aussi une édition de la *Méthode de dresser les chevaux* de Cavendisch, augmentée et perfectionnée.

* SOLIGNAC (Pierre-Joseph de la Pimpie, chevalier de), né à Montpellier en 1687 d'une famille distinguée, alla de bonne heure à Paris, et se fit connaître à la cour, qui lui donna une commission honorable pour la Pologne. Il eut occasion d'être connu du roi Stanislas, qui le prit chez lui, moins comme secrétaire que comme son ami. Il suivit ce prince en France lorsqu'il vint prendre possession de la Lorraine ; il devint secrétaire de cette province, et secrétaire perpétuel de l'académie de Nancy. Il mourut en 1773. Le chevalier de Solignac est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont : 1° *Histoire de Pologne*, en 5 vol. in-12. Cet ouvrage, qui n'est point achevé, est bien écrit ; mais l'auteur, dont les vues sont parfaitement sages, équitables, impartiales, ne semble pas avoir eu les documens nécessaires pour remplir cette tâche avec un plein succès. 2° *Eloges historiques du roi Stanislas*. L'auteur avait composé la *Vie* de ce prince, mais elle n'a pas encore paru : l'abbé Proyart l'a prévenu par l'*Histoire* de ce monarque. 3° Divers morceaux de littérature, dans les *Mémoires* de l'académie de Nancy.

SOLIMAN Ier, surnommé TCHELÉBI, fils de Bajazet Ier, s'étant sauvé de la bataille d'Ancyre, s'enfuit en Europe. Il fut, en 1402, proclamé empereur des Turcs à la place de Bajazet son père, par les troupes qui étaient restées à Andrinople. Il releva l'empire ottoman, dont il reconquit une partie, du vivant même de Tamerlan. Son amour pour les plaisirs ternit sa gloire et causa sa perte. Il fut détrôné en 1410 par son frère Musa, et tué en allant implorer la protection de l'empereur de Constantinople, dans un village entre cette ville et Andrinople.

SOLIMAN II, empereur turc, dit *le Grand*, *le Magnifique*, *le Conquérant*, *le Législateur*, naquit en 1494 : il était fils unique de Sélim Ier, auquel il succéda en 1520. Gazeli-Beg, gouverneur de Syrie, se révolta au commencement de son règne, et entraîna une partie de l'Egypte dans sa rébellion. Après l'avoir réduit par ses lieutenans, Soliman acheva de détruire les Mamelucks en Egypte, et conclut une trève avec Ismaël, sophi de Perse. Tranquille du côté de l'Egypte et de la Syrie, il résolut de tourner ses armes contre les chrétiens. Il assiégea et prit Belgrade en 1521. L'année suivante, il conçut le dessein d'assiéger l'île de Rhodes, qui était depuis 212 ans entre les mains des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Résolu à cette entreprise, il leur écrivit une lettre très fière, dans laquelle il les sommait de se rendre, s'ils ne voulaient tous passer par le fil de l'épée. Cette conquête lui coûta beaucoup de monde ; mais enfin la ville réduite aux dernières extrémités, fut obligée de se rendre en 1522. Le vainqueur tourna ensuite ses armes contre la Hongrie, où il remporta, le 26 août 1526, la fameuse bataille de Mochaz sur les Hongrois : Louis II, leur roi, y périt (*voyez* son article). Le conquérant turc prit Bude en 1529, et alla ensuite attaquer Vienne, qui soutint vingt assauts pendant l'espace de vingt jours, au bout desquels il fut obligé d'en lever le siége, avec une perte de 40,000 hommes. L'an 1534, il passa en Orient, et prit Tauris sur les Perses ; mais ceux-ci le défirent bientôt après. En 1565 son armée eut, devant l'île de Malte, le même sort qu'elle avait eu devant Vienne ; mais il se rendit maître en 1566 de l'île de Chio, possédée par les Génois depuis 1346. Ce guerrier infatigable termina ses jours en Hongrie, au siége de Sigeth, le 30 août 1566, à 76 ans, trois jours avant la prise de cette place par les Turcs. Ce prince était aussi propre aux affaires de la paix qu'à celles de la guerre, et d'une activité surprenante dans l'exercice des armes. Plus guerrier que Charles-Quint, il lui ressembla par de grands exploits et des voyages continuels. C'est

le premier des empereurs ottomans qui ait été l'allié des Français. Soliman ternit l'éclat de sa gloire par sa cruauté. Après la victoire de Moachz, 1500 prisonniers, seigneurs pour la plupart, furent placés en cercle par ordre du sultan, et décapités en présence de l'armée victorieuse. Cependant l'exact et sincère Isthuanfi ne parle pas de cette exécution, ce qui semble pouvoir la rendre douteuse, quoique parfaitement assortie au naturel de Soliman. On l'a vu après la prise de Belgrade, de Bude et d'autres villes, ordonner le massacre de la garnison un moment après qu'il eut juré la capitulation. Cependant il était assez fidèle observateur de sa parole, quand la colère ou le fanatisme de l'Alcoran ne le dominait pas. Un air hautain et inflexible, un naturel farouche et barbare, ne l'empêchèrent pas de démontrer en bien des occasions un esprit sain et judicieux. Qui croirait qu'il connaissait le caractère des nouvelles sectes qui de son temps ravageaient les états chrétiens, mieux que tous les princes de l'Europe ne les connaissaient? Il écrivit à la reine de Hongrie, veuve de Jean Zapolya : « Qu'elle ne devait pas souffrir dans sa » religion toutes ces nouveautés, qui » entraîneraient sa ruine et celle du » royaume; qu'elle avait devant les yeux » les meurtres, les séditions, les guerres » civiles, que cette secte malheureuse » causait en Allemagne; que si elle n'ar» rêtait pas ces nouveautés, en réta» blissant la religion de ses pères, il la » priverait de sa protection et se décla» rerait son ennemi. » (*Voyez* Louis XIV, Mornay, Soulier.) Sélim II, son fils, lui succéda. Des détails curieux sur Soliman II se trouvent dans les *Lettres* du baron de Rasbec.

SOLIMAN III, empereur turc, fils d'Ibrahim, fut placé sur le trône en 1687, à l'âge de 48 ans, après la déposition de Mahomet IV, et il mourut le 22 juin 1691. C'était un prince indolent, et presque imbécile, qui se laissait entièrement gouverner par son ministre Mustapha Cuprogli.

SOLIMÉNA (François), peintre, né en 1657 à Nocéra de Pagani, petite ville proche de Naples, mourut dans une de ses maisons de campagne en 1747. Il avait été destiné par son père à l'étude des lois, dont il s'occupa pendant quelque temps; mais la nature le détermina à s'attacher à la peinture. Il réussissait également dans tous les genres. Une imagination vive, un goût délicat et un jugement sûr présidaient à ses compositions; il avait le grand art de donner du mouvement à ses figures; il joignait à une touche ferme, savante et libre, un coloris frais et vigoureux. On a de lui quelques *Sonnets*, qui peuvent le placer au rang des poètes médiocres en ce genre. (Parmi ses ouvrages, on cite les *huit tableaux* commandés par Philippe V, pour la chapelle royale de Madrid, et que Giordano avait esquissés. Il avait fait bâtir à Naples un beau palais qui contenait plusieurs de ses chefs-d'œuvre; mais ce palais fut brûlé en 1799, lors de l'entrée des Français à Naples.)

SOLIN (Caïus-Julius-Solinus), grammairien latin, vivait sur la fin du premier siècle ou au commencement du second. On a de lui un livre intitulé *Polyhistor*; c'est pourquoi, en lui associant le nom de son livre, on l'appelle quelquefois *Solinus Polyhistor*. C'est une compilation de remarques historiques et géographiques sur les choses les plus mémorables de divers pays : il y a des choses curieuses et utiles, mais beaucoup d'inexactes qui tromperaient des lecteurs peu instruits. On croit qu'il était Romain, parce qu'il parle souvent de Rome, comme de sa patrie. On l'a surnommé *le Singe de Pline*, parce qu'il copie souvent ce naturaliste. La plus ancienne édition de son *Polyhistor* est de Venise, 1473. (La meilleure est celle de Deux-Ponts, 1794, in-8.) Il a paru avec des Commentaires de Saumaise, Paris, 1629; Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol.

SOLIS (Don Antonio de), historien espagnol, né le 18 juillet 1610 à Placencia, dans la vieille Castille, mort en 1686, fut secrétaire de Philippe IV, et historiographe des Indes. Il a composé :

1° *neuf Comédies*, Madrid, 1601, in-4, dont le plan est confus, mais où les mœurs sont respectées; 2° des *Poésies*, 1716, in-4, qui sont animées par les charmes de l'imagination, mais dont le bon goût n'a pas su écarter l'emphase et les images incohérentes; 3° une *Histoire de la conquête du Mexique*, Bruxelles, 1704, in-fol., et Madrid, 1748, dont nous avons une traduction en français par Citri de la Guette, in-4, avec figures, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit avec feu et avec élégance, et on ne peut guère lui reprocher que quelques exagérations touchant la splendeur et la puissance des nations du Nouveau-Monde; défaut qui lui est commun avec d'autres écrivains de sa nation, qui les premiers ont parlé de l'Amérique, sans qu'on puisse pour cela les accuser de mauvaise foi. « Les inexactitudes de ces historiens, » dit un critique, viennent moins de » l'envie de défigurer la vérité, que d'un » défaut de grammaire et de l'abus des » mots. Pour décrire la police imparfaite » ou les arts grossiers des Mexicains, ils » employèrent des termes qui ne sont » applicables qu'à des nations infiniment » plus avancées dans la civilisation : or, il » n'y a pas de source d'erreurs plus com- » mune et plus féconde que d'appliquer à » la description des mœurs sauvages les » noms et les expressions dont on se sert » pour désigner les institutions des peu- » ples polis. Dès qu'on a donné au chef » d'une petite peuplade le nom de roi ou » d'empereur, le séjour qu'il habite doit » s'appeler palais, et son petit cortége » prend le nom de cour. De pareilles ex- » pressions donnent aux choses une im- » portance qu'elles n'ont pas; et l'imagi- » nation, égarée par la conformité des » noms, confond des objets qui cepen- » dant n'ont entre eux aucune ressem- » blance. Les écrivains postérieurs ont » imité le stile des premiers : lorsque » Solis, faisant le portrait de Montézuma, » décrit la splendeur de sa cour, les lois » et la police de son empire, on croirait » qu'il parle du plus grand monarque et » de la nation la plus civilisée de l'Eu- » rope. » Robertson et Paw, en voulant le redresser, ont donné dans des erreurs beaucoup plus graves. (L'histoire de Solis a été traduite en toutes les langues de l'Europe. On a aussi de lui des *Poésies* sacrées et profanes, Madrid, 1696, 1732.) Solis avait embrassé l'état ecclésiastique, et ne reçut l'ordre de la prêtrise qu'à 56 ans. (En tête des éditions de l'*Histoire de la conquête du Mexique*, on trouve une vie de l'auteur par Goyaneche. Nicéron, t. 9, en donne un extrait qui a été complété depuis par Goujet, t. 10, p. 185.)

SOLLERIUS ou SOLLIER (Jean-Baptiste), né à Herseau, village du territoire de Courtray, le 28 février 1669, se fit jésuite, et mourut le 27 juin 1740, après avoir travaillé à l'immense collection des *Acta sanctorum*. On a de lui un *Traité des patriarches d'Alexandrie*, et plusieurs autres ouvrages.

* SOLMINIHAC (Alain), évêque de Cahors, naquit le 25 novembre 1593 d'une ancienne famille de Périgord. Il se destinait à l'état séculier; mais un oncle, abbé de Chamelades, s'étant démis de son bénéfice en sa faveur, Alain changea de résolution, et prit l'habit de chanoine régulier. Il remplit avec édification les devoirs du noviciat, prononça ses vœux, et forma le projet de réformer son abbaye. Il étudia à Paris la philosophie et la théologie, et eut pour maîtres dans cette dernière science Gamaches et Duval, professeurs célèbres. Il reçut la bénédiction abbatiale le 6 janvier 1623. Tous les religieux de son abbaye s'étant retirés, excepté un seul, il prit des novices, et introduisit dans la maison une réforme sévère, tant pour le spirituel que pour le temporel. Chargé de faire la visite de divers couvens, il s'acquitta avec zèle de cette mission, et introduisit une salutaire réforme dans plusieurs maisons qui se donnèrent à lui. Le roi Louis XIII, instruit de son mérite, le nomma à l'évêché de Lavaur; mais le modeste Alain refusa. Cependant l'évêché de Cahors étant venu à vaquer, il fut contraint de l'accepter, en conservant toutefois son abbaye, et fut sacré le 27 septembre 1637. Il établit un séminaire, qu'il confia aux prêtres de la mission appelés laza-

ristes, tint des synodes, fit donner de fréquentes missions, et censura les maximes relâchées de quelques casuistes. Il fonda à Cahors une maison de chanoines réguliers, un Hôtel-Dieu, une maison de la Providence pour les orphelines, une autre pour les orphelins, rebâtit plusieurs églises, et fournit pour ces divers établissemens plus de 300,000 francs, somme énorme à cette époque. Aussi pieux que bienfaisant, il était chéri et respecté de ses diocésains. Ce vertueux prélat mourut pendant le cours d'une visite pastorale, le 31 décembre 1659, âgé de 66 ans. Sa *Vie* a été écrite et publiée par le Père Chassenet, Paris, Le Clerc, 1817, in-8. (*Voyez l'Ami de la Religion et du roi*, tom. 12, p. 129 et suiv.)

SOLON, le second des sept sages de la Grèce, naquit à Athènes vers l'an 592 avant J. C. Pour acquérir les connaissances qu'il croyait propres à un philosophe et à un politique, il se mit à voyager dans toute la Grèce. De retour dans sa patrie, il la trouva déchirée par la guerre civile. Les uns voulaient le gouvernement populaire, les autres l'oligarchique. En flattant le petit peuple, Solon parvint à se faire nommer archonte et souverain législateur. Revêtu de cette dignité, il entreprit de prendre aux uns pour enrichir les autres. Il défendit qu'*aucun citoyen ne fût obligé par corps pour dettes civiles*; et, par une loi expresse, il remit une partie des dettes, violation manifeste de la propriété. Ces anciens sages ne faisaient presque jamais du bien d'un côté sans faire du mal d'un autre. Il cassa toutes les lois de Dracon, à l'exception de celle contre les meurtriers. Il procéda ensuite à une nouvelle division du peuple, qu'il partagea en 4 tribus. Il mit dans les 3 premières les citoyens aisés, donna à eux seuls les charges et les dignités, et accorda aux pauvres qui composaient la 4e tribu, le droit d'opiner avec les riches dans les assemblées du peuple; droit qui par la suite les rendit maîtres de toutes les affaires de la république, y mit la confusion et le trouble. Il fit des changemens au sénat du Prytanée. Il fixa le nombre des juges à 400, et voulut que toutes les affaires qui devaient être portées devant l'assemblée du peuple, auquel seul en appartenait le pouvoir souverain, fussent auparavant examinées devant ce tribunal. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des sages de la Grèce, disait à Solon : *Je suis surpris qu'on ne laisse aux sages que la délibération, et qu'on réserve la décision aux fous.* Anacharsis avait raison, et sa réflexion prouve combien Solon qui, en dérogeant à toutes les anciennes lois, avait laissé subsister cet absurde privilége du peuple, est au dessous de l'opinion qu'on veut nous donner de sa sagesse. Après ces différens réglémens, Solon publia ses lois, parmi lesquelles est celle qui ordonnait que la mémoire de ceux qui seraient morts au service de l'état, fût honorée par des oraisons funèbres. La peine d'infamie était décernée contre ceux qui avaient consumé leur patrimoine, qui n'eussent point voulu porter les armes pour la patrie, ou qui avaient refusé de nourrir leur père et leur mère. Quoique ces lois n'eussent rien de fort profond, rien qui passe les lumières et l'équité d'un homme ordinaire, on les a beaucoup admirées, parce que, dans les ténèbres du paganisme, parmi des nations vicieuses, les traits de justice et de raison sont des espèces de phénomènes; et surtout parce qu'elles contrastaient avec des lois absurdes et infâmes qui se trouvaient dans le code du même Solon, telles que celle qui établit les lieux de prostitution, celle qui décerne des peines contre ceux qui n'auraient qu'une femme, etc. « Solon, dit » un critique moderne, n'était au fond » qu'un bon marchand un peu plus phi» losophe qu'on ne l'est communément » dans cette profession, aimant le vin et » les femmes, composant des vers mo» raux et galans tout à la fois, et qui » conserva, jusque dans sa vieillesse, le » goût des plaisirs; car il était déjà fort » avancé en âge lorsqu'il disait dans un » de ses petits poèmes : *Je ne fais plus* » *la cour qu'à Vénus, à Bacchus et aux*

» *Muses, qui sont les seules sources de* » *tous les plaisirs des mortels*. Ce langage n'est pas trop convenable à un » vieux législateur. Il y a dans ses lois » quelques détails sages ; mais sa vue » était trop bornée pour embrasser l'ensemble du corps politique : il a négligé » les objets les plus essentiels à toute » bonne administration, l'éducation et les » mœurs ; lui-même fut toujours d'une » morale fort relâchée, et Plutarque convient qu'en général il y a beaucoup » d'absurdités dans les lois qu'il a faites » concernant les femmes. Le même Plutarque trouve, avec raison, ridicule » et impertinente la loi qui permettait à » *une riche héritière, dont le mari était* » *impuissant, de chercher à se consoler* » *avec tel des parens de son mari qu'elle* » *voudrait choisir*. Il était aussi contre » le bon sens et la justice de permettre, » comme le fit Solon dans une autre loi, » de tuer un adultère pris sur le fait, » tandis qu'il ne condamnait qu'à une » légère amende celui qui avait enlevé » et violé une femme libre. En général, » tout est inconséquence et contradiction » dans ces vieux codes de législation » philosophico-grecque. » Les Athéniens s'étant obligés par serment d'observer ces lois pendant 100 ans, Solon obtint d'eux un congé de 10 ans. Le prétexte de son voyage était le désir de trafiquer sur mer (beau motif pour un législateur) ; mais la véritable raison était, dit-on, d'éviter les importunités de ceux qui venaient se plaindre, pour obtenir des interprétations en leur faveur ; car toutes ces lois n'étaient ni absolument claires, ni généralement praticables. Il alla d'abord en Egypte, ensuite à la cour de Crœsus, roi de Lydie. C'est là, dit-on, que dans un entretien qu'il eut avec ce prince, il dit qu'*il ne fallait donner à personne le nom d'heureux avant sa mort*. (*Voyez* Crœsus.) Solon étant revenu dans sa patrie, y trouva de grands changemens. Pisistrate s'était emparé du gouvernement, et régnait en homme qui voulait avoir toute l'autorité. Après lui avoir reproché son ambition, le philosophe alla chez le roi Philocypre, l'an 559 avant J. C., à l'âge de 80 ans. Pisistrate lui écrivit une lettre pour justifier sa conduite, et l'engagea à revenir dans sa patrie ; et il paraît qu'il y revint en effet, puisque Plutarque assure qu'il se réconcilia avec Pisistrate, et qu'il fut même de son conseil, se prêtant aux circonstances avec la lâcheté ordinaire des philosophes, aussi impérieux et vains lorsqu'ils se croient les maîtres, que vils et rampans, quand ils ont affaire à de plus forts qu'eux. (*Voyez* la fin de l'article Antonin le Pieux.) Un jour qu'il reprochait à Thespis, poète tragique, l'usage qu'il faisait du mensonge dans ses pièces, Thespis répondit « qu'il n'y avait rien à » craindre de ces mensonges et de ces » fictions poétiques ; » donnant à entendre que l'ambition et les intrigues du philosophe étaient plus dangereuses que ses fictions. Cet homme qui, par des lois arbitraires, ravissait la propriété des citoyens, auquel les historiens reprochent des amours contre nature, qui instituait des lieux de débauche, qui éleva un temple à Venus *la prostituée*, qui voyageait pour *trafiquer sur mer*, ne rougissait pas de débiter cette fastueuse leçon : *Laissons en partage au reste des mortels les richesses ; mais que la vertu soit le nôtre*. *Voyez* Lycurgue, Collius, Lucien, Zénon, etc. (On consultera avec intéret le recueil intitulé : *Solonis Atheniensis carminum quæ supersunt, præmissa commentatione de Solone poeta, etc.* Bonn, Weber, 1825, in-8.)

* SOMBREUIL (François-Charles, Virot de), maréchal de camp, gouverneur des Indes, etc., naquit à Ensisheim, en Alsace, en 1727. Il s'était distingué dans les armées, avait obtenu la croix de Saint-Louis, et commandait à Lille lorsqu'il fut appelé au gouvernement de l'Hôtel royal des Invalides. Renfermé dans les prisons de l'Abbaye, il était destiné à périr dans les affreux massacres de septembre 1792, lorsque sa fille ayant appris le danger qui le menaçait, parvint à pénétrer dans la prison, et arriva au moment où son père était devant ses juges pour entendre son arrêt de mort. Les cheveux épars, elle se jette sur ce

vieillard, le serre dans ses bras, et, au milieu des sanglots, défie les assassins de le lui arracher, et les conjure d'épargner l'auteur de ses jours. Ce dévouement filial émut les juges, qui décidèrent que Sombreuil serait libre, et le déclarèrent innocent. Les bourreaux, qui étaient à la porte, crièrent alors : « Chapeau bas ! » voilà un innocent. » Sombreuil et sa fille furent portés en triomphe jusqu'à l'Hôtel des Invalides, où on les laissa quelque temps en repos. Mais il devait être sacrifié plus tard à la haine de ses ennemis. Accusé dans la suite comme conspirateur et complice du prétendu assassinat de Collot-d'Herbois, il fut arrêté de nouveau, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort. Il fut conduit à l'échafaud avec une chemise rouge, et exécuté le 17 juin 1794, à l'âge de 67 ans.—Mademoiselle de Sombreuil, dérobée elle-même à une mort certaine par la réaction du 9 thermidor, quitta la France où elle ne revint qu'en 1815. Elle était devenue l'épouse du comte de Villelume; elle est morte à Avignon en 1823. — Stanislas de Sombreuil, fils aîné du précédent, ex-capitaine de hussards, périt avec son père sur l'accusation de complicité dans la faction de l'étranger, dans le soulèvement des prisons, et dans l'assassinat de Collot-d'Herbois. Il fut aussi conduit à l'échafaud avec une chemise rouge.

* SOMBREUIL (Charles de Sombreuil, Virot de), autre fils de François, gouverneur des Invalides, fut ainsi que toute sa famille très attaché à la cause royale. Il suivit la carrière des armes, et se fit remarquer par sa bravoure. Au commencement de la révolution, un de ses amis, le jeune Polignac, se trouvant au Palais-Royal, fut cerné par la multitude en effervescence, qui allait le massacrer. Charles Sombreuil brave tous les dangers, et l'arrache des mains de la populace, qui fut contrainte de céder. Au bout de quelques mois il passa en pays étranger, prit, en 1792, du service dans l'armée prussienne, et son courage lui mérita du roi de Prusse l'ordre du Mérite militaire. L'année suivante il fit la campagne d'hiver contre le général Custine, et dans celle de 1794 il déploya la même intelligence et le même courage. Le gouvernement anglais, au service duquel il s'était placé, l'envoya, en 1795, conduire un renfort aux troupes débarquées à Quiberon. Après le funeste revers de cette expédition, et tandis que le général Hoche attaquait le fort Penthièvre, Sombreuil protégea le rembarquement. Mais, n'ayant pu trouver lui-même de bâtimens pour s'embarquer avec les royalistes qu'il commandait, abandonné et sans moyens de défense, il fut forcé de se rendre à l'ennemi. Il demanda la vie pour ses compagnons d'armes : « Pour moi, dit-il, je m'abandonne » à mon sort. » Il fut conduit à Lorient, et puis à Vannes, où il apprit qu'il allait être fusillé. Cependant il obtint, avant que son jugement fût prononcé, de rejoindre sur un esquif l'escadre anglaise, où il avait à régler quelques affaires, promettant sur sa parole d'honneur de revenir dans trois jours. Il rejoignit en effet l'escadre anglaise; on chercha inutilement à le retenir, en lui annonçant le sort qui l'attendait. Sombreuil, esclave de sa parole, vint la dégager, et sa mort fut prononcée. On assure cependant qu'on fut obligé d'appeler des Belges pour le conseil de guerre, n'ayant pu trouver d'officiers français pour le composer. Les soldats se refusèrent long-temps de tirer sur Sombreuil : tel était le respect qu'avaient inspiré son courage et son honorable exactitude. Il ne voulut pas se laisser bander les yeux, et donna lui-même le signal de sa mort : il n'avait que vingt-six ans.

SOMMALIUS (Henri), pieux et savant jésuite, né à Dinant, dans la principauté de Liége, vers l'an 1534, mourut à Valenciennes le 30 mars 1619, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle au salut des âmes en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il s'appliqua à rechercher les ouvrages de piété pour en donner de bonnes éditions, tels que *De Imitatione Christi*, *Soliloquia sancti Augustini*, *Libri confessorum* du même saint, et plusieurs autres.

SOMMIER (Jean-Claude), Franc-

Comtois, curé des Champs, conseiller d'état de Lorraine, archevêque de Césarée, et grand prevôt de l'église collégiale de Saint-Diez, né en 1661, à Vauvilliers, publia divers ouvrages où il montra du zèle et des connaissances. 1° L'*Histoire dogmatique de la religion*, 1708, 1711, en 6 vol. in-4; 2° celle du *saint-Siége*, 7 vol. in-8. Il mourut en 1737, à 76 ans.

SOMNER (Guillaume), né à Cantorbéry en 1598, fut très attaché au roi Charles I[er], et publia, en 1648, un *Poème* sur les souffrances et sur la mort de ce prince infortuné. Il mourut en 1669, avec la réputation d'un savant très habile dans le saxon, et dans presque toutes les langues de l'Europe, anciennes et modernes. Ses principaux ouvrages sont: 1° une édition du *Dictionnaire saxon* d'Aelfricus, Oxford, 1659, in-fol.; 2° les *Antiquités de Cantorbéry*, en anglais, Londres, 1640, in-4; 3° *Dissertation* sur le *Portus Iccius*, in-8.

* SONNINI DE MANONCOURT (Charles-Nicolas-Sigisbert), naturaliste et ingénieur de la marine française, etc., naquit à Lunéville le 1[er] janvier 1751. Il était d'une famille originaire de l'Italie; son goût l'entraînant à l'étude des sciences naturelles, il y fit de grands progrès. Aussi, quoique reçu docteur en philosophie et avocat à la cour souveraine de Nancy, il embrassa le parti des armes qui devait lui fournir l'occasion de satisfaire son désir de voyager: il entra dans le génie de la marine. Il se lia, dès sa première jeunesse, avec Buffon, dont il devint le collaborateur. Il travailla avec lui à l'*Histoire naturelle des oiseaux*, et obtint, par son crédit l'avantage de voyager aux frais du gouvernement. Il se rendit en Amérique, et s'arrêta d'abord en 1772, et puis en 1775, à la Guyane française, où il recueillit des connaissances précieuses et de riches matériaux, qui furent publiés, en partie, dans le *Journal de physique*. Le canal de la Guyane, qui passe de Cayenne à la partie montueuse dite la *Gabrielle*, fut déterminé par Sonnini, et il le dirigea à travers les savanes noyées; par ce moyen, l'exploitation des *arbres à épices*, transplantés des Indes orientales et des Moluques à la Gabrielle, devint plus facile et plus productive. Sonnini partit en 1779 pour la Grèce et l'Egypte, où il séjourna un an. De retour en France (1780), il se retira dans le sein de sa famille, défendit son patrimoine devant les tribunaux, et où il s'occupa ensuite d'agriculture. Il fut enlevé à ses jardins par la révolution, qui le ruina et le força de vivre du produit de ses ouvrages. Les victoires de Buonaparte en Italie avaient donné à ce général un grand nombre d'admirateurs. Sonnini, sans être royaliste, le critiqua hautement; il ne blâma pas moins son expédition en Egypte. Cette liberté déplut à Lucien, qui jouait alors un grand rôle dans le gouvernement. Sonnini devint suspect, et dut nécessairement perdre tout espoir d'obtenir aucune place, il devait craindre même d'être plus rigoureusement traité sous un gouvernement soupçonneux. Cependant, le préfet de l'Isère l'appela, en 1805, à la place de directeur du collége de Vienne; mais cette place étant peu conforme avec ses goûts, il la quitta et revint à Paris. Il eut de fréquens rapports avec les Russes de distinction qui se trouvaient dans cette capitale, notamment avec un prince moldave, qui le chargea de l'éducation de son fils; mais ce seigneur n'était pas bien vu par le gouvernement russe, et à peine arrivé à Yassi, il y fut arrêté. Sonnini obtint de l'empereur Alexandre une autorisation et des moyens de voyager en Moldavie et en Valachie, et rapporta de ces pays des matériaux intéressans qui sont restés dans son portefeuille. Il était de retour à Paris en 1811. Il y mourut le 8 mai 1812, âgé de 61 ans. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Histoire naturelle des oiseaux*, avec Buffon; 2° *Vœu d'un agriculteur*, Paris, 1788, in-8; 3° *Voyage en Egypte en* 1797, Paris, 1799, 3 vol. in-8, avec atlas, traduit en anglais; 4° *Voyage en Grèce et en Turquie*, ibid., 1801, 2 vol. in-8, avec atlas. Il continua en outre: 1° la *Bibliothèque physico-économique*; 2° travailla à compléter le *Cours d'Agriculture de Rozier*; 3° fut un des principaux

rédacteurs du *Nouveau Cours d'agriculture*; 4° de la *Statistique de la France*; 5° du grand *Dictionnaire d'histoire naturelle*, 1803, dont on a publié la seconde édition. Il dirigea en 1799 la belle édition des *OEuvres complètes de Buffon*, donnée par Dufart. On lui doit encore plusieurs *Mémoires* sur le produit et les avantages de la culture de diverses plantes, comme la *julienne*, l'*asclépiade*, ou *apocyn soyeux*, le *turneps*, l'*arachide* ou *pistache de terre*, etc. Sonnini était membre de la société d'agriculture de Paris, et de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères.

SONNIUS (François), nommé aussi *de Campo* ou *Vanden Velde*, natif d'un petit village de la Campine brabançonne, nommé *Son*, d'où il prit le nom de *Sonnius*, reçut le bonnet de docteur à Louvain en 1539. Il fut ensuite nommé chanoine d'Utrecht et inquisiteur de la foi, assista au concile de Trente et au colloque de Worms en 1557. Il fut envoyé à Rome par Philippe II, roi d'Espagne, pour l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas, et il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il fut nommé évêque de Bois-le-Duc en 1562, et ensuite évêque d'Anvers (il fut le premier qui occupa ce siége). Il mourut en 1576, après avoir rempli toutes les fonctions d'un vrai et zélé pasteur. On a de lui : 1° *Christianæ institutionis formulæ*, Anvers, 1571, in-12; 2° un *Catéchisme flamand*, Anvers, 1562, in-8, traduit en latin sous le titre de *Demonstrationum religionis christianæ libri III*, Anvers, 1564, in-4. Après la mort de l'auteur on y a ajouté un quatrième livre *des Sacremens*, 1577. Il y a de l'érudition, et il y montre beaucoup de zèle pour l'orthodoxie. 3° *Confutatio calvinianæ confessionis*, Cologne, 1567; 4° *Statuta synodalia*, Anvers, 1576. Il parut en 1570 un ouvrage intitulé : *Divisio totius Belgicæ urbium*, etc., *ad opprimendum per novos episcopos evangelium*, *auctore Sonnio*, etc. Mais personne n'y a été trompé, le titre et les notes ont décélé la fourberie des calvinistes. Les vrais *Actes* de Sonnius *pour l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas* ont été insérés dans le *Supplément* à la Collection de diplômes belgiques par Foppens, t. 3, p. 515, Bruxelles, 1734.

SONOI ou SNOY (Théodoric), lieutenant du prince d'Orange dans la province de Frise, se rendit odieux et exécrable aux protestans mêmes par sa cruauté envers les catholiques. Son fanatisme sanguinaire lui fit inventer des supplices auxquels les Busiris et les Phalaris n'avaient pas songé. (*Voyez* TOLÈDE Ferdinand.) Ce monstre mourut dans la province de Groningue, en 1597, à l'âge de 68 ans.

* SONTHONAX (Léger-Félicité), commissaire français à Saint-Domingue, membre du conseil des Cinq-cents, né en 1763, à Oyonas, département de l'Ain, étudia le droit et fut reçu avocat à Paris. Il exerçait cette profession au commencement de nos troubles politiques. Louis XVI l'envoya à Saint-Domingue; de retour à Paris, il suivit avec chaleur la cause de la révolution, surtout dans ce qui avait rapport aux îles. Après le décret sur la liberté des nègres, la Convention nationale l'envoya de nouveau à Saint-Domingue, où ce décret avait mis en effervescence tous les colons (1792). Sonthonax et ses deux collègues, Polverel et Ailhaud, voulurent employer la force pour les faire obéir : ce fut dans cette lutte violente que les nègres, mis en insurrection contre les blancs, se livrèrent à tous les excès. Les commissaires avaient reconnu deux classes distinctes à Saint-Domingue, celle des hommes libres sans distinction de couleur et celle des esclaves : ils ne surent pas achever le rapprochement commencé par cette déclaration entre les deux partis d'hommes libres : ils commirent la faute énorme de se séparer pour gouverner chacun un département de la colonie, et de ne s'appuyer que sur les hommes de couleur. On recommença alors la guerre contre les noirs révoltés. Sonthonax assura la soumission du Port-au-Prince et du cap. Mais le parti des commissaires ne tarda pas à être menacé de nouveau : sur le point d'être écrasés, ils rompirent la chaîne des noirs et armèrent les esclaves auxquels ils pro-

mirent l'affranchissement général. Cette résolution excita le soulèvement de tous les hommes libres qui appelèrent à leur secours les Anglais de la Jamaïque. Après avoir défendu avec un admirable courage la ville du Port-au-Prince, il tomba par trahison en leur pouvoir (1793). Il fit voile pour la France, où il fut accusé d'actes révolutionnaires et de *jacobinisme*. La révolte du cap rendit l'incendie inextinguible. Sonthonax fut décrété d'accusation le 16 juillet 1793; mais il ne parut à la barre de la Convention qu'après le 9 thermidor (27 juillet 1794); et le parti des *terroristes* ayant enfin succombé, il fit aisément détruire le décret porté contre lui. En 1796 il fut encore envoyé à Saint-Domingue par le directoire. Il trouva dans cette île le nègre Toussaint Louverture, presque tout-puissant; il fut obligé de lui céder le commandement en chef des armées de la colonie; dès lors il n'eut plus aucune influence: Toussaint qui s'en aperçut, crut pouvoir lui intimer l'ordre de retourner en France. De nouvelles accusations pesèrent sur la tête de Sonthonax; mais il parvint à imposer silence à M. de Vaublanc, son principal accusateur, qui l'avait dénoncé au corps législatif. Après le 18 fructidor, il entra au conseil des Cinq-cents. Il parla quelquefois sur les colonies, rendit compte de leur situation, et sortit du conseil le 20 mai 1798. Après le 18 brumaire, il fut compris dans la liste des déportés, arrêté et enfermé à la Conciergerie. Il n'y resta que peu de jours, et vécut ignoré jusqu'à ce que, ayant témoigné, en 1803, son approbation sur ce qui se passait à Saint-Domingue, il reçut l'ordre de quitter Paris, et fut exilé à Fontainebleau. De là il passa à Oyonas, où il mourut en juillet 1813.

SOPHOCLE, poète grec, surnommé l'*Abeille* et la *Sirène attique*, naquit à Colonos ou Colone, bourg aux portes d'Athènes, l'an 495 avant J. C. (2e année de la 71e Olympiade. Il se distingua de bonne heure par ses talens pour la poésie et pour le gouvernement. Elevé à la dignité d'archonte, il commanda en cette qualité l'armée de la république, et signala son courage en diverses occasions. Il partagea aves Euripide les suffrages des Athéniens. Ces deux poètes étaient contemporains et rivaux, et leur rivalité a paru dégénérer en inimitié, quoiqu'un auteur moderne en ait jugé plus favorablement, du moins par rapport à Sophocle. « La » rivalité de Sophocle, dit-il, était celle » d'un homme de génie, d'un grand » homme, qui ne rougit point de trouver » des égaux, et qui ne fait consister son » orgueil que dans la gloire de les com» battre et de les vaincre. » L'auteur de la *Vie d'Euripide* rend également justice aux sentimens généreux de Sophocle, « qui, apprenant la mort de son » émule au moment même où il était prêt » à monter sur le théâtre, et que le » spectacle allait commencer, prit sur» le-champ un habit de deuil, et or» donna à ses acteurs d'ôter leurs cou» ronnes. » Les pièces de Sophocle sont plus conformes aux règles de l'art dramatique que celles de son concurrent, quoiqu'il les viole aussi dans les points essentiels. L'ingratitude des enfans de Sophocle est fameuse. Ennuyés de le voir vivre, et impatiens de s'emparer de son héritage, ils le déférèrent aux magistrats comme incapable de pouvoir régir ses biens. Quelle défense oppose-t-il à ses enfans dénaturés? Il montre aux juges son *OEdipe*, tragédie qu'il venait d'achever, et ses enfans perdent à l'instant leur procès et leur honneur. Dans le sein du paganisme, Sophocle avait des idées justes sur l'unité de Dieu. Athénagore et Eusèbe en rapportent les vers suivans, qui sont une réfutation énergique du polythéisme :

Impietas templis tollet et urbe Deum:
Unus profecto, unus est tandem Deus,
Qui cœlum et amplum condidit terræ globum,
Marisque fluctus, vimque ventorum gravem.
Plerique nostrum, mente sed capti, Deum
Simulacra nobis, ceu mali solatium,
Cum saxea atque aerna consecravimus,
Sive aureas eburneasque imagines,
Sacris et istos colimus, his festos dies
Agimus: pios hoc esse nos remur modo.

On dit qu'ayant remporté le prix aux jeux olympiques, malgré son grand âge, il en mourut de joie, l'an 405 avant J. C. D'autres le font mourir en récitant

son *Antigone*. Il avait été couronné vingt fois, et avait composé un grand nombre de tragédies. L'auteur anonyme de sa vie lui en attribue cent treize, Suidas cent vingt-trois, et Samuel Petit soixante-six. Nous avons les titres et des fragmens d'environ 102, recueillis par Brunck dans sa belle édition. Il ne nous en reste que sept, entières, *Ajax*, *Electre*, *OEdipe*, *Antigone*, *OEdipe à Colonne*, *les Trachiniennes* et *Philoctète*. Nous avons un grand nombre d'éditions des tragédies de Sophocle; celle de Richard Brunck est une des plus estimées, Strasbourg, 1789, 4 vol. in-8 ou 2 vol. in-4. *Voyez*, pour connaître les diverses éditions de Sophocle, celle que nous venons de citer. *Voyez* aussi *l'histoire de la littérature grecque* par M. Schæll. Dacier a donné en français *Electre* et *OEdipe*, avec des remarques, in-12, 1692. Le Père Brumoy a traduit ou analysé les pièces de Sophocle dans son Théâtre des Grecs. Louis Dupuy, de l'académie des belles-lettres, en a traduit quatre, que le Père Brumoy n'avait fait qu'analyser. Rochefort, de la même académie, et Laharpe, ont donné en vers français, le premier *Electre*, et le second *Philoctète*. (Il y a encore une traduction française de Rochefort, 1788, 2 vol., et deux très estimées en vers italiens, la première par M. Bellotti, Milan, 1813, 2 vol. in-8, et la seconde par M. Angelelli, Bologne, 1823, 2 vol. in-4. La vie de Sophocle traité par Lessing (en allemand) 1790, est un morceau de critique admirable; mais il est resté incomplet.)

SOPHONIE, *Sophonias*, le 9e des petits prophètes, fils de Chusi, commença à prophétiser sous le règne de Josias, vers l'an 624 avant J. C. Ses *prophéties* sont en hébreu, et contiennent 3 chapitres. Il y exhorte les Juifs à la pénitence; il prédit la ruine de Ninive, et, après avoir fait des menaces terribles à Jérusalem, il finit par des promesses consolantes sur le retour de la captivité, l'établissement d'une loi nouvelle, la vocation des gentils, et les progrès de l'Eglise de Jésus-Christ. Les prophéties de Sophonie sont écrites d'un stile véhément et assez semblable à celui de Jérémie, dont il paraît n'être que l'abréviateur.

*SOPHONISBE (A.) naquit à Crémone vers l'an 1550 et acquit un grand renom dans la peinture. Elle excellait surtout dans le genre du portrait, et on admirait dans tous ses ouvrages la grâce des figures et la beauté du coloris. Elle a laissé en outre des *dessins* très estimés: l'un d'entre eux fut célèbre, il représentait *une femme riant en voyant pleurer un petit garçon pincé par une écrevisse*. Philippe II l'appela à sa cour, lui accorda de riches appointemens, et fut si satisfait de ses talens et de sa bonne conduite, qu'il lui donna rang parmi les dames de la reine. Il existe à Madrid et à l'Escurial plusieurs tableaux de cette dame artiste: elle avait fait les portraits de la famille royale. Elle mourut à Madrid dans un âge assez avancé.

SOPHRONE (Saint), célèbre évêque de Jérusalem en 634, natif de Damas en Syrie, fut l'un des plus illustres défenseurs de la foi catholique contre les monothélites. Immédiatement après sa promotion il assembla un concile, où il foudroya leur hérésie. De là il envoya sa lettre synodale au pape Honorius, et à Sergius, patriarche de Constantinople: cette lettre fut depuis approuvée par le 6e concile général. Il députa à Rome Etienne, évêque de Dore, et lui dit: « Allez vous présenter au siége apostoli- » que où sont les fondemens de la sainte » doctrine. Informez les saints personna- » ges qui y sont de tout ce qui se passe » ici, et ne cessez point de les prier jus- » qu'à ce qu'ils jugent cette nouvelle » doctrine et la condamnent canonique- » ment; » mais il paraît qu'Etienne n'arriva à Rome qu'après la mort du pape Honorius (*voyez* ce nom). Les monothélites furent condamnés sous le pontificat de Martin Ier dans le premier concile de Latran en 649. Ce prélat, plein de zèle et de vertus, finit sa sainte carrière en 638 ou 644. On a de lui la *Vie de Sainte Marie Egyptienne*, et des *Sermons*, qui, selon Photius, respirent une tendre piété, mais dont le stile n'est pas orrect.

SORBAIT (Paul du), né dans le Hainaut, fut professeur de médecine à Vienne pendant 24 ans, et médecin de la cour impériale. Il mourut en 1691 dans un âge avancé. On a de lui : 1° *Commentaires* sur les Aphorismes d'Hippocrate, en latin, Vienne, 1680, in-4; 2° *Médecine universelle théorique et pratique,* en latin, Nuremberg, 1672, in-fol; Vienne, 1680 et 1701, in-fol. Cet ouvrage passe généralement pour être utile et solide, quoiqu'il y ait des choses qui, aujourd'hui, paraîtraient au moins singulières. 3° *Concilium medicum*, *sive Dialogus de peste Viennensi*, Vienne, 1679, in-12. Cette année est remarquable par la peste qui y emporta, selon Sorbait, 76, 221 personnes.

*SORBIER (Jean-Bartholomé, comte), lieutenant-général, né en 1762, embrassa fort jeune la carrière des armes. Après avoir passé par tous les grades, il parvint à celui de colonel d'artillerie (1805). A la bataille d'Austerlitz il commanda l'une des trois divisions de cette armée qui y prirent part. Il fut ensuite envoyé à l'armée de Dalmatie. En 1807 le colonel Sorbier fut chargé de porter au camp du grand-visir les conditions de l'amnistie entre les Turcs et les Russes. Il fit en 1809, comme général de brigade, la campagne d'Italie après laquelle il reçut sa nomination de général de division. En 1811 il commanda l'artillerie de la garde, eut part avec elle aux brillantes journées de Smolensk et de la Moskowa (1812), et se signala aux batailles de Wachau et de Leipsick. A la restauration il fut nommé inspecteur-général de l'artillerie. Pendant les Cents-jours il fut élu représentant du département de la Nièvre. Sous la 2e restauration le gouvernement le mit à la retraite. Devenu maire de la commune de St.-Sulpice près de Nevers où il s'était retiré, il mourut le 23 juillet 1827.

SORBIÈRE (Samuel), né à Saint-Ambroix, petite ville du diocèse d'Uzès en 1615, de parens protestans, vint à Paris en 1639, et quitta l'étude de la théologie pour s'appliquer à la médecine. Il passa en Hollande l'an 1642 et s'y maria en 1646. De retour en France, il fut fait principal du collége de la ville d'Orange en 1650, et se fit catholique à Vaison en 1653. Le pape Alexandre VII, Louis XIV, le cardinal Mazarin et le clergé de France lui donnèrent des marques de leur estime, et lui accordèrent des pensions. Il était en commerce de lettres avec le cardinal Rospigliosi, qui fut élevé sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de *Clément IX*. Ce pape lui ayant fait quelques présens de peu d'importance pour un homme intéressé, Sorbière dit plaisamment qu'il *envoyait des manchettes à un homme qui n'avait point de chemises*. Le caractère de son esprit était de répandre sur tous ceux qui le connaissaient le sel de la satire, pour laquelle il avait plus de goût que de vrais talens en aucun genre. En 1663 il se rendit en Angleterre, et devint membre de la société royale de Londres; mais son esprit satirique le fit bientôt chasser de cette île. Il se retira à Nantes, où il mourut le 9 avril 1670. Il n'était pas savant; il cherchait à avoir commerce de lettres avec tous ceux dont la réputation était étendue, pour donner de l'éclat à la sienne. On a de lui : 1° une *Traduction française* de l'Utopie de Thomas Morus, 1643, in-12; 2° une autre de la Politique de Hobbes, Amsterdam, 1649, in-12: 3e des *Lettres* et des *Discours* sur diverses matières curieuses, Paris, 1660, in-4; 4° une *Relation* d'un voyage en Angleterre, Paris, 1664, in-12, et 1694. C'est ce livre qui le fit chasser de l'Angleterre. 5° *Discours de Sorbière sur sa propre conversion*, Paris, 1654, in-8. On a donné una *Sorberiana*, Toulouse, 1691, in-12. On la trouve à la tête des *Mémoires* pour servir à sa *Vie*, par Graverol, avocat de Nîmes. Les louanges y sont mêlées de critiques et de censures qu'il méritait.

SORBONNE ou SORBON (Robert de) naquit en 1201 à Sorbon, petit village du Rhételois, dans le diocèse de Reims, d'une famille obscure Après avoir été reçu docteur à Paris, il se consacra à la prédication et aux conférences de piété. Il s'y acquit en peu de temps une si grande réputation, que le roi saint Louis

voulut l'entendre. Ce prince, charmé de son mérite, l'honora du titre de son chapelain, et le choisit pour son confesseur. Robert de Sorbonne, devenu chanoine de Cambray vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avait eues pour parvenir à être docteur, et résolut de faciliter aux pauvres écoliers le moyen d'acquérir les lauriers doctoraux. Il s'appliqua donc à former une société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun, et ayant les choses nécessaires à la vie, enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuvèrent son dessein, et offrirent de l'aider de leurs biens et de leurs conseils. Robert de Sorbonne, appuyé de leurs secours, fonda, en 1253, le collége qui porte son nom. Il rassembla d'habiles professeurs, et choisit entre les écoliers ceux qui lui parurent avoir plus de piété et de dispositions. Telle est l'origine du collége de Sorbonne, qui a servi de modèle à tous les autres colléges; car, avant ce temps-là, il n'y avait en Europe aucune communauté où les ecclésiastiques séculiers vécussent en commun et enseignassent gratuitement. Robert de Sorbonne, après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre collége pour les humanités et la philosophie. Ce collége, connu sous le nom de *collége de Calvi* et de *petite Sorbonne*, devint très célèbre par les grands hommes qui y furent formés. Il subsista jusqu'en 1636, que le cardinal de Richelieu le fit démolir pour y bâtir la chapelle de Sorbonne. Le célèbre fondateur, devenu chanoine de Paris dès l'an 1258, s'acquit une si grande réputation, que les princes mêmes le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il termina saintement sa carrière en 1274, âgé de 73 ans, après avoir légué à la société de Sorbonne ses biens, qui étaient très considérables. On a de lui plusieurs ouvrages en latin; les principaux sont: 1° un *Traité de la conscience*, un autre de la *confession*; et un livre intitulé *Le chemin du paradis*. Ces trois morceaux sont imprimés dans la Bibliothèque des Pères. 2° De petites *Notes* sur toute l'Ecriture sainte, imprimées dans l'édition de Menochius, par le Père Tournemine; elles n'occupent que l'espace de 13 pages; 3° les *Statuts* de la maison et société de Sorbonne, en 38 articles; 4° un livre *du Mariage*; 5° un autre *Des trois moyens d'aller en paradis*; 6° un grand nombre de *Sermons*, etc. Ils se trouvaient, en manuscrit, dans la bibliothèque de Sorbonne; et l'on remarquait dans tous assez d'onction, malgré la barbarie du stile. La maison et société de Sorbonne était une des quatre parties de la faculté de théologie de Paris. Elle a été une source féconde en habiles théologiens, et jusqu'à ses derniers momens elle montra encore du savoir et du zèle; la déclaration qu'elle donna, conjointement avec les autres parties de la faculté, à l'archevêque de Paris, pour le reconnaître véritable et légitime pontife, à l'exclusion de l'intrus, prouve sa fermeté et son orthodoxie. On y lit entre autres ces expressions énergiques et touchantes: *Nunc elapsis lœtitiœ diebus, tibi a nobis exuli exiguum luctus ingentis solatium Facultas offerre satagit. Tuo perculsa mœrore, suum tibi mœrorem significat. Avitœ fidei tenax, cathedrœ Petri consociata, Patrumque doctrinis inhœrens, te in legitimum pastorem habet habebitque semper.*

SOREL ou Sorrau (Agnès), dame de Fromentau, village de la Touraine, au diocèse de Bourges, vit le jour dans cette terre vers 1409, et devint une des plus belles personnes de son temps. (A l'âge de quinze ans, elle fut placée, en qualité de fille d'honneur, auprès d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou; et puis en cette même qualité, auprès de la reine.) Le roi Charles VII en devint amoureux, et lui donna le château de Beauté-sur-Marne, et plusieurs autres terres. Ce prince, par la passion qu'il avait pour elle, parvint jusqu'à quitter le soin de son royaume et les affaires publiques. Mais Agnès lui reprocha vivement son indolence, et l'engagea à pousser les Anglais avec vigueur. (On raconte qu'un astrologue s'étant présenté à la cour, prédit à Agnès qu'elle fixerait le cœur d'un grand roi. « Alors (dit Agnès, en se

» levant, à Charles VII), je vous demande » la permission de me retirer à la cour » du roi d'Angleterre, pour y remplir » ma destinée; car c'est lui sans doute » que regarde la prédiction, puisque » vous allez perdre votre couronne, et » que bientôt Henri va la réunir à la » sienne. » — « Ces paroles, dit Bran- » tôme, piquèrent si fort le cœur du roi, » qu'il se mit à pleurer; et de là, pre- » nant courage, quittant la chasse et ses » jardins, il fit si bien pour son bonheur » et sa vaillance, qu'il chassa les Anglais » du royaume.) » Agnès gouverna ce prince jusqu'à sa mort, arrivée en 1450, au château du Mesnil, à un quart de lieue de Jumières. Plusieurs historiens prétendent qu'on l'avait empoisonnée par ordre du Dauphin (Louis XI); mais c'est une conjecture qui n'a d'autre fondement que le caractère cruel et vindicatif de ce prince.

SOREL (Charles), sieur de Sauvigni, né à Paris en 1599, était fils d'un procureur, et neveu de Charles Bernard, historiographe de France, à qui il succéda en 1635. Il continua la *Généalogie de la maison de Bourbon*, que son oncle avait fort avancée; cet ouvrage est en 2 vol. in-fol. On a encore de lui: 1° une *Bibliothèque française*, in-12. On en estime la seconde partie, parce qu'il y donne des jugemens assez exacts sur plusieurs historiens; tout le reste est très peu de chose. 2° L'*Histoire de la monarchie française*, etc., 2 volumes in-8; abrégé peu exact, et plein de fables et de minuties ridicules, surtout quant aux premiers temps; 3° *Abrégé du règne de Louis XIV*, 2 vol. in-12, aussi négligé que le précédent; 4° *Droits des rois de France*, etc., in-12; 5° *Nouvelles françaises*, 1623, in-8; 6° *Le berger extravagant*, 3 vol. in-8; 7° *Francion*, 2 vol. in-12, fig. Tous ces ouvrages sont écrits d'un stile négligé et lourd. L'auteur mourut en 1674.

SORETH (Jean), était de Caen, où il naquit en 1420. S'étant soumis à la règle des carmes à l'âge de 16 ans, il devint provincial en 1451, et ensuite général de cet ordre. Il refusa constamment le chapeau de cardinal et l'évêché que le pape Calixte III voulut lui donner. Il mourut saintement à Angers, en 1470. Ses principaux ouvrages sont: 1° des *Commentaires* sur le Maître des sentences; 2° des *Commentaires* sur les règles de son ordre, Paris, 1633, in-4.

* SORIA (Jean de), savant du 17e siècle, naquit à Livourne en 1700 d'une famille originaire d'Espagne, fit ses études à l'université de Pise, devint professeur de physique à l'université de Pavie, et y obtint la place de bibliothécaire. On doit à Soria différens ouvrages, dont les plus connus sont: 1° *Raisonnemens métaphysiques sur l'existence de Dieu*, etc., Lucques, 1745, in-8; 2° *Recueil d'opuscules philosophiques*, ibid., 1753; 3° *Rationalis philosophiæ institutiones*, Amsterdam, 1741, in-8, Venise, 1746; 4° *Recueil d'opuscules philosophiques et philologiques*, Pise, 1766, 3 vol. in-8. C'est le plus remarquable et le plus estimé de ses ouvrages. Il mourut à Calvi le 16 août 1767.

* SORNET (Claude-Benoît), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Salins en 1739, fit son noviciat et sa profession à l'abbaye de Luxeuil, et se livra ensuite à la prédication ainsi qu'à des travaux littéraires. Pendant la révolution il vécut dans la retraite; après le concordat il accepta une cure près de Lons-le-Saunier, et mourut en 1815. On a de lui: une *Dissertation* savante *sur l'origine, la forme et le pouvoir des Etats de Franche-Comté*; des *Recherches historiques sur les princes et seigneurs* des comtés de Bourgogne; les *Eloges de l'amiral Jean de Vienne*, du *cardinal de Grandvelle, d'Ant. Brun*. Tous ces écrits ont été couronnés par l'académie de Besançon et sont conservés à la bibliothèque publique de cette ville.

SOSIGÈNES, habile astrologue égyptien, que César fit venir à Rome pour réformer le calendrier. Il le chargea de déterminer avec exactitude l'étendue de l'année solaire. C'est ce que fit Sosigènes. Il trouva que cette année était de 365 jours et six heures. D'après cette détermination, Jules-César ne songea qu'à régler l'année

civile. De l'avis de son astronome, il fixa l'année à 365 jours qu'on appelle l'*année julienne*, et qui commença à l'an 45 avant J. C.; et, pour comprendre les six heures qu'on négligea, il fut arrêté qu'on y aurait égard tous les quatre ans, en faisant cette quatrième année de 366 jours, parce que quatre fois six heures font un jour. On arrêta aussi qu'on ferait cette intercallation le 24 février, qu'on nommait *bissexto calendas martii*; c'est-à-dire le second sixième avant les calendes de mars : de là est venu le nom de *bissextile*, qu'on donne à cette 4e année. Sosigènes fit d'autres additions à son calendrier, et quoiqu'il ne fût pas sans erreur, cette réforme prouvait beaucoup de génie. *Voyez* CESAR, AUGUSTE, GRÉGOIRE XIII.

SOSTRATE, célèbre architecte de l'antiquité, natif de Gnide, fut chargé de faire construire dans sa patrie des promenades ou terrasses soutenues sur des arcades, qui donnaient lieu d'admirer la hardiesse de son génie et la puissance de l'art. C'est encore cet architecte qui éleva le magnifique fanal dans l'île de Pharos, proche d'Alexandrie, regardé comme une des sept merveilles du monde. Il florissait l'an 273 avant J. C., sous Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, qui faisait beaucoup de cas de ses talens.

SOTADE, ancien poète grec, natif de Maronée dans la Thrace, inventa une sorte de *vers iambiques* irréguliers, qu'on appela de son nom *vers sotadiques*. Ce poète, aussi licencieux dans sa conduite que dans ses vers, employa cependant quelquefois la satire contre le vice ; il en fit une violente contre Ptolémée Philadelphe roi d'Egypte, à l'occasion de son mariage avec Arsinoé, sa propre sœur. Pour éviter la colère de ce prince, il se sauva d'Alexandrie; mais Patrocle, officier de Ptolémée, le fit enfermer dans un coffre de plomb et jeter dans la mer.

SOTELO (Louis), de l'ordre de Saint-François, alla faire des missions au Japon, d'où il fut envoyé vers Paul V, en qualité d'ambassadeur d'un roi catéchumène. Le pape le reçut avec distinction, le nomma évêque au Japon, et l'y renvoya; mais en y arrivant, il fut mis en prison à Omura, ville du Japon, et fut honoré peu de temps après de la couronne du martyre en 1624. On a de lui une *Lettre* qu'il écrivit de sa prison à Urbain VIII, sur l'état de l'Eglise du Japon : elle est curieuse et intéressante.

SOTER (Saint), natif de Fondi, monta sur la chaire de saint Pierre après le pape saint Anicet, l'an 162 ou 168 de J. C. Il souffrit le martyre l'an 177 durant la persécution de Marc-Antonin le philosophe. Ce pontife était le père des pauvres, le modèle du clergé, et la consolation de l'Eglise dans ces temps de souffrances. (Sa mémoire est honorée le 2 avril. Il eut pour successeur saint Eleuthère.)

SOTO (Dominique), théologien, naquit à Ségovie l'an 1494. Son père, qui était un pauvre jardinier, le destina d'abord au même travail; mais le jeune homme obtint qu'on lui apprendrait à lire et à écrire. Il se retira dans un petit bourg près de Ségovie, où il fit, dans l'église de ce lieu, les fonctions de sacristain. Il consacrait à l'étude le temps qui lui restait : il se rendit capable d'aller étudier la philosophie dans l'université d'Alcala. De là il vint étudier à Paris. Il retourna en Espagne, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Il professa avec beaucoup d'éclat dans l'université de Salamanque. Sa grande réputation porta l'empereur Charles-Quint à le choisir, en 1545, pour son premier théologien au concile de Trente. Ce savant religieux se fit généralement estimer dans cette auguste assemblée, et fut un de ceux à qui on donnait le soin de rédiger ce qui avait été décidé et de former les décrets. Il publia en même temps ses deux livres, *De la nature et de la grâce*, Paris, 1549, in-4, en latin, qu'il dédia aux Pères du concile. Il refusa l'évêché de Ségovie, et se démit de l'emploi de confesseur de l'empereur Charles-Quint, qu'il n'avait pu se dispenser d'accepter. Il mourut à Salamanque en 1560, à 66 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : 1° des *Commentaires* sur l'épître aux

Romains, 1530, 1550, in-fol., et sur le Maître des sentences, in-fol.; 2° des traités *De justitia et jure*, in-fol.; 3° *De tegendis secretis*, in-8; 4° *De pauperum causa*; 5° *De cavendo juramentorum abusu*; 6° *Apologia contra Ambrosium Catharinum, de certitudine gratiæ.*

SOTO (Fernand de), gentilhomme espagnol, naquit à Villanueva de Bavia-Rota, dans l'Estramadure, passa en Amérique en 1520, conquit une partie de la Floride, découverte par Narvaes. Soto fut un des plus illustres compagnons de François Pizarre, conquérant du Pérou. Il le servit beaucoup par son intelligence et par son courage, et en 1532 partagea les trésors de ce pays avec le vainqueur. Quelques années après, l'empereur Charles-Quint lui ayant donné le gouvernement de l'île de Cuba, avec la qualité de *général de la Floride*, et le titre de *marquis* des terres qu'il pourrait acquérir, il partit en 1538, pour l'Amérique, avec une bonne flotte. (Arrivé à Cuba, six semaines après son départ, il rebâtit aussitôt la ville de La Havane, que des corsaires français avaient ruinée, puis il se prépara à la conquête de la Floride. Nous ne le suivrons pas dans tous les évènemens de son entreprise; nous dirons seulement qu'après avoir parcouru toutes les parties occidentales de ce pays, jusqu'à une distance de 300 lieues du point de débarquement, il mourut le 25 juin 1552. Après sa mort, personne ne continua son entreprise. On peut en lire la relation dans l'*Histoire de la Floride*, par Garcilaso de la Vega, et dans le petit ouvrage qui a pour titre: *Histoire de la conquête de la Floride par les Espagnols, sous Fernand de Soto*, traduite en français par Citri de Laguette, Paris, 1685, in-12. Ces deux relations ne sont pas entièrement d'accord.)

SOTO (Pierre de), pieux et savant dominicain de Cordoue, fut envoyé en Allemagne pour aller rétablir les études dans l'université de Dillingen, fondée par Othon Truchsès, évêque d'Augsbourg. Il professa dans cette université jusqu'en 1553, qu'il alla en Angleterre pour rétablir la catholicité dans les universités d'Oxford et de Cambridge. Après la mort de la reine Marie, arrivée en 1558, il retourna à Dillingen, et y demeura jusqu'en 1561. Il se rendit cette année, par ordre du pape, au concile de Trente; les Pères l'écoutaient avec admiration, ainsi que Dominique Soto, et on les considérait tous deux comme de grands théologiens. Soto, épuisé de fatigue et de travail, tomba malade et mourut en 1563. Le Père du Chesne, jésuite, dans son *Histoire du baïanisme*, parle de quelques assertions de Soto favorables aux erreurs de Baïus; mais si effectivement ces assertions sont de cette nature, il est à croire qu'elles n'ont pas été telles dans l'intention de l'auteur, qui d'ailleurs n'eût pas manqué de les rejeter, si de son temps le saint-Siége en avait porté un jugement défavorable, et ne se fût point amusé à ergoter sur le fait et le droit. On a publié à ce sujet son *Apologie* en 1738. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Institutiones christianæ*; 2° *Methodus confessionis*; 3° *Doctrinæ christianæ compendium*; 4° *Tractatus de institutione sacerdotum qui sub episcopis animarum curam gerunt*, Lyon, 1587, in-8. C'est calomnieusement que quelques écrivains de mauvaise foi lui ont attribué l'erreur de Launoy et de Dominis sur le mariage, erreur qu'il combat d'une manière formelle, en établissant bien expressément la doctrine contradictoire. *Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er juillet 1793, page 338.

SOTWEL ou SOUTWHELL (Nathanaël), né à Norforlk en Angleterre, se fit jésuite en 1624, fut choisi secrétaire de son ordre en 1649, exerça cet emploi pendant 17 ans, et publia à Rome en 1676, année de sa mort, une *Continuation* estimée, depuis 1642 jusqu'en 1673, de la Bibliothèque des écrivains de la société de Jésus, in-fol. Cet ouvrage, qui avait été commencé par Ribadeneira, et continué par Philippe Alegambe, est en latin. On a publié à Rome un *Supplément* à la Bibliothèque des écrivains de la société; il est en latin et d'une grande exactitude. *Voyez* OUDIN François.

SOUBEYRAN DE SCOPON (Jean), avocat au parlement de Toulouse, né dans cette ville en 1699, mort en 1751, est connu par quelques ouvrages de morale et de littérature ; tels sont : 1° *Caractère de la véritable grandeur*, 1746, in-12 ; 2° *Réflexions sur le bon goût, le bon ton, la conversation*, 1746, in-12; *Considérations sur le génie et sur les mœurs de ce siècle*, 1749, in-12 ; 4° *Observations critiques* sur les Remarques de grammaire par l'abbé d'Olivet, 1738. Ce dernier ouvrage n'a pas eu le suffrage du public littéraire. Ses écrits moraux sont pleins de bonnes vues et décèlent une grande connaissance du cœur humain.

SOUBISE. *Voyez* ROHAN.

SOUCHAI (Jean-Baptiste), littérateur, chanoine de l'église cathédrale de Rhodez, conseiller du roi, lecteur et professeur d'éloquence au collége royal, vit le jour en 1688 à Saint-Amand, près de Vendôme. L'académie des Inscriptions le mit au nombre de ses membres en 1726, et le perdit en 1746, dans la 59e année de son âge. On a de lui : 1° une Traduction française de la *Pseudodoxia epidemica* du savant médecin Thomas Brown, en 1738, 2 vol. in-12, sous le titre d'*Essais sur les erreurs populaires ;* 2° une *Edition* des *OEuvres diverses* de Pellisson, en 3 vol. in-12 ; 3° des *Remarques* sur la traduction de Josèphe par Arnauld d'Andilly, qui se trouve dans l'édition de Paris, 1744, 6 vol. in-12 ; 4° une *Edition* des *OEuvres* de Boileau, en 1740, 2 vol. in-4 ; 5° une *Edition* de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé où, *sans toucher ni au fond ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage, et d'abréger les conversations*, Paris, 1733, 10 vol. in-12 ; 6° une *Edition* d'Ausone, 1730, in-4, avec des notes abondantes ; 7° Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'académie des belles-lettres :* elles embellissent ce recueil.

SOUCIET (Etienne), jésuite, fils d'un avocat de Paris, naquit à Bourges en 1671. Après avoir professé la rhétorique et la théologie dans sa société, il devint bibliothécaire du collége de Louis le Grand à Paris. Il y mourut en 1744 à 73 ans, honoré des regrets des savans, dont la plupart aimaient son caractère et admiraient son savoir. Il possédait les langues savantes. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : 1° *Observations astronomiques* faites à la Chine et aux Indes, Paris, 1729 et 1732, 3 vol. in-4 ; 2° *Recueil de Dissertations critiques sur les endroits difficiles de l'Ecriture sainte*, etc., Paris, 1715, in-4 ; 3° *Recueil de Dissertations*, contenant un *Abrégé chronologique*, cinq *Dissertations* contre la *Chronologie* de Newton, etc., in-4. Ces ouvrages diférens ont fait honneur à son érudition et à sa sagacité. 4° Une *Edition* de la *Critique de la Bibliothèque ecclésiastique de* M. du Pin, par Richard Simon, avec des *remarques*, 1730, 4 vol. in-8. On y trouve des recherches curieuses et des observations très justes. — Son frère, Etienne-Augustin SOUCIET, jésuite comme lui, ne lui survécut que de deux jours, et mourut en 1744, au collége de Louis le Grand, où il professait la théologie. On a de lui un *Poème* sur les *comètes*, Caen, 1760, in-8, et un autre sur l'*agriculture*, avec des *notes*, Moulins, 1712, in-8. Ces deux ouvrages sont d'une latinité pure.

SOUFFLOT (Jacques-Germain), intendant général des bâtimens du roi de France, né à Irancy, près d'Auxerre, en 1714, s'est acquis une grande réputation par une multitude d'édifices, parmi lesquels on admire la *Bourse*, l'*Hôpital* et la *Salle de spectacle* de la ville de Lyon. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est l'église de *Sainte-Geneviève* à Paris. Il eut un démêlé assez vif avec Patte, qui accusa de faiblesse les piliers destinés à recevoir la coupole. Le compilateur qui a donné en 1777 la rapsodie intitulé *Dictionnaire universel*, ou *Bibliothèque de l'homme d'état*, 30 vol. in-4, a critiqué aussi ce vaste édifice, qui n'en est pas moins un des plus beaux temples que les hommes aient élevés à la gloire de l'Eternel. Un poète ingénieux, en voyant élever ce superbe bâtiment dans un temps où le dépérisse-

ment de la religion devenait de jour en jour plus visible, adressa la plainte suivante à la Piété, qu'il appelle tardive pour avoir différé si long-temps l'exécution d'un si bel ouvrage :

Templum augustum, ingens, regina assurgit in urbe,
Urbe et patrona virgine digna domus.
Tarda nimis Pietas, vanos moliris honores;
Non sunt hæc cœptis tempora digna tuis :
Ante Deo in summa quam templum erexeris urbe,
Impietas templis tollet et urbe Deum.

Sa prophétie ne s'accomplit malheureusement que trop, au jour où les dépouilles mortelles de Voltaire, de Rousseau, de Marat, etc., profanèrent par leur présence cet asile de la piété. Soufflot mourut le 29 août 1780, sans avoir eu la satisfaction de voir achever ce grand édifice, rendu maintenant au culte divin. (On doit à Soufflot une *suite de plans*, *coupes*, *profils*, *élévations géométrales et perspectives de trois temples antiques*, *tels qu'ils existaient en* 1750 *dans la Bourgade de Pœstum*, *mis au jour par les soins de G.-M. Dumont en* 1764; *OEuvres* ou *Recueil de plusieurs parties d'architecture* de M. Soufflot, Paris, 1767, 2 vol. gr. in-fol. avec 230 planches; *Elévations et coupes de quelques édifices de France et d'Italie*, *dessinées par feu M. Soufflot*, *et publiés par M. Dumont*, Paris, 1781, in-fol.

* SOUILLAC (Jean-George de), Lodève, et docteur en théologie, issu des sires de Souillac de l'ancienne et illustre maison de Turenne, était fils de François de Souillac, et de Charlotte d'Aubusson, fut d'abord vicaire-général de M. l'évêque de Périgueux : le roi le nomma, le 14 juillet 1732, à l'évêché de Lodève, après la mort de Jacques-Antoine Phelippeaux, qui occupait ce siége. A la fin de la même année, il assista, en qualité d'évêque de Lodève, aux états de Languedoc, quoiqu'il n'ait été sacré qu'au mois de janvier suivant : il prêta serment de fidélité le 10 mai 1733. Il fut un des évêques qui condamnèrent le *livre* du Père Pichon. Il n'a point évité les imputations de jansénisme, quoiqu'il ne les méritât pas. Le *Dictionnaire des livres jansénistes* l'accuse d'en tenir le langage, sans doute parce qu'il était attaché au système augustinien, que soutiennent plusieurs écoles fameuses, et qui diffère en tout de la doctrine de l'évêque d'Ypres. Le *Dictionnaire des anonymes* lui attribue les *Conférences ecclésiastiques du diocèse de Lodève*, Paris, 1749, 4 vol. in-12 : ouvrage rédigé d'après les principes du système cité ci-dessus. Il mourut en avril 1750.

* SOULAVIE (L'abbé Jean-Louis GIRAUD), né en 1751 ou 1752, embrassa l'état ecclésiastique, auquel il ne parut pas bien attaché, comme le prouva sa conduite. A l'époque de la révolution, il était curé de Sévent : il devint vicaire-général de Châlons. Quelques ouvrages qu'il avait publiés lui avaient valu le titre de correspondant de l'académie des belles-lettres de Paris et de quelques autres sociétés étrangères. Il acquit une sorte de réputation littéraire par la publication de plusieurs *Mémoires*, qu'il mettait, sans se gêner, sur le compte des noms les plus célèbres. De ce nombre sont les *Mémoires* du duc d'Aiguillon, de Massillon, etc. : mauvais ouvrages par l'inexactitude, le stile, le manque d'intérêt et l'ignorance; compilations informes, sans plan ni méthode, et où règne principalement le mauvais goût et l'ineptie. Il ne fut pas difficile à un homme d'une tête aussi mal organisée de se laisser égarer par les maximes de la révolution. Il abjura son état, trahit ses sermens, contracta des engagemens frauduleux, et se livra au désordre. Après avoir été membre de la société des amis de la constitution, et publié des articles politiques dans les différens journaux, il fut un des premiers prêtres qui se marièrent. En 1793 il fut nommé résident de la république française à Genève, place que lui enleva le comité de salut public sous le prétexte qu'il était partisan de Robespierre. Arrêté et incarcéré, il resta dans les prisons jusqu'en 1796. Il fut après le 18 brumaire mis sur une liste de déportation; mais Buonaparte empêcha l'exécution de cette mesure. Dès lors il vécut tranquille. Mais la vieillesse l'attendait, et, dans le calme des pas-

sions, malheureusement trop assouvies, le remords se fit sentir dans son cœur. Une longue maladie lui laissa le loisir de réfléchir sur ses erreurs passées. Il fit appeler un estimable ecclésiastique, qui lui procura les consolations de la religion, et il mourut dans des sentimens chrétiens, en septembre 1813. On a de ce fécond écrivain : 1° *Histoire naturelle de la France méridionale*, première partie, *Minéraux*, Paris, 1780, 7 vol. in-8 ; deuxième partie, *Histoire physique des plantes distribuées par Climats*, ibid., 1780, 1 vol.; 2° *Elémens de l'histoire naturelle*, Pétersbourg, 1 vol. in-4 ; 3° *OEuvres du chevalier Hamilton* (ministre de George III à la cour de Naples), Paris, 1781, in-8; 4° *Des mœurs et de leur influence sur la prospérité ou la décadence des Empires*, Toulouse, 1784, in-8 ; 5° *l'Histoire, le Cérémonial et les droits des états-généraux*, Paris, 1789, 2 vol. in-8 ; 6° *Mémoires du maréchal de Richelieu*, Londres (Paris), 1790, 7 vol. dont les 3 derniers furent publiés en 1793 ; 7° *Mémoires de Barthélemy*, Paris, 1799, in-8; ouvrage apocryphe que Soulavie a vendu à un libraire comme venant de Sinamari ; 8° *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, ibid., 1801, 6 v. in-8 ; 9° *Histoire de la décadence de la monarchie française*, ibid., 1805, 3 vol. in-8, avec atlas; 10° *Mémoires de la minorité de Louis XV, par J. C. Massillon*, etc., ibid., 1792, in-8 ; ouvrage apocryphe et misérable rapsodie, etc. Soulavie a laissé plusieurs manuscrits. Il avait formé une collection de tout ce qui avait été gravé en France et à l'étranger sur l'histoire de France, depuis Pharamond jusqu'à Buonaparte (1809); elle formait 162 vol. in-fol. : elle fut saisie en 1813 chez Soulavie et fut déposée dans les archives du ministère des affaires extérieures.

* SOULÈS (François), littérateur, né à Boulogne-sur-Mer en 1740, a donné un grand nombre de traductions et de lourdes compilations. On y remarque de continuelles incorrections de stile, qui proviennent de ce que, travaillant pour les libraires, il était souvent forcé de leur livrer son manuscrit avant d'avoir eu le temps de le relire et de le corriger. On a de lui : 1° *Histoire des troubles de l'Amérique anglaise*, *écrite sur les mémoires les plus authentiques*, Paris, 1787, 4 vol. in-8. Cette histoire eut beaucoup de vogue; mais elle a été éclipsée par l'ouvrage de M. Botta sur ce même sujet, publié en italien en 1810, et en français en 1814. 2° *Relation de l'état actuel de la Nouvelle-Ecosse*, traduit de l'anglais, 1787, in-8 ; 3° *Clare et Emmeline*, ou *la Bénédiction maternelle*, traduit de l'anglais, Paris, 1788, in-8 ; *l'Indépendant*, nouvelle imitée de l'anglais, Paris, 1788, in-8 ; 5° *Procès de Waren Hastings*, *écuyer*, *ci-devant gouverneur de Bengale*, traduit de l'anglais, ibid., 1788, in-8; 6° *Affaires de l'Inde*, *depuis le commencement de la guerre avec la France en* 1756, *jusqu'à la conclusion de la paix en* 1783, traduit de l'anglais, ibid., 1788, 2 v. in-8 ; 7° *Exposition des intérêts des Anglais dans l'Inde*, *suivie du tableau des opérations militaires de la partie méridionale de la péninsule*, 1780-1784, par W. Jularton, traduit et revu sur la 2e édition, ibid., 1788, grand in-8 ; 8° *Réflexions sur l'état actuel de la Grande Bretagne*, *comparativement à son état passé*, par Richard Champion, traduites de l'anglais, 1788, in-8 ; 9° *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, traduit de l'anglais, tom. 3, 1788, in-8 ; 10° *Règle du parlement d'Angleterre*, 1789, in-8 ; 11° les *Droits de l'homme*, *en réponse à l'attaque de Burke sur la révolution française*, par Thomas Payne (*voyez* ce nom), avec des notes et une nouvelle préface de l'auteur, Paris, 1791, in-8; 12° *De l'homme*, *des sociétés et des gouvernemens*, 1792, in-8; 13° *Voyage à la mer du Sud*, par G. Bligh, traduit de l'anglais, 1792, in-8 ; 14° *Voyage en France pendant les années* 1787, 1790, par Arthur Young, avec des notes et des observations par de Casaux, Paris, 1793, 3 vol. in-8 ; 2e édition, avec des augmentations et une nouvelle carte, 1794,

in-8 ; 15° *Voyage en Italie pendant l'année* 1789, par Arthur Young, *avec des remarques sur l'agriculture de cette partie de l'Europe*, par le docteur Symond, traduit de l'anglais, 1796, in-8; 16° plusieurs *Romans*; 17° différens *Voyages*, traduits de l'anglais. Soulès a publié plus de 30 volumes, sans acquérir plus de réputation et de fortune. Il fut l'ami de Thomas Payne, et nous devons bien présumer qu'il en partageait les folles doctrines. Il fut compris dans l'état des gens de lettres auxquels la Convention accorda des secours en 1795. Il est mort en février 1809.

SOULIER (Pierre), prêtre du diocèse de Viviers où il naquit vers 1640, curé dans le diocèse de Sarlat, au 17e siècle, donna au public : 1° l'*Abrégé des édits de Louis XIV contre ceux de la religion prétendue réformée*, in-12, en 1681 ; 2° l'*Histoire des édits de pacification et les moyens que les prétendus réformés ont employés pour les obtenir*, in-8, 1682; 3° l'*Histoire du calvinisme*, in-4, 1684; appuyée de bonnes preuves et de quantité d'actes utiles. Tous ces ouvrages sont intéressans, non seulement relativement à l'histoire, mais encore à la politique, qui veille à la tranquillité des états. (*Voyez*. CALVIN, LOUIS XIV, SOLIMAN II, MORNAY). Nous ignorons le temps de sa mort.

* SOUQUE (Joseph-François), né le 2 septembre 1767, avait à peine terminé ses études lorsque la révolution éclata. Il embrassa les principes nouveaux, et s'attacha aux *Girondins*. Après leur chute (le 31 mai 1793), il accompagna Brissot qui avait pris la route de la Suisse ; on les arrêta tous deux à Moulins, et ils furent conduits à Paris, où on les mit en prison. Souque y resta jusqu'après le 9 thermidor. Sous le directoire, il fut nommé secrétaire d'ambassade en Hollande; et sous l'empire, il devint secrétaire-général du département du Loiret, et puis du gouvernement de Catalogne. Le département du Loiret le nomma deux fois au corps législatif, et il s'y trouva encore lors de la déchéance de Buonaparte. Souque y adhéra, et fut en 1814 député à la première chambre, où il parla, le 9 août, en faveur de la liberté de la presse. Dans la discussion du 22 octobre sur la loi relative aux biens des émigrés, il ne se montra pas très favorable à leur cause. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe (mars 1815), il fut député de la chambre instituée en vertu de l'acte *additionnel*. Resté sans emploi à la seconde restauration, il s'occupa de littérature, et mourut le 14 septembre 1824, âgé de 53 ans. On a de lui : 1° *Le chevalier de Canolle*, ou *un Episode de la Fronde*, comédie en cinq actes et en prose, jouée à l'Odéon le 27 mai 1816, et publiée dans ce même mois sous le nom de M. de *Saint-George*. Cette comédie, ou plutôt ce drame, eut un brillant succès. Indépendamment de l'intérêt répandu dans toute la pièce, d'un dialogue naturel et animé, l'auteur a su y mêler une couleur historique qui rappelle l'époque à laquelle se rapporte son sujet. 2° *Orgueil et Vanité*, comédie en cinq actes en prose, jouée au Théâtre-Français, et imprimée le premier avril 1819. Elle fut bien reçue du public, quoiqu'elle n'obtînt pas le même succès que la première. Nous dirons, à la louange de l'auteur, qu'il règne dans ces deux pièces une décence de mœurs dont s'écartent assez souvent quelques auteurs dramatiques. Il a laissé en manuscrit une comédie dans le genre du chevalier de Canolle, intitulée : *François II*.

SOURDIS. *Voyez* ESCOUBEAU.

* SOURIS (La baronne de) naquit en 1749 à Soleure en Suisse. Mariée à un ancien officier général, elle resta veuve à la fleur de l'âge. Dès lors elle vécut dans la retraite. La révolution française et les troubles qui s'ensuivirent dans la Suisse, en 1793, lui firent perdre une partie de sa fortune. Cependant sa maison fut l'asile d'un grand nombre d'émigrés français, échappés à la hache révolutionnaire. Nous ne citerons qu'une des nombreuses occasions où elle exerça sa bienfaisance à l'égard de nos compatriotes fugitifs. Après la journée du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), un grand nombre de prêtres étant tout à coup arrivés en

Suisse, elle en logea 200 dans son château, plaça les autres chez des paysans et dans les villes voisines, auprès d'amis respectables. Mais sa fortune ne pouvait pas suffire à l'entretien de plus de 1,500 ecclésiastiques, dont plusieurs étaient chargés d'âge et d'infirmités. La baronne de Souris imagina d'établir parmi eux un comité central de correspondance dans toutes les langues de l'Europe, par le moyen duquel elle adressait des lettres touchantes sur les malheurs de cette respectable colonie, non seulement à tous les banquiers, à tous les riches, à tous les grands ; mais aussi aux princes et aux rois. Elle fit elle-même une quête dans tous les cantons de la Suisse. Elle se présenta un jour chez un banquier opulent auquel elle présenta la bourse : celui-ci n'y mit que 24 livres ; la baronne, frappée de la situation de ces bons ecclésiastiques, et considérant quelle faible ressource était pour eux cette modique somme, se jette en pleurs aux pieds du banquier, et ne prononce que ces mots : « ils sont en si grand nombre !..... » Le banquier rouvre sa caisse, et il lui présente 100 louis. La douleur de la baronne changea alors en transport de joie et en expressions de reconnaissance. Pendant 18 mois elle pourvut à l'existence de ses nombreux protégés : des secours lui arrivaient de tous les points de l'Europe, et même de la Pologne et de la Russie. La baronne partageait les soins de sa bienfaisance avec une amie digne de son cœur, madame de Besenval. Elle mourut au milieu de ces louables occupations à Soleure dans un âge peu avancé.

SOUTH (Robert), théologien anglais, prébendaire de Westminster, et chanoine de l'église de Christ à Oxford, naquit à Hakney dans le Middlesex en 1633, et mourut en 1716. On a de lui 6 vol. de *Sermons* en anglais, qui ont eu assez de cours dans son pays ; des *Harangues* latines et des *Poésies*.

*SOUVAROW ou SOUVAROF ou SOUVOROF (Pierre-Alexis WASSILIEVITSCH), célèbre général russe, naquit en 1730, à Suskoï dans l'Ukraine, d'une famille suédoise. Dès sa première enfance il reçut une éducation tout-à-fait militaire dans l'école des cadets de St.-Pétersbourg. Son père, qui avait été général, étant devenu sénateur, changea d'avis, et le destina à la magistrature ; mais les instances du jeune Souvarow l'emportèrent, et il lui fut permis d'embrasser la carrière des armes. Il entra au service en 1742 comme simple soldat, endura toutes les fatigues et les désagrémens de cet état subalterne ; il n'était qu'officier à l'époque de la guerre de Sept-ans, où il se fit remarquer par sa valeur, et donna de grandes espérances des talens qui devaient le distinguer un jour. En 1762 il obtint le grade de colonel, et fit en cette qualité les campagnes contre le rebelle Pugatschew et les confédérés de Pologne. Il remporta sur ces derniers la victoire de Stralovitz, battit l'armée aux ordres d'Oginski, lui tailla en pièces 1000 hommes et fit 700 prisonniers. Rappelé à St.-Pétersbourg, Souvarow eut l'inspection des frontières de la Fionie. La renommée du général Romanzoff, qui se répandit dans toute l'Europe, attira son attention ; et, désirant apprendre l'art de la guerre sous un si habile maître, il se rendit à l'armée qu'il commandait contre les Turcs. C'est alors que Souvarow se montra digne de rivaliser avec son modèle. Il était déjà général, et dans un combat très vif il s'élança dans les rangs ennemis, culbuta les lignes de janissaires, en tua plusieurs de sa main, remplit un sac de leurs têtes, se présenta devant Romanzoff, et vida le sac à ses pieds (1773). On lui confia une division, à la tête de laquelle il passa le Danube, malgré tous les efforts des musulmans, les battit dans leur retraite, marcha sur Silistria, et campa devant cette place. Il se réunit ensuite au général Kamenskoi ; les deux armées, formant vingt-cinq mille hommes, battirent celle du reis effendi, qui s'élevait à quarante mille soldats, et lui enlevèrent son artillerie et un grand nombre de drapeaux, à l'affaire de Kosludje. Peu de temps après, les Tartares du Kuban et du Budzianrck, s'étant mis en insurrection, refusèrent

d'obéir aux lois de Russie. Souvarow marcha contre eux en 1783, les battit complètement, les soumit, et les força à prêter serment de fidélité à Catherine II. L'impératrice lui envoya son portrait, la croix de Wolodimir, et le nomma en même temps général en chef. C'est de ce portrait que ce guerrier fit toujours dans la suite sa décoration la plus chère, lorsque, dépouillant la peau de mouton qui faisait son vêtement de guerre, il prenait son costume de grande tenue. En 1787, il fut de nouveau employé contre les Turcs, et on lui confia la défense de Kinburn, assiégé par la flotte ennemie. Voulant surprendre cette place, le pacha d'Oczakow avait fait débarquer 6,000 hommes. Souvarow n'envoya à leur rencontre que 1,000 tirailleurs avec ses instructions, d'après lesquelles ceux-ci, en voyant les Turcs, feignirent d'être épouvantés, et se retirèrent en désordre. Les Turcs les poursuivirent, s'avançant vers la place; alors Souvarow, sortant avec de nombreux bataillons, les enveloppa, et tous périrent dans l'action: leurs chaloupes, qui étaient allées chercher des renforts ne revinrent que lorsqu'ils ne pouvaient plus les secourir. Le général russe, qui se battait toujours à la tête de ses soldats, fut grièvement blessé au cou; mais il sauva Kinburn. Un riche panache de diamans que lui envoya sa souveraine fut la récompense de ce nouvel exploit. L'armée autrichienne, alliée des Russes, était commandée par le prince de Saxe-Cobourg; Souvarow ayant appris, le 21 juillet 1789, que ce général était enveloppé par le grand visir, qui avait cent mille hommes sous ses ordres, vole à son secours avec 10,000 Russes, tombe à l'improviste sur les Ottomans, en criant aux soldats: « Amis, ne regar» dez pas les yeux de l'ennemi; fixez sa » poitrine, c'est là qu'il faut frapper! » et en moins de trois heures il reste maître du champ de bataille. Les Autrichiens ne se souvinrent pas de ce service important, en 1798, lorsqu'ils abandonnèrent ce général en Italie, et lui firent ainsi perdre le fruit de ses victoires. Cette mémorable bataille eut lieu près de la rivière de Rimnisk: ce qui lui valut le surnom de *Rimniskii* que lui donna Catherine II, en souvenir de ce nouveau triomphe. L'empereur Joseph II le créa comte de l'empire romain. Le général Sudowith venait de lever le siége d'Ismaïlow, qui avait résisté à tous ses efforts pendant sept mois. Le général en chef Potemkin jette les yeux sur le vainqueur de Rimnisk, et lui adresse l'ordre de prendre cette place en trois jours. C'était au plus fort de l'hiver; Souvarow obéit aussitôt, et, le troisième jour, sans parlementer ni faire de sommation, il ordonne brusquement l'assaut, et dit aux soldats: « Mes amis, les vivres sont » chers; point de quartier. » Les Turcs opposent la résistance la plus opiniâtre, et les Russes, repoussés deux fois, se rendent enfin maîtres des remparts, pénètrent dans la ville, qui fut livrée au pillage le plus affreux. Rien ne fut respecté; dans les rues, dans les maisons, dans les mosquées, tout fut passé au fil de l'épée: 40,000 Turcs périrent dans cette journée, qui fit, avec quelque justice, donner à Souvarow le surnom de *Muley-Ismaël*, le souverain le plus cruel qui ait régné sur Maroc. La paix de Iassy ayant terminé cette guerre sanglante, Souvarow dut suspendre ses victoires jusqu'en 1792, époque à laquelle les progrès du Polonais Kotciusko réveillèrent l'attention de la Russie. Ce général avait réuni sous ses drapeaux un grand nombre de mécontens, parmi lesquels il comptait des principaux seigneurs de Pologne, qui voulaient délivrer leur pays du joug du cabinet de Saint-Pétersbourg. Souvarow fut nommé pour aller les combattre; il se rendit à Varsovie, et le 4 octobre il mit le siége au principal faubourg de cette ville, appelé Praga. Malgré le feu des nombreuses batteries, il l'attaqua, s'en empara, entra triomphant dans Varsovie, et fit périr tout ce qui s'y trouva; 20,000 Polonais succombèrent dans cette action. Cette victoire décida du sort de la Pologne, qui fut bientôt partagée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. Catherine II conféra à Souvarow le titre de feld-maréchal, et lui écrivit

une lettre des plus flatteuses, où elle lui disait : « Vous savez que je n'avance » personne avant son tour, je suis inca- » pable de faire tort au plus ancien ; mais » c'est vous qui venez de vous faire feld- » maréchal par la conquête de la Polo- » gne. » Après cette expédition, Souvarow se retira dans une de ses terres près de Moscou, où il s'occupait d'agriculture. Sur ces entrefaites, Buonaparte était parti pour l'Egypte : les Autrichiens pensèrent à recouvrer leurs possessions en Italie. Ils formèrent une alliance avec les Russes ; et Paul Ier nomma Souvarow commandant en chef des troupes qu'il envoyait dans ce pays, entièrement occupé par les Français. Il serait trop long de détailler les nombreuses victoires que Souvarow y obtint sur une armée d'ailleurs extrêmement affaiblie, et dont les chefs n'agissaient pas de concert. En peu de temps il se rendit maître de l'Italie, et les Français allaient l'évacuer entièrement, lorsque Masséna vint à leur secours. Paul Ier avait conféré à Souvarow le titre de prince *Italiskii*. Pendant ce temps, le cabinet de Vienne ne voyait pas avec plaisir les victoires des Russes, qui auraient pu leur donner une grande influence sur une contrée où l'Autriche voulait au moins conserver ses possessions ; elle abandonna la Russie à ses propres forces, lorsque cette dernière attendait de son alliée d'être secondée dans ses derniers efforts. Après divers évènemens, Souvarow concentra ses troupes dans la Suisse, d'après les ordres qu'il avait reçus d'y aller secourir l'archiduc Charles ; mais quand il y arriva, ce prince n'y était plus. Masséna vint l'attaquer, et obtint la victoire ; enfin la défaite de Zurich ôta aux Russes tout espoir de conserver leurs conquêtes. Souvarow, qui ne se trouva pas à cette action, arriva trop tard pour en réparer les désastres, tandis que l'armée autrichienne ne bougea pas de ses cantonnemens. Souvarow avait deviné la politique et les projets ambitieux de l'Autriche, et en avait averti son souverain ; mais ni ses avertissemens ni ses triomphes passés ne purent empêcher sa disgrâce ; et Paul Ier ne put lui pardonner des revers qu'il dut en grande partie aux ordres secrets de Vienne. De retour en Russie, il fut exilé à Novogorod ; rappelé bientôt à Pétersbourg, il y mourut en 1800, âgé de 71 ans. M. Guillaumanches-Dubocage, ancien officier supérieur des gardes du corps de Louis XVI, officier de l'état major de Souvarow, a publié un *Précis historique*, in-8, sur ce général. Plusieurs anecdotes sur la vie du général russe sont racontées dans le *Voyage à Moscou*, par Reinbeck, traduit dans les *Annales des voyages*, dont le *Journal des Débats* (de l'Empire) a donné un extrait le 16 septembre 1808. Il existe encore une *Histoire* du feld maréchal Souvarow liée à celle de son temps, avec des considérations sur les principaux évènemens politiques et militaires relatifs à la Russie pendant le 18e siècle, par L.-M. P. de Laverne, ancien officier de dragons, 1 vol. in-8, etc. Enfin, on a publié, en 1819, *Vie de Souvarow, tracée par lui-même*, ou *Collection de ses lettres et de ses écrits*, par Serge Glinka, 2 vol. in-8, Moscou, 1819. Il ne sera pas inutile, après avoir suivi ce général dans ses triomphes les plus éclatans, de citer de lui quelques traits qui peignent l'originalité de son caractère. « Souvarow, dit M. Guillaumanches-Dubocage, résolut » de se distinguer par les manières ori- » ginales et presque extravagantes qu'il » affecta, et qui, dans la suite, devinrent » une seconde nature. Il se levait avant » le jour, sortait tout nu, quelle que » fût la saison, et se faisait jeter sur le » corps trois ou quatre seaux d'eau froide. » Il dînait à huit heures du matin ; c'était » presque son seul repas. Il couvrait son » corps fluet et frêle d'une simple veste » de basin et d'une culotte de la même » étoffe. Dans ces vêtemens légers, le » casque en tête et des bottes mal faites » aux pieds, il commandait, il inspec- » tait, il haranguait ses troupes au mi- » lieu de l'hiver, au fond de la Russie, » et à l'âge de 70 ans. La simplicité ex- » trême de son extérieur avait toutes les » apparences de la grossièreté et de l'a- » varice. Ce feld-maréchal n'avait point

» de cheval à lui : il montait la première » *rossinante* qu'un cosaque lui présen- » tait. Sa voiture ordinaire était un *kibika* » ou charrette russe ; il préférait aux lits » qu'on lui offrait, quelques bottes de » foin proprement arrangées dans un » coin : sa table n'était couverte que de » ragoûts cosaques ; il n'avait pour do- » mestique qu'un seul soldat d'ordon- » nance. Il lui est arrivé à la parade de » se moucher dans les manches de son » bel et unique uniforme de feld-maré- » chal ; et, ce qui passe les bornes, il » satisfaisait à tous les besoins de la na- » ture devant le front de son régiment, » en présence des officiers et des géné- » raux. Par ces bizarreries, il voulait » flatter les troupes, en prenant les » manières du plus simple soldat, et il » réussissait à être en même temps le » camarade, le père, le bouffon et l'idole » de son armée. Portant l'originalité de » son caractère dans toutes ses actions, » il voulait servir de modèle de subordi- » nation à son armée. C'est dans cette » vue qu'il avait imaginé de dire à Ti- » ckinka, son aide-de-camp, de lui or- » donner de sortir de table, quand il » s'apercevrait que, par préoccupation, » il continuerait à manger au-delà de son » appétit ordinaire. Alors il se retour- » nait d'un air en même temps grave et » plaisant, et lui demandait : De quelle » part ? — Par ordre du maréchal Sou- » varow. — Il faut qu'on lui obéisse, » reprenait-il en riant, et il se levait sur- » le-champ. » Il en était de même lorsque ses occupations le tenaient sédentaire : Tickinka lui ordonnait de sortir ; il faisait la même demande, son aide-de-camp répétait la même réponse, et il allait aussitôt se promener. Malgré la rudesse de son caractère et sa négligence pour sa personne, ce vieux guerrier, dit-on, n'aimait pas qu'on lui rappelât son âge ; il rougissait même de sa vilaine figure ; et il est certain que dans les appartemens qu'il devait occuper, on avait soin d'ôter ou de couvrir les glaces, car autrement, si Souvarow y apercevait ses rides, vraiment effrayantes, et ses cheveux blancs, on le voyait sortir comme au *petit galop*, et franchir en sautant les tables et les chaises. Les Russes, en général, sont très attachés à la religion de leurs pères ; Souvarow était vraiment dévot, et il se piquait même de l'être. Bien souvent il assistait à l'office divin, et chantait avec les popes ; mais on ne sait pas qu'il ait exercé aucun acte de bienfaisance envers eux, ni pour les églises qu'il fréquentait. Il ne se mettait pas à table sans réciter le *Benedicite*, et n'en sortait pas sans dire les *Grâces*. Quand il avait des convives, s'ils ne répondaient pas *amen*, il disait en riant : « Ceux qui ne disent point *amen* n'auront » pas d'eau-de-vie. » C'était une liqueur qu'il aimait beaucoup, et dont il faisait usage tous les matins en se levant, et après avoir dit ses prières. Pendant son exil dans un village du gouvernement de Novogorod, il se fit nommer marguillier, et, ne pouvant mieux faire, il exerçait son activité en sonnant les cloches de l'église plusieurs fois par jour : il sonnait en outre tous les offices, qu'il allait chanter avec le pope, pêle-mêle avec les paysans. Cependant, cette dévotion ne le rendait ni juste ni circonspect envers les ecclésiastiques. Dans sa campagne de Suisse, il fit donner, sur une plainte mal fondée, cinquante coups de bâton au curé du lieu, qui était un homme respectable : peu de momens auparavant, l'ayant aperçu en arrivant à Altorf, il était descendu de cheval pour s'agenouiller devant lui et lui demander sa bénédiction. Il croyait ainsi séparer le général de l'homme religieux, sans manquer aux devoirs de l'un et de l'autre. Le soir, après la retraite, il obligeait tous les officiers à réciter une prière devant les troupes sous leurs ordres. Il portait toujours sur lui une petite image de saint Nicolas, patron de la Russie, et n'allait jamais aux combats sans avoir baisé cette image, après avoir fait le signe de la croix. Sa vie, extrêmement frugale, ne le distinguait pas du soldat, dont il imitait les manières, et il endurait comme lui les fatigues les plus pénibles. Il changeait bien souvent de chemise au milieu du camp, et ne se couvrait

souvent que d'une simple peau de mouton. Il était très pointilleux dans le service, faisait observer une discipline plus que sévère, et il proscrivit le luxe dans ses armées ; cela lui fit plusieurs ennemis parmi ses officiers supérieurs, mais il était adoré par ses soldats. Il affectait un laconisme digne d'un Spartiate : dans ses premières campagnes, s'étant emparé de la ville de Toutonkai, en Bulgarie, il écrivit à son impératrice : « Gloire à » Dieu ! louanges à Catherine, la ville » est prise, et j'y suis. » Après la prise d'Ismaïlow, il adressa à la czarine ce peu de mots : « Madame, l'orgueilleuse » Ismaïlow est à vos pieds. » L'impératrice, dans son voyage en Crimée, accorda à ses généraux toutes les grâces qu'ils lui demandèrent. Quand le tour de Souvarow fut arrivé, Catherine lui demanda : « Eh bien, que puis-je faire » pour vous? — Payer mon logement, » répondit-il. » Ce logement ne coûtait que trois roubles. La manie de se singulariser ne pouvait certes inspirer une réponse plus modeste et plus laconique. Souvarow était maigre, petit, et vers l'âge de soixante ans son corps commença à se courber. Il avait le regard perçant et plein de feu. Son coup d'œil était exact, ses plans généralement bien conçus, ses dispositions promptes et d'un ensemble rare dans un général, par la sage combinaison qu'il savait leur donner. Il se battit souvent à la tête de ses armées avec un courage qui redoublait celui du soldat, et le rendait presque invincible. Quoique ses manières fussent brusques, et qu'il vécût plutôt comme un cosaque du Volga, que comme un feld-maréchal, Souvarow avait l'esprit très orné ; il avait fait ses études avec honneur, et il savait l'allemand, le français, l'italien, le turc, le tartare, etc. ; il cultiva même la poésie, et il se plaisait à mettre ses ordres en vers ; il écrivait souvent ainsi ses rapports à l'impératrice. Comme il ne manquait pas de pénétration ni de politique, les personnes les mieux instruites ne voyaient dans ses goûts singuliers, dans ses manières ignobles, qu'une affectation ou une adresse pour se faire aimer du soldat, ou pour ne pas exciter l'envie. C'est dans cette vue que, sous le ministère de Potemkin, il se fit passer pour fou, et sut le persuader à tout le monde. Souvarow a été sans doute un des plus habiles généraux du 18e siècle : la postérité conservera le souvenir de ses exploits ; mais aussi la cruauté qu'il fit paraître en plusieurs occasions sera toujours une tache à sa mémoire.

SOUVERAIN (N.), écrivain français, était du Bas-Languedoc. Il fut ministre d'une église calviniste du Poitou. Déposé du ministère, il se réfugia en Hollande, d'où il fut encore chassé pour avoir refusé de souscrire au prétendu synode de Dordrecht. Il se retira en Angleterre, où il fut regardé comme socinien, et y mourut vers la fin du 17e siècle. On a de lui un ouvrage recherché par les incrédules, intitulé : *le Platonisme dévoilé*, ou *Essai sur le verbe platonicien*, Cologne, 1700, in-8. Le Père Baltus a victorieusement réfuté ce livre dans sa *Défense des saints Pères accusés de platonisme*, Paris, 1711, in-4 : ce qui n'a pas empêché nos philosophes de répéter les sottises de ce fanatique, comme ils répètent imperturbablement les sophismes et les injures des mécréans de toutes les nations et de tous les siècles.

SOUZA (Louis de), dominicain, né en 1604, mort en 1633, est un des meilleurs écrivains portugais. Ses ouvrages sont : 1° la *Vie de dom Barthélemy des Martyrs*, qui a été donnée en français par Isaac le Maître, plus connu sous le nom de Sacy, 1664, in-8 ou in-4 ; 2° *Histoire de saint Dominique*, 3 vol. in-fol. Louis de Souza a écrit d'un stile animé, mais quelquefois trop métaphorique. Le discernement des faits et la critique ne sont pas son principal mérite.

SOUZI. *Voyez* PELETIER.

*SOYE (Jean-Louis Baron), maréchal de camp, né à Phalsbourg le 10 février 1774, mort dans le milieu du mois de juillet 1832 du choléra-morbus, à Vaucouleurs (Meuse), en se rendant dans le département de la Creuse dont il venait d'être nommé commandant, fut un mi-

litaire plein de valeur. Il entra au service comme volontaire en 1792, et après avoir parcouru tous les grades inférieurs dans l'armée française, il passa en 1807, de la garde impériale au service du grand duc de Berg, en qualité de major d'infanterie, et bientôt il fut nommé colonel dans ce duché. Murat, ayant été élevé sur le trône de Naples, y mena avec lui le baron Soye, qui commanda d'abord le régiment corse, et ensuite les grenadiers de la garde napolitaine. En 1812 il fut nommé maréchal de camp. Lorsque le roi de Naples se coalisa avec l'Autriche et l'Angleterre contre la France, le baron Soye quitta son service, et rentra dans sa patrie où il prit le commandement d'une brigade de la jeune garde le 23 mars 1814. Soye s'est distingué dans les campagnes des années 1792, 1793, 1794, 1795 et 1796 à l'armée du Rhin, dans celles de 1797, 1798 et 1799 en Italie. Il a fait partie des armées de l'ouest en 1800, d'observation dans le midi en 1801, sur les côtes de la 15e division militaire en 1802, et au camp de Boulogne en 1803 et 1804. Il a fait les campagnes de la grande armée en Autriche, en vendémiaire an 14 et 1805; celles de 1806 et 1807 en Prusse, celles de 1808, 1809, 1810, 1811, 1812 et 1813 dans le royaume de Naples, et celles de 1814 et de 1815 à la grande armée, en France et en Belgique. Sa carrière militaire a été signalée par plusieurs actions d'éclat. Ses compagnons d'armes n'ont pas surtout oublié sa belle conduite, le 27 mars 1799, à l'armée d'Italie, près de Vérone; il se précipita à la tête de quelques carabiniers dans la grande redoute de San-Paolo; il fut nommé capitaine sur le champ de bataille, et on lui décerna un sabre d'honneur. Il avait reçu dans cette redoute un coup de feu qui lui a traversé le côté droit, et un coup de baïonnette au bras gauche. Après 41 ans de service, le général Soye est mort sans aucune fortune, il n'a laissé à sa veuve et à ses enfans que l'honorable héritage de son nom.

SOZOMÈNE ou SALAMAN (Hermias), surnommé le *Scholastique*, né à Salamine, en Chypre ou à Gaza, ou bien à Bételie en Palestine, embrassa le christianisme, touché par les miracles de saint Hilarion. Il passa de la Palestine à Constantinople, où il cultiva les belles-lettres, et exerça la profession de rhéteur. Il avait du goût pour l'histoire ecclésiastique, et son premier coup d'essai fut un *Abrégé* de ce qui s'était passé depuis l'ascension du Sauveur jusqu'à la défaite de Licinius. Cet Abrégé est perdu. Il commença une *Histoire* plus considérable vers l'an 473. Elle est divisée en 9 livres, et renferme les évènemens arrivés depuis l'an 324 jusqu'à l'an 439. Il déclare, au commencement du 1er livre, « qu'il écrit » ce qui s'est passé de son temps, sur ce » qu'il a vu lui-même, ou sur ce qu'il a » appris des personnes les mieux instruites, et qui avaient été témoins oculaires. » L'histoire de Sozomène contient des faits très remarquables; mais la plupart se trouvent aussi dans Socrate, qu'il semble n'avoir que copié. Elle est néanmoins plus étendue et mieux écrite; mais elle n'est pas sans défaut, même pour le stile; l'auteur est fort au dessus de Socrate pour le jugement. Il y donne de grands éloges à Théodore de Mopsueste, et paraît favoriser les erreurs des novatiens. On croit qu'il mourut vers l'an 450. La plus belle édition de l'*Histoire* de Sozomène est celle qu'on voit dans le recueil des historiens latins, donné par Robert Etienne, en 1544. On la trouve aussi dans le recueil de Valois et dans celui de Christophorson, ou bien avec celle de Socrate, en grec, et en latin, Paris, Vitré, 1668. Le président Cousin l'a traduite en français.

* SPAGNI (André), jésuite, né à Florence, le 8 août 1716, entra dans l'institut des jésuites à Rome, le 22 octobre 1731. Chargé de divers emplois à Sienne et à Rome, il eut l'occasion d'y donner des preuves de son savoir, et d'y déployer des talens auxquels sa modestie et ses autres vertus ajoutaient du prix. Témoin de la suppression de son ordre, il n'en continua pas ses études avec moins d'ardeur. Son penchant le portait vers la métaphysique et les autres parties de la philosophie. Il y avait acquis des connaissances si étendues, qu'il passait pour un des

plus habiles métaphysiciens de son temps. Voici le titre de quelques-uns des ouvrages qu'il a laissés : 1° *De ideis humanæ mentis eorumque signis*, Rome, 1781, 2 vol. in-4 ; 2° *De signis idearum*, Rome, 1781 ; 3° *De causa efficiente*, Rome, 1764 ; 4° *De bono malo et pulchro dissertationes tres*, Rome, 1766 ; 2e édit. avec des augmentations, ibid., 1776 ; 5° *De miraculis*, Rome, 1777 ; 6° *De anima brutorum*, ibid., 1775. Il ne s'était presque point éloigné de Rome ; il y mourut en 1788.

SPAGNUOLI (Baptiste), religieux carme, dit le *Mantuan*, et selon l'orthographe française moderne, *Mantouan*, parce qu'il était de Mantoue, né l'an 1444, était bâtard de la famille de Spagnuoli. Il prit l'habit de carme, et se distingua tellement dans son ordre, qu'il parvint au généralat en 1513. Il mourut trois ans après à Mantoue, en 1516, à 72 ans. Cet auteur est principalement connu par ses *Poésies*, parmi lesquelles on distingue ses *Eglogues*, où il y a de la facilité, quelquefois le vrai ton de l'églogue, mais en même temps un mélange de christianisme et de paganisme qui n'honore pas le jugement du poète. Ce reproche cependant ne regarde que ses premières églogues, qui sont le fruit de sa jeunesse, et qu'il a faites étant écolier, avant d'être religieux : aussi sont-elles intitulées : *Bucolica seu adolescentia*, de même que l'élégie à Sigismond Gonzague intitulée : *Elegia contra amorem et de natura amoris, carmen juvenile.* D'ailleurs elles ont été imprimées sans sa participation, comme il nous l'apprend lui-même par une lettre qu'il écrivit à son ami Jean Picus, l'an 1490 : *Amici Bononiæ putantes debitum amicitiæ officium se præstare, me nescio, protollum meum, quod eis ut nauci et peripsema quoddam reliqueram, divulgarunt. Hoc ut rescivi, dolui.* Il faut bien se garder cependant de juger quelques-unes de ses expressions d'après le génie des langues modernes et la corruption des mœurs, qui dénature des expressions autrefois très innocentes. La plus ample édition de ses ouvrages est celle d'Anvers, 1576, en 4 vol. in-8. Un carme, nommé *Floride Ambrosio*, a publié en latin des *Mémoires* très curieux sur la vie et les écrits de Spagnuoli, à Turin, en 1784, in-4.

* SPALLANZANI (Lazare), célèbre chirurgien et anatomiste italien, naquit le 12 janvier 1729, à Scandiano, près de Reggio. Il fit ses études dans cette dernière ville, puis à Bologne, où il apprit le grec et le latin, les humanités, la philosophie et les mathématiques. Ses parens le forcèrent de faire ses cours de droit, et il allait être reçu docteur lorsque sa famille se décida à lui laisser choisir l'objet de ses travaux. Spallanzani se livra aux lettres, aux langues savantes, aux sciences physiques et mathématiques. Il s'était mis en relation avec plusieurs savans de l'Italie. Ayant observé les erreurs qui étaient échappées à Salvini dans sa traduction des *Œuvres d'Homère*, il tâcha de les rectifier dans un *Opuscule* qu'il publia, et qu'il soumit au célèbre comte Algarotti. Professeur de physique et de littérature grecque à l'université de Reggio en 1754, il fut appelé successivement à Coimbre, à Parme, à Césène et à Modène ; il se rendit dans cette dernière ville en 1760, et il y était depuis 10 ans lorsqu'il accepta la place de professeur d'histoire naturelle à Pavie, puis celle de directeur du musée. Neuf ans après il commença ses voyages qui ont été si utiles à la science. Il parcourut toute l'Italie et les cantons de la Suisse (1779-1780) ; mais il interrompit ses courses pour céder aux instances réitérées de ses élèves. Cependant il ne put se refuser en 1785 d'accompagner son ami le chevalier Zulian, noble vénitien, à Constantinople, aux îles de l'Archipel et en Asie. Corfou et Cythère furent l'objet de ses principales observations ; il en examina et en décrivit ensuite la géologie, les volcans éteints, les coquillages, et une montagne immense, presque entièrement formée d'ossemens humains pétrifiés. Il parcourut en Asie les ruines de Troie, visita la Grèce ; et, de retour en Europe, il se rendit à Vienne, où il fut présenté à Joseph II, qui l'accueillit très favorablement. Après avoir visité

plusieurs cours de l'Allemagne, il revint à Pavie. Ses élèves, ayant appris le jour de son arrivée, allèrent à sa rencontre, et le conduisirent en triomphe dans sa maison. Il reprit ses cours, et ses auditeurs devinrent plus nombreux encore qu'ils ne l'étaient avant son départ. Spallanzani s'occupait sans cesse de tout ce qui pouvait encourager l'étude des sciences et contribuer au lustre de l'université dont il était un des principaux ornemens. Ayant remarqué depuis long-temps que le cabinet d'histoire naturelle de Pavie était dépourvu d'objets relatifs à la minéralogie des volcans, il entreprit, en 1788, un voyage à Naples, dans la Sicile et dans les Apennins, en rapporta des matériaux précieux, et publia à son retour les *Observations* qu'il avait recueillies dans ces voyages. Infatigable à l'étude, il pénétra dans les secrets les plus profonds de la physique, et, à l'aide d'une sage et longue expérience, il découvrit des propriétés nouvelles et des phénomènes intéressans. Il se signala surtout dans les découvertes microscopiques, dans celles qui concernent la circulation du sang, la génération, la digestion, la respiration, et il examina avec succès toutes les branches de la physiologie. Dans les diverses entrées des Français en Italie, les généraux eurent pour lui toutes sortes d'égards. Son nom était connu et respecté partout où l'on cultivait les sciences, et les principales académies de l'Europe s'empressèrent de le compter parmi leurs membres. Il mourut le 12 février 1699, âgé de 70 ans. Il était lié avec les principaux savans, et notamment avec Galvani, auquel il ne survécut que de deux mois et huit jours. Ce célèbre médecin lui avait dédié six *Mémoires*, composés pour défendre son système du galvanisme, et ces deux grands hommes s'aimaient et s'estimaient réciproquement. M. Alibert, qui a écrit l'*Eloge* de l'un et de l'autre, parle ainsi de Spallanzani : — « Sa stature » était haute, noble et fière; sa tête vo» lumineuse, sa physionomie pensive; » son tempérament fut mélancolique... » Il ne mettait entre ses occupations au» cun intervalle de repos... Il était ardent » à poursuivre la vérité, et patient à l'at» tendre. Il ne sut pas toujours se ga» rantir des dangers de la prévention, » qui, comme un nuage épais, se place » souvent entre les objets et celui qui » les contemple; aussi commit-il quel» ques erreurs. Mais il n'est pas étonnant » que l'on fasse quelques faux pas dans » des routes inconnues et que l'on se » trace soi-même. La conversation de » Spallanzani n'était pas seulement in» structive, elle était agréable et brillante. » Sa vie était sobre et frugale; il se plai» sait dans la solitude. Il eut une pro» bité rare, et prit un intérêt tendre aux » infortunes d'autrui. Il prodigua des » bienfaits, sans se plaindre de l'ingrati» tude. » Cet *Eloge* de Spallanzani a été mis à la tête du troisième volume des *Mémoires* de la société médicale de Paris. Les principaux ouvrages de ce savant sont : 1° deux *Lettres sur l'origine des fontaines*, adressées au fils de Vallisnieri Spallanzani, s'éloignant de l'avis de Descartes, prouve que les fontaines devaient leur origine aux pluies, aux rosées, aux brouillards qui tombent sur les monts, s'insinuent dans leur intérieur, et suivent la direction de leurs excavations particulières. Descartes avait prétendu que les eaux de la mer, filtrant par d'innombrables canaux dans les flancs des montagnes, y subissaient une sorte de distillation par l'action d'un feu souterrain, se purgeaient de leur amertume, et formaient ensuite des sources d'eau douce. 2° *Dissertation sur les ricochets*, dédiée à Laure Bassi, où il explique la cause des bonds successifs d'une pierre lancée obliquement sur la surface de l'eau. Il les attribue au changement de direction du mobile, et non à la réaction ni à l'électricité du fluide frappé. Cette dissertation subit plusieurs critiques. 3° *Expérience sur les reproductions animales*, Pavie, 1782. Spallanzani s'arrête à décrire le phénomène rare par lequel un membre coupé à un animal, en fait un autre animal absolument conforme à celui qui a éprouvé la scission. Plusieurs savans écrivains ont parlé sur ce même sujet. Réaumur avait déjà prouvé la repro-

duction des jambes dans les écrevisses; Trembley avait également démontré la reproduction des jambes des polypes; Bonnet avait prouvé que les vers terrestres et aquatiques se reproduisaient dans leurs membres séparés de leurs corps. Spallanzani confirma leurs essais, et prouva en outre que la nature s'est montrée d'autant plus juste à l'égard de ces êtres fragiles en leur donnant le moyen de réparer leurs pertes, qu'ils sont par eux-mêmes faibles et environnés de dangers: aussi les animaux doués de cette prérogative ne reproduisent-ils que les parties qu'ils peuvent perdre par accident. Il démontra ensuite que les animaux dont la contexture est plus molle se reproduisent plus promptement, et que, par conséquent, la régénération des polypes divisés s'opère en peu d'heures, celle des vers en peu de jours; mais qu'il faut des mois aux limaçons, et des années aux salamandres aquatiques et aux écrevisses. Il juge le printemps la saison la plus favorable pour cette *réorganisation* animale, et pour laquelle il faut au moins une température de treize degrés au thermomètre de Réaumur. Il conclut enfin par démontrer que les lombrics, les limaçons et les têtards pouvaient reprendre plusieurs fois leurs organes. 4° *Essai sur les animalcules infusoires*. Ce fut Spallanzani qui parvint, avec plus de succès que tout autre physicien, à donner une *Notice* exacte de cette multitude d'êtres répandus dans les liquides, et qu'avant lui on pouvait appeler un monde mystérieux. On avait cru long-temps que ces *parcelles* microscopiques n'étaient, comme le prétendent Needham et Buffon, que de simples molécules organiques privées de vie, quoique propres à constituer des corps. Spallanzani prouve que ces animalcules infusoires ont tous les rapports des autres êtres vivans et connus; que si l'on ne découvre en eux ni les organes du cœur ni les vaisseaux rouges, une multitude de vésicules rondes les remplacent; qu'on aperçoit l'organe de leur respiration; que leurs mouvemens sont réguliers et ont des motifs; qu'ils les changent à leur gré, qu'ils savent se garantir des obstacles qui les arrêtent, s'atteindre et souvent se combattre; que certaines races sont ovipares, d'autres vivipares; qu'on les surprend dans leur ponte et dans leur accouchement; que plusieurs savent se reproduire à la manière des polypes, par des divisions transversales; que les uns cèdent, tandis que d'autres résistent à l'action de l'eau bouillante; que leurs œufs peuvent supporter une chaleur beaucoup plus vive ou un froid plus rigoureux qu'eux-mêmes; ainsi, que les graines des plantes sont plus inaltérables que la plante même, par une prévoyance de la nature, plus attentive à la conservation des espèces qu'à celle des individus; que les émanations sulfureuses les font périr, ainsi que leur immersion dans les liqueurs huileuses, salées ou acides, etc. 5° *Expériences microscopiques*. Elles ont pour objet le *rotifère*, animacule caché dans le sable, où il se dessèche, auquel un peu d'humidité rend la vie, et même qui ressuscite plusieurs fois; l'*anguille* du blé rachitique, le *tardigrade*: cet animalcule fut observé, pour la première fois, par Spallanzani. 6° *Mémoire sur les moisissures*. Les moisissures, symptômes ordinaires de la corruption des fruits, et de la décomposition de diverses substances mouillées, ont été reconnues pour des plantes, et Spallanzani confirme l'opinion de Micheli, qui regarde comme fécondante la petite poussière noire qu'on trouve dans leur sommité quand elles sont mûres, et dont la force germinatrice résiste à l'action de l'eau bouillante et à celle du feu. 7° *Mémoires sur la circulation du sang*: l'auteur a employé plusieurs années à la composition de cet ouvrage; il y perfectionne les recherches de Malpighi et de Haller, de Michel Rosa et de Moscati. Haller fit tant de cas de ces *Mémoires*, qu'il dédia à Spallanzani le quatrième volume de son immortel ouvrage sur le même sujet. 8° *Sur la digestion et la manière dont elle s'opère*. Ce travail a été l'objet de différens écrits publiés par cet infatigable physicien. Après plusieurs explications sur cette action de l'économie animale, on l'attribua définitivement à la

trituration : Spallanzani y ajouta l'action du *suc gastrique* répandu dans l'estomac. Après avoir extrait ce suc de l'estomac de plusieurs animaux, sur lesquels il répéta ses expériences, il parvint, à l'aide de la chaleur solaire, à opérer des digestions artificielles. « Jusqu'alors, » a-t-on dit, Spallanzani n'avait été que » le confident de la nature, il en devint » le rival.... » Il réussit dans cette même rivalité à l'égard de la 9° *Fécondation animale*, qui a formé aussi le sujet de plusieurs de ses ouvrages. Ses expériences furent répétées par Rossi de Pise, et par Bufaliani de Césène. 10° *Dissertation sur l'influence de l'air clos et non renouvelé, sur la vie des animaux et des végétaux, sur le développement de leurs œufs et de leurs graines* ; 11° *Voyages à Naples, en Sicile, dans les îles de Lipari et dans plusieurs parties de l'Apennin*, Pavie, 1792-1805, 6 vol. in-8, traduits en français par M. Sénebier de Genève, et par M. Toscan, naturaliste de Paris. Cet ouvrage intéressant renferme des observations savantes sur le Vésuve, la grotte du Chien, l'Etna, le lac d'Agnano, les grenouilles de Monte-Nuovo, sur les îles Eoliennes, dont celle d'Alienda n'avait pas encore été décrite ; sur celle de Stromboli, qui a un volcan en éruption continuelle, dont Homère parle dans son Odyssée, et qui brûlait même avant la naissance du poète grec. Il y donne aussi l'histoire de plusieurs animaux de la côte de Comachio, etc. 12° *Examen chimique des expériences de Gœttling sur la lumière du phosphore de Kunkel*, Modène, 1796. La doctrine de Gœttling fut renversée en France par Fourcroy et par Vauquelin, et par Spallanzani en Italie. 13° *Observations sur la transpiration des plantes*; on y trouve confirmées et augmentées les expériences de Sénebier et d'Ingenhousz. 14° *Sur la respiration*. C'est un des ouvrages les plus importans de Spallanzani, auquel il travaillait encore peu de temps avant de mourir. Il l'avait laissé en manuscrit, et en 1810 on allait le publier à Florence, lorsque les changemens politiques arrivés en Toscane par l'entrée des troupes françaises en suspendirent l'impression. Dernièrement on avait formé le même projet à Pavie, mais nous ignorons s'il a été mis à exécution. 15° *Correspondance épistolaire*. Elle parut après la mort de l'auteur, qui communiquait ses observations aux hommes les plus célèbres de l'Europe, comme Voltaire, Algarotti, Zanotti Pulli, Lucchesini, Giobert, Saussure, Sénebier, Bonnet, Haller, Severo-Lopez, etc. Il y examine les ailes membraneuses de la chauve-souris, auxquelles il attribue le sens du toucher le plus exquis ; la qualité phosphorique des plumes-marines ; des détails intéressans sur les algues, les millepores et madrépores, les gorgones, les éponges de mer, les oursins, les orties, les crabes ; sur le bernard-l'ermite, espèce de crabe qui choisit successivement les coquilles vides, afin d'y vivre en solitaire, etc., etc. Le stile de ce physicien, justement célèbre, est en général correct, noble et même élégant. Sa grande réputation, et le produit de ses nombreux ouvrages, dont la plupart eurent plusieurs éditions, auraient dû l'enrichir ; mais il employa presque toute sa fortune dans les frais auxquels l'entraînaient ses expériences multipliées. Léopold, grand-duc de Toscane, et puis empereur, l'appela à Florence pour y diriger l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve, avec le célèbre Nannoni ; il le consultait sur plusieurs expériences de chimie, science que ce souverain cultivait avec succès : il honorait Spallanzani de sa confiance et de son estime. Une édition complète des *OEuvres de Spallanzani* a été annoncée par le professeur Cardinali, Bologne, 16 vol. in-8. *Voyez* les *Eloges de Spallanzani*, par Sénebier, *magasin encyclopédique*, 1re *année*, tom. 3, p. 328 ; par Pozzetti, Parme, 1800 ; par Sabroni, *vitæ ital.* tom. 19, p. 39 ; par Alibert, *Eloges historiques*, Paris, 1806, in-8 ; par Tourdes, *Notice sur la vie littéraire de Spallanzani*.

SPANHEIM (Frédéric), né à Amberg en 1600, dans le Haut-Palatinat, parcourut une partie de l'Allemagne et de la France, et s'arrêta à Genève. Il obtint

en 1626 une chaire de philosophie, et en 1631 une chaire de théologie, que Benoît Turretin laissait vacante. En 1642, il fut appelé à Leyde pour y remplir la même place. Il y mourut en 1649, à 49 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Commentaires historiques de la vie et de la mort de messire Christophe, vicomte de Dhona*, in-4; 2° *Dubia evangelica*, en parties, 1700, 2 tom. in-4; 3° *Exercitationes de gratia universali*, en 3 vol. in-8; 4° La *Vie de l'électrice palatine*, in-4; 5° Le *Soldat suédois*, Genève, 1633, in-8; 6° Le *Mercure suisse*, 1633, etc. Presque tous ces ouvrages sont défigurés par des préventions de secte, qui altéraient le jugement de cet écrivain savant et laborieux.

SPANHEIM (Frédéric), second fils du précédent, né à Genève en 1632, fut professeur de théologie à Leyde, où il mourut en 1701, à 69 ans. On a de lui une *Histoire ecclésiastique* et plusieurs autres ouvrages en latin, recueillis et imprimés à Leyde, 1701 et 1703, en 3 vol. in-fol. Il y règne beaucoup d'érudition, mais encore plus de préjugés et de haine contre l'Eglise catholique. — Son frère aîné, Ezéchiel SPANHEIM, né à Genève en 1629, fut gouverneur du prince électoral palatin, et voyagea avec lui dans les cours des princes d'Italie, à Florence, à Mantoue, à Parme, à Modène, à Rome, pour observer les démarches des électeurs catholiques en ces cours. De retour à Heidelberg en 1665, il fut employé par l'électeur palatin en diverses négociations importantes. L'électeur de Brandebourg le demanda à l'électeur palatin, et le chargea de diverses ambassades. Il mourut à Londres en 1710, à 81 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : 1° *De præstantia et usu numismatum antiquorum*, dont la meilleure édition est d'Amsterdam, 1717, en 2 vol. in-fol. : ouvrage d'une érudition rare et méthodique ; 2° plusieurs *Lettres* et *Dissertations* sur diverses médailles rares et curieuses ; 3° la *Traduction* de la *satire des Césars* de l'empereur Julien, avec des notes, Amsterdam, 1728, in-4 ; 4° une *Préface* et des *Notes* dans l'édition des *OEuvres* du même empereur, à Leipsick, 1696, in-fol.

SPANNOCCHI (N.), gentilhomme de Sienne dans le 17e siècle, se distingua par le talent d'écrire en caractères très déliés. On a de lui l'évangile de saint Jean qu'on dit à la fin de la messe, écrit sans aucune abréviation sur du vélin, dans un espace de la grandeur de l'ongle du petit doigt, d'un caractère néanmoins si bien formé, qu'il égalait celui des meilleurs écrivains. Les anciens cultivaient aussi ce genre d'écriture mignonne. Elien parle d'un Callicrate de Lacédémone, qui écrivit en lettres d'or un distique élégiaque sur un grain de millet. *Voyez* ALUNNO *et* BOVERICK.

SPARTACUS, chef de la seconde révolte des esclaves, esclave lui-même et fameux gladiateur, naquit dans la Thrace vers l'an de Rome 650. Né avec de l'audace et du courage, doué d'une force étonnante, avec l'ascendant que lui donnaient ces qualités, il devint l'effroi de l'Italie, et le vainqueur des Romains. Il était enfermé à Capoue dans un lieu destiné aux exercices de son état, avec d'autres esclaves, lorsque, secondé par Chrysus et OEnomaüs, ses compagnons, il força sa prison, gagna la campagne, où il réunit bientôt (l'an 72 avant J. C.) un grand nombre d'esclaves fugitifs, d'aventuriers et de brigands, à la tête desquels il se retrancha sur le mont Cervisius. De là il fit des incursions dans toute la campagne, et l'espoir du pillage grossissant tous les jours son armée, elle devint si formidable qu'elle éveilla enfin l'attention du sénat. Les préteurs Valinius Glaber et Publius Valerius marchèrent contre Spartacus, qui les vainquit, pilla leur camp, et fin un grand nombre de prisonniers. Devenu orgueilleux par ses succès, il se fit proclamer général, créa des licteurs qui portaient devant lui les faisceaux des préteurs vaincus, et il déclara la guerre à Rome. Lentulus vint avec une forte armée l'attaquer dans les Apennins ; mais Spartacus le défit complètement, et fit encore un butin considérable. Il perdit cependant dans le combat son lieutenant Chrysus; et, pour

donner une leçon à ses anciens maîtres, il obligea trois cents prisonniers romains à combattre, comme gladiateurs, pour honorer les funérailles de son ami. Il imitait en cela la cruelle coutume des Romains, qui donnaient ces sanglans spectacles après la mort de quelque homme illustre. Il leur apprenait ainsi que, « s'ils se jouaient, dit Crevier, du sang » des hommes, ils pouvaient être expo- » sés à leur tour à un semblable traite- » ment. » Cependant, après sa victoire sur les deux préteurs, comme la Campanie, la Lucanie et d'autres provinces avaient été terriblement ravagées par les soldats, il voulut les renvoyer chacun dans leur patrie, satisfait, disait-il, de la gloire d'avoir rendu la liberté à tant de malheureux; mais ceux-ci, vainqueurs et accoutumés à la licence et au pillage, ne voulurent plus s'en séparer, et l'élevèrent sur leurs boucliers. Spartacus alors s'abandonna à tous les prestiges de l'ambition, qui se dissipèrent bientôt après. Spartacus obtint encore une autre victoire éclatante sur Cassius, força, près de Modène, le camp de ce consul, et se mit en marche pour aller assiéger Rome. L'épouvante se répandit non seulement dans cette ville immense, mais dans toute l'Italie. Licinius Crassus vola à sa rencontre avec une armée d'élite, et, plus heureux que ses prédécesseurs, le vainquit et le mit en fuite. Spartacus se retira dans l'Abruzze, afin de passer en Sicile; mais Licinius lui coupa le chemin de la mer. Enveloppé de toutes parts, Spartacus se décida à périr les armes à la main. Tous ses soldats firent le même serment. Avant la bataille, qui eut lieu l'an 70 avant J. C., il tua son cheval à la tête de son armée : « Si je suis vain- » queur, dit-il, je ne manquerai pas de » chevaux; si je suis vaincu, je n'en » aurai plus besoin. » La bataille s'engagea avec un égal acharnement de part et d'autres; Spartacus se défendit jusqu'à la dernière extrémité, et ne voulant jamais se rendre, il mourut couvert de blessures, sur un monceau d'ennemis qu'il avait tués de sa main. La mort de Spartacus causa une vive joie dans Rome, et on y célébra cet heureux évènement par des fêtes et des jeux publics. Bernard Saurin a choisi ce gladiateur pour le héros d'une *tragédie* qui porte son nom, et sur laquelle Labarpe a fait une critique d'une grande justesse. *Voyez* SAURIN (Bernard). (L'ouvrage allemand intitulé : *Spartacus* ou *la guerre des gladiateurs*, a été traduit en français, par M. Viollant, Paris, 1803, in-12).

SPARTIEN (Ælius Spartianus), historien latin, avait composé la *Vie de tous les empereurs romains*, depuis Jules-César jusqu'à l'empereur Dioclétien exclusivement, sous lequel il vivait; mais il ne nous en reste (dans l'*Historiæ augustæ scriptores*, Leyde, 1670 et 1671, 2 vol. in-8) que les *Vies d'Adrien*, *d'Ælius Verus César*, fils adoptif d'Adrien, *de Didierus Julien*, *de Septime-Sevère*, *de Caracalla et de Géta* son frère ; le reste a été perdu : (elles font partie de l'*Histoire Auguste*.) On y trouve des traits remarquables et propres à faire connaître les maîtres de l'ancienne Rome. Les admirateurs et les panégyristes outrés de certains empereurs ont trop décrié Spartien, qui les a fait connaître par des anecdotes peu honorables ; dans le fond, Spartien ne peut être proposé comme un modèle en fait d'histoire.

SPÉ ou SPÉE (Frédéric), né d'une famille noble à Langenfeldt, près de Kayserwerd, l'an 1595, se fit jésuite en 1615, enseigna la philosophie et la théologie à Cologne, se consacra ensuite aux missions, et exerça les fonctions de ce pénible ministère avec tout le zèle que la religion peut inspirer. C'est particulièrement dans l'évêché de Hildesheim qu'il raffermit les catholiques qui étaient chancelans dans la foi, et qu'il ramena à l'unité de l'Eglise ceux que l'hérésie en avait séparés. Ses succès irritèrent les hérétiques au point qu'ils attentèrent à sa vie. Il se retira ensuite à Trèves, se dévoua entièrement au service des hôpitaux et des soldats, et mourut le 7 août 1635. On a de lui : 1° *Cautio criminalis seu de processibus contra Sagas*, Rinthel, 1631, 1 vol. in-8, dont on a

donné une nouvelle édition à Francfort en 1632, et une autre la même année à Cologne. Le Père Spé combat les préjugés de son siècle, et les fautes qui se commettaient par les juges dans les procédures contre les sorciers et les sorcières. Le savant jésuite montre que le peuple, toujours extrême, s'imagine voir des sortiléges où souvent il n'y en a pas même l'apparence; mais il ne disconvient pas que la magie ne soit possible et même réelle, quoique dans des cas beaucoup plus rares qu'on ne le croyait alors. Il est à remarquer que le Père Spé vivait dans un temps où l'on n'osait point écrire contre la magie; et nous écrivons dans le temps où, sans s'exposer à la risée des beaux esprits, on ne peut en défendre l'existence. Telles sont les révolutions qui, avec beaucoup d'autres, forment l'histoire de l'intelligence humaine, et qui doivent inspirer à tout esprit juste une défiance prudente des opinions de mode et de vogue. (*Voyez* Bodin, Brown, Faustus, Delrio, De Haen, Maffée François Scipion, Méad.) 2° *Exercitia aurea trium virtutum theologicarum*, Cologne, 1649. Le célèbre Leibnitz fait le plus grand éloge de ce jésuite, et l'appelle un *excellent homme dont la mémoire doit être précieuse aux sages et aux savans. Excellentis viri memoria eruditis etiam ac sapientibus in pretio esse debet. Tentamina Theodic.*, partie première.

* SPEED (Jean), géographe et historien anglais, naquit à Farrington, dans le comté de Chester, en 1552, d'une famille pauvre. Il prit d'abord l'état de tailleur; mais ses inclinations l'entraînant à l'étude des sciences, il attendait un moment propice pour satisfaire ce louable désir. Il le communiqua à une de ses pratiques, homme riche et puissant, qui devint son Mécène; et s'étant rendu à Cambridge, il fut le modèle des autres élèves par sa bonne conduite et ses rapides progrès. Speed devint un des premiers littérateurs de son siècle, obtint plusieurs emplois aussi lucratifs qu'honorables, et mérita les bienfaits de Jacques Ier. Ses ouvrages les plus connus sont: 1° *Théâtre de la Grande Bretagne*, 1606, reproduit sous le titre de *Description géographique des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande et des îles adjacentes, avec les comtés, les cantons, les villes du royaume d'Angleterre*, Londres, 1656, in-fol. Les descriptions des comtés ne sont, à peu près, que des extraits fort laconiques de l'ouvrage de Campden, qui avait traité la même matière. Les cartes sont exactes, et on peut encore les consulter. 2° *Histoire de la Grande-Bretagne sous les conquêtes des Romains, des Saxons, des Danois, des Normands*, etc., depuis Jules-César jusqu'à Jacques Ier, Londres, 1614, in-fol. 3° *Nuée de témoins*, ou *Généalogie de l'Ecriture, confirmant la vérité de l'Histoire sainte et de l'humanité de J. C.* Cet auteur avait une grande érudition dans les sciences sacrées, ainsi que dans les profanes. Il mourut à Londres en 1629, âgé de 77 ans. On a imprimé toutes les *OEuvres de Speed* à Londres, 1723, in-fol.

* SPEET (Jean-Pierre), né à Augsbourg de parens catholiques, florissait dans la dernière moitié du 17e siècle. Il fit de bonnes études, apprit l'hébreu avec soin, et devint fort habile dans la connaissance de cette langue. Quoique élevé dans la religion romaine, et que sa famille la professât, il embrassa le luthéranisme; mais il n'y demeura pas plus attaché qu'il ne l'avait été à la religion dans laquelle il était né. Il quitta les protestans d'Augsbourg pour les sociniens, les sociniens pour les memnonites; puis renonçant à toutes les communions chrétiennes, il se fit juif à Amsterdam, et quitta son nom pour prendre celui de Moïse German. Quoiqu'il n'ait pas abjuré le judaïsme, il paraît qu'il ne fut pas meilleur juif qu'il n'avait été bon chrétien: il est même violemment soupçonné d'avoir fini par être athée. Quelques savans protestans entreprirent de le ramener au luthéranisme; mais leurs efforts furent inutiles. Il mourut à Amsterdam vers 1701. On a prétendu qu'il avait été empoisonné par les juifs,

parce qu'ils ne le croyaient pas sincèrement attaché à leur religion, et qu'il se moquait des fables et des absurdités du Talmud. Ce qui étonnerait, si quelque chose pouvait étonner de la part d'un homme aussi inconséquent, c'est que lui-même, tout savant qu'il était, donna dans des rêveries et des ridiculités non moins extravagantes, en voulant expliquer l'origine du christianisme. Il aida Knorr de Rosenroth dans son édition de la *Cabbala denudata*, et publia en vers alcaïques latins une traduction assez élégante de l'ode intitulée : *Mi Camocha.*

SPELMAN (sir Henri), antiquaire, et chevalier anglais, né en 1662, à Congham près de Lynn-Regis, mort à Londres en 1641, se rendit habile dans l'histoire d'Angleterre. Il s'attacha aussi à débrouiller le chaos des mots de la basse latinité. On a de lui : 1° *Glossarium archæologicum*, Londres, 1664 et 1687, in-fol. La dernière édition est la meilleure. Il y explique les termes barbares et étrangers, les vieux mots remis en usage, et les nouveaux inventés depuis la décadence de l'empire romain. 2° *Anglicum*, in-8 : c'est une description alphabétique des villes, bourgs et villages d'Angleterre. 3° Une *Collection des conciles d'Angleterre.* David Wilkins a donné, en 1737, une édition de cet ouvrage plus ample que la première, qui n'était qu'en 2 vol. in-fol., 1639 et 1664. Celle que nous citons, et qui est la meilleure, est en 4 vol. in-fol.; elle contient tous les conciles qui se sont tenus dans la Grande Bretagne et l'Irlande, par les catholiques et les sectaires, depuis l'an 946 jusqu'à l'an 1717. 4° *Vita Alfredi Magni*, Oxford, 1678, in-fol.; 5° *Codex legum, veterum statutorum Angliæ*, que Wilkins a inséré dans ses *Leges anglo-saxonicæ*, Londres, 1721, in-fol.; 6° ses *OEuvres posthumes* en anglais, lesquelles ont été publiées par Gibson, Oxford, 1698, in-fol. On ne sait pas pourquoi l'éditeur n'y a pas inséré un traité de Spelman, intitulé : *Histoire et fatalité des sacriléges, vérifiée par des faits et des exemples*, etc., ouvrage qui a un certain rapport avec le traité de Lactance *De mortibus persecutorum.* On en a publié un Abrégé en français, Bruxelles, 1787; Liége, 1789, beaucoup augmenté. (Le premier ouvrage de Spelman est intitulé : *Apologie* ou Traité sur les cottes d'armes. Il fut employé par Jacques Ier, et pendant trois fois pour terminer les contestations relatives aux titres des terres et des marais de l'Irlande.)

SPENCE (Joseph), savant littérateur anglais, né en 1698, à Winchester, prit le degré de maître-ès-arts à Oxford, en 1727, enseigna long-temps les belles-lettres, surtout la poésie, et mourut en 1768. On lui doit : 1° *Polymetis*, ou *Recherches sur les beautés des poètes latins et autres anciens écrivains*, 1747, in-fol. On l'a réimprimé pour la troisième fois en 1774, et on en a donné un abrégé plusieurs fois réimprimé. 2° *Criton* ou *Dialogue sur la beauté*, 1752, in-8; 3° *Remarques* sur Virgile, 1767, in-4. Le premier ouvrage qui le fit connaître fut une *Critique* de la traduction de l'Odyssée par Pope.

SPENCER ou plutôt SPENSER (Edmond), poète anglais, né vers 1553 à Londres, mort l'an 1598. La reine Elisabeth en faisait un cas singulier; elle lui fit compter 100 livres sterling pour une pièce de vers que ce poète lui présenta. Il n'en devint pas plus riche : il vécut malheureux, et mourut de faim, dans la rigueur du terme. Le comte d'Essex lui ayant envoyé 20 livres sterling au moment qu'il allait expirer : *Remportez cet argent*, dit Spencer, *je n'aurais pas le temps de le dépenser* Parmi les ouvrages de Spencer, le plus estimé est sa *Fairy Queen*, c'est-à-dire la *Reine des fées*, en plusieurs chants. Sa versification est douce et son imagination quelquefois brillante. Cependant son ouvrage ennuie par des allégories prolixes et des descriptions verbeuses. Il déplaît encore aux gens sages par ses affectations, et les fades louanges prodiguées à Elisabeth et à ses courtisans, avec une lâcheté digne d'un poète famélique.

SPENCER ou SPENSER (Jean), né à

Bocton dans le comté de Kent, en 1630, devint maître du collége du Christ, et doyen d'Ely, et mourut en 1695, à 65 ans. On a de lui : 1° un ouvrage sur les *lois des Hébreux*, et les raisons de ces lois; 2° *Discours* en anglais *sur les prodiges et la vanité des songes*; 3° *Traité sur les prophéties vulgaires*, et plusieurs autres écrits imprimés à Cambridge en 1727, en 2 vol. in-fol., dans lesquels on trouve beaucoup d'érudition, et plusieurs observations singulières. — Il ne faut pas le confondre avec Guillaume SPENCER, membre du collége de la Trinité, à Cambridge, dont on a une bonne édition grecque et latine du *Traité* d'Origène contre Celse; et de la *Philocalie*, avec des notes pleines d'érudition. Cet ouvrage parut à Cambridge, in-4, en 1658.

* SPENER (Philippe-Jacques), célèbre docteur de l'église protestante, regardé comme le fondateur de la secte appelée des *Piétistes*, naquit le 15 janvier 1635 à Ribeauviller, d'un conseiller au service du dernier comte de cette petite souveraineté. Après avoir terminé d'excellentes études, il devint instituteur de deux princes de Birkenfeld, avec lesquels il passa deux années à Strasbourg; ensuite il voyagea en Allemagne, en France et en Suisse. A Bâle, il étudia l'hébreu sous le fameux Buxtorf, et à Lyon, il connut le Père Menestrier, qui lui inspira du goût pour le blason, science qu'il transporta en Allemagne. De retour à Strasbourg, en 1663, il y accepta une place secondaire de prédicateur, et il acquit bientôt une si grande réputation par son éloquence, la pureté de ses mœurs et sa piété, que le sénat de Francfort-sur-le-Mein, lui offrit la première place parmi les pasteurs de cette ville (1666). Il y séjourna 20 ans; et, convaincu que les froides prédications qui constituaient l'essence du culte protestant, ne peuvent produire beaucoup d'effet sur les grandes masses, il institua chez lui, en 1670, des assemblées particulières dans lesquelles, après des actes de dévotion, il répétait d'une manière simple et très abrégée le contenu de ses sermons, et expliquait quelques versets du nouveau Testament. Afin de mieux éclairer ceux qu'il instruisait, il leur permettait d'exposer leurs doutes, et de demander des éclaircissemens. Les femmes étaient admises à ces exercices, mais sans pouvoir être vues de l'auditoire. On appelait ces réunions des *Colléges de piété*, et ils subsistèrent pendant plusieurs années sans aucune plainte. Il se forma des assemblées pareilles dans plusieurs villes de l'Allemagne; mais il s'y glissa des abus, et il s'éleva des réclamations de toutes parts. Spener essaya de justifier son institution par un livre intitulé : *Pia desideria*, dans lequel il s'efforçait de démontrer la nécessité d'une réforme générale dans tous les états de la société, et particulièment parmi les ecclésiastiques dont les études n'étaient dirigées, disait-il, que pour faire briller les prédicateurs dans les disputes religieuses, au lieu de les pénétrer de cet esprit de charité, d'humilité et des sentimens pieux qui édifient les fidèles. Ne se contentant pas de signaler le mal, il proposa les moyens de le guérir, et il continua à exécuter le plan de réforme qu'il avait entrepris. Cependant l'électeur de Saxe, qui l'avait connu dans ses campagnes, voulut l'attirer à son service, et il céda à ses instances, dans l'espoir de produire un plus grand bien dans une cour qui était alors très corrompue, et dans un pays qui renfermait les deux principales universités protestantes. Sur ce nouveau théâtre, il s'appliqua à gagner les esprits par des écrits, des sermons, et surtout des instructions; mais il fut enveloppé dans deux disputes religieuses qui le brouillèrent avec l'électeur, qui ne lui permit plus de paraître devant lui, et affecta même de ne pas aller à ses sermons. Alors il accepta la place d'inspecteur et premier pasteur de l'église St.-Nicolas à Berlin, et parvint à faire introduire son système de réforme dans l'université de Halle, nouvellement fondée par l'électeur de Brandebourg. Cette ville devint alors le centre du piétisme, et tous les luthériens d'Allemagne se partagèrent en deux partis opposés : les orthodoxes comprenant les universités de Saxe, et les piétis-

tes ou spenériens qui dominaient à Halle. Les docteurs de Wittemberg publièrent un ouvrage dans lequel ils dénoncèrent 264 thèses hérétiques extraites des livres de Spener. Celui-ci se défendit avec beaucoup de talent. Frédéric-Auguste, qui était parvenu, en 1694, à l'électorat de Saxe, le pressa de revenir à Dresde prendre ses anciennes fonctions; mais il ne voulut plus quitter Berlin, et y mourut le 5 février 1705. Quelques-unes de ses opinions sont peu conformes aux livres symboliques des luthériens. Celle qui, élevant la théologie au dessus d'une science, en faisait une lumière intérieure, paraît conduire au mysticisme, et Spener semble se rapprocher de l'Eglise catholique par le mérite qu'il accorde aux bonnes œuvres. Ses idées sur une seconde venue du Christ forment tout-à-fait une nouvelle croyance. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de théologie en langue allemande, oubliés aujourd'hui. Ses ouvrages historiques et héraldiques, écrits en latin, ont pour titre : 1° *Sylloge genealogico-historica e numero præcipuarum familiarum quibus suos principes Germania nostra debet XII exhibens, etc.*, Francfort, 1665, in-8; 2° *Theatrum nobilitatis Europeæ*, etc., 1668-78, 4 vol. in-folio; 3° *Commentarius historicus in insignia serenissimæ domus Saxoniæ*, 1668, in-4; 4° *Insignium theoria, seu operis heraldici pars specialis*, 1680; *pars generalis*, 1690, 2 vol. in-fol. réimprimés en 1717; 5° *Illustriores Galliæ stirpes tabulis genealogicis comprehensæ*, 1689, in-folio. On a prétendu qu'il était l'auteur du *piétisme* : cette secte remonte plus haut. C'est à Schwenfeld qu'en est due la première idée; Weigel la perfectionna, et Jacques Bœhm, cordonnier de Silésie, la répandit dans sa patrie. Brosclibandf et Henri Muller renouvelèrent le piétisme à Rostock, en 1661, et se déclarèrent contre les rites et les cérémonies de leur communion. Il prétendait conduire les hommes au salut par la seule foi en la satisfaction de Jésus-Christ. Spener et Jean Horbs, ou Hors, de Traverbach, adoptèrent ces idées. Le piétisme, répandu en Saxe et en Prusse, y fut proscrit. Il avait pénétré en Suisse, et y avait excité l'attention des magistrats. Il s'est maintenu à Hambourg et en Hollande. — Son fils, Jacques-Charles SPENER, mort en 1730, a laissé plusieurs ouvrages estimés : *Historia Germanica universalis et pragmatica*, 2 vol. in-8; *Notitia Germaniæ antiquæ*, 1717, in-4.

SPERLING (Otton), né à Hambourg, en 1602, étudia la médecine en Italie, voyagea en Dalmatie, pour y observer les simples, fut ensuite nommé physicien de la ville de Berghen, en Norwége, devint médecin du roi de Danemark, en 1638, et physicien de Copenhague, en 1642. Il fut enveloppé dans la disgrâce du comte d'Ulfeld (*voyez* ce nom); mis en prison en 1664, il y mourut en 1681. On a de lui plusieurs ouvrages sur les médailles et les antiquités, un *Catalogue des plantes de Danemark*, dans la *Cisca medica* de Bartholin, et un *Catalogue des plantes du jardin de Christiern IV*, Copenhague, 1642, in-12.

SPERONI, DEGLI ALVAROTTI (Sperone), littérateur italien, né à Padoue, en 1500, d'une famille noble, mort en 1588, commença, à 24 ans, à enseigner la philosophie dans sa patrie. Les magistrats de cette ville l'ayant envoyé à Venise, il s'acquit tant de réputation que, lorsqu'il parlait dans le sénat, les avocats et les juges des autres tribunaux quittaient le barreau pour l'entendre. Les principaux ouvrages de Speroni sont : 1° des *Dialogues*, en italien, Venise, 1595, in-8. Il y en a dix sur des sujets de morale. Speroni lisait les vieux auteurs, et y prenait ce qu'ils avaient de bon; ainsi ses larcins étaient plus cachés. Ces dialogues ont été traduits en français par Gruget, in-8, 1551. 2° *Canace*, tragédie, 1597, in-4; 3° des *Discours*, 1596, in-4; 4° *De la préséance des princes*, en italien, 1598, in-4; 5° des *Lettres*, 1606, in-12.

* SPIELMANN (Jacques-Reinhold), chimiste, né en 1722 à Strasbourg, fit ses études dans cette ville, et alla terminer son éducation dans plusieurs universités d'Allemagne et à Paris. De retour dans son lieu natal, il exerça l'état de

pharmacien, comme successeur de son père, et prit le grade de docteur en médecine. En 1756, il fut nommé professeur de poésie à l'université de Strasbourg; puis il obtint une chaire de médecine, de chimie et de botanique, et mourut dans sa ville natale en 1783. C'est à lui qu'on doit l'*Analyse* la plus exacte *des différentes espèces de lait*, *la connaissance de tous les végétaux malfaisans ou vénéneux de l'Alsace*, et d'autres recherches intéressantes consignées dans ses ouvrages. Les principaux sont : 1° *Institutiones chimiæ prælectionibus academicis accommodatæ*, Strasb., 1763, 1766, in-8, traduit en français par Cadet le Jeune; Paris, 1777, 2 vol. in-8; 2° *Institutiones materiæ medicæ*, etc., Strasbourg, 1774, in-8, traduit en allemand par J.-J. Spielmann, fils de l'auteur et médecin, ibid., 1775; 3° *Pharmacopœ generalis*, ibid., 1783, in-4; 4° des *Dissertations*, 1777-1781, 4 vol. in-4.

SPIFAME (Jacques-Paul), né à Paris, était originaire de Lucques, en Italie. Après avoir occupé différentes places, telles que celles de conseiller, de président au parlement, de maître des requêtes, de conseiller-d'état, il entra dans l'état ecclésiastique, fut élevé à l'évêché de Nevers, et se trouva aux états tenus à Paris, 1557. Ce prélat, frivole et voluptueux, entretenait alors une femme qui lui persuada de se retirer avec elle à Genève. Spifame, plus subjugué par sa passion que convaincu de la sagesse de la réforme, alla joindre Calvin en 1559, et prit le nom de *Passy*, terre dont Jean Spifame son père était seigneur. Le patriarche des réformés l'envoya à Orléans auprès du prince de Condé, en qualité de ministre. Ce prince le députa à la diète de Francfort, pour justifier les protestans qui avaient pris les armes, et s'étaient révoltés contre l'autorité royale, après avoir rejeté celle de l'Eglise. De retour à Genève, il fut soupçonné de négocier sous main pour rentrer dans l'Eglise catholique. « C'est pourquoi, dit un historien, on lui suscita une accusation, » vraie ou fausse, d'avoir fait un faux » contrat; on lui fit son procès, et il fut » condamné à avoir la tête tranchée : » ce qui fut exécuté en 1566. Il témoigna, selon un écrivain protestant, un grand repentir de ses fautes. Ne pourrait-on pas croire que ce repentir fut principalement d'avoir abandonné avec tant de scandale la religion catholique? — Son frère, Raoul SPIFAME, avocat au parlement de Paris, se fit interdire de sa profession, à cause de la bizarrerie de son imagination. Il prit le titre de *Dictateur et de garde du sceau dictatorial et impérial*. Il est mort à Melun en 1563. Il est auteur d'un livre rare, intitulé : *Dicearchiæ Henrici regis christianissimi progymnasmata*, in-8, sans date ni lieu d'impression. Ce volume contient 309 arrêts de sa composition, qu'il suppose avoir été rendus par Henri II, en 1556. Se mettant à la place du souverain, comme tant d'autres écrivains, il ordonne des choses impraticables, et quelques-unes utiles et sensées. M. Auffrai a pris dans ce livre les réflexions qui ont été le plus de son goût, et les a publiées sous le titre de *Vues d'un politique du XVI*e *siècle*, Paris, 1775, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec Martin SPIFAME, dont les plates poésies parurent en 1583, in-16.

SPIGEL ou SPIGELIUS (Adrien), né à Bruxelles, en 1578, mourut en 1625, à Padoue, où il était professeur en anatomie et chirurgie, emploi dont il s'acquitta avec tant de distinction, que le sénat de Venise l'honora du titre de chevalier de Saint-Marc, et lui fit présent d'un collier d'or. Ses *OEuvres* ont été publiées à Amsterdam, par Jean-Antonide van der Linden, en 1645, 3 vol. in-fol., en latin. On estime surtout le traité : *De humani corporis fabrica*.

SPINA (Alexandre della), religieux du couvent de Sainte-Catherine de Pise, de l'ordre de Saint-Dominique, mourut en 1313. Un particulier, dit-on, ayant inventé de son temps les lunettes, vers l'an 1295, et ne voulant pas en découvrir le secret au public, Spina trouva le moyen d'en faire de son invention trois ans après. Quelques auteurs ont écrit que ce qui était alors un secret en Italie, n'en était pas un en France, où les lunettes, disent-ils,

étaient en usage dès la fin du 12ᵉ siècle; mais il est difficile à comprendre qu'une chose qui aurait été en France en usage pendant un siècle, ait pu être regardée comme un secret en Italie. Quoi qu'il en soit, c'est une question si l'usage des lunettes, devenu général, a beaucoup étendu les facultés de la vue; si, au contraire, elle ne s'est pas affaiblie par un usage tantôt trop précoce, tantôt trop habituel d'un secours devenu ensuite une nécessité, comme beaucoup d'autres choses, que les sens captivés et assujettis en quelque sorte à un nouveau mode d'être, réclament impérieusement. Ce qu'il y a de certain, c'est que les anciens lisaient jusqu'à cent ans, et que dès l'âge de cinquante ans, la plupart des modernes ne le font plus sans lunettes. Reste à savoir si la mesure des caractères suffit seule pour expliquer cette différence, vu surtout que les presbytes se servent de lunettes, tant pour les petits que pour les grands caractères. (On trouve une *Notice* sur Spina dans la bibliothèque critique de Richard Simon, t. 3, pag. 316.)

SPINA ou DE L'ESPINE (Alphonse), religieux espagnol de l'ordre de Saint-François, inquisiteur à Toulouse vers l'an 1459, avait été juif, à ce qu'on dit. Il est auteur du livre intitulé: *Fortalitium fidei;* ouvrage très médiocre, imprimé plusieurs fois, tant in-fol. qu'in-4. Il y en a une édition de Nuremberg, en 1494, in-4.

SPINA (Barthélemy), natif de Pise, mort en 1546, à 72 ans, entra dans l'ordre de Saint-Dominique vers l'an 1494. Il fut maître du sacré palais, et l'un de ceux que le pape choisit pour assister à la congrégation destinée à examiner les matières que l'on devait proposer au concile de Trente. On a de lui divers ouvrages en 3 vol. in-fol.

SPINA (Jean de l'Epine, ou), fameux ministre calviniste, avait été religieux augustin. Il assista au colloque de Poissy, et échappa au massacre de la Saint-Barthélemy. On a de lui plusieurs livres de morale et de controverse, assez mauvais. Il mourut, en 1594, à Saumur.

* SPINA (Joseph), cardinal, né à Sarzane, en 1756, de parens nobles, se rendit de bonne heure à Rome, pour y étudier la jurisprudence. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il s'attacha à Pie VI qu'il suivit en Toscane, et qui le nomma archevêque de Corinthe. Il l'accompagna aussi en France dans son exil, lui administra les derniers sacremens, et fut son exécuteur testamentaire. Pie VII l'envoya à Paris avec d'autres plénipotentiaires (MM. Caselli et Gonsalvi), pour y traiter du concordat, et il souscrivit avec eux à cet acte, le 15 juillet 1801. Ses nombreux services lui méritèrent la pourpre de Rome: plusieurs fonctions importantes lui furent confiées; il fut légat du pape à Forli et à Bologne, devint évêque de Palestrine, et mourut en 1828.

SPINOLA (Charles), jésuite, était fils unique d'Octave Spinola, comte de Tassocole, grand écuyer et favori de l'empereur Rodolphe II, et petit-fils d'Augustin Spinola, qui se rendit célèbre sous Charles-Quint. Le Père Spinola naquit à Gênes en 1564, fut élevé à Nole, sous les yeux du cardinal Philippe Spinola, son oncle, qui était évêque de cette ville; s'y fit jésuite à la fin de 1584, malgré les oppositions de sa famille; étudia les mathématiques sous le fameux Clavius, et les professa avant même d'avoir achevé ses études de théologie. Il demanda ensuite d'être envoyé au Japon, et l'obtint après bien des instances. Il s'embarqua à Lisbonne au mois d'avril 1596, fut pris par les Anglais, qui le menèrent en Angleterre. Ayant été échangé, il se rendit à Lisbonne, et se rembarqua au mois de mars 1598, et prit terre à Nangasaki en 1602. Il y travailla avec zèle et avec succès jusqu'en 1618, qu'il fut pris et mis en prison à Omura: il y demeura quatre ans avec des incommodités inconcevables, et en sortit en 1622 pour être mené à Nangasaki, où il fut brûlé vif le 10 septembre avec le Père Sébastien Kimura, le premier prêtre japonais, et quelques autres religieux de sa compagnie, plusieurs autres des deux ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, et un grand nombre de laïques. Sa *Vie* a été écrite en italien

par le Père Fabio Ambrosio Spinola, et dédiée à un seigneur de sa maison, traduite en latin par le Père Germain Hugan, et dédiée au célèbre Ambroise Spinola, gouverneur des Pays-Bas. Le Père d'Orléans a aussi écrit sa *Vie* en français.

SPINOLA (Ambroise, marquis de), né en 1571, et mort en 1630, était de l'illustre maison de Spinola, originaire de Gênes, et dont les branches se sont répandues en Italie et en Espagne : l'aînée est établie à Gênes. Il fit ses premières armes en Flandre, à la tête de 9,000 Italiens, la plupart vieux soldats et gens de condition. Il n'y fut pas long-temps sans se signaler. Bientôt après, le roi d'Espagne lui donna ordre de lever cinq régimens, pour s'en former une armée avec laquelle il devait exécuter quelque grand projet; mais la mort de Frédéric, son frère, l'appela ailleurs. Le siége d'Ostende traînait en longueur, lorsque Spinola s'étant chargé du commandement, la place se rendit en 1604. Ses services le firent nommer général des troupes espagnoles dans les Pays-Bas. Le comte Maurice de Nassau fut l'homme contre lequel il eut à combattre. Spinola passa à Paris après la reddition d'Ostende. Henri IV lui demanda quels étaient ses projets pour la campagne prochaine. Spinola les lui développa; et le monarque, croyant qu'il avait voulu lui donner le change, écrivit à Maurice le contraire de ce que son rival de gloire lui avait dit. Qu'arriva-t-il? Spinola suivit de point en point le plan qu'il avait tracé à Henri IV, qui dit à cette occasion : *Les autres trompent en disant des mensonges, et celui-ci m'a abusé en disant la vérité.* L'Espagne ayant conclu, en 1608, une trêve avec les états-généraux, Spinola jouit de quelque repos ; mais il fut bientôt troublé par la contestation qui s'éleva sur la succession de Clèves et de Juliers. Spinola reprit les armes, se rendit maître d'Aix-la-Chapelle, de Wesel, et d'autres places. En 1625 il prit Breda, après un siége sagement conduit, et continua de se signaler jusqu'à ce qu'il passa en Italie, où il prit Casal, en 1630. La citadelle de cette ville demeura entre les mains de Toiras, parce que des ordres imprudens, qui venaient régulièrement de Madrid à Spinola, gênaient ses opérations. Il en mourut de chagrin, répétant jusqu'au dernier soupir : *Ils m'ont ravi l'honneur*. Cependant Philippe III avait tant de confiance en ses talens, que Spinola ayant témoigné quelque répugnance à faire le siége de Breda, alléguant la difficulté de l'entreprise et l'incertitude du succès, le roi lui écrivit pour toute réponse : *Marquis, prenez Breda. Moi, le roi.* On demandait au prince Maurice quel était le premier capitaine de son siècle? *Spinola est le second*, répondit-il. (Strada, Bentivoglia, Grotius et de Thou ont consigné dans leurs ouvrages les principaux traits de la vie de cet illustre capitaine).

*SPINOLA (Nicolas-Gaëtan), cardinal-prêtre du titre de Saint-Nérée et de Saint-Achillée, de l'illustre maison de Spinola de Gênes, naquit en Espagne le 20 février 1659, entra jeune dans la prélature romaine, en parcourut tous les degrés, et en remplit les principales charges. Il était président de la chambre apostolique en 1695, et clerc de la même chambre en 1696. En 1706 il fut nommé à la nonciature de Florence, et fait archevêque de Thèbes, *in partibus infidelium.* Il était auditeur-général de la chambre apostolique en 1715, lorsque Clément XI le créa cardinal, dans sa promotion du 16 décembre de la même année. Le 19 du même mois, le pape lui donna le chapeau. Le 8 juin 1716, il lui assigna le titre presbytéral de Saint-Sixte, qu'il quitta en 1725, pour prendre celui de Saint-Nérée et de Saint-Achillée. Il était, en 1718, préfet de la congrégation de la *Consulte.* Il le fut depuis de celle des *Confins*. Il mourut à Rome, le 11 avril 1735, âgé de 76 ans accomplis.

*SPINOLA (George), cardinal, de la même maison que le précédent, né à Gênes, le 5 juin 1667, fut pendant quelque temps commandeur de l'hôpital du Saint-Esprit à Rome. Ayant été désignée, en 1711, pour la nonciature de Barcelone, il fut nommé archevêque de Césarée, *in partibus infidelium*, le 1er juillet de la même année, et sacré en cette qualité le 7 du même mois. Au mois de juillet 1713,

il fut désigné nonce à la cour de Vienne, et fit son entrée solennelle en cette ville, le 11 mars 1714. Clément XI le créa cardinal, le 29 novembre 1719. C'était la quatorzième promotion que faisait ce pape. Spinola n'avait point encore quitté Vienne, et le 18 février 1720, il eut l'honneur de recevoir la barrette des mains de l'empereur. De retour à Rome, la même année, il reçut le chapeau, le 10 décembre, dans un consistoire public, et le 16 janvier suivant, le pape lui assigna le titre presbytéral de Sainte-Agnès *hors des murs*. Clément XI étant mort le 19 mars 1721, et Innocent XIII lui ayant succédé, ce nouveau pontife, le lendemain de son exaltation, nomma le cardinal Spinola son ministre et secrétaire d'état. Il exerça cette charge pendant tout le pontificat de ce pape. Le 12 juin 1726, après l'exaltation de Benoît XIII, il fut fait préfet de la congrégation de l'*Immunité*, et le 25 juin 1727, nommé légat à Bologne pour trois ans. Le temps de sa légation étant achevé, il revint fixer son séjour à Rome. Il quitta le titre de Sainte-Agnès pour celui de Sainte-Marie *in Transtevere*, et ce dernier encore pour celui de Sainte-Praxède : il passa de l'ordre des prêtres dans celui des évêques, par la mort du cardinal Barberini, doyen du sacré collége, eut l'évêché de Palestrine, et mourut le 17 janvier 1739, dans sa 72e année. Outre ces cardinaux, la maison de Spinola en a eu plusieurs autres, savoir : — *Jules Spinola*, archevêque de Laodicée, nonce à Vienne, créé par Alexandre VII, dans sa promotion de 1666, cardinal du titre de Saint-Silvestre, puis de Saint-Martin-aux-Monts, évêque de Sutri, de Napi et de Lucques, mort le 11 mars 1701, âgé de 79 ans. —*Jean-Baptiste Spinola*, dit le cardinal de Sainte-Cecile, longtemps gouverneur de Rome, archevêque d'Acerença, puis de Gênes, créé cardinal par Innocent XI dans la promotion de 1681, mort le 4 juin 1704, âgé de 89 ans.— Enfin, un autre *Jean-Baptiste Spinola*, aussi gouverneur de Rome, et camerlingue de la sainte église, créé cardinal du titre de S.-Césarée, puis des Saints-Apôtres, sous le nom de *San-Cesarino*, par Innocent XII dans la promotion de 1695, mort le 19 mars 1719, âgé de 73 ans.

SPINOSA (Baruch, puis Benoît de), chef des panthéistes modernes, né à Amsterdam en 1632, était fils d'un juif portugais, marchand de profession. Après avoir étudié la langue latine sous un médecin, il employa quelques années à l'étude de la théologie, et se consacra tout à celle de la philosophie. Plus il acquérait de connaissances, et plus il se formait sur le judaïsme de doutes, que ses rabbins ne pouvaient résoudre. Sa conduite, trop libre à leur égard, le brouilla avec eux. Enfin, un coup de couteau qu'il reçut d'un juif en sortant de la comédie, l'engagea de se séparer tout-à-fait de la communion judaïque. Il embrassa la religion de Calvin, et fréquenta les églises des mennonites ou des arminiens. Ce fut alors qu'il changea son nom juif de *Baruch* en celui de *Benedictus*. Quoique soumis extérieurement à l'Evangile, il se contenta d'emprunter le secours de la philosophie pour la recherche de la vérité, et son orgueilleuse présomption le précipita dans le plus affreux abîme. Pour philosopher avec plus de loisir, il abandonna Amsterdam, et se retira à la campagne, où de temps en temps il s'amusait à faire des microscopes et des télescopes. Cette vie cachée lui plut tellement, qu'il ne put s'en détacher, lors même qu'il se fut établi à La Haye. Il était quelquefois trois mois de suite sans sortir de son logis ; mais cette solitude était égayée par les visites qu'il recevait des raisonneurs de tout sexe et de toute condition, qui venaient prendre chez lui des leçons d'athéisme. Spinosa, vieux avant le temps, fut attaqué d'une maladie lente, dont il mourut en 1677, âgé de 45 ans. Il était petit, jaunâtre, avait quelque chose de noir dans la physionomie, et portait sur le visage un caractère de réprobation. Ces traits sinistres n'ont rien d'étonnant dans un homme qui a érigé le premier l'athéisme en système, et en un système si déraisonnable et si absurde, que Bayle luimême n'a trouvé dans le spinosisme que des contradictions, et des hypothèses absolument insoutenables. L'ouvrage de

Spinosa qui a fait le plus de bruit, est son traité intitulé : *Tractatus theologico-politicus*, publié in-4, à Hambourg, en 1670, où il jeta les semences de l'athéisme qu'il a enseigné hautement dans ses *Opera posthuma*, imprimés in-4, en 1677. Le *Tractatus theologico-politicus* a été traduit en français, sous trois titres différens, par Saint Glain (*voyez* GLAIN). Le but principal de Spinosa a été de détruire toutes les religions, en introduisant l'athéisme. Il soutient hardiment que Dieu n'est pas un être intelligent, heureux et infiniment parfait ; mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la nature, qui est répandue dans toutes les créatures. Ce sophiste absurde attribue tout ce qui existe à une aveugle nécessité. Il ne reconnaît dans l'univers qu'une seule substance, à laquelle il donne l'étendue et la pensée pour attributs. Il présente son système sous une forme géométrique. Il donne des définitions, pose des axiomes, déduit des propositions ; mais ces prétendues démonstrations ne sont qu'un amas de termes subtils, obscurs et souvent inintelligibles. Ses raisonnemens sont fondés sur une métaphysique alambiquée, où il se perd, sans savoir ni ce qu'il pense ni ce qu'il dit. Pour affaiblir les preuves de la religion chrétienne, il tâche de déprimer les prédictions des prophètes de l'ancien Testament. Il prétend qu'ils ne devaient leurs révélations qu'à une imagination plus forte que celle du commun : principe absurde, qu'il étend jusqu'à Moïse et à J. C. même ; comme si la force de l'imagination pouvait saisir dans l'avenir les choses qui ne tiennent à rien. A la fin de la première partie de son *Traité de morale*, il nie, d'après Lucrèce, « que » les yeux soient faits pour voir, les » oreilles pour entendre, les dents pour » mâcher, l'estomac pour digérer : » il traite de préjugé de l'enfance le sentiment contraire. On peut juger, par ce trait, de la beauté du génie de ce prétendu philosophe. Spinosa avait un tel désir d'immortaliser son nom, qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie présente, eût-il fallu être mis en pièces par un peuple mutiné : autre vanité ridicule dans un athée. C'est ce fanatisme plus ou moins vif de vanité, d'ostentation, de singularité, qui anime presque tous les ennemis de la religion, et fait le grand mobile de ce qu'on appelle aujourd'hui *philosophes*. Ce n'était que par degrés que Spinosa était tombé dans le précipice de l'athéisme. Il paraît bien éloigné de cette doctrine dans les *Principes de René Descartes*, *démontrés selon la manière des géomètres*, Amsterdam, 1667, in-4, en latin. (La doctrine de Spinosa a été développée dans un grand nombre d'ouvrages, notamment dans un livre allemand intitulé : *Lettres sur la doctrine de Spinosa*, par Jacobi, Leipsick, 1786, in-8, et Breslau, 1789, in-8.) « On prétend, dit un » auteur, qu'il avait des mœurs ; mais » outre que ces assertions sont toujours » vagues et sans preuves, et qu'un épi» curien conséquent ne doit se priver de » rien, qu'en pourrait-on conclure de plus » que pour les anges dégradés et conver» tis en démons, qui ne sont ni des âmes » charnelles, ni des esprits bouchés ? » L'orgueil conduit aux mêmes précipices » que les vices de la chair. L'égarement » de Spinosa provint d'avoir creusé les » matières de la religion, avec une cu» riosité profane et toute la témérité de » la présomption, comme aussi d'avoir » soumis les œuvres de Dieu aux procédés » mal conçus de la géométrie, et les » preuves de fait aux raisonnemens d'une » vaine dialectique. » Les absurdités du spinosisme ont été solidement réfutées par un très grand nombre d'auteurs, entre autres par Cuper, dans ses *Arcana atheismi revelata*, Rotterdam, 1676, in-4 ; par dom François Lami, bénédictin ; par Jacquelot, dans son *Traité de l'existence de Dieu* ; par le Vassor, dans son *Traité de la véritable religion*, imprimé à Paris en 1688 ; et dans les écrits donnés sur cette matière en ces derniers temps. *Voyez* les *Mémoires* de Nicéron, tome 13, qui a profité de la *Vie de Spinosa* par Colérus, insérée dans la *Réfutation de Spinosa* par divers auteurs, recueil publié par l'abbé Lenglet, 1731, in-12, et d'une autre *Vie* de ce philosophe, par un de ses partisans, 1712, in-8. (Les extrava-

gances de Spinosa ont été reproduites en 1770, dans le *Système de la nature*, et victorieusement réfutées en 1771, par M. l'abbé Bergier, dans l'*Examen du matérialisme*, 2 vol. in-12. Le professeur Paulus a publié en 1803, à Iéna, les *OEuvres* de Spinosa, 2 vol. in-8. Sa *Vie*, dont nous avons parlé et qui est écrite en hollandais, par Lucas, médecin, a paru sous le nom de Colerus, La Haye, 1706, in-8; elle a été traduite en français, ibid., 1706, in-8; et en allemand, Francfort et Leipsick, 1733, in-8.)

SPIRIDION (Saint), évêque de Trémithonte, dans l'île de Chypre, confessa généreusement la foi durant la persécution de Maximien-Galère, fut envoyé aux mines après qu'on lui eut arraché l'œil droit et coupé le jarret gauche, assista ensuite au concile général de Nicée en 325, et vécut jusque après le concile de Sardique en 347. Son zèle et ses miracles lui firent un grand nom. Il était si pénétré de respect pour les saintes Ecritures, qu'il ne voulait pas qu'on en changeât les expressions par une fausse délicatesse de langage. Triphille, évêque de Lèdres, ayant, dans un discours qu'il faisait dans une assemblée des évêques de l'île de Chypre, substitué le mot *lit* à celui de *grabat*, dans ce passage de saint Marc (chapitre 9), *Tolle grabatum tuum*, il le reprit vivement, et lui demanda s'il savait mieux que l'évangéliste de quel terme il convenait de se servir. Sozomène rapporte qu'un voyageur fatigué se présenta chez Spiridion en carême, en le priant de lui accorder l'hospitalité. Il le reçut avec une grande charité : mais il ne se trouvait ni pain ni farine dans sa maison; il n'y avait qu'un peu de lard. Considérant la fatigue et le besoin extrême du voyageur, il se mit en oraison, et pria Dieu de le dispenser de la discipline de l'Eglise, fit cuire le lard, commença le premier à en manger, et invita son hôte à en faire autant. Calvin et Kemnitius ont voulu conclure de là que la pratique du jeûne n'était pas alors d'obligation; mais cette histoire même prouve précisément le contraire.

SPIZEL ou SPIZELIUS (Théophile), écrivain protestant, né à Augsbourg ou dans la Styrie, en 1639, remplit pendant vingt-neuf ans les fonctions de diacre et de pasteur de l'église Saint-Jacques, et en 1690, il obtint la dignité d'*ancien*. Il est mort en 1691. Il a composé plusieurs ouvrages. Les plus connus sont deux traités, l'un intitulé : *Felix litteratus*, 2 vol. in-8, et l'autre *Infelix litteratus*, 2 vol. in-8. Spizelius prétend faire voir, dans ces deux ouvrages, les vices des gens de lettres, et les malheurs qui leur arrivent, quand ils étudient par de mauvais motifs, et plutôt pour eux-mêmes que pour l'amour de Dieu et l'utilité du prochain : vues excellentes, où les savans vrais et prétendus de nos jours trouveraient à profiter. Nous avons encore de lui : 1° une espèce d'essai de Bibliothèque, sous le titre de *Sacra bibliothecarum illustrium arcana detecta*, imprimé en 1668, in-8; mais cet *Essai* manque de clarté et de méthode, et ne s'étend qu'à un petit nombre d'auteurs; 2° *Sinensium res litteraria*, Leyde, 1660, in-12; 3° *Confutatio relationis Montesinianæ de repertis in America tribubus israeliticis*, Bâle, 1661. *Voyez* MENASSEH-BEN-ISRAEL.

SPON (Charles), né à Lyon en 1609 d'un riche marchand, exerça la médecine dans sa patrie avec beaucoup de réputation. Il cultiva la poésie latine avec quelque succès, et mourut à Lyon en 1684, après avoir publié : 1° en vers héroïques les *Prognostics* d'Hippocrate, sous le titre de *Sibylla medica*, Lyon, 1661, in-4; 2° *Myologie* en vers, dans la Bibliothèque anatomique de Manget; 3° *Pharmacopée de Lyon*, etc.

SPON (Jacob), fils du précédent, médecin et antiquaire, né à Lyon en 1647, employa quelques années à voyager, et revint en France, d'où son attachement à la religion prétendue réformée le fit sortir en 1685, dans le dessein de se fixer à Zurich en Suisse; mais il mourut en chemin à Vevey, près du lac de Genève. Nous avons de lui divers ouvrages; les principaux sont : 1° *Recherches curieuses d'antiquités*, in-4, Lyon, 1683; ouvrage savant; 2° *Miscellanea eruditæ antiquitatis*, Lyon, 1685, in-fol.; aussi curieux

pour les inscriptions que pour les médailles; 3° *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant, faits en* 1675 *et* 1676, imprimés à Lyon en 1677, 3 vol. in-12; réimprimés à La Haye en 1680 et en 1689, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les amateurs d'antiquités et les commerçans. 4° *Réponse à la Critique publiée* par Guillet contre ces *Voyages*, Lyon, 1679, in-12; 5° *Histoire de la ville et de l'état de Genève*, in-12, en 2 vol.; réimprimée à Genève en 1700, en 2 vol. in-4 et en 4 vol. in-12, avec fig. et les *Notes* de Gautier, secrétaire d'état. Cette histoire est pleine de recherches, mais elle n'est pas toujours fidèle. Le stile manque de précision, de pureté et d'élégance. 6° *Recherches des antiquités et des curiosités de la ville de Lyon*, 1673, in-8; 7° *Bevanda asiatica, seu de cafe*, Leipsick, 1705, in-4; 8° *Observations sur les fièvres*, in-12, 1684; 9° *Ignotorum atque obscurorum quorumdam deorum aræ*, 1676, in-8, avec des notes; 10° *Aphorismi novi ex Hippocratis operibus collecti*, 1684, in-12, grec et latin.

SPONDE (Henri de), né à Mauléon de Soule, bourg de Gascogne, en 1568, d'un calviniste, secrétaire de Jeanne de Navarre, fut élevé dans la religion de son père. Il eut pour parrain Henri de Bourbon (depuis Henri IV). Dans sa jeunesse il annonça beaucoup de goût pour les belles-lettres, et une grande facilité pour apprendre les langues. Il exerçait la charge de maître des requêtes pour le roi de Navarre, lorsque les livres de controverse des cardinaux du Perron et Bellarmin touchèrent son cœur et éclairèrent son esprit. Il abjura, à l'exemple de son frère aîné, le calvinisme en 1595, et accompagna à Rome le cardinal de Sourdis. Quelques années après, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'évêché de Pamier en 1626. Il n'oublia rien pour tirer de l'erreur les hérétiques de son diocèse. Il y établit une congrégation ecclésiastique, des séminaires, des maisons religieuses, et se signala par toutes les vertus épiscopales. Cet illustre prélat finit ses jours à Toulouse en 1643, âgé de 75 ans. Son principal ouvrage est l'*Abrégé* des *Annales* de Baronius, 2 vol. in-fol., et la continuation qu'il en a faite depuis 1197, jusqu'à l'an 1640, 3 vol. in-fol. (M. Brunet regarde l'existence de cette continuation comme douteuse, *Manuel du libraire*, article *Baronius*.) Quoique cet *Abrégé* ne soit pas parfait, et qu'il y ait presque autant de fautes que dans *Baronius*, il est très utile pour ceux qui ont les *Annales* de ce cardinal. Il sert à leur rappeler les faits principaux, qui y sont détaillés avec netteté et choisis avec jugement. Pour rendre ce recueil plus complet, Sponde y joignit les *Annales sacrées de l'ancien Testament, jusqu'à J. C.*, in-fol., qui ne sont proprement qu'un abrégé des *Annales* de Torniel. On a aussi de Sponde des *Ordonnances synodales*. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de la Noue, Paris, 1639, 6 vol. in-fol. Son traité *De cœmeteriis sacris*, 1596, augmenté en 1638, in-4; *Les cimetières sacrés*, Bordeaux, 1599, in-8, renferme des recherches curieuses. Pierre Frison, docteur de Sorbonne, a écrit sa *Vie*: (son *Eloge* se trouve dans Nicéron et dans les *Hommes illustres* de Perrault.) — Son frère aîné, Jean de SPONDE, abjura aussi le calvinisme, et mourut en 1595. On a de lui: 1° des *Commentaires* sur Homère, 1606, in-fol.; 2° une *Réponse* au *Traité* de Bèze sur les *Marques de l'Eglise*, Bordeaux, 1595, in-8.

SPRANGER (Barthélemy), peintre, naquit à Anvers en 1546. Le désir d'apprendre fit concevoir au jeune artiste le projet de voyager: il passa en France, d'où il partit peu de temps après pour l'Italie. Un tableau de *Sorciers* qu'il fit à Rome lui mérita la protection du cardinal Farnèse, qui l'employa à son château de Caprarole. Ce prélat le présenta ensuite au pape Pie V, dont Spranger reçut beaucoup de témoignages d'estime et de générosité. Après la mort de ce pontife, Spranger fut mandé à Vienne pour être le premier peintre de l'empereur. Maximilien II et Rodolphe II le mirent dans l'opulence, et le comblèrent d'honneurs. Spranger, dans ses produc-

tions, s'est toujours laissé conduire par son caprice, sans consulter la nature; ce qui lui a donné un goût maniéré. Ses contours sont aussi trop prononcés; mais ce peintre avait une légèreté de main singulière. Sa touche est en même temps hardie et gracieuse, et son pinceau d'une douceur admirable. Il mourut à Prague après l'an 1582. (On a vu, depuis 1806 jusqu'en 1815, six tableaux de ce maître au musée de Paris; ils ont été rendus à la cour de Vienne.)

SPRAT (Thomas), prélat anglais, fils d'un ministre de la province de Devonshire, naquit à Tallaton, en 1636. Il devint l'un des premiers membres de la Société royale de Londres, chapelain de George, duc de Buckingham, puis chapelain du roi Charles II, prébendaire de Westminster, et enfin évêque de Rochester en 1684. Ce prélat, aussi versé dans la politique que dans les sciences, mourut d'apoplexie en 1713. Tous ses ouvrages sont bien écrits en anglais. On estime surtout son *Histoire de la société royale de Londres*, 1637, dont on a une mauvaise traduction française imprimée à Genève en 1669, in-8.

* SPURZHEIM (Gaspard), célèbre médecin allemand, né à Longueil, près de Trèves, le 31 décembre 1776, étudia la médecine à Vienne en Autriche, et fut reçu docteur dans cette capitale. Ayant fait alors la connaissance du fameux docteur Gall, il devint son élève, et embrassa son système avec un enthousiasme qu'il est difficile de décrire. Il commença à étudier la cranologie, c'est-à-dire, la prétendue science qui cherche dans les différentes modifications du crâne les causes diverses de nos passions et de nos pensées. C'est dans le but de propager cette doctrine, qu'il parcourut les diverses parties de l'Europe, depuis l'an 1805, où il quitta Vienne, jusqu'à sa mort, arrivée le 10 novembre 1832, à Boston. Il s'était rendu, la même année, aux Etats-Unis d'Amérique, afin d'y enseigner la phrénologie, et il venait de terminer un cours, dans lequel il avait développé les principes et les applications de sa doctrine, lorsqu'il fut atteint par le typhus. Pendant toute sa vie il avait été associé aux travaux de son maître, et c'est conjointement avec lui qu'il a publié la plupart de ses recherches sur l'anatomie du cerveau. Nous citerons: 1° *Anatomie et physiologie du système nerveux*; 2° *Recherches sur le système nerveux en général, et sur celui du cerveau en particulier*, Paris, 1809; 3° *Système physionomique des docteurs Gall et Spurzheim*, seconde édition, in-8, Londres, 1815; 4° *Examen des objections faites en Angleterre contre les doctrines de Gall et de Spurzheim*, Edimbourg, 1817; 5° *Observations sur les dérangemens manifestes de l'esprit*, Londres, 1817, in-8; ces trois derniers ouvrages sont écrits en anglais; 6° *Observations sur la folie*, Paris, 1818, in-8; 7° *Observations sur la phrénologie, ou la Connaissance de l'homme moral et intellectuel, fondées sur les fonctions du système nerveux*, avec gravures, Paris, 1818, in-8. Nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit sur le système que Spurzheim a cherché à propager; nous renvoyons nos lecteurs à l'article GALL, pour l'appréciation de cette doctrine.

SQUIRE (Samuel), savant anglais, né en 1714, évêque de Saint-David, au pays de Galles, mort en 1766, a publié plusieurs ouvrages où il y a de l'érudition et du zèle contre l'incrédulité: 1° *Défense de l'histoire des anciens Hébreux*; 2° *L'indifférence inexcusable en fait de religion*, 1748, in-12; 3° *Principes de religion*, 1763; 4° *Isis et Osiris*, de Plutarque, en grec et en anglais, Cambridge, 1744, in-8. Le texte grec est fort exact, et la traduction est estimée. 5° *Essai sur la chronologie et la langue des anciens Grecs*; 6° *Recherches sur la constitution d'Angleterre*.

STAAL (Madame de), connue d'abord sous le nom de mademoiselle *de Launai*, naquit à Paris d'un peintre (qui fut forcé de s'expatrier, se retira en Angleterre et y mourut. Mlle de Launai reçut sa première éducation dans l'abbaye de St.-Sauveur en Normandie, où sa mère s'était retirée. De là elle passa dans un couvent de Rouen, où elle acquit beaucoup d'instruction.

A la mort de la supérieure elle vint à Paris dans un autre couvent. Là elle fit la connaissance de la duchesse de La Ferté, fut liée avec quelques beaux esprits et devint intrigante). Enveloppée, sous la régence, dans la disgrâce de la duchesse du Maine, chez laquelle elle avait été d'abord femme de chambre, et dont elle gagna ensuite la confiance, elle fut renfermée pendant près de deux ans à la Bastille. La liberté lui ayant été rendue, elle fut fort utile à la princesse, qui, par reconnaissance, la maria avec M. de Staal, lieutenant aux gardes suisses, et depuis capitaine et maréchal-de-camp. Son caractère était mêlé de bonnes et de mauvaises qualités ; mais celles-là l'emportaient. Elle mourut en 1750. On a imprimé depuis sa mort les *Mémoires de sa vie*, Londres (Paris), 1755, 4 vol. in-12, composés par elle-même ; le dernier, publié plus récemment, contient deux comédies. Elles n'offrent pas des aventures fort importantes ; mais elles sont assez singulières. Quelques critiques prétendent que Mme de Staal n'a pas dit tout ce qui la regardait dans ses *Mémoires*. Les *Mémoires* seuls ont été imprimés à Paris, 1783, 2 vol. in-12. En 1801, on a publié le recueil de ses *Lettres aux marquis d'Héricourt et de Silly*, 2 v. in-12. (Toutes les *OEuvres* de Mme de Staal ont été recueillies par Renouard, Paris, 1821, 2 vol. in-8.)

STACE (Publius-Papinius-Statius), Napolitain, né l'an 61 de J. C., vivait du temps de Domitien, qu'il flatta avec autant de lâcheté que de bassesse. Ce poète latin plaisait fort à cet empereur, par la facilité qu'il avait de faire des vers sur-le-champ. (Il gagna dans sa jeunesse un grand nombre de couronnes poétiques ; cependant il échoua aux *jeux Capitolins*; il donnait alors toute son attention à son grand ouvrage, la *Thébaïde*, qu'il avait commencé dès l'âge de 20 ans.) Il mourut à Naples vers l'an 100 de J. C. Nous avons de Stace deux poèmes héroïques, dédiés à ce tyran odieux, qu'il place dans le ciel, sans doute entre Octave et Néron : c'est la *Thébaïde* en 12 livres ; et l'*Achilléide*, dont il n'y a que 2 livres, la mort l'ayant empêché de la continuer. Ce poète a encore fait cinq livres de mélanges (*Sylvarum*) ; c'est un recueil de petites pièces de vers sur différens sujets. On y trouve (liv. 5, chap. 2) ces beaux vers si souvent cités contre les hommes sinistres qui se plaisent à perpétuer et à nourrir hors de propos d'accablans souvenirs :

> Excidat illa dies ævo : nec postera credant
> Sæcula. Nos certe taceamus, et obruta multa
> Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis.

Vœu qui néanmoins ne doit pas affaiblir la véracité de l'histoire, obligée de consigner dans ses annales les grands crimes comme les grandes vertus. Les poésies de Stace furent fort estimées de son temps à Rome ; mais le goût avait perdu beaucoup de sa pureté. En cherchant à s'élever, il tombe souvent dans le ton déclamateur ; et, à l'égard de ses poèmes héroïques, il a traité son sujet plutôt en historien qu'en poète, sans s'attacher à ce qui fait l'essence de la poésie épique. C'était un homme d'une imagination forte, mais déréglée ; cependant, si nous en croyons M. Huet, Malherbe admirait la *Thébaïde* avec un enthousiasme fougueux, et préférait Stace à Virgile ; ce qui ne donne pas une grande idée de son jugement et de son goût. La première édition de ce poète est celle de Rome, 1475, in-fol. (Nous citerons celle qui parut en 1600 par les soins de Luidebrog. Le meilleur et le plus simple *Commentaire* qu'on ait sur lui est de Gaspard Barth, 1671, in-4.) M. l'abbé Cormiliolle a donné une traduction française de *Stace*. (Les *OEuvres complètes* de Stace, avec la froide traduction de Cormiliolle, faite en 1783, 3 vol. in-12, ont été réimprimées en 1820, 5 vol. in-12. Les *Sylves*, ou recueil de plusieurs poèmes et autres poésies du même auteur, avaient déjà paru séparément. M. Luce de Dancival a donné en vers une imitation de l'*Achilléide*.

STACKHOUSE (Thomas), théologien anglais, né en 1680, mort en 1752, se fit un nom par ses écrits contre Tyndal, Collins et Woolston, empiriques de la secte des modernes philosophes. Ses ouvrages les plus estimés sont : 1° *Le Sens littéral*

de l'Ecriture, 1738, 3 vol. in-8, traduit en français, 3 vol. in-12 ; 2° un *Corps* complet de théologie, dont on a aussi une version française ; 3° une *Histoire générale de la Bible*, 1732, 2 vol. in-fol. plusieurs fois réimprimée.

STADIUS (Jean), né à Loënhout, près d'Anvers, en 1527, fut professeur d'histoire à Louvain, et ensuite professeur de mathématiques et d'histoire à Paris, où il mourut en 1579. Joseph Scaliger estimait beaucoup ce savant. On a de lui : 1° des *Ephémérides*, Cologne, 1556 et 1570, in-4 ; 2° *Tabulæ æquabilis et apparentis motus cœlestium corporum*, 1560 ; 2° *Commentarius in Lucium Florum*, Cologne, 1600. Stadius était versé dans l'astronomie ; mais il paraît avoir été infatué de l'astrologie judiciaire.

* STAEL-HOLSTEIN (Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de), née à Paris le 22 avril 1766, reçut de sa mère, femme à grandes prétentions pour sa fille, une éducation recherchée, qui n'était pas faite pour son sexe. La maison de madame Necker était fréquentée par les littérateurs les plus renommés de la capitale ; l'abbé Raynal, Marmontel, Buffon, Thomas, Grimm, etc. se rendaient assidument auprès de la nouvelle Aspasie ; et c'est au milieu de cette société frivole que mademoiselle Necker forma son esprit, et qu'elle prit de bonne heure le goût des beaux-arts et de la littérature : aussi, à peine âgée de 15 ans, elle fit des extraits de *l'Esprit des lois* de Montesquieu, et y ajouta des *Réflexions*. A 20 elle composa trois *Nouvelles*, dont elle fit jouir le public vers 1789. Ce premier essai fut suivi de *Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau* ; ouvrage où, à travers des traits délicats, des aperçus fins et variés, on reconnaît la jeunesse de l'auteur qui lui fait adopter les paradoxes de son héros. Mademoiselle Necker, douée de talens et de qualités que le monde estime, fut recherchée, et, jeune encore, elle fut unie au baron de Staël, gentilhomme suédois. (*Voyez* l'article suivant.) Son nouvel état ne changea rien à ses goûts et à ses occupations, et elle continua à cultiver les lettres. Cependant le torrent révolutionnaire entraînait tout autour d'elle. Son père, victime de l'incendie qu'il avait allumé, échappa par la fuite à la fureur du peuple, et elle-même fut obligée de suivre la fortune de celui qui lui avait donné le jour ; mais la position de son époux la rendit bientôt au séjour de la capitale, où elle publia quelques écrits politiques : on assure qu'elle avait rédigé *un plan d'évasion du roi*, et qu'elle adressa plus tard au gouvernement révolutionnaire *une défense de la reine*. Madame de Staël connut Buonaparte en 1797, et, soit que ses principes politiques ne fussent pas en harmonie avec ceux de ce génie audacieux, ou qu'elle ait eu part à un écrit de son père, dans lequel le premier consul n'était pas ménagé, elle fut exilée d'abord en 1801, et une seconde fois en 1807. L'Allemagne, la Russie et l'Angleterre la virent tour à tour, et reçurent l'hommage qu'elle offrait à tout ce qui souriait à sa brillante imagination. Enfin, à la restauration, elle put revoir ce Paris qu'elle avait quitté avec tant de regrets : elle s'y environna de nouveau de ce que la société offrait de plus brillant ; et son salon devint comme un cabinet diplomatique, où l'on discutait sur les affaires d'état. L'apparition momentanée de Buonaparte sur le territoire français l'éloigna de la capitale, et, dans le temps, on lui fit l'honneur de publier qu'elle avait contribué par ses démarches à la coalition des alliés contre la France : mais sa haine pour Buonaparte n'avait pas pour principe l'amour de la patrie, et, si elle le détestait, ce n'est pas tant parce qu'il opprimait la France que parce qu'il opprimait la révolution, dont elle aima toujours les principes. Madame de Staël, après une maladie assez longue, mourut à Paris le 14 juillet 1817. Elle a laissé un fils, et une fille qui est devenue l'épouse du duc de Broglie. Elle s'était unie, pendant un de ses exils, à un officier français nommé Rocca, dont elle a laissé un fils ; mais ce mariage ne fut rendu public qu'à sa mort. Les *OEuvres* de cette femme d'esprit ont été réunies

et publiées par son fils, en 18 vol. in-8. Elles sont précédées d'une *Notice* sur les écrits et le caractère de l'auteur, par madame Necker de Saussure. Cette Notice est curieuse, non par les détails qu'elle donne sur la vie de madame de Staël, dont elle ne parle guère, mais par le ton d'enthousiasme et les éloges ridicules qu'on y trouve depuis le commencement jusqu'à la fin. Les principaux écrits de madame de Staël sont : 1° *Défense de la reine*; 2° *Epître au malheur*; 3° *Jeanne Gray*, tragédie; 4° *Richard Cœur-de-Lion*, poème; 5° *Delphine*, roman; 6° *Corinne*, roman; 7° *De l'Influence des passions sur le bonheur des individus*; 8° *De la littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*; 9° *De l'Allemagne*; 10° *Considérations sur les principaux évènemens de la révolution française*, ouvrage posthume. Madame de Staël avait reçu de la nature des dons et des qualités rares dans une personne de son sexe; mais, nourrie dans les principes de la réforme, environnée dès son berceau d'esprits faux et brillans, et accoutumée à n'envisager dans les objets soumis à ses études que ce qui plaît à l'imagination ou flatte l'orgueil, elle fut privée de la connaissance de ces principes fermes et stables qui maîtrisent nos inclinations et fixent notre raison : aussi tout s'est-il ressenti en elle de ce premier vice de son éducation. Elle n'a aimé que ce qui était conforme aux goûts qu'on lui avait inspirés; elle ne s'est passionnée que pour les affections de famille; ce qui a fait dire à un homme d'esprit que c'était un phénomène curieux que la perpétuelle admiration que tous les membres de la famille Necker professaient les uns pour les autres. On voit, en effet, M. Necker célébrer avec enthousiasme les vertus de sa femme et les talens de sa fille; madame Necker recueillant, en extase, tout ce qui sort de la bouche de son époux; madame de Staël, toujours à genoux devant leur image, leur rendre presque le culte d'adoration; et ses enfans, dans le monument qu'ils ont élevé à sa mémoire, la préconiser comme la merveille la plus étonnante de la nature. Madame de Staël s'occupa beaucoup de politique; mais si elle a obtenu de brillans succès dans un parti qu'elle anima long-temps, et dont elle dirigea les efforts, elle a été appréciée à sa juste valeur par des écrivains dont l'autorité mérite bien quelque considération. « Je » ne crois pas, dit M. de Bonald, qu'il » y eût en Europe un écrivain moins » appelé à écrire sur la politique, et » madame de Staël a fait la même méprise » qu'avait faite M. Necker en gouvernant. » M. Necker était un homme d'affaire et » un littérateur, et il se crut un homme » d'état. Madame de Staël s'est tout-à-fait » trompée lorsqu'elle a voulu traiter de » la constitution de la société; sa doc» trine politique est toute en illusions, » sa doctrine religieuse en préventions » ou en préjugés, et sa doctrine littéraire » en paradoxes. » Buonaparte, qu'elle n'aima jamais, parce qu'il ne voulait jamais s'abaisser à recevoir ses doctes leçons, la blessa vivement dans une conversation où, avec son talent et son esprit ordinaire, elle lui traçait le plan qu'il aurait dû embrasser dans son administration : *Madame*, lui dit-il, *a-t-elle nourri ses enfans ?* Cette interruption fut sentie, et, depuis cette époque, elle lui témoigna autant de haine qu'elle avait témoigné d'enthousiasme pour le vainqueur de l'Italie. — Les ouvrages de madame de Staël peuvent être divisés en trois classes principales, les romans, les œuvres littéraires et les ouvrages politiques : on nous pardonnera bien de passer sous silence ses poésies. *Delphine* et *Corinne* jouirent d'un succès auquel l'auteur ne fut pas insensible. Chénier, dans son *Tableau de la littérature française*, les appelle *deux productions brillantes, riches de détails, et qui étincellent de traits ingénieux ou énergiques*. Il est vrai que l'auteur d'un petit écrit très piquant fut plus sévère, et l'anti-romantique amusa quelque temps le public aux dépens de madame de Staël. On dit qu'elle voulut se peindre elle-même dans *Delphine*. *Delphine*, dit madame Necker de Saussure, *est la réalité de madame de*

Staël dans sa jeunesse, comme Corinne en est l'idéal. Si elle a eu cette prétention, on peut juger quelle opinion elle avait d'elle-même. « *Delphine*, dit Chénier, est précisément la première des » femmes possibles... On ne doit comparer aucune femme à Corinne; c'est » Delphine encore, mais perfectionnée. » L'ensemble de *Corinne* est imposant; » mais l'auteur y exige une admiration » respectueuse, un culte même pour les » deux principaux personnages. » Les ouvrages de madame de Staël sur l'Allemagne et la littérature du Nord sont, à notre avis, ce qu'elle a laissé de plus judicieux et de mieux pensé; il y a bien quelques paradoxes, de la passion, dans ce qu'elle embrasse comme dans ce qu'elle rejette; mais elle analyse avec le coup d'œil rapide du génie les chefs-d'œuvre de la littérature allemande, et son stile emprunte les couleurs de chaque genre de poésie qu'elle passe en revue; elle développe avec un talent supérieur les principaux systèmes des philosophes allemands, et éclaircit les ténèbres dans lesquels ils semblent s'envelopper. Nous ne ferons pas le même éloge de son traité *de l'Influence des passions*, que nous regardons comme dangereux et peu digne de la plume d'une femme. Madame de Staël n'a pas laissé sur ses liaisons une réputation à l'ombre de toute critique; elle avait des passions, mais elle eût pu ne pas en instruire le public. Parmi les ouvrages politiques de cette femme si spirituelle, celui qui a fait le plus de sensation est sans contredit les *Considérations sur les principaux évènemens de la révolution française*, publiées après sa mort. L'illustre auteur que nous avons déjà cité dans cet article, et qui voulut bien dans le temps les réfuter, dans une brochure où la profondeur des pensées s'allie avec la beauté du stile, va nous fournir le jugement que nous allons en porter. « Les sujets des ouvrages de ma» dame de Staël étaient dans l'habitude » de son esprit, la nature de son talent » et le genre de ses connaissances. Celui» ci est d'un tout autre intérêt; mais, » quoiqu'il traite de politique et de la » révolution, il n'a pas un autre carac» tère que ses aînés. C'est encore un ro» man sur la politique et la société; c'est » encore *Delphine* et *Corinne*, qui font » de la politique comme elles faisaient de » l'amour. Deux sentimens dominent » dans son ouvrage: sa tendresse pour » son père, son admiration pour l'An» gleterre. Quand M. Necker est accusé, » sa fille ne cherche pas à le justifier, » elle le loue; quand il est loué, elle » n'applaudit pas, elle le divinise. En » Angleterre, tout est parfait: c'est le » paradis de l'Europe et le flambeau du » monde... Cet ouvrage n'ajoute certai» nement rien à la réputation d'esprit » dont l'auteur jouit, et il y a, ce me » semble, moins d'éclat de stile que » dans ses autres productions; et peut» être, par l'exagération de ses idées » libérales, l'amertume de ses censures, » l'injustice de ses jugemens, laissera» t-il une idée moins favorable de la » bonté de son caractère. En général, les » écrivains réformés n'ont pas mieux » traité de la politique que de la reli» gion. Leibnitz reprochait de graves » erreurs à Puffendorf; ceux qui sont » venus plus tard ont enchéri sur lui, » et madame de Staël sur tous les autres. » C'est à cette politique que l'Europe » doit la souveraineté populaire et ses » inévitables conséquences. Jurieu, qui » passait même parmi les siens pour un » homme emporté, avait dit: *Le peuple » est la seule autorité qui n'ait pas besoin » d'avoir raison pour valider ses actes.* » Madame de Staël va plus loin encore, » en appuyant sa politique sur le prin» cipe même de la réforme. *Il n'est au» cune question*, dit-elle, *ni morale ni » politique, dans laquelle il faille admet» tre ce qu'on appelle l'autorité; la con» science des hommes est en eux une » révélation perpétuelle, et leur raison » un fait inaltérable.* Et il suit de là iné» vitablement que tous ceux qui ne pen» sent pas comme madame de Staël n'ont » ni conscience ni raison; et c'est aussi » la conclusion qu'elle en tire. » *Observations sur l'ouvrage de madame de Staël*, par M. de Bonald.

* STAEL-HOLSTEIN (Eric MAGNUS, baron de), diplomate suédois, époux de la célèbre madame de Staël; naquit vers 1755 d'une ancienne famille de Suède. Il entra fort jeune dans la carrière diplomatique, et devint, en 1783, ministre plénipotentiaire près la cour de France. S'étant lié avec M. Necker, il épousa sa fille, en 1786. Le gendre suivit, en politique, la route qu'avait prise son beau-père : aussi Gustave III, qui était fortement opposé aux principes de la révolution française, rappela-t-il son ministre en 1792, peu de temps avant de périr lui-même, victime d'un assassinat. Mais le duc de Sudermanie ayant pris, après cette catastrophe, les rênes du gouvernement suédois, renvoya à Paris le baron de Staël, qui arriva deux mois après la mort de Louis XVI. Il fut alors le seul représentant d'une monarchie auprès de la république française. Bientôt, effrayé du spectacle qui l'entourait, il retourna en Suède, emportant un projet d'alliance que le régent ne crut pas devoir ratifier. Après la chute de Robespierre il revint à Paris, où il resta jusqu'en 1799, époque où il fut rappelé par le roi Gustave-Adolphe, qui venait d'atteindre sa majorité. Il se rendait, en 1802, à Coppet, chez son beau-père, lorsqu'il mourut à Poligny, en Franche-Comté. Ce personnage ne doit son illustration qu'à l'épouse et à la famille à laquelle il s'était allié.

* STAEL (Auguste, baron de), fils de la célèbre Mme de Staël (*voyez* l'article précédent), petit-fils du ministre Necker, naquit vers 1790. Il était président de la *Société protestante de la morale chrétienne*, et s'était fait remarquer par ses principes libéraux et par son zèle contre la traite des noirs. La *Revue encyclopédique* dit que le baron de Staël ne recherchait pas la célébrité, mais qu'*elle vint le trouver* (1829, 1., page 563), en coopérant à la fondation de la *Société de la morale chrétienne*, à celle de la *Caisse d'épargne et de prévoyance de Paris*, dont il fut un des plus utiles administrateurs; à celle de la *Société de prévoyance mutuelle des ouvriers protestans*, de la *Société biblique*, de la *Société des traités religieux*, et surtout, ajoute la même notice, en publiant ses *Lettres sur l'Angleterre*; mais nous, moins enthousiastes des vertus du fils de Mme de Staël, nous ne pouvons voir en lui que l'héritier des principes de sa mère, un partisan de l'industrialisme donné pour base exclusive à la société. Auguste de Staël est mort dans la terre de Coppet à l'âge de 37 ans le 17 novembre 1827. M Monnard a lu à la société Vaudoise d'utilité publique, et publié une *Notice* sur le baron de Staël, Lausanne, 1827, in-8.

* STAFFORD (Antoine), littérateur renommé, naquit dans le comté de Northampton, d'une illustre famille, vers 1577, et a laissé les ouvrages suivans : 1° *Niobé dissoute dans le Nil*, ou *le Siècle de Niobé noyé dans ses larmes*. Malgré le titre bizarre de cet écrit, il renferme de belles pensées, et le stile en est pur et naturel. 2° *Méditations et Résolutions*; 3° *la Vie et la Mort de Diogène*; 4° *l'Orgueil de l'honneur*; 5° *la Gloire du sexe*, ou *la Vie de la vierge Marie*. Stafford eut à endurer, de la part des puritains, et au sujet de ce livre, beaucoup d'attaques dont il sortit vainqueur. 6° *Le Triomphe de l'honneur et de la vertu sur la mort*, *manifesté dans la vie et la mort de Henri lord Stafford*, vol. in-4. Cet auteur mourut à Londres vers 1640.

STAFFORD-HOWARD (Guillaume comte de), second fils du comte d'Arundel, grand-maréchal héréditaire d'Angleterre, était chef d'une branche de la maison de Norfolk, et, par sa femme, était héritier de celle de Stafford. Né en 1611, il avait donné des preuves de sa fidélité à Charles Ier qui le créa lord, vicomte et baron de Stafford, et à Charles II qu'il suivit dans l'exil. Ses vertus le faisaient estimer des protestans autant que des catholiques. Le scélérat Oatès l'accusa, en 1678, d'être un des chefs d'une conspiration chimérique, dans laquelle il faisait entrer tous les catholiques. Ce malheureux déposa qu'il lui avait vu remettre une commission signée du Père Oliva, général des jésuites; deux autres témoins jurèrent qu'il avait

voulu les engager à tuer le roi. L'infamie des délateurs, l'absurdité des dépositions, la conduite irréprochable, la fidélité de Stafford, et les preuves qu'il apporta pour sa défense, n'empêchèrent pas que les pairs eux-mêmes, à la pluralité de vingt-quatre voix, ne le déclarassent criminel. Son courage ne l'abandonna point : vieux et infirme, il demanda en partant pour le supplice, qu'on le couvrît d'un manteau : « Je pourrais, dit-il, trembler de froid; mais, grâce au ciel, je ne tremblerai pas de peur. » Il désavoua sur l'échafaud la morale corrompue qu'on attribuait à l'Eglise catholique. « Je meurs, ajouta-t-il, dans l'espérance que l'illusion se dissipera bientôt, et que la force de la vérité obligera tout le monde à faire réparation à mon honneur. — Nous vous croyons, milord, s'écria le peuple, touché jusqu'aux larmes; que le ciel vous bénisse, milord ! » Il reçut, en priant, le coup de la mort le 29 décembre 1680, dans la 69e année de son âge. Voltaire, dont le témoignage ne peut nous être suspect en cette matière, blâme avec raison Charles II de n'avoir osé lui donner sa grâce. « Faiblesse infâme, dit-il, dont son père avait été coupable, et qui perdit son père. Cet exemple prouve que la tyrannie d'un corps est toujours plus impitoyable que celle d'un roi. Il y a mille moyens d'apaiser un prince, il n'y en a point d'adoucir un corps entraîné par les préjugés. Chaque membre, enivré de cette fureur commune, la reçoit et la redouble dans les autres membres, et se porte à l'inhumanité sans crainte, parce que personne ne répond pour le corps entier. » Voyez, sur la mort du comte de Stafford, l'excellente *Apologie* des catholiques, par Arnauld.

STAFFORD. *Voyez* STRAFFORD.

STAHL (George-Ernest), médecin allemand, naquit à Anpach en Franconie en 1660. Après de brillantes études faites à Iéna, il fut nommé en 1687 médecin de la cour du duc de Saxe Weimar. Lorsque l'université de Halle fut fondée en 1694, la chaire de médecine lui fut conférée. Sa manière d'enseigner, la solidité de ses ouvrages, les heureux succès de sa pratique, concoururent à lui faire une réputation des plus brillantes. Stahl fut appelé à Berlin en 1716, et il y eut les titres de conseiller de la cour et de médecin du roi. Il mourut en 1734, âgé de 75 ans. Ce grand médecin a soutenu quelques opinions singulières, et qui, pour être vraies à un certain point, ne laissent pas d'avoir un air paradoxal. Tel est son système de l'autocratie de l'âme sur le corps, en santé et en maladie, système qui lui suscita beaucoup d'adversaires, et en même temps d'admirateurs. (*Voyez* SAUVAGES, François.) Selon son opinion, un médecin ne doit opérer qu'en suivant attentivement les effets de l'âme sur le corps. On ne peut douter que ces effets ne soient réels, et même d'un résultat très sensible, vu qu'ils s'étendent jusqu'à la physionomie et les accessoires les plus indifférens de la constitution (*voyez* RIVAULT, RICHTER); mais il serait téméraire de vouloir, dans tous les cas, les déterminer et les suivre. C'est par son intelligence en chimie que Stahl s'est surtout rendu recommandable. Il en puisa le fond dans des ouvrages qui, avant lui, étaient presque ignorés, et dont il répandit la connaissance aussi-bien que l'usage. c'étaient ceux du fameux Beccher, qu'il commenta, rectifia et étendit. Il puisa aussi beaucoup dans les livres de Kunkel, et fit un grand nombre de découvertes utiles. Plusieurs de ses remèdes ont eu et ont encore une grande vogue : tels sont les *pilules balsamiques*, la *poudre antispamodique*, son *essence alexipharmaque*, etc. La métallurgie lui a les plus grandes obligations; son petit Traité latin sur cette matière, 1697, est excellent. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Experimenta et observationes chimicæ et physicæ*, Berlin, 1731, in-8; 2° *Dissertationes medicæ*, Halle, 2 vol. in-4. C'est un recueil de thèses sur la médecine. 3° *Theoria medica vera*, 1737, in-4; 4° *Opusculum chimio-physico-medicum*, 1740, in-4; 5° *Traité sur le soufre tant inflammable que fixe*, en allemand, traduit en français par

le baron d'Holbach, Paris, 1766, in-12; 6° *Negotium otiosum*, Halle, 1720, in-4. C'est principalement dans cet ouvrage qu'il établit son système de l'action de l'âme sur le corps. 7° *Fundamenta chimiæ dogmaticæ et experimentalis*, Nuremberg, 1747, 3 vol. in-4; en français, par M. de Machy, Paris, 1757, 6 vol. in-12; 8 *Traité sur les sels*, en allemand, et en français par le baron d'Holbach, Paris, 1771; 9° *Commentarium in metallurgiam Beccheri*, 1723.

STAHREMBERG (Conrard-Balthasar, comte de), chevalier de l'ordre de la Toison d'Or, président du conseil de la régence de l'Autriche inférieure, et gouverneur de Vienne durant le siége qu'en firent les Turcs en 1683, s'acquit une gloire immortelle par la belle défense qu'il fit de cette place durant deux mois, et le temps qu'il donna par-là au roi de Pologne et aux princes d'Allemagne de venir à son secours. Il mourut à Vienne, dans un âge fort avancé, l'an 1687. — Il ne faut pas le confondre avec le comte Guido-Balde de STAHREMBERG, né en 1657, qui, après s'être signalé en diverses occasions, nommément à la bataille de Zenta, où sous le prince Eugène, il commandait l'aile droite des Impériaux, remporta en Espagne divers avantages en faveur de l'archiduc Charles, proclamé roi après la mort de Charles II. Il gagna, le 10 août 1710, la célèbre bataille de Saragosse, qui ouvrit pour la seconde fois à Charles le chemin de Madrid. Il fut moins heureux à Villa-Viciosa, où, quoique resté maître du champ de bataille, il fut obligé de se retirer, par le malheur arrivé au général Stanhope fait prisonnier à Brihaoga avec 5,000 Anglais. L'année suivante, il secourut la forteresse de Cardona, et prit toute l'artillerie des assiégeans. Après la fin de la guerre il vécut tranquillement à Vienne, aussi respecté par ses vertus que considéré pour ses talens militaires, et mourut dans cette ville le 7 mars 1737.

STALENUS (Jean), né en 1595, à Calcar, dans le duché de Clèves, curé de Rées dans le même duché, y montra beaucoup de zèle à préserver son troupeau des nouvelles erreurs, et à ramener à la foi de l'Eglise ceux qui les avaient adoptées. Il entra ensuite dans la congrégation de l'Oratoire, et mourut à Kévelaër le 8 février 1681, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse, dont les principaux sont : 1° *Syntagma controversiarum fidei*, 2 vol.; 2° *Papissa, monstrosa et mera fabula*, Cologne, 1639, in-12, ouvrage savant dont Bayle et Blondel ont profité pour réfuter cette fable si chère aux fanatiques de leur communion. (*Voyez* BENOIT III.) 3° *Instruction pour connaître la vraie Eglise*, en allemand, etc.

STALPART VAN DER WIEL, (Corneille), chirurgien et médecin de La Haye sa patrie, né l'an 1620, mort vers 1668, est connu par un ouvrage intitulé : *Observationes rariores medicæ, anatomicæ et chirurgicæ*, Leyde, 1687 et 1727, 2 vol. in-8, avec fig. C'est une traduction, l'original est en flamand; Planque l'a traduit en français, Paris, 1758, 2 vol. in-12.

* STANCARI ou STANCARUS (François), l'un des premiers promoteurs de la réformation en Pologne, naquit à Mantoue vers 1501. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il l'abandonna pour se marier : car il avait adopté les nouvelles erreurs. Chassé d'Italie, il essaya de s'établir en Allemagne et d'y former une école; on ne le lui permit pas. Il était à Villach, petite ville de Carinthie, en 1550. L'évêque de Cracovie, qui ignorait son changement de religion, ayant appris qu'il était habile dans la langue sainte, le fit venir et lui confia une chaire d'hébreu; mais Stancarus glissa dans ses leçons le venin de l'hérésie : l'évêque en fut averti, et, s'en étant assuré, il le fit mettre en prison. Stancarus parvint à s'échapper. Il se retira chez Stanislas Stadniski à Dubrecsko, où il ouvrit une école qui devint florissante. Stadniski étant mort, Stancarus trouva un asile chez Jérôme Philippow, et s'établit enfin chez Nicolas Olesnicki, à Pincksovie, où il avait été appelé par le comte d'Ostrorog, pour réformer les églises de la Grande-

Pologne. Il fonda une église réformée à Pincksovie, fit vider les monastères, briser les images, les réduisit en cendres, et dressa des règles de réformation pour toutes les églises qui embrasseraient la réforme. Ayant été envoyé en Prusse, afin de professer l'hébreu à Kœnigsberg, il y demeura pendant un an, et eut un vif démêlé avec Osiander, savant professeur de cette ville, au sujet de la justification et de la qualité sous laquelle Jésus-Christ est notre médiateur. Osiander prétendait que c'était en qualité de Dieu, et que Jésus-Christ était *notre justice* selon sa nature divine. Stancarus, croyant trouver une erreur dans cette doctrine, la combattit avec feu, mais tomba lui-même dans une erreur opposée, en soutenant que Jésus-Christ n'est notre médiateur que selon sa nature humaine. Son opinion fut condamnée dans plusieurs synodes. Il écrivit pour la justifier. On lui répondit, et il résulta de ces différends une lutte qui ne finit qu'avec lui. Il se plaint des persécutions qu'on lui fit éprouver, et compare les synodes qui le condamnèrent aux conciles célébrés contre saint Athanase : *Hoc modo*, dit-il, *Constantius imperator arianus.... novem concilia celebravit contra S. Athanasium quem miris modis afflixerant.... sed tandem veritas vicit*. La comparaison était un peu ambitieuse. On a de lui : 1° une *Grammaire hébraïque*, Bâle, 1546 ; 2° une *Exposition de l'épître de saint Jacques, avec la conciliation de quelques passages de l'Ecriture*, Bâle, 1547. Bayle remarque que cette conciliation est tirée mot pour mot des *Commentaires* de Bullinger. 3° *De Trinitate et mediatore Domino nostro Jesu Christo, adversus Henricum Bullingerum, Petrum Martyrem, Joannem Calvinum, et reliquos Tiguricæ ac Genevensis ecclesiæ ministros, Ecclesiæ Dei perturbatores* : c'est celui de ses ouvrages où l'on peut le mieux étudier sa doctrine. 4° *De Trinitate et unitate Dei, deque incarnatione Domini nostri Jesu Christi contra tritheistas, arianos, eutychianos, macharianos, corinthianos, ebionitas et photinianos* ; 5° *Opus novum de reformatione tum doctrinæ christianæ, tum veræ intelligentiæ sacramentorum, cum matura consideratione et fundamento Scripturæ sanctæ et consilio SS. PP.*, Bâle, 1547, in-8 ; 6° *De decem captivitatibus Judæorum* ; 7° *De sanguine Zachariæ*, etc. On trouve l'indication de ses ouvrages dans l'*Epitome* de Gesner, page 207. Stancarus mourut à Stobnitz le 12 novembre 1574, âgé de 73 ans. Stanislas Orichowius écrivit contre lui un livre intitulé *Chimæra*, qui contient, dit Bayle, beaucoup de raisons et beaucoup d'injures. C'était l'usage entre ces premiers réformateurs, tant ils étaient peu d'accord sur les principes de leur réformation.

* STANDONCH (Jean), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Malines en 1443 d'une famille obscure, alla achever ses études à Paris, et fut fait régent dans le collége de Sainte-Barbe, puis principal du collége de Montaigu. Ce dernier collége reprit son ancien lustre, et il en fut regardé comme le second fondateur. Ayant parlé avec liberté sur la répudiation de la reine Jeanne, femme du roi Louis XII (*voyez* JEANNE DE FRANCE), il fut banni du royaume pour deux ans. Il se retira alors à Cambray, où l'évêque, allant partir pour l'Espagne, le fit son vicaire spécial pour tout le diocèse. Standonch retourna à Paris après le temps de son exil, et continua de faire fleurir la piété et l'étude dans le collége de Montaigu. Il y établit les clercs nommés *les Frères de la vie commune* ou *de saint Jérôme* (*voyez* GÉRARD LE GRAND), qui avaient déjà ouvert avec succès plusieurs écoles dans les Pays-Bas. Standonch leur bâtit des maisons à Cambray, Valenciennes, Malines et Louvain. Il dressa des réglemens pour ces maisons. Du Boulai (*Histoire de l'université de Paris*, tom. 6, pag. 948) et l'abbé Ladvocat prétendent que ces réglemens fournirent à saint Ignace, qui demeura quelque temps au collége de Montaigu, le plan de sa compagnie ; mais ceux qui ont quelques connaissances des réglemens qui ont été en vigueur au collége de Montaigu, de même

que dans les maisons que Standonch a fondées aux Pays-Bas, n'en croient rien. Les constitutions des jésuites portent tellement l'empreinte du caractère de saint Ignace, qu'on ne peut soupçonner qu'il les ait empruntées d'un autre. Standonch mourut saintement au collége de Montaigu en 1504, après avoir rempli la place de recteur de l'université, et avoir converti beaucoup de pécheurs par ses sermons.

STANHOPE (Jacques, comte de), d'une ancienne famille du comté de Nottingham, naquit en 1673. Il suivit en Espagne Alexandre Stanhope, son père, qui fut envoyé extraordinaire en cette cour au commencement du règne du roi Guillaume III. Le séjour de Madrid lui acquit la connaissance de la langue espagnole. Il voyagea en France et en Italie pour apprendre le français et l'italien. De retour en Angleterre, il prit le parti des armes, et se distingua au siége de Namur sous les yeux du roi Guillaume, qui le gratifia d'une compagnie d'infanterie. Il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-général. En 1709, il fut nommé commandant en chef des troupes anglaises en Espagne. Le 27 juillet 1710, il remporta près d'Almanara une victoire qui fut attribuée à sa conduite et à sa valeur, et dont il fut remercié publiquement par le roi Charles, archiduc d'Autriche. Le 20 août suivant, il acquit beaucoup de gloire au siége de Saragosse, ainsi que le 9 décembre de la même année, à la défense de Brihuega, où il fit une vigoureuse résistance; mais il fut obligé de céder au nombre, et de se rendre prisonnier de guerre. Après avoir été échangé, en 1612, contre le duc d'Escalona, vice-roi de Naples, il retourna en Angleterre, où il fut favorablement reçu de toute la cour. Le roi George, étant parvenu au trône, le fit secrétaire-d'état et membre du conseil privé. En 1714, il l'envoya à Vienne. Il était nommé plénipotentiaire au congrès de Cambray, lorsqu'il mourut à Londres en 1721, à 50 ans. Bon politique et grand capitaine, citoyen zélé, honnête homme, il s'acquit les cœurs des sujets, et mérita les regrets de son prince. C'est lui qui s'empara, en 1708, du Port-Mahon et de l'île Minorque que les Anglais ont possédés jusqu'en 1781.

*STANHOPE (Philippe, comte), fils du précédent, fut élevé par le célèbre comte de Chesterfield, son oncle. Possesseur d'une grande fortune, il consacra sa vie à la culture des lettres et des sciences. Exempt d'ambition, il ne voulut aucune place; il ne se rendait même à la chambre des pairs dont il était membre que dans les occasions importantes. Il n'a laissé aucun ouvrage; mais il a fait imprimer à ses frais ceux de Robert Simson, et on lui doit la belle édition des *OEuvres d'Archimède* imprimées à Oxford, en 1782, sous la direction de J. Torelli, de Vérone. Il mourut en 1786.

*STANHOPE (Charles), fils puîné du précédent, né en 1753, termina ses études à Genève où son père avait conduit sa famille dans l'espérance de rendre la santé à un fils aîné qui ne pouvait supporter le climat brumeux de l'Angleterre. Il eut pour précepteur George-Louis Le Sage qui lui inspira le goût des sciences. A son retour en Angleterre, il publia plusieurs ouvrages scientifiques. Elu en 1780 membre de la chambre des communes, il entra à la mort de son père en 1786 à la chambre des pairs avec le titre de comte. Partisan de la révolution française, il publia une réponse à la brochure d'Edmond Burcke qui l'avait désapprouvée en termes vifs et animés. En 1792 il défendit à la chambre-haute le fameux *libel-Bill*, en faveur de la liberté de la presse, que Fox avait présenté à la chambre des communes, et il publia ensuite le résumé de son discours sous ce titre : *Les droits des Jurés défendus, avec autorités à l'appui, et réfutation des objections faites, au* libel-bill *de M. Fox*, in-8. Plus tard il se dégoûta des affaires politiques et se livra tout entier aux travaux mécaniques et à des projets de canaux pour améliorer ses possessions dans le comté de Devon. Parmi ses travaux mécaniques, nous citerons la *Presse* qui porte son nom et dont l'art typographique s'est servi avec avantage; un nouveau *procédé pour brûler la chaux;* un nouveau moyen de *couvrir*

les maisons avec une préparation qui tient lieu de tuiles ou de briques, et permet de faire les toits moins inclinés. Il fit un grand nombre d'expériences sur le mode le plus sûr et le plus économique de garantir les édifices de l'action du feu. Lord Stanhope mourut en 1816.

STANISLAS (Saint), né en 1030 de parens illustres par leur naissance et par leur piété, fit ses études à Gnesne et à Paris. De retour en Pologne en 1059, il fut élu évêque de Cracovie en 1071; mais ayant repris vivement Boleslas II, roi de Pologne qui avait enlevé la femme d'un Polonais, ce prince, aussi cruel que voluptueux, le tua de sa propre main, dans la chapelle de Saint-Michel, le 8 mai 1079, où il expira martyr de son zèle. On raconte que, dans un procès que lui suscita ce prince inique, il ressuscita un mort pour déposer en sa faveur; mais les auteurs contemporains ne parlent point de ce miracle. A la chapelle où il fut tué, on a bâti une belle église, qui est sous la direction des Pères paulins; mais son corps se conserve dans la cathédrale, où on lui a construit un superbe mausolée.

STANISLAS KOSTKA (Saint), fils de Jean Kostka, sénateur polonais, et de Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie, né au château de Rostkow, en 1550, se distingua dès l'enfance par une tendre et fervente piété, et entra chez les jésuites après avoir surmonté avec beaucoup de courage et de constance les obstacles que sa famille apportait à sa vocation. Ses progrès dans la vertu en firent un saint dès le noviciat, durant lequel il mourut à Rome en 1568, âgé de 18 ans. Le pape Clément VIII le béatifia en 1604. Le Père d'Orléans a écrit sa *Vie*, Paris, 1732, in-12. Son corps repose à Rome, dans l'église de Saint-André, autrefois le noviciat des jésuites, dans une urne de lapis-lazuli; mais l'on admire surtout dans la chapelle qui lui avait servi de chambre, sa belle statue de marbre noir et blanc dont le sculpteur a tiré si ingénieutement parti. (La *Vie de saint Stanislas Kostka*, traduite de l'italien de Cépari par Calpin, a été souvent réimprimée; elle fait partie des livres que les jésuites mettent entre les mains de leurs élèves.)

STANISLAS Ier (LECZINSKI ou LESZCZINSKI), roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine et de Bar, né à Lemberg, dans la Grande-Pologne, en 1677, du grand-trésorier de la couronne, fut député en 1704 par l'assemblée de Varsovie, auprès de Charles XII, roi de Suède, qui venait de conquérir la Pologne. Il était alors âgé de 27 ans, palatin de Posen, général de la Grande-Pologne, et avait été ambassadeur extraordinaire auprès du grand-seigneur en 1699. Sa physionomie était heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, avec un air de probité et de franchise. Il n'eut pas de peine à s'insinuer dans l'amitié du roi de Suède, qui en 1705 le fit couronner roi de Pologne à Varsovie. Le nouveau roi suivit Charles XII en Saxe, où l'on conclut, en 1706, un traité de paix entre les deux rois d'une part, et le roi Auguste, qui renonça à la couronne de Pologne, et reconnut pour légitime souverain de cet état Stanislas. Le nouveau monarque resta avec Charles XII en Saxe, jusqu'en septembre 1707. Ils revinrent alors en Pologne, et y firent la guerre pour chasser entièrement les Moscovites. Le czar fut obligé d'en sortir en 1708; mais le roi de Suède, ayant trop poussé son ennemi après avoir remporté plusieurs avantages sur lui, fut défait entièrement lui-même au mois de juillet 1709, à la bataille de Pultawa. Stanislas ne se trouvant pas en sûreté dans la Pologne, où les Moscovites revinrent, et où le roi Auguste reprenait de l'ascendant, fut obligé de se retirer en Suède, puis en Turquie. Les affaires de Charles XII n'ayant pu se rétablir, Stanislas se retira dans le duché de Deux-Ponts et ensuite en Alsace. Il vécut dans l'obscurité jusqu'en 1725, que la princesse Marie, sa fille, épousa Louis XV, roi de France. Après la mort du roi Auguste en 1733, ce prince se rendit en Pologne dans l'espoir de remonter sur le trône. Il y eut un parti qui le proclama roi; mais son compétiteur, le prince de Saxe, devenu électeur après la mort du

roi son père, soutenu de l'empereur Charles VI, et de l'impératrice de Russie, l'emporta sur le roi Stanislas. Ce prince se rendit à Dantzick pour soutenir son élection; mais le grand nombre qui l'avait choisi céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Dantzick fut pris; Stanislas, obligé de fuir, n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers, et à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu dans sa propre patrie, sa tête mise à prix par le général des Moscovites. Lorsque la paix se fit en 1736, il renonça au royaume qu'il avait eu deux fois, et conserva le titre de *roi*. (Louis XV, qui avait fait tous ses efforts pour soutenir les droits de Stanislas, et qui admirait ses vertus, l'engagea de se réfugier dans ses états.) Il lui céda la jouissance des duchés de Lorraine et de Bar, qu'il rendit heureux. Stanislas soulagea ses peuples, embellit Nancy et Lunéville par des places publiques et des édifices superbes, fit des établissemens utiles, dota de pauvres filles, fonda des colléges, bâtit des hôpitaux, éleva la magnifique maison de la mission royale, se montra en tout l'ami de la religion et de l'humanité. La Lorraine jouissait de ses bienfaits, lorsqu'un accident hâta sa mort. Le feu prit à sa robe de chambre, et ses plaies lui causèrent une fièvre qui l'enleva au monde le 23 février 1766. Son corps fut déposé dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours près de Nancy, où l'on voit son mausolée vis-à-vis de celui de son épouse. On lit sur une pyramide cette application heureuse d'un passage du 2e liv. des Rois : *Salvavit me Dominus a contradictionibus populi mei*. Sa mort fut un deuil public, et les pleurs de ses sujets sont le plus bel éloge que nous puissions faire de ce prince. Charles XII disait de lui, qu'*il n'avait jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis*. Dans sa jeunesse il s'était endurci à la fatigue, il avait fortifié son esprit en fortifiant son corps. Il couchait toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant jamais aucun service de ses domestiques auprès de sa personne. Il était d'une tempérance peu commune dans ce climat; libéral, chéri de ses vassaux, et peut-être le seigneur polonais qui eût le plus d'amis. Il fut en Lorraine ce qu'il avait été dans sa patrie, doux, affable, compatissant, parlant avec ses sujets comme avec ses égaux, partageant leurs peines, et les consolant en père tendre. On lui donna d'une commune voix le titre de *Stanislas le Bienfaisant*. Les revenus de ce prince étaient modiques; cependant, lorsqu'on voulait apprécier ce qu'il faisait, on le croyait le plus riche potentat de l'Europe. On peut voir sur ce sujet, *Recueil des fondations et établissemens faits par le roi de Pologne, duc de Lorraine*, Lunéville, 1762, 1 vol. grand in-fol. Ce prince avait beaucoup d'esprit et de lumières; il protégeait les sciences et les arts. (Il avait réuni à sa cour les littérateurs les plus distingués de l'Europe. Voltaire y demeura quelque temps, et cela formait en quelque sorte une cour philosophe et dévote, sans que cela influât nullement sur le caractère et les mœurs de Stanislas.) S'il avait été un simple particulier, il se serait distingué par son talent pour la mécanique. Nous avons de lui divers ouvrages de philosophie, de politique et de morale, imprimés d'une manière élégante sous ce titre : *OEuvres du philosophe bienfaisant*, 1765, en 4 vol. in-8. Un attachement sincère et éclairé à la religion, beaucoup de zèle contre les erreurs modernes, une aversion décidée contre ce que le délire du siècle appelle *philosophie*, le véritable amour des hommes, le désir de les voir heureux, la sagesse des principes, la grandeur des vues, les leçons courageuses données aux princes, rendent cette collection précieuse. On découvre particulièrement combien sa manière de voir était juste et profonde dans une prédiction sur le sort de la Pologne, publiée en langue indigène sous le titre de *La voix libre du citoyen*, et insérée dans les *OEuvres du philosophe bienfaisant*, sous le titre d'*Observations sur le gouvernement de la Pologne*. « Il est certain, dit Stanislas, que l'édi- » fice de notre république s'affaisse par » son propre poids, et rien peut-être ne

» sera comparable un jour à ses malheurs. Je ne pense qu'avec crainte à » tout ce qui nous environne. Nous » croyons que nos voisins, par leur propre jalousie, s'intéressent à notre conservation : vieux préjugé qui nous » trompe, ridicule entêtement, qui autrefois a fait perdre la liberté aux Hongrois, aux Bohêmes, et qui nous l'enlèvera sûrement, si, nous appuyant » sur une espérance aussi frivole, nous » continuons à demeurer désarmés. Notre » tour viendra sans doute, où nous serons la proie de quelque fameux conquérant. Peut-être même les puissances voisines s'accorderont-elles à se » partager nos états. Il est vrai qu'elles » sont les mêmes que nos pères ont connues, et qu'ils n'ont jamais appréhendées; mais ne savons-nous point que » tout est changé dans les nations ? Elles » ont à présent d'autres mœurs, d'autres » lois, d'autres usages, d'autres systèmes de gouvernement, d'autres façons » de faire la guerre, j'ose même dire, » une plus grande ambition. Cette ambition s'est augmentée avec les moyens » de la satisfaire, etc. » *Voyez* CASIMIR V, et diverses observations dans le *Journ. hist. et litt.* 1er juin 1793, pag. 202. (On a imprimé aussi *OEuvres choisies de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, précédées d'une *Notice historique* par madame de St.-Ouen, 1825, 1 vol in-8.) L'abbé Proyart a publié l'*Histoire* de ce prince, 1784, 2 vol. in-12.

*STANISLAS II ou STANISLAS-AUGUSTE, comte Cioleck-Poniatowski, roi de Pologne, naquit à Wolczyn, en Lithuanie, le 17 janvier 1732. Il était fils du fameux comte Stanislas, castellan de Cracovie, descendant des comtes de Guastalla, et de la princesse Constance Czartorinska, de la famille des Jagellons, grands-ducs de Lithuanie. Malgré la noblesse et l'ancienneté de son origine, Stanislas, le septième de onze frères et sœurs, se trouvait sans fortune; mais il avait pour lui une éducation soignée, de l'esprit, une belle figure, beaucoup de grâces dans les manières, et un abord très séduisant. Ces qualités déterminèrent son père et ses deux oncles, les princes Czartorinsky, à le faire voyager, fondant sur lui les plus grandes espérances. Il eut pour guide et directeur dans ses diverses courses, un ami obligeant, le chevalier Williams Hanbury. Ils visitèrent ensemble l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Angleterre, et partout les deux voyageurs furent reçus avec distinction, notamment Stanislas-Auguste, qui s'attira toujours les éloges les plus mérités et l'accueil le plus flatteur. Lorsqu'ils arrivèrent à la cour de Russie, Catherine, alors grande duchesse, ne put le voir avec indifférence, et l'admit bientôt dans son intimité. De retour en Pologne, ses parens, qui n'ignoraient pas le succès qu'il avait obtenu auprès de Catherine, cherchèrent à lui faire cultiver une connaissance si utile à ses intérêts. Le comte Stanislas avait de l'ambition; un avenir heureux semblait s'offrir devant lui, et il seconda par tous ses moyens les démarches de son père et de ses oncles, qui, peu avant la mort d'Auguste III, le firent nommer ambassadeur de ce monarque à Pétersbourg. Le comte Cioleck-Poniatowsky y reparut avec l'éclat digne de son nouveau rang, et il ne fit qu'intéresser davantage en sa faveur la grande duchesse. Catherine dès lors lui promit la couronne de Pologne, si elle montait sur le trône. La mort d'Elisabeth, arrivée le 5 janvier 1762, la mit en état de tenir sa promesse. A peine l'Europe fut-elle instruite des desseins de la nouvelle impératrice, que la France, l'Espagne, la Porte, l'Autriche et la Saxe cherchèrent à traverser l'élection de Poniatowski, et répandirent contre lui les libelles les plus sanglans sous le nom de *manifestes*. On inventait même sur ce prince les fables les plus absurdes. Pour lever ces obstacles, Catherine envoya un corps de troupes russes qui envahit la Lithuanie, fit cantonner 50,000 hommes sur les frontières de Pologne, et ordonna en même temps à son ambassadeur, Kayserling, de faire proclamer à la diète de Wilna Cioleck-Poniatowski. La diète forcée dans ses délibérations élut, malgré une forte opposition de la part des principaux potentats, le protégé de Catherine,

Stanislas, qui, à l'âge de 32 ans, fut couronné roi de Pologne le 26 novembre 1764. Ce roi gouverna avec sagesse; mais Catherine, le voyant régner d'après les intérêts de la Pologne, et non d'après ceux de la Russie, excita bientôt des troubles de religion, et souleva contre Stanislas les *dissidens*. Le roi, pour les satisfaire, convoqua la diète de 1766; mais il y trouva les esprits prévenus contre lui. Il eut beau proposer des mesures sages et utiles qui pouvaient conduire à la paix, on les rejeta presque unanimement, tandis que le prince Repnin et l'évêque de Cracovie augmentaient en secret le nombre des mécontens. Bientôt les confédérations de Lithuanie et de Radom éclatèrent, et furent remplacées ensuite par celle de Bar, habilement dirigée par le comte Pac. Toute la nation était en mouvement; Catherine s'aperçut alors qu'elle avait trop précipité l'exécution de son plan, en mettant les Polonais dans un état d'insurrection et de défense qui pouvait nuire aux résultats qu'elle avait d'abord attendus. Cette nation fière, belliqueuse, et naturellement indépendante, pouvait tout entreprendre tant qu'elle serait unie, et après qu'elle aurait secoué le joug qu'on lui avait imposé : l'impératrice fit redoubler de surveillance son ambassadeur et les chefs des troupes russes stationnées en Pologne. La confédération de Bar, protégée par la France, osa proclamer la vacance du trône, et, ayant à sa tête le vaillant Casimir Pulawski, elle fit des prodiges de valeur. Pulawski, pour terminer d'un coup tous les différends, eut l'audace de faire enlever le roi dans sa propre capitale. Il chargea de cette exécution difficile Strawinski, qui s'associa Kosinski et Lukaski. Quarante dragons déguisés en paysans entrent dans Varsovie le 3 novembre 1771; plusieurs d'entre eux épient le moment où Stanislas sortirait de son palais. Ils suivent de loin sa voiture, qui s'arrête chez le prince grand chancelier, oncle du roi, et attendent l'obscurité pour exécuter le grand coup. Stanislas sort de chez son oncle, sans gardes et presque sans défense. La voiture est arrêtée, ses gens dissipés, ses deux heiduques tués aux portières. Le roi pendant ce tumulte descend de sa voiture, frappe à la porte du chancelier; mais au même instant il reçoit un coup de sabre sur la tête; Kosinski lui tire un coup de pistolet devant le visage pour l'éclairer, le roi est reconnu, saisi, garroté, entraîné entre les chevaux au grand galop hors de Varsovie. On le fait alors monter à cheval, et on se dirige vers la forteresse de Czenstokow, occupée par Pulawski. Les conjurés, contraints de prendre, au milieu d'une nuit des plus sombres, des chemins détournés pour éviter les patrouilles des Cosaques russes, ne purent plus se retrouver au rendez-vous. Strawinski et Lukaski y arrivèrent; mais la troupe de Kosinski, qui amenait Stanislas, erra toute la nuit en tournant sur elle-même, et se trouva à la pointe du jour non loin du moulin de Marimont, à trois lieues de Varsovie. Dans la capitale, on avait appris les dangers que courait le roi, par le récit de ses gens dispersés par les conjurés; tout y était en tumulte. De nombreuses patrouilles russes parcouraient les routes environnantes. La troupe de Kosinski, effrayée de leur nombre, se sauva, et laissa celui-ci seul avec le monarque, qui s'était vu forcé de suivre ses assassins à pieds, parce que son cheval s'était cassé une jambe : il avait perdu un soulier et son chapeau. La vue du monarque souffrant, et la crainte d'être pris par les Russes, commencèrent à éveiller dans Kosinski des remords, et il lui dit d'un air touché : « Vous souffrez » beaucoup.... Vous êtes pourtant mon » roi. — Oui, répondit Stanislas, et votre » bon roi, qui ne vous a jamais fait de » mal. » Il n'eut pas besoin de faire un grand usage de cette éloquence persuasive qui lui était si naturelle. Kosinski était repentant; il tomba à ses pieds, et se remit à sa clémence. Stanislas lui promit qu'il serait même récompensé. Ils se rendirent tous deux au moulin de Marimont, d'où l'on envoya chercher une voiture et ses gardes à Varsovie. Stanislas y était aimé; et quand il y entra, il fut reçu par les acclamations du peu-

ple qui l'accompagna jusqu'à son palais. On ne fit de grâce, parmi les conjurés, qu'à Kosinki. Celui-ce se retira dans la Romagne, où il jouit d'une pension que lui fit Stanislas. Les insurgés ayant été ou punis ou dissipés, Catherine pensa à tirer parti de leurs dissensions; mais elle eut à satisfaire aussi l'ambition de deux autres puissances. Enfin le premier partage de la Pologne entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, eut lieu le 18 septembre 1772. Stanislas jouit assez tranquillement jusqu'en 1788 de ce qu'on lui avait laissé. Il introduisit chez ses peuples le goût des lettres et des arts, et sa cour devint une des plus brillantes de l'Europe. Cependant, avec des pertes aussi considérables que celles qu'il avait essuyées, il ne put souvent satisfaire ceux qu'il employait à son service qu'avec des promesses qu'il ne fut jamais en état de tenir. Stanislas aimait beaucoup le spectacle italien, et avait à sa cour une assez nombreuse troupe de chanteurs et de chanteuses de cette nation. Lorsqu'il ne pouvait pas les payer, le gentilhomme chargé de la direction de ce spectacle, leur livrait un brevet de capitaine, de colonel ou même de général, qui, avec la permission du roi, était vendu en Italie, et le produit leur servait de paiement. Ils faisaient ce trafic à Bologne, où l'on voyait un grand nombre d'uniformes polonais portés par des personnes dont la plupart n'avaient jamais quitté leur ville natale ni vu une seule armée. C'est ainsi qu'un certain noble, Auguste Gondolfi, était colonel de Sa Majesté polonaise, moyennant cinq cents écus (quinze cents francs), et que le marquis Albergati, littérateur renommé, portait l'uniforme de général de ce même monarque, au prix de 5, 000 fr. Stanislas était bienfaisant, généreux; son cœur souffrait que ses moyens ne répondissent pas à ses désirs. Dans une occasion, un étranger qui avait été long-temps attaché à sa cour vint prendre congé de lui avant de retourner dans sa patrie. Stanislas tira d'un secrétaire son portrait garni de diamans: « Mon ami, prenez-le, lui » dit-il, pour mon souvenir... Hélas! » c'est tout ce que je puis vous donner. » Lors du voyage pompeux de Catherine II dans la Tauride, en 1787, Stanislas alla à sa rencontre à Kanief: ils ne s'étaient pas vus depuis vingt-trois ans. Au premier moment, Catherine parut troublée; le roi conserva toute sa présence d'esprit. Ils restèrent seuls une demi-heure. Pendant ce temps, Stanislas lui demanda une augmentation des revenus de la couronne; de permettre à ses sujets la libre navigation du Dnieper, et de faire déclarer Joseph Poniatowski, son neveu, héritier du trône de Pologne. Catherine, depuis bien des années, n'était plus la même à l'égard de son favori; elle se borna à lui faire espérer qu'elle accéderait à ses demandes, tandis qu'elle ne songeait qu'à l'envahissement des états de celui à qui elle avait donné une couronne en dépit de toute l'Europe. La Russie et l'Autriche déclarèrent la guerre à la Porte ottomane. Cette diversion des forces russes donna un élan patriotique à la diète de Varsovie de 1788, mais après la paix d'Iassi, les troupes russes y rentrèrent au mois de mai 1792. Le comte Potoki, voyant et son souverain et lui-même trompés par la politique astucieuse de Catherine, se déclara chef de la confédération de Targowitz. Stanislas, placé entre une ennemie puissante qui voulait le détrôner, et sa nation qui désirait le défendre et se défendre elle-même contre une agression violente et injuste, ne put résister aux vœux de ses sujets, et accéda à la confédération de Targowitz. Tous ses efforts furent vains. Les Polonais succombèrent. Le faubourg de Praga fut pris d'assaut par le célèbre Souvarow, et ses défenseurs furent passés au fil de l'épée. (*Voyez* SOUVAROW.) Le second partage de la Pologne, annoncé en avril 1793, eut son effet en juillet de la même année. Stanislas crut qu'au moins on lui laisserait jusqu'à sa mort la dignité suprême; mais le prince Repnin remit à Stanislas une lettre de Catherine qui disait en substance, « que l'effet des arrangemens » pris par elle entraînait la cessation de » l'autorité royale en Pologne, qu'ainsi

» on lui donnait à juger s'il n'était pas convenable qu'il abdiquât formellement. » Stanislas, n'ayant d'autre parti à choisir que de céder au vœu de Catherine, signa l'acte d'abandon d'un trône qu'il n'avait pu ni défendre ni conserver. Il fut relégué à Grodno, où il vécut presque comme un particulier. Paul Ier, ayant succédé à sa mère en 1796, appela auprès de lui Stanislas, le logea dans son propre palais, et eut pour lui tous les égards dus à son malheur. Ces témoignages de bienveillance le consolèrent en partie de l'injustice de Catherine. Il mourut à Pétersbourg le 11 avril 1798, âgé de 66 ans. Stanislas avait de l'instruction, parlait les sept principales langues de l'Europe. Son cœur était juste et bienfaisant; mais, comme le dit un écrivain : « Dominé et repoussé par tous les » partis polonais et étrangers, il succomba sans exciter d'intérêt, et devint une nouvelle preuve que, sur le » trône, la faiblesse et l'indécision furent toujours les pires de tous les vices. » Il ne laissa pas d'enfans; il n'avait même pas été marié. *Voyez* PONIATOWSKI.

STANLEY (Thomas) naquit à Cumberlow en Herefordshire, vers 1644, et se rendit habile dans les belles-lettres et dans la philosophie. Après avoir fait divers voyages en France, en Italie et en Espagne, il se retira à Londres, où il mourut en 1678. Ses principaux ouvrages sont : 1° une belle *Edition* d'Eschyle, avec la traduction et des notes, 1663, in-fol.; 2° l'*Histoire de la philosophie*, en anglais, 1655-1662, 3 vol. in-fol., souvent reimprimée. Cette histoire a été traduite en partie en latin par le Clerc, et tout entière par Godefroi Olearius, Leipsick, 1712, in-4. On y désirerait plus de profondeur dans les analyses, plus de précision dans le stile, et quelquefois des jugemens plus vrais.

STANYHURST (Richard), né à Dublin en 1545, de protestant se fit catholique, entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, devint chapelain de l'archiduc Albert, et mourut à Bruxelles en 1618. On a de lui : 1° *De rebus in Hybernia gestis*, Anvers, 1584, in-4; 2° *Vita sancti Patricii*, 1587, in-8; 3° *Description de l'Irlande*, en anglais; 4° les quatre premiers livres de l'*Enéide*, traduits en vers anglais, Londres, 1583; 5° *Brevis præmunitio*, etc., Douay, 1615, in-12. C'est une réfutation de la sottise de Jacques Usserius, neveu de Stanyhurst, qui voulait prouver que le pape est réellement l'antechrist. — Son fils, Guillaume STANYHURST, jésuite, né à Bruxelles en 1601, et mort dans cette ville, le 10 janvier 1663, s'est fait un nom par son zèle à ramener les hérétiques à la foi de l'Eglise, par sa charité à servir les malades, particulièrement les pestiférés, et par plusieurs livres ascétiques qu'il a publiés.

STAPHYLE (Frédéric), natif d'Osnabruk, fut professeur de langue grecque à Breslau, et de théologie à Kœnigsberg. Il se réunit à l'Eglise romaine en 1553, et fut fait conseiller de l'empereur et du duc de Bavière. Il mourut en bon catholique, à Ingolstadt, le 5 mars 1564, après avoir publié quelques ouvrages excellens, entre autres : 1° *De dissidiis hæreticorum*, qui a été traduit par Stapleton et imprimé à Anvers, 1565, in-12; 2° *Apologia de germano Scripturæ sacræ intellectu*, etc. L'archevêque de Saltzbourg avait été chargé de lui remettre, de la part du pape, le bonnet doctoral de couleur rouge, envoyé de Rome, et de le déclarer docteur en théologie et en droit pontifical. (*Voyez* les *Annales de l'université d'Ingolstadt*, tome Ier.)

STAPLETON (Thomas), controversiste catholique anglais, d'une ancienne famille du comté de Sussex, naquit à Henfield en 1535, et fut chanoine de Chichester. Les cruautés inouïes que l'on exerçait contre les catholiques dans sa patrie l'obligèrent de se retirer en Flandre. Il enseigna l'Ecriture sainte à Douay, et fut pourvu d'un canonicat. Dégoûté du monde, il se fit jésuite; mais sa faible santé l'obligea de quitter cet ordre. De retour à Douay, il obtint un canonicat en 1590, et succéda à Michel Baïus dans la chaire d'Ecriture sainte à Louvain.

Philippe II le nomma au doyenné d'Hilverenbeeck. Ces emplois et ces bénéfices le mirent en état de faire de grandes largesses à ses compatriotes exilés pour cause de religion. Clément VII, qui prenait plaisir à entendre la lecture des ouvrages de Stapleton pendant ses repas, désira de l'avoir à Rome ; mais ses infirmités habituelles et son âge déjà avancé ne lui permirent point de se rendre aux vœux du pape. Il mourut à Louvain le 3 octobre 1598. Stapleton, d'un caractère doux et aimable, avait la piété en partage ; il possédait très bien les belles-lettres, était versé dans le grec et l'hébreu, la théologie et l'histoire. Les hérétiques, qu'il confondit dans ses écrits, ont rendu hommage à son savoir, et le cardinal du Perron le met à la tête de tous les controversistes. Il faut avouer cependant que Bellarmin le surpasse dans la science de l'Ecriture, dans la lecture des Pères et dans les connaissances historiques, et que du Perron les surpassa tous deux dans l'exactitude à discerner ce qui est de foi d'avec ce qui n'est que d'opinion. Ses ouvrages ont été recueillis et imprimés à Paris en 1620, 4 vol. in-fol.; les plus remarquables sont 1° ses Ecrits polémiques ; 2° les *Vies* de saint Thomas, apôtre, de saint Thomas de Cantorbéry, et de Thomas Morus, données sous le titre de *Tres Thomæ*, Douay, 1688, in-12. On trouve dans le même volume l'*Eloge funèbre* d'Arnold de Ganthois, abbé de Marchiennes. 4° *Apologie de Philippe II* contre les calomnies d'Elisabeth, reine d'Angleterre. On voit à la tête de cette collection sa *Vie*, écrite par Henri Hollandus, Anglais.

* STARCK (Jean-Auguste), docteur en philosophie et en théologie, prédicateur en chef de la cour de Hesse-Darmstadt, né à Schwerin le 29 octobre 1741, non moins distingué comme homme de lettres que comme savant théologien, fut appelé en 1770 à Kœnigsberg, pour y occuper une chaire de théologie et pour y prêcher à la cour. L'année suivante il se démit de ses places, et se retira à Mittau. En 1781, la cour de Darmstadt lui conféra l'office de premier prédicateur, et la première place dans le consistoire. Il n'accepta que la première de ces fonctions ; et s'étant choisi un petit nombre d'amis, il s'en tint à eux, vécut parmi ses livres, et renonça au reste de la société, pour se livrer avec plus de liberté à ses travaux. Il mourut en mars 1816, à l'âge de 75 ans. Il a laissé de nombreux ouvrages sur la littérature et sur la religion. Ces derniers sont : 1° *Histoire du premier siècle de l'Eglise chrétienne*, Berlin, 1779, 3 vol.: 2° *Pensées et considérations franches sur le christianisme*, Berlin, 1780 ; 3° *Essai d'une histoire sur l'arianisme*, Berlin, 1783, 2 vol. ; 4° sur le *crypto-catholicisme* contre les rédacteurs du Journal de Berlin, Francfort, 1785, 3 vol. ; 5° *Histoire du baptême des anabaptistes*, Dessau, 1789 ; 6° *Le Triomphe de la philosophie dans le 18e siècle*, Francfort, 1803, 3 vol. ; 7° *Le Banquet de Théodule*, ou *Entretiens philosophiques sur la réunion des différentes communions chrétiennes*, 1 gros vol. in-18, Paris, 1818, qu'on dirait avoir été composé tout exprès pour faire l'apologie de la religion catholique. Les deux derniers ouvrages ont attiré à Starck beaucoup d'ennemis, les uns parmi les partisans de la philosophie moderne, dont il signale les dangers ; les autres parmi les protestans, qu'il montre, en général, très médiocrement attachés aux dogmes de la réformation, et livrés à un *indifférentisme* qui ne laisse plus parmi eux que l'écorce de l'ancienne religion protestante, et la réduit au pur déisme. Il y a sur cet ouvrage un article très intéressant dans l'*Ami de la religion*, tome 1, page 65. Nous savons que le rédacteur n'a pas tout dit, et qu'il y a dans la vie de M. de Starck une particularité qu'on n'a pas encore rendue publique.

STAREMBERG. *Voyez* STAHREMBERG.

STAROVOLSKI (Simon), géographe et littérateur polonais du 17e siècle, rendit deux hommages littéraires à sa patrie. 1° Il composa une Description géographique de la Pologne en latin, sous le titre de *Polonia*, Cracovie, 1632, in-fol. Conringius, après l'avoir

orné de cartes et d'une bonne préface, l'augmenta et la corrigea, Wolfenbuttel, 1656, in-4; et, malgré cela, elle ne passe pas pour trop exacte. 2° Les *Éloges et les vies*, en latin, *de cent écrivains illustres de Pologne*, in-4, recueil où l'amour de la gloire de ses compatriotes domine plus qu'une saine critique.

STATIO ou plutôt ESTAÇO, (Achille), Portugais, né à Vidiguerra en 1524, d'une famille illustre, voyagea en Espagne, en France et dans les Pays-Bas. Il s'arrêta à Rome, où le cardinal Caraffe le fit son bibliothécaire. Il mourut dans cette ville en 1581. Nous avons de lui: 1° des *Remarques* sur les endroits difficiles des anciens auteurs, 1604, in-8; 2° Des *Oraisons*; 3° des *Épîtres*; 4° une *Traduction* latine de divers Traités de saint Chrysostôme, de saint Grégoire de Nysse et de saint Athanase.

STATIRA, fille de Darius Codoman, fut prise avec sa mère par Alexandre le Grand, après la bataille d'Issus, l'an 332 avant Jésus-Christ. Ce prince, qui l'avait refusé, lorsque Darius la lui offrit pour gage de la paix, l'épousa lorsqu'elle fut son esclave. Les noces furent célébrées après qu'Alexandre fut de retour des Indes; et ce fut comme une espèce de triomphe. Il y eut à cette fête 9000 personnes, à chacune desquelles ce conquérant donna une bouteille d'or pour sacrifier aux dieux. Statira n'eut point d'enfans; Roxane lui ôta la vie après la mort d'Alexandre, l'an 323 avant Jésus-Christ. La femme de Darius s'appelait aussi STATIRA. Elle était enceinte lorsqu'elle fut faite prisonnière. Ses malheurs lui ayant occasioné une fausse couche, elle mourut quelque temps après, et fut enterrée magnifiquement par les soins d'Alexandre, qui l'avait traité avec beaucoup de respect.

STATIUS. *Voyez* STACE.

STATOR (Pierre), né à Thionville, embrassa le calvinisme, puis le socinianisme à Genève, d'où il se retira en Pologne, de peur d'essuyer le même sort que Michel Servet; il écrivit ensuite contre la divinité du Saint-Esprit, puis redevint calviniste, parce que ses intérêts le demandaient, et mourut vers 1568. Il a eu beaucoup de part à la *Bible polonaise*, 1563, in-fol., à l'usage des unitaires de Pologne, et a fait quelques écrits polémiques.—Son fils Pierre, appelé *Stoinski*, fut nommé ministre socinien à Rakovie, où il mourut en 1605, après avoir publié plusieurs ouvrages en faveur de son parti.

STAUPITZ (Jean), *Staupitius*, vicaire-général de l'ordre des augustins, né en Misnie d'une famille noble, fut le premier doyen de la faculté de théologie en l'université de Wittemberg. Staupitz y appela d'Erfurt, en 1508, le fameux Luther, pour y être professeur en théologie; mais lorsque cet hérésiarque répandit ses erreurs, Staupitz se retira à Salzbourg, où il fut abbé de Saint-Pierre, et où il termina sa vie, en 1527. On a de lui, en allemand: 1° un *Traité de l'amour de Dieu*; 2° une autre *de la foi chrétienne*, traduit en latin, Cologne, 1624, in-8; 3° un traité de l'*Imitation de la mort de Jésus-Christ*.

STAURACE, fils de Nicéphore Ier, empereur d'Orient, avait tous les vices de son père, et une figure qui annonçait ces vices: il était hideux. Il fut associé à l'empire, en décembre 803. S'étant trouvé à la bataille que son père perdit contre les Bulgares, en 811, il y fut dangereusement blessé. Dès qu'il fut guéri, il se rendit à Constantinople pour prendre possession du trône impérial; mais le peuple de cette ville l'avait donné à Michel Rhangabe, son beau-frère. Contraint de lui céder le sceptre, il se retira dans un monastère, où il mourut au commencement de l'année 812. La cruauté et la tyrannie de Nicéphore ne contribuèrent pas peu à faire perdre l'empire à son fils.

STÉEG ou VERSTÉEG (Godefroi), médecin du 16e siècle, né à Amersford, fut député pendant le siége de cette ville, en 1519, vers le prince d'Orange, de qui il obtint, le 8 mars, des promesses qui furent violées dès le même jour. Il était médecin de l'évêque de

Wurtzbourg, en 1595, et le fut depuis de l'empereur Rodolphe II. On a de lui : 1° un *Traité des eaux minérales*, où il s'agit principalement de la fontaine de Kinsingen, dans l'évêché de Wurtzbourg ; 2° un *Traité de la peste* ; 3° *Art médicinal*, Francfort, 1606, in-folio. Tous ces ouvrages sont en latin.

STÉELE (Richard), littérateur, né en 1671, ou 1675 à Dublin en Irlande, de parens anglais, passa de bonne heure à Londres pour y faire ses études, et eut pour condisciple le célèbre Addisson, avec qui il contracta une amitié qui dura autant que leur vie. (Il se signala comme simple soldat dans les gardes à cheval) ; mais ayant dédié au lord Cutts son *Héros chrétien*, cette attention lui valut le grade de capitaine dans un régiment de fusiliers. Il quitta la carrière des armes, pour s'adonner entièrement à la littérature. (En 1701 il donna les *Funérailles* ou *le chagrin et la mode* : c'est la première de ses comédies qui ait eu du succès. Deux ans après une deuxième pièce de Stéecle fut aussi très bien accueillie ; mais une troisième ayant été sifflée, l'auteur se dégoûta du théâtre et se mit à publier le *Babillard, The Tatler*.) Il eut beaucoup de part aux écrits périodiques d'Addisson. Ils donnèrent ensemble le *Spectateur*, Londres, 1733, 8 vol. in-12; traduit en français, 9 vol. in-12, ou 3, in-4 ; puis *le Mentor*, Londres, 1734, 2 vol. in-12. Stéele étant devenu paralytique, se retira dans une de ses terres près de Carmarthen, où il mourut en 1729. C'était un philosophe chrétien, qui ne faisait pas cas des talens, s'ils n'étaient appuyés sur la vertu. (On a de lui un grand nombre d'*Écrits politiques*, la *Bibliothèque des dames*, traduite en français, en 2 vol. in-12; le *Tatler* (*le Babillard*), 1733, 4 vol. in-12, Londres ; *l'Anglais*, écrits périodiques ; *Histoire ecclésiastique de Rome*, *pendant les dernières années* 1715, 4 vol. in-8.)

STÉENWYCK (Henri de), peintre, né à Stéenwyck, en Flandre, vers l'an 1550, mourut en 1604. Il avait une parfaite intelligence du clair-obscur, et aimait à représénter des nuits et des lieux dont l'obscurité était interrompue par des feux ; on ne peut rien voir de mieux entendu que ses effets de lumière.

*STEFANUCCI (Horace), savant jésuite italien, était né à Anagni, le 10 octobre 1706 : il entra le 11 octobre 1725 dans la compagnie de Jésus, à Rome, qu'il illustra par de grands talens, de la piété et toutes les vertus de son état. Il avait étudié à fond le droit canonique : il le professa avec le plus grand succès dans le collége germanique, depuis l'an 1748 jusqu'à l'an 1773, c'est-à-dire pendant vingt-cinq ans. Il eut et mérita l'estime d'illustres personnages, tels que le cardinal Jean-François Albani, et le cardinal duc d'York. Tous deux le prirent pour leur confesseur et pour leur théologien. Le dernier le chargea de la rédaction des actes du synode qu'il avait tenu à Frascati, dont il était évêque. A la suppression des jésuites, le Père Stefanucci partagea le sort du Père Ricci, son général, et fut, ainsi que quelques autres de ses confrères, arrêté et enfermé au château Saint-Ange ; ce qu'il dut en partie à son attachement pour sa compagnie, et pour celui qui en était le chef. Il mourut dans cette forteresse, le 3 février 1775, pendant la vacance du siége pontifical. Le conclave assemblé lui fit faire d'honorables funérailles, dans l'église de Ste.-Marie *in Traspontina*, où il fut inhumé. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suivans : 1° *La Vita di santa Febronia, vergine e martire*, *tradotta dal greco in francese*, *coll' aggiunta d'alcune annotazioni*, *dal Padre Gian Francesco Raltus, della compagnia di Gesu, e dal francese tradotta in italiano da un altro religioso* (le Père Stefanucci), *della medesima compagnia*, Rome, 1752; 2° *In titulum XLI, libri III, decretalium de celebratione missarum et divinis officiis dissertatio canonica*, Rome, 1755 ; livre où se trouvent réunis l'ordre, l'érudition, le jugement et une docte et sage critique ; 3° *Synodus Tusculana*, *celebrata anno* 1763, *cum appendice*,

Rome, 1764, 2 gr. vol. in-4. C'est le synode de Frascati dont il est parlé plus haut. On peut regarder cet ouvrage comme un abrégé de théologie morale, dogmatique et canonique, enrichi de tout ce qui peut le mieux contribuer à l'instruction des ecclésiastiques. 4° *De appellationibus ad sedem apostolicam dissertatio*, Rome, 1768. Il a laissé *inédites* plusieurs autres *dissertations*, parmi lesquelles il s'en trouve une intitulée : *De electione simoniaca*, qu'on présume avoir occasioné son arrestation, quoique cet écrit eût été composé dès 1760, et par ordre du cardinal duc d'York.

* STEIGUER (Nicolas-Frédéric de), le dernier avoyer de la république de Berne, né en 1729, fut élu en 1787 à la presque unanimité premier magistrat de son pays. Il avait rendu auparavant de nombreux services à son canton dans des emplois subalternes; mais ils furent peu importans en comparaison de ceux qu'il répandit à l'époque de la révolution française. Alors deux partis se formèrent à Berne comme dans le reste de la Suisse le parti du pays et le parti de la France : le premier voulait conserver sa dignité et son indépendance, ne point souscrire aux prétentions du directoire, et défendre ses droits même avec les armes s'il le fallait; le second demandait qu'on négociât, et qu'on fît alliance avec les Français : ce dernier parti l'emporta en 1795 au conseil souverain; mais ce n'était pas l'opinion de l'avoyer. Dès lors il y eut une lutte fâcheuse entre les Bernois. Des innovations démocratiques eurent lieu d'un côté, et de l'autre des révoltes de paysans attestèrent le mécontentement. Cependant une armée française avait envahi le pays de Vaud : elle menaçait l'indépendance de la Suisse. A la voix de Steiguer le conseil souverain décide que des pleins pouvoirs seraient accordés au général d'Herlach d'Hindelbank pour attaquer l'ennemi, à l'époque où la trêve serait expirée : en même temps une armée fut prête, et les officiers se trouvèrent à leur poste. Mais à peine furent-ils partis pour rejoindre leurs corps, qu'une vive opposition éclata au conseil souverain : il fut décidé que l'on rapporterait la dernière délibération, et que l'on remplacerait l'ancien gouvernement par un gouvernement provisoire. Steiguer quitta Berne, alla rejoindre d'Erlach, combattit avec lui, et, après sa défaite, se retira dans l'Oberland, où il fut inquiété, et d'où il se rendit à Vienne. Steiguer fut en quelque sorte le chef des mécontens que les mesures oppressives du nouveau gouvernement forçaient à quitter la Suisse. En 1799, il suivit les troupes étrangères qui avaient envahi son pays : le désastre des Russes à Zurich lui ôta tout espoir d'y rentrer, et il alla mourir à Augsbourg dans la même année. C'était un homme plein d'énergie : ses ennemis ont rendu hommage à ses talens et à ses vertus.

*STEIN (George-Guillaume), médecin accoucheur, né en 1737 à Cassel, fut nommé au collége *Carolinum* de sa ville natale, professeur de médecine, de chirurgie et d'accouchemens. Il occupa ensuite une chaire semblable à l'université de Marburg, et mourut en 1803. On a de lui : *Théorie de l'art des accouchemens*, Cassel, 1770, in-8, 7e édition, 1805, in-8; 2° *Pratique des accouchemens dans les cas graves et contre nature*, ibid., 1772, 7e édition, 1805, in-8. Stein était membre de plusieurs sociétés savantes.

* STEIN (Chrétien-Godefroi-Daniel), professeur de philosophie à Berlin, né le 14 octobre 1771, à Leipsick; d'un marchand de cette ville, fit ses études à l'école de Saint-Thomas, puis à l'université de sa ville natale, où il étudia aussi la théologie, de 1788 à 1790. En 1794, il fut appelé au séminaire, et devint, en 1797, instituteur au gymnase des Frères-Gris de Berlin, auquel il fut attaché pendant plus de trente ans. En 1802, il obtint le titre de professeur-royal, et eut ensuite à Berlin la chaire de statistique et d'histoire. Stein acquit une grande réputation comme savant, surtout par ses travaux dans les sciences géographiques et naturelles. Plusieurs de ses ouvrages sont devenus classiques, et ont obtenu des éditions nombreuses. Stein a donné lui-

même le catalogue de ses livres dans *das Gelehrte Berlin*, *la ville savante de Berlin*, 1825, in-8. Il a en outre beaucoup travaillé pour diverses feuilles scientifiques et littéraires, et pour l'encyclopédie des sciences d'Ersch et Gruber. De 1827 à 1829 il a publié des *Voyages dans les principales capitales de l'Europe centrale*, 7 vol. in-8. Il est mort à Berlin, le 14 juin 1830.

STEINBOCK (Magnus), feld-maréchal de Suède, né à Stockholm, le 12 mai 1664, fit ses premières armes en Hollande, d'où il fut envoyé sur le Rhin avec les troupes auxiliaires de Suède. Sa réputation le fit rechercher de plusieurs princes d'Allemagne, mais inutilement. Il se signala dans les guerres de Charles XII. Il contribua beaucoup à la victoire de Narva, et à celles qui furent remportées en Pologne. Après le départ de son maître pour la Turquie, Steinbock réprima les troubles et les dissensions ordinaires dans un royaume dont le monarque est absent. Les Danois profitèrent de cette absence pour attaquer la Suède avec des troupes nombreuses et exercées. Steinbock, à la tête de 13,000 soldats très peu aguerris et rassemblés à la hâte, les battit complètement à Gadebusch, le 12 décembre 1712; mais il flétrit sa victoire en faisant brûler, l'année suivante, la ville d'Altona. Il ne tarda pas à être puni de cette cruauté; car, s'étant enfermé dans Touningen, il fut forcé, faute de vivres, de se rendre prisonnier par capitulation, le 7 février 1714, avec toute l'armée suédoise qu'il commandait. Il mourut en 1717, à Frédérichshaven, où il était prisonnier de guerre. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 4 vol. in-4, 1765.

STEINGEL (Charles), bénédictin allemand du 17e siècle, s'est fait connaître par une *Histoire de son ordre en Allemagne*, 1619 et 1638, 2 vol. in-fol., et par quelques ouvrages de piété. Parmi ces derniers, on distingue la *Vie de saint Joseph*, 1616, Munich, in-8. Ce petit ouvrage est assez recherché pour les singularités qu'il renferme, et pour les jolies figures dont il est orné.

STELLA (Jean) est connu par les *Vies* des souverains pontifes, qu'il a données au public. Cet ouvrage, digne de grands éloges, fut imprimé à Bâle par Michel Furter, l'an 1507. Il commence à saint Pierre et finit au commencement du règne de Jules II.

STELLA ou plutôt ESTELA (Didace), Espagnol, de l'ordre de Saint-François, se distingua dans la chaire, fut confesseur du cardinal Granvelle, et enseigna la théologie à Madrid. Il mourut vers l'an 1581. On a de lui : *De modo concionandi*; 2° un *Commentaire* sur saint Luc, et sur le psaume 136; 3° *De vanitate et contemptu mundi, etc.*

STELLA (Jules-César), poète latin du 16e siècle, né en 1564 à Rome, composa, à l'âge de 20 ans, les deux premiers livres d'un poème intitulé *la Colombeide* ou *les Expéditions de Christophe Colomb dans le Nouveau Monde*, Londres, 1585, in-4. Ce poème fut admiré de Muret, plus pour la latinité et les vers, que pour la distribution et le plan de l'ouvrage. Madame du Bocage en a profité dans sa *Colombiade*, Paris, 1756.

STELLA (Jacques), né à Lyon en 1596, d'un peintre, qui le laissa orphelin à l'âge de 9 ans, hérita de son goût et de ses talens. A 20 ans, il entreprit le voyage d'Italie. Le grand-duc Côme de Médicis l'arrêta à Florence, et, charmé de son mérite, l'employa dans les fêtes occasionées par le mariage de Ferdinand II, son fils. Après un séjour de sept ans à Florence, il se rendit à Rome, où il se lia d'amitié avec le Poussin, *qui l'aida* de ses conseils. Stella fit une *étude* sérieuse d'après les grands maîtres et les figures antiques. On voulut lui donner à Milan la direction de l'académie de peinture, qu'il refusa. Le roi d'Espagne le demandait : l'amour de la patrie l'attira à Paris, où le roi le nomma son premier peintre, lui accorda une pension, avec un logement aux galeries du Louvre, et le fit chevalier de Saint-Michel. Cet artiste a également réussi à traiter les grands et les petits sujets. Il avait un génie heureux et facile; son goût le portait à un stile enjoué. Il a parfaite-

ment rendu des jeux d'enfans, des pastorales. Son coloris est crû et donne trop dans le rouge. Il mourut à Paris en 1657, à l'âge de 61 ans. — Son neveu, Antoine Stella, né aussi à Lyon, imita beaucoup son oncle. Il mourut en 1682, dans un âge avancé.

STELLART (Prosper), né à Tournay vers 1586, se fit augustin, fut prieur, visiteur de la province belgique, fit un voyage en France et en Espagne, se rendit à Rome pour les affaires de son ordre, et mourut à Gaëte, dans le royaume de Naples, le 10 août 1626. Il avait de la littérature, mais peu de critique. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De coronis et tonsuris paganorum, judæorum, christianorum*, etc., Douai, 1625. Il y a beaucoup de savoir, mais souvent étranger à son sujet. 2° *Rutilii Benzonii Romani dissertationes et commentaria in Magnificat*, etc., Douai, 1625, in-fol.; 3° *Fundamina et regulæ omnium ordinum monasticorum et militarium*, Douai, 1626, in-4; 4° *Annales monastici*, Douai, 1627, in-4. Il ne va que jusqu'à l'an 600. Il y a beaucoup de faits apocryphes.

STENGELIUS (George), jésuite d'Augsbourg, docteur et professeur en théologie, recteur du collége de Dillingen, mort à Ingolstadt, l'an 1651, à 66 ans, a publié plusieurs ouvrages, entre autres : 1° les *Vies des saints Willibald, Wunibad et Walburg*, honorés à Aichstaedt, d'après un vieux manuscrit; 2° *Index et dux hæreticorum hujus temporis*; des *ouvrages polémiques*, entre lesquels il y en a plusieurs contre Jacques Reihing (*voyez* ce nom). — Il ne faut pas le confondre avec Laurent Stengelius, dont on a un *Traité sur les monstres*, assez bien écrit en latin, où il y a des choses curieuses, des vues sages et chrétiennes, mais pas toujours assez de discernement et de critique.

STÉNOCRATE. *Voyez* Dinocrate.

STÉNON II, administrateur du royaume de Suède, succéda, en 1513, à son père, chargé de la même fonction. Il observa d'abord les lois de l'état; mais, écoutant ensuite l'ambition, il voulut régner en monarque absolu. La Suède se divisa en plusieurs factions, qui se réunirent toutes pour appeler les Danois à leur secours. Christiern II, roi de Danemark, leva une puissante armée, et assiégea Stockholm, capitale du pays. Sténon partit aussitôt, et fit lever le siége. Après quelques combats, les deux princes finirent la guerre; quelque temps après, Christiern repassa en Suède avec une armée considérable, composée de toutes sortes de nations. Sténon s'avança pour le combattre; mais un de ses confidens l'ayant trahi, il fut obligé de se retirer à la hâte, après avoir reçu dans le combat une blessure dont il mourut trois jours après, l'an 1519. Après sa mort, Christiern se rendit maître de la Suède.

STÉNON (Nicolas), anatomiste, né à Copenhague en 1638, d'un père luthérien, qui était orfèvre de Christiern IV, roi de Danemark, étudia la médecine sous le savant Bartholin, qui le regarda comme un de ses meilleurs élèves. Pour se perfectionner, il voyagea en Allemagne, en France, en Hollande et en Italie. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, instruit de son mérite, le fit son médecin, et lui donna une pension. Sténon, qui avait été ébranlé à Paris par l'éloquence victorieuse du grand Bossuet, abjura l'hérésie luthérienne en 1669. Le roi Christiern V crut le fixer dans ses états en le nommant professeur d'anatomie à Copenhague, avec la liberté de faire les exercices de la religion catholique. Mais son changement lui ayant attiré des désagrémens dans sa patrie, il retourna à Florence, et continua l'éducation du jeune prince, fils de Côme III, dont il avait été chargé. En 1677, il embrassa l'état ecclésiastique. Innocent XII le sacra évêque de Titiopolis en Grèce. Jean-Frédéric, duc d'Hanovre, prince de Brunswick, ayant abjuré le luthéranisme, appela auprès de de lui Sténon, auquel le pape donna le titre de vicaire apostolique dans tout le Nord. Le savant médecin était devenu un zélé missionnaire. Munster, l'électorat d'Hanovre, le duché de Mecklenbourg, furent le théâtre de son zèle et de ses succès. Ce prélat mourut à Schwerin en 1686, à 48 ans. Son corps fut transporté à Flo-

rence, où on l'enterra dans le tombeau des grands-ducs. Sténon a enrichi l'anatomie de plusieurs découvertes importantes, consignées dans *Observationes anatomicæ, quibus varia oris, oculorum et narium vasa describuntur, novique salivæ, lacrymarum et muci fontes deteguntur*, Leyde, 1662, in-12. On a encore de lui : 1° *Elementorum myologiæ specimen*, Florence, 1667 ; 2° *Discours sur l'anatomie du cerveau*, Paris, 1669 ; et en latin, à Leyde, 1671, in-12. On le trouve aussi dans l'*Exposition anatomique* de Winslow, son petit-neveu ; tome 4, page 204.

STERK. *Voyez* FORTIUS.

STERNE (Laurent), curé et prédicateur anglais, né à Clonmel, en Irlande, l'an 1713, eut l'esprit bouffon et frondeur de Rabelais. Il excitait le rire, non seulement par ses plaisanteries, mais par une figure singulière, et une façon de s'habiller plus singulière encore que sa figure. Malgré le revenu de ses bénéfices et le produit de ses ouvrages, dont la seconde édition lui valut 24,000 livres, il mourut très pauvre. Son goût pour la dépense était extrême, et sa succession ne produisit à sa femme et à sa fille que des dettes. Ses deux principaux ouvrages ont été traduits en français par Pierre Fresnais, et plus récemment par Paulin Crassous. Le premier est intitulé : *Voyage sentimental*, in-12, plein d'esprit et de frivolités ; et le second, *la Vie et les opinions de Tristram Shandy*, 4 vol. in-12. C'est une bouffonnerie continuelle, dans le goût de Scarron. (Sterne était très avide de célébrité et d'argent. Il fit un accord avec Crébillon fils de critiquer réciproquement leurs ouvrages, et de publier leurs *Lettres* polémiques et critiques, sous le titre de : *Sterne contre Crébillon et Crébillon contre Sterne*, moyen sûr, disait-il, d'augmenter sa renommée et de grossir sa bourse. Il voyagea dans presque toute l'Europe. « Sterne peint l'homme en n'ayant l'air » que d'amuser ses lecteurs, de se jouer » d'eux et de lui-même... Moraliste d'autant plus persuasif, qu'il raconte et » n'enseigne pas ; satirique d'autant plus » malin, que c'est en agitant les grelots » de la folie, qu'il décoche les traits les » plus acérés. Narrateur d'autant plus » pathétique qu'il met plus de simplicité » dans les paroles... Bouffon d'autant » plus divertissant qu'il l'est sans le vouloir... Auteur d'autant plus aimable » qu'il cause toujours et ne compose jamais : tel est Sterne qui n'a jamais eu » de modèle, et ne doit point en servir, » parce que le genre dans lequel il a » excellé, est à la fois réprouvé par la » raison et par le goût.) »

STÉSICHORE, poète grec d'Himère, ville de Sicile, né vers l'an 556 avant J. C, fut, dit-on, ainsi surnommé, parce qu'il arrêta et fixa la manière de la danse au son des instrumens ou du chœur sur le théâtre : il s'appelait auparavant *Tisias*. Il se distingua dans la poésie lyrique, chanta, au rapport de Quintilien, les exploits des héros, et soutint la noblesse et l'élévation du poème épique. Horace le loue d'avoir eu un stile plein et majestueux : *Stesichori graves camenæ*. Il est l'inventeur de l'apologue ingénieux : *l'Homme et le Cheval*, qu'Horace, Phèdre et La Fontaine ont si bien versifié. Il le composa pour détourner ses compatriotes de l'alliance avec Phalaris, et il réussit. On lui attribue l'invention de l'*épithalame* ou *chant nuptial*. Ses ouvrages ne sont venus à nous que par fragmens. (Ils ont été recueillis par J.-A. Suchfort, et publiés à Goettingue, en 1771, in-4.)

STÉSICRATE. *Voyez* DINOCRATE.

STEUCUS ou STEUCO (Augustin), surnommé EUGUBINUS, parce qu'il était né à Eugubio, dans le duché d'Urbin, en 1496 : il se fit chanoine régulier de la congrégation du Sauveur, devint garde de la bibliothèque apostolique, et évêque du Ghisaïmo, en Candie. Il mourut en 1549. On a de lui des *Notes* sur le Pentateuque, des *Commentaires* sur 47 psaumes, et d'autres ouvrages imprimés à Paris en 1577, et à Venise, 1591, en 3 vol. in-fol.

STÉVART (Pierre), natif de Liége, enseigna la théologie à Ingolstadt, et y fut fait curé ; emploi qu'il remplit très long-temps avec beaucoup de zèle. Il de-

vint ensuite chanoine de l'église de Liége, et grand-vicaire. Foppens, dans la *Bibliotheca belgica*, et les lexicographes, se trompent sur l'année de la mort et sur l'âge de Stevart. Il est prouvé, par le monument sépulcral qui est dans l'église de Sainte-Walburge (couvent de religieuses, et paroisse en même temps, dont il est le fondateur), qu'il est mort le 27 avril 1624, à 77 ans. On a de lui : 1° des *Commentaires* sur plusieurs *Epîtres* de saint Paul ; 2° une *Apologie des jésuites*, contre Lyserus, Ingolstadt, 1595 ; 3° une *Edition* des quatre livres de Manuel Calécas, contre les erreurs des Grecs ; avec des notes, 1608, in-4, et dans la bibliothèque des Pères ; 4° Recueil de dix-sept auteurs tant grecs que latins, qui fait le septième tome des *Antiquæ lectiones* de Canisius. Ce recueil avait été publié à Ingolstadt, en 1516, in-4. 5° *Manière de louer Dieu par les psaumes* ; 6° *Commentaire* sur la *Vie* de sainte Walburge, 1616, in-4.

* STEVENS (Corneille), ecclésiastique, né le 26 décembre 1747, à Wavre, dans les Pays-Bas, étudia dans sa jeunesse à l'université de Louvain, et y obtint de grands succès. Ordonné prêtre en 1774, il fut successivement professeur au collége d'Arras, chanoine de Namur, examinateur synodal du diocèse, et membre du conseil du cardinal de Frankenberg, lors de la condamnation de l'enseignement des professeurs de Louvain en 1789. De 1799 à 1802, l'abbé Stevens fut grand-vicaire de Namur. Le monde chrétien a retenti des débats qu'il excita contre le concordat de 1801 ; la chaleur avec laquelle il se prononça contre ce traité, l'exposa à de longues traverses. Il fut obligé de se cacher, et l'on assure même que sa tête fut mise à prix par Buonaparte. Il écrivit beaucoup sur ces disputes, et il persista jusqu'à la mort dans son opinion. Son testament renferme une sorte de profession de foi dans laquelle il promet une obéissance parfaite et entière au vicaire de J. C. et à ses décisions ; cependant on aurait désiré quelque chose de plus précis et qui indiquât une renonciation formelle aux principes du schisme. L'abbé Stevens mourut à Wavre, le 4 septembre 1828, après avoir reçu les derniers sacremens et donné de grandes marques de piété. Nous ne placerons pas ici la liste de ses ouvrages qui sont presque tous relatifs au concordat de 1801. *Voyez* l'*Ami de la religion*, tome 58, page 72.

STEVIN (Simon), mathématicien de Bruges, mort en 1635, fut maître de mathématiques du prince Maurice de Nassau, et intendant des digues de Hollande. On dit qu'il fut l'inventeur des *chariots à voiles*, dont on s'est quelquefois servi en Hollande. On a de lui : 1° un *Traité de statique*, Leyde, 1586, in-4, en flamand. A la tête de cet ouvrage, il y a un discours sur la langue flamande. L'auteur soutient que les langues allemande, française, etc., dérivent du flamand, qui est, selon lui, la langue celtique, et dès lors la plus ancienne des langues. Il est certain qu'elle contient des mots qui paraissent avoir passé de là dans les idiomes qu'on regarde comme étant de la plus haute antiquité, tels que le grec, le latin, et même l'égyptien. L'on n'en doit pas conclure néanmoins, avec Goropius, que ç'a été la langue de nos premiers parens. Stevin était un homme très instruit et d'un bon jugement : sa *Statique* est très estimée. 2° Des *Problèmes géométriques*, 1585, in-4 ; 3° *Méthode de fortifier les places*, 1594, in-4 ; 4° un traité des ports de mer, traduit en latin par Grotius, sous le titre : *De portuum investigandorum ratione*, 1599, et un grand nombre d'autres ouvrages en flamand, qui ont été traduits en latin par Willebrod, et imprimés à Amsterdam, 1608, in-fol. On a donné une édition des ouvrages de Stevin en flamand, Leyde, 1605, 2 vol. in-fol. On y trouve plusieurs idées utiles.

* STEWART (Dugald), professeur de philosophie morale à l'université d'Edimbourg, ville où il naquit le 22 novembre 1753, était le plus jeune fils de Matthieu Stewart, mathématicien anglais, qui avait succédé à Maclaurin, dans la chaire qu'il occupait à Edimbourg. Dugald-Stewart fit de grands progrès dans les sciences exactes, dans la logique et surtout

dans la philosophie morale qu'il étudia sous le docteur Adam Ferguson, et sous le célèbre docteur Thomas Reid à Glascow. Il n'avait que 21 ans lorsqu'il fut jugé capable de succéder à son père comme professeur de mathématiques. En 1778 il remplaça momentanémeut le docteur Ferguson, pendant son voyage en Amérique, et indépendamment de cette double tache, il créa deux cours, l'un d'astronomie et l'autre de métaphysique. En 1785 Ferguson ne pouvant, à raison de sa santé, continuer ses leçons, Dugald-Stewart fut définitivement nommé professeur de philosophie. Bien que dès l'année 1800, ce savant eût réuni à son cours de morale des leçons d'économie politique, et que souvent il eût suppléé ses collègues dans leurs divers enseignemens, il sut cependant trouver le loisir de composer un assez grand nombre d'écrits, non moins bien accueillis à l'étranger qu'en Angleterre; la plupart ont été traduits en français. Il mourut au milieu de ses utiles occupations le 11 juin 1828. Dugald-Stewart a continué le système de ses maîtres, et a cherché à remplir les lacunes qu'y avaient encore laissées Reid, Smidt et Ferguson successeur de Reid. Il est un de ceux qui ont le plus honoré l'école écossaise, et de tous, sans contredit, celui qui a le mieux mérité de la psychologie, *dans ses Essais philosophiques*, où il a combattu les systèmes de Locke et de ses disciples (1 vol. in-8, Edimbourg, 1810); dans son ouvrage sur la *philosophie de l'esprit humain*, où, après avoir tenté l'analyse de plusieurs facultés importantes trop négligées par Reid, il établit enfin la nouvelle logique que préparaient peu à peu les travaux de l'école d'Edimbourg (3 vol. in-8, Edimbourg, 1792, 1813 et 1828); dans *ses esquisses de philosophie morale*, où il embrasse la métaphysique, la morale et le droit politique, 1 vol. in-8, Edimbourg, 1793. Outre les ouvrages qui précèdent, ce philosophe a encore publié : l'*Histoire abrégée des sciences métaphysique, morale et politique, depuis la renaissance des lettres*, 3 vol. in-8; une *Dissertation sur les progrès de la philosophie métaphysique et morale*, placée en tête du *supplément* à l'encyclopédie britannique; des *Essais sur les vies et les écrits des docteurs Robertson et Reid*, in-8, imprimés en 1796; un *Eloge historique du fameux économiste Adam Smidt* dont il a fait paraître les *OEuvres* complètes; et enfin un *Essai sur les rêves*, qui se trouve dans le premier volume de la *Philosophie de l'esprit humain*. La philosophie écossaise qui a été introduite en France par M. Royer-Collard, est maintenant jugée : elle est insuffisante pour expliquer la morale, et, si elle a mis plus de lumière dans la métaphysique, elle l'a dû à sa méthode d'observation et d'analyse qui fut à peu près son seul mérite.

STEWART. *Voyez* CASTELREAG.

STEYAERT Martin), célèbre docteur de Louvain, et un des plus savans théologiens du 17e siècle, né le 16 avril 1647, à Somerghem, dans le diocèse de Gand, fut député à Rome, par sa faculté, en 1675, avec François Viane et Christian Lupius. Il s'acquit l'estime d'Innocent XI et des cardinaux, et fit condamner 65 propositions d'une morale relâchée. De retour à Louvain, en 1682, il y rendit compte de sa mission dans un discours public. Son amour pour le travail et ses autres qualités lui procurèrent diverses places. Il fut recteur de l'université de Louvain, président du collége de Baïus, puis du grand collége, censeur des livres, chanoine et doyen de Saint-Pierre de Louvain, professseur royal en théologie, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, official de Louvain, et conservateur des priviléges de l'université. Il mourut le 17 avril 1701. Ce savant ne possédait pas seulement la théologie, mais il était versé dans les belles-lettres, les langues, l'histoire, etc. Il avait une mémoire prodigieuse. Toute sa bibliothèque consistait en une Bible, la Somme de saint Thomas, les commentaires de Sylvius et de Wiggers, et le Bréviaire romain. Cependant, dans ses harangues et ses écrits il répandait tant d'érudition, qu'on aurait dit qu'il avait sous les yeux les monumens de toutes les sciences. Il fut toujours

l'ennemi déclaré des novateurs, et montra constamment le plus grand respect et la plus grande soumission pour les décisions du saint-Siége. S'il se déclara contre la morale relâchée, il ne montra pas moins de zèle contre ceux qui imposent, comme les pharisiens, des *charges insupportables* aux fidèles, *et évitent de les toucher du bout des doigts*. Il n'épargna pas les Arnauld, les Quesnel, etc., qui tâchèrent en vain de le perdre de réputation. *A quibus*, dit Foppens, *indecoro pulvere sordidis (pro more omnium veterum hæreticorum) convitiorum, calumniarum, aliorumque hujusmodi atræ bilis sputamentorum plaustris obrutus fuit*. Sa charité pour les pauvres était admirable; il leur distribuait tous les ans les revenus de ses emplois, et par son testament il leur légua le peu qui lui restait. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 6 vol. in-8, Louvain, 1703. On y distingue: 1° *Annotationes in propositiones damnatas*; 2° *Positiones de pontifice ejusque auctoritate contra obtrectatorem Gallum*; 3° *Polemica varia*, *orationes*, *epistolæ*; 4° *Theses sabbatinæ*; 5° *D. Prosperi carmen*. De ingratis *notis illustratum*; 6° *Theologiæ practicæ aphorismi*. Cet ouvrage, qui est le plus considérable de ceux de Steyaert, est écrit d'un stile énergique et original, et renferme la substance de toute la théologie pratique. Dans ses ouvrages polémiques, il réfute plusieurs écrits que les jansénistes lui adressèrent; mais ces écrits se multiplièrent tellement, qu'il ne put suffire. *Non mihi*, dit-il, *si centum linguæ sint oraque centum, non si ducentæ manus, sufficiam hodie ad respondendum legioni hominum solita charitate sua undique in me insurgentium: quanto minus sufficiam tantis nunc distentus occupationibus aliis, et in valetudine non admodum firma?* Ces raisons l'empêchèrent de répondre dans les formes aux *Difficultés proposées à M. Steyaert*. Il se contenta d'y opposer: *Epistola commissariorum in causa celebri Montensi de sedandis Ecclesiæ belgicæ turbis*, etc., qui se trouve dans la collection de ses *OEuvres*. Un autre genre de réponse à ces *Difficultés*, est le décret de Rome, du 3 mars 1705, qui les condamne.

STICKER (Urbain de), jésuite, né à Dunkerque en 1717, travaillait aux *Acta sanctorum*, et faisait espérer qu'il enrichirait cette collection, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 25 octobre 1753.

* STICOTTI (Antoine), fils de Fabio Sticotti, acteur de la comédie italienne, suivit l'état de son père, et cultiva la littérature avec assez de succès. Sticotti a donné plusieurs pièces à son théâtre, comme *Roland*, *Amadis*, parodies; les *Fêtes sincères*, avec l'*Impromptu des acteurs*; les *Ennemis de Thalie*, etc. On lui doit aussi: 1° *Garrik*, ou *les Acteurs anglais*, *contenant des observations sur l'art dramatique*, Paris, 1769, in-8; 2° *Dictionnaire des gens du monde, historique, littéraire, critique, moral et physique*, Paris, 1770, 5 vol. in-8; 3° *Dictionnaire des passions*, *des vertus et des vices*, composé par Sticotti, et publié par l'abbé Sabathier, de Castres; 2ᵉ édition, Paris, 1777, 2 vol. in-8; 4° plusieurs *Pièces* représentées au théâtre italien. Il est mort vers l'an 1776.

STIFELS (Michel), ministre protestant et mathématicien, natif d'Estingen, mort en 1567 à Iéna, âgé de 58 ans, est moins connu par son *Arithmétique* que par sa fureur de faire le prophète. Il prédit que la fin du monde arriverait en 1553; mais il vécut assez pour être témoin lui-même de la vanité de sa prédiction.

STIGLIANI (Thomas), poète italien et chevalier de Malte, natif de Matera dans la Basilicate, mort sous Urbain VIII, est auteur de divers ouvrages en vers et en prose. Les premiers sont très médiocres. Ceux qu'on estime le plus parmi les seconds, sont: 1° des *Lettres*, Rome, 1651, in-12; 2° *Arte del verso italiano*, Rome, 1658, in-8. C'est une poétique qui eut du succès. 3° *Le Chansonnier*, Venise, 1601 et 1605; 4° *Le Nouveau-Monde*, poème, Rome, 1628.

STILICON (Flavius STILICO ou STILICHO), Vandale, général de l'empereur Théodose le Grand, et ministre tout puis-

sant sous le faible Honorius, épousa Serène, nièce de Théodose et fille de son frère. Quelque temps après, Théodose ayant déclaré ses fils empereurs, Arcadius d'Orient, et Honorius d'Occident, donna Rufin pour tuteur au premier, et Stilicon au second. (Stilicon avait beaucoup de partisans, dont une partie l'avaient été de son père, qui avait commandé les troupes auxiliaires des Germains, sous l'empereur Valens. Stilicon était aussi bon négociateur que général habile.) Tout prospéra d'abord entre ses mains. Vers l'an 402, il défit les Goths dans la Ligurie. Alaric, qui ravageait depuis long-temps la Thrace, la Grèce et les provinces de l'Illyrie, sans trouver aucune résistance, fut contraint de fuir; mais Stilicon priva l'empire du fruit de sa victoire. Dans la crainte que son crédit ne diminuât après la paix, il fit un traité secret avec Alaric, et le laissa échapper. Ce ne fut pas son seul crime : il forma le dessein de détrôner Honorius, et de faire proclamer empereur son fils Eucher. Il envoya secrètement solliciter les Vandales, les Suèves, les Alains, de prendre les armes, et leur promit de seconder leurs efforts. L'empereur Honorius ouvrit enfin les yeux, et fut secouru par les troupes. Les soldats, instruits des intrigues secrètes que Stilicon avait entretenues avec les barbares, pour mettre son fils sur le trône, entrèrent en fureur contre lui, massacrèrent tous ses amis, et le cherchèrent pour l'immoler à leur vengeance. A cette nouvelle, Stilicon se sauva à Ravenne; mais Honorius, l'ayant poursuivi, lui fit trancher la tête l'an 408. Son fils Eucher et Serène sa femme furent étranglés quelque temps après. Voltaire a prétendu qu'il était innocent. Stilicon réprima, dit-on, l'idolâtrie qui avait relevé la tête sous l'usurpateur Eugène; mais il flotta toute la vie entre deux cultes, le paganisme et le christianisme. Il est certain qu'il fit élever son fils Eucherius dans les maximes du premier. (Claudien a fait l'*Eloge* de Stilicon, *De laudibus Stiliconis*. Nous avons une *tragédie* qui porte le nom de ce général, par Thom. Corneille.)

STILLINGFLEET (Edouard), théologien anglais, naquit en 1635, à Cranburn, dans le comté de Dorset. L'évêque de Londres le fit curé de la paroisse de Saint-André, et peu après le roi Charles II le choisit pour un de ses aumôniers. Son mérite le fit élever à l'évêché de Worchester, et le roi Guillaume III le chargea de revoir la liturgie anglicane. Ses ouvrages ont été imprimés en 6 v. in-fol. On estime surtout ses *Origines britannicæ*; ses *Ecrits* contre Locke, qui avait avancé qu'on ne pouvait prouver l'immortalité de l'âme que par l'Ecriture. On a une traduction française du traité intitulé : *Si un protestant, laissant la religion protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la communion romaine?* dans lequel il soutient l'affirmative, comme les autres docteurs protestans, consultés par Henri IV, par Elisabeth de Wolfenbuttel, etc. Ce théologien mourut à Westminster, en 1699, dans la 64[e] année de son âge.

STILPON, philosophe de Mégare, vers l'an 306 avant J. C., s'insinuait si adroitement dans l'esprit de ses élèves, que les jeunes philosophes quittaient leurs maîtres pour le venir entendre. On dit que, reprochant un jour à la courtisane Glycère qu'elle corrompait la jeunesse : *Qu'importe*, lui répondit-elle, *par qui elle soit corrompue, ou par une courtisane ou par un sophiste?* faisant allusion non seulement aux parallogismes et aux erreurs des philosophes, mais encore à un vice monstrueux que saint Paul (*Rom.* 1.) leur reproche à tous en *général*, et que divers historiens nous apprennent de chacun d'eux en particulier. La vanité faisait aussi une bonne partie de la philosophie de Stilpon. Démétrius Poliorcète, roi de Macédoine, ayant pris Mégare, lui demanda s'il n'avait rien perdu dans la prise de la ville? *Non*, répondit Stilpon, *car la guerre ne saurait piller la vertu, le savoir ni l'éloquence.* On dit que Stilpon avait des sentimens fort équivoques sur la Divinité; d'autres prétendent qu'il ne se déclara que contre les idoles. Il eut en effet une affaire assez mauvaise à Athènes, où il avait dit que la

statue de Minerve n'était pas un dieu; mais il s'excusa, en disant *que ce n'était pas un dieu*, *mais une déesse*: justification bien digne de ces hommes lâches qui, comme s'exprime saint Paul, *tenaient la vérité captive*, et qui, ayant assez de lumières pour connaître le vrai Dieu, n'osaient point renier, au moins d'une manière ferme et persévérante, des divinités factices et ridicules. Du reste, cette réponse de Stilpon prouve, contre Voltaire et quelques critiques superficielles, que les païens regardaient les statues comme des divinités; sans quoi le philosophe se fût tiré d'affaire d'une manière bien plus simple.

STILTING (Jean), né à Wikte-Duurstede, petite ville de la seigneurie d'Utrecht, le 24 février 1673, se fit jésuite en 1722, mérita par son érudition d'être mis au nombre des agiographes d'Anvers, et enrichit d'un grand nombre de *Dissertations* savantes la célèbre collection des *Acta sanctorum*. On distingue surtout son *Apologie de saint Jérôme*. Il mourut en 1762.

STIMMER (Tobie), peintre et graveur du 16e siècle, était de Schaffouse, ville de Suisse. Il peignit à fresque les façades de plusieurs maisons dans sa patrie et à Francfort. On a de lui un grand nombre d'estampes sur bois. Le célèbre Rubens faisait grand cas d'une suite de figures, dont les sujets sont tirés de la Bible; on y remarque beaucoup de feu et d'invention. Elles furent publiées en 1586.

STOBÉE (Jean), auteur grec de la fin du 4e et du commencement du 5e siècle, (tire sans doute son nom de Stobi où l'on dit qu'il est né. On ne sait rien sur sa personne ni sur sa vie. Il était marié et avait un fils nommé *Euthymius*. Il écrivait entre les années 450 et 500). Il avait composé divers ouvrages, dont Photius fait mention dans sa *Bibliothèque*. Nous n'avons de lui que ses *Collectanea sententiarum*; encore cet ouvrage n'est-il pas entier, et, parmi les fragmens que nous en avons, il se trouve bien des choses ajoutées par ceux qui sont venus après lui. On trouve dans cette collection plusieurs morceaux précieux des anciens poètes et philosophes: mais il en est aussi beaucoup de supposés et de faussement attribués. Stobée a encore fait *Physica*, ou Recueils sur des matières de physique, qui n'ont pas été imprimés. Ils se trouvaient en 1555 en Italie, chez le cardinal *Rodolfo di Vincenza*.(Ceux qui voudront consulter les fragmens de Stobée, pourront lire l'édition de Héeren de Goettingue, *Eclogæ*, 4 parties in-8, 1792-1801, et le *Florilegium* de Th. Gaisfrod, avec *Notes* et *supplément*, Oxford, 1822, 4 vol. in-8. Ces deux parties ont été réunies en 1608.)

STOCK (Simon), général de l'ordre des carmes, était du pays de Kent en Angleterre, et mourut à Bordeaux en 1265, après avoir composé des *Hymnes* et publié de sages réglemens pour son ordre. Ses confrères ont prétendu que, dans une vision, la sainte Vierge lui donna le scapulaire, comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui le portaient. Launoy publia une dissertation en 1653, pour montrer que la vision de Simon Stock est une fable. Il se fonde principalement sur le silence des auteurs qui, selon lui, devaient naturellement en parler; mais il a été réfuté par Benoît XIV (*De canonis.*, tom. 4, part. 2, cap. 9, page 74), et par le Père Côme de Villiers (*Biblioth. carmel.*, tom. 2, pag. 753), qui tous deux citent des témoignages des plus anciens écrivains de l'ordre des carmes. Il y en a un entre autres de Pierre Swaynton, compagnon et directeur du saint, et qui le premier a écrit sa *Vie*. Théophile Raynaud a rassemblé tous les passages que l'on a produits en faveur de cette vision, dans son *Scapulare marianum*, Op., tom. 7. L'office et la fête du scapulaire ont été approuvés depuis ce temps-là par le saint-Siége comme n'ayant rien d'opposé à la foi des chrétiens, et pouvant au contraire contribuer à la piété et à la dévotion envers la sainte Vierge: car c'est là tout ce que signifient ces sortes d'approbation; l'Eglise n'ayant jamais prétendu attester la certitude d'aucune révélation ou vision particulière, même dans les saints canonisés, comme l'observent Noël Alexandre, Muratori, Benoît

XIV, etc. Quant à la bulle sabbathine, *voyez* JEAN XXII.

STOCK (Christian), né à Camburg en 1672, fut professeur à Iéna, en 1717, et mourut en 1733, avec la réputation d'un homme profondément versé dans les langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Disputationes de pœnis Hebræorum capitalibus* ; 2° *Clavis linguæ sanctæ veteris Testamenti* ; c'est un dictionnaire hébreu ; 3° *Clavis linguæ novi Testamenti* ; c'est un bon dictionnaire grec ; 4° *Interpres græcus* ; 5° *Litterator græcus* ; 6° *Historia passionis Christi* ; 7° *Lexicon homileticum*.

* STOCKLER (François de BORGIA GARÇAO), baron de Lavilla de Praïa, lieutenant-général, né à Lisbonne en 1759, mort le 6 mars 1829 dans le royaume de l'Algarve, fut un des personnages les plus distingués du Portugal. Après avoir été l'un des premiers élèves de l'académie royale de la marine fondée en 1779, il passa à l'académie royale de Coïmbre. Le baron de Stockler devint ensuite professeur de mathématiques à l'académie de la marine, et il remplit cette place avec tant de distinction qu'il fut nommé membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne dont il devint plus tard secrétaire. Quelque temps après il entra dans l'administration et occupa des places importantes qui n'interrompirent point ses travaux scientifiques et littéraires. Il prit une part active aux opérations de la Junte chargée de la rédaction d'un nouveau code militaire. Le baron de Stockler était membre de plusieurs sociétés savantes et notamment de la société royale de Londres et de la société philosophique de Philadelphie. Il a publié un grand nombre d'ouvrages sur des sujets fort divers ; nous citerons seulement : 1° *Traité élémentaire de la méthode des limites* ; 2° *Mémoire sur le calcul des fluxions et sur le produit d'un nombre infini de facteurs* ; 3° *Eloges historiques* ; 4° *Poésies lyriques*, Londres, 1 vol. ; 5° *Essai historique sur l'origine et les progrès des mathématiques en Portugal*, Paris, 1819 ; 6° *Traité sur la méthode inverse des limites, ou Théorie générale du développement des fonctions logarithmiques*, Lisbonne, 1824 ; 7° *Elémens du droit des sociétés politiques*, ibid., 1827.

STOCKMANS (Pierre), jurisconsulte, né à Anvers l'an 1608, enseigna successivement le grec et le droit à Louvain. La réputation qu'il s'acquit le fit élever à la charge de conseiller au conseil de Brabant en 1643, et à différens emplois honorables. Il fut aussi chargé de plusieurs négociations importantes, et mourut le 7 mai 1671. Les Brabançons le regardent avec raison comme un de leurs plus grands jurisconsultes, et son autorité est d'un grand poids dans leurs tribunaux. Ses *OEuvres*, qui avaient d'abord paru séparément, ont été rassemblées, Bruxelles, 1700, in-4.

* STOFFLET (Nicolas), général en chef d'une des armées des Vendéens, né d'un meunier de Lunéville en 1751, vint à Paris, et servit pendant seize ans comme simple soldat. Il devint ensuite garde-chasse du comte de Colbert-Maulévrier. A l'époque de la révolution, on l'entendit blâmer hautement les principes nouveaux et se montrer attaché à la cause de Louis XVI. Après la mort de ce monarque, il se retira en Anjou, où il souleva une centaine de forgerons, et, réuni à Cathelineau, s'empara de Chollet le 15 mars 1793, et de Vihiers le lendemain. D'accord avec l'intrépide la Rochejacquelein, il marcha ensuite sur Bressuire, et y délivra MM. de Lescure, Desessarts, Marigny, etc, qui devinrent autant de chefs de la Vendée. Il s'attacha peu de temps après au général d'Elbée, le suivit partout et battit souvent les troupes de la république. Stofflet montra dans toutes les occasions beaucoup d'intelligence et une valeur à toute épreuve. Après le passage de la Loire, il fut nommé major-général de l'armée vendéenne (15 juillet 1793), repassa ce fleuve avec Larochejacquelein, et, après la mort de ce dernier, il commanda en chef le Haut-Poitou et l'Anjou, qu'il soumit entièrement. Mais les succès des armes républicaines ayant changé la face des affaires dans la Vendée, Charette et Sapinaud se virent contraints de sou-

scrire momentanément à des conditions de paix. Stofflet ne voulut pas d'abord suivre leur exemple ; mais toutes les forces ennemies se tournant contre lui, il conclut à Saint-Florent (lieu de la première insurrection de la Vendée), le 2 mai 1795, une paix ou armistice qui devint funeste à son parti. Il reprit les armes en décembre de la même année ; mais les Vendéens, rentrés dans leurs foyers, ne s'empressèrent plus à le suivre. Il ne réunit que peu de soldats, avec lesquels il ne lui fut pas possible de tenir la campagne. Il se rendit à Saugrenière, pour engager les habitans à le suivre ; mais ceux-ci, loin de l'écouter, le dénoncèrent aux républicains. Deux cents grenadiers et vingt-cinq cavaliers vinrent pour s'emparer de lui. Stofflet leur opposa la plus vive résistance ; mais, vaincu par le nombre, il fut arrêté et conduit à Angers, et livré à une commission militaire, qui le condamna à être fusillé. Il subit la mort avec courage, le 23 février 1796, à l'âge de 44 ans. Stofflet fut un des meilleurs chefs de la Vendée, et la cause royale perdit en lui un serviteur zélé, et un des plus vaillans et de ses plus chauds défenseurs. Dans l'espace de deux ans, il s'était trouvé à cent cinquante affaires. Il était respecté et aimé de ses soldats, qu'il soumit à une bonne discipline.

STOFFLER ou STOEFFLER (Jean), en latin *Stofflerinus*, né à Justingen dans la Souabe, en 1452, enseigna les mathématiques à Tubingen, et s'acquit une haute réputation, qu'il perdit en se mêlant de prédire l'avenir. Il annonça un grand déluge pour l'année 1524, et fit trembler toute l'Allemagne par cette prédiction. On fit faire des barques pour échapper à ce fléau; mais heureusement on n'en fut pas affligé, et l'astrologue reconnut lui-même la vanité de sa prédiction. Il réussit mieux dans la prédiction de son genre de mort, en disant qu'il périrait d'une chute. S'étant levé précipitamment dans une dispute pour prendre un livre qu'il citait en sa faveur, il attira en même temps une planche qui lui porta un si grand coup à la tête, qu'il en mourut peu de jours après, le 16 février 1531. On a de lui divers ouvrages de mathématiques et d'astrologie.

* STOLBERG-STOLBERG (Frédéric-Léopold, comte de), poète et historien danois, né le 7 novembre 1750 à Bramstedt, dans le Holstein, d'une maison souveraine, fut emmené dès son enfance en Danemark par son père, et, après avoir commencé ses études dans ce pays, alla terminer son éducation dans les universités de Halle et de Goettingue. Il se distingua dans sa jeunesse par ses *poésies* et ses savantes *traductions* de Sophocle, de l'Iliade et des *OEuvres* de Platon. Il voyagea en Suisse et en Italie avec Goethe et Lavater. De retour à Copenhague, il s'y trouva fixé par sa nomination de ministre plénipotentiaire du duc d'Oldenbourg, prince-évêque de Lubeck, en Danemark, et par un premier mariage qu'il contracta dans ce pays (1782). En 1785 il accepta un bailliage dans le pays d'Oldenbourg, et il en prit possession après avoir rempli une mission assez importante au nom du duc à la cour de Russie. Devenu veuf en 1788, il se remaria en 1790 à Berlin où il avait été envoyé par le prince régent de Danemark avec une commission d'un grand intérêt. Il fit alors un nouveau voyage dont il publia une relation curieuse qui embrasse une grande partie de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Sicile; cet ouvrage est en 4 volumes. A son retour, il fut placé à la tête du gouvernement, du consistoire et des finances du prince-évêque de Lubeck. Malgré ses nombreuses occupations, il sut trouver du loisir pour se livrer à ses études favorites. Il lut et compara les controversistes catholiques et protestans, et cet examen eut pour résultat sa conversion. En 1800 il abjura le luthéranisme, et fit non seulement profession de la foi romaine, mais il entreprit une *Histoire du christianisme* dans les principes des catholiques. Il publia à Hambourg, 1806, 8 vol. de cette histoire, qu'il n'a pu conduire que jusqu'à la fin du 6e siècle, 15 vol. in-8 ; une 4e édition en fut donnée à Vienne en 1816, et traduite la même année en italien par ordre du souverain pontife. Le comte de Stolberg avait aussi publié, en 1815, une

Vie d'Alfred le Grand. Il est mort dans sa terre de Sundermuhlen, dans le pays d'Osnabruck, en 1819, peu de jours après avoir fait paraître un opuscule sur l'*Amour de Dieu.* La conversion du comte Stolberg lui suscita beaucoup de tracasseries. Un prince protestant lui dit en le recevant : « Je n'aime pas ceux qui changent de religion. — Ni moi non plus, » répondit le comte ; et si nos ancêtres » n'en avaient pas changé il y a trois siècles, je n'aurais pas été obligé de reprendre celle qu'ils quittèrent. »

STONE (Edmond), mathématicien écossais, naquit vers l'an 1690 d'un pauvre jardinier du duc d'Argyle, qui lui apprit son état. Stone cultiva les champs pendant deux années ; mais un sentiment naturel l'entraînait à l'étude, et il nourrissait ce penchant par la lecture des livres qu'il pouvait se procurer. Doué d'un esprit pénétrant, d'une excellente mémoire, et avec une application assidue, il surmonta tous les obstacles, et, sans le secours d'aucun maître, il acquit des connaissances étendues dans les langues latines et françaises et dans les mathématiques. Il avait fait de tels progrès dans cette science, qu'à l'âge de 18 ans il quitta son état de laboureur, et se mit à enseigner dans les maisons particulières l'arithmétique, la géométrie et l'algèbre. Le duc d'Argyle ignora qu'il possédait dans son jardin un homme d'un mérite rare, jusqu'à ce qu'il surprît Stone dans sa petite maison, s'occupant d'un commentaire sur un ouvrage de Newton. Il s'intéressa à lui, le tira de son obscurité, lui fit obtenir une chaire, et lui accorda en même temps une pension. Stone est mort en 1768. Il a laissé : 1° un *Dictionnaire de mathématiques ;* 2° un *Traité des fluxions ;* 3° plusieurs *ouvrages* sur les sciences exactes.

STONNE. *Voyez* SY.

STORCK (Ambroise), théologien allemand, de l'ordre de Saint-Dominique, appelé en latin *Pelargus*, combattit avec zèle les hérétiques par ses sermons et par ses écrits. Il assista, en 1546 et 1552, au concile de Trente, en qualité de théologien de l'archevêque de Trèves, et se signala dans cette auguste assemblée par son éloquence ; il mourut à Trèves, en 1557. On a de lui un *Traité du sacrifice de la messe*, contre Œcolampade ; et un recueil de ses *Lettres à Erasme*, avec celles que ce savant lui avait écrites, et d'autres ouvrages, Fribourg, 1534, in-fol. Son stile est assez poli.

STOSCH (Guillaume), né à Berlin, en 1646, mort dans la même ville, en 1707, est auteur d'un livre intitulé : *Concordia rationis et fidei*, imprimé à Guben, sous le nom d'Amsterdam, en 1692. Ce livre est infecté des idées des sociniens et des athées. On l'obligea de se rétracter, ce qu'il fit sans changer de sentiment. — Il ne faut pas le confondre avec Philippe STOSCH. *Voyez* la fin de l'article PICART (Bernard).

STOW (Jean), de Londres, où il naquit en 1525, mourut en 1605, est auteur d'un sommaire des Chroniques d'Angleterre, in-fol., estimé, et d'une *Description de Londres*, in-4, en anglais. On trouve dans ces deux ouvrages des choses utiles ; mais le dernier ne peut servir qu'à faire connaître ce qu'était Londres il y a deux siècles. (Stow vivait sous Henri VIII, et obtint la protection de Pasker, archevêque de Cantorbéry.)

STOZ (Matthieu), né à Mickenhausen, en Souabe, l'an 1614, entra chez les jésuites, et enseigna 30 ans la philosophie et la théologie. Le plus connu de ses ouvrages est *Tribunal pœnitentiæ.* Il mourut à Munich, le 13 janvier 1678.

STRABON, philosophe, historien et premier géographe de l'antiquité, natif d'Amasie, ville de Cappadoce, florissait sous Auguste et sous Tibère, vers l'an 14 de J. C. (Du côté de son père, il était d'une famille *semi-romaine*, comme le dit M. Maltebrun, etc., peut-être obscure, et attachée à la maison de Pompée le Grand, dont il avait été condisciple. Sa mère était d'une origine illustre, ayant pour ancêtres des satrapes, des pontifes, etc. C'est lui-même qui nous apprend son illustre origine du côté maternel. Sa famille qui était riche lui donna une éducation brillante. Il étudia à Nysa près de Tralles sous Aristodème ; à Amisus dans

le Pont sous Tyramion ; à Séleucie de Cilicie sous Xénarque. (Il s'attacha ensuite aux stoïciens.) Il voyagea beaucoup ; il parcourut entre autres régions l'Asie-mineure et le Pont jusqu'aux frontières de l'Arménie, la Syrie, la Palestine, la Phénicie et l'Egypte jusqu'aux Cataractes, la Grèce et l'Italie. Il séjourna long-temps à Rome, où il obtint des renseignemens géographiques sur le reste de l'Empire.) On croit qu'il mourut vers la 12e année du règne de Tibère. De plusieurs ouvrages qu'il avait composés, comme *des Mémoires historiques*, nous ne possédons plus que sa *Géographie* qui est en 17 livres. La plus ancienne édition est de 1472, in-fol. (Nous citerons les éditions des Aldes, Venise, 1516, in-fol.; celle de Sichenkees, continuée par Tzchucke, Leipsick, 1796-1811, 6 vol. in-8 ; et celle de M. Coraï, 1818-1819, 4 vol. in-8.) Cet ouvrage est un monument de l'érudition et de la sagacité de son auteur ; il avait voyagé en divers pays, pour y observer la situation des lieux et les coutumes des peuples, qu'il décrit avec beaucoup d'exactitude. (*La Géographie* de Strabon a été traduite en latin par Phavorinus et Tifernus qui publièrent leur traduction avant le texte grec, Rome, chez Sweinheim et Pannazz, sans date, mais dès 1469 ou 1471. Il existe une autre traduction latine par Xilander, Bâle, 1571. La géographie de Strasbon a été traduite en français par Laporte du Theil, Gossellin, Coraï ; celle de M. Letronne a paru en 5 vol., Paris, 1805-1819, grand in-4. Les premiers qui aient cité la *Géographie* de Strabon sont Marcien d'Héraclée, Athénée et Harpocration. Sa haute réputation n'a commencé qu'au moyen âge, et on le désignait sous le nom de *Géographe*.)

STRABON, Sicilien, avait, dit-on, une si bonne vue, qu'étant au cap de Massara ou de Lilybée, dans la Sicile, il découvrait les vaisseaux qui partaient du port de Carthage en Afrique, et en comptait toutes les voiles, quoiqu'il en fût éloigné d'environ 130 milles d'Italie, c'est-à-dire à 43 lieues environ. Valère Maxime l'appelle *Lyncée* ; mais ce Lyncée n'avait probablement pas la faculté qu'on lui attribue, et l'on a vu dans tous les temps des charlataneries de ce genre : cependant l'on n'est pas fondé en physique à nier la possibilité d'une vue si étendue ; la nature offre des singularités plus ou moins approchantes de celle-ci.

*STRACK (Charles), célèbre médecin allemand, naquit à Mayence le 14 février 1722, étudia d'abord dans cette ville et ensuite à Paris, passa à Berlin où il demeura un an, et de là se rendit à Erfurt, où il fut reçu docteur le 6 septembre 1747. De retour dans sa patrie il y exerça son art avec honneur. Nommé successivement professeur de chirurgie en 1754, de physiologie et de pathologie en 1763, professeur de chimie en 1782, il fut enfin chargé de l'organisation de la faculté de médecine, et reçut en récompense de ses travaux le titre de conseiller de la cour électorale. Il obtint des prix de différentes académies : celle de Lyon lui accorda le double second prix, pour son Traité *de crusta lactea infantium* ; celle de Paris lui accorda l'accessit pour son Traité *de enervanda variolarum miasmate*, 1788. L'académie de Dijon lui décerna le premier prix pour un *Mémoire* qu'il lui envoya en 1782. La société royale médicale de Paris lui donna le prix pour son *Traitement* de différentes maladies en 1786, et la même société couronna son *Traité* sur l'allaitement artificiel. Son activité infatigable produisit un grand nombre d'ouvrages, tous fort estimés, savoir : 1° *De dyssenteria tentamen medicum*, 1760 ; 2° *De morbo cum polechiis*, 1766 ; 3° *De colica pictorum* ; 4° *De epinictide dissertatio inauguralis respondente*, 1776 ; 5° *De tussi convulsiva infantium dissertatio inauguralis respondente*, 1777 ; 6° *De crusta lactea infantium*, 1776 ; 7° *De enervanda variolarum miasmate*, 1778 ; 8° *Observationes medicinales de febribus intermittentibus*, 1785 ; 9° *Nova theoria pleuritidis vera, et recta ejusdem medendi ratio*, 1786 ; 10° *De diversa febris continuæ remittentis causa*, 1789 ; 11° *Oratio qua matres hortatur ut proles suas ipsæ lactent*, 1800, etc., Il mourut le 10 octobre

1806, âgé de 84 ans. Il était membre des académies de Paris, de Madrid, d'Erfurt et de Giessen, etc.

STRADA (Famien), jésuite romain, né en 1552, mort en 1649, professa longtemps les belles-lettres dans sa société, et se fit un nom par ses connaissances, sa manière d'écrire l'histoire, et surtout par son beau latin. Nous avons de lui : 1° l'*Histoire de la guerre des Pays-Bas*, divisée en deux décades. La première, qui s'étend depuis la mort de Charles-Quint jusqu'en 1758, vit le jour à Rome en 1640, in-fol. La seconde, qui renferme les évènemens depuis 1578 jusqu'à l'an 1590, fut imprimée au même endroit en 1647, in-fol. On en a une traduction française par du Ryer, Paris, 1652, 2 vol. in-8. Cet historien a de l'imagination; il écrit d'une manière brillante et animée; sa latinité est pure, riche, son stile clair, nombreux et coulant. (*Voyez* MAFFÉE.) Il a eu, selon Loiseau (*Histoire des guerres de Flandre*, par Bentivoglio, *Avertissement*, page 18), communication de toutes les pièces originales qui pouvaient servir à sa perfection; Strada l'assure lui-même dans sa *Préface*, et déclare que sa seule crainte d'arrêter tròp souvent et désagréablement le lecteur, l'a empêché d'en faire toujours mention. *Plane ut, nisi moram lectori injecturus essem, potuissem (quod interdum facio) ad rerum pleraque adjicere litterarum exemplaria, provocare ad authographorum fidem, factorum enarrationem, signatis veluti tabulis testibusque, conficere.* Quelques critiques lui rephochent des digressions trop longues et trop fréquentes, et de s'appesantir quelquefois sur des minuties; mais comme c'est dans ces endroits mêmes que son stile s'élève et se brillante particulièrement, le lecteur ne lui en sait pas mauvais gré. Le cardinal Bentivoglio, qui d'ailleurs rend justice à Strada, lui reproche un genre d'omission importante. « Il ne parle pas assez, dit-il, » de ce qui s'est passé dans le cabinet. » Quoique la guerre soit bien vive, elle » ne laisse pas que de donner bien du » temps à des négociations : les entreprises les plus hardies sont une suite des » résolutions qu'on a prises dans le conseil; ainsi l'historien doit mettre toute » son application à découvrir les secrets » mouvemens et le véritable motif des » résolutions importantes qu'on prend, » et en instruire, autant que possible, » les lecteurs. Cette partie de l'historien » qui en apparence ne paraît pas considérable, est pourtant en effet la plus » importante. Le récit des escarmouches, » des combats, des assauts et des batailles avec le nombre des morts, les incendies et tous les autres malheurs qui » accompagnent la guerre, et qui font » tant de bruit, divertissent sans doute » bien davantage, et sont bien plus du » goût des jeunes gens, et du commun » des peuples; mais la connaissance de » la cause qui produit tous ces désordres » plaît bien plus aux personnes savantes » et de bon sens, au jugement et à l'approbation desquelles l'histoire doit être » soumise : de sorte qu'il paraît que Strada » aurait pu rendre son ouvrage bien plus » parfait qu'il n'est, s'il eût suivi ces » règles. » Sans déroger à la justesse de cette critique (que Strada cependant ne méritait pas à tous égards) on peut observer que, par un défaut contraire, les écrivains de ce siècle se sont souvent perdus dans l'étude des causes, qu'ils ont soumis l'histoire à la spéculation, et asservi les faits à des intrigues de cour ou à des délibérations de cabinet, qu'ils ont supposées souvent sans preuve et même sans vraisemblance. Les évènemens sont l'objet propre et direct de l'historien : les ressorts et les causes lui appartiennent sans doute aussi; mais il lui est bien difficile de les connaître, et s'il en parle sans en être foncièrement instruit, il risque d'écrire un roman pour une histoire. La qualité de jésuite qu'avait Strada excita la bile de Scioppius contre son Histoire. Il en fit une critique qu'il intitula *Infamia Famiani Stradæ*, et dans laquelle il y a plus de fiel que de raison. Il est vrai que Strada n'a point dissimulé les ravages que l'hérésie, unie à la révolte, a causés dans les plus belles et les plus catholiques provinces de l'Europe; mais en cela même il a rempli les fonc-

tions d'historien. S'il a montré quelque penchant pour la nation qui s'efforçait de maintenir le trône et l'autel, est-il en cela plus blâmable que les écrivains hollandais qui parlent de leurs patriotes avec un enthousiasme qui rend les faits parfaitement méconnaissables? L'abbé Mably, dans sa *Manière d'écrire l'histoire*, a parlé de cet élégant et intéressant historien d'une manière qui fait plus de tort à son jugement qu'à la juste célébrité de Strada. Ange Gallucci a continué cette Histoire (*Voyez* GALLUCCI). 2° *Famiani Stradæ eloquentia bipartita*, Cologne, 1655, in-12. C'est une rhétorique qui contient des exemples des meilleurs auteurs, choisis avec discernement.

STRADA DE ROSBERG (Jacques), né à Mantoue, se fit un nom dans le 16e siècle par son habileté à dessiner les médailles anciennes. (Il est mort à Prague en 1588.) — Son fils Octave STRADA hérita des talens de son père. Il a publié les *Vies des empereurs*, avec leurs médailles, en 1615, in-fol., depuis Jules César jusqu'à Mathias.

STRADAN (Jean), peintre, né à Bruges en 1536, mourut dans cette ville vers 1604. Le séjour que ce peintre fit en Italie, et notamment à Florence, et ses études d'après Raphaël, Michel-Ange, et les statues antiques, perfectionnèrent ses talens. Il avait une riche imagination, et beaucoup de facilité dans l'exécution; il donnait des expressions fortes à ses têtes. On lui reproche des draperies sèches, et un goût de dessin lourd et maniéré. Il a fait beaucoup d'ouvrages à fresque et à l'huile, à Florence, à Rome, à Reggio, à Naples; il a composé aussi plusieurs cartons pour des tapisseries. Ses tableaux d'histoire sont fort estimés; mais son inclination le portait à peindre des animaux et à représenter des chasses : ce qu'il a fait en ce genre est parfait. Ses dessins sont d'un fini précieux.

*STRAFFORD OU STAFFORD (Thomas VENTWORTH, comte de), la première des victimes illustres de la révolution d'Angleterre, naquit à Londres le 13 avril 1593, d'une famille alliée au sang royal. Au sortir de ses études qu'il fit au collége de St.-Jean à Cambridge, il visita l'Europe. Créé chevalier à son retour, il fut successivement juge-de-paix et garde des archives du comté d'York; puis représentant du même comté au parlement. Ses talens et son éloquence le portèrent jeune encore aux postes les plus honorables : il occupa entre autres celui de vice-roi d'Irlande, au moment où avaient déjà commencé à éclater les troubles qui portèrent sur l'échafaud le malheureux Charles Ier. Wentworth avait appartenu au parti ennemi de ce monarque, qui, après la mort du duc de Buckingham, son favori et son ministre, ayant besoin d'un homme courageux et habile, l'avait remplacé par Wentworth. Il espérait aussi, en choisissant pour ministre un des chefs du parti populaire, se rendre ce parti favorable et faire oublier le souvenir du duc de Buckingham. Wentworth, qui avait voté pour mettre en accusation le duc, et qui s'était fortement prononcé contre toutes les entreprises de la couronne, aussitôt que le roi mit en lui sa confiance, se dévoua entièrement à sa cause. Dans son gouvernement d'Irlande (1632), il montra un zèle, une vigilance, une fermeté qui, en apaisant les troubles, firent la prospérité de ce royaume. Il encouragea l'agriculture, l'industrie, établit des manufactures, augmenta les ressources, rendit la marine cent fois plus forte qu'elle ne l'était auparavant, sut toujours concilier le bien des sujets avec les intérêts de la couronne, et il acquit ainsi des droits à la reconnaissance publique et à celle de son souverain. Celui-ci l'avait nommé comte de Strafford, président du conseil d'York, et enfin ministre. Dans cette charge importante et difficile, si Strafford montra un peu de fierté, il s'y fit remarquer encore davantage par l'énergie de son caractère, la sagesse de son administration et son assiduité au travail, qui le plaçait presque dans une entière abnégation de lui-même. Il répétait souvent à Charles Ier cette maxime mémorable : « Si quelquefois la nécessité oblige les » souverains à violer les lois, on doit user

» de cette licence avec une extrême ré» serve ; et, aussitôt qu'il est possible, » on doit faire réparation aux lois, pour » tout ce qu'elles ont pu souffrir de ce » dangereux exemple. » Cependant, tandis que son mérite et le poste qu'il occupait excitait contre lui la malveillance des jaloux, le parti auquel il avait appartenu ne pouvait lui pardonner sa défection. Un des chefs les plus attachés à la cause de la commune, l'audacieux Pym, l'entendant se justifier de son changement : « Non, non, lui répondit-il en » l'interrompant, ne prenez pas cette » peine ; vous nous avez abandonnés ; » mais je ne vous quitterai pas tant que » vous aurez la tête sur les épaules (*till* » *your head be on your shoulders*). » Il tint ce propos dix ans avant la mort tragique du comte, et il ne manqua pas à sa parole. Strafford opposait aux efforts redoublés de ses ennemis la vigueur de son administration, sa fermeté et des mesures nécessaires de rigueur, qui maintenaient, quoiqu'en chancelant, quelque reste de pouvoir entre les mains du faible Charles Ier. Mais tous ces moyens n'étaient pas assez efficaces pour empêcher les progrès des communes, qui tiraient parti de toutes les circonstances, et qui, se sentant assez fortes par l'appui de l'opinion publique, se déterminèrent à attaquer ouvertement le ministre. Celui-ci voyant approcher l'orage, voulait donner sa démission ; mais Charles Ier le retint, l'assurant qu'il le défendrait, et que le parlement ne toucherait pas un cheveu de sa tête. Cette promesse aurait dû être sacrée ; cependant la timidité naturelle du roi, encore plus que les circonstances, en empêcha l'effet. Les communes, dans une séance secrète, mirent en accusation le comte de Strafford. L'acte fut envoyé à la chambre des pairs, où Strafford se vit aussitôt arrêté. Les communes ne perdirent pas de temps, et ayant formé une commission pour diriger l'accusation, elles continuèrent leurs attaques avec le plus grand acharnement. Voulant intéresser toute la nation à ce procès, elles lui donnèrent même plus d'appareil que n'en eut ensuite le procès du roi ; il dura quatre mois. On avait recherché dans les trois royaumes des témoins à charge, pour lesquels on éleva un grand amphithéâtre vis-à-vis le siége des juges ; on dressa une tribune pour le roi et la reine, qui assistèrent à toutes les séances ; elles durèrent dix-huit jours. L'accusation, préparée depuis long-temps, fut présentée avec une astucieuse finesse, dans laquelle il était aisé de voir la haine qui la dirigeait. Strafford parla devant ses juges avec le calme du vrai courage et la circonspection que ces momens critiques exigeaient. S'entendant reprocher quelques actes arbitraires que la coutume ou l'intérêt de l'état justifiaient, il répondit : « Si vous examinez » les ministres du roi dans les plus menus » détails, et si pour de légères fautes vous » les soumettez à des peines rigoureuses, » les affaires publiques seront abandon» nées. L'homme sage qui aura une for» tune ou une réputation à perdre ne » voudra pas s'engager en des peines si » terribles pour des choses de si peu de » conséquence. » Pendant la durée de ce procès, le roi ne s'aperçut jamais du danger qui l'environnait lui-même en voyant attaquer son ministre, par la seule raison qu'il avait mérité sa confiance et défendu ses intérêts : il ne présageait pas que la perte du comte de Strafford, donnant plus d'audace aux communes, entraînerait la sienne au moment où l'effervescence des esprits était presque arrivée à son comble. Cependant les ennemis de Strafford ne purent le faire condamner, par des voies légales, sur leur accusation. Les communes dressèrent alors un *bill d'attainder*, décret arbitraire et qui signifie arrêt de proscription fondé sur la conviction des crimes attribués à l'accusé. Ce bill trouva néanmoins 59 opposans ; mais les autres membres firent agir les chefs populaires, et on entendit les orateurs des *puritains* déclamer sur la nécessité de punir les grands coupables. En même temps, pour mieux effrayer le roi, on excita la populace ; et 6,000 hommes armés d'épées, de pioches et de bâtons, vinrent en foule assiéger les salles du parlement. Les pairs qui avaient paru chanceler, et les 59 opposans au bill,

furent exposés aux insultes et aux menaces des factieux ; les noms des premiers, inscrits sur de grands placards, furent affichés dans les rues avec l'épithète de *straffordiens*, ce qui, en rigueur, voulait dire *royalistes*. Les ennemis du ministre obtinrent de leurs manœuvres tout le résultat qu'ils en attendaient. Les pairs, effrayés de ces mouvemens populaires, n'osèrent plus, en grande partie, occuper leur siége pendant la continuation du procès. Quand le bill d'*attainder* fut discuté, il ne s'en trouva dans la chambre que 45, et il n'y en eut que 19 qui osèrent s'y opposer. La majorité fut donc contre Strafford, qu'on condamna à perdre la tête ; mais il fallait encore le consentement du roi. Il sembla balancer ; alors des groupes se dirigèrent vers son palais, et demandèrent à grands cris la mort du malheureux ministre. La reine, épouvantée, pressait Charles I[er] de céder ; le monarque résistait encore. On dit qu'alors Strafford lui écrivit de sa prison pour le prier de lui laisser subir son sort : cette générosité aurait dû éveiller la justice de son souverain, lui rappeler sa promesse, l'engager à défendre celui qui se sacrifiait pour sa cause, et à ne pas donner à la populace, ni aux communes, déjà si puissantes, un triomphe qui les élevait sur les débris de son autorité ; mais Charles I[er], prince humain et bienfaisant, était faible et sans caractère. Conseillers, juges, prélats, par corruption, par ambition, par terreur, tout se réunit pour lui arracher son assentiment au bill meurtrier. Ces évêques anglicans, qui reprochaient tant à l'église romaine ses distinctions jésuitiques et sa morale perverse, établirent disertement « qu'il » y avait deux consciences ; que la con- » science publique du roi non seulement » l'excusait, mais l'obligeait de faire ce » qui était contre la conscience privée de » l'homme ; qu'enfin la question n'était » pas si le roi devait sauver ou non le comte » de Strafford, mais si le roi devait livrer » sa famille et son royaume à une ruine » certaine. » Il abandonna donc Strafford, et signa le funeste décret. Ce dernier entendit son arrêt avec un sang-froid et un courage qu'il ne démentit pas dans ses derniers momens. Avant de poser sa tête sur le billot : « Je vais, dit-il, reposer aussi » volontiers ma tête que je l'eusse fait » pour dormir..... Je crains que ce soit » un mauvais présage pour la réforme » qu'on projette dans l'état, que de com- » mencer par l'effusion du sang inno- » cent. » Il fut décapité le 15 mai 1641, » à l'âge de 48 ans. Charles I[er] regretta toujours Strafford : il se reprocha sa mort même sur l'échafaud ; il reconnut alors qu'elle avait été l'avant-coureur de la sienne. La mémoire de ce ministre fut réhabilitée sous Charles II, et son fils reprit son rang à la chambre haute. Les historiens ont parlé différemment de Strafford ; mais la plupart lui accordent de grands talens pour gouverner. Madame Macaulay pousse son injustice jusqu'à ne trouver rien à reprocher à son procès ni au bill arbitraire d'*attainder* : les ennemis personnels de Strafford n'auraient pu s'exprimer contre lui avec plus de prévention et d'amertume. Rapin Thoyras parle de lui d'après les mêmes principes. Millot, tout en rendant justice à son mérite, ne le trouve cependant pas exempt de reproches. Hume, d'un autre côté, semble défendre la cause de Strafford avec un zèle qui n'est pas toujours impartial. Parmi tous ces écrivains, le témoignage de Witloke devient irrécusable, puisqu'il présida la commission chargée de diriger l'accusation contre ce ministre ; il dit, entre autres choses : « Jamais homme ne » joua un si beau rôle sur un tel théâtre » avec plus de constance, d'éloquence, » de raison, de jugement et de modéra- » tion, et même avec plus de grâce dans » ses discours et sa contenance, que ce » grand et excellent personnage... Il tou- » cha de *remords* et de pitié tous les as- » sistans, à l'exception d'un petit nom- » bre..... etc. » Dans les circonstances difficiles où se trouvait le comte de Strafford, c'est-à-dire entre un monarque faible et un parti puissant, déjà son ennemi particulier, il était presque inévitable qu'il ne commît quelques légères fautes ; mais il se montra le plus solide appui de l'autorité royale au moment où tout le

portait à son déclin ; il ne démentit jamais, pour la défense de son maître, ni son zèle ni sa fermeté ; il sut, tant qu'il fut en place, éloigner l'orage qui finit par tout dévaster ; et sa mort, entraînant celle de Charles Ier, fut une des principales causes du bouleversement total de l'Angleterre. M. de Lally-Tolendal a donné une tragédie sur le comte de Strafford, et a publié à Londres, en 1795, *Essai sur la vie de T. Wentworth, comte de Strafford*. Une 2e édition a été faite en 1814, in-8. La *Vie* de lord Strafford a été écrite en anglais par le chevalier Ratcliffe son ami, et de nos jours par M. Mac-Diarmid. *Voyez* Châteaubriand, dans ses *Quatre Stuarts*, œuvres complètes, tom. 22, pag. 121.

* STRANGE (le chevalier Robert), célèbre graveur du 18e siècle, naquit aux Orcades en 1721. Il s'appliqua au dessin sans maître, faute de moyens ; et après avoir essayé divers états, il se rendit à Edimbourg, où il présenta ses ouvrages au graveur Richard Cooper, qui les approuva, et lui donna des leçons pendant six ans. En 1745, il prit parti pour le prince Edouard, connu sous le nom de *Prétendant*, et servit dans ses armées jusqu'à la bataille de Culoden, 1746, qui détruisit toutes les espérances de ce prince. Après l'amnistie, Strange vint à Londres, et en 1748 il passa à Rouen, et y prit des leçons d'anatomie de Lecat, et de dessin sous Descamps. S'étant rendu à Paris en 1749, il apprit l'usage de la pointe sèche à l'école de Lebas, et parvint à surpasser son maître. Il retourna à Londres en 1750 ; dix ans après, il voyagea en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre de l'art, et en 1765 il se fixa décidément à Londres. Ses ouvrages sont très nombreux ; nous ne citerons que les plus remarquables, qui sont : *Charles Ier*, d'après van Dyck ; l'*Apothéose des deux enfans de George Ier*, d'après West ; *Cléopâtre*, *Vénus*, *Cupidon*, *endormi*, d'après le Guide ; *Bélisaire*, de Salvator Rosa ; *sainte Agnès*, du Dominiquin ; *sainte Cécile*, de Carle Maratte ; l'*Annonciation*, d'après le Guide ; la *Madeleine* et *saint Jérôme*, du Corrége ; la *Maîtresse et l'Enfant*, du Parmesan ; la *Mort de Didon*, du Guerchin ; *Danaé*, *Vénus et Adonis*, du Titien ; le *Portrait de la reine Henriette*, d'après van Dyck ; *Abraham renvoyant Agar*, et *Esther devant Assuérus*, du Guerchin ; l'*Amour en méditation*, de Seidoni ; *saint Jean enfant*, de Murillo ; le *portrait de Raphaël*, d'après lui-même ; celui de *Sapho*, de Dolci. Son œuvre fut imprimé en 1795, et se vendait 70 guinées ; on en a recueilli cinquante exemplaires. Strange était des académies de peinture de Paris, Florence, Bologne, Parme, etc. Il avait été créé chevalier par George III en 1787, et il mourut à Londres en 1792, âgé de 71 ans.

STRAPAROLLA DE CARAVAGE (Jean-François), auteur italien, né à Caravage, s'amusa à écrire des Contes dans le goût de Bocace. Cet auteur vivait dans le 13e siècle. Il nous a laissé quelques rapsodies sous ce titre : *le Piacevoli notti*, Venise, 1550-54, deux volumes in-8. Ce recueil contient 13 *nouvelles*, qu'il appelle agréables, et que les personnes de goût trouvent tout au moins insipides. Louveau et la Rivei perdirent leur temps à les traduire en français. On en a fait plusieurs éditions ; mais dans quelques-unes on a retranché les sottises les plus grossières de l'auteur.

STRATON, philosophe péripatéticien de Lampsaque, fut disciple de Théophraste, à l'école duquel il succéda, l'an 248 avant J. C. Son application à la recherche des secrets de la nature le fit surnommer *le Physicien*. On lui a reproché de n'avoir pas reconnu l'auteur de cette nature qu'il étudiait. Ce philosophe fut choisi pour être précepteur de Ptolémée Philadelphe, qui le combla de bienfaits. Il avait fait des Traités de *la royauté*, de *la justice*, du *bien*, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, et qui, sans doute, vu les principes de l'auteur, n'étaient que des mots sans choses. (Cependant, eu égard à l'époque où il vivait, Straton avait de grandes connaissances ; mais il ne savait point les appliquer. Une de ses fausses maximes était qu'il n'était pas néces-

saire de recourir à une *intelligence première*, pour expliquer le monde, et en attribuait la création et l'économie aux lois établies de la physique et de la mécanique. Il ne connaissait d'autre dieu que la nature, et on l'a regardé comme un des précurseurs du *spinosisme*. Diogène dans ses *Vies des philosophes* a donné les titres de ses nombreux ouvrages. Brucker a rassemblé dans son *Histoire de la philosophie* tout ce qu'on sait de Straton, et diverses *Maximes* de ce philosophe extraites de Sextus Empiricus, Simplicius et Stobée.)

STRATONICE. *Voy.* ANTIOCHUS SOTER.

STRÉBÉE (Jacques-Louis), de Reims, habile dans le grec et dans le latin, mort vers 1550, est connu par une *Version latine*, 1556, in-8, des *Morales*, des *Economiques* et des *Politiques* d'Aristote, aussi élégante que fidèle; et par un traité *De electione et oratoria collocatione verborum*, Lyon, 1541, in-4.

STREIN (Richard), *Strenius*, baron de Schwarzenau en Autriche, conseiller bibliothécaire et surintendant des finances de l'empereur, mourut en 1601, et a laissé quelques ouvrages : 1° un traité *De gentibus et familiis Romanorum*, Paris, 1599, in-fol., où il a éclairci les antiquités romaines; 2° des *Discours* pour défendre la liberté des Pays-Bas. Cette liberté devait, selon ses vues, conduire à professer le protestantisme, qu'il avait lui-même embrassé. 3° *Commonitorium de Roberti Bellarmini scriptis atque libris*. C'est un nain qui combat un géant; car la théologie n'était point du tout l'affaire de l'auteur.

STREITHAGEN (André), né à Morzenhauss, près de Juliers, mort vers 1640, eut la direction de l'école et de l'orgue du collége des chanoines d'Heinsberg. On a de lui des *Poésies* et d'autres ouvrages ignorés. — Pierre STREITHAGEN, son fils, né à Heinsberg, dans le duché de Juliers, le 27 novembre 1595, s'appliqua aux belles-lettres et à la musique, comme son père. Il fut successivement chanoine à Heinsberg, à Granenbourg dans le duché de Clèves, et à Wassenberg. Il était encore vivant en 1670. Nous avons de lui : 1° *Vita sancti Hilarionis*, en vers avec des notes; 2° *Eburo, sive Panegyricus historico-poeticus in civitatem Leodiensem*, Liége, 1682, in-4; 3° *Somnium sive Poema in Ruram* (Roër, rivière du duché de Juliers, dans les *Annales Cliviæ*, et grand nombre de pièces de vers; 4° *Successio principum Juliæ, Cliviæ, Montium*, etc., Dusseldorf, 1629, in-4. — Plusieurs auteurs ont confondu ce Pierre Streithagen avec un autre du même nom, né à Aix-la-Chapelle en 1592, qui fut ministre de la religion prétendue réformée à Emmerick, puis prédicateur et conseiller de Frédéric V, électeur palatin, et ministre à Heidelberg, mort le 12 juin 1654. On a de ce prédicant : 1° *Florus christianus, sive Historiarum de rebus christianæ religionis libri IV*, Cologne, 1640, in-8. La haine contre l'Eglise catholique s'y montre à découvert. 2° *Novus homo, sive de Regeneratione tractatus*, etc.

STRIGELIUS (Victorinus), né à Kauffbeuren dans la Souabe, en 1524, fut un des premiers disciples de Luther. Il se trouva à la conférence d'Eisenach en 1556, sur la nécessité des bonnes œuvres, et eut l'année suivante une vive dispute avec Francowitz. Depuis ce temps, il ne cessa d'être en butte aux théologiens protestans, qui le firent mettre en prison en 1559, d'où étant sorti trois ans après, il enseigna la théologie et la logique à Leipsick; ses ennemis lui firent ensuite défendre de continuer ses leçons. Il fut obligé de se retirer dans le Palatinat, devint professeur de morale à Heidelberg, et y mourut en 1569, à 45 ans. On a de lui des *Notes* sur l'ancien et le nouveau Testament, et sur d'autres ouvrages, où il ne fait pas difficulté de s'éloigner des sentimens de ceux de sa communion.

STROBELBERGER (Jean-Etienne), de Gratz en Styrie, reçut le bonnet de docteur en médecine à Montpellier en 1615, fut fait médecin impérial aux bains de Carlsbad, et mourut peu après, l'an 1630. On lui doit : 1° *Galliæ politico-medica descriptio*, Iéna, 1620,

in-16, et 1621 in-12. C'est une description des principales villes, des académies des fleurs, des fontaines minérales, des plantes, etc., de la France, mais elle est très superficielle; 2° *Historia Monspeliensis*, Nuremberg, 1625, in-12. C'est une histoire de l'université de Montpellier et des professeurs qui s'y sont distingués. 3° Plusieurs ouvrages de médecine aujourd'hui ignorés.

STROZZI (Titus-Vespasien et Hercule), père et fils, deux poètes latins de Ferrare, ont laissé des *Elégies* et d'autres poésies latines, d'un stile pur et agréable. Titus, né en 1422, mourut vers 1502, âgé de 80 ans. Hercule, son fils, né en 1471, fut tué par un rival en 1508. Ils avaient l'un et l'autre du mérite. Leurs *Poésies* ont été imprimées à Venise en 1513, in-8.

STROZZI (Philippe), issu d'une ancienne et riche maison de Florence, où il naquit en 1488. Il était sénateur et fut l'un de ceux qui, après la mort du pape Clément VII, entreprirent de se défaire d'Alexandre de Médicis, duc de Florence. (*Voyez* ALEXANDRE.) Après la mort de ce prince, le duc Côme, son successeur (*voyez* ce nom), poursuivit les conjurés. Philippe Strozzi se met pour lors à la tête de 2000 fantassins; ils se retirent dans un château, qui bientôt est assiégé et pris. Strozzi est fait prisonnier, et se donne lui-même la mort en 1538. Requier a publié la *Vie* de ce républicain fougueux, traduite du toscan, in-12, 1764. La famille de Strozzi passa presque toute en France, où elle fut élevée aux premières dignités. — Son fils, Laurent STROZZI, fut cardinal et archevêque d'Aix, et mourut à Avignon le 4 décembre 1571. — Un autre de ses fils, Pierre STROZZI, se distingua par les armes. Il contribua, l'an 1536, à faire lever le siége de Turin aux impériaux. En 1538, après sa défaite près de Monte-Murlo, en Toscane, où fut pris Philippe son père, et où lui-même courut grand risque de l'être, il se retira à Rome, et y resta jusqu'en 1542. La guerre s'étant rallumée alors entre François Ier et Charles-Quint, il se trouva au siége et à la prise de Luxembourg par les Français en 1543; fut battu en 1544 par les impériaux près de Serravalle, sur la frontière de l'état de Gênes, et commanda en 1554 l'armée envoyée par Henri II en Toscane, pour secourir la république de Sienne contre l'empereur et le duc de Florence. Le 2 août de cette année, il perdit la bataille de Matiano contre le marquis de Marignan, et fut blessé de deux arquebusades. Il n'en reçut pas moins la même année le bâton de maréchal de France, et fut fait lieutenant-général de l'armée du pape Paul IV, avec laquelle il reprit le port d'Ostie, et quelques autres places aux environs de Rome, l'an 1557. Il fut tué en 1558, au siége de Thionville, à l'âge de 50 ans. —Léon STROZZI, frère de celui-ci, et fils de Philippe, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, connu sous le nom de *Prieur de Capoue*, se rendit célèbre par ses exploits sur les galères de France, dont il fut général, et sur celles de Malte. Il fut tué en 1554 d'un coup d'arquebuse, en reconnaissant la petite ville de Scarlino sur la côte de Toscane. — Philippe STROZZI, neveu de celui-ci et fils de Pierre, né à Venise au mois d'avril 1541, servit la France avec distinction, et eut la charge de lieutenant-général de l'infanterie. Envoyé en 1582, avec une armée navale, au secours de dom Antoine, soit-disant roi de Portugal (*voyez* ce nom), il fut entièrement défait le 28 juillet de la même année, par le marquis de Santa-Cruz, grièvement blessé, et jeté à la mer, à l'âge de 42 ans. Torsay a donné une *Vie* de cet officier, qui n'est qu'une espèce de roman, où l'auteur a tâché de satisfaire sa haine contre les Espagnols.

STROZZI (Cyriaco), philosophe péripatéticien, né à Florence en 1504, voyagea dans la plus grande partie de l'univers, sans que ses voyages interrompissent ses études. Il professa le grec et la philosophie avec beaucoup de réputation à Florence, à Bologne et à Pise, où il mourut en 1565, à 61 ans. On a de lui un 9e et un 10e livres, en grec et en latin, ajoutés aux huit livres qu'Aristote

a composés *de la République ;* il a bien pris l'esprit de cet ancien philosophe, et l'imitateur égale quelquefois son modèle. — Laurence STROZZI, sa sœur, née au château de Cappalla, à 2 milles de Florence, l'an 1514, mourut en 1591 religieuse de l'ordre de Saint-Dominique. Sans songer à devenir une savante, elle s'appliqua tellement à la lecture, qu'elle apprit diverses langues, surtout la grecque et la latine, et devint habile dans plusieurs sciences. Nous avons d'elle un livre d'*Hymnes* et d'*Odes* latines, sur toutes les fêtes que l'Eglise célèbre, Parme, 1601, in-8. Cet ouvrage a été traduit en vers français par Simon-George Pavillon.

STROZZI (Jules), né à Venise en 1583, se distingua par son talent pour la poésie italienne. Il mourut vers l'an 1660, après avoir donné un beau poème sur l'origine de la ville de Venise. Il parut sous ce titre : *Venezia edificata*, 1624, in-fol., ou 1626, in-12. On a encore de lui : *Barbarigo, owero l'Amico sollevato, poema eroico*, Venise, 1626, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas STROZZI, autre poète italien, né à Florence en 1590, mort en 1654, dont on a les *Sylves du Parnasse*, des *Idylles*, des *Sonnets*, et plusieurs pièces fugitives, outre deux tragédies, *David de Trébizonde*, et *Conradin*.

STROZZI (Thomas), jésuite, né à Naples en 1631, s'est fait une réputation par ses ouvrages. Les plus connus sont : 1° un poème latin *sur la manière de faire le chocolat ;* 2° un *Discours sur la liberté, dont les républiques sont si jalouses ;* 3° dix *Discours* italiens, pour prouver contre les juifs que J. C. est le Messie ; 4° un grand nombre de *Panégyriques*, où il y a beaucoup de pensées ingénieuses.

STRUENSÉE (Jean-Frédéric, comte de). *Voyez* BRANDT (Enevold.) L'auteur des *Commentaires sur les Mémoires de M. de Saint-Germain*, page 89, entre dans des détails curieux, mais délicats, sur la fin tragique de ces deux seigneurs. On peut consulter aussi *Voyage au nord de l'Europe*, par Wraxal, *lettre* 5 ; et les *Mémoires authentiques et intéressans*, ou *Histoire des comtes Struensée et Brandt*, Bruxelles, 1789, in-8. Ces *Mémoires*, peut-être trop favorables aux deux infortunés dont ils rapportent la catastrophe, ne laissent pas de jeter un grand jour sur cette époque de l'histoire danoise, époque qui jusqu'ici a paru enveloppée des plus épaisses ténèbres. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 15 octobre 1789.)

STRUVE (George-Adam), jurisconsulte, né à Magdebourg en 1619, professa le droit à Iéna, et devint le conseil des ducs de Saxe : il mourut le 15 décembre 1692, à 73 ans, peu de temps après avoir fait le rapport d'un procès. Il appliquait aux magistrats ce mot d'un empereur romain : *Oportet stantem mori.* C'était un homme d'un travail infatigable, d'un tempérament fort et robuste, et d'une franchise qui lui gagnait tous les cœurs. On a de lui des *Thèses*, des *Dissertations*, et d'autres ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue son *Syntagma juris civilis*.

STRUVE, (Burchard-Gottlieb), fils du précédent, professeur en droit à Iéna, comme son père, naquit à Veimar en 1671. Il se fit estimer par son érudition, et finit sa carrière, en 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : 1° *Antiquitatum romanarum syntagma*, 1701, in-4. C'est la première partie d'un grand ouvrage. Celle-ci regarde la religion, et l'on y trouve des choses intéressantes. 2° *Syntagma juris publici*, 1711, in-4 ; ouvrage estimable, où l'auteur fait un bon usage de l'histoire ; 3° *Syntagma historiæ germanicæ*, 1730, 2 vol. in-fol. ; 4° une *Histoire d'Allemagne*, en allemand ; 5° *Historia Misnensis*, 1720, in-8, etc. Ces ouvrages sont pleins de recherches. 6° La *Vie* de son père.

STRUVE (Henri), chimiste distingué, né en 1751 d'un père qui professait avec succès la médecine à Lausanne, suivit les cours de médecine et de sciences physiques à l'université de Tubingue. De retour dans sa patrie, il fut nommé en 1784 professeur extraordinaire de chimie ; plus tard il devint professeur ordinaire de

chimie et de minéralogie, et fut chargé de l'inspection des mines. Nous citerons seulement quelques-uns de ses ouvrages : 1° *Méthode analytique des fossiles, fondée sur leurs caractères extérieurs*, Lausanne, 1797, in-4 ; 2° *Recueil de Mémoires sur les salines et leur application*, ibid., 1803, in-8 ; 3° *Description des salines du ci-devant gouvernement d'Aigle*, ibid., 1804, in-8 ; 4° *Fragmens sur la Théorie des sources et sur son application à l'exploitation des sources salées*, ibid., 1804, in-12 ; 5° *Itinéraire des salines*, ibid., 1805, in-12 ; 6° *Mémoires sur différens objets relatifs à la géologie, aux mines et salines*, ibid., 1805, in-8 ; 7° *Abrégé de géologie*, ibid., 1818 ; 2e édition, 1819, in-12 ; 8° *Coup d'œil sur l'hypothèse de M. Charpentier*, ibid., 1819, in-12 ; 9° *Observations sur le gisement du gypse salifère dans le district d'Aigle*, ibid., 1825, in-12. Struve a publié en outre chaque année, de 1805 à 1814, un *Rapport* en un volume in-12, sur les travaux entrepris ou à entreprendre dans les mines ou les salines du district d'Aigle. Peu de temps avant sa mort il s'était fait remplacer dans sa chaire par M. Mercanton de Vevey, élève de l'école polytechnique. Il est mort le 29 novembre 1826. Son testament contient un grand nombre de legs, tous applicables à des objets scientifiques ou d'utilité publique.

STRUYS (Jean), Hollandais, célèbre par ses voyages en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes, etc. s'appelait Jean *Janszoon Strauss*. Il commença à voyager l'an 1617, par Madagascar jusqu'au Japon ; puis l'an 1655, par l'Italie dans l'Archipel ; et enfin l'an 1668, par la Moscovie, en Perse, et ne revint dans sa patrie qu'en 1673. Les *Relations* qu'il en avait faites furent rédigées après sa mort par Glanius. Elles parurent à Amsterdam, en 1681, in-4, et depuis en 3 vol. in-12, ibid., 1724, et Rouen, 1730. Elles sont intéressantes : mais il y a bien des choses fausses ou mal vues ; en particulier, ce qu'on y dit des hommes à queue de l'île de Formose est démenti par tous les autres voyageurs. Il peut s'y trouver, comme ailleurs, quelques individus qui ont un prolongement exotique de l'épine du dos ; mais c'est une anomalie particulière qui n'affecte point l'espèce, et ne fait point une monstruosité nationale.

* STRYPE (Jean), prêtre anglican, né à Londres en 1643, fut un célèbre antiquaire : il avait fait ses études à Catherine-Hall dans l'université de Cambridge, où il prit le degré de maître-ès-arts. Il fut nommé, en 1669, recteur de la paroisse de Theydon-Boys, dans le comté d'Essex. Il permuta la même année ce bénéfice pour celui de vicaire perpétuel de Low-Layton. Il exerçait en même temps l'office de prédicateur à Hackney. Il était profondément versé dans l'histoire en général, et particulièrement dans la biographie. Un assez grand nombre d'ouvrages furent le fruit de ses laborieuses recherches. Les principaux sont : 1° les *Vies* des archevêques *Cranmer*, *Grindal* et *Whigift*, de l'évêque *Aylmer*, de sir *Thomas Smith* et de sir *John Cheke* ; 3° des *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, 3 vol. in-fol., outre beaucoup d'autres doctes écrits. Ce savant mourut à Hacney le 13 décembre 1737.

STUART (Les), rois d'Ecosse et d'Angleterre. *Voyez* JACQUES, MARIE, RIZZO, MURRAI, CHARLES, EDOUARD, *et plus bas*.

STUART (Gauthier), comte d'Athol en Ecosse, fils de Robert II, roi d'Ecosse, fut convaincu, en 1436, d'une conspiration contre Jacques Ier, roi de ce pays, et subit un supplice presque aussi cruel et aussi dégoûtant que celui de George Dosa. *Voyez* ce nom.

STUART (Robert), comte de Beaumont le Roger, seigneur d'Aubigny, plus connu sous le nom de *maréchal d'Aubigny*, était second fils de Jean Stuart III, comte de Lénox, de la maison royale d'Ecosse. Il se signala par sa valeur dans les guerres d'Italie, et contribua au gain de plusieurs batailles. Ses belles actions lui méritèrent le bâton de maréchal de France. Sa mort, arrivée en 1543, fut une perte pour l'état. — Il ne faut pas le confondre avec Jean STUART, comte de

Boucon, petit-fils de Robert II, roi d'Ecosse, qui amena 6000 bons soldats à Charles VII, alors dauphin. Il battit les Anglais à Baugé en 1421, fut défait à Crevant, en 1423, et enfin tué devant Verneuil, en 1424. Il avait reçu l'épée de connétable le 24 août de la même année. Il n'a laissé que des filles.

* STUART (Jacques-Edouard-François), prince de Galles, connu en Europe sous le nom de *chevalier de Saint-George*, ou de *prétendant*, fils de Jacques II, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et de Marie de Modène, naquit le 10 juin 1688. A sa naissance, le parti qui préparait de loin une révolution, répandit les bruits les plus absurdes; Guillaume d'Orange tâcha de les accréditer. Il se plaignit qu'on voulait le frustrer de ses droits par la supposition d'un prince de Galles; il fallut que Jacques II convoquât un grand conseil, où il fit entendre tous les témoins de l'accouchement de la reine: parmi ces témoins se trouvèrent la reine douairière et le chancelier. Malgré des preuves aussi authentiques, les partisans du prince d'Orange, entre autres Burnet, tâchaient d'appuyer la supposition. Leurs raisons étaient qu'on n'avait pas appelé à l'accouchement l'archevêque de Cantorbéry, qui était alors enfermé à la tour de Londres, et la princesse Anne, qui prenait les eaux à Bath, comme si l'on avait pu prévoir le moment précis des couches de la reine, et l'indigne accusation qu'on devait intenter contre cette princesse. « Si Jacques II n'avait pas été catholique, dit le Père d'Avrigny, s'il n'avait pas fait baptiser son fils selon le rit romain, personne ne se serait avisé de jeter le moindre doute sur la naissance du prince de Galles. » C'est le titre que porta d'abord ce prince. Quoi qu'il en soit, il passa en France avec la reine sa mère, le 20 décembre de la même année, et, après la mort de son père, en 1701, il fut reconnu roi de la Grande-Bretagne par le pape, Louis XIV et plusieurs autres princes de l'Europe. En 1708, ce prince s'embarqua pour passer en Ecosse; mais il fut obligé de revenir à Dunkerque. La même année, il fit la campagne de Flandre sous le duc de Bourgogne, et se trouva à la bataille près de Mons, le 11 septembre 1709, à la tête de la maison du roi. Après la paix, il se retira en Lorraine, s'embarqua en 1715 pour l'Ecosse, où il arriva le 2 janvier 1716. Malheureusement le comte de Mar qui commandait ses partisans en Ecosse fut vaincu par le duc d'Argyle. Néanmoins le prince de Galles fut proclamé, le 21, roi d'Ecosse par les troupes, qui lui prêtèrent serment de fidélité; mais bientôt, sans soldats et sans munitions, il fut obligé de se rembarquer le 15 février, passa incognito en France, se rendit à Avignon le 31 mars, et y resta jusqu'au 6 février 1717, qu'il partit pour l'Italie où il arriva au mois de mars suivant; il quitta Rome le 8 février 1719, et alla en Espagne où il séjourna peu de temps. De retour à Rome, il y épousa, la même année, Marie-Clémentine Sobieski, fille du prince Jacques-Louis-Henri Sobieski. Il fixa son séjour dans cette ville, où il mourut le 2 janvier 1766, laissant deux fils *Charles-Edouard* (voyez EDOUARD), et le prince *Henri-Benoît*, cardinal d'YORK (*Voy.* ce nom). On trouve une *Notice* très étendue sur ce prince dans le premier volume des *Mémoires secrets* du cardinal Dubois, publiés par M. de Sévelinges, 2 vol., 1815.

* STUART (Charles-Edouard-Louis-Philippe-Casimir), fils aîné de Jacques III, et connu sous les noms de *Charles-Edouard*, du *Prétendant*, du *Chevalier* et du *comte d'Albany*, né à Rome le 31 décembre 1720, passa sa jeunesse en Italie. Lorsqu'en 1740 la guerre fut déclarée entre la France et l'Angleterre, il vint à Paris, où il fut déçu dans les promesses de secours armés que Louis XV avait faites aux Stuarts. Le jeune prétendant résolut de tenter seul la fortune en Ecosse, s'embarqua à Nantes avec sept personnes proscrites comme lui, arriva aux Hébrides, et le 19 juillet 1745 aborda dans le Lochnannagh, entre Moddart et Arisaig. Les chefs des Highlands hésitèrent d'abord à s'engager dans une entreprise qui leur semblait téméraire sans l'aide de la France; mais Charles-Edouard les décida par son exemple. Le Pibroch réunit les

clans fidèles ; l'étendard des Stuarts fut arboré ; Jacques III reçut le titre de roi, et 2000 montagnons escortèrent le jeune prince comme régent jusqu'à Edimbourg. Le gouvernement nouveau négligea d'abord de poursuivre ces faibles ennemis ; Charles-Edouard défait le général Cope à Prestoupans, s'avance dans l'intérieur, et arrive jusqu'à Derby. Tout annonçait le triomphe du prétendant, lorsque les chefs écossais, doutant de leur fortune, décident la retraite : Charles-Edouard recule en frémissant de colère. Les Anglais, commandés par le duc de Cumberland, prennent l'offensive, et poursuivent les Ecossais jusque dans leur pays. La guerre se continue en Ecosse : de son côté Charles-Edouard gagne la bataille de Falkirk ; de l'autre, le duc de Cumberland est victorieux à Culloden, et il achève de dompter le parti jacobite par des exécutions qui lui valurent le surnom de *Boucher*. Quant à Charles-Edouard, il erra dans les montagnes, et, après des aventures qui tiennent du roman, il revint en France. Le traité d'Aix-la-Chapelle le força de se réfugier à Avignon, puis en Italie. Il reparut secrètement à Londres en 1753, et en 1761, à l'époque du couronnement de George III. Il est mort à Florence le 31 janvier 1788. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, proscrit ou victorieux, il fit preuve de grandes qualités, et se montra digne de remonter sur le trône de ses aïeux. Il avait épousé la princesse de Stolberg, plus connue sous le nom de comtesse d'Albany, qui épousa en secondes noces le poète Alfieri, et en troisièmes le peintre Fabre. On peut lire sur ce prince l'*Histoire de la rébellion de* 1745 par J. Home, ouvrage refait par R. Chambers : ces deux auteurs étaient anti-jacobites. Voltaire a consacré quelques pages de son *Siècle de Louis XV* aux aventures de Charles Edouard. *Voyez* le *Supplément* du 3e vol. de l'*Histoire d'Ecosse*, traduit de Walter Scott : c'est ce qu'on a écrit en France de plus complet sur ce prince.

* STUART (Henri-Benoît), second fils de Jacques III, né le 6 mars 1725, porta d'abord le titre de duc d'York, puis celui de cardinal d'York. Après la mort de son frère Charles-Edouard, il se fit appeler Henri IX. Il mourut à Rome en 1807. Ainsi mourut sous le chapeau de cardinal le dernier des Stuarts, le dernier des petits-fils de Jacques II.

* STUART (Jacques), antiquaire et architecte célèbre, naquit à Londres en 1713 de parens pauvres qu'il perdit de bonne heure, se perfectionna dans les arts du dessin dont les premiers élémens ne lui avaient été enseignés par aucun maître : il apprit même le latin et le grec, et parvint à soutenir par le fruit de ses travaux sa famille dont il était chargé. On lui doit la connaissance exacte des superbes monumens d'Athènes, ce qui lui fit donner le surnom d'*Athénien*. Ayant amassé une somme assez considérable, il voyagea en Italie et s'arrêta à Rome, où il connut l'architecte Revett. Tous les deux, très instruits dans l'histoire des antiquités, résolurent, en 1748, d'aller visiter Athènes, pour en mesurer et en dessiner les monumens. Ils demeurèrent longtemps dans cette ville ; et, après avoir porté à terme leurs travaux, Stuart revint en Angleterre et publia ses *Antiquités d'Athènes*, en 3 vol., dont le premier parut en 1762, et le second en 1790. Stuart étant mort en 1788, Newton lui succéda pour la publication de son ouvrage, dont le troisième volume fut publié en 1794, le tout contenant 240 planches in-fol. : le quatrième a paru en 1815 avec un texte explicatif et historique de M. Taylor. Cet ouvrage a été traduit en français par M. Feuillet ; 1808-1815, 3 v. in-fol. A son retour de la Grèce, Stuart avait été nommé intendant de l'hôpital de Greenwich. Stuart se rendit recommandable par sa piété filiale, par la bonté de son caractère et par la régularité de ses mœurs.

* STUART (Gilbert), historien, naquit à Edimbourg en 1742 d'un père qui était professeur d'humanités. Il fit ses études dans cette ville avec succès, et à l'âge de 20 ans il publia sur la constitution britannique un ouvrage qui établit sa réputation, et le fit recevoir docteur en droit.

Encouragé par l'approbation du public, il demanda la chaire de droit; cette chaire lui ayant été refusée, il passa à Londres où il travailla pendant plusieurs années pour le *Monthly-Review*. De retour dans sa patrie, il y établit, en 1775, deux journaux, le *Magazine* et la *Review*, qui ne réussirent pas. Il revint de nouveau à Londres, et fut un des rédacteurs du *Political Herald* et de l'*English Review*. Stuart était né pauvre, et ne dut son existence qu'au produit de ses travaux littéraires. Des raisons de santé l'ayant obligé de se retirer au village de Musselbourg, en Ecosse, il y mourut en 1786, à l'âge de 44 ans. Il a laissé: 1° *Dissertation sur l'antiquité de la constitution britannique*, Edimbourg, 1762; 2° *Tableau des progrès de la société en Europe*, 1762, in-8; 3° *Observations sur l'histoire du droit public et constitutionnel de l'Ecosse*; 4° *Histoire de la réformation en Ecosse*; 5° *Histoire de l'Ecosse depuis la réformation jusqu'à la mort de la reine Marie*, Londres, 1786. Cette histoire est très estimée.

STUCK ou STUCKIUS (Jean-Guillaume) de Zurich, s'est acquis, à la fin du 16e siècle, de la réputation par son *Traité des festins des anciens et de leurs sacrifices*. On le trouve dans un recueil d'autres ouvrages sur l'antiquité, Leyde, 1695, 2 vol. in-fol. Il y rapporte la manière avec laquelle les Hébreux, les Chaldéens, les Grecs, les Romains et plusieurs autres nations faisaient leurs repas, et les cérémonies qu'ils observaient les jours de fêtes dans leurs sacrifices. Il y a beaucoup de recherches dans cet ouvrage. L'auteur mourut en 1607. On a encore de lui des commentaires sur Arrien, et *Carolus Magnus redivivus*, in-4, où il compare Henri IV à Charlemagne.

STUKELEY (Villiam), né à Holbeck dans le comté de Lincoln, en 1687, s'appliqua d'abord à la médecine et à la botanique, et fournit à Ray un grand nombre de plantes qui servirent à enrichir son *Catalogue des plantes des environs de Cambridge*. Il s'adonna ensuite à l'étude des antiquités de son pays, et publia: 1° les *Curiosités de la Grande-Bretagne*, en anglais, Londres, 1724, in-fol., avec cent gravures; ouvrage rempli d'observations curieuses sur les expéditions de César dans la Grande-Bretagne, et sur d'autres objets intéressans. On en a donné une nouvelle édition en 1776. 2° *Palæographia sacra*, ou *Antiquités* relatives à l'histoire sacrée, in-4; 3° *Palæographia britannica*, 1744. Elle n'est pas achevée. L'auteur mourut en 1765.

STUNICA (Jacques-Lopez), docteur de l'université d'Alcala, a écrit contre Erasme et contre les *Notes* de Jacques le Fèvre d'Etaples, et sur les *Epîtres* de saint Paul. Il mourut à Naples en 1530. On a encore de lui un *Itinerarium*, *dum Compluto Romam proficisceretur*. — Il était parent de Diego STUNICA, docteur de Tolède, et religieux augustin, qui vivait dans le même siècle. Celui-ci a fait aussi plusieurs ouvrages, entre autres un *Commentaire* sur Job.

STUPPA ou STOUP (Pierre), natif de Chiavenna, au pays des Grisons, leva, en 1672, un régiment suisse de son nom au service de Louis XIV, servit avec distinction dans la guerre de Hollande, et fut établi par le roi commandant dans Utrecht. Il se trouva à la bataille de Senef. Sa bravoure lui mérita le grade de lieutenant-général, et la charge de colonel des gardes suisses en 1685. Le roi l'employa en diverses négociations en Suisse, dont il s'acquitta avec succès. Ce guerrier négociateur mourut en 1701, dans la 81e année de son âge. Comme il sollicitait un jour, auprès de Louis XIV, les appointemens des officiers suisses qui n'avaient point été payés depuis longtemps, Louvois dit au roi: « Sire, si » votre majesté avait tout l'argent qu'elle » et ses prédécesseurs ont donné aux » Suisses, on pourrait paver d'argent » une chaussée de Paris à Bâle. — Cela » peut être, répliqua Stuppa; mais aus» si, si votre majesté avait tout le sang » que les Suisses ont répandu pour le » service de la France, on pourrait faire » un fleuve de sang de Paris à Bâle. » Le roi, frappé de cette réponse, fit payer les Suisses. — Un autre STUPPA, compatriote et proche parent du précédent, fut d'abord pasteur de l'église de

Savoie à Londres, où il eut la confiance de Cromwel. Il quitta ensuite le ministère pour les armes, devint brigadier dans les troupes de France, et fut tué à la journée de Steinkerke, en 1692. Il est l'auteur du livre intitulé : la *Religion des Hollandais*, 1673, in-12, que Jean Braun, professeur à Gronin, réfuta assez mal dans sa *Véritable religion des Hollandais*, 1675, in-12.

STURM (Jean), célèbre humaniste, né à Schleiden, dans le duché du Bas-Rhin, en 1507. Après avoir fait ses premières études à Liége, il se rendit à Louvain, où Rutger Rescius, professeur de langue grecque, se l'associa pour l'établissement d'une imprimerie grecque. Il vint à Paris en 1529; il y donna sur les auteurs grecs et latins et sur la logique des leçons publiques qui eurent beaucoup d'approbateurs; mais son penchant pour les nouvelles hérésies l'obligea de se retirer à Strasbourg en 1537. Il y occupa la chaire que les magistrats lui avaient offerte, et y ouvrit l'année suivante une école qui devint célèbre, et qui, par ses soins, obtint en 1566, de l'empereur Maximilien II, le titre d'*académie*. Les ministres luthériens l'accusèrent d'avoir abandonné le luthéranisme pour embrasser le calvinisme, et parvinrent à le faire dépouiller de ses emplois. Il mourut en 1589, à 82 ans. On a de lui : 1° *Linguæ latinæ resolvendæ ratio*, in-8; 2° d'excellentes *Notes* sur la rhétorique d'Aristote, sur Hermogène, sur plusieurs ouvrages de Cicéron, etc. (Sturm a laissé un grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans les *Eloges des savans*, par Teissier; dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 29, et dans les trois programmes écrits par Oberlin, et publiés en 1804 et 1805. (Tous ses opuscules ont été réunis sous le titre de : *De institutione scholastica opuscula omnia*, Iéna, 1730, in-8.)

STURM (Jean), né à Malines en 1559, médecin et professeur de mathématiques à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié. Il fut pourvu d'un canonicat dans la métropole de Cambray, obtint une chaire de médecine et une prébende de Saint-Pierre à Louvain, où il mourut en 1650. Il s'amusa long-temps à faire des vers latins sur toutes sortes de sujets; mais si on lui doit la qualité de versificateur, il ne mérite pas le titre de poète. On a de lui plusieurs traités; les principaux sont : 1° *De institutione principum*; 2° *De nobilitate litterata*, qui ont été réunis en 1 vol. sous le titre de : *Institutio litterata*, Thorn, 1586, in-4. Il y a dans ce recueil deux autres volumes qui ne sont pas de Sturm. On a encore de lui : 1° *De rosa hierichontina*, Louvain, 1607, in-8 : ouvrage peu commun. C'est une dissertation sur la plante appelée vulgairement *Rose de Jéricho*. 2° *Theoremata physices*, Louvain, 1610, in-12, en vers héroïques.

STURM (Jean-Christophe), *Sturmius*, restaurateur des sciences physiques en Allemagne, né à Hippolstein, en 1635, était fils du maître de la garde-robe de l'électeur palatin; mais les guerres l'ayant ruiné, son fils se vit contraint de pourvoir à son existence. Il fut professeur de philosophie et de mathématiques à Altorf, où il mourut en 1703, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : 1° *Collegium experimentale sive curiosum*, Nuremberg, 1676 et 1701, 2 vol. in-4. Il y parle de la chambre obscure, de la machine pneumatique, des baromètres, thermomètres, télescopes, microscopes, etc. On y voit aussi un projet de machine aérostatique, conçue d'après la théorie du Père de Lana. 2° *Physica eclectica sive hypothetica*, Altorf, 1697-1722, 2 vol. in-4. Il y examine en critique tous les systèmes de physique anciens et modernes. 3° *Physicæ conciliatricis conamina*, Nuremberg, in-12; 4° *Prælectiones contra astrologiæ divinatricis vanitatem*, Leipsick, 1722, 2 vol. in-4; 5° *Mathesis enucleata*, en 1 vol. in-8; 6° *Mathesis juvenilis*, 1701, en 2 gros vol. in-8.

STURM (Léonard-Christophe), et non STURNI, comme d'autres l'appellent mal à propos, excellait dans toutes les parties de l'architecture civile et militaire. Il naquit à Altorf en 1669, et mourut en 1719. On a de lui : 1° une traduction latine de l'*Architecture curieuse* de G.-A.

Bockler, Nuremberg, 1664, in-fol; 2° un *Cours complet d'architecture*, imprimé à Augsbourg, en 16 vol.

SUANEFELD (Herman), peintre et graveur, flamand d'origine, né vers l'an 1620. Le goût qu'il avait pour le travail lui faisait souvent rechercher la solitude, ce qui le fit surnommer l'*Ermite;* on le nomma aussi *Herman d'Italie*, à cause de son séjour dans cette contrée. Il était excellent paysagiste, et touchait admirablement les arbres; son coloris est d'une grande fraîcheur.

* SUARD (Jean-Baptiste-Antoine), membre de l'académie française, né à Besançon en 1732, était fils d'un appariteur de l'université de cette ville, dans laquelle il passa sa jeunesse et fit ses premières études. Un duel qu'il soutint avec un officier de la garnison le fit arrêter et enfermer aux prisons du fort Ste.-Marguerite; mais quelque temps après il revint dans sa ville natale, et y fut reçu comme en triomphe. Il se rendit à Paris dans un âge peu avancé. Ses travaux littéraires le mirent en relation avec quelques écrivains distingués; mais ce ne fut qu'avec peine qu'il put tirer pour son existence quelque profit de ses productions. Il apprit l'anglais, et ce ne fut pas la moindre cause de sa fortune. Un voyage qu'il fit en Angleterre lui fournit une occasion d'augmenter sa réputation; il avait déjà été couronné en province pour un *Eloge* de Montesquieu et avait travaillé à un journal anglais qui se publiait à Paris. Il fit la connaissance de Robertson: cet historien lui communiqua les épreuves de son *Histoire de Charles-Quint* à mesure qu'on l'imprimait, en sorte qu'il fut le premier qui traduisit cet ouvrage, et la traduction parut aussitôt que l'original. Suard travailla avec l'abbé Arnaud, l'abbé Prévost et plusieurs autres, au *Journal étranger*, ensuite avec l'abbé Arnaud seul à la *Gazette littéraire de l'Europe.* Il publia en même temps quelques compilations et des traductions qui méritèrent les honneurs d'un siége académique: il fut reçu à l'académie française en 1772. Cette élection ne fut pas approuvée par le roi, pour avoir participé à l'*Encyclopédie;* et cependant il n'y travailla pas. La décision royale fondée sur un motif faux fut cassée, et Suard remplaça à l'académie l'abbé de La Ville, en même temps que Delille succédait à La Condamine. Suard devint censeur royal, et dans la suite secrétaire perpétuel de l'académie. Sa vie douce et tranquille n'offre aucun évènement remarquable, et elle ne fut un moment agitée que par l'espèce d'acharnement qu'il mit à soutenir Gluck dans la fameuse querelle qui s'éleva entre les partisans de ce musicien et ceux de Piccini. Sous le nom de l'*Anonyme de Vaugirard*, il lançait tous les matins dans le public une *lettre* dans laquelle il harcelait ses adversaires et les désolait par ses railleries fines et mordantes. Suard embrassa d'abord les principes de la révolution; mais son esprit juste, son âme honnête, lui en firent bientôt détester les excès. Il fut proscrit en 1797, et obligé de sortir de France; il y rentra après le 18 brumaire, et prit place dans la 2e classe de l'Institut. En 1772, d'Alembert avait proposé Suard au roi de Prusse comme correspondant littéraire à la place de Thiriot. Frédéric le refusa; il commençait à se dégoûter des philosophes, et Suard était alors un de leurs adeptes. Suard n'eut jamais les bonnes grâces de Buonaparte; il a prolongé sa carrière jusqu'à l'âge de 85 ans; il est mort en juillet 1817. Suard était homme d'esprit et de société; il aimait à causer, et brillait dans les salons; mais il n'a attaché son nom à aucun ouvrage remarquable. Ses principales productions sont: 1° *Histoire de Charles-Quint*, par Robertson, Paris, 1771 ou 1817, 4 vol. in-8; 2° *Histoire de l'Amérique*, du même auteur, Paris, 1818, 3 vol. in-8. On doit se défier de ces Histoires où plusieurs faits se trouvent dénaturés. 3° Des *Traductions* de Voyages; 4° beaucoup d'articles dans des journaux; les principaux ont été réunis dans ses *Variétés littéraires*, 1769, 4 vol. in-12; 1804, 4 vol. in-8; dans des *Mélanges de littérature*, publiés en 1803-1805, 5 vol. in-8. Nous ne passerons pas sous silence les éditions de *Larochefoucault*, *La Bruyère*, *Vauvenargues*, etc.

que Suard a publiées et qu'il a fait précéder d'intéressantes *Notices*. Il a aussi travaillé à la *Biographie universelle*, où on remarque plusieurs de ses articles. Nous avons plusieurs *Eloges de Suard;* mais nous nous contentons de citer les *Mémoires sur la vie de Suard*, par D.-J. Garat, 1820, 2 vol. in-8. Ce n'est pas les juger trop sévèrement que de dire que l'ouvrage de ce révolutionnaire respire le cynisme le plus déhonté et l'impiété la plus révoltante. Ainsi il dit des liaisons de Suard avec madame de Kr....., femme abandonnée par son mari, que *si elles sont réprouvées par les lois, elles sont autorisées par la nature. Ce ne serait pas une religion éclairée que celle qui repousserait de tels sentimens.* Ailleurs il ose comparer le modèle de toute sainteté avec l'homme le plus vil, le plus hideux, Robespierre. Nous n'en dirons pas davantage d'une production aussi méprisable. Pour terminer ce que nous avons à dire de Suard, nous ajoutons que d'après ses intentions, sa veuve a légué à l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, dont il était membre, une rente perpétuelle de 1,500 francs, destinée à être remise à un jeune homme de talens et de bonne conduite, né dans le département du Doubs, dans le but de lui donner les moyens d'achever et de perfectionner son éducation littéraire ou scientifique.

SUARÈS ou plutôt SUAREZ (François), jésuite, né à Grenade en 1548, professa avec réputation à Alcala, à Salamanque et à Rome. On l'appela à Coïmbre en Portugal, et il y fut le premier professeur de théologie. Il mourut à Lisbonne en 1617, avec une rare tranquillité : *Je ne pensais pas*, dit-il, *qu'il fût si doux de mourir*. Suarès avait une mémoire prodigieuse ; il savait si bien par cœur tous ses ouvrages, que quand on lui en citait un passage, dans le même instant il se trouvait en état d'achever et de poursuivre jusqu'à la fin du chapitre ou du livre. Cependant, le croirait-on? à peine ce savant homme put-il être admis dans la société. Il fut d'abord refusé; il fit de nouvelles instances, jusqu'à demander même à y entrer parmi les frères. Enfin on le reçut, et l'on était encore sur le point de le renvoyer, lorsqu'un vieux jésuite dit : « Attendons ; il me semble » que ce jeune homme conçoit aisément » et pense quelquefois fort bien. » Nous avons de lui 23 vol. in-fol., imprimés à Lyon, à Mayence, et pour la dernière fois à Venise, 1748, presque tous sur la théologie et la morale. Ils sont écrits avec ordre et avec netteté ; il a su fondre avec adresse dans ses ouvrages presque toutes les différentes opinions sur chaque matière qu'il traitait : sa méthode était d'ajouter ensuite ses propres idées aux discussions théologiques, et d'établir avec solidité son sentiment. La manière dont il combat les erreurs est pleine de cette logique forte et serrée qui assure la victoire au raisonnement, et qui aujourd'hui est si négligée. Grotius disait qu'il était si profond philosophe et théologien, qu'à peine était-il possible de trouver son égal. Benoît XIV, dans son ouvrage *De synodo diœcesana*, l'appelle *doctor eximius*, et en lui associant Vasquez, il les nomme *les deux lumières de la théologie*. Bossuet, dans un de ses écrits contre Fénélon, citant ce théologien, dit : *Suarès en qui, comme l'on sait, on entend toute l'école moderne.* On ne peut disconvenir cependant que sa théologie ne soit surchargée de questions inutiles ; que le savant jésuite ne perde quelquefois de vue la noble simplicité de nos dogmes, et la majesté de la religion chrétienne : mais c'était le vice du temps, et les gens du plus grand mérite n'ont pas toujours la force ou la liberté de s'élever au dessus de leur siècle. Du reste, sa théologie renferme de grandes lumières; mais il serait à souhaiter qu'elles fussent dégagées de beaucoup de discussions superflues, et qu'il fallût moins les chercher. (*Voyez* saint ANSELME, DUNS, GRAVINA Jean-Vincent, MOLINA, PETAU, saint THOMAS.) Son *Traité des lois* est si estimé, qu'il a été réimprimé en Angleterre. Il n'en est pas de même de son livre intitulé : *Défense de la foi catholique contre les erreurs de la secte d'Angleterre*. Il fut condamné

à être brûlé par arrêt du parlement de Paris, parce qu'il parut qu'en défendant le saint-Siége contre le schisme des Anglais, il dérogeait en quelques endroits à l'autorité des souverains. Le Père Noël, jésuite, a fait un *Abrégé* de Suarès, imprimé à Genève en 1732, en 2 vol. in-fol. L'abréviateur a orné son ouvrage de deux Traités, l'un *De matrimonio*, l'autre *De justitia et jure*. Le Père Deschamps a écrit la *Vie de Suarès*; elle a été imprimée à Perpignan en 1671, in-4.

SUARÈS (Joseph-Marie), (savant antiquaire, était fils d'un auditeur de rote d'Avignon, où il naquit vers l'an 1585; il devint prevôt de la cathédrale de cette ville, et se rendit ensuite à Rome, où le cardinal Barbérini le nomma son bibliothécaire, et lui obtint le titre de *Camérier* du pape Urbain VIII). En 1633, il fut promu à l'évêché de Vaison. S'en étant démis, il se retira à Rome, chez le cardinal Barberin son ami, à qui il plaisait par son savoir et par les agrémens de sa conversation. On a de lui : 1° une traduction latine des *Opuscules* de saint Nil, à Rome, en grec et en latin, avec des notes, en 1673, in-fol.; 2° une *Description* latine *de la ville d'Avignon et du comtat Venaissin*, in-4, etc. Il mourut en 1678, dans un âge avancé.

SUAVIS. *Voyez* SARPI.

SUAVIUS (Lambert), habile graveur de Liége, florissait dans le 16e siècle. On le croit communément élève de Lombart; il a presque toujours été occupé à graver d'après ce maître. On a de Suavius un recueil de quarante-huit estampes, entre lesquelles on distingue la *Résurrection de Lazare*, les *Douze apôtres*, les *Sibylles*, *Jésus-Christ au tombeau*, *saint Pierre et saint Jean guérissant le boiteux à la porte du Temple* : elles sont d'un beau fini, mais un peu sèches.

* SUBLEYRAS (Pierre), peintre et graveur français, naquit à Uzès en 1699, vint jeune à Paris, et prit les premières leçons de peinture sous Antoine Rivals. Ayant obtenu le grand prix en 1726, et étant allé à Rome pour se perfectionner, il se fit une brillante réputation, surtout dans le genre du portrait, dans lequel il devint, pour ainsi dire, le peintre à la mode. Les princes, les cardinaux, et le pape Benoît XIV lui-même, voulurent être tracés par le pinceau de Subleyras. Il fit en outre divers *tableaux*, estimés des connaisseurs. Parmi ces tableaux on cite celui représentant *saint Basile* qui célèbre les saints mystères, et reçoit les dons de l'empereur Valens, protecteur des hérétiques, tombant évanoui dans les bras de ses gardes. Ce tableau était destiné pour la basilique de Saint-Pierre, et on le mit en mosaïque du vivant de l'auteur. Le musée a de lui plusieurs tableaux parmi lesquels nous remarquons le *serpent d'airain*, *Jésus-Christ à table chez Simon le Pharisien*, et une esquisse de *Théodose recevant la bénédiction de saint Ambroise*. Subleyras fut un des premiers qui commencèrent à corriger le *coloris*, jusqu'alors négligé dans l'école française. On remarque aussi dans les ouvrages de cet artiste de la sagesse dans la composition, et beaucoup de grâce et d'expression dans les figures; mais on voit qu'il vivait dans un temps de décadence. Il mourut à Rome, en 1749.

SUBLIGNY (N.), avocat au parlement de Paris, au 17e siècle, cultiva plus la littérature que la jurisprudence, et donna des leçons de versification à la comtesse de la Suze. Livré au goût du théâtre, il permit que sa fille fût une des danseuses de l'Opéra. Ses ouvrages sont : 1° une *Traduction* des fameuses Lettres portugaises, dont le maréchal de Chamilly, revenant de Portugal, lui donna les originaux qu'il arrangea : elles respirent l'amour le plus ardent et le plus sot; 2° La *Folle querelle*, comédie en prose, contre l'*Andromaque* de Racine; 3° quelques *Ecrits* en faveur de Racine, dont il devint le panégyriste après en avoir été le Zoïle; 4° la *Fausse Clélie*, in-12, roman frivole et insipide, et autres ouvrages qui sont tous oubliés.

* SUCHET (Louis-Gabriel), duc d'Albuféra, maréchal de France, né le 3 mars 1770 à Lyon, entra en 1792, com-

me volontaire, dans la cavalerie nationale de cette ville, et passa peu après capitaine dans une compagnie franche de l'Ardèche, et au bout de 4 mois fut fait chef du 4e bataillon de ce même département. C'est vers ce temps qu'il fut chargé d'exécuter, avec son bataillon, l'ordre sanguinaire donné par le proconsul Maignet de réduire en cendres la commune de Bedouin, et d'en décimer les malheureux habitans. Il passa ensuite à l'armée d'Italie, et se distingua en plusieurs occasions, notamment au combat de Loano, où il enleva trois drapeaux aux Autrichiens. En 1798, il fut nommé chef de brigade sur le champ de bataille de Neumark, et passa en Suisse avec son régiment sous le général Brune; il montra dans cette campagne beaucoup d'habileté, et sa conduite lui valut l'honneur de porter à Paris 23 drapeaux pris sur l'ennemi. Suchet se rendit ensuite à l'armée d'Italie comme chef d'état-major sous Joubert dont il était l'ami. Après la mort de ce général, tué à la bataille de Novi, il continua les mêmes fonctions sous Championnet, jusqu'à ce qu'il fût adjoint comme lieutenant à Masséna, devenu général en chef de l'armée d'Italie. C'est en cette qualité qu'il tint en échec, avec 8,000 hommes, le général Mélas, qui commandait 40,000 Autrichiens; ensuite, par d'habiles manœuvres, il contribua à réduire cette armée, qu'il avait privée de tout moyen de retraite. Suchet rejoignit alors Masséna, et assista à la bataille de Marengo, après laquelle il alla prendre le commandement de Gênes. Plus tard, il eut le commandement du centre de l'armée d'Italie, parvint à dégager le général Dupont, fit avec lui 4,000 prisonniers autrichiens, et pendant la paix qui suivit le traité de Lunéville, il fut employé à l'inspection des troupes dans le midi et dans l'ouest. Rentré en campagne en 1805, il se signala par une manœuvre aussi hardie que savante à Austerlitz, et l'année suivante, il eut la principale part au gain de la bataille d'Iéna; enfin, il passa en Espagne en 1808, et fut mis à la tête du 5e corps d'armée avec lequel il fut détaché en Aragon comme général en chef. Son armée était sans discipline, dans le plus grand délabrement et presque toute découragée; il parvint à y rétablir l'ordre, à pourvoir à ses besoins, et il la releva en peu de temps par des succès habilement ménagés. Après la brillante victoire du Margalef, il s'empara de la forteresse de Lérida, regardée comme inexpugnable; sa prise fut suivie de celle de plusieurs autres forts et de l'occupation du Mont-Serrat, où il enleva sous le feu d'une escadre anglaise la plus redoutable position. Ces beaux faits d'armes furent récompensés du bâton de maréchal. Le 25 octobre 1811, il gagna la bataille de Sagonte, et le lendemain cette ville lui ouvrit ses portes. Il se porta ensuite sur Valence, qu'il força de capituler malgré la plus vive résistance, et il en prit possession le 12 janvier 1812. C'est alors qu'il reçut le titre de duc d'Albuféra, avec le domaine qui en fait l'apanage; mais ce qui lui fit le plus d'honneur en cette occasion, c'est d'avoir cherché à atténuer les malheurs de la guerre en diminuant les résistances par la justice. Une commission, composée des hommes les plus éclairés et les plus recommandables du pays, fut organisée, par ses soins, pour voter et répartir avec équité les taxes de guerre, et il se faisait rendre compte de l'emploi de ces impôts avant d'imposer de nouvelles charges. L'arrivée d'un renfort anglais aux Espagnols ayant amené le revers fameux de Vittoria, les Français furent contraints d'évacuer la Péninsule; mais le maréchal Suchet, dans sa retraite vers les Pyrénées, ne perdit point l'attitude de vainqueur. Chargé quelque temps après de protéger la rentrée de Ferdinand VII en Espagne, il reçut de ce prince, à Perpignan, le témoignage *de sa reconnaissance de la manière dont il avait fait la guerre à ses peuples.* Lorsque le duc d'Albuféra apprit l'abdication de Buonaparte, il fit reconnaître Louis XVIII par l'armée, qui fut passée en revue par le duc d'Angoulême. Il reçut le titre de commandeur de St.-Louis et le commandement de la 10e division militaire. Sa conduite au commencement des cent-

jours fut très réservée; néanmoins il prit du service de Buonaparte, et devint membre de sa chambre des pairs. Il eut le commandement de l'armée des Alpes, battit les Piémontais le 15 juin 1815, et quelques jours après les Autrichiens. L'arrivée de la grande armée autrichienne à Genève l'obligea d'évacuer la Savoie, et de se replier sur Lyon. Instruit du retour du roi le 11 juillet, il obtint du chef de l'armée étrangère une convention honorable qui, en sauvant sa ville natale, conserva à la France pour 10,000,000 d'artillerie. Le même jour il envoya à Sa Majesté la soumission de l'armée qu'il commandait jusqu'à son licenciement. L'ordonnance du roi du 24 juillet l'a exclu de la chambre des pairs; mais il fut réintégré dans sa dignité par l'ordonnance du 5 mars 1819; et, plus tard, il fut nommé par le roi pour assister aux couches de madame la duchesse de Berri. Il est mort à Marseille le 7 janvier 1826, après une maladie longue et douloureuse. Il a laissé des *Mémoires*. L'histoire qui a redit les actions militaires de Suchet, doit ajouter que partout où il porta les armes, il sut adoucir les maux qu'elles entraînent. Après le soin de conduire le soldat à la victoire, il plaçait celui de veiller à sa subsistance; mais en revanche il exigeait de lui la discipline la plus sévère.

SUÉNON, fils d'Agon, contemporain de Saxon le grammairien, vivait dans le 13e siècle, et écrivit comme lui par le conseil d'Absalon, archevêque de Lunden, l'Histoire du Danemark, que Etienne-Jean Stephanius a publié avec de bonnes notes à Sora, 1642, in-8, sous ce titre : *Opuscula Suenonis, primi Danorum historici*. Cet ouvrage est recherché et mérite de l'être.

SUÉTONE (Caius-Suetonius), gouverneur de Numidie l'an 40 de J. C., vainquit les Maures, et conquit leur pays jusqu'au delà du mont Atlas, ce qu'aucun autre général romain n'avait fait avant lui. Il écrivit une *Relation* de cette guerre, et commanda vingt ans après dans la Grande-Bretagne, où son courage et sa prudence éclatèrent également. Son mérite lui procura le consulat l'an 66 de J. C., et lui valut la confiance de l'empereur Othon, qui le fit un de ses généraux. Suétone ternit sa gloire en abandonnant cet empereur. Il prit honteusement la fuite le jour du combat décisif, et s'en fit même un mérite auprès de Vitellius.

SUÉTONE (C. Suetonius-Tranquillus), naquit au premier siècle de l'ère chrétienne, et mourut au second. Le surnom de *Tranquillus* lui venait de son père, à qui on avait donné celui de *Lenis*, qui signifie à peu près la même chose. Suetonius Lenis, père de l'historien, était chevalier romain. Son fils fut fort estimé de l'empereur Adrien, qui en fit son secrétaire ; mais il perdit les bonnes grâces de ce prince, pour avoir manqué aux égards dus à l'impératrice Sabine. Suétone, après sa disgrâce, vécut dans la retraite, et se consola avec les Muses de la perte des faveurs de la cour. Pline le Jeune, qui était lié avec lui, dit que c'était un homme d'une grande probité et d'un caractère fort doux. Suétone avait composé : 1° un *Dialogue des hommes illustres de Rome ;* 2° plusieurs ouvrages sur la *grammaire ;* 3° une *Histoire des rois de Rome*, divisée en trois livres ; 4° un livre sur les *Jeux grecs*, etc. Ces ouvrages sont perdus ; nous n'avons de lui que la *Vie des douze premiers empereurs de Rome*, et quelques fragmens de son *Catalogue des illustres grammairiens*. Dans son histoire de la vie des douze Césars, il n'observe point l'ordre des temps ; il réduit tout à certains chefs généraux, et met ensemble ce qu'il rapporte sous chaque chef. Son stile manque de pureté et d'élégance. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume, et d'avoir été aussi libre et aussi peu mesuré dans ses récits, que les empereurs dont il a fait l'histoire l'avaient été dans leur vie. Il appelle les chrétiens une secte adonnée aux sortiléges et aux maléfices (*genus hominum superstitionis novæ ac maleficæ*), ce qui ne peut avoir rapport qu'aux prodiges opérés par les martyrs et les prédicateurs de la foi. Il y a plusieurs édi-

tions de cet auteur, parmi lesquelles on distingue celle donnée à Rome, en 1470, in-fol., c'est la première; Venise, 1516, in-8; Paris, 1644, in-12; celle de Casaubon, avec de savantes notes, Strasbourg, 1647, et celle de Boxhorn, aussi avec des notes, Amsterdam, 1650, in-12; Paris, 1684, in-4, *ad usum Delphini*; Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4; Leipsick, 1804, 2 vol. in-8. Nous en avons une traduction en français, in-4, par Dutheil, qui est plate, mais assez fidèle. (Laharpe en publia une nouvelle en 1770, 2 vol. in-8, réimprimée en 1806 et dans la collection de ses *OEuvres*; elle est estimée. Delisle de Salles, sous le nom d'Ophellot de la Pause, fit paraître la sienne en 1771, avec des mélanges philosophiques et des notes, 4 vol. in-8. C'est sans contredit la plus mauvaise, et l'inexactitude ne peut guère être poussée plus loin. Maurice Lévesque et Delaroche firent paraître en 1807 une *traduction* du même auteur : la première a deux volumes, et la seconde un seul.)

SUEUR (Nicolas de), en latin *Sudorius*, conseiller et ensuite président au parlement de Paris, assassiné par des voleurs en 1594, dans sa 55ᵉ année, s'est fait un nom parmi les savans par sa profonde connaissance de la langue grecque. Il en a donné des preuves, principalement dans son élégante *traduction* de Pindare en vers latins, publiée à Paris en 1582, in-8, et réimprimée dans l'édition de Pindare donnée par Prideaux à Oxford en 1697.

SUEUR (Eustache le), peintre, né à Paris en 1617, mort chez les chartreux de la même ville en 1655, étudia sous Simon Vouet, qu'il surpassa bientôt par l'excellence de ses talens. Ce savant artiste n'est jamais sorti de son pays; cependant ses ouvrages offrent un grand goût de dessin, formé sur l'antique et d'après les plus grands peintres italiens. Ce peintre fit passer dans ses tableaux la noble simplicité et les grâces majestueuses qui sont le principal caractère de Raphaël. Ses idées sont élevées, ses expressions admirables, ses attitudes bien constatées. Il peignait avec une facilité merveilleuse. On remarque dans ses touches une franchise et une fraîcheur singulières. Ses draperies sont rendues avec un grand art. Le Sueur avait cette simplicité de caractère, cette candeur et cette exacte probité qui donnent un si grand prix aux talens éminens. Ses principaux ouvrages sont à Paris. On connaît la *Vie de saint Bruno*, en vingt-deux tableaux, dont il orna le petit cloître des chartreux, et dont quelques-uns ont été gâtés par des envieux. En 1776, les chartreux les cédèrent au roi contre des copies avec lesquelles on les remplaça. (L'on voyait ces tableaux au palais du Luxembourg, à Paris.) On distingue parmi les tableaux de ce grand maître, la *Prédication de saint Paul à Ephèse*, le *Martyre de saint Gervais et de saint Protais*, etc., L'œuvre de le Sueur a été gravé et publié par Landon, Paris, 1811, et comprend cent dix pièces. (Le Sueur a fait lui-même son *portrait*, qui a été gravé par Van-Schappen, 1696, et par Cochin. Son *buste*, sculpté par Rolland, est dans la galerie du Louvre.)

SUEUR (Jean le), ministre de l'Eglise prétendue réformée au 17ᵉ siècle, pasteur de la Ferté-sous-Jouarre en Brie, se distingua par ses ouvrages. On a de lui : 1° un *Traité de la divinité de l'Ecriture sainte*; 2° une *Histoire de l'Eglise et de l'empire*, Amsterdam, 1730, 7 vol. in-4, et en 8 in-8. Cette histoire, continuée par le ministre Pictet, est savante, mais pleine de préventions contre les catholiques, quoiqu'il y ait moins d'emportement que dans les autres ouvrages historiques des protestans.

SUFFREN (Jean de), né à Salon, ville de Provence, en 1565, se fit jésuite, et se rendit célèbre par ses talens pour la chaire et pour la conduite des âmes, par son zèle et par la sainteté de sa vie. Il fut confesseur de Marie de Médicis et de Louis XIII; mais, au bout de six ans, sa grande franchise, dans une cour intrigante, le fit renvoyer. Il resta attaché à la reine mère, et mourut à Flessingue en 1641, en passant avec cette princesse de Londres à Cologne, où elle allait chercher un asile. Il est auteur d'une *Année*

chrétienne, qu'il fit à la prière de saint François de Sales, 4 vol. in-4. Il l'abrégea dans la suite sous le titre d'*Avis et exercices spirituels*. Le Père Frison en a fait un autre abrégé, Nancy, 1728, 2 vol. in-12.

* SUFFREN (Pierre-André SAINT-TROPÈS, bailli de), célèbre marin français, naquit près d'Aix en Provence, en 1726. Il était de la même famille que le précédent. Destiné à la carrière des armes, Saint-Tropès de Suffren entra au service de la marine royale en 1743, fit ses premières armes contre les Anglais, se distingua dans plusieurs campagnes, et fut fait prisonnier en 1747. Il fit, avec le même honneur, la campagne de 1756, se trouva au combat de Mahon et à celui de Lagos en 1759, où les Anglais attaquèrent l'escadre française sous le canon des forts portugais, et où Suffren fut pris une seconde fois. Dans la malheureuse expédition de Larache, en 1765, il commandait un chebec, et fut nommé en 1778 commandant de vaisseau dans l'escadre de l'amiral d'Estaing, destinée pour les Indes, afin d'appuyer le fameux Hyder-Aly. Le bailli de Suffren se couvrit de nouveaux lauriers dans cette guerre, et à son retour, en 1781, on lui confia cinq vaisseaux qui allaient porter des renforts au cap de Bonne-Espérance, et devaient se joindre à l'escadre de l'Inde. Dans sa traversée, il rencontra une escadre anglaise, ancrée dans le port de Praya, à San-Iago, une des Iles du Cap-Vert, et qui était envoyée pour s'emparer du cap de Bonne-Espérance. Il était de la dernière importance de sauver cet établissement, et pour cela, il fallait devancer l'arrivée de l'escadre ennemie, qui était mouillée sous la protection des forts portugais. De Suffren l'attaqua, la désempara, et continuant sa route, remplit sa mission; quand les Anglais arrivèrent au Cap, ils n'osèrent rien entreprendre. Mais c'est dans l'Inde que de Suffren trouva un plus vaste théâtre, où il put mieux établir sa gloire. Nommé en 1782 commandant de l'escadre française qui défendait ses côtes, il livra en sept mois quatre combats à l'amiral Hughes, et reprit en trois jours le fort de Trinquemale, que les Anglais avaient enlevé aux Hollandais. La prise de ce fort, situé sur la côte orientale de l'île de Ceylan, lui assura la prépondérance dans ces parages, et le mit en possession d'un des plus beaux ports que l'on connaisse. Les talens et l'activité du bailli de Suffren rétablirent la réputation de la marine française dans l'Inde, et excitèrent Hyder-Aly à faire de nouveaux efforts pour seconder ceux de son allié. Plein d'admiration pour de Suffren, il lui dit, un jour que l'amiral était venu lui faire part de sa dernière victoire : « Jusqu'à présent je m'étais cru un grand homme; » mais depuis que tu as paru sur cette » côte, tu m'as éclipsé. » Le renversement de la mousson, époque où les vaisseaux ne peuvent plus tenir sur la côte de Coromandel, permit aux Anglais de gagner la côte de Malabar et Bombay : ils espéraient en même temps que de Suffren serait obligé de se ravitailler à l'Ile-de France, à 1500 lieues du théâtre de la guerre. Mais l'amiral français s'était déjà prémuni des vivres et munitions nécessaires, à Achem, dans l'île de Sumatra, où il alla hiverner, et eut ainsi la possibilité de revenir à la côte en même temps que l'escadre anglaise. Le bailli de Suffren s'était rendu formidable aux ennemis qui admiraient son activité extraordinaire, et la manière dont il disposait et dirigeait une attaque. Dans le fort du combat, il quittait souvent son vaisseau, et passait sur une frégate pour mieux observer les manœuvres des siens et celles des ennemis. Sa bravoure était trop reconnue pour qu'on se permît de censurer cette conduite. En 1783, il livra aux Anglais un nouveau combat, dans lequel il conserva sa superiorité accoutumée. La paix conclue dans cette même année ramena le bailli de Suffren en France. Il arriva en 1784, à Versailles, où il reçut l'accueil le plus honorable; et le roi daigna l'entretenir plusieurs fois en particulier. Il avait gagné l'estime de tous les chefs ses collègues, et son caractère modeste le mettait à couvert des atteintes de l'envie. Un jour qu'il dînait chez le

ministre de la marine, où se trouvait l'amiral d'Estaing, ou appelait ce dernier général. D'Estaing, en désignant de Suffren, répondit : « Voici le seul qu'il y ait » ici. » Le roi créa uniquement pour lui une quatrième place de vice-amiral, qui fut supprimée après sa mort, et le nomma en même temps chevalier de ses ordres. Il avait fait ses caravanes à Malte, où on lui conféra le titre de bailli et de grand-croix de cet ordre, dont il fut ambassadeur auprès de la cour de France. On a reproché à de Suffren un peu trop de sévérité à l'égard de ses sous-chefs ; mais il les remplaça par des officiers d'un mérite reconnu, et sut se concilier de la part de ses matelots et de ses soldats un respect et un attachement qui allaient jusqu'à l'enthousiasme. Ce célèbre marin mourut en 1788, à l'âge de 62 ans.

SUGER, abbé célèbre, né vers 1087 (1), fut placé dès l'âge de 10 ans dans l'abbaye de Saint-Denys, où Louis, fils de France (depuis Louis-le-Gros), était élevé. Lorsque ce prince fut de retour, il y appela Suger, qui fut son conseil et son guide. L'abbé Adam étant mort en 1122, Suger obtint sa place. Il avait l'intendance de la justice, et la rendait en son abbaye avec autant d'exactitude que de sévérité. Les affaires de la guerre et les négociations étrangères étaient encore de son département ; son esprit actif et laborieux suffisait à tout. Touché des exhortations de saint Bernard, qui prêchait une réforme dans le clergé, l'abbé Suger réforma son monastère, en 1127, et donna le premier l'exemple de cette réforme. Les personnes du monde n'eurent plus dès lors un si libre accès dans l'abbaye, et l'administration de la justice fut transportée ailleurs. Suger était dans le dessein de se renfermer entièrement dans son cloître ; mais Louis VII, près de partir pour la Palestine, le nomma régent du royaume. Suger, quoiqu'il approuvât très fort la croisade, s'était opposé à ce voyage, à raison de plusieurs circonstances qui tenaient au bien de l'état. L'avis de saint Bernard prévalut. Les soins du ministre s'étendirent sur toutes les parties du gouvernement. Il ménagea le trésor royal avec tant d'économie, que, sans charger les peuples, il trouva le moyen d'envoyer au roi de l'argent toutes les fois qu'il en demanda. Ce ministre mourut dans l'abbaye de Saint-Denys, en 1152, entre les bras des évêques de Noyon, de Senlis et de Soissons. Le roi honora ses funérailles de sa présence et de ses larmes. On a de lui des *Lettres*, une *Vie de Louis-le-Gros*, et quelques autres ouvrages dans les recueils de Du Chesne et de D. Martenne. Un auteur, dont l'imagination ardente et égarée a changé l'histoire en un tissu de déclamations violentes et injurieuses, a fait de sait Bernard et de Suger un parallèle romanesque, où louant celui-ci pour déprimer celui-là, il se fonde uniquement sur le prétendu éloignement que Suger se sentait pour les croisades ; supposition démentie par les faits. Après le retour de Louis, Suger, voyant le zèle des seigneurs français refroidi, conçut la résolution de soudoyer une armée à ses propres dépens, et de la conduire lui-même en Palestine. Il avait déjà fait des préparatifs considérables pour cette expédition, lorsqu'une fièvre lente, jointe à son grand âge, l'avertit de ne plus songer qu'au grand voyage de l'éternité. (*Voyez* GODEFROI, LOUIS VII, LOUIS IX, PIERRE l'Ermite.) Son administration a fait long-temps les regrets de la France, et l'admiration des nations étrangères ; peu de ministres ont géré la chose publique avec autant de zèle, de sagesse, de modération et de désintéressement. Dom Gervaise a écrit sa *Vie*, 1732, en 3 vol. in-12. L'abbé d'Espagne a publié en 1780, contre ce grand et pieux ministre, un *libelle* affreux, que les gens instruits dans l'histoire ont voué au mépris et à l'horreur. Carat a publié, en 1779, l'*Eloge* de Suger, qui a été couronné à l'académie française.

*SUHM (Pierre-Frédéric), célèbre antiquaire et historien danois, naquit à Copenhague, le 18 octobre 1728. Il se destinait au barreau, il fut même asses-

(1) Les auteurs ne s'accordent ni sur l'année ni sur le lieu de sa naissance, à St.-Denys, à Tours en Beauce, à St.-Omer, etc.

seur au tribunal de la cour ; mais il quitta bientôt l'étude de la jurisprudence, pour se livrer entièrement aux recherches historiques. Quoique le gouvernement l'eût nommé successivement gentilhomme de la chambre, conseiller de conférence, chambellan et historiographe royal, il se tint éloigné des affaires. Néanmoins tout porte à croire qu'il prit part à la conspiration de courtisans qui renversa le ministère de Struensée et de Brandt. Au reste il retourna bientôt à ses paisibles travaux. Lié intimement avec Schiœnning, savant distingué, il entreprit avec lui, en 1751, un voyage en Norwége, pays alors peu connu, où il resta 14 ans, et y recueillit de précieux matériaux, qui le mirent à portée de produire des ouvrages aussi utiles que nombreux. Après un travail assidu de 50 ans, il revint en 1765 à Copenhague, où il mourut le 7 septembre 1798. Suhm était membre de plusieurs sociétés savantes de Danemark, de Suède, d'Allemagne, d'Angleterre, etc. Outre les traités historiques qu'on trouve dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Copenhague*, on a de ce savant : 1° trois *Traités*, sur le roi Canut le Grand, sur Eric le Bon, sur Eric Eman, publiés dans les *Essais de corrections sur l'ancienne histoire danoise et norwégienne*, par Suhm et Schiœnning, Copenhague, 1757, in-4 ; 2° *Essai d'une esquisse sur l'origine des peuples en général, comme introduction à celle des peuples du nord en particulier*, Copenhague, 1769, in-4, traduite en allemand par Donatius, Lubeck, 1790, in-8 ; 3° l'*Origine la plus ancienne des peuples du nord*, 1770, in-4 ; 4° *Odin*, ou *la Théologie païenne dans le nord*, 1771, in-4 ; 5° *Histoire de l'émigration des peuples du nord*, 1772-1773, 2 vol. in-4 ; 6° *Histoire critique de Danemark dans les temps païens*, 1774-1781, 4 vol. in-4, qui furent suivis d'un autre vol. in-fol., publié en 1779, et contenant 36 tables ; 7° *Scriptores rerum danicarum medii ævi, quos collegit et adornavit Jacobus Langebeck, post ejus mortem fecit et præfationem adjecit P.-F. Suhm*, 8 vol. Le dernier a paru en 1793 ou 94, dans les *Mémoires de la société des sciences de Copenhague*. Tous les écrits ci-dessus indiqués ne furent que les préliminaires du grand ouvrage de Suhm, intitulé : *Histoire complète de Danemark*, qu'il commença à écrire à l'âge de 25 ans, et dont les sept volumes parurent depuis 1782 jusqu'en 1797. L'impartialité, l'exactitude, le stile élégant et correct, et l'érudition profonde qui règnent dans cet ouvrage, immortalisèrent le nom de son auteur, qui est compté parmi les classiques de sa nation. Il a fait aussi quelques *Romans historiques* dont quelques-uns ont été traduits en français par M. Coiffier et insérés dans sa *Collection des Romans du Nord*. La plupart de ses opuscules épars dans les journaux et les recueils scientifiques ont été réunis en 15 vol., Copenhague, 1788-1798 : le dernier vol. contient un *Essai sur sa vie et ses ouvrages* par M. Ramus Nyerup, bibliothécaire de l'université de Copenhague.

SUICER (Jean-Gaspard), né à Zurich, en 1620, y fut professeur public en hébreu et en grec, et y mourut en 1688. On a de lui un *Lexicon* ou *Trésor ecclésiastique* des Pères grecs, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1728, en 2 vol. in-fol. — Henri SUICER, son fils, professeur à Zurich, puis à Heidelberg, mort en cette dernière ville, en 1705, se fit connaître aussi par quelques productions, parmi lesquelles on cite sa *Chronologie helvétique*, en latin.

SUIDAS, écrivain grec sous l'empire d'Alexis Comnène, est auteur d'un *Lexicon* grec, historique et géographique. Outre l'interprétation des mots, on y trouve encore les *Vies* de plusieurs savans et d'un grand nombre de princes. Ce sont des extraits qu'il a pris dans les écrivains qui l'avaient précédé. Sa compilation est faite sans choix et sans jugement. Quelques-uns, pour le justifier, ont dit que depuis lui on a ajouté beaucoup de choses à son ouvrage, et que les fautes ne sont que dans les additions. Cet ouvrage, malgré ses défauts, ne laisse pas d'être important, parce qu'il renferme beaucoup de fragmens d'écrivains anciens qui ne sont pas venus jusqu'à

nous. La première édition, en grec seulement, est de Démétrius Chalcondyle, Milan, 1499, in-fol.; et la meilleure est celle de Kuster, Cambridge, 1705, en 3 vol. in-fol., en grec et en latin, avec des notes pleines d'érudition.

SUISKEN (Constantin), jésuite de Bois-le-Duc, où il est né en 1714, s'est fait un nom par les *Dissertations* dont il a enrichi les *Acta sanctorum*, collection à laquelle il a travaillé pendant plusieurs années. Il est mort le 28 juin 1771.

SULLY (Maurice de), natif de Sully, petite ville sur la Loire, d'une famille obscure, fut élu évêque de Paris après Pierre Lombard. Son savoir et sa piété lui méritèrent cette place. Il fonda les abbayes de Hérivaux et de Hermières. C'est lui qui jeta les fondemens de l'église de Notre-Dame de Paris, l'un des plus grands bâtimens qui se voient en France. Ce prélat magnifique et libéral mourut en 1196. Ayant vu quelques personnes douter de la résurrection des corps, il défendit avec zèle cet article de notre foi, et ordonna que l'on graverait sur son tombeau ces mots de l'office des morts : *Credo quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum.* (Les détails relatifs à sa vie et à ses ouvrages ont été recueillis par M. Daunou, page 149-158 du tome 15 de l'*Hist. litt. de la France*, publiée en 1820, in-4.)

SULLY (Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc de) naquit à Rosny en 1560. (Son père le plaça à l'âge de 10 ans au service du roi de Navarre : il en avait douze, et il étudiait à Paris, lors de la journée de la Saint-Barthélemy. Son gouverneur et son valet étant sortis pour apprendre le motif de ce tumulte, on ne les vit plus revenir. Le jeune Sully se revêtit de sa simarre d'écolier, mit sous son bras un livre d'heures, qui lui servit de passeport parmi les meurtriers, et se rendit au collége de Bourgogne.) Il suivit Henri IV à la guerre, et s'y signala par diverses actions de bravoure, particulièrement à la bataille d'Arques, et à celle d'Ivry, à la prise de Dreux, de Laon, etc. Aux talens de la guerre il joignait ceux de la politique et de l'administration. Nommé en 1598 intendant des finances, il porta l'économie dans tous les départemens. Après diverses négociations, il fut envoyé en 1603 en Angleterre, revêtu de la qualité d'ambassadeur extraordinaire, et fixa dans le parti de Henri IV le successeur d'Elisabeth. De retour, il fut fait gouverneur de Poitou, grand-maître des ports et hâvres de France : la terre de Sully-sur-Loire fut érigée en duché-pairie, l'an 1606. Sa faveur ne l'empêcha pas de s'opposer quelquefois aux fausses démarches du roi. Henri IV ayant eu la faiblesse de faire une promesse de mariage à la marquise de Verneuil, Sully, à qui ce prince la montra, eut le courage de la déchirer devant lui. « Comment, morbleu (dit le » roi en colère), vous êtes donc fou! » Oui, sire (répondit Béthune), je suis » fou ; mais je voudrais l'être si fort, que » je le fusse tout seul en France. » Il n'eut pas la même fermeté dans d'autres occasions. On sait qu'il donna à Henri IV le conseil de mettre le prince de Condé à la Bastille, pour jouir tranquillement de sa femme. Sully lui-même ne désavoue pas cette lâcheté, quoiqu'il la déguise de son mieux ; il reprocha même au roi, qui n'aimait pas les résolutions violentes, de n'avoir pas suivi son conseil, et d'avoir laissé évader le prince. Comme la reine se plaignait vivement des infidélités que lui faisait son époux, Sully n'hésita point à opiner qu'il fallait la renvoyer en Toscane. Après cela l'on ne sera plus surpris de la haine que Condé et la reine vouèrent à ce ministre. (*Voyez* l'*Histoire* du président de Grammont, liv. 1er, pag. 25.) Henri IV étant mort, Sully fut obligé de se retirer de la cour avec un don de cent mille écus. Louis XIII l'y fit revenir quelques années après, et demanda son avis sur quelques objets; mais dans le fond il s'en défiait, et ce n'était pas sans raison. « Dès le jour de la mort de Henri IV (dit le Père Griffet, *Histoire de* » *Louis XIII*, tom. 1, pag. 47), il avait » commencé à se rendre odieux et suspect à la cour, par ses résistances opiniâtres à venir au Louvre, malgré les » invitations et les ordres pressans de la

» reine mère. Mais, si on en croit Bassompierre, il fit encore, le même jour, » une faute beaucoup plus considérable, » et qui ne fut pas oubliée. Dès qu'il sut » le roi mort, il écrivit au duc de Rohan, » son gendre, qui était alors à l'armée de » Champagne, de marcher droit à Paris » avec six mille Suisses qu'il commandait » en qualité de colonel-général. Il est vrai » que le duc de Rohan ne parut point aux » portes de Paris avec ses Suisses; mais il » s'était déjà avancé d'une journée, lors» que le duc de Sully le contremanda. » (Le motif de cette démarche fut la crainte d'être arrêté par ordre de la reine : cette princesse lui avait mandé à plusieurs reprises, et aussitôt après l'assassinat d'Henri IV, de venir au Louvre *seul ou avec peu de monde;* cette injonction pouvait bien éveiller les soupçons. Quelques fautes qu'ait pu commettre Sully, il est généralement reconnu pour un des plus grands ministres qui aient illustré la France. Il mettait dans les affaires la plus grande activité. Quand il entra au conseil des finances, la rapacité des financiers avait réduit le roi à manquer du plus nécessaire. La première mesure de Sully « fut de » parcourir les provinces pour examiner la » comptabilité des receveurs, et de faire » rentrer les deniers. Partout les officiers » des finances lui suscitèrent des difficul» tés qui n'empêchèrent pas de prompts » résultats. Menant à sa suite soixante» dix charretes remplies d'argent, il re» vint auprès du roi qui était à Rouen. Cet » argent provenait en partie de sommes re» jetées des comptes. ») En 1634, on lui donna le bâton de maréchal de France, en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, dont il se démit en même temps. Il mourut sept ans après, en 1641, dans son château de Villebon, au pays chartrain. Il s'était occupé dans sa retraite à composer ses *Mémoires*, qu'il intitula ses *OEconomies*. Ils sont écrits d'une manière très négligée, sans ordre, sans liaison dans les récits; mais on y voit régner une naïveté de stile qui ne déplaît qu'à ceux qui ne peuvent lire d'autres ouvrages français que ceux du siècle de Louis XIV. L'abbé de l'Ecluse, qui en a donné une bonne édition en 8 vol. in-12, et en 1778 en 10 vol. in-12, les a mis dans un meilleur ordre, et a fait parler à Béthune un langage plus pur. C'est un tableau des règnes de Charles IX, de Henri III, et surtout de Henri IV. Les amours de ce prince, la jalousie de sa femme, ses embarras domestiques, les affaires publiques, tout y est peint d'une manière intéressante. Sully était protestant, et l'on ne doit pas être surpris de trouver dans ses *Mémoires* des contes puérils et populaires contre les catholiques, en même temps qu'il rejette les accusations les plus fondées contre ceux de sa communion, quoique dans d'autres occasions il ne les ménage pas. Ses lumières politiques et guerrières étaient plus étendues et plus sûres que celles qu'il avait en fait de religion et de morale. « Cet homme (dit l'abbé de l'Ecluse (Pref., pag. 81), dont les rai» sonnemens sur presque tout autre ob» jet sont ordinairement solides et con» cluans, se montre si mauvais théologien, » que ce seul contraste suffirait pour le » réfuter. Quels aveux d'ailleurs ne lui » arrache pas la force de la vérité? Que » ne dit-il point contre quelques-unes » des folles décisions des synodes protes» tans, contre les brigues et les projets » criminels des chefs de ce parti, contre » l'esprit de révolte et de désobéissance » de tout ce corps! Il y a quelque chose » de si singulier à voir M. le duc de Sully » tour à tour calviniste et ennemi des » calvinistes, que j'ai cru devoir conserver » tout ce qu'il dit au sujet de la religion, » de crainte que tout ce que j'aurais sup» primé à cet égard ne fût jugé, par la rai» son même de cette suppression, d'une » tout autre importance qu'il n'est; mais » aussi j'ai jugé devoir encore moins » épargner ici les corrections que par» tout ailleurs. » L'abbé Baudeau avait annoncé, en 1777, une édition du texte original des *Mémoires* de Sully, en 12 vol. in-8, avec d'abondantes notes; mais cette édition n'a pas été achevée. On a publié, en 1766, l'*Esprit de Sully*, in-12. Tout ce qui regarde ce ministre célèbre a été accueilli avec ardeur dans ces

derniers siècles, où sa gloire a dépassé celle dont il a joui dans le sien, et celle dont sa mémoire a brillé dans le suivant; on a fermé les yeux sur ses fautes et ses défauts, pour ne s'occuper que du succès de son administration; on a même fait un crime à un écrivain éloquent d'avoir rappelé l'anecdote du prince de Condé, dont nous avons parlé, et on ne lui eût point pardonné d'avoir rappelé celle de la reine. « Quand un homme passe » pour être juste (lui a dit un de ses » censeurs), il faut respecter jusqu'à ses » défauts, c'est-à-dire jeter un voile des» sus, pour qu'ils ne puissent pas répan» dre une ombre sur ses vertus. » Si cette maxime est vraie, si la nature et les droits de l'histoire ne s'opposent pas à sa réception, il faut convenir du moins qu'elle vient dans un temps où l'on n'est guère disposé à la suivre. Il n'y a pas de si petit barbouilleur, prenant le nom d'historien, qui ne ramasse avec soin toutes les anecdotes, fausses ou vraies, qui peuvent ravaler les pontifes et les rois que tous les siècles avaient mis au rang des grands hommes. On peut même dire que c'est là l'esprit et le but de presque tous les historiens modernes. Voudrait-on isoler la maxime et en borner l'observation à la vie des hommes pour lesquels la nature des temps et des goûts forme des prédilections, des affections dominantes et impérieuses que la voix publique défend de contredire? Et n'est-ce pas, au contraire, dans de telles circonstances que le génie de l'histoire doit secouer son flambeau pour en renforcer les feux, et jeter des rayons sur des traits qui, échappés aux yeux de la postérité, manqueraient à la parfaite ressemblance des hommes célèbres dont elle contemple les images?

SULLY (Henri), célèbre artiste anglais, passa en France, où il se signala par sa sagacité. Ce fut lui qui dirigea le méridien de l'église de Saint-Sulpice. Le duc d'Orlans, régent, et le duc d'Aremberg, lui firent chacun une pension de 1500 liv. Il mourut à Paris en 1728, après avoir abjuré la religion anglicane. Il a laissé: 1° un traité intitulé: *Description d'une horloge pour mesurer les temps sur mer*, Paris, 1726, in-4; 2° *Règle artificielle du temps*, 1717, in-8, réimprimée en 1737, avec des additions, par Jules Le Roy. S. Lepante a recueilli ses *Ouvrages*, ainsi que des détails sur sa *Vie*.

SULPICE APOLLINAIRE. *Voyez* APOLLINAIRE (C. Sulpitius.)

SULPICE-SÉVÈRE, historien ecclésiastique, naquit vers 363, dans l'Aquitaine, aux environs de Toulouse, où sa famille tenait un rang assez distingué. Aussitôt qu'il eut fini ses études, il se mit dans le barreau, et y fit admirer son éloquence. Il s'engagea dans les liens du mariage; mais sa femme étant morte peu de temps après, il résolut de s'occuper entièrement du service de Dieu et de l'exercice des vertus chrétiennes. Il s'attacha d'abord à saint Phébade, évêque d'Agen, et ensuite à saint Martin de Tours, suivit ses conseils et fut son plus fidèle disciple. On ne connaît point l'année de sa mort; on sait seulement qu'il mourut au commencement du 5ᵉ siècle, vers l'an 429. Sulpice-Sévère avait de grands biens auprès de Toulouse, et s'en servit pour mettre les pauvres en état de travailler: car, étant grand ami du travail, il ne voulait pas les nourrir dans l'inaction. Sa piété n'excluait ni la politesse, ni la gaieté, comme on peut le voir par le commencement de sa *Lettre* à Bassula, sa belle-mère, et par celle qu'il écrivit à saint Paulin, en lui envoyant un cuisinier, dont toute la science se bornait à assaisonner fort mal quelques légumes. Saint Paulin de Nole, saint Paulin de Périgueux, Venance, Fortunat, font les plus magnifiques éloges de Sulpice-Sévère. Il s'était engagé dans les ordres sacrés; mais il ne paraît pas qu'il ait été prêtre. On lit dans Gennade que Sulpice-Sévère se laissa surprendre par les pélagiens dans sa vieillesse, et qu'ayant reconnu son erreur, il se condamna à un silence de 5 ans; mais Jérôme de Prato, dans la *Vie* de Sulpice, a prouvé que le récit de Gennade avait toutes les apparences d'une fable (*voyez* aussi l'*Apologie* de Sulpice-Sévère par Bollandus, au 29 janvier). Plusieurs savans, fondés sur l'autorité de saint Jérôme,

l'ont accusé de millénarisme; il est vrai que ce docteur condamne le dialogue intitulé *Gallius*, et que le pape Gélase mit cet ouvrage parmi les livres apocryphes; mais c'est précisément parce qu'il contenait de fausses conjectures sur la réédification du temple de Jérusalem, et sur le rétablissement des cérémonies légales par l'antechrist (*voyez* une Dissertation dans *Raccolta di opuscoli scientifici*, tome 18, Venise, 1748, et la 5e *Dissertation* de Prato, dans son édition de Sulpice, t. 1). Nous lui sommes redevables d'un excellent abrégé d'histoire sacrée et ecclésiastique, qui est intitulée : *Historia sacra*. Elle renferme, d'une manière fort concise, ce qui s'est passé de siècle en siècle, depuis la création du monde jusqu'au consulat de Stilicon, l'an 400 de J. C. Cet ouvrage a fait donner à Sulpice le nom de *Salluste chrétien*, parce qu'en l'écrivant il s'y est proposé cet historien pour modèle. Il faut avouer qu'il l'égale pour la pureté et pour l'élégance du stile. On trouve dans son livre quelques sentimens particuliers, tant sur l'histoire que sur la chronologie; mais ces défauts n'empêchent pas qu'il ne soit regardé comme le premier écrivain pour les abrégés d'histoire ecclésiastique. Sleidan nous en a donné la suite, écrite avec assez d'élégance; mais, comme il était protestant, il est très favorable à sa secte. Un autre ouvrage qui fait beaucoup d'honneur à Sulpice-Sévère, est la *Vie de St. Martin*, qu'il composa à la sollicitation de plusieurs de ses amis. On a encore de lui *Trois Dialogues* et plusieurs *Lettres* qui contiennent des traits remarquables de la vie de saint Martin. On lui a reproché d'avoir cru trop facilement des miracles, et d'en avoir rapporté qui n'étaient pas assez constatés; mais il en est plusieurs dont il avait été témoin oculaire; et il faut convenir qu'à l'égard des faits extraordinaires rapportés par des auteurs sages, vertueux et éclairés, la critique de certains savans dégénère souvent en une fausse délicatesse, qui considère moins les preuves et l'autorité de l'historien, que la nature de l'évènement, qui n'est pas toujours d'accord avec leur manière d'apprécier les vues et les merveilles de la Providence. Ce qui donnerait plutôt quelque défiance du récit de Sulpice-Sévère, c'est l'envie trop marquée d'élever saint Martin au dessus de tout ce qui jouissait alors de la réputation de sainteté et du don des miracles, ce qui paraît surtout dans ses Dialogues, et en termes exprès, Dialogue 1, numéros 16, 17, 18. On trouve aussi qu'il est trop prévenu en faveur de la vie monastique, au préjudice de ce qu'il devait aux clercs, aux prêtres et même aux évêques, dont il parle fort lestement, et auxquels il semble faire un crime de ne pas vivre exactement comme les moines, d'aller à cheval au lieu de ne monter que des ânes, d'être vêtus de bure, et autres articles, qui certainement n'étaient pas l'effet d'un luxe brillant. Mais ces défauts ne peuvent pas faire supposer dans l'auteur un manquement de bonne foi, qui lui aurait fait inventer des faits qu'il dit avoir vus lui-même, ou appris de témoins irréprochables. C'est sur la vérité de son récit qu'il fonde la prééminence de saint Martin sur les saints de son temps, et l'on ne doit pas croire qu'il règle son récit sur l'idée de cette prééminence, quoique ces sortes de parallèles soient peu conformes à l'esprit de la vraie piété, et si judicieusement condamnés par l'auteur de l'*Imitation de J. C.*, livre 3, chap. 58. Du reste, indépendamment de ce que Sulpice-Sévère rapporte de cet illustre évêque, il est certain que saint Martin était regardé comme un thaumaturge par tous ceux qui l'ont connu; et le sage et vertueux historien défend très bien sa sincérité et son éloignement de toute exagération dans son 3e Dialogue, n° 5. L'édition la meilleure et la plus complète de ses écrits est celle de Vérone, 1741, 2 v. in-fol., et 1754, 2 vol. in-4, par le Père Jérôme de Prato, oratorien de la même ville. Cette édition est accompagnée de Variantes, de Notes, de Dissertations savantes, et de la *Vie* du saint. Hack et Elzevir en ont donné aussi de très belles éditions, mais défigurées par des notes fanatiques, dans lesquelles néanmoins l'on convient que tout ce que le protes-

tantisme a entrepris de réformer, existait au temps de Sulpice-Sévère et long-temps avant lui. — Il y a eu encore saint SULPICE-SÉVÈRE, évêque de Bourges, mort en 561 ; et saint SULPICE-le-Débonnaire, ou le Pieux, aussi évêque de Bourges, mort en 644. L'un et l'autre se signalèrent par leurs vertus et leurs lumières. Nous avons quelques *Lettres* de celui-ci dans la Bibliothèque des Pères. Baronius et d'autres éditeurs du *Martyrologe romain* confondent Sulpice-Sévère, historien ecclésiastique, avec Sulpice-Sévère, évêque de Bourges : cette erreur a été relevée par Benoît XIV, dans sa préface de l'édition du *Martyrologe*, qu'il a donnée en 1749; il y démontre que le saint-Siége n'a jamais mis le nom de l'historien Sulpice-Sévère dans le *Martyrologe*. On lui rend cependant un culte depuis un temps immémorial dans l'église de Tours.

SULPITIA, dame romaine, femme de Calenus, florissait vers l'an 90 de J. C. Nous avons d'elle un *Poème* latin *contre Domitien*, *De edicto Domitiani*, sur l'expulsion des philosophes. Il est vrai que cette expulsion, sous un prince tel que Domitien, ne prouvait pas grand' chose contre ce genre d'hommes ; mais le bon Vespasien et d'autres ont été obligés également de s'en défaire, pour maintenir l'ordre et la tranquillité dans l'état. Elle avait aussi composé un *Poème sur l'amour conjugal*, dont on doit regretter la perte, si l'éloge qu'en fait Martial n'est point flatté. Son *Poème* contre Domitien se trouve avec le Pétrone d'Amsterdam, 1677, in-24, dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4, et dans le *Corpus poetarum* de Mettaire. M. Sauvigny en a donné une traduction libre en vers français, dans le *Parnasse des dames*. (L'abbé de Marolles l'avait traduit aussi à la suite de ses épithalames de Catulle, 1661, in-8 : M. Ch. Monnard l'a donné encore en français en 1816, avec le texte en regard et des notes, in-8.)

SULPITIUS (Gallus), de l'illustre famille romaine des Sulpiciens, fut un des premiers parmi les Romains qui donnèrent des raisons naturelles des éclipses du soleil et de la lune. Etant tribun de l'armée de Paul-Emile, l'an 168 avant J. C., et prévoyant une éclipse de lune pour la nuit qui précédait le jour déterminé pour la bataille que l'on devait livrer à Persée, il eut peur que les soldats n'en tirassent un mauvais augure. Il les fit assembler, avec la permission du consul, leur expliqua l'éclipse, les avertit qu'elle arriverait la nuit suivante. Cet avis guérit les soldats de leur superstition, et le fit regarder comme un homme extraordinaire. On l'honora du consulat deux ans après, avec Marcellus, l'an 166 avant J. C. — Servius SULPICIUS-RUFUS, excellent jurisconsulte du temps de Cicéron, homme recommandable par sa vertu et par ses autres qualités, et consul comme le précédent, était de la même famille. On a de lui une très belle *Lettre*, pleine de bonne philosophie, écrite à Cicéron pour le consoler de la mort de sa fille Tullie. Elle se trouve dans le recueil des Epîtres de Cicéron.

* SUMOROKOF, ou SOUMAROKOFF (Alexandre-Pétrowitsch), célèbre littérateur russe, naquit à Moscou, d'une famille distinguée, le 4 novembre 1718. Il est le créateur du théâtre russe. Sumorokof, destiné au métier des armes, fut élevé à Pétersbourg dans le collége des cadets, et y fit ses études avec succès. Quelques *Poésies légères* qu'il publia lui obtinrent de la réputation, et facilitèrent son avancement. Au sortir du collége, il devint adjudant du comte Gollowkin, et ensuite du comte Rasumowski : celui-ci le recommanda au comte Iwan Schuwalof, seigneur d'un grand crédit à la cour, qui le prit sous sa protection, et le présenta à l'impératrice Elisabeth. Il s'était passionné de bonne heure pour les classiques, et pour les poètes français, Corneille et Racine. En 1756, et à l'âge de 29 ans, il fit paraître sa première tragédie de *Koreff*, que l'impératrice fit jouer sur le théâtre de la cour, et qui eut un succès prodigieux. Ce succès et celui qu'obtinrent ses autres ouvrages méritèrent à Sumorokof les grâces de la cour. Elisabeth le nomma brigadier, directeur du théâtre, et lui assura une pension de 4,000 roubles. Sous le règne éphémère de

Pierre III, il conserva son grade ainsi que ses pensions; et lorsque Catherine II resta seule sur le trône, elle le nomma conseiller d'état, lui conféra l'ordre de Sainte-Anne, et l'honora de la distinction la plus flatteuse. Il mourut à Moscou le premier octobre 1778. Sumorokof a réussi dans tous les genres, tragique, comique, lyrique, satirique, et même dans le genre historique. Il a laissé un grand nombre de tragédies, dont les plus remarquables sont: *Koreff; Aristona; Sinaf* et *Trouvor; Hamlet*, imitée de Shakespeare; *Zemira; Vicshelaf;* le *faux Demetrius; Micislaf.* Parmi ses comédies, on cite *Trissotin*, imitée des *Femmes savantes* de Molière; le *Tartufe*, imitée du même auteur; le *Juge*, la *Querelle des époux*, le *Légataire*, le *Tuteur*, l'*Envieux*, la *Mère rivale de sa fille*, la *Commère*, les *Trois frères rivaux*, etc. On aussi de lui des opéras, comme *Alceste*, *Céphale et Procris*, *Acis*, etc.; des *Chansons*, des petits *Poèmes*, des *Poésies anacréontiques*, des *Odes pindariques*, une bonne *Traduction des Psaumes;* mais il a surtout excellé dans ses *Idylles*, dans ses *Elégies*, dans ses *Fables* et ses *Satires.* On connaissait avant lui un autre poète renommé, Somorosoff, qui donna au théâtre quelques pièces fort médiocres; mais Sumorokof n'a pu l'égaler dans ses *Odes* ni dans ses compositions *anacréontiques*. Le stile du second est pur, harmonieux, plein d'images et de chaleur dans les vers, et dans la prose il est clair, concis, animé; mais il est un peu trop surchargé de figures, ainsi qu'on le remarque dans sa *Chronique de Moscou*, dans son *Histoire de la première insurrection des Strelitz en* 1682, et dans son autre *Histoire de la rébellion de Stenko-Razin*, etc. Cet auteur ouvrit, pour ainsi dire, la première époque de la bonne littérature russe, et on vit en lui l'homme de génie qui, au milieu des glaces du nord, développa dans tous ses écrits une imagination des plus fécondes, une sensibilité exquise, une énergie qui avait jusqu'alors paru l'apanage presque exclusif des habitans des plus beaux climats de l'Europe. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par Novikof, Moscou, 1787, 10 gros vol. in-8. On a écrit en russe la *Vie* de cet auteur, et Coxe en parle avec éloge dans son *Voyage en Russie.*

SUPERVILLE (Daniel de), ministre de l'église wallone de Rotterdam, naquit en 1657 à Saumur en Anjou, où il fit de bonnes études. Il étudia ensuite à Genève, passa en Hollande l'an 1685, et mourut à Rotterdam le 9 juin 1728. On a de lui: 1° *les Devoirs de l'Eglise affligée*, 1691, in-8; 2° des *Sermons*, in-8, 4 vol., dont la 7ᵉ édition est de 1726; 3° *les Vérités et les Devoirs de la religion*, en forme de catéchisme, 1706; 4° *Traité du vrai communiant*, 1718, etc. Ces différens ouvrages sont estimés des protestans.

SURBECK (Eugène-Pierre de) naquit à Paris en 1678; il fut capitaine-commandant de la compagnie générale des Suisses au régiment des gardes, et servit la France avec autant de valeur que de zèle. Son savoir le fit recevoir honoraire étranger de l'académie des Inscriptions. Il mourut à Bagneux, près de Paris, en 1741, à 63 ans. On a de lui en manuscrit une *Histoire métallique des empereurs, depuis Jules-César jusqu'à l'empire de Constantin le Grand*, dans laquelle il a répandu beaucoup d'érudition.

SURENA, général des Parthes dans la guerre contre les Romains commandés par Crassus, l'an 55 avant J. C., était inférieur roi pour la noblesse et les richesses; mais il le surpassait en valeur, en capacité et en expérience. C'était lui qui avait mis Orodes sur le trône. Il se signala par la défaite de l'armée romaine, commandée par Crassus; mais il ternit sa gloire par sa perfidie. Il demanda à s'aboucher avec le général romain, pour la conclusion d'un traité de paix, et le fit lâchement assassiner; quelques-uns disent qu'on voulait le prendre vivant, et qu'on ne le tua que parce qu'il se défendit: circonstance qui ne rend pas moins cette trahison odieuse. Suréna ajouta la plaisanterie au parjure. Il entra en triomphe dans Séleucie, disant qu'il amenait Crassus. Il avait forcé un des prisonniers à faire le personnage de ce

général romain, et il fit couvrir ce faux Crassus de toutes sortes d'opprobres. Suréna ne jouit pas long-temps du plaisir de sa victoire; car s'étant rendu suspect à Orodes, ce prince le fit mourir. (Suréna a fourni au grand Corneille le sujet de sa dernière tragédie, 1674.)

SURENHUSIUS (Guillaume), auteur allemand du 17e siècle, savant dans la langue hébraïque, est connu principalement par une bonne édition de la *Mischna*, accompagnée des commentaires des rabbins Maimonides et Barterona, d'une version latine et de savantes notes de l'éditeur. Elle fut imprimée en Hollande l'an 1698-1703, en 6 tomes, ou 3 volumes in-fol. (*Voyez* HILLET, JUDA-HAKKADOSH.)

* SURIAN (Jean-Baptiste), évêque de Vence et prédicateur célèbre, naquit à Saint-Chamas, en Provence, le 20 septembre 1670. (Les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du* 18e *siècle* disent en 1668.) Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et s'y livra à la prédication. Deux Avens et deux Carêmes qu'il prêcha devant le roi firent sa réputation et lui valurent, en 1728, l'évêché de Vence, suffragant d'Embrun. Il fut de l'académie française, succéda à M. de Coislin, évêque de Metz, et y eut d'Alembert pour successeur. Cet académicien, chargé, suivant l'usage, de faire l'éloge de son prédécesseur, s'exprime ainsi à son sujet dans son *Discours de réception :* « M. l'évêque de Vence ne fut » redevable qu'à lui-même de la réputa- » tion et des honneurs dont il a joui. Il » ignora la souplesse du manége, la bas- » sesse de l'intrigue, et tous ces moyens » méprisables qui mènent aux dignités » par l'avilissement. Il fut éloquent et » vertueux, et ces deux qualités lui mé- » ritèrent l'épiscopat et vos suffrages. » Après avoir parlé du stile propre au discours religieux, d'Alembert ajoute : « Telle fut l'éloquence de l'orateur qui » est aujourd'hui l'objet de vos regrets ; » elle fut touchante et sans art, comme » la religion et la vérité. Il semblait l'a- » voir formée sur le modèle de ses dis- » cours nobles et simples par lesquels un » de vos plus illustres confrères (1) in- » spirait au cœur noble et sensible de » notre monarque encore enfant les vertus » dont nous goûtons aujourd'hui les fruits, » etc. » Il y a néanmoins une grande distance de Surian à Massillon. Le sermon sur le *petit nombre des élus* passe pour le chef-d'œuvre de Surian. Il est inséré avec quelques autres de cet orateur, dans le recueil des *Sermons choisis pour tous les jours du Carême*, Liége, 1738, 2 vol. in-12. On a imprimé, en 1778, son *Petit Carême*, prêché en 1719. En 1733, il prononça dans l'église métropolitaine de Paris l'oraison funèbre de Victor-Amédée, roi de Sardaigne. Il mourut le 3 août 1754.

SURIN (Jean-Joseph), jésuite, né à Bordeaux en 1600, a été célèbre dans le 17e siècle par ses vertus, son zèle, ses talens pour la direction des âmes, et la grande confiance dont il jouissait de la part d'une multitude de personnes illustres par leur naissance et par leur piété. Il mourut en 1665. On a publié ses écrits ascétiques à Avignon, en 2 vol. in-12, et un abrégé à Nancy, en 1738, sous le titre de *Dialogues spirituels choisis, où la perfection chrétienne est expliquée pour toutes sortes de personnes*, 1704, 3 vol. in-12. (Les *Lettres spirituelles* dont une édition a paru en 1825, 2 vol. in-12, et les fondemens de la *Vie spirituelle*, plusieurs fois réimprimés, notamment en 1824 dans la *Bibliothèque catholique*.)

SURIREY de Saint-Remy (Pierre), né dans la paroisse d'Acqueville en Normandie, commissaire provincial d'artillerie, mort à Paris en 1716, âgé d'environ 70 ans, s'est distingué par ses travaux et par ses écrits. Il s'appliqua sans relâche à recueillir les expériences et à perfectionner les arts qui avaient rapport à sa profession, et reçut plusieurs marques de bienveillance de la part de Louis XIV. On a de lui : *Recueil des Mémoires d'artillerie*, Paris, 1745, 2 vol. in-4, où il a assemblé, avec beaucoup de choix et d'ordre, ce qui regarde cette importante partie de la tactique moderne.

(1) Massillon dans son *Petit Carême*.

SURITA ou plutôt Zurita (Jérôme), de Saragosse, secrétaire de l'inquisition, mort en 1580, à 67 ans, s'est fait un nom par son savoir. On a de lui : 1° l'*Histoire d'Aragon jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique*, en 7 vol. in-fol.; 2° des *Notes* sur l'*Itinéraire d'Antonin*, sur *César* et sur *Claudien*.

SURIUS (Laurent), écrivain ascétique, né à Lubeck, en 1522, étudia à Cologne avec Pierre Canisius, et se fit religieux dans la chartreuse de cette ville. Après avoir édifié son ordre par ses vertus, il mourut à Cologne en 1578, à 56 ans. Le pape Pie V en faisait un cas particulier, et écrivit à son prieur à Cologne de lui accorder tous les soulagemens que ses infirmités et son application continuelle pouvaient exiger. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : 1° un *Recueil des conciles*, en 4 vol. in-fol., Cologne, 1567; 2° les *Vies des saints*. Il avait publié successivement 6 vol. de cet ouvrage depuis 1570 jusqu'en 1575; mais plusieurs savans lui ayant fourni des matériaux pour le perfectionner, il recommença une nouvelle édition. Il publiait le second volume lorsque la mort l'arrêta. Jacques Mosander, religieux du même monastère, continua le travail de Surius. On en a donné une édition complète à Cologne, en 6 vol. in-fol., en 1617. Surius a profité de la collection de Louis Lippoman. La liberté qu'il s'est donnée de polir et de changer le stile des originaux, et d'en retrancher ce qu'il ne jugeait point nécessaire, a décrédité ce qu'il avait compilé de meilleur. 3° Une histoire de son temps sous le nom de *Mémoires*, qui commence en 1514; elle a été continuée successivement par Isselt Brachel jusqu'en 1551, par Thulden jusqu'en 1560, et par Henri Brewel, jusqu'en 1573. On en a une traduction française, 1573, in-8. C'est une suite de la Chronique de Nauclérus; il semble que Surius ne l'a entreprise que pour démontrer la mauvaise foi de Sleidan, qui a étrangement défiguré l'histoire de son temps. Spondanus en parle en ces termes (*ad ann.* 1556, n° 8) : *Quæ Sleidanus quæsitis calumniis vel impuris derisionibus peccavit, ut frequentissime fecit, Laurentius Surius censuris suis in semitam rectam reduxit.* 4° Une excellente traduction en latin du *Traité* de la présence véritable de Jésus-Christ après la consécration, de Gropper, sous ce titre : *De veritate corporis et sanguinis Christi in eucharistia*, Cologne, 1560, in-4. Il a encore traduit en latin les ouvrages de Thaulère, de Rusbroch, de Staphyle, et donné plusieurs ouvrages de controverse.

SURLET. *Voyez* Chokier.

* SURVILLE (Marguerite-Eléonore Clotilde de Vallon-Chalys, dame de), plus connue sous le nom de *Clotilde*, dame poète du 15e siècle, naquit en 1405 à Vallon, château situé sur la rive gauche de l'Ardèche, dans le Bas-Vivarais. Elle reçut une éducation soignée, peu commune dans ces temps-là, et eut pour institutrice sa mère, Pulchérie de Fay-Collan, qui brilla par son esprit et ses connaissances à la cour de Gaston-Phébus, comte de Foix et de Béarn. Clotilde reçut de sa mère le goût de la littérature, et à l'âge de 11 ans elle traduisit en vers une ode de Pétrarque. Le succès qu'elle obtint d'un essai si prématuré fit dire à la célèbre Christine de Pisan : « Il me faut » céder à cette enfant tous mes droits au » sceptre du Parnasse. » Son mariage avec Bérenger de Surville, en 1424, ne ralentit pas son application à l'étude; et ses poésies, admirées par Charles, duc d'Orléans, un des meilleurs poètes de son siècle (selon le rapport de l'abbé Sallier), la placèrent au premier rang après ce prince. Elle reçut l'invitation de plusieurs souverains, qui l'engageaient à venir à leur cour; mais elle ne voulut jamais quitter sa tranquille retraite du Vivarais, où sa muse était si bien inspirée. La reine Marguerite d'Ecosse, à qui le duc d'Orléans avait fait connaître les ouvrages de Clotilde, ne pouvant l'attirer auprès d'elle, lui envoya une couronne de lauriers artificiels, surmontée de douze marguerites à boutons d'or et à feuilles d'argent, avec cette devise : *Marguerite d'Ecosse à Marguerite d'Hélicon.* On ignore l'époque de la mort de cette dernière; on sait seulement qu'elle mourut âgée de plus de

90 ans. Elle avait perdu son mari, après sept ans de la plus tendre union, et elle s'était consacrée toute entière à l'éducation de son fils unique. La plupart de ses poésies ont été égarées, et on ne doit celles qui restent qu'à un effet du hasard. Un de ses descendans, Joseph-Etienne de Surville, militaire distingué, en cherchant avec un feudiste dans les archives de sa maison, en 1782, quelques papiers de famille, trouvá le manuscrit de sa grande aïeule. Des raisons qu'on ignore l'empêchèrent de le publier dans le moment. Il émigra sous le régime de la terreur, et se réfugia en Suisse, où il s'occupa de la publication des poésies de Clotilde. Etant rentré en France, il y fut reconnu et fusillé au Puy-en-Velay en 1798. Un de ses amis hérita du manuscrit; de ses mains il passa entre celles de M. Vanderbourg, qui le fit imprimer en 1802, en 1 vol. in-8. On en a fait une seconde édition en 1804, in-18 : elles ont été réimprimées en 1825, in-8, in-12 et in-32. Parmi les poésies de Clotilde on cite une *Héroïde*, datée de 1422, où elle déplore le départ de son mari, qui avait rejoint Charles VII au Puy en Velay. Cette héroïde, écrite dans un stile remarquable, pour le temps, pleine de grâces, de sensibilité et d'élégance, fut néanmoins critiquée par le poète Alain Chartier dans son recueil intitulé *Fleurs de belle rhétorique*. Clotilde y répondit par des *Rondeaux* piquans, qui condamnèrent au silence le poète jaloux. Ses autres pièces sont : une *Chanson* ou *Ode*, où elle célèbre la victoire remportée par Charles VIII à Fornoue en 1495; *les Trois Plaids d'or*, qui ont une grande ressemblance avec le conte de Voltaire intitulé *Les trois manières ;* des *Odes* en éloge de son fils et de sa belle-fille ; des *Vers* sur son enfant nouveau-né; des *Poesies légères*, etc. Elle avait composé, de 1423 à 1428, un grand poème intitulé *Lygdaem*, et un roman héroïque, *le Châtel d'amour*, dont les manuscrits n'existent plus. Les principales qualités que l'on trouve dans les poésies de Clotilde sont une naïveté exquise, de la vérité et de la force dans les sentimens, de la concision et de la liaison dans les idées, et beaucoup d'adresse dans les transitions et dans les figures. Elle entrelaçait souvent les rimes masculines avec les féminines ; règle que suivirent les poètes anciens, comme Henri de Croy, Jean Molinet, etc., mais qui ne fut pas adoptée par Clément Marot, qui vécut cent ans après Clotilde. Cependant on a contesté à ses poésies le mérite essentiel de l'authenticité. On y a remarqué, dit-on, des expressions qui n'ont été connues que long-temps après la mort de l'auteur. Cela supposerait, dans ces critiques, une connaissance exacte de la langue qu'on parlait dans le siècle de Clotilde, ce qui n'est guère prouvé. Outre cela, comme ce sont les écrivains un peu marquans qui embellissent les langues, il ne serait pas extraordinaire que Clotilde, douée d'une imagination brillante, et connaissant à fond l'italien, eût enrichi la sienne de nouvelles expressions. Il se pourrait aussi que Joseph-Etienne de Surville, ou l'éditeur qui a publié ses poésies, ait éclairci quelques passages obscurs par des expressions plus modernes. Quoi qu'il en soit, ces poésies seront toujours un beau monument de l'ancien Parnasse Français. On peut consulter sur la question de l'authenticité de ce recueil un article de M. Raynouard, inséré dans le *Journal des savans* de juillet 1824.

SUSANNE, fille d'Helcias et femme de Joakim, de la tribu de Juda, est célèbre dans l'Ecriture par son amour pour la chasteté. Elle demeurait à Babylone avec son mari, qui était le plus riche et le plus considérable de sa nation. Deux vieillards conçurent pour elle une passion criminelle; et pour la lui déclarer, choisirent le moment qu'elle était seule, prenant le bain dans son jardin. Ils l'allèrent surprendre, et la menacèrent de la faire condamner comme adultère, si elle refusait de les écouter. Susanne ayant jeté un grand cri, les deux suborneurs appelèrent les gens de la maison, et soutinrent l'avoir surprise avec un jeune homme. Susanne fut condamnée comme coupable; mais lorsqu'on la menait au supplice, le jeune Daniel, inspiré par

Dieu, demanda un second examen de cette affaire. On interrogea de nouveau les deux accusateurs. Ils se contredirent dans leurs réponses, l'innocence triompha, et ils furent condamnés par le peuple l'an 607 avant J. C. au même supplice auquel ils avaient injustement fait condamner Susanne. En comparant cette héroïne à Lucrèce, dont les Romains ont fait de si grands éloges, on ne peut que gémir sur l'aveuglement de ces moralistes qui exaltent la lâcheté d'une femme qui se tue de désespoir d'avoir commis un crime, et méconnaissent la véritable vertu, qui embrasse l'ignominie et la mort plutôt que de le commetre. (*Voyez* LUCRÈCE.)

SUSON (le Bienheureux Henri), écrivain ascétique, né à Constance, vers l'an 1300, d'une famille noble de Souabe, entra dans l'ordre de St.-Dominique, et mourut à Ulm en odeur de sainteté, l'an 1366. Surius a écrit sa *Vie*. On a de lui : 1° *Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur*; 2° Divers *Sermons*; 3° *Horloge de la sagesse*, traduit en latin par Surius, sur un manuscrit allemand fort imparfait. Cet ouvrage, tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, fut imprimé dès l'an 1470, et avait été traduit en français, dès 1389, par un religieux franciscain, natif de Neuchâteau en Lorraine. Cette dernière version fut imprimée à Paris, en 1493, in-fol., après avoir été retouchée pour le stile par les chartreux de Paris. On en a une autre traduction, 1684, in-12, par l'abbé de Vienne, chanoine de la Sainte-Chapelle de Viviers en Brie. Ses *OEuvres* ont été publiées avec sa *Vie*, Cologne, 1555, 1588, 1615, in-8.

SUTCLIFFE (Matthieu), *Sutclivius*, théologien protestant d'Angleterre, au commencement du 17e siècle, a composé plusieurs Traités de controverse, dictés par le fanatisme et l'emportement. On en peut juger par son livre anonyme touchant la prétendue *conformité du papisme et du turcisme*, Londres, 1604. Il a encore laissé : 1° *De vera Christi Ecclesia*, Londres, 1600, in-4; 2° *De purgatorio*, Hanau, 1603, in-8; 3° *De missa papistica*, Londres, 1603, in-4, etc. : tous ouvrages dictés par le même esprit.

SUTHOLT (Bernard), né à Hamm en Westphalie, vers la fin du 16e siècle, d'une famille calviniste, enseigna le droit à Harderwyck et à Leyde. La lecture des ouvrages d'Isaac Cassaubon lui fit naître des doutes sur sa religion; celle des saints Pères, et surtout des controversistes orthodoxes, le détermina à se déclarer hautement catholique. L'archevêque de Saltzbourg lui donna une chaire de droit. En 1625, le duc de Juliers le fit son conseiller. On ignore la date de sa mort. On a de lui des *Dissertations sur les Instituts*, dont une des meilleures éditions est d'Amsterdam, 1665. Elles sont estimées. Personne, au jugement d'Ulric Hubert, n'a appliqué plus sensément que lui la philosophie à la jurisprudence. Il publia aussi les raisons qui l'avaient déterminé à abjurer le calvinisme, Cologne, 1625.

SUTOR. *Voyez* COUTURIER.

SUYDEBHOEF (Jonas), graveur hollandais, mort vers la fin du 17e siècle, s'est plus attaché à mettre dans ses ouvrages un effet pittoresque et piquant qu'à faire admirer la propreté, la délicatesse de son burin. Une de ses plus belles estampes, et la plus considérable, est celle de la *Paix de Munster*.

SUZE (Henriette de Coligni, connue sous le nom de *comtesse de la*) était fille du maréchal de Coligni. Elle naquit à Paris en 1618, fut mariée très jeune à Thomas Hamilton, comte d'Addington, seigneur écossais. La mort lui ayant enlevé son mari, elle épousa en secondes noces le comte de la Suze, qui, pour la soustraire à des galanteries désagréables à un mari, résolut sagement d'aller vivre dans une de ses terres. Pour faire échouer ce projet, la comtesse quitta la religion protestante que suivait son mari, et se fit catholique, *pour ne pas le voir*, dit la reine Christine, *ni dans ce monde ni dans l'autre*. Ce changement n'ayant fait qu'aigrir les deux époux, la comtesse de la Suze obtint du parlement la séparation qu'elle demandait, et comme le comte ne voulait pas y consentir, elle lui donna 25,000 écus pour avoir son agré-

ment. Ce fut alors qu'un plaisant dit : « Que la comtesse avait perdu 50,000 écus dans cette affaire, parce que, si » elle avait encore attendu quelque » temps, au lieu de donner 25,000 écus » à son mari, elle les aurait reçus de lui » pour s'en débarrasser. » Madame de la Suze, remplie d'enthousiasme pour la littérature, négligea entièrement ses affaires domestiques, qui ne tardèrent pas à se déranger. (Elle fut même contrainte d'abandonner sa maison aux créanciers qui la firent saisir par les huissiers.) Sa maison, second *Hôtel de Rambouillet*, était le rendez-vous des beaux-esprits, qui la célébrèrent en vers et en prose. Elle mourut en 1673, regardée comme une femme qui avait les faiblesses de son sexe et les agrémens d'un bel-esprit. « Parée de toutes les qualités (dit » un auteur un peu sévère), que n'eut » pas la *femme forte* dont parlent les li- » vres saints, elle n'eut aucune des qua- » lités attribuées à celle-ci, n'étant ni » bonne épouse, ni solide amie, ni sage » administratrice de son bien, ni pru- » dente ordonnatrice de sa maison : reste » à savoir si quelques rimes, plus ou » moins heureuses, peuvent entrer en » concurrence avec tout cela. » (*Voyez* DACIER, LA FAYETTE, GEOFFIN, GRAFIGNY, TENCIN.) Ses *OEuvres* parurent en 1684, en 2 vol. in-12. On les réimprima avec plusieurs pièces de Pellisson et de quelques autres, en 1695 et en 1725, en 5 vol. in-12. On connaît ces vers ingénieux sur la comtesse de la Suze, qu'on attribue à M. de Fieubet ou au Père Bouhours :

Quæ dea sublimi vehitur per inania curru ?
An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit?
Si genus inspicias, Juno : si scripta, Minerva ;
Si spectes oculos, Mater Amoris erit.

* SWAAN (N.), savant hollandais, mort en 1826 à l'âge de 52 ans, s'est fait connaître par un grand nombre de *Dissertations scientifiques*, d'*Analyses d'ouvrages* et de *Notices littéraires*, répandues dans différens recueils périodiques de la Hollande, et par un *Essai* de réfutation de l'ouvrage de M. Da Costa qui a pour titre : *Contre l'esprit du siècle*. Il était l'un des principaux rédacteurs du *Journal de la société de médecine de Hoorn*. On lui doit encore des traductions hollandaises, faites en société avec M. le Dr Jorritsma, du *Mémoire* de M. le chevalier de Kirchkhoff *sur l'ophthalmie de l'armée des Pays-Bas*, et de la *Dissertation* du même auteur *sur l'air atmosphérique et sur son influence sur l'économie animale*. Il devait aussi publier une traduction hollandaise du *Recueil de tables* de M. le Baron de Stassart, qui était presque achevée au moment de sa mort. Swaan était recteur des écoles latines, et professeur de chimie et d'histoire naturelle à l'école de médecine de Hoorn : il appartenait aussi à plusieurs sociétés savantes.

SWAMMERDAM (Jean), célèbre anatomiste, né à Amsterdam en 1637, reçut le bonnet de docteur en médecine à Leyde en 1667. Il s'appliqua surtout à l'étude du corps humain et des insectes, et parvint à se faire un très riche cabinet d'histoire naturelle. On lui doit l'invention d'un thermomètre pour apprécier le degré de chaleur dans les animaux. Sur la fin de ses jours, il donna dans les mysticités de la Bourignon, alla la joindre dans le Holstein ; et, à son retour à Amsterdam, il brûla tous ses écrits, vécut dans la retraite et mourut en 1680. Ceux qui nous restent sont : 1° *Traité de la respiration et de l'usage des poumons*, en latin, Leyde, 1738, in-4 ; 2° un autre *De fabrica uteri muliebris*, 1679, in-4 ; 3° une *Histoire générale des insectes*, Utrecht, 1669, in-4, en flamand ; ibidem, 1685, in-4 ; en français, Leyde, 1733, in-4 ; en latin, par Henri-Chrétien Hennenius. Jérôme-David Graubius en a donné aussi une édition en latin ; la meilleure est celle de Leyde, 1735, 2 vol. in-fol. sous le titre de *Biblia naturæ*, etc. (*Voyez* MOUFET.) Cet ouvrage est divisé en quatre parties, suivant les quatre ordres de changement qu'il avait observés par rapport aux insectes. Les figures sont d'une grande beauté, et, jusqu'aux viscères des abeilles, tout y est gravé avec la plus grande exactitude. Réaumur, qui a travaillé sur

le même sujet, a adopté les planches de Swammerdam pour orner ses ouvrages. On trouve sa *Vie* par le célèbre Boerhaave, à la tête de la *Biblia naturæ*. C'était un homme de probité, un observateur appliqué, un philosophe modeste. « La microscopie (dit un auteur), qui a » fait naître des idées creuses dans plus » d'un cerveau, qui, selon la remarque » du fameux Leclerc, a servi quelquefois » à dénaturer la physique et à suggérer, » comme il est arrivé à Leuwenhoeck, » des systèmes romanesques, et qui peut-» être a fait de Spinosa un athée (1), n'a » eu sur Swammerdam aucun de ces fâ-» cheux effets : ses observations ont tou-» tes un air de tranquillité et de sagesse, » dont le résultat n'a rien qui égare. »

SWEDENBORG (Emmanuel), né à Stockholm, le 29 janvier 1688, fut nommé, en 1716, à la charge d'assesseur au collége métallique de cette ville, par Charles XII. Il fut anobli par la reine Ulrique-Eléonore en 1719, se rendit fameux par ses voyages, ses livres et ses extravagances. Il disait que Dieu lui avait apparu personnellement en 1743 pour le rendre capable de converser avec les anges, se mêlait d'annoncer les choses futures ou cachées, se vantait d'être en correspondance avec les âmes des morts, d'aller souvent en enfer, et d'être *membre de la Société des Anges*. Il mourut à Londres en 1772, à 84 ans, après avoir laissé plusieurs ouvrages dont, grâce à la bizarrerie des goûts du siècle et à l'ardeur factice de nos enthousiastes, on a fait de toutes parts des traductions. Ces ouvrages sont : un traité des *merveilles du ciel et de l'enfer* ; un traité de la *nouvelle Jérusalem et de sa doctrine céleste* ; un traité *de l'amour conjugal ;* un autre *de la liaison entre le spirituel et le matériel*, ou *du commerce établi entre l'âme et le corps*. Celui-ci a été traduit par M. Péraut, à Paris : on en a publié à La Haye une édition augmentée d'un Discours préliminaire, et de plusieurs pièces sur la vie et les écrits de Swedenborg. On a encore de lui le *Règne minéral*, Leipsick, 3 vol. in-fol., compilation informe qui n'est d'aucun usage. On ne peut cependant refuser à Swedenborg quelques connaissances isolées et incohérentes dans les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, l'anatomie, la métaphysique et la théologie ; mais il n'y a genre de folie ni d'hérésie qui ne se trouve dans ses ouvrages. Il s'y décide pour l'hérésie d'Eutychès. Toutes les platitudes accumulées contre les catholiques et les plus grossières calomnies y sont constamment répétées. Les Livres saints y sont expliqués d'une manière arbitraire, ridicule et souvent indécente. On y trouve cependant çà et là des vérités énoncées avec la plus subjugante énergie, telles que la suivante : « L'homme » est naturellement enclin à la croyance » et à l'adoration de Dieu dans son âme ; » influence qu'il lui faut étouffer pour » passer à l'athéisme. » Swedenborg devint le chef d'une espèce de secte, assez répandue à Londres, connue aussi à Paris sous le nom de *Martinistes*. Elle s'accrut et trouva des adeptes parmi les gens même atteints de philosophie. Si on en croit l'auteur du *Voile levé* et de la *Conjuration contre l'Eglise catholique*, Swedenborg n'était pas un visionnaire de bonne foi, mais un socinien ou déiste hypocrite qui employait le langage des enthousiastes pour substituer au christianisme une prétendue religion naturelle. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 15 janvier 1786, page 89. — 1[er] octobre 1792, page 182.) (Il parut à Copenhague un ouvrage qui eut beaucoup de débit ; c'est une *Vie* de l'assesseur Swedenborg. Elle est enrichie de plusieurs fragmens de ces écrits et d'une analyse de son système ; on y voit que Swedenborg avait déjà publié des *Considérations sur le crâne humain*, dans le genre de celles qui ont été renouvelées par le docteur Gall.)

SWEDIAUR. *Voyez* SCHWEDIAUR.

SWEERT (François), *Swertius*, né à Anvers en 1567, et mort dans la même

(1) Il est certain que cet esprit faux et noir s'occupait beaucoup de microscopie. Il ne doutait pas que les petits êtres qu'elle lui faisait découvrir ne fussent le produit d'une matière toute-puissante. On prétend même qu'ils furent d'abord son argument favori. Il y avait cependant 16 siècles que saint Paul y avait répondu. *Non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus.*, Heb. 4. Vues diverses sur cet objet, *Catéch. philos.*, t. 1. n. 76, 77.

ville en 1629, fut en relation avec presque tous les savans de son temps. Il était versé dans l'histoire belgique, dans les antiquités romaines et la littérature, et donna un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : 1° *Rerum belgicarum annales*, 1620, in-fol. ; 2° *Athenæ belgicæ*, Anvers, 1628, in-fol. ; 3° *Deorum, dearumque capita ex antiquis numismatibus*, Anvers, 1602, in-4, et dans les antiquités grecques de Gronovius, t. 7. Ces têtes sont au nombre de cinquante-neuf. Sweert donne en peu de mots l'histoire de ces divinités, avec les passages des anciens qui en ont parlé. 4° *Belgii totius descriptio*, 1603 ; 5° *Selectæ orbis christiani deliciæ*, Cologne, 1625, in-8. C'est un recueil d'épitaphes qui se trouvent en différentes villes de l'Europe. Il a profité des recherches de Nathanaël Chytrée sur le même sujet. 6° *Monumenta sepulcraria ducatus Brabantiæ*, Anvers, 1613 ; 7° *Hieronymi Magii de tintinnabulis, cum notis*, etc., Amsterdam, 1664, etc. ; 8° *Epitaphia joco-seria*, Cologne, 1645.

SWEERTS (Emmanuel), né à Sévenbergen, près de Breda, cultiva un grand nombre de fleurs et de plantes étrangères, fit dessiner ce qu'il avait de plus rare en ce genre, et composa un recueil qu'il intitula : *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-fol., Amsterdam, 1647. Ce recueil, plein de planches bien gravées, contient la description en latin, allemand et français, de ce qu'elles représentent. (*Voyez* Mérian Marie-Sibylle.)

SWIETEN. *Voyez* Van Swieten.

SWIFT (Jonathan), surnommé par Voltaire *le Rabelais de l'Angleterre*, naquit à Cashel, dans le comté de Tipperary, en Irlande, en 1667, d'une bonne famille, mais non sans quelque doute sur la légitimité de sa naissance ; doute, dit-on, qu'il accrédita lui-même. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, obtint un bénéfice, puis le quitta, et, après la mort de son protecteur, sir William Temple, il se trouva sans aucune ressource, et vint à Londres solliciter une nouvelle prébende. Il présenta une requête au roi Guillaume III, mais sans rien obtenir. C'est au mauvais succès de cette démarche qu'il faut attribuer l'aigreur répandu dans tous les ouvrages de Swift contre les rois et les courtisans. Il obtint pourtant quelque temps après plusieurs bénéfices, et entre autres le doyenné de Saint-Patrick en Irlande, qui lui valait près de 30,000 livres de rente. En 1735, il fut attaqué d'une fièvre violente, qui eut pour lui des suites très fâcheuses. Sa mémoire s'affaiblit, un noir chagrin s'empara de son âme, et il tomba dans le délire. Il traîna le reste de sa vie dans cet état déplorable, jusqu'à la fin de l'année 1745. Il mit à profit quelques instans de raison pour faire son testament, par lequel il a laissé une partie de son bien pour la fondation d'un hôpital de fous de toute espèce. Swift était un homme capricieux et inconstant. Né ambitieux, il ne se nourrissait que de projets vastes, mais chimériques, et il échouait dans presque tous ses desseins. Sa fierté était extrême, et son humeur indomptable. Il recherchait l'amitié et le commerce des grands, et il se plaisait à converser avec le petit peuple. Sa maison était une espèce d'académie de femmes qui l'écoutaient et jasaient avec lui depuis le matin jusqu'au soir. Au milieu de ce tripot, le docteur Swift a enfanté un grand nombre d'écrits en vers et en prose, recueillis en 1762, Londres, en 9 vol. in-8. L'ouvrage le plus long qu'il a fait en vers est un poème intitulé : *Cadenus et Vanessa*. C'est l'histoire de ses liaisons avec une fille hollandaise. Ses ouvrages en prose les plus connus sont : 1° *les Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brodignac, à Laput*, etc., en 2 vol. in-12. Ce livre, original dans son genre, offre à la fois une fiction soutenue et des contes puérils, des allégories plaisantes et des allusions insipides, des ironies fines et des plaisanteries grossières, une morale sensée et des gravelures révoltantes. L'abbé de Fontaines, traducteur de cet ouvrage, l'a un peu corrigé. 2° *Le Conte du Tonneau*, traduit en français par Van-Effen ; c'est une satire, où, sous le nom de *Pierre* qui désigne le pape, de *Martin* qui représente Luther, et de *Jean* qui signifie Calvin, il déclare la guerre à la religion catholique, au luthéranisme

et au calvinisme. Il est impossible d'accumuler plus de propos puérils, indécens et odieux. 3° *Le Grand mystère*, ou l'*Art de méditer sur la garde-robe*, *avec des pensées hardies sur les études*, *la grammaire*, *la rhétorique et la poétique*, La Haye, 1729, in-8; 4° *Productions d'esprit*, *contenant tout ce que les arts et les sciences ont de rare et de merveilleux*, Paris, 1736, en 2 vol. in-12, avec des notes; 5° *la Guerre des livres* : cet ouvrage dut sa naissance à une dispute qui s'éleva, vers la fin du 17e siècle, entre Wooton et le chevalier Temple, au sujet des anciens. Le docteur Swift y donne la palme au chevalier Temple, son protecteur et son ami. Tous les ouvrages précédens ont été traduits en français. Ceux que nous avons en anglais consistent en différens écrits de morale et de politique. (Shéridan a écrit la *Vie* de Swift, Dublin, 1785. On a encore un *Essai historique* par Crampford, 1808; et Walter-Scott a donné, dans sa *Biographie des romanciers célèbres*, une *Notice* sur cet auteur, traduite en français, Paris, 1825.)

SWINDEN ou SWINDIN (Jérémie), théologien anglais, est connu par un *Traité*, en anglais, *sur la nature du feu de l'enfer et du lieu où il est situé*; il prétend que l'enfer est placé dans le soleil, et débite sur ce sujet des choses singulières, solidement réfutées par le Père Patuzzi, dans sa dissertation *De sede inferni*, Venise, 1767, quoique le savant dominicain ne distingue pas assez les choses décidées par l'Eglise de celles qui ne le sont pas. (*Voyez* le *Catéchisme philosophique*, tom. 3, n. 475.) Drexelius avant lui, et plusieurs autres, s'étaient livrés à des conjectures sur le même sujet. (*Voyez* DREXELIUS.) Le livre de Swinden a été traduit en français par Bion, et imprimé en Hollande en 1728. Le *Dictionnaire des anonymes*, tom. 1, p. 359, parle d'une *Histoire du diable*, de Swinden, traduite par le même Bion, Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12. Peut-être est-ce le même ouvrage sous un titre différent. Les autres productions de Swinden ne sont point connues. Il mourut vers 1740 (1).

SYDENHAM (Thomas), célèbre médecin anglais, naquit en 1624, à Windford-Eagle, dans le comté de Dorset, d'une famille noble. Il s'était rendu à Oxford pour y terminer ses études; mais la guerre civile ayant éclaté dans la même année 1642, il ne voulut pas prendre les armes en faveur de Charles Ier, comme l'avaient fait les autres étudians: il passa à Londres, où le célèbre docteur Cox le détermina à se livrer à l'étude de la médecine. La garnison d'Oxford, qui tenait pour le roi, s'étant rendue au parlement, Sydenham retourna à l'université, y prit le degré de bachelier, en 1648, et reçut ensuite celui de docteur à Cambridge. De retour à Londres, il s'y fixa et y exerça son art pendant vingt-huit ans. Il s'écarta de la méthode systématique des médecins de son temps. Il n'osait pas deviner la nature, mais il la suivait en l'étudiant, devint un des observateurs les plus exacts, et put ainsi se méprendre rarement dans ses traitemens, qui furent presque toujours heureux. Il faisait un grand usage des rafraîchissans dans le traitement de la petite-vérole, et du quinquina, après l'accès, dans les fièvres intermittentes; mais il se distingua surtout par son *laudanum*, qui fut bientôt adopté par tous les autres médecins. Cependant, malgré le succès de ses cures, et la réputation qu'il s'était acquise, il avait peu d'estime pour la science médicale, au moins pour celle qu'on professait de son temps; et un jeune médecin lui ayant demandé quel livre il devait choisir pour se former à la pratique : « Lisez *Don Quichotte*, » lui répondit-il, c'est un fort bon livre, » je le lis actuellement. » La simplicité des remèdes dont il faisait usage fit dire à Ratcliffe, fameux médecin qui florissait à cette même époque, que quand Sydenham mourrait, il laisserait tout le secret de la médecine sur une demi-feuille de papier. (Pour se faire une idée de l'importance des services rendus à la science par Sydenham, il faut savoir qu'il vivait dans un temps où la médecine était en-

(1) Date donnée par Watkins et le *Dizionario storico di Bassano*. Le *Dict. universel* (Prudhomme) dit que Swinden mourut en 1730.

vahie par une chimie hypothétique ou par les mathématiques : Sydenham s'appuya sur l'observation des faits ; il ramena à l'expérience. Il observa surtout les constitutions atmosphériques, parce qu'elles donnent naissance aux épidémies : les épidémies qu'il étudia étaient toutes de nature inflammatoire ; il les combattit par la saignée, et la méthode des *anti-phlogistiques* fut approuvée de tous les observateurs : ce fut un médecin hippocratique.) On a de Sydenham une *Praxis medica*, Leipsick, 1695, 2 vol. in-8, traduite en français par Sault, 1774, in-8, et différens autres ouvrages, tous fort estimés, et qui ont été recueillis et imprimés avec le titre d'*Opera medica*, Genève, 1716, 2 vol. in-4, où l'on remarque surtout son excellent *Traité de la goutte*, qu'on consulte encore de nos jours. L'auteur, attaqué de cette maladie, eut tout lieu d'en observer les progrès, et de mettre en pratique les remèdes qui peuvent calmer les douleurs de ce mal cruel. (Les autres éditions des *Opera universa* de Sydenham sont celles de Londres, 1734, in-8 ; Genève, 1737, 2 vol. in-4 ; Leyde, 1754, in-8 ; elles ont été traduites en français par A.-F. Jault, Paris, 1774, 2 vol. in-8 ; Avignon, 1799, 2 vol. in-8 ; Montpellier, augmentées par J.-B.-T. 1810, 2 vol. in-8, avec une *Notice sur la vie et les écrits de Sydenham*, par Prunelle.) Il mourut à Londres en 1689, à l'âge de 65 ans.

* SYKES (Arthur-Ashleg), théologien anglican, naquit en 1684. Il avait du savoir, et jouit dans son temps de quelque célébrité par ses écrits et ses liaisons avec les personnages les plus remarquables du clergé d'Angleterre, tels que l'évêque de Steadly, si fameux par la *Controverse de Bangor*, et Samuel Clarke. Il partageait leurs opinions et écrivait dans le même sens. On sait que tous deux en avaient de fort libres sur nos principaux mystères, et que Clarke, dans son livre de la *Doctrine de l'Ecriture sur la sainte Trinité*, ne dissimulait pas son penchant pour l'arianisme. (*Voyez* Clarke Samuel, né à Norwich.) Sykes professait les mêmes principes, et prit part à toutes les controverses religieuses agitées de son temps en Angleterre. Il était opposé aux *souscriptions*. Malgré cette opposition, il persista dans son adhésion à la doctrine de l'Eglise anglicane, à l'exemple de ses deux amis, qui, tout en sapant les fondemens de cette croyance, ne se tenaient point pour obligés de cesser d'exercer le ministère dans cette Eglise, et de renoncer aux bénéfices dont le revenu était attaché à ces fonctions. Sykes écrivit aussi contre les catholiques. Il mourut le 23 novembre 1756. (Nous citerons de lui : *Réflexions sur les principes, et connexion de la religion naturelle et de la religion révélée*, 1740, in-8 ; *Sur la nécessité d'améliorer les lois concernant les papistes et de les soumettre à une révision*, 1746, in-8.)

SYLBURG (Frédéric), né en 1536, à Wetter, près de Marbourg, dans le landgraviat de Hesse, mort à Heidelberg en 1596, à la fleur de son âge, s'attacha à revoir et à corriger les anciens auteurs grecs et latins que Wechel et Commelin mettaient au jour. On loue la collection des éditions auxquelles il a travaillé. Il eut grande part au *Trésor* de la langue grecque de Henri Etienne. On a de lui des *Poésies grecques*, et quelques autres ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition et de jugement. On estime surtout sa *Grammaire grecque*, et son *Etymologicon magnum*, 1594, in-fol.

SYLLA ou Sulla (Lucius-Cornelius), né, vers l'an 137 avant J. C., d'une maison illustre, naquit pauvre; mais il s'éleva par la faveur de Nicopolis, riche courtisane, qui le fit héritier de ses biens. Ce legs, joint aux grandes richesses que lui laissa sa belle-mère, le mit en état de figurer parmi les chevaliers romains. Il fit ses premières armes en Afrique sous Marius, qui l'employa en différentes rencontres. Il l'envoya contre les Marses, nouvel essaim des Germains. Sylla n'employa contre eux que l'éloquence : il leur persuada d'embrasser le parti des Romains. Peut-être que cette nouvelle gloire acquise par Sylla fit éclater dès lors la jalousie de Marius ; il est certain du moins

qu'ils se séparèrent, et que Sylla servait, dès l'année suivante, sous le consul Catulus, qui fut donné pour collègue à Marius dans son 4e cousulat. Cependant Sylla battit les Samnites, et mettant lui-même le prix à ses victoires, demanda la préture et l'obtint. Strabon, père de Pompée, prétendait que Sylla avait acheté cette dignité, et le lui reprocha agréablement un jour que celui-ci menaçait d'user contre lui du pouvoir de sa charge. « *Vous* » *parlez juste*, lui répliqua-t-il en riant, » *votre charge est bien à vous*, *puisque* » *vous l'avez achetée.* » Sylla, après avoir passé à Rome la première année de sa préture, fut chargé du gouvernement de la province d'Asie, et eut la glorieuse commission de remettre sur le trône de Cappadoce Ariobarzane, élu roi par la nation, du consentement des Romains. Le roi de Pont, le fameux Mithridate-Eupator, avait fait périr, par des assassinats ou par des empoisonnemens, tous les princes de la famille royale de Cappadoce, et avait mis sur le trône un de ses fils, sous la tutelle de Gordius, l'un de ses courtisans. Ce fut ce Gordius que Sylla eut à combattre. Une seule bataille décida l'affaire. Sylla se signala une deuxième fois contre les Samnites. Il prit Boviane, ville forte, où se tenait l'assemblée générale de la nation, et termina par ce beau fait d'armes la plus glorieuse campagne qu'il eût encore faite. Ses exploits lui valurent le consulat, l'an 88 avant J. C. Le commandement de l'armée contre Mithridate lui fut donné l'année d'après. Marius, dévoré par l'envie et par la fureur de dominer, fit tant, qu'on ôta le commandement au nouveau général. Sylla marche alors à Rome, à la tête de ses légions, se rend maître de la république, fait mourir Sulpicius, qui était l'auteur de la loi portée contre lui, et oblige Marius à sortir de Rome. Après qu'il eut mis le calme dans sa patrie, et qu'il se fut vengé de ses ennemis, il passa dans la Grèce, l'an 86 avant J. C., reprit Athènes, lui rendit sa première liberté, et remporta successivement trois victoires sur les généraux de Mithridate. Tandis qu'il faisait ainsi triompher la république dans la Grèce, on rasait sa maison à Rome, on confisquait ses biens, et on le déclarait ennemi de la patrie. Cependant il poursuivait ses conquêtes, traversait l'Hellespont, et forçait Mithridate à lui demander la paix. Dès qu'il l'eut conclue, il laissa à Muréna le commandement dans l'Asie, et reprit avec son armée le chemin d'Italie. Sylla fut joint dans la Campanie par plusieurs personnages qui avaient été proscrits, et, à leur exemple, Cnéius Pompéius, connu depuis sous le nom du *grand Pompée*, vint le trouver avec trois légions dans la Marche d'Ancône. Sylla l'aima, et fut le premier instrument de sa fortune. Malgré ces secours, ses ennemis lui étaient supérieurs en forces; il eut recours à la ruse et aux intrigues. Il les fit consentir à une suspension d'armes, à la faveur de laquelle il gagna, par des émissaires secrets, un grand nombre de soldats ennemis. Il battit ensuite le jeune Marius, le força de s'enfermer dans Préneste, où il l'assiégea sur-le-champ. Après avoir bien établi ses postes autour de la ville, il marcha vers Rome avec un détachement; il y entra sans opposition, et borna sa vengeance à faire vendre publiquement les biens de ceux qui avaient pris la fuite. Il retourna ensuite devant Préneste, et s'en rendit maître. La ville fut livrée au pillage, et peu de Romains du parti de Marius échappèrent à la cruauté du vainqueur. Sylla, ayant ainsi dompté tous ses ennemis, entra dans Rome à la tête de ses troupes, et prit solennellement le surnom d'*Heureux*, Felix : *titre qu'il eût porté plus justement*, dit Velléius, *s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre*. Le reste de sa vie ne fut plus qu'un tissu d'injustice, et de cruautés. Il fit massacrer, dans le cirque de Rome, 6 ou 7,000 prisonniers de guerre, auxquels il avait promis la vie. Le sénat était alors assemblé dans le temple de Bellone, qui donnait sur le cirque. Les sénateurs ayant paru extrêmement émus, lorqu'ils entendirent les cris d'une si grande multitude de mourans, il leur dit sans s'émouvoir : « Ne détournez point » votre attention, pères conscrits, c'est » un petit nombre de rebelles qu'on châ-

» tie par mon ordre. » Tous les jours on affichait les noms de ceux qu'il avait dévoués à la mort. Rome et toutes les provinces d'Italie furent remplies de meurtres et de carnage. On récompensait l'esclave qui apportait la tête de son maître, le fils qui présentait celle de son père. Catilina se distingua dans cette boucherie. Après avoir tué son frère. il se chargea du supplice de Marc Marius Gratianus, préteur, auquel il fit arracher les yeux, couper les mains et la langue, briser les os des cuisses, et enfin il lui trancha la tête. Pour récompense, il eut le commandement des soldats gaulois, qui faisaient la plupart de ces cruelles exécutions. On fait monter à 4,700 le nombre de ceux qui périrent par cette proscription; et ce grand nombre ne doit pas surprendre, puisque, pour être condamné à la mort, il suffisait d'avoir déplu à Sylla ou à quelqu'un de ses amis, ou même d'être riche. Plutarque rapporte qu'un certain Q. Aurelius, qui n'avait jamais pris part aux affaires, ayant aperçu son nom sur la liste fatale, s'écria : *Ah! malheureux! c'est ma terre d'Albe qui me proscrit;* et à quelques pas de là il fut assassiné. Le barbare Sylla, s'étant fait déclarer dictateur perpétuel, parut dans la place avec le plus terrible appareil, établit de nouvelles lois, en abrogea d'anciennes, et changea selon son gré la forme du gouvernement. Quelque temps après il renouvela la paix avec Mithridate, donna à Pompée le titre de *Grand*, et se dépouilla de la dictature. Un jeune homme ayant eu la hardiesse de l'accabler d'injures, comme il descendait de la tribune aux harangues, il se contenta de dire à ses amis qui l'environnaient : « Voilà un » jeune homme qui empêchera qu'un » autre, qui se trouvera dans une place » semblable à la mienne, ne songe à la » quitter. » Il se retira ensuite dans une maison de campagne à Pouzzol, où il s'abandonna librement et entièrement à une vie voluptueuse et sensuelle. Sa table annonçait la débauche et la dissolution; et, presque sexagénaire qu'il était, il ne rougit pas de se livrer à la plus infâme luxure. Sa maison était remplie de comédiennes et de joueuses d'instrumens, avec lesquelles il entretenait un commerce honteux. Il passait les jours et les nuits à boire, à manger et à rire avec des gens qui n'avaient d'autre mérite que celui d'être emportés, violens et sans aucune retenue. Les excès, auxquels on croit qu'il s'abandonna pour calmer ses remords, lui causèrent bientôt une maladie qu'il se dissimulait et qu'il aggravait par son intempérance. Il se forma, dans ses entrailles, un abcès d'où il s'exhalait une puanteur horrible. Il naissait de ses chairs une si grande quantité de vermine, qu'il ne fut pas possible de le défendre contre ces insectes, qui semblaient être autant de bourreaux qui vengeaient la mort d'un nombre presque infini d'hommes, tant citoyens qu'étrangers, qu'il avait fait périr de la manière la plus cruelle. Il mourut l'an 78 avant J. C., à l'âge de 60 ans, au milieu des douleurs les plus affreuses. Il fut, dit Cicéron, un maître consommé dans trois vices, la débauche, l'avidité et la cruauté. Ni l'indigence dans sa jeunesse, ni le déclin de l'âge, ne purent mettre de frein à ses déréglemens. (Il se moquait, en même temps, et des hommes et des dieux. Aussi, il vola sans scrupule les trésors des temples d'Epidaure, de Delphes, d'Olympie.) Sylla ajoutait foi aux devins, aux astrologues et aux songes. Il écrivait dans ses Mémoires, deux jours avant sa mort, qu'il venait d'être averti en songe qu'il allait rejoindre incessamment son épouse Métalla. La chose n'était pas difficile à prévoir dans l'état où il était; mais il hâta sa mort de quelques jours, en se livrant à un accès de colère, qui fit crever son abcès, dont la matière lui sortit par la bouche et l'étouffa. C'est lui qui, à la prise d'Athènes, recouvra les livres d'Aristote. (M. de Jouy a donné une *Tragédie* de Sylla en 1823.)

* SYLVA (Beatrix de), d'une famille illustre, fut élevée en Portugal, sa patrie, auprès de l'infante Elisabeth. Cette princesse ayant épousé, en 1447, Jean II, roi de Castille, mena avec elle Béatrix de Sylva. Les charmes de son esprit, de sa figure et de son caractère ayant fait une vive impression sur tous les cœurs, les

dames de la cour, dévorées par l'envie, la calomnièrent auprès de la reine, qui la fit emprisonner. Son innocence fut reconnue; on la mit en liberté, et on lui fit à la cour des offres avantageuses, qu'elle refusa, pour se retirer chez les religieuses de Saint-Dominique de Tolède. Elle fonda l'ordre de la Conception, en 1484, et termina saintement sa vie quelque temps après, pleurée des pauvres, dont elle était la mère, et de ses filles, dont elle était le modèle.

SYLVA. *Voyez* SILVA.

SYLVEIRA (Jean de), carme de Lisbonne, d'une famille noble, eut des emplois considérables en son ordre. Il mourut dans sa patrie en 1687, à 95 ans; il y en avait 80 qu'il était entré en religion. On a de lui des Opuscules et des *Commentaires* sur les Evangiles, Venise, 1751, 10 vol., et sur l'Apocalypse, un vol., qui ne sont proprement que des compilations. — Il ne faut pas le confondre avec Gonzalve SYLVEIRA, né aussi à Lisbonne d'une famille illustre (peut-être de la même), qui entra chez les jésuites, et se consacra aux missions étrangères. Ses travaux eurent le plus grand succès en Ethiopie, dans la Cafrerie et autres régions de l'Afrique, particulièrement dans le Monomotapa, dont l'empereur reçut le baptême, et aurait bientôt, par son exemple, amené tous ses sujets à la foi chrétienne, si des mahométans, en lui persuadant que Sylveira était un enchanteur, ne l'avaient engagé, l'an 1751, à donner la mort à celui dont il avait reçu le plus grand bienfait. Il s'en repentit ensuite, et fit étrangler les imposteurs.

SYLVIUS ou DU BOIS (François), professeur d'éloquence, et principal du collége de Tournay à Paris, était du village de Lévilly près d'Amiens. Il mourut vers 1530, après avoir travaillé avec zèle à bannir des colléges la barbarie, et à y introduire les belles-lettres et l'usage du beau latin. Ses soins ne furent pas perdus, et la littérature de son siècle doit le compter parmi ses bienfaiteurs. On a de lui un ouvrage intitulé : *Progymnasmatum in artem oratoriam Francisci Sylvii Ambiani, viri eruditione recta et judicio acuto insignis, centuriæ tres*, ou plutôt c'est le titre que Alexandre Scot, surnommé l'*Ecossais*, donna à l'Abrégé qu'il en fit depuis, en un vol. in-8. — Son frère, Jacques SYLVIUS, célèbre médecin, mourut en 1555, à 75 ans, avec la réputation d'un homme habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques et dans l'anatomie. On a de lui divers ouvrages, imprimés à Cologne en 1630, in-fol., sous le titre d'*Opera medica*. Parmi les traités qui composent ce volume, on doit distinguer sa *Pharmacopée*, traduite séparément en français par Caille, et imprimée à Lyon en 1574.

SYLVIUS ou DU BOIS (François), né à Braine-le-Comte, dans le Hainaut, en 1581, chanoine et doyen de Saint-Amé à Douay, professa, pendant plus de 30 ans, la théologie dans cette ville, où il mourut le 27 février 1649, en odeur de sainteté. On a de lui des *Commentaires*, sur la Somme de saint Thomas, et d'autres savans ouvrages, imprimés à Anvers en 1698, en 6 vol. in-fol. Cette édition est due aux soins du Père Norbert Delbecque, dominicain, né, comme Sylvius, à Braine-le-Comte. Le 5e vol. renferme *divers Opuscules*, et le 6e comprend des *Commentaires* sur les 4 premiers livres de l'ancien Testament. L'éditeur a omis, on ne sait pourquoi, les opuscules de Sylvius contre le jansénisme naissant. La douceur de son caractère a passé dans ses ouvrages, dans lesquels on remarque un grand éloignement de toute nouveauté. Il témoigne dans toutes les occasions une soumission parfaite aux décrets du saint-Siége. Le docteur Rech étant venu de Louvain à Douay, pour entraîner cette université dans la faction de Jansénius, et ayant dit qu'il s'agissait précisément de défendre la doctrine de saint Augustin : « C'est pour la défense de l'Augustin de » Hollande, répliqua Sylvius, que vous » avez levé l'étendard; et nous, c'est en » faveur du grand Augustin d'Afrique, » parce que c'est la doctrine des souverains » pontifes, pour laquelle nous sommes » prêts à combattre jusqu'au dernier » soupir. » On a son *Eloge* funèbre, sous

le titre de *la Sagesse ensevelie*, Douay, 1640, in-8. Estius et Sylvius sont les deux docteurs qui ont le plus contribué à la célébrité de l'université de Douay.

* SYLVIUS (Lambert) ou VAN DEN BOSH ou DU BOIS, écrivain hollandais, né vers l'an 1610 à Dordrecht, mort vers l'an 1688, a donné un grand nombre d'ouvrages, plutôt dictés par la faim que par le désir d'être utile; ils sont tous en langue flamande. Les principaux sont: 1° *Théâtre des hommes illustres*, etc., Amsterdam, 1660, 2 vol. in-4; 2° *Histoire de notre temps*, depuis 1667 jusqu'en 1687, Amsterdam; c'est une continuation de l'Histoire de Léon van Aizema, mais inférieure à celle ci. Bernard Costerus, protestant, a relevé dans les ouvrages de Sylvius bien des fautes qui décèlent l'homme crédule, plein de passion et même de malignité. 3° *La Vie des héros qui se sont distingués sur la mer*, in-4, avec fig. Il a encore publié quantité de *Tragédies, pièces de vers*, etc.

* SYLVIUS (François DE LE BOE), né à Hanau, dans la Wétéravie, en 1614, pratiqua la médecine avec succès en Hollande, et enseigna cette science à Leyde. La circulation du sang, découverte, ou plutôt publiée par Guillaume Harvée, faisait alors beaucoup de bruit; Sylvius la démontra le premier dans cette université, par des preuves incontestables. Il mit en réputation, par ses leçons et ses expériences, la chimie, qui avait été négligée jusqu'alors, et mourut à La Haye le 14 novembre 1672. On a une collection de ses *OEuvres*, Amsterdam, 1679, in-4, et Venise, 1708, in-fol.

SYLVIUS. *Voyez* BOIS.

* SYMMAQUE était Samaritain de nation et de religion; il se fit juif, ensuite chrétien, et devint ébionite. Il vécut en 194 sous l'empereur Sévère, selon le Père Alexandre; sous Commode, en 184, selon le Père Lelong; sous Marc-Aurèle, en 170, selon Tillemond. On le trouve meilleur interprète et plus élégant qu'Aquila. Saint Epiphane l'accuse d'avoir eu trop d'ambition; il le met néanmoins au nombre des sages qui ont fleuri parmi ceux de sa nation. Il ne nous reste que des fragmens de la *Version* grecque qu'il avait faite de la Bible.

SYMMAQUE (Quintus-Aurelius-Avianus), préfet de Rome, (né dans cette ville vers le milieu du 4e siècle, était fils de Lucius Avianus Symmachus, préfet de Rome en 364. Il fut successivement questeur, préteur, pontife, intendant de la Lucanie, proconsul en Afrique, et enfin préfet de Rome en 384.) Il se déshonora par la passion qu'il fit paraître pour le rétablissement du paganisme et de l'autel de la Victoire, renversé par Constantin, rétabli par Julien, maintenu par Valentinien Ier, et détruit de nouveau par Gratien. Il trouva un puissant adversaire dans saint Ambroise, et fut banni de Rome par l'empereur Théodose le Grand. Etant rentré en grâce avec ce prince, il fut fait consul de Rome, en 391. On ignore l'époque de sa mort. Il nous reste de lui dix livres d'*Epîtres*, Leyde, 1653, in-12, qui ne contiennent rien d'important, mais dans lesquelles on trouve sa harangue en faveur des rites païens, et une latinité assez pure, une éloquence sonore, mais diffuse et peu logique. Elles sont au nombre de 965 adressées à 130 différens personnages. Il avait fait d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous; tels que le *Panégyrique de Maxime et de Théodose*, et des *Haranques* dont M. l'abbé Maï a recueilli quelques fragmens qu'il a publiés, 1815, in-8. Sa *Harangue* a été réimprimée en 1687, à Dusseldorf, avec la *Réfutation* de saint Ambroise et les *Lettres* de ce Père *ad Principes*, 1 vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec SYMMAQUE (sénateur et préfet de Rome, beau-père de Boëce, qui fut mis à mort l'an 525, par Théodoric, roi des Goths. *Voyez* BOECE *et* THÉODORIC.

SYMMAQUE (Saint), pape, natif de Sardaigne, monta, le 22 novembre 498, sur la chaire de saint Pierre, après Anastase II. Le patrice Festus fit élire, quelque temps après, l'archiprêtre Laurent, dont il croyait disposer plus facilement que de Symmaque, partisan zélé du concile de Chalcédoine. Ce schisme fut éteint par Théodoric, roi des Goths,

qui, quoique arien, ordonna que l'on eût égard à l'élection qui avait été faite la première, et qui avait eu le plus de suffrages; en conséquence Symmaque fut confirmé et reconnu par les évêques pour pape légitime. On l'accusa ensuite de plusieurs crimes. Théodoric fit assembler un concile à Rome en 501 à ce sujet; mais les évêques représentèrent fortement à ce prince : « Que le pape lui-» même devait assembler le concile; » que le saint-Siége avait ce droit, et » par sa primauté tirée de saint Pierre, » et par l'autorité des conciles, et qu'il » n'y avait point d'exemples qu'il eût été » soumis au jugement de ses inférieurs. » Théodoric leur montra, par les lettres de Symmaque, que ce pontife avait consenti à la convocation de ce concile. Il y fut déchargé des accusations intentées contre lui. Ce décret étant parvenu dans les Gaules, les évêques en furent alarmés et chargèrent saint Avit, évêque de Vienne, d'écrire à Rome, au nom de tous, pour se plaindre de ce que les évêques avaient pris sur eux de juger le pape. « Il » n'est pas aisé, dit-il, de comprendre » comment un supérieur, à plus forte rai-» son le chef de l'Eglise, peut être jugé » par ses inférieurs. » Il loue cependant les Pères d'avoir rendu témoignage à l'innocence du pape. L'empereur Anastase s'étant déclaré contre le concile de Chalcédoine, le pontife romain refusa de communiquer avec lui. Pour s'en venger, l'empereur l'accusa de manichéisme, quoiqu'il eût chassé de Rome les partisans de cette hérésie. Le saint pape fit son apologie, où il parlait avec cette dignité qui convient au sacerdoce chrétien (elle se trouve dans la Collection des conciles, t. 4). Symmaque mourut en 514, après avoir fait bâtir plusieurs églises. C'était un homme austère, d'un grand zèle et d'une vertu sans tache. Nous avons de lui onze *Epîtres* dans le Recueil de D. Coustant, et divers *Décrets*. On dit que c'est lui qui ordonna de chanter à la messe, aux dimanches et aux fêtes des martyrs, le *Gloria in excelsis*. *Voyez* l'*Apologie* de ce pape par Ennodius dans l'édition de ses *OEuvres*, par le Père Sirmond, et la *Dissertation* publiée par Eusèbe Amor, Bologne, 1758. Symmaque eut pour successeur Hormisdas.

SYNCELLE (George le), était syncelle de Taraise, patriarche de Constantinople, vers l'an 792; c'est-à dire qu'il occupait l'office de cet ecclésiastique qu'on plaçait auprès du patriarche pour être le témoin de ses actions. C'est de cette charge qu'il tira son nom. Il était moine, et il remplissait les obligations de son état. Nous avons de lui une *Chronologie* qui va jusqu'à l'an 284 de J. C. que le Père Goar a publiée en grec et en latin, Paris, 1652, in-fol. Cet ouvrage est important pour la connaissance des dynasties d'Egypte. Il a suivi Jules Africain et Eusèbe, mais avec des différences, sur lesquelles il faut consulter son savant éditeur.

SYNÉSIUS, philosophe platonicien. On ignore le temps où il vivait. Il nous reste de lui trois *Traités de philosophie naturelle*, avec les figures de Nicolas Flamel, Paris, 1612, in-4, et un *De somniis*, imprimé avec les écrits de Jamblique, autre philosophe platonicien, Venise, 1497, in-fol.

SYNÉSIUS, évêque, fut disciple de la fameuse Hypacie d'Alexandrie. Les fidèles, touchés de la régularité de ses mœurs, l'engagèrent à embrasser le christianisme. Député à Constantinople en 400, il présenta son livre *De la royaute* à l'empereur Arcadius, qui le reçut favorablement. On l'éleva, dix ans après, sur le trône épiscopal de Ptolémaïde. Synésius n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de répugnance. Elle lui paraissait contraire à la vie philosophique qu'il avait menée, et il ne séparait point assez quelques idées platoniciennes des dogmes de la religion chrétienne. Synésius, devenu évêque, eut le zèle et la charité d'un apôtre. Il célébra un concile, et soulagea les indigens. Nous avons de lui CLV *Epîtres*, des *Homélies*, et plusieurs autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle du Père Petau, 1633, in-fol., en grec et en latin, avec des notes. Ils méritent tous d'être lus, quoiqu'ils ne soient pas

entièrement exempts des erreurs de la philosophie païenne. On y remarque de l'élégance, de la noblesse et de la pureté. On ignore l'année de la mort de cet homme illustre.

* SYNGE (Edouard), archevêque de Tuam en Irlande, naquit en 1659 : il était fils du docteur Synge, évêque de Cork. Il fit ses études, partie à l'université d'Oxford au collége de Christ-Church, partie à Dublin. Il était très instruit. Nommé successivement à divers emplois dans l'église anglicane, il en remplit les fonctions d'une manière qui fit honneur à sa capacité, et le fit juger digne d'en occuper de plus éminentes. En 1714, il fut nommé à l'évêché de Raphoë dans l'Ulster, au comté de Dunnagall, et transféré deux ans après à l'archevêché de Tuam. On a de lui : 1° des *Sermons*; 2° des *Traités*; 3° des *Mandemens*. On les a réunis en quatre volumes in-12. La *Biographie britannique* parle avec éloge de ces divers ouvrages. L'archevêque Synge mourut à Tuam, le 24 juillet 1741, à 82 ans.

SYPHAX, roi d'une partie de la Numidie, quitta les Romains pour les Carthaginois. Il épousa ensuite Sophonisbe, qui avait été promise à Massinissa, à qui il déclara la guerre. Il fut vaincu et fait prisonnier près de Cyrtha, avec son épouse, l'an 203 avant J. C. Les Romains donnèrent à Massinissa une partie des états de son ennemi.

SYRIEN, Syrianus, sophiste d'Alexandrie, vers l'an 470, avait composé : 1° *quatre livres* sur la république de Platon; 2° *sept Livres* sur la République d'Athènes; 3° des *Commentaires* sur Homère. Tous ces ouvrages sont perdus; si on s'en rapporte aux titres, ils peuvent voir contenu des choses intéressantes.

SYSIGAMBIS, mère de Darius, dernier roi de Perse, captive avec toute la famille royale après la bataille d'Issus, fut bien traitée par Alexandre le Grand. Quinte-Curce rapporte qu'elle fut si pénétrée de reconnaissance, qu'ayant supporté la mort de Darius, son fils, elle ne put survivre au conquérant macédonien, et mourut de douleur après lui.

SZASEKY-TOMKA (Jean), né à Folkus-Falva, dans le comté de Turocz, en Hongrie d'une famille noble, se distingua dans les sciences à Iéna, et fut fait recteur du collége des protestans à Raab, où il mourut vers l'an 1760. On a de lui : 1° *Liber de ritu explorandæ veritatis per judicium ferri candentis*, Presbourg, 1740, in-fol., avec des notes; 2° *Introductio in orbis hodierni geographiam*, Presbourg, 1748, in-8; 3° *Conspectus introductionis in notitiam regni Hungariæ geographicam, historicam, politicam, et chronologicam*, Presbourg, 1759.

SZEGEDI (François-Léonard), né à Tirnau d'un père protestant, fut élevé par sa mère dans la religion catholique. Il se distingua dans l'étude des belles-lettres à Tirnau, de la philosophie à Vienne, et de la théologie à Rome. Il fut placé successivement sur le siége épiscopal de Transylvanie, et sur celui de Vatzen, élevé à la dignité de chancelier du royaume de Hongrie en 1668, et enfin à l'évêché de Neytra en 1669. Dans toutes ces places il montra autant de zèle que de lumières. La Hongrie a plusieurs monumens de sa munificence et de sa religion. Il a laissé un *poëme* latin sur la *Vie* de sainte Marguerite de Hongrie, publié avec des notes par Sigismond Ferrarius. Il mourut en 1675.

SZEGEDI (Jean-Baptiste), né l'an 1699 d'une noble et ancienne famille dans le comté d'Eisentadt, en Hongrie, se fit jésuite, enseigna avec distinction les hautes sciences, fut recteur de plusieurs colléges, remplit avec beaucoup de zèle les fonctions de missionnaire, devint aumônier-général des troupes, et mourut à Tirnau, le 8 décembre 1760. Son affabilité, la candeur de ses mœurs et ses talens l'ont fait regretter. Il était surtout versé dans le droit de sa patrie; ses momens de loisir étaient consacrés à ce genre d'étude, et lui ont fait publier : 1° *Tripartitum juris hungarici tyrocinium*, Tirnau, 1734, in-12; 2° *Synopses titulorum juris hungarici, notis juridicis, historicis, chronologicis illustratæ*, 1784, in-8; 3° *Decreta et vita*

regum Hungariæ qui Transilvaniam possederunt, *cum notis*, Coloswar, 1743, in-8; 4° *Werbotzius illustratus*, *cum notis*, Tirnau, 1753, in-8.

SZÉGÉDIN. *Voyez* Zégédin.

SZENTIVANY (Martin), jésuite hongrois, né en 1633 dans le village de Szentivany, dont son père était seigneur, se distingua autant par ses vertus et son zèle pour la religion, que par l'étendue de ses connaissances. Il expliqua pendant plusieurs années la langue hébraïque à Vienne et à Tirnau; enseigna ensuite, avec une égale réputation, la philosophie et la théologie dans la première de ces villes, et mourut à Tirnau, le 29 mars 1705. On a de lui 3 vol. in-4, intitulés: *Miscellanea curiosa*, recueil très intéressant, plein de recherches sur la physique et autres sciences. Il a donné encore un grand nombre d'opuscules, où la religion est exposée et défendue avec autant de dignité que de force. Sa latinité est pure et coulante, son stile simple et facile sans être négligé.

T

TABERNA ou Taverne (Jean-Baptiste), né à Lille, en 1622, se fit jésuite en 1640, enseigna long-temps la philosophie et la théologie avec distinction. La ville de Douay ayant été affligée d'une épidémie meurtrière, l'an 1686, Taberna prodigua ses soins aux malades, et fut victime de sa charité. On a de lui: *Synopsis theologiæ practicæ*, 3 v. in-12, excellent abrégé de théologie morale, bien écrit, clair, précis et éloigné des deux extrêmes, du relâchement et de la rigidité: cependant l'évêque d'Arras, Guy de Sève de Rochechouart, en a censuré quelques propositions, le 5 mai 1703; mais les autres évêques n'ont pas paru faire attention à cette censure. *Voyez* Sève.

TABOUET (Julien), né dans le Maine, procureur-général du sénat de Chambéry, mort en 1562, a publié: 1° *Sabaudiæ principum genealogia*, *versibus et latiali dialecto digesta*, traduite en français, en prose et en vers, par Pierre Tredehom; 2° une *Histoire de France*, dans le même goût, imprimée, avec l'ouvrage précédent, en 1560, in-4. Sa vie n'a point été exempte de reproche. Il fut mis, en 1556, au pilori, et banni comme faux accusateur.

* TABOURIER (Pierre-Nicolas), né à Chartres, embrassa l'état ecclésiastique et devint curé. Il adopta les principes de la révolution, prêta le serment et fut nommé curé constitutionnel de Saint-Martin de sa ville natale. Il assista aux conciles de 1797 et de 1801, tenus dans l'Eglise métropolitaine de Paris, et convoqués par les évêques constitutionnels *réunis*. Il écrivit plusieurs ouvrages dans l'intérêt de son parti. Nous citerons: 1° *La Défense de la constitution civile du clergé*, *avec des réflexions sur l'excommunication dont nous sommes menacés*, Chartres et Paris, 1791, in-8; 2° *Discours pour tranquilliser les consciences sur les affaires du temps*; 3° un ouvrage *sur la Divinité de la religion chrétienne et ses vérités fondamentales*; 4° quelques autres *écrits* sur des matières religieuses. Tabourier mourut dans les premières années du 19e siècle.

TACFARINAS, chef d'armée contre les Romains en Afrique, au temps de Tibère, était Numide de nation. Il servit d'abord dans les troupes auxiliaires des Romains; et ayant déserté il assembla une bande de vagabonds et de brigands, et causa beaucoup de désordres. (Il fut battu par Furius-Camillus, l'an 17 de Jésus-Christ; mais Tacfarinas ne perdit pas courage, et continua pendant huit années à harceler les Romains. Il parvint à former une puissante armée avec la-

quelle il assiégea Thubascum. Dolabella accourut pour lui faire lever le siége. Il défit Taefarinas, qui périt les armes à la main, et avec lui périt l'espoir de rendre ce pays indépendant.)

TACHARD (Gui ou Guidon) suivit, en qualité de missionnaire, M. de Chaumont dans son ambassade à Siam, en 1685, revint en Europe en 1688, retourna dans l'Inde pour y continuer ses travaux apostoliques, et mourut vers 1694. On a de lui : 1° *Voyage de Siam en 1685, avec des observations astronomiques*, Paris, 1686, in-4 ; 2° *Second Voyage de Siam, avec des remarques historiques, physiques, géographiques et astronomiques*, Paris, 1689, in-4. Ces voyages, curieux et estimés, ont été réimprimés à Amsterdam en 1700, 2 vol. in-12. Le chevalier Forbin prétend, dans ses Mémoires, que le Père Tachard est d'une crédulité excessive, et qu'il a exagéré la puissance et les richesses du roi de Siam. 3° Plusieurs *Lettres* dans le *Recueil des lettres édifiantes*. Il publia, outre ses deux voyages, un *Dictionnaire français et latin*, Paris, 1689, in-4, et un autre *latin-français*, tous deux à l'usage du duc de Bourgogne. La meilleure édition de celle-ci est celle de Paris, 1727, in-4. Il mourut vers la fin du 17e siècle.

TACHON (Dom Christophe), bénédictin de Saint-Sever, au diocèse d'Aire, mort en 1693, cultiva le talent de la chaire avec succès. On a de lui un livre intitulé : *De la sainteté et des devoirs d'un prédicateur évangélique, avec l'Art de bien prêcher, et une courte Méthode pour catéchiser*, in-12.

TACHOS ou Tachus, roi d'Egypte du temps d'Artaxerxès-Ochus, défendit ce royaume contre les Perses, qui songeaient à l'attaquer de nouveau, malgré les mauvais succès de leurs premiers efforts. Il obtint des Lacédémoniens un corps de troupes, commandé par Agésilas, qui le trahit d'une manière indigne. Tachos ayant donné à Chabrias, Athénien, le commandement de l'armée, et n'ayant laissé à Agésilas que celui des troupes auxiliaires, celui-ci profita de la révolte de Nectanébus, avec lequel il se signala. Le roi d'Egypte fut obligé de sortir de son royaume, et on ne sait pas trop ce que devint ce malheureux prince. Du reste, cette histoire, propre à prouver la mauvaise foi des Grecs et la vérité du proverbe *græca fides*, est douteuse dans plusieurs de ses détails, comme tout ce qui regarde l'Egypte à cette époque.

TACITE (Cornelius-Tacitus), historien latin, né au premier siècle de l'ère chrétienne, était chevalier romain. Vespasien le prit en affection, et commença à l'élever aux dignités : Tite et Domitien eurent toujours beaucoup d'estime pour lui. Il fut consul, l'an 97, à la place de Virginus Rufus, sous Nerva, et épousa la fille du fameux Agricola. Il plaida plusieurs fois à Rome, et fit admirer son éloquence. Pline le Jeune et lui étaient étroitement liés ; ils se corrigeaient mutuellement leurs ouvrages. Corneille Tacite mourut octogénaire l'an 134 ou 135. Nous avons de lui : 1° un Traité des *Mœurs des Germains*. Il loue les mœurs de ces peuples, et le tableau qu'il en fait est une bonne satire de Rome, devenue le siége de la mollesse et de la corruption. Ce que d'autres auteurs nous ont appris des Germains donne lieu de croire que le tableau de Tacite, quoique embelli, est ressemblant dans plusieurs points. 2° La *Vie de son beau-père Agricola*. Cet écrit est un des plus beaux et des plus précieux de l'antiquité. Les gens de guerre, les courtisans, les magistrats, y peuvent trouver d'excellentes instructions. 3° *Histoire des empereurs* ; mais, de vingt-huit ans que cette histoire contenait (depuis l'an 69 jusqu'en 96), il ne nous reste que l'année 96 et une partie de 70 ; 4° ses *Annales* ; elles renfermaient l'histoire de quatre empereurs, Tibère, Caligula, Claude, Néron. Il ne nous reste que l'histoire du premier et du dernier, à peu près entière. Caligula est perdu tout entier, et nous n'avons que la fin de Claude. Tacite a peint les hommes avec beaucoup d'énergie, de finesse et de vérité ; les évènemens touchans, d'une manière pathétique ; et la vertu, avec autant de sentiment que de

goût. Il possède dans un haut degré la véritable éloquence, le talent de dire simplement les grandes choses. On l'accuse d'avoir peint trop en mal la nature humaine ; mais c'est qu'il la connaissait bien. On lui reproche encore d'avoir le stile trop concis, comme si le plus grand mérite d'un écrivain n'était pas de dire beaucoup en peu de mots. S'il peint en raccourci, ses traits, en récompense, sont d'autant plus vifs et plus frappans. D'ailleurs l'obscurité qu'on lui trouve vient, en grande partie, de la décadence de la langue latine, et de l'ignorance de nos prétendus savans ; les bons latinistes le lisent d'une manière aisée et coulante. Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, c'est de n'avoir parlé de quelques objets que d'après ses préventions ou des erreurs populaires, comme lorsqu'il répète les calomnies des idolâtres contre les chrétiens et les juifs, dont il reconnaît d'ailleurs l'innocence, relativement aux accusations de Néron, et qu'il plaint d'avoir été l'objet des cruautés de ce monstre. Plusieurs auteurs se sont exercés sur Tacite. (Nous renvoyons pour la Bibliographie des *OEuvres* de Tacite à Brunet, *Manuel du libraire*, tom. 3, pag. 403 : elle y occupe sept colonnes. Nous ne parlerons pas des traductions partielles de cet historien. Il a été traduit dans presque toutes les langues.) Il y en a une traduction française par Perrot d'Ablancourt, et une par Guérin, chacune en 3 vol. in-12 : l'une et l'autre sont peu estimées. Celle qu'a faite Amelot de la Houssaye n'est recommandable que par les connaissances politiques qu'il a étalées dans ses longues notes ; elle est en 6 vol., auxquels on a ajouté une suite en 4 vol. L'abbé de la Bletterie a traduit les *Mœurs des Germains*, la *Vie d'Agricola*, et les six premiers livres des *Annales*, 3 vol. in-12 : le Père Dotteville a traduit le reste en 4 vol. in-12. Cette version est élégante et fidèle, et passait pour la meilleure avant celle de Dureau de la Malle, qu'on préfère à toutes celles qui l'ont précédée, 3e édit. 1818. Enfin M. Burnouf, Paris, 1827 et suiv., 6 vol. in-8, et M. Panckoucke ont aussi traduit Tacite. Il a paru chez L. F. de la Tour, à Paris, 1771, un Tacite en 4 vol. in-4, et 1776, 7 vol. in-12, dont le titre est : *C. Cornelii Taciti Opera recognovit, emendavit, supplementis explevit, notis, dissertationibus, tabulis geographicis illustravit Gabriel Brottier*. Cette édition est un vrai chef-d'œuvre de typographie, et la meilleure qu'on ait donnée de cet auteur. Les lacunes sont remplies avec tant de jugement et de goût, qu'on ne s'aperçoit ni de la perte ni de la réparation. *V*. BROTTIER. (De la Tour en a donné une nouvelle édition en 1776, 7 vol. in-12, enrichie de plusieurs dissertations qui ne sont pas dans la précédente, des *Maximes politiques* de Tacite disposées par ordre de matières, du *Règne de Trajan*, etc. On estime aussi l'édition d'Edimbourg, 1796, 4 vol. in-4, quoique moins belle que celle de Paris 1771, parce qu'elle renferme les augmentations de l'in-12 ; et l'édition de Londres 1812, 5 vol. in-8, qui réunit les avantages de celle de Paris; et d'Edimbourg, à laquelle on a ajouté de plus un choix de notes tirées des commentateurs de Tacite, etc.)

TACITE (M. Claudius), empereur romain, fut élu par le sénat, à la place d'Aurélien, le 25 septembre de l'an 275, après un interrègne d'environ 7 mois. Il se disait de la famille du précédent, et prit un soin extrême de conserver les écrits qu'il avait publiés ; mais ces soins n'ont pu les sauver. Tacite se donna tout entier à l'administration de la justice et à la régénération des mœurs. Les mauvaises coutumes furent abolies, les lieux de prostitution furent condamnés, et les bains publics exactement fermés après le coucher du soleil. Il entreprit de porter la guerre chez les Perses et chez les Scythes asiatiques ; et il était déjà à Tharse, en Cilicie, quand ses soldats lui ôtèrent la vie, après un règne de 6 mois. Les Romains étaient trop corrompus pour s'accommoder d'un tel maître. Florien, son frère utérin, lui succéda.

TACQUET (André), jésuite d'Anvers, mort en 1660, se distingua dans les mathéma tiques, et donna un bo

Traité d'Astronomie. Ses ouvrages imprimés en un vol. in-fol., Anvers, 1669 et 1707, ont été recherchés, et méritent encore de l'être.

TAFFI (André), peintre, natif de Florence, mort en 1294, âgé de 81 ans, apprit son art de quelques peintres grecs, que le sénat de Venise avait mandés. Il s'appliqua surtout à la mosaïque, sorte de peinture dont le secret lui fut montré par Apollonius, un de ses artistes grecs. Taffi travailla de concert avec lui dans l'église de Saint-Jean de Florence, à représenter plusieurs histoires de la Bible.

TAFFIN (Pierre), jésuite, né à Saint-Omer, mort à Lille, le 8 mai 1650, âgé de 52 ans, était bien instruit des usages des Romains, comme il paraît par le traité qu'il a publié sous ce titre : *De veterum Romanorum anno sæculari*, Tournai, 1641, in-4; traité inséré dans le 8ᵉ tome des *Antiquités romaines* de Grævius.

TAGEREAU (Vincent), avocat au parlement de Paris, au 17ᵉ siècle, était Angevin. On a de lui : 1° un Traité contre le congrès, imprimé à Paris en 1611, in-8, sous ce titre : *Discours de l'impuissance de l'homme et de la femme*. L'auteur y prouve que le congrès est déshonnête, impossible à exécuter, et empêche plutôt de connaître la vérité, qu'il ne sert à la faire découvrir. Cet usage abominable fut aboli, en 1677, sur un plaidoyer de Lamoignon, alors avocat-général. 2° Le *Vrai Praticien français*, in-8.

TAGLIACOZZI (Gaspard), professeur en médecine et en chirurgie dans l'université de Bologne, sa patrie, mourut dans cette ville, en 1553, à 64 ans. Il s'est rendu très fameux par un livre où il enseigne la manière de réparer les défauts des narines, des oreilles et des lèvres, dans le cas de mutilation ou de difformité de ces parties. Mais Manget croit que tout ce qu'il dit sur cette matière, quelque ingénieux qu'il soit, n'a jamais pu exister que dans la théorie, et que lui-même ne l'avait point pratiqué. Quoi qu'il en soit, Tagliacozzi rapporte des exemples de nez perdus, rétablis par son art. Sa statue, dans la salle d'anatomie de Bologne, le représente un nez à la main. Son Traité, plein de choses curieuses, divisé en deux livres, et accompagné de figures, parut à Francfort, en 1598, in-8, sur l'édition faite à Venise l'année précédente, 1597, in-fol., sous ce titre : *De curtorum chirurgia per incisionem*. Un nommé *Verduin* a renouvelé l'idée de Tagliacozzi dans son livre *De nova actuum decurtandorum ratione*, Amsterdam, 1699, in-8.

TAIKOSAMA, fameux empereur du Japon, commença, en 1596, contre les chrétiens, la terrible persécution, qui dura, avec quelques intervalles, jusqu'en 1650, époque de la mort du 2ᵉ Xogunsama. (*Voyez* ce nom.) Il conquit la presqu'île de Corée par ses généraux, mais ayant voulu conquérir la Chine, il ne réussit point dans ce projet, et perdit la Corée. Il conserva toujours l'esprit de son extraction, laquelle était fort basse : il était ombrageux, cruel, d'une luxure crapuleuse et dégoûtante, et finit par se faire adorer comme un dieu. Il mourut le 15 septembre 1598.

*TAILHÉ (Jacques), prêtre appelant, né, dans le commencement du siècle dernier, à Villeneuve d'Agen, a publié des compilations peu estimées, quoique très répandues. Nous ignorons l'époque de la mort de cet écrivain, qui était très prévenu contre les jésuites et le clergé. Il a laissé : 1° un *Abrégé de l'Histoire ancienne de Rollin, à l'usage des jeunes gens*, 1744, 4 vol. in-12; nouvelle édit., 1782, 5 vol. in-12; 2° *Abrégé de l'Histoire romaine*, idem, 1755, 4 vol. in-12; nouvelle édition, 1784 et 1813, 5 vol. in-12. Ces deux ouvrages ont été souvent réimprimés, et sont encore en usage dans les colléges, quoiqu'ils soient rédigés dans un mauvais esprit et avec peu de talent. 3° *Abrégé chronologique de l'histoire des jésuites*, 1759, 2 vol. in-12, etc. A ces compilations il a ajouté quelques écrits, qui sont : 4° *Histoire de Louis XII*, Milan, 1755, 3 vol. in-12, sans nom d'auteur; 1784, 5 vol. in-12, avec le nom de l'auteur; 5° *Remarques succinctes et pacifiques sur les écrits pour et contre la*

loi du silence, 1760, 1764, in-12; 6° *Portraits des jésuites*, 1762, in-12; 7° *Histoire des entreprises du clergé sur la souveraineté des rois*, 1767, 2 vol. in-12. Cet ouvage, mis à l'index le 19 juillet 1768, et qui n'est qu'une espèce de recueil de tout ce qu'ont dit les philosophes sur le même sujet, ne fit honneur ni aux principes ni à la gloire littéraire de l'auteur. 8° *Traité de la nature du gouvernement de l'Eglise*, 1778, 3 volumes.

TAILLANDIER (Charles-Louis) naquit à Arras en 1705, fut reçu dans la congrégation de Saint-Maur. Placé ensuite dans la maison des Blancs-Manteaux, il en épousa les sentimens hétérodoxes, et fit publiquement l'éloge d'un de ses confrères qui s'était dévoué à la secte de Saint-Médard, ce qui le rendit plus que suspect à tous les catholiques. Cependant la congrégation s'étant chargée de l'histoire de Bretagne, il y fut employé avec dom Morier. Celui-ci donna d'abord 3 vol. in-fol. de *Pièces pour servir à l'Histoire de Bretagne*, imprimés à Paris en 1742, 1744, 1746; et le premier volume de l'*Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, en 1750. Taillandier donna le second en 1756. Il est aussi l'éditeur du *Dictionnaire bas-breton*, dont il fit la préface. Il trouva moyen d'obtenir de riches bénéfices, par la protection de M. de Bonneguise, évêque d'Arras, et il parut dans le monde avec un air qui n'était pas celui de son état. Il mourut près de Lille en 1786.

* TAILLASSON (Jean-Joseph), peintre français, naquit à Blaye, près de Bordeaux, en 1744 ou 1745. Il était fils d'un riche négociant de cette ville, qui le destinait au barreau ou à l'état ecclésiastique. Taillasson fit de bonnes études; mais son goût l'entraînait vers les beaux-arts; il écrivait sur les murs de la maison de son père ces mots tracés en grosses lettres: « Je serai peintre ou je mourrai: » j'en jure par Raphaël! » Son père lui permit de venir à Paris, où il arriva avec son ami Latour, qui partageait son goût pour la peinture, et qui avait essuyé les mêmes obstacles avant de pouvoir se consacrer à cet art. Ils choisirent pour maître Vien. Quoique Taillasson ne connût que le dessin, et qu'il fût déjà parvenu à sa dix-huitième année, il travailla si constamment qu'en peu de temps il devint un des meilleurs élèves de Vien. En 1773, il passa en Italie, demeura quatre ans à Rome, et, de retour à Paris, il fut agrégé à l'académie des arts, pour son tableau de la *Naissance de Louis XIII*. Deux ans après, un autre ouvrage qui lui fit plus d'honneur, *Ulysse enlevant à Philoctète les flèches d'Hercule*, lui mérita d'être admis comme membre dans cette même académie. Ses autres ouvrages sont: *Virgile lisant à Auguste le passage de son Enéide sur la mort de Marcellus*; une *Scène* du cinquième acte de *Rodogune*; *Olympias, mère d'Alexandre, arrêtant les soldats qui venaient pour l'assassiner*; *Timoléon*; *des étrangers qui visitent Syracuse*; *Héro et Léandre*; *Andromaque versant des larmes sur le tombeau d'Hector*; *la mort de Socrate*, etc., etc. Taillasson avait beaucoup de goût et de facilité pour les vers: il a laissé un *Recueil de poésies*, Paris et Venise, 1785, in-4, dans lequel on remarque un poème sur les *Dangers des règles dans les arts*; mais sa meilleure production poétique est une *Elégie sur la nuit*. On cite avec éloge ses *Observations sur plusieurs anciens peintres*, in-8, qui furent insérées dans le *Moniteur* et le *Journal des arts*. Taillasson est mort à Paris en 1809, âgé de 64 ans.

* TAILLEFER DE MAURIAC (Pierre-Jean-François-Armand de), ancien colonel de cavalerie, né au château de Fontbizol, et issu d'une famille distinguée du Périgord, entra fort jeune dans les gardes du corps du roi. Au commencement de la révolution, il se signala par son courage et son dévouement dans les jours de danger, et servit le roi avec un zèle qui faillit lui coûter la vie. Il sortit ensuite de France, suivit les princes dans leur exil, se trouva à Mittau à l'époque du mariage du duc d'Angoulême, et eut l'honneur d'apposer son nom au contrat. Le calme le ramena dans sa patrie où il vécut tranquille. Il est mort le

17 décembre 1830 à l'âge de 88 ans, laissant une mémoire honorée.

TAILLEPIED (Noël), religieux de Saint-François, né à Pontoise, mort en 1589, fut lecteur en théologie et prédicateur. On a de lui : 1° une *Traduction* française des *Vies* de Luther, de Carlostad et de Pierre Martyr, écrites en latin par Jérôme Bolsec, in-8 ; 2° un *Traité de l'apparition des esprits*, 1602, in-12 ; 3° un *Recueil* sur les *Antiquités de la ville de Rouen*, in-8 : c'est son meilleur ouvrage. 4° L'*Histoire des druides*, Paris, 1586, in-8 : livre savant, rare et recherché.

* TAISAND (Pierre), avocat et jurisconsulte au parlement de Dijon, naquit dans cette ville en 1664. Il devint trésorier de France dans la généralité de Bourgogne, et mourut en 1715. Il était très savant dans les lois. On a de lui : 1° *Histoire du droit romain*, in-12 ; 2° *Coutume générale de Bourgogne* avec un *Commentaire*, 1698, in-fol. ; 3° *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, publiées par Claude Taisand, son fils, et dont la meilleure édition est celle de 1737, in-4.

TAISNIER (Jean), né à Ath en 1509, fut précepteur des pages de l'empereur Charles-Quint ; mais cet emploi gênant son goût pour le travail et les talens agréables, il alla se fixer à Cologne, où il fut maître de musique de la chapelle de l'électeur. Il passait pour un habile chiromancien. On a de lui : 1° *Opus mathematicum*, Cologne, 1562, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve sa *Chiromancie* et son *Astrologie judiciaire*. 2° *De natura et effectibus magnetis*, Cologne, 1562, in-4.

* TALBERT (François-Xavier), chanoine de Besançon, né dans cette ville en 1725, était fils d'un conseiller au parlement de Franche-Comté : il entra luimême dans la magistrature ; mais il quitta la place qu'il y occupait pour embrasser l'état ecclésiastique. L'abbé Talbert s'adonna à la prédication, prêcha à Lunéville devant le roi Stanislas, à la cour de Versailles devant la famille royale, et partagea en 1777 la station de Saint-Sulpice à Paris avec le célèbre Père Elisée, son compatriote. Il estimait les lettres et les avait cultivées avec succès. Il concourut pour plusieurs prix, et fut souvent couronné. En 1791, il alla en Italie, où il eut occasion de connaître la princesse de Nassau, qui l'emmena dans ses terres en Pologne, et qui l'y traita avec une extrême bienveillance. Il mourut à Lemberg en Galicie, le 4 juin 1803. Voici les titres de ses écrits : 1° *Discours sur la source de l'inégalité parmi les hommes*, couronné à Dijon en 1755. L'abbé Talbert eut pour concurrent J.-J. Rousseau, qui traita la même matière avec des paradoxes. 2° *Panégyrique de saint Louis*, 1779, in-12 ; 3° *le Citoyen*, poème ; 4° *les Avantages de l'adversité*, poème qui remporta le prix de l'académie d'Amiens, 1772, in-8 ; 5° *Eloge historique du chevalier Bayard*, 1770, in-8 et in-12 ; 6° *Eloge de Michel de Montaigne*, in-8, qui a remporté le premier prix de l'académie de Bordeaux en 1774, in-8 ; 7° *Eloge de Bossuet*, 1773, in-8, couronné par l'académie de Dijon ; 8° *Eloge de Louis-le-Bien-Aimé* ; lu en 1775 à la séance publique de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, in-8 ; 9° *Stances sur l'industrie*, lesquelles ont remporté le prix de l'académie de Pau, 1770, in-8 ; 10° *Eloge historique du cardinal d'Amboise*, couronné par l'académie de l'Immaculée Conception de Rouen, 1776, in-8 ; 11° *Eloge de Philippe d'Orléans*, couronné à Villefranche, 1777, in-8 ; 12° *Eloge de Michel de l'Hôpital*, couronné à Toulouse, 1777, in-8.

TALBOT (Jean), comte de Shrewsbury et de Waterford, surnommé l'*Achille anglais*, d'une illustre maison d'Angleterre, originaire de Normandie. (Il naquit vers 1373, à Blachmore, dans le Shropshire sous le règne de Richard II.) Talbot donna les premières marques de sa valeur lors de la réduction de l'Irlande sous l'obéissance du roi Henri V, qui le fit gouverneur de cette île. Il se signala ensuite en France, où il était passé en 1417, avec l'armée anglaise. Il reprit la ville d'Alençon en 1428, puis Pontoise et Laval. Il commandait au siége d'Orléans, avec les comtes de Suffolck et d'Escalles ;

nais Jeanne d'Arc, dite la *Pucelle*, les obligea de le lever. Talbot continua de se distinguer, jusqu'à ce qu'il fut fait prisonnier à la bataille de Patay en Beauce. Après sa délivrance, il emporta d'assaut Beaumont-sur-Oise, et rendit de grands services au roi d'Angleterre, qui le fit maréchal de France en 1441. Deux ans après, ce prince l'envoya, en qualité d'ambassadeur, pour traiter de la paix avec le roi Charles VII; il remplit sa mission avec beaucoup d'intelligence. La Guyenne ayant tenté de se détacher du parti de l'Angleterre, il prit Bordeaux avec plusieurs autres villes, et rétablit les affaires des Anglais; mais étant accouru vers la ville de Castillon, pour en faire lever le siége aux Français, il fut tué dans une bataille, avec un de ses fils, le 1er juillet 1453. (Les Anglais l'appelaient leur *Achille*; sa valeur lui donnait des titres à ce surnom.)

TALBOT (Pierre), né en Irlande, en 1620, d'une branche de l'illustre maison de Talbot, devint aumônier de la reine Catherine de Portugal, femme de Charles II, roi d'Angleterre. Son zèle pour la religion catholique le porta à quitter la cour et à repasser en Irlande, où il travailla si utilement pour l'Eglise, que le pape Clément IX le fit archevêque de Dublin. Arrêté et renfermé par les protestans dans une étroite prison, il y mourut en odeur de sainteté, vers 1682. On a de lui : 1° *De natura fidei et hæresis*, in-8; 2° *Politicorum catechismus*, in-4; 3° *Tractatus de religione et regimine*, in-4; 4° *Histoire des iconoclastes*, Paris, 1674, in-4; et d'autres ouvrages.

TALBOT (Richard), duc de Tyrconel, frère du précédent, se trouva, dès l'âge de 15 ans, à une bataille où il resta trois jours parmi les morts. Après la mort de Cromwel, il s'attacha à Charles II, roi d'Angleterre, et fut laissé vice-roi d'Irlande par Jacques II, lorsque ce dernier passa en France. Talbot s'opposa à Guillaume, prince d'Orange, et se préparait à donner bataille, lorsqu'il mourut en 1692. Son oraison funèbre, prononcée à Paris par l'abbé Anselme, et publiée in-4, donne une grande idée de sa valeur et de son zèle pour la religion catholique.

TALLARD (Camille d'Hostun, comte de), maréchal de France, naquit le 14 février 1652, d'une ancienne et illustre maison de Provence. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut élevé au grade de lieutenant-général en 1693. Il fut envoyé, l'an 1697, en qualité d'ambassadeur en Angleterre, où il conclut le traité de partage pour la succession de Charles II, roi d'Espagne; traité qui resta sans effet. La guerre s'étant rallumée, il commanda sur le Rhin en 1702. Le bâton de maréchal de France lui fut accordé l'année d'après. Il prit le vieux Brisach, sous les ordres du duc de Bourgogne, et mit le siége devant Landau. Les Impériaux, commandés par le prince de Hesse-Cassel, étant venus l'attaquer dans ses lignes, il alla au devant d'eux, et les battit. La prise de Landau fut le fruit de cette victoire. En 1704, il fut envoyé avec une armée de 40,000 hommes pour s'opposer à Marlboroug, et se joindre à l'électeur de Bavière. Les deux armées se rencontrèrent à Hochstet. Le général anglais et le prince Eugène eurent tout l'honneur de cette grande journée. Le maréchal de Tallard, courant pour rallier quelques escadrons, la faiblesse de sa vue lui fit prendre un corps ennemi pour un corps de troupes françaises : il fut fait prisonnier et mené au général anglais, qui n'oublia rien pour le consoler. Le maréchal, fatigué de tous les lieux communs qu'on lui débitait sur l'inconstance de la fortune, dit à Marlboroug avec une impatience très déplacée : « Tout cela n'empêche » pas que votre grandeur n'ait battu les » plus braves troupes du monde. — J'es» père, répliqua milord, que votre gran» deur exceptera celles qui les ont bat» tues. » Le maréchal de Tallard fut conduit en Angleterre, où il servit beaucoup la France, en détachant la reine Anne du parti des alliés, et en faisant rappeler Marlboroug. De retour en France en 1712, il fut créé duc. En 1726, il fut nommé secrétaire-d'état; place qu'il ne conserva pas long-temps, étant mort en 1728, à 76 ans. (Tallard protégeait les sciences;

ce fut lui qui créa et dota l'académie de Besançon.)

TALLEMANT (François), abbé de Val-Chrétien, prieur de Saint-Irénée de Lyon, naquit à la Rochelle vers 1620, et mourut sous-doyen de l'académie française, en 1693, à 73 ans. Il possédait les langues mortes et les vivantes; mais il écrivait avec beaucoup de négligence dans la sienne. Nous avons de lui : 1° une *Traduction française* des *Vies des hommes illustres* de Plutarque, en 8 vol. in-12. L'abbé Tallemant, sec traducteur du français d'Amyot (suivant l'expression de Boileau), n'offre dans cette version ni fidélité ni élégance : elle fut cependant imprimée sept fois du vivant de l'auteur. 2° Une *Traduction* de l'*Histoire* de *Venise*, du procurateur Nanni, 1682, en 4 vol. in-12, qui vaut mieux que la précédente.

TALLEMAND (Paul), parent du précédent, né à Paris en 1642, devint membre de l'académie française, et secrétaire de celle des Inscriptions. Le grand Colbert lui obtint des pensions et des bénéfices ; il eut beaucoup de part à l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*. (*Voy.* Boze *et* Tourreil.) On a encore de lui des *Harangues* et des *Discours*, qui ne sont pas des chefs-d'œuvre d'éloquence, mais où il y a de bonnes choses, et un *Voyage de l'île d'Amour*, 1663, in-12, qui n'est pas fait pour attiser cette passion. Il mourut en 1712. Aux richesses dont il avait embelli son esprit, il joignait le trésor plus précieux de la vertu.

*TALLEYRAND-PÉRIGORD (Alexandre-Angélique de), cardinal et archevêque de Paris, naquit dans cette ville le 8 octobre 1736, d'une ancienne famille de France. Le nom de Talleyrand semble avoir été dans l'origine un nom de terre qu'ajoutèrent à leur nom, vers le 12e siècle, plusieurs comtes-souverains du Périgord, et qui devint plus tard le titre distinctif d'une branche cadette de cette maison, sans cesser néanmoins d'être porté par quelques seigneurs de la branche aînée. Nous n'indiquerons pas tous les membres de cette famille illustre; nous citerons seulement Hélie Talleyrand de Périgord, cardinal, né en 1301 et mort en 1364, au moment de partir, comme légat, pour une nouvelle croisade sollicitée par Pierre Ier roi de Cypre, et prêchée par Urbain V; il exerça une très grande influence sur les rois de son temps, protégea les lettres et fut ami de Pétrarque. — Henri de Talleyrand, comte de Chalais, né vers 1599, mort en 1628, sur l'échafaud, pour avoir conspiré avec la duchesse de Chevreuse contre le duc de Richelieu ; il reçut treize coups avant d'avoir la tête séparée du corps.—Le cardinal, qui fait l'objet de cet article, se consacra à l'état ecclésiastique : il obtint, dans l'année 1762, l'abbaye du Gard, dans le diocèse d'Amiens. M. Bourlier, depuis son grand vicaire et ensuite évêque d'Evreux, dirigea ses études théologiques; il fut ensuite nommé aumônier du roi Louis XV. En 1766, à peine âgé de 30 ans il fut fait coadjuteur de M. de la Roche-Aymont, archevêque de Reims, lequel se trouvait forcé, par ses fonctions de grand aumônier, de s'absenter souvent de son diocèse. Cette même année, Talleyrand fut sacré, le 28 décembre, sous le titre d'archevêque de Trajanople. Ses occupations, comme coadjuteur du diocèse de Reims, augmentèrent quand M. de la Roche-Aymont eût la feuille des bénéfices, place qui l'obligeait de résider plus long-temps encore à la cour. Trois ans après (1769) Talleyrand obtint l'abbaye de Haut-Villiers, au diocèse de Reims, et fut reçu l'année suivante à l'assemblée du clergé, où il suppléa, comme président, M. de *la* Roche-Aymont, que ses infirmités empêchaient d'y assister. Ce prélat, qui avait été fait cardinal en 1771, mourut le 27 octobre 1777 : son coadjuteur lui succéda de droit dans le siége de Reims, et reçut, en échange de ses abbayes, dont il s'était démis, celle de Saint-Quentin-en-l'Ile, au diocèse de Noyon. Talleyrand assista aux assemblées du clergé de 1780 et 1788, et partagea en même temps les travaux de ses grands vicaires, parmi lesquels il s'était empressé d'admettre M. Bourlier, son ancien directeur en théologie. Il se livrait sans relâche aux soins de son dio-

cèse, composé alors de sept cent quarante-six cures ou annexes. Il confia son séminaire à des ecclésiastiques de Saint-Sulpice : cet établissement était administré auparavant par des chanoines réguliers qu'il congédia. Après avoir été de la seconde assemblée des *notables*, Talleyrand fut nommé député aux états-généraux par le bailliage de Reims. Il y adhéra aux protestations du côté droit contre les principes qui avaient pour but le renversement de l'Eglise et de la monarchie ; publia, en son nom, plusieurs écrits, soit pour prémunir ses diocésains contre les innovations de l'assemblée, soit pour défendre les droits de son siége. Nous pouvons citer, sur cet objet, sa *Lettre aux Electeurs de la Marne*, du 8 mars 1791 ; sa *Réponse*, du 12, à Philibert, curé de Sedan, qui venait d'être nommé évêque des Ardennes, et qui lui avait écrit pour le prier de consentir à l'exercice de sa juridiction ; une autre *Réponse*, du 5 avril, à Diot, curé de Vendresse, élu évêque de la Marne ; un *Mandement*, du 8 avril, relatif à l'élection de Philibert, et enfin, un autre, du 2 mai, au sujet de l'élection de Diot. Il se retira, avant la fin de la session de l'assemblée constituante, à Aix-la-Chapelle, d'où il envoya son adhésion aux dernières mais inutiles protestations du côté droit. De cette ville, il passa à Bruxelles ; mais les armées françaises étant entrées dans la Belgique, il se rendit en Allemagne, et demeura plusieurs années à Brunswich. Il s'y trouvait lorsque le souverain pontife demanda aux évêques la démission de leur siége. Talleyrand refusa d'accéder pour le moment à cette demande, en s'abstenant d'exercer aucune juridiction sur son diocèse : il fit, le 12 décembre, une *Réponse* dilatoire, à l'instar de celle de M. le cardinal de Montmorency, et de MM. les évêques de Boulogne, de Limoges, de Séez, d'Aire, de Digne et d'Auxerre. C'était M. de Boulogne qui avait rédigé cette lettre, comme il rédigea aussi celle écrite au pape, le 26 mars 1802 : elle fut signée par Talleyrand et cinq évêques, et adoptée ensuite par vingt-cinq autres prélats. Cette dernière lettre exposait les raisons qu'avaient tous ces évêques pour différer de donner leurs démissions : elle fut comme le germe des *Réclamations* du 6 avril 1803, signées aussi par Talleyrand. Louis XVIII se trouvait à Mittau, et la santé de M. le cardinal de Montmorency ne lui permettant pas de continuer ses fonctions de grand-aumônier, le roi appela auprès de lui l'archevêque de Reims, et l'admit dans son conseil. Talleyrand fut présent à la mort du respectable abbé Edgeworth, arrivée à Mittau, le 20 mai 1807. Il suivit le roi en Angleterre, et ne le quitta point pendant son long exil. M. le cardinal de Montmorency étant mort, à Altona, en 1808, Louis XVIII donna la charge de grand-aumônier à Talleyrand, et le décora, de sa main, du cordon bleu. Lors de la déchéance de Napoléon, il partit de Hartwell avec le roi, et rentra avec lui en France, en 1814. Louis XVIII lui rendit son titre de premier pair, dignité attachée à l'archevêché de Reims, et le chargea de présenter des sujets pour les évêchés et autres places ecclésiastiques. Aux Cent-jours, il accompagna S. M. à Gand. Après la bataille de Waterloo, qui amena la seconde abdication de Buonaparte, il revint dans la capitale. Talleyrand, ne négligeant aucune démarche pour rétablir la paix dans l'Eglise de France, donna sa démission du siége de Reims, provoqua et signa la lettre adressée à Sa Sainteté, le 8 novembre 1816, lettre qui facilita les arrangemens du *Concordat*. Il fut créé cardinal le 28 juillet 1817, et institué pour le siége de Paris, le 1er octobre de la même année. Mais l'opposition d'une partie de la Chambre des députés au nouveau concordat, et les efforts du ministère pour revenir à celui de 1801, empêchèrent Talleyrand de s'installer dans son nouveau siége avant l'automne de 1819. (*Voyez*, pour de plus amples détails, l'*Ami de la religion et du roi*, dans le *Précis sur les affaires ecclésiastiques de France*, tomes 20, 21, et 22.) Malgré son âge et ses infirmités, il ne cessa de s'occuper de son diocèse. Il nomma pour coadjuteur et pour grands vicaires des ecclésiastiques qui avaient l'estime publique, établit plusieurs sages

réglemens pour le clergé, rétablit les *retraites* pastorales, fit rédiger un nouveau bréviaire, et donna plus d'extension à l'œuvre des petits séminaires, etc. Depuis plusieurs années, une pustule douloureuse, qui s'était formée sur sa joue, dégénéra en abcès, auquel vint se joindre un catarrhe; il mourut le 20 octobre 1821, âgé de 85 ans. Louis XVIII et tous les membres de son auguste famille témoignèrent un vif regret de cette perte. M. l'évêque d'Hermopolis a prononcé son *Oraison funèbre* à Notre-Dame, le 29 novembre 1821, Paris, A. Leclère, 1821, in-8. Il a paru également sur M. de Talleyrand, une *Notice très succincte*, Paris, Leblanc, 1821, in-8. Lors de la translation du cœur de ce cardinal, un prêtre de la mission de France prononça, d'abord dans l'église métropolitaine (le 8 janvier 1822), et puis le lendemain dans celle de Saint-Roch, *l'Oraison funèbre de M. le cardinal Talleyrand de Périgord*, Paris, Cosson, 1822, in-8 d'une feuille. M. Hyacinthe-Louis de Quélen, qui lui a succédé au siége de Paris, fit un digne *éloge* de son prédécesseur dans le *Mandement* qu'il publia à cette occasion. M. de Bausset a publié une *Notice historique* sur ce prélat, Versailles et Paris, 1821, in-8. Parmi les vertus qui signalèrent cet évêque, nous signalerons sa charité inépuisable pendant qu'il était à la tête du diocèse de Reims, il s'occupa de soulager les malheureux, ouvrit un asile aux vieux prêtres et entretint les hospices. En même temps sa vigilance s'étudiait sur les manufactures, il encourageait l'industrie, amenait d'Espagne un troupeau de moutons mérinos, et remplaçait le chaume par la tuile sur les maisons des paysans.

* TALLEYRAND (le comte Auguste-Louis de), pair de France, né à Paris en 1770, eut pour père le baron de Talleyrand qui fut ambassadeur à Naples à l'époque de la révolution. Auguste de Talleyrand suivit sa famille en Italie, et y acheva son éducation. Rentré seulement en France en 1800, il épousa en 1803 Mademoiselle d'Argy, d'Orléans, légataire universelle du marquis de Coué. Il fut nommé en 1804 chambellan de l'empereur Buonaparte, et chargé en 1808 de l'ambassade française en Suisse. Ce poste lui fut conservé en 1814 par Louis XVIII, et il le remplit avec honneur jusqu'en 1824, époque où il a été remplacé, après avoir été pendant plus de 15 ans ambassadeur de France en Suisse, à la satisfaction des deux pays. Le comte de Talleyrand est venu siéger à la chambre des pairs dont il était membre depuis 1815. Il est mort le 20 novembre 1832 à Milan.

* TALLIEN (Jean-Lambert), l'un des personnages les plus fameux de la révolution, naquit à Paris, en mars 1769, d'un portier du marquis de Bercy, qui pourvut à son éducation. Le jeune Tallien géra les affaires de son bienfaiteur, entra ensuite chez un procureur, et passa de là dans des bureaux de commerce et de finances jusqu'à l'époque de la révolution. Il devint alors secrétaire du député Broustaret, puis prote dans l'imprimerie du *Moniteur*. Pour se mettre en vogue, il composa des *Placards*, sous le titre de l'*Ami du citoyen*, qu'il affichait deux fois par semaine sur les murs de la capitale. Ces placards qui contenaient des déclamations violentes contre la cour et la royauté contribuèrent beaucoup à exalter les esprits. Tallien était à la solde de la société dite des *Amis de la constitution*, qui prirent quelque temps après le nom de *Jacobins*. Ses affiches continuèrent à paraître jusque sous l'assemblé législative; on ne les vit plus pendant quelque temps, puis elles reparurent au mois de fructidor (septembre 1794). Cependant Tallien, qui fréquentait les séances des jacobins, où il parlait souvent, acquit de l'influence sur la multitude. Après le voyage du roi à Varennes (*Voyez* Louis XVI), ce fut Tallien qui rédigea une pétition à l'assemblée constituante, et signée *le Peuple*, pour demander que toutes les communes de France eussent à statuer sur le sort de Louis XVI. Il prononça, à cette époque, aux jacobins, un discours sur *les causes qui avaient*

produit la révolution, et il le fit imprimer en 1791. En même temps il avait fondé au Palais-Royal, alors appelé *Palais-Cardinal*, une *société*, dite *fraternelle*, de l'un et de l'autre sexe. Après la tumultueuse invasion du château des Tuileries (le 20 juin 1792), l'administration départementale de Paris avait suspendu le maire Pétion, et Manuel, procureur de la commune; mais le 8 juillet Tallien parut à l'assemblée législative, à la tête d'une députation de la section de la Place-Royale, pour demander leur réintégration Il fut nommé, dans la nuit du 9 au 10 août, secrétaire-greffier de la commune, qui s'installa violemment elle-même. Ce fut en vain que l'assemblée législative refusa de reconnaître cette municipalité; Manuel lutta contre la première avec avantage, et signa les arrêtés précurseurs de tant de scènes sanglantes. Parmi ces arrêtés, il y en avait un qui ordonnait la démolition des arcs des portes Saint-Denys et Saint-Martin, comme offrant des emblèmes *de féodalité et de despotisme*: heureusement cet ordre ne fut pas exécuté. On a toujours accusé Tallien de complicité dans les massacres d'août et de septembre, commis dans les prisons; mais, par une noire hypocrisie, il parut, le 3 dès le matin, à la barre de l'assemblée, pour annoncer ces attentats; ajoutant qué... « l'opposition de la commune » avait été vaine, et qu'on n'avait pu » arrêter *la juste vengeance du peu-* » *ple*. » On dit néanmoins, que dans ces funestes journées, Tallien sauva la vie à plusieurs personnes; on assure même que M. Hue, valet de chambre de Louis XVI, madame de Staël et le député Debonnières ont rendu ce témoignage. Nommé député de Seine-et-Oise à la Convention il se signala par l'exagération de ses opinions. Cependant les Prussiens, commandés par le duc de Brunswick, avaient pénétré en Champagne : cette invasion inquiétait les jacobins, qui, à l'insu du conseil exécutif, dépêchèrent, dit-on, deux membres de la Convention, Manuel et Tallien, au duc de Brunswick, et qui lui persuadèrent qu'une prompte retraite de sa part pouvait seule sauver Louis XVI. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Prussiens évacuèrent inopinément le territoire français. Dès la première séance de la Convention nationale, Tallien proposa de prêter le serment de ne pas se séparer, avant d'avoir donné au peuple français un gouvernement *fondé sur les bases de la liberté et de l'égalité*. Il fit plusieurs autres motions, savoir, pour faire autoriser les électeurs à renouveler les tribunaux, pour donner à tout citoyen le droit d'être élu juge; pour attaquer le ministre Roland; pour faire adopter l'ordre du jour sur la circulaire de la commune de Paris, rédigée par Marat, et dans laquelle il provoquait, dans les départemens, les mêmes massacres que dans la capitale. Tallien fut un des jacobins les plus acharnés contre l'infortuné Louis XVI. Il demanda qu'on ajoutât de nouveaux griefs à ceux qu'un comité avait déjà proposés contre ce monarque, et que l'auguste captif ne pût se choisir des conseils; il osa même dire que la municipalité s'opposerait au décret qui permettait au roi de voir sa famille. Il s'éleva avec violence contre l'ajournement du procès, et vota pour la *mort*, sans appel et sans sursis. Lorsqu'on discutait cette dernière question, il demanda que, *par humanité*, elle fût décidée séance tenante. Le 20 janvier 1793, il prit, quoique d'une manière indirecte, la défense des assassins de septembre, et fit joindre aux poursuites dirigées contre eux celles des fidèles serviteurs du roi qui, dans la nuit du 9 au 10 août, s'étaient réunis aux Tuileries pour défendre sa personne. Nommé membre du comité de sûreté générale, le jour même de l'exécution de Louis XVI, il combattit, le 6 février, le décret d'accusation contre Marat, en disant, avec une ironie amère : « Ce sont » les hommes de l'*Appel au peuple* (dans » le procès du roi) qui veulent assassiner » l'ami du peuple. » Sa fureur sanguinaire augmentant de jour en jour, il était un des membres les plus violens du parti de la *montagne*; aussi il se déclara

le 31 mai, pour la proscription des *Girondins*, et proposa de mettre hors de la loi ceux de ces députés qui s'étaient soustraits au décret d'arrestation. Il dénonça, le 21 août 1793, un prétendu complot par lequel on voulait sauver le général Custine, qui périt sur l'échafaud. Il défendit, peu de jours après, l'infâme Rossignol, un des bourreaux de la Vendée, et s'écria : « Eh ! que » m'importent à moi quelques pil» lages particuliers !... » Cette exclamation provoqua même les murmures d'une assemblée qui avait jugé et condamné à mort le plus innocent des monarques. Envoyé en mission à Bordeaux, en 1794, il y fit arrêter Girey-Dupré, écrivain courageux, qu'il avait déjà dénoncé, et le girondin Birortteau, et tous deux furent traînés au supplice. Les persécutions qu'il exerça dans ce malheureux pays furent telles, qu'on tenta de l'assassiner ; mais il sut se tenir sur ses gardes, quoiqu'il ne pût jamais découvrir ses ennemis. Il parut adopter des sentimens plus humains, après qu'il eut fait la connaissance de madame de Fontenay, née en Espagne, et fille de Cabarrus. Ce fut par les conseils de cette dame qu'il destitua la commission militaire et le comité révolutionnaire. Ces mesures le rendirent suspect aux tyrans du jour qui le rappelèrent à Paris, et il se vit en butte à leurs accusations : d'ailleurs, il était l'ami de Danton, et cela même le rendait odieux à Robespierre. Tallien ne se réunit à lui que pour attaquer la faction athée d'Hébert. Cependant il n'étoit pas tranquille sur son sort, et, pour montrer son républicanisme, il déclama contre les nobles, les aristocrates, les modérés, les suspects ; il provoqua l'établissement des commissions populaires, peignit comme un héros l'affreux Jourdan, dit *Coupe-tête*, et proposa la confiscation des propriétés d'Avignon en faveur de ce monstre. Quoique par ces mesures attroces il secondât les vues de Robespierre, ce tyran, qui ne voulait pas d'égal, le combattait souvent ; mais il ne put diminuer son influence. Tallien, de son côté, parut ne pas approuver toutes les dispositions tyranniques de Robespierre. Celui-ci fit périr Danton sur l'échafaud, et on ne sait trop pourquoi Tallien fut épargné ; mais le 24 prairial (12 juin), Robespierre l'accusa d'avoir insulté les patriotes, en les appelant espions des comités. Il s'éleva entre eux une vive discussion, durant laquelle Tallien fut interrompu par des cris furieux du côté des *montagnards*. On le raya de la liste des jacobins, et sa perte paraissait certaine. L'imminence du péril redoubla son audace. Cependant la division se mit entre les membres du comité de salut public : Billaud, Collot d'Herbois et leurs partisans faisaient un échange d'injures et de menaces avec Robespierre, Saint-Just et leurs complices ; c'est-à-dire qu'un amas de scélérats se reprochaient leurs crimes. Robespierre avait déjà dressé la liste fatale pour se débarrasser de ses ennemis. Ceux-ci en furent informés, et préparèrent le 9 thermidor. Tallien fut en quelque sorte le chef de ce complot, et, lorsque Saint-Just monta, ce jour même, à la tribune pour faire ces dénonciations, Tallien l'interrompit, et s'écria avec l'accent de la fureur : « Je demande que le voile soit en» tièrement déchiré ! Ecouterons-nous » plus long-temps les hypocrites protes» tations de ces hommes qui, prêts à nous » égorger, travaillent à nous désunir ? Il » est arrivé le moment de notre union, de » notre force, de notre liberté ! » Il adressa à Robespierre un discours véhément, qu'il termina par ces mots : « La » patrie, le genre humain s'élèvent con» tre toi ; nous remplirons leur vengean» ce ! — Oui, oui, à bas le tyran ! » répondit l'assemblée, d'une voix unanime. Tallien interpelle alors Billaud-Varennes, qui, peu de jours auparavant, avait proscrit sa tête, et ce dernier prend la parole pour détailler tous les crimes de Robespierre. Celui-ci, écumant de rage, ne peut parvenir à se faire écouter, et Tallien, reprenant le discours de Billaud, tonne de nouveau contre Robespierre, et dit : « Je me suis armé d'un poignard » pour percer le sein du nouveau Crom» well, si la Convention n'a pas le courage

» de le décréter à l'instant d'accusation. » — Oui, oui, répliqua l'assemblée, à bas » le tyran! » Robespierre fuit, cherche son salut à la commune, et y est arrêté avec Saint-Just, Couthon, etc.; et le 10 thermidor (20 juillet), Tallien vient annoncer à l'assemblée, qui était en permanence depuis la veille, que les têtes des conspirateurs étaient tombées sur l'échafaud. Couvert d'applaudissemens par la Convention, approuvés des habitans de Paris et de la France entière, il fut nommé membre du gouvernement, et fut dès lors l'ennemi le plus irréconciliable des jacobins, sous les drapeaux desquels il avait si long-temps servi. Cependant on reproduisit contre Tallien d'anciennes accusations sur les massacres de septembre et sur sa mission à Bordeaux. Cambon cita une lettre de lui où il se vantait des nombreuses arrestations qu'il avait ordonnées dans cette ville. Tallien sut se tirer de ce mauvais pas avec son adresse ordinaire. A cette époque, il se maria avec Mme de Fontenay-Cabarrus, qui lui devait la vie. Son crédit commençait à diminuer, lorsqu'une circonstance vint le rétablir de nouveau. Un soir, à minuit, en rentrant chez lui, rue de la Perle, on lui tira, à bout portant, un coup de pistolet, qui lui fit une blessure assez grave, mais non dangereuse. Cet accident excita de l'intérêt pour sa personne et lui donna plus de considération que jamais. Il est vrai qu'il ne s'écarta point des principes qu'il avait adoptés le 9 thermidor : aussi il provoqua la punition de Carrier, de Fouquier-Thinville, et de Joseph Lebon; il combattit le *maximum* imposé au prix des subsistances, demanda la mise en liberté de Mme de Tourzel, gouvernante des enfans de Louis XVI, et réclama l'inviolabilité des lettres. Quelques jours après, il proposa la suppression des tribunaux révolutionnaires, s'opposa à l'abolition de la peine de mort; abolition qui n'avait d'autre but que d'assurer l'impunité à ceux qui avaient arraché la vie à tant d'honorables et innocens citoyens, et dénonça le journal de Babeuf, etc., etc. Le 12 germinal an 3 (28 avril 1795), il occupa le fauteuil pendant la séance orageuse à laquelle donnèrent lieu les pétitionnaires insurgés du faubourg Saint-Antoine; il montra beaucoup de fermeté dans cette occasion, et ayant été réélu, le 26, membre du comité de salut public, il demanda l'arrestation de plusieurs députés, et entre autres de Fouché et de Cambon, qu'il accusait de protéger les anarchistes. Il fit preuve d'un grand courage le 1er prairial (22 mai), lors de l'insurrection des *jacobins* contre les *thermidoriens*, et dans laquelle le député Ferraud fut assassiné, La Convention, prisonnière dans la salle de ses séances, parvint enfin à reconquérir sa liberté. Alors Tallien provoqua l'arrestation et la punition des députés complices de la révolte. En juillet 1795, il fut envoyé, avec le général Hoche, à Quiberon, en Bretagne, où les Anglais venaient de faire un débarquement d'émigrés. Battus par le général Hoche, malgré des prodiges de valeur, une loi cruelle les condamnait à la mort : Tallien leur permit de se rembarquer pour retourner en Angleterre. On trouve les détails de cette malheureuse entreprise dans l'intéressant ouvrage intitulé : *Mémoires sur l'expédition de Quiberon*, Paris, 1822, 2 vol. in-8. Mais ces malheureux royalistes, quoique sous la sauve-garde d'une capitulation, furent abandonnés sur le rivage, enfermés dans les prisons, et tous fusillés, excepté trois qui purent par la fuite éviter le sort de leurs malheureux compagnons. Cependant le même homme qui leur avait témoigné de l'intérêt, déclama contre eux au sein de la Convention, assurant les avoir vus armés d'un poignard : il avait pris pour cette arme, l'épée courte que portent les marins anglais, et dont ils avaient fait présent aux émigrés. Il avait changé d'opinion à l'égard de Fouché; il le défendit, le 9 août, prétextant qu'il avait contribué à la chute de Robespierre. Las d'un système qu'il avait suivi depuis le 9 thermidor, il fit, le 22 août, une sortie contre les émigrés, et demanda que le corps législatif prononçât définitivement sur leur sort. Deux jours après, il déclama contre les partisans du royalisme, et fit

un appel aux philosophes et aux patriotes de 89. Le 28 septembre, il proposa de mettre en jugement Caumartin, chef des chouans, avec ses complices. Il s'éleva le lendemain contre les journalistes, dont les feuilles provoquèrent l'insurrection du 13 vendémiaire; cette insurrection ayant échoué, Tallien fit nommer une commission de cinq députés, dont il fut membre, et proposa l'adoption de la loi du 3 frimaire, qui excluait jusqu'à la paix, des fonctions publiques, les parens d'émigrés et les signataires des protestations contre le gouvernement républicain. Après la défaite des sections, le 13 vendémiaire, Tallien se trouva impliqué dans la correspondance de Lemaître avec Louis XVIII; on y désignait Tallien comme un homme sur lequel le roi pouvait compter. Quelque temps après, on trouva encore son nom cité avec éloge dans les papiers de Lavilleheurnois, agent royaliste; mais il parvint à se justifier de ces deux accusations. Les autres actes de Tallien furent dirigés par le même esprit que les précédens. Entré au conseil des Cinq-cents, il vota toujours (en 1797) contre toutes les mesures justes et réparatrices du conseil. Ce corps voulant supprimer les sociétés populaires, Tallien, quoiqu'il les eût fait supprimer lui-même après le 5 thermidor, s'éleva contre ce projet, disant qu'empêcher les citoyens de se réunir, c'était les priver des droits qu'ils avaient de parler sur les affaires publiques. Il appuya fermement (le 30 juillet) la déclaration de M. Bailleul à ses commettans, dirigée contre la majorité du conseil des Cinq-cents. Le mois suivant, Dumolard, dans un discours énergique, lui reprochant ses crimes passés, il y répondit avec violence, et tâcha de se disculper. Après le 18 fructidor (*voy.* Augereau), où le Directoire triompha du corps législatif, le parti de Tallien reprit toute son influence. Celui-ci se montra de nouveau modéré; il défendit plusieurs de ses collègues, fit rayer de la liste des condamnés à la déportation le député Decrecy, et appuya une motion en faveur d'autres personnes, proscrites par la loi du 19 fructidor. Toutefois cette modération lui fit beaucoup d'ennemis, et lorsqu'il sortit du conseil le 20 mai 1798), tous les partis le repoussèrent. Il accompagna Buonaparte en Egypte, en qualité de savant et d'administrateur des droits d'enregistrement, etc. Il devint membre de l'Institut d'Egypte, et travailla à la *Dédicace égyptienne*, qui se publiait au Caire. La mésintelligence ne tarda pas à s'établir entre Buonaparte et lui. Lorsque ce général quitta l'Egypte, et après l'assassinat de Kléber, Tallien se brouilla avec Abdalha-Menou, qui le fit partir pour la France, où il devait être arrêté. Mais il fut fait prisonnier dans la traversée par des vaisseaux anglais, et conduit à Londres, où il fut accueilli avec de grands honneurs par le parti de l'opposition. La duchesse de Devonshire, qui était de ce parti, lui envoya son portrait orné de diamans: Tallien l'accepta, mais ne voulut point garder les diamans. Rentré en France à l'époque du consulat, il obtint, par l'entremise des ministres Talleyrand et Fouché, la place de consul à Alicante, avec un traitement de dix mille livres; mais il eut la permission de rester à Paris avec la moitié du traitement. Peu après son retour d'Egypte, sa femme, qui ne le rendait pas heureux, divorça avec lui pour devenir, en troisièmes noces, princesse de Chimay. La déchéance de Buonaparte ayant ramené les Bourbons, le roi conserva à Tallien sa pension de cinq mille francs, en récompense *du 9 thermidor*. Au retour de Napoléon, il signa l'*Acte additionnel* (*V.* Buonaparte.) Cependant, à la seconde restauration, il ne subit pas la peine du bannissement infligée aux régicides, en considération peut-être de son état de souffrance. Atteint d'une maladie grave, il demeurait solitaire aux Champs-Elysées, au bout de l'allée des Veuves, dans un état voisin de l'indigence. Un ministre l'ayant appris lui envoya des secours dont il ne jouit pas long-temps; il mourut pauvre et abandonné, le 16 novembre 1820, à l'âge de cinquante-un ans. Quelques mesures sages, mais tardives, ne peuvent l'excuser du crime de régicide, ni faire oublier les

persécutions qu'il exerça contre tant de malheureuses victimes. Cependant il faut lui savoir gré d'avoir été le premier qui prépara, provoqua et opéra la chute du tyran de la France, qui fit disparaître les échafauds, et sauva ainsi plusieurs milliers de citoyens.

* TALMA (François-Joseph), célèbre tragédien, naquit à Paris, le 15 janvier 1763, d'un chirurgien dentiste. Après avoir passé les premières années de sa vie en Flandre et en Angleterre, où son père exerçait sa profession, il fut renvoyé en France à l'âge de 9 ans, pour y commencer ses études. Dès cette époque, il montra de grandes dispositions pour la scène : on put les remarquer surtout dans la représentation d'une tragédie jouée au pensionnat de M. Verdur où il étudiait. Ce goût ne le quitta point pendant le temps qu'il fit ses classes, et, lorsqu'il les eut terminées, et qu'il fut de retour à Londres, il se réunit à plusieurs jeunes gens qui jouèrent dans des salons particuliers quelques petites comédies françaises, et qui attirèrent à leurs représentations tout ce qu'il y avait de plus distingué dans West-End. On l'engagea à suivre son inclination, et peu s'en fallut qu'il ne débutât au théâtre de Drury-Lane; mais il revint en France, et pendant 18 mois il y pratiqua l'état de son père. En même temps il exerçait au théâtre de Doyen ses talens pour la scène, et il y recevait des applaudissemens mérités. Enfin en 1786, il fut enfin décidé à embrasser la carrière théâtrale, et entra à l'école de déclamation, (fondée en 1786). Après avoir reçu les leçons et les conseils de Molé, Dugazon et Fleury, il débuta le 21 septembre 1787, par le rôle de *Seïde*, du *Mahomet*, de Voltaire. Malgré le succès qu'il obtint dans les débuts suivans (27, 29 et 30 du même mois), et dans des rôles d'épreuves, il fut laissé dans l'emploi obscur des confidens. Une sérieuse étude de l'histoire occupa ses loisirs, et c'est ainsi qu'il prépara son avenir, et qu'il devint un des meilleurs acteurs dont s'honore la scène française. Elle lui doit, entre autres choses, d'y avoir introduit les costumes grecs, romains, et ceux des autres nations que l'on représentait dans les différentes pièces. On assure qu'une longue maladie nerveuse, en donnant une forte secousse à ses organes, développa en lui son beau talent, qui ne fit point regretter celui de Larive, son ami et son protecteur, auquel il succéda. Le 1er rôle qu'il créa, fut celui de *Charles IX* dans la tragédie de ce nom par Chénier, puis celui de *J.-J. Rousseau* dans le *journaliste des Ombres*, petite pièce de circonstance où il porta, selon le témoignage de Grimm, au plus haut point la vérité d'imitation. Les rôles dans lesquels Talma a eu le plus de succès, sont ceux de *Manlius*, dans la tragédie de ce nom; de Néron, dans *Britannicus*; d'Oreste, dans *Andromaque*, d'Hamlet, de Mahomet, etc., etc. Mais le rôle de Joad dans *Athalie* rehaussa encore sa réputation. Le terrible Néron, le furieux Oreste sut s'élever tout à coup à la sublimité, à l'austère majesté, au ton imposant du pontife des Juifs. Son talent se signala surtout dans le *Sylla* de Jouy, le *Regulus* d'Arnault, dans l'*Oreste* de Soumet, le *Leonidas* de Pichat, et dans le *Charles* de M. Delaville. Il n'obtint pas moins d'applaudissemens dans l'*Ecole des Vieillards* de M. Delavigne (1826), où il jouait le principal rôle; et depuis près de 20 ans qu'il ne jouait plus la comédie, il y parut en excellent comédien. Il était marié et séparé de sa femme, dont il avait eu deux enfans. Ces enfans se préparaient à la première communion, lorsque Talma se plaignit, sans doute avec peu de fondement, que le curé de sa paroisse les avait mal accueillis. Alors, et sans autre examen, il fit instruire ses enfans dans la religion protestante, et lui-même aimait à répéter qu'il professerait désormais cette religion. Lorsque Talma fut attaqué de la grave maladie dont il mourut, l'archevêque de Paris, inspiré par une véritable charité chrétienne, vint lui faire deux visites; mais il ne put parvenir à être introduit auprès du malade, qui, dit-on, se montra très sensible à cet honneur; ce qui a fait croire que, de son aveu, il aurait reçu avec reconnais-

sance le vénérable prélat. Deux lettres qu'un neveu de Talma a publiées, en cherchant à *modifier* ce fait, prouvent seulement qu'il veillait constamment auprès de son oncle, et qu'il ne tenait qu'à lui d'y introduire l'archevêque, d'autant plus qu'il pouvait aisément deviner le but de cette pieuse visite. Talma croyant toujours, jusqu'aux derniers instans, recouvrer la santé, mourut le 18 octobre 1826, âgé de 60 ans. Il fut immédiatement transporté de sa maison au cimetière du Père La Chaise (où on lui a élevé ensuite un monument). Ses funérailles furent magnifiques, et le cortége fut nombreux; car l'esprit de parti y entrait pour quelque chose. Talma gagna dans son état des sommes immenses; mais il les dépensait presque toutes en maisons de campagne, en jardins anglais, qu'il faisait bâtir, détruire ensuite, et rebâtir encore. Quant à son talent comme tragédien, il a été sans doute le plus grand acteur de son époque, et aucun n'a su, comme lui, peindre dans la physionomie, dans le son de la voix, dans les gestes, la fougue des passions et leurs délires. Ses partisans soutiennent qu'il avait le sublime de Lekain, la majesté de Larive, et le pathétique de Monvel. Nous citerons à ce sujet l'opinion de deux critiques, assez experts dans l'art théâtral. « Est-ce rendre un service à » Talma, dit l'auteur du *Rideau levé*, » de le comparer sans cesse à Lekain, et » même à Larive? Lekain avait un grand » talent, Talma n'a que de très belles » parties de talens. Un seul exemple suf- » fira pour m'expliquer : que Vendôme » conversât avec Coucy, ou qu'il délirât » aux pieds d'*Adélaïde du Guesclin*, le » personnage était également soutenu, » l'acteur également admirable. Voyez, » au contraire, Talma jouant le rôle d'O- » reste d'*Andromaque*, il sera sublime, » prodigieux dans la scène avec Her- » mione; mais n'aura-t-il pas été con- » traint, monotone, glacial dans ses en- » tretiens avec *Pylade*, et même avec » *Pyrrhus...?* » Pour adoucir ce qu'il y a de trop sévère dans cette critique, nous rapporterons ce que dit de Talma madame de Staël, dans son ouvrage *de l'Allemagne*, tom. 2, ch. 27. « Talma » peut être cité comme un modèle de » hardiesse et de mesure, de naturel et » de dignité. Il possède tous les secrets » des arts divers; ses attitudes rappellent » les belles statues de l'antiquité. L'ex- » pression de son visage, celle de son » regard, doit être l'étude de tous les » peintres. Il y a dans la voix de cet » homme je ne sais quelle magie qui, » dès ses premiers accens, réveille toute » la sympathie du cœur, le charme de » la musique, de la peinture, de la poésie, » et, par-dessus tout, du langage de » l'âme : voilà ses moyens pour dévelop- » per dans celui qui l'écoute toute la » puissance des actions généreuses ou » terribles; quelle connaissance du cœur » humain il montre dans sa manière de » concevoir ses rôles! Il en est une se- » conde fois l'auteur par ses accens et » sa physionomie. » Entre ces deux avis, le lecteur impartial peut former un jugement, et dire que Talma était sans doute un grand acteur, mais non exempt de défauts; et qu'il est cependant très difficile à remplacer, tandis qu'il succéda avec honneur à Lekain, à Larive et à Monvel. Talma a joué un rôle politique dans la révolution; il fut en communication avec tous les personnages fameux de cette époque. Il attira dans *Sylla* la foule qui croyait rencontrer dans les traits de l'acteur la tête de Buonaparte. Talma est auteur de *Réflexions sur Lekain, et sur l'art théâtral*, 1825, in-8, réimprimé dans la *Collection des Mémoires sur l'art dramatique*. *Voyez* les *articles nécrologiques* que lui ont consacrés M. Duvignet dans le *Journal des Débats*, 20 octobre 1827, et M. Lemercier dans la *Revue encyclopédique*, 1827, t. 3, p. 289.

* TALMONT (Antoine-Philippe de la Tremouille, prince de), général des armées royales dans la Vendée et la Bretagne, émigra au commencement de la révolution, revint ensuite en France, en 1793, et prit part à la conjuration de la Rouairie; mais, ayant été découvert, il fut arrêté et emprisonné à An-

gers. S'étant évadé au bout de quelques mois, il alla aussitôt rejoindre les Vendéens. Le prince de Talmont fut reçu avec enthousiasme, et on le nomma successivement membre du conseil militaire, et officier-général commandant de l'artillerie. Il proposa de faire passer la Loire à une partie de l'armée royale, dans l'espoir d'acquérir plus de prépondérance, comme étant possesseur d'immenses domaines sur la rive droite de ce fleuve, et pouvant augmenter le nombre des insurgés et recevoir les secours de l'Angleterre. Il effectua avec succès le passage de la Loire, et fut nommé à Varades général de la cavalerie royale. A la bataille de Laval, il montra la même bravoure qui l'avait distingué dans toutes les occasions. Après ce combat, il se porta vers Granville; il y échoua; et, après une marche pénible et incertaine, il ramena l'armée au Mans, où il rencontra les républicains. L'action s'engagea; elle dura vingt-quatre heures, et le prince de Talmont fut complètement battu. D'abord on le crut mort; mais, ayant pu échapper aux poursuites de l'ennemi, il se retira à Laval, déguisé en paysan. Sa demeure fut découverte, et il y fut arrêté avec un de ses domestiques, le seul qui l'accompagnait, et Bouzon, ex-procureur-général syndic du département du Calvados. On ne le connaissait pas encore pour le prince de Talmont; mais ayant été transféré à Fougères, et conduit devant le général Beaufort, qui demeurait à l'auberge, la fille de l'aubergiste s'écria en l'apercevant : « C'est le prince de Talmont! » Il avait sauvé la vie à cette fille, qui le perdit innocemment et par un sentiment de reconnaissance. « Oui, dit-il à Beau» fort, je suis prince de Talmont, soi» xante-huit combats contre les républi» cains ne m'ont jamais inspiré la moin» dre frayeur. Je suis prince, seigneur » de Laval et de Vitré; je devais servir » mon roi, et je ferai voir par ma mort » que j'étais digne de défendre le trône. » Il demanda par grâce le trépas le plus prompt; mais, comme on espérait en tirer des aveux, on le conduisit à Rennes, où on le retint deux mois dans un cachot. De là, il fut conduit à Vitré, et ensuite à Laval; il y fut exécuté, avec son intendant Anjubault, devant la porte principale de son château, en avril 1794. Il mourut avec le plus grand courage. On plaça sa tête et celle de son intendant sur des piques, on les exposa au dessus de la porte du château de Laval. L'illustre maison de la Trémouille, l'une des premières de France, finit dans la personne de ce malheureux prince. Un de ses domestiques, nommé Matelein qu'on voulait sauver, préféra mourir; il monta sur le même échafaud que son maître.

TALON (Omer), avocat-général au parlement de Paris, d'une famille distinguée dans la robe. (Elle était originaire d'Irlande. Le premier de ses ancêtres s'établit en France, sous Charles IX, devint colonel d'un régiment irlandais.) Omer était né vers 1595, et mourut en 1652; il fut regardé comme l'oracle du barreau, et respecté même de ses ennemis.) En mourant, il répéta par trois fois à son fils : *Mon fils, Dieu te fasse homme de bien!*) On a de lui 8 vol. in-12 de *Mémoires* sur différentes affaires qui s'étaient présentées au parlement, pendant les troubles de la fronde; ils commencent à l'an 1630, et finissent en juin 1633. (Omer Talon nous est représenté par ses contemporains comme le magistrat le plus éloquent de son siècle, et le cardinal de Retz confirme ce sentiment par son autorité. « Tout annonce, dit l'abbé Sabatier, en parlant de ces mémoires; tout annonce le grand magistrat, le jurisconsulte éclairé, le bon citoyen. Son éloquence est mâle, pleine de chaleur, de sagesse et de dignité. » Labarpe ne parle pas avec moins d'éloge de ce grand homme. « C'était, dit-il, un excellent citoyen, un grand magistrat, un orateur même pour ce temps où l'éloquence n'était pas encore épurée. » On a réimprimé les *OEuvres* d'Omer Talon dans ces dernières années.)

TALON (Denys), fils du précédent, lui succéda dans la charge d'avocat-général, et se signala par les mêmes talens. Il mourut en 1698, président à mortier.

Nous avons de lui quelques pièces, imprimées avec les *Mémoires* de son père, qu'elles ne déparent point. C'est lui qui, dans un réquisitoire du 23 janvier 1687, a caractérisé le jansénisme par des traits dont la vérité s'est toujours accrue jusqu'à la révolution de France, opérée un siècle après. « C'est, dit-il, une faction » dangereuse qui n'a rien oublié, pen- » dant 30 ans, pour diminuer l'autorité » de toutes les puissances ecclésiastiques » et séculières qui ne lui étaient pas favo- » rables. » Le *Traité de l'autorité des rois dans le gouvernement de l'Eglise*, qu'on lui attribue, n'est point de lui, mais de Roland le Vayer de Boutigni, mort intendant de Soissons en 1685. C'est un de ces ouvrages par lesquels on a préparé la ruine de l'Eglise et de l'état, en dénaturant les principes et l'objet des pouvoirs. Mais quoiqu'on ne puisse accuser Talon de cette production informe, il est vrai néanmoins que, plus d'une fois, il a dérogé aux vraies notions, et fait un abus blâmable de ce qu'on appelle *libertés de l'Eglise gallicane* : « hochet favori du » pouvoir séculier, dit un auteur, dont » il se sert d'autant plus sûrement con- » tre l'Eglise, qu'il y trouve tout ce qu'il » veut. C'est un trésor dont il a seul la » clef. » Les évêques de l'assemblée de 1615 en portèrent à peu près le même jugement, dans leurs remontrances au roi. « Au lieu de maintenir les justes libertés » de l'Eglise gallicane, vos juges les ont » tellement embrouillées, que ce qui de- » vait servir de protection se convertit » en oppression. » (*Voy.* du PUY, Pierre.) Talon ne s'est pas non plus assez défendu de ce moyen dont on peut si facilement abuser et qu'on nomme *Appel comme d'abus*. (*Voyez* RIPERT.)

TAMBURINI (Thomas) naquit à Caltanisette, en Sicile, en 1591, d'une famille illustre, se fit jésuite, enseigna la théologie pendant 24 ans, fut ensuite censeur et consulteur du saint office, et mourut à Palerme, l'an 1675. Ses ouvrages, qui roulent tous sur la *théologie morale*, ont été recueillis à Lyon, 1659, in-fol., et à Venise, en 1755. Il y explique le *Décalogue* et les sacremens. Quelques théologiens y ont trouvé des propositions répréhensibles ; mais l'autorité ecclésiastique n'a point confirmé leurs censures. — Il ne faut pas le confondre avec Michel-Ange TAMBURINI, général des jésuites, mort en 1730.

* TAMBURINI (L'abbé Pierre), professeur à l'université de Pavie, naquit en 1737 à Brescia, où il étudia la philosophie et la théologie. Jeune encore, il fut chargé de professer les mêmes sciences dans le séminaire de son lieu natal, et resta dans cet établissement pendant 12 années. Le cardinal Marefoschi, ayant entendu parler de Tamburini comme d'un savant distingué, l'attira à Rome du consentement de Clément XIV, et lui procura la place de directeur des études au collége d'Irlande qu'il garda pendant six ans. L'impératrice Marie-Thérèse le nomma ensuite professeur de théologie à Pavie où il est resté jusqu'à sa mort arrivée le 14 mars 1827. Il avait été nommé en 1797 professeur de droit naturel et de philosophie morale. Ce fut lui qui organisa le lycée de Brescia qu'il dirigea pendant 2 ans. La liste de ses ouvrages sur les matières qu'il enseigna, serait trop longue. Tout ce que nous ajouterons, c'est que l'abbé Tamburini professait des opinions qui n'étaient point entièrement d'accord avec celle de la cour de Rome, sans cependant donner dans de coupables hérésies : elles se rapprochaient des doctrines gallicanes.

TAMERLAN, appelé par les siens *Teimur-Lenc* ou *Teimur le Boiteux*, *Timour-Beig* ou *Emir-Timour*, et par les Chinois *Tlei-mou-eul*, empereur des Tartares, naquit en 1336 dans la ville de Besch, territoire de l'ancienne Hircanie, et selon quelques-uns, de la Sogdiane. Son père, Targaï, était kan ou prince de la tribu de Beslas, et possédait, comme fief, la province de Kesch ; et du côté de sa mère, il descendait du grand kan des Mogols. (Son courage éclata de bonne heure.) Conjointement avec son beau-frère Honcin, autre chef de tribu, il entreprit des conquêtes, battit les autres kans, et demeuré seul, il monta sur le trône de la Tartarie.) Après avoir subju-

gué toute l'ancienne Perse, il prit Bagdad, passa aux Indes, les soumit, et se saisit de Delhi qui en était la capitale. Vainqueur des Indes, il se jette sur la Syrie; il prend Damas. Il revole à Bagdad, qui voulait secouer le joug; il la livre au pillage et au glaive. On dit qu'il y périt plus de 80,000 habitans; elle fut entièrement détruite. Les villes de ces contrées étaient aisément rasées, et se rebâtissaient de même; elles n'étaient que de briques séchées au soleil. Ce fut au milieu du cours de ces victoires, que l'empereur grec, qui ne trouvait aucun secours chez les chrétiens, s'adressa au héros tartare. Cinq princes mahométans, que Bajazet avait dépossédés vers les rives du Pont-Euxin, imploraient dans le même temps son secours. Tamerlan fut sensible à ce concours d'ambassadeurs; mais il ne voulut combattre Bajazet qu'après lui avoir envoyé des députés, pour le sommer d'abandonner le siége de Constantinople, et de rendre justice aux princes musulmans dépossédés. Le fier Bajazet reçut ces propositions avec colère et avec mépris. Tamerlan, furieux de son côté, se prépara à marcher contre lui. Après avoir traversé l'Arménie, il prit la ville d'Arcingue, et fit passer au fil de l'épée les habitans et les soldats. De là il alla sommer la garnison de Sébaste de se rendre; mais cette ville ayant refusé, il l'abandonna à la fureur du soldat. Il permit de massacrer tout, à la réserve des principaux citoyens, qu'il fit mourir avec une cruauté raffinée. Après avoir rasé Sébaste, il s'avança vers Damas et Alep, qu'il traita de la même manière, enlevant des richesses infinies, et emmenant une multitude innombrable de captifs. Ayant demandé inutilement au sultan d'Egypte de lui abandonner la Syrie et la Palestine, il s'en empara à main armée. Il entra dans l'Egypte, porta ses armes victorieuses jusqu'au Caire, dont il tira des trésors immenses. Cependant il s'approchait de Bajazet : les deux guerriers se rencontrèrent en 1402, dans les plaines d'Ancyre, en Phrygie. On livre la bataille, qui dure trois jours, et Bajazet vaincu est fait prisonnier. Tamerlan lui ayant demandé comment il l'aurait traité si la fortune lui avait été favorable ? *Je vous aurais enfermé*, lui répondit-il, *dans une cage de fer*; et aussitôt il le condamna à la même peine. Les *Annales* turques rapportent ce fait comme avéré; Achmed Arabehah, auteur arabe, en parle dans plusieurs endroits de son *Histoire de Tamerlan*. On ajoute que ce prince se faisait verser à boire par l'épouse de Bajazet à demi-nue; et c'est ce qui a donné lieu à la fable reçue, que les sultans ne se marièrent plus depuis cet outrage. Il est difficile, dit Voltaire, qui combat toujours les faits par de froides antithèses, de concilier la cage de fer et l'affront brutal fait à la femme de Bajazet, avec la lettre qu'il écrivit à Soliman, fils de Bajazet : « Je veux oublier » que j'ai été l'ennemi de Bajazet; je servirai de père à ses enfans, pourvu qu'ils » attendent les effets de ma clémence. » Mes conquêtes me suffisent, et de nouvelles faveurs de l'inconstante fortune » ne me tentent point. » Supposé qu'une telle lettre ait été écrite, elle pouvait n'être qu'un artifice; d'ailleurs, la colère de Tamerlan satisfaite lui laissait sans doute quelque instant où l'humanité pouvait se faire écouter Les Turcs disent que Tamerlan, n'étant pas content de Soliman, déclara sultan un autre fils de Bajazet, et lui dit : « Reçois l'héri- » tage de ton père; une âme royale sait » conquérir les royaumes et les rendre. » Les historiens orientaux, ainsi que les nôtres, mettent souvent dans la bouche des hommes célèbres des paroles qu'ils n'ont jamais prononcées. (Cependant il paraît avéré que les transports de rage auxquels se livrait Bajazet après la défaite, obligèrent Tamerlan à le faire voyager dans un chariot couvert d'une cage de fer, où Bajazet, dans un de ces transports, se fracassa le crâne entre les barreaux.) Quoi qu'il en soit, la prétendue magnanimité de Tamerlan n'était pas sans doute de la modération. On le voit, bientôt après, piller la Phrygie, l'Ionie, la Bithynie. Il repassa ensuite l'Euphrate; et retourna dans Samarkande, qu'il regardait comme la capitale de ses vastes états. Ce

fut dans cette ville qu'il reçut l'hommage de plusieurs princes de l'Asie, et l'ambassade de plusieurs souverains. Non seulement l'empereur grec, Manuel-Paléologue, y envoya ses ambassadeurs; mais il en vint de la part de Henri III, roi de Castille. Il avait résolu d'aller faire la conquête de la Chine, lorsqu'il mourut l'an 1405, en sa 71e année, à Otrar, dans le Turquestan, après avoir régné 36 ans. Les Orientaux le comparent à Alexandre. S'il eut son courage, il eut aussi quelques-unes de ses bonnes et de ses mauvaises qualités. Il ne paraît pas qu'en général Tamerlan fût d'un naturel plus violent que le conquérant macédonien. Un poète persan étant dans le même bain que lui avec plusieurs courtisans, et jouant à un jeu d'esprit qui consistait à estimer en argent ce que valait chacun d'eux : *Je vous estime trente aspres*, dit-il au grand kan. — *La serviette dont je m'essuie les vaut*, répondit le monarque. — *Mais c'est aussi en comptant la serviette*, repartit Homédi; et Tamerlan ne s'en offensa pas. Ses fils partagèrent entre eux ses conquêtes. Outre l'*Histoire de Tamerlan* (*voyez* Golius Jacques), nous en avons une autre composée en persan, et traduite par Petit de la Croix, 1722, 4 vol. in-12. L. Langlès a publié les *Instituts politiques et militaires de Tamerlan;* mais il nous semble que ce dernier ouvrage est totalement supposé. *Voyez* le *Journal hist. et littér.*, 15 novembre 1787, p. 417. On a conservé une *lettre* de Tamerlan écrite en persan et adressée à Charles VI, roi de France : M. Sylvestre de Sacy a lu le 6 juillet 1812 à l'Institut un *Mémoire* intéressant à ce sujet.

TANAQUESIUS. *Voyez* Thomasius.

TANAQUILLE, appelée aussi *Cécilie*, femme de Tarquin l'Ancien, née à Tarquinie, ville de Toscane, fut mariée à Lucumon, fils d'un homme qui s'était réfugié dans cette ville, après avoir été chassé de Corinthe, sa patrie. Les deux époux dévorés l'un et l'autre d'une ambition égale, allèrent tenter fortune à Rome. Lucumon y prit le nom de *Tarquin*. Il gagna l'estime et l'amitié des Romains, et s'insinua tellement dans les bonnes grâces du roi, qu'il fut revêtu des plus grands emplois, et qu'il devint roi lui-même. Ce prince ayant été assassiné la 38e année de son règne, Tanaquille fit tomber la couronne sur Servius-Tullius, son gendre. Elle l'aida dans l'administration des affaires, et fut son conseil, ainsi qu'elle avait été celui de son époux.

TANCHELIN, Tanchelme ou Tandème, fanatique du 12e siècle, né à Anvers, renouvela la secte infâme des adamites, sous le règne de Henri V, et prêcha publiquement, dans les Pays-Bas et dans la Hollande, contre les sacremens, les prêtres, les évêques, le pape et la dîme. Cet imposteur avait tellement fasciné les esprits, qu'il abusait des filles en présence de leurs mères, et des femmes en présence de leurs maris. Bien loin que les uns et les autres le trouvassent mauvais, ils se croyaient tous honorés de l'amour du prétendu prophète. Il paraissait en public, escorté de 3,000 hommes armés qui le suivaient partout. Il marchait avec la magnificence d'un roi, et il se servait de son fanatisme pour subvenir à ses dépenses. Cet enthousiaste d'une espèce singulière eut plus d'un trait de ressemblance avec le fameux Jean de Leyden, dont il eut la folie, l'orgueil, l'impudence, la luxure, le cynisme, la crapule et l'impiété. Il fit de grands ravages dans la Zélande, à Utrecht, et dans plusieurs villes de la Flandre, surtout à Anvers, malgré le zèle de saint Norbert, qui le confondit plusieurs fois. « Rien ne » prouve mieux, dit un historien, à quels » étranges excès une tolérance *illimitée* » conduirait les peuples, toujours dupes » des imposteurs les plus grossiers, que » les prodigieux succès de Tanchelin et » de Jean de Leyden. D'hommes jadis » chrétiens et vertueux, elles feraient des » animaux féroces et immondes. » Il s'avisa d'aller à Rome en habit de moine, prêchant partout ses erreurs; à son retour, il fut arrêté et mis en prison par Frédéric, archevêque de Cologne. Il s'échappa de sa prison : mais il ne tarda pas à subir la peine que méritaient ses crimes; il fut assassiné, en 1125, dans

un tumulte qu'il avait lui-même excité.

TANCRÈDE DE HAUTEVILLE, seigneur normand, vassal de Robert, duc de Normandie, se voyant chargé d'une grande famille, avec peu de biens, envoya plusieurs de ses fils, entre autres Guiscard et Roger, tenter fortune en Italie. Ils prirent Palerme en 1070, et se rendirent maîtres de la Sicile, où leurs descendans régnèrent dans la suite.

TANCRÈDE, comte de Liche, fils naturel de Robert, premier roi de Sicile, fut déclaré roi de Naples et de Sicile, en 1190, après la mort de Guillaume-le-Bon, mort sans enfans, et régna jusqu'en 1195, année de sa mort. Il avait fait couronner en 1193 Guillaume son fils; mais l'empereur Henri VI, surnommé *le Cruel*, qui avait des prétentions sur ce royaume, profita du bas âge de ce prince pour envahir ses états en 1194, et après lui avoir fait crever les yeux, il fit exhumer le corps de Tancrède et trancher la tête au cadavre. (*V*. HENRI VI.) Ainsi finit le règne des Normands en Sicile, après avoir duré 124 ans, dont 34 depuis Roger. Il avait pris le titre de roi.

TANCRÈDE, archidiacre de Bologne au 13e siècle, est auteur d'une *Collection de canons*. Ciron l'a donnée au public avec des notes utiles.

TANEVOT (Alexandre), ancien premier commis des finances, naquit à Versailles, en 1691, et mourut à Paris, en 1773. Ses ouvrages recueillis en 3 vol. in-12, en 1776, consistent en deux tragédies non représentées. L'une est intitulée *Séthos*; l'autre *Adam et Eve*: il y a des tirades bien versifiées. On trouve encore dans son recueil des Fables, des Epîtres, des Chansons, etc. Son mérite principal est la pureté et la douceur du stile, qui dégénère quelquefois en faiblesse, et l'attachement aux bons principes de la morale et du goût. Quoiqu'il eût occupé des places qui enrichissent, il ne laissa précisément que ce qu'il fallait pour payer ses dettes et pour récompenser ses domestiques. Plus il avait eu de facilité d'obtenir des grâces, plus il s'était tenu en garde contre la cupidité basse et injuste qui porte à les demander. C'était un homme sincèrement religieux, et un véritable philosophe chrétien. La plus ingénieuse de ses petites poésies est une espèce de poème lyrique, auquel le poète a donné le nom de *Philosophisme*. Un esprit aussi sage que celui qu'il montre dans tous ses écrits ne pouvait qu'être révolté des systèmes de nos philosophes, qui choquent si directement la religion, la morale et la raison. Dès qu'ils commencèrent à paraître, Tanevot, en bon citoyen, prévit tout le mal qu'ils allaient faire dans le monde, et fut un des premiers à employer les armes du ridicule, afin d'en arrêter les progrès. On peut dire que l'ironie y est aussi ingénieuse et aussi piquante que le fond est judicieux et habilement développé. A la tête de ce poème est un avertissement où l'auteur s'exprime ainsi: « Une fausse philosophie, née de » l'indépendance et de la présomption, » lève aujourd'hui un front audacieux, » s'arme de mille traits empoisonnés, » qu'elle ose lancer contre la religion; » elle la poursuit avec une fureur qui n'a » point d'exemple. C'est tantôt par des » attaques à découvert, tantôt par de » sombres marches d'autant plus dange- » reuses qu'elles sont moins aperçues. » On ne peut se dissimuler les rapi- » des progrès qu'elle fait journellement. » Nous touchons presque au temps d'une » corruption générale, suite funeste de » l'extinction des vertus et de ces mœurs » si pures dont la religion est une source » intarissable, et qui ont fait la gloire » de nos ancêtres... Ce qui touche jus- » qu'aux larmes, ce sont les périls aux- » quels notre jeunesse est exposée. Que » deviendra l'espoir de la nation, lorsque » ses enfans, livrés de bonne heure à l'in- » crédulité et à la licence, abjureront, du » moins dans leur cœur, la foi et les » vertus de leurs pères, et qu'ils n'au- » ront désormais pour la servir d'autre » motif et d'autre aiguillon qu'un intérêt » bassement personnel, aussi éloigné du » citoyen que du héros, etc. » Prédiction semblable à celles que d'autres hommes vertueux et éclairés ont faites sur la France. (*Voyez* ELISÉE, NEUVILLE.)

* TANNEGUI DU CHATEL, capitaine et

diplomate du 15e siècle, se distingua sous le règne de Charles VI, par la part qu'il prit aux discussions politiques de cette époque orageuse de nos annales. Après avoir défendu la cause du duc d'Orléans contre le duc de Bourgogne, il s'attacha au duc d'Anjou, qui tenta vainement de conquérir le royaume de Naples. De retour en France, il fut nommé maréchal de Guienne et prevôt de Paris. Il déjoua plusieurs complots des Bourguignons, et sauva de leurs mains le dauphin Charles VII. Celui-ci eut plusieurs entrevues avec le duc de Bourgogne, pour le détourner de s'allier avec les Anglais qui avaient envahi la France. Tannegui, qui conduisait ces négociations, fit convenir que ces deux princes se verraient sur le Pont de Montereau : là le duc de Bourgogne fut tué. Ce crime a été imputé à Tannegui par quelques écrivains : d'autres l'ont défendu. Ce qu'il y a de certain, c'est que Charles VII, devenu roi, le combla de faveurs ; que Tannegui excita l'envie des courtisans, et qu'il se retira en Provence où il mourut en 1449, à l'âge d'environ 80 ans. *Voyez* les *OEuvres* de Saint-Foix, tom. 5, pag. 206 et suiv. ; les *Recherches de la France*, par Pasquier, tom. 6, pag. 4 ; les *Origines de Clermont*, par Savaron ; *Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, tom. 4. — Il existe encore des descendans de Tannegui du Chatel.

TANNER (Adam), jésuite, né à Inspruck en 1572, enseigna la théologie à Ingolstadt et à Vienne en Autriche. Son savoir lui procura la place de chancelier de l'université de Prague ; mais l'air de cette ville étant contraire à sa santé, il résolut de retourner dans sa patrie. Il mourut en chemin, le 25 mai 1632, à 60 ans. On a de lui : 1° une *Relation* de la dispuet de Ratisbonne, en 1601, à laquelle il s'était trouvé, Munich, 1602, in-fol. ; 2° une *Théologie scolastique*, 4 vol. in-fol. ; 3° un grand nombre d'autres ouvrages en latin et en allemand, parmi lesquels on distingue son *Astrologia sacra*, Ingolstadt, 1621, in-fol. ; 4° *Apologia pro societate Jesu*, Vienne, 1618, in-4.

TANNER (Mathias), né à Pilsen, en Bohême, l'an 1630, se fit jésuite en 1646, enseigna les belles-lettres, la philosophie, la théologie et l'Ecriture sainte, et fut envoyé à Rome en qualité de procureur en 1675. On a de lui : 1° *Cruentum Christi sacrificium incruento missæ sacrificio explicatum*, Prague, 1669 ; 2° *Contra omnes impie agentes in locis sacris*, en latin, et ensuite en bohémien ; 3° *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, Prague, 1675, in-fol., avec de belles figures. C'est l'histoire des religieux de son ordre qui ont souffert pour la foi ; elle est écrite avec pureté et élégance. 4° *Historia societatis Jesu, sive vitæ et gesta præclara Patrum societatis*, etc., Prague, 1694, in-fol., avec figures, écrite avec la même élégance.

TANNER (Thomas), savant anglais, né à Luwington en 1674, posséda successivement plusieurs bénéfices, et fut enfin élevé sur le siége de Saint-Asaph, au pays de Galles. Il mourut en 1735 après avoir été marié à une riche héritière. On a de lui : 1° *Abrégé de l'histoire des monastères en Angleterre*, Oxford, 1695, in-fol., en anglais. Jean Tanner en a donné une édition considérablement augmentée en 1744. 2° *Bibliotheca britannico-hibernica*, publiée par David Wilkins, Londres, 1748, in-fol. Cet ouvrage, par ordre alphabétique, est plein de recherches et de notes critiques.

TANSILLO) Louis), né vers 1510, à Venise, d'une ancienne famille de Nole, (s'attacha à la maison de Tolède, et servit sous les ordres de don Garcia, fils du vice-roi de Naples. Il devint à la fois brave guerrier et excellent poète. Il suivit Charles-Quint à la conquête de Tunis ; et ce prince l'appelait son *Achille* et son *Homère*. Après diverses guerres, il se livra exclusivement à la poésie.) Ayant fait un ouvrage où les mœurs et la décence étaient blessées, sous le titre de *il Vendemiatore (le Vendangeur)*, Naples, 1534, et Venise, 1549, in-4, son livre fut mis à l'*Index*. C'est pour réparer en quelque sorte sa faute, qu'il fit depuis un poème intitulé : *le Lagrime di san*

Pietro ou *les Larmes de saint Pierre*. Ce poème a été donné en français par Malherbe, et en espagnol par Jean Gedendo et par Damien Alvarès. Nous avons encore de Tansillo des *comédies*, des *sonnets*, des *chansons*, des *stances*, il *Podere* (la Ferme), la *Batia* (la Nourrice), poésies très-estimées, etc. On a réuni ses *Poésies* diverses à Bologne, 1711, in-12. Tansillo était juge à Gaëte en 1569; on croit qu'il y mourut.

* TAPPAN (David), ministre anglican, né en 1752, était fils du révérend Benjamin Tappan, de Manchester-Massachusset. Il fit ses études à l'université de Cambridge, et y obtint ses grades en 1771. En 1774, il fut ordonné ministre de la troisième église de Newbury, exerça pendant 18 ans les fonctions pastorales dans cette paroisse. Il fut en 1792 nommé à une chaire de théologie au collége d'Harward. Le zèle de Tappan, ses discours pleins d'onction et de raison, et plus que tout cela, son exemple, triomphèrent des obstacles qu'il rencontra; l'ordre se rétablit, et le goût de l'étude se ranima parmi les élèves, livrés auparavant à la dissipation et à la débauche. Les ouvrages de Tappan consistent principalement en *Sermons*, *Discours*, et *Oraisons funèbres*. Il a fait et publié celles de *Washington*, du lieutenant gouverneur *Philipps*, du docteur *Hitcheoche*, de *Mary Dana*, etc. On a en outre de lui: 1° deux *Lettres amicales à Philalètes*; 2° une *Adresse aux étudians d'Andover*; 3° *Discours sur les antiquités juives*, 1807, 1 vol. in-8, œuvre posthume. Tappan était mort en 1803.

TAPPER (Ruard), d'Enckhuysen en Hollande, mort à Bruxelles, le 2 mars 1559, à 71 ans, fut docteur de Louvain. Il y enseigna la théologie avec réputation, et y fut fait chancelier de l'université, doyen de l'église de Saint-Pierre, et inquisiteur de la foi. L'empereur Charles-Quint, et Philippe II, roi d'Espagne, l'employèrent dans les affaires de religion, et il se distingua au concile de Trente, l'an 1551. On a de lui: *Explicatio, seu Vindiciæ articulorum Lovaniensium adversus Lutheri errores*, ouvrage écrit avec érudition et clarté. Guillaume Lindanus a publié: *Tapperi Orationes theologicæ*, *una cum aureo ejusdem corollario, de veris calamitatum Belgii causis atque remediis*, *ad Carolum V et Ferdinandum I*, Cologne, 1544, in-8.

TARAISE (Saint), fils d'un des principaux magistrats de Constantinople, fut élevé à la dignité de consul, puis choisi pour être premier secrétaire d'état sous le règne de Constantin et d'Irène, qui le firent ensuite élire patriarche de Constantinople, en 784. Il n'accepta cette place qu'à condition qu'on assemblerait un concile général contre les iconoclastes. En effet, après avoir écrit au pape Adrien, il fit célébrer le 2me concile général de Nicée, l'an 787, en faveur des saintes images. Il résista avec une liberté apostolique au divorce que l'empereur voulait faire, et dit à celui qui sollicitait son approbation: « Je ne sais comment l'empereur pourra supporter l'infamie dont » ce divorce scandaleux va le couvrir à la » face de l'univers. Je ne sais non plus » comment il pourra punir les adultères et les autres débauchés, après » avoir donné un tel exemple. Allez lui » dire de ma part que je souffrirai plutôt » la mort et tous les supplices imaginables, que de consentir à son dessein. » Il était la bonne odeur de son Eglise et la lumière de son clergé, lorsqu'il mourut en 806. Nous avons de lui, dans la Collection des conciles, une *Epître* adressée au pape Adrien. Sa *Vie* a été écrite par Ignace, son disciple, qui fut depuis évêque de Nicée.

* TARAVAL (N.), peintre distingué, se fit connaître, dès sa jeunesse, par des ouvrages qui lui méritèrent l'approbation des connaisseurs. Un de ses meilleurs tableaux est un *Sacrifice de Noé*, qui fut exposé au salon de 1783. Taraval mourut deux ans après. Il était professeur de l'académie de peinture, et fut inspecteur des Gobelins.

* TARAVAL (Jean-Gustave), peintre français, naquit à Paris en 1765. Il étudia sous Hugues Taraval, son oncle, peintre du roi. Il eut un talent très précoce, mais il était extrêmement paresseux; et on

peut dire qu'il ne dut qu'à la nature les progrès qu'il fit dans son art. La première fois qu'il dessina d'après nature, il remporta le prix. A l'âge de 15 ans, il fut admis à la composition, et bientôt après à la *figure peinte;* ce sont les diverses épreuves du concours. Enfin, à 17 ans, il remporta le prix par son excellent tableau représentant le *Retour de l'Enfant prodigue*, peint d'après le stile des grands maîtres. Il se rendit à Rome pour se perfectionner; mais, deux ans après son arrivée, il fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui lui ôta toutes ses facultés. Le directeur de l'académie, qui avait pour lui une amitié toute particulière, l'envoya à Naples pour se rétablir; mais son mal empira, et il y mourut vers 1785. Sa mort fut une perte pour les arts.

*TARBÉ (Charles), membre du corps législatif, naquit à Sens, département de l'Yonne, en 1757. Il était le dernier de douze enfans qu'avait eus son père, riche négociant, et qui lui fit donner une bonne éducation. Tarbé alla s'établir à Rouen, y devint membre de la chambre de commerce. Il partagea les principes révolutionnaires, mais avec modération, et il fut élu, en 1790, officier municipal de la ville de Rouen; et, l'année suivante, le département de la Seine-Inférieure le nomma à la législature. Il y déploya le plus grand courage, et se montra un zélé défenseur de la constitution monarchique. En novembre et décembre, il combattit le discours de Brissot contre les colons de Saint-Domingue, et parla plusieurs fois sur les troubles de cette île. Il s'opposa, le 30 janvier 1792, à une loi tyrannique sur les passeports. Nommé secrétaire en avril, il vota pour qu'on accordât au roi six millions qu'il demandait pour dépenses secrètes. Il combattit, peu de jours après, le plan de Pétion, relatif à la formation d'un corps composé d'anciennes gardes-françaises et des *vainqueurs* de la Bastille. Le 29 mai, il se déclara contre le licenciement de la garde de Louis XVI, et combattit, le 4 juin, les dénonciations de Chabot sur ce qu'on appelait le *comité autrichien*. Il se prononça vivement contre les députés Grange-Neuve et Jouneau; demanda qu'au lieu de rendre un décret particulier contre ce dernier, l'assemblée généralisât l'article, « de manière qu'à chaque soufflet que recevrait un député.... » Cette plaisanterie déplut aux jacobins, causa un grand tumulte dans la salle, et Tarbé fut condamné à huit jours d'arrêt. Depuis lors, les jacobins ne le laissèrent plus en repos; mais ayant pu se soustraire aux persécutions du règne de la *terreur*, il reparut sur la scène politique en mars 1797. Il fut alors nommé au conseil des Cinq-cents par le département de l'Yonne. Il montra dans cette assemblée son courage accoutumé; s'éleva, le 30 mai, contre Santhonax, qu'il accusa d'être le bourreau des blancs et l'incendiaire de leurs propriétés. Il qualifia d'*infâmes* les lois rendues sur les colonies depuis cinq ans. S'étant échauffé dans cette discussion, il inculpa et insulta Maret, ancien rapporteur du comité de marine, qui fut défendu par Thibaudeau; cependant il obtint qu'on rapportât le décret qui autorisait le directoire à envoyer des agens à Saint-Domingue et ailleurs. Il s'éleva contre les auteurs de la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797). Compris sur la liste de déportation, il fut rayé quelque temps après, et renonça aux fonctions publiques. S'étant exclusivement livré au commerce, il alla se fixer à Cadix, où il mourut en 1804, âgé de 47 ans. — Son frère aîné fut nommé ministre des contributions sous Louis XVI; mais son attachement au monarque le fit disgracier au mois de mars 1792. Après la *révolution* du 10 août, il fut accusé de complicité avec Louis XVI, et décrété d'accusation le 15; mais il parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui. Buonaparte l'appela depuis au conseil d'état; mais il refusa sous prétexte de maladie, et mourut peu de temps après son frère, à la suite d'une attaque de paralysie.

* TARCAGNOTA (Jean), célèbre historien, naquit à Gaëte, vers l'an 1570, d'une famille originaire de la Morée. Il voyagea dans la Grèce et les îles de l'Archipel; demeura successivement à Cor-

fou, à Raguse et à Venise, où il se fixa; il y mourut en 1634. Il a laissé : 1° une *Traduction* de Galien et de quelques morceaux de Plutarque ; 2° une *Description historique de la ville de Naples*, avec une *Histoire abrégée de ses rois ;* 3° *Histoire du monde, depuis sa création jusqu'en* 1618, 7 vol. in-4.

* TARDIEU (Nicolas-Henri), graveur français, naquit en 1674, étudia sous Audran, et fut un des meilleurs élèves de cet habile maître. Il fut reçu à l'académie pour un *portrait du duc d'Autin* d'après Rigaud. Il grava les *petites batailles d'Alexandre* ainsi que *celle de Porus*, qui n'est cependant pas dans la collection des grandes batailles exécutées par Audran. Ses autres ouvrages les plus remarquables sont une *Madeleine*, d'après Bertin ; le *plafond de la galerie du Palais-Royal*; les *Tombeaux des hommes illustres d'Angleterre ;* le *Sacre de Louis XV*, etc. Cet artiste mourut à Paris, en 1746.

* TARDIEU (Jacques), fils du précédent, suivit la profession de son père, et s'y distingua. Il excellait dans le genre des portraits, dont il a laissé un grand nombre. Parmi ses autres ouvrages, on cite l'*Apparition de J. C. à la Vierge*, d'après le Guide : les *Misères de la guerre ; un Déjeuner flamand*, l'un et l'autre sur les dessins de Teniers. — Son cousin, Pierre-Nicolas Tardieu, soutint la réputation de ses deux parens, et a laissé plusieurs gravures estimées, comme le *Jugement de Pâris*, d'après Rubens ; *Persée et Andromède*, etc.

* TARDIEU (Antoine-François), dit *Tardieu de l'Estrapade*, graveur français, parent de Nicolas-Henri, Jacques et Pierre-Nicolas Tardieu, aussi graveurs (*voyez* ces noms), naquit à Paris, 17 février 1757. Après avoir appris son art, il travailla, à Malines, à la gravure de la *Carte* de Ferraris. Ses principaux ouvrages sont : 1° les *Cartes marines de l'Atlas du commerce ;* 2° huit plans in-folio des *principales villes de l'Europe*, et qui font partie de l'*Atlas de Mentelle;* 3° plusieurs plans du *Voyage pittoresque de la Grèce*, de M. le comte de Choiseul-Gouffier ; 4° *les palatinats de Cracovie, Plok, Lublin et Sandomir*, gravés par Stanislas Auguste, dernier roi de Pologne, ouvrages très estimés des connaisseurs ; 5° l'*Atlas* in-folio de la quatrième édition du *Voyage du jeune Anacharsis*, publié par Didot, jeune ; 6° une *Carte du Hartz*, dans un ouvrage de minéralogie de M. Héron de Villefosse ; 7° l'*Atlas du Voyage aux Terres australes*, de M. Péron ; 8° l'*Atlas de l'Histoire des guerres des Français en Italie*, d'après Lapie ; 9° une grande *Carte de la Russie en Europe*, en six feuilles. Les ouvrages de Tardieu se faisaient remarquer par son exactitude dans la topographie, la pureté du trait et le fini de l'ensemble. Il est mort le 4 janvier 1822, âgé de soixante-cinq ans. Ses deux fils, MM. Pierre et Ambroise Tardieu, suivent avec succès l'état de leur père.

TARDIF (Guillaume), originaire du Puy en Velay, professeur en belles-lettres et en éloquence au collége de Navarre, et lecteur de Charles VIII, vécut jusqu'à la fin du 15e siècle. Il s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, dont le plus curieux est un traité de la chasse, sous ce titre : *l'Art de faulconnerie et déduyt des chiens de chasse*, réimprimé en 1567, avec celui de Jean de Franciètes.

TARENTE (Louis, prince de). *Voyez* Louis *et* Jeanne.

* TARGE (Jean-Baptiste), professeur de mathématiques et historien, né à Paris vers 1720, se consacra entièrement au travail, et vécut presque toujours dans la retraite. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont une partie est traduite de l'anglais. Les principaux sont : 1° *Histoire d'Angleterre, depuis le traité d'Aix-la-Chapelle jusqu'en* 1763, 1768, 5 vol. in-12 ; 2° *Histoire de l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne*, 1772, 6 vol. in-12 ; 3° *Histoire générale d'Italie, depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à nos jours*, 17?4, 4 vol. in-12. Parmi les traductions, on remarque : 4° *Histoire d'Angleterre*, de Smollet, 19 vol. in-12 ; 5° *Histoire de la guerre de l'Inde depuis* 1745, 2

vol. in-12 ; 6° *Abrégé chronologique des découvertes faites par les Européens*, de Barrow, 12 vol. in-12. Le stile de cet auteur est pur, mais froid et diffus ; ses récits et ses portraits sont présentés avec exactitude, quoiqu'ils manquent parfois de chaleur. Malgré ces défauts, on lit toujours ses ouvrages avec intérêt. Il mourut à Orléans en 1788.

* TARGET (Guy-Jean-Baptiste), célèbre avocat, député aux états-généraux, etc., naquit à Paris le 17 décembre 1733. Il était avocat au parlement, et fut ensuite nommé au conseil souverain de Bouillon. Target fut aussi un des 40 de l'académie française. Lors de la scandaleuse affaire du collier, il écrivit, pour le cardinal de Rohan, un *Mémoire* qu'on trouva un peu diffus. Il s'était fait par ses *plaidoiries* et par ses *consultations* une grande renommée. Il embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et fit paraître plusieurs *brochures* en faveur de la double représentation du tiers-état. Cet ordre le nomma député de la prevóté de Paris aux états-généraux. Dans les premières séances, il obtint quelques succès; mais il fut bientôt éclipsé par d'autres orateurs plus éloquens. Placé au comité de constitution, il y travailla à l'acte constitutionnel. Sa morgue et son influence éphémère aux états-généraux le rendirent l'objet de plusieurs plaisanteries, surtout de la part des royalistes; plaisanteries qui augmentèrent lorsqu'on sut qu'il était un des rédacteurs de la constitution. On appela l'acte qu'on attendait les *Couches de Target*, expression qui le couvrit de ridicule. Target parut peu à la tribune, et n'y monta que pour présenter des rapports au nom de son comité. Il fut un des premiers, le 20 juin 1789, à provoquer et à appuyer la prestation de serment du Jeu de Paume, et vota pour qu'on annonçât au peuple « que l'intention de l'assemblée » était de poursuivre les conspirateurs, » tels que le marquis de Rezenval, etc. » Cependant, le 28 août, il fit déclarer le gouvernement *monarchique* ; et, le 1er septembre, il se prononça en faveur de la sanction à accorder au roi, vota la permanence et l'unité du corps législatif. Le 21 octobre, il fit décréter l'établissement de la loi martiale, pour réprimer les attroupemens. Le 22 décembre, il s'opposa à ce qu'on rédigeât une loi sur la liberté de la presse. Le 16 janvier 1790, il fut élu président, et fit régler le cérémonial de la fameuse fédération du 14 juillet. Il donna aussi lecture du procès-verbal de la clôture de la session de l'assemblée nationale. Les écrivains contemporains ne s'accordent pas sur les motifs qui déterminèrent Louis XVI à le demander pour son défenseur ; mais Target refusa cet honneur. Il donna les raisons qui motivaient son refus, dans une lettre, où, après s'être avoué peu capable pour une tâche aussi importante, il disait entre autres choses : « Il ne s'agit pas ici de » système de gouvernement, mais de la » justice à rendre à un homme ; cet » homme était roi, il ne l'est plus, on » l'accuse. J'avais toujours pensé que la » liberté durable du peuple dans le gou-» vernement monarchique tenait beau-» coup à l'inviolabilité du chef ; il fal-» lait, j'en étais persuadé, que, pour » que tous les citoyens fussent égaux et » libres sous la loi, il y eût un bras de » fer qui montrât la loi, et des agens » responsables qui la fissent exécuter. » Je n'insiste plus sur cette idée depuis » que l'assemblée nationale a décrété » que Louis serait jugé par elle-même ; » mais, à la place d'un jugement, il ne » faut pas un acte de politique. Quel-» ques-uns osent dire qu'il est important » que Louis disparaisse ; je ne le dis pas, » moi, je crois tout le contraire. Louis » est celui sur qui la royauté s'est évanouie » comme un songe. Il n'y aura plus de » rois en France; cela me paraît démon-» tré : mais si, par impossible, cette » idée pouvait naître un jour, il serait » important que Louis fût là, et que, » par son existence, il épouvantât les » ambitieux de sa race. Mais sortons de » la politique, car il s'agit de jugement. » On oppose des faits à Louis ; j'ai dit, » et je répéterai, que je n'ai point d'avis » sur les faits, et que c'est l'affaire de » ceux qui sont aujourd'hui ses défen-

» seurs de les discuter ; mais voici ce que » je dis. On ne peut pas l'accuser de faits » antérieurs au 14 septembre 1791, jour » de l'acceptation de la constitution ; car, » dès que vous lui ôtez l'inviolabilité de » roi, vous lui devez l'amnistie de ci- » toyen. Je ne fais aucune réponse à » cela. Quant aux faits postérieurs, les » défenseurs y répondront par le rappro- » chement des circonstances et des piè- » ces ; mais il me suffira de dire deux » choses : l'une que vous prétendez pu- » nir sans fruit le prétendu crime de » Louis, ou préserver la société de cri- » mes semblables. Je ne connais pas la » justice qui venge, mais bien la justice » qui prévient les crimes. La vengeance » n'est rien qu'un jour d'agitation sans » effet ; le châtiment qui prévient les » crimes est au contraire le salut de la » chose publique. Considérez Louis élevé » comme tous les rois, environné d'adu- » lateurs pendant 38 années ; supposez » que, même après la constitution accep- » tée, entouré de gens qu'on appelait » ses serviteurs, et qui ne savaient ce » que c'est que d'être citoyen ; supposez, » dis-je, que Louis, se fût laissé aller à » de vaines espérances qui lui présen- » taient le rêve de son ancienne autorité ; » condamnez ses abominables conseil- » lers, mais ménagez celui qui fut leur » dupe, car je vous ai prouvé ci-dessus » que l'intérêt public est de le conserver ; » et heureusement il est juste, en même » temps, d'épargner la dupe et de punir » les coupables. Des coupables, il y en » aura toujours ; des rois, il n'y en aura » plus : cela seul décide ce que la Con- » vention doit faire. Le dernier des cri- » mes possible ne sera jamais puni par » une loi raisonnable. J'ajouterai en- » core, dès que la Convention nationale » veut faire fonction de juge, ce que je » n'examine pas, qu'elle soit juge ; mais » on ne peut pas être en même temps » juge d'un individu et administrateur » souverain. Le mélange de ces deux qua- » lités conduit le juge à prendre et à exer- » cer toute la puissance d'un adminis- » trateur indépendant, et rien n'est pire » que cette réunion de pouvoirs. Si la » Convention n'est pas juge, elle ne peut » pas juger ; si elle l'est, il y a une règle, » non pas seulement positive et arbi- » traire, mais naturelle, mais éternelle, » qui défend au juge de prononcer sur » une affaire dans laquelle, avant le ju- » gement, il a déclaré son avis. Je prie » la Convention nationale d'examiner, » dans une profonde impartialité, s'il » n'y a pas quelques-uns de ses membres » qui se trouvent dans ce cas-là. J'insiste » sur la nécessité d'écarter les fonctions » d'administrateur, j'y insiste d'autant » plus que, selon moi, il n'y a pas d'ad- » ministrateur intelligent qui ne recon- » nût très utile la conservation du seul » personnage, qui, ayant la prétention » d'être roi, ne pourra jamais y revenir. » Je ne dirai rien de l'opinion d'un mem- » bre qui voulait qu'on le condamnât » parce qu'il était roi. Sans doute la ré- » publique étant consacrée par la volonté » générale, quand ce serait une erreur » des peuples de vouloir un roi, je ne » concevrai jamais qu'on ait le droit de » punir les rois des erreurs du peuple. » Ajoutons que c'est un sophisme de dire » que le mouvement du 10 août a été » consacré par la volonté générale, et est » devenu depuis une insurrection de la » France entière qui décide la question » contre Louis XVI. L'insurrection a dé- » cidé ; quoi ? l'abolition de la royauté. » Mais un peuple peut vouloir qu'il n'y » ait plus de roi, sans qu'on puisse en » conclure que le roi qui était alors fût » coupable ; voilà ce que l'insurrection » n'a nullement décidé. Tel est, indé- » pendamment de la discussion des faits, » le plan qui me paraît le plus convena- » ble. Je ne me sens pas en état de le » remplir des développemens qu'il exige, » et d'y porter la chaleur de la vie ; ce » fut un devoir à moi de le déclarer et » de m'abstenir. » Cette lettre ne pro- duisit aucun effet. Le jugement mons- treux de Louis XVI parut faire revenir un peu Target de ses opinions exaltées ; et quoiqu'il devînt membre et secrétaire d'un comité révolutionnaire, dont le Savetier Chalandon était président, il y montra beaucoup de modération, et ren-

dit, dans cette place, d'importans services à plusieurs personnes qui, sans lui, auraient péri sous le règne de la *terreur*. Il adhéra à la révolution du 18 brumaire, et en 1798 il fit partie du tribunal de cassation, où il resta six ans. Il fut créé membre de la légion-d'honneur, et l'était de l'Institut, depuis la création de cette société. Agé et infirme, il se retira des fonctions publiques, et mourut près de Morlière le 7 septembre 1807. On a de lui : 1° *Lettre d'un homme à un autre homme, sur l'extinction de l'ancien parlement et la création du nouveau*, Paris, 1771, in-12. Cette petite brochure, de 16 pages seulement, eut le plus grand succès. Mirabeau écrivait à Champfort : « Je ne sais si vous connaissez la *Lettre* » *d'un homme à un homme*, le meilleur » des écrits polémiques qui parurent au » temps de Maupeou; cela est de lui » (Target). » Il avait déjà publié huit autres lettres en une seule fois. 2° *Réflexions sur la destitution de l'universalité des officiers du parlement de Paris, par voie de suppression*, Paris, 1779, in-12 de 38 pages; 3° *Observations sur le commerce des grains*, en décembre 1769, Paris et Amsterdam, 1776, in-12; 4° on cite encore du même auteur plusieurs *Mémoires* sur différentes causes célèbres, comme dans celles d'*Alliot* et de *la Rosière de Salency*; 5° *Discours* prononcé à sa réception à l'académie française, 1785, in-4; 6° *Esprit des cahiers présentés aux états-généraux*; 1789, 3 vol. in-8. Target avait des connaissances variées; et, quoiqu'il ne manquât pas d'éloquence, il brilla plus dans le barreau qu'à la tribune. Ses opinions furent d'abord exagérées, et il montra un grand désir de jouer un rôle important dans les troubles politiques; ce qui lui attira les sarcasmes des royalistes. Son cœur n'était pas méchant; mais son esprit, égaré par l'ambition, lui fit commettre la grave erreur de se déclarer souvent contre la bonne cause.

* TARGNY (Louis de), docteur de Sorbonne, et abbé de Saint-Lô, né à Noyon, florissait au 18e siècle. Il avait de l'érudition et des connaissances fort étendues dans les antiquités ecclésiastiques. Son savoir lui avait valu une place à la bibliothèque du roi. Le cardinal de Rohan avait souvent recours à ses lumières, et se servait de lui, soit pour des recherches, soit pour la composition de mémoires sur divers sujets; il en rédigea, par ordre de ce prélat, plusieurs sur *l'édition des Conciles* du Père Hardouin. Il fut, avec Tourneley, un des douze députés nommés en 1729 par la faculté de théologie de Paris, pour chercher les moyens de ramener à l'obéissance ou à l'unité des sentimens ceux des membres de cette compagnie qui s'opposaient encore au décret du saint-Siége, touchant la bulle *Unigenitus*. Il rédigea même contre les opposans deux écrits, savoir, l'un intitulé *Mémoire de l'état présent des réfugiés en Hollande, au sujet de la religion*; et l'autre, *Mémoire sur les projets des jansénistes*, 19 janvier 1729. Le docteur Petit-Pied répondit par une *Lettre à un de ses amis*, qui lui avait demandé quelques éclaircissemens sur ces deux écrits. L'abbé de Targny mourut le 8 mai 1737.

TARIN (Pierre), médecin, né à Courtenai, mort en 1761, est connu par des *Elémens de physiologie*, ou *Traité de la structure, des usages et des différentes parties du corps humain*, traduit du latin de Haller, 1752, in-8. On a encore de lui : 1° *Adversaria anatomica*, 1750, in-4, avec fig. Il n'y parle que du cerveau et du cervelet. 2° *Dictionnaire anatomique*, 1753, in-4. Il est suivi d'une Bibliothèque anatomique et physiologique. La partie bibliographique est extraite de l'ouvrage de Haller, intitulé : *Methodus studii medici*. 3° *Ostéographie*, Paris, 1753, in-4, avec fig : ce n'est qu'une compilation; 4° *Anthropotomie*, ou *l'Art de disséquer*, 1750, 2 vol. in-12 : M. Portal en parle avec éloge; 5° *Desmographie*, ou *Traité des ligamens du corps humain*, in-8, 1752 : c'est une traduction du latin de Weilbrecht, professeur en médecine à Pétersbourg; 6° *Observations de médecine et de chirurgie*, 1758, 3 vol. in-12 : elles sont extraites de différens auteurs;

7° *Myographie*, ou *Description des muscles*, 1753, in-4, avec des figures copiées d'Albinius, mais mal rendues; 8° les articles d'anatomie dans l'*Encyclopédie*, et le *Discours* qui y est inséré sur l'origine et les progrès de cette partie de la médecine.

TARISSE (Don Jean-Grégoire), né en 1575 à Pierre-Rue, près de Cessenon, petite ville du Bas-Languedoc, fut le premier général de la congrégation de Saint-Maur, qu'il gouverna depuis 1630, jusqu'en 1648, année de sa mort. On a de lui des *Avis aux supérieurs* de sa congrégation, in-12, 1632. Ils sont d'autant plus judicieux, que l'auteur avait connu le fort et le faible de son ordre. Il l'éclaira par ses lumières, et l'édifia par ses exemples. Rien n'égala son zèle pour rétablir les études. Il eut beaucoup de part à la publication des constitutions de sa congrégation, imprimées par son ordre en 1645.

TARPA (Spurius Metius), critique à Rome du temps de Jules-César et d'Auguste, avait son tribunal dans le temple d'Apollon, où il examinait les pièces des poètes avec quatre autres critiques. C'est de lui que parle Horace dans son *Art poétique* :

Prius in Metii descendat judicis aures.

TARPEIA, fille de Tarpéius, gouverneur de la citadelle de Rome sous Romulus, différente, par sa construction et son emplacement, du Capitole, qui ne fut bâti que sous Tarquin le Superbe (*voyez* son article), livra cette place à Tatius, roi des Sabins, « à condition » que les soldats lui donneraient ce qu'ils » portaient à leur bras gauche, » désignant par-là leurs bracelets d'or. Mais Tatius, maître de la forteresse, jeta sur Tarpéia ses bracelets et son bouclier, qu'il avait au bras gauche; ses soldats, ayant imité son exemple, Tarpéia fut accablée sous le poids des boucliers, l'an 746 avant Jésus-Christ. Elle fut enterrée sur ce mont, qui, de son nom, fut appelé *Mont Tarpeien*. Il fut ensuite destiné au supplice de ceux qui étaient coupables de trahison. On les précipitait du haut de la roche Tarpéienne, qui aujourd'hui, par différentes causes sur lesquelles les savans ne sont pas d'accord, semble avoir perdu beaucoup de son élévation, quoiqu'elle ait encore un côté très escarpé.

TARQUIN *l'Ancien*, roi des Romains, monta sur le trône après le roi Ancus Martius, l'an 615 avant Jésus-Christ. Il était originaire de la Grèce, né en Etrurie, dans la ville de Tarquinium, d'où il prit son nom. Une grande ambition, soutenue d'immenses richesses, l'avait conduit à Rome. Il se distingua tellement sous le règne d'Ancus Martius qu'on le jugea digne de devenir son successeur. Après avoir fait divers établissemens, il se distingua contre les Latins et les Sabins, sur qui il remporta une grande victoire au bord de l'Anio. Plusieurs autres avantages lui procurèrent une paix avantageuse. Il en profita pour faire reconstruire magnifiquement les murs de Rome. Il environna la place publique de galeries, et l'orna de temples et de salles destinées aux tribunaux de justice et aux écoles publiques. Rome, dans ses temps les plus fastueux, ne trouva presque qu'à admirer dans ces ouvrages. Pline, qui vivait 800 ans après Tarquin, ne parle qu'avec étonnement de la beauté des aqueducs souterrains qu'il fit construire pour purger Rome de ses immondices, et procurer un écoulement aux eaux des montagnes que cette ville renfermait dans ses murs. Il introduisit aussi la coutume des faisceaux de verges qu'on liait autour des haches des magistrats, les chaires d'ivoire des sénateurs, avec les anneaux et les ornemens des chevaliers et des enfans des familles nobles. Il fut assassiné par les deux fils d'Ancus Martius, l'an 577 avant Jésus-Christ à 80 ans, après en avoir régné 38. (*Voyez* TANAQUILLE.)

TARQUIN *le Superbe*, parent du précédent, épousa Tullia, fille du roi Servius Tullius. La soif de régner lui fit ôter la vie à son beau-père, l'an 533 avant J. C. Il s'empara du trône par violence, et sans aucune forme d'élection. Il se défit, sous divers prétextes, de la plus grande partie des sénateurs

et des riches citoyens. Son orgueil et sa cruauté lui firent donner le nom de *Superbe*. Tarquin s'appuya de l'alliance des Latins, par le mariage de sa fille avec Manilius, le plus considérable d'entre eux, et renouvela les traités faits avec ces peuples. Il signala son règne par la construction d'un temple de Jupiter, dont Tarquin l'Ancien avait jeté les fondemens. Il était situé sur un mont ou colline, et qui fut appelé *Capitole*, nom sur l'origine duquel on n'est point d'accord. Les dépenses de Tarquin ayant épuisé le trésor public et la patience du peuple, il se flatta que la guerre ferait cesser les murmures. Il la déclara aux Rutules. Il était occupé au siége d'Ardée, capitale du pays, lorsque la violence que son fils Sextus fit à Lucrèce souleva les Romains. Ils fermèrent les portes de leur ville, renversèrent le trône l'an 509 avant J. C., et Tarquin n'y put jamais remonter. Il se retira chez les Etruriens, dont les armes lui furent inutiles. Après une guerre de 13 ans, la paix fut conclue, et le tyran se vit abandonné de tous ceux qui l'avaient secouru. Il serait mort errant et vagabond, si Aristodème, prince de Cumes dans la Campanie, ne l'eût enfin reçu chez lui. Il mourut bientôt après, âgé de 90 ans. Il en avait régné 24.

TARQUIN-COLLATIN. *Voyez* COLLATINUS.

* TARRIBLE (Jean-Dominique-Léonard), jurisconsulte, né à Auch, en novembre 1753, exerça la profession d'avocat, et, lors de la révolution, il fut successivement commissaire du roi au tribunal du Gers, administrateur du département, accusateur public et président du tribuual criminel. Après le 18 brumaire, il devint menbre du tribunat, et quand ce corps fut supprimé, Napoléon le nomma conseiller-maître à la cour des comptes, place qu'il a occupée jusqu'à sa mort arrivée à Paris le 27 février 1821. Il eut une grande part au *Commentaire du Code civil*, Paris, de 1803 à 1808, 9 vol. in-8. Il y traita les titres de *la Tutelle* et *des Servitudes*, et rédigea en entier les trois derniers volumes du Commentaire. Dans le *Répertoire universel et raisonné de Jurisprudence* de M. Merlin (quatrième édition), il a donné les articles *Hypothèques*, *Expropriation forcée*, *Inscription hypothécaire*, *Saisie immobilière*, *Ordre des créanciers*, *Radiation des hypothèques*, *Tiers détenteurs*, *Transcription au bureau des hypothèques*, et *Privilége de créance*. Il a publié séparément un *Manuel des justices de paix*, Paris, 1806, un vol. in-8.

TARTAGLIA ou TARTALEA (Nicolas), mathématicien de Brescia, dans l'état de Venise, mort fort vieux en 1557, passait avec raison pour un des plus grands géomètres de son temps. Nous avons de lui une *Version italienne* d'Euclide, avec des *Commentaires*, Venise, 1543, in-fol.; un *Traité des nombres et des mesures*, et d'autres ouvrages imprimés en 3 vol. in-4, 1606. Il s'est fait un nom par l'invention de la méthode de résoudre les équations cubiques, que l'on attribue ordinairement à Cardan. C'est aussi le premier auteur qui a écrit expressément sur la théorie du mouvement des bombes et des boulets : sujet qu'il examine dans sa *Nova scientia*, imprimée à Venise en 1537; et dans ses *Quesiti ed inventione diverse*, Venise, 1546.

TARTAGNI (Alexandre), jurisconsulte, surnommé *Imola*, parce qu'il était natif de cette ville, enseigna le droit à Bologne et à Ferrare, avec tant de réputation, qu'on le nomma le *Monarque du droit* et le *Père des jurisconsultes*. On a de lui des *Commentaires* sur les *Clémentines* et sur le *Sexte*, et d'autres ouvrages dont il y a eu plusieurs éditions. Ce jurisconsulte mourut à Bologne en 1587, à 53 ans, et fut enterré dans l'église des dominicains, où l'on voit son tombeau de marbre. Sa *Vie*, par Nicolas-Antoine Gravatius, est à la tête de ses ouvrages.

TARTERON (Jérôme), jésuite, de Paris, mort dans cette ville en 1720, à 75 ans, professa avec distinction au collége de Louis le Grand. Il est auteur : 1° d'une *Traduction* française des *OEuvres*

d'Horace, Amsterdam, 1710, 3 vol. in-12; 2° d'une *Traduction* des *Satires* de Perse et de Juvénal, Paris, 1752, in-12. Le Père Tarteron a supprimé les obscénités grossières dont il est étrange que Juvénal et surtout Horace aient souillé leurs ouvrages; il a ménagé en cela la jeunesse pour laquelle il travaillait : mais l'on peut bien dire qu'aucun genre de lecteurs ne perd quelque chose à ces sortes de suppressions; la vertu et le génie ne peuvent qu'y gagner.

TARTINI (Joseph), l'un des plus grands musiciens de son siècle, naquit le 12 avril 1692, à Pirano en Istrie. Tartini aimait les femmes et faisait fort bien des armes, ce qui lui suscita des querelles et des ennemis. Il perdit par ses étourderies la protection du cardinal Cornaro, erra long-temps fugitif, quitta à la hâte Rome, demeura deux ans caché dans un couvent, et retourna enfin dans les états de Venise. Après différentes aventures, qui prouvaient une jeunesse bouillante, il se livra à la musique vers l'an 1714. Il y fit des progrès étonnans. En 1721, il fut mis à la tête de la musique de Saint-Antoine, à Padoue. Son nom était très célèbre en Europe, lorsqu'il mourut en février 1770. On a de lui : 1° des *Sonates*, publiées en 1734 et 1745, et accueillies par tous les maîtres de l'art; 2° un *Traité de musique*, imprimé en 1754, dans lequel il y a un système qui fait autant d'honneur à son savoir dans la théorie de la musique, que celui de la basse fondamentale en fait à Rameau.

* TARUFFI (Joseph-Antoine), célèbre poète latin du 18e siècle, naquit à Bologne en 1722. Il étudia chez les jésuites avec beaucoup de succès, et ces religieux l'avaient décidé à entrer dans leur société. Il apprit à cet effet la théologie et reçut les premiers ordres; mais son père, le destinant au barreau, s'opposa à sa vocation, et il se vit contraint à suivre les cours de droit. Après avoir été gradué docteur en 1742, il alla à Rome pour se perfectionner. Il devint un des plus habiles jurisconsultes de cette ville, et cultiva en même temps la poésie latine, et l'italienne, et surtout le stile épistolaire. Il obtint la protection du cardinal Visconti, nonce apostolique en Pologne, qui le choisit pour son secrétaire, et le fit ensuite nommer auditeur et chancelier de la nonciature. Le cardinal passa, dans sa même qualité de nonce, à Vienne, et ayant été obligé de revenir à Rome, après la mort de Clément XIV, il laissa en sa place Taruffi, qu'il rappela auprès de lui quelque temps après. Taruffi, depuis lors, ne s'occupa que de l'étude et de la correction de ses ouvrages. Les principaux sont : 1° *Poésies latines*, Rome, 1771; 2° *Poésies italiennes*; 3° *Lettres latines et italiennes*; 4° *Eloge de Métastase*, Rome, 1783; 5° *Lettres et poésies posthumes*. On trouve dans ses ouvrages l'élégance et la pureté de stile unie à une noble simplicité. Il mourut à Rome le 20 avril 1786, âgé de 64 ans.

TASCHER DE LA PAGERIE. *Voyez* BEAUHARNAIS.

* TASCHEREAU DE FARGES (Paul-Auguste), ancien fabricant de draps et homme de lettres, né vers 1750 dans le midi de la France, adopta les principes de la révolution avec enthousiasme, et s'associa avec les principaux démagogues, notamment avec Robespierre qui lui fit donner plusieurs missions importantes. L'une d'elles fut l'ambassade de France à Madrid : Taschereau venait d'y être envoyé pour remplacer Bourgoing, lorsque la guerre éclata entre les deux pays. De retour à Paris, il fut membre d'un comité révolutionnaire qui fut dissous au 9 thermidor (21 juillet 1794), lorsque tomba Robespierre. Entraîné dans cette chute, il fut arrêté; mais on le relâcha peu après, faute de preuves. On vit Taschereau figurer en 1790 dans l'insurrection du camp de Grenelle : il parut encore dans celle de Babeuf. En 1799, il faisait partie de la société du manége. Arrêté par la police comme ayant dans un écrit préconisé Robespierre, il fut conduit au temple, et y resta jusqu'aux événemens du 30 prairial. Il paraît que Taschereau était assez adroit pour ne point laisser de traces de

sa conduite révolutionnaire : toutes les accusations portées contre lui, soit avant, soit après le 9 thermidor, n'ont pu être prouvées. Toutefois il inspirait de la défiance, et le gouvernement impérial le fit encore arrêter le 20 juillet 1807, et l'exila de Paris. On n'a pas entendu parler de lui sous la restauration. Il est mort du choléra-morbus à Paris le 19 avril 1832, à l'âge de 82 ans. Il a publié : 1° *Epître à Maximilien Robespierre*, 1795, in-8 ; 2° *Le gouvernement Napoléoniste*, ode à la vérité, 1812, in-8 ; 3° *De la nécessité d'un rapprochement sincère et réciproque entre les républicains et les royalistes*, 1815, in-8 ; 4° *Ode à la clémence politique et réciproque*, 1815, in-8.

TASSE (Le), *Bernardo Tasso*, de Bergame, s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages poétiques : le plus connu et le plus recherché est l'*Amadis*, poème, dont la première édition, faite à Venise par Giolito, en 1560, in-4, est très estimée, et peu commune. Les Italiens font aussi beaucoup de cas du recueil de ses *Lettres*, imprimées à Venise, en 1574, in-8. L'édition la plus complète est celle de Padoue, 1733, en 3 vol. in-8. On y a joint sa *Vie*, par Leghezzi. Bernardo Tasso mourut à Rome en 1575, au couvent de Saint-Onuphre, où il s'était retiré sur la fin de ses jours. On a encore de lui : *Il Floridante*, 1560, in-12.

TASSE (Le), *Torquato Tasso*, célèbre poète italien, fils du précédent, né à Sorrento, ville du royaume de Naples, en 1544, composa des vers, n'étant encore âgé que de 7 ans. Il fut envoyé à Padoue pour y étudier le droit, et reçut ses degrés en philosophie et en théologie. Mais entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, il enfanta, à l'âge de 17 ans, son poème de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. Il commença ce dernier ouvrage à l'âge de 22 ans. Après avoir été quelque temps attaché au duc de Ferrare, il vint en France, à l'âge de 27 ans, à la suite du cardinal d'Est. De retour en Italie, il devint amoureux, à la cour de Ferrare, de la sœur du duc. Cette passion, jointe à divers mécontentemens qu'il essuya dans cette cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma pendant 20 années. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations. Chagriné par ceux qu'il appelait ses ennemis, plaint mais négligé par ceux qu'il croyait être ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison. (Le secrétaire de ce prince, ennemi du Tasse, lui persuada que ce poète était fou. Il s'était emparé des manuscrits du poète et refusa toujours de les lui rendre, sous le prétexte que, vu le mauvais état de ses facultés mentales, il aurait gâté ses beaux vers. Le Tasse sortit enfin de sa prison.) Il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrento, dans le royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avait. Il en espérait quelques secours ; mais sa sœur était morte, et il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut encore emprisonné. Sa gloire poétique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses critiques éclipsa pour un temps sa réputation : il fut presque regardé comme un mauvais poète. Enfin, après 20 années, son mérite surmonta tout. Il fut appelé à Rome par Clément VIII, qui, dans une congrégation de cardinaux, avait résolu de lui donner la couronne de laurier et les honneurs du triomphe. Le Tasse fut reçu, à un mille de Rome, par les deux cardinaux neveux, et par un grand nombre de prélats et d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape : « Je désire, lui dit le » pontife, que vous honoriez la couronne » de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous » ceux qui l'ont portée. » Les deux cardinaux Aldobrandin, neveux du pape, qui aimaient et admiraient le Tasse, se chargèrent de l'appareil de ce couronnement. Il devait se faire au Capitole. Le Tasse tomba malade dans le temps de ces préparatifs, et comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie, le 15 avril 1595, à 51 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° la *Jé-*

rusalem délivrée ou *Godefroi*, dont la première édition complète parut à Ferrare en 1581, in-4. Mirabaud et le Brun nous en ont donné de bonnes traductions; le premier en 2 vol. in-12, 1724 (*voyez* Mirabaud), et le second en 2 vol. in-12 et in-8, 1774, 1813, plusieurs fois réimprimé. Ranckoucki et Framery l'ont aussi traduit, 1783, 5 vol. in-18. Clément de Dijon en a publié une traduction en vers dans laquelle on remarque de très beaux passages, mais qui n'a point obtenu de succès. (M. Baour-Lormian n'a pas été plus heureux, Paris, 1795, 2 vol. in-8; 1797, 2 vol. in-4; 1819, 3 vol. in-8, avec une *Notice* par M. Buchon.) *La Jérusalem* offre autant d'intérêt que de grandeur; ce poème est parfaitement bien conduit, presque tout y est lié avec art. L'auteur amène adroitement les aventures; il distribue sagement les lumières et les ombres. Son stile est partout clair et élégant; et lorsque son sujet demande de l'élévation, la langue italienne prend un nouveau caractère dans ses vers, et se change en majesté et en force. (C'est, à dire vrai, le même effet que produit cette belle langue dans le Dante, Petrarque, l'Arioste (quand il est sublime), Annibal-Caro, Alfredi, Cesarotti et tous les autres qui ont écrit dans un stile élevé.) L'on y voit à regret quelques idées disparates et gigantesques, le mélange d'idées chrétiennes et païennes, des jeux de mots et des concetti puérils. 2° *La Jérusalem conquise*, 1593, in-4; 3° *Renaud*, 1562, in-4, poème en douze chants, plein de faux brillans, de tours affectés, d'images recherchées. Nous en avons une plate traduction en prose, par le sieur de la Ronce, en 1620, réimprimée sans changement en 1624. 4° *Aminte*, pastorale dont le stile serait classique si elle n'était pleine d'expressions et de peintures licencieuses. Pequet l'a traduite en prose française en 1734. 5° *Les sept Journées de la création du monde*, 1607, in-8; 6° *la Tragédie de Torismond*, 1587, in-8, mauvais ouvrage, indigne de l'auteur. Les productions du Tasse ont été imprimées en 6 v. in-f., à Florence, en 1724, avec les écrits faits pour et contre sa *Jérusalem delivrée*. La contestation qui s'était élevée sur la fin du 16e siècle et au commencement du 17e, entre les partisans du Tasse et ceux de l'Arioste, touchant leur préséance sur le Parnasse italien, semble être entièrement finie. Malgré le jugement des académiciens de la Crusca, le Tasse est aujourd'hui en possession du premier rang sur tous les poètes de sa langue; mais il ne faut pas, comme Balzac, essayer de le mettre à côté de Virgile, ni confondre son *clinquant*, suivant l'expression un peu dure de Boileau, avec *l'or* de ce dernier. La *Vie* de ce poète a été écrite en italien par le marquis Manso, et publiée à Venise en 1621. Nous en avons une en français par de Charmes, Paris, 1690, in-12.

TASSIN (Françoise), fondatrice des religieuses du tiers-ordre de Saint-François, naquit à Saint-Omer, en 1581. Ses parens ayant confié son éducation aux bénédictines de Bourbourg, elle y manifesta de bonne heure son goût pour la retraite, et le dessein qu'elle avait formé d'entrer chez les sœurs clarisses, pour s'y dévouer entièrement au service du Seigneur; mais sa famille s'y étant opposée, elle s'engagea dans l'état de mariage, fut bonne épouse, bonne mère. Etant devenue veuve à l'âge de 38 ans, elle résolut de former, pour les femmes, un établissement, calqué sur la règle de Saint-François. Comme elle jouissait d'une grande réputation de prudence et de sagesse, l'évêque de Saint-Omer et les magistrats n'eurent pas de peine à lui accorder les pouvoirs nécessaires à l'exécution de son projet. Sa maison fut bientôt divisée en cellules, et la fondatrice, ainsi que deux de ses sœurs, qui vivaient auparavant dans le béguinage d'Aire, et sa fille aînée, qui bientôt fut suivie de la cadette, ne tardèrent pas de remplir les premières de ces cellules. Telle est l'origine du tiers-ordre de Saint-François, qui obtint, en 1630, l'approbation du saint-Siége, et avait déjà pris une consistance parfaite dans différentes provinces de l'Allemagne, lorsque Françoise mourut en odeur de sainteté, le 29 décembre 1642.

TASSIN (René-Prosper), né à Lonlai, en Normandie, dans le bailliage d'Alençon, l'an 1697, entra dans la congrégation de Saint-Maur, en 1718, et mourut à Paris, le 10 septembre 1777. Il a continué la *Nouvelle Diplomatique* de dom Toustain (*voyez* ce nom), ouvrage en 6 vol. in-4, dont les 5 derniers sont de dom Tassin. On a encore de lui : 1° *Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, Bruxelles, 1770, in-4. On y trouve la vie et les ouvrages des auteurs que cette congrégation a produits jusqu'à nos jours, avec une forte teinte de jansénisme répandue dans toute l'Histoire. 2° *Dissertation latine sur les Hymnographes des Grecs*, in-4 ; 3° *Défense des titres et des droits de l'abbaye de Saint-Ouen*, 1734, in-4 ; 4° *Notice des manuscrits de la bibliothèque de l'Eglise de Rouen*, 1747, in-12 ; 5° *Lettre* au cardinal Quirini, en latin, 1744, in-4.

TASSONI (Alexandre), né à Modène, en 1565, était d'une famille distinguée, mais pauvre ; resté orphelin, dès l'enfance, il eut à lutter contre l'adversité jusqu'à ce que, s'étant rendu à Rome, il y trouva un puissant protecteur. Il suivit en Espagne, l'an 1600, le cardinal Ascagne Colonne, en qualité de premier secrétaire ; mais ses traits satiriques contre les Espagnols lui firent perdre sa place. Il se retira à Rome, où il partagea son temps entre la culture des fleurs de son jardin et des fruits du Parnasse. François I[er], duc de Modène, l'appela à son service, et l'honora des titres de gentilhomme ordinaire et de conseiller d'état. Tassoni brillait dans cette cour lorsqu'il mourut en 1635, à 71 ans. Ce poète avait un caractère enjoué et un esprit aimable ; mais il était trop porté à la satire. On a de lui quelques ouvrages. Les principaux sont : 1° un *Poème* heroï-comique sur la guerre entre les Modénois et les Bolonois, au sujet d'un sceau qui avait été pris, et qu'il intitula : *La Secchia rapita*. Ce poème a été traduit en français par Pierre Perrault, 1678, 2 vol. in-12, et par M. Cedros, 1799, 3 vol. in-12. L'une et l'autre versions sont avec le texte italien. (M. Creuze de Lessert a donné une nouvelle version, en imitation de la *Secchia rapita*, à Paris, 1796-1798, 2 vol. in-18 ; 3[e] édition, 1812.) Ce poème est un mélange de comique, d'héroïque et de satirique, écrit dans un excellent stile, très intéressant, même instructif, mais où la décence n'est pas toujours respectée. 2° Des *Observations* sur Pétrarque, dont quelques-unes sont curieuses ; 3° une *Histoire ecclésiastique*, dans laquelle il contredit souvent Baronius, et ordinairement assez mal à propos ; 4° son *Testament* plein de turlupinades, déplacées surtout dans un tel ouvrage. Muratori a écrit sa *Vie*.

TASTE (dom Louis La), célèbre bénédictin, né à Bordeaux, en 1692, de parens obscurs, fut élevé dans le monastère des bénédictins de Sainte-Croix de la même ville. On lui trouva de l'esprit et des vertus, et on le revêtit de l'habit de Saint-Benoît. Devenu prieur des Blancs-Manteaux, à Paris, il écrivit contre les fameuses convulsions et contre les miracles attribués à Pâris. Ceux de ses confrères qui s'étaient laissé engager dans la défense de ces scènes scandaleuses, lui firent une guerre très vive ; mais le roi, informé de son mérite, le nomma, en 1738, à l'évêché de Bethléem. Dix ans après, il devint visiteur-général des carmélites, et s'appliqua à guérir ces bonnes filles de l'envie de dogmatiser, que des gens de parti étaient malheureusement parvenus à leur inspirer. Ce prélat mourut à Saint-Denys, en 1754, à 62 ans. Ses ouvrages sont : 1° *Lettres théologiques*, contre les convulsions et les miracles attribués à Pâris, in-4, 2 vol. Cet ouvrage contient 21 *Lettres* ; la 19[e] fut, dit-on, supprimée par arrêt du parlement, et censurée par la Sorbonne, parce que l'auteur attribuait aux démons le pouvoir de faire des miracles bienfaisans et des guérisons miraculeuses. On y trouve des faits curieux et des observations péremptoires contre les farces du cimetière de Saint-Médard. Ces *Lettres* ne tardèrent pas à être attaquées par les dévots du parti, qui, dans leurs écrits, appelèrent honnêtement l'auteur : « Bête de l'Apocalypse, » blasphémateur, mauvaise bête de l'île

» de Crète, moine impudent, bouffi » d'orgueil, écrivain forcené, auteur » abominable d'impostures atroces et » d'ouvrages monstrueux : » voilà le sel délicat qu'on a répandu sur l'ouvrage d'un religieux et d'un évêque respectable, qui, aux yeux mêmes de la secte, n'a commis d'autre crime que celui de ne pas croire à la vertu miraculeuse de ses saints. (*V.* PARIS, MONTGERON). 2° Des *Lettres* aux carmélites de Saint-Jacques, à Paris; 3° une *Réfutation* des *Lettres pacifiques*.

TATIEN, disciple de saint Justin, après avoir utilement servi l'Eglise, se laissa aveugler par l'orgueil, perdit la foi, enseigna diverses erreurs, et devint chef de la secte des encratites ou continens, qui condamnaient l'usage du vin, défendaient le mariage, adoptaient la distinction des deux dieux de Marcion, et prétendaient que Jésus-Christ n'avait souffert qu'en apparence. Ses talens, joints à l'austérité de ses maximes, donnèrent à sa doctrine beaucoup de réputation. De Mésopotamie, elle se répandit dans la Cilicie, dans l'Asie mineure, à Antioche et même en Occident. Tatien était auteur d'une *Harmonie des quatre évangélistes*, dont la lecture était dangereuse, parce qu'il en avait supprimé les passages contraires à sa doctrine. Il avait composé d'autres ouvrages : mais il ne nous reste que son *Discours contre les gentils*, en faveur des chrétiens; car la *Concorde*, qui porte son nom, n'est point de lui, non plus que les autres écrits qu'on lui attribue. Le *Discours* se trouve à la fin des *OEuvres* de saint Justin, Oxford, 1700, et Paris, 1742. Ce *Discours* a été fait avant sa chute, puisqu'il y démontre qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il semble y approuver le mariage. Il y a beaucoup d'érudition profane, et le stile en est élégant, mais diffus et sans nerf. Il y montre que les philosophes, surtout les Grecs, avaient emprunté leur science des livres de Moïse, qu'ils avaient tiré beaucoup de lumières des Hébreux, et qu'ils en avaient fait un mauvais usage. (L'abbé de Longuerue a publié une *Dissertation* sur cet écrivain.)

TATIUS, roi des Sabins, fit la guerre à Romulus, pour venger l'enlèvement des Sabines, et s'empara de la citadelle de Rome par ruse (*voyez* TARPÉIA). Dans un combat où Romulus était près de succomber, ces femmes se jetant au milieu des combattans, qui étaient leurs pères ou leurs frères et leurs époux, vinrent à bout de les séparer. La paix fut conclue, l'an 750 avant J. C., à condition qu'il partagerait le trône de Rome avec le fondateur de cette ville, qui, mécontent de ce partage, fit tuer Tatius six ans après.

TATIUS (Achille), d'Alexandrie, renonça au paganisme, et devint chrétien et évêque. Nous avons de lui deux ouvrages sur les *Phénomènes d'Aratus*, traduits par le Père Petau, et imprimés en grec et en latin dans l'*Uranologium*. On lui attribue encore le roman grec des *Amours de Leucippe et de Clitophon*, dont Saumaise a donné une édition en grec et en latin, avec des notes, Leyde, 1540, in-12, que Baudouin a platement traduit en français en 1635, in-8, et qui l'a été mieux par du Perron de Castera, 1730, in-12. Dans le fond, cet ouvrage ne méritait pas l'honneur d'une traduction; il y règne une morale licencieuse; et quant au mérite littéraire, c'est une production très médiocre.

TATTENBACH (Jean-Erasme), comte de Rheistan, gouverneur de la Styrie, entra dans la conspiration du comte François Nadasti (*voyez* ce nom), et fut décapité le 1er décembre 1671.

TAUBMAN (Frédéric), de Franconie, mort en 1613, professa la poésie et les belles-lettres à Wittemberg, avec réputation. Son érudition le fit rechercher par les savans, et l'enjouement de son esprit par les princes. On a de lui : 1° des *Commentaires* sur Plaute, in-4, et sur Virgile, in-4, qui sont estimés, surtout le premier; 2° des *Poésies*, 1622, in-8; 3° des Saillies, sous le titre de *Taubmaniana*, Leipsick, 1703, in-8.

TAULÈRE (Jean), dominicain allemand, brilla dans l'exercice de la chaire et de la direction, surtout à Cologne et à Strasbourg, où il finit sa vie, en 1379 ou 1389, à 74 ans. On a de lui : 1° un

recueil de *Sermons*, en latin, Cologne, 1695, in-4; 2° des *Institutions*, Cologne, 1587, avec des notes de Surius, 1628, in-4; 3° une *Vie de J. C.*, 1548, in-8. Ces deux derniers ouvrages sont aussi en latin. Il parut une version française des *Institutions*, Paris, 1668, in-12. On lui attribue un grand nombre d'autres ouvrages; mais ils paraissent être supposés. La plupart ont été traduits de l'allemand en latin par Surius; on a une édition de cette version, Cologne, 1548, in-fol.; Paris, 1623, in-4, et Anvers, 1685. Louis Blosius, et Bossuet, quoique un peu prévenu contre les mystiques, estimaient les ouvrages de ce pieux religieux. C'était un homme très versé dans la direction des consciences, et les voie secrètes par lesquelles Dieu conduit quelquefois des âmes privilégiées. Il est impossible de rappeler aux règles communes tout ce qu'il a écrit sur cette matière. La morale a ses mystères, comme le dogme; ses profondeurs, comme tout ce qui tient à la divinité; ses exceptions et ses contradictions apparentes, comme toutes les sciences, même la géométrie: vouloir la réduire à une exactitude parfaitement générale, l'affranchir des modifications dont toutes les notions divines et humaines sont essentiellement susceptibles, c'est en faire un être de raison. *Voyez* la réflexion de Gerson à l'article Rusbroch, et la fin de l'article Armelle.

* TAUNAY (Nicolas-Antoine), peintre, doyen de l'académie de peinture de Paris, fut élève de Casanova. Nous ignorons l'époque de sa naissance et les détails de sa jeunesse: nous savons que pendant plus de 40 ans, il a enrichi de ses productions agréables les expositions du Musée du Louvre. Au Salon de l'an 9 on remarqua le tableau du général Buonaparte recevant des prisonniers sur le champ de bataille après une victoire remportée en Italie. Tournay doit être placé parmi les régénérateurs du bon goût en France: il a exercé une grande influence par ses exemples plus que par ses conseils; car il n'eut pas d'école, et a eu peu d'imitateurs. Personne mieux que lui n'a réussi à mettre de l'ordre dans le désordre d'une fête publique, d'une foire, d'une marche d'armée: tout y est à sa place. Passionné pour les beautés si variées de la nature, il a su les traduire dans ses tableaux: paysages, mariages, batailles, scènes familières et historiques, il a été heureux dans tous ses tableaux. L'un des premiers est tiré de la touchante histoire de *Tobie*, et le dernier est *Saint Charles Borromée s'isolant au sommet d'un promontoire du lac majeur et sa tête couverte d'un nuage*. Ce peintre est mort dans le mois de mars 1830. Ses autres tableaux remarquables sont: *Le passage de la Guadarama par l'armée française*, en Espagne; une *Messe à une chapelle de Saint-Roch, dans une campagne* d'Italie: le *Trait de courage d'un enfant de 12 ans, qui en l'an 6 parvint à sauver de la mer deux enfans de son âge emportés par les flots*; un *intérieur d'hôpital militaire*; *Henri IV et le paysan*; une *scène de carnaval*; *l'entrée de Buonaparte à Munich*; le *Cimabué et Giotto*; *Eliézer*; *la Bergère des Alpes*. Plusieurs de ses tableaux sont à la galerie du Luxembourg.

TAUVRI ou Tauri (Daniel), né en 1669, d'un médecin de Laval, donna à 21 ans son *Anatomie raisonnée*, qui se ressent de l'âge de l'auteur, et qui n'a fait quelque sensation que par les hypothèses extravagantes qu'elle contient. Il publia presque en même temps: *Traité des médicamens*, 2 vol. in-12. Associé à l'académie des sciences en 1699, il s'engagea contre Méri dans la fameuse dispute de la circulation du sang dans *le fœtus*. Il composa à cette occasion son *Traité de la génération et de la nourriture du fœtus*. Cette dispute abrégea ses jours. L'application que demandaient les réponses qu'il préparait à son adversaire, le jeta dans une phthisie, dont il mourut l'an 1701, en sa 32e année. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui une *Nouvelle pratique des maladies aiguës, et de toutes celles qui dépendent de la fermentation des liqueurs*. C'était un homme d'un esprit vif, mais singulier et systématique.

TAVANES (Gaspard de Saulx de),

né en 1509, fut appelé *Tavanes*, du nom de Jean de Tavanes, son oncle maternel, qui avait rendu à l'état des services signalés. Il fut élevé à la cour en qualité de page du roi, et fait prisonnier, avec François Ier, à la journée de Pavie. Il était d'une force et d'une adresse extraordinaires. On dit qu'une fois, en présence de la cour, qui était alors à Fontainebleau, il sauta à cheval d'un rocher à un autre, qui en était distant de 30 pieds. Tavanes fut envoyé à La Rochelle, qui s'était révoltée en 1542, à l'occasion de la gabelle, et il ramena les rebelles à leur devoir. En 1544, il eut beaucoup de part au gain de la bataille de Cérisoles, et se distingua au combat de Renti, en 1554. Il se trouva, en 1558, au siége et à la prise de Calais et de Thionville. Pendant les règnes orageux de François II et de Charles IX, Tavanes apaisa les troubles du Dauphiné et de la Bourgogne, montra, en toute occasion, beaucoup de zèle contre les sectaires, et décida de la victoire à Jarnac, à Moncontour, et en plusieurs autres rencontres. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de ses services, en 1570. Il dirigea ensuite les opérations du siége de La Rochelle, qui s'était encore révoltée. Le siége traînant en longueur, le roi l'engagea à s'y transporter. Il obéit, quoique convalescent; mais s'étant mis en marche, il retomba malade, et mourut en chemin, dans son château de Sulli, le 29 juin 1575, gouverneur de Provence et amiral des mers du Levant. — Son fils, Guillaume, mort vers 1634, lieutenant de roi en Bourgogne, a donné des *Mémoires*, in-fol., sous son nom, et d'autres sous le nom de son père, le maréchal de Tavanes. Il raconte, dans les uns, ce qui s'est passé en Bourgogne pendant la ligue; et dans les autres, beaucoup plus amples, ce que son père a fait de mémorable. — Jacques de Saulx de TAVANES, petit-fils de Gaspard, fut constamment attaché au prince de Condé, et combattit pour lui. Il mourut en 1683. On a imprimé ses *Mémoires sur la guerre civile*, depuis 1650 jusqu'en 1653, Paris, 1691, in-12.

* TAVELLI (Jean), religieux de l'ordre des jésuates (1), 5me évêque de Ferrare, florissait au 15e siècle. Il assista, en 1438, au concile général de Ferrare, pour la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise latine. Il traduisit la *Bible* du latin en italien. On a en outre de lui : 1° une *Traduction* en italien des 35 livres des Morales de saint Grégoire le Grand, sur Job, 1420; 2° une *Traduction*, dans la même langue, des sermons de saint Bernard, pour toutes les fêtes de l'année, Venise, 1529, in-fol., et 1558, in-8; 3° la *Traduction* de plusieurs livres de spiritualité pour Polyxène, sœur du pape Eugène IV, et mère de Paul II; 4° une *Apologie* de l'institut des jésuates, et la *Vie* du bienheureux *Jean Colombini*, fondateur de cet ordre; 5° *Trattato della perfezione della vita spirituale*, 1580. Le Père Paulin-Marie di San Lorenzo, carme déchaussé, a écrit et publié à Mantoue, en 1523, la *Vie* de ce saint évêque, et a donné un *Catalogue* de ses ouvrages. Il mourut en 1446. Après sa mort, une médaille en bronze fut frappée en son honneur.

* TAVELLI (Joseph), théologien italien, était né en Italie, à Brescia, le 6 octobre 1764. Après avoir fait ses premières études avec un succès rare, il s'appliqua à la philosophie, et soutint des thèses avec éclat, ayant à peine 15 ans accomplis. En novembre 1779, il alla à Pavie, et y suivit, sous d'habiles professeurs, des cours de physique, d'histoire naturelle et de mathématiques. Il s'y perfectionna dans la langue grecque, étudia à fond la théologie et l'histoire ecclésiastique, lut les Pères, et ne négligea aucune des sources de l'érudition sacrée. Il prit l'habit ecclésiastique en 1781. La mort l'enleva à Brescia, le 24 octobre 1784; il venait d'avoir 20 ans. Il avait déjà mis au jour quelques ouvrages. On a de lui : 1° *Apologia del breve del sommo pontifice Pio VI a monsignor Martini, arcivescovo di Firenza, owero Dottrina della chiesa sul leggere la sacra scrittura in volgare*, Pavie, 1784; 2° *Saggio della dottrina de padri greci, intorno*

(1) Cet ordre, fondé en 1363, avait été supprimé en 1668, par Clément IX.

alla predestinazione ed alla grazia di Gesu Cristo, con alcune riflessioni, etc., Pavie, 1782. Il avait dédié cet écrit à Ricci, évêque de Pistoie. On y voit que le jeune auteur s'était un peu laissé séduire par l'esprit qui régnait alors dans l'université de Pavie. On trouve dans son ouvrage des maximes et des principes en opposition avec les décisions du saint-Siége, et qui heureusement aujourd'hui sont bannis de cette école. L'abbé Jean-Baptiste Bodella a mis au jour les *Memorie intorno alla vita ed agli scritti e costumi di Giuseppe Tavelli, chierico bresciano*, Brescia, 1784.

TAVERNIER (Jean-Baptiste), célèbre voyageur du 17ᵉ siècle, naquit à Paris en 1605, où son père, qui était d'Anvers, était venu s'établir, et faisait trafic de cartes géographiques. Le fils contracta une si forte inclination pour les voyages, qu'à 22 ans il avait déja parcouru la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Suisse, la Hongrie et l'Italie. La curiosité le porta bientôt au delà de l'Europe. Pendant l'espace de 40 ans, il fit six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, par toutes les routes que l'on peut tenir. Il faisait un grand commerce de pierreries, et ce commerce lui procura une fortune considérable. Il acheta, en 1688, la baronnie d'Aubonne, proche le lac de Genève. La malversation d'un de ses neveux, qui dirigeait dans le Levant une cargaison considérable, l'espérance de remédier à ce désordre, le désir de voir la Moscovie, l'engagèrent à entreprendre un septième voyage. Il partit pour Moscou, et à peine y fut-il arrivé, qu'il y termina sa vie ambulante, en 1689, à 84 ans. Nous avons de Tavernier un *Recueil de Voyages*, réimprimé en 6 vol. in-12. On y trouve des choses curieuses, et il est plus exact qu'on ne pense. On ne peut sans doute pas toujours se tenir à ses récits; mais quel est le voyageur qui ne se trompe ou ne trompe jamais? Ses voyages sont surtout précieux aux joailliers, pour le détail qu'ils renferment sur le commerce des pierreries. Quoique protestant, il est pour l'ordinaire équitable envers les catholiques; il y a même des endroits où il parle comme s'il était de leur communion c'est ainsi qu'il dit de saint François-Xavier, qu'*on peut l'appeler à juste titre le saint Paul, et le vénérable Apôtre des Indes*. Comme il n'avait point de stile. Samuel Chappuzeau lui prêta sa plume pour les deux premiers vol. in-4 de ses Voyages, et le célèbre Chapelle, secrétaire du président de Lamoignon, pour le 3ᵉ; et, avec tous ces secours, ils ne sont pas bien écrits.

TAVORA (François d'Assise, marquis de), d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Portugal, général et inspecteur de toute la cavalerie du royaume, membre du conseil de guerre, fut condamné au dernier supplice, et exécuté le 13 janvier 1759, avec dona Eleonore de Tavora, sa femme, ses deux fils et plusieurs autres seigneurs, sous prétexte d'une conspiration, reconnue aujourd'hui pour une pure invention du marquis de Pombal. (*Voyez* ce nom. Par une sentence de la reine, du 7 avril 1781, les personnes de tout rang et de toute condition, impliquées dans cette affaire, furent déclarées parfaitement innocentes; et par un autre décret du 16 août 1781, le ministre fut jugé coupable de toutes les injustices exercées envers les victimes de sa haine et de sa vengeance. *Voyez* les *Anecdotes du marquis de Pombal*, 1 vol. in-8, 1783, et les *Mémoires de M. de P.*, 1783, 4 vol in-12 : l'édition de Lyon est imparfaite, et n'embrasse pas toutes les scènes de cette longue tragédie : l'auteur ayant fini son ouvrage avant la mort du marquis de Pombal, a laissé un vide essentiel à remplir; l'édition de Bruxelles, plus complète, rédigée dans un temps où divers évènemens avaient renforcé le jour de la vérité, serait préférable, s'il y avait moins d'incohérence, si l'ensemble en était plus serré et mieux affermi.

* TAWANQUATUCK, premier sachem ou magistrat indien, converti au christianisme, vivait à Marthas Vineard en 1642, époque à laquelle les Anglais vinrent s'établir dans cette île. Ce fut Mayhew qui entreprit sa conversion, et

qui eut le bonheur de réussir. Ses compatriotes, ne le voyant qu'avec indignation changer de croyance, résolurent de se défaire de lui : bientôt l'un d'eux lui décocha pendant son sommeil une flèche qui le blessa grièvement. Tawanquatuck se pansa avec des herbes que les Indiens connaissaient parfaitement comme les plus propres à cicatriser les blessures, et quand Mayhew vint le lendemain le visiter, il le trouva à genoux devant sa cabane, remerciant le Dieu des chrétiens de sa délivrance. On découvrit l'assassin ; mais Tawanquatuck lui pardonna. Il continua à être magistrat de son peuple, dont il fut aimé malgré son changement de religion : il jouit constamment de l'estime des Anglais, et mourut en 1668.

TAYKOSAMA. *Voyez* TAÏKOSAMA.

TAYLOR (Jérémie), savant évêque anglican, fils d'un barbier de Cambridge, devint professeur de théologie à Oxford. Il souffrit beaucoup pour la cause du roi Charles Ier, dont il était chapelain, et auquel il demeura toujours fidèle. A l'avénement de Charles II à la couronne, Taylor fut fait évêque de Downe et de Connor en Irlande, place qu'il remplit avec édification. On a de lui : 1° un livre intitulé : *Ductor dubitantium ;* 2° une *Histoire des antiquités de l'université d'Oxford*, et d'autres ouvrages où l'on trouve des recherches. Il mourut en 1667. — Il ne faut pas le confondre avec Thomas TAYLOR, ministre à Londres, connu par différens ouvrages, parmi lesquels on distingue *Christus revelatus*, etc. Leyde, 1668, in-12. Il y prouve que Jésus-Christ est manifesté dans les principaux types de l'ancien Testament. — Ni avec François TAYLOR ou TAYLOUR, ministre presbytérien d'Angleterre, qui a attaqué mal à propos la préface de la Bible grecque du Père Morin, par une Dissertation imprimée à Leyde, 1636, et qui a publié quelques autres écrits de ce genre. — Ni avec Jean TAYLOR, théologien anglais non conformiste, mort en 1761, auteur d'une *Concordance hébraïque et anglaise*, 1754, 2 vol. in-fol. à l'usage de sa secte.

* TAZZI BIANCANI (Jacques), antiquaire anglais, naquit à Bologne, le 17 octobre 1729. Sa famille venue de Toscane s'était établie à Bologne, en 1655. Tazzi étudia chez les jésuites, et fit de grands progrès dans la langue grecque, hébraïque et latine, et dans tous les genres d'érudition. Le sénat de Bologne lui confia divers emplois honorables, notamment celui de garde des antiquités du célèbre institut de cette ville. Il fut nommé, en 1779, professeur d'antiquités. Un grand nombre d'académies s'étaient fait gloire de se l'associer, et il était en correspondance avec tous les savans de son temps. Il mourut à Bologne le 7 novembre 1789, à l'âge de 60 ans. Guido Zanetti, son gendre, fit frapper une médaille en son honneur. Parmi ses ouvrages, on regarde comme principaux ceux qui suivent : 1° *De diis fulginatium ad XII viros ac cœtum fulginatis academiæ, epistola, Fulgini*, 1761, in-4 ; 2° *De antiquitatis studio, oratio*, Bologne, 1781 ; 2° *De quibusdam animalium exuviis lapide factis ;* 4° *Iter per montana quædam agri Bononiensis loca*, etc. : ces deux derniers ouvrages ont été imprimés dans les actes de l'Institut de Bologne ; 5° *Trattato delle patere antiche*, avec de très belles gravures. La matière y est traitée à fond. 6° *Recueil d'inscriptions bolonaises*, au nombre de mille. En lui finit sa famille, n'ayant eu que trois filles, dont l'une épousa le célèbre Guido Zanetti, fameux par sa précieuse collection de monnaies et de médailles d'Italie.

* TCHÉRÉPANOF (Nicéphore), professeur d'histoire, de statistique et de géographie universelle à l'université de Moscou, né à Viatka en 1762, consacra toute sa vie à l'instruction de la jeunesse, et remplit avec distinction plusieurs emplois et plusieurs missions scientifiques. Il a laissé les ouvrages suivans : 1° *Description des peuples du monde les plus célèbres par leur origine, leur propagation de leur langue*, ouvrage traduit de l'allemand en russe, Moscou, 1798, 1 vol. in-8 ; 2° *Atlas de géographie ancienne*, traduit du français ; 3° *Histoire universelle, ancienne et moderne*, tra-

duit aussi en russe de l'allemand, de Schroeckh; 4° *Histoire universelle*, à l'usage de l'Institut de Sainte-Catherine, traduit du français, Moscou, 1811, in-8. Tchérépanof est mort à Moscou le 25 août 1823.

* TCHERNISCHEFF, fameux imposteur russe, était d'une naissance obscure: ne sachant mieux faire, il s'enrôla dans les troupes et servit dans le régiment d'Orloff. Plusieurs de ses camarades et de ses officiers manifestèrent leur étonnement sur sa ressemblance avec le czar Pierre III, dont Tchernischeff avait à peu près l'âge; il avait de l'audace, ne manquait ni d'esprit ni d'une certaine éloquence; il imagina de tenter un grand coup. Ayant déserté, et s'étant enfoncé dans le cœur de la Russie, il fit répandre le bruit qu'il était le czar, époux de Catherine, dont elle avait faussement annoncé la mort. Quelques gens crédules et des mécontens prêtèrent foi à ces bruits. On fêta Tchernischeff, on lui donna de l'argent, et les popes, irrités de ce que Catherine ne favorisait ni la religion ni ses ministres, prirent soin d'instruire Tchernischeff sur le rôle qu'il devait jouer. Ils lui formèrent un grand nombre de partisans, lui firent une espèce de cour, et le promenèrent dans plusieurs villes, où il reçut les hommages des habitans. Le nombre de ses partisans s'accrut tellement que le cabinet de Saint-Pétersbourg en fut alarmé, et prit les mesures convenables pour arrêter les progrès de l'insurrection. Elle était si avancée que Tchernischeff allait être publiquement couronné empereur des Russies, lorsqu'un colonel russe, à la tête de quelques soldats déguisés, parvint à surprendre l'imposteur dans sa propre demeure. Il lui fit sur-le-champ trancher la tête; et par sa mort tous les insurgés rentrèrent dans le devoir.

* TCHIRNHAUSEN (Ehrenfreid Waller), célèbre opticien, et seigneur de Kilingswald, naquit en 1651. Il embrassa d'abord l'état militaire, et servit avec honneur pendant quelques années en Hollande; mais entraîné par son goût pour les sciences, il voyagea en Europe, vint plusieurs fois à Paris, où il se lia avec les principaux savans, et fut reçu membre de l'académie des sciences. Il est l'auteur d'un *miroir ardent* de trois pieds de diamètre, du poids de 60 liv. Ce miroir fut apporté en France et déposé chez le duc d'Orléans. Il en fit un autre, à peu près semblable, dont il fit présent à l'empereur Léopold Ier. Ce monarque ayant voulu récompenser ses talens, Tchirnhausen n'accepta que son portrait avec une chaîne d'or. Tchirnhausen, chargé ensuite de la direction de la manufacture de porcelaine en Saxe, contribua beaucoup à perfectionner les produits de cet établissement. Il mourut le 11 octobre 1708.

* TEDESCHI (Nicolas), ou Nicolas PANORMITAIN, bénédictin et archevêque de Palerme, fut un des plus célèbres canonistes de son temps. Il était né à Catane ou à Palerme, vers l'an 1389, avait pris, jeune, l'habit de Saint-Benoît. Ses supérieurs l'envoyèrent étudier le droit à Bologne, sous Antonio de Budrio Zabarella, qui depuis fut cardinal et assista au concile de Constance. Dom Tedeschi profita si bien de leurs leçons, que bientôt il fut lui-même en état d'en donner. Il commença par tenir une école particulière de droit; puis il alla professer cette science à Sienne et à Parme. En 1425, le pape Martin V le nomma à l'abbaye de Sainte-Marie de Ma niago, de son ordre, dans le diocèse de Messine; il le fit ensuite auditeur référendaire de la chambre des comptes. Eugène IV lui conféra l'archevêché de Palerme. Alphonse, roi d'Arragon et de Sicile, avait Tedeschi en grande estime et l'admit dans ses conseils. Il assista au concile de Bâle, où il jouit de l'influence que lui donnaient un grand savoir et l'habitude des affaires. Ses liaisons avec le roi Alphonse l'engagèrent dans le parti de l'anti-pape Félix V, qui, par reconnaissance, le revêtit de la pourpre romaine, en 1440. On a prétendu qu'après l'abdication de Félix, Tedeschi s'était obstiné à conserver la dignité de cardinal. Cette inculpation est dénuée de toute vérité, puisqu'il avait cessé de vivre (1449): il mourut de la peste le 15 juillet 1445 dans son diocèse, lorsque Félix

se démit. Il a laissé : 1° de savans *Commentaires* sur les livres du droit canonique ; 2° un grand nombre de *Consultations* ; 3° un *Traité* en faveur du concile de Bâle. Ce traité fut mis à l'*Index*, et réfuté par Pietro del Monte, savant canoniste et évêque de Brescia. Il existe une collection de ses ouvrages, Venise, 1617, 9 vol. in-fol. La *Bibliotheca sicula* fait un grand éloge de Tedeschi, qu'elle s'obstine à faire naître à Palerme, quoiqu'il soit bien prouvé que c'est à Catane qu'il est né.

* TEDESCHI (dom Nicolas-Marie), bénédictin, que quelques-uns prétendent appartenir à la même famille que le précédent, naquit à Catane, et fut évêque de Lipari. Il était d'abord entré dans l'ordre de Malte, qu'il quitta pour la règle de Saint-Benoît, dont il fit profession dans l'abbaye de Saint-Nicolas de Catane, le 8 octobre 1686. Il prit le bonnet de docteur dans l'université de cette ville, et professa ensuite la philosophie. Appelé à Rome, il y occupa une chaire de théologie au collége de Saint-Anselme ; il fut ensuite nommé prieur du monastère de Saint-Paul. En 1710, Clément XI le nomma évêque de Lipari. Il se rendit dans son diocèse ; mais le pape, qui connaissait son talent, le rappela à Rome, pour l'employer dans les congrégations. Il le fit secrétaire de celle des rites et de celle de l'examen des évêques ; il le nomma, en outre, consulteur de l'inquisition, et lui destinait la pourpre romaine ; mais la mort l'empêcha de lui accorder cet honneur. Innocent XIII le fit évêque d'Apamée, et c'est en cette qualité qu'il assista au concile de Latran, sous Benoît XIII. On ignore l'époque précise de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1730. On a de lui : 1° *Scholæ divi Anselmi doctrina ad logicam, physicam, metaphysicam, ethicam, theologiam scholasticam et dogmaticam accommodata mille et octoginta thesibus ad mentem divi Anselmi, abbatis Beccensis ordinis Sancti-Benedicti, archiepiscopi Cantuariensis*, Rome, 1705, in-4 ; 2° *Sacræ theologiæ synopsis, in qua universa theologia tam scholastica quam dogmatica, ad Scripturæ auctoritatem, pontificum sanctiones, decreta conciliorum, præcipue vero divi Anselmi collimata proponitur, et ex historia ecclesiastica selectæ controversiæ ad illam spectantes juxta veterum scriptorum fidem, chronologiæ rationem et criticæ scientiæ leges excitantur et dirimuntur*, Rome, 1708, in-4 ; 3° *Défense de la vérité et de la liberté de l'Eglise*, Rome, 1710, in-4 ; 4° *Défense de la monarchie de Sicile, depuis Urbain II jusqu'à Clément XI*, ouvrages d'abord écrits en latin, et mis ensuite en italien, d'après le désir de Clément XI, Rome, 1715, un vol. in fol.

* TEDESCHI (Jean), jésuite italien, né à Modène vers 1648, fut, pendant plusieurs années, professeur de belles-lettres à Carpi, où il se fit remarquer par son savoir : il sortit de son école plusieurs élèves qui, par la suite, devinrent des hommes célèbres. On a de lui des *Discours sacrés*, des *Cantates morales* et d'autres *Poésies* publiées dans divers recueils. Il mourut le 7 septembre 1727. L'académie *degli apparenti*, qui lui devait en grande partie son rétablissement, voulut faire les frais de ses obsèques.

TEISSIER (Antoine), né à Montpellier en 1632, fut élevé dans le calvinisme, se retira en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes, et mourut à Berlin en 1715, à 83 ans. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve des recherches ; mais le stile n'est pas pur, et l'impartialité n'en fait pas le caractère ; les principaux sont : 1° *les Eloges des hommes savans*, tirés de l'Histoire du président de Thou, dont on a quatre éditions ; la dernière est de Leyde, 1715, en 4 vol. in-12. Ce livre, pesamment écrit, n'est presque plus d'aucun usage ; il s'en faut bien que les louanges et les critiques y soient toujours distribuées impartialement et avec justice. 2° *Catalogus auctorum qui librorum catalogos, indices, bibliothecas, virorum litteratorum elogia, vitam aut orationes funebres scriptis consignarunt*, Genève, 1686, in-4 ; 3° *Des devoirs de l'homme et du citoyen* ; traduits du latin de Puffen-

dorf, 1690; 4° *Instructions de l'empereur Charles-Quint à Philippe II, et de Philippe II au prince Philippe son fils; avec la Méthode tenue pour l'éducation des enfans de France*; 5° *Instructions morales et politiques*, 1706; 6° *Abrégé de l'Histoire des quatre monarchies du monde, de Sleidan*, 1700; 7° *Lettres de Calvin*, traduites en français, 1702, in-8; 8° *Abrégé de la vie de divers princes illustres*, 1700, in-12. Le grand défaut de Teissier, dans ses livres historiques, est de n'avoir pas su discerner les choses essentielles, éclaircir les faits en les débrouillant, raccourcir et resserrer sa prose traînante et incorrecte, et se tenir en garde contre les préjugés de sa secte.

TEISSIER (Jean). *Voyez* TIXIER.

TÉKÉLI (Eméric, comte de), chef des mécontens de Hongrie, né en 1658, d'une famille illustre de ce pays. Son père, Etienne Tékéli, avait été mêlé dans la funeste affaire des comtes de Nadasti, de Serini, de Frangipani et de Tattenbach, qui périrent par les derniers supplices en 1671. Le général Spark, à la tête des troupes de l'empereur, l'assiégea dans ses forteresses; il capitula, après avoir fait évader son fils déguisé en paysan, et mourut peu de temps après. Eméric Tékéli sortit alors de sa retraite de Pologne, pour passer en Transylvanie avec quelques autres chefs des mécontens de Hongrie. Son esprit et son courage le rendirent si agréable au prince Abaffi, qu'il devint en peu de temps son premier ministre. On l'envoya au secours des mécontens, qui le reconnurent pour généralissime : ses armes eurent un succès heureux. La cour de Vienne fut alarmée, et s'efforça d'apaiser ces troubles; mais comme elle ne voulut point satisfaire à toutes les demandes de Tékéli, les mécontens recommencèrent la guerre en 1680. Les étendards de ce rebelle portaient cette inscription : *Comes Tekeli, qui pro Deo et patria pugnat*. Sa conduite répondait peu à cette épigraphe; il avait exercé ses chiens à chasser et à dévorer les hommes, et il avait donné, dans plus d'une occasion, au commencement d'août, des preuves d'une cruauté atroce; le fanatisme calvinien agitait sa tête autant que l'ambition et l'esprit d'indépendance: son armée fut renforcée par les Turcs et les Transylvains. Il se lia avec le pacha de Bude, qui lui fit ôter son bonnet à la hongroise, et lui en fit mettre un à la turque, enrichi de pierreries, dont il le gratifia de la part du grand-seigneur, avec un sabre, une masse d'armes et un drapeau. Quelques-uns disent qu'il lui mit la couronne de Hongrie sur la tête, et le revêtit des habits royaux, par ordre de Mahomet IV, qui se croyait en droit de disposer de cet état. Tékéli, ayant ainsi satisfait son ambition, songea à contenter son amour. Il épousa, au commencement d'août 1682, la princesse Ragotzki, veuve du prince de ce nom, et fille du comte de Serini. Il se joignit aux Turcs armés contre l'empire, et répandit la terreur partout. Après avoir tenté, dans une diète tenue l'année d'après à Cassovie, de se raccommoder avec l'empereur, il unit ses armes à celles du grand-visir Mustapha, qui avait mis le siége devant Vienne. Ce ministre fut vaincu et obligé de se retirer. Dans son désespoir il attribua le mauvais succès de la campagne au comte de Tékéli, qu'il rendit suspect à Mahomet. Tékéli part pour Andrinople, se justifie, et s'assure de plus en plus la protection du grand-seigneur, qui le nomma prince de Transylvanie après la mort de Michel Abaffi, arrivée en 1690. Ce nouveau prince ne put jamais se faire reconnaître, quoiqu'il fît des prodiges de valeur contre le général Heusler, qui défendait cette province pour la cour de Vienne. Après la paix de Carlosvin, en 1699, le comte Tékéli se retira à Constantinople, où il professa la religion catholique, et vécut en particulier jusqu'au 13 septembre 1705, époque à laquelle il mourut dans une maison de campagne que lui avait donnée le grand-seigneur, près de Nicomédie, ayant, avec l'abjuration de ses erreurs, paru prendre des mœurs plus douces, une situation d'esprit plus calme et plus chrétienne. — Il ne faut pas confondre le comte Tékéli, ministre de Transylvanie, avec Michel Tékéli, *qui*

succéda à Paul Wesselini dans le commandement des mécontens de Hongrie; mais qui, s'étant ensuite adroitement tiré d'affaire, y fut remplacé par le comte de Tékéli : ce qui les a fait souvent confondre.

TÉLÉSILLE, femme illustre d'Argos, dans le Péloponèse, se signala, l'an 557 avant J. C., en défendant sa patrie avec les autres femmes d'Argos; ce qui engagea les Spartiates, qui ne voyaient pas de gloire à vaincre, à lever le siége. On trouve des fragmens de poésies sous son nom dans le recueil *Carmina novem poetarum feminarum*, Hambourg, 1734, in-4; mais on doute avec raison qu'elle en soit l'auteur.

TÉLESPHORE (Saint), né dans la Grèce, monta sur le trône de saint Pierre, après le pape saint Sixte Ier, sur la fin de l'an 127, et fut martyrisé le 2 janvier 139.

TELL (Guillaume), est l'un des principaux auteurs de la révolution des Suisses, en 1307. Il naquit à Burghau, dans le canton d'Uri. Gessler ou Grissler, gouverneur de ce pays pour l'empereur Albert, tyrannisait la Suisse. Il fit, entre autres choses, élever sur une place publique, un chapeau; sans doute le chapeau ducal de la maison d'Autriche devant lequel tous les Suisses devaient se prosterner. Tell ne put cacher son indignation à cette marque de servitude. Gessler, furieux, l'obligea, dit-on, sous peine de mort, d'abattre d'assez loin, d'un coup de flèche, une pomme placée sur la tête d'un de ses enfans. Il eut le bonheur de tirer si juste, qu'il enleva la pomme sans faire de mal à son fils. Après ce coup d'adresse, le gouverneur ayant aperçu une autre flèche cachée sous l'habit de Tell, lui demanda ce qu'il en voulait faire : *Je l'avais prise exprès*, répondit-il, *afin de t'en percer. si j'eusse eu le malheur de tuer mon fils*. On dit qu'ayant été mis aux fers, il s'évada et tua le gouverneur à coups de flèches. Il faut avouer que l'anecdote de la pomme qu'on avait déjà contée d'nn soldat goth nommé *Tocho*, est bien suspecte. M. Haller fils a publié une *Dissertation* pour prouver la fausseté de l'histoire de Tell; MM. Zurlauben et Baltassar en ont défendu l'authenticité. On ne peut disconvenir qu'elle ne soit, pour l'ordinaire, rapportée avec des circonstances qui prêtent beaucoup à la critique. M. Bourgon, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Besançon, a fait sur ce sujet une Dissertation insérée dans les *Mémoires de l'académie* de cette ville, cahier de 1830.) Les auteurs du *Dictionnaire de la Suisse*, édition de 1788, t. 3, p. 103, après avoir parlé des prétentions que les habitans du canton de Schwitz formèrent contre un monastère placé dans leur voisinage, et un jugement prononcé contre eux par les ducs d'Autriche, conviennent qu'ils pillèrent le couvent et emmenèrent captifs les religieux, et que Frédéric d'Autriche envoya son frère Léopold pour venger cette invasion sacrilége, ce qui donna lieu à la bataille de Morgarten, regardée comme le fondement de la liberté helvétique. On sait d'ailleurs que Louis de Bavière fomentait dans tous les sens les mouvemens des Suisses pour affaiblir la puissance d'une maison rivale. (*Voyez* MELCHTAL.) L'histoire de Guillaume Tell a été le sujet de plusieurs ouvrages littéraires, entre autres, d'un *Roman* de Florian, d'une *Tragédie* de Lemierre et d'un *Drame* de Schiller.

TELL ou TELLE (Regnier). *Voyez* VITELLIUS.

TELLEZ (Emmanuel-Gonzalez), professeur de droit à Salamanque, florissait au milieu du 17e siècle. On a de lui un *Commentaire sur les Décrétales*, en 4 vol. in-fol., dont l'édition la plus estimée est de l'an 1693.

TELLIER (Michel Le), fils d'un conseiller en la cour des aides, naquit à Paris, en 1603. Après avoir rempli divers emplois, il fut nommé secrétaire d'état par Louis XIII, et continua à servir utilement l'état, après la mort de ce prince. Ce fut à lui que la reine régente et le cardinal Mazarin donnèrent leur principale confiance, pendant les brouilleries dont la France fut agitée. Le parti des factieux ayant prévalu en 1651, Ma-

zarin se retira, et fut bientôt rappelé. Pendant l'absence du cardinal, Le Tellier fut chargé des soins du ministère, que la situation des affaires rendait très épineux. Après la mort de ce ministre, il continua d'exercer la charge de secrétaire d'état jusqu'en 1666, époque à laquelle il la remit entièrement au marquis de Louvois, son fils aîné, qui en avait la survivance. Sa démission volontaire ne l'éloigna pas du conseil. En 1677, il fut élevé à la dignité de chancelier et de garde des sceaux. Il avait pour lors 74 ans, et en remerciant Louis XIV, il lui dit : *Sire, vous avez voulu couronner mon tombeau.* Son grand âge ne diminua rien de son zèle vigilant et actif. Le Tellier servit beaucoup à affermir le règne de Louis XIV contre les entreprises des protestans; il fut un des principaux moteurs de la révocation de l'édit de Nantes, et s'écria en signant l'édit révocatif: *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum* (*voyez* Louis XIV). Il ne prévoyait pas qu'un siècle après, non-seulement le nouvel édit serait annulé, mais que l'indifférence pour tous les cultes, excepté la haine formelle de la seule religion catholique, dominerait dans une assemblée populaire, devenue maîtresse de la France; et qu'un ministre calviniste, Rabaut-de-Saint-Etienne, présiderait cette assemblée. Du reste, en ôtant aux calvinistes l'exercice public de leur religion, il ne fit que suivre leur exemple, et pratiquer leur intolérance. « Nous défions, dit un écri» vain moderne, les déclamateurs du » jour, de citer un seul pays, une seule » ville où les calvinistes, devenus les » maîtres, aient souffert l'exercice de la » religion catholique. En Suisse, en » Hollande, en Suède, en Angleterre, » ils l'ont proscrite, souvent contre la » foi des traités. L'ont-ils jamais per» mise en France, dans leurs villes de » sûreté ? Une maxime chérie de nos ad» versaires est qu'il ne faut pas tolérer » les intolérans : or, jamais religion ne » fut plus intolérante que le calvinisme; » vingt auteurs, même protestans, ont » été forcés d'en convenir. Dès l'origine, » en France et ailleurs, les catholiques » ont eu à choisir, ou d'exterminer les » huguenots, ou d'être eux-mêmes ex» terminés. » Michel le Tellier mourut peu de jours après la signature de l'édit de révocation, en 1685, à 82 ans. Bossuet prononça son oraison funèbre. On y lit ce passage bien digne de la méditation des sages : « Peut-être que prêt » à mourir, on compte pour quelque » chose cette vie de réputation, ou cette » imagination de revivre dans sa famille » qu'on croira laisser solidement établie. » Qui ne voit, mes frères, combien vaines, » nes, mais combien courtes et combien » fragiles sont encore ces secondes vies, » que notre faiblesse nous fait inventer » pour couvrir en quelque sorte l'hor» reur de la mort? *Dormez votre som» meil, riches de la terre*, et demeurez » dans votre poussière. Ah ! si quelques » générations, que dis-je? si quelques » années après votre mort, vous reve» niez, hommes oubliés, au milieu du » monde, vous vous hâteriez de rentrer » dans vos tombeaux, pour ne voir pas » votre nom terni, votre mémoire abo» lie, et votre prévoyance trompée dans » vos amis, dans vos créatures, et plus » encore dans vos héritiers et dans vos » enfans. Est-ce là le fruit *du travail » dont vous vous êtes consumés sous le » soleil?* » Si on lit cette pièce, pleine d'éloquence et de bonne morale, ce chancelier paraît un juste et un grand homme. Si on consulte les *Annales* de l'abbé de Saint-Pierre, c'est un *lâche* et dangereux courtisan, un calomniateur adroit; mais le suffrage de cet abbé est très suspect à l'égard des hommes qui avaient un peu trop de zèle et de religion à son gré; on sent bien qu'un ministre qui a coopéré à la proscription des sectaires, ne peut être qu'un scélérat au jugement d'un philosophe antichrétien. *Voyez* la réflexion du Père Bourdaloue sur les éloges et les injures des gens de parti, art. Arnauld Antoine, et Vincent de Paul.

TELLIER (François-Michel Le), marquis de LOUVOIS, fils du précédent,

naquit à Paris en 1641. Il fut reçu en survivance de la charge de son père dès 1654, et du ministère de la guerre en 1666. Son activité, son application et sa vigilance lui méritèrent la confiance du roi et lui procurèrent tous les jours de nouvelles faveurs, dont il se servit pour former des établissemens utiles, faire fleurir le commerce et les arts. Ses grands talens éclatèrent surtout dans les affaires de la guerre. La discipline rendue plus sévère de jour en jour par l'austérité inflexible du ministre, enchaînait tous les officiers à leur devoir. Il avait si bien banni la mollesse des armées françaises, qu'un officier ayant paru à une alerte en robe de chambre, son général la fit brûler à la tête du camp, comme une superfluité indigne d'un homme de guerre. L'artillerie, dont il exerça lui-même plus d'une fois la charge de grand-maître, fut servie avec plus d'exactitude que jamais; et des magasins, établis par ses conseils dans toutes les places de guerre, furent fournis d'une quantité prodigieuse d'armes et de munitions, entretenues et conservées avec le dernier soin. La force de son génie et le succès de ses plus hardies entreprises lui acquirent un ascendant extrême sur l'esprit de Louis XIV; mais il abusa de sa faveur. Il traitait ce prince avec une hauteur qui le rendit odieux. Au sortir d'un conseil où le roi l'avait très mal reçu, il rentra dans son appartement, et expira, à ce que l'on a dit, de douleur et de chagrin, le 16 juillet 1691, à 50 ans. « Le public, » dit un historien, qui veut toujours que la mort des grands ne soit point naturelle, « prétendit qu'il avait été empoisonné; » mais ces bruits, qu'on sème pendant » deux jours, n'existent plus au troisième, et la postérité ne les apprend » que par le soin qu'on a pris de les détruire. » Il ne fut regretté ni par le roi, ni par les courtisans. Son esprit dur, son caractère hautain, avaient indisposé tout le monde contre lui. On a souvent cité ce passage d'une lettre de madame de Sévigné, au sujet de la mort subite de ce ministre : « Il n'est donc plus, » ce ministre puissant et superbe dont » le *moi* occupait tant d'espace, était » le centre de tant de choses ! Que d'intérêts à démêler, d'intrigues à suivre, » de négociations à terminer !... O mon » Dieu ! encore quelque temps ! je voudrais humilier le duc de Savoie, écraser le prince d'Orange; encore un moment !... Non, vous n'aurez pas ce » moment, pas un seul moment, il faut » partir. » On lui a reproché surtout les cruautés, les ravages horribles exercés dans le Palatinat. On ne peut douter qu'il n'eût conçu le barbare projet de faire un désert de toute la frontière de l'Allemagne, puisque ces horreurs s'exercèrent précisément dans cette contrée, et qu'en Italie, dans les Pays-Bas, en Espagne, les Français s'acquirent au contraire la réputation de guerriers très humains. (*Voyez* TURENNE.) Mais quelques reproches qu'on ait faits à sa mémoire, ses talens ont été plus utiles à la France que ses fautes ne lui ont été funestes. L'*Hôtel des Invalides* a été commencé sous les auspices de Louvois en 1671. C'est par l'instigation de Louvois, et contre l'avis de Colbert que Louis XIV entreprit de grandes constructions à Versailles, à Trianon et à Marly, les aqueducs de Maintenon et la place Vendôme, à Paris. On sait qu'une discussion s'étant élevée entre le roi et son ministre au sujet d'*une fenêtre* de Trianon, discussion dans laquelle l'architecte se prononça pour Louis XIV, ce monarque traita Louvois avec dureté devant les ouvriers. Le ministre se crut perdu, et, pour se rendre nécessaire, il souffla le feu en Allemagne, rompit la ligne d'Augsbourg; la guerre recommença, et l'on dit avec raison que l'Europe fut embrasée *parce qu'une fenêtre de Trianon était trop large ou trop étroite.* On ne trouva cependant dans aucun des ministres qui le remplacèrent, cet esprit de détail, qui ne nuit point à la grandeur des vues; cette prompte exécution, malgré la multiplicité des ressorts; cette fermeté à maintenir la discipline militaire; ce profond secret, qui dérobait le but des

opérations à ceux mêmes qui les exécutaient ; ces instructions savantes qui dirigeaient un général, et qui ne gênaient que Turenne ; cette connaissance des hommes, qui savait les approfondir et les employer à propos. Nous avons sous son nom un *Testament politique*, 1695, in-12, et dans le *Recueil de Testamens politiques*, 4 vol. in-12. C'est Courtils qui est l'auteur de cette rapsodie, d'après laquelle il ne faut pas juger le marquis de Louvois. Après sa mort, il parut une espèce de drame satirique contre lui, intitulé *Le marquis de Louvois sur la sellette*, Cologne, 1695, in-12. C'est une pièce pitoyable, qui vaut encore moins que le Testament de Courtils. On peut consulter, sur la vie de Louvois, les *Mémoires* ou *Essais pour servir à l'histoire de sa vie*, Amsterdam, 1740. Le marquis de Louvois laissa des biens immenses, qui venaient en partie de sa femme, Anne de Souvré, marquise de Courtenvaux, la plus riche héritière du royaume. Il en eut plusieurs enfans, entre autres, François-Michel Le Tellier, marquis de Courtenvaux, mort en 1721, et père de Louis César, marquis de Courtenvaux. Celui-ci prit le nom et les armes de la maison d'Estrées. *Voyez* ESTRÉES.

TELLIER (Charles-Maurice LE), archevêque de Reims, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, docteur et proviseur de Sorbonne, conseiller d'état ordinaire, etc., né à Turin en 1642, était frère du précédent. Il se distingua par son zèle pour les sciences et pour l'observation de la discipline ecclésiastique. Il eut des différends assez vifs avec les réguliers de son diocèse; et, en rendant justice à la pureté de ses vues, on ne peut se dissimuler qu'il n'ait mis dans ses démarches trop d'ardeur, et quelquefois de l'inconsidération. Son caractère était dur et inflexible, et ses résolutions s'en ressentaient. Il mourut subitement à Paris en 1710, à 68 ans. Il défendit qu'on ouvrît son corps, et qu'on lui fît aucune oraison funèbre. Il laissa aux chanoines réguliers de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris sa belle bibliothèque, composé de 50 mille volumes.

TELLIER (Michel LE), jésuite, né près de Vire, en Basse-Normandie, l'an 1643, professa avec succès les humanités et la philosophie. Il était provincial de la province de Paris, lorsque le Père de la Chaise, confesseur du roi, mourut. Il fut nommé pour le remplacer. C'était un homme ardent, inflexible, et surtout décidé à contribuer, autant qu'il dépendait de lui, à terminer les malheureuses querelles qui affligeaient l'Eglise de France. On lui attribue la première idée du stratagème de Douay, correspondance déguisée, qui servit à dévoiler les secrets du parti, mais qui n'était pas trop d'accord avec la simplicité chrétienne. Il s'opposa avec force à l'humeur dogmatisante du Père Quesnel, se déclara pour la bulle *Unigenitus*, et engagea Louis XIV à la maintenir par son autorité. On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné, et qu'il serait difficile d'ajouter aux atrocités qu'ils en ont racontées. Presque tous les faiseurs de mémoires historiques les ont copiées, et n'ont répété que ce qu'ils avaient appris dans Saint-Simon, Dorsanne et Villefore, quoiqu'on trouve dans leurs récits des anachronismes et des faussetés évidentes. Son zèle fut cependant plus actif qu'efficace; la charrue que le roi fit passer sur les ruines de Port-Royal, ne ruina pas le parti, qui continua d'agiter l'Eglise et l'état. Ses menées plus sourdes, mais plus libres depuis la destruction des jésuites, ou plutôt depuis que l'indifférence en matière de religion a fait perdre de vue les causes qui la troublent; son *existence* couverte enfin de l'idée de *fantôme*, sous laquelle il a toujours voulu être envisagé; les progrès étonnans, et pour ainsi dire subits, qu'il a faits dans des pays où son nom était à peine connu, etc., ont produit et préparent encore des événemens dont la plupart des spectateurs, et même des acteurs, ne soupçonnent pas le principe. *Nous écrivons cela en* 1784. (*Voy.* FILLEAU, JANSÉNIUS, MARANDÉ, MONTGERON, PARIS, RICHER, ROCHE Jacques, VIGER.) Après la mort de Louis XIV, son confesseur fut exilé à Amiens, puis à la Flèche, où il mourut en 1719, à 76 ans. Ce

jésuite était très instruit, il étoit membre de l'académie des belles-lettres. On a de lui plusieurs ouvrages : 1° une *Edition* de Quinte-Curce, à l'usage du Dauphin, in-4, 1678 ; 2° *Défense des nouveaux chrétiens et des missionnaires de la Chine, du Japon et des Indes*, in-12. Ce livre fut attaqué par Arnauld, et censuré à Rome à cause du peu de ménagement que l'auteur avait eu pour des adversaires respectables, et des sorties trop violentes qu'il s'était cru permises contre les détracteurs des nouvelles chrétientés. 3° *Observations sur la Nouvelle défense de la version française du nouveau Testament*, imprimées à Mons et à Rouen, 1684, in-8 : solides et savantes. Le fameux Arnauld y était attaqué personnellement d'une manière qui lui devait être bien sensible ; cependant, lui qui répondait à tout, n'y répliqua point ; son silence parut étrange, et les raisons qu'il en donna ensuite dans le 3e tome de la *Morale pratique*, satisfirent peu de gens, au rapport de Bayle. 4° Plusieurs écrits polémiques.

TEMPESTA (Antonio), peintre et graveur de Florence, né en 1555, et mort en 1630. Strada, qui fut son maître, lui donna du goût pour peindre les animaux, genre dans lequel il a excellé. Son dessin est un peu lourd ; mais ses compositions prouvent la beauté et la facilité de son génie. Sa gravure est inférieure à sa peinture. On a de lui, tant en tableaux qu'en estampes, beaucoup de sujets de batailles et de chasses.

TEMPLE (Le chevalier Guillaume), né à Londres en 1628, et petit-fils d'un secrétaire du comte d'Essex, voyagea en France, en Hollande et en Allemagne. De retour dans sa patrie, gouvernée par l'usurpateur Cromwel, il se retira en Irlande, où il se consacra à l'étude de la philosophie et de la politique. Après que Charles II fut remonté sur le trône de ses pères, le chevalier Temple retourna à Londres, et fut employé dans des affaires importantes. Une des négociations qui fit le plus d'honneur à son habileté, fut celle de la triple alliance qui fut conclue en 1662, entre l'Angleterre, la Hollande et la Suède. Ces trois puissances étaient pour lors amies de la France ; cependant il parvint à les réunir contre elle. Il avait formé lui-même le plan de cette ligue. Le chevalier Temple, qui regardait cette confédération comme le salut de l'Europe, effrayé des entreprises de Louis XIV, passa en Allemagne, pour inviter l'empereur et les princes à y accéder ; mais il eut bientôt le chagrin de voir que sa cour ne partageait pas son zèle, et qu'elle était même sur le point de rompre avec la Hollande. Il fut donc rappelé, et Charles II se ligua avec la France pour écraser les Provinces-Unies. Il se trouva, en 1668, aux conférences d'Aix-la-Chapelle, en qualité d'ambassadeur extraordinaire ; et à celles de Nimègue en 1678. Après avoir conclu ce dernier traité, il retourna en Angleterre, où il fut admis au conseil du roi, et disgracié peu de temps après. Il se retira dans une terre du comté de Sussex, et y mourut en 1698, âgé de 70 ans. Par une clause assez bizarre de son testament, il ordonna que son *cœur serait déposé dans une boîte d'argent, et qu'on l'enterrerait sous le cadran solaire de son jardin.* Cet homme célèbre, avec de grands talens, du zèle, une rare habileté, avait de grands défauts. Il était vain et violent, et quoiqu'il fût naturellement vif et gai, son orgueil rendait son humeur fort inégale. Nous avons de lui : 1° des *Mémoires* depuis 1672, jusqu'en 1692, in-12, 1692. Ils sont utiles pour la connaissance des affaires de son temps. 2° *Remarques sur l'état des Provinces-Unies*, 1697, in-12 ; assez intéressantes, mais pleines de pensées fausses et répréhensibles sur la religion ; 3° *Introduction à l'Histoire d'Angleterre*, 1695, in-12. C'est une mauvaise ébauche d'une histoire générale. 4° Des *Lettres*, qu'il écrivit pendant ses dernières ambassades, traduites en français, 1700, 3 vol. in-12 ; 5° des *OEuvres mêlées*, 1694, in-12, dans lesquelles on trouve quelques bons morceaux, et un plus grand nombre de mauvais ; 6° *OEuvres posthumes*, 1704, in-12.

TENA (Louis), de Cadix, docteur et chanoine d'Alcala, puis évêque de Tortose, mourut en 1622. On a de lui : 1° des *Commentaires* sur l'Epître aux Hé-

breux... sur Jonas et Habacuc. Il excelle particulièrement dans les prolégomènes et les tableaux généraux des livres qu'il explique. 2° *Isagoge in sacram Scripturam*, in-fol.; 3° *Quæstiones variæ*, etc. : tous ces ouvrages sont savans, mais écrits d'un stile négligé.

TENCIN (Pierre GUÉRIN de), né à Grenoble en 1679 d'une famille originaire de Romans, en Dauphiné, devint prieur de Sorbonne, docteur et grand-vicaire de Sens, accompagna en 1721 le cardinal de Bissy à Rome, en qualité de conclaviste; et après l'élection d'Innocent XIII, fut chargé des affaires de France à Rome. Ses services le firent nommer archevêque d'Embrun en 1724; il y tint, en 1727, un fameux concile contre Soanen, évêque de Senez : concile qui lui a fait donner tant d'éloges par les catholiques, et tant de malédictions par les jansénistes. Ayant obtenu la pourpre en 1739, sur la nomination du roi Jacques, il devint archevêque de Lyon en 1740, ministre d'état deux ans après. On croyait qu'il avait été appelé à la cour pour remplacer le cardinal de Fleury; mais les espérances du public ayant été trompées, il se retira dans son diocèse, où il se fit aimer par sa charité pastorale, qui répandait dans le sein des indigens d'abondantes aumônes. Il y mourut en 1758, à 79 ans. On a de lui des *Mandemens* et des *Instructions pastorales*.

TENCIN (Claudine-Alexandrine Guérin de), femme célèbre par son esprit philosophique et les déréglemens de ses mœurs, sœur du précédent, naquit en Dauphiné vers l'an 1678. Destinée à l'état religieux, elle entra dans le monastère de l'ordre de Saint-Dominique, de Mont-Fleury, près de Grenoble; mais dégoûtée du cloître, elle parvint à être nommée chanoinesse du chapitre de Neuville, près de Lyon. Cependant ce nouvel état l'obligeant à une certaine réserve, elle vint à Paris, où douée d'un esprit peu commun et d'une figure agréable, elle se lia avec tous les beaux-esprits de son temps, s'attacha surtout au cardinal Dubois, qui ne négligea pas la fortune de la nouvelle Aspasie. Elle prit part à la folie épidémique du système de Law, et cette folie lui fut avantageuse. Pour paraître plus convenablement dans le monde, elle sollicita de Rome un bref qui confirmât sa sortie du couvent, et elle l'obtint par la médiation de Fontenelle; mais comme le bref avait été rendu sur un faux exposé, il ne fut point rendu exécutoire. Mme de Tencin n'en resta pas moins à Paris; sa maison était fréquentée par les premiers littérateurs de la capitale, et c'est dans cette espèce d'académie qu'on prononçait le jugement de tous les nouveaux ouvrages qui paraissaient. Ce jugement était d'autant plus important pour un auteur, que madame de Tencin, par ses liaisons avec le ministre Dubois, était, en quelque sorte, la dispensatrice des grâces. Cet ascendant ne fut cependant pas d'une bien longue durée, et le public appela parfois de ses avis. Cependant on craignait de l'avoir pour ennemie, et on était sûr qu'au moins par vanité elle aurait rendu service. Insinuante, flatteuse, la douceur même de ses manières avait quelque chose d'emprunté; c'est pourquoi cette douceur fut appelée par plusieurs hommes de talent de la fausseté et de la perfidie. On vantait l'affabilité de son caractère devant l'abbé Trublet : « Oui, dit-il, si elle avait intérêt de vous » empoisonner, elle choisirait le poison » le plus doux. » Duclos, qui avait été un de ces intimes, parle de son caractère avec bien plus d'égards; mais il n'a pas le même ménagement quand il dévoile les torts de sa conduite. Un de ses amis pour lequel elle a montré plus d'empressement est le célèbre Montesquieu. Quand il fit paraître son ouvrage de l'*Esprit des lois*, craignant qu'un livre aussi sérieux n'obtînt qu'un succès tardif ou éphémère, dans un temps où l'on ne s'occupait guère que de frivolités, elle en prit un nombre considérable d'exemplaires dont elle fit des présens, et donna ainsi la première impulsion à la gloire de l'auteur. Tout en s'occupant de littérature, madame de Tencin aimait beaucoup à s'immiscer dans la politique, et, douée de presque tous les genres d'es-

prit, celui qu'elle appréciait le plus était l'esprit des affaires. « Elle aimait mieux » parler d'intrigues que de littérature, » dit un écrivain qui l'avait assez connue, « et préférait faire entrer un de ses » amis dans le ministère, que dans l'a» cadémie. » Quelques aventures plus malheureuses vinrent troubler son repos. De la Fresnaye, conseiller au grand-conseil, soit par jalousie, soit pour avoir été rebuté par Mme de Tencin, se suicida ou fut tué dans son appartement. Poursuivie comme ayant trempé dans ce meurtre, elle fut conduite au Châtelet et ensuite à la Bastille; mais elle se fit décharger de l'accusation, et on lui rendit sa liberté. Madame de Tencin rentra triomphante au milieu de ses admirateurs, qu'elle avait coutume d'appeler poliment *ses Bêtes ;* elle sut se les conserver jusqu'à une extrême vieillesse : elle leur donnait tous les ans une culotte de velours. Un écrivain périodique assure qu'il n'y avait pas eu moins de 4,000 culottes de cette étoffe ainsi usées au service scientifique de cette grande amie des talens. *De semblables dons*, dit l'éditeur de ses Œuvres, *étaient aussi peu décens de la part d'une femme, que vils pour ceux qui daignaient les prendre.* Son caractère, ses principes, ses manières ne se démentirent jamais; elle fut toujours la même jusqu'au moment de sa mort, arrivée à Paris en 1759, à l'âge de 71 ans. Madame de Tencin eut de Destouches, commissaire provincial d'artillerie, un fils naturel : ce fut le fameux d'Alembert. Elle a laissé les ouvrages suivans : 1° *le Siége de Calais*, in-12. Ce roman est assez bien écrit, et on y remarque, en général, le ton de la bonne compagnie; mais le plan est mal conçu, les épisodes, les personnages, les aventures y sont multipliés, et il pèche surtout par la conduite et l'invraisemblance des évènemens. Outre ces défauts, on peut en blâmer d'autres non moins remarquables, comme des idées trop libres ou licencieuses, que l'auteur cherche en vain à cacher sous des expressions fines et délicates. Cependant cet ouvrage eut beaucoup de succès. 2° *Mémoires du comte de Comminges*, in-12. On y trouve de l'intérêt, un stile assez rapide; mais c'est le roman le plus propre à enflammer l'imagination et le cœur de la jeunesse, en lui fournissant les dangereux exemples des passions les plus violentes. C'est un livre du genre sombre, sans vraisemblance, sans but utile et raisonnable, comme presque toutes les productions de cette espèce. L'imprudence, le désespoir, sont les grands agens de cette fable, où il entre plus d'un épisode répréhensible, et des contradictions saillantes. Il a servi de sujet à d'Arnaud pour sa tragédie du même nom. Pont-de-Vesle, neveu de madame de Tencin, a eu part à cet ouvrage et au précédent. 3° *Les Malheurs de l'amour*, 2 vol. in-12; livre non moins dangereux que le *Siége de Calais*. On prétend que c'est à peu près l'histoire galante de l'auteur; et en ce cas, sa réputation aurait plus gagné à ne pas la rendre publique. 4° *Anecdotes d'Edouard II*, 1776, in-12; ouvrage posthume. Les *OEuvres* de madame de Tencin ont été imprimées avec une *Notice* sur sa vie, à Paris, 1786, 7 vol. petit in-12. Le recueil de ses *Lettres* a été publié en 1814, et se trouve aussi dans la *Collection des lettres de plusieurs femmes illustres*.

TENDE (Gaspard de), petit-fils de Claude de Savoie, comte de Tende et gouverneur de Provence, servit avec distinction en France, dans le régiment d'Aumont. Il fit ensuite deux voyages en Pologne, où il acquit beaucoup de connaissances des affaires. On a de lui : 1° un *Traité de la traduction*, sous le nom de l'*Estang*, in-8°; 2° *Relation historique de Pologne*, sous le nom de *Hauteville*, in-12. Ces deux ouvrages eurent quelque cours. L'auteur mourut à Paris en 1697, à 79 ans.

TENIERS, dit *le Vieux* (David), peintre, né à Anvers en 1582, mort dans la même ville en 1649, apprit les principes de la peinture sous Rubens. Le désir de voyager le fit sortir de cette école, et il alla à Rome, où il demeura durant dix années. Ce peintre a travaillé en Italie dans le grand et dans le petit. Il a peint dans le goût de ses maîtres, flamand et

italien; mais à son retour à Anvers, il prit pour sujets de ses tableaux, des buveurs, des chimistes et des paysans, qu'il rendait avec beaucoup de vérité.

TENIERS, dit *le Jeune* (David), né à Anvers en 1610, mort dans la même ville en 1694, était fils du précédent et son élève; mais il surpassa son père par son goût et par ses talens. Teniers le Jeune jouit, de son vivant, de toute la réputation, des honneurs et de la fortune dus à son mérite et à ses bonnes qualités. L'archiduc Léopold-Guillaume lui donna son portrait attaché à une chaîne d'or, et le fit gentilhomme de sa chambre. La reine de Suède donna aussi son portrait à Teniers. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des scènes réjouissantes. Ses ciels sont très bien rendus, et d'une couleur gaie et lumineuse. Il peignait les arbres avec une grande légèreté, et donnait à ses petites figures une âme, une expression et un caractère admirables. Ses tableaux sont comme le miroir de la nature; elle ne peut être rendue avec plus de vérité. On estime particulièrement ses petits tableaux; il y en a qu'on appelle des *Après-Soupers*, parce que ce peintre les commençait et les finissait le soir même. On ne doit pas oublier son talent à imiter la manière des meilleurs maîtres; ce qui l'a fait surnommer le *singe* de la peinture. Il a quelquefois donné dans le gris et dans le rougeâtre; on lui reproche aussi d'avoir fait des figures trop courtes, et de n'avoir pas assez varié ses compositions. On a beaucoup gravé d'après les ouvrages de Teniers. Il a lui-même gravé plusieurs morceaux. (Le musée royal de Paris possède de ce maître quatorze tableaux, dont les principaux sont: les *OEuvres de miséricorde*, l'*Enfant prodigue*, une *Tentation de saint Antoine*, la *Chasse au héron*, un *Joueur de cornemuse*, et la *Noce du village*.)

TENISON (Thomas), né en 1636 à Cottenham, dans le comté de Cambridge, fut fait évêque de Lincon, puis archevêque de Cantorbéry, sacra le roi Georges Ier, et mourut peu après, en 1716. On a de lui: 1° *Traité de l'idolâtrie*, 1678, in-4; 2° *Examen de la croyance de Hobbes*; 3° Plusieurs ouvrages contre l'Eglise catholique, entre autres, *Pyrrhonisme de l'Eglise romaine*. Il reproche à cette Eglise ce qui convient parfaitement à sa secte, comme à toutes les autres, puisque, n'ayant point de règle de foi, elles doivent nécessairement conduire au pyrrhonisme. *Voyez* SEAVEY.

TENTZELIUS (André), fameux médecin allemand du 17e siècle, publia un Traité curieux, dans lequel il décrit fort au long, non-seulement la vertu des momies et leurs propriétés, mais aussi la manière de les composer et de s'en servir dans les maladies. Les momies que les droguistes vendaient autrefois venaient du Levant. C'étaient des cadavres embaumés avec des aromates résineux et le bitume de Judée, et séchés au four. On employait des parties de ces momies pour déterger et résister à la gangrène. Toute la vertu qu'on a pu leur supposer ne venait que des aromates dont elles étaient empreintes, et point du tout de la chair humaine, comme quelques ignorans l'ont prétendu.

TENTZELIUS (Guillaume-Ernest), né à Arnstadt en Thuringe, en 1659, mourut en 1707, à 49 ans. C'était un homme entièrement livré à l'étude et à la littérature, et qui se consolait avec les Muses des rigueurs de la fortune. Quoiqu'il fût assez pauvre, il parut toujours content de son sort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue: 1° *Saxonica numismatica*, 1705, in-4, 4 vol., en latin et en allemand; 2° *Supplementum historiæ gothanæ*, 1701 et 1716, 3 vol. in-4. Il y a beaucoup d'érudition dans ces deux livres; mais l'auteur n'a pas l'art d'être précis et de ne choisir que l'utile; 3° *Exercitationes selectæ*, Leipsick et Francfort, 1692, in-4.

TERAMO (Jacques de). *Voyez* PALLADINO.

* TERCIER (Jean-Pierre), habile diplomate, naquit à Paris, le 7 octobre 1704, d'un père qui était originaire de Fribourg en Suisse. Il étudia le droit, et apprit avec succès les langues anciennes

et modernes. Il accompagna, en qualité de secrétaire, le marquis de Monti dans son ambassade de Pologne. Peu de temps après, le roi Frédéric-Auguste étant mort, la France voulut remettre Stanislas sur le trône, et Tercier fut chargé de cette mission difficile. Il parvint à faire traverser au monarque toute l'Allemagne sans être reconnu, et celui-ci fut reçu par le peuple polonais avec des acclamations de joie : mais, attaqué par les forces réunies de la Russie et de l'Allemagne, Stanislas se vit contraint de quitter définitivement son royaume. Tercier lui procura les moyens de s'échapper. Malheureusement ce fidèle serviteur tomba au pouvoir du général Munich, qui le jeta en prison. Ayant obtenu sa liberté, non sans peine, après avoir été traîné de cachot en cachot pendant 18 mois ; il revint en France, au moment où Louis XV venait de céder la Lorraine à Stanislas, et qu'il épousait la fille de ce monarque. Il fut d'abord employé sans titre dans les affaires du ministère ; ensuite il accompagna le comte de Saint-Séverin aux conférences d'Aix-la-Chapelle, et il fut chargé de dresser les articles préliminaires de la paix ; enfin il fut fait premier commis des affaires étrangères et nommé censeur royal. L'approbation qu'il donna en cette qualité au livre de l'*Esprit* lui attira une sorte de disgrâce qu'il supporta sans murmurer, sentant bien qu'il était coupable d'avoir laissé mettre au jour une pareille production. Sa retraite de la cour cependant ne le fit point oublier : le duc de Choiseul le chargea de rédiger une suite de *Mémoires historiques sur les negociations* pour l'instruction du Dauphin. Cet ouvrage se trouve en manuscrit dans le dépôt des affaires étrangères. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'académie des belles-lettres dont il était membre. Il mourut subitement d'apoplexie le 21 janvier 1767. Il savait le latin, l'arabe, le turc, l'allemand, le polonais, l'italien, l'espagnol, le français et l'anglais.

TÉRENCE (Publius-Terentius-Afer), né à Carthage, vers l'an 192 ou 193 avant J. C., fut enlevé par les Numides dans les courses qu'ils faisaient sur les terres des Carthaginois. Il fut vendu à Terentius-Lucanus, sénateur romain, qui le fit élever avec beaucoup de soin, et l'affranchit fort jeune. Ce sénateur lui donna le nom de *Térence*, suivant la coutume qui voulait que l'affranchi portât le nom du maître dont il tenait sa liberté. Nous avons six *Comédies* de Térence. Son stile est d'une simplicité si noble ; d'une élégance et d'une pureté si parfaites, qu'on attribua ses ouvrages aux grands de Rome qui parlaient le mieux leur langue, à Scipion l'Africain et à Lélius, dont il était l'ami particulier ; aussi Cicéron en fait un grand éloge. De tous les auteurs latins, c'est celui qui a le plus approché de la manière des Grecs, soit dans le tour des pensées, soit dans le choix de l'expression ; mais on lui reproche de n'avoir été le plus souvent que leur traducteur. Il n'a point sali ses ouvrages par les obscénités dégoûtantes d'Aristophane et de Plaute ; mais le langage en est très passionné, et la lecture en est peut-être plus dangereuse pour les jeunes gens. Térence sortit de Rome n'ayant pas encore 35 ans ; on ne le vit plus depuis. Il mourut vers l'an 159 avant J. C. Nous avons une *Vie* de Térence, écrite par Suétone, et, selon quelques-uns, par Ælius Donat. Ses six *Comédies* sont : l'*Andrienne* (166 ans avant J. C.) ; l'*Hécyre* ou *la Belle-Mère* (165) ; l'*Heautontimorumenos* ou *l'homme qui se punit lui-même* (163) ; le *Thorman* (161) ; l'*Eunuque* (161) ; les *Adelphes* (160). Elles ont été plusieurs fois imprimées. En 1779 on comptait déjà 839 éditions de Térence, dont le catalogue se trouve dans celles de Deux-Ponts, 1779, 2 vol. in-8. Mme Dacier a donné, en 1717, une édition latine, avec sa Traduction française et des notes, en 3 vol. in-8. M. l'abbé le Monnier en a publié une nouvelle traduction, 1770, 3 vol. in-8, et 3 vol. in-12, 1820, in-8. Plus récemment encore (1806), il a paru une traduction de Térence, en vers français, qui a eu peu de succès. Elle est de M.-H.-G. Duchesne. M. Auger qui a donné aussi une traduction de Térence, l'a fait précéder d'un

Essai sur la Comédie latine et en particulier sur Térence, 1825, 6 vol. in-18.

* TÉRENCE (Jean), mathématicien et naturaliste allemand, né vers 1600, entra chez les Pères de la compagnie de Jésus, occupa plusieurs chaires dans les maisons de son ordre, et se distingua par ses talens et par sa conduite. Il passa plusieurs années en Espagne et à Rome au collége Romain, et a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont : 1° *Rerum naturalium Novæ Hispaniæ thesaurus, sive plantarum, animalium, mineralium*, Rome, 1651, in-fol.; 2° *Epistolium ex regno Sinarum ad mathematicos europæos*, etc.

TERENTIUS (Jean-Gerhard), professeur de langue hébraïque à Franeker, né près de Leuwarden vers 1660, mort fort pauvre en 1677, a publié : 1° *Meditationes philologico-hebrææ*, Franeker, 1654, in-12; 2° *Liber Jobi, chaldaice, latine et græce cum notis*, 1662, in-4; 3° *Gymnasium chaldaicum*, 1664, in-12; 4° *Epitome grammaticæ hebrææ Joannis Buxtorf*, 1665, in-12. Terentius donnait aussi dans les fausses vues du massorétisme.

TERRASSON (André), prêtre de l'Oratoire, fils aîné d'un conseiller en la sénéchaussée et présidial de Lyon sa patrie, parut avec éclat dans la chaire; il prêcha le carême de 1717 devant le roi, puis à la cour de Lorraine, et ensuite deux carêmes dans l'église métropolitaine de Paris, et toujours avec le succès le plus flatteur. Il joignait à une belle déclamation une figure agréable. Son dernier carême dans cette cathédrale lui causa un épuisement dont il mourut à Paris en 1723. On a de lui des *Sermons*, imprimés en 1726, et réimprimés en 1736, en 4 vol. in-12. Son éloquence a autant de noblesse que de simplicité, et autant de force que de naturel. Il plaît, parce qu'il ne cherche point à plaire. On ne le voit point employer ces pensées qui n'ont d'autre mérite qu'un faux brillant, ni ces tours recherchés, si fréquens dans nos orateurs modernes, et plus dignes d'un roman que d'un sermon.

TERRASSON (Jean), frère du précédent, né à Lyon en 1670, fut envoyé par son père à la maison de l'institution de l'Oratoire, à Paris. Il quitta cette congrégation presque aussitôt qu'il y fut entré; il y rentra de nouveau et en sortit pour toujours. Son père, irrité de cette inconstance, le réduisit par son testament à un revenu très médiocre. Terrasson, loin de s'en plaindre, n'en parut que plus gai. L'abbé Bignon, instruit de son mérite, lui obtint une place à l'académie des sciences en 1707, et en 1721 une chaire au Collége royal, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. Ses ouvrages sont : 1° *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, en 2 vol. in-12, pleine de paradoxes et d'idées bizarres. Egaré par une fausse métaphysique, il analyse froidement ce qui doit être senti avec transport. 2° Des *Réflexions en faveur du système de Law*; 3° *La philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*; ouvrage plein d'excellentes réflexions, dignes d'un philosophe chrétien; on y voit dans plusieurs endroits combien l'auteur était ennemi de la fausse sagesse qui s'élève contre la religion, la grande institutrice et consolatrice des hommes; et de l'esprit de parti qui égara un de ses frères; 4° *Sethos*, roman moral, en 2 vol., plein d'un grand nombre de caractères, et traits de morale, de réflexions fines, et de discours quelquefois sublimes; 5° une *Traduction* de Diodore de Sicile, en 7 vol. in-12; accompagnée de préface, de notes et de fragmens, qui ont paru depuis 1737 jusqu'en 1744. Cette version est aussi fidèle qu'élégante. On prétend que l'abbé Terrasson ne l'entreprit que pour prouver combien les anciens étaient crédules : dans ce cas, il aurait mieux réussi dans ses vues en traduisant Hérodote ou Ctésias. Une de ses maximes était : *Qu'y a-t-il de plus crédule? l'ignorance. Qu'y a-t-il de plus incrédule? l'ignorance.*

TERRASSON (Gaspard), frère d'André et de Jean, naquit à Lyon en 1680. A l'âge de 18 ans, il entra à l'Oratoire, où il s'appliqua d'abord à l'étude de l'Ecriture et des Pères. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se

consacra à la prédication, et s'acquit bientôt une réputation supérieure à celle dont son frère avait joui. Il prêcha à Paris pendant cinq années, et brilla surtout pendant un carême dans l'église métropolitaine; mais son opposition aux décrets de l'Eglise l'obligea de quitter en même temps la congrégation de l'Oratoire et la prédication. Cependant il paraît qu'il accepta la bulle en 1744. Il mourut à Paris en 1752. On a de lui : 1° des *Sermons*, en 4 vol. in-12, publiés en 1749. Ce recueil contient 29 discours pour le carême, des sermons détachés, trois panégyriques, et l'oraison funèbre du grand Dauphin. 2° On lui a long-temps attribué un livre anonyme intitulé : *Lettres sur la justice chrétienne*, censurées par la Sorbonne, parce que le but principal de l'auteur est de calmer la conscience des anti-constitutionnaires sur la privation des sacremens; il y fait des sorties très vives contre l'état présent de l'Eglise, et la peint avec les couleurs les plus noires.

TERRASSON (Matthieu), né à Lyon en 1669 de parens nobles, et de la même famille que les précédens, vint à Paris, où il se fit recevoir avocat en 1691. Profondément versé dans l'étude du droit écrit, il devint, en quelque sorte, l'oracle du Lyonnais, et de toutes les autres provinces qui suivent ce droit. La jurisprudence n'éteignit point en lui le goût de la littérature. Il fut associé pendant cinq ans au travail du *Journal des savans*; il exerça pendant quelques années les fonctions de censeur royal, et mourut à Paris en 1734, à 65 ans. On a publié un Recueil de ses discours, plaidoyers, mémoires et consultations. — Son fils unique Antoine Terrasson, né à Paris en 1705, avocat au parlement, composa, par ordre du chancelier d'Aguesseau, qui reconnaissait en lui beaucoup de talens, l'*Histoire de la jurisprudence romaine*, 1750, in-fol.; ouvrage plein de recherches, écrit d'un stile clair et élégant. L'auteur fut fait successivement conseiller au conseil de Dombes, avocat du clergé, professeur au collége royal, et enfin chancelier de Dombes. Il mourut en 1782. On a encore de lui : 1° *Mélanges d'histoire, de littérature, de jurisprudence, de critique*, etc., 1768, in-12; 2° *Mémoires sur la topographie de Paris*, etc.

*TERRAY (Joseph-Marie), contrôleur-général des finances et ministre d'état sous Louis XV et Louis XVI, naquit à Boën, dans le Forez, en 1715. Son père avait été fermier-général. Un oncle très riche, qui devait une grande partie de sa fortune au régent, et qui était premier médecin de la mère du duc d'Orléans, le fit entrer au collége de Juilly où il termina ses études; il prit ensuite le sous-diaconat, et acheta une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris. Une brillante carrière s'ouvrit bientôt devant lui. Héritier des biens considérables de son oncle, il avait, en outre, les talens requis pour un homme d'état; et quoique son extérieur et son peu d'éloquence ne prévinssent pas en sa faveur, l'amabilité de ses manières et la clarté qui régnait dans ses discours suppléaient à ces avantages. Ce fut en séparant sa cause de celle de sa compagnie, lors de la démission générale des parlementaires en 1755, et en gagnant par-là la faveur de Mme de Pompadour avec laquelle on prétend qu'il travailla à l'expulsion des jésuites, qu'il commença sa fortune. Nommé rapporteur du roi dans cette dernière affaire, il devint ensuite et successivement chef du conseil de Condé, contrôleur général des finances (1769), ministre d'état, secrétaire-commandeur des ordres du roi (1770,) et trois ans après, directeur général des bâtimens. Les trésors du royaume étaient épuisés sans qu'on diminuât les énormes dépenses. Dans cette position difficile, le ministre, pour éviter un plus grand mal, publia l'édit qui suspendit les *rescriptions*, et quoique, par l'habileté de l'abbé Terray, cet édit n'occasionât aucune banqueroute, il excita des murmures, et le ministre ne fut pas épargné. On l'accusait de ne pas se refuser aux caprices des favorites et des courtisans, de se montrer insensible aux plaintes du public; et parfois ses réponses pouvaient don-

ner lieu à cette accusation. Quelqu'un lui reprochant qu'une de ses opérations ressemblait à celle de prendre l'argent dans les poches, il répondit avec colère : — « Eh! où voulez-vous que je le pren- » ne?» Une autre fois, on lui disait : « Une » telle opération est injuste..... » — « Eh! » qui vous dit qu'elle est juste ? » répliqua-t-il sans s'émouvoir. Cependant, dans une occasion, il déclara à Louis XV qu'on ne pouvait augmenter l'impôt; et que, pour prévenir le retour des désordres qu'il avait réparés, il fallait, par des réformes, par des économies et la suppression des abus, maintenir au même niveau la recette et la dépense. Il est vrai aussi que ses comptes de 1770, 1772 et 1774 sont des modèles d'ordre, de précision : ils ont été imprimés dans la *collection* des comptes rendus depuis 1758 jusqu'en 1787. Lorsque Louis XVI monta sur le trône, ce fut l'abbé Terray qui rédigea l'édit de la révocation du droit *de joyeux avénement*, que ce monarque accordait à ses sujets. Le nouveau règne n'ayant fait qu'augmenter le nombre des ennemis de l'abbé Terray, il demanda sa retraite et quitta le ministère. Il est mort à Paris, le 18 février 1778, âgé de soixante-trois ans. Son corps fut transporté dans sa terre de La Motte. Peu de ministres se sont trouvés dans une position plus difficile et plus orageuse. Il parut dur dans son administration des finances; mais il y rétablit l'ordre, autant que la chose était possible. Quoiqu'il eût trouvé le trésor entièrement tari, il y laissoit, lorsqu'il fut renvoyé, 54,000,000 ; et il avoit infiniment rapproché la recette des dépenses. Il est à présumer qu'avec le goût d'économie qu'annonçait Louis XVI, il serait parvenu à rétablir les finances s'il fût demeuré plus long-temps dans le ministère. L'édit qu'il avait fait rendre pour suspendre les rescriptions, lui avait fait un grand nombre d'ennemis; mais en cela il avait blessé les intérêts particuliers pour sauver la fortune publique, et il n'avait pris ce parti que par la force de la nécessité. Il a témoigné lui-même le regret qu'il éprouvait de n'avoir pu suivre des principes plus justes ; mais, en adoptant ce moyen, il avait si bien pris ses mesures, qu'elles prévinrent toutes les révolutions fâcheuses, et qu'aucune banqueroute particulière ne fut la suite de cet édit. On peut consulter les *Mémoires de l'abbé Terray*, Londres, 1776. 1 vol.

* TERREROS Y PANDO (Etienne), savant jésuite espagnol, naquit à Biscaye, en 1708. Il remplit une chaire dans le collége des Nobles à Madrid. L'expulsion des jésuites vint interrompre ses travaux. Le Père Etienne passa alors en Italie, demeura long-temps à Bologne et dans la Toscane, et se fixa ensuite à Forli. Il possédait la langue italienne avec une telle perfection, qu'il publia des *Règles* pour l'apprendre avec facilité. Il était membre de plusieurs académies. Il mourut à Forli, le 2 juillet 1782, âgé de quatre-vingts ans. On a de lui : 1° une *Traduction* du *Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche, enrichie d'un grand nombre de notes savantes, Madrid, 1756, 1763. Cet ouvrage lui fournit l'idée de composer : 2° son *Dictionnaire des sciences et arts en latin*, *espagnol, français et italien*, Madrid ; 1er vol. in-fol. en 1786; 2e vol. en 1787; les 2 autres étaient publiés en 1793. Lorsque Père Terreros quitta l'Espagne, il n'avait publié de son ouvrage que le premier volume et une partie du second. Le comte de lorida Blanca fit recueillir ensuite le reste du manuscrit, et tout l'ouvrage fut imprimé sous les auspices de ce ministre, 4 vol. in-folio. 3° *Paleographia espanola*; 4° une *Grammaire*, ou *Règles sur la syntaxe* de la langue italienne. Plusieurs manuscrits de ce savant jésuite sur les mathématiques, la philosophie, etc., furent égarés lors de son départ précipité de l'Espagne. C'est en vain que le comte de Florida-Blanca en fit faire les recherches les plus exactes.

TERTRE (Jean-Baptiste du), né à Calais en 1610, quitta ses études pour entrer dans les troupes, et fit divers voyages sur terre et sur mer. De retour en France, il se fit dominicain à Paris, en 1635. Son zèle pour la conversion des âmes le fit envoyer en mission dans

les îles de l'Amérique, où il travailla avec fruit. Il en revint en 1658, et mourut à Paris en 1687, après avoir publié son *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, en 4 vol. in-4, 1667 et 1671 : ouvrage écrit avec plus d'exactitude que de précision, de chaleur et d'agrément. Le premier volume renferme ce qui s'est passé dans l'établissement des colonies françaises; le 2e, l'histoire naturelle, le 3e et le 4, l'établissement et le gouvernement des Indes occidentales depuis la paix de Breda.

TERTRE (François-Joachim Duport du), né à Saint-Malo, en 1715, entra chez les jésuites, où il professa les humanités pendant quelque temps. Rendu au monde, il travailla aux feuilles périodiques avec Fréron et de la Porte, et se fit connaître ensuite par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : 1° *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, en 3 vol. in-12. Cet ouvrage se peut lire avec plaisir sans interruption, et il a les avantages d'un abrégé chronologique sans en avoir la sécheresse. La narration est fidèle, simple, claire et assez rapide; le stile un peu froid, mais en général pur et de bon goût; les portraits d'après nature, et non d'imagination. Les gens de goût qui n'aiment pas la petite manière philosophique aujourd'hui en usage, et si peu convenable à l'histoire, préfèrent de beaucoup cet ouvrage à celui que l'abbé Millot a donné sous le même titre. 2° *Histoire des conjurations et des conspirations célèbres*, en 10 vol. in-12, dans laquelle tout n'est pas égal, mais qui offre des choses intéressantes. 3° Les deux derniers volumes de la *Bibliothèque amusante*. On y désirerait plus de choix, ils ne sont pas dignes du premier. 4° L'*Almanach des beaux-arts*, connu depuis sous le nom de *la France littéraire*, dont il a paru successivement plusieurs volumes depuis 1752. 5° Cet auteur a publié les *Mémoires du marquis de Choupes*, 1753, in-12; et a eu beaucoup de part à l'*Abregé de l'Histoire d'Espagne*, en 5 vol. in-12, donné par M. Désormeaux ; ce qui est cause que cet ouvrage est plus sage que tout ce que cet écrivain a publié depuis. Du Tertre mourut en 1759, à 44 ans. — Il faut le distinguer de Rodolphe du Tertre, aussi jésuite, né à Alençon, en 1677, mort vers 1762, auteur d'une *Réfutation du Système métaphysique du Père Malebranche*, 3 vol. in-12, 1715, et des *Entretiens sur les vérités de la religion*, 3 vol. in-12, 1743.

* TERTRE (Marguerite-Louis-François Duport du), ministre de Louis XVI, et fils de François-Joachim Duport du Tertre, journaliste et historien, naquit à Paris le 6 mai 1754, fit ses études au collége de Louis-le-Grand, et fut reçu avocat en 1777. Il parcourut la carrière du barreau avec la réputation d'un homme probe et désintéressé. La révolution lui fit donner une autre direction à ses idées. Il fut électeur en 1789; et, au moment de l'organisation de la première municipalité, il devint lieutenant de maire, et ensuite procureur de la commune. Quoiqu'il eût embrassé les principes politiques des novateurs, il se montra toujours modéré. Lorsque M. de Lafayette acquit quelque influence à la cour, il désigna Du Tertre à Louis XVI, qui, sur les rapports favorables de ce général, le nomma, en 1791, ministre de la justice. On venait d'établir la constitution, et Du Tertre se proposait de la suivre exactement; mais ses efforts furent vains, les factieux qui dominaient ne voulant que le désordre et l'anarchie. Dénoncé plusieurs fois, il déjoua quelque temps les projets de ses ennemis. Lors du départ de Louis XVI pour Montmédy, il apporta à l'assemblée les sceaux de l'état; mais l'assemblée lui enjoignit de les reprendre, et il eut la faiblesse de sceller l'ordre d'arrêter le roi. Sa déférence aux ordres de l'assemblée ne lui fut guère utile, car il fut encore dénoncé comme *royaliste*. Il parvint de nouveau à se justifier. Le 10 août 1792, il se trouvait au château des Tuileries, et parut plaindre sincèrement la situation de son auguste maître. Enveloppé dans la proscription qui eut lieu par suite de cette journée, il fut envoyé à la haute cour d'Orléans; mais il échappa aux massacres de Versailles, commis sur les mal-

heureux prisonniers qu'on emmenait de la première de ces villes. Les jacobins, qui depuis long-temps lui avaient préparé l'échafaud, l'accusèrent d'avoir gêné la liberté de la presse. Il apporta en vain des preuves assez fortes pour faire évanouir cette inculpation frivole ; il l'appuya même du témoignage de Marat, alors l'idole de la populace, et qui avait une grande influence sur la Convention : Du Tertre fut condamné à mort. Quand on lui lut son arrêt, il s'écria : « Les révolu» tions tuent les hommes, la postérité les » juge ! » Il subit son supplice avec courage, le 28 novembre 1793, à l'âge de 39 ans. On a de lui : *Principes et plan sur l'établissement de l'ordre judiciaire*. On le regarde aussi comme l'un des auteurs de l'*Histoire de la révolution*, par deux amis de la liberté, 1793-1802, 20 volumes in-18.

TERTULLIEN (Quintus-Septimus-Florens-Tertullianus), prêtre de Carthage, était fils d'un centurion dans la milice, sous le proconsul d'Afrique. La constance des martyrs lui ayant ouvert les yeux sur les illusions du paganisme, il se fit chrétien, et défendit la foi de J. C. avec beaucoup de courage. Ses vertus et sa science le firent élever au sacerdoce. De Carthage il passa à Rome. Ce fut dans cette ville qu'il publia, durant la persécution de l'empereur Sévère, son *Apologie pour les chrétiens*, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence et d'érudition en son genre. Tertullien avait un génie vif, ardent et fécond. Quoiqu'il parle peu avantageusement de ses études, ses livres prouvent assez qu'il avait étudié toutes sortes de sciences. On voit qu'il avait beaucoup lu saint Justin et saint Irénée. Il rendit son nom célèbre dans toutes les églises par ses ouvrages. Il confondit les hérétiques de son siècle ; il en ramena plusieurs à la foi ; il encouragea, par ses exhortations, les chrétiens à souffrir le martyre. Tertullien avait une sévérité naturelle, qui le portait toujours à ce qu'il y avait de plus rigoureux. « Il semblait, » dit un auteur, que l'Evangile ne fût » pas encore assez sévère pour lui. Ce » génie si vigoureux et si ferme se laissa » cependant séduire par les rêveries du » fanatique Montan ; et, ce qui est plus » déplorable, il ne rougit pas de devenir » le disciple de deux aventurières, *Pris-* » *cilla* et *Maximilla*, qui se prétendaient » inspirées et se mêlaient de prophétiser : » destinée assez ordinaire aux hommes » dont les vertus semblent tenir quelque » chose de la fougue des passions, et qui, » même en faisant le bien, paraissent plu» tôt s'abandonner à l'impétuosité de leur » caractère naturel, que remplir un de» voir. De quelque côté que se tournent » des hommes de cette espèce, ils vont » plus loin que les autres. » Cet homme, à la fois si illustre et si dangereux, mourut sous le règne d'Antonin-Caracalla, vers l'an 216. On croit qu'à la fin il se sépara des sectaires ; mais on ne voit nulle part qu'il ait condamné leurs erreurs. Les ouvrages de Tertullien sont de deux genres : ceux qu'il a faits avant sa chute, et ceux qu'il a donnés depuis. Les écrits du premier genre sont : 1° les livres de la *prière*, du *baptême* ; 2° son *Apologétique* pour la religion chrétienne. C'est son chef-d'œuvre, et peut-être le plus parfait et le plus précieux ouvrage de l'antiquité chrétienne. 3° *Exhortation à la patience* ; 4° l'*Exhortation au martyre* ; 5° deux *Livres à sa femme* ; 6° celui du *témoignage de l'âme* ; 7° *Traités des spectacles et de l'idolâtrie*. L'auteur démontre que les spectacles sont une occasion d'idolâtrie, de corruption et de luxure. Il parle d'une femme qui, ayant été au théâtre, en revint possédée du démon. L'exorciste demandant à l'esprit des ténèbres comment il avait osé attaquer une femme chrétienne : *C'est*, répondit celui-ci, *que je l'ai trouvée dans ma maison*. 8° L'excellent livre des *Prescriptions contre les hérétiques* ; 9° deux *Livres contre les gentils* ; 10° un *contre les Juifs* ; 11° un *contre Hermogène*, où il prouve, contre cet hérésiarque, que la matière ne peut être éternelle, mais que Dieu l'a produite de rien ; vérité que les philosophes même les plus célèbres (Platon, Thalès, Philolaüs, Jamblicus, Proclus et surtout Hiéroclès) ont reconnue comme les docteurs chrétiens, quoique d'une manière moins

ferme et moins conséquente ; 12° un *Livre contre les Valentiniens*, où il s'attache à les ridiculiser plutôt qu'à les réfuter ; 13° *De la pénitence* ; c'est un des traités les plus achevés de Tertullien ; 14° *Scorpiace*, écrit pour prémunir les fidèles contre le venin des gnostiques, qu'il appelle des scorpions. Ceux du second genre sont : 1° les cinq *Livres contre Marcion ;* 2° les *Traités de l'âme*, *de la chair de J. C.* ; 3° *Résurrection de la chair* ; 4° le livre de la *Couronne* ; 5° l'*Apologie du manteau philosophique*, c'est-à-dire de l'habit et du costume des philosophes, que plusieurs n'avaient pas cru devoir abandonner en se faisant chrétiens ; 6° le *Livre à Scapula* ; 7° les *Ecrits contre Praxéas* ; 8° les *Livres de la pudicité*, *de la fuite dans la persécution*, *des Jeûnes*, *contre les psychiques*, *de la Monogamie*, et *de l'Exhortation à la chasteté*. Les Pères latins, qui ont vécu après Tertullien, ont déploré son malheur, et ont admiré son esprit et aimé ses ouvrages. Saint Cyprien les lisait assidûment, et lorsqu'il demandait cet auteur, il avait coutume de dire : *Donnez-moi le maître*. Vincent de Lérins assure « qu'il a été parmi les Latins ce qu'a été Origène parmi les Grecs, c'est-à-dire le premier homme de son siècle. » Quoique la force de son imagination, qu'il avait aussi riche que belle, lui ait quelquefois fait associer à d'excellentes raisons des argumens plus oratoires que convaicans, le caractère de ses écrits en général est la solidité. « Ils renferment, dit encore l'auteur que nous venons de citer, autant de sentences que de paroles, et ces paroles sont autant de victoires. » La chute de ce grand homme doit d'autant plus étonner, qu'il témoigne, dans son Apologétique, c. 39, avoir une extrême frayeur de l'excommunication, qu'il appelle *une anticipation du jugement à venir*. Il fut depuis orgueilleux, attaché à son sens, et il se moqua des censures de l'Eglise. Quelque beau que fût son génie, il semble dépourvu des premiers principes, quand il veut soutenir ses erreurs ; il porte l'enthousiasme presque au ridicule ; comme lorsque, d'après l'autorité des rêveries de Priscille et de Maximille, il dispute sérieusement sur la figure et la couleur d'une âme humaine. Ayant depuis abandonné les montanistes, il devint le père d'une nouvelle secte. Ceux qui la composaient prirent le nom de *Tertullianistes*. Ils eurent une église à Carthage, jusqu'au temps de saint Augustin, qu'ils renoncèrent à leurs erreurs. Vassoult a donné, en 1714 et 1715, une traduction de l'*Apologétique* pour les chrétiens, avec des notes ; l'abbé de Gourcy en a donné une autre en 1780, avec celle des *Prescriptions*. Manessier a aussi mis en français les livres du *Manteau*, de la *Patience* et de l'*Exhortation au martyre*. Jacques Pamèle a donné une bonne édition de Tertullien, Anvers, 1579, et Paris, 1635, in-fol. Elle a fait oublier celle que Rigault avait donnée l'année précédente, avec des notes pleines d'erreurs très graves. L'édition de Jacques Pamèle a été réimprimée en 1641, 1664 et 1675. Pour avoir Tertullien complet, il faut y ajouter un volume de notes et de commentaires imprimés à Paris en 1635. La meilleure édition de Tertullien est celle de Venise, 1746. On trouve les ouvrages de Tertullien dans la *Bibliothèque des Saints Pères*, Paris, 1827. Thomas, seigneur du Fossé, a donné les *Vies* de Tertullien et d'Origène, sous le nom du sieur de *La Motte* : c'est un ouvrage estimé.

* TERZI (François), célèbre peintre italien, naquit à Bergame, vers l'an 1540. Il étudia son art à Florence et à Rome, où il se fit connaître avantageusement ; et acquit bientôt beaucoup de réputation. Terzi passa ensuite en Allemagne ; et, après avoir visité plusieurs villes où il exécuta différens tableaux, il s'arrêta à Vienne. L'empereur Maximilien II le chargea d'un ouvrage dont il s'acquitta si bien, que ce monarque le nomma son premier peintre, et lui accorda ensuite un privilége de noblesse pour lui et ses descendans, faveur très rare en Allemagne. Presque tous les souverains de ce pays employèrent les talens de Terzi, et il enrichit de ses tableaux l'Autriche, la Bohême, la Hongrie, la Carinthie, la Carniole, etc. Il revint en Italie en 1589,

demeura quelques années à Florence, et y composa divers tableaux : l'un des meilleurs, dédié à saint Laurent, se voit dans l'église de ce nom. Sur la fin de ses jours, Terzi se retira à Rome, où il mourut dans un âge très avancé.

TESAURO (Emmanuel), philosophe et historien piémontais du 16e siècle. Il mérita par ses talens la confiance de ses maîtres ; et ce fut par leur ordre qu'il entreprit l'*Histoire du Piémont*, et ensuite celle de la capitale de cet état. La première parut à Bologne en 1643, in-4 ; et celle de Turin, en cette ville, 1679, 2 vol. in-fol. Les études qu'il fit pour ces deux ouvrages, lui fournirent l'occasion de ramasser des matériaux pour une Histoire générale de toute l'Italie. Il la réduisit et en forma un *Abrégé* pour les temps seulement où ce pays fut soumis à des rois barbares. Cet abrégé fut imprimé à Turin, en 1664, in-fol., avec des notes de Valério Castiglione.

TESCHENMACHER (Garnier), né dans le duché de Berg à Elverfeld, fut ministre calviniste à Santen et à Clèves, et mourut à Wesel en 1638. Le principal de ses ouvrages est *Annales des duchés de Clèves, Juliers, Berg et pays circonvoisins*, en latin, Arnheim, 1638, in-fol. Chaque partie de ces *Annales* est précédée d'une description géographique de la province dont il fait l'histoire : Juste-Christophe DITMAR (*voyez* ce nom) en a donné une édition, Francfort et Leipsick, 1721, in-fol. Elle est enrichie d'une carte qui représente le pays tel qu'il était au moyen âge, de diplômes et de notes savantes, qui valent quelquefois des dissertations ; telle est celle qui regarde l'origine et la succession des ducs de Limbourg, page 430. Jean-Thomas Brosius attaqua les Annales de Teschenmacher dans un livre qui porte le même titre. Teschenmacher a encore laissé quelques ouvrages de théologie, conformes aux préjugés de la religion qu'il suivait.

TESSÉ (René FROULLAY, comte de), d'une famille ancienne, servit de bonne heure et avec distinction. Ayant fait lever le blocus de Pignerol en 1693, il commanda en chef dans le Piémont pendant l'absence du maréchal de Catinat, et devint maréchal lui-même en 1703. Il se rendit, l'année d'après, en Espagne, où il échoua devant Gibraltar et devant Barcelone. La levée de ce dernier siége fut très avantageuse aux ennemis ; il laissa dans son camp des provisions immenses, et il prit la fuite avec précipitation, abandonnant 1500 blessés à l'humanité du général anglais, le comte de Peterborough. Plus heureux en 1707, il chassa les Piémontais du Dauphiné. Le dégoût du monde lui inspira, en 1722, le dessein de se retirer aux Camaldules ; mais il fut obligé de quitter sa retraite pour se charger des affaires de France en Espagne. De retour en 1726, il rentra dans sa solitude, et y mourut le 10 mai de la même année, à l'âge de 74 ans, avec la réputation d'un négociateur ingénieux et d'un grand homme de bien. Les sentimens de piété qui animèrent ses derniers jours prouvent que le tumulte des armes et des affaires n'avait point affaibli sa religion. Il a laissé plusieurs enfans. (On a publié en 1806, *Mémoires et Lettres du maréchal de Tessé*, 2 vol. in-8. L'abbé de Feller dit, à l'article COSNAC, sans que nous puissions le garantir, que ce maréchal a composé la *Vie de cet archevêque*.)

* TESTA (Dominico), né près de Preneste en Italie, fut d'abord professeur de philosophie à Palestrine, puis à Rome, ensuite à Milan. Il occupait cette derniere chaire, lorsque Pie VII se l'attacha comme secrétaire, et le conduisit avec lui à Paris à l'époque du sacre de Napoléon. Testa ne fut pas toujours heureux ; en 1810 il fut relégué en Corse, et ses biens furent confisqués ; mais rentré en grâce en 1814, il conserva sa faveur jusqu'à sa mort qui arriva en mars 1832. Testa est auteur de plusieurs ouvrages importans publiés ou manuscrits.

* TESTEFORT (Jean), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Lyon vers 1595, et profès d'un couvent de cette ville, vint faire ses études de théologie à Paris, dans la maison de son ordre de la rue Saint-Jacques, agrégée à l'u-

niversité. Il était bachelier en licence en 1626. Soutenant la thèse nommée *majeure ordinaire*, sous la présidence du docteur Isaac Habert, de la Sorbonne, et depuis évêque de Vabres, il y défendit une proposition où le recteur de l'université crut apercevoir quelque chose de favorable aux prétentions ultramontaines, sur le pouvoir des princes (1). On venait de condamner le livre du jésuite Santarel à être brûlé. (*Voyez* SANTAREL.) Quoiqu'il n'appartînt pas à la faculté de théologie, le recteur crut de son devoir de s'élever contre la thèse du dominicain : en conséquence, il la déféra dans une assemblée des trois autres facultés, et y fit rendre un décret par lequel le frère Testefort était condamné à l'improuver, et à venir rétracter sa proposition, sous peine d'interdit perpétuel. Le clergé de France, alors réuni en assemblée générale, trouva que ce n'était point à des grammairiens, à des médecins, ni même à des jurisconsultes qu'appartenait la censure d'une proposition de théologie. Sur ses instances, il intervint une déclaration du roi, du 13 décembre 1626, qui annula le décret, défendant au recteur et à tous autres d'en poursuivre l'exécution. Le parlement voulut prendre part à cette nouvelle querelle; mais le roi lui imposa silence. Le Père Testefort continua sa licence pendant l'année 1627 jusqu'au mois de novembre, où, se voyant l'objet de nouvelles poursuites, il prit le parti de se retirer dans son couvent de Lyon. Le chapitre général de son ordre, tenu à Rome en 1629, le dédommagea du doctorat qu'il n'avait pu obtenir, en lui conférant, avec le titre de *maître en théologie*, la faculté d'enseigner. Il professa publiquement la philosophie et la théologie à Lyon jusqu'en 1644, époque à laquelle il mourut, à l'âge de 49 ans. On a de lui : 1° *les Roses du chapelet envoyées du paradis pour être jointes à nos fleurs de lys, marque du bonheur de notre France et de celui des fidèles*, Paris, 1621, in-8 de 375 pages; 2° *Philosophiæ thomisticæ versibus concinnatæ, pars prima complectens dialecticam, logicam et physicam elaboratas*, imprimée aux frais de ses disciples, Lyon, 1634, in-16 de 235 pages. Il se proposait de traiter de la métaphysique et de la morale sous la même forme. On ignore s'il a réalisé ce projet. 3° *Le Chemin de la perfection*, ou *le Miroir des mœurs célestes et divines*; traduction d'un opuscule de saint Thomas d'Aquin, avec quantité d'additions. L'ouvrage était prêt pour la presse, l'auteur avait obtenu le privilége; mais on ne sait point si l'ouvrage a été imprimé.

(1) Voici cette proposition : *Merito dixeris sacram Scripturam eam esse quæ partim bibliis sacris, partim epistolis decretalibus summorum pontificum quatenus explicant sacram Scripturam, partim sacris conciliis continetur.*

TESTELIN (Louis), peintre, né à Paris en 1615, mourut dans la même ville en 1655. Le tableau de la *résurrection de Tabithe par saint Paul*, que l'on voit dans l'église de Notre-Dame, fait admirer la fraîcheur et le moelleux de son coloris, les grâces et la noblesse de sa composition, l'expression et la hardiesse de sa touche. Personne n'avait plus que ce maître approfondi les principes de la peinture. L'illustre Lebrun le consultait souvent; l'estime et l'amitié qui régnaient entre eux font l'éloge de leurs talens et de leur caractère. — Henri TESTELIN, son frère cadet, né en 1616, mort en 1695, se distingua dans la même profession. C'est lui qui a donné les *Conférences de l'académie, avec les sentimens des plus habiles peintres sur la peinture*; ouvrage qui reçut des applaudissemens.

TESTU (Jacques), aumônier et prédicateur du roi, reçu à l'académie française en 1665, poète français, mourut en 1706. Il a mis en vers les plus beaux endroits de l'Ecriture et des Pères, sous le titre de *Stances chrétiennes*, in-12, 1703. Il a fait aussi diverses autres *Poésies chrétiennes*, dont le stile est assez faible. L'abbé Testu s'était d'abord consacré à la chaire; mais la faiblesse de sa santé l'obligea de quitter la prédication. Il avait ruiné son tempérament dans une retraite qu'il fit avec de Rancé, le réformateur de la Trappe. Les gens du monde ne l'aimaient pas; sa morale leur parais-

sait incommode ; ils l'appelaient, *Testu, Tais-toi.*

TETRICUS (Caïus Pesuvius), président d'Aquitaine, d'une famille consulaire, prit la pourpre impériale à Bordeaux en 268, et fut reconnu empereur des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre. La ville d'Autun n'ayant pas tardé à se révolter, il la soumit après un siége mémorable. Tetricus se maintint pendant le règne de Claude II, et une partie de celui d'Aurélien ; mais les alarmes continuelles où le tenait l'humeur inquiète et insolente des soldats, l'engagèrent à écrire à ce dernier qu'il lui céderait les provinces dans lesquelles il régnait, s'il venait s'en rendre maître. Aurélien s'avança donc avec une armée jusqu'à Châlons-sur-Marne. Tetricus, après avoir fait mine de lui résister, se rendit, et ses soldats furent obligés de se soumettre. Quoique Aurélien l'eût fait servir d'ornement à son triomphe, à son retour à Rome il le combla de faveurs, et l'appelait souvent son collègue, et quelquefois empereur. Tetricus vécut sagement dans la tranquillité d'une vie privée. Son règne avait été d'environ 5 ans. On voit dans la province de Luxembourg les vestiges d'un camp fameux qui porte son nom.

TETZEL (Jean), religieux dominicain, et inquisiteur de la foi, né vers 1470, à Pirna sur l'Elbe, fut choisi par les chevaliers teutoniques pour prêcher les indulgences qu'ils avaient obtenues pour la guerre contre les Moscovites. Il s'acquitta fort bien de cette commission. Quelque temps après l'archevêque de Mayence, nommé par le pape Léon X pour faire publier les indulgences, l'an 1517, donna cette commission au Père Tetzel qui s'associa à cet emploi les religieux de son ordre. Ils exagéraient, dit-on, la vertu des indulgences en persuadant au peuple ignorant « qu'on était » assuré d'aller au ciel, aussitôt qu'on » aurait payé l'argent nécessaire pour » les gagner. » Il se peut qu'on exagère aussi dans les reproches qu'on leur fait ; mais on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu des abus, tels qu'il s'en glisse dans les meilleures choses. Jean Staupitz, vicaire-général des augustins, fâché de ce que la publication des indulgences n'avait pas été confiée à son ordre, chargea ses religieux de prêcher contre le dominicain. Luther choisit cette occasion pour mettre au grand jour les erreurs de Jean Hus, dont il était infecté. Il soutint des thèses auxquelles Tetzel opposa d'autres thèses. Il fit ensuite des réponses aux reproches et aux objections de Luther. Charles Miltz, nonce du pape auprès du duc de Saxe, ayant reproché à Tetzel qu'*il était en partie la cause des désastres de l'Allemagne*, ce religieux en mourut de chagrin, l'an 1519. C'était, à quelques inconsidérations près, un homme sage, savant et estimable. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que Luther n'attendait que le moment d'éclater et de former sa secte, le reproche du nonce n'était pas tout-à-fait exact. Tetzel avait été plutôt l'occasion que la cause des malheurs de l'Allemagne. Le nonce avait espéré de gagner Luther en maltraitant son premier adversaire ; mais il connaissait peu le génie des sectaires, et ses espérances ne tardèrent pas à s'évanouir.

TEVIUS (Jacques), professeur de belles-lettres à Bordeaux, puis à Coïmbre en 1547, était natif de Prague. C'est sous son rectorat que les jésuites prirent possession, l'an 1555, de l'université de cette dernière ville. Il était poète, orateur et historien. Ses *Discours latins*, ses *Poésies*, et son *Histoire* aussi en latin, *de la conquête de Dieu par les Portugais en* 1335, Paris, 1762, in-12, prouvent qu'il avait lu les bons auteurs de l'antiquité.

TEXEIRA (Joseph), dominicain portugais, né en 1543, était prieur du couvent de Sartaren en 1578, lorsque le roi Sébastien entreprit en Afrique cette malheureuse expédition où il périt. Le cardinal Henri, qui lui succéda, étant mort peu de temps après, Texeira suivit le parti de dom Antoine, que la populace avait proclamé roi, vint l'an 1581 avec lui en France, et mourut en 1604. On a de lui : 1° *De Portugaliæ ortu*,

Paris, 1582, in-4, assez rare; 2° un *Traité de l'Oriflamme*, 1598, in-12; 3° *Aventures de dom Sébastien*, in-8; et d'autres ouvrages plus romanesques qu'historiques.

* TEXIER (Claude), jésuite, né en Poitou en 1610, entra en 1628 dans la société. Après avoir enseigné pendant 5 ans les humanités et la rhétorique, et avoir prononcé les quatre vœux, il se voua à la direction des consciences et à la prédication. Il fut en même temps recteur des colléges de Limoges, de Poitiers, de la maison professe de Bordeaux, et enfin provincial d'Aquitaine. Il prêcha le carême de 1661 devant Louis XIV. On a de lui : 1° *L'impie malheureux*, ou *les trois malédictions du pécheur, prêchées pendant l'avent*, Paris, 1673 et 1678, in-8. Il y en a une traduction latine imprimée en Allemagne, 1695, in-4. 2° *Sermons pour tous les jours du carême*, Paris, 1675, 2 vol. in-8; 3° *Octaves du Saint-Sacrement et de la Croix*, Paris, 1676, in-8; 4° *Sermons sur les mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, et sur les autres mystères de notre religion*, Paris, 1677, 2 vol. in-8; 5° *Panégyriques des saints*, Paris, 1678, 2 vol. in-8; 6° *Sermons pour les dimanches*, Paris, 1678, 2 vol. in-8; 7° *Conduite spirituelle pour la retraite*, Paris, 1678, in-12. Le Père Texier avait la méthode, suivant les prédicateurs de son temps, de prouver la première partie de son discours par l'autorité de l'Ecriture; la seconde, par les sentimens des Pères; la troisième, par des raisonnemens. Ses sermons sont bons à consulter; mais ils ne peuvent servir de modèle. Il mourut dans la maison professe de Bordeaux le 24 avril 1687, âgé de 77 ans.

TEXTOR (Benoît), médecin de Pont-de-Vaux dans la Bresse, est auteur d'un *Traité sur la peste*, qu'il fit imprimer à Lyon en 1551, in-8. On a encore de lui : *De cancro*, Lyon, 1550; et *Stirpium differentiæ*, Strasbourg, 1552, in-8.

* TEYSSEYRRE (L'abbé Antoine-Jérôme-Paul-Emile), naquit à Grenoble, le 13 avril 1785, d'une famille considérée. Après avoir fait ses études à l'école centrale de Grenoble, il fut mis par ses parens à l'école polytechnique, où il se fit remarquer par son application à l'étude et par son excellente conduite. Il entra ensuite à l'école des Ponts-et-Chaussées, d'où il sortit avec le brevet d'ingénieur, et l'emploi de répétiteur à l'école polytechnique. Sa vocation le portant au service des autels, il quitta la carrière à laquelle on le destinait, entra au séminaire de Saint-Sulpice, et y fit de rapides progrès dans les sciences ecclésiastiques. Ayant reçu les ordres en 1811, il s'attacha à la congrégation de Saint-Sulpice, et fut chargé de catéchiser les enfans, fonctions auxquelles il se rendait fort propre, par sa douceur et ses manières affectueuses. Il eut une grande part à la rédaction d'un *Catéchisme de persévérance*. S'apercevant que le nombre des prêtres n'était pas en proportion des besoins, il entreprit, en 1814, de fonder une communauté où l'on pût recevoir et élever gratuitement les jeunes enfans de 11 à 12 ans qui annonceraient des dispositions pour l'état ecclésiastique, et quoiqu'il n'eût d'autres ressources que son zèle et sa confiance dans la charité des personnes pieuses, il parvint, en peu d'années, à former une maison assez nombreuse, et florissante. Il fut interrompu dans ses pieux travaux par une maladie aiguë qui, en six jours, enleva à l'Eglise un de ses plus zélés ministres : l'abbé Teysseyrre mourut le 23 août 1818, à peine âgé de trente-trois ans.

THADÉE. *Voyez* JUDE.

THAIS, fameuse courtisane grecque, corrompit la jeunesse d'Athènes : elle suivit Alexandre dans ses conquêtes, et l'engagea à détruire la ville de Persépolis. Après la mort du conquérant macédonien, Thaïs se fit tellement aimer de Ptolémée, roi d'Egypte, que ce prince l'épousa.—Il y eut une autre courtisane de ce nom en Egypte, que saint Paphnuce, anachorète de la Thébaïde, arracha aux charmes séducteurs du monde, et qui fit de ses égaremens une longue et sincère pénitence. On dit que,

pendant plusieurs années, elle ne fit d'autres prières que celle-ci : *Plasmasti » me*, *miserere mei!* Vous qui m'avez » créée, ayez pitié de moi ! »

THALÈS, le premier des sept sages de la Grèce, où il établit la première école de philosophie, naquit en 639 ou 640 avant J. C., en Phénicie, et non à Milet, où il ne se rendit que dans un âge avancé. Pour profiter des lumières de ce qu'on regardait comme d'habiles gens, il fit plusieurs voyages, selon la coutume des anciens. Il s'arrêta longtemps en Egypte, où il étudia sous les prêtres de Memphis : Amasis, alors roi d'Egypte, lui donna, dit-on, des marques publiques de son estime. Mais comme tout cela appartient à l'histoire des temps fabuleux, l'on ne peut en parler avec assurance. Thalès retourna à Milet, où il devint un docteur fameux. Des *sept Sages*, il n'y eut que lui qui fonda une secte de philosophes, appelée *secte ionique*. On lui attribue plusieurs sentences; les principales sont : « Il ne » faut rien dire à personne dont il puisse » se servir pour nous nuire; et vivre » avec ses amis comme pouvant être » nos ennemis.—Ce qu'il y a de plus » ancien, c'est *Dieu*, car il est incréé; » de plus beau, le *monde*, parce qu'il » est l'ouvrage de Dieu; de plus grand, » l'*espace*; de plus prompt, l'*esprit*; » de plus fort, la *nécessité*; de plus » sage, le *temps*; de plus constant, l'*es-* » *pérance*; de meilleur, la *vertu*, sans la- » quelle il n'y a rien de bon.—La chose » la plus difficile du monde est *de se* » *connaître soi-même*; la plus facile, » *de conseiller autrui*; et la plus douce, » l'*accomplissement de ses désirs.* » Il avait établi, d'après Homère, que l'eau était le premier principe de toutes choses. L'un et l'autre avaient emprunté cette doctrine des Egypticns, qui attribuaient au Nil la production de tous les êtres. Van Helmon et Maillet ont ressuscité cette imagination, d'autant plus creuse et plus fausse que l'eau est une substance indestructible et incorruptible, qui ne se change en rien et reste toujours elle-même (*voy.* l'*Examen des Epoques de la nature*, n° 97). Thalès mourut l'an 548 avant J. C. Il avait composé divers Traités qui ne nous sont pas parvenus. S'étant un jour laissé tomber dans une fosse pendant qu'il était occupé à contempler les astres, une bonne vieille lui dit : « Hé! » comment connaîtrez-vous ce qui est » dans le ciel, si vous ne voyez pas ce » qui est à vos pieds ? » Paroles que Cicéron applique avec beaucoup de vérité à tous les philosophes qui s'épuisent en spéculations sur l'état du ciel, et ne connaissent pas la nature de ce qu'ils touchent des pieds et des mains.

THALLUS, a écrit des *Histoires syriennes*, dont les anciens ont parlé avec éloges; elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous, et nous ne les connaissons que par les passages que saint Justin martyr, Tertullien, Minutius Félix, Eusèbe, etc., en ont cités. On a remarqué que cet auteur était parfaitement d'accord avec Phlégon, en ce qui regarde les ténèbres arrivées à la mort de J. C. (*Voyez* PHLÉGON.)

THAMAR, Chananéenne, épousa, vers l'an du monde 2275, Her, fils aîné de Juda, qui mourut subitement, ainsi que son second époux, Onan. (*Voyez* ce nom.) Juda, craignant le même sort pour Sela, son troisième fils, différait toujours de lui laisser épouser la veuve de ses deux frères, quoiqu'il l'eût promis. Ce refus chagrina Thamar : elle se voila le visage, s'habilla en courtisane, alla attendre Juda sur le grand chemin, et eut commerce avec lui. Quelque temps après, sa grossesse ayant éclaté, elle fut condamnée à la mort pour avoir manqué de fidélité au mari qu'elle attendait; mais ayant représenté à Juda les bracelets qu'elle en avait obtenus pour gage de son amour, ce patriarche, étonné et repentant de lui avoir refusé son fils Sela, fit casser l'arrêt de sa condamnation. Elle accoucha ensuite de deux jumaux, Pharès et Zara. Elle est nommée avec ses deux enfans dans la généalogie du Sauveur, ainsi que trois autres femmes qui n'étaient pas sans reproche; ce qui prouve, d'un côté, la sincérité des évangélistes, et de l'autre, les vues

miséricordieuses et pleines d'instruction du Sauveur des hommes, qui, se réduisant à la condition des pécheurs pour le salut de tous, ne refusa pas d'en descendre. C'est l'observation de saint Jérôme : *Notandum in genealogia Salvatoris nullam sanctarum assumi mulierum, sed eas quas Scriptura reprehendit; ut qui propter peccatores venerat, de peccatoribus nascens, omnium peccata deleret : unde et in consequentibus Ruth Moabitis ponitur, et Bethsabee, uxor Uriæ.*

THAMAR, fille de David et de Maacha. Amnon, son frère, conçut une violente passion pour elle ; et, désespérant de pouvoir la satisfaire, il feignit d'être malade. Sa sœur Thamar vint le voir, et Amnon profita d'un moment où ils se trouvèrent seuls pour lui faire violence. Ce misérable la chassa ensuite honteusement, l'an 1032 avant Jésus-Christ. Absalon fit tuer Amnon pendant un grand festin, pour venger l'affront fait à sa sœur. (*II. Reg.* 13.)

THAMAS. *Voyez* KOULI-KAN.

THARACA, roi d'Ethiopie et d'Egypte, vint au secours d'Ezéchias et de la ville de Jérusalem, assiégée par Sennachérib, comme l'on voit au 4e liv. des Rois, chapitre 19. Ce secours néanmoins devint inutile par celui que le Seigneur apporta aux assiégés, d'une manière prompte et miraculeuse. C'est tout ce qu'on sait de Tharaca : ce que l'*Histoire* profane en raconte n'est qu'un tissu de fables. Strabon l'appelle *Théracon.*

THARÉ, fils de Nachor et père d'Abraham, de Nachor et d'Aram, demeurait à Ur, en Chaldée ; et il en sortit avec son fils Abraham pour aller à Haran, ville de Mésopotamie ; il mourut âgé de 205 ans. Les chronologistes, qui ont trouvé de la difficulté à concilier l'année de la naissance d'Abraham (*Gen.* 11, 26.) avec l'âge qu'il avait lorsqu'il reçut l'ordre de quitter son pays (*Gen.* 12, 4), n'ont pas distingué les deux missions, clairement exprimées dans les Actes des apôtres (7, 5; *voyez* le *Rationarium temporum* du père Petau, *part.* 2, *lib.* 2, *cap.* 2. Cependant quelques auteurs pensent qu'Abraham est né la 130e année de Tharé, et que lorsque l'Ecriture sainte dit que Tharé engendra ses trois fils à 70 ans (*Gen.* 11, 26), elle marque précisément l'époque où il commença d'avoir des enfans, et qu'Abraham n'est nommé le premier qu'à raison de sa dignité de patriarche et de son importance dans l'histoire sainte ; de même que Sem est nommé le premier des trois fils de Noé (*Gen.* 5. 31.), quoiqu'il soit certain d'ailleurs que l'aîné est Japhet. L'Ecriture dit que Tharé adorait des dieux étrangers, lorsqu'il habitait dans la Chaldée (*Josué* 24, 2); mais, par les instances et l'exemple de son fils Abraham, il renonça à ses superstitions, pour adorer le vrai Dieu. Il est apparent que la religion de Tharé était le sabéisme ou l'adoration des étoiles ; culte très répandu dans cette contrée de l'Asie. Maimonide en parle fort amplement, et prétend qu'Abraham lui-même fut élevé dans cette doctrine, mais qu'il la combattit par des raisons aussi simples que péremptoires. Le livre de la Sagesse parle aussi de cette ancienne erreur, et regarde ses partisans comme plus excusables que ceux qui adorent les ouvrages des hommes. (*Sap.* 13.) Les compilateurs de la nouvelle *Histoire universelle*, altérant à leur ordinaire l'histoire sainte, ont confondu Tharé avec Laban, et ont attribué à celui-là les idoles de celui-ci. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 15 février 1781, pag. 260.)

THARGELIE, fameuse Milésienne, contemporaine de Xerxès, à qui elle gagna beaucoup de partisans dans la Grèce, lorsque ce prince voulut en faire la conquête. Courtisane à la fois et sophiste elle parcourut plusieurs pays, où elle se fit des amans et des admirateurs, unissant une philosophie factice à un libertinage réel, de beaux mots à des actions odieuses ; elle termina ses courses en Thessalie, dont elle épousa le souverain.

THAULÈRE. *Voyez* TAULÈRE.

THÈCLE (Sainte), vierge, et selon la plus commune opinion, martyre, fut un des beaux ornemens du siècle des apôtres. Nous n'avons point d'*Actes* au-

thentiques de cette sainte, comme l'a prouvé le Père Stilting (*Acta sanctorum*, tom. 6, sept., p. 547). Saint Jérôme rapporte, d'après Tertullien, qu'un prêtre nommé *Jean*, fut déposé pour avoir fabriqué de faux *Actes* de saint Paul et de sainte Thècle ; et le pape Gélase condamna un livre qui portait ce nom. Basile de Séleucie a publié une *Vie* de cette sainte dans le 5e siècle ; mais Tillemont prouve qu'il a puisé ses matériaux dans des sources peu sûres. Métaphraste a aussi donné une *Vie* de cette sainte ; mais tout ce qu'il en rapporte est bien éloigné d'être authentique. Quoi qu'il en soit, les Pères des premiers siècles en ont fait une mention très honorable, et l'on ne doit pas refuser de croire en général les miracles qu'ils en rapportent. Les principales circonstances de la vie de cette sainte ont été recueillies des écrits des saints Pères, par Tillemont, tome 2, pag. 60. On connaît les beaux vers de saint Grégoire de Nazianze, traduits ainsi en latin :

Quis Theclam necis eripuit, flammæque periclo?
Quis validos ungues vinxit, rabiemque ferarum?
Virginitas. O res omni mirabilis ævo!
Virginitas fulvos potuit sopire leones:
Dente nec impuro generosos Virginis artus
Ausi sunt premere, et rigido discerpere morsu.

—Il ne faut pas la confondre avec sainte Thècle, qui souffrit le martyre avec Timothée et Agape, à Gaza en Palestine, l'an 304.

THEGANUS, chorévêque de Trèves (1) sous Louis le Débonnaire, écrivit l'*Histoire* de ce prince, auprès duquel il avait beaucoup de crédit. Pierre Pithou l'a publiée dans le corps des auteurs de l'*Histoire de France*. On la trouve aussi dans la *Bibliotheca* de Lambecius.

(1) On a beaucoup disputé sur la signification de *chorévêque*, et la place que tenaient dans l'Eglise ceux qui étaient revêtus de ce titre. Il paraît certain que c'était ce que nous appelons aujourd'hui *évêque suffragant*; non pas suffragant ou dépendant d'un métropolitain, et ayant lui-même son diocèse propre, mais suffragant, lieutenant ou coopérateur d'un autre évêque, dont il remplissait les fonctions, surtout dans les campagnes et endroits éloignés de la ville épiscopale. Quelques-uns confondent les chorévêques avec les évêques régionnaires; mais il paraît que ceux-ci n'étaient attachés à aucun diocèse, ni dépendans d'aucun évêque principal ; que c'étaient des missionnaires et ouvriers évangéliques, ayant le caractère épiscopal, et la juridiction selon l'exigence des lieux et des circonstances.

THEGLATH-PHALASAR, roi des Assyriens, succéda à Phul, l'an 747 avant Jésus-Christ. Achaz, roi des Juifs, se voyant assiégé dans Jérusalem par Razin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, envoya tout l'or et tout l'argent qui se trouva dans le trésor du temple, à Theglath-Phalasar, pour l'engager à venir à son secours. Le monarque assyrien marcha aussitôt contre Razin, le tua, ruina Damas; mais il n'épargna pas davantage le roi des Juifs. Il ravagea son pays, et l'obligea de lui payer annuellement un tribut considérable. Theglath-Phalasar prit aussi la plupart des villes de Galilée, et emmena en captivité les tribus de Nephthali, de Gad, de Ruben, et la demi-tribu de Manassé. Il mourut à Ninive, l'an 728 avant Jésus-Christ, après un règne de vingt ans. Salmanasar son fils lui succéda. (IV. *Reg.* 16.)

THÉIAS, roi des Goths en Italie, fut élu à la fin de l'an 552, après la défaite et la mort de Baduela. Il eut à combattre le général Narsès, capitaine expérimenté, et fut obligé d'en venir aux mains près du mont Vésuve. Cette journée fut une des plus sanglantes qu'il y ait jamais eu. Théias se défendit en héros, et tua presque tous ceux qui s'avançaient pour lui ôter la vie. Enfin comme il voulait changer de bouclier, un soldat ennemi saisit ce moment pour le percer de sa javeline et le renversa mort. C'est ainsi que périt Théias à la fin de l'année 553.

THÉMINES (Ponce de Lausières, marquis de), chevalier des ordres du roi, maréchal de France, était fils de Jean de Thémines, seigneur de Lausières, d'une famille noble et ancienne. Il servit avec distinction sous Henri III et sous Henri IV, auquel il fut toujours fort attaché, et se signala en 1592, au combat de Villemur. Ayant été honoré du bâton de maréchal de France, en 1616, au siége de Montauban, par Louis XIII, il prit plusieurs villes aux protestans et échoua devant Castres et le Mas d'Azil. En 1626, il eut le gouvernement de Bretagne, et mourut l'année d'après, à 74 ans. Sa postérité masculine finit dans la personne de son petit-fils, mort en 1646.

THEMISTIUS, fameux philosophe, était originaire de Paphlagonie. Son père philosophe lui-même l'envoya de bonne heure dans un petit pays auprès du Pont-Euxin, où il étudia l'éloquence sous un habile maître. Il y fit de si grands progrès, qu'on lui donna le surnom de *beau parleur*. Il alla à Constantinople, où il enseigna la philosophie avec beaucoup d'applaudissement. Constance le fit sénateur de cette ville, et quatre ans après, il lui érigea une statue. Themistius se rendit à Rome en 376 ; mais comme cette ville n'était plus que la seconde de l'empire, par une vanité ridicule, mais si ordinaire aux philosophes, il ne voulut point y demeurer, quelques offres qu'on lui fît. Théodose le Grand le fit préfet de Constantinople, l'an 384. Il était païen, mais sans fanatisme, et il fut lié avec saint Grégoire de Nazianze. On ignore les autres circonstances de sa vie, ainsi que l'année de sa mort. Dès sa jeunesse il composa des Notes sur la *Philosophie de Platon et d'Aristote*, et cet ouvrage fut fort goûté. Ce qu'il avait fait sur Aristote parut à Venise, 1570 et 1587, in-fol. ; et Stobée cite un passage de son livre sur l'*immortalité de l'âme*. Il nous reste encore de lui 33 *Discours* grecs, qui sont pleins de dignité et de force. Il ose remontrer, dans un de ses Discours à l'empereur Valens, prince qui, étant arien, persécutait les orthodoxes, qu'il ne fallait pas s'étonner de la diversité des sentimens parmi les chrétiens, puisqu'elle n'était rien en comparaison de cette multitude d'opinions qui régnaient chez les Grecs, c'est-à-dire chez les païens. Il y a un raisonnement plus simple : c'était de se tenir, suivant l'expression d'un autre païen (Ammien-Marcellin), à la doctrine de la *grande Eglise*. Dans ses autres Discours, Themistius prodigue moins l'encens aux princes de son temps, que les autres déclamateurs; et il leur donne souvent des leçons de sagesse. Nous avons deux éditions de ses *Discours*, l'une, par le Père Petau, et l'autre par le Père Hardouin : celle-ci parut en grec et en latin au Louvre, en 1684, in-fol. Le célèbre Ange Maj, conservateur de la Bibliothèque ambrosienne de Milan, a publié, en 1816, une édition *de Themistii Plauti et Isæi opera*, un seul volume. Dans la même année il donna au public un *Discours* inédit du même auteur.

THÉMISTOCLE, célèbre général athénien, naquit dans le bourg de Phréas, l'an 535 avant Jésus-Christ, eut pour père Néocle, citoyen obscur ; sa mère était étrangère. Son libertinage fut si grand, que son père le déshérita. Il parvint à faire oublier cette tache par des talens précoces et son application à l'étude. Ces qualités lui obtinrent des emplois importans dans sa république, et il fut nommé général, lorsque Xerxès marcha contre Athènes. On arrêta que les Lacédémoniens iraient défendre le passage des Thermopyles, où ils firent des prodiges de valeur ; et que les Athéniens conduiraient la flotte au détroit d'Artémise, au dessus de l'Eubée. Le courage des Grecs et une tempête furieuse ruinèrent une partie de la flotte ennemie ; mais il n'y eut aucune action décisive. Cependant une armée de terre de Xerxès avait franchi le passage des Thermopyles, et se répandait dans la Phocide, mettant tout à feu et à sang. Dans ce désastre affreux, Thémistocle se réconcilia avec Aristide, qui fut rappelé avec tous les exilés, et s'étant mis à la tête de l'armée navale, il gagna la bataille de Salamine, qui coûta aux Grecs 40 vaisseaux, et les Perses en perdirent 200. Mais soit que ses concitoyens fussent des ingrats, soit qu'il abusât du crédit que lui donnaient ses victoires, il fut banni par la loi de l'ostracisme, sur diverses accusations bien ou mal fondées ; entre autres, d'être entré dans la conspiration de Pausanias. Après avoir erré de retraite en retraite, il se réfugia auprès du roi de Perse, qui le combla de biens, et qui voulut lui confier le commandement général de ses armées. L'Athénien, ne voulant ni porter les armes contre sa patrie ni déplaire à Artaxerxès, s'empoisonna, dit-on, l'an 464 avant Jésus-Christ, à l'âge de 65 ans ; Thucydide le fait mourir d'une maladie naturelle. Thémistocle était courageux et entreprenant, et en même temps vain,

colère et envieux. Cornélius-Népos convient que c'était un homme vicieux; mais il ajoute que ses vertus ont compensé ses vices : *Hujus vitia maximis sunt emendata virtutibus*. Manière de parler si usitée, mais qui n'en est pas moins fausse et absurde, contraire à la nature et à la pureté de la vertu, qui ne peut exister, comme l'observe Horace, que lorsque le vice a cessé d'être, ou lorsqu'on le combat avec courage (1). Le repos semblait l'inquiéter, et l'ambition qui l'agitait donna plus d'une secousse alarmante à sa patrie. Il parut à Francfort en 1629, et à Leipsick, en 1710, des *Lettres* in-8, en latin, sous le nom de Thémistocle; mais il est certain qu'elles ne sont pas du général athénien.

THÉOCRITE de Syracuse, ou de l'île de Cos, florissait sous Ptolémée-Philadelphe, roi d'Egypte, vers l'an 285 avant J. C. On dit que ce poète eut l'imprudence d'écrire des satires contre Hieron, tyran de Syracuse, et qu'il fut puni de mort par ce prince. Théocrite s'est fait une grande réputation par ses *Idylles*, qui ont servi de modèle à Virgile dans ses *Eglogues*. Il a employé le dialecte dorien, qui est très propre pour ce genre. Les *Idylles* de ce poète passent, avec raison, pour une des plus belles images de la nature : l'honneur que Virgile lui a fait de l'imiter, est un grand préjugé en sa faveur; Virgile qui vivait dans un siècle plus délicat et plus poli, l'a surpassé; mais il reste au poète grec l'honneur de l'avoir devancé dans cette carrière, et de lui en avoir frayé le chemin. Fontenelle a jugé trop sévèrement les églogues de Théocrite, et il ne faut pas en être surpris, puisqu'il n'épargne pas celles de Virgile. Les *Idylles* de Théocrite sont au nombre de 30. Longepierre en a traduit quinze en français. (*Voyez* son article.) La première, parmi les nombreuses éditions de ce *poète* de Syracuse, est de Venise, 1495, in-fol. On distingue celles d'Oxford, 1699, in-8, et 1770, 2 vol. in-4, en grec et en latin; de Londres, 1729, in-8, avec des *Notes*; de Glascow, 1746, petit in-4 en grec; de Parme, Bodoni, 1792, in-8, tirée à 200 exemplaires; de Leipsick, 1810, in-fol. Chabanon, Gail, 1792, in-8 et in-12, et Geoffroy, 1800, in-8, ont publié, à différentes époques, des *traductions* de Théocrite. Nous distinguons la traduction en vers français de M. Servan de Sugny, 1822, in-18. On a aussi de Théocrite 23 *épigrammes* ou *inscriptions*, et 3 fragmens dont l'un semble être la suite de sa 29 Idylle.

THÉODAS et THEUDAS : ce sont les noms de deux imposteurs qui voulurent chacun se faire passer pour le Messie. L'un fut pris par Saturnin, gouverneur de Syrie sous l'empereur Auguste; et l'autre, par Cuspius Fadus, préposé au même gouvernement sous Claude. Il est parlé du premier au chapitre 5e des Actes des apôtres.

THÉODAT, roi des Goths en Italie, était fils d'une sœur du roi Théodoric. La reine Amalasonte ayant perdu son fils Atalaric, mit sur le trône son neveu Théodat, en 534, et l'épousa peu de temps après. Théodat fut ingrat : il chassa sa bienfaitrice du palais de Ravenne, sous prétexte d'adultère; et après l'avoir détenue quelque temps en prison, il la fit étrangler dans un bain. L'empereur Justinien, indigné de la mort de cette princesse et de l'ingratitude de son époux, lui déclara la guerre. Bélisaire descendit en Italie, et lui enleva la Dalmatie et la Sicile. Théodat obligea le pape Agapet à se rendre à Constantinople, pour calmer

(1) Virtus est vitium fugere, et sapientia stultitia caruisse. — On dit souvent que tel homme *a de grands vices et de grandes vertus*; mais dans le fait cela n'est pas exact. Les vertus se tiennent, et ne vont pas les unes sans les autres, et par conséquent ne vont pas avec les vices. Quiconque possède une vertu par principe et d'une manière réfléchie, possède toutes les autres, au moins dans le désir, dans les efforts et la recherche des moyens de les acquérir. Il peut tomber dans des fautes : mais il les reconnaît, et s'étudie à ne pas les répéter. L'homme vicieux peut faire des actions vertueuses quant à leur objet, mais non pas quant à la source et aux principes dont elles dérivent : il les fait, ces actions, par intérêt, par goût, par quelque disposition organique, ou par l'expulsion des circonstances, mais non par amour vrai, pur, constant et raisonné de la vertu. Enfin, puisque la vertu est l'effet de la force, elle ne peut exister avec les dispositions du vice, qui est la lâcheté. *Il n'y a pas de vertu sans force*, dit le philosophe de Genève, *et le chemin du vice est la lâcheté*. Long-temps avant lui un autre philosophe avait dit :

Virtus recludens immeritis mori
Cœlum, negata tentat iter via. Hor.

l'empereur ; mais Vitigès, son ami et son général, se révolta contre lui, fut proclamé roi, et le fit mourir en 536. C'est ainsi que la Providence se servit d'un ingrat pour en punir un autre.

THÉODEBERT Ier, roi de Metz, succéda à son père Thierry l'an 534, et fut placé sur le trône par ses vassaux, malgré l'opposition de ses oncles. Il les aida pourtant dans leur seconde expédition en Bourgogne, et eut part au partage qu'ils firent de ce royaume. Il se joignit à Childebert en 537, contre Clotaire son oncle ; mais cette guerre n'eut pas de suite. Théodebert secourut en 538 Vitigès, roi des Ostrogoths, et entra lui-même l'année suivante en Italie, d'où il revint chargé de dépouilles ; mais la plus grande partie de son armée périt de maladie. L'année suivante, Justinien regagna Théodebert, en lui faisant les mêmes avantages que Vitigès ; et ce traité fut pour les Francs un nouveau titre de propriété dans les Gaules. *Depuis ce temps,* dit Procope, *les Français furent absolument maîtres de Marseille, colonie des Phocéens, et en possesion de cette mer :* ce qui prouve qu'il y avait déjà alors une marine. Théodebert mourut en 548, lorsqu'ayant levé une puissante armée, il allait attaquer, jusque dans Constantinople, Justinien, avec lequel il s'était brouillé. Le premier exploit connu depuis l'établissement des rois de France en deçà du Rhin est l'expédition de ce prince contre Cochiliac, roi des Danois, qui perdit son armée de terre, tandis que sa flotte, qui arriva en même temps, fut mise en déroute par la flotte française. La valeur de Théodebert, sa libéralité, sa prudence et sa clémence lui méritèrent l'éloge de ses contemporains. On voit une monnaie d'or de ce prince où son image est gravée d'un côté, avec le titre de *Dominus noster*, qui n'appartenait qu'aux empereurs ; de l'autre on y voit une victoire avec les armes de l'empire. Il fit battre cette monnaie pour rabaisser l'orgueil de Justinien, qui avait pris le titre de vainqueur des Français. Sa mort arriva à la chasse, par la chute d'une grosse branche d'arbre, qu'un buffle lui fit tomber sur la tête, et qui l'abattit de son cheval. Thibaud son fils lui succéda.

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, monta sur le trône en 596, après la mort de son père Childebert, dont il partagea les états avec son frère Thierry, roi d'Orléans. Il régna d'abord sous la tutelle de Brunehaut, son aïeule ; mais les grands d'Austrasie, lassés de la domination de cette princesse, engagèrent son petit-fils à l'exiler en 599. Théodebert, qui avait joint ses forces à celles de son frère, défit successivement Clotaire et les Gascons. Brunehaut, irritée contre lui, excita Thierry à lui faire la guerre. Ce prince le vainquit aux combats de Toul et de Tolbiac, et le fit prisonnier. Théodebert fut envoyé à Châlons-sur-Saône, où la reine Brunehaut lui fit couper les cheveux, et le fit mourir peu après, l'an 612.

THÉODELINDE, reine des Lombards, étant restée veuve d'Autaris ou Autarite, vers l'an 592, retint le gouvernement du royaume, et mit la couronne sur la tête d'Agilulphe, duc de Turin, en l'épousant ; mais elle lui procura encore un plus grand bien, et à toute la nation des Lombards, en les retirant de l'arianisme pour les faire catholiques. Quelque temps après, les évêques d'Istrie, divisés pour l'affaire des Trois-Chapitres, engagèrent cette reine dans leur schisme. Saint Grégoire le Grand ayant appris cette nouvelle avec déplaisir, et craignant que celle qui avait tiré les Lombards de l'erreur par sa persuasion, ne les portât à la division par son exemple, ménagea adroitement l'esprit de cettte princesse, pour éluder un coup si fâcheux, et il fit en sorte qu'elle reprît sa première union avec l'Eglise. Saint Grégoire lui adressa ses Dialogues. La mort de son second époux la laissa encore maîtresse du royaume, qu'elle gouverna pendant dix ans, depuis 616 jusqu'en 626, avec son fils Adawalde. Arioalde les en chassa.

THÉODEMIR, roi arien des Suèves ou de Galice en Espagne, succéda, ou à Remismond, ou à Théodomont, en 558. Il abjura l'arianisme, après avoir vu que son fils Ariamire ou Miron avait recouvré

la santé par l'intercession de saint Martin. Ce prince protégea les catholiques, et fit tenir un concile à Lugo, en 562, et un à Brachara ou Brague, l'an 563, pour confirmer la foi catholique, et mourut vers l'an 570, après un règne de 12 ans. (*Voyez* saint MARTIN de Dume.)

* THÉODON (Jean-Baptiste), sculpteur français, étudia d'abord à Paris, et alla se perfectionner à Rome, d'où l'appela Louis XIV pour l'employer, avec d'autres artistes, à l'embellissement de Versailles. Il exécuta, entre autres ouvrages estimés, l'*Atlas métamorphosé en rocher*, et la *Phaétuse changée en peuplier*. On voyait ces statues, de dimensions colossales, à Richelieu. Elles ont été dans la suite transportées à Paris. Le beau groupe d'*Aria et Petus* a été commencé par Théodon; il fut terminé par Le Pautre. Théodon mourut à Paris, en 1713.

THÉODORA, femme de l'empereur Justinien Ier, était fille d'un homme chargé du soin de nourrir les bêtes pour les spectacles. Sa mère immola sa vertu pour de l'argent, et la jeune Théodora s'abandonna bientôt à tout le monde. Un certain Hécébole de Tyr, gouverneur de la Pentapole, l'entretint pendant quelque temps; mais il s'en dégoûta bientôt, et la chassa de chez lui. Elle alla à Alexandrie, revint à Constantinople, n'ayant pour subsister que ses prostitutions. Justinien en devint passionnément amoureux. Il en fit sa maîtresse, engagea l'empereur Jùstin à abroger la loi qui défendait à un sénateur de se marier avec une femme débauchée, et l'épousa. Cette femme, attachée au parti des eutychiens, fut le fléau du genre humain, si l'on en croit Procope, qui en fait une peinture affreuse dans ses *Anecdotes*, après l'avoir louée dans son *Histoire*. Elle demeura stérile, selon la prédiction de saint Sabas, et mourut vers l'an 565. (*Voyez* VIGILE, pape.)

THÉODORA DESPUNA, née vers 810, dans la Paphlagonie, d'un tribun militaire, reçut de la nature une beauté parfaite et un génie supérieur, qui fut perfectionné par une excellente éducation. Euphrosine, belle-mère de l'empereur Théophile, ayant fait assembler les plus belles filles de l'empire pour lui donner une épouse, Théodora eut la préférence sur toutes ses rivales. Elle embellit le trône par sa piété et ses vertus. Devenue veuve, en 842, elle prit les rênes de l'empire durant la minorité de son fils Michel, et gouverna pendant 15 ans avec sagesse. Elle rétablit le culte des images, et mit fin par-là à l'hérésie des iconoclastes, que Léon l'Isaurien avait introduite 120 ans auparavant, et qui n'avait cessé depuis de déchirer le sein de l'Eglise. Elle renouvela ensuite le traité de paix avec Bogoris, roi des Bulgares, en 844, et lui rendit sa sœur qui, devenue chrétienne dans les fers, porta la foi dans son pays. Ses soins s'étendirent sur toutes les branches de l'administration, elle fit observer les lois et respecter son autorité; mais comme elle gênait les passions de Michel, ce fils ingrat, indisposé d'ailleurs contre sa mère par de vils courtisans, la fit enfermer en 857 dans un monastère, où elle acheva saintement ses jours. Les Grecs célèbrent sa fête le 11 février. En quittant l'empire, elle laissa dans le trésor public des sommes considérables qu'elle avait économisées sans vexer ses sujets.

THÉODORA, dame romaine, moins célèbre par sa beauté que par sa lubricité et par ses crimes. Elle était si puissante à Rome, vers l'an 908, qu'elle occupait le château Saint-Ange, et avait sur l'élection des papes une influence funeste. (*Voyez* MAROSIE.) Scandale affligeant, mais passager, qui ne déroge point a l'honneur de la chaire pontificale, et n'offre qu'un léger nuage dans une longue succession de lumières et de vertus. (*Voyez* ALEXANDRE VI, JEAN XII, VIGILE.)

THÉODORA, troisième fille de Constantin VIII, fut chassée de la cour par son beau-frère Romain Argyre, qu'elle avait voulu faire descendre du trône, pour y placer Prusien son amant. Elle fut enfermée dans un couvent jusqu'à la fin du règne de Michel Calafate, en 1042. Alors on la proclama impératrice

avec sa sœur Zoé, qui épousa Constantin Monomaque. Après la mort de ce prince, en 1054, Théodora gouverna avec gloire; elle se fit craindre des ennemis de l'empire, qu'elle maintint en paix, choisit des ministres habiles, fit fleurir le commerce et les arts et diminua les impôts. Une colique l'emporta en 1056, à 76 ans, après qu'elle eut régné environ 19 mois. En elle périt la famille de Basile le Macédonien, montée sur le trône en 867. Il y a encore eu plusieurs autres impératrices de ce nom.

THÉODORE DE MOPSUESTE, embrassa la vie monastique; mais il rentra dans le monde pour se marier. Saint Chrysostôme, qui l'aimait tendrement, lui adressa deux *Exhortations* pour le ramener à son devoir, et il eut la consolation d'y réussir. (Ces *exhortations* se trouvent dans le premier volume de ses *OEuvres*, édition des Bénédictins.) Théodore, élevé sur le siége de Mopsueste, ville de Cilicie, en 381, ne tarda pas à donner dans l'erreur. Il mourut l'an 428. On peut le regarder comme le premier auteur de l'hérésie qui distingua deux personnes en Jésus-Christ. Quand on étudie ses ouvrages, on voit qu'il avait dans l'esprit le principe qu'ont eu depuis les sociniens, « qu'il faut déférer tout au » tribunal de la raison, et n'admettre » que ce qu'elle approuve. » Principe qui détruit par la base l'édifice de la foi, et a produit toutes les sectes qui ont désolé l'Eglise. Théodore avait écrit contre saint Jérôme, pour défendre l'hérésie de Pélage. Le fameux Julien d'Eclane, un des sectateurs de cet hérésiarque, ayant été chassé de son siége, se réfugia chez lui, et augmenta le nombre de ses disciples. Théodore cacha long-temps sa doctrine; mais lorsque le nestorianisme éclata, elle était déjà répandue dans bien des esprits. Les nestoriens se servirent, en 531, après la tenue du concile d'Ephèse, des ouvrages de cet hérétique pour appuyer leurs erreurs. Dans le 5e concile général, tenu en 553, la personne et les ouvrages de Théodore de Mopsueste furent anathématisés; mais on jugea plus favorablement d'Ibas et de Théodoret, dont les personnes furent épargnées, quoique quelques-uns de leurs écrits ne parussent pas exempts des erreurs que Théodore avait défendues. (*Voyez* IBAS, VIGILE *et* PELAGE, papes.) Ses principaux ouvrages sont : 1° un *Commentaire sur les Psaumes*, dans la *Chaîne* du P. Corder (*voyez* LOUIS, duc d'Orléans); 2° un *Commentaire*, en manuscrit, sur les 12 *Petits Prophètes*. Ce Commentaire prouve que l'auteur était un déiste. 3° Plusieurs fragmens dans la *Bibliothèque* de Photius. On trouve sa confession de foi dans les Dissertations du P. Garnier sur Marius Mercator.

THÉODORE-STUDITE (Saint) fut ainsi nommé parce qu'il fut abbé du monastère de Stude, fondé par Studius, consul romain, dans un des faubourgs de Constantinople. Il vit le jour en 559, et embrassa la vie monastique à l'âge de 22 ans. La liberté avec laquelle il blâma l'empereur Constantin, fils de Léon IV, qui avait répudié l'impératrice Marie pour épouser Théodore, et le refus qu'il fit, sous Léon l'Arménien, Michel le Bègue et les autres empereurs iconoclastes, d'anathématiser les images, lui attirèrent de violentes persécutions. Il répondit à Léon l'Arménien, qui le pressait d'embrasser ses erreurs : « Vous êtes chargé » de l'état et de l'armée, prenez-en soin, » et laissez les affaires de l'Eglise aux pas- » teurs et aux théologiens. » C'était malheureusement la manie des empereurs grecs du moyen âge, de se mêler toujours des affaires de l'Eglise pour les brouiller, et en faire le jouet de leur caprice : exemple trop imité par quelques princes de ce siècle. « Rien de plus funeste à un » état, et rien en même temps de plus » absurde, dit le comte d'Albon, que » d'enlever les droits à tous pour en » composer les droits d'un seul. » A la mort de Léon, Théodore obtint sa liberté après 7 ans d'exil. Cet abbé plein de zèle finit sa carrière le 11 novembre 826, à 67 ans, dans l'île de Chalcide, petite île de la Propontide, vis-à-vis de Constantinople. Il nous reste de lui : 1° deux *Testamens*, le second a été traduit par le Père Sirmond et se trouve parmi ses

OEuvres; 2° Les *Stéliteutiques*, contre les iconoclastes; 3° deux livres de *Lettres;* 4° 123 *Epigrammes* en vers iambes; 5° un *Discours sur l'adoration de la croix*, publié par Gretser; 6° les grandes et petites *Catéchèses :* ce sont des instructions qu'il faisait à ses moines. Baronius lui attribue huit *Odes* sur les saintes images, mais elles sont d'un écrivain postérieur. Livineius a publié une version de la plus grande partie des ouvrages de saint Théodore, Anvers, 1602; mais elle n'est pas estimée. Personne n'a écrit avec plus de solidité sur la question des images que ce saint; son stile est clair, concis et élégant. Ceux qui désirent connaître la discipline et les mœurs de l'Eglise grecque dans les 8e et 9e siècles liront ces ouvrages avec plaisir. La *Vie* authentique de saint Théodore, par un anonyme, a été publiée avec une partie de ses *OEuvres*, Paris, 1696; Venise, 1728; mais l'éditeur l'attribue mal à propos à Michel, moine. Les bénédictins préparaient une édition complète des *OEuvres* de Simon Studite. Les manuscrits sont déposés à la Bibliothèque du roi.

THÉODORE, *le Lecteur*, ainsi appelé parce qu'il était lecteur de la grande église de Constantinople, avait composé une *Histoire de l'Eglise* depuis la vingtième année du règne de Constantin le Grand jusqu'à la mort de ce prince. Cet ouvrage était divisé en 2 livres. Il l'avait tiré des Histoires de Socrate, de Sozomène et de Théodoret. Il est en manuscrits dans quelques bibliothèques, et n'a pas encore été imprimé. Théodore avait encore composé une autre *Histoire ecclésiastique*, depuis la fin du règne de Théodore le Jeune, jusqu'au commencement de Justin. Nous n'avons que des extraits de cet ouvrage. Henri de Valois nous a donné tout ce qu'il a pu ramasser de Théodore dans Suidas, Théophane et Jean Damascène.

THÉODORE, élevé sur le siége de Pharan vers l'an 626, fut le premier auteur du monothélisme. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran, l'an 649, et cette sentence fut confirmée par le 6e concile général, l'an 680.

THÉODORE Ier, né à Jérusalem, succéda au pape Jean IV, le 24 novembre 642. Il condamna Pyrrhus et Paul, patriarches de Constantinople, qui étaient monothélites, et mourut saintement le 13 mai 496. Sa douceur, sa charité et ses vertus laissèrent des regrets très vifs. C'est le premier pape qu'on ait appelé *souverain pontife*, et le dernier que les évêques aient appelé *frère*. L'éclat du premier siége et l'impression de l'autorité pontificale devenant plus nécessaires à mesure qu'on s'éloignait des premiers siècles de l'Eglise, où le dogme et la discipline, plus près de leur source, se maintenaient, pour ainsi dire, par eux-mêmes; d'un autre côté, l'Europe commençant à se partager en divers états, demandait un centre d'unité assez imposant pour prévaloir sur les divisions nationales. Du reste, le nom n'ajouta rien à son autorité réelle, qu'avant lui les papes avaient exercée avec la même étendue et la même vigueur. (*Voyez* INNOCENT, GREGOIRE, LÉON, etc.)

THÉODORE DE CANTORBÉRY (Saint), moine de Tarse en Cilicie, étant à Rome l'an 868, fut envoyé par le pape Vitalien, en Angleterre, pour remplir le siége épiscopal de l'Eglise de Cantorbéry. Il fut le premier archevêque de cette Eglise qui exerça la primatie sur toute l'Eglise britannique. On trouve dans Guillaume de Malmesbury, et dans les conciles d'Angleterre par Wilkins, les lettres du pape Vitalien, qui lui confèrent ce pouvoir. Il rétablit dans ce royaume la foi et la discipline ecclésiastique. Ce qui nous reste de son *Pénitentiel* et de ses autres ouvrages a été recueilli par Jacques Petit, et imprimé à Paris en 1677, en 2 vol. in-8, avec de savantes notes. Dom Luc d'Achéry a publié (tome 9, Spicilége) 120 articles de ce Pénitentiel. On le trouve aussi dans le tome 6e des Conciles du Père Labbe. L'édition qu'en a donnée Jacques Petit renferme un grand nombre d'interpolations, des canons tirés d'autres Pénitentiels d'Occident, et dans lesquels Théodore lui-même est cité : on y voit aussi des décisions qui ont été ajoutées à l'ouvrage de Théodore, d'après les Dé-

:tales des Grecs modernes, qui doivent
›ir peu de poids, et qui sont contra-
:toires aux canons des conciles qu'il a
ıus en Angleterre. Théodore mourut
690, à 88 ans, après avoir fondé des
oles pour instruire ses ouailles.

THÉODORE II, pape après Romain
898, mourut 20 jours après son élec-
ın. Il fit reporter solennellement dans
sépulture des papes le corps de Formose,
ıi avait été jeté dans le Tibre par ordre
Etienne VI.

THÉODORE. *Voyez* Bry, Lascaris,
ıza, Balsamon.

THÉODORET (Saint), prêtre d'An-
›che, se signala par son zèle et son
ıurage, confondit les blasphèmes du
ımte Julien, et fut cruellement mis à
ort par ordre de ce tyran, oncle de
ılien l'Apostat, l'an 362.

THÉODORET, né à Antioche vers
ın 393, fut élevé dans la connaissance
es langues. Il se retira, étant encore
›rt jeune, dans un monastère voisin
'Apamée, où il fut formé à la vertu,
levé au sacerdoce, malgré lui, à l'évê-
hé de Cyr dans la Palestine, vers l'an
23. Il fit paraître dans sa maison, à
a table, dans ses habits et dans ses
ıeubles, beaucoup de modestie; mais
l était magnifique à l'égard de la ville
le Cyr. Il y fit bâtir deux grands
›onts, des bains publics, des fontaines
:t des aqueducs, sans perdre de vue le
oulagement des pauvres et la splendeur
les églises. Il travailla avec tant de zèle
:t de succès dans son diocèse, composé
de 800 paroisses, dont un grand nombre
étaient infectées de diverses hérésies,
qu'il eut le bonheur de rendre orthodoxes
tous ces diocésains. Son zèle ne se borna
point à son église; il alla prêcher à Antioche et dans les villes voisines, où il fit admirer son éloquence et son savoir, et où il convertit des milliers d'hérétiques et de pécheurs. La gloire de ce grand homme fut néanmoins obscurcie pendant quelque temps, par l'attachement qu'il eut pour Jean d'Antioche et pour Nestorius, en faveur duquel il écrivit contre les douze Anathèmes de saint Cyrille d'Alexandrie; mais il effaça cette tache, en se réconciliant avec ce prélat et en anathématisant l'hérésiarque. Le malheur qu'il avait eu de la favoriser était bien excusable: séduit par l'extérieur mortifié des nestoriens, il s'aveuglait sur le fond de leur doctrine, jusqu'à croire que le concile d'Ephèse et saint Cyrille enseignaient l'unité de nature en J. C.; mais dès qu'il eut ouvert les yeux, il s'éleva avec force contre ces hypocrites. Il combattit les eutychiens, résista aux menaces de l'empereur Théodose II, et se vit tranquillement déposer dans le faux synode d'Ephèse. Sa vertu triompha en 451, dans le concile général de Chalcédoine, où ses lumières et sa sagesse brillèrent également. Il fut rétabli sur son siége, et il termina saintement sa carrière quelques années après; il la finit comme il l'avait commencée, dans la paix et dans la communion de l'Eglise, vers l'an 458. Ses écrits en très grand nombre sont: 1° une *Histoire ecclésiastique*, qui renferme des choses importantes, et qu'on ne trouve pas ailleurs, et plusieurs pièces originales. Elle commence où Eusèbe a finit la sienne; c'est-à-dire à l'an 324 de J. C., et finit à l'an 429. Les savans y remarquent des fautes de chronologie. 2° Un *Commentaire*, par demandes et par réponses, sur les huit premiers livres de la Bible; 3° un *Commentaire* sur tous les psaumes; 4° l'*Explication du Cantique des Cantiques*; 5° des *Commentaires* sur Jérémie, sur Ezéchiel, sur Daniel, sur les 12 petits prophètes et sur les Epîtres de saint Paul. Ce ne sont que des compilations, mais elles sont faites avec choix. L'auteur se compare aux femmes des Juifs, qui n'ayant point d'or ni de pierreries à donner à Dieu pour la construction du tabernacle, ramassaient les poils, les laines et les liens que les autres avaient donnés, les filaient et les unissaient ensemble. 6° Cinq livres des *Fables des hérétiques*. C'est une histoire des anciennes hérésies. Il s'élève fortement, dans le 4e livre, contre Nestorius dont il avait pris le parti avec chaleur. 7° *Dix Sermons sur la Providence*. C'est un des meilleurs ouvrages de l'antiquité sur cette

matière. 8° *Douze Discours sur la guérison des fausses opinions des païens*. On y trouve des choses très curieuses sur la théologie des païens, sur l'impiété de leurs philosophes et sur les vices par lesquels ils décréditaient leur doctrine. 9° *Histoire religieuse* ou *Philothée*. C'est la vie de 30 solitaires qui vivaient de son temps. 10° 167 *Lettres* recueillies dans l'édition du Père Sirmond ; 11° *Eranistes* ou Polymorphe. Ce sont trois dialogues contre les eutychiens. 12° Des fragmens du *Pentaloge*, dans lequel il ne garda pas les règles de la modération envers saint Cyrille. On trouve dans ses écrits du choix dans les pensées, de la noblesse dans les expressions, de l'élégance et de la netteté dans le stile, de la suite et de la force dans les raisonnemens. Le seul reproche que Photius lui fait, c'est d'employer souvent des métaphores trop hardies. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle du Père Sirmond, en grec et en latin, 1642, 4 vol. in-fol., auxquels le Père Garnier jésuite en a ajouté, en 1684, un 5e qui contient divers autres traités aussi de Théodoret, avec de longues dissertations sur le nestorianisme. Le Père Garnier s'y déclare fortement contre Théodoret ; mais le Père Sirmond prend la défense de l'évêque de Cyr, de même que Tillemont, tom. 15, pag. 253, le Père Alexandre, le Père Graveson, etc. Le 5e concile général, en condamnant ses ouvrages contre saint Cyrille, ne toucha point à sa personne, reconnue pour orthodoxe par le concile de Chalcédoine, les papes saint Léon et saint Grégoire. (*Voyez* IBAS *et* VIGILE.)

THÉODORIC, roi des Goths, tué dans la bataille qu'il gagna avec Aétius contre Attila. Son fils Thorismond lui succéda. On assure que le jeune prince, animé du désir de venger son père, aurait détruit l'armée des Huns, si Aétius ne l'en eût empêché. (*Voyez* ATTILA.)

THÉODORIC, premier roi des Ostrogoths en Italie, fils naturel de Théodomir, 2e roi de cette nation, fut donné en otage, l'an 461, par Wélamir, frère et prédécesseur de Théodomire, à l'empereur Léon Ier. Il rendit de grands services à l'empereur Zénon, chassé de son trône par Basilique. Ce prince lui fit élever une statue équestre vis-à-vis du palais impérial, et l'honora du consulat en 484. Il l'envoya ensuite en Italie contre Odoacre, qu'il battit plusieurs fois, et avec lequel il fit la paix en 493. Quelque temps après, ayant fait mourir ce prince sous divers prétextes, il se vit maître de toute l'Italie. Pour s'affermir dans ses nouveaux états, il épousa une sœur de Clovis, roi de France, contracta d'autres puissantes alliances, et fit la paix avec l'empereur Anastase, et avec les Vandales d'Afrique. Théodoric, tranquille après de violentes secousses, ne pensa plus qu'à policer son royaume. Son conseil était composé de tout ce qu'il y avait d'hommes habiles et vertueux, tels qu'un Cassiodore, un Boëce, un Ennode, etc. Et tandis que la barbarie avilissait les Français, les Visigoths et les autres peuples qui partageaient entre eux les dépouilles de l'empire romain, la cour de Théodoric était le centre de la politesse. Les lettres étaient cultivées en Italie, et l'on y voyait briller quelques rayons de cet âge d'or qui a rendu le siècle d'Auguste si mémorable. On ne s'y apercevait presque pas qu'on était tombé sous la domination des barbares. Tant d'avantages firent qu'Amalasonte, sa fille, reçut une très bonne éducation. Quoique ce prince fût arien, il protégea les catholiques. Il ne voulait pas même qu'ils se fissent ariens pour lui plaire, et fit couper la tête à un de ses officiers favoris, parce qu'il avait embrassé l'arianisme, en lui disant ces paroles remarquables : « Si tu » n'as pas gardé la foi à Dieu, comment » pourras-tu me la garder, à moi qui ne » suis qu'un homme ? » Sa droiture le fit choisir par les orthodoxes pour juge dans une cause purement ecclésiastique. Après la mort du pape Anastase, en 498, Laurent et Symmaque se disputèrent le trône pontifical : on s'en remit à la décision de Théodoric, qui jugea en faveur de Symmaque. Rome lui fut redevable de plusieurs édifices, et de la réparation de ses murailles. Il embellit Pavie et Ravenne. Il ajouta 150 lois nouvelles aux anciennes.

Il régla l'asile des lieux saints, et la succession des clercs qui meurent sans tester. Enfin il fut, pendant 32 ans, le père des Italiens et des Goths; bienfaiteur impartial des uns et des autres, et également cher aux deux nations. Il fit fleurir le commerce dans ses états. La police s'y faisait avec tant d'exactitude, qu'à la campagne on pouvait garder son or comme dans les villes où il y a le plus d'ordre. Il protégea et cultiva les lettres. Les états qu'il s'était formés étaient très vastes. Sa domination s'étendait sur l'Italie, la Sicile, la Dalmatie, la Norique, la Pannonie, les deux Rhéties, la Provence, le Languedoc et une partie de l'Espagne. Sa gloire ne se soutint pas jusqu'à la fin. L'âge, les infirmités, le rendirent jaloux, avare, inquiet, soupçonneux. Les adulateurs profitèrent de ces dispositions pour perdre les deux plus respectables sujets qu'il y eût dans la république, Symmaque sénateur, et Boëce, gendre de Symmaque. Ils périrent tous les deux par le dernier supplice. Le saint pape Jean fut jeté dans un cachot à Ravenne, où il mourut. Théodoric, devenu tyran dans toute la rigueur du terme, ne survécut pas long-temps à ces cruautés. Un jour qu'on lui servit à table une tête de poisson, il s'imagina que c'était celle de Symmaque qui le menaçait; et, se levant saisi de frayeur, il se mit au lit, et rendit l'âme le 30 août de l'an 526, déchiré par des remords que personne ne put calmer. Bélisaire, ayant chassé les Goths d'Italie, fit abattre toutes les statues de Théodoric. On épargna son tombeau qui était à Ravenne; il y subsiste encore aujourd'hui, et fait, par sa beauté, l'admiration des voyageurs.

THÉODORIC. *Voyez* THIERRI, roi de Bourgogne et d'Austrasie.

THÉODOSE LE GRAND (Flavius-Theodosius-Magnus), empereur, était né en 346, à Cauca, ville de la Galice en Espagne. Son père était le fameux comte Théodose, qui avait fait de si grands exploits sous Valentinien Ier, et qui fut décapité à Carthage, en 373, par ordre de Valens, prince crédule et barbare, auquel un magicien avait dit que le nom de son successeur commençait par *Théod.* Ce grand homme avait illustré le nom de *Théodose.* Son fils se retira dans sa patrie pour pleurer son père; mais Gratien, connaissant son mérite, l'appela à la cour, et l'associa à l'empire en 379. Il lui donna en partage la Thrace, et toutes les provinces que Valentinien avait possédées dans l'Orient. Peu de jours après son élection, Théodose marcha vers la Thrace, et ayant formé un corps de troupes, il tomba sur le camp des Goths, leur enleva leurs femmes et leurs enfans, avec 4000 chariots qui servaient pour les conduire. Les barbares furent effrayés par cette défaite. Les Alains et d'autres Goths qui ravageaient les provinces voisines, lui envoyèrent faire des propositions de paix et acceptèrent toutes les conditions qu'on leur imposa. L'année d'après 380, Théodose, malade à Thessalonique, se fit baptiser par Ascole, évêque de cette ville. Pour consacrer son entrée dans le christianisme, il proscrivit l'arianisme, et voulut qu'on adorât dans tout son empire le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, comme un seul Dieu en trois personnes. A cette loi contre l'erreur, il en joignit d'autres pour le maintien de la police. L'une défendait aux juges de connaître d'aucune action criminelle durant les 40 jours du carême, ce temps étant consacré chez les chrétiens à des sentimens et des œuvres peu assortis à la sévérité des lois pénales, et à l'appareil de leur exécution. Une autre ordonnait des peines contre les femmes qui contractaient des secondes noces pendant le deuil de leur premier mari, qui était de 10 mois : non-seulement pour maintenir les égards dus à l'union conjugale, mais encore pour réprimer les crimes que produit souvent le désir d'un nouveau mariage. Par une autre loi, il ordonna qu'on délivrât à Pâques tous les prisonniers dont le délit était susceptible de grâce. Ce fut en portant cette ordonnance qu'il dit ces paroles mémorables : *Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter les morts?* Il couronna tous ces réglemens salutaires, par des édits sévères contre les délateurs convaincus de mensonge. « Quand on compare, dit un jurisconsulte,

» les lois de Solon, de Lycurgue, de tous » les législateurs si vantés de la Grèce, » avec celles de Théodose, on croit en- » tendre des enfans bégayer quelques sot- » tises, en attendant qu'un homme fait » vienne leur apprendre à parler et à » dire des choses raisonnables. » Atharic, roi des Goths, se réfugia vers ce temps-là auprès de Théodose, qui le traita en roi, et lui fit après sa mort des funérailles magnifiques. Cette générosité n'empêcha pas que plusieurs barbares ne fissent des irruptions dans la Thrace. Théodose marche contre eux, leur livre bataille au mois d'août 381, les défait et les force à repasser le Danube. Son nom pénétra dans les pays étrangers. Sapor III, roi de Perse, lui envoya des ambassadeurs pour lui demander à faire alliance ensemble. Ces deux princes firent un traité de paix qui dura long-temps. L'an 385 fut remarquable par une conjuration formée contre Théodose. Il défendit de citer en justice ceux qui, sans en être complices, en avaient été instruits et ne l'avaient pas découverte. Il laissa condamner les conjurés, et leur envoya leur grâce lorsqu'on les conduisait au supplice. Ils furent redevables de la vie à sainte Flaccille, sa femme. La clémence de Théodose se démentit dans une autre occasion. Il y eut, en 390, une sédition à Thessalonique, capitale de la Macédoine. Bothéric, gouverneur de l'Illyrie, avait fait mettre en prison un cocher accusé du crime infâme de pédérastie. Lorsqu'on donna dans cette ville des spectacles en réjouissance des victoires de Théodose, le peuple demanda qu'on mît ce cocher en liberté; et sur le refus du gouverneur, on prit les armes, et l'on tua plusieurs officiers de la garnison. Bothéric vint en personne pour apaiser ce tumulte; mais il fut lui-même massacré. Théodose, persuadé qu'un peuple qui se révoltait en faveur d'un crime infâme et contre nature était foncièrement corrompu, fit passer sept mille habitans au fil de l'épée. On peut voir dans l'article de saint Ambroise comment cet illustre prélat lui fit expier cette faute, et avec quelle docilité Théodose se soumit à la pénitence que son pasteur lui imposa : exemple bien propre à confondre les princes qui, n'ayant ni sa puissance ni ses précieuses qualités, s'élèvent avec la morgue du pouvoir armé contre les leçons saintes des pasteurs. Cependant Maxime, qui avait tué Gratien et qui s'était fait déclarer empereur, pressait le jeune Valentinien. Théodose fit la guerre à ce tyran, le défit en deux batailles, dans la Hongrie et en Italie; et l'ayant poursuivi jusqu'à Aquilée, il contraignit les soldats de le lui remettre. On l'amena dans le camp de Théodose, qui voulait lui pardonner; mais les soldats, le jugeant indigne de sa clémence, le tuèrent hors de sa tente et lui coupèrent la tête. C'est ainsi que finit cette guerre, deux ans avant la cruelle scène de Thessalonique, et que Théodose, ayant pacifié l'Occident pour Valentinien, s'assura la possession de l'Orient pour lui et pour ses enfans. L'année suivante, 389, il vint à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe, et y fit abattre les restes de l'idolâtrie. De retour à Constantinople, il défit une troupe de barbares qui pillaient la Macédoine et la Thrace. Arbogaste, Gaulois d'origine, dépouilla l'empereur Valentinien de son autorité, et lui donna la mort. Pour éviter la peine due à son crime, il choisit Eugène, homme de la lie du peuple, qui avait enseigné la grammaire, et le fit déclarer empereur, à condition qu'il permettrait l'idolâtrie. Théodose se prépara à lui faire la guerre, et après avoir été battu, il défit l'usurpateur, le 6 septembre, à Aquilée, l'an 394. Eugène eut la tête tranchée, et Arbogaste se tua lui-même. On faisait de grands préparatifs à Constantinople pour recevoir Théodose en triomphe. Il tomba malade à Milan, et il y mourut d'hydropisie, le 17 janvier 395. Il était âgé de 49 ans, et en avait régné 16. Son corps fut porté à Constantinople, où Arcadius son fils le fit mettre dans le mausolée de Constantin. Théodose doit être mis au nombre des rois qui font honneur à l'humanité. S'il eut des passions violentes, il les réprima par de violens efforts. La colère et la vengeance furent ses premiers mouvemens,

mais la réflexion le ramenait à la douceur. On connaît cette loi si digne d'un prince chrétien, portée en 393, au sujet de ceux qui attaquent la réputation de leur monarque. « Si quelqu'un, dit-il, s'échappe » jusqu'à diffamer notre nom, notre gou- » vernement et notre conduite, nous ne » voulons point qu'il soit sujet à la peine » ordinaire portée par les lois, ou que » nos officiers lui fassent souffrir aucun » traitement rigoureux. Car, si c'est par » légèreté qu'il ait mal parlé de nous, » il faut le mépriser; si c'est par une » aveugle folie, il est digne de compas- » sion ; et si c'est par malice, il faut lui » pardonner. » Aurélius-Victor, en le comparant à Trajan, l'idole et la mer- veille des Romains, remarque qu'il en eut toutes les bonnes qualités, sans en avoir les défauts ; qu'il était comme lui, grand et bien fait, les mêmes traits de visage, le même air de majesté, les yeux tout à la fois doux et vifs, l'humeur gaie, l'esprit affable et populaire, plein de bonté pour tout le monde, et accueillant particulièrement les savans, pourvu qu'ils ne fussent point satiriques ; enfin, d'une valeur invincible, d'une ardeur infatigable et d'une vigilance à l'abri de toute surprise. Mais il eut en aversion les vices de Trajan, poursuit le même auteur, spécialement l'amour du vin et des choses honteuses. Il porta la pudeur jusqu'à exclure des festins par une loi formelle les personnes immodestes, ou seulement trop parées. Il étendait la tempérance jusqu'aux passions subtiles de l'esprit, telles que la vaine gloire et l'ambition; ne faisant la guerre, tout habile qu'il y était, que quand il s'y trouvait forcé; blâmant en toute rencontre Sylla, Marius, et tous ces génies audacieux, auxquels il voulait s'imposer une sorte de nécessité de ne jamais ressembler. Tel Théodose avait été à l'égard de ses amis, dans l'état de simple particulier, tel il fut envers tout le monde, après être monté sur le trône. Sa règle était d'en agir avec ses sujets comme il avait autrefois souhaité d'être traité lui-même par l'empereur. » Il n'avait rien de la fierté qu'inspire le sceptre. Jamais le peuple ne fut moins chargé d'impôts que sous son règne. Il appelait une heure perdue où il n'avait pu faire du bien, et ce n'était pas dans sa bouche le langage de l'ostentation et de la vanité. Les libéralités qu'il fit aux habitans de Constantinople, y attirèrent un si grand nombre de citoyens, qu'on délibéra sur la fin de son règne si l'on ne ferait point une seconde enceinte, quoique, dix ans auparavant, les maisons n'occupassent qu'une très-petite partie de la ville, le reste n'étant que des jardins ou des terres labourables. C'est le dernier prince qui ait possédé l'empire romain en entier. Il laissa deux fils, Arcadius, et Honorius. Arcadius fut empereur d'Orient, et Honorius d'Occident. Nous avons son *Histoire* très bien écrite par Fléchier, Paris, 1681 et 1749, in-8. *Voyez* aussi son *Panégyrique* par saint Paulin et son Oraison funèbre par saint Ambroise. (Le siècle des grands princes est presque toujours celui des grands hommes : on cite, sous le règne de Théodose, saint Ambroise, saint Astère, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostôme, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille, saint Epiphane; et parmi les écrivains profanes, on compte Ausone, Claudien, Pappus, Prudence, Symmaque, Rufus Festus Avienus, Themistius, Vegèce, Aurélius Victor, Macrobe, etc.)

THEODOSE II, *le Jeune*, petit-fils du précédent, né le 11 avril 401, succéda à Arcadius son père, le 1er mai 408. Sainte Pulchérie, sa sœur, gouverna sous son nom. C'est elle qui lui fit épouser Athénaïs, fille du philosophe Léonce, laquelle reçut au baptême le nom d'Eudoxie. (*Voyez* EUDOXIE Ælia.) Théodose, placé sur le trône, ne prit presque aucune part aux évènemens de son règne. Les Perses armèrent contre lui en 421 ; il leva des troupes pour s'opposer à leurs conquêtes. Les deux armées, qui se cherchaient l'une l'autre, furent toutes les deux saisies de crainte lorsqu'elles s'approchèrent, et fuirent chacune de leur côté. Les Perses se précipitèrent dans l'Euphrate, où il en périt près de cent mille. Les Romains abandonnèrent le siége de Nisibe, brûlèrent

leurs machines et rentrèrent dans les terres de l'empire. Il envoya ensuite en Afrique, contre Genseric, roi des Vandales, une armée qui fut encore plus malheureuse. Il fut obligé de la rappeler pour l'opposer aux Huns, qui ravageaient la Thrace sous la conduite d'Attila. Ses troupes n'ayant pu arrêter les courses de ces barbares, ce ne fut qu'à force d'argent qu'il les fit retirer. Théodose II se rendit méprisable par la confiance qu'il donna à ses eunuques. Sa faiblesse allait jusqu'à signer ce qu'on lui présentait, sans prendre même la peine de le lire. La vertueuse Pulchérie, sa sœur, l'avait corrigé de plusieurs défauts; elle le corrigea encore de celui-là. Un jour, elle lui présenta un acte à signer, par lequel « il abandonnait l'impératrice sa femme » pour être esclave. » Il le signa sans le lire, et lorsque Pulchérie lui eut fait connaître ce que c'était, il en eut une telle confusion, qu'il ne retomba jamais dans la même faute. Ce prince, particulier estimable, mais monarque méprisé, avait d'abord favorisé les nestoriens et les eutychiens; mais il les condamna sur la fin de sa vie. Il mourut le 28 juillet 450, à 49 ans, ne laissant que *Licinia Eudoxia*, femme de Valentinien III. C'est lui qui publia, le 15 janvier 438, le Code dit *Théodosien* de son nom, imprimé à Lyon en 1665, 6 tomes in-folio; c'est un recueil des lois choisies entre celles que les empereurs légitimes avaient faites. Après la mort de ce prince, Pulchérie fit élire Marcien.

THÉODOSE III, surnommé *l'Adramitain*, fut mis, malgré lui, sur le trône d'Orient, l'an 716. Il était receveur des impôts de la ville d'Adramite en Natolie, sa patrie, lorsque l'armée d'Anastase II s'étant révoltée, le proclama empereur. Il fut couronné par le patriarche de Constantinople; mais, n'ayant ni assez de fermeté ni assez de génie pour tenir le sceptre impérial dans des temps difficiles, il le céda à Léon l'Isaurien, vers le mois de mars 717, et se retira dans un monastère d'Ephèse. Il y mourut saintement. Son caractère modéré, et la noblesse de ses sentimens le rendaient un particulier estimable; et, quoiqu'il n'eût pas les qualités nécessaires au gouvernement d'un grand empire, il eût été à souhaiter qu'il eût régné plutôt que le fanatique et cruel Léon.

THÉODOTE, *le Valentinien*, n'est connu que par ses *Eglogues*, que le Père Combefis nous a données sur un manuscrit dans la Bibliothèque des Pères. Ces églogues ne contiennent qu'une application de l'Ecriture au système de Valentin. Théodote prétend y prouver les différens points de la doctrine de Valentin par quelques passages de l'Ecriture. Cet ouvrage a été commenté par le Père Combefis, et se trouve aussi dans la bibliothèque grecque de Fabricius.

THÉODOTE DE BYZANCE, surnommé *le Corroyeur*, du nom de sa profession. Pendant la persécution qui s'éleva sous Marc-Aurèle, Théodote fut arrêté avec beaucoup de chrétiens qui confessèrent J. C., et remportèrent la couronne du martyre. Ce misérable renonça à son Dieu; les fidèles lui firent tous les reproches que méritait son crime; et, pour s'excuser, il voulut prouver que J. C. n'était qu'un homme. Sa doctrine souleva tout le monde, et Théodote fut excommunié par le pape Victor. Il trouva cependant des disciples, qu'on nomma *théodotiens*. Ils prétendaient que la doctrine de leur maître avait été enseignée par les apôtres jusqu'au pontificat de Zéphirin, qui avait corrompu la doctrine de l'Eglise, en faisant un dogme de la divinité de J. C. On voit, par cette vaine et absurde prétention, que toutes les hérésies se ressemblent; que les anciens sectaires, comme les modernes, ont imaginé des époques de corruption du dogme, pour s'élever contre la croyance de l'Eglise universelle. — Il ne faut pas le confondre avec un autre THÉODOTE, changeur de profession, dont parle Tertullien. Ce Théodote disait aussi que J. C. était un pur homme, inférieur à Melchisédech, parce qu'il est dit de lui: *Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédech*; que Melchisédech était une vertu céleste, supérieure à J. C., parce qu'il n'avait ni père ni mère, ni généalogie.

Ses disciples furent nommés *Melchisédéciens*. Voyez MELCHISÉDECH.

THÉODOTION, natif d'Ephèse, troisième traducteur de l'*ancien Testament* en grec, fut disciple de Tatien, puis sectateur de Marcion. Il passa ensuite dans la synagogue des Juifs, où il fut reçu à condition qu'il traduirait l'ancien Testament en grec. Il remplit sa promesse l'an 185, sous le règne de Commode. Il ne nous reste de lui que des fragmens de cette version. Elle était plus hardie que celle des Septante et que celle d'Aquila, qui avaient été faites auparavant; et l'auteur s'était permis d'ajouter ou de retrancher des passages entiers.

THÉODULPHE (Saint) souffrit la mort à Césarée en Palestine en 309, sous Maximien Galère. — Il ne faut pas le confondre avec saint THÉODULPHE, abbé de Lobes, puis évêque, dont le corps repose dans la collégiale de Binch; — ni avec saint THÉODULPHE, abbé d'un monastère de Reims; — ni avec saint THÉODULPHE, prêtre, mort sous le règne de Clovis, et dont le corps repose dans l'église des Dominicains à Trèves.

THÉODULPHE, originaire de la Gaule cisalpine, fut estimé de Charlemagne, à cause de son savoir et de son esprit. Ce prince lui donna l'abbaye de Fleuri, puis l'évêché d'Orléans vers l'an 793, et le choisit pour signer son testament en 811. Louis le Débonnaire lui témoigna la même considération que son père avait pour lui. Mais Théodulphe, ayant été accusé d'avoir eu part à la conjuration de Bernard, roi d'Italie, fut mis en prison à Angers. C'est là qu'il composa l'hymne, *Gloria, laus et honor*, dont on chante le commencement au jour des Rameaux. On prétend que l'ayant chantée d'une fenêtre de la prison dans le temps que l'empereur passait, ce prince fut si charmé de cette prière, dont le mérite est pourtant très médiocre, qu'il lui rendit la liberté. Théodulphe en profita pour écrire différens ouvrages. On a de lui des poésies, un *Traité du baptême*, un autre *du St.-Esprit*, deux *Capitulaires* adressés à ses curés, qu'on peut regarder comme des monumens de la discipline de son temps. Ce savant prélat mourut vers 821. Le Père Sirmond, jésuite, a publié, en 1646, in-8, une bonne édition de ses *OEuvres*.

THÉOGNIS, poète grec, natif de Mégare, en Sicile ou en Achaïe, florissait 544 ans avant J. C. Nous n'avons de lui que des fragmens, Leipsick, 1576, in-8; et dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606, et 1614, 2 vol. in-fol. (M. Boissonnade a donné à ses *Sentences Élégiaques* une place dans sa *Collection des poètes grecs*, 1823 et années suivantes, in-32. Presque toutes les éditions de Théognis sont accompagnées de versions latines. Il a été traduit en français par Nic. Pavillon, Paris, 1578, et par Lévesque dans sa *Collection des moralistes anciens*, Paris, 1783.)

THÉOGNOSTE D'ALEXANDRIE est cité avec éloge par saint Athanase et par Tite de Bostres; mais il paraît avoir été inconnu à Eusèbe et à saint Jérôme. L'on ne sait pas précisément en quel temps il vivait, quoiqu'il soit certain qu'il a écrit après Origène et avant le concile de Nicée. Son ouvrage des *Hypotiposes* ou *Instructions* subsistait encore du temps de Photius.

THÉON, sophiste grec, est assez avantageusement connu par un *Traité de rhétorique*, écrit avec goût et avec élégance: il y a de fort bons préceptes. Les meilleures éditions de ce livre sont celles d'Upsal, 1670, in-8; et de Leyde, 1726, in-8, en grec et en latin.

THÉON D'ALEXANDRIE, philosophe et mathématicien du temps de Théodose le Grand, fut père de la fameuse Hypacie. Il composa divers ouvrages de mathématiques, Paris, 1644, in-4. Samuel Simson a relevé plusieurs de ses bévues dans ses Notes critiques et géométriques sur les Elémens d'Euclide.

THÉOPHANE (Saint-George), d'une des plus nobles et des plus riches maisons de Constantinople, fut marié très jeune, et vécut en continence avec sa femme. Ils embrassèrent ensuite l'état monastique, et se firent un nom respectable par leurs vertus. Théophane s'étant trouvé,

en 787, au 7e concile général, reçut des Pères de cette assemblée les honneurs les plus distingués. Il y parla avec autant de force que de dignité sur le culte des images. L'empereur Léon l'Arménien n'ayant pu l'engager dans ses erreurs, exerça contre lui de grandes cruautés, et l'exila dans l'île de Samothrace, où il mourut en 818. On a de lui une *Chronographie* qui commence où finit celle de Syncelle, et qui va jusqu'au règne de Michel Curopalate. Elle fut imprimée au Louvre, en 1655, in-fol., en grec et en latin, avec les notes des Pères Goar et Combefis. On y trouve des choses utiles; mais on y rencontre souvent les traces d'un esprit crédule et trop peu critique. — Il y a eu un autre THÉOPHANE *Cerameus* c'est-à-dire *le Potier*, évêque de Tauromine, en Sicile, dans le 11e siècle. On a de lui des *Homélies*, imprimées en grec et en latin à Paris, en 1644.

THÉOPHANIE, fille d'un cabaretier, parvint, par ses intrigues et son adresse, à se faire donner la couronne impériale. Romain le Jeune, empereur d'Orient, l'épousa en 959. Après la mort de ce prince, en 963, Théophanie fut déclarée régente de l'empire; et, malgré ce titre, elle donna sa main à Nicéphore Phocas, qu'elle plaça sur le trône, après en avoir fait descendre Etienne, son fils aîné. Lasse bientôt de son nouvel époux, elle le fit assassiner par Jean Zimiscès, en décembre 969. Le meurtrier, ayant été reconnu empereur, exila Théophanie dans l'île de Protée, où il la laissa languir pendant le cours de son règne. Ce prince étant mort en 975, l'impératrice fut rappelée à Constantinople par ses fils Basile et Constantin, qui lui donnèrent beaucoup de part au gouvernement. On ignore l'année de sa mort.

THÉOPHILACTE, archevêque d'Acride, métropole de toute la Bulgarie, naquit et fut élevé à Constantinople. Il se distingua par son savoir; mais il n'eut pas le courage de se déclarer contre le schisme et les erreurs des Grecs, comme il paraît par son Commentaire sur le chapitre 3e de saint Jean, où il blâme les Latins de ce qu'ils disent que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Ses principaux ouvrages sont : 1° des *Commentaires* sur les Evangiles et sur les Actes des Apôtres, Paris, 1631, in-fol., sur les Epîtres de saint Paul, et sur Habacuc, Jonas, Nahum et Osée, Paris, 1636, in-fol. Ces Commentaires ne sont presque que des extraits, des écrits de saint Jean-Chrysostôme. 2° Des *Epîtres* peu intéressantes, dans la Bibliothèque des Pères; 3° *Institutio regia*, au Louvre, 1651, in-4, réimprimé dans l'*Imperium Orientale* de Banduri, etc. Ce prélat mourut après l'an 1071 : quelques-uns l'ont fait vivre dans le 9e siècle; mais il paraît qu'ils l'ont confondu avec THÉOPHILACTE, que saint Ignace de Constantinople donna pour évêque aux Bulgares, vers l'an 870, et qui travailla avec beaucoup d'ardeur à établir la foi de J. C. dans son diocèse, où il y avait encore un grand nombre de païens.

THÉOPHILACTE Simocatta. *Voyez* THÉOPHYLACTE.

THÉOPHILE est celui à qui saint Luc adresse les *Actes des Apôtres*, comme on le voit par les premières paroles de cet écrit, précieux à tous égards : *Primum quidem sermonem feci de omnibus, ô Theophile! quæ cœpit Jesus facere et docere*. Il parle au même dès le commencement de son Evangile : *Visum est et mihi, assecuto omnia a principio diligenter, ex ordine tibi scribere, optime Theophile*. Quelques auteurs ont cru que ce n'était point un nom propre, mais que saint Luc s'adresse à tout homme de bien qui aime Dieu sincèrement; car *Théophile* signifie *qui aime Dieu*. Mais il y a bien de l'apparence que c'est un nom particulier, sans qu'on puisse rien dire de précis de celui qu'il désigne.

THÉOPHILE (Saint), sixième évêque d'Antioche, fut élevé sur ce siége, l'an 168 de J. C. Il écrivit contre Marcion et contre Hermogène, et gouverna sagement son Eglise jusque vers l'an 186. Il nous reste de lui 3 *Livres* en grec, adressés à Antolycus, contre les calomniateurs de la religion chrétienne. C'est dans cet ouvrage qu'on trouva, pour la première fois, le mot de *Trinité*, quoique la croyance

de ce mystère soit aussi ancienne que l'Eglise. Il a été imprimé en grec et en latin, avec les *OEuvres* de saint Justin, 1642, in-fol. L'auteur s'attache à y montrer la vérité du christianisme et l'absurdité de l'idolâtrie; et il s'appuie sur d'excellentes raisons et d'imposantes autorités. Les personnages les plus célèbres de l'antiquité y sont cités en faveur de la croyance des chrétiens. Felle en a donné une bonne édition, Oxford, 1648; il y a rassemblé les témoignages des saints Pères en faveur de Théophile. On estime encore l'édition qu'en a donnée Jean Christophe Wolf, Hambourg, 1724. Petau et Scultet ont prétendu trouver dans Théophile des expressions favorables à l'arianisme; mais ils ont été solidement réfutés par Bullus, *Defensio fidei Nicænæ*, par le Père Nourry et par Dom Maran.

THÉOPHILE, célèbre patriarche d'Alexandrie, après Timothée, l'an 385, acheva de ruiner les restes de l'idolâtrie en Egypte, en faisant abattre les temples et les idoles des faux dieux. Il pacifia les différends survenus entre Evagre et Flavien, tous deux ordonnés évêques d'Antioche. Mais un zèle inconsidéré contre les *origénistes* l'anima contre saint Jean Chrysostôme, croyant que ce saint les favorisait. Il s'oublia jusqu'à le faire déposer dans le concile du Chêne, et refusa de mettre son nom dans les diptyques. Ce prélat mourut en 412, après s'être réconcilié avec l'illustre persécuté. On prétend qu'étant près d'expirer, et faisant attention à la longue pénitence de saint Arsène, il s'écria : « Que vous êtes heureux, » Arsène, d'avoir toujours eu cette heure » devant les yeux! » Il nous reste de lui trois *Lettres pastorales*, dont on ne fait pas beaucoup de cas. On les trouve dans la *bibliothèque des Pères*.

THÉOPHILE PROTO-SPATHARIUS (c'est-à-dire chef des porte-lances) vivait, selon Fabricius, au commencement du 7e siècle, et selon Haller, au 12e. On a de lui : 1° *De la structure du corps humain*, en cinq livres, écrits correctement en grec, Paris, 1555, in-8. On les trouve, en grec et en latin, à la fin du douzième volume de la Bibliothèque grecque de Fabricius. 2° Des *Commentaires* sur les *Aphorismes* d'Hippocrate, et un *Traité des urines*, etc., publiés par François Morel, 1608, in-fol., et Leyde, grec et latin, 1731.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, monta sur le trône en octobre 829, après son père, Michel le Bègue, qui l'avait déjà associé à l'empire, et lui avait inspiré son horreur pour les saintes images.: il ne tarda pas à persécuter cruellement ceux qui les honoraient; mais on vit bientôt que l'effusion du sang n'avait point intéressé le ciel en sa faveur. Il livra cinq fois bataille aux Sarrasins, et fut presque toujours malheureux. Le chagrin que lui causa la perte de la dernière le toucha si vivement, qu'il en mourut en janvier 842. Quelques historiens, en blâmant son fanatisme, ont trouvé des vertus à ce prince; mais presque tous le représentent comme violent, emporté, vindicatif, soupçonneux. Les catholiques l'accusèrent d'impiété. Si l'on en croit quelques auteurs, il rejetait non seulement le culte des images, mais encore la divinité de J. C., l'existence des démons, et la résurrection des corps; cependant il est certain que sur ces derniers articles, peut-être par des raisons politiques, il ne s'exprimait pas si ouvertement que sur le premier. Gennade dit qu'à la mort il reconnut ses erreurs et ses crimes, et en témoigna de vifs regrets. Au lit de la mort, il fit approcher Théoctiste, son chancelier, bon catholique, qui portait au cou une image du Sauveur; il se saisit de l'image, et l'appliqua sur ses lèvres. La vertueuse Théodora, son épouse, lui fit ensuite baiser une image de J. C., et une de la sainte Vierge; elle rendit compte de ces circonstances de la mort de son époux au concile qu'elle assembla la même année à Constantinople, et confirma son récit par serment; sur quoi les Pères déclarèrent qu'ils croyaient que Dieu avait fait miséricorde à Théophile. Michel, son fils, lui succéda, sous la tutelle de l'impératrice Théodora Despuna, qui rétablit l'honneur des images. (*Voyez* THÉOPHOBE *et* THÉODORA.)

THÉOPHILE, prêtre, vivait dans le onzième siècle, et a laissé une petite notice sur les arts, intitulée : *Diversarum artium schedula*, dont Lessing, Koch, et d'autres modernes ont tiré de fausses conséquences. *Voyez* Bruges (Jean de), et le *Jour. hist. et litt.*, (1er juillet 1791, page 329.)

THÉOPHILE, dont le vrai nom est *Viaud*, poète français, naquit vers l'an 1590, à Clérac, près le village de Boussière-Sainte-Radegonde, dans l'Agénois, d'un avocat, et, selon d'autres, d'un cabaretier. Sa conduite et ses écrits lui attirèrent bien des chagrins. Il fut obligé de passer en Angleterre en 1619. Ses amis lui ayant obtenu son rappel, il abjura le calvinisme. Sa conversion ne changea ni ses mœurs peu réglées, ni son esprit porté au libertinage. Le *Parnasse satirique*, recueil sali par la lubricité la plus dégoûtante, et par l'impiété la plus effrénée, ayant paru en 1622, on l'attribua généralement à Théophile. L'ouvrage fut flétri, l'auteur déclaré criminel de lèse-majesté divine, et condamné à être brûlé ; ce qui fut exécuté en effigie. On le poursuivit vivement ; il fut arrêté au Castelet, en Picardie, et ramené à Paris. Son affaire fut examinée de nouveau, et sur les protestations réitérées de son innocence, le parlement se contenta de le condamner au bannissement. Il était lié avec une nombreuse société de faux beaux-esprits, qui étaient imbus plus ou moins d'athéisme ; car dès lors l'impiété s'était introduite en France, et, par ses progrès successifs, a finalement amené la fatale révolution. Ce poète mourut à Paris en 1626, à 36 ans. On a de lui un recueil de poésies, qui consistent en trois *Tragédies* très médiocres, des *Elégies*, *Odes*, *Sonnets*, etc. ; un *Traité de l'immortalité de l'âme*, en vers et en prose ; ses *Nouvelles Œuvres*, Paris, 1642, in-8 ; etc. Les vers de Théophile sont pleins d'irrégularités et de négligences ; mais on y remarque de la facilité et de l'imagination. Sa vanité allait jusqu'à l'extravagance ; et on aurait peine à croire qu'un homme pût arriver à cet excès de démence, si on ne savait de quel orgueil sont susceptibles les petits-maîtres doués d'une certaine dose d'athéisme. On en jugera par cette très orgueilleuse épigramme qu'il fit au sujet de Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui avait désiré le voir : mais qui avait sagement changé d'avis en apprenant que c'était un esprit faux et dangereux :

Si Jacques, le roi du savoir,
N'a pas trouvé bon de me voir,
En voici la cause infaillible :
C'est que ravi de mon écrit,
Il crut que j'étais tout esprit,
Et par conséquent invisible.

THÉOPHOBE, général des armées de Théophile, empereur d'Orient, était né à Constantinople d'un ambassadeur persan du sang royal. Pour se l'attacher plus étroitement, Théophile lui fit épouser sa sœur. Son courage et sa bonté lui gagnaient les troupes, qui furent quelquefois victorieuses sous lui. Les Perses, qui étaient à la solde de l'empire, le proclamèrent deux fois empereur ; mais Théophobe refusa, dit-on, le diadème. Théophile, craignant qu'il ne l'acceptât enfin, le fit mourir en 842. On ajoute qu'étant lui-même à la mort, il se fit apporter la tête du général ; mais s'il est vrai ce que Gennade a écrit que Théophile est mort en pénitent, cette anecdote est sans vraisemblance.

THÉOPHRASTE, philosophe grec, né l'an 371 de J. C. à Erèse, ville de Lesbos, était fils d'un foulon. Platon fut son premier maître. De cette école, il passa dans celle d'Aristote, où il se distingua particulièrement. Son nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui était *Tyrtame*, en celui d'*Euphraste*, qui signifie *Celui qui parle bien* ; et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avait de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appela *Théophraste*, c'est-à-dire un homme dont le langage est divin. Aristote, obligé de sortir d'Athènes, où il craignait le sort de Socrate, abandonna son école, l'an 322 avant J. C., à Théophraste, lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets : et c'est par le

disciple que sont venus jusqu'à nous les ouvrages du maître. Il mourut accablé d'années et de fatigues, et ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre. Cicéron dit qu'il se plaignait, en mourant, de la nature, « de ce qu'elle avait accordé aux » cerfs et aux corneilles une vie si lon» gue, tandis qu'elle n'avait donné aux » hommes qu'une vie très courte. » La longue vie des corneilles et des cerfs fût-elle aussi bien constatée que celle des chênes et des cèdres, cette plainte serait encore bien peu philosophique. Entre ses maximes, on distingue celle-ci : « L'on » doit plutôt se fier à un cheval sans » frein, qu'à l'homme qui parle sans ju» gement. — La plus forte dépense que » l'on puisse faire est celle du temps. » Il dit un jour à un particulier qui se taisait à table dans un festin : « Si tu es un » habile homme, tu as tort de ne pas » parler ; mais si tu ne l'es pas, tu sais » beaucoup en sachant te taire. » La plupart des écrits de Théophraste sont perdus ; ceux qui nous restent sont : 1° une *Histoire des pierres*, dont Hill a donné une belle édition à Londres en 1746, in-fol., en grec et en anglais, avec de savantes notes ; 2° un *Traité des plantes*, curieux et utile, Amsterdam, 1644, in-fol. Un traité du *Feu*, un des *Sueurs*, de la *Lassitude*, etc. Tous ces ouvrages qui ont rapport à la médecine ont été publiés à Leyde, 1613, in-fol. 4° Ses *Caractères* ; ouvrage qu'il composa à l'âge de 99 ans, et que la Bruyère a traduits en français. Ils ont été traduits plus récemment, avec des additions tirées des anciens manuscrits. Isaac Casaubon a fait de savans *Commentaires* sur ce traité, Cambridge, 1712, in-8, qui se joint aux auteurs *cum notis Variorum*. Il renferme des leçons de morale fort utiles, et des détails bas et minutieux, mais qui peignent l'homme. (Il y a encore trois traductions du livre des *Caractères*, publiées à Paris... ; celle du P. C. Lévêque, 1782 ; — celle de Balin de la Baln, 1790 ; — celle du docteur Coray, de Smirne, 1799. Cette dernière est la meilleure de toutes.)

THÉOPHYLACTE, écrivain grec, surnommé *Simocatta*, naquit vers l'an 570, et florissait sous les empereurs Maurice, Phocas et Héraclius. Il était un des plus savans de son siècle, et remplit des places honorables dans l'administration de l'empire. Il composa plusieurs ouvrages dont voici les principaux : 1° *Histoire de l'empereur Maurice* ; elle comprend depuis l'an 582 jusqu'en 602, et est un ouvrage très estimé. On en a fait plusieurs éditions en 1599, in-8 ; on l'inséra dans la *Byzantine*, Paris, au Louvre, 1647, in-fol. 2° *De risu et vociferatione in festis sanctorum* ; 3° un *Dialogue* en grec, sur différens problèmes physiques et leurs solutions ; 4° *Lettres*, au nombre de 85, dont 29 roulent sur des sujets moraux, 28 traitent des travaux de la campagne, et 28 des intrigues des courtisanes. Ces lettres ont été imprimées plusieurs fois, et se trouvent dans un *Recueil* de lettres imprimé à Genève en 1606. D'après l'opinion la plus générale, Théophylacte mourut en 640.

THÉOPOMPE, orateur et historien de l'île de Chio, vivait vers l'an 356 avant J. C., sous le règne de Philippe de Macédoine. Il eut Socrate pour maître, et remporta le prix qu'Artémise avait proposé pour celui qui ferait le plus bel éloge funèbre de Mausole son époux. Tous ces ouvrages se sont perdus. On regrette ses Histoires ; elles étaient, suivant les anciens auteurs, écrites avec exactitude, quoiqu'il eût du penchant à la satire. Josèphe rapporte, d'après un discours de Démétrius de Phalère à Ptolémée-Philadelphe, que Théopompe ayant voulu insérer dans un de ses ouvrages historiques quelques endroits des Livres saints, eut l'esprit troublé pendant trente jours ; et que, dans un intervalle lucide, ayant reconnu que cela ne lui était arrivé que parce qu'il avait voulu faire un usage profane de ces vieux et respectables monumens, il apaisa la colère de Dieu, et fut guéri de sa maladie. (*Histoire des Juifs*, liv. 12, chap. 2.)

THÉRAIZE (Michel), docteur de Sorbonne, de Chauni en Picardie, mourut en 1726, à 58 ans, après avoir été chanoine de Saint-Étienne de Hombourg,

diocèse de Metz, puis grand-chantre, chanoine et official de Saint Fursi de Péronne, et curé de la paroisse Saint-Sauveur de la même ville. On a de lui un ouvrage plein de recherches, imprimé en 1690, sous le titre de *Questions sur la messe publique solennelle*. On y trouve une explication littérale et historique des cérémonies de la messe et de ses rubriques, et l'on voit qu'elles servent autant à l'instruction des assistans, qu'à la décence et la pompe du culte chrétien. (*Voyez* VERT.)

THÉRÈSE (Sainte), née à Avila dans la Vieille-Castille, le 28 mars 1515, était la cadette de trois filles d'Alphonse Sanchez de Cépède, et de Béatrix d'Ahumade, tous deux aussi illustres par leur piété que par leur noblesse. La lecture de la *Vie des Saints*, qu'Alphonse faisait tous les jours dans sa famille, inspira à Thérèse une grande envie de répandre son sang pour J. C. Elle s'échappa un jour, avec un de ses frères, pour aller chercher le martyre parmi les Maures. On les ramena, et ces jeunes gens, ne pouvant être martyrs, résolurent de vivre en ermites. Ils dressèrent de petites cellules dans le jardin de leur père, où ils se retiraient souvent pour prier. Thérèse continua de se porter ainsi à la vertu jusqu'à la mort de sa mère, qu'elle perdit à l'âge de 12 ans. Cette époque fut celle de son changement. La lecture des romans la jeta dans la dissipation; et l'amour d'elle-même et du plaisir aurait bientôt éteint toute sa ferveur, si son père ne l'eût mise en pension dans un couvent d'augustines d'Avila. Elle apercut le précipice auquel la grâce de Dieu venait de l'arracher, et, pour l'éviter à l'avenir, elle se retira dans le monastère de l'incarnation de l'ordre du Mont-Carmel, à Avila même, et y prit l'habit, le 2 novembre 1536, à 21 ans. Ce couvent n'était point à l'abri de quelques irrégularités et de quelques dissipations trop mondaines: Thérèse entreprit de le réformer. Après avoir essuyé une infinité de contradictions, elle eut la consolation de voir le premier monastère de sa réforme fondé dans Avila, en 1562. Le succès de la réformation des religieuses l'engagea à entreprendre celle des religieux. On en vit les premiers fruits en 1568, par la fondation d'un monastère à Dorvello, diocèse d'Avila, où le bienheureux Jean de la Croix fit profession à la tête des religieux qui embrassèrent la réforme. C'est l'origine des carmes déchaussés. Dieu répandit des bénédictions si abondantes sur la famille de Thérèse, que cette sainte vierge laissa trente monastères réformés, 14 d'hommes et 16 de filles. Après avoir vécu dans le cloître 47 ans, les 27 premiers dans la maison de l'Incarnation, et les 20 autres dans la réforme, elle mourut à Albe, en retournant de Burgos, où elle venait de fonder un nouveau monastère, le 4 octobre 1582, à 67 ans. Son institut fut porté, de son vivant, jusqu'au Mexique, dans les Indes occidentales, et s'étendit en Italie. Il passa ensuite en France, aux Pays-Bas, et dans tous les pays de la chrétienté. Grégoire XV la canonisa en 1621. L'ouverture de son tombeau fut faite le 2 octobre 1750, 128 ans et 6 mois depuis sa canonisation. Tendre et affectueuse jusqu'aux larmes les plus abondantes, vive et toute de flamme, sans délire et sans emportement, cette sainte porta l'amour divin au plus haut degré de sensibilité dont soit susceptible le cœur humain. On connaît sa sentence favorite dans ses souffrances, qui étaient comme l'aliment de son amour pour Dieu: *Ou souffrir, Seigneur, ou mourir!* Un orateur lui applique avec beaucoup de justesse ces paroles de l'Ecclésiastique: « Elle a passé » comme une flamme et comme l'encens » qui se consume dans le feu. » (*Quasi ignis effulgens, et thus ardens in igne.*) On a de sainte Thérèse plusieurs ouvrages écrits en espagnol, où l'on admire également la piété, l'énergie des sentimens, la beauté et l'agrément du stile. Les principales sont: 1° un vol. de *Lettres*, publiées avec les notes de D. Juan de Palafox, évêque d'Osma; 2° sa *Vie*, composée par elle-même; 3° sa *Manière de visiter les monastères des religieux*; 4° *Méditations après la communion*; 5° le *Chemin de la perfection*; 6° *Histoire de ses fondations*; 7° *Avis à*

ses religieuses; 8° *Méditations sur le* Pater; 9° le *Château de l'âme*: c'est un traité particulier sur l'oraison et sur les communications célestes de l'Esprit saint, qu'elle fit par ordre de Vélasquez, depuis évêque d'Osma, enfin archevêque de Compostelle, alors son confesseur; 10° *Pensées sur l'amour de Dieu*. Arnauld d'Andilly a traduit presque tous ces ouvrages en français, 1670, in-4. Cette traduction se ressent un peu de la vieillesse de son auteur. L'abbé Chanut en a publié une meilleure en 1691. Villeforce a donné une *Vie* de sainte Thérèse, 2 vol. in-12, souvent réimprimée. La Monnoye a mis en vers français l'*Action de grâces* que faisait, dit-on, cette sainte après la communion, sous le titre de *Glose de sainte Thérèse*. Glose est une sorte d'ancienne poésie espagnole, ainsi nommée parce qu'elle est comme une explication des vers appelés *texte*, qu'on mettait à la tête de la pièce. La traduction est bien faite, et l'original fait autant d'honneur à l'esprit qu'à la tendre piété de Thérèse; mais il n'y a guère d'apparence que cette grande sainte exprimât, après la communion, son amour envers Dieu d'une manière si recherchée, et surtout en rimes composées par elle-même. Dom la Taste a donné une édition d'une partie des *Lettres* de sainte Thérèse, avec une préface estimée, 1748, in-4. M. Chappe de Ligny, avocat, en publia, en 1753, un autre vol. in-4, qui est de sa composition: la traduction est de mademoiselle de Maupeou, appelée en religion la mère Thérèse de saint-Joseph. Ces deux traducteurs ont fidèlement rendu ces *Lettres* en français. (On a plusieurs *Vies* de sainte Thérèse; les plus récentes sont celles publiées à Montpellier, sans nom d'auteur, 1827, in-12, et une autre, aussi anonyme, à Lille, chez Lefort, 1827, in-8. Monseigneur Lambruschini a fait paraître en 1827 des *Méditations sur les vertus de sainte Thérèse, précédées d'un abrégé de sa Vie*, traduit de l'italien par un catholique anglais, 1 volume in-18. *Voyez* l'*Ami de la religion*, tome 54, page 193. *Voyez aussi* l'*Esprit de sainte Thérèse*, *recueilli de ses Œuvres et de ses Lettres*, par M. Emery, Lyon, 1775, in-8, ou Paris, 1820, in-8, 3e édition.)

THERMES (Paul de LA BARTHE, seigneur de), né en 1482 à Couserans, d'une famille ancienne, mais pauvre, éprouva des revers aux premiers pas de sa carrière. Un duel l'obligea de sortir de France, en 1528. Une nouvelle disgrâce l'en éloigna encore pour quelque temps. Au moment qu'il allait revenir en France, il fut pris par des corsaires, et souffrit beaucoup dans sa captivité. S'étant consacré aux armes dès sa jeunesse, il les porta avec distinction sous François Ier, Henri II et François II, et fut fait prisonnier à la bataille de Cérisoles, en 1544, au gain de laquelle il contribua beaucoup; on ne put le racheter qu'en donnant en échange trois des plus illustres prisonniers ennemis. La prise du marquisat de Saluces et du château de Ravel lui acquit en 1547 une nouvelle gloire. Deux ans après, il fit une descente en Ecosse, ce qui avança la conclusion de la paix. On l'envoya à Rome, en 1551, en qualité d'ambassadeur; mais n'ayant pas pu réconcilier Jules III avec Farnèse, duc de Parme, que la France protégeait, il commanda les troupes françaises en Italie, jusqu'en 1558. Ce fut dans cette année qu'il obtint le bâton de maréchal de France et qu'il prit Dunkerque; mais il fut entièrement défait à Gravelines, où il fut blessé et fait prisonnier. Ayant recouvré sa liberté à la paix de Cateau-Cambresis, l'an 1559, il continua de servir l'état, et mourut à Paris, en 1562, âgé de 80 ans, sans laisser de postérité, et après avoir institué son héritier Roger de Saint-Lary, seigneur de Bellegarde. Le maréchal de Thermes dut à l'adversité qu'il éprouva dans ses premières années la sagesse qui le distingua toute sa vie. C'était un proverbe reçu, même chez les ennemis, de dire: *Dieu nous garde de la sagesse de Thermes!*

* THÉROIGNE-DE-MERICOURT, femme honteusement célèbre dans la révolution, par le scandale de ses opinions démagogiques et de sa conduite licencieu-

se, naquit dans le pays de Luxembourg, vers 1760 : elle vint jeune à Paris, où elle se livra au libertinage. Au commencement de la révolution, elle se lia avec plusieurs chefs populaires, qui tirèrent parti de son audace et de son éloquence naturelle. Théroigne se trouva dans la plupart des émeutes, notamment dans celle qui eut lieu à Versailles, les 5 et 6 octobre 1789 ; elle contribua beaucoup à corrompre le régiment de Flandre, en répandant de l'argent et en conduisant dans les rangs d'autres femmes sans pudeur, dont elle avait la direction. En 1790, elle fut envoyée avec Bouvet-Carrère dans le pays de Liége, afin d'y soulever le peuple ; mais, arrêtée en janvier 1791 par les Autrichiens, elle fut conduite à Vienne, où on l'enferma dans une forteresse. Léopold II, sur le rapport que lui firent deux commissaires qui l'avaient interrogée, désira la voir, et l'entretint pendant une heure ; trompé par son repentir, il lui fit rendre la liberté à condition de ne plus reparaître dans ses états. Elle revint à Paris en janvier 1792, et parut d'abord avoir changé d'opinion. Plusieurs femmes d'une conduite assez équivoque avaient aussi, à l'imitation des hommes, leurs clubs jacobiniques. C'est dans les tribunes de ces clubs, comme sur la terrasse des Tuileries, qu'on entendit Théroigne haranguer la multitude pour l'amener aux principes de la constitution et au *modérantisme* ; mais les jacobins, qui n'ignoraient pas les services qu'elle avait rendus aux orléanistes, voulurent en profiter à leur tour. Il ne leur fut pas difficile de la gagner et de l'endoctriner à leur manière. Théroigne oublia bientôt ses sentimens de modération, et dès lors sa démagogie n'eut plus de bornes. Une pique à la main, et à la tête d'une troupe de femmes, elle parcourait les rues, et excitait le peuple à la révolte. Dans la funeste journée du 10 août 1792, elle se trouva parmi les factieux, et fit massacrer, dans la cour des Feuillans, Suleau et cinq autres personnes. Elle était en correspondance avec les principaux chefs des jacobins, et notamment avec Robespierre et Saint-Just. Cependant l'effervescence continuelle de son sang, causée par l'exaltation de ses idées, et par les différentes crises où elle se trouvait, la firent tomber en démence. On la conduisit dans une maison de folles au faubourg Saint-Martin, et de là à la Salpêtrière, où elle est morte en 1817. On trouva dans les papiers de Saint-Just une lettre d'elle, sous la date du 26 juillet 1794, dans laquelle on voit la folie d'une tête égarée.

THERPANDRE, poète et musicien grec de l'île de Lesbos, florissait vers l'an 650 avant Jésus-Christ. Il fut le premier qui remporta le prix de musique aux jeux *carniens*, institués à Lacédémone. Il sut aussi calmer une sédition dans cette ville, par ses chants mélodieux, accompagnés des sons de la cithare. Therpandre, pour étendre le jeu de la lyre, l'avait augmentée d'une corde ; mais les éphores le condamnèrent à l'amende, à cause de cette innovation, et confisquèrent son instrument, persuadés que tout raffinement de luxe et de mollesse devait être banni d'un état bien réglé, et que, de degré en degré, on en vient enfin à la frivolité et même à la corruption générale de la nation. (*Voyez* TIMOTHÉE.)

THERSITE, le plus difforme de tous les Grecs qui allèrent au siége de Troie, osa dire des injures à Achille, et fut tué par ce héros, d'un coup de poing. Son nom est devenu une antonomase, pour désigner un homme fort laid.

THESPIS, créateur de la tragédie, vers l'an 536 avant J. C. (Il était né à Icarie, petit bourg de l'Attique. Thespis avait remarqué, dans les fêtes de Bacchus, un des chanteurs monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le chœur ; cela lui donna l'idée d'introduire un acteur qui récitait quelques discours entre deux chants du chœur.) Cette nouveauté le fit regarder comme l'inventeur de la tragédie, genre de poésie très grossier et très imparfait dans son origine. Thespis barbouillait de lie de vin le visage de ses acteurs, et les promenait de village en village sur un tombereau, d'où ils représentaient leurs pièces. C'est

au moins ce qu'Horace nous en apprend dans son *Art poétique* :

> Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ
> Dicitur, et plaustris vexisse poemata Thespis,
> Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora

(Solon eut la curiosité de voir jouer l'*Al-cceste* de Thespis ; et, après la représen-ation, il lui reprocha de mentir si pu-liquement. — « Mais ce n'est qu'un eu, dit Thespis ; » — « Oui, reprit le législateur, mais si nous approuvons un tel jeu, nous le retrouverons bientôt dans nos contrats. » Il bannit d'Athènes hespis, qui parcourut les villes voisines vec] son char et ses acteurs. Il inventa ientôt le masque, qui d'abord ne fut que toile. On connaît les titres de quel-es-unes des pièces de Thespis, comme *lceste* ; le *Combat de Pélias* ou *Phobas* ; *s Prêtres* ; les *jeunes Grecs* et *Panthée*. 'oyez le *Voyage du jeune Anacharsis*, r Barthélemy.)

THESSALUS, médecin de Néron, à Tralles en Lydie, d'un cardeur de ine, se vantait d'avoir seul trouvé le ritable secret de la médecine, et trai-t d'ignorans tous les médecins qui vaient devancé, sans épargner même opocrate. Il écrivit, contre les *Apho-mes* de cet auteur, un ouvrage qui cité par Galien et par les anciens. Il ourut à Rome, où l'on voit son tom-au dans la voie Appienne, et sur le-el il avait fait graver ce titre : *Vain-eur des médecins*. La trempe de son rit avait beaucoup d'analogie avec e de Paracelse.

THÉVENARD (le comte Antoine), -amiral, ministre de Louis XVI, de France, etc., naquit à Saint o, le 7 décembre 1733, d'une famille le. Après avoir appris les sciences tes, il entra dans la marine mar-nde, et à l'âge de 14 ans, il était lieutenant sur des bâtimens com-dés par son père. Il passa au ser-de la compagnie des Indes en 1757, btint, en 1768, le grade de capi-e de vaisseau. Les services signa-qu'il rendit, et la réputation dont il issait parmi tous les marins français, illèrent l'attention du gouvernement, qui voulut acquérir un sujet aussi distin-gué. Le roi le nomma capitaine de fré-gate en 1770, et capitaine de vaisseau en 1773, en même temps qu'il lui ac-corda la croix de Saint-Louis. Thévenard se distingua dans la guerre d'Amérique. Louis XVI l'éleva au grade de brigadier des armées navales en 1782, et lui con-féra, deux ans après, celui de chef d'es-cadre. La bravoure et le zèle avec les-quels il remplit ces divers emplois lui méritèrent l'honneur d'être appelé en 1791 par Louis XVI au ministère de la ma-rine; mais il se retira dans la même année; il commanda ensuite et successivement la marine de presque tous les ports de la France. Il fut nommé en 1801 préfet maritime et vice-amiral, obtint en 1804 le cordon de la légion-d'honneur, et en-tra en 1810 au sénat. Lors de la restaura-tion, en 1814, Louis XVIII le créa pair de France. Thévenard mourut le 9 février 1815, âgé de 82 ans, lorsque le roi ve-nait de le nommer commandeur de l'or-dre militaire de Saint-Louis. Le comte Thé-venard a laissé des *Mémoires relatifs à la marine*, 1800, 4 vol. in-8.

* THÉVENEAU (Charles), mathé-maticien et poète, naquit à Paris en 1759. Après avoir achevé ses études au collége Mazarin, il devint à l'âge de 15 ans professeur de mathématiques dans l'ancienne école de la marine royale à Brest. Théveneau faisait, avec une faci-lité étonnante, et les calculs et les vers. Il possédait les langues anciennes, et connaissait parfaitement les classiques latins et grecs; mais son insouciance et son peu de sobriété le réduisant souvent à un état voisin de la misère, il se sou-mettait alors à corriger les ouvrages de *quelques auteurs*, et il relisait des épreu-ves pour les imprimeurs. En corrigeant les épreuves d'une édition des *OEuvres* de Bezout, il a reconnu et rectifié des er-reurs de ce mathématicien. Sa mémoire était prodigieuse : on l'a vu parcourir des ouvrages nouveaux, et, après une simple lecture de passages qui lui plai-saient, les réciter en entier. Il fit sur Buonaparte deux vers latins qu'il envoya aux journalistes, avec invitation et même

Aujourd'hui que l'homme de loi, et même l'artisan, voit son égal et quel-
... son camarade sauter de l'étude au tribunal, du barreau ou du comp-

défi à tous les poètes de les traduire en deux vers français. Après de nombreux et inutiles essais, qui furent insérés dans les journaux, l'auteur seul en donna la traduction en deux vers, en français, en anglais et en grec. Théveneau avait fait connaître ses talens pour la poésie par la plupart des pièces ci-après indiquées, lorsque M. Moret lui proposa de composer un poème sur Charlemagne, en lui assignant mille écus par an pendant tout le temps qu'il emploierait à cette composition. Le mathématicien-poète se mit à l'ouvrage, fit en prose le plan de ce poème, qu'on lit avec intérêt. Il en avait achevé, en vers, le premier chant et une partie du second, lorsque son Mécène mourut. Cet évènement replongea Théveneau dans le besoin. On prétend que le gouvernement lui accorda une pension de 600 livres. Théveneau mourut à Paris, le 4 juillet 1821, âgé de soixante-deux ans. On a de lui : 1° *Cours d'arithmétique à l'usage des écoles centrales et du commerce*, 1800, in-8 ; 2° *Plan du poème de Charlemagne, suivi du premier chant en vers et d'un Choix de poésies diverses*, 1804, in-8 ; 3° *Ode sur la dernière campagne*, 1806, in-8 ; 4° *l'Illusion, poème*, précédé du *Règne de la terreur*, du *Voyage du roi à Varennes*, d'*Hercule au Mont-OEta*; suivi de *la Construction des hôpitaux*, de *la Mort de Brunswick*, et d'*autres poésies*, Paris, Guillaume, 1817, in-18, fig. Il a eu une grande part aux ouvrages suivans : 5° *Leçons élémentaires de mathématiques, par de la Caille, augmentées par Marie, deuxième édition, revue et corrigée par Théveneau*, 1798, in-8 ; 6° *Élémens d'algèbre, par Clairaut*, sixième édition, *avec des notes et des additions très étendues*, précédées d'un *Traité d'arithmétique*, par Théveneau, 1801, 2 vol. in-8 ; 7° *Cours d'arithmétique à l'usage des gardes du pavillon de la marine*, etc., avec *des tables de logarithmes*, par Théveneau, etc., troisième édition, première partie, 1802 ; 8° *Cours de mathématiques pures, par la Caille, augmenté par Maire, et éclairci par Théveneau*, Paris, 1807, in-8, fig. Il a en outre donné des articles à l'*Ami des arts*, publié en 1797 par M. Auguste de la Bouisse. On trouve, du même Théveneau, plusieurs *poésies latines* et *françaises* inédites, dans le *Journal anecdotique* et *Feuille d'affiches de la ville de Castelnaudary*, année 1822, in-8, et on a inséré une *Notice*, sur sa vie, dans le même recueil, au t. 2, p. 125. Théveneau a revu et corrigé la traduction du *Théâtre tragique d'Alexandre Soumarou, traduit du russe par M. Papadopoulo*, Paris, 1802, 2 vol. in-8. On lui attribue aussi différens *poèmes* et autres *poésies* qui n'ont point paru sous son nom.

* THÉVENIN (François), célèbre chirurgien oculiste, né à Paris vers l'an 1590, acquit beaucoup de réputation dans son art, et devint chirurgien ordinaire de Louis XIII. Il mourut en 1656, et a laissé en manuscrit trois ouvrages, imprimés en un seul volume par Guillaume Pailhon, son neveu, avec ce titre : *OEuvres de Thévenin contenant un traité des opérations de chirurgie, un traité des tumeurs, un dictionnaire grec pour la médecine*, Paris, 1658, in-4. Ce dernier ouvrage surtout est bien fait et très utile.

THÉVENOT (Melchisédech), naquit à Paris, vers 1620, avec une passion extrême pour les voyages ; et dès sa jeunesse, il quitta sa patrie, pour parcourir l'univers. Il ne vit néanmoins qu'une partie de l'Europe ; mais l'étude des langues, et le soin qu'il prit de s'informer avec exactitude des mœurs et des costumes des différens peuples, le rendirent peut-être plus habile dans la connaissance des pays étrangers, que s'il y eût voyagé lui-même. Une autre inclination de Thévenot était de ramasser de toutes parts les livres et les manuscrits les plus rares. La garde de la bibliothèque du roi lui ayant été confiée, il l'augmenta d'un nombre considérable de volumes qui manquaient à ce riche trésor. Thévenot assista au conclave tenu après la mort d'Innocent X ; il fut chargé de négocier avec la république de

Gênes, en qualité d'envoyé du roi. Il remplit cet emploi avec succès. Une fièvre double-tierce, qu'il rendit continue par une diète opiniâtre, l'emporta en 1692, à 72 ans. On a de lui : 1° des *Voyages*, 1696, 2 vol. in-fol., dans lesquels il a inséré la *Description d'un niveau* de son invention, qui est plus sûr et plus juste que les autres niveaux dont on s'était servi auparavant ; 2° l'*Art de nager*, 1696, in-12. Il faut joindre au recueil intéressant et curieux de ses *Voyages* un petit vol. in-8, imprimé à Paris, en 1681. C'est lui qui le premier proposa les alvéoles des ruches, comme étant de la même grandeur dans tous les pays du monde, pour un étalon invariable de mesure (*voyez le Journ. hist. et litt.*, 1er janvier 1776, p. 20) : idée qui n'a point été suivie, soit que la supposition ne soit point rigoureusement vraie, soit que la petitesse de l'objet ait paru donner lieu à des inexactitudes ; soit enfin que la variété des mesures, poids, monnaies et autres objets de cette nature, tienne, comme celle des langues, à la nature de l'homme et aux dispositions de la Providence. (*Voyez* Leibnitz.)—Il ne faut pas le confondre avec Jean Thévenot, mort en 1667, auteur d'un *Voyage en Asie*, Amsterdam, 1727, 5 vol. in-12, et qui apporta, dit-on, le café en France, ce que quelques-uns ont faussement attribué à Melchisédech Thévenot. Il y a une ancienne édition du *Voyage en Asie*, en 3 vol. in-4.

THÉVET (André), d'Angoulême fit cordelier, et voyagea en Italie, d la Terre-Sainte, en Egypte, dans Grèce et au Brésil. De retour en Fra en 1556, il obtint du pape la permiss de quitter le cloître pour prendre l' bit ecclésiastique. La reine Catheri de Médicis le fit son aumônier, et il procura les titres d'historiographe d France et de cosmographe du roi. On de lui : 1° une *Cosmographie* ; 2° une *Histoire des hommes illustres*, Paris, 1584, in-fol., et 1671, in-12, 8 vol. ; compilation maussade, pleine d'inepties et de mensonges ; 3° *Singularités de la France antarctique*, Paris, 1558, in-4 : livre peu commun ; 4° Plusieurs autres ouvrages peu estimés. L'auteur s'y montre trop crédule, et entasse beaucou de choses sans choix et sans goût. Sa *Cosmographie* est pleine de fautes, dont quelques-unes font suspecter sa bonne foi. « Deux ans après son retour » de l'Amérique, dit la Martinière, voulant flatter Henri II il dressa une carte » où il mit une ville nommée *Ville-Henri*. » Il la mit encore dans sa *Cosmographie*, » où il la nomme *Henri-Ville*. Cependant Léri, qui ne partit du Brésil » qu'un an et demi après Thévet, assure » qu'il n'y a jamais eu aucune forme » de bâtiment, encore moins ni village » ni ville dans l'endroit où Thévet place » cette ville imaginaire. » Cet écrivain, peu judicieux et d'un naturel inquiet, mourut en 1590, à 88 ans.

FIN DU TOME DOUZIÈME.

et qui voudra réfléchir à la chose, sentira très-bien que le système des ordres politiques et des corporations sociales, qui rassemble les hommes analogues, qui les établit surveillans ou modèles l'un de l'autre, ne pouvait pas plus nuire aux connaissances qu'à la probité, et devait au contraire naturellement les favoriser. On parle aujourd'hui beaucoup, et avec raison peut-être, d'*écoles mutuelles* et d'*enseignement universel* : le système des corps et des communautés n'était au fonds pas autre chose. Depuis leur abolition, les arts et les sciences se sont perfectionnés peut-être; mais on peut affirmer, sans crainte

